

RIZZOFALCONE

NAZIONALE
B. Prov.

XIV

184

NAPOLI

VITT. EM. III

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armando

XXX



Num. d'ordine

Palchetto

16407



REALE OFFICIO TOPOGRAFICO

27 Armadio . 11^a



Seamsia L. 11^a A

N.º 12

124

9

19

B. Pw.
ATC
184

HISTOIRE
DE
GUSTAVE-ADOLPHE
ROI DE SUEDE.



GVSTAVVS ADOLPHVS D.G. REX SVEC. GOTH.
ET VAND. MAGNVS PRINCEPS FINLANDIÆ DVX. ETC.

Paul. Pontius sculp.

And. van Dyck pinxit

Cur. praelegit. Google

HISTOIRE DE GUSTAVE-ADOLPHE ROI DE SUEDE.

Composée sur tout ce qui a paru de plus curieux,
& sur un grand nombre de Manuscrits, &
principalement sur ceux de

MR. ARKENHOLTZ,

PAR M. D. M*** PROFESSEUR ETC.

*Quo justior alter,
Nec pietate fuit, nec bello major & armis.*
VIRG. ÆN. Lib. I. v. 548. 549.



A AMSTERDAM,

Chez { Z. CHATELAIN et FILS.
A. R. K. S. T. É. E. et MERKUS.
M. A. R. C. M. I. C. H. E. L. R. E. T.
MDCCLXIV.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHILOSOPHY DEPARTMENT

1950-1951

PHILOSOPHY 101

PHILOSOPHY 102

PHILOSOPHY 103

PHILOSOPHY 104

PHILOSOPHY 105

PHILOSOPHY 106

PHILOSOPHY 107

PHILOSOPHY 108

PHILOSOPHY 109

PHILOSOPHY 110

PHILOSOPHY 111

PHILOSOPHY 112

A S A M A J E S T É

L E

R O I D E S U E D E .

S I R E ,

J'ose dédier à VOTRE MAJESTE
l'Histoire d'un des plus grands Rois du Mon-
de,

DISCOURS DE RECEPTION

de , & du plus glorieux de Vos Ancêtres.

Le nom de GUSTAVE-ADOLPHE doit vous faire agréer , SIRE , un hommage que j'ai cru n'être dû qu'au Prince , qui occupe si dignement le Trône de ce Héros , à l'héritier de ses vertus , ainsi que de sa Couronne.

Si la Nation Suédoise s'est immortalisée par des victoires sous GUSTAVE-ADOLPHE LE GRAND , Elle s'illustre sous VOTRE MAJESTE par des triomphes plus utiles dans la route des Beaux-Arts. Si le Règne de ce Héros fut l'école de Mars , celui de VOTRE MAJESTE est le temple de Minerve. Les Suédois susceptibles de toute noble émulation , après avoir
été

DEDICATOIRE.

été longtems la terreur de l'Europe, font aujourd'hui les émules, & souvent même les précepteurs des peuples les plus distingués dans la carrière du génie.

C'est, SIRE, à Votre goût pour les arts, & à Vos encouragemens que vos Sujets doivent les découvertes, dont ils ont enrichi leur Patrie & les autres Nations. Leurs talens, leur adresse, leur industrie font le fruit de la paix, dont ils jouissent sous votre heureux Gouvernement.

Veuille le Ciel leur conserver long-tems un Roi Père de la Patrie, qui ne s'occupe que de leur bonheur, & du soin de leur ouvrir les sources de l'abondance. C'est le seul moyen
de

EPITRE DEDICATOIRE.

de les consoler de la perte d'un Héros, qui leur
fut trop tôt ravi.

J'ai l'honneur d'être avec un très profond
respect

SIRE,

DE VOTRE MAJESTE

A Brunswick
ce 15 Janvier
1764.

*Le très humble & très obéissant
Serviteur.*

M. D. M. * * *.



P R E F A C E.

SI l'Histoire des Héros de l'Antiquité nous intéresse encore aujourd'hui par la grandeur des entreprises, la variété des faits, la diversité des caractères, & les révolutions qu'elle présente, quoique la plupart de leurs actions soient mêlées d'injustice, & d'extravagance, combien plus doit intéresser l'Histoire d'un Héros de nos jours, dont toutes les démarches sont pesées au poids de la justice, & réglées sur les Loix de l'équité, dont le caractère est un heureux assortiment de sagesse, de pitié, de hardiesse, de grandeur d'âme, & du courage le plus intrepide?

Si les actions d'Alexandre, & de César jettent l'étonnement dans l'âme par la grandeur & la rapidité des succès, si elles amusent l'esprit, si elles l'instruisent même, rarement intéressent-elles le cœur. L'bonnête-homme ne voit dans ces tableaux que des Criminels célèbres, d'heureux coupables, des ennemis du repos public, des Tyrans insatiables, en un mot, d'illustres scélérats; & ce qu'au fond on admire en eux n'est guère que les faveurs prodiguées d'une fortune aveugle, soutenues de beaucoup d'audace de leur part, des plus brillantes qualités de l'esprit, sans presque aucune vertu civile.

Il n'en est pas ainsi de Gustave-Adolphe le Grand. Il réunit tout ce que l'esprit, l'âme & le cœur ont de plus estimable. C'est un Héros; mais un Héros Chrétien, éclairé & pénétré des lumières de l'Evangile. S'il prend les armes, ce n'est jamais par le motif d'une ambition inquiète, & avide du bien d'autrui. Tantôt c'est pour soutenir ses droits au Trône, où sa Naissance, les vœux & les suffrages de toute la Nation l'avoient élevé; tantôt pour la défense de ses Peuples; tantôt pour assurer leur Liberté; tantôt pour le soutien de sa Religion; tantôt pour détruire la tyrannie, & briser le joug qu'un injuste oppresseur impose à toute l'Allemagne, & prépare à toute l'Europe. S'il a recours à la force, c'est toujours après avoir tenté les voyes amiables, & lorsqu'il n'a plus rien à espérer des Loix de l'équité, & que sa modération ne fait qu'accroître l'injustice, & le mépris de ses ennemis. Il semble détester un art funeste pour lequel il a des talens supérieurs. Il gémit des maux inséparables de la guerre; il la

regarde comme un fléau, & ne s'y résout qu'après avoir épuisé tout autre moyen d'obtenir satisfaction des torts qu'on lui a faits. Au milieu des desordres, & de la licence des camps, quelle pureté de mœurs, quelles pratiques d'une piété sincère, quel respect pour la Religion, quel attachement à ses sublimes vérités, quelle attention à reprimer le libertinage, & la licence du Soldat, quelle bonté envers les vaincus !

Jamais Roi a-t-il mieux rempli l'idée du parfait Héros ? Quel modèle pour ceux que la Providence a fait naître sur le Trône ! Qu'ils lisent, qu'ils méditent l'Histoire de Gustave-Adolphe : Elle les instruira, non par des définitions de la vertu, mais par des exemples. Ce n'est pas un traité méthodique, composé d'argumens subtils, de raisonnemens abstraits, de sentences saillantes & ingénieuses, c'est un modèle continuuel plus instructif que tous les traités de morale. Où trouveroient-ils ailleurs plus de probité, plus de bonne foi, plus d'affection pour les sujets, plus de respect pour les Loix de l'Etat, plus d'égard pour les privilèges du Peuple, & la forme du Gouvernement établi, plus d'application aux affaires, plus de soin pour le bien public, un intérêt plus vif pour la gloire & le bonheur de la Nation, plus d'indifférence pour la pompe & la magnificence, plus de mépris pour les aises & les commodités de la vie, plus de vigilance, plus d'intrepidité, plus de promptitude à concevoir, plus de prudence à exécuter, plus de constance, de courage, & de patience à surmonter les obstacles, plus de résolution à sacrifier ses commodités, ses plaisirs, son sang, & sa vie à l'intérêt public, plus d'attention à ménager ses amis, plus de vigueur à pousser ses ennemis, plus de fermeté à soutenir les prérogatives de sa dignité : en un mot, toutes les parties qui composent la vraie, & solide grandeur.

Quel tableau plus intéressant que l'Histoire d'un Prince si magnanime ? Mais quel champ pour un Ecrivain qui auroit reçu de la Nature ce goût de dessin propre à rendre avec force de si grands objets, & ce ton de couleur qui caractérise le Grand & l'Héroïque !

Sur la foi du succès de quelques ouvrages en ce genre, j'ai osé entreprendre l'Histoire de ce Monarque incomparable. Je n'ai pu résister à la vive impression que sa gloire a toujours faite sur mon esprit, depuis que j'ai commencé à m'instruire des actions des grands Hommes ; & si la plus vive admiration pouvoit tenir lieu de talent, je serois assuré d'avoir parfaitement réussi.

Persuadé que l'Histoire doit parler au cœur aussi bien qu'à l'esprit, j'ai tâché de mêler continuellement l'estimable avec l'admirable ; & de présenter Gustave-Adolphe autant par le côté où il peut servir de modèle à tous les hommes, que par celui où il est inimitable pour le commun des Rois. Dans les scènes les plus brillantes de sa vie, on le verra toujours accompagné des attributs modestes de ses vertus Morales & Chrétiennes. C'est-là à mon avis ce qui le distingue de la foule des Héros anciens & modernes. On trouveroit peut-être dans l'Histoire le parallèle de ses victoires, de ses conquêtes, de ses talens Militaires & Politiques ; mais difficilement y trouveroit-on l'équivalent de ses vertus. Il eût été au-dessus de l'humanité, si, n'ayant point de vice, il n'eût point eu de défaut ; mais il en avoit sans doute, & l'Histoire ne doit point les dissimuler. Il tenoit de ses ancêtres cette hu-

meur impatiente & facile à s'enflammer, dont à la vérité il revenoit sur le champ; mais qui n'en est pas moins un défaut, & un très grand défaut dans un Roi. Le tems & les semences de vertu, qui germoient dans son âme, diminuèrent peu-à-peu la fougue de son tempérament, & ce défaut héréditaire devint pour lui un genre de triomphe plus admirable peut-être que les victoires, qu'il remporta sur tant de Nations différentes; en cela plus estimable que son Aïeul & son Père, qui ne firent pas toujours tout ce qu'ils auroient du, pour reprimer les mouvemens impétueux de leur colère, & ces emportemens qui dégradent l'homme, & font bien pis aux Rois.

Un autre défaut que le Héros Suédois ne put jamais si bien vaincre, malgré les remontrances répétées de ses plus fidèles serviteurs, ce fut cette intrépidité étonnante, qui le faisoit payer de sa personne comme le plus simple Soldat, & agir également de la main & de la tête, sans considérer que c'est peut-être un aussi grand défaut dans un Roi de mépriser le péril, que de le craindre.

Un peu plus d'attention à se conserver eût abrégé le cours de cette cruelle guerre, épargné beaucoup de sang & de calamités, beaucoup de regrets à l'Europe entière, & des torrents de larmes à toute la Suède. Mais le peu de violence qu'il se fit à cet égard prit sa source dans ses vertus mêmes. Il poussa la modestie jusqu'à se croire moins nécessaire qu'on ne vouloit le lui persuader. L'humilité chrétienne, ce don salutaire de la Grace, la source & la base de toutes les vertus lui cachoit toute l'étendue de son mérite, & lui persuadoit que Dieu susciteroit toujours quelqu'un, qui vaudroit mieux que lui pour la défense de la Religion, & la délivrance de l'Europe, & s'acquitteroit avec plus de succès de cette sublime tâche.

Le seul nom de Gustave-Adolphe suffit, pour réveiller la curiosité de quiconque a du goût pour la lecture, & préfère la vérité au mensonge & l'Histoire aux Romans. Sans parler ici de la Nation Suédoise, que la Gloire de ce Héros a illustrée pour bien des siècles, l'Allemagne & la France sont particulièrement intéressées à l'Histoire de ce Grand Roi, dont les victoires ont commencé à établir la sûreté de l'une, & la liberté de l'autre.

Avant que Gustave passât la Baltique pour venir attaquer l'Empereur, la France, bornée de tous côtés par les Etats de la Maison d'Autriche, étoit où continuellement insultée par cette Puissance, ou réduite à ne se mouvoir que par ses impulsions, & celles de la Cour de Rome, tantôt vendue à cette Maison, tantôt redoutant également son ambition & sa puissance, tantôt cédant à la crainte de son ressentiment.

D'un autre côté, les Etats d'Allemagne se consumoient en plaintes, en expositions de griefs, en Déductions de Droits & de Prétrogatives que les Empereurs leur contestoient en tout, ou en partie, & dont il emportoient de tems en tems quelque pièce. Les Etats voyoient bien que ces Chefs de l'Empire en vouloient devenir les Maîtres, qu'ils vissoient à en subjuguier les Membres; que tous les efforts de leur politique ne tendoient qu'à cet objet, & n'avoient pour but que de les réduire à l'état de sujets, ou tout au plus de subdélégués. Ils le voyoient, & n'osoient presque s'y opposer. Ils craignoient l'exemple de tant de malheureux Princes, jugés sans être

onts, projetés sans être jugés, & poursuivis sans miséricorde, comme le plus vil esclave pourroit l'être du maître le plus fier & le plus despotique.

L'interim, la convention de Passau, le Recès même de la Diète d'Augsbourg en 1555. ne furent peut-être que l'effet d'une politique raffinée, pour couper en deux le Corps Germanique de façon à ne pouvoir jamais se réunir contre le Chef. Il est du moins certain que les Empereurs furent toujours attentifs à saisir les occasions de mettre les deux partis aux prises, pour les affaiblir, & les détruire l'un par l'autre.

L'approche du danger les fit penser quelquefois à se réunir; mais la Religion les tint divisés, & une moitié se trouva toujours ennemie de l'autre. Les Catholiques ne prévirent point les conséquences de la ruine des Protestans, & les Empereurs furent leur persuader, qu'il ne s'agissoit que d'empêcher ceux-ci de devenir les oppresseurs des Catholiques: & sous ce prétexte, ils en tirèrent des secours très considérables qu'ils leur auroient refusés, s'ils avoient senti que procurer la ruine des Protestans c'étoit travailler à leur propre perte.

Les Protestans, étant les premiers attaqués, furent aussi les premiers à se défendre: mais tous leurs efforts n'aboutirent guère qu'à des assemblées, à des engagements mutuels pour leur commune défense, sans pouvoir rien exécuter de considérable, sans d'union & de concert. Chacun vouloit commander: ils se regardoient entr'eux comme égaux: il leur falloit un Chef, dont la puissance & le mérite réunît tous les suffrages, & éclipât tous ces Prétendans. En attendant l'Empereur profitoit de leurs divisions, les desarmoit les uns après les autres, les accabloit de quartiers d'hiver & de contributions, les ruinoit, les appauvrissoit, & les mettoit sous le joug, lorsque Gustave-Adolphe parut. Sa réputation de valeur & de sagesse firent bien plus d'impression que ses forces, qui paroissent bien peu de chose pour une si grande entreprise. Aussitôt l'Empereur commença à changer de ton avec les Protestans; les opprimés levèrent la tête, la France ne craint plus de rentrer en lice contre son ancienne rivale, dont la fortune avoit prévalu. Le Héros s'avance, la liberté renaît. Il chasse les oppresseurs, délivre les opprimés; ses victoires ébranlent le Colosse de la Puissance Autrichienne, & les Elèves qu'il laisse après lui achèvent de le renverser.

Cette révolution fixa l'état des Princes d'Allemagne, rétablit la liberté dans l'Empire, & procura à la France une barrière, qui, suivant toute apparence, met pour longtems ses frontières à couvert de toutes les inondations du Nord.

L'Art Militaire, la Politique; en un mot, tout le Système de l'Europe changea, & tout cela fut le fruit de deux ou trois campagnes.

C'est ce que j'ai tâché de développer dans cet Ouvrage, que j'ai travaillé avec une attention particulière, & comme un homme qui a quelque réputation à soutenir.

Un de mes grands étonnemens, c'est qu'une Nation, qui paroît avoir remporté la palme dans le genre Historique, qui a écrit avec tant de succès sa propre Histoire, & celle de presque tous les Peuples du Monde, ait laissé jusqu'ici un si beau champ en friche; car je ne crois pas que personne veuille me citer le Sr. de Prade, comme un Ecrivain digne de quelque attention. Son ouvrage de la Vie de Gustave-Adolphe

n'est qu'une brochure peu digne de ce grand nom : ce n'est qu'une esquisse & proprement un Indice des actions Militaires de ce Héros. Le discours Historique du fameux Bayle sur le même sujet, quoique préférable à cette brochure, n'est guère plus propre à contenter la curiosité du public. Ce n'est au fond, qu'un éloge Historique semé de solides réflexions, & de maximes dignes d'un Philosophe tel qu'étoit l'Auteur. D'ailleurs il ne va guère que jusqu'au milieu de la glorieuse carrière de Gustave-Adolphe.

Les Suédois ont traité avec plus d'étendue un sujet qui les touchoit de plus près. Widekindi, Fornelius, Ludenius, Bœcler, Arrenius-Oernhielm, Jacob-Rudebeck, ont écrit l'Histoire de Gustave-Adolphe ; mais leurs ouvrages ne sont guère connus qu'en Suède. Celui du premier, qui est peut-être le plus exact & le plus curieux, ne va que jusqu'au Couronnement de ce Monarque. L'impression en fut arrêtée à cette époque par la cabale de quelques envieux de l'Auteur. Le reste de son travail ne se trouve qu'en Manuscrit dans les Archives de Suède. Chemnitz, Puffendorff, Loccenius, Lotichius, & beaucoup d'autres, qui ont écrit de la guerre tricennale, l'ont fait en Latin ou en Allemand, & leurs ouvrages fournissent bien quelques matériaux ; mais non pas tous ceux qui sont nécessaires pour une Histoire complète de Gustave-Adolphe.

Je sentois que, pour remplir dignement cet objet, il me faisoit une connoissance plus que médiocre des Loix du Royaume de Suède, & de la Langue qu'on y parle. Or je n'étois à portée, ni de l'un, ni de l'autre ; & il falut bien renoncer à ce projet.

J'en étois-là lorsque j'eus occasion de connoître en Saxe un Ecclésiastique Anglois, homme de mérite & de savoir. A son attention à rassembler tous les monumens Historiques, où il pouvoit être fait mention de la guerre de trente ans, & de Gustave-Adolphe, il me fut aisé de juger, quelque mystère qu'il en fit, qu'il avoit dessein d'écrire l'Histoire de ce Prince ou de cette guerre. Je l'accompagnai dans la tournée qu'il fit dans les campagnes de Lutzen, & quoiqu'il en parle, comme s'il n'y avoit jamais été, je suis bien assuré qu'il y fut.

Ses projets renouvellèrent les miens. Je m'appliquai plus que jamais à l'étude des Loix & des Constitutions d'Allemagne, & j'en donnai quelque tems après un traité (1), qui n'est qu'un essai, qui pourra être perfectionné dans la suite. La difficulté de m'instruire, aussi bien de celles de Suède & de la Langue Suédoise, me parut insurmontable, à moins d'aller faire un Voyage dans le Pays. J'y étois encouragé par un savant Professeur (2) de l'Université d'Upsal, & presque déterminé, quand la guerre, qui commença à éclater en Allemagne, & d'autres circonstances rompirent ce dessein.

Je commençois déjà à désespérer de pouvoir jamais exécuter celui d'écrire l'Histoire d'un Héros, dont j'honorais la mémoire avec une espèce de culte, lorsque M. Arkenholtz, Auteur des Mémoires de la Reine Christine, si versé dans l'Histoire, les Loix & le Droit Public de Suède, m'offrit le secours de ses lumières ; & me

(1) Sous le titre de Droit Public Germanique.

(2) M. Appelblad alors Gouverneur du jeune Comte de Gylleborg.

communiqua un *Manuscrit*, qui suppléoit amplement à mon ignorance à cet égard, & par rapport au Suédois, qui est sa langue maternelle.

Ce *Manuscrit* est de plus de six cens pages, & contient des *Extraits* de tous les *Ecrivains* Suédois qui ont traité l'*Histoire* de *Gustave-Adolphe*, des *Registres* du *Sénat*, des *Archives* de la *Couronne*, & de tous les *monumens* qui ont rapport à cette *Histoire*. Muni d'un pareil *trésor*, & conduit par un tel guide, je ne balançai pas à entrer dans cette *carrière*, que j'ai fournie le mieux, qu'il m'a été possible.

Sur ces entrefaites parut l'*Ouvrage* du *Docteur Harte*, (c'est ainsi que se nomme l'*Ecclesiastique Anglois*, dont je viens de parler). Je le lus avec toute la vivacité d'un homme qui espère de trouver de nouvelles lumières. Mais je n'y vis que les faits que tout le monde sait, entremêlés de petites *Historiettes* & d'*Avantures* particulières, qui ne me parurent pas même avoir quelque rapport à l'*Histoire* de *Gustave-Adolphe*, beaucoup de notes peu importantes, des répétitions fréquentes, des dates peu exactes, & des erreurs très considérables par rapport à l'*Histoire*, & à la *Géographie*. On peut voir le jugement qu'ont porté de cet *Ouvrage*, les *Auteurs* du *Journal des Sciences* & des *Beaux Arts*, *M. Formey* dans sa nouvelle *Bibliothèque Germanique*, & enfin quelques notes répandues dans cet ouvrage aux endroits, où je me suis trouvé en opposition avec *M. H.* J'aurois pu les grossir considérablement si j'avois voulu copier toutes les remarques, dont *M. Bæhm*, *savant Professeur* de *Histoire* & de *Droit public* à *Leipzig*, a enrichi la traduction Allemande de cette *Histoire* Angloise de *Gustave-Adolphe*, & copier toutes celles que *M. Arkenholtz* a bien voulu me communiquer.

Mais je n'ai pas prétendu faire une critique de l'*ouvrage* de *M. H.*, j'ai seulement voulu marquer les principales erreurs où il est tombé, de peur que le *Public* ne les adoptât. Si je voulois faire la critique de l'*Ouvrage*, je dirois, sans préjudice du mérite personnel de l'*Auteur*, qu'il y règne beaucoup de confusion & d'obscurité; que le style en est tantôt boursoufflé, tantôt flasque, bas & rampant: mais ce seroit répéter ce que *Messieurs* les *Journalistes* en ont déjà dit.

Ce que je ne puis passer sous silence, c'est l'air de confiance, dont *M. H.* parle lui-même de son ouvrage, qu'il appelle un *Original* (1), & point une imitation, en quoi il pourroit pourtant bien avoir raison. Il ajoute, qu'il est le premier *Biographe* de *Gustave-Adolphe*, si l'on excepte le *Sr. de Prade*, en quoi il se trompe, comme on l'a vu plus haut.

Il donne (2) assez clairement à entendre, que sans lui la vie & les actions de *Gustave-Adolphe* seroient restées dans l'oubli. Il auroit parlé plus juste s'il eût dit, que sans ce nom immortel son livre seroit peut être mort en naissant, quoiqu'il l'ait enfanté au bout de neuf ans de travail.

Il décide magistralement du mérite des *Généraux*. Il appelle (3) *Merci* le plus grand *Capitaine* du *Monde* après *Gustave-Adolphe*. Il assure (4) qu'il y avoit tels *Généraux* de l'*Empereur*, qui imprimoient du respect au *Roi* de *Suède* mé-

(1) *Pag.* 6. & 8.

(2) *Pag.* 38.

(3) *Pag.* 29.

(4) *Pag.* 2.

me. Il est pourtant bien certain que, si ce Héros ne les méprisoit pas tout-à-fait, du moins il ne les craignoit guère.

Il appelle Gustave-Adolphe un Potentat du nord obscur & inconnu, un Prince dont on n'avoit jamais ouï parler, qui n'entroit pour rien dans le système de l'Europe, & dont on ignoroit l'existence. Quel dommage que des traits si éloquens soient si contraires à la vérité.

L'Auteur vante (1) beaucoup l'ordre dans lequel il a rangé tous ses matériaux, de manière que l'attention du Lecteur se soutiendra dans tout le cours de l'Ouvrage. J'en connois pourtant dont l'attention n'a pu se soutenir jusqu'à la dixième page, & je ne sache guère que son traducteur Allemand, qui ait eu la patience de le lire jusqu'au bout.

M. H. avance qu'il a eu des extraits considérables des Manuscrits de Rusdorff. Je crois que son ami Grierison lui en avoit en effet promis; mais, comme ce desint Libraire Irlandois n'en a jamais eu que les titres des quatre premiers Volumes (2), M. H. auroit du supprimer ce passage, par où il en impose au Public contre son intention.

Quelquefois M. H. parle politique aussi heureusement qu'il parle guerre. Il dit (3), par exemple, que le Chancelier Oxenstierna n'aimoit point à donner des Commandemens en Chef aux Officiers d'une Naissance distinguée: Mais, qu'étoient-ce donc à son avis que les Baner, les Torstenfon, les Horn, les Wrangel, les Kagg, les Koenigsmarck, les Soop, les Staelhandke? Des gens de néant, des Soldats de fortune? Si M. H. connoissoit tant soit peu la Suède, il sauroit que ces grands hommes étoient des premières Maisons du Royaume.

On aura de la peine à croire ce que M. H. dit (4), qu'il a corrigé & suppléé Puffendorff. Ce dernier possédoit les langues du Nord, & le Droit public d'Allemagne à fond. Il avoit à sa disposition le dépôt des Archives du Royaume & du Sénat de Suède; & tout cela a manqué à M. H., quoiqu'il dise de l'abondance de ses matériaux. Puffendorff passera toujours pour un des meilleurs Historiens de son siècle. Ce n'est pas qu'il n'ait aussi ses défauts, & l'on peut lui reprocher avec raison, qu'il avance quelquefois des opinions communes, ou même des siennes propres, pour des faits incontestables. C'est ainsi qu'il dit tout net, que la Cour de Vienne avoit fait empoisonner le Feld-Maréchal Baner; qu'Elle entretenoit dans son armée plusieurs assassins, qui s'étoient chargés de lui ôter la vie, & que Celle de France avoit fait empoisonner le Duc Bernard de Saxe-Weymar. De pareilles accusations ne devroient pas être avancées sans preuve. Mais où est le rapport des Médecins, la déposition des témoins, la confession de celui qui s'est chargé d'une action si détestable, & qui l'a exécutée? Il n'en est pas d'un empoisonnement comme d'un assassinat. Le plus poltron des hommes fera aisément avouer un peu d'Arfenic au plus vaillant; mais il faut plus d'un lâche pour égorger un brave. Dans le premier cas, le crime reste le plus souvent ignoré, & encore plus souvent la main qui l'a commis. Dans le second, le crime est toujours public, & rarement la main qui l'a fait parvient à se cacher. D'ailleurs les signes d'empoisonnement sont

(1) Pag. 25. & 29.

(2) Cette remarque & la suivante est de M. Adembert.

(3) Pag. 30.

(4) Pag. 36.

très souvent équivoques, & les plus habiles Médecins peuvent s'y tromper ; & quant à l'opinion vulgaire, on sait bien qu'il meurt peu de Princes que le Peuple ne croie empoisonnés. Que penserait-on d'un Fuge, qui condamneroit le dernier des hommes sur une opinion vulgaire, & que doit-on penser d'un Historien, qui accuse des Ministres d'Etat, des Têtes Couronnées sur un ouï-dire ?

J'ai pris la liberté de contredire Puffendorff, dans une occasion où la saine raison m'a paru blessée, & j'ai cru devoir préférer ce témoignage à celui de cet Auteur, quelque estime que j'aie d'ailleurs pour ses talens, & quel que soit le préjugé en sa faveur. En effet, il me semble qu'il y a une contradiction sensible dans la menace ; qu'il fait faire à Gustave-Adolphe d'aller livrer Bataille au Roi de France sous les murs de Paris, & ces belles paroles, J'ai fait la guerre toute ma vie, & j'ai reconnu qu'il n'y a point de Nation invincible &c. Tout cela est du Héros ; le reste est de l'Auteur. Mais, dira-t-on, l'Ouvrage de Puffendorff avoit passé par l'examen de Censeurs nommés par le Sénat de Suède. A la bonne heure. Combien de Livres ont passé par de telles Censures, sans en être devenus meilleurs ? La meilleure Censure c'est celle du Public éclairé. Le P. Wagner, par exemple, a écrit l'Histoire de l'Empereur Léopold en fort joli Latin. C'est un Ouvrage rempli de faussetés, de mensonges, de flatteries outrées : cependant cet Ouvrage avoit subi la Censure du Ministère de Vienne, des Supérieurs de l'Auteur, & des Théologiens de la Société.

Supposons que des Commissaires, nommés par le Parlement d'Angleterre, eussent approuvé l'Ouvrage du Dr. H. en seroit-il moins rempli de fautes & d'erreurs, & l'Auteur en auroit-il moins puisé dans de très mauvaises sources ? Les Mémoires de Sirot, dont M. H. fait son épée de chevet, en seroient-ils moins un Roman rempli d'absurdités, & l'Histoire du Maréchal de Gassion un Livre guère moins apocryphe ? Y auroit-il moins de partialité dans le Système que M. H. embrasse au sujet de la mort du Roi de Suède, moins d'inconscience dans son Apologie du Prince de Saxe-Lawembourg, moins d'empoiement, & d'indécence dans le portrait qu'il fait de la Reine Christine, & moins de contre-vérité, dans ce qu'il avance du Roi Frédéric de Bohême le plus médiocre génie de son siècle ?

Qui pourroit s'empêcher de rire, quand cet Auteur nous dit (1), que ce Prince fit de si grands efforts pour la Liberté & la Religion, sur lesquels se fondent encore aujourd'hui les Loix politiques de l'Europe. Quel peut-être le motif d'un éloge si peu mérité ? Je crois, qu'il n'est pas mal-aisé à deviner. M. H. peut-il anéantir le témoignage des Ecrivains contemporains, qui s'accordent tous sur l'impudence, & la petitesse du génie de ce Roi momentané ? Quelques-uns même le représentent tremblant, & enfermé dans Prague pendant la Bataille qui décida de sa fortune, & dont il n'attendit pas la fin pour s'enfuir avec tant de précipitation, qu'il laissa dans le Palais tous les Orneimens Royaux, & ses Archives.

Tout cela n'empêche pas que je ne regarde M. H. comme un Ecclesiastique sage, éclairé & attaché à ses devoirs ; mais comme Historien il ne sera jamais mon modèle.

Il est difficile de comprendre d'où vient il n'a pas pris pour lui le conseil, qu'il
(1) Pag. 15. donne

donne à ses compatriotes d'imiter la manière des Ecrivains François, dans l'art de traiter l'Histoire; peut-être a-t-il craint de perdre cet air Original qu'il s'attribue, peut-être a-t-il appréhendé de se faire une affaire avec ses Compatriotes, ennemis déclarés de toutes les Mœurs Françaises.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce conseil vient à la suite d'une vigoureuse sortie, qu'il fait sur les Ecrivains François, à propos des noms propres qu'il les accuse de défigurer incessamment par un effet de leur légèreté naturelle. C'est à propos du Comte de Thurn, que M. H. fait cette grave accusation: Et il n'y a personne qui ne s'imagine que M. H. est net de tout reproche à cet égard; cependant il est très certain, qu'il n'y a presque pas un nom Suédois, pas un nom Allemand, qui ne soit défiguré dans son Histoire; même les noms des Pays les plus connus: il écrit Mecklembourg pour Mecklenbourg, Et ainsi du reste. Mais que M. H. vante tant qu'il lui plaira l'importance de ses découvertes dans les noms propres, il restera toujours pour vrai que chaque Nation altère, fréquemment les noms propres étrangers dans sa Langue, soit en les prononçant, soit en les écrivant, suivant que ces noms s'écartent plus ou moins de la prononciation de chaque Peuple: l'Orthographe n'étant que l'image de la prononciation, il arrive qu'un Ecrivain a moins d'égard à l'orthographe étrangère, qu'au son de sa langue. De-là vient qu'un Allemand, un François &c. altère son propre nom en écrivant en Latin, pour lui donner plus de rapport avec cette Langue. S'il peut y avoir quelque abus dans cet usage, c'est lorsque l'on peut donner lieu à quelque équivoque, comme lorsqu'on écrit Wittenberg pour Würtemberg, Freyberg pour Freybourg, qui sont des lieux bien différens. Hors delà, il faut avoir du loisir de reste pour chicaner là-dessus.

En effet, qui peut toujours savoir la vraie orthographe du nom propre d'un homme, puisqu'on voit tous les jours le même homme écrire son nom de plus d'une façon: L'Auteur des Annales de Ferdinand II. écrit le sien, tantôt Kevenhiller, tantôt Kevenhuller, Et l'un Et l'autre se prononce de même. Par où l'on peut juger que cet illustre Auteur ne s'est pas piqué d'une grande exactitude, par rapport aux autres noms propres. Il a poussé à l'excès le mépris de cette pédanterie, non seulement à l'égard des noms François, Espagnols, Et Italiens, mais aussi à l'égard des noms Allemands. Il écrit quelquefois Waffer-strom pour Weser-strom; Et ainsi d'une infinité d'autres non moins connus.

Pour faire voir au Docteur H. que malgré la légèreté Française, on peut écrire correctement les noms propres, je me suis piqué d'une exactitude scrupuleuse sur cet article. J'ai écrit Oxenstierna, qui est la vraie orthographe de ce nom, Baner, ou Banner, quoique la prononciation de ce dernier approche davantage de Banier; que tous les Ecrivains Allemands Et François écrivent Oxenstiern Et Banier, Et que j'eusse pu me prévaloir de la règle de droit, communis error facit jus. D'où l'on peut juger jusqu'où j'ai poussé l'attention à cet égard.

Quant aux faits, je n'ai rien avancé que sur de bons garans. Je les ai cités dans les occasions où cela m'a paru nécessaire.

On trouvera par tout une grande impartialité. Je n'ai rien à craindre, ni à espérer de la Nation Suédoise, Et l'estime distinguée qu'un bonnet homme ne peut lui refuser, ne m'a point aveuglé au point de m'écarter de la plus exacte vérité, ni

empêché de dire mon sentiment librement sur certaines démarches extraordinaires d'un des plus grands Rois du Monde, dont elle a raison de servir & d'honorer la mémoire tant qu'elle subsistera.

Persuadé que le flambeau de la raison & de la saine critique, doit l'emporter sur le témoignage d'un Ecrivain quelqu'il soit, j'ai contredit & combattu même ce témoignage quand il m'a paru contraire à cette lumière. J'ai toujours préféré les règles de l'équité aux écarts des préjugés & des passions. Je n'ai voulu, ni flatter, ni mordre : mais j'ai appelé blanc ce qui m'a paru blanc, & noir ce qui m'a paru noir. C'est dans cet esprit que j'ai composé la dissertation sur la mort de Gustave-Adolphe. Si l'on trouve mauvais que je n'aie rien décidé à cet égard, on doit se souvenir qu'il n'y a pas deux Historiens, qui soient d'accord sur les principales circonstances de cette mort ; & quiconque voudra y trouver du mystère ne parviendra jamais à en connaître la cause éloignée, ni la cause prochaine, & ne trouvera au bout de toutes ses recherches que des conjectures, que d'autres conjectures détruisent, sans pouvoir espérer que le tems tire jamais ce mystère (s'il y en a eu) des ténèbres qui l'enveloppent, & où probablement il restera enseveli, jusqu'au jour où nous devons croire que les bonnes & les mauvaises actions seront manifestées.

E R R A T A.

Pag. 2. lig. 21. de continue lisez de continent.
 Pag. 7. à la fin de la note Mr. Arkenow lisez
 Mr. Arken.
 Pag. 143. lig. 5. que l'aïant voulu élever lisez
 que l'Empereur l'aïant
 voulu élever.
 Pag. 171. Neubourg lisez Nienbourg.

Pag. 191. lig. 19. ne s'trent lisez ne sissent.
 Pag. 200. lig. 3. nos vôtres lisez nos sôtres.
 Pag. 204. lig. 7. vôtres lisez sôtres.
 Pag. 574. lig. 10. jour de l'Allemagne effacez
 de l'Allemagne..
 Pag. 576. lig. 15. Mais est-ce Heynin lisez
 Mais qui est ce Heynin.

HISTOIRE DE GUSTAVE-ADOLPHE ROI DE SUEDE.

LIVRE PREMIER.

ARGUMENT.

Idee Géographique de la Suède. Etat de ce Royaume sous Gustave-Vasa. Portrait de ce grand Prince. Sa Postérité. Différens entre ses Enfans, Charles, le plus jeune de ses Fils, est fait Duc de Sudermanie. Démêlés de ce Prince avec Sigismond Roi de Pologne & de Suède son neveu. Sigismond est déposé par les Etats de Suède qui défèrent la Couronne au Duc de Sudermanie. Naissance de Gustave-Adolphe. Son Enfance, son Education. Charles Duc de Sudermanie son Père monte sur le Trône de Suède sous le nom de Charles IX. Le Roi de Dannemarck lui déclare la guerre. Portrait de ce Roi. Succès de ses armes en Suède. Charles IX. lui envoie un Cartel de défi. Réponse singulière qu'il fait à ce Cartel. Exploits du jeune Gustave-Adolphe contre les Danois. Mort de Charles IX. Portrait de ce Prince. Gustave-Adolphe lui succède n'ayant encore que dix-sept ans. Les Etats dérogent à la Loi de Nordkaping en faveur de Gustave-Adolphe. Il porte la guerre en Scanie. Les Danois surprennent son quartier. Par sa célérité il rend inutiles les projets de son Ennemi sur Stockholm. Il fait la paix avec le Roi de Dannemarck. Discours qu'il tient aux Etats assemblés à Stockholm, après avoir obtenu cette Paix, & ses desseins par rapport à la guerre de Moscovie.

Ce n'est pas toujours par les bornes d'un Etat, ni par le nombre de ses habitans, ni par son commerce, ni même par ses richesses qu'il faut juger de sa puissance ; c'est plutôt par la sagesse de son administration, par l'harmonie des divers ordres qui le composent, par le bon emploi des finances, par une heureuse alliance du militaire avec le civil, de la guerre avec la politique, en un mot par le génie supérieur de celui qui gouverne. S'il est sage dans ses conseils, modéré, équitable dans ses démarches, attentif à n'offenser personne, toujours disposé à se prêter aux voyes de conciliation, & à repousser les injures par la force, là où la voix de la justice ne peut se faire entendre, il fera toujours assez puissant pour venger son honneur, & pour procurer à ses peuples la protection qu'il leur doit.

Telle fut la Suède sous le règne du Héros dont nous entreprenons d'écrire l'histoire. L'étendue de ses talens fit seule la puissance de ce Royaume. Il se releva de cet état de foiblesse où il languissoit depuis si long-tems. La sagesse de son économie suppléa au défaut des richesses, son courage & sa capacité au petit nombre de troupes, sa prévoyance à l'infertilité des Pays de son obéissance. Il tira sa Nation de l'obscurité où elle étoit tombée depuis les



fameuses émigrations des Goths, & des Wisigoths. Il la rendit heureuse & tranquille au dedans, la fit craindre & respecter au dehors, & lui acquit une gloire que les revers qu'elle a éprouvés depuis n'ont encore pu éclipser.

La Suède proprement dite est située entre le Dannemarc, la Norwege & la Russie, s'étendant en ligne courbe le long de la Mer Baltique. Sa longueur est d'environ trois cens de nos lieues communes, & sa largeur d'un peu plus de deux cens quarante. Elle a la Russie à l'Orient; les montagnes de Norwege, le golfe de Cattegat, & la forêt d'Eda à l'Occident; au Sud le détroit du Sund, qui sépare la Scanie de la Zélande, & au Nord les eaux du Tils & du Malangre jusqu'aux marais appelés *Enaru Trask*. Le pays est entrecoupé de bois, de marais, de montagnes sèches & stériles. On y compte dix-huit grands lacs, dont quelques uns ont plus de cinquante lieues de long. En général le terroir y est ingrat, & n'y produit pas les choses les plus nécessaires à la vie, quoiqu'il y ait de bons pâturages. Les hyvers y sont très rudes & très longs, & les étés très courts & très chauds.

On passe subitement de l'un à l'autre, sans aucun intervalle de printems ni d'automne. Cependant l'air y est pur, & l'on y vit très long-tems. Les habitans sont grands & robustes, accoutumés à une vie dure & frugale, & par là même très propres au métier des armes; mais le nombre n'en est pas proportionné à l'étendue du pays; & s'il est vrai, comme le prétendent quelques Géomètres, que la Suède contienne près de vingt mille lieues carrées de continée, on peut aussi douter qu'elle renferme au-delà de quatre millions d'habitans.

Ce Royaume étoit électif de toute ancienneté, & c'est ce qui l'exposa à des guerres civiles qui lui furent très funestes. Les Nobles aspirant tous à la couronne, & s'excluant tous mutuellement, appelloient les Etrangers dans le Royaume. Un Clergé jaloux de ses droits, de son opulence, plus attaché à ses intérêts qu'à ceux de l'Etat, sacrifiant tout à l'ambition d'élever leur famille; possédant les deux tiers des biens du Royaume, plusieurs forteresses où les Evêques entretenoient de nombreuses garnisons; ennemi de l'ordre, aimant le trouble comme plus favorable à son ambition. Ce fut ce Clergé qui appella Chrétienne II. Roi de Dannemarc en Suède. Ce Royaume étoit alors dans une telle foiblesse, que l'armée à la tête de laquelle Sture le jeune combattit pour la liberté, étoit à peine de cinq cens hommes. L'armée Danoise n'eut pas de peine à triompher de cette poignée de gens. Sture fut blessé mortellement, & mourut quelques jours après. Toute la Suède plia sous le joug, & reçut pour Roi le plus cruel de tous les tyrans, qui remplit le Royaume de meurtres & de carnage. Il fit des sermens qu'il viola le lendemain; & la Suède dénuée de toute espèce de secours vit périr par la main du bourreau toute la fleur de sa Noblesse, ses Sénateurs, ses Magistrats, & insulter au cadavre de Sture le jeune Administrateur du Royaume, dont la mémoire lui étoit si chère.

Il n'y avoit alors ni troupes, ni argent, ni aucun vaisseau, pour faire tête aux flottes & aux armées Danoises. Les Suédois, bien loin de connoître les Arts agréables, ignoroient même les plus utiles. Gustave I. ce célèbre vengeur & restaurateur de sa patrie, leur reprochoit en pleins Etats, que, lorsqu'il étoit

parvenu au Gouvernement, il y avoit à peine un homme en Suède qui sût un peu chiffrer, bien loin qu'ils eussent aucune idée de Commerce.

La Providence fuscita ce même Gustave, fils d'Eric de la Maison de Vasa descendue des anciens Rois du Nord, & de Cécile de la Maison de Saure, qui avoit la même tige. A l'âge de trente ans Gustave-Vasa entreprit, à la tête de cinquante payfans Dalecarliens, sans canon, sans arcenaux, sans magazins & presque sans armes, de renverser Christerne du trône de Suède, de venger le sang de son père, de sa mère, de son beaufrère, & des plus illustres Suédois immolés à la fureur du tyran, & de tirer sa patrie de la cruelle oppression où elle gémissoit. Le succès seul a pu justifier aux yeux de la postérité une entreprise aussi téméraire que généreuse. Christerne possédoit trois Royaumes, & Gustave-Vasa étoit obligé de se cacher dans des bois & des cavernes, pour ne pas tomber entre les mains du tyran, qui avoit mis une grosse somme d'argent sur sa tête. Cependant, dans l'espace d'un peu moins de deux ans, il vint à bout de chasser les Danois de toutes les places qu'ils occupoient en Suède. Dieu lui donna, dans un âge où les hommes ordinaires sentent à peine leur existence, son esprit de sagesse & de prudence, pour exécuter de si grandes choses, & pour changer toute la face de la Suède. Christerne fut un exemple terrible de la justice divine, lequel doit faire trembler les mauvais Rois. Non seulement il perdit la Suède, mais encore le Danemarck & la Norwege, & passa le reste de ses jours dans une obscure prison, n'ayant pour tout domestique, pour toute société qu'un misérable nain, qui le servoit dans ses besoins.

Les Suédois touchés des services de Gustave-Vasa l'électrent unanimement Administrateur du Royaume, ayant à peine trente & un an; & bientôt après ils lui déférèrent la Couronne Royale. Sa prudence, sa pénétration, son activité & ses autres talens ne se démentirent point sur le trône. Il apprit aux Suédois à commercer par eux-mêmes, & à ne plus souffrir que les Marchands de Lubeck s'enrichissent à leurs dépens, à bâtir des vaisseaux, à fondre du canon, à établir des arcenaux, des magazins, à substituer les armes à feu à leurs fleches & à leurs longues piques. Il forma une armée sinon nombreuse, du moins brave & aguerrie; il profita des avantages dont la Nature a pourvu la Suède, pour la construction des vaisseaux, & forma une marine dont il avoit senti la nécessité durant le Siège de Stockholm, dont il ne fut peut-être jamais venu à bout sans les vaisseaux de Lubeck, que la Régence de cette ville lui envoya sous les conditions les plus dures. Depuis le Roi Eric la Suède n'avoit pas eu un seul vaisseau de guerre. Gustave équipa des escadres, qui rendirent de grands services, & jetta ainsi les fondemens de l'Empire que la Suède acquit dans la suite sur la Mer Baltique. Il régna avec autant d'autorité que s'il fût né sur le trône; paya toutes les dettes de la couronne, & s'acquit une si grande réputation de sagesse dans toute l'Europe, que tous les Princes lui donnèrent à l'envi des marques de leur estime. François I. Roi de France, rechercha son amitié, & lui envoya le colier de ses ordres, malgré la différence de religion; car Gustave, témoin des désordres que les richesses, l'ambition & l'orgueil du Clergé avoient causés en Suède, changea la forme de la Religion, enrichit l'Etat des dépouilles

du Clergé, & coupa racine à toutes les factions que les Evêques auroient pu encore susciter, secondés de la superstitieuse crédulité des peuples.

Après cet heureux succès dans un article si délicat, Gustave sentit qu'il ne lui seroit pas difficile d'engager les Suédois à renoncer au privilège dont ils étoient si jaloux, celui d'être leur Roi. Il assembla les Etats à Westeralff, & tout réussit selon ses desirs. Les Suédois, qui l'adoroient & le regardoient comme leur père, montrèrent toute la docilité d'enfans tendres & reconnoissans. On déclara héréditaire le Royaume dans les descendans de Gustave. On dressa un Acte solennel de renonciation au Droit, dont les Etats-Généraux étoient en possession, d'être le Roi. Cet acte fut nommé l'union héréditaire par opposition à l'union de Calmar, dont il ruinoit les fondemens.

Gustave mourut enfin, comblé d'années, de gloire, regretté de tous ses sujets. Ce grand Roi avoit été marié trois fois: la première avec Catherine fille de Magnus Duc de Saxe Lawenbourg, dont il eut un fils nommé Eric qui lui succéda. La seconde il épousa Marguerite Demoiselle Suédoise de l'illustre Maison de Lejoushufwud, souvent mêlée avec celle de Vasa par des alliances. Elle lui donna cinq fils & cinq filles. Les premiers furent Jean, Charles qui fut père de Gustave-Adolphe; Sten, un autre Charles, tous les deux morts en enfance, & Magnus qui, à cause de son imbécillité, ne prit aucune part aux troubles qui agitérent la Suède après la mort de Gustave I. & la remirent presque dans le même état d'où ce grand Prince (a) l'avoit tirée. Les Princesses étoient Catherine, Cécile, Anne, Sophie, & Elisabeth.

Gustave-Vasa étoit d'une taille au-dessus de la médiocre, d'une physionomie heureuse, d'une activité & d'une célérité étonnante dans l'exécution de ses desseins. Il étoit naturellement éloquent, parlant en public avec beaucoup de grace & de dignité. Jamais Prince n'a mieux mérité que lui le surnom de Père de la Patrie, & n'a travaillé plus constamment & plus efficacement au bonheur de ses sujets; naturellement sobre & tempérant, infatigable au travail, intrépide dans le danger, sage dans ses entreprises, patient dans les revers, & plein de ressources pour les réparer; aimant la justice par dessus tout, & la rendant à ses sujets sans distinction de personne; plus humain cependant que sévère; facile à s'emporter, & n'étant pas toujours assez maître de sa colère, qui heureusement n'étoit pas de durée. Huit ans avant sa mort il avoit épousé Catherine Stenbok fille de la sœur de sa seconde femme, & l'amour qu'il eut, dans un âge avancé, pour cette jeune Demoiselle sa nièce, promise dès son enfance à un jeune Seigneur de sa Cour à qui il l'enleva, & qu'il épousa contre le sentiment des principaux Théologiens de son Royaume, fut une foiblesse que la postérité doit pardonner en faveur de tant de grandes qualités. Au reste il n'eut jamais ni favori, ni maîtresse; mais il fut quelquefois la victime de sa bonne foi, accordant trop facilement sa confiance à des personnages qui le trahirent, & lui causèrent bien des inquiétudes.

Tel fut l'ayeul du grand Gustave, qui fit sortir la Suède de dessous ses dé-

* En 1560.

(a) Nous nous proposons de donner une traduction de l'histoire de ce restaurateur de la Suède.

de, composée en Suédois par Mr. Celsus Sous-bibliothécaire de la Bibliothèque d'Upsal. Cette traduction est même déjà fort avancée.

bris , & prépara les voyes par où son petit-fils l'éleva au plus haut degré de grandeur & de gloire.

Son fils aîné Eric lui succéda en vertu de son testament, quoique Gustave eût peu d'estime pour lui. En effet Eric tenoit de l'humeur prompte & colère de son père, & du caractère sombre & mélancolique de sa mère, ce qui faisoit un composé, qui dans la suite se tourna en manie, & en une espèce de fureur. Gustave qui le connoissoit, auroit bien voulu le priver de la couronne, & la mettre sur la tête de Jean son second fils, pour qui il avoit une prédilection marquée; mais il craignit que cet arrangement ne fût une source de discorde & de guerre civile entre les frères. Il nomma donc Eric pour lui succéder, donnant en appanage à Jean le Duché de Finlande, à Magnus celui d'Ostrogothie, & à Charles le Duché de Sudermanie. Eric trouva ce partage très préjudiciable à ses intérêts, il lui sembla que c'étoit le priver de la moitié de la succession. Il dissimula pourtant son dépit, jusqu'à ce que son ayeule maternelle étant venue en Suède, lui échauffa tellement l'esprit qu'il commença à cabaler du vivant du Roi. Il n'en vint pourtant à aucun éclat, parce que le Roi, étant tombé malade sur ces entrefaites, mourut, & l'ambition du jeune Prince se trouva satisfaite; il ne songea qu'à s'emparer des trésors de son père & du Royaume, en attendant qu'il pût dépouiller ses frères. Peu de tems après il fit à Arboga des réglemens à sa fantaisie, pour restreindre les droits des Princes appanagés. Jean Duc ou Grand Prince de Finlande s'en formalisa, & dès-lors l'inimitié commença à éclater entre les deux frères. Pour Magnus, son imbécillité lui fit tout approuver, & Charles étoit trop jeune alors, pour se ressentir de l'injustice du Roi son frère. Jean fit des cabales pour maintenir & étendre ses prérogatives en Finlande, & son crédit en Suède; mais il succomba sous le poids de l'autorité royale, & fut mis en prison. Alors le Roi n'ayant plus ce contrepoids se livra à son génie extravagant, & fit mourir diverses personnes innocentes sous prétexte d'être entrées dans les projets du Duc Jean. C'est ainsi qu'il sacrifia à ses fureurs ceux de la Maison de Sture: mais, par une bizarrerie qui fait assez connoître le génie de ce Prince, le sang de tant de malheureux lui causa des remords cuisans, qui augmentèrent encore le dérangement de son esprit. Dans un de ces mouvemens de repentir, il rendit la liberté à son frère, & tâcha de l'appaiser sur le traitement qu'il lui avoit fait; mais Jean ne songea qu'à se prévaloir du mépris, que sa conduite peu conséquente avoit fait naître dans l'esprit de ses sujets. Une démarche irrégulière, que le Roi ajouta à tant d'autres, acheva de ruiner ses affaires, & de favoriser les vues du Duc de Finlande. Eric avoit une maîtresse d'une naissance obscure, fille d'un pauvre paysan (1): il osa l'épouser, & prétendit qu'elle fût traitée en Reine. La Noblesse Suédoise ne put digérer cet affront. Elle s'unit au Duc de Finlande, Eric fut déclaré incapable de régner, & Jean fut élevé sur le trône. Celui-ci commença par s'assurer de la personne du Roi dépouillé. Il le fit enfermer dans la même prison où il avoit été détenu par son or-

(1) Loccenius dit qu'elle étoit fille d'un valet de Prévôt, ou selon d'autres d'un Caporal des Gardes: *Vili & humili loco natus erat, quippe*

que lictoris, aut, ut alii volunt, decurionis inter præfidiarios milites, filia erat. Loec. L. VII. p. 376.

dre. Là le malheureux Roi se livra à toute sa rage. Il vomit les plus horribles blasphèmes, menaçant son frère & la Noblesse des plus affreux supplices, si jamais il recouvrait sa liberté & sa couronne. Eric étoit aimé du peuple, qui considérant peu ses vices, ne faisoit attention qu'à sa bonne mine, & ne se souvenoit que des traits de sa figure & de son adresse dans ses exercices. En effet, peu de Princes étoient mieux faits, & avoient meilleure grace que lui. Ses malheurs augmentoient encore l'estime & la compassion du peuple, & il y eut des gens qui s'exposèrent aux plus grands dangers pour le tirer de ses fers. On murmuroit assez publiquement, & ce qui augmentoit encore le mécontentement, c'est que le nouveau Roi passoit pour avoir des vues bien différentes de celles de son père par rapport à la Religion, quoiqu'il cachât soigneusement ses sentimens au commencement de son règne. Cependant le nouveau Roi jugea à propos de convoquer la Diète générale à Stockholm, pour aviser aux moyens de prévenir les troubles dont le Royaume étoit menacé par les partisans & les domestiques du Roi Eric, qui avoient fait diverses tentatives pour le tirer de prison, & exciter une guerre civile dans le Royaume. La Noblesse & le Clergé qui craignoient la vengeance & les fureurs d'Eric, si jamais il recouvrait sa liberté, furent d'avis qu'au cas qu'on jugeât impossible de le retenir dans sa prison, & que lui ou ses adhérens essayassent de la forcer, on le ferait mourir pour le salut public, estimant que la vie d'un tyran ne devoit point entrer en comparaison avec l'intérêt de l'Etat. Le Décret qui condamnoit ce malheureux Prince, passa sans difficulté, & fut signé le 10 de Mars 1575. Muni de ce plein-pouvoir le Roi Jean ne se hâta pourtant pas de l'exécuter, se contentant de donner les ordres les plus précis pour qu'Eric ne pût s'échapper; mais deux ans après, il jugea à propos d'écrire à ceux qui le gardoient, de le faire mourir ou par le fer, ou par le poison, s'ils voyoient qu'il y eût quelque risque qu'on ne forçât la prison, ou qu'on ne trompât la vigilance des gardes. L'ordre fut exécuté, & le poison fut le moyen qu'on employa pour calmer les craintes du Roi.

Il semble que la Providence n'approuvat pas ce procédé, quelque couleur qu'on y pût donner devant les hommes; & la poitérité de ce Prince perdit la couronne, qu'il avoit achetée au prix du sang de son frère. Les commencemens de son Règne furent des plus beaux, & donnèrent (1) les plus grandes espérances; mais la suite n'y répondit point. Le Roi, qui avoit très-bien fait ses humanités, voulut se mêler de Théologie, & toucher à la Religion introduite sous le règne de son père, pour des raisons très fortes. Il appella des Jésuites, per-

(1) Gustave-Adolphe disoit, que les Etats de Suède citoient volontiers les dernières années du règne de Gustave I. & les premières de celui du Roi Jean. Au reste ce dernier varia beaucoup sur l'article de la Religion. Sa femme, qui étoit une Princesse Polonoise de la Maison de Jagellon, le fit pencher pour la Religion Catholique-Romaine; mais ensuite il parut se déclarer pour l'Eglise Grecque, & l'on croit que s'il eût dépendu de lui, il auroit volontiers uni son Royaume à cette Communion: néanmoins il changea encore de sentiment, ne pouvant s'ac-

commoder de la croyance des Grecs sur la procession du St. Esprit. Enfin il composa une Liturgie qu'il voulut introduire en Suède, où il avoit mêlé beaucoup de pratiques & de cérémonies de l'Eglise Romaine. Le Roi Jean vécut vingt & un an avec Cathérine sœur de Sigismond Roi de Pologne, dont il eut un fils aussi nommé Sigismond. Étant devenu veuf & déjà vieux il épousa Gunille Bléke, Demoiselle Suédoise, dont il eut un fils nommé Jean comme lui, qui fut Duc d'Ostrogotie, & épousa la sœur de Gustave-Adolphe, & mourut sans postérité.

secuta les Ministres Luthériens, & éteignit dans le cœur de ses sujets toute la confiance que les premières années de son règne y avoient fait naître; tandis que le Duc de Sudermanie s'acquît l'affection du Clergé & du Peuple, en protégeant les Ecclésiastiques & la Religion, & accordant aux Ministres persécutés un généreux asyle dans les terres de son appanage.

Il est probable que ce Prince agissoit autant par Politique que par Religion, & que voyant le Roi son frère se perdre dans l'esprit du peuple, & permettre que son fils aîné fût élevé dans la Religion Catholique, il espéra de profiter de leur imprudence, & de monter sur un trône, dont leur conduite sembloit devoir les précipiter. Le Roi même en eut de si violens pressentimens, qu'il faillit à se porter aux dernières extrémités contre le Duc; mais le Sénat raccommoda tout cela, & empêcha que les deux frères n'en vinssent à une rupture ouverte. Le Roi eut le chagrin de voir sa Liturgie supprimée, les Jésuites bannis du Royaume, & les Ministres Luthériens persécutés rétablis dans leurs Eglises. Charles & les Etats du Royaume lui déclarèrent même, que ni lui, ni personne au monde ne pouvoit rien innover par rapport à la Religion établie par les Loix & par le Testament du Roi son père.

Le Roi Jean eut deux fils, Sigismond, qui fut élevé dans la Religion Catholique, & appelé au trône de Pologne; & Jean, qui fut Duc d'Ostrogothie, & mourut en 1618. dans la Religion Luthérienne. Sigismond parvint à la Couronne de Pologne par les intrigues de quelques Sénateurs de Suède, dont les vues n'étoient pas bien pures, & qui, prévoyant que la Religion feroit naître des différends dans la Famille Royale, espéroient s'élever (a) sur les ruines de celle-ci.

Le Roi Jean ne consentit qu'avec peine au départ de son fils, & quelque tems après il voulut le rappeler & le faire revenir à l'insu des Polonois, se sentant dépérir tous les jours; mais les mêmes Sénateurs s'y opposèrent. Le Roi fut si fâché contre eux, qu'il les fit mettre aux arrêts. Peu de tems après ce Prince sentant sa fin approcher, fit venir le Duc de Sudermanie, & s'étant réconcilié sincèrement avec lui, il le pria de se charger de l'administration des affaires jusqu'à l'arrivée du Roi de Pologne son fils. Dès que le Roi eut fermé les yeux, le Duc prit les rênes du Gouvernement, & le premier usage qu'il fit de son autorité fut de remettre la Religion en sûreté. Il assembla le Sénat, & représenta en termes pathétiques le danger de l'Eglise de Suède; que, suivant les loix du Royaume, l'union héréditaire & le Testament de Gustave I. son père de glorieuse mémoire, Sigismond s'étoit rendu inhabile à succéder au trône de Suède par la Religion qu'il professoit; qu'ils avoient s'il convenoit de le recevoir pour Roi, & en ce cas quelles conventions il conviendrait de faire avec lui, pour prévenir le danger, dont la Religion dominante étoit menacée. Les Sénateurs reconnurent tous que Sigismond, ayant abandonné la Religion du Pays, s'étoit exclu lui-même du trône, & avoit renoncé au droit de succession; que cependant on s'en tiendrait à ce qui seroit réglé par les Etats, & qu'en attendant on assembleroit un Synode général à Upsal, où l'on prendroit les mesures les plus propres à garantir la Religion du Pays.

(a) C'est le grand Gustave-Adolphe lui-même qui juge ainsi des intentions de ces serviteurs, dans un fragment de l'Histoire de Charles IX. écrit de sa propre main, & rapporté tout au long dans le manuscrit de Mr. Arkew.

Le Synode d'Upsal décida, que la Confession d'Augsbourg seroit & demeureroit la Règle de foi de l'Eglise de Suède; que, quiconque suivroit une autre croyance, ne pourroit posséder aucune charge, ni emploi civil ou militaire dans le Royaume.

Ce règlement fut ensuite confirmé par les Etats, & aussitôt on le fit insinuer au Roi Sigismond. Ce Prince se livrant à de mauvais conseils, protesta contre une Loi, qui mettoit un frein au faux zèle, dont son Conseil étoit animé; il prétendit qu'un Royaume héréditaire n'avoit point de Privilège, maxime affreux du despotisme & de la tyrannie; que les Décrets du Synode d'Upsal blessoient les droits de la Majesté, & qu'il les tenoit pour nuls & de nul effet. On ne fau- roit croire à quel point les Etats furent irrités d'une réponse si fière & si con- traire aux loix du Royaume. De-là naquit la défiance entre le Roi & ses peu- ples; & toute la Suède avoit les yeux tournés sur le Duc de Sudermanie Ré- gent du Royaume, comme le seul qui pût maintenir la constitution de l'Etat contre un Gouvernement, dont les promesses n'annonçoient rien de bon pour l'avenir.

On prétend que Sigismond voulut alors établir un Sénat de Prêtres & de Moines en Suède pour gouverner (2) l'Etat pendant son absence, qu'il pré- voyoit devoir encore durer long-tems, à cause de la guerre que les Moscovites, les Tartares & les Turcs faisoient à la Pologne. Enfin il arriva, suivi de nombre de Théologiens, de Seigneurs Catholiques & du Nonce Malaspina, qui lui suggéroient bien des entreprises qui ruineroient bientôt ses affaires. D'abord le Roi voulut être couronné par le Nonce, ce que le Clergé ni la Noblesse ne voulurent point permettre. Ensuite il refusa de confirmer les Loix touchant la Religion du pays, & le Règlement du Synode d'Upsal, qui excluait de tout emploi qui- con-

(2) On trouve dans les *Intérêts & Maximes des Princes du Duc de Rohan*, p. 124. & 127. à Cologne 1666. une anecdote que je ne saurois garantir, ne l'ayant trouvée dans aucun Historien, mais qui me paroît assez digne de la curiosité du Lecteur pour la rapporter ici. „ Le „ Roi Sigismond, dit l'Auteur, se voyant em- „ pêché par ses guerres contre le Turc & les „ Moscovites de résider quelque tems en Suède, „ comme il l'avoit promis, se laissa persuader „ par les Jésuites, qui l'avoient gagné, d'élire „ un Sénat qui résideroit à Stockholm, composé „ de quarante Jésuites choisis pour décider de „ toutes les affaires d'Etat. Pendant que ce „ Sénat étoit à Dantzic en état de faire voile „ à Stockholm, le Roi commanda qu'il eût à „ le recevoir comme la personne même du Roi. „ Le Conseil public s'y tint incontinent. Le Duc „ Charles, oncle de Sigismond, le Sénat, & „ les Prélats du Royaume, résolurent de leur „ préparer une entrée très superbe: mais dans „ un Conseil très particulier ils prirent des ré- „ solutions bien contraires; car le Duc dit qu'il „ ne pouvoit pas supporter qu'un Sénat de Prê- „ tres eût à commander au préjudice de son

„ honneur & de son autorité. Tous les autres „ furent de son avis, & après avoir résolu „ d'observer le secret, ils délibérèrent d'aller „ au-devant du nouveau Sénat, qui étoit sur „ un Gallion, qu'ils avoient fait attendre à „ la rade à deux lieues de Stockholm, pour „ le faire entrer, disoient-ils, plus magni- „ quement la nuit, où les feux d'artifice qu'on „ avoit préparés, paroîtroient davantage. Sur „ l'heure de les recevoir, Charles, accom- „ pagné de vingt ou trente vaisseaux, vint „ au-devant du Sénat, & l'investit par „ grande caracole de vaisseaux, ils firent „ une salve & tirèrent leurs canons sur le „ Gallion, qui en eut la panse percée à coups „ de boulets, & le vaisseau fut incontinent „ rempli d'eau & coula à fond, sans que l'on „ voulût assister aucun Jésuite; au contraire, „ ils leur disoient qu'ils n'issent des miracles „ comme ils en faisoient aux Indes & au Ja- „ pon &c. Si ce fait est vrai, il est étonnant „ que tant d'Ecrivains contemporains n'en aient „ rien dit, surtout ceux de Suède qui ne pou- „ voient l'ignorer, & qui n'avoient aucun inté- „ rêt à le taire.

conque ne faisoit pas profession de la Religion Protestante; & cependant il y fut à la fin obligé: mais il viola bientôt ce serment, en conférant le Gouvernement de Stockholm au Comte Eric Brahe, le seul des Sénateurs Suédois qui fût de la communion Romaine. Ce fut ainsi que commença le règne de Sigismond en Suède par des disputes, des plaintes, des dissensions entre lui & ses sujets.

Le Roi peu satisfait de son séjour à Stockholm, se hâta d'en partir pour retourner en Pologne, laissant la Suède dans une confusion d'autant plus grande que le Régent étoit alors malade à Nyköping. Heureusement le Sénat avoit eu la précaution, à force de remontrances, d'obtenir du Roi une déclaration par laquelle la Régence du Royaume étoit confirmée au Duc Charles, pendant l'absence du Monarque; & le Duc, étant rétabli de son indisposition, se rendit à Stockholm, & travailla de Concert avec le Sénat à détruire toutes les mesures que le Roi avoit prises, pour substituer sa Religion à celle qui étoit établie. Ils commencèrent par dépouiller le Comte Brahe de son Gouvernement de Stockholm, ensuite ils interdirent les Ecoles, & les Eglises Catholiques que le Roi, contre son serment, avoit établies dans Stockholm & aux environs. Tout ce qui n'étoit pas Protestant, & qui occupoit quelque poste, fut déposé. Le Régent & le Sénat auroient bien voulu dépouiller quelques autres Gouverneurs trop attachés au Roi & à son Conseil; mais ces Messieurs n'étoient pas d'humeur d'obéir à un simple décret du Sénat & du Régent; tels étoient Flemming Gouverneur du grand Duché de Finlande, Charles Gustafson Gouverneur de Calmar, Eric Gustafson Gouverneur d'Elfsbourg, & quelques autres qui vexoient les Peuples de mille manières, sachant bien qu'ils faisoient leur Cour à ceux qui gouvernoient le Roi, & qui ne demandoient pas mieux que de voir tout le Royaume en combustion, & les Suédois se détruire les uns les autres.

Les choses étant en cet état, le Régent crut devoir assembler la diète générale, pour donner plus de poids & d'autorité aux résolutions vigoureuses qu'il convenoit de prendre. La Diète s'assembla à Sæderköping; on y examina tous les Articles que le Roi avoit jurés à son Couronnement. On les reconnut pour justes, nécessaires, & l'on fit un décret portant que quiconque agiroit directement contre cette constitution fondamentale, seroit réputé traître à la patrie. Les Etats se séparèrent ensuite après avoir confirmé le Duc Charles dans sa charge de Régent & d'administrateur du Royaume. Mais toutes ces loix n'étaient pas appuyées de la force: firent peu d'effet sur les Gouverneurs, qu'on prétendoit par-là tenir en crainte. Flemming continua ses vexations en Finlande, avec tant de rigueur qu'enfin le pauvre Peuple excédé & n'en pouvant plus, prit les armes en grand nombre. Flemming attaqua, avec sa Cavalerie, cette multitude mal aguerrie, & en fit passer douze mille au fil de l'épée, échec dont la Finlande se ressentit long-tems. Le Roi approuva la conduite de ce Barbare Gouverneur, & envoya un de ses Ministres en Suède, pour se plaindre que le Duc Charles & le Sénat avoient passé les bornes de leur pouvoir, en convoquant les Etats à Sæderköping. Le Duc, choqué de ce reproche, réblut de pousser le Roi son Neveu, & de commencer par presser l'exécution du décret de la Diète de Sæderköping; mais il faloit

des troupes & des fonds, & la Suède en manquoit alors absolument. Gustave I. avoit laissé à sa mort quatorze mille hommes de Troupes réglées, une Marine respectable, & des Coûtes bien remplis; mais le Gouvernement de ces deux Fils Éric, Jean, & de son Petit-Fils Sigismond, avoit épuisé les finances, & négligé les forces de terre & de mer. Le Régent proposa au Sénat de s'unir mutuellement pour obliger le Roi à observer les loix qu'il avoit jurées, & pour mettre en exécution le Décret de la Diète de Sæderköping, & qu'en conséquence les refractaires, fussent déposés de leurs emplois, & punis comme traîtres à l'Etat. Ensuite il insinua, que, pour passer des paroles aux effets, il convenoit de mettre sur pied des forces capables d'en imposer. Le Sénat, qui se trouvoit très bien de la foiblesse du Gouvernement, de l'absence du Roi, & des désordres qui regnoient, gagné d'ailleurs par quelques complimens que Sigismond lui fit faire sous main par son Envoyé, fut alarmé de la proposition du Régent. Il sentit que, si ce Prince se voyoit une fois à la tête d'une Armée, il n'auroit plus les mêmes égards, & négligerait le Sénat à mesure qu'il auroit moins besoin de lui. En un mot ce corps jaloux de son autorité, craignant de la perdre, où qu'elle ne vint à diminuer, si le Duc devenoit trop puissant, répondit froidement qu'il ne consentiroit jamais qu'on prît les armes contre les Gouverneurs desobéissans, parce qu'il en pouvoit arriver une guerre civile, qu'il étoit du devoir de tout bon citoyen d'empêcher. Le Duc répliqua qu'à des maux extrêmes il falloit des remèdes violens, que le Royaume étoit assez troublé; que la Finlande étoit dévalée, & qu'enfin une bonne guerre valoit mieux qu'une mauvaise paix, qui mettoit dans un péril éminent la constitution de l'Etat en général, la fortune & la Religion de chaque particulier. Qu'au reste, si sa qualité de Régent & d'Administrateur n'étoit qu'un vain titre, il le laissoit à qui le voudroit, & qu'il aimoit mieux se borner à administrer son Duché, qu'un Royaume où il ne pourroit maintenir les Loix, faire régner la paix & le bon ordre. Les Sénateurs, charmés de lui voir prendre ce parti, lui répondirent, qu'il étoit le maître de faire ce qu'il trouveroit à propos; que pour eux, ils ne cesseroient de pourvoir au bien du Royaume. Le Duc frappé de ce discours, leur répliqua vivement, que c'étoit bien son intention de ne pas continuer une pareille régence; mais que pour la charge d'Administrateur il n'entendoit pas de la quitter à leur fantaisie; qu'il s'en étoit chargé à la prière des Etats du Royaume en pleine & libre Diète; & qu'il vouloit aussi la remettre dans une assemblée générale des Etats.

Les Sénateurs tâchèrent de lui ôter cette idée, sachant bien que la noblesse, le Clergé & le tiers Etat, loin de consentir à cette abdication, augmenteroient l'autorité du Duc, & ajouteroient de nouveaux pouvoirs à ses charges: mais ils eurent beau dire, le Duc resta ferme dans sa résolution d'assembler les Etats.

Ce fut au milieu de ces altercations que naquit, à Stockholm dans le Palais Royal le 9^{me}. de Décembre 1594. (a) Gustave-Adolphe surnommé le

(a) A sept heures 28. minutes du matin, suivant son Horoscope qui fut tiré alors par un fameux Astrologue, qui lui prédit une mort violente, la ruine de ses ennemis, &

l'extinction de son illustre maison. Tel étoit l'usage de ce temps-là, que, dès qu'il naîssoit un Prince, on faisoit son Horoscope. Il y avoit des Astrologues dans toutes les Cours,

Grand. Son Père étoit ce même Duc de Södermannie, alors Régent & Administrateur du Royaume dont nous venons de parler, & sa Mère Christine fille d'Adolphe Duc de Holstein-Schleswig. Il fut nommé *Gustave* en mémoire de son ayeul paternel, qu'il surpassa en gloire & en réputation, & *Adolphe*, à cause de son ayeul maternel. C'est ce nom de Gustave-Adolphe devenu si célèbre que nous lui donnerons toujours dans cette Histoire, sans nous arrêter au surnom de Grand, que le Chancelier Oxenstierna lui donna le premier, & que toute l'Europe lui auroit aussi donné, si celui de *Gustave-Adolphe* ne renfermoit bien d'autres idées encore, que celle de la grandeur qui résulte des succès militaires.

Au reste il ne faut pas avoir beaucoup de pénétration, pour s'apercevoir que le nom du *Gustave* est l'Anagramme de celui d'*Auguste*. Dès le Règne de Gustave-Vasa les Suédois donnèrent une autre explication à ce nom, & comme ils le prononcent *Gustaf*, ils le dérivèrent de deux mots, qui dans leur langue signifient *bâton de Dieu*, pour marquer qu'ils regardoient *Gustave-Vasa*, comme un Protecteur envoyé de Dieu, pour les délivrer du joug du sanguinaire Christiern, & de la tyrannie du Clergé Romain.

Pendant l'Administrateur avoit convoqué les Etats à Arboga, où tous se rendirent aussitôt, à la réserve d'un nombre de Sénateurs, qui ne vouloient point être témoins de l'accroissement de sa puissance, qui diminueoit leur influence dans le Gouvernement. Tout se passa comme ces Sénateurs l'avoient prévu: les Etats statuerent que le Duc seroit à l'avenir seul Régent & Administrateur du Royaume, sans qu'aucune autorité pût seulement balancer la sienne. Ils confirmèrent les réglemens du Synode d'Upsal touchant la Religion, déjà confirmés à la Diète de Sæderköping. Ils prièrent le Duc de reprendre l'administration de l'Etat pendant l'absence du Roi, lui promettant toute sorte d'assistance & de soumission. Ensuite ils firent deux arrêtés; l'un qu'on enverroit incessamment des Ambassadeurs en Pologne, pour concerter avec le Roi les moyens d'éteindre le feu qui consumoit la Finlande; l'autre, qu'on fommeroit les Sénateurs, qui s'étoient dispensés de se trouver à l'assemblée, de déclarer publiquement dans le terme de six semaines, s'ils vouloient se soumettre aux résolutions de la Diète, avec cette observation que tous ceux, qui refuseroient d'y souscrire, seroient tenus pour perturbateurs du repos public, poursuivis comme tels, & livrés au Duc pour les punir suivant son bon plaisir. Enfin ils firent entr'eux une association, par laquelle ils s'obligeoient les uns envers les autres, qu'en cas que quelqu'un d'entr'eux vint à être inquiété au sujet de leur assemblée, ils sacrifieroient leurs biens & leurs vies, pour le protéger & le défendre contre toute attaque; sauf néanmoins l'autorité suprême de Sa Majesté, à laquelle ils n'entendoient point déroger ni préjudicier, par ces engagemens réciproques, formés uniquement dans la vue de leur commune défense, & du maintien des Loix publiques.

Leurs prédications se vérifioient quelquefois, sans doute par un pur effet du hazard. Tycho de Brahe avoit Pronostiqué plus de dix ans avant la naissance de Gustave-Adolphe, que la nouvelle étoile apparoîtroit dans Cassiopee n'étoit autre chose qu'un Prince qui devoit

naitre dans le Nord, & qui procureroit de grands avantages à ceux qui feroient profession de la Religion Protestante. On sut que Louis XIII. ne fut appelé Juste, que parce qu'il nâquit sous le signe de la Balance.

En conséquence de cet arrêté le Régent fit sommer les Sénateurs opposans, de se conformer aux décrets de la Diète d'Arboga; mais comme le Roi Sigismond le leur avoit défendu, & qu'ils craignoient le ressentiment du Régent, ils s'exilèrent volontairement du Royaume & se retirèrent en Pologne, en attendant que le Roi revînt en Suède pour terminer tous les différends.

Cependant le Régent avoit écrit plusieurs fois au Roi son Neveu, tant pour lui rendre compte de sa conduite, de celle des Etats, & l'exhorter à apporter un prompt remède aux maux de l'Etat; que pour se plaindre des Sénateurs rebelles; mais il n'en avoit reçu aucune réponse; le Roi s'étant contenté d'écrire à ces Sénateurs, pour les assurer de sa protection; approuvant leur conduite à l'égard du refus qu'ils avoient fait de se rendre à l'assemblée d'Arboga, blâmant le Duc de les avoir menacés à ce sujet, vu qu'ils n'avoient fait qu'exécuter fidèlement ses ordres, ordonnant aux Etats de prendre les armes, pour reprimer l'audace du Duc, & défendre l'honneur du trône, sous peine s'ils y manquoient, d'être tenus pour complices de ses attentats, & traités comme rebelles.

Ces Lettres que les Sénateurs envoyèrent au Duc & aux Etats, avant de sortir du Royaume, furent le signal de la guerre civile. Le Duc publia une espèce d'Apologie, où il accusoit les Sénateurs en question de plusieurs crimes, entr'autres d'avoir conseillé au Roi Sigismond de lui faire la guerre, à lui, & aux Etats du Royaume; de l'avoir engagé à demander du secours au Roi de Dannemark & aux Villes Hanseatiques, pour faire la guerre à la Patrie; d'avoir défendu le transport des grains étrangers en Suède & d'avoir enfin répandu dans toute l'Europe les bruits les plus injurieux à sa réputation; comme s'il aspirait à la Couronne, & ne travailloit qu'à chasser le Roi son Neveu du trône.

Le Duc tâcha après cela de s'emparer des Fortereffes du Royaume sous prétexte de les garder pour le Roi; en même tems il convoqua les Etats à Stockholm, où par ses brigues, tout ce qui avoit été arrêté aux Diètes de Söderköping & d'Arboga, fut de nouveau ratifié & confirmé, malgré tous les mouvemens que se donna l'Ambassadeur du Roi, & les plaintes que ce Monarque fit porter à l'assemblée contre son Oncle. Les Etats écrivirent au Roi pour justifier le Duc, assurant Sa Majesté que ce Prince n'avoit rien fait, qui ne fût conforme aux résolutions de la Diète, résolutions fondées sur les promesses & les engagemens de Sa Majesté, confirmées par serment à son avènement au trône & à son sacre, & qu'ils entendoient bien de maintenir avec l'aide de Dieu, aux dépens de leurs biens & de leur vie.

Une déclaration si précise étonna le Conseil de Sigismond. Après bien des délibérations il fut résolu que le Roi passeroit incessamment en Suède, avec un bon corps de troupes Polonoises & Allemandes, pour y rétablir son autorité. Son départ fut précédé d'un manifeste, qui ne rouloit que sur la conduite du Duc qu'on y peignoit des couleurs les plus noires. Ce Prince ne s'en mit pas beaucoup en peine. Il étoit aimé du Peuple (a) jusqu'à l'adoration. Sa qualité de fils de Gustave I. dont la mémoire étoit encore si récente & si

(a) On le nommoit par dérision à la Cour de son Neveu, *le Roi des Paysans*, comme on nomma à la Cour de St. Germain le Duc de

Beaufort, *le Roi des Haller*, durant les troubles de la minorité de Louis Quatorze.

chère aux Suédois; son attachement à la Religion établie par les loix, son humeur affable & populaire, tout lui attiroit les cœurs de la multitude, du Clergé & de ceux de la noblesse, qui aimoient leur Patrie & leur Religion; tandis qu'on ne voyoit dans Sigismond qu'un Prince imbu des maximes du pouvoir arbitraire, qui avoit succé avec le lait une Religion intolérante, dont les Ministres n'avoient en vue que d'envahir les biens de ce monde & de faire passer leurs usurpations pour des offrandes sacrées, auxquelles il n'étoit pas permis de toucher, sans porter la main à l'encensoir, & encourir la colère céleste.

Le Régent, au premier bruit du prochain départ du Roi avec des troupes, assembla les Etats à Wadstena: là il leur représenta pathétiquement le danger que couroient leur liberté & leur Religion. Les Etats résolurent unanimement, qu'on assembleroit une armée, & qu'on marcheroit au-devant du Roi jusques à Calmar. Ensuite ils écrivirent au Roi conjointement avec le Régent, pour le prier de licencier les troupes étrangères qu'il vouloit amener en Suède, de donner des assurances qu'il n'inquiéteroit aucun Suédois, & ne procéderoit contre qui que ce fût, que suivant les formes ordinaires de la justice; protestant que, s'il agréoit ces conditions, il ne trouveroit en eux que des sujets soumis & affectionnés, qui le recevroient d'une manière conforme à sa dignité & à leur devoir.

Le Roi, pour toute réponse, envoya des ordres aux troupes Suédoises de quitter incessamment le parti du Duc, & de n'obéir qu'à lui & à ceux qu'il leur enverroit pour les commander, à peine d'être punis comme traîtres & rebelles.

Ce Monarque jugeant bien que s'il se hâtoit, les préparatifs du Duc ne seroient pas encore finis, & qu'il pourroit le prendre au dépourvu, fit voile bientôt après de Dantzic avec cent Vaisseaux, la plupart chargés de troupes, & aborda à Calmar, sans trouver la moindre opposition, soit qu'en effet son Oncle ne fût pas encore prêt, soit qu'incertain du succès, il ne voulut pas commencer légèrement une guerre civile, soit qu'éfrayé des forces du Roi il craignit de commettre sa fortune & celle de tout le Royaume.

Ce qu'il y a de certain, c'est que préférant la voie de la négociation à celle des armes, il écrivit au Roi offrant de désarmer pourvu que Sa Majesté voulût en faire de même, & qu'elle donnât des sûretés pour lui & pour ses amis, proposant d'accommoder tous les différens à l'amiable dans une assemblée des Etats & en présence des Ambassadeurs de quelques Princes d'Allemagne, arrivés depuis peu à Stockholm. Il ajoutoit que, si le Roi acceptoit ces conditions, il étoit prêt à lui rendre toute sorte d'obéissance & de soumission; mais que s'il les rejettoit il seroit seul responsable du sang qui alloit se répandre, étant bien résolu de repousser la force par la force, & ne craignant nullement ni ses Polonois, ni ses Ecois, ni ses Allemands.

Comme le Roi affecta d'abord de ne point lui faire de réponse, le Duc s'avança à la tête de ses troupes, à un mille de Stegebourg. Là, il reçut enfin la réponse du Roi, „portant „ que le Duc eût à lui remettre tout le Royaume „ entre les mains, sans en excepter son appanage; qu'il cessât de prendre le „ titre d'Administrateur, tant que lui Roi seroit dans le Royaume; qu'il li-

„ cenciât les troupes qu'il avoit à son service, & qu'enfin il se retirât sans
 „ bruit dans son Duché, dont il vouloit bien lui laisser les revenus.

Le Duc persuadé qu'il n'y avoit plus d'accommodement à attendre, résolut
 de tenter le sort des armes, & se mit en marche pour livrer bataille à l'ar-
 mée du Roi, qui de son côté s'étant mise en mouvement, on en vit bien-
 tôt aux mains dans le voisinage de Stegebourg. Les troupes du Duc furent
 mal menées, & si le Roi par des raisons de politique n'avoit fait sonner la
 retraite, toute l'armée auroit été taillée en pièces.

Après cette action, on reprit la négociation par l'entremise du Marquis de
 Bade & du Comte de Priefe; mais on ne put convenir de rien, le Duc exigeant
 pour préliminaire que le Roi congédiât ses troupes étrangères, qu'il convoquât
 la Diète, & qu'en attendant lui Duc jouît de la charge d'Administrateur.

Pendant qu'on traitoit ainsi d'un accommodement le Duc reçut quelques
 renforts, ce qui obligea le Roi à décamper à la Sourdine & à se retirer du
 côté de Lindkeping. Le Duc l'y suivit, résolu de terminer le procès par
 une Bataille. Elle se donna en effet au désavantage des troupes du Roi, qui y
 perdirent plus de deux mille hommes. On prétend même qu'il ne tint qu'au
 Duc de se saisir de la personne de ce Prince, qui étoit de l'autre côté de la
 rivière assez mal accompagné, d'où il voyoit tailler en pièces ses troupes, ce
 qui l'effraya tellement qu'il envoya demander la paix au Duc, qui l'accorda
 d'abord à condition qu'on lui livreroit les Sénateurs rebelles que le Duc accusoit
 d'être cause de la guerre. Le Roi fut obligé d'en passer par ce prélimi-
 naire. Après quoi toutes les hostilités cessèrent, & l'on convint bientôt d'un
 traité, dont les principaux Articles étoient „ que le Duc prêteroit un nou-
 „ vel hommage & un nouveau serment au Roi, qui de son côté promettoit
 „ d'oublier le passé, & s'engageoit à gouverner à l'avenir suivant le ser-
 „ ment qu'il avoit fait à son sacre; que le Roi convoqueroit une assemblée
 „ générale des Etats dans l'espace de quatre mois; qu'il prierait l'Empe-
 „ reur, les Rois & les Electeurs d'y envoyer des commissaires, & qu'en
 „ leur présence on termineroit tous les différens entre le Duc & le Roi: que
 „ cependant le Duc ne feroit & ne permettroit pas qu'il fût fait aucun ou-
 „ trage ou violence aux Sénateurs détenus dans les prisons; que de part &
 „ d'autre on désarmeroit, & que les troupes étrangères seroient incessam-
 „ ment congédiées; que tous les Forts & Châteaux seroient remis entre les
 „ mains du Roi, sans que jamais Sa Majesté pût s'en servir au préjudice
 „ de la constitution de l'Etat, ou pour opprimer le Duc Charles son Oncle;
 „ Que le Roi déclareroit publiquement, que ledit Duc étoit innocent de tou-
 „ tes les calomnies, dont on avoit tâché de le noircir; Qu'enfin les Etats
 „ du Royaume seroient garants du présent traité, & autorisés à tenir la main
 „ pour qu'il fût exécuté, & à s'opposer à celui des deux partis, qui vou-
 „ droit y contrevenir.

Après cela le Duc & le Roi s'embrassèrent, & se donnèrent des affir-
 mes mutuelles d'amitié. Le Duc ceda dix Vaisseaux au Roi pour le transpor-
 ter à Dantzic, & le Roi promit au Duc de lui rendre ses Domestiques,
 qu'un parti de ses troupes avoit enlevés presqu'en débarquant en Suède;

mais il ne tint pas parole, & au lieu de prendre son chemin par terre jusqu'à Stockholm, pour s'aller embarquer dans cette capitale, il tira droit à Calmar & se rendit à bord, avec une précipitation inconcevable, emmenant les Domestiques du Duc avec lui, & cinglant à toutes voiles vers Dantzic, d'où il envoya quatre cens hommes à Calmar pour renforcer la Garnison, & avec ordre de lui conserver soigneusement cette place jusqu'à son retour en Suède. Le Duc ne comprenoit pas trop à quoi devoient aboutir toutes ces défiances; mais il en fut bientôt éclairci. Il apprit que le Roi faisoit courir bruit dans toute l'Europe, que son Oncle étoit coupable de trahison, de révolte; & que lui Roi n'étoit point tenu à observer un traité extorqué les armes à la main par des sujets rebelles; qu'au contraire il étoit déterminé à tirer vengeance de ceux qui avoient osé lui faire la loi, & à employer de nouveau la force des armes, pour ranger les Suédois à leur devoir.

Les Etats alors assemblés à Jænkæping écrivirent au Roi, pour le prier de remplir les conditions du traité qu'il avoit conclu à Lindkæping avec son Oncle, de venir faire régner la paix, l'ordre & la justice dans son Royaume, d'y établir sa Résidence, d'écarter les mauvais conseillers, & d'embrasser la Religion Protestante, sinon de leur envoyer son Fils Uladislas, pour être élevé dans cette Religion sous la tutelle du Duc Charles, & placé sur le trône de Suède. Ajoutant que, si le Roi rejettoit toutes ces voies de conciliation, ils étoient résolus de le déclarer lui & ses descendans déchus de leurs droits à la Couronne, & d'élire un Roi qui vouldt les gouverner selon les loix & les constitutions de l'Etat.

Cette réponse faite de concert avec le Duc Charles irrita étrangement Sigismund; mais les Etats s'en inquiétèrent fort peu, & statuèrent qu'en attendant, que le Roi se décidât sur les propositions qu'ils venoient de lui faire, le Duc Charles reprendroit la charge d'Administrateur du Royaume & maintiendrait la Religion.

En conséquence de ce décret Charles assembla quelques troupes, résolu de chasser les troupes étrangères de Calmar & de s'assurer de cette clé du Royaume, qui en ouvroit l'entrée par mer. La Garnison de Calmar fut donc sommée, & ayant refusé de recevoir d'autres ordres que ceux du Roi, l'Administrateur attaqua la place de vive force, & contraignit la Garnison de se rendre à discrétion. Les étrangers furent désarmés & renvoyés en Pologne un bâton blanc à la main.

Après ce coup d'éclat il n'étoit pas possible, que les choses restassent dans ces termes. L'affaire fut portée à un tel point, que les Etats s'étant rassemblés à Stockholm, renoncèrent solennellement au serment de fidélité & d'obéissance qu'ils avoient prêté à Sigismund; le déclarèrent déchu de sa qualité de Roi de Suède, pour avoir agi contre toutes les Loix du Pays & nommément contre le testament du Roi son ayeul, reçu comme Loi de l'Etat, & pour n'avoir pas observé les articles du traité de paix de Lindkæping.

Charles content d'avoir amené les choses jusques-là, & ne voulant pas qu'on pût l'accuser d'avoir envahi le trône au préjudice de son Neveu, & d'avoir moins agi contre lui par zèle pour les Loix & pour la Religion, que par ambition, jugea que les Etats devoient encore faire un nouvel effort au-

près de son Neveu , pour l'engager à envoyer son Fils Uladiflas en Suède. Les Etats offrirent donc de nouveau la Couronne à ce jeune Prince , pourvu qu'on l'envoyât en Suède , pour y recevoir une éducation conforme aux Loix ; & qu'en attendant qu'il fût en âge de majorité, le Duc Charles continueroit à gouverner le Royaume ; qu'il seroit accordé l'espace d'une année au Roi Sigismond , pour se déterminer sur l'envoi de son Fils en Suède ; au bout du quel tems , si ces conditions étoient rejetées , le jeune Prince seroit déclaré déchu , aussi bien que son Père de tous ses droits à la Couronne , & que toute leur postérité tant mâle que femelle en seroit & demeureroit à jamais exclue.

Après que les Etats se furent séparés , l'Administrateur entreprit une expédition en Finlande où le parti du Roi Sigismond , étoit dominant. Il se rendit maître de Wibourg , & étant de retour en Suède , il voulut que l'affaire des Sénateurs qu'il détenoit prisonniers , fût examinée & qu'on leur fit leur procès. Ils furent tous condamnés à perdre la tête ; mais ceux qui demandèrent grâce l'obtinent , les autres refusèrent la vie à ce prix , protestant qu'ils étoient innocens , & qu'ils mouroient pour avoir servi trop fidèlement leur légitime Roi.

Cet exemple de rigueur épouvanta les Partisans du Roi Sigismond ; ils jugèrent à propos de quitter le Royaume , & de se retirer les uns d'un côté , les autres de l'autre ; mais la plupart se rendirent en Pologne.

Le tems que les Etats avoient accordé au Roi Sigismond , pour envoyer son Fils Uladiflas en Suède , étant écoulé , sans que ce Prince eût même répondu à la proposition , on convint de prolonger encore le terme prescrit , & d'ajouter six mois à l'année ; après quoi on prendroit des arrangemens , pour remplir le trône vacant , supposé que Sigismond persévérât dans le silence qu'il affectoit , ou qu'il rejettât formellement l'offre qu'on lui faisoit. En attendant , il fût décidé que le Duc Charles exerceroit tous les droits de la Souveraineté. En conséquence de cet arrêté , Charles prit possession de toutes les Provinces , & tout commença à s'y expédier en son nom. Il entreprit la même année un voyage en Livonie & en Esthonie , où son autorité n'étoit pas encore reconnue , & y mena son Fils Gustave-Adolphe , qui n'avoit que six ans. La Duchesse sa Mère fut aussi de ce voyage. Cette Princesse , qui joignoit aux agrémens de la beauté , un courage héroïque , vouloit que le jeune Prince s'accoutumât de bonne heure à une vie active , aux fatigues , & à l'intempérie des saisons. Le Duc soumit dans cette expédition toute l'Esthonie , & une bonne partie de la Livonie.

L'année suivante , il entreprit le même voyage toujours accompagné du jeune Prince , & de la Duchesse son Epouse. La saison étoit si avancée , & si rude que leur Vaisseau fut pris dans les glaces par l'effet d'une forte gelée , qui survint la nuit quand ils furent entrés dans le port ; de sorte qu'ils gagnèrent la terre en passant à pied sur les glaces avec toute leur suite ; sans que le jeune Gustave en ressentît aucune incommodité ; tant sa constitution étoit naturellement robuste & se fortifioit encore tous les jours par la manière , dont il étoit nourri & élevé.

On rapporte que n'ayant encore que cinq ans le Duc le mena à Calmar , voir l'Efcadre qu'on armoit contre ceux de Lubec. Un Officier de distinction s'é-
tant

tant approché du jeune Prince, lui demanda lequel de tous ces Vaisseaux étoit le plus à son gré. Celui-là, répondit-il, en étendant sa petite main vers un Vaisseau nommé *Stwarta-Riddaren*, le Chevalier-noir. Et pourquoi, demanda l'Officier, l'estimez-vous plus que les autres? C'est, repliqua le jeune Prince, qu'il est mieux garni de canons. En effet c'étoit un grand Vaisseau à trois ponts, qui portoit encore une Batterie de douze pièces à son avant, & une de six à son arrière. A cet âge il sentoit déjà ce qu'il étoit. Un jour que la femme, qui le portoit sur son bras, fut arrêtée en son chemin, par d'autres femmes de sa connoissance le petit Gustave se fâcha, & dit à ces femmes; allez-vous-en; ne savez-vous pas que je sois un grand Seigneur? La bonté de son cœur éclairoit à cet âge autant que cette noblesse. Un Paysan d'Oeland, lui ayant amené un de ces petits Chevaux, dont la race se conserve encore dans cette contrée. Je m'en vais vous payer ce Cheval, lui dit le jeune Prince; car apparemment vous ne me l'avez pas donné pour rien, & vous avez besoin d'argent; surquoi il tira une petite bourse pleine de Ducats, qu'il vida toute entière dans les mains du Paysan.

Un jour que le Duc son Père se promenoit dans les Prairies près de Nykæping, il se le fit amener & voulut qu'on le laissât un peu courir. Le jeune Prince profitant de cette liberté, gagnoit les brossailles, d'où l'on tâchoit de le détourner de peur qu'il ne tombât, & on lui disoit qu'il y avoit là de gros Serpens. Donnez-moi donc un bâton, répondit-il froidement, que je les tue. Surquoi le Duc, riant de la saillie du jeune Prince, dit aux personnes de sa suite, vous croyez qu'il a peur? mais je vous réponds qu'il n'en est rien. Ces traits paroîtront peu de chose; mais il suffit qu'ils servent à faire connoître le caractère de ce grand Roi; d'ailleurs il n'est rien de petit dans l'Histoire d'un héros tel que Gustave-Adolphe. Les actions les plus indifférentes de soi deviennent intéressantes dans un Prince si célèbre.

Cependant le terme de six mois s'étant encore écoulé, sans que le Roi Sigismond eût répondu à l'offre des Etats, le Duc Charles assembla la Diète générale à Norkæping. Là, il fit un tableau touchant des dangers de la Patrie; engagée dans une guerre avec la Moscovie, & avec les Polonois, & à la veille d'avoir sur les bras le Roi de Dannemark, qui n'avoit pas rappelé pour rien ses Commissaires, & rompu les conférences au sujet du Règlement des Frontières de la Laponie; que, dans de pareilles circonstances, il leur falloit un Roi, & non pas un Administrateur; que pour lui il souhaitoit d'être déchargé de l'Administration, & de se retirer tout-à-fait des affaires; qu'il leur conseilloit de s'accommoder avec le Roi Sigismond, ou d'élever au trône son Neveu Jean Duc d'Ostrogothie, à qui il appartenait suivant le droit de primogéniture, établi par le testament de Gustave I. son Père.

Les Etats comprirent bien ce que le Duc souhaitoit d'eux, & ayant délibéré quelque-tems entr'eux, ils convinrent que Sigismond s'étoit lui-même rendu incapable de régner, ayant violé toutes les loix fondamentales de l'Etat; qu'il étoit bien décidé, qu'il ne vouloit pas que son Fils fût Roi de Suède aux conditions prescrites; que d'ailleurs c'étoit encore un Enfant, & que, dans les circonstances critiques où l'on étoit, il falloit aux Suédois un Roi sage & vail-

lant qui fût les commander, & qui pût soutenir les fatigues de la guerre; qu'à la vérité le droit sembloit parler en faveur de Jean Duc d'Ostrogothie; mais qu'il sortoit à peine de l'Enfance, & avoit à cet égard le même défaut que le Prince Uladislas Fils du Roi Sigismond. Qu'il n'y avoit donc que l'Administrateur qui leur convint pour Roi; qu'il falloit le prier d'accepter la Couronne; qu'il étoit Fils de Gustave-Vasa, qui avoit si bien mérité de la Patrie, qu'il avoit de la prudence, de la valeur & toute l'expérience nécessaire soit dans les affaires, soit dans la conduite des armées: qu'à l'égard du droit de Primogéniture, la loi qui l'établissoit n'entendoit pas qu'on dût s'y altraitre dans les cas où il s'agiroit du salut de l'Etat; que cette considération étoit une Loi suprême à laquelle toutes les autres devoient céder; qu'ainsi on devoit confirmer le décret qui excluait Sigismond du trône de Suède, & y ajouter sa postérité.

Tout cela fût exécuté d'un consentement unanime, & le Duc Charles fut déclaré Roi de Suède, & Gustave-Adolphe son Fils désigné pour lui succéder, de manière que la postérité de ce Prince lui succéderoit de Père en Fils, tant qu'elle subsisteroit & par droit de naissance, nonobstant toute disposition contraire. Le Décret portoit que quiconque prétendrait s'opposer à cette résolution de la Diète, ou refuseroit de prêter serment au Roi Charles IX. seroit regardé & traité comme rebelle & traître à la Patrie. On ajouta quelques articles pour établir sur un pied stable la succession à la Couronne, en cas que la postérité du nouveau Roi vint à s'éteindre.

Le Duc Charles se fit un peu prier avant que de consentir à se charger du poids de la Couronne, il crut devoir en user ainsi pour qu'on ne pût le taxer de l'avoir usurpée sur ses neveux; de manière qu'il ne parut céder qu'à la nécessité des affaires, aux vœux de la nation, & aux instances répétées des Etats. Au fond la nation, ayant joui de tout tems du Privilège de se choisir ses Rois, & n'y ayant renoncé que par reconnaissance en faveur de Gustave-Vasa, avoit bien le droit de revenir d'une disposition que les circonstances pouvoient rendre nulle: d'ailleurs elle devoit sur le trône un Fils de ce grand Prince, & Jean son Frère, Père de Sigismond, & Sigismond lui-même n'y étoient montés, que par une révolution pareille à celle dont il s'agit.

Le cas, dont nous parlons ici, étoit à peu près semblable à ce qui arriva du tems du Roi Magnus, surnommé *Smek*, où les Etats s'engagèrent à maintenir la Couronne dans sa Famille; & en général la Loi de Suède préfère les Fils des Rois aux Etrangers; mais c'est toujours une élection libre de la part des Etats, qui, en se bornant à la Famille du Roi décédé, ne paient qu'un tribut de reconnaissance, ou de déférence à la mémoire du Prince, sans que cela puisse être regardé comme une obligation, ou une nécessité éloignée de l'esprit de la Loi.

Ce fut l'année 1604. que commença le Règne de Charles IX. Il voulut le signaler par quelque grand exploit, & se rendit la même année en Livonie, où ayant rassemblé ses forces, il marcha contre les Polonois; mais cette expédition n'eut pas tout le succès qu'il espéroit: son armée fut battue, & il eut lui-même assez de peine à se sauver. Il seroit indubitablement resté prisonnier, si un Officier de ses troupes nommé Henri Wrede, ne l'avoit délivré en lui donnant son Cheval: mais il en coûta la vie à

Wrede , dont la posterité reçut des marques de la reconnoissance du Roi.

L'année d'après ce Prince fut Couronné solennellement avec son Epouse , & il fit la guerre avec plus de succès en Livonie , jusques-là que les Polonois proposerent des conférences , pour convenir d'une paix , ou du moins d'une Trêve entre les deux Royaumes.

Cependant le jeune Gustave étoit parvenu à cet âge , où les jeunes Princes sont tirés des mains des femmes , pour être formés aux études & aux exercices convenables à leur naissance. Le Roi , qui sentoit tout l'avantage d'une bonne éducation , fit lui-même le choix du Gouverneur & du Précepteur de ce cher Fils. Il nomma pour présider à son éducation le Maréchal de sa Cour Otton de Mærner , Gentilhomme d'une Maison distinguée du Brandebourg , & dont le mérite personnel lui étoit parfaitement connu. Pour premier Précepteur il choisit le Sr. Jean Skytte , l'un des plus savans hommes de son tems , qui ayant voyagé neuf ans dans les principales contrées de l'Europe , en avoit rapporté dans sa patrie une infinité de connoissances. Ce fut sous cet habile maître que Gustave apprit les langues Anciennes , l'Eloquence , l'Histoire , la Jurisprudence , la Politique. Un génie heureux qui concevoit aisément , une mémoire prodigieuse , une docilité aussi rare que nécessaire , tout cela , joint à un désir sincère d'apprendre , lui fit faire de si grands progrès qu'à l'âge de douze ans , il parloit & écrivoit le Latin , l'Allemand , le Flamand , le François , l'Italien comme le Suédois , & entendoit encore passablement le Polonois & le Moscovite , deux Dialectes de la Langue Esclavonne. Le jeune Prince goûta si bien l'esprit & le savoir de Skytte , qu'il l'éleva dans la suite à la dignité de Sénateur , & il fut l'un des Principaux Ministres de ce Prince avec le Chancelier Axel Oxenstierna.

Les guerres où la Suède se trouvoit alors engagée , & l'Armistice de deux ans conclu dans les Pays-Bas attirèrent alors en Suède beaucoup d'Officiers François , Allemands , Anglois , Ecoissois , Flamands & quelques Italiens & Espagnols , qui venoient chercher fortune en Suède à la faveur des guerres que cette Couronne avoit avec ses voisins. Ces Officiers ne firent pas longtemps à la Cour sans remarquer le génie extraordinaire du jeune Gustave-Adolphe , qui les questionnoit sur les forces de leur pays , sur les mœurs & les loix de leurs compatriotes , sur leur manière de fortifier les places , de construire des Vaisseaux , de discipliner les troupes. Les Officiers se plaisoient à répondre exactement à toutes ses demandes & à contenter sa curiosité , sachant qu'ils ne pouvoient mieux faire leur Cour au Roi , qui avoit conçu de telles espérances de ce cher Fils , que , parlant quelquefois de ce qu'il auroit voulu faire pour la gloire & le bonheur de la nation Suédoise , il ne pouvoit s'empêcher de s'écrier , *je n'ose me flatter d'en venir à bout ; mais celui-ci le fera* , ajoutoit-il en montrant le jeune Prince. Ces discours passant de la Cour à la Ville , & delà dans tout le Royaume , faisoient assez connoître à la nation entière l'estime que le Roi Charles faisoit de son Successeur , & les Suédois en conçurent eux-mêmes une si haute idée , qu'il n'y en avoit peut-être pas un qui ne s'attendit à de grandes choses de sa part ; mais quelle que fût leur attente , on peut dire que Gustave la surpassa de beaucoup , & que son Règne ne fut qu'une suite de merveilles.

Dès que ce jeune héros eut atteint l'âge de quinze ans, le Roi son Père le déclara Grand-Duc de Finlande, Duc d'Estonie & de Westmannie, & en même-tems il le mit en possession de la Ville de Westerås. Les Suédois n'espéroient plus qu'en lui. La santé du Roi dépérissoit tous les jours, & les circonstances devenoient tous les jours plus critiques. Quelque-tems après le Roi assembla la Diète générale à Stockholm, & demanda des secours proportionnés aux dangers qui menaçoient l'Etat; mais la Diète ne parut pas entrer assez dans ses vues par rapport à la guerre de Moscovie, de Pologne, & à celle dont on étoit menacé de la part du Danemarck. Le Roi harangua les Etats avec tant de force & de véhémence, que sa santé, déjà affoiblie par un travail assidu & les fatigues de la guerre encore plus que par l'âge, en fut considérablement altérée. Il eut un accident d'apoplexie, dont il revint, à la vérité, mais qui lui laissa une espece de langueur dont il ne put se remettre. Cela ne l'empêchoit pas de courir d'un port à l'autre, pour hâter les préparatifs d'une Flotte, qui devoit transporter en Russie un corps considérable de troupes pour former le siège d'Ivanograd.

Gustave-Adolphe demanda instamment au Roi d'être de cette expédition, pour commander les troupes sous le Contre-Amiral George Gyllenstierna; mais le Roi n'y voulut jamais consentir, jugeant qu'il y auroit trop de risque à laisser partir un si jeune Prince pour un pays si éloigné, dans un tems où la Suède avoit besoin de sa présence, pour la défendre contre un ennemi bien plus proche, & plus dangereux: sans compter que, la personne du Roi venant à manquer, tout seroit en desordre & en confusion, si son successeur ne se trouvoit pas à portée de prendre le commandement, pour faire face aux Danois, & maintenir le bon ordre au dedans.

Christian ou Chrétien IV. régnoit alors en Danemark. C'étoit sans contredit un des plus grands Rois qui aient paru dans le Nord. Il étoit d'une taille hante & d'une Physionomie heureuse, naturellement doux & affable, généreux, compatissant. Il étoit monté sur le trône en 1588. & ne fut couronné qu'en 1596. Son règne dura près de soixante ans. Il se vantoit d'être le plus vieux de tous les Rois de l'Europe. Il porta sur son corps des marques glorieuses de sa valeur. Politique, guerrier, aussi porté à concevoir de grands desseins que capable de les exécuter. Il voyoit avec chagrin & jalousie la maison de Vasa héréditairement établie sur un trône, qu'il croyoit lui appartenir, & la Suède marcher à grand pas à la prééminence dans le Nord par ses succès en Moscovie & en Livonie. Il sentit qu'il étoit de son intérêt d'arrêter cette puissance dans sa course, & de mettre des bornes à ses prospérités. L'occasion ne pouvoit être plus belle. La Suède déjà affoiblie par une longue guerre, occupée par deux ennemis puissans, ne pouvoit probablement résister à un ennemi qui portoit d'abord ses coups au cœur du pays, & qui avoit fait ses préparatifs de longue main. Christian avoit une Flotte nombreuse & très-lette, de bonnes troupes, & des finances en bon état. La Suède étoit épuisée d'hommes & d'argent, sa Flotte étoit éloignée & peu en état de se mesurer avec celle des Danois. Il ne s'agissoit que de trouver quelque prétexte pour attaquer. Christian en allegua d'assez mauvais dans son manifeste;

aussi étoit-il difficile d'en trouver de bons. La Suède, occupée en Moscovie & en Pologne, avoit évité avec un extrême attention de mécontenter le Danois, & observé les traités avec une fidélité scrupuleuse. Christian au contraire avoit fait diverses infractions à celui de Stettin, que la Suède avoit été obligée de dissimuler; aussi n'eut-elle pas beaucoup de peine à refuser le manifeste du Roi de Dannemark, qui venoit de faire une ligue offensive avec les Moscovites & le Roi de Pologne contre la Suède. Ce fut au mois d'Avril de l'année 1611, que Christian lui déclara la guerre. Surquoi les Etats de Suède s'assemblèrent à Oerebro. Là indignés du procédé du Roi de Dannemark, ils prirent unanimement la résolution d'assister leur Roi de toute leur force dans une guerre si légitime. Ce fut dans la même assemblée que, suivant l'ancienne coutume des Rois du Nord, Charles déclara majeur son Fils Gustave, qui entroit dans sa dix-septième année, & l'envoya en Westrogothie, pour assembler les troupes & quelques Régimens étrangers qui y avoient leurs quartiers. Le Roi de Dannemark fit une descente dans l'île d'Oeland, dont il s'empara sans beaucoup de peine, ayant emporté le Château de Borkholm. Ensuite la Flotte Danoise cingla vers Calmar la plus forte place qu'il y eut alors en Suède. Le Roi l'assiégea en personne, tandis que le Roi de Suède & son Fils Gustave-Adolphe campoient avec un petit corps d'armée dans la plaine de Rysby, ou Riezbourg, espérant que le Danois échoueroit dans son entreprise contre une Forteresse si capable d'une longue défense; mais ils furent cruellement surpris, lorsqu'ils apprirent que la Ville s'étoit rendue, & que le Château avoit aussi capitulé par la lâcheté ou la trahison du Commandant nommé *Somme*.

A cette nouvelle Charles, naturellement vif & emporté, entra dans une si furieuse colère, qu'il parut s'écarter de ce qu'il se devoit à soi-même & à sa dignité, & envoya un trompette au Roi de Dannemark avec une Lettre où, oubliant sa dignité, son âge & ses infirmités, il proposoit au Roi de Dannemark de vuider leurs différends en un combat singulier, pour épargner l'effusion du sang humain. La lettre & la réponse ont un air de singularité, qui nous engage à les rapporter ici.

LETTRE OU CARTEL DE DEFFI (1)

Du Roi Charles IX. de Suède, à Christian IV. Roi de Dannemark.

„ Nous Charles par la Grace de Dieu Roi de Suède, des Goths & des Wen-
 „ dales, à Christian IV. Roi de Dannemark. Nous te faisons savoir que tu n'as
 „ pas agi en Roi Chrétien & d'honneur, en ce que sans aucune nécessité, ni
 „ raison, tu as commencé à violer le traité, fait & conclu à Stettin il y a qua-
 „ torze ans entre les deux Couronnes, & que tu t'es avancé avec une armée
 „ devant notre Forteresse de Calmar, dont tu as surpris la Ville, & ensuite
 „ pris le Château par trahison, comme aussi Oeland & Borkholm, par où tu
 „ as donné lieu à une cruelle effusion de sang humain, qui ne fera pas sitôt ar-

(1) Ces deux Lettres se trouvent tout au long dans l'Hist. de Dannemark de M. le B. de Holberg. P. 11. P. 629. & l'on peut com-
 ter sur la fidélité de la Traduction que nous en donnons ici.

„ rêtée; mais nous espérons en Dieu tout puissant, qui est un Dieu juste & sa-
 „ ge, qu'il te punira de ton injuste procédé, & quoique nous aions employé
 „ jusqu'ici toute sorte de moyens honnêtes & louables, pour parvenir à une
 „ paix & à un accommodement, & que tu aies toujours rejeté toute propo-
 „ sition, nous te voulons maintenant proposer le dernier & extrême remède,
 „ puisque nous apprenons que tu es proche d'ici; afin qu'il soit moins répandu
 „ de sang, & pour que ta réputation ne soit pas tout-à-fait ternie, présente-toi
 „ en personne, selon la louable & ancienne coutume des Grecs (a) en un
 „ combat avec nous en plate & rase campagne, avec deux de tes Officiers de
 „ guerre, bien Gentilshommes, afin que là, sans finesse ni tromperie, nous al-
 „ lions à ta rencontre accompagné aussi de deux Officiers d'extraction noble,
 „ en nos habits de busse, & sans harnois, ni casque en tête, ayant seulement
 „ une épée à la main, présente-toi donc devant nous de la même manière;
 „ quant aux deux Officiers qui nous accompagneront, ils seront armés de tou-
 „ tes pièces, & auront, l'un deux pistolets & son épée, l'autre un mousquet,
 „ un pistolet & une épée: que les deux qui t'accompagneront soient donc armés
 „ de la même manière: que si tu refuses de consentir à notre proposition, nous
 „ ne te tiendrons plus désormais pour Roi d'honneur, ni même pour Soldat.
 „ Du camp de Riezbourg le 12. d'Août 1611.

Soit que le Roi de Dannemark regardât comme au-dessous de lui d'aller faire
 le gladiateur & de se battre en duel, tandis qu'il étoit à la tête d'une armée,
 soit qu'il eût pitié de l'âge & des infirmités d'un adversaire, qui consultoit plus
 son desespoir que ses forces; car tel étoit en effet le cas du Roi de Suède, il
 rejetta cette manière de décider ses démêlés avec lui, manière d'ailleurs peu
 digne de la Majesté Royale. Quoiqu'il en soit, voici la réponse qu'il fit à ce Cartel.

„ Nous Christian IV. par la Grace de Dieu, Roi de Dannemark & de Nor-
 „ wege, nous te faisons savoir à toi Charles IX. Roi de Suède que ta Lettre
 „ indiscrète & insolente nous a été rendue par un trompette. Nous ne nous
 „ attendions pas à une pareille Missive de ta part; mais nous remarquons que
 „ les jours caniculaires ne sont pas encore passés pour toi, & qu'ils opèrent
 „ encore dans ta tête de toute leur force. Nous nous réglons donc sur l'ancien
 „ proverbe, qui dit que l'écho rend les paroles qu'on lui donne. Et quant à ce
 „ que tu crois que nous n'avons pas agi en Roi Chrétien & d'honneur, & que
 „ nous avons contrevenu au traité de Stettin, tu mens en cela & nous offensés
 „ en méditant qui a recours aux injures, n'osant maintenir son droit par la force.
 „ L'extrême nécessité nous a forcé à cette guerre, ainsi que nous espérons
 „ en pouvoir répondre devant Dieu au jugement dernier, là où tu comparoi-
 „ tras aussi pour rendre compte du sang que nous répandons, & des actions
 „ tyranniques, que tu as commises en ce tems-ci contre tes ennemis & autres
 „ pauvres gens.

„ Tu dis que nous avons surpris Calmar, & que nous avons pris le Château
 „ par trahison, ainsi qu'Oeland & Borkholm; cela est aussi faux de toute

(a) Il semble que le Roi de Suède auroit dû plutôt citer les Goths que les Grecs, qui à se battoient pas en duel, à moins qu'on ne prenne pour tels les combats décrits dans la vérité se faisoient bien des injures, mais ne l'Illiade.

fausseté. Nous avons pris ce Château en brave & honnête guerrier. Tu devrois rougir, toutes les fois que tu songes à cela, de n'avoir pas mieux pourvu cette Forteresse, de tout ce qui étoit nécessaire, & même de ne l'avoir pas secourue, & qu'au lieu de cela tu te sois amusé ailleurs, l'ayant laissé prendre à ta barbe; & après cela tu veux passer pour grand capitaine. Quant au combat que tu nous proposes, cela nous semble bien ridicule, sachant que tu es assez châtié de Dieu, & qu'il te vaudroit mieux de te tenir dans une étuve bien chaude, que de te battre avec nous. Tu as plus besoin d'un medecin pour te remettre le cerveau, que de te présenter avec nous pour pareil combat. Tu devrois mourir de honte, vieux fou que tu es, d'attaquer une personne d'honneur. Tu as appris cela sans doute de ces vieilles femmes, qui ont accoutumé de se dire mille pouilles & injures. Laisse - là l'écriture, tandis que tu peux faire encore quelque chose; j'espère que tu auras besoin de tout.

Cependant nous t'avertissons que tu nous renvoies nos deux trompettes & notre héraut, que tu as retenus contre l'usage de la guerre, en quoi tu donnes bien à connoître la justesse de ton esprit; mais tu peux bien croire, si tu leur fais le moindre mal, que tu n'as pas gagné par - là les Royaumes de Dannemark & de Norwege. Regarde de faire en cela ce que tu dois. Telle est notre réponse à ta Lettre insolente & indiscrete.

De notre Château de Calmar le 14. d'Août 1611.

On ne peut disconvenir qu'il n'y ait quelque chose de rude & de sauvage dans ces deux Lettres. Il semble en les lisant qu'on vive du tems du siège de Troie, où les Rois se traitoient de *tête de chien mort*. Ces manières sont si éloignées de la politesse & de la décence de nos mœurs, qu'on seroit scandalisé aujourd'hui, que des particuliers un peu au-dessus de la lie du peuple, s'écrivissent sur ce ton de harangère. Mais ce n'étoit pas-là l'unique aventure de cette espece, qui fût arrivée au Roi Charles IX. Il avoit eu quelques années auparavant un semblable démêlé avec Jean Samosky, Connétable de Pologne & Chancelier du Roi Sigismond. Samosky eut l'audace d'appeller le Roi de Suède en duel, & celui-ci lui répondit entre autres choses: *Tu n'es pas mon égal: si tu l'étois, je t'étrillerois d'importance; non pas avec une épée; mais avec un bon bâton*. Samosky irrité ne garda aucune mesure, & fit une réponse encore plus grossière & plus indécente, qui demeura sans réplique, le Roi ayant fait apparemment reflexion, que ces sortes de combats de plume faisoient rire le Public & n'aboutissoient à rien.

Charles naturellement fier & impatient fut infiniment sensible à la réponse du Roi de Dannemark, & sur-tout à l'endroit où il lui disoit qu'il étoit assez puni de Dieu; par où il sembloit faire allusion à l'accident d'apoplexie qu'il avoit eu peu de tems auparavant, & dont il lui restoit une difficulté de s'énoncer, qui faisoit qu'on ne comprenoit pas toujours ce qu'il vouloit dire, ce qui lui causoit des impatiences terribles; outre que son esprit & sa mémoire s'en ressentoient aussi considérablement.

Après la prise de la Ville & du Château de Calmar, Christian ramena sa Flotte en Dannemark & termina la Campagne. Le Roi de Suède profitant de l'absence de son ennemi donna le commandement d'un petit corps au

Prince Gustave, & le fit embarquer pour passer dans l'Île d'Oeland. L'Île fut bientôt reprise, & le jeune Prince emporta avec la même rapidité le Château de Borkholm. Comme il revenoit de son expédition, on lui amena un Danois dépêché par le Commandant de la Ville d'Avesker, depuis Christianstadt en Blekingie, avec une lettre au Roi de Dannemark, par laquelle le Commandant prioit Sa Majesté de lui envoyer cinq cens Chevaux, avec quoi il se faisoit fort d'arrêter les courses des Suédois, & de les empêcher de mettre le pays à contribution. Le jeune Prince conçut aussitôt le projet de profiter de cet accident pour s'emparer de cette place. Il fit mettre des habits Danois à cinq cens Cavaliers Suédois, & voulut lui-même conduire l'entreprise. Il se mit en marche la nuit à petit bruit & s'approcha de la Ville. La conformité de langage & le déguisement des troupes fit que les Danois donnèrent aisément dans le piège. Les portes s'ouvrirent; les Cavaliers Suédois entrent & taillent en pièces la Garnison, avant qu'elle pût se mettre en défense. Tel fut le coup d'essai de Gustave-Adolphe. Il agissoit en Capitaine à un âge, où les autres favent à peine obéir.

Le jeune Prince auroit poussé plus loin ses progrès, si l'état incertain de la santé du Roi ne l'avoit rappelé en Suède. Il revint couvert de gloire & chargé de butin; mais il trouva le Roi dans un état qui faisoit craindre pour sa vie. Soit que la perte de Calmar, qui ouvroit l'entrée aux Danois dans le cœur de la Suède, eût causé un excès de chagrin au Roi, qui, se joignant à ses anciens maux, attaquoit en lui les principes de la vie; soit que la démarche, qu'il avoit faite d'appeler en duel le Roi de Dannemark, & la réponse qu'il en avoit reçue, l'eussent mortifié au point de causer une révolution dans sa constitution déjà infirme, il se sentit atteint mortellement sur la route de Nyköping, où Gustave-Adolphe ne le quitta point, jusqu'à sa mort arrivée en cette Ville le 30. Octobre 1611. âgé de soixante & un an. On rapporte que dans le fort de sa maladie, quelqu'un lui ayant raconté que son Général Jacques de la Gardie (a) avoit remporté un avantage considérable sur les Moscovites, & les avoit enfin obligés à un traité préliminaire, où ils s'engageoient à reconnoître le jeune Prince Charles-Philippe pour leur Czar, le Roi répondit froidement: *les soins de ce monde ne me regardent plus*; & tout de suite, jettant tendrement les yeux sur son cher Gustave-Adolphe, *Je les laisse en de meilleures mains*, ajouta-t-il.

Ce grand Prince avoit épousé en première nôces Anne-Marie Fille de Louis Electeur Palatin, dont il eut plusieurs Enfants tous morts en bas âge, à la réserve d'une Fille nommée Catherine, qui épousa dans la suite Jean Casimir

Comte

(a) Fils de Pontus de la Gardie Gentilhomme François, tous les deux grands Capitaines, & qui rendirent de très grands services à la Suède. Gustave-Adolphe avouoit qu'il devoit les idées qu'il avoit sur la guerre à Jacques de la Gardie. Puffendorf avoue que leur qualité d'étrangers leur avoit attiré l'envie de toute la noblesse Suédoise, & fait essuyer bien des traverses, dont ils s'étoient toujours heureusement démenés, allant toujours au bien & ne triom-

phant de leurs jaloux qu'à force de mérite & de service. On peut voir dans le Dictionnaire du Bayle à l'article *La Gardie* diverses anecdotes touchant ces deux grands hommes & leur origine. Voyez aussi *Job. Schefferi Memorabilium Suecica gentis exemplorum liber Singularis*, Amstel. 1671. in 8°. où l'on trouve ce que Gustave-Adolphe pensoit touchant ce fameux guerrier.

Comte Palatin des deux Ponts, dont elle eut Charles-Gustave, qui fut Roi de Suède, sous le nom de Charles X. par l'abdication de Christine Fille de Gustave-Adolphe.

De Christine de Holstein Schleswig, il eut Gustave-Adolphe, & Charles Philippe né en 1600. appelé au trône des Czars, & décédé à Nerva le 27. Janvier 1622. Outre une Fille, Marie Elisabeth, que Gustave-Adolphe maria à Jean Duc d'Ostrogothie son Cousin germain. Il laissa aussi un Fils naturel qui porta le titre de Comte de Gyldenhielm, & fut grand Amiral de Suède, après être sorti d'une cruelle & longue prison, où il fut détenu en Pologne pendant dix-huit ans toujours les fers aux pieds.

Charles fut un Roi dont le caractère mêlé de bonnes & de mauvaises qualités, a été loué par les uns, & blâmé par les autres. On ne peut néanmoins disconvenir qu'il n'eut plusieurs des vertus qui sont les grands Rois: aimant ses peuples comme ses Enfants, bon Père, bon Mari, bon Roi; sincèrement attaché à sa Religion, qui servit à sa grandeur, sans en être le prétexte, & uniquement par les procédés injustes d'un jeune Prince livré à de mauvais conseils, & à un zèle indiscret. Il aima la guerre; mais n'en fit jamais que de justes & nécessaires: du reste il étoit vaillant, intrépide, sobre & infatigable, se portant avec rapidité par tout où sa présence étoit nécessaire, supportant également le chaud & le froid.

Il avoit l'esprit assez orné pour le tems (1) possédant assez bien la langue Latine, l'Allemand, quelque peu de François, l'Histoire, la Géographie, aimant les Sciences à tel point, qu'il voulut faire passer en loi un règlement, qui déclaroit incapable de tout emploi civil un Gentilhomme, qui n'auroit pas fait des études réglées, suivant l'ordre établi dans les Universités; mais les Etats refusèrent leur consentement, & dès-lors ce ne fut point une loi; mais seulement un moyen de faire sa Cour au Prince & de s'attirer sa protection, & ses bontés. Enfin il fut regretté de tous ses sujets, particulièrement du Clergé & du peuple, qui le regardoient comme le conservateur de la Religion Evangelique, & le défenseur de l'Eglise Protestante.

Le défaut le plus frappant dans le caractère de Charles, & peut-être le plus dangereux dans un Roi, c'est l'emportement. Il tomboit assez souvent dans des excès de colère qui égaroient sa raison, & où il ne se connoissoit plus. Il est vrai que son courroux s'enflammoit & se dissipoit avec la même facilité; mais il est constant aussi que c'est là le défaut le plus funeste dans un Souverain, & qu'un Prince qui s'y livre se porte à des démarches, à des violences, dont il se repent long-tems, si son ame est susceptible d'un juste retour à la réflexion, & aux sentimens de la vertu; & il semble que quiconque est destiné à gouverner des hommes, doit commencer par se gouverner soi-même, & se persuader fermement que son gouvernement ne sera heureux & juste, qu'à proportion de l'Empire; qu'il aura sur ses passions.

Charles eut un soin extrême de l'éducation de son Fils Gustave-Adolphe, & vint à bout de le rendre le Prince le plus savant & le plus éclairé de son siècle.

(1) On lui attribue un petit traité assez bien son Fils Gustave-Adolphe. Imp. à Cologne
raisonné, sous le titre d'Avis de Charles IX. à son Fils en 12^e. en 1666.

ele, Heureux, s'il lui eût donné de meilleurs exemples de modération; & si, dans ses démêlés avec le Roi de Dannemark, il se fût moins livré à la fougue de son tempérament. Il est certain que Gustave hérita un peu de cette fougue; mais il sut s'en rendre maître au point qu'elle ne passa jamais au delà de quelque léger mouvement, de quelque interjection qui marquoit de l'impatience, mais sans blesser les loix de la décence.

Malgré les guerres étrangères & les troubles intérieurs qui agitérent le règne de Charles IX. ce Prince ne laissa pas de donner une attention particulière à l'encouragement de l'agriculture, de l'exploitation des mines, qui sont la richesse du pays & le principal revenu de l'État. Il fonda un certain capital, dont il voulut que la rente fut employée à l'entretien de trente jeunes gens qui, ayant du goût & de la disposition pour les Sciences, manqueroient des moyens nécessaires pour s'y appliquer.

Quelque haute opinion qu'il eût des talens de son cher Gustave-Adolphe, il craignit que le poids des affaires n'accablât sa jeunesse. Il jugea donc à propos d'ordonner dans son testament que la Reine auroit la régence, & gouverneroit le Royaume conjointement avec Jean Duc d'Ostrogothie son Neveu & six des premiers Sénateurs, dont il connoissoit le zèle, la prudence & l'expérience. Jusqu'à ce que son Fils eût atteint l'âge prescrit par les Loix. Or, par le Décret de la Diète générale de Norkœping, en 1604. qui comprenoit les principaux points du droit public de Suède, il avoit été statué que le Successeur à la Couronne, ne pourroit agir comme Roi & de son Chef, qu'après qu'il auroit atteint l'âge de vingt-quatre ans accomplis: qu'avant ce tems il lui seroit donné des tuteurs pour gouverner l'Etat en son nom.

La Suède avoit alors trois grandes guerres à soutenir. Il lui falloit opter entre une administration partagée, & par conséquent sujette à des lenteurs préjudiciables aux affaires; & une administration réunie dans la personne d'un jeune Prince, qui entroit à peine dans l'adolescence. La situation étoit des plus critiques. Les États assemblés à Nykœping quelques semaines après la mort du Roi prirent cet objet en délibération; & après un mûr examen, ils jugèrent que la prudence du jeune Roi étant suffisamment prouvée, il seroit ridicule de s'astreindre à une Loi, qui ne paroïssoit pas faite pour lui; qu'il s'agissoit de la sagesse, & non pas de l'âge; que la providence, en affligeant les Suédois par la mort d'un Roi qu'ils aimoient, sembloit vouloir les consoler en leur en donnant un autre, sur qui elle avoit, pour ainsi dire, répandu tous ses dons: qu'elle sembloit par-là leur prescrire la conduite qu'ils devoient tenir.

La résolution prise d'abandonner le Gouvernement au jeune Roi, on pressentit la Reine sur une démarche, qui pouvoit ne lui être pas agréable. L'exemple de tant de Reines, qui ont eu recours à toute sorte de moyens, pour prolonger leur régence, & retenir l'autorité au préjudice de leurs Fils, faisoit craindre, que la Mère de Gustave ne trouvât mauvais, qu'on voulût la dépouiller de la sienne presque aussi-tôt qu'elle en avoit été revêue: mais Christine n'étoit pas de ces femmes en qui l'ambition étouffe tout autre sentiment. Elle aimoit son Fils préférablement à tout; & elle le connoissoit assez, pour le juger digne de commander à une nation guerrière, qui aspirait à de gran-

des choses. Dèsque cette illustre Princesse connut les sentimens des Etats, elle se défista sans difficulté de la régence, & le Duc Jean d'Ostrogothie, avec les six Sénateurs n'eurent pas de peine à suivre son exemple. Le Duc offrit même de renoncer par un acte solennel à toutes les prétentions qu'il pourroit avoir à la Couronne pour lui & sa postérité, le tout en faveur de son Cousin & de ses descendans légitimes. L'offre fut acceptée, pour couper court à tous les prétextes dont des esprits mal intentionnés pourroient se servir dans la suite pour troubler l'Etat. Jean se réserva néanmoins pour lui & ses descendans le droit de succéder, au cas que la postérité du feu Roi son Oncle vint à s'éteindre. Gustave, pour témoigner à ce Prince la satisfaction que lui donnoit son procédé, lui accorda sa Sœur en mariage, & augmenta son appanage d'une partie de la Westgothie. Nous n'examinerons point ici quelle raison put engager le Duc Jean à une démarche si extraordinaire. Il est rare qu'un Prince renonce de plein gré à des droits qui ont le trône pour objet : mais comme tout ce que nous pourrions dire là-dessus, ne seroit que pures conjectures, on nous dispensera de discuter un point si difficile à décider. On peut supposer vraisemblablement, que Jean aimoit le repos ; qu'il rendoit justice aux grandes qualités de Gustave-Adolphe, & qu'il ne se sentoît pas assez de crédit pour lui disputer le trône ; peut-être même étoit-il assez bon citoyen pour le lui sacrifier, quand même il auroit eu un parti assez puissant pour l'y élever, ce qui auroit toujours rencontré de très grands obstacles, & n'auroit pu se faire sans exposer la Suède à se déchirer elle-même.

Quoi qu'il en soit, après que les Etats eurent pris tous ces arrangements, ils déferèrent, d'une voix unanime, l'autorité suprême à Gustave-Adolphe. Il en remercia l'assemblée par un discours qui charma tout le monde. Sa jeunesse, son éloquence, sa hardiesse, son maintien grave & décent, la noblesse de ses gestes, & plus que tout encore sa modestie, & la justesse de son jugement ravirent tous les assistants. Chacun l'admiroit, chacun prédisoit sa grandeur future. Il commença par remercier les Etats de ce qu'ils venoient de faire en sa faveur, & de la confiance qu'ils lui témoignaient. Il dit que, vu sa grande jeunesse & les circonstances critiques où se trouvoit le Royaume, il auroit volontiers acquiescé au décret de la Diète de Norkœping, qui fixoit à vingt-quatre ans l'âge, où le Successeur à la Couronne pouvoit agir comme Roi ; mais que puisque la Reine sa Mère, & le Duc Jean souhaitoient d'être déchargés de la tutelle que le feu Roi leur avoit confiée, & que les Etats le jugeoient capable d'administrer le Royaume par lui-même, nonobstant sa grande jeunesse, il croyoit devoir déferer à leurs très humbles & très fidèles instances : qu'il se chargeoit donc du Gouvernement au nom de la Très Sainte Trinité ; assurant ses fidèles sujets qu'il auroit une particulière attention à protéger tous les ordres de l'Etat : à maintenir la vraie Religion Evangelique reçue dans tout le Royaume & contenue dans la pure parole de Dieu, & à tenir la main à ce que chacun pût jouir des immunités, droits & prérogatives que les Loix de Suède accordent à chaque membre de l'Etat.

Les affaires furent expédiées avec une diligence extraordinaire dans cette Diète. On y prit les plus fortes résolutions, pour mettre le jeune Roi en état de se défendre contre tant d'ennemis, & au bout de quatre semaines tout fut terminé, & les Etats se séparèrent, après que le Roi leur eut fait encore un

discours pour les exhorter à l'union, & les assurer de sa bienveillance Royale. Le Couronnement du nouveau Roi fut renvoyé à des tems plus tranquilles & différé jusqu'en 1617. mais son règne commença du 13. Décembre 1611. Epo- que remarquable pour la Nation Suédoise, dont la gloire & la réputation alla depuis toujours en croissant. Gustave prit les rênes du Gouvernement avec la satisfaction de tous ses sujets. Ce n'est pas qu'il n'y eût des ambitieux & des mécontents en Suède, qui trouvoient que c'étoit beaucoup hazarder que de con- fier le Gouvernement à un Roi à peine sorti de l'Enfance: mais ils n'osoient faire connoître leurs sentimens, que d'une manière détournée, qui paroissoit plutôt un effet de l'amour de la patrie, que de l'amour propre qui les faisoit se préférer tout bas à un Prince sans expérience. D'autres trouvoient mauvais que la nation continuât à renoncer au droit d'élection en faveur de la maison de Vasa, droit si glorieux par lequel tout Suédois d'un certain rang, d'une certaine naissance & d'un certain mérite pouvoit aspirer au trône; ils oublioient la constitution des Etats de Westerahs en 1544. par laquelle ils annulent le droit d'élection en faveur de la postérité de Gustave I. (1) Mais tous ces murmures secrets & intérieurs furent étouffés par la manière dont le jeune Roi débuta dans le Gouvernement. D'abord il fit un choix si judicieux des plus excellens sujets pour occuper les places vacantes, tant à la Cour, que dans les troupes & les finances, que ces ennemis-mêmes furent étonnés de son discernement & de sa pénétration, & renoncèrent à l'espérance de trouver à mordre à sa condui- te. Enfin il établit pour présider à tous les bureaux, tant des affaires étrangè- res, qu'intérieures, civiles & de la guerre le fameux Axel Oxenstierna jeun- ne Sénateur, qui n'avoit pas alors trente ans; mais dont le génie & les talens tenoient en quelque sorte du prodige. Le feu Roi, qui connoissoit tout son mérite, l'avoit nommé un des six Sénateurs, qui devoient partager avec la Reine & le Duc d'Ostrogothie les soins de la tutelle de Gustave-Adolphe. Voi- là donc Oxenstierna jeune Chancelier d'un Roi plus jeune encore. Nous le verrons le premier homme de l'Europe pour les affaires, & l'un des plus sages Officiers de guerre de son jeune maître; conduisant une armée avec autant d'intelligence & de capacité, qu'une négociation, servant également bien dans un champ de bataille, & dans le cabinet; en un mot il devint aussi célé- bre que son maître, & le second après lui dans les rangs de la gloire.

Cependant le Roi d'Angleterre & les Etats-Généraux des Provinces-Unies, à qu'il importoit que la Navigation de la mer Baltique, ne fût point troublée par une guerre entre les deux Puissances maritimes du Nord, tâchèrent de re- concilier le Danemark avec la Suède. Leur intérêt & peut-être la justice sem- bloit exiger qu'ils secourussent un jeune Roi, attaqué par trois ennemis puis- sants, & dont le Royaume épuisé ne pouvoit plus que retarder un peu sa ruine; mais Jacques I. n'employa jamais ce qui s'appelle la dernière raison des Rois. Tout le monde fut que ce Prince se piquoit autant d'être pacifi-

(1) M. Huet, ignoreoit cette constitution, puisqu'il dit p. 20. que ce fut à l'occasion de l'avènement de Gustave-Adolphe au trône de Suède, que ce Royaume fut rendu héréditaire

dans la Maison de Vasa. Au reste par les derniè- res Loix publiques de Suède, il a été statué qu'aucun Prince ne pourra monter sur le trône de ce Royaume avant l'âge de 21 ans accomplis.

que, que d'autres se piquent d'être guerriers. Sa manie n'étoit pas de troubler le repos de personne. Il détestoit tout ce qui s'appelle voies de fait, & son cœur étoit toujours ouvert à la conciliation. Il souffroit tout plutôt que de rompre la paix avec qui que ce fût. On assure même que de voir seulement une épée nue le faisoit tomber en syncope. Sa marotte étoit de passer pour bon Latiniste & grand Théologien, ce qui faisoit que Henri le Grand Roi de France, ne l'appelloit que *le Docteur Jacques*. Ce Prince, tel que je viens de le dépeindre en peu de mots, envoya en Dannemark le Sr. Amstruther, & le Sr. Spence en Suède. Ces deux Ministres avoient ordre d'offrir aux deux Rois la médiation de leur maître & de travailler à les réconcilier. Mais on ne put jamais convenir d'un Armistice. Le Roi de Dannemark enflé de ses succès précédens, & de ceux qu'il se promettoit encore, faisoit le difficile; & le jeune Roi de Suède plein d'honneur & d'ambition craignoit de se commettre & de faire quelque démarche contraire à l'honneur de sa Couronne. On en revint donc aux hostilités, malgré les remontrances des Ministres d'Angleterre, & le peu de force que Gustave pouvoit opposer à son adversaire.

On crut que le jeune Roi de Suède plein d'ambition & du désir de se signaler, ouvriroit la campagne par le siège de Calmar, qui étoit la clé de la Suède; mais Gustave connoissant ses forces & celles de cette place, dont les Danois avoient encore augmenté les Fortifications, étoit trop habile; pour aller consumer sa petite armée devant une Forteresse, dont la prise lui coûteroit beaucoup de monde, de tems & d'argent; encore étoit-il incertain s'il en viendrait à bout. Il aima mieux porter la guerre dans le pays de son ennemi, pour arrêter ses progrès en Suède, & empêcher que celle-ci ne devînt le théâtre de la guerre. Il s'avança donc vers la scanie & y fit une irruption, tandis que le Duc Jean d'Oldrogothie, qui avoit levé un bon corps de troupes dans son Duché, fut chargé de veiller à la conservation d'Elfsbourg, que le Roi de Dannemark menaçoit avec sa Flotte. Ce Prince avoit laissé pour défendre la scanie, un bon corps de troupes Allemandes, que lui avoit amené George, Duc de Lunebourg; le même qui dans la suite fut nommé Général des troupes Protestantes en Allemagne, & Protecteur du cercle de Basse-Saxe, qui passa ensuite au service de l'Empereur, le quitta pour embrasser celui des Suédois, & abandonna encore celui-ci au bout de trois ou quatre ans.

Gustave-Adolphe en arrivant mit d'abord tout le plat pays à contribution, & vint investir Helsingborg. Ce n'étoit pas une place forte; mais elle étoit importante pour en faire une place d'armes, & avoir une retraite en cas de malheur. Mais à peine le siège étoit commencé que les Danois se mirent en devoir de le troubler. Comme ils connoissoient parfaitement le terrain, ils trouvèrent moyen de s'approcher du quartier de Gustave au milieu de la nuit, sans que les Suédois eussent aucun avis de leur marche. Le jeune Roi avoit son quartier dans un Bourg nommé Wahe (1). Les Danois l'attaquèrent brusquement à la faveur des ténèbres & taillèrent en pièces les troupes qui y étoient. Gustave n'eut que le tems de monter à Cheval & de combattre pour

(1) Voy. Hist. de Christian IV. I. P. p. 330. par Niel Schlange Conseiller des conférences, traduite en Allemand.

sa liberté à la tête d'une poignée de braves, qui s'étoient rassemblés autour de lui. La nuit favorisa sa retraite; mais les Danois emmenèrent divers prisonniers, parmi lesquels étoit Wrangel, Maréchal de sa Cour. Ils prirent aussi les Timballes & l'Etendard Royal. Gustave même courut si grand risque de la vie, que les Danois publièrent qu'il avoit été tué, soit qu'ils le crussent en effet, soit qu'ils voulussent seulement mortifier les Suédois. Mais ce bruit, qui n'avoit pas laissé d'allarmer la Cour & sur-tout la Reine, qui aimoit tendrement ce Prince, fut bien-tôt dissipé par les Lettres de Gustave; qui, après avoir rassemblé ses autres quartiers, avoit fait si bonne contenance que les Danois s'étoient retirés avec leur butin, qui étoit assez considérable, les équipages du Roi & ceux de quelques Officiers de marque étant tombés entre leurs mains.

Après cet échec il ne falut plus songer au siège d'Elfsborg. Cependant le jeune Roi ne pouvoit se résoudre à la défensive; il tenta une invasion en Norwege; mais, après divers petits combats où la Fortune fut assez variable, il fut obligé d'accourir à la défense de son Royaume.

Les Danois avoient dessein d'attaquer Elfsnaben, qui est une place importante avec un bon Port sur la mer Baltique à dix ou douze mille de Stockholm. Leur Flotte forte de plus de trente Vaisseaux de guerre, avec huit mille hommes de débarquement étoit déjà en mer, & le Roi de Dannemark la commandoit en personne. Ils comptoient aussi d'emporter Jonkœping Ville de la Smalandie alors Frontière des deux Royaumes. Ces deux conquêtes jointes à Calmar, dont ils étoient maîtres, leur ouvroit toute la Suède d'un bout à l'autre.

La Flotte Suédoise trop foible pour tenir la mer contre une aussi puissante Escadre que celle des Danois, étoit enfermée dans ses ports, tandis que celle-ci rangeoit les côtes de Suède jusqu'à ce qu'enfin elle jeta l'ancre près d'Elfsborg; petite, mais importante place à l'extrémité de la Westrogothie vers le Fief de Bohus ou Bahus, à l'embouchure d'une petite rivière, qui se jette dans la mer Occidentale (1).

Soit que, comme le prétendent les Suédois, le Commandant de cette petite (2) place ne fit pas son devoir, soit que la place même fut en mauvais état, elle ne fit presque point de résistance. De-là le Roi de Dannemark passa le Sund, entra dans la mer Baltique, & cingla vers Elfsnaben; mais il ne fit presque que passer, & voulant profiter de l'absence du Roi de Suède, qui se tenoit avec sa petite armée à portée de Jonkœping, pour couvrir cette place contre les Danois qui la menaçoient, il s'avança jusqu'à Wapholm qui n'est qu'un Bourg fortifié à deux lieues de Stockholm, pour défendre l'entrée du Canal, ou détroit, qui communique au Port de cette capitale.

A la première nouvelle que reçut le jeune Roi de Suède de la route que prenoit la Flotte Danoise, il accourut en diligence à la tête de douze cens Sol-

(1) Elle n'est plus maintenant qu'un Village, depuis que Gustave fonda Goetheborg pas loin de-là, & en fit un Port considérable à l'embouchure du Mœludal, défendu par un fort sur des rochers, nommé Nouvel-Elfsborg.

(2) C'est un Golphe, que la mer du Nord

forme entre les côtes Occidentales de la Suède, & les côtes Orientales de Jutland. Les Suédois appellent ce Golphe *Westse*, mer d'Occident par opposition à la mer Baltique qu'ils nomment *Ostse*, mer d'Orient, parce qu'en effet elle est à l'Orient de la Suède.

dats étrangers que le Colonel Mœnickhoffer lui avoit amenés des Pays-Bas, & à qui un négociant Hollandois nommé Cabelliau, avoit eu l'adresse de faire traverser la Norwege sans aucune perte (1). La présence du jeune Roi rassura la Ville de Stockholm, que l'approche de la Flotte ennemie avoit fort alarmée. On avoit ramassé à la hâte tout ce qu'on avoit pu trouver de Payfans & de Bourgeois de bonne volonté en état de porter les armes. Le jeune Monarque les joignit aux douze cens étrangers, & parut deux heures après pour aller chercher les Danois à Waxholm (2). Mais ils n'avoient garde de l'attendre. Tout ce qui avoit été mis à terre fut embarqué avec beaucoup de hâte, & le lendemain toute la Flotte mit à la voile & sortit du Canal.

Ce fut à quoi se terminèrent tous les préparatifs du Roi de Dannemark, succès peu propre à le consoler des dépenses immenses qu'il avoit faites pour équiper sa Flotte. Il s'étoit flatté de surprendre Stockholm avant que notre jeune héros, qui étoit à quatre vingts lieues de-là, pût venir au secours; mais soit qu'il mît trop de lenteur dans ses opérations, ou que Gustave mît trop de diligence dans les siennes, il échoua dans son dessein, par la célérité & la résolution du jeune Roi, & se retira entièrement dégoûté d'une guerre si coûteuse, où il avoit affaire à un ennemi qui se trouvoit par tout, & qui se reproduisant, pour ainsi dire, soi-même, suppléoit ainsi à ce qui lui manquoit du côté du nombre des Soldats. Ce fut alors que Christian IV. commença à faire plus d'attention aux sollicitations des Ministres d'Angleterre & de Hollande, qui l'exhortoient à s'accommoder avec le Roi de Suède.

Gustave de son côté se montrait entièrement enclin à la paix, pour se débarrasser d'un ennemi si proche & si incommode. D'ailleurs il ne faut que jeter les yeux sur la carte, pour voir de quelle importance il lui étoit de recouvrer Calmar & Elfsbourg; dont l'une ouvre la Suède par la mer Baltique, & l'autre par la mer du Nord. Calmar étoit une place forte & un port très-important, pour la communication avec la Finlande, la Livonie, la Pologne & la Moscovie. Elfsbourg étoit le seul port que la Suède eût alors sur la mer du Nord; en le perdant elle perdoit tout Commerce, toute Communication avec l'Allemagne & par conséquent avec tout le midi de l'Europe. Gustave-Adolphe vouloit donc absolument recouvrer ces deux places, & en demandoit même la retrocession comme un article préliminaire du traité. Le Danois avoit de la peine à se dessaisir, ne voulant pas perdre tout le fruit des fraix qu'il avoit faits. Gustave prétendoit qu'ayant été attaqué injustement, l'agresseur ne pouvoit naturellement prétendre aucune indemnification. Après bien des débats Gustave offrit enfin une somme d'argent, qui fut réglée à un million d'écus en monnoie d'argent; moyennant cela la paix fut conclue & signée à Knerød

(1) Cabelliau eut une Fille fort jolie avec qui Gustave s'amusa quelque-tems, & de ce commerce il n'eut un Fils que ce Prince voulut, qui porta le nom de Vassabourg, en mémoire de l'attachement & du zèle de Cabelliau, pour la Maison de Vasa. Ce Fils fut fait Comte dans la suite.

(2) M. S. de M. Arck. L'Auteur Anglois

(D'Hart) envoie Gustave-Adolphe en Carrelie, & tout de suite le fait agir comme s'il étoit en Suède, sans nous dire s'il étoit revenu d'un si long voyage, ni à propos de quoi il l'avoit fait. On verra combien ce voyage est imaginaire par le détail qui va suivre. La Suède étoit alors trop en danger pour que Gustave s'en éloignât.

le 28^{me}. Janvier 1613. & confirmée la même année par les Etats de Suède (1). On imposa dans tout le Royaume une capitation, pour payer ce milion d'écus au Roi de Dannemark & cet impôt fut nommé la Capitation d'Elfsbourg (2).

Les limites des deux Etats en Laponie furent aussi réglées, de manière que la Suède ceda au Dannemark cette étendue de côte entre Titishorde & Warangue, & conserva les mines de cuivre de Rannavari. On convint aussi que le Roi de Dannemark renonceroit à ses vaines prétentions au trône de Suède; que cependant il pourroit continuer à mettre les armes de Suède dans les sien- nes; & que Gustave de son côté cesseroit de prendre le titre de Roi de Laponie.

Le Roi convoqua les Etats à Stockholm, &, pour éviter les dépenses que de si fréquentes assemblées occasionnoient dans un tems, où la noblesse & le peuple étoient épuisés, il fut réglé qu'il n'y viendrait que les Evêques, avec un Ecclesiastique de chaque Chapitre, deux Nobles de chaque Provin- ce, & quelques-uns des Magistrats des Villes pour le tiers Etat. Ce petit nom- bre de représentans étant arrivés, Gustave leur adressa le discours suivant (3).

MESSIEURS,

„ Je ne puis qu'être sensible à l'empressement avec lequel vous avez obéi
 „ à mes gracieux ordres en Vous assemblant pour convenir de divers points
 „ d'où dépend le salut du Royaume. C'est pour ménager les facultés de mes
 „ sujets, que je n'ai pas jugé à propos de convoquer tous les Députés des Vil-
 „ les, des Provinces & de la Campagne (4).

„ Je Vous aurois même volontiers dispensés d'assister ici, si j'avois pu
 „ me passer de vos sages avis; & si je n'avois été, pour ainsi dire, forcé à
 „ vous convoquer par la nécessité des tems.

„ Depuis la dernière Diète tenue à Stockholm la paix a été heureuse-
 „ ment conclue entre le Roi de Dannemark & Nous, ce que Dieu veuille
 „ avoir été fait à la gloire de son nom & pour le bien des deux Royaumes,
 „ & c'est sur cet objet que doivent rouler vos délibérations.

„ Nous allons, de l'avis de notre fidèle Sénat, Vous faire faire lecture du
 „ traité, de point en point, comme Vous l'avez désiré, afin qu'au nom de
 „ tous les Etats Vous puissiez aviser aux moyens de conserver la paix que
 „ nous venons de conclure.

„ Vous n'ignorez pas, Messieurs, de combien de difficultés étoit hérissé le
 „ Gouvernement de ce Royaume lorsque j'en pris les rênes, par une disposi-
 „ tion particulière de la Providence divine, & la sollicitation de tous les Etats,
 „ Dieu sait que ce n'a été ni par ambition, ni par cupidité que je me suis
 „ chargé dans un âge si tendre, d'un si pesant fardeau; mais uniquement par
 „ zèle & par amour pour ma Patrie, & pour l'avantage de tous mes fidèles
 „ sujets. Je puis aussi protester que depuis cet événement, je n'ai goûté au-
 „ cun repos ni satisfaction, que celle d'avoir, malgré la situation fâcheuse
 „ des

(1) M. de M. A.

(3) M. de M. A.

(2) Descript. Geog. de la Suède par Eric
 Tuvell.

(4) Tout le monde sait qu'en Suède les Pay-
 sans ont voix & séance aux Diètes.

„ des affaires de Suède, procuré la paix contre toute attente, desorte que mes
 „ fidèles sujets, n'ont plus à craindre les invasions de l'ennemi & les ravages
 „ qui en sont les suites.

„ Je suis résolu d'entretenir le bon voisinage de ce côté-là, & j'espère,
 „ avec l'aide de Dieu, de parvenir à un accommodement avec nos autres
 „ ennemis. J'ai déjà fait fonder le Roi de Pologne, par mes Ambassadeurs;
 „ je l'ai fondé moi-même par mes lettres, & j'en ai reçu des réponses, dont
 „ on vous remettra des copies, par où vous jugerez qu'il y a lieu de croire,
 „ que tout sera bien-tôt amené à une heureuse fin. Mais quel qu'en puisse
 „ être le succès, nous aurons toujours recours au Tout-Puissant, qui tient dans
 „ ses mains la paix & la guerre, & nous résignant à sa divine Providence,
 „ nous ne négligerons aucun moyen humain pour procurer le plus grand bien,
 „ sans préjudice des intérêts de l'Etat, & de mon honneur en particulier.

„ Je ne me dissimule point à moi-même que j'ai fait la paix à des condi-
 „ tions assez dures; mais ç'a été pour prévenir un plus grand mal encore, &
 „ pour rétablir les forces de ce Royaume déjà si diminuées. L'épuisement
 „ général ne permettoit pas de continuer la guerre avec quelque sorte de ri-
 „ gueur, & il ne m'a pas été possible d'obtenir de meilleures conditions. Ce-
 „ pendant ces conditions sont telles, que, si les Etats du Royaume y donnent
 „ leur agrément, & y veulent concourir, il n'en resultera aucun dommage,
 „ & que les choses pourront être arrangées de façon que les sujets ne s'en res-
 „ sentiront point.

„ Je me flatte aussi que ce que j'ai fait de mon chef, pour le bien & la
 „ sûreté de la patrie, sera reçu avec reconnaissance de tous mes fidèles
 „ sujets, & qu'on aura l'équité de croire que je n'ai eu en vue que l'intérêt
 „ de mes peuples, pour qui je verserois volontiers tout mon sang, ainsi
 „ que je l'ai déjà fait voir en des occasions où j'ai exposé ma vie pour eux”.
 Le Roi de Dannemark avoit accordé l'espace de six ans pour le paiement tota-
 l de la somme en question; mais les Etats ayant approuvé toute la conduite
 de leur jeune Roi & l'en ayant remercié par un discours public, trouvèrent
 moyen de satisfaire d'abord à une partie du paiement, & Christian rendant
 bonne foi pour bonne foi, évacua toutes les places qu'il occupoit en Suède,
 en commençant par Calmar, & les remit à Gustave-Adolphe. Les Etats firent
 plus, & voyant ce jeune Prince résolu de pousser vivement la guerre
 contre les Moscovites, ils firent bon une somme de cinq cens mille écus
 destinée à cette expédition.

Le jeune Roi de Suède ardent comme un lion, aimant la guerre, ne respi-
 rant que les occasions de justifier le choix & l'amour de ses peuples, se
 promettoit bien de faire payer aux Moscovites les pertes que les Danois lui
 avoient causées.

Mais une passion, souvent victorieuse de l'ambition, vint suspendre ses pré-
 paratifs; le plus faible des Dieux enchaîna pour quelque tems ce jeune
 Alcide, le desarma, & lui fit oublier les attraits de la gloire, pour d'autres
 charmes, dont il ne put se défendre, ainsi que nous le verrons dans le livre
 suivant.

Revolutions en Moscovie. Causes de la guerre entre la Suède & les Moscovites. Ils élisent pour Czar le Prince Charles-Philippe frère de Gustave-Adolphe. Amour du jeune Roi pour Elbe-Brabe. Il songe à l'épouser. La Reine Mère s'y oppose. Il fonde la Ville de Gottembourg. Description de cette Ville. Traité avec les Etats-Généraux des Provinces-Unies. Etablissement d'un Tribunal Souverain à Stockholm. Exemple singulier de l'amour de ce Grand Roi pour la justice. Arrivée du Prince de Suède à Wibourg. Changement arrivé dans les affaires de Moscovie. Assemblée des Etats de Suède. Gustave s'y justifie des bruits qui couroient sur son goût pour la guerre. Il rappelle son Frère en Suède, & part pour faire la guerre aux Moscovites. Député de Heidelberg. Sa Commission. Réponse remarquable du jeune Roi. Il refuse d'entrer dans la Ligue Protestante. Il envoie un Ambassadeur au Roi de Dannemark. Discours qu'il tient aux Etats de Finlande. Il fait la paix avec les Moscovites. Mauvaises manœuvres du Roi de Pologne. Remarque sur une réflexion de M. Bayle. Efforts inutiles de Gustave-Adolphe, pour parvenir à un traité définitif avec Sigismond. Entrevue de Gustave-Adolphe avec le Roi de Dannemark. Prolongation de la Trêve avec Sigismond. Gustave-Adolphe fait un voyage à Berlin, pour voir la Princesse Marie-Eléonore. Il la trouve à son gré. Il oublie la jeune Comtesse de Brabe. Il retourne à Berlin. Il va à Heidelberg. Ce qui lui arrive en ce voyage. Son Mariage. Histoire abrégée de Fabrenbach. Caractère extraordinaire de cet Officier. Il est condamné à mort. Il tue quatre Soldats de ceux qui le gardoient, & est enfin massacré.

Pour bien comprendre ce que nous allons dire de la guerre entre la Suède & la Moscovie, il est nécessaire de reprendre les choses d'un peu plus haut.

Basile Fils de Jean & Petit-Fils de Basile l'aveugle fut le premier Grand-Duc de Moscovie, qui prit le titre de Czar. Il enleva aux Polonois la principauté de Plescow, les Duchés de Smolensko & de Severie, & mourut en 1533. laissant pour Successeur Jean-Basile son Fils, qui conquit une partie de la Livonie & les Royaumes de Casan & d'Astracan. Il mourut en 1584. laissant deux Fils, Fedor-Ivanovitz qu'il avoit eu d'Anastase & l'infortuné Démétrius, fruit malheureux d'un second Mariage.

Fedor lui succéda. Il prit une telle affection pour un homme d'une naissance obscure, nommé Boriz-Fœderowitz Goudenou, qu'il le fit son premier Ecuyer, & lui donna sa Sœur en Mariage.

Boriz devenu Beau-Frère du Czar, & son premier Ministre, conçut le dessein de monter sur le trône, d'autant plus que ce Prince n'avoit point d'Enfant, & que la succession regardoit son Frère Démétrius, que Boriz eut l'adresse d'écarter des affaires, le tenant dans une obscurité qui le fit presque oublier, tandis que de son côté il tâchoit de gagner l'affection du Peuple par des libéralités, des diminutions d'impôts & par tous les autres moyens qui séduisent la multitude, & l'empêchent de voir le piège, que lui tendent les tyrans. Boriz gouvernoit entièrement l'Etat par l'indolence du Czar & son aveugle con-

fiance en ce favori. Il dispoſoit de toutes les charges, & ne les conféroit qu'à ceux qui vouloient bien ſe dévouer à lui.

Cependant Démétrius, Frère du Czar, étoit dans une eſpece d'exil à Uglitz, & trop jeune pour ſentir ſes malheurs, & pénétrer les vues de Boriz, il le laiſſoit jeter les fondemens de ſa grandeur ſur les ruines de la ſienne. Il n'avoit autour de lui que des créatures de ſon ennemi; perſonne qui l'éclairât ſur ſes démarches, ou qui s'intéreſſât à la conſervation du légitime héritier de la Couronne, ſi ce n'étoient les habitans de la Ville où il faiſoit ſa réſidence. Boriz réſolu de ſe défaire de ce jeune Prince, fit en forte que le feu prit à la Ville, & dans le tumulte, il fit aſſaſſiner Démétrius. La Ville d'Uglitz fut reduite en cendres, & les aſſaſſins du jeune Prince périrent par les mains d'autres aſſaſſins apoſtés par le tyran, qui par-là déroba ſon crime au Czar, qui ne voyoit d'ailleurs que par ſes yeux.

Boriz, voyant que ſes deſſeins réuſſiſſoient, n'en demeura pas-là, il empoifonna ſon maître & ſon bienfaiteur, & par ce crime il éteignit la race de Ruriks, qui régnoit depuis ſi long-tems en Moſcovie.

Après cela il ne fut pas difficile à Boriz Goudenou, qui gouvernoit déjà avec une autorité abſolue de monter ſur le trône. Il ſ'y maintint d'abord par la même adreſſe qui l'y avoit placé ſans obſtacle: il diminua les charges du peuple, augmenta les privilèges de la nobleſſe, & accorda divers avantages aux commerçans; mais toute ſa prudence ne le put garantir des malheurs auxquels tout uſurpateur doit ſ'attendre. Un jeune Moine renverſa toute ſa politique. Il ſe nommoit *Arisko-Otrepia*, natif de Jaroslaw d'une famille noble & ancienne. L'excès de ſes débauches avoit engagé ſes parens à le faire enfermer dans le monaſtère de Aſrinouka, pour l'obliger à changer de mœurs, effectivement il avoit paru revenir de ſes égaremens, & vouloir ſe conſacrer entièrement à la Religion, lorsqu'un vieux Moine, qui avoit reçu autrefois quelque mortification de Boriz, & qui cherchoit à ſ'en venger, crut trouver dans le jeune Arisko tout ce qu'il lui falloit pour cela. Il ſ'aperçut qu'il avoit l'eſprit vif & entreprenant, les manières ſouples & inſinuantes, que toute ſa dévotion n'étoit que grimace, & qu'il étoit propre à tous les rôles. Il lui dit un jour qu'il ne tiendrait qu'à lui de devenir un Souverain très-puiſſant. A ces mots le jeune Moine, dont le cœur n'avoit pas changé de trempe, ouvrit de grands yeux, & attentif au diſcours du vieux Moine, il témoignoit par ſon ſilence, qu'il ne tiendrait pas à lui que la choſe ne réuſſit. Le vieux Moine l'inſtruiſit alors du Gouvernement de Moſcovie, & combien il lui ſeroit facile de ſe faire paſſer pour le Prince Démétrius aſſaſſiné à Uglitz: qu'il connoiſſoit l'inconſtance du peuple, ſon avidité pour les nouveautés, la haine des grands contre Boriz. En un mot il le perſuada, & l'ayant bien exercé au nouveau rôle qu'il alloit jouer, il l'envoya à Kiow chez le Prince Adam Wiſnowski en qualité de Gentilhomme de ſa Chambre, tandis que de ſon côté il parcourut une partie de la Moſcovie, ſemant par tout le bruit que Démétrius Fils du Czar Jean-Baſile II, n'étoit point mort: que ſa Mère ayant eu vent du deſſein qu'on avoit eu de l'aſſaſſiner, l'avoit fait ſortir du Château d'Uglitz, ſous la conduite d'un Gentilhomme attaché à la famille de ſes Souverains, &

avait fait mettre à sa place le Fils d'un Prêtre Ruffien à peu-près de son âge & de sa taille; qu'il s'étoit réfugié à la Cour de Wiesnowiski, & qu'on le verroit bientôt revenir à la tête d'une puissante armée pour chasser l'usurpateur.

Tandis que ce bruit se répandoit dans toute la Moscovie le jeune Moine, que le Prince Wiesnowisky avoit agréé à son service, se distinguoit de tous les Courtisans par sa bonne mine. Il gagna bientôt l'affection du Prince, à qui il ne crut plus devoir faire mystère de ses desseins. Il lui révéla sa prétendue naissance, comment il auroit été la victime de l'ambition de Boriz sans les précautions de sa Mère, qui avoit supposé un autre à sa place. Il ajouta beaucoup d'autres choses qui ébranlèrent le Prince Polonois. Les bruits que le vieux Moine répandoit en Moscovie, & qui passèrent jusqu'en Pologne achevèrent de le persuader. Il lui accorda sa protection, le traita en Prince, & lui promit du secours. Boriz troublé des bruits qui couroient envoya des Ambassadeurs à Wiesnowisky & lui fit de grandes offres s'il vouloit abandonner l'Imposteur; lui faisant en même tems insinuer qu'il étoit bien assuré de la mort du vrai Démétrius, & que celui qui en usurpoit le nom & les titres, n'étoit qu'un fourbe dont il seroit la dupe. Mais toutes ses offres, toutes ses remontrances ne firent aucune impression. Cependant pour le mettre mieux à couvert de la vengeance de Boriz, il l'envoya chez George Mnizak Palatin de Sandomir son intime ami, qui le reçut avec tous les honneurs imaginables. Ce Palatin avoit une Fille nommée Marine d'une grande beauté, fort ambitieuse, & peu scrupuleuse sur les moyens de satisfaire son ambition. Elle donna dans la vue du prétendu Démétrius, qui de son côté n'eut pas de peine à lui plaire, offrant avec les graces de sa personne les espérances séduisantes d'une Couronne. Le Palatin approuva cette passion, & accorda sa Fille à l'Imposteur. Après cela il employa tout son crédit, qui étoit grand dans le Sénat, pour lui obtenir du secours. Le Roi Sigismond lui permit de faire des levées en Pologne. Bien-tôt par le crédit de son Beau-Père il se vit à la tête d'une armée, qui devoit déjà les dépouilles des Moscovites. Il ne trouva presque aucun obstacle. Les peuples abusés le reçurent comme leur libérateur. Il avoit déjà passé Krom lorsqu'il reçut la nouvelle, que Boriz craignant de tomber vif entre ses mains s'étoit empoisonné; que le peuple s'étoit déclaré pour sa famille, & avoit mis sur le trône Fœdor-Borizowiz son Fils âgé de seize ans; mais que la Noblesse n'étoit pas contente de cette élection, & avoit proclamé Czar le Prince Démétrius.

A cette nouvelle, le faux Démétrius jugea qu'il convenoit de faire diligence pour soutenir la Noblesse, qui se déclaroit pour lui. Il s'avança vers Moscou sans s'arrêter, & y fut reçu avec des cris de joie, & des réjouissances infinies. On lui livra l'infortuné Fœdor-Borizowiz, qu'il fit aussitôt étrangler, & après cette exécution tout plia devant lui.

Enfin il fut couronné le 21. Juillet 1605. avec Marine son Epouse. Il appella à sa Cour la Mère du véritable Démétrius, que Boriz avoit sequestrée dans un Couvent. Il alla au devant d'elle avec beaucoup de pompe, la logea dans le Château & la traita comme si elle eût été véritablement sa Mère. Soit crainte, soit reconnaissance elle le reconnut pour son Fils. Il parut ensuite vouloir s'appliquer aux affaires de l'Etat, & l'on commença à espérer de voir la

fin des troubles & un règne des plus heureux : mais le nouveau Czar ne se démentit pas long-tems. Ébloui de sa fortune, il se livra aux plus grandes débauches. Il abandonna à sa femme & aux Polonois tous les soins du Gouvernement, & ne se réserva que la liberté de pouvoir satisfaire ses passions qu'il poussa à l'excès ; & comme les revenus ordinaires de l'Etat ne suffisoient pas pour subvenir à ses dépenses, d'autant plus qu'une bonne partie étoit la proie des Polonois & de Marine, qui de son côté ne menoit pas une vie plus régulière que son mari, il salut mettre de nouveaux impôts. Le peuple commença à murmurer, les grands de Moscovie, Boyars & Kncz étoient outrés de se voir négligés, & toute l'autorité, toutes les richesses entre les mains des Polonois. On en vint bien-tôt à se dire à l'oreille toutes les aventures du Czar ; car rien n'est plus ingénieux à démasquer un fourbe que le dépit de se voir pris pour dupe.

L'Histoire de l'Imposteur étant connue, les Moscovites le méprisèrent ; ses débauches & ses crimes le rendirent odieux. Basile-Iwanowiz Zuski, ou Suis-ki, qui descendoit de la Maison de Ruriels par les Ducs de Susdal, profita des dispositions des grands & du peuple, se mit à la tête d'une troupe de conjurés, força le Château, & entra dans la Chambre de l'Imposteur qui, pensant éviter la mort, se jeta par la fenêtre dans la Cour. Il fut pris & amené devant le chef des conjurés, qui fit aussitôt appeler la Mère du vrai Démétrius, & lui ayant ordonné de dire la vérité, il lui demanda si c'étoit-là son Fils ; à quoi cette Princesse ayant répondu, que la crainte jointe au plaisir de se venger du tort que Boriz avoit fait à sa famille l'avoit engagée à le reconnaître pour tel, qu'elle protestoit devant Dieu, que tout ce qu'on avoit dit de l'Enfant d'un Prêtre mis à la place de son Fils étoit faux ; que le Prince Démétrius avoit été poignardé ; qu'il n'étoit que trop vrai qu'il étoit mort & enterré, & que celui qui en avoit usurpé le nom & les titres n'étoit qu'un Imposteur, un Tyran, un Usurpateur. Sur cet aveu Zuski tua le faux Démétrius d'un coup de pistolet. Marine fut mise en prison avec son Père & son Frère, & il en coûta la vie à près de deux mille personnes qui leur étoient attachés.

Zuski fut aussitôt proclamé Czar, & couronné le 1. de Juin 1606. A peine s'étoit-il assis sur le trône, qu'il parut un nouveau Démétrius. C'étoit un Commis d'un Secrétaire d'Etat, qui, s'étant sauvé chez les Polonois, débita, que dans l'obscurité il s'étoit échappé du Château, & que Zuski avoit tiré sur un des Domestiques de sa Cour croyant tirer sur le Czar même. Les Polonois outrés du massacre que les conjurés avoient fait de leurs compatriotes, saisirent avidement l'occasion de nuire aux Moscovites. Le Roi Sigismond crut devoir profiter des troubles qui agitoient leur pays, dans l'espérance d'en conquérir une bonne partie, ou même le tout pour y établir sa famille ; il appuya le nouveau fourbe, & lui donna des troupes avec lesquelles il s'empara de diverses places. La fameuse Marine, qui s'étoit sauvée de sa prison, le vint joindre, l'embrassa, le reconnut pour son mari, & lui en permit tous les privilèges, faisant tout à son ambition & au désir de se venger de Basile Zuski, qui l'avoit renversée du trône.

Le Roi de Pologne ne se contenta pas des secours donnés sous main au nouveau Démétrius, il fit encore avancer une armée prête à agir selon les

occurrences sous le Général Sulkowski. Zuski craignoit de succomber contre tant d'ennemis. Dans les commencemens d'un règne mal affermi, & parmi des troubles Domestiques, il est difficile de pouvoir résister à un puissant voisin. Le nouveau Czar envoya des Ambassadeurs en Suède & implora le secours de Charles IX. qui ne se fit prier qu'autant qu'il faloit pour convenir de la reconnaissance. Il étoit heureux pour Charles que son Neveu s'embarquât dans une guerre avec la Moscovie, & oubliât pour quelque-tems la Suède; par-là il avoit le loisir de s'affermir sur le trône, & ses sujets étoient en sûreté contre les armes de Sigismond. Mais il n'étoit pas de son intérêt de laisser succomber les Moscovites, ni de les secourir assez efficacement pour que la guerre finît si-tôt. Le Czar offrit de ne point faire de paix avec Sigismond que de concert avec la Suède. Charles vouloit quelque chose de plus. Il exigea qu'on lui cedât toute la Carélie; moyennant quoi il promit d'envoyer une armée commandée par un bon Général au secours du Czar. Ces conditions furent acceptées; il se fit un traité où l'on convint que le secours seroit de dix mille hommes, & que le Czar céderoit, pour lui & ses Successeurs à perpétuité, tout ce que la Moscovie avoit possédé de la Carélie. Jacques de la Gardie Comte & Feld-Maréchal de Suède, fut nommé pour commander cette armée. Par malheur pour le nouveau Czar, il ne put, ou ne voulut pas exécuter l'article de la cession de la Carélie. Surquoi la Gardie envoya un courier au Roi, pour lui faire part de cet incident, & lui demander de nouveaux ordres. Le Roi irrité ordonna à son général d'attaquer les Moscovites, de leur faire la guerre, & de s'emparer de tout ce qu'il pourroit. Voilà donc l'imprudent Zuski attaqué par les Suédois, les Polonois, & l'Imposteur soi disant Démétrius.

Les Polonois profitant de ces diversions firent des progrès rapides; tandis que la Gardie s'emparoit de Kexholm & de tout ce qu'il pouvoit dans la Carélie. Le Czar battu de tous côtés se renferma dans sa Capitale. Les habitans de Moscou effrayés offrirent de reconnoître pour leur Czar Uladilas Fils de Sigismond, pourvu qu'il embrassât leur Religion. Cette offre fut rejetée. Les Polonois avant toute chose vouloient qu'on livrât le Czar Zuski, qui s'étoit jeté dans Moscou. Sur le refus qu'on fit de le livrer, il y fut aussi-tôt investi par les Polonois, qui forcèrent la place après un long siège, y mirent tout à feu & à sang; pour venger la mort de leurs compatriotes, massacrés lors de la conspiration de Zuski contre le faux Démétrius. Ils commencèrent des cruautés horribles, passèrent une partie des habitans au fil de l'épée, mirent le feu en divers quartiers de la Ville, & au Château, pillèrent le trésor du Grand-Duc, les Eglises & les Monastères, & emportèrent une prodigieuse quantité d'or & d'argent, emmenant le Czar Zuski & ses deux Frères prisonniers à Varsovie.

Les Moscovites étourdis de tous ces reyers, ne savoient comment sortir du labyrinthe où ils se trouvoient: le pays étoit dévasté depuis Moscou jusqu'en Pologne & en Finlande. Ils députèrent au Général Suédois, le priant de suspendre les hostilités, & offrant leur Couronne au Prince Charles-Philippe second Fils du Roi de Suède, & l'assurant qu'ils alloient envoyer des Ambassadeurs à ce Monarque, pour le prier de consentir à leur demande. Le Général Suédois accorda la suspension d'armes jusqu'à un certain terme; & les

Ambassadeurs Moscovites arrivèrent en effet en Suède, & proposèrent de reconnoître pour leur Souverain le Prince Charles-Philippe, moyennant qu'on fit la paix avec eux à des conditions raisonnables, & qu'on les secourût efficacement contre les Polonois. Soit que Charles IX. ne fit pas grand fond sur les offres d'un peuple si inconstant & si sauvage, soit qu'il ne voulût prendre aucune résolution sur cette affaire, avant d'être forti d'embarras avec le Roi de Danemark, qui l'attaquoit actuellement dans le centre de son Royaume, il renvoya les Ambassadeurs avec les plus belles espérances. En même-tems, il écrivit à la Gardie d'entretenir la bonne volonté de ces peuples pour le jeune Prince, lui permettant d'allonger la trêve, s'il le jugeoit à propos, ou de recommencer les hostilités, si les occurrences le requéroient.

Peu de tems après Charles IX. mourut, & Gustave-Adolphe en lui succédant ne songea qu'à s'accommoder avec le Danois, pour tourner ses armes contre les Moscovites & leur faire la guerre avec plus de succès, au cas qu'ils changeassent de sentiment. On ne sait si Gustave-Adolphe avoit sérieusement dessein d'établir solidement son Frère sur le trône des Czars, ou de faire pour lui-même la conquête de la Moscovie, ou du moins de toute la partie septentrionale de cet Empire, laquelle étoit fort à la bienéance de la Suède. Les Moscovites demandoient qu'on leur envoyât le jeune Prince de Suède avec une petite suite, de peur que le peuple & les grands, se souvenant des excès commis par les Polonois à Moscou, ne prissent ombrage, si le Prince amenoit des troupes. Le Roi ne jugea pas à propos d'exposer son Frère à l'inconstance & à la fougue de ses peuples. Il résolut de le conduire lui-même à la tête d'une armée. Mais, tandis qu'il rouloit ses grands desseins dans son ame, l'amour vint ralentir ses préparatifs guerriers, & lui faire oublier pour quelque-tems la Moscovie, où la Gardie continuoît à prendre des Villes au nom du Prince de Suède, qu'il supposoit Souverain de toutes ces vastes contrées, qui composoient l'Empire Moscovite.

Gustave entroit dans ce printemps de la vie, où les passions exercent leur Empire avec tant de force, où l'ame est si aisément remuée par les objets qui la frappent, où l'amour n'offre que des fleurs qui inspirent la volupté.

Il vit la jeune Comtesse de Brahe. Il fut frappé de sa beauté (1). Elle avoit les traits fins & réguliers, le teint d'une blancheur admirable, la taille bien prise. En un mot c'étoit sans contredit la plus charmante personne de la Cour. Gustave ne put lui refuser cette admiration, qui est l'hommage de la beauté. Bien-tôt de l'admiration, il passa à quelque chose de plus vif. Il chercha à

(1) Les amours de Gustave-Adolphe & de la belle Elbe-Brahe sont assez connus en Suède. On en fait divers Contes qui pourroient embellir un Roman. Nous nous en tenons à ce qui est de fait, & qui se trouve dans des lettres de Gustave à cette Belle, qui se sont conservées jusqu'à nous, & que nous trouvons dans le M. S. de M. A. On voit encore à Rosenberg, très belle maison de campagne près de Stockholm, un portrait de cette jeune person-

ne, par où il paroît qu'elle étoit bien propre à inspirer des sentimens de tendresse à un jeune Roi tel que Gustave-Adolphe. Au reste il est surprenant que M. le D. Harte n'ait rien su d'une passion, qui fait tant d'honneur à notre héros, tant parce qu'elle est la marque d'un cœur généreux & sensible, que parce que, s'étant rendu le maître, cette victoire n'est peut-être pas moins glorieuse que celles qu'il remporta dans les champs de Mars.

parler à cette charmante personne, & trouva que son esprit n'étoit pas au-dessous des charmes de sa personne. Il lui parla d'amour : Elle l'écouta, & comment ne pas écouter un jeune Roi-héros, dont le mérite personnel étoit seul capable d'inspirer de la tendresse, sans rien emprunter de l'éclat de sa Couronne ? La jeune Brahe n'eut pas plutôt appris de la bouche du Roi même la passion qu'elle avoit fait naître, qu'elle s'observa avec un soin extrême. Le Roi ne trouvoit que très rarement l'occasion de lui parler, ou de faire parler ses yeux, ne voulant pas exposer la réputation d'une personne qui lui étoit chère. Enfin il prit le parti de lui écrire, pour l'assurer qu'il n'avoit que des vues légitimes ; qu'en un mot il songeoit à partager son trône avec elle ; mais que ce dessein demandoit d'être conduit avec prudence, à cause de la Reine sa Mère, qui pouvoit avoir des vues très différentes. Peu à peu la belle Brahe s'approvoisa. Non-seulement elle reçut les lettres du Roi ; mais elle y répondit ; il paroît néanmoins qu'elle avoit mis son Père dans sa confiance, & qu'elle se conduisoit par ses conseils dans une affaire si délicate. Elle témoigna tant de sagesse, de retenue, & de modestie, que l'amour du jeune Monarque en augmenta de beaucoup, jusqu'à prendre la résolution de faire fonder la Reine sa Mère sur ce mariage, qu'il trouvoit lui-même très convenable : car enfin, se disoit-il tout bas, je ne serois pas le premier Roi de Suède, qui eût épousé une de ses sujettes ; il y en a assez d'exemples dans l'Histoire, & j'en trouve assez dans ma famille pour m'y autoriser. Elbe-Brahe est d'une maison sinon aussi illustre, du moins presque aussi ancienne que celle de Vasa ; & d'ailleurs, je sens que je ne saurois être heureux qu'avec elle. C'est ce qu'il donne assez à entendre dans une de ses lettres à sa jeune maîtresse, qui continuoient de paroître à la Cour chez la Reine Mère, où le jeune Roi avoit quelquefois l'occasion de l'entretenir. Enfin ne pouvant plus résister au penchant qui l'entraînoit, il s'ouvrit au Duc de Saxe-Lawembourg, qui étoit alors à la Cour de Stockholm, & le pria de s'intéresser à sa situation & d'employer toute son éloquence, pour faire réussir le mariage qu'il méditoit.

Le Duc se chargea volontiers d'en parler à la Reine. Mais la réponse ne fut pas favorable. Cette Princesse étoit persuadée que ce n'est pas aux feux de l'amour que l'hymen des Rois doit allumer son flambeau ; que leur gloire, l'intérêt de leurs peuples doivent régler leur mariage. Cependant comme elle aimoit tendrement le Roi, qu'elle favoit d'ailleurs, qu'une passion naissante doit être ménagée ; qu'une opposition trop marquée ne fait que donner plus de vivacité aux feux qu'on veut éteindre, elle chargea le Duc de dire au Roi, qu'elle approuvoit le goût qu'il avoit pour Elbe-Brahe, que c'étoit une personne aussi distinguée par son mérite que par sa naissance ; que ses vertus la rendoient encore plus recommandable que les charmes ; que la nature sembloit lui avoir prodigués, & que, si le Roi devoit choisir une Epouse dans une famille Suédoise, il ne pouvoit mieux s'adresser à tous égards ; que cependant elle le supplioit, comme sa meilleure amie, & indépendamment de sa qualité de Mère, de ne rien précipiter, & d'attendre encore quelques années ; qu'après cela, s'il persistoit dans son propos, elle ne s'y opposeroit point ; qu'elle parleroît à la jeune Comtesse, pour lui proposer cet arrangement & le lui faire agréer.

agréer. Le Duc ajouta beaucoup d'autres choses, pour engager le Roi à bien réfléchir sur la démarche qu'il prétendoit faire : qu'il ne devoit songer à se marier qu'après avoir donné la paix à ses peuples, & réglé l'intérieur de l'Estar ; que les Peuples portés à mal juger des démarches des Souverains attribuoient à des causes frivoles son union avec Elbe-Brahe. Qu'ils étoient encore tous les deux si jeunes qu'un délai de deux ou trois ans leur étoit nécessaire, pour se bien connoître avant que de prendre des engagements d'où dépendoit leur bonheur mutuel ; que, quand un Roi épousoit une de ses sujettes, il devoit préparer le public à voir un pareil mariage sans murmure & sans blâme.

Gustave-Adolphe avoit trop de respect pour la Reine sa Mère, pour ne pas se soumettre à sa volonté. Il s'estima encore fort heureux, qu'elle ne desapprouvât pas entièrement sa passion, & le choix qu'il faisoit.

Ce fut dans ce sens-là qu'il en écrivit à sa jeune maîtresse. Il l'exhorte à se soumettre aussi à la volonté de la Reine, à recevoir tout ce qu'elle lui pourra dire là-dessus avec toute la douceur, tout le respect qu'elle lui doit, & à ne rien dire qui puisse donner du déplaisir à cette Princesse. Il lui dit que ces petits obstacles sont la pierre de touche de l'amour, & des occasions de faire éclater sa constance. Il la prie de ne point changer de sentiment à son égard, & l'assûre que les siens sont à l'épreuve de toutes les traverses.

Toutes ces lettres ont un caractère de vertu & de simplicité, qui les rend précieuses & aimables. On y voit briller cette piété, cette crainte de Dieu, ce fond de Religion, qui fit toujours le caractère essentiel de ce grand Roi. Une soumission entière aux volontés de la Reine sa Mère ; il espère que Dieu, qui connoît la pureté de ses sentimens, disposera cette Princesse à les approuver, & à consentir enfin à ses vœux : il rend grâce à cet être suprême de tous les biens qu'il en a reçus, & en particulier de l'avoir conservé dans les dangers de la guerre : il exhorte la jeune Comtesse à mettre sa confiance en un Dieu si bon, qui ajoutera à tant de grâces qu'ils en ont déjà reçues, celle de changer leur tristesse en joie & d'amener toutes choses à une heureuse fin, & à la gloire de son nom.

Quant à la Reine, il paroît bien qu'elle étoit tout-à-fait contraire à cette alliance, & qu'elle ne cherchoit qu'à gagner du tems, espérant que les grandes affaires que le jeune Roi avoit sur les bras, son goût pour la guerre, les fréquens voyages qu'il seroit enfin obligé de faire, soit en Finlande, soit en Livonie, ralentiroient son amour, & le disposeroient à une alliance plus conforme à sa véritable gloire, & aux intérêts de son Royaume.

En effet Gustave se réveilla de cette espèce de léthargie, où la douceur d'une passion naissante l'avoit plongé, & résolut tout de bon à aller lui-même en personne pousser la guerre en Moscovie ; mais auparavant il travailla à régler les affaires intérieures de son Royaume, & commença par faire augmenter les fortifications de Calmar, de Jonköping, d'Elfsbourg, places Frontières du Dannemark. Sentant la nécessité d'avoir un bon port sur la mer du Nord, il forma le dessein de transporter les habitans de la Ville de Gotheborg ou Gothenbourg, que son Père avoit fondée en 1607. dans l'île de Hisingen, & que Christian Roi de Dannemark avoit presque détruite en 1611. & d'en bâtir une autre sous le même nom, dans un lieu plus commode, à

l'embouchure du Mœludal. Il en dressa lui-même le plan, & l'on commença dès lors à y travailler; mais ce ne fut qu'en 1618. qu'elle commença à prendre la forme & la consistance d'une Ville. La rivière, qui coule au Nord de la place, lui fournit toute sorte de commodités: on a tiré divers canaux qui traversent la Ville, dont les rues sont larges & bien percées. Elle est bien fortifiée, & jouit de plusieurs privilèges, monumens de la munificence de Gustave-Adolphe. Le port est très bon, & la plus nombreuse Escaadre peut y être à l'ancre en toute sûreté. Il est défendu par une bonne Citadelle qu'on nomme le Neuf-Elfsbourg. Pour augmenter le commerce de ses sujets, il envoya aux Villes Hanseatiques un certain Castidore de Reyna Espagnol fort entendu dans le négoce, Fils ou Neveu d'un homme de même nom assez connu dans la république des Lettres. Il avoit ordre de s'adresser à la Ville de Lubek, qui étoit alors à la tête de l'association Hanseatique, & de proposer de nouvelles branches de Commerce & un nouveau traité. Mais les Lubekois voulurent jouer au plus fin, & répondirent qu'ils ne pouvoient prendre aucune résolution; qu'ils n'eussent réponse de l'Empereur aux plaintes, qu'ils lui avoient faites sur l'interception du Commerce dans la mer Baltique, depuis que la guerre s'étoit allumée entre la Suède & le Dannemark. Ils espéroient, en affectant de l'indifférence, obtenir de meilleures conditions; mais Gustave piqué de leur refus, où il croyoit entrevoir une espèce de menace du ressentiment de l'Empereur, prit le parti de s'adresser aux Hollandois, dont le Commerce commençoit à embrasser l'Europe & les Indes. Il chargea de cette négociation deux Hollandois qui lui étoient attachés, Jacob van Dyck & Abraham Cabellian.

Les Etats Généraux n'avoient garde de ne se pas prêter à une chose si avantageuse, à l'intérêt & à la navigation de leurs peuples. Ils conclurent une ligue défensive pour quinze ans avec la Suède, & un traité de commerce également avantageux aux deux Parties; Gustave-Adolphe stipula expressément dans le traité, que les conventions que la République de Hollande pourroit faire dans la suite avec la Ville de Lubek, ne porteroient aucun préjudice aux régaies & prérogatives de la Couronne de Suède & notamment à la domination de la mer Baltique.

Ceux de Lubek furent très mortifiés de ce traité. Ils envoyèrent une Députation au Roi, sous prétexte de le féliciter touchant la paix qu'il venoit de conclure avec le Dannemark; mais en effet, pour le prier qu'en considération des services, qu'ils avoient rendus autrefois à la Suède, en divers tems, & en particulier sous le Roi son ayeul, il lui plût de modérer les impôts, qu'on avoit mis sur les marchandises venant d'Allemagne. Le Roi, content de leur avoir montré qu'il pouvoit se passer d'eux, leur donna cette satisfaction, & les impôts furent modérés.

Après cela le jeune Roi fit divers réglemens utiles sur les monnoies, sur la douane, sur les biens héréditaires, & sur l'administration de la justice, pour prévenir les chicanes, abrégér les procédures & remédier aux abus, qui sont cause de la ruine de tant de famille. Il établit à Stockholm une Cour Souveraine de justice, pour juger sans appel toutes les causes tant soit peu importantes, & connoître de tous les cas de prévarication ou de malversation de la

part des tribunaux subalternes. Jamais Roi n'a poussé plus loin l'amour de la justice. Nous en rapporterons plusieurs traits dans la suite; mais en attendant en voici un qui se trouve dans les registres (1) du Sénat.

Le Roi avoit un procès avec un Gentilhomme nommé Sieblat au sujet de quelque domaine. La cause devant être jugée par la Cour Souveraine, le Roi se rendit à l'audience & voulut assister au jugement. Les Magistrats ayant voulu se lever, par respect pour la présence du jeune Monarque, il ne le voulut point souffrir, leur disant qu'ils devoient se souvenir qu'ils étoient le Parlement du Roi, & ignorer dans ce moment qui il étoit, pour ne consulter que leur conscience dans l'arrêt qu'ils auroient prononcé. Les juges bien instruits par les pièces du procès, prononcèrent en faveur du Gentilhomme. Le Roi ne dit rien; il demanda seulement à voir les actes du procès, & ayant reconnu qu'ils avoient bien jugé, il loua leur intégrité, & les assura que, s'ils eussent jugé autrement, il leur en auroit fait très mauvais gré.

Cependant les Moscovites ennuyés de ne pas voir arriver le Prince de Suède, tinrent une assemblée générale à Moscou, pour aviser à l'élection d'un autre Souverain. Un jeune homme d'une famille considérable parmi ces Peuples, nommé Michel-Federowiz-Romanof, cabala si bien parmi les Cosaques & le menu peuple de Moscou, qu'il fut proclamé Grand-Duc héréditaire de Moscovie. Ce nouveau Czar eut bien-tôt dissipé le parti du faux Démétrius, & poussa les Polonois hors des Frontières. L'Impôt fut assésé, & la fameuse Marine noyée presque en même-temps.

Les grands de Moscovie ne parurent pas content de l'élection du jeune Michel-Federowiz-Romanof, & le Général Suédois Jacques de la Gardie, protesta beaucoup contre une démarche si contraire aux engagements, que les Moscovites avoient pris envers la Suède par l'élection du Prince Charles-Philippe; mais on ne fit pas grande attention à ses plaintes. Enfin le Prince arriva à Wibourg en Finlande avec un bon renfort de troupes.

La Province de Naugarde ou de Novogrod, n'avoit point encore accédé à l'élection du nouveau Czar. Elle envoya des Députés au Prince de Suède, dès qu'elle fut son arrivée à Wibourg. Ces Députés, après les premiers complimens, conjurèrent le Prince de s'avancer promptement vers Naugarde; mais les Commissaires de Suède s'y opposèrent, prétendant que le Prince ne devoit se rendre à Naugarde qu'après que toutes les Villes de Moscovie lui auroient envoyé des Députés, pour témoigner qu'elles vouloient maintenir son élection.

Il y eut là-dessus quelque contestation entre les représentans des deux nations; mais enfin ceux de Naugarde renouvelèrent le serment de fidélité au Prince de Suède, & s'en retournèrent chez eux.

Dès que le Czar Michel-Federowiz eut été informé de la démarche des peuples de Naugarde, il envoya des troupes contre eux. Le Général Suédois se mit en devoir de les défendre; d'où les hostilités entre les deux nations & la guerre ouverte qui s'ensuivit.

Jacques de la Gardie, en informant le jeune Roi de Suède de toutes ces révolutions, lui conseilla de s'accommoder avec le Roi de Pologne, & de tourner

(1) Ad ann. 1670. Pag. 266. M. S. de M. A.

ensuite tous ses efforts contre la Moscovie, dont il lui seroit aisé de soumettre toute la partie Septentrionale, & de la conserver contre toutes les forces du Czar, pourvu qu'on se hâtât de prévenir ce Prince, qui n'étoit pas assez peu habile, pour présumer de pouvoir résister aux Suédois & aux Polonois en même-tems; & qui ne manqueroit pas de rechercher l'alliance de ceux-ci à quelque prix que ce fût.

Ce sentiment revenoit à-peu-près à celui du Chancelier Oxenstierna; car le Roi ayant demandé les avis du Sénat sur cette guerre, les opinions furent partagées; mais le Chancelier soutint que, de vouloir faire la guerre à la Pologne & aux Moscovites tout à la fois, étoit une prétention contraire à la saine politique & du tout impossible, d'autant plus que la Suède ne pouvoit guère faire fond sur la paix avec le Dannemark, voisin jaloux & attentif à saisir ses avantages: qu'ainsi il falloit tâcher de s'accorder avec les Moscovites à des conditions raisonnables, tandis qu'on amuseroit les Polonois de l'espérance d'un armistice. Il ajoutoit que, pour faciliter l'accord avec les Moscovites, il ne falloit que conclure une trêve de quelques mois avec la Pologne; parce qu'alors le Czar, craignant que les Suédois ne tournassent toutes leurs forces contre lui, se hâteroit d'en venir à un accommodement, au lieu que, si l'on entroit dans une guerre ouverte avec tous les deux, il étoit probable, qu'ils oublieroient leur haine, & se ligueroient entr'eux, pour tomber sur les Suédois avec leurs forces réunies. Tel fut l'avis de ce grand politique, comme il paroît dans une de ses lettres à Gustave-Horn (1); & il est aisé de juger, par la suite des mesures & des démarches du jeune Roi, qu'il l'agréa & qu'il régla sa conduite sur ce plan. En effet les Polonois agités de troubles Domestiques & poussés par les Turcs, Tartares & Moscovites, craignirent de succomber sous les efforts des Suédois, débarassés de la guerre avec le Dannemark. Ils prièrent Jean-Sigismond Electeur de Brandebourg de procurer une trêve avec la Suède.

Après quelques difficultés, on convint que les Généraux des deux Nations s'aboucheroient pour traiter de cette affaire, en attendant qu'on pût travailler à une paix solide. L'Angleterre & la Hollande s'entremirent aussi, pour hâter cet accommodement, mais tout ce qu'on put faire pour cette fois fut de convenir d'une trêve pour deux ans, c'est-à-dire, jusqu'au vingtième Janvier 1616. Surquoi un Auteur (2) célèbre s'écrit; *c'est ainsi que Gustave auroit pu facilement pousser ses conquêtes plus loin, parce que le Roi de Pologne étoit fort pressé alors par les Turcs & par les Tartares; mais il sacrifia tous ses avantages à la générosité, & accorda à son ennemi la trêve de deux ans qu'il lui demandoit. Exemple de modération que les Suédois eussent orné de mille panegyriques, s'ils avoient connu la rhétorique moderne. Il dépendoit, sans doute des auteurs Suédois de faire honneur de cette trêve à la modération de Gustave-Adolphe; mais les personnes instruites n'en auroient pas moins été persuadées, que la politique y avoit eu plus de part que la modération.*

Quoiqu'il en soit notre jeune Héros étant sur le point de partir pour la guerre de Moscovie, convoqua les Etats de son Royaume à Oerebo dans la Province de Nerike. Il en fit l'ouverture par un discours convenable aux circonstances.

(1) M. S. de M. A.

(2) Bayle Diss. sur Gustave-Adolphe p. 889.

ces, qu'il prononça en présence de la Reine sa Mère & du Duc d'Ostrogothie, qui y avoient été invités, & comme il étoit informé, que plusieurs de ses sujets appréhendoient que son humeur martiale n'entraînât le Royaume, dans des guerres sans fin, & que, parmi les Etrangers, on étoit assez généralement dans le même préjugé; il amena adroitement ce sujet dans sa harangue, & se justifia de cette imputation; protestant qu'il regardoit la guerre comme un grand fléau, pour lequel il avoit de l'horreur; que, quand même la nature lui auroit donné du goût pour la vie militaire, la guerre qu'il avoit eue avec le Dannemark, avec si peu de moyens pour la soutenir, l'auroit guéri radicalement de ce penchant; qu'il aimeroit bien mieux mener une vie douce & commode dans son Palais, que d'aller s'exposer à l'intempérie des saisons, aux veilles, à la faim, à la soif, & à mille dangers: mais, qu'il étoit des cas, où un Roi devoit oublier le repos, & sacrifier toutes ses commodités, sa santé & son sang même, pour se procurer une juste satisfaction, repousser la force par la force; & garantir ses peuples ou ses alliés de la violence d'un injuste oppresseur; que hors de-là, il ne connoissoit point de cas, où il fût permis de recourir aux armées, & qu'il espéroit qu'on ne lui reprocheroit jamais d'avoir fait la guerre par des motifs moins importants que ceux-là: qu'il ne prétendoit point s'illustrer d'une manière si funeste aux hommes; que, quoi-que jeune, il connoissoit mieux la vraie gloire: que son ambition se borneroit volontiers à faire fleurir la paix, le commerce, les arts & l'abondance parmi les peuples, dont Dieu lui avoit confié le Gouvernement; mais qu'il n'ignoroit pas aussi que ce n'étoit pas en vain qu'il portoit l'épée; que Dieu la lui avoit confiée, pour s'en servir dans les occasions, où il s'agiroit d'arrêter la malice & la cupidité; que le Dieu des armées avoit conféré aux Souverains le droit des armes, pour maintenir la Société & protéger l'innocence: & que les guerres étoient permises pour assurer la paix. Il se fit dans cette assemblée des Etats divers réglemens fort utiles touchant le commerce, les mines, la paye des troupes & divers autres objets d'économie & de police, que le jeune Roi voulut régler sur un pied stable, avant que de partir pour la guerre, qu'il méditoit; de sorte que ce grand Roi est encore regardé, comme le plus sage législateur que jamais la Suède ait eu. Après qu'il eut ainsi mis ordre à tout, il congédia les Etats, & fit partir un Courier pour Wibourg avec ordre au Prince Charles-Philippe de revenir en Suède. Tandis que lui-même il passa en Finlande avec quelques troupes, à la tête desquelles il entra dans l'Ingrie, & s'étant fait joindre par celles que commandoit la Gardie, il prit Angdon (1) d'affaut, & soumit toute cette grande Province. De là il vint mettre le siège devant Pleskow, place qu'on regardoit alors comme imprenable: mais apparemment le jeune Roi ne le croyoit pas, puisqu'il forma cette entreprise aux approches de l'hiver. Le Roi d'Angleterre Jacques I. jouant par tout le rôle de pacificateur, voulut encore accommoder la Moscovie avec la

(1) M. Harte dit *Kexholm*, & son traducteur Allemand le dit après lui: mais ils se trompent. *Kexholm* avoit été cédé par les Moscovites & occupé par les Suédois, ainsi qu'on peut le voir

dans la harangue de Gustave Adolphe, que je rapporterai bientôt tout au long. Ils étoient maîtres de *Kexholm* dès le règne de Charles IX. & l'avoient toujours gardé depuis.

Suède. Gustave-Adolphe ne demandoit pas mieux que d'être en repos de ce côté-là. Il avoit nommé des Ambassadeurs, parmi lesquels étoit Jacques de la Gardie même, pour proposer la paix : mais il vouloit donner la Loi & non pas la recevoir, & il sentoît assez qu'il n'arracheroit rien des Moscovites que par la terreur de ses armes. C'est dans ce sens-là qu'il s'en expliquoit dans une Lettre au Chevalier (1) Jean Mcwick Ministre d'Angleterre auprès du Czar.

„ Ce n'est pas, disoit-il pour le vain honneur de prendre une place réputée
 „ inaccessible, que j'assiége Plekow ; mais pour contraindre mes ennemis à
 „ accepter la paix, par l'idée d'une entreprise inouïe à la guerre. Vous
 „ avez été témoin de l'opiniâtreté, & de la perfidie des Russes. . . . N'entend-
 „ dant plus parler de propositions de paix de leur part, j'ai réduit cette
 „ place à la nécessité de capituler : mais, malgré toutes mes fatigues, mes
 „ peines, mes fraix & la perte de tant de braves Soldats, je suis prêt à
 „ sacrifier ma gloire aux vues pacifiques de la Grande-Bretagne, pour con-
 „ vaincre tout le genre humain, que ce n'est point par un motif d'ambition
 „ que j'ai pris les armes ; mes Etats sont assez grands & assez puissans ; mais
 „ que j'y ai été forcé par de mauvais procédés. Mon penchant naturel me
 „ porte à vivre en paix & en amitié avec tous mes voisins, pourvu que
 „ cela se puisse faire sans intéresser mon honneur & le salut de mes peuples.
 „ Mais dès qu'on ne peut conserver la paix par des moyens justes & con-
 „ venables, alors il faut résolument lui préférer une guerre nécessaire.

La Cour de Moscou ayant rejeté avec hauteur toutes les propositions que le jeune Roi avoit fait faire, il revoqua ses Plénipotentiaires, & voyant trop de difficulté à emporter Plekow de vive force, il se contenta de tenir la place bloquée (2), & fut assiéger Nöteborg, place importante située dans une petite île à l'embouchure de la Neva. Les Russes battus par-tout, ne purent secourir cette Forteresse, qui capitula au bout de quelque tems.

Quoique Gustave eût à peine alors vingt & un an, il se conduisit avec tant de prudence, tant de valeur & d'intelligence, que toute l'Europe rétentit de sa réputation. Les lettres des Officiers étrangers, qui servoient dans ses troupes, ne pouvoient assez louer ses vertus guerrières & civiles, sa bonté, sa générosité, son attention à récompenser le mérite, à pourvoir à la subsistance de ses troupes, à procurer les secours les plus prompts & les plus efficaces aux blessés & aux malades, sa vigilance, sa pénétration, sa prévoyance, son sang froid, & sa fermeté dans le péril. Plusieurs savans tels que *Daniel Heinsius*, *Pyriacher*, *Janus Rutgers*, *Lud. Camerarius* firent des vers Grecs & Latins à sa louange, & s'offrirent d'écrire son Histoire ; mais Gustave plus curieux de

(1) Rapportée par Lœcenius, p. 425.

(2) Je ne trouve point dans mes mémoires que Plekow fût pris. M. Harte n'en dit rien non plus. Après avoir rapporté les traits de la lettre de Gustave, il conclut en disant que ce fut ainsi que ce grand Prince se convainquit lui-même qu'un Général n'est pas obligé de prendre chaque place qu'il investit. On ne peut rien voir de plus vague, & de plus obscur. Mais, con-

me le Roi ne dit rien lui-même de la prise de Plekow dans sa harangue aux Etats de Finlande, que nous rapporterons ci-après, il y a apparence que de sort de cette place n'étoit point décidé lorsque la paix se fit. Widekind a traité en particulier de cette guerre & n'est pas plus précis que ses copistes. Voy. Hist. Belli Sueco-Moscovitici, Holm. 1672.

faire de grandes choses que de les voir écrites, se moqua de ce projet, bien assuré que, si ses exploits étoient dignes de passer à la postérité, il ne manqueroit pas d'Historiens : d'ailleurs il n'ignoroit pas que l'Histoire des Princes, écrite de leur vivant, est toujours suspecte ou de crainte ou de flatterie. Il vouloit qu'on jugât de ses actions long-tems après qu'elles seroient faites, & non pas à mesure qu'il les faisoit.

Comme il eut toujours auprès de lui durant cette guerre le fameux Jacques de la Gardie, il apprit sous ce grand homme tout ce qui lui manquoit encore du côté de l'expérience, & il profita si bien de ses leçons, que l'Eleve en fut bientôt autant que le maître. Dès-lors il commença à introduire parmi ses troupes cette admirable discipline, qui les rendit si célèbres dans la suite, & que la plupart des autres puissances de l'Europe tâchèrent d'imiter. Mais surtout il se signala par la pitié, & la régularité des mœurs, qu'il tâcha d'introduire parmi des hommes, qui semblent n'avoir d'autre vocation que leur penchant à la licence. Il prêchoit d'exemple à ses Officiers & à ses Soldats ; & dans cet âge où les passions sont le plus impérieuses, il fut s'en rendre le maître, à un point, qu'on ne le vit jamais se permettre aucun de ses écarts, que la jeunesse fait excuser & que l'usage autorise. Il oublia, dans ce concours de grandes affaires qui l'occupaient, dans ses voyages, ses courses, & ses expéditions, l'amour innocent qu'il avoit conçu pour la belle Comtesse de Brahe. Il parvint même à étouffer entièrement cette passion, lorsqu'il sentit mieux qu'elle étoit contraire à ses grands desseins, aux intérêts de sa gloire & de son Royaume.

A peine Gustave-Adolphe étoit de retour en son Royaume, après la glorieuse campagne qu'il venoit de faire, qu'il reçut une députation remarquable de l'Université de Heydelberg (1).

Il y avoit long-tems que, parmi les Calvinistes & les Luthériens, les honnêtes gens gémissaient des divisions, qui régnoient entr'eux par rapport à certains Dogmes, qui mettoient autant de différence entr'eux, qu'ils en ont tous ensemble avec les Catholiques-Romains. Plusieurs Princes avoient tâché de rapprocher ces deux différens partis, en engageant l'un à relâcher un peu de ses opinions, & à adopter un peu de celles de l'autre : mais il est bien plus aisé d'accorder les différends des Princes que ceux des Théologiens. Jamais il ne fut possible d'engager les Docteurs Luthériens & Calvinistes de traiter les choses à l'amiable, & de se céder un pouce de terrain les uns aux autres. Enfin l'Université de Heydelberg, dont la faculté de Théologie étoit une espèce de Sorbonne parmi les Calvinistes, enchantée des grandes qualités du jeune Roi de Suède, sur-tout de l'attachement qu'il témoignoit à la Religion, crut qu'il étoit le Conciliateur que Dieu avoit envoyé pour réunir deux partis divisés par la foi, mais dont l'union politique & spirituelle étoit également nécessaire, dans un tems où les Catholiques-Romains paroissoient ligués, pour exterminer jusqu'au nom de Protestans. Elle envoya donc *David Pareus* le plus fameux Théologien, qu'il y eût alors parmi les Calvinistes, homme éloquent, souple & insinuant, mais en même-tems d'une vertu sévère, très versé dans les langues Orientales & la Lecture des Pères.

(1) M. St. de M. A.

Paræus obtint facilement audience de Gustave-Adolphe. Il représenta pathétiquement à ce jeune Prince le scandale que causoient dans l'Eglise les divisions Théologiques, qui régnoient entre les deux communions Protestantes; que les Catholiques-Romains en tiroient des inductions captieuses, qui ébranloient la foi des foibles & des ignorans, tandis qu'ils vantoient à tout propos l'unité de leur Eglise, l'uniformité de leur culte & de leurs opinions en matière de foi: que rien ne seroit plus glorieux pour lui & n'illustreroit plus son règne, que de pacifier ces différends par sa médiation, & d'établir une certaine unité de doctrine entre les deux communions Protestantes; que Sa Majesté y réussiroit d'autant plus aisément, qu'elle avoit l'esprit aussi éclairé que le cœur sensible à la gloire de Dieu & de son Eglise, outre que rien n'égalait la confiance de tous les Protestans en ses lumières & en son zèle.

Le Roi se contenta pour lors de répondre en peu de mots à Paræus qu'il examineroit, s'il lui convenoit de se charger d'une pareille médiation, & qu'il lui donneroit bien-tôt une réponse décisive. En attendant il ordonna qu'on eût soin de le bien traiter.

Gustave-Adolphe jeta à propos de consulter son Grand-Chancelier, sur la proposition du Théologien de Heidelberg. Oxenstierna trouva l'exécution de ce projet impraticable. Il dit au Roi qu'après bien des peines & des dépenses, Sa Majesté auroit le chagrin de n'avoir pu réussir, & qu'il mécontenteroit peut-être l'un & l'autre parti, & donneroit lieu au clergé de son Royaume de le soupçonner de vouloir introduire le Calvinisme en Suède.

Le Roi, qui avoit déjà la même opinion de cette affaire fut charmé, que son sentiment se trouvât conforme à celui d'un personnage aussi prudent, que son Chancelier. Il combla le Député de l'Université de Heidelberg de présens, & le renvoya, après lui avoir déclaré; que des raisons très importantes ne lui permettoient pas de se mêler d'une affaire de cette nature: que les disputes de Théologie n'étoient pas de son ressort; qu'il croyoit le culte établi en Suède très bon & très conforme à la parole de Dieu; que quelques différences d'opinion sur des matières abstraites, ne méritoient peut-être pas d'être traitées avec tant d'apparat: que, depuis Constantin jusqu'à Charles-Quint, tous les Empereurs & les Rois, qui avoient voulu accorder les disputes sur quelque point de Théologie, n'avoient jamais pu en venir à bout; que chacun étoit resté dans son opinion, quoiqu'on eût employé le fer & le feu contre le parti opposé à celui que ces Princes favorisoient: que pour lui, content de chercher la vérité dans les sources de la révélation, il prioit Dieu de réunir tous les hommes par la charité, n'étant pas possible qu'ils le fussent par la foi, y ayant des choses que Dieu a voulu cacher aux hommes, & sur lesquelles on disputera sans fin, ou du moins l'on pensera diversement, dès qu'on voudra les examiner & les entendre: qu'il suffisoit aux Protestans d'être unis par le cœur, s'ils ne pouvoient l'être par l'esprit.

Telle fut la réponse de Gustave-Adolphe, sur le projet de la réunion des Protestans. Il en fit une aussi peu satisfaisante sur l'invitation qu'on lui fit d'entrer dans la Ligne (1), que les Protestans d'Allemagne avoient faite pour leur

(1) Puff. Comment. de Reb. Suec. Lib. II.

leur commune défense. Maurice Landgrave de Hesse le sollicita vivement à cette démarche, l'exhortant à ne pas exposer sa personne à tant de dangers si loin de ses Etats, & à renoncer à cette guerre de Moscovie; qui ne pouvoit qu'être funeste à des jours aussi précieux que les siens: le priant au reste d'excuser la franchise avec laquelle il lui parloit; qu'il y étoit autorisé par la volonté du feu Roi de glorieuse mémoire, qui, en qualité de parent, l'avoit prié avant sa mort d'aider son Fils de ses conseils.

Gustave fit une réponse très polie au Landgrave, l'assurant qu'il avoit pris en très bonne part les avis qu'il avoit bien voulu lui donner, qu'il l'en remercioit sincèrement; & le prioit de les lui continuer: qu'au reste la situation de ses affaires ne lui avoit point permis d'agir autrement qu'il avoit fait; qu'ayant encore bien des affaires fâcheuses sur les bras, il ne lui étoit pas possible d'entrer dans la Ligue qu'on lui proposoit, laquelle pouvoit avoir de très longues suites; que cela n'empêchoit pas qu'il ne fût bien intentionné pour leur parti; & qu'il sauroit bien en tems & lieu leur en donner des preuves: qu'en attendant il les exhortoit à être bien unis entr'eux, & à ne pas craindre les mauvais desseins de leurs ennemis.

Gustave-Adolphe auroit bien voulu pouvoir faire la paix avec les Moscovites, avant que la trêve avec la Pologne fût expirée. Il s'en falloit bien que ce jeune Monarque fût autant animé contre le Czar, que contre le Roi de Pologne. Celui-ci fondé sur ce que les Suédois lui avoient autrefois prêté serment de fidélité; traitoit d'Usurpateur le jeune Monarque, comme il avoit traité le Roi Charles IX, son Père. Il inondoit la Suède de libelles pour soulever les peuples contre lui. Il lui débauchoit tous les sujets qu'il pouvoit. Tout Suédois rebelle ou mécontent étoit sûr de trouver un asyle à la Cour de Varsovie. Gustave en avoit fait des plaintes dans la dernière assemblée des Etats à Oerebro. Les Etats indignés décréterent, qu'à l'avenir tout Suédois, qui, sorti du Royaume, sans la permission expresse du Roi, s'arrêteroit à la Cour de Pologne, seroit censé rebelle à l'Etat, & ses biens demeureroient confisqués au profit du Roi; que ceux qui étoient Protestans se feroient Papistes, seroient déchus de leur Patrimoine, qui écheroit à leur plus proche parent de la Religion Protestante; qu'aucun Catholique-Romain ne pourroit posséder de charge dans le Royaume. Ces résolutions vigoureuses de la part des Etats firent comprendre au jeune Roi, que la nation le soutiendrait volontiers, s'il entroit en guerre ouverte avec le Roi de Pologne qu'elle haïssoit. Il fut charmé de voir les esprits dans ces dispositions; car son inclination le portoit à humilier ce Prince, qui faisoit toutes les occasions de le chagriner. Mais avant que de l'attaquer à force ouverte, il s'agissoit de vaincre l'opiniâtreté des Moscovites, qui jusques-là avoient répondu d'un air assez indifférent à toutes les propositions qu'on leur avoit faites de sa part. Les Ministres d'Angleterre & de Hollande ne cessoient de travailler à cet accommodement. Pour donner plus de poids à leur négociation le jeune Roi retourne en Finlande au printemps de 1616. Mais, comme il craignoit que le Roi de Dannemark ne se fût pas scrupule de rompre la paix, pour profiter des embarras où il se trouvoit, il envoya à ce Prince le Sénateur Skytte, le même qui avoit été Précep-

teur de notre jeune Héros, homme d'esprit, savant & très habile politique. On rapporte que cet Ambassadeur (1) harangua le Roi de Danemark & son Ministère, environ deux heures de suite, & que c'étoit alors l'étiquette de la Cour de Danemark; qu'au festin que Christian donna à l'Ambassadeur de Suède après l'audience, ce Ministre tenant un grand verre à la main, se leva, harangua le Roi en Latin, & lui porta la santé de Frère de la part du Roi son maître, cérémonie alors fort usitée dans le Nord, & gage de la plus grande familiarité & de la plus étroite liaison, le Roi de Danemark se leva aussi, répondit en Latin, & fit raison à l'Ambassadeur, en acceptant avec joie l'offre de fraternité, qu'il lui faisoit de la part du Roi de Suède.

Après cette cérémonie, il n'étoit plus douteux que Christian ne voulût vivre en paix & en amitié avec Gustave-Adolphe; ce seroit un Sacrilège inoui parmi ces Peuples, que de boire *fraternité* avec quelqu'un & conserver de la haine. Le jeune Roi de Suède tranquille de ce côté-là repartit pour la Finlande au commencement de l'an 1616. & d'abord après son arrivée il convoqua les États de ce grand Duché à Helsingfors. Le Roi n'ignoroit pas que le Roi Sigismond de Pologne, avoit encore beaucoup de partisans dans cette Province, quoique pendant la courte durée de son règne, elle eut essuyé bien des malheurs, dont on pouvoit sans témérité attribuer la source au mauvais Gouvernement; mais telle est l'inconstance des peuples, qu'ils adorent ce qu'ils ont détesté & détestent souvent ce qu'ils ont adoré; oubliant aisément le passé, s'inquiétant peu de l'avenir & ne songeant qu'au présent.

Gustave connoissant les dispositions d'un grand nombre de Finlandois, & sachant d'ailleurs que les Émissaires de Sigismond avoient répandu le bruit dans tout le pays, que le Roi de Suède avoit allumé la guerre sans nécessité; que les Moscovites avoient fait ce qu'ils avoient pu pour le contenter, qu'actuellement même ils faisoient les propositions les plus avantageuses; mais qu'on ne vouloit rien écouter, parce qu'on vouloit tout avoir, & qu'on étoit bien aise de se faire une grande réputation, tint à l'assemblée un discours relatif aux fausses idées qu'on tâchoit de donner de sa conduite. Voici comme il parla (2).

MESSIEURS,

& Vous Députés des Communes,

„ Il y a quatre ans que la Providence a voulu m'appeller au Gouverne-
 „ ment des Peuples, qui composent le Royaume de Suède. Depuis ce temps-
 „ là, je me suis appliqué à connoître à fond l'état de ces Provinces & des
 „ habitans, afin de remédier à tous les abus, & procurer le bien & l'avan-
 „ tage de mes Peuples en général, & des habitans de ce grand Duché en
 „ particulier, de sorte que pendant mon règne Vous puissiez jouir du bé-
 „ néfice des Loix, de la sûreté & de la tranquillité si nécessaires à votre
 „ bonheur; autant que la difficulté des temps peut le permettre; & qu'appre-

(1) M. S. de M. A.

Suédois, d'où il a été traduit en François. M.

(2) On conserve encore la minute de ce S. de M. A.
 discours, écrite de la propre main du Roi en

nant moi-même vos plaintes & vos griefs, j'y apporte aussi-tôt les remèdes les plus efficaces, comme l'exige le devoir de ma charge. Jusqu'à présent, Messieurs, il ne m'a pas été possible de faire tout ce que j'aurois souhaité pour le bonheur de cette Province. Les guerres où je me suis trouvé engagé malgré moi, en montant sur le trône, une multitude d'affaires dont je me suis trouvé accablé dès ce moment, m'en ont empêché. Mais je n'ai pu différer plus long-tems de donner à vos intérêts la plus vive attention, & c'est dans cette vue, que j'ai désiré de Vous voir assemblés, afin de-pouvoir non seulement délibérer ensemble touchant les nécessités de cette Province en particulier; mais aussi aviser avec Vous à l'avantage Général de tout le Royaume notre Patrie commune. Et c'est en cela que je vais avec plaisir Votre promptitude, à obéir à mes ordres pour cette assemblée, & à me donner ces marques de fidélité & de zèle, dont je Vous remercie avec les sentimens les plus sincères.

Vous n'avez pas oublié sans doute, comment le Roi Sigismond de Pologne, parvenu au trône de Suède par droit de succession, a fait dès le commencement, & a toujours continué de faire tous les efforts pour Vous éloigner de la pure & véritable doctrine des Apôtres, & Vous éblouir par les ténèbres de sa Religion erronnée, tantôt employant une feinte douceur, tantôt la fraude & la violence. Pour rompre un dessein si pernicieux le feu Roi Charles, mon très honoré Père de glorieuse mémoire, s'unit avec d'autres généreux personnages, Chrétiens zélés, bons Suédois & vrais Patriotes. Alors Sigismond eut recours à des armées d'étrangers, qu'il introduisit dans le Royaume, excitant par-tout les citoyens à s'armer les uns contre les autres, & à tremper leurs mains dans le sang de leurs Frères. Il persécuta mon très honoré Seigneur & Père, & tous ceux qui s'opposoient avec lui à la tyrannie; tant qu'enfin il les obligea à prendre les armes, pour la défense de la Religion & de la cause publique. La Providence favorisa leurs généreux efforts, & les desseins de Sigismond & de sa cabale furent anéantis devant Lindköping où leur armée fut défaite. Peu de tems après ce Roi, contre ses promesses, si souvent réitérées, abandonna le Royaume, le laissant dans le trouble & la confusion où il l'avoit plongé, & ne voulant mettre ordre à quoi que ce fût.

Dès-lors les Etats, ayant à leur tête feu mon Seigneur & Père, en qualité de Successeur au trône & de Lieutenant-Général de l'Etat, auroient pu priver ce Roi de la Couronne. Toutefois ils offrirent de la lui laisser, moyennant qu'il gouvernât suivant les Loix & ses Sermens. Ils offrirent même à diverses reprises de reconnoître son Fils pour Roi, pourvu qu'il permit, qu'il fût élevé suivant les mœurs & la Religion du Royaume; mais au lieu de répondre à ces offres avec reconnaissance, il ne cessa de faire la guerre à sa patrie comme à un pays ennemi. Ce qui força enfin les Etats à le déclarer déchu de son droit d'hérédité à cette Couronne, & à intervertir l'ordre de la succession en faveur de feu mon Seigneur & Père, annulant par de nouvelles Loix les réglemens faits auparavant, tant par le décret de Norweping, que par d'autres actes publics, que le Roi Sigismond a taché d'a-

néantir, tantôt par guerre ouverte comme il a fait en Livonie, tantôt en faisant répandre dans le Royaume des Libelles diffamatoires, & des écrits séditieux, pour exciter les peuples à la révolte.

C'est dans ces libelles, dignes de la plus vile populace, que l'honneur du feu Roi & des Etats du Royaume est cruellement déchiré : c'est-là que toutes mes démarches, toutes mes actions sont dépeintes avec les couleurs les plus noires.

Mais j'ai méprisé ces indignes satyres, & satisfait du témoignage de ma conscience, je n'en ai pas moins fait toutes les avances possibles, pour engager le Roi Sigismond à une paix solide, dont les sujets de ce Royaume ont tant de besoin, pour se remettre d'une guerre si longue & si meurtrière : mais il n'a répondu à mes instances que par des paroles vagues, plus propres à aigrir les esprits qu'à les raccommorder. D'ailleurs, malgré la trêve conclue l'Été dernier par les Commissaires de Suède & de Pologne, il a redoublé ses libelles, a tâché de les répandre dans toute la Suède, en vue de Vous détacher du serment de fidélité, dont Vous vous êtes liés envers le feu Roi notre Père, & envers nous en vertu du même décret de Norkœping. Enfin il n'a cessé d'exciter les peuples de Suède à la guerre civile, dans le tems même qu'il feignoit de vouloir se reconcilier avec nous.

Je vous avertis de Vous défier des ruses de ce Prince. Il Vous flatte & Vous caresse : ses paroles sont emmiellées. Il vous promet plus de biens que Vous n'en desirez : mais c'est-là vraiment le serpent caché sous l'herbe. Il Vous plaint d'être impliqués dans une guerre ruineuse avec Vos voisins ; mais il n'a garde de Vous dire que son dessein est de Vous mettre aux prises avec Vos compatriotes, & de Vous entraîner dans une guerre civile. Il ne Vous dit pas non plus, qu'il est cause de celle que nous avons avec les Russes. En un mot, il cherche à m'enlever le cœur de mes sujets, & à Vous jeter dans les plus affreuses calamités.

Je Vous exhorte donc à être en garde contre des pareils écrits, & d'avertir Vos voisins de s'en défier. Et afin que Vous puissiez mieux connaître les ruses du Roi Sigismond, par où il est parvenu à troubler des Royaumes & des Provinces, allumer des guerres & à faire répandre le sang humain, je vais Vous crayonner en peu de mots ses pernicieux desseins ; comme il n'a fait la guerre à la Russie qu'en vue de subjuguier la Suède, & comme il est la principale cause de celle, où je me trouve actuellement engagé avec la Russie.

Le Roi de Pologne & le Nonce du Pape, n'ayant rien pu avancer en Suède & dégoûtés du peu de succès de la guerre, qu'ils avoient transportée en Livonie, saisirent avec empressement l'occasion des troubles de Russie, pour élever sur le trône de cet Empire quelqu'un qui leur fût dévoué, ou même pour en faire la conquête, afin de pouvoir ensuite envelopper la Suède de tous côtés, & obliger de se rendre à leur discrétion, après quoi ils auroient donné des Loix à tout le Nord, l'un pour le temporel, l'autre pour le spirituel.

Boriz-Fœderowiz-Goudenow régnoit en 1605. en Russie. C'étoit un homme d'une naissance obscure, que le Czar Fœdor-Iwanowitz éleva à la charge

de Grand-Ecuyer, & lui donna sa Sœur en Mariage. Il profita de la foiblesse de son Beau-Frère & devint son premier Ministre; le Czar ne conservant que le nom de Souverain. Boriz eut occasion de se faire aimer du peuple, & voyant que le Czar ne pouvoit avoir lignée, il forma le projet de s'élever sur le trône. Mais Feodor avoit un Frère cadet nommé Démétrius, qui devoit naturellement lui succéder. Boriz trouva moyen d'écarter cet obstacle en faisant mourir le jeune Prince. Le Czar étant ensuite venu à mourir sans héritier, le Peuple demanda Boriz pour Souverain, & les Grands furent obligés de dissimuler leur dépit; pour ne pas s'exposer à la fureur du Peuple, & de reconnoître Boriz pour Czar & Grand-Duc de Moscovie.

Pendant dix ans que celui-ci regna il ne put effacer les semences d'envie & de jalousie que les Grands nourrissoient contre lui. Sigismond instruit de la haine que toute la Noblesse Moscovite avoit contre Boriz, crut avoir trouvé l'occasion de bouleverser cet Etat & d'en faire la conquête à la faveur des troubles qu'il y vouloit exciter, comptant pour rien le traité d'amitié qu'il avoit fait cinq ans auparavant avec Boriz, lequel devoit durer vingt années.

Il fit donc agir un moine Apostat de basse naissance, nommé Griska de son nom de bâteme, & Otrapior de son nom de famille; c'étoit un jeune homme rusé & réputé Magicien; que Sigismond voulut faire passer pour Frère du feu Czar, faisant publier par tout de vive voix & par écrit, que c'étoit-là le véritable Démétrius, qui avoit été sauvé par ceux mêmes qui devoient le massacrer; que ceux-ci l'avoient caché dans un monastère, où il avoit été élevé jusqu'à ce qu'étant en âge de faire valoir ses droits, il s'étoit retiré en Lithuanie, pour éviter la cruauté de Boriz, exhortant tous les Moscovites à abandonner le tyran, pour se donner à leur légitime Souverain.

Sigismond engagea le Waivode de Sendomir à l'assister, comme de lui-même, sans que le Roi parût prendre aucune part à cette affaire. Ce Waivode leva en effet quelques milliers d'hommes, pour soutenir les prétendus droits de cet Imposteur. Celui-ci entra en Moscovie & mit Garnison en quelques places dont il séduisit les habitans. Les Russes sachant bien que tout ce fait n'étoit qu'imposture, s'opposèrent d'abord au faux Démétrius; de sorte que le Roi fut obligé de faire marcher plus de monde à son secours, ce qui joint à la haine & au mépris, que les Moscovites avoient pour Boriz & pour son Gouvernement, fit un si bon effet, que Boriz se vit abandonné des grands & des petits, qui s'attachèrent tous au faux Démétrius.

Le Roi de Pologne, voyant les affaires de cet Imposteur en si bon train, fit alliance avec lui, s'engagea à le mettre en possession de tout l'Empire Moscovite, à lui donner pour Femme la Fille du Waivode; à condition qu'il s'obligerait de son côté à introduire la Religion Romaine en Moscovie, & à faire tous ses efforts, pour aider le Roi à conquérir le Royaume de Suède. Telles furent les conditions de leur traité.

Cependant tout plia devant les Polonois; & soit crainte, espérance ou légèreté, tout se soumit au faux Démétrius. Boriz abandonné n'écoula que

son désespoir, & aima mieux s'empoisonner que de tomber entre les mains de son ennemi. Son fils régna pourtant quelques semaines après lui, mais il fut empoisonné avec sa Mère, & le moine du Roi de Pologne se vit Couronner Grand-Duc à Moscou.

Boriz est un exemple tout récent de la justice, que Dieu exerce sur ceux qui s'élèvent sur le trône par des meurtres & autres moyens illégitimes.

Cependant, Messieurs, Vous voyez par ce léger tableau des intrigues de Sigismond, de quelle manière il a renversé Boriz du trône, & y a placé un aventurier sans nom, & comment il a rempli la Moscovie de troubles & de confusion. De là Vous pouvez juger des projets, qu'il roule contre nous dans son esprit, projets qu'il libelle, qu'il fait répandre dans notre patrie, n'annoncent que trop visiblement, & dont le poison seroit mortel, si Dieu ne daignoit Vous en préserver. Il ne faut pas être fort habile, pour comprendre le danger où notre chère Patrie étoit exposée, tandis que ce Moine du Roi de Pologne régnoit en Moscovie. Ils étoient, comme nous l'avons dit, étroitement liés, tous les deux de la Religion Papiste; maîtres de deux grands & puissans Etats voisins de la Suède; de sorte que, si le Tout-Puissant n'avoit prévu & rompu leurs mauvais dessein, il n'étoit humainement parlant pas possible de leur résister. Mais il est dit: le sort des Empires est dans la main de Dieu; il souffle sur les projets des humains & les fait évanouir: armez-vous & vous prendrez pourtant la fuite; car Dieu est avec nous! A lui soit donc la gloire de tous nos succès.

Le faux Démétrius, parvenu à la puissance Souveraine d'un grand Empire, par l'assistance du Roi de Pologne, se dispoit à lui donner des marques de sa reconnaissance par son exactitude, à remplir ses engagements envers lui, & se préparoit à porter la guerre en Suède. Sigismond de son côté avoit engagé le Waïvode de Sandomir, à exécuter le projet du mariage du nouveau Grand-Duc avec sa Fille; d'où s'ensuivoit une étroite alliance entre les deux Empires, dont la Suède ne pouvoit manquer d'être la victime: mais la providence divine en avoit autrement ordonné. Le jour même des noces, qui se célébrèrent avec une pompe extraordinaire, Dieu suscita un Seigneur Russe nommé Basile-Iwanowiz-Suski, qui, bien instruit de toute cette fourbe, & des aventures du prétendu Démétrius, souleva le petit peuple, gagna les principaux d'entre les grands, & troubla tellement la fête, que l'Imposteur fut massacré, & Basile-Iwanowiz-Suski élevé sur le trône des Czars. Dès-lors l'amitié des Moscovites avec les Polonois cessa & fit place à la haine, à la vengeance & à une guerre ouverte, qui fut le salut de la Suède.

Ce mauvais succès ne rebuta point le Roi de Pologne. Il rassembla une grande armée, qu'il fit marcher contre les Russes; & pour mieux les vaincre, il prit le parti de les diviser, faisant courir le bruit que le même Démétrius n'avoit point été tué, qu'il s'étoit échappé dans le tumulte, & se trouvoit actuellement dans le camp des Polonois. Les Moscovites, suivant leur légèreté barbare, quittèrent en grand nombre le parti du Grand-Duc, se rendant par troupes, à l'armée Polonoise, qui s'accrut par-là à tel point

qu'elle s'avança sans obstacle jusques devant Moscou où elle assiégea le Czar, & le pressa tellement qu'il se vit obligé de demander du secours au feu Roi mon Seigneur & Père, qui n'eût garde de lui refuser, sachant bien qu'il importoit extrêmement à sa sûreté & à celle de son Royaume, que le Roi de Pologne ne subjuguât pas les Moscovites. Il envoya donc une armée, qui délivra le Grand-Duc, & qui auroit même obligé les Polonois à vider le pays, si la trahison de quelques troupes étrangères n'y eût mis obstacle, ainsi que plusieurs d'entre Vous le savent bien, pour en avoir été témoins oculaires.

Cette défection des Soldats étrangers fut si favorable au Roi Sigismond, que ses troupes s'emparèrent enfin de Moscou, y firent rendre hommage à son Fils, comme Grand-Duc, & enlevèrent Basile-Iwanowiz-Suski, qui fut renfermé dans un Cloître, pour y passer le reste de ses jours en qualité de Moine.

Il est tout simple que les Etrangers & les Suédois-mêmes, qui ne connoissent pas le fond de cette affaire, nous demandent comment il se peut que nous soyons entrés si inopinément en une sanglante guerre, avec les Russes, qui peu auparavant étoient nos amis, & à qui nous avons fourni de si puissans secours avec tant de dépenses. C'est ce qu'il est à propos d'expliquer ici en peu de mots.

Le feu Roi ayant été, comme je l'ai remarqué, obligé d'aller au secours des Moscovites, ceux-ci lui stipulèrent Kexholm avec toutes ses dépendances, en reconnaissance des risques & des dépenses, où il alloit s'engager pour eux. Mais, quoique le feu Roi eût secours & dégage le Czar d'un siège de deux ans & demi, il ne put obtenir Kexholm que par la force, & fut contraint de le faire assiéger. Enfin en étant devenu possesseur, il auroit pu se saisir du pays d'alentour, les Russes ayant déclaré peu auparavant Grand-Duc de Moscovie Uladilas Fils du Roi Sigismond : mais il se contenta d'ordonner à son Feld-Maréchal d'avoir soin, que les Frontières fussent suffisamment garnies & en état de défense. Cependant les Moscovites se repentirent bien-tôt de s'être soumis aux Polonois, qui les opprimoient de la manière du monde la plus cruelle. Ils se réunirent, assiégèrent Moscou & les Polonois qui y étoient dedans ; mais craignant de ne pas venir à bout de leur entreprise, ils écrivirent au Feld-Maréchal de la Gardie, le priant de venir à leur secours. Ce Général ordonnant à leurs instances marcha à leur secours ; mais avant qu'il arrivât les affaires des Russes changèrent de face par la routinerie des troupes Polonoises & la mesintelligence qui se mit entre les chefs. Alors les Moscovites se crurent assez forts pour démêler seuls cette fusée, & ne se mêlèrent point en peine des Suédois, ce qui les réduisit à une extrême disette de vivres, qui obligea le Général Suédois à occuper Nangarde, où il trouva de quoi rafraîchir ses troupes. Les Etats du pays alors assemblés dans cette Ville, s'étoient retirés dans la Citadelle à l'approche des Suédois. Ils députèrent au Feld-Maréchal, & offrirent de prendre pour leur Grand-Duc, l'un des Fils de mon feu Seigneur & Père. Il se fit un traité auquel accédèrent les principaux Seigneurs des autres Pro-

„ vînces , & en conséquence le Feld-Maréchal se mit en possession des autres places.

„ Sur ces entrefaites , les Polonois renfermés dans la Ville de Moscou , avoient été contraints par une terrible famine de rendre la Ville & le Château. Les Moscovites éblouis de ce succès oublièrent aussi-tôt les engagements , où ils étoient entrés avec le feu Roi ; & bien loin de vouloir l'un de ses Fils pour Grand-Duc , ils en élurent un autre , attaquèrent inopinément & massacrèrent sans quartier nos gens à Tiphini & à Angdon , où ils avoient été mis en Garnison aux instances des Naugardiens & pour leur sûreté. Ils n'en demeurèrent pas-là & ne daignèrent pas même répondre aux propositions qu'on leur fit par lettres pour un accommodement. Fiers d'avoir humilié les Polonois , & des nombreuses forces qu'ils avoient rassemblées près de Brunitz , ils regardèrent cette démarche comme l'effet de la crainte dont ils nous croyoient frappés. Mais nous leur fîmes voir qu'ils se trompoient : Je fis avancer nos troupes , qui campoient près de Naugarde , & qui attaquèrent les Moscovites à Brunitz avec tant de valeur , qu'ils s'enfuirent à vauderoute. Après cela Angdon fut emporté l'épée à la main.

„ Mais , pour faire voir que je ne prenois pas plaisir à l'effusion du sang humain , & qu'il ne tenoit pas à moi que toutes ces calamités ne fissent place à une paix solide ; je fis étant à Narva , écrire au Sénat de Russie , par le Connétable , le Feld-Maréchal & le Maréchal de la Cour , pour proposer des voies de conciliation ; & je fis expédier au Feld-Maréchal *Jesper Anderson* , & à *Magnus Martinson* des pleins pouvoirs , pour traiter avec eux au cas qu'ils eussent envie de s'accommoder ; mais ils répondirent par des paroles vagues & choquantes. En même-tems j'avois engagé le Roi de la Grande-Bretagne & les États-Généraux à envoyer leurs Ministres , pour disposer les Russes à entrer en négociation. Le tems nous fera voir jusqu'où Dieu disposera leur cœur à la justice & à la paix.

„ Mais comme il n'est pas douteux que le Roi de Pologne ne continue à faire tous ses efforts , pour réduire la Suède sous le joug des Polonois & du Pape , soit en traversant la paix avec les Russes , soit en excitant les peuples à la révolte par ses libelles ; il est nécessaire que Vous soyez bien sur Vos gardes , pour ne pas être séduit comme les Russes. Profitez de leur exemple , & souvenez-vous des malheurs , dont les révolutions sont accompagnées , sur-tout celles qui sont les suites des divisions intestines. Ne perdez jamais de vue Vos sermens & Vos promesses envers le feu Roi & envers moi ; les peines & les dangers que nous avons essuyés pour Vos intérêts. Considérez bien les raisons de cette guerre avec les Russes , & Vous verrez que ce n'a été ni le feu Roi ni moi qui l'avons allumée & continuée ; mais qu'il en faut attribuer le commencement & la durée à l'infidélité & à l'obstination des Russes.

„ Si Vous continuez , Messieurs , & Vous les Députés des Communes , à me donner , comme Vous avez toujours fait des marques de votre zèle , je Vous promets que Vous en recueillerez les premiers fruits ; & que je ne pargnerai rien pour Vous procurer la paix & rendre votre condition meilleure ; à quoi le Tout-Puissant daigne accorder sa grace.

Après

Après ce discours le Roi fit lire les propositions qu'il avoit à faire aux Etats. Ceux-ci charmés de l'éloquence du jeune Monarque, de sa franchise, & des espérances qu'il leur donnoit d'une paix prochaine & avantageuse, accordèrent tout ce qu'il demanda ; & au delà de ce qu'on pouvoit attendre d'une Province, qui avoit porté le fardeau de plusieurs guerres consécutives, & étoit encore exposée aux courses & aux invasions des Moscovites. C'est ce que les Etats de Finlande déduisirent plus au long dans une lettre fort pathétique aux Etats de Suède, où ils les exhortoient à agir de concert avec eux pour le bien Général du Royaume, d'où dépendoit le salut de chacun en particulier. Gustave-Adolphe content de voir les Finlandois aussi fidèles, & aussi zélés pour son service qu'aucun autre de ses sujets, & d'avoir reçu de leur part les promesses les plus positives de lui être à jamais attachés, & de seconder ses efforts de tout leur pouvoir, remercia l'assemblée & la congédia. Ensuite il partit de Helsingfors & se rendit à Abo où il demeura plus de trois mois, continuellement occupé à reformer les abus & à faire des réglemens, pour augmenter le Commerce de la Finlande, régler les finances, la justice & la police (1).

Gustave passa une bonne partie de l'année 1616. en Finlande parmi les occupations dont nous venons de parler. Il n'alla point à l'armée, parce qu'il s'y fit peu d'exploits, les Moscovites ayant enfin témoigné désirer sérieusement la paix ; & demandé une suspension de toute hostilité durant la négociation ; ce qui fut accordé. Ce qui déterminait le Czar & le Sénat de Moscou à en venir à un accommodement avec les Suédois, c'est qu'ils ne purent s'arranger avec les Polonois, & que, haïssant encore plus ces derniers que les Suédois, ils aimèrent mieux sacrifier quelque chose à ceux-ci qu'à ceux-là : car ils sentoient bien l'impossibilité où ils étoient de résister aux uns & aux autres en même-temps. Il est vrai qu'ils auroient bien pu prévoir, que ces deux nations ne tarderoient pas à rentrer en guerre l'une contre l'autre ; mais ils n'étoient pas assez habiles, pour combiner diverses circonstances, qui auroient fait conclure à une Cour plus éclairée, qu'en gagnant un peu de temps on se seroit rechercher par les deux partis, & qu'on seroit maître des conditions avec celui qu'on voudroit bien favoriser d'un accommodement. Les Moscovites pensèrent plus naturellement, ils craignirent que Gustave-Adolphe & Sigismond ne conclusent entr'eux une longue trêve, & ne s'entendissent peut-être même enfin, pour partager entr'eux les dépouilles de la Moscovie. Ils ignoroient qu'actuellement Sigismond pratiquoit des intelligences dans quelques places frontières, où il n'y avoit que de très foibles Garnisons, à cause de la guerre avec les Moscovites, & qu'il tâchoit de s'ouvrir par-là le chemin de la Finlande, où il comptoit de trouver encore beaucoup de partisans. Cela est si vrai, que, quand la paix eut été conclue entre la Moscovie & la Suède, Sigismond protesta (2) contre les cessions que les Moscovites avoient faites en Ingrie, lesquelles servoient de barrières à la Finlande.

(1) M. le D. Harte saute tout d'un coup de 1615. à 1617. sans rien dire du Voyage de Gustave-Adolphe en Finlande, qui est assez remarquable par la tenue des Etats & à plusieurs autres égards. En revanche il fait une

sortie sur Louis XIII. qui n'a que faire-là ; & je doute que cela réjouisse autant le lecteur qu'il paroit se l'imaginer.

(2) M. S. de M. A.

Enfin par les soins & les mouvemens que se donnaient les Ministres d'Angleterre & de Hollande, la paix fut conclue à *Stolbou* au commencement de 1617.

Il est dit dans le huitième article du traité, que le Grand-Duc Michel-Fœderowitz cede & remet à Gustave-Adolphe, dans la Seigneurie de Novogorod (1) les Fortresses & Villes, qui jusqu'à ce jour ont dépendu de Novogorod; savoir *Jamma*, *Capories*, *Jvanogorod*, & *Notebourg* avec leurs dépendances, Villes, Villages, Champs, Baillages & Hameaux distingués selon leurs justes limites avec tous leurs manans, habitans, diocèses, droits, rivages, rivières & lacs sans aucune exception. Le Grand-Duc cede tout cela au très puissant Roi de Suède, à ses héritiers & descendans, pour en jouir à perpétuité & sans nul obstacle en toute propriété.

Par l'onzième article Michel-Fœderowitz ratifie & confirme la cession de Kexholm & de tout son territoire, faite au Roi Charles IX. de Suède, par le Grand-Duc Basile-Iwanoviz, en reconnaissance des fidèles secours, qu'il en avoit reçus contre les Polonois.

Le Czar s'engage à payer la somme de cinq cens mille Rixdalers au Roi de Suède, pour les fraix de la guerre, & lui cede toutes ses prétentions sur la Livonie.

Par le dernier article les deux Princes s'engagent réciproquement de ne donner aucune aide ni assistance au Roi de Pologne, contre l'une ou l'autre des deux parties contractantes.

Par ce traité si avantageux à la Suède, les Russiens se trouvèrent entièrement séparés de la mer Baltique, & les Frontières de la Finlande, parfaitement à couvert de leurs invasions.

On ne sauroit croire quel fut le dépit du Roi Sigismond & de ses Conseillers en voyant la prospérité du jeune Roi de Suède; ils ne purent néanmoins s'en venger que par des libelles, qu'ils repandirent en Finlande & en Suède, pour décrier son Gouvernement, moyens lâches & d'autant plus ridicules, qu'ils étoient démentis par des faits que les plus simples ne pouvoient ignorer. Il écrivit même au Duc d'Ostrogothie une lettre qu'il lui fit tenir dans un cousteau (2), où il lui proposoit une union ou ligue contre Gustave-Adolphe. Mais toutes ces tentatives étoient inutiles. Les peuples adoroient ce jeune Roi, qu'ils voyoient aussi vaillant, aussi intrepide à la tête des armées, que sage & prudent dans le Gouvernement de ses Etats, les Grands l'admiroient & le respectoient, & le Duc d'Ostrogothie l'estimoit & l'aimoit à un point, que bien loin de songer à lui ravir sa Couronne, il auroit voulu en avoir dix pour les lui donner; aussi ne fit-il aucune réponse au Roi Sigismond & se contenta de remettre sa lettre au Roi de Suède, qui en la méprisant ne laissa pas de sentir quel ennemi implacable il avoit dans Sigismond; aussi étoit-il d'avis qu'il ne falloit pas s'amuser à refuter ce Prince.

Tant que nous ne répondrons au Roi de Pologne qu'à coups de plume, disoit un jour Gustave à son Feld-Maréchal Jacques de la Gardie, nous aurons toujours du dessous; il a de meilleurs écrivains que nous, qui entendent mieux l'art de calomnier; mais, si avec l'aide de Dieu nous voulons mettre ces gens-là à la rai-

(1) *Novogorod*, *Notogrod*, *Novogorod Veliki*, la Grande *Novogorod*, ou *Naugarde*, c'est la même chose.

(2) M. S. de M. A.

font, il faut leur présenter la paix d'une main, & de l'autre l'épée, & nous les verrons bien-tôt doux comme des agneaux (1).

Gustave avoit l'âme trop élevée pour recourir à des combats de plume, qui sembleroit être le partage des foibles, ou des pédans. Il ne concevoit pas de différence entre dire des injures, calomnier, médire dans un écrit, & se chanter pouille en place publique à la manière des poissardes & harangères. Il avoit assez de savoir & de lumières, pour réussir dans ce genre d'escrime; où d'ailleurs il faut plus de malignité que d'érudition; mais il n'avoit ni les tems, ni la façon de penser nécessaire à ces sortes de composition. Au lieu que Sigismond pouvoit disposer de la plume de quantité de Jésuites, & d'autres Moines accoutumés dans leurs écoles à des disputes sans fin, à des équivoques, à des jeux de mots, enfin à toutes les ruses de la chicane, ainsi qu'à dire des injures dans leurs écrits polémiques dont ils ont inondé l'Europe.

Gustave-Adolphe résolu de tirer raison par les armes de toutes les machinations, que le Roi de Pologne avoit employées contre lui, assembla les Etats à Oerebro, pour connoître les sentimens de ses peuples & les consulter, avant que de prendre aucune résolution. Le jeune Roi fit l'ouverture de cette assemblée par un discours que nous ne rapporterions point ici, ne contenant presque autre chose que ce que nous avons vu dans la harangue aux Etats de Finlande, excepté que dans ce discours il remonte plus avant dans l'Histoire de Suède, parcourt en abrégé toutes les époques remarquables, tous les fléaux dont Dieu avoit affligé les Suédois, pour les punir de leurs péchés; la grâce qu'il leur avoit faite de les tirer des ténèbres de la superstition: les moyens qu'il avoit mis en usage, pour réintroduire dans le Royaume la doctrine proscrire, employant tantôt la ruse, tantôt la violence, & excitant même les citoyens les uns contre les autres. „Voici encore, Messieurs, ajoutez-il, le même
„Sigismond & ses conseillers de sang Mrs. les Jésuites, qui excitent par
„leurs lâches écrits les Suédois à s'entrégorger encore. Voici ce Roi Mission-
„naire, qui nous amusant de l'espérance de la paix, & sous les sermens
„les plus sacrés d'observer l'amistice conclue entre nous, tâche de soulever
„toutes les puissances de l'Europe contre la Suède. Il excite Lubek & les au-
„tres Villes Hanseatiques à nous faire la guerre. Il tâche de me susciter des
„ennemis dans mon Royaume, que dis-je, jusques dans ma famille. Il s'a-
„dressé à mon Frère-même. Il écrit avec mystère au Duc d'Ostrogothie, pour
„lui inspirer des sentimens bien éloignés de son caractère. Bien-tôt ces bons
„Pères Jésuites, ne pouvant rien opérer par leurs libelles auroient recours à des
„moyens plus efficaces, tels qu'ils en ont employés contre d'autres têtes Cou-
„ronnées. Pendant ce discours tous les Députés frémissaient d'horreur. Les
„délibérations furent courtes & les résolutions unanimes. On renouvella d'abord
„le décret de la dernière Diète, qui prive tout Suédois Catholique-Romain de
„son héritage; l'exclut de tout emploi, le banit du Royaume, & enjoint à
„tous les Jésuites & autres Moines de vider la Suède dans l'espace de trois
„mois, à peine de punition corporelle & d'être traités comme rebelles & sédi-
„tieux.

(1) Dans une Let. rap. par Palsmkoeld *ed an.* 1675. p. 28.

Ensuite l'assemblée remercia le jeune Monarque de toutes les peines qu'il s'étoit données, pour procurer une paix avantageuse avec la Russie, & en même-tems elle lui communiqua le résultat de ses délibérations ; savoir que les Etats assisteroient Sa Majesté de leurs biens & de leurs vies contre le Roi Sigismond : qu'ils s'y porteroient d'autant plus volontiers, qu'ils n'étoient que trop convaincus, que ce Prince ne cherchoit qu'à endormir les Suédois, en leur offrant la prolongation de la trêve, sans convenir ni du lieu, ni du tems pour négocier sérieusement sur une affaire de cette importance ; qu'ayant agi en plusieurs occasions directement contre les articles de l'armistice, qui venoit de finir, il étoit aisé de juger que toutes ses offres, toutes ses promesses n'étoient que des leurre ; que la Lettre qu'il avoit écrite au Duc d'Ostrogothie, ainsi que les libelles qu'il faisoit répandre dans le Royaume montroient assez, que son but étoit de semer la discorde & la division entre les citoyens, qu'ils devoient à Sa Majesté, autant par le droit de la nature, que par l'hommage & le serment qu'ils lui avoient prêté ; qu'à cet égard les Etats protestoient, de la manière la plus sacrée, qu'ils resteroient inviolablement attachés à leurs engagements, & que pour faire voir au Roi Sigismond & à ses adhérens, que les Suédois n'étoient pas gens à se laisser jouer, ils n'épargneroient rien pour tirer satisfaction de leur indigne procédé.

Mais avant que d'entrer dans cette nouvelle guerre Gustave-Adolphe, jugea qu'il étoit tems de penser à se faire couronner, avec les cérémonies accoutumées en pareille occasion, cérémonies qui en imposent au peuple & lui rendent plus sacrée la personne pour qui elles se font. Celle-ci fut fixée au 12. d'Octobre de cette année 1617. Les Etats du Royaume y assistèrent. Ils prêtèrent solennellement foi & hommage au jeune Roi, parmi les acclamations d'un peuple infini, qui sembloit répéter les paroles que ses représentans prononçoient en son nom.

Gustave-Adolphe harangua à cette occasion pendant une demi heure ; son discours trop long pour trouver place ici rouloit principalement, sur ce qui étoit arrivé depuis qu'à l'âge de dix-sept ans, il avoit pris les rênes du Gouvernement ; il protesta que dès-lors il n'avoit rien de plus à cœur que le bien de ses sujets.

Les Etats le remercièrent de ses bontés envers la patrie, le félicitant de son Couronnement, & se félicitant eux-mêmes d'avoir un Roi qui, dans la vingt-troisième année de son âge, étoit un héros & un profond politique ; que la Suède avoit tout lieu de se promettre toute sorte d'avantages d'un règne qui commençoit si glorieusement ; & qu'il ne restoit plus aux Suédois que de faire des vœux continuels, pour la conservation d'un si bon & si glorieux Monarque.

Gustave-Adolphe employa le tems de la paix à se préparer à la guerre contre Sigismond Roi de Pologne, qui tâchoit de le tenir dans l'inaction, en lui proposant la paix, ou la prolongation de la trêve, sans toutefois spécifier aucun moyen pour parvenir à ce but, & sans cesser de faire une guerre clandestine. Les préparatifs du jeune Roi étoient immenses, & jamais la Suède n'avoit vu, ni tant de belles troupes, ni une si forte escadre, que celle qu'on bâtiſſoit, & qu'on équipoit dans ses ports.

Mais Gustave, en se préparant à la guerre, profitoit du loisir de la paix, pour inspirer à ses sujets le goût des sciences. Il augmenta les fonds de l'Université d'Upsal, lui appropriant même de ses Domaines & biens Patrimoniaux; ce qui la mit en état d'avoir un plus grand nombre de Professeurs & d'Etudiants, qui manquoient de moyens, pour cultiver leur génie & leur disposition. Il fit présent à la même Université de tous les livres, dont il avoit hérité de ses ancêtres, ce qui fut le fondement de cette fameuse Bibliothèque d'Upsal, dont un savant nous a donné l'Histoire (1). C'est dans cette Bibliothèque, qu'on voit le buste en marbre de notre héros, érigé par ordre de Frédéric I. Roi de Suède en 1721. en mémoire de cet illustre Fondateur (2).

C'est ainsi que Gustave-Adolphe remplissoit tous les genres de mérite dans un âge, où les Rois ne songent guère qu'à goûter les douceurs de leur état, sans en vouloir connoître les soins, dont ils se reposent sur des Ministres, qui ne songent au bien public, que subordonné à leur avantage particulier.

Gustave ne voyant plus de moyen de s'accommoder avec le Roi Sigismond de Pologne, qui cependant offroit toujours en termes vagues de prolonger la suspension d'armes, résolut de lui déclarer la guerre; mais auparavant, il ordonna à Jacques de la Gardie, alors Gouverneur d'Estonie, de déclarer au Général Polonois, que son intention n'étoit pas de demeurer plus long-tems dans l'incertitude, qu'il vouloit une déclaration nette d'abord après l'expiration de la trêve de deux ans, qui tendoit à sa fin, & qu'il entendoit absolument que le Roi de Pologne fit la paix, ou du moins une longue trêve. Surquoi le célèbre Bayle fait la réflexion suivante (3). „ C'est assurément une sincérité, qui ne se pratique plus; & où sont les Princes qui avertissent de si longue main leurs ennemis, qu'ils ont résolu de leur déclarer la guerre en un certain tems? Ceux qui loueront d'un côté la grande franchise de Gustave, ne le blâmeront point de l'autre d'avoir manqué de prudence, s'ils apprennent les grands préparatifs qu'il fit pour la guerre de Pologne, à laquelle il vouloit bien que Sigismond se préparât, puisqu'il l'avertissoit de son dessein. Ces préparatifs étoient tels qu'ils montrent bien, que Gustave avoit autant de prudence que de courage.

Comme M. Bayle n'a fait qu'un discours sur la vie de Gustave-Adolphe, qu'il n'a pas même poussé fort loin, tout ce qu'il dit de ce grand Roi sent un peu le panegyrique. A quoi bon tant exalter une action aussi simple que celle, dont il est ici question. Gustave-Adolphe s'étoit préparé à la guerre. Les préparatifs avoient été publics. Sigismond pouvoit-il les ignorer? Lui qui

(1) Olaus Celsius auteur d'une Histoire de Gustave-Vasa fort estimée, dont nous donnons peut-être un jour la traduction.

(2) On lit sur le Piédestal cette Inscription;

*Regi
Invictissimo
Gustavo
Adolpho Magnæ
Astræ C. armis
Fundatori.*

*Deus
Augustissimi Regis
FRIDERICI I.
Et Curæ
Academiæ Cancellarij.
Gust. Cransholm
Posit.*

M D C C X X I.

(3) Diss. sur Gustave-Adolphe, p. 890.

avoir de si bons espions en Suède ; & quels espions ! Il avoit inondé ce Royaume de Jésuites & d'autres Moines qui s'y tenoient déguisez , pour éviter les châtimens que les Loix décernoient contr'eux. Il ne pouvoit pas non-plus ignorer que ces préparatifs le regardoient ; la Suède n'avoit alors pas d'autre ennemi. Il étoit donc inutile de l'avertir d'une chose qu'il savoit. Aussi Gustave-Adolphe ne lui dit point ; prenez garde ; je m'en vais bien-tôt vous attaquer ; prenez vos mesures là-dessus ; préparez-vous au combat ; je veux bien vous donner du tems pour cela ; j'attendrai que vous soyez prêt , & alors je commencerai. Mais il lui dit ; qu'il doit songer à faire la paix avec lui , ou du moins une longue trêve , faute dequoi il lui déclarera la guerre. C'est-à-dire , la trêve que nous avons faite pour deux ans est près d'expirer. C'est à Vous à voir si vous voulez la prolonger , ou même la changer en un traité de paix. Pour moi , je ne demande pas mieux que de m'accommoder ; mais , si Vous ne voulez pas , je suis prêt à tout , & il faudra bien que les armes décident de nos différends. Il n'y a rien-là d'extraordinaire ; & tout ce qu'on en peut conclure , c'est que Gustave n'étoit pas d'humeur de se laisser amuser , ni de manquer de fermeté dans l'occasion. Il parle en Prince qui a le cœur haut , qui sent ses forces & son courage. Il offre la paix ; mais il ne la demande pas en suppliant : il déclare au contraire qu'il est prêt à la guerre au cas que son ennemi rejette ses offres ; & c'est pour l'engager à les accepter qu'il lui fait cette espèce de menace ; & pour se disculper en même tems des malheurs , que le refus de ses offres va occasionner. Il y a tout au plus de la fierté dans cette déclaration ; mais j'y entremets encore plus de prudence & de politique. En effet Gustave-Adolphe sentoit parfaitement que les acquêts , qu'il venoit de faire du côté de la Finlande , ne pouvoient que réveiller la jalousie de ses voisins ; que la Carelie Moscovite ajoutée à la Carelie Suédoise avec presque toute l'Ungrie , en augmentant sa puissance augmentoit aussi la haine de ses ennemis , il lui importoit de détourner les idées qu'une nouvelle guerre pouvoit leur faire naître ; comme si ce jeune héros rouloit de grands desseins dans l'esprit , & s'annonçoit comme un conquérant , qui alloit envahir tous les Etats voisins. Il lui convenoit donc de mettre le Roi Sigismond dans son tort. Il lui offre la paix , pour témoigner qu'il ne songe point à des conquêtes ; mais en même tems il lui déclare que , s'il croit le leurrer & l'amuser , il se trompe ; qu'il est en état & en résolution de l'obliger à s'expliquer. C'est comme s'il disoit aux Puissances étrangères. J'offre la paix au Roi de Pologne. S'il la refuse , il faudra bien faire la guerre ; mais il n'en faut accuser que ce Prince ambitieux & implacable. C'est lui qui roule des projets de conquête. Il veut la guerre , parce qu'il espère que les événemens lui seront favorables & qu'il pourra me dépouiller de ce qui m'appartient. Voilà au vrai quel étoit le but de Gustave-Adolphe dans les paroles , qu'il fit porter au Roi de Pologne ;

On trouve dans le court espace de la vie de ce grand Roi , tant d'actions vraiment grandes & sublimes , tant de sentimens héroïques , tant de procédés généreux , tant de grands principes , qui décèlent une âme d'une trempe supérieure , qu'il n'est pas nécessaire de relever en termes si magnifiques des choses ordinaires. Mais telle est la différence du panégyriste à l'Historien : celui-là

grossit, exagère, relève toutes les démarches de son héros : celui-ci les envisage dans leur véritable point de vue, les pèse, les examine & les réduit à leur juste valeur.

Gustave-Adolphe, voulant cependant se précautionner contre les desseins de Sigismond, donna une attention particulière à mettre ses Frontières en bon état de défense, sur-tout celles qui étoient voisines des Polonois & des Moscovites. Il envoya sa flotte sur les côtes de Courlande avec des troupes de débarquement, qui se joignirent à celles, qui étoient déjà en Livonie.

Guillaume Duc de Courlande de la Maison de Kettler, n'attendoit que l'arrivée de cette flotte, pour mettre en exécution le projet, dont il étoit convenu avec Gustave-Adolphe. Fahrenbach Gentilhomme Courlandois, brave Officier, qui avoit été fait prisonnier par les Suédois en 1601. étoit entré dans les intérêts de la Suède. C'étoit un homme intrigant, qui se méloit de beaucoup d'affaires, & qui persuada à son maître d'abandonner le parti de Sigismond, & d'embrasser celui de Gustave-Adolphe. Le Duc dissimula néanmoins jusqu'à l'arrivée de la flotte; mais, voyant un si puissant secours, il leva le masque & se mit sous la protection du Roi de Suède; à qui il remit Window pour gage de sa fidélité (1). Fahrenbach entra alors au service de ce Monarque, & ne contribua pas peu à la prise de Dunamunde, qui se rendit aux Suédois, sans beaucoup de peine, & par les intrigues de Fahrenbach, qui gagna le Commandant moyennant une somme d'argent, qu'il lui promit de la part du Roi de Suède, qui, en reconnaissance de ce service, donna le Gouvernement de cette conquête à Fahrenbach, & le fit Colonel. Dunamunde est un grand Fort situé à l'embouchure de la Duna, rivière qui sépare la Courlande de la Livonie, & se jette dans la mer près de ce Port, qui en a pris son nom : car Dunamunde signifie *embouchure de la Duna*. Ce Fort est la clé de Riga, Ville riche & qui fait un grand Commerce, capitale de la Livonie. Gustave avoit dessein de s'emparer de cette place; mais la saison étoit trop avancée, pour une entreprise de cette importance. Il falut donc renvoyer l'exécution de ce projet à un autre tems.

Sur ces entrefaites, il survint au Roi de Pologne des affaires, qui le firent repentir de n'avoir pas accepté les offres de Gustave-Adolphe.

Bethlem-Gabor Prince de Transilvanie avoit fait, quelque-tems auparavant, une irruption en Hongrie, Sigismond étroitement lié avec la maison d'Autriche, envoya un secours de troupes à l'Empereur qui servirent utilement. Bethlem piqué contre le Roi de Pologne, n'eut pas de peine à engager les Turcs & les Tartares dans sa querelle. Il déclara la guerre à Sigismond & entra dans la Moldavie, à la tête d'une grande armée composée de ses propres troupes, & de plus de quarante mille, tant Turcs que Tartares. Une partie de la Moldavie étoit alors sous la domination des Polonois. Bethlem avoit résolu de la leur enlever, & ce fut-là l'objet de son irruption.

L'occasion ne pouvoit pas être plus favorable à Gustave-Adolphe, pour humilier son compétiteur; car il ne s'agissoit pas de moins entre lui & Sigismond que de la Couronne de Suède; mais le Roi de Pologne crut devoir céder aux tems, & tâcha d'amuser le jeune Monarque par de nouvelles négociations.

(1) M. S. de M. A. P. 147.

Il eut même le bonheur d'intéresser le Roi de Dannemark dans sa querelle avec Gustave-Adolphe.

Christian parut en effet vouloir arrêter le jeune Roi dans ses progrès en Livonie. Il prit des arrangemens qui annonçoient ses desseins. Gustave-Adolphe, à qui il importoit extrêmement de n'avoir rien à démêler avec le Dannemark, tandis qu'il seroit occupé à la guerre contre le Roi de Pologne, desira de s'aboucher avec Christian pour tirer parole de lui, qu'il n'attaqueroit point la Suède, ou du moins pour sonder ses dispositions. Les Princes du Nord se virent avec moins de difficultés que ceux du midi. Ils secouent plus aisément le joug du cérémoniel, & comme ils marchent avec beaucoup moins de pompe, ils se voient aussi avec beaucoup moins de gêne; & dans ces pays, où les particuliers sont si cérémonieux, il faut peu de façons pour aboucher deux puissans Rois, & les faire aller l'un chez l'autre, sans presque aucune suite, & sans autres fraix que ceux du voyage.

Gustave-Adolphe fit pressentir le Roi de Dannemark sur le dessein d'avoir une entrevue avec lui. Mais auparavant il fit deux choses, qui ne pouvoient que lui être agréables. Il lui paya la somme entière qu'il lui devoit pour le rachat d'Elfsbourg; & consentit à une nouvelle trêve de deux ans, que Sigismond lui demandoit avec beaucoup d'empressement; car quoique Gustave connût bien le caractère de Sigismond, Prince faux, dissimulé, & peu scrupuleux sur l'article des traités, se jouant également de Dieu & des hommes, faisant servir la Religion à son ambition, & ne tenant ses engagemens qu'autant que cela convenoit à ses intérêts, il ne voulut pas qu'on pût l'accuser de profiter de l'embaras de ce Prince pour s'agrandir à ses dépens. L'invasion du Transilvain l'avoit réduit à la nécessité de solliciter ce qu'il avoit refusé. Gustave n'ignoroit pas à quel motif il devoit attribuer ce changement. Il offrit une paix équitable à son ennemi, qui ne voulut pas renoncer à ses espérances de remonter sur le trône de Suède, & se borna à une prolongation de la trêve, ce que Gustave-Adolphe accorda à condition qu'on travailleroit pendant ce tems-là à un accommodement, qui mit fin aux démêlés des deux Rois. Sigismond accepta cette condition, & nomma des Commissaires pour négocier avec ceux de Suède.

Tant de desintéressement persuada au Roi de Dannemark, qu'il n'avoit rien à craindre de l'ambition du jeune Roi de Suède, que cette passion étoit en lui subordonnée à l'amour de ses sujets, & aux Loix de l'équité.

Les deux Rois quoique d'un âge bien différent s'estimoient autant que la jalousie d'état peut le permettre. Quoiqu'ils ne possédassent pas les plus grands Royaumes du monde, ils croyoient à l'égard de leur personne, n'être point inférieurs à aucun autre Roi de la terre. Christian accepta avec joie l'entrevue que Gustave-Adolphe lui proposoit. Elle se fit sur les Frontières le 2. Mars 1619 (1). Les deux Rois se donnèrent toutes les marques extérieures de la plus sincère amitié. Ils eurent divers entretiens secrets, où il est probable

(1) Suivant le Mr. de M. Ark, qui ne nomme point le lieu de l'entrevue. M. Harte dit que les uns appellent ce lieu *Ulfbeck*, d'autres *Halmstad*. Mais il faut s'en tenir au témoi-

gnage de M. de Holberg dans son Histoire du Royaume de Dannemark. II. P. p. 666. qui dit positivement que l'entrevue se fit à *Halmstad*, le 25. de Février & dura jusqu'au 2c. de Mars.

que le jeune Roi de Suède fit sentir à Christian, qu'il lui importoit autant qu'à lui que ce fût de ne pas souffrir, que le Roi de Pologne devint en même-temps Roi de Suède, qu'outre les forces exorbitantes & les ressources inépuisables, que ces deux Royaumes réunis pouvoient fournir, Sigismond pouvoit encore compter sur celles de la Maison d'Autriche; que les desseins de cette Maison d'étendre sa domination jusqu'à la mer Baltique se manifestoit tous les jours davantage, & étoient même exécutés en partie; que le voisinage d'une puissance si ambitieuse & si redoutable étoit aussi dangereux pour le Dannemark que pour la Suède; que le Dannemark étoit même plus exposé; que la sûreté des deux Royaumes dépendoit de leur Union; que la perte de la Suède entraînoit celle du Dannemark, & tour-à-tour la perte du Dannemark celle de la Suède; que loin de se donner de l'ombrage & des craintes l'un à l'autre ils se devoient des secours mutuels; que, quant à lui, il étoit content de ce que Dieu lui avoit donné; qu'il n'aspiroit qu'à la gloire d'être aimé de ses peuples & de faire leur bonheur; qu'il voyoit leur épuisement, qu'il en gémissoit, & qu'il voudroit leur procurer la paix au prix de tout son sang; qu'il avoit fait tout ce qu'on peut exiger d'un Souverain, pour obtenir un bien si salutaire du Roi Sigismond; mais qu'il n'y avoit pas moyen de lui faire abandonner des projets, dont l'exécution n'étoit pas aussi facile que ses Conseillers le lui faisoient accroire; que lui Gustave-Adolphe n'attaqueroit jamais Sigismond; mais qu'il ne vouloit pas non plus être sa dupe, & se laisser bercer par des apparences de paix, qui ressembloient à une mauvaise guerre; que jamais il n'attaqueroit personne; mais qu'il ne se laisseroit pas outrager impunément.

La force de ces raisons, dont l'évidence sautoit aux yeux; mais encore plus la franchise, la cordialité & la confiance du jeune Roi gagnèrent le Roi de Dannemark. Il promit à Gustave-Adolphe de ne le point attaquer tant qu'il seroit occupé à se défendre, ou à poursuivre une juste satisfaction de quelque tort qu'on lui auroit fait; qu'il étoit bien éloigné de vouloir favoriser les desseins chimériques du Roi de Pologne; mais qu'il ne croyoit pas qu'il convint à ses intérêts d'abandonner la balance du Nord, & de souffrir qu'elle penchât tout-à-fait d'un côté.

Après quelques conférences dans ce goût-là, où les deux Rois s'expliquèrent avec beaucoup de franchise & de liberté, ils se séparèrent fort contents l'un de l'autre, & Christian renouvela au jeune Roi de Suède la promesse positive de ne point se mêler de ses différends avec le Roi de Pologne.

Affuré de ce côté-là autant qu'on peut compter sur la parole des Rois, Gustave-Adolphe revint très satisfait du succès de son voyage, & très résolu de ne plus ménager son ennemi, sans toutefois négliger de se précautionner autant, qu'il étoit possible sur les frontières de Dannemark, en y mettant de bonnes Garnisons; du reste il augmenta sa flotte de quelques Vaisseaux de guerre, & donna des commissions à divers Officiers étrangers, pour aller faire des levées en Allemagne & en Hollande. Enfin cédant aux sollicitations de la Reine sa Mère & des bons Suédois, qui craignoient de le perdre, avant qu'il pût leur laisser quelque héritier, il résolut de se marier & de chercher une Epouse, dans quelque Maison Souveraine d'Allemagne, dont l'alliance pût

lui être avantageuse, & qui fût de la Religion Protestante. Il n'y avoit alors que la Princesse Marie Ekônore de Brandebourg, seconde Fille de Jean-Sigismond Electeur de Brandebourg, qui pût lui convenir. Cette Princesse étoit encore assez jeune n'ayant qu'environ vingt ans, étant née en 1599. Elle avoit de l'esprit, des vertus & de la beauté (1). L'alliance de George-Guillaume son Frère alors Electeur de Brandebourg, pouvoit être fort utile à Gustave-Adolphe par rapport à ses démêlés avec le Roi de Pologne; mais c'étoit un Prince foible, peu heureux, gouverné absolument par Schwartzenberg son Premier Ministre entièrement vendu à la Maison d'Autriche, & Pensionnaire de l'Empereur (2).

Les charmes de la jeune Comtesse de Brahe n'étoient pas tellement effacés de l'esprit de Gustave-Adolphe, qu'il ne fût une beauté plus que commune, pour les lui faire entièrement oublier. On lui promettoit tout cela dans la Princesse de Brandebourg. Un nommé *Birkholt* agent du jeune Roi à la Cour de l'Electeur lui en écrivoit des merveilles. Les portraits qu'il en avoit vus lui paroissoient en effet confirmer tout ce qu'on lui disoit de sa beauté; Cependant il paroissoit balancer, & l'on a deux Lettres de lui à son agent, où il lui mande que cette affaire du mariage ne presse point; qu'il doit se borner à tâcher d'établir une bonne harmonie entre lui & l'Electeur, laquelle étoit nécessaire par rapport à ses démêlés avec le Roi de Pologne. Enfin curieux de voir par lui-même, si la Princesse de Brandebourg étoit telle qu'on la lui dépeignoit. Il partit subitement & à la fourdine pour l'Allemagne, escorté par trois Vaisseaux de guerre, sans que personne que le Chancelier Oxenstierna & quelques-uns des principaux Sénateurs, sût rien de ce voyage & s'aperçut de son absence (3). Le Roi ne prit que quelques Domestiques avec lui. Il ne vouloit que voir la Princesse; il la vit & la trouva si à son gré, que son mariage ne fut plus pour lui une affaire de politique, qu'il n'étoit pas nécessaire de presser; mais ce fut dès-lors une affaire de cœur; à laquelle il voulut qu'on mît la dernière main. Il fit donc demander la Princesse à l'Electrice Mè-

(1) Tous les Ecrivains contemporains, qui ont parlé de cette Princesse la représentent comme une beauté achevée. Il n'y a qu'à voir ce qu'en dit le Sr. Ogier dans son *itinera Suecico*. La Reine Christine en parle plus modestement dans ses mémoires. Cette Princesse, dit-elle, qui avoit quelque beauté, accompagnée des bonnes qualités de son Sexe, vécut avec le Roi dans une Union assez douce. Mais il est bon d'observer que la Reine en écrivant ceci avoit quelque mécontentement secret.

(2) Voy. les Mém. de Brand. p. 40. George-Guillaume Margrave & Electeur de Brandebourg, épousa Charlotte Princesse Palatine Sœur de Frédéric V. Roi de Bohême si célèbre par ses revers.

(3) Si M. le D. Harte avoit été à portée de consulter les Registres du Sénat de Suède, il n'auroit eu garde de mettre en doute, si Gustave alla alors étudier à Padoue ou en Allemagne. Le savaient qu'il cite, qui ne peut-être que

Nicolas Couronné Papa depuis a avancé une fausseté. Le voyage, dont nous parlons, est le premier que Gustave ait fait hors des Frontières de ses Etats; & ce voyage ne dura pas un mois. Le jeune Roi étant parti de Stockholm le 2. d'Août 1619. & y étant retourné le 20. du même mois en la même année. Voy. les Reg. du Sénat ad h. ann. p. 320. M. S. de M. A. Dans le second voyage, Gustave partit de Stockholm vers la fin d'Avril de l'an 1620. & fut de retour au mois de Juillet suivant, puisqu'on trouve encore dans les Registres des expéditions signées de sa main, & datées du 6me. de ce mois 1620. Cela est plus sûr & plus précis que la Lettre du Chevalier Dudley, que le D. Harte cite. Voy. Regitr. du Sén. ad h. ann. p. 549. M. S. de M. A. Au reste tout ce que Papa depuis raconte en son Hist. de l'Université de Padoue L. II. p. 228. sont des fables, dont on ne trouve aucune trace dans les Ecrivains Suédois.

re, & ayant obtenu son consentement & celui de l'Electeur, il repartit pour Stockholm, sans qu'à Berlin on fût rien de ce qui venoit de se passer. On convint que l'on garderoit un profond silence sur ce mariage, jusqu'à ce que la Princesse fût sur le point de partir; afin que ni l'Empereur, ni le Roi de Pologne, ne pussent le rompre par leurs intrigues & leur crédit auprès de l'Electeur. Mais le secret ne fut pas si bien gardé que Sigismond Roi de Pologne n'en fût bientôt informé. Il en fit faire de grands reproches à l'Electeur, qui eut la faiblesse de répondre dans une lettre très curieuse à *Laurent Gemlikio*, Conseiller d'Etat du Roi de Pologne, qu'il n'en savoit rien; & que, si la chose étoit véritable, il y consentoit aussi peu qu'il la pouvoit empêcher; que tout dépendoit de l'Electrice sa Mère à qui il convenoit de disposer de sa Fille.

Gustave-Adolphe étant de retour en Suède, fit les arrangemens nécessaires pour son prochain mariage, & se disposa à faire une nouvelle course à Berlin, qu'il exécuta au commencement de l'année suivante; étant parti de Stockholm le 28. d'Avril 1620. pour Elfsnaben, où il trouva Jean-Casimir Comte Palatin du Rhin son Beau-Frère, qui avoit pris les devans. Celui-ci ayant congédié tous ceux qui ne devoient pas être du voyage, alla à la rencontre du Roi à quelques lieues de la Ville, & le soir même ces deux Princes furent à bord du Vaisseau, qui les devoit transporter sur les côtes Méridionales de la mer Baltique (1). „ Etant arrivé (c'est le Roi lui-même qui parle) tout inconnu à Berlin le matin d'un Dimanche, je fus droit à l'Eglise où étoit la Cour, & y entrai durant le Sermon que le Ministre prononçoit devant l'Electeur & sa famille. Je me mêlai parmi les Cavaliers & les Officiers de la Cour, & aussi-tôt chacun commença à me regarder avec une curiosité, qui témoignoit assez qu'on auroit bien voulu savoir qui j'étois. Je m'assis & commençai à écouter tranquillement le Prédicateur. Il avoit pris pour texte la parabole du mauvais riche & du lazare. Il établit dans son exorde que le monde étoit un théâtre, où chacun de nous joue une espece de Comédie; que Dieu, qui est Tout-Puissant, distribue différemment les rôles que chaque acteur doit jouer. Il cita pour exemple les deux personnages de la parabole en question, exhortant tous les Chrétiens à y faire attention, & à si bien jouer leur rôle sur le théâtre de ce monde, que, quand la mort aura tiré le rideau & terminé la Comédie, nous obtenions du maître du spectacle, qui est Dieu, la Couronne de gloire, & des spectateurs, qui sont les Anges & les Saints, les applaudissemens que méritent les justes. Ensuite il divisa son Sermon en deux parties; dans la première il examina la nature du vice qui avoit attiré la condamnation sur le mauvais riche : dans

(1) On a un fragment du Journal de ce voyage écrit de la propre main du Roi. On le trouve dans *Palmiskæld* qui l'a copié sur l'original-même. Il n'est pas vrai que le Roi prit le nom de GARS. à la Cour de Berlin, comme le dit D. Harte, qui confond le tems & les lieux. Le Roi signoit ordinairement G. A. R. S. en abrégant les mots *Gustavus-Adolphus Rex Suecie*. C'est de-là qu'il prit occasion de dire

qu'il s'appelloit *Gars*. On verra tout-à-l'heure en quel lieu & comment cela arriva. Le Sr. Thomas Fuller auteur Anglois dit que Gustave-Adolphe en voyageant prenoit le nom de GARS; mais cela ne doit pas s'entendre de la Cour de Berlin, & ce nom n'étoit fait que pour le public. Voy. Th. Fuller, *Life of Gust. Ad. in his Holy State*.

„ la seconde il vouloit montrer quelle avoit été la conduite du lazare: mais
 „ il renvoya cela à une autrefois. Le tems ne lui permettant pas de pousser
 „ plus loin ses réflexions.

„ Le Sermon fini, on congédia toutes les personnes inutiles. On me condui-
 „ sit dans les appartemens, où je fis mon compliment à l'Electrice, qui me
 „ répondit avec beaucoup de dignité. De-là je fus conduit dans la Chambre
 „ du Duc de Courlande, où la conversation roula sur ce qui m'étoit arrivé
 „ dans mon voyage.

„ Je dinai avec la famille Electorale, n'y ayant à table d'autres Cavaliers que
 „ le Duc de Courlande & moi. Je fus placé à table entre les deux Electrices.

„ Pendant que le jeune Roi de Suède faisoit l'amour à Berlin, le Prince Palatin
 son Beau-Frère étoit parti pour retourner dans le Palatinat, & pour aller faire
 un tour dans le Duché des Deux-Ponts, où étoient tous ses plus proches
 parens. Gustave-Adolphe lui avoit promis de l'y joindre bien-tôt, & en effet
 ayant pris tous ses arrangemens avec l'Electeur de Brandebourg & l'Electrice
 sa Mère par rapport à son mariage, il partit pour la Cour de Heidelberg.

Voici ce que Rusdorff, Ministre de l'Electeur Palatin, raconte dans ses Let-
 tre au Chancelier Oxenstierna, & au Sr. de Gruen Assesseur de la Chambre
 Impériale à Spire, de ce qui lui arriva avec le jeune Roi, qui gardoit l'inco-
 gnito à la Cour Palatine.

„ Le Roi ayant voulu, dit-il, aller voir le camp du Marquis de Baden en
 „ Alsace, je lui tins compagnie, le prenant toujours pour un Officier Suédois,
 „ comme il le disoit lui-même. J'eus la satisfaction de l'entretenir long-tems
 „ & librement. Chemin faisant il observa plusieurs belles Seigneuries & terres,
 „ & demanda à qui elles appartenoient; ayant appris que la plupart, recon-
 „ noissoient des Ecclésiastiques pour Seigneurs & Propriétaires. *Ab! dit-il, si ces*
 „ *Messieurs-là avoient affaire au Roi mon Maître, il y a long-tems qu'il leur*
 „ *aurait appris quel est l'esprit de leur Etat, la modestie, l'humilité & l'obéissance.*

Rusdorff ajoute, qu'ils s'entretenirent ensuite des grandes qualités qu'on attri-
 buoit au Roi de Suède, & du goût qu'il avoit pour les Belles-Lettres: qu'en-
 suite il lui témoigna combien il étoit surpris que les Etats du Royaume, ne
 l'eussent pas encore engagé à se marier, insinuant que la Princesse Catherine (1)
 Sœur de l'Electeur Palatin son maître, étoit de toutes les Princeses Protestan-
 tes celle qui conviendrait le mieux au Roi de Suède; qu'il y avoit de la con-
 formité entre ces deux Princes quant à la Royauté (2) l'un la disputant au Roi

(1) Rusdorff dit, que cette Princesse ne
 connoissant pas le Roi de Suède, qui, mêlé avec
 d'autres Cavaliers de la Cour, suivoit les Prin-
 ces & les Princeses dans une promenade, &
 s'étoit approché pour entendre ce qu'on disoit,
 prit cette liberté en mauvaise part, & s'écria
 en François: *il faut avouer que ces Suédois sont*
bien hardis & bien impolis! M. S. de M. A.
 Les Manuscrits de Rusdorff se trouvent à la Bi-
 bliothèque du Landgrave de Hesse en quatre
 Vol. in fol. Ce sont des mémoires & des né-
 gociations, & il y a un Vol. de Lettres au
 Chancelier Oxenstierna.

(2) N'en déplaise à M. de Rusdorff, cette
 comparaison étoit très déplacée, & même très
 inexacte. Ce n'étoit pas Gustave-Adolphe qui
 disputoit la Couronne, mais à qui on la dis-
 putoit. Il étoit possesseur, & le Palatin ne l'é-
 toit pas. Tous les Suédois s'accordoient à re-
 garder Gustave comme leur seul Roi légitime,
 & à défendre ses justes droits au péril de leurs
 vies & de leur fortune. Il n'en étoit pas de
 même des Bohêmes. Ils étoient divisés en
 sectes & en factions, & les troupes de l'Empe-
 reur étoient au milieu de la Bohême.

de Pologne, l'autre à l'Empereur. A quoi le Roi avoit répondu, que le Roi Frédéric ne devoit pas douter de la bonne volonté du Roi de Suède. Mais que lui Rusdorf avoit répliqué, qu'il étoit difficile que Gustave-Adolphe pût venir au secours du Roi de Bohême, vu l'éloignement & la disette d'argent dans les pays du Nord. Le Roi l'interrompant, lui dit „ Mr. de Rusdorf, les mines de Suède sont les plus riches de l'Europe, & ce Royaume abonde en diverses autres choses très propres à être converties en argent comptant. La conversation étant ensuite tombée sur la Religion Catholique, continue Rusdorf, j'observai que mon compagnon de voyage la détestoit. Il me conta qu'à son passage par Erfurth, il avoit donné un ducat à un Prêtre pour dire la Messe, dont il étoit curieux de voir les Cérémonies : qu'aussi-tôt le Prêtre n'avoit pas fait difficulté de lui vendre à si vil prix tous les mystères de sa Religion, par où l'on pouvoit juger des sentimens & des mœurs de ces Sacrificateurs. Enfin je fis entendre au prétendu Officier Suédois, que le Roi-Electeur mon Maître pourroit bien un jour m'envoyer en Suède, auquel cas je serois bien aise de savoir son nom, pour renouveler notre connoissance. *Je m'appelle GARS, me dit-il, & je suis Capitaine dans les troupes du Roi mon Souverain. Si jamais la fortune Vous amène en Suède, je me serai un vrai plaisir de Vous rendre tous les services qui dépendront de mon petit pouvoir.*

„ Peu de jours après j'appris que M. GARS étoit le Roi de Suède lui-même, avec qui je m'étois entretenu si familièrement : que le nom qu'il s'étoit donné faisoit les lettres initiales de *Gustavus-Adolphus Rex Sueciae*. Ce Rusdorf étoit d'une famille Noble originaire de Bavière; il étoit né dans le Palatinat. Son esprit, son savoir, qui étoit fort grand, & plus encore ses talens pour les affaires, l'avoient fait envoyer comme Ministre Plénipotentiaire en Angleterre. Il rendit dans la suite de bons services à l'Electeur Palatin son Maître, auprès de Gustave-Adolphe avec qui il entretenoit toujours un Commerce de Lettres, & dont il reçut une pension annuelle. Après la mort de ce grand Roi, son zèle pour la Suède diminua. Il traversa de toutes ses forces le Chancelier Oxenstierna dans la direction des affaires, & prétendit que les Princes Protestans d'Allemagne pouvoient se passer de la protection de la Suède; mais il ne réussit point dans ses projets. Il mourut à la Haye en 1640.

Cependant Gustave-Adolphe étoit parti de Heidelberg, pour retourner dans son Royaume, emportant les regrets de toute la Cour Palatine, & en particulier de la Princesse sa Sœur & de la Princesse Catherine, qui l'ayant mieux connu, ne le trouvoit plus si indiscret qu'il lui avoit paru, avant qu'elle fût qu'il étoit le Roi de Suède. Elle le trouvoit même fort à son gré & n'auroit pas été fâchée d'être accordée à un jeune Roi, dont la réputation étoit déjà si éclatante, & dont la bonne mine relevoit merveilleusement l'éclat de la Couronne. En effet Gustave-Adolphe étoit un des hommes de la plus haute taille qu'il y eut dans tout son Royaume, assez dégagée à l'âge où il étoit alors; mais avec toutes les marques de devoir être un jour chargée de trop d'embonpoint; & c'est ce qui arriva; car sur la fin de sa vie, cet embonpoint s'accrut tellement qu'il en étoit incommodé; & cela joint à sa haute

taille, faisoit que, quand il étoit armé, il y avoit peu de chevaux assez forts de reins pour le pouvoir porter. *Il étoit beau Prince*, dit la Reine sa Fille dans ses mémoires; *mais trop gros & trop replet; ce qui commençoit à l'incommoder.* Tous les traits de son visage en gros composoient une très agréable physionomie. Ses yeux étoient grands d'un gris clair & très vifs, avec un mélange de fierté & de douceur; son front large sembloit être le siège de la raison. Son nez finissoit un peu en ligne courbe, & l'on peut dire qu'il avoit les yeux & le nez d'un aigle. Il y avoit dans tout son air je ne sais quoi de fier, de grave, de pensif, & en même-tems de gracieux. Il sembloit que l'intrepidité de son âme, la grandeur de ses vues, le discernement des moyens, tout cela se peignît en même-tems sur son visage. Tout son air, toute sa personne, annonçoit un héros; sa physionomie un guerrier également Soldat & Capitaine; en un mot un Roi aussi capable de déployer tous les ressorts de la politique, que de vaincre à la tête d'une armée.

Le Roi étant de rétour en Suède fit partir le Chancelier Oxenstierna pour Berlin, & une escadre fit voile en même-tems des ports de Suède, pour transporter la Princesse Marie-Eléonore de Brandebourg jusqu'à Calmar où elle arriva le 7. d'Octobre 1620. accompagnée de Mde. l'Electrice sa Mère & de quelques Domestiques en petit nombre; le Roi ayant eu soin de former sa Maison à Stockholm.

Cette Princesse fit son entrée publique dans cette capitale le 25. de Novembre de la même année; le mariage se fit immédiatement après, & elle fut Couronnée Reine tout au commencement de l'année suivante. Comme la Religion entroit toujours pour beaucoup dans toutes les actions publiques de Gustave-Adolphe, il voulut que son mariage fut célébré par un Jubilé universel en mémoire de ce que la Suède, avoit été délivrée cent ans auparavant de la tyrannie spirituelle & temporelle des Etrangers. Jamais mariage, entre personnes de ce rang ne fut plus heureux, & plus marqué de plaisirs, que celui de ces nouveaux Epoux. Ils s'aimèrent toujours de la plus vive tendresse, ne pouvant vivre long-tems l'un sans l'autre, & se donnant réciproquement les plus grandes marques d'attachement.

Cependant le Roi ne se livroit pas tellement aux douceurs de l'Hymen, & aux fêtes dont on le célébroit, qu'il n'eût un œil attentif aux démarches du Roi de Pologne son implacable ennemi. Il voyoit ce Prince occupé dans la Moldavie & la Valachie contre les Turcs & les Tartares, & peu en état de lui nuire: mais il voyoit aussi la trêve de deux ans près d'expirer, & Sigismond rejetant toutes propositions de paix & de prolongation de trêve; ce fut ce qui l'engagea à faire les plus grands efforts pour porter un si rude coup aux Polonois, qu'ils fussent enfin forcés de donner les mains à un traité définitif.

Jamais la Suède n'avoit encore vu une aussi puissante flotte que celle que Gustave-Adolphe préparoit pour cette guerre, où il ne s'agissoit pas de moins que de la ruine de l'un ou de l'autre de ces deux Puissans Rivaux. Mais peu s'en fallut que la main d'un scélérat ne délivrât le Roi de Suède de son plus cruel ennemi. Le Roi Sigismond étant à Varsovie courut le plus grand risque de perdre la vie.

Un Gentilhomme Polonois nommé *Piecharski* entreprit de tuer ce Roi (1), lorsqu'il iroit à l'Eglise. La raison, qui le pouffoit à cette abominable action, est, dit-on, qu'il avoit conçu une violente haine contre le Roi, parce qu'il n'approuvoit point son Gouvernement, lui reprochant de n'aimer que la Musique & la Chymie, & d'avoir manqué deux fois par sa négligence le trône de Moscovie. On ajoute à ces motifs Généraux des motifs particuliers. On dit que le Roi, à la requête de quelques personnes de grand crédit, qui lui avoient persuadé que ce Gentilhomme étoit sujet à de violens accès de folie, lui avoit donné des tuteurs pour administrer son bien. Quoiqu'il en soit, un jour que le Roi traversoit l'avant-cour de la Grande-Eglise, pour aller à la Messe, accompagné de ses gardes & de ses courtisans, le meurtrier qui l'attendoit avec une petite hache d'armes à la main, & qui s'étoit avantageusement posté, lui en donna deux coups avec tant de vitesse que peu de gens s'en apperçurent. Le Roi tomba ayant un coup à la joue & l'autre à l'épaule, dont aucun n'étoit mortel. Un Musicien Italien de la Chapelle du Roi, qui vit frapper ce Prince, & qui ne savoit pas un mot de Polonois, se mit aussi-tôt à crier en sa langue *Traditore! Traditore! au traltre, au traltre*. Comme les esprits étoient alors remplis de la guerre avec les Tartares, on crut que l'Italien crioit *Tartares, Tartares*, & aussi-tôt la terreur saisit tellement les esprits que chacun ne pensa plus qu'à la fuite. Le peuple sortit en foule de l'Eglise & courut çà & là. Peu s'en salut que dans cette bagarre le meurtrier n'échappât: mais le jeune Prince Uladislas eut le tems de le saisir & de l'arrêter à l'aide de quelques Courtisans. On le conduisit aussi-tôt en prison, & peu de jours après il reçut la récompense que son crime méritoit.

Avant que la flotte Suédoise mit en mer, Gustave fit une nouvelle tentative auprès du Roi de Pologne, pour l'engager à une nouvelle prolongation de la trêve, ou même à un traité de paix; &, en attendant sa réponse, il assembla les Etats du Royaume, pour les préparer à la scène qui alloit s'ouvrir, & leur demander leurs avis dans une affaire si délicate, & leur appui pour en assurer le succès.

La harangue qu'il prononça en cette occasion est une des plus belles qu'il ait jamais faites. Il y développe parfaitement cette prudence qui régla toujours ses actions; cette équité qui les éclaire, cette sagesse qui les dirigea. Ce n'est pas un guerrier follement enivré de sa valeur, de sa capacité, du nombre & de la beauté de ses troupes, qui croit que tout va plier devant lui, qu'il va renverser les uns, faire peur aux autres, écraser ceux qui oseront s'opposer au torrent de ses Victoires, & qui au bout du compte se trouve chargé de la haine publique, de la jalousie des plus Puissans Rois, & accablé d'ennemis, dont son ambition, sa suffisance, ses hauteurs, ses mépris, sa confiance en ses forces, ont grossi le nombre & rapproché les intérêts opposés. C'est un Roi-Philosophe qui combine tout, qui discute avec ses amis tout ce qu'il a à craindre & à espérer; qui regarde la guerre comme un grand fléau, & qui ne s'y veut résoudre qu'après avoir tenté tous les moyens de l'éviter, & dans

(1) Voy. là-dessus les Ecrivains suivans *Paulus Piascius*, *Stanislas Kabierzycko Kabienicki*, *Adolp. Bracelius*. &c.

l'unique vue de se défendre contre un ennemi implacable qui en veut à sa Couronne. On en jugera par ces traits de sa harangue aux Etats (1).

„ Quiconque veut, dit-il, suivre l'exemple des Gouvernemens sages, doit mettre tout en usage pour procurer la paix, & la tranquillité aux peuples qu'il gouverne, & quand le calme sera une fois rétabli parmi eux, il ne doit rien oublier pour le maintenir, & pour empêcher qu'on ne retombe dans les mêmes troubles & les mêmes dangers.

„ Il doit si bien employer le tems de la paix, que l'honnête homme puisse prospérer dans ses Etats, que les traces funestes de la guerre soient effacées, & que la prospérité commune succède aux calamités publiques.

„ J'avoue, Messieurs, que, depuis que j'ai commencé à régner, je n'ai pas été assez heureux pour éviter la guerre, & procurer tout le bien qu'on doit attendre d'un bon & sage Roi. Mais Vous êtes témoins que la bonne volonté ne m'a pas manqué. J'ai proposé cet objet dans les précédentes Diètes. J'ai entamé plusieurs négociations pour parvenir à ce but salutaire; j'ai même fait intervenir la médiation des Puissances Etrangères.

„ Vous n'ignorez pas, Messieurs; qu'entre le Roi de Pologne & moi, il s'agit d'une controverse d'Etat, qui d'ordinaire ne se termine que par la ruine d'une des deux parties intéressées.

„ Néanmoins le Tout-Puissant a daigné benir les démarches, qu'on a faites pour la paix avec le Dannemark & la Russie, & nous avons conclu un nouvel armistice avec le Roi de Pologne; de sorte que le premier objet a été rempli en partie.

„ Mais la difficulté qu'il y a eu à parvenir à cet accommodement n'égale peut-être pas celle qu'il y a à entretenir la paix, qui en a été la suite, & qui demande peut-être plus de prudence, & plus de circonspection, à cause de la mauvaise manière d'agir entre les voisins, qui est presque passée en habitude, de s'inquiéter l'un l'autre, d'où il peut facilement résulter une guerre ouverte. Surquoi je ne puis Vous dissimuler, qu'il y a déjà des plaintes réciproques entre nous & le Dannemark, & que nous ne sommes pas encore bien d'accord avec la Russie sur le réglemeut des limites, d'où il est à craindre qu'elle ne se repente des cessions, qu'elle a été forcée de nous faire.

„ Quant au Roi de Pologne, il est évident qu'il est question entre lui & nous, de la cession de la Couronne & du Royaume de Suède, ce qui rend cet objet encore plus intéressant, & l'accommodement plus difficile. Cependant la paix est un si grand bien, qu'il ne faut rien négliger de ce qui peut nous le procurer, & sacrifier toutes nos passions à un objet si salutaire. Implorons donc tous la bénédiction du Ciel sur les avances que nous faisons, pour parvenir à un si grand bien. Mais, comme le succès en est incertain, puisque, comme dit le proverbe, on ne peut vivre en paix, qu'autant que le voisin le permet, mettons nous en état de résister à l'ennemi, & tâchons d'obtenir la paix en nous préparant à la guerre.

Nous

(1) Tirés du Recueil des Manuscrits que Palmstœld a copiés sur les originaux de Gustave-Adolphe. M. S. de M. A.

Nous avons déjà vu plus haut que Gustave-Adolphe, s'étoit rendu maître du Fort de Dunamunde près de Riga en Livonie, & qu'il en avoit donné le commandement au Colonel Fahrenbach : mais ce Fort retomba bien-tôt au pouvoir du Roi Sigismond par la trahison de cet Officier, qui se rendit lui & son Fort à ce Prince. Fahrenbach étoit Courlandois, ou Livonien de naissance ; Soldat de fortune, qui s'étoit poussé par son courage ; homme d'ailleurs ambitieux, sans foi, ni scrupule : servant en même-tems deux Princes ennemis, l'un de l'épée, & l'autre de la plume ; Officier, & Espion tour-à-tour. Il attaquoit d'une main, & prenoit de l'argent de l'autre. Les Suédois l'avoient fait prisonnier en 1601. en Livonie (1) & le Roi Charles l'avoit détenu assez long-tems en Suède. Enfin ayant été relâché, il passa au service du Duc de Courlande, qui, s'étant mis sous la protection de la Suède, recommanda Fahrenbach à Gustave-Adolphe, qui, le connoissant pour un brave Soldat, lui confia le commandement de sa conquête. On croit, non sans quelque apparence de vérité, que sa trahison ne fut qu'une feinte concertée entre le Roi & lui ; mais on ne dit pas quel étoit le but d'un concert si extraordinaire. S'il m'est permis de conjecturer après tant d'habiles gens, je dirai que Gustave-Adolphe vouloit peut-être se servir de cet homme, pour engager Sigismond à entendre à la paix, en lui faisant considérer l'impossibilité de résister à la fois au Roi de Suède, aux Turcs & aux Tartares, ou pour être averti des forces de son ennemi, de ses projets, de ses mouvemens & de ses ressources. Quoiqu'il en soit, il est certain qu'on vit Fahrenbach passer du service du Roi de Suède à celui du Roi de Pologne ; rentrer ensuite en grace auprès du premier, qui lui confia même une grosse somme d'argent pour aller lever 3000. homme en Hollande : mais il mangea & joua cet argent, & entra au service de l'Empereur, d'où il entretenoit toujours un commerce de Lettres avec le Roi de Suède, il voulut même en 1632. raccommoier ce Prince avec l'Empereur, & pendant qu'il travailloit à cet accommodement, il attaqua les Suédois dans Bamberg avec un succès, qui étonna le Roi & le mit en grande colère. Pour appaiser ce Monarque, il lui offrit de le rendre maître d'Ingolstadt, & en effet il avoit disposé Cratz qui commandoit dans cette place à la livrer aux Suédois sous des conditions avantageuses : mais cette affaire manqua par des événemens imprévus. L'Empereur, content de ses services & persuadé de sa fidélité, lui donna le Gouvernement de Ratisbonne. Mais peu de tems après ce Monarque informé de la perfidie de Fahrenbach, le fit arrêter, & ayant été convaincu d'avoir entretenu une correspondance illicite avec les ennemis de Sa Majesté Impériale, il fut condamné à perdre la tête, & mené pour cet effet sur la place de Ratisbonne. Là, étant monté sur l'échafaut, sans être lié, cela n'étant pas alors d'usage à l'égard des Officiers de rang, il lui prit un si furieux accès de rage qu'il sauta tout-à-coup en bas de l'échafaut, arracha la Hallebarde des mains d'un des Soldats de la garde, & se ruant sur la troupe il tua quatre Soldats, avant qu'on pût lui porter un seul coup, tant son action avoit été vive & rapide, à la fin il fut terrassé, percé de mille coups & son corps déchiqueté à coups de sabre,

(1) Loopen, Hist. Suec. p. 353.

Gustave-Adolphe porte la guerre en Livonie. Description de cette Province, & abrégé de ses révolutions. Siège de Riga. Prise de cette Place. Discours de Gustave aux Magistrats. Expulsion des PP. Jésuites. Apologie des habitans. Réponse remarquable de Radziwil. Mort du Prince Charles-Philippe Frère de Gustave-Adolphe. Naissance de Christine. Arrivée du Roi de Suède devant Dantzic. Diète générale en Pologne. Paroles remarquables du Roi de Suède au sujet de Grotius. Discours de ce Prince aux Etats de son Royaume. Trêves & ruptures entre lui & le Roi de Pologne. Etablissement d'une armée perpétuelle en Suède. Sévérité remarquable de Gustave-Adolphe sur le fait des duels. Tentatives de Sapich pour surprendre Riga. Bethlem-Gabor épouse la Sœur de la Reine de Suède. Invasion de la Prusse par Gustave-Adolphe. Prises de diverses places. Bataille près de Meau. Conférences commencées & rompues. Retour de Gustave-Adolphe en Suède. Résolution remarquable des Etats de son Royaume au sujet du Roi Sigismond. Exploits de Komiecpolsky. Retour de Gustave-Adolphe en Prusse.

LA guerre étant devenue inévitable par l'obstination du Roi de Pologne, les troupes Suédoises se rendirent de tous côtés à bord de la flotte, qui devoit les transporter en Livonie. Ces troupes formoient une armée de vingt-quatre mille hommes, la plupart Infanterie la meilleure qu'il y eût peut-être alors en Europe. Elles étoient commandées par le Roi en personne, ayant sous lui Jacques de la Gardie, Horn, Banner (1), Oxenstierna, Wrangel & Ruthren Ecossois de nation, tous Capitaines, dont les noms sont célèbres dans l'Histoire des guerres de ce Siècle.

La Livonie, dont la conquête étoit l'objet de cet armement, est située sur la mer Baltique, qui la borne au couchant, & sur le golfe de Finlande qu'elle a au Nord. Au Midi elle a la Prusse & la Courlande, dont elle n'est séparée que par la Duna, & à l'Orient elle est bornée par l'Ingrie & la Seigneurie de Pleskow. Ce pays n'a commencé à être connu des peuples méridionaux que dans le XII. Siècle, & par conséquent ce ne fut que dans ce tems-là qu'il reçut la foi Chrétienne. Le second Evêque qu'il y eut fonda la Ville de Riga. Il appela à son secours les Chevaliers Portecépée, contre une partie des habitans encore idolâtres & barbares, ou plutôt il appella ces Chevaliers pour seconder de leur épée les exhortations qu'il leur faisoit. Ces Chevaliers ayant été incorporés par le Pape à ceux de l'Ordre Teutonique, la Livonie demeura plus de trois cens ans sous la Puissance du Grand-Maître de cet Ordre, qui y tenoit un Maître particulier lequel en étoit comme le Gouverneur. Mais en 1513. Guillaume de Plettemberg qui en étoit Maître particulier secoua le joug de l'Ordre, se fit Souverain de la Livonie, & fut fait Prince de l'Empire, s'étant accommodé avec Albert de Brandebourg, Grand-Maître de l'Ordre Teutonique, à qui il paya une grosse somme d'argent.

Guillaume de Furstemberg, Prince de Livonie & Grand-Maître des Che-

(1) C'est ainsi que les Suédois écrivent ce nom que les Historiens François écrivent *Banner*.

valiers Livoniens embrassa la Religion Luthérienne. Sigismond II. Roi de Pologne de la Maison de Jagellon, saisit ce prétexte pour s'emparer de la Livonie, & l'annexa à la Pologne. La paix ayant été rétablie dans le pays, sous la médiation de l'Empereur, les habitans commençoient à respirer, lorsqu'Ivan-Basilowitz Grand-Duc de Moscovie, y fit une irruption à la tête d'une nombreuse armée, s'empara de plusieurs places, porta par tout la terreur & le ravage, prit le Maître de l'Ordre prisonnier & l'emmena en Moscovie.

Guillaume Kettler fut élu à sa place, & se voyant hors d'état de résister aux Moscovites, il implora l'assistance du Roi de Pologne de concert avec les Etats de la Province.

Sigismond se prévalant de leur embarras ne consentit à prendre les armes, pour les secourir qu'à condition que la Livonie demeureroit unie à la Pologne & au Grand-Duché du Lithuanie. Quelque dure que fût cette condition, on aima mieux l'accepter que de devenir esclaves des Moscovites. Le traité portoit que la Livonie seroit unie à perpétuité à la Pologne: & que le Roi de Pologne la défendrait de toutes ses forces, non seulement contre les Moscovites, mais contre tout autre ennemi.

Pour consoler Kettler de ce qu'il perdoit en Livonie, Sigismond le créa Duc de Courlande & de Semigallie, & lui donna l'investiture de ce Duché, qu'il devoit tenir à titre de fief du Royaume de Pologne.

Après cela Sigismond chassa les Moscovites de la plupart des places dont ils s'étoient rendus maîtres. Les troubles, dont ce pays étoit agité, engagèrent la Ville de Reval à se mettre sous la protection du Roi Eric de Suède, dont nous avons parlé au commencement de cette Histoire.

Il y eut alors deux partis en Livonie; celui du Roi de Pologne, & celui du Roi de Suède. Ce dernier prétendoit avoir autant de droit sur ce pays que le premier, & s'empara de Habfal, Lehal, Pernau, & de divers autres lieux d'où il chassa les Polonois. Mais ce qui augmenta la Puissance du Roi de Suède dans ce pays fut le mariage de son Frère puîné Jean Grand-Duc de Finlande, qui épousa Catherine Sœur de Sigismond II. Roi de Pologne. Le Prince Suédois prêta à ce Roi plus de 100. mille thalers, & pour sûreté de cette somme Sigismond lui engagea plusieurs Places & Châteaux en Livonie. Le Roi Eric seignant d'être mécontent de ce mariage, accusa son Frère d'avoir fait une alliance préjudiciable à la Couronne de Suède, & l'obligea à lui livrer les places que Sigismond lui avoit cedées pour nantissement.

Eric & Sigismond étant morts, le Grand-Duc de Moscovie s'avisâ d'ériger la Livonie en Royaume & d'en investir Magnus Duc de Holstein; mais Jean Roi de Suède se ligua avec Etienne-Bathori Roi de Pologne, pour chasser les Moscovites de toute la Livonie. Après la mort de Sigismond II. les Polonois avoient élu le Duc d'Anjou Frère du Roi de France, qui les ayant bientôt quittés, eut pour Successeur Etienne-Bathori, qui s'unit avec le Roi de Suède contre les Russes. Les armes de ces deux alliés eurent d'assez heureux succès; mais les Suédois furent pourtant les plus favorisés de la fortune. Etienne-Bathori craignant que le Roi de Suède ne s'emparât de tout le pays, s'accorda avec le Moscovite, & fit un traité fort avantageux en vertu duquel il devoit rester maî-

tre de toute la Livonie. Mais les Suédois se maintinrent dans leurs conquêtes.

Après la mort d'Etienne-Bathori, les Polonois élurent pour leur Roi Sigismond Fils de Jean Roi de Suède, & lui firent promettre que son Père Jean rendroit tout ce que les Suédois possédoient en Livonie; mais rien ne put obliger le Roi Jean à acquitter la parole de son Fils.

Sigismond ayant succédé à son Père au trône de Suède, ne put jamais obtenir des Etats l'évacuation des places, qu'il s'étoit engagé de procurer à la Pologne, & Charles Duc de Sudermannie ayant été élevé au trône de Suède de la manière que nous avons vu, la Livonie devint le théâtre d'une sanglante guerre entre ce Prince & son Neveu.

Cette guerre fut continuée sous Gustave-Adolphe, sans aucun succès marqué de part ni d'autre, & elle fut même interrompue par différentes trêves. Enfin au commencement de l'an 1621. Gustave-Adolphe arriva avec toute sa flotte à l'embouchure de la Duna, dans le dessein d'assiéger Riga place importante, qui lui ouvroit l'entrée de la Pologne.

La Ville de Riga Capitale de la Livonie, est situé sur le bord Septentrional de la Duna ou Dzwina, dans une grande plaine à environ deux lieus au-dessus de l'embouchure de cette rivière dans la mer Baltique (1). La rivière baigne les murs de cette Ville, & forme un très bon port à son embouchure, dont l'entrée est défendue par la Forteresse de *Dunamunde*. La Ville est si marchande, que les maisons y sont presque autant de boutiques. Les vivres y sont en abondance & à grand marché, comme dans tout le reste de la Livonie. Elle fait un Commerce considérable avec l'Angleterre & la Hollande, & avec toutes les Villes de la mer Baltique. Les Moscovites y apportent quantité de marchandises de leur pays, lorsque la neige ou la glace est assez forte pour porter les traîneaux.

Les Chevaliers de Livonie, le Magistrat & le Clergé de la Ville ayant embrassé le Luthéranisme, l'Archevêché de Riga fut éteint en 1566. les biens Ecclésiastiques sécularisés & rendus Héréditaires, & Sigismond II. à qui la Ville s'étoit soumise, consentit à cet arrangement. Mais Etienne-Bathori voulut rétablir la Religion Catholique-Romaine dans Riga, & y introduisit les Jésuites qu'il mit en possession de l'Eglise de St. Jacques, & leur fit bâtir un Collège. Il y envoya même un Gouverneur, pour commander dans toute la partie de la Province, qui reconnoissoit la domination des Polonois. Charles IX. Père de Gustave-Adolphe attaqua inutilement Riga en 1605. & 1609.

Au moment que la flotte de Gustave-Adolphe alloit entrer dans l'embouchure de la Duna, il s'éleva une tempête, qui la mit en grand danger. Toute l'expérience, tous les soins, toute l'activité des deux Amiraux Gyldenheim & Flemming ne purent empêcher qu'elle ne fut dispersée, & plusieurs Vaisseaux endommagés dans leur mâture. Enfin le vent se calma, la mer s'appaisa, & la flotte se rassembla en peu de tems & vint jeter l'ancre dans la rade malgré

(1) Selon M. le D. Hantz, p. 49. cette rivière passe au milieu de la Ville & la partage en deux parties inégales, & son embouchure n'en est qu'à un demi-mille Anglois.

Tout cela est bien peu exact. Il dit au même endroit quelle est défendue par un beau port. Un port qui défend une Ville cela est assez nouveau.

le canon du Fort de Dunamunde. Le débarquement durant trois jours, pendant lesquels on mit à terre toutes les troupes tant Infanterie que Cavalerie, les Tentes, les Bagages, l'Artillerie, les Munitions, les Vivres; en un mot tout l'artirail nécessaire pour une grande entreprise: & en effet le siège de Riga n'en étoit pas une médiocre. La Ville étoit bien munie de toutes choses pour une longue défense; fortifiée de bons Bastions, de fossés pleins d'eau vive & profonds, de demi-lunes & de tous les autres ouvrages suivant le goût de ce tems là, outre un Château ou Citadelle, où il y avoit une Garnison particulière, des troupes réglées tant à pied qu'à Cheval. Celle de la Ville étoit suffisante pour une bonne défense. Les Bourgeois y avoient joint encore quatre cent vieux Soldats enrôlés, à leurs dépens outre leur propre milice; & quoique leur Ville fût attaquée par un Prince de leur Religion, & que leur Roi eût agi contre leurs privilèges, en confirmant ce qu'Etienne-Bathori avoit fait dans leur Ville à l'égard de la Religion, ils se montrèrent zélés pour leur Roi jusqu'à l'entousiasme; & se défendirent avec tant d'opiniâtreté, que, si Sigismond avoit pu les secourir efficacement, il est douteux que le Roi de Suède, fût venu à bout de son entreprise. Heureusement pour ce jeune Héros. Les Turcs au nombre de 300. mille venoient de faire une irruption sur les terres de Pologne du côté de Choczim. Sigismond ne pouvoit leur opposer que soixante mille hommes, dont il donna le commandement à Chodchewiz Général de Lithuanie, vieux & expérimenté Capitaine très capable d'arrêter ce torrent d'Infidèles, qui menaçoit toute la Pologne.

Dès que tout eut été débarqué le Roi fit attaquer le Fort de Dunamunde (1), qui se rendit, après une courte résistance.

Alors maître du fleuve, & sa flotte postée à l'embouchure, rien ne pouvoit retarder les convois de vivres & de munitions, qui lui venoient incessamment de la flotte en remontant la rivière; ni passer pour secourir la place par eau, soit en y faisant entrer des troupes ou d'autres secours, dont elle pouvoit avoir besoin.

L'armée Suédoise vint camper à une lieue de la Ville dans les Dunes, ayant la rivière à l'Orient.

On travailla aussi-tôt à une ligne de circonvallation, où Gustave-Adolphe ne dédaigna pas de mettre la main, pour hâter l'ouvrage par son exemple. On le vit plusieurs fois durant ce siège remuer la terre, la pioche ou le hoyau à la main, soit pour animer les travailleurs, soit pour entretenir, par cet exercice violent, son corps dans cette force, & cette vigueur si nécessaire à un guerrier.

Toutes les troupes qui formoient le siège & le blocus de Riga étoient partagées en quatre Corps ou quartiers. Celui du Roi consistoit en 6000. hommes de pied & 800. Chevaux. Là servoient le Prince Charles-Philippe Frère du Roi, Oxenstierna, Horn, Banner & le Comte de Mansfeld. Celui du Feld-Maréchal Jacques de la Gardie, étoit à la droite de celui du Roi, & consistoit en deux bataillons de Gardes à pied, trois Régimens d'Infanterie fai-

(1) M. Harte fait attaquer ce fort après la prise de Riga. Quelle apparence que Gustave-Adolphe laissât cette place derrière lui, qui pouvoit facilement incommoder la communica-

tion avec sa flotte, & couler à fond les barques qui remontoient le fleuve, pour lui apporter des vivres & des munitions.

fant en tout 4,500. hommes d'Infanterie & trois cens Chevaux. Wrangel commandoit le troisième Corps, consistant en son Régiment d'Infanterie, celui du Colonel Ruthren, & 700. hommes de Cavalerie. Enfin Seaton Officier Ecossois commandoit le quatrième & le moindre.

Il seroit difficile de peindre ici la vigilance, la prévoyance, la constance & le courage infatigable du jeune Roi de Suède. Soit que son humeur guerrière lui fit regarder les heures du repos comme autant de momens qu'il déroboit à sa gloire, soit qu'il ne voulût pas donner le tems au Roi de Pologne de rassembler des forces suffisantes, pour traverser son entreprise, on peut dire qu'il en pressoit l'exécution avec une ardeur étonnante. Il passoit des nuits entières dans la tranchée, où il ne dormoit que deux heures à terre. S'il se retiroit dans son quartier, ce n'étoit qu'après avoir fatigué tout le jour; & loin de s'y livrer à un long sommeil, à peine le jour commençoit à poindre, qu'il étoit à Cheval, allant visiter les quartiers, s'informant de tout, & entrant dans les plus petits détails, persuadé que l'art de la guerre étant le soutien & la gloire d'un Etat, il n'y a rien de petit, & que ce qui paroît l'être, est la base du grand; qu'une armée où les petites choses sont négligées, est comme un corps politique, qui ne se conduit par aucune règle fixe, & laisse tout faire au hazard; ou comme une Société qui laisse les terres en friche, sous prétexte que l'agriculture est un métier vil & méprisable, & qui aime mieux mourir de faim que de labourer la terre. Que les Officiers apprennent donc de ce grand Roi, que dans leur métier il n'y a rien de petit, parce que tout y mène au grand; qu'ils apprennent de lui que la vigilance est la partie essentielle de l'homme de guerre; qu'une vie molle, oisive, & paresseuse est la source de toutes les surprises & des déroutes qui en sont la suite; que l'âme en cet état n'a que des pensées lâches, que le Corps est énérvé, foible, languissant, incapable du moindre effort; que l'esprit n'imagine rien que de frivole, & que le cœur est le jouet de toutes les passions les plus basses: que nos Généraux apprennent de ce Héros la tempérance, la sobriété, la simplicité dans les habits & dans leurs meubles; qu'ils renoncent à ce luxe Asiatique, à ce train de Satrapes, s'ils ne veulent pas que leur maître ait le sort de Darius, & leur Patrie celui de la Perse. Gustave-Adolphe n'étoit pas seulement constant, infatigable, mais sobre, tempérant, ne se nourrissant que de viandes communes, sans aucun de ces assaisonnemens que la volupté a inventés, pour être l'écueil de la fanté & de la bonne constitution.

On peut aisément se figurer qu'un Roi aussi actif que Gustave-Adolphe, qui se trouvoit par tout, exposoit très souvent sa vie; aussi courut-il de grands risques durant ce siège. Une fois se trouvant au poste de Seaton, il s'approcha tellement du danger que se trouvant au-milieu de ses Soldats, plusieurs furent tués à ses côtés. Une autrefois un coup de canon tua le Colonel Stackelberg, si près de lui que le sang jaillit sur ses habits. Quand on lui faisoit de très humbles remontrances là-dessus, il répondoit en riant: que les Rois ne mouroient guère dans les combats, ni dans les sièges (1).

(1) *At tanta strenuitate erat Gustavus, ut vulgo jactaret apud suos, vix esse, ut reges ulli in praeliis caderent, nec id fieri solere.* Ogier. *Iter Suecicum.* p. 292. On attribue à-peu-près la

Malheureusement ce héros ne fut que trop la preuve du contraire; & s'il est le modèle des Rois dans ses constitutions civiles, politiques, économiques & militaires, dans ses mœurs, dans ses vertus morales & Chrétiennes, il seroit dange-reux qu'il eût beaucoup d'imitateurs parmi les Souverains, dans sa façon de penser sur les dangers où il s'exposoit tous les jours.

Quoiqu'il en soit; Gustave esperant d'annexer Riga à ses autres possessions en Livonie, n'avoit garde de vouloir ruiner une Ville si opulente. Il envoya trois fois de suite un trompette, pour sommer le Commandant & le Magistrat, offrant la plus belle Capitulation qu'on pût désirer. Les deux premières fois, le trompette fut renvoyé, avec ordre de dire au Roi qu'on se défendroit jusqu'à la dernière extrémité; la troisième, il fut renvoyé sans réponse.

Le Roi piqué de ce procédé fit redoubler le feu des batteries, & jeter une quantité de bombes telle qu'on n'en avoit jamais encore vu, même dans le pays où l'usage de ces machines destructives avoit été inventé.

La Garnison & la Bourgeoisie continuoient à tenir bon, se reposant sur les promesses du Roi Sigismond, qui leur faisoit esperer un prompt secours. Mais quelque envie qu'eût ce Prince de leur tenir parole, cela ne lui fut pas possible.

Tout ce qu'il put faire fut de rassembler environ dix mille hommes de pied & quatre mille chevaux, dont il donna le commandement à Chriftoffe-Radziwil, Petit-Général de Lithuanie (1). & l'un des principaux Seigneurs de Pologne. Radziwil partit à la tête de sa petite Armée, & fit toute la diligence possible, pour arriver avant que Riga pût avoir capitulé. Il arriva en effet; mais ayant reconnu l'Armée de Gustave-Adolphe, il la trouva si bien postée, ses lignes si bien construites, si bien gardées, défendues d'une artillerie si nombreuse, qu'il ne crut pas même devoir songer à les attaquer. Il se borna donc à faire divers mouvemens pour attirer les Suédois hors de leurs retranchemens, pour jeter quelques troupes dans la place, ce qu'il auroit pu faire aisément avec une cavalerie, telle que celle des Polonois, dont les mouvemens sont prompts comme l'éclair. Mais il eut beau se remuer, les Suédois restèrent immobiles, se contentant de bien garnir leurs lignes, & de se préparer à tout événement sans cesser de canonner la place & les troupes du secours.

Les assiégés tentèrent deux fois de faire passer un nombre de bateaux au de-là de la Duna, pour recevoir le renfort & le faire entrer par eau dans la place. Cette entreprise étoit conduite par un Officier Irlandois, nommé Burk: mais elle n'eut aucun succès. Les batteries que le Roi avoit fait dresser sur la rive, empêchèrent les bateaux de passer dans la crainte d'être tous coulés à fond. Radziwil, qui s'étoit avancé sur la rive gauche de la Duna, fut salué par l'artillerie Suédoise, qui l'obligea à s'éloigner. Enfin, tout cet appareil se termina à une escarmouche, qu'il y eut le lendemain avec les postes avancés, après quoi les Polonois se retirèrent, & le siège continua avec plus de vivacité que jamais.

même pensée à Charles-Quint, qui disoit, à ce qu'on prétend, que les coups de canon, ni les coups de mousquets n'étoient pas faits pour les Rois.

(1) Et non pas Général de la Petite Lithuanie, comme s'exprime très improprement

le D. Harte dans son *Hist. of the Life of Gust. Ad.* p. 52. Il y a une faute considérable dans la traduction Allemande de son ouvrage; c'est qu'au lieu de dix mille hommes de pied on n'y en donne que mille à Radziwil: *Das Leben Gust. Ad.* p. 83.

Pour couper toute communication à la Ville, le Roi fit attaquer le Fort de Kobber situé vis-à-vis de Riga, la Duna entre deux, lequel fut emporté en peu de tems. Enfin, la brèche étant faite au corps de la place, le Roi fit de nouveau fommer le Commandant & le Magistrat; & sur leur refus, il fit attaquer une demi-lune, nommée la demi-lune de Sable. Elle fut emportée sans beaucoup de peine; mais les assiégés en se retirant firent jouer une fougade, qui fit sauter environ cent soldats Suédois, ce qui n'empêcha pas qu'on n'y fit un bon logement. Gustave avoit un bon nombre de Dalecarliens accoutumés à fouiller dans la terre, pour en tirer les métaux dont leur pays abonde, il les employoit avec succès à éventer les mines des assiégés, à faire des contremines, & à élargir les brèches.

Résolu de donner l'assaut au corps de la place, il inventa une espèce de pont volant, connu depuis sous le nom de *gallerie*, pour le passage du fossé plein. C'étoient des planches jointes ensemble & fortement clouées à des tonneaux, qu'on arrêtoit à des pieux par des cables depuis la contrescarpe jusqu'aux débris de la brèche. Ces planches étoient couvertes de toile goudronnée pour empêcher qu'on ne glissât. Au-dessus il y avoit une espèce de couvert formé d'un blindage de planches & de fascines, pour garantir les troupes des coups de mousquets tirés d'enhaut.

Le détachement destiné pour l'assaut étoit commandé par Seaton & par Horneck, le même qui dans la suite fut condamné à mort pour lâcheté, dans le tems que Gustave étoit en Allemagne, & pour qui la Reine obtint grace à force de prières.

Les Soldats étoient si brûlans de zèle & de courage, qu'au lieu de défilér les uns après les autres sur la machine, ils s'y jetèrent en foule & avec tant de précipitation que les planches rompirent sous leurs pieds, & plusieurs d'entre eux tombèrent dans le fossé. Le Colonel Seaton même se cassa une jambe, qu'il falut ensuite lui couper; & la garnison acheva le lendemain de détruire tout l'édifice.

Le Roi abandonna cet ouvrage, & fit travailler les mineurs. Cependant il commanda trois mille hommes pour attaquer la demi-lune de Sable. Cette troupe étoit composée de l'élite de l'armée, & commandée par ce qu'il y avoit de plus brave & de plus capable au monde, c'étoient Horn, Banner, Chappelles Officier François d'un mérite distingué, & Muster Ecoffois.

Les assiégés avoient mis pour défendre cette demi-lune, tout ce qu'ils avoient de meilleur en Soldats & en Officiers, & ils y avoient fait passer des munitions & de l'artillerie en abondance, avec leurs meilleurs canonniers. L'assaut fut des plus rudes & des plus sanglans. Banner & Horn furent dangereusement blessés, le fils de Chappelles, jeune homme de grande espérance, y fut tué en combattant jusqu'à la dernière goutte de son sang. Les Suédois furent repoussés, après avoir fait les derniers efforts, & avoir combattu comme des lions. Leur perte fut considérable; & le Roi, pour consoler Horn & Banner, leur envoya le cordon de l'Ordre de Suède.

On étoit alors au commencement de Septembre, & il y avoit près de quatre semaines que le siège duroit. Mais en récompense le rempart étoit miné en plusieurs endroits. Le fossé à demi comblé de décombres & de fascines, & le Roi faisoit travailler à deux nouvelles galeries, plus solides que la première.

Pi-

Piqué de la longue résistance de la place, de l'air de hauteur, dont on avoit répondu aux sommations & aux offres de conditions avantageuses, il disposa tout pour un assaut général au moment que les mines auroient joué, résolu ensuite d'abandonner la Ville au pillage (1). Mais le Prince Charles-Philippe, le Chancelier Oxenstierna, la Gardie, & quelques autres des principaux Seigneurs du Royaume, furent d'avis de faire encore une tentative pour engager la Ville à capituler, en faisant avvertir les habitans du danger qui les menaçoit, & leur accordant six heures pour se déterminer.

Le Roi céda aux prières de tant d'illustres personnages, & suivit leur conseil.

Les habitans qui voyoient la garnison affoiblie, sans espérance d'être secourus, leur Roi embarrassé avec les infidèles, leurs murailles ouvertes d'un côté, & le reste près de sauter en l'air, leur Ville menacée des funestes suites d'un assaut, consentirent enfin à envoyer des otages, & à convenir d'une capitulation.

Le Roi en envoya de son côté dans la Ville, & la capitulation fut réglée sur un pied avantageux pour les habitans, & pour la garnison. Celle-ci obtint les honneurs militaires, & ceux-là la confirmation de tous leurs privilèges.

Le Roi entra dans la Place par la porte de Sekalia le 16. de Septembre, & se rendit à l'Eglise de St. Pierre, où le *Te Deum* fut chanté au bruit de l'artillerie.

Le Magistrat avoit envoyé auparavant une nombreuse députation, pour remercier le Roi de ses bontés, & lui jurer une fidélité inviolable. *Oubliez, leur dit le Roi, tous vos procédés peu réguliers envers moi, votre obstination à vous défendre, lorsque vous étiez sans espérance de secours, vous avez agi par un bon motif. Oubliez aussi tous les discours indécents, toutes les satyres insolentes que des mal-intentionnés ont répandues contre moi, pour me rendre odieux aux habitans de Riga. Il est au-dessous de moi d'en rechercher les auteurs. Je n'exige de vous que le même degré de fidélité que vous avez eu pour mon Cousin le Roi de Pologne; & bien loin de vouloir diminuer vos privilèges, je serai bien plutôt porté à les augmenter.*

Le vingt-cinquième de Septembre, tous les Ordres de la Ville prêtèrent foi & hommage au vainqueur.

Ce fut ainsi que la Ville de Riga éprouva les effets de la clémence du Héros Suédois. Il n'excepta de ses grâces que les Pères Jésuites, qui durant le siège avoient témoigné plus de zèle qu'il ne convenoit à leur état; ayant animé le peuple par des discours & des écrits peu mesurés, & tramé diverses conspirations. Le Roi leur fit dire qu'ils eussent à vider la Ville dans huit jours, & à n'y jamais plus revenir, leur faisant entendre en même tems que leurs intrigues lui étoient connues, qu'ils se mêloient de trop d'affaires, & qu'il ne lui convenoit point de laisser dans une Ville nouvellement conquise des gens aussi remuans, & aussi séditieux qu'ils l'étoient.

Si ces Religieux n'avoient éprouvé ces fortes d'expulsions que de la part des Puissances Protestantes, ils pourroient, abusant de l'ignorance de la multitude, en faire honneur à leur prétendu zèle pour la Religion Catholique; mais on sait qu'ils ont éprouvé les mêmes désagrémens de la part de diverses Puissances très Catholiques, & qu'ils ne doivent s'en prendre qu'à leur conduite peu sou-

(1) M. S. de M. A. add. p. 161.

mise, & peu affectonnée aux Gouvernemens, où ils n'ont pas toute l'autorité & tout le pouvoir qu'ils ambitionnent. Ce n'est pas ici le lieu de rappeler des faits anciens & modernes, qui justifient assez les résolutions vigoureuses qu'on a prises de tems en tems contre ces Messieurs. Les quatre parties du Monde ont été & sont encore actuellement le théâtre où ils jouent des rôles assez extraordinaires.

Les habitans de Riga jugèrent à propos de publier une apologie de leur conduite, pour se justifier envers le Roi Sigismond des calomnies, dont on commençoit déjà à les noircir dans son esprit, comme s'ils n'auroient pas assez témoigné de zèle & d'attachement à son service.

D'abord ils se plaignoient (1) qu'on avoit fait peu d'attention à leurs remontrances sur le danger que couroit leur Ville d'être assiégée, vu les préparatifs qui se faisoient en Suède : qu'on leur avoit répondu froidement que le Palatin de Wilna, qui se trouvoit alors en Podolie, étoit chargé de tout ce qui regardoit la défense de la Livonie. Ils ajoutoient, que Gustave-Adolphe avoit été plutôt de Suède devant Riga, que le Prince Radziwil n'y étoit arrivé de Pologne; & que, quoique celui-ci eût assez de troupes pour jeter du secours dans la place, il n'avoit jamais pu en approcher, parce qu'on avoit laissé au Roi de Suède tout le tems nécessaire, pour fermer toutes les avenues, tant par terre que par eau.

Ils finissoient en exaltant la clémence du Roi de Suède, qui ne leur avoit pas même reproché leur opiniâtre résistance, & qui au contraire avoit eu la magnanimité de confirmer tous leurs anciens privilèges, & de leur dire en termes exprès, que si, dans l'espace de trois ans, il pouvoit parvenir à une paix durable avec le Roi Sigismond, il consentiroit volontiers à ce prix qu'ils retournassent sous sa domination, à condition qu'ils conservassent toujours les privilèges, dont il venoit de leur assurer la jouissance: qu'enfin celui qui étoit cause de la perte de leur Ville en répondroit un jour devant Dieu.

Le Roi de Pologne ne jugea pas qu'il fût de sa dignité de répondre à cet écrit; il en laissa le soin au Prince Radziwil, qui leur adressa une lettre pleine de plaintes amères, & de récriminations, & quant à ce qu'ils disoient de la magnanimité du Roi de Suède, il répond, qu'il est bien aisé d'apprendre qu'il s'est comporté en Prince Chrétien, ce qui, ajoute-t-il, n'est pas un petit mérite (2).

Après la prise de Riga, Gustave-Adolphe marcha en Courlande. Le Due de ce nom étoit secrètement dans les intérêts du Roi, & nous avons vu ailleurs que peu de tems auparavant, il s'étoit mis sous la protection de ce Mo-

(1) Cette Apologie étoit datée de Riga du 20. Sept. 1621. Loccenius l'a rapportée fort au long, & c'est de tous les Historiens celui qui s'est le plus étendu, sur les circonstances du siège de cette Ville. V. Locc. Hist. Sueciae p. 537.

(2) Il me semble que c'est-là le sens de ces paroles, *celebrare eus insignem victoris clementiam, se non invitum audivisse de eo, tanquam Christiano Principe; quom per se non exigua virtus sit.* Loccen. p. 543. M. Harte, qui apparemment n'avoit pas ce passage sous les yeux,

fait dire au Prince Radziwil, qu'il n'étoit pas fâché d'apprendre que le Roi de Suède étoit Chrétien. „ That he was not displeased to hear that the „ King of Sweden was a Christian. p. 56. Le même Auteur dit à la même page, que la Ville de Mittau étoit alors un fief du Royaume de Pologne; mais tout le Duché de Courlande a toujours été ainsi depuis le don que Sigismond-Auguste fit de ce Duché à Guillaume Kettler, Maître des Chevaliers de Livonie, ainsi que nous l'avons remarqué ci-dessus.

narque; mais la crainte d'être dépouillé de son Duché par les Polonois l'avoit obligé à changer de parti, du moins en apparence. Le Roi feignant de le regarder comme un ennemi déclaré, s'empara de Mittau, & y mit deux mille hommes en garnison, sous le commandement de Wrangel. Mittau est la capitale de la Courlande, c'est une assez grande Ville, mais presque sans défense. Gustave, en y faisant entrer ses troupes, déclara au Duc, qu'il ne prétendait pas qu'elles fussent à charge à ses sujets, ni retenir la moindre chose de son pays; qu'à la paix il lui rendroit tout; mais qu'en attendant la raison de guerre ne lui permettoit pas d'agir autrement; & qu'il ne pouvoit porter la guerre chez ses ennemis, sans passer par la Courlande, & par conséquent sans s'en emparer pour quelque tems.

Quoique victorieux, le jeune Roi ne cessoit d'offrir la paix à Sigismond, qui toujours livré à de mauvais conseils, ne pouvoit se résoudre à un traité définitif. Cependant il se voyoit pressé d'un côté par les Turcs & les Tartares; de l'autre, il voyoit son jeune Antagoniste à même de porter la guerre dans ses Etats. Il avoit beau se cacher à lui-même le danger qu'il couroit, il ne le sentoit que trop. Enfin, après bien des irrésolutions, il prit encore le parti de demander une nouvelle suspension d'armes, pour jusqu'à la fin de l'année suivante (1622), à condition que Gustave évacueroit la Courlande, moyennant quoi tout resteroit *in statu quo*.

Le Roi ayant accepté ces conditions, rappella les deux mille hommes qu'il avoit mis dans Mittau, sous le commandement de Wrangel, & ayant fait rembarquer le reste de son armée, il reprit le chemin de son Royaume; après avoir aussi pourvu à la défense de Riga.

A peine il y étoit arrivé qu'il apprit la mort de son Frère Charles-Philippe, jeune Prince de grande espérance, que le Roi aimoit tendrement, & par le sentiment de la nature, & par reconnaissance pour l'attachement qu'il avoit pour sa personne & pour l'Etat, ce dont la perte lui étoit d'autant plus sensible, que n'ayant point d'enfant il le regardoit comme devant être son Successeur. D'ailleurs il envisageoit cet événement, comme très propre à éloigner la paix, étant aisé de prévoir que le Roi de Pologne redoubleroit ses intrigues & ses efforts, à mesure que ses espérances devenoient mieux fondées, & acquéroient un nouveau degré de probabilité. Ce qu'il y eut de consolant pour le Roi, c'est que la même année que mourut l'Héritier présomptif de la Couronne de Suède, sa Sœur, Epouse du Prince Palatin, accoucha de Charles-Gustave, qui fut Roi de Suède sous le nom de Charles X. (1).

De retour à Stockholm Gustave s'appliqua à augmenter ses finances. Dès l'an 1620. on avoit mis un impôt sur le bled & sur le bétail; mais cet impôt n'avoit pas produit tout ce qu'on s'étoit imaginé. Le Roi jugea à propos de substituer à cet impôt ce qu'on appelle *accise*, qui est une taxe sur tout ce qui se consomme, tant pour le boire que pour le manger. C'est proprement un droit d'entrée sur toutes les denrées imaginables (2). La nouveauté de la chose fit,

(1) M. Harte l'appelle *Charles-Louis* p. 14. Il se trompe en cela comme en une infinité d'autres choses. Son Père n'étoit pas non plus

Prince Palatin de Lauterberg, mais des Deux-Ponts.

(2) M. S. de M. A.

d'abord murmurer le peuple, à qui cet impôt étoit très onéreux, mais après ces premiers mouvemens d'impatience, chacun consentit de bonne grace & avec joie ; tant étoit grand l'amour qu'ils avoient pour leur Roi, leur confiance en son affection pour ses peuples & en ses lumières.

Les difficultés qui s'étoient élevées entre les Suédois & les Danois, firent aussi l'objet de l'attention de Gustave-Adolphe. Tout fut réglé à l'amiable, & même les affaires du Roi de Dannemark étoient alors en une telle situation, qu'il ne demandoit pas mieux que de conserver la paix avec la Suède. Il s'engagea même à ne pas permettre qu'on levât des troupes dans ses Etats, pour le service du Roi de Pologne, & que les vaisseaux de ce Prince passassent le Sund, pour aller acheter des munitions de guerre dans les ports de la Mer Baltique.

Après cela Gustave attendit patiemment la fin de la trêve, & se prépara à recommencer la guerre avec vigueur. Il est étonnant que le Roi Sigismond, après tant de revers, convaincu d'ailleurs de sa foiblesse, se soit obstiné si long-tems à refuser la paix. Il espiroit sans doute que la fortune se déclareroit, enfin en sa faveur & des qu'il voyoit qu'elle se déclaroit pour son adversaire, il demandoit, non pas la paix, mais une suspension d'armes. Rien ne prouvoit mieux le caractère ambitieux de ce Prince, & en même tems l'impuissance où il étoit de soutenir avec quelque succès, une guerre qu'il n'avoit, ni la volonté de finir, ni les moyens de continuer.

Perfidé que, tant qu'il n'auroit pas une flotte pour transporter une armée en Suède, il ne lui seroit de rien d'avoir encore quelques partisans dans ce Royaume ; mais que, si au contraire il pouvoit mettre en mer des forces suffisantes, pour faire tête à celles de Gustave-Adolphe, non seulement il éloigneroit la guerre de ses Etats ; mais peut-être viendrait-il à bout de changer les dispositions de la Nation Suédoise, qui voyant tout d'un coup la fortune se déclarer pour son ancien Roi, perdrait l'estime & l'affection qu'elle avoit pour Gustave, & rejetteroit sur lui les malheurs dont elle seroit la victime : rien en effet n'est plus capable d'aliéner le cœur des peuples, que, quand ils voyent qu'au lieu de la gloire & des conquêtes, dont ils s'étoient flattés, ils sont exposés aux maux que la guerre traîne après soi, que leurs campagnes sont désolées, leurs maisons pillées & brûlées, leurs moissons enlevées, leurs provisions dissipées, & qu'on leur enlève leurs enfans, leurs Domestiques & jusqu'à leurs Chevaux & leur bétail. C'est alors que les esprits reçoivent de nouvelles impressions, que le mécontentement succède à l'amour, le mépris à l'estime, & que chacun accuse l'humeur guerrière du Prince, l'imprudence de son Conseil, & que tous se dégoûtent de son Gouvernement.

Il faut bien que le Roi de Pologne, comptât beaucoup sur ces sortes de révolutions, pour rejeter obstinément toute proposition de paix, & vouloir encore tenter le sort des armes. Il est vrai que l'Empereur lui promettoit des secours efficaces, & qu'il avoit quelque raison d'y compter : car ce Monarque, qui avoit formé le projet d'exterminer tous les Protestans d'Allemagne, avoit tout lieu de craindre que, si le jeune Roi de Suède faisoit une paix solide avec la Pologne, il ne vint au secours des Etats de l'Empire que l'Empereur

vouloit ruiner. D'ailleurs le Roi de Pologne & Ferdinand II. étoient deux fois Beau-Frères. Sigismond avoit été marié en 1592. avec Anne Archiduchesse d'Autriche, âgée alors de dix-neuf ans, & Fille de l'Archiduc Charles Père de Ferdinand II. Cette Princesse étant morte le Roi de Pologne épousa en 1605. Constance Sœur de la défunte Reine, âgée seulement de dix-sept ans.

Une si étroite parenté, mais encore plus, des motifs d'intérêt très pressans obligeoient l'Empereur à assister le Roi de Pologne; mais jusques-là tout avoit consisté en promesses; l'Empereur ayant été trop occupé en Allemagne pour fournir de grands secours; mais il n'est pas douteux que ses promesses continuelles n'eussent beaucoup contribué à éloigner le Roi Sigismond de toute idée de paix.

Quoiqu'il en soit, ce Monarque voyant la trêve près d'expirer, se rendit à Dantzic avec toute sa famille, dans l'Espérance d'y rassembler une flotte capable de disputer aux Suédois, l'Empire de la mer Baltique. L'arrivée de ce Monarque dans cette Ville donna lieu au bruit, qui se répandit aussi-tôt par tout, qu'une escadre des plus formidables, qu'on eût encore vue dans la Baltique, alloit transporter le Roi de Pologne en Suède, & le rétablir sur le trône d'où sa Religion l'avoit précipité. Mais Gustave-Adolphe ne s'endormoit pas. Il avoit un œil attentif sur toutes les démarches du Roi de Pologne. Il savoit qu'il négocioit des Vaisseaux par tout; qu'il en faisoit acheter en Hollande, dans les Villes Hanseatiques, & que Dantzic en devoit fournir un bon nombre. Sa flotte étoit toute prête; & il n'eut pas plutôt appris l'arrivée de la Cour de Pologne à Dantzic, qu'il se rendit à bord & parut comme un éclair à la rade de cette Ville, le 30. Juin 1623. (1) demandant qu'elle se déclarât amie ou ennemie. Dantzic est une Ville libre sous la protection du Roi & de la République de Pologne. Elle ne se soutient que par la paix & le commerce, & a toujours tâché de se maintenir neutre dans tous les troubles, qu'il y a eu entre les Puissances du Nord; mais elle est obligée à de grands égards envers la Pologne, dont elle est plus sujette qu'alliée.

L'apparition du Roi de Suède avec une Puissante escadre embarrassa fort le Conseil de Ville, que la présence du Roi de Pologne génoit infiniment. Le Conseil s'assembla; & après bien des délibérations, on envoya le Sr. Wenceslas Mittendorff Secrétaire de la Ville, pour offrir la neutralité au Roi de Suède avec promesse que, tant que la trêve durerait, il ne sortiroit aucun Vaisseau du port de Dantzic, pour commettre des hostilités contre les Suédois. Cette résolution fut prise du consentement du Roi de Pologne.

Mittendorff s'étant rendu à bord du Vaisseau où étoit Gustave-Adolphe, il lui fit rapport de sa commission. Mais Gustave rejetta l'offre d'une neutralité, qui se bornoit au tems de la trêve; & voulut que paix ou guerre, la Ville se déclarât neutre & se comportât en conséquence. Le Député ayant été congédié avec cette réponse; le Roi lui dit en le quittant; *Monsieur Mittendorff, je Vous prie de faire mes complimens au Roi de Pologne mon Cousin & à la Reine son Epouse; & de dire à cette Princesse que je voudrois bien l'inviter à mon bord; mais que le respect m'empêche de le faire; que d'ailleurs elle ne verrait au-*

(1) Ce trait de l'Histoire de Gustave se trouve très bien détaillé dans Lengnich Hist. de Prusse, P. V. p. 163. 164.

voir de moi que des visages noirs & bûlés du Soleil. Saluez aussi le Prince Uladislas de ma part: dites-lui que, s'il veut en Soldat venir voir un Soldat, il fera le bienvenu. Nous pourrions parler ensemble sur des choses importantes, qui nous intéressent également, & qui pourroient être terminées à l'avantage des deux partis (1).

Sur le rapport du Député, le Sénat de Dantzig, fit réflexion que le Roi de Suède maître de la Mer, pouvoit ruiner son commerce & poulver même plus loin son ressentiment; il résolut donc de lui donner satisfaction. Le Député fut renvoyé avec une déclaration telle que le Roi de Suède la desiroit, il s'acquitta aussi des complimens, dont le Roi, la Reine de Pologne, & le Prince Uladislas l'avoient chargé pour Gustave. Mais ces politesses n'eurent aucune suite, Sigismond se contenta de demander que la trêve fut prolongée encore de quelques mois, ce qui fut accordé, & le Roi de Suède content du succès de son voyage, quitta les côtes de Prusse le neuvième de Juillet.

Le Roi de Pologne ne cherchoit qu'à gagner du tems jusqu'à l'assemblée de la Diète générale de son Royaume, où il esportoient d'engager la République à des mesures vigoureuses contre Gustave-Adolphe. Il étoit sûr des suffrages des Evêques, qui n'ont pas peu d'influence en Pologne sur les affaires publiques, & il esportoient de gagner la plupart des Nonces, soit par des libéralités, soit par le crédit & l'exemple des Evêques. Les propositions de ce Prince à la Diète furent, que la République l'aidât de subsides suffisans pour recon-

„ quérir ce qu'on avoit perdu en Livonie, & porter la guerre en Suède: qu'elle „ augmentât ses forces de terre, & que sa marine fût mise en meilleur état. Le Clergé se déclara pour la continuation de la guerre. André Lipski, Evêque de Cujavie, fut même d'avis „ qu'on ne fit point de paix avec la „ Suède, qu'elle n'eût restitué tout ce qu'elle avoit pris sur la Pologne durant „ la guerre, & que Gustave-Adolphe ne fût descendu du Trône de Suède, „ & remis à la discrétion du Roi Sigismond, qui lui accorderoit ensuite „ tel entretien qu'il jugeroit à propos. Ce sentiment eut peu de partisans, & les Députés du grand Duché de Lithuanie, comme plus exposés aux maux de la guerre qu'aucune autre Province du Royaume, furent d'avis qu'il falloit songer à la paix avec la Suède, pour tirer raison des Turcs & des Tartares.

Il y en avoit d'autres qui prétendoient qu'avant de parler des affaires étrangères, il falloit donner ordre aux intérieures & redresser les griefs de la Nation. Là dessus on reprocha divers griefs, dont les principaux étoient „ que „ le Roi avoit donné l'Evêché de Warmie à son troisième fils Jean-Albert, „ quoique ce jeune Prince fût au-dessous de l'âge prescrite par les canons, „ pour entrer dans l'Etat Ecclésiastique (2); & qu'il fût contre les loix du

(1) L'Auteur que nous suivons dans ce récit, & qui nous paroît le mieux instruit ne parle point de la canonade de la flotte sur la Ville & de la Ville sur la flotte, dont le D. Harte fait mention à la pag. 58.

(2) Suivant Pfafecius ce jeune Prince étoit né le 25. de Mai 1612. & il fut pourvu de

l'Evêché en question en 1621. n'ayant par conséquent encore que neuf ans: aussi ne prenoit-il que le titre d'*Administrateur perpétuel de l'Evêché de Warmie*; & on lui donna pour Coadjuteur Michael Dzialisinski, Chanoine de Warmie.

„ Royaume, d'élever un Prince du Sang du Roi à une charge *en vertu de laquelle*, il auroit voix & séance aux Assemblées de la Nation: que la Reine avoit acheté le Comté de Zyweek d'un Gentilhomme, pour la somme d'un million cinq-cens mille écus: ce qui étoit contre les *Paſſa Conventa*, où il est dit que le Roi & la Famille Royale seront & demeureront à jamais inhabiles à faire aucune acquisition de terres, & à les posséder en propre, pas même celles qui seroient confisquées pour crime de félonnie; que d'ailleurs ce Comté étoit situé pas loin de Cracovie, & sur les frontières de Silésie & de Hongrie, Provinces appartenantes à la Maison d'Autriche, ce qui rendoit cet acquêt encore plus dangereux pour la République: qu'il falloit remédier aux abus qui s'étoient introduits dans les monnoies; empêcher que les espèces d'or ne fussent rognées, contrefaites & altérées. Enfin, on se plaignit „ que le Roi avoit envoyé un corps considérable de Cosaques en Bohême, au secours de la Maison d'Autriche, démarche qui avoit irrité Bethlem-Gabor, dont le crédit avoit excité la Porte Ottomane contre la République, & exposé la Pologne à être le théâtre des plus horribles excès, dont les Turcs & les Tartares soient capables; que le Roi n'auroit jamais dû s'immiscer dans les affaires d'Allemagne, sans le consentement de la République; ni rejeter les offres généreuses du Roi de Suède pour la paix „

Ces difficultés arrêterent les délibérations sur l'objet principal, que le parti du Roi avoit en vue; & les amis de Gustave-Adolphe, qui n'étoient pas en petit nombre à la Diète, achevèrent de renverser toutes les batteries de son Antagoniste. Il ne fut pris aucune résolution au sujet du subside, que le Roi demandoit pour pousser la guerre contre Gustave; & la Diète se sépara, sans avoir rien arrêté au sujet de la guerre ou de la paix, ce qui étoit pour le Roi de Suède une sorte de victoire, non moins avantageuse que s'il avoit triomphé à la tête d'une armée.

Ce n'est pas que le Roi Sigismond ne fit tout son possible pour effacer les impressions, que ces plaintes faisoient dans les esprits. Il comença par donner une déclaration qu'il n'entendoit pas que son troisième Fils prit possession de son Evêché, avant qu'il eût atteint l'âge porté par les canons, ni qu'il jouit des droits de sa dignité Episcopale, c'est-à-dire, du droit de séance & de suffrage à la Diète, sans avoir préalablement prêté serment à la République. Enfin, il consentit que tous Soldats & Officiers sujets de la République, qui se trouvoient dans quelque service étranger, fussent rappelés, à peine d'être traités comme déserteurs & séditieux en cas de désobéissance. Mais toutes ces complaisances ne lui servirent de rien & n'émurent guère que quelques particuliers, qui prétendoient intéresser la Religion dans la querelle de ce Prince. Toute la grace qu'on lui fit, fut de renvoyer à une autre Diète l'affaire du Comté de Zyweek. Du reste le Roi eut la mortification d'assister à tous les débats, qu'il y eut dans l'Assemblée sur son sujet, & d'entendre discourir avec beaucoup de liberté sur sa conduite.

Le Roi d'Espagne, qui, en qualité de très proche parent de l'Empereur, & par raisons d'Etat qui ne sont pas de notre sujet, faisoit cause commune avec

la Cour de Vienne, avoit envoyé à Varsovie le Comte de Solre, en qualité d'Ambassadeur de Sa Majesté Catholique. Le Monarque Espagnol avoit bien prévu que la Diète de Pologne se sépareroit, sans accorder au Roi Sigismond ce qu'il lui falloit pour la continuation de la guerre. L'Ambassadeur avoit ordre d'encourager ce Prince, & de lui promettre d'autres secours plus sûrs & plus efficaces, afin d'empêcher qu'il ne prêtât l'oreille aux propositions de paix, & qu'il ne conclût aucune trêve du moins pour long-tems.

La Maison d'Autriche appréhendoit sur toutes choses, que le Héros du Nord n'eût enfin les mains libres, pour se porter en Allemagne, & y balancer par sa valeur la prodigieuse fortune des armes Impériales. C'est pour cela qu'elle entretenoit Sigismond de l'espérance de grands secours d'hommes & d'argent, & qu'elle le leuroit du recouvrement de la Couronne de Suède. Sigismond s'endormoit sur ces agréables idées, dont les Jésuites & les autres Agens de la Maison d'Autriche le berçoient : car du reste il comptoit peu sur les Polonois, comme il paroît par une lettre qu'il écrivoit à Philippe IV. Roi d'Espagne, où il lui dit „ que Sa Majesté Catholique (1) n'ignore pas qu'elle est la condition d'un Roi de Pologne, & à quelles loix il est assujéti ; que rien ne se fait presque dans le Royaume, que suivant le bon plaisir des Etats ; de forte qu'on ne peut rien imposer par rapport au nerf de la guerre, que du consentement des mêmes Etats, ce qui retarde, & rend souvent inutiles toutes les mesures, que le Roi peut prendre pour l'intérêt public. *Ce même Usurpateur du trône de Suède, ajoute-t-il, seroit déjà depuis long-tems à la raison, s'il n'avoit obtenu tant de fois des suspensions d'armes des Etats du Royaume, & ne nous avoit amusé par de fausses lueurs de paix & de négociations. Mais il a beau faire, pour obtenir une nouvelle trêve ; nous n'avons nullement dessein de l'accorder dans l'état présent des affaires ; nous songeons plutôt à porter nos armes en Suède ; ce qui seroit déjà arrivé, & notre cruel ennemi auroit déjà porté la peine de ses attentats si nous avions une flotte en notre disposition. Surquoi il nous paroît que ce seroit une chose digne du nom Catholique, & de l'amour de Frère que Sa Majesté Catholique a pour nous, si elle envoyoit une flotte, dans la mer Baltique pour seconder nos opérations.*” Cependant Gustave-Adolphe profitoit du silence des armes, pour animer les sciences & les arts parmi ses sujets. Il est triste pour un Historien de n'avoir, que des sièges & des combats à décrire dans la vie de son Héros. Qu'est-ce en effet que l'Histoire des querelles des Rois, autre chose que l'Histoire des malheurs du genre humain ? Si Gustave-Adolphe n'avoit brillé qu'à la tête des armées, poursuivant ses ennemis la flamme & le fer à la main, jonchant les campagnes de morts & de mourans, soumettant des Provinces & renversant des Empires, le commun des hommes le regarderoit, sans doute, comme un grand Héros ; mais le Philosophe demanderoit quelque chose de plus. Il examineroit même le but de ses victoires avant que de souscrire à cette sorte de gloire ; & voyant que la paix en fut toujours l'objet, qu'il ne triompha jamais que de la tyrannie & de l'oppression, il prononceroit avec le public, que le libérateur de cent peuples oppri-

mes

(1) Koblerzicki Hist. Ulad. p. 921. & suiv.

més est le plus grand des Héros : mais quand on voit ce Monarque étendre ses soins bienfaisans sur ses peuples ; qu'on le voit fonder des Villes , bâtir des Fortereses pour la sûreté publique , établir des Compagnies des Indes , ouvrir à ses sujets de nouvelles routes pour s'enrichir , ne s'occuper que de leur bonheur ; encourager les sciences qui adoucissent les mœurs , & donnent lieu à des découvertes si utiles à la Société : quand on le voit conquérant , protecteur des peuples opprimés , & des Souverains dépouillés , législateur ; sage économiste , réformateur , fondateur & créateur d'une nouvelle nation , on ne peut s'empêcher de s'écrier : *Voilà le vrai Héros , le grand Homme , le grand Roi , le vrai Père de la Patrie.*

L'Université d'Upsâl étoit devenue le centre de la littérature dans le Nord. Gustave-Adolphe l'avoit enrichie , comme nous l'avons déjà remarqué , de tous les livres qu'il avoit hérités de ses ancêtres ; il fit plus , dans le tems dont nous parlons , il la dota de 36. Seigneuries , de trente censés , de diverses métairies , moulins , &c. En un mot de tous ses biens Patrimoniaux , à la réserve de Lindholm & de ses dépendances , qu'il voulut conserver en mémoire de ses ancêtres. A son exemple , la Reine sa Mère légua 50. mille écus pour trente pauvres étudiants. Le Comte de Gyldenhielm Grand-Amiral & Frère naturel du Roi , fit aussi des donations considérables à cette Université. Le Sénateur Jean Skytte y fonda une Chaire d'éloquence. Gustave-Adolphe établit dans la suite une Académie Royale à Abo , & une Université à Dorp en Livonie.

Il aimoit naturellement la lecture des bons livres. Il lisoit avec plaisir le traité de Grotius du droit de la guerre & de la paix , au milieu du tumulte des armes ; & il disoit en badinant , *qu'il vouloit montrer à Grotius la différence , qu'il y a entre la théorie & la pratique ; & combien il est aisé de donner des préceptes & difficile de les pratiquer.*

Il s'amusoit quelquefois à composer de petits ouvrages ; & on en a conservé encore plusieurs , écrits de sa propre main , entre autres l'Oraison funèbre de son Frère Charles-Philippe , dont il déplora long-tems la perte , & dont il fit l'éloge , pour élever à la mémoire d'un Prince si cheri un monument de la tendresse , qu'il eut toujours pour lui.

Quoique Gustave-Adolphe connût le besoin que ses peuples avoient de la paix , & que ce fût un motif suffisant pour la lui faire rechercher au milieu de ses triomphes , il ne pouvoit cependant guère se flatter d'y porter le Roi Sigismond , tant que la Maison d'Autriche lui seroit esperer de puissans secours , dont à la vérité il n'avoit encore vu aucun effet , mais qui pouvoient enfin se réaliser ; & Gustave étoit trop prudent pour vouloir s'attirer cette formidable Puissance sur les bras dans un tems , où il auroit à combattre le Roi de Pologne , & où ses sujets recommençoient à être vexés par les Danois pour le péage du Sund. Mais il connoissoit aussi le Roi de Pologne pour un Prince de peu de foi , qui ne faisoit point de scrupule de violer les traités les plus solennels , environné de gens aussi peu scrupuleux que lui , qui avoient même pour maxime , *qu'on n'est pas obligé de garder la foi aux hérétiques* , maxime abominable , digne de la théologie de Satan. Il le connoissoit pour un Prince dont la haine & l'ambition ne cesseroient d'éclater , que lorsqu'il n'auroit plus de moyen de nuire , & qu'il auroit été réduit à la nécessité de vivre en repos.

Ces considérations ne laissoient pas que de l'inquiéter. Il crut devoir prendre l'avis des Etats du Royaume, & les ayant assemblés, il leur tint ce discours (1).

„ Personne de Vous, Messieurs, n'ignore le sujet qui nous rassemble ici, & qu'il s'agit entre nous de délibérer sur les intérêts de l'Etat. Cet objet exige d'abord une connoissance préalable des affaires. Je suppose, Messieurs, qu'elles Vous sont connues du moins en gros, & qu'il n'est pas nécessaire de Vous en faire ici un détail circonstancié. Je me contenterai donc de Vous rappeler certains faits assez connus; ensuite je Vous mettrai devant les yeux quelques points qu'il s'agira de discuter, pour prendre des résolutions conséquentes.

„ D'abord il me paroît qu'en général l'état du Royaume est, grace à Dieu, assez satisfaisant: nous jouissons de l'union & de la tranquillité tant du côté du Clergé, que par rapport aux autres citoyens.

„ Nous n'avons pas non plus à nous plaindre de la disette, ni de la cherté des denrées, ni de maladies épidémiques. Nous avons une puissante flotte dans nos ports, & une bonne armée sur pied. Le produit des mines a été considérable: d'où l'on pourroit conclure au premier coup d'œil, que notre situation est des plus gracieuses & des plus riantes. Mais quand on l'examine de plus près & avec des yeux attentifs, on découvre à travers les bienfaits, dont il a plu à Dieu de nous combler, des endroits foibles, qui nous annoncent une prochaine ruine, si le Tout-Puissant par sa grace ne daigne détourner les dangers qui nous menacent, & ne nous inspire les moyens salutaires de nous en garantir.

„ Parmi les grandes difficultés qui se présentent dans l'intérieur du Royaume, celle de trouver des subsistances pour les troupes, n'est pas la moindre. On peut y ajouter celle de réparer les places fortes & d'en bâtir de nouvelles; d'acquitter les dettes de la Couronne, pour que notre crédit se soutienne, & d'employer de tout autres moyens que ceux des années, où nous avons eu deux Puissans ennemis sur les bras. Il est heureux pour nous que nous ayons terminé notre différend avec le Dannemark, & nous n'avons pas lieu de regretter les sommes, que cet accommodement nous a coûtées; puisque, si nous eussions pris un autre parti, cette affaire auroit tourné à notre honte & à notre grand préjudice, au lieu que, par ce sage tempérament, nous nous sommes mis en crédit & en réputation chez nos amis & nos ennemis. D'où il suit que de ne pas pousser les choses jusqu'au bout, & de ne pas les soutenir avec la vigueur, dont nous les avons commencées, ce seroit nous deshonnorer chez nos amis, & inviter nos ennemis à nous attaquer à forces réunies.

„ Mais toutes ces difficultés augmentent, quand on considère que nos voisins & nos ennemis sont tels, que nous n'avons à attendre de leur part qu'une amitié feinte & simulée, des trêves mal-assurées qui peuvent dégénérer en rupture ouverte: car quant au Roi de Pologne, toutes ses vues ne tendent qu'à nous faire la guerre, c'est pour cela qu'il a convoqué la Diète Générale.

(1) Copié sur l'Autographe du Roi, par Palmakoid. l. c.

rale de son Royaume, & envoyé son Fils dans les Cours étrangères. Il est en traité avec le Dannemark, & Vous savez que la suspension d'armes entre nous & lui est près de sa fin. Nous ne pouvons rien nous promettre de plus favorable du Roi de Dannemark. Sa haine pour nous met son esprit dans une agitation continuelle. Quoiqu'il ne paroisse pas en vouloir si-tôt venir à un éclat, ses préparatifs par mer ne laissent pas que de nous paroître fort suspects. Aussi ses sujets menacent-ils ouvertement les nôtres, & les nouvelles publiques nous disent qu'il traite avec les Polonois. Il a même nouvellement tiré cent mille écus de son trésor, qu'il a envoyés en Allemagne, apparemment pour y lever des troupes, & il est actuellement dans le Holstein, où il tâchera d'attirer à son service des Officiers qui aient déjà servi.

Tout cela nous annonce assez les projets de ce Prince, & nous avertit d'être sur nos gardes, afin qu'avec l'aide de Dieu nous puissions détourner les mauvais desseins des Danois & des Polonois contre nous.

L'état de nos affaires, tant au dedans qu'au dehors, étant tel que nous venons de voir en raccourci; il nous convient d'examiner.

1°. „ Par quels moyens on pourroit porter nos voisins à vivre en paix & en amitié avec nous.

2°. „ Supposé que cela soit impossible avec tous les deux, de quelle manière on pourroit s'y prendre pour éviter de rompre avec l'un des deux.

3°. „ Comment on pourroit rompre l'alliance entre le Dannemark & la Pologne.

4°. „ Si nous devons prolonger l'armistice, ou reprendre les armes dès qu'il sera expiré?

5°. „ Combien de troupes en ce cas il nous convient d'avoir sur pied.

6°. „ Comment fournir la subsistance aux armées.

La résolution qui résulta des délibérations fut en général; qu'on tâcheroit d'ajuster le différend avec le Dannemark par rapport au péage du Sund; cette affaire fut en effet réglée par un accommodement solide: qu'on emploieroit tous les moyens imaginables pour parvenir à un traité de paix avec les Polonois; mais que, si l'on ne pouvoit y parvenir, on leur feroit la guerre avec plus de vigueur que jamais; & pour cet effet on fit de nouvelles levées, & toute la Nation se cotisa généreusement, pour l'entretien d'une puissante armée & de la flotte, qui fut encore augmentée de quelques Vaisseaux.

Il y avoit peu d'apparence que le Roi de Pologne donnât les mains à un accommodement solide. Ses espérances de monter sur le trône de Suède, s'étoient réveillées & fortifiées à l'occasion d'un accident qui arriva à la Reine de Suède. Cette Princesse étoit enceinte: toute la Nation Suédoise attendoit avec impatience son accouchement, tant on desiroit passionnément que Gustave eût des Successeurs, persuadé que la race en seroit bonne; mais malheureusement cette Princesse accoucha d'une Fille qui fut nommée Christine, & mourut au bout de l'an. Quelque-tems après elle fit encore une fausse couche, d'autant plus triste qu'il s'agissoit d'un Fils. Le Roi en fut vivement affligé. Il desiroit d'avoir des Enfants autant par affection pour son peuple, dont il connoissoit les vœux, que par le sentiment naturel à tous les hommes de se reproduire. En-

fin Dieu exauça les vœux de la Nation & ceux de ce grand Roi dans un voyage, que ce Prince fit en Finlande en 1626. avec la Reine, qui se trouva enceinte dans Abo (1). La joie des deux Epoux fut d'autant plus grande, qu'ils s'imaginèrent que ce seroit un Fils. Toutes les conjectures se changèrent en certitudes, sur des signes qu'on regarde presque comme infailibles, & qui néanmoins sont souvent abusifs, c'est ce qui arriva en cette occasion. La Reine eut des songes qu'elle crut mystérieux: le Roi en eut de même. Les Astrologues toujours prêts à flatter les desirs des Princes, l'assurèrent que la Reine accoucherait d'un garçon: on se flatta, on espéra, & l'on se trompa. La Reine accoucha d'une Fille, qui fut aussi nommée Christine. „ Je nâquis
 „ coiffée, dit-elle dans ses mémoires, n'ayant de libres que les bras & les jam-
 „ bes. J'étois toute velue, j'avois la voix grosse & forte. Tout cela fit croire
 „ aux femmes, occupées à me recevoir, que j'étois un garçon. Elles rempli-
 „ rent tout le Palais d'une fausse joie, qui abusa le Roi-même pour quelques
 „ momens. L'espérance & le désir aidèrent à tromper tout le monde; mais ce
 „ fut un grand embarras pour les femmes, quand elles apperçurent leur erreur.
 „ Elles étoient fort empêchées & ne savoient comment s'y prendre pour
 „ défabuser le Roi. La Princesse Catherine sa Sœur, se chargea de cette com-
 „ mission. Elle me porta entre ses bras en état de me faire voir au Roi, & de
 „ lui faire connoître ce qu'elle n'osoit lui dire. Elle donna à ce Prince le moyen
 „ de se défabuser lui-même. Il n'en témoigna aucune surprise, me prit entre
 „ ses bras, & me fit un accueil aussi favorable, que s'il n'étoit pas été trompé
 „ dans son attente. Il dit à la Princesse; *remercions Dieu, ma Sœur. J'espère que*
 „ *cette fille me vaudra bien un garçon. Je prie Dieu de me la conserver, puisqu'il*
 „ *me l'a donnée.*

Le Roi voulut que cette Princesse reçût une éducation toute virile, qu'elle apprît les langues anciennes & modernes, la Philosophie, les Mathématiques; tous les exercices, qu'on fait apprendre aux jeunes Princes. Elle disoit elle-même, *que la nature s'étoit trompée en la faisant naître femme.* Elle alla toujours vêtue en homme, philosophant avec les Philosophes, & raisonnant des Arts avec les Artistes. Tous ses discours, toutes ses actions étoient plus d'un homme, que d'une femme. Elle quitta sa Religion par le même esprit de singularité, qui avoit présidé à sa naissance, & qui dirigea toutes ses démarches. Sans cet esprit funeste à sa réputation, elle auroit pu être une grande Reine, comme son Père avoit été un grand Roi: mais le desir de se singulariser lui fit résigner le Trône, & préférer une vie oisive parmi des prêtres & des moines, à la gloire de commander à une Nation belliqueuse, & de donner des loix dans tout le Nord de l'Europe. Son humeur inconstant & légère, la fit bientôt repentir de son indifférence pour les grandeurs humaines, & lui fit entreprendre plusieurs voyages, qui ne servirent qu'à confirmer le Public éclairé dans l'idée, qu'il s'étoit formée de son caractère inquiet & inconséquent.

A peine eut-elle atteint l'âge d'un an, que les Etats du Royaume la déclarè-

(1) Voyez les Mem. de la Reine Christine, p. 20.

rent Héritière du Trône, par un Décret solennel ; nouvelle marque de l'amour des Suédois pour Gustave-Adolphe (1).

La trêve entre ce Monarque & le Roi de Pologne, qui avoit été prolongée jusqu'au commencement de 1625. par un Traité conclu au Château de Dalen, sur les frontières de la Livonie, sans que les Ministres de part & d'autre eussent pu convenir de rien, le Roi de Suède fit déclarer qu'il accordoit encore un répit jusqu'au mois d'Août de cette année, mais qu'après cela il ne prétendoit pas se laisser amuser plus long-tems, & perdre toute la belle saison en des négociations inutiles.

Les conférences s'étoient passées jusques-là en contestations. Les Ministres Suédois avoient trouvé les pouvoirs des Polonois insuffisans, & leurs instructions conçues en termes indérens, puisque le Roi leur Maître y étoit nommé assez clairement Usurpateur du Trône de Suède, & que tout le reste étoit conçu en termes obscurs & équivoques.

Les Polonois de leur côté prétendoient, que, la guerre & la paix étant deux choses contradictoires, on ne pouvoit accorder les paroles de Gustave-Adolphe avec ses actions ; que, tandis qu'il protestoit qu'il vouloit la paix, il ne cessoit de faire des préparatifs de guerre ; que, si ce Prince vouloit qu'on le crût bien-intentionné pour le rétablissement de la tranquillité, il devoit commencer par désarmer, & qu'à moins de cela, on avoit lieu de le soupçonner de ne vouloir qu'amuser le tapis, en attendant que ses préparatifs fussent finis.

Oxenstierna, qui étoit le principal Ministre Suédois, piqué d'un discours si peu mesuré, répondit fièrement, que le Roi son Maître étoit résolu de ne poser les armes, qu'après qu'on seroit convenu des préliminaires de la paix ; qu'ils auroient été signés, & ratifiés en bonne & due forme : qu'il avoit l'honneur de posséder la confiance de ce Prince, & qu'il le connoissoit assez pour les assurer qu'il n'étoit pas d'humeur à se laisser surprendre ; qu'il sentoit trop le prix de l'occasion ; que la sagesse & la prévoyance n'entroient pas moins dans son caractère que la valeur, la fermeté & la constance ; que tout ce qu'on alléguoit n'étoient que des chicanes de gens, qui n'avoient point envie de venir au point, & que le Roi de Suède n'avoit rien à se reprocher ; qu'il étoit innocent des suites fâcheuses, qu'auroient infailliblement toutes ces manières d'agir ; & qu'ayant actuellement l'épée hors du fourreau, il ne seroit plus si aisé de l'engager à l'y remettre.

Là-dessus les conférences furent rompues, & chacun se retira de son côté, pour se préparer à la guerre.

Pendant que cela se passoit entre les Plénipotentiaires, Gustave étoit occupé à rendre la Suède, aussi formidable qu'il étoit possible. Jusques-là ce Royaume n'étoit entré pour rien dans les affaires générales de l'Europe. Le peu d'industrie de ses habitans, la foiblesse du Gouvernement, leurs fréquentes divisions ; tantôt libres, tantôt subjugués par les Rois de Dannemark, ils étoient tombés dans une espèce d'obscurité, qui les cachoit aux yeux de toute l'Europe. Ils commencèrent à se relever sous Gustave-Vasa aïeul de notre Héros. François

(1) M. le D. Harte, fait un portrait affreux de cette Princesse. Il ne lui accorde aucune vertu, & lui attribue les vices les plus odieux. Tout ce qu'il en dit est outré, pour ne rien di-

re de plus ; le zèle pour la Religion ne sauroit autoriser des accusations si atroces, & il semble qu'un peu plus de modération conviendrait à un Ecclésiastique.

premier Roi de France fit alliance avec ce Prince, à l'occasion de Charles-Quint leur ennemi commun; mais cette alliance n'eut point de suite. Gustave-Vasa fut occupé, une bonne partie de sa vie, à étouffer les fréquentes révoltes de ses sujets, & ne put guère porter ses vues au-delà de la Norwege & du Dannemark.

Ce ne fut proprement que sous Gustave-Adolphe, que les Suédois firent voir qu'ils étoient les dignes descendans des destructeurs de l'Empire Romain. Ce fut sous ce Roi, que la Suède commença à entrer en quelque considération dans le Système de l'Europe, moins par ses forces naturelles, toujours assez médiocres, que par le puissant génie de ce grand Monarque, qui changea en peu de tems la face de cet Etat, & par la bravoure reconnue de la Nation; bravoure qui brilla de nouveaux feux sous un si vaillant Roi, tant il est vrai que ce sont les Rois qui font les hommes.

Jusqu'à l'an 1625, il n'y avoit eu en Suède de troupes réglées, que quelques Compagnies de Soldats étrangers. Le reste ne consistoit qu'en des payfans rassemblés à la hâte, mal armés, & encore plus mal vêtus. Ils ne manquoient ni de courage, ni de force; mais ils étoient inaguerris de tout point. Gustave-Adolphe conjointement avec le Sénat forma le projet de troupes perpétuelles, qui seroient continuellement sur pied, bien armées, bien exercées, vêtues convenablement; que pour cet effet tous les habitans du plat pays, ayant des fonds de terre fouroient quatre-vingt mille hommes, constamment entretenus & nourris par les Communautés du Royaume, qui seroient tenues de présenter quatre-vingt mille autres hommes, dès que ceux-là auroient passé hors des limites du Royaume, afin que le même nombre de troupes fût toujours dans le pays, prêt de se porter par-tout, pour le défendre contre quiconque voudroit l'attaquer, & y porter la guerre; qu'aussitôt que ces troupes seroient en marche, & en action elles seroient entretenues du Trésor public, des revenus ordinaires de la Couronne, & du fond des nouveaux impôts, accordés par les Etats. Ce projet, dont nous ne donnons ici que le précis, & que le Roi exposa fort au long dans un discours prononcé (1), devant les Députés des Etats, se trouve dans Palmisköld.

Sous tout autre Roi que Gustave-Adolphe, les Suédois infiniment jaloux de leur liberté, n'auroient pas souffert qu'il y eût toujours eu au milieu d'eux quatre-vingt mille hommes armés, qui pouvoient à tout moment appuyer les entreprises du Roi sur les libertés de la Nation. Mais telle étoit la haute opinion que l'on avoit de la grandeur d'âme de Gustave-Adolphe, que l'on n'opposa pas la moindre difficulté à ce projet. Les Etats ne voulurent pas même en examiner les conséquences, &, pleins d'une confiance sans bornes en l'affection du Roi pour ses peuples, ils lui déclarèrent qu'ils le laissoient entièrement maître de faire à cet égard tout ce qu'il jugeroit à propos pour le bien & le salut de l'Etat.

Le projet ne fut d'abord exécuté qu'en partie, soit par la difette d'hommes, soit que Gustave voulût au commencement procéder avec ménagement à une affaire, dont la nouveauté pouvoit faire murmurer le peuple. Mais sous ses Successeurs il fut porté au plus haut degré de perfection; les grandes acquisitions que les victoires de Gustave, & de ses Généraux procurèrent à la Suède, ayant doublé les moyens.

(1) Le 10. Mars 1625.

Quoiqu'il en soit par le plan que nous venons de voir la Suède eut toujours un bon nombre de troupes sur pied, qui en tems de paix, ne coûtoient pas un sou à la Couronne, y ayant dans chaque Province du Royaume un certain nombre de terres & de maisons, destinées à nourrir & à loger les Soldats, avec un si bel ordre, que sous le règne de Charles XI. la Suède eut vingt mille Matelots ou Soldats de marine, & quatre-vingt mille hommes, toujours complets & toujours sur pied, conformément au projet de Gustave-Adolphe.

Telle est encore la forme du Gouvernement Militaire en Suède. Les institutions de Gustave-Adolphe dureront autant que ce Royaume; tant elles sont marquées au coin de la plus haute sagesse, & de l'utilité publique. Tel est le Code-militaire qu'il composa, & qui fut publié trois ou quatre ans avant l'époque dont nous parlons. Toute l'Europe imita ses sages réglemens. Le Roi de Sardaigne a actuellement sur pied une Milice entretenue d'après celle de Suède. La France même a toujours soixante mille hommes répandus dans les Provinces, qui ne lui coûtent rien en tems de paix, & qui ont rendu de grands services durant la guerre. A l'exemple de Gustave-Adolphe, on a aboli ces grosses & pesantes cuirasses, ces cuissars, ces brassars, ces pots en tête, qui tenoient le cavalier dans des entraves, & ne lui laissoient que le mouvement de la main. Il diminua ces gros escadrons, si peu propres à la célérité des mouvemens qu'il vouloit que ses troupes pussent exécuter; il les réduisit à cent cinquante chevaux. Il divisa les Régimens en Bataillons, & au lieu de ces grosses masses d'infanterie immobile, il voulut que le Bataillon ne fut que d'environ sept à huit cens hommes. Il ressuscita la tactique des anciens Grecs & Romains, oubliée depuis tant de siècles. Il la perfectionna. Il disposa ses Bataillons avec des intervalles suffisans, pour leurs mouvemens de droite & de gauche, pour les quarts de conversion, pour se former en colonne, ou se déployer en ordre de bataille; au lieu d'une seule ligne, la Cavalerie au centre & l'Infanterie sur les ailes, comme c'étoit alors l'usage général, il forma son ordre de bataille sur deux lignes, l'Infanterie au centre, la Cavalerie sur les ailes, avec un corps de troupes choisies en réserve; si la première ligne plioit, la seconde se présentait, & facilitoit le ralliement de la première: le corps de réserve toujours prêt à soutenir l'une & l'autre. Il abolit les carabins, les Mousquetaires à cheval, dont la manière d'escarmoucher en caracolant, avant que les armées fussent engagées, & de se retirer avec précipitation, avoit toujours l'air d'une fuite, étonnoit les Soldats, & répandoit souvent une crainte funeste dans toute une armée. Il bannit l'usage des *Enfans perdus*, par la même raison. On fait que les Enfans perdus étoient des Volontaires tirés de l'Infanterie, & postés à trois ou quatre cens pas en avant du front de l'armée, pour arrêter un moment l'ennemi. Ils faisoient une décharge, & se retiroient à toutes jambes sur les ailes ou derrière la ligne. Il régla que les deux lignes seroient toujours à trois cens pas au moins l'une de l'autre, tantafin que les coups, qui portent à la première, ne pussent arriver jusqu'à la seconde, que pour que celle-là étant dé faite eût assez d'espace pour se remettre, & pour éviter de heurter contre les troupes de celles-ci, qui, étant toutes fraîches, s'avancent pour rétablir la bataille. Il voulut que les escadrons fussent à dix-huit ou vingt pas de di-

stance les uns des autres, pour pouvoir y entremêler des pelotons d'Infanterie en cas de besoin, ce qu'il pratiqua très souvent avec grand succès. En un mot, Gustave-Adolphe créa un nouvel art de la guerre, inconnu depuis le siècle des Epaminondas & des Césars (1). Mais rien n'est plus beau que la discipline qu'il établit dans ses troupes, punissant avec la dernière rigueur le vol, les incendies & les autres désordres qui n'étoient que trop ordinaires de son tems. Il introduisit une subordination rigoureuse d'un grade à l'autre dans chaque corps particulier, & c'est-là le ressort qui fait mouvoir les armées, avec tant de concert, & qui fait qu'un si grand nombre d'hommes de génie & d'humeur si différente concourent tous au même but, sont tous mis à la fois en mouvement, & obéissent au moindre signal depuis le premier jusqu'au dernier. Il défendit les blasphèmes sous de rigoureuses peines, le jeu & la débauche. Comme il avoit un grand fond de piété & de Religion, il voulut que le culte divin se fit dans les Armées avec la même régularité que dans les Villes, que tous les Officiers y assistassent & y menassent les Soldats, qui n'étoient point occupés au service. Aussi ses Camps ressembloient plutôt à des Villes policées, où regnent l'amour de l'ordre & la crainte de Dieu, qu'à un amas de libertins, qui n'ont d'autre vocation que le goût de la licence. Il connoissoit tous les Officiers par leurs noms, & les avançoit à proportion qu'ils se distinguoient par leur sagesse, leur bravoure, leur application au métier, leur exactitude, & leur vigilance. Il établit un conseil militaire pour décider en dernier ressort de tous les différens qui surviendroient entre les Officiers, abolit la barbare coutume de les décider par des combats singuliers (2), & défendit à tous ses sujets de se battre en duel sur peine de la vie (3). On rapporte à ce propos un fait assez singulier, pour mériter l'attention du Lecteur. Deux Officiers, ayant eu querelle entre eux & désirant de se battre, en furent d'abord empêchés par la considération de la peine portée par la Loi, & par la crainte de déplaire au Roi, dont il connoissoient la sensibilité sur le mépris de ses ordonnances. Pour se mettre en repos de ce côté-là, ils résolurent de demander eux-mêmes à ce Monarque la permission de se battre, après lui en avoir fait voir la nécessité indispensable. Fort bien, leur repliqua Gustave dissimulant son indignation, *je consens que Vous vous battiez; mais à condition que je serai présent au combat, afin que tout s'y passe dans l'ordre.* Les deux champions le remercièrent de sa bonté, & ne manquèrent pas de se trouver au rendez-vous à l'heure prescrite. Le Roi s'y trouva aussi, & conformément aux ordres qu'il avoit donnés, quelques pelotons d'Infanterie la pique à la main, s'avancèrent & formèrent un cercle autour du terrain, où nos deux braves étoient prêts à combattre. Le feu étinceloit déjà dans leurs yeux, déjà ils avoient la main sur la garde de leur épée, lorsqu'ils virent un homme qu'un air farouche & hagard, se plaça à deux pas d'eux, avec un grand cimeterre à la main. A cette vue ils se regardèrent mutuellement étonnés de cet-

(1) *Gustavus Magnus artem bellandi de integritate condidit, atque disciplinam, & exempli sui fructu patriam securitatem. & gloriam Conciliavit.* J. H. Bacler. Comment. de reb. Seculi a Christo nato, p. 4.

(2) Dans le code militaire publié en 1621.

(3) Vgg. Schmeddun, p. 192. & Scheffer Mirab. Gent. Succ. Chap. X. p. 57.

te vision. Le Roi, pour les tirer d'embaras leur fit dire que l'homme, qu'ils voyoient là armé d'un glaive, étoit l'Exécuteur de la justice, que, s'ils persistoient à vouloir se battre, l'intention de Sa Majesté étoit que l'un des deux restât sur la place, & qu'aussi-tôt le bourreau coupât la tête à l'autre, que c'étoit pour cela qu'il se tenoit prêt & à portée d'exécuter la sentence, que les Loix avoient déjà prononcée contre eux, au cas qu'ils conforment leur crime. Ces braves, frappés de ces paroles comme d'un coup de foudre, vinrent se jeter aux pieds du Roi, demandant humblement pardon de leur faute. Ce Prince leur pardonna, les exhortant à vivre bien ensemble, ce qu'ils promirent en s'embrassant mutuellement. Le Roi, à propos de cette affaire, déclara hautement que jamais il ne feroit grâce à qui que ce fût pour un crime, qui blessoit si fort les Loix de la nature, puisqu'il privoit la Patrie, qui est la Mère commune, de ses Enfans les plus braves. „Si mes Officiers veulent se battre, „disoit-il quelquefois, que ce soit contre mes ennemis. Si on leur fait tort, „qu'ils se plaignent; il y a justice pour tout le monde. Si on les attaque dans „leur honneur, qu'ils montrent, aux dépens des ennemis de l'Etat, qu'ils „en ont autant que qui que ce soit. Je veux des Soldats, & non pas des „gladiateurs". Il fit un jour mettre aux fers les Généraux (1) Tott & Wrangel, pour prévenir les suites d'un différend qu'ils avoient ensemble, & qu'ils se propoisoient de vider dans un combat singulier.

Tant d'exemples attestés par des Auteurs si dignes de foi, prouvent si bien que Gustave-Adolphe sentoit parfaitement la nécessité d'abolir une coutume si funeste & si abominable, & que, pour parvenir à un but si salutaire, il falloit être inexorable, & punir sans remission quiconque oseroit se porter à cet excès, qu'on ne peut s'empêcher de regarder comme fort suspect ce qui est dit dans la vie (2) du Maréchal de Gassion; que cet Officier François se battit en duel avec un Colonel Grisbac dans l'armée de Gustave, du consentement de ce Prince, qui loua Gassion de sa bravoure & lui dit beaucoup de choses flatteuses. Tout l'entretien qu'on rapporte qu'il eut là-dessus avec le Roi, n'est point dans le caractère de ce Monarque, trop grand, trop judicieux pour louer de si misérables exploits, si contraires d'ailleurs à ses ordonnances, qu'il n'est pas probable qu'il ait voulu lui-même apprendre à les mépriser. Il paroît que le compilateur de cette Histoire, n'ayant pas trouvé les mémoires que la famille de Gassion lui fournissoit assez amusans, a cru devoir les égayer par quelques épisodes conformes au goût romanesque de ce siècle où la fureur des duels étoit générale, & où les Romans ne trouvoient point de lecteurs, s'ils n'étoient remplis de grands coups d'épée, comme il paroît par ceux de Cléopâtre & d'Artamène, qui furent si fort à la mode; & que personne ne lit plus; peut-être pour la même raison qui les rendoit alors si agréables.

Cependant Gustave-Adolphe tenoit sa flotte toute prête en attendant l'issue des conférences. Dès qu'il en eut appris le succès, il se rendit à bord du Vaisseau Amiral, & fit mettre à la voile pour les côtes de Livonie. Il arriva à l'embouchure de la Duna au commencement de Juillet (3), avec une

(1) Palmesköld dit que le Sénateur Sten-Bjelke, cita cet exemple en plein Sénat. Palm. l. c. ad an. 1673. Tom. II. p. 1061.

(2) Voy. la Vie du Maréchal de Gassion, Tom. I. p. 136. 137.

(3) Et non pas au commencement d'Avril,

flotte de soixante & dix voiles, qui avoient vingt mille hommes à bord. L'armée étant débarquée, avec l'Artillerie & les Munitions, Gustave assiégea & prit le Fort de *Kockenhus*, situé sur la droite de la Duna en remontant le fleuve, à dix lieues Sud-Est de Riga. De-là ce Prince parcourut comme un torrent toutes les Places de Livonie qui étoient encore au pouvoir des Polonois. Il prit Seelbourg, Dunabourg, Nidorp, Pernau, &c. Ce fut plutôt une promenade qu'une expédition. En moins d'un mois il ne resta plus rien de ce Duché au Roi de Pologne (1).

Tandis que le Roi de Suède laissoit reposer ses troupes de la longue & pénible marche, qu'elles avoient faites au travers de la Livonie, il apprit qu'un Colonel Polonois avoit quelques intelligences dans Riga & se disposoit à surprendre la place. Gustave accourut aussi-tôt avec un détachement de Cavalerie, se mit en embuscade, & fit avertir celui qui commandoit pour lui dans Riga d'être sur ses gardes. L'Officier Polonois ignorant que son projet étoit éventé, s'avança dans la nuit avec environ deux mille hommes; mais au lieu de la porte qu'on devoit lui ouvrir, on lui envoya de bons coups de canon & de mousquets. Il voulut se retirer, mais il trouva le détachement du Roi, qui lui coupa la retraite & le tailla en pièces avec tout son monde.

Après cette expédition, le Roi réjoignit le gros de son armée, qui se remit en marche pour se rapprocher de Riga. Stanislas Sapieha, Maréchal de Lithuanie, jeune homme sans expérience, & sans prudence qui commandoit un Corps de deux mille Chevaux & de mille Fantassins, ignorant l'approche du Roi de Suède, entreprit de réparer le malheur arrivé au Colonel Polonois, & renoua le projet de surprendre Riga. On prétend sans aucune preuve, que les Jésuites firent entrer dans ce projet les amis qu'ils avoient dans Riga; mais quoiqu'il en soit le jeune Sapieha ne fut pas plus heureux que le Colonel. Il y perdit son canon & son bagage, & qui plus est, on découvrit ceux avec qui il avoit intelligence, & on les fit mourir du supplice des traîtres (2).

Le Roi de Pologne ne pouvoit pas digérer la perte de Riga, qui étoit en effet la clé de toute la Livonie, & une Ville très florissante. Il fut très mortifié d'apprendre le mauvais succès de toutes les entreprises qu'on avoit faites, pour l'enlever aux Suédois, & le peu d'espérance qu'il y avoit que cela pût se faire autrement que par un siège régulier, entreprise fort au dessus de ses forces, & peu convenable au goût & à la manière de combattre de la Nation Polonoise.

Gustave-Adolphe ayant fait jeter des ponts sur la Duna, y fit passer son armée. La Duna que les Russiens écrivent & prononcent *Dzwina* (3) prend sa source dans les montagnes de la Province de Rzwa, pas bien loin de celles

comme le dit le D. Harte. Voy. *Longueuil*, mieux instruit de cette guerre que le Chroniqueur Polonois que M. Harte cite.

(1) M. Harte dit (p. 70.) excepté le Fort de *Dunamünde*; mais il a oublié qu'il a dit plus haut qu'après le siège de Riga, Gustave-Adolphe assiégea & prit ce Fort. Or il ne dit point que les Polonois l'eussent repris, & il est certain d'ailleurs qu'il n'étoit pas sorti des mains de Gustave, depuis qu'il s'en fut rendu maître

un peu avant le siège de la capitale du pays.

(2) Lettre d'Elis Paul au Chancelier Oxenstierna du 10. Mars 1626. dans le Vol. Epistol. Salvil p. 180.

(3) Je ne sais où M. Harte a pris que la Duna, qu'il appelle *Divina* sépare la Courlande de la Lithuanie. *V. Hist. de G. A. p. 71.* Cela est si peu vrai, que la Lithuanie est au midi & la Duna au Nord de la Courlande, & que ce Duché se trouve entre les deux.

du Volga, qui coule d'abord au Nord, & ensuite tourne vers l'Orient, tandis que la Dana prend son cours vers l'Occident, & sans presque se détourner, elle entre dans la Principauté de Biela, où elle reçoit l'Opilova, arrose les Palatinats de Witepsk, & de Polocks dont elle baigne les capitales, puis celui de Wilna où elle reçoit la Drina & la Drissa. Enfin elle entre dans l'angle qui forme la pointe du Duché de Semigalle avec la Livonie précisément à l'endroit où elle reçoit la petite rivière d'Imbrica, & coule de-là jusqu'à la mer toujours entre la Courlande & la Livonie.

Gustave entra avec son armée dans le Duché de Courlande, reprit Mittau, d'où il poussa un corps vers Bauske petite Ville située, ainsi que Mittau, sur la rivière de Musza à six lieues au Sud de Mittau. Leon-Sapieha Père du précédent étoit à la tête d'une armée composée des troupes de Lithuanie, de quatre cens Cosaques, deux cens Cuirassiers, neuf cens Fantassins Allemands, deux mille Hussars & quatre cens Heydnques, qui sont des Fantassins Hongrois. Il avoit passé les défilés qui sont entre la Courlande & la Lithuanie, & s'avançoit par le pays de Semigalle, pour secourir Bauske, qui est un poste important sur la rivière de Musza; mais la place fut prise avant qu'il put en approcher à plus de vingt lieues.

Gustave apprenant la marche de l'armée Polonoise s'avança de son côté au devant du vieux Sapieha, résolu de lui livrer Bataille. Le Roi de Suède étoit outré contre les Polonois à cause des entreprises qu'ils avoient faites sur Riga. Il n'avoit point encore vu de Bataille rangée, quoiqu'il fit la guerre depuis si long-tems, & il mourroit d'envie d'en donner une. Il eut bien-tôt satisfaction. Le vieux Sapieha cherchoit une Bataille, persuadé qu'étoit supérieur au Roi de Suède en Cavalerie il ne s'agissoit que de l'attirer dans la plaine, pour tailler toute son armée en pièces: mais Gustave connoissoit mieux ce que valoit son Infanterie, & ce que c'étoit que les Polonois & les Hussars. L'Infanterie Suédoise étoit armée de piques & de mousquets. Les Mousquetaires rangés sur quatre de hauteurs, les deux premiers rangs tiroient, & les deux autres conservoient leur feu. Les piquiers étoient devant un genou à terre & la pique à la hauteur du poitrail. C'est ainsi que Gustave avoit dressé son Infanterie pour suppléer au défaut de Cavalerie, qui faisoit la principale force de ses ennemis. C'est ainsi qu'un demi siècle avant l'invention de la baïonnette, ce grand Roi imagina un moyen de rendre l'Infanterie impénétrable à la Cavalerie. La rareté des chevaux en Suède, leur petite taille, la difficulté d'en tirer d'Allemagne; les fraix immenses qu'exigeoit un grand Corps de troupes à Cheval, faisoient que Gustave cherchoit les moyens de s'en passer ou du moins de se contenter d'un petit nombre: & il s'attacha tellement à rendre son Infanterie invincible, qu'on peut dire qu'il en vint à bout, & qu'il apprit le premier à toute l'Europe l'avantage que procure une bonne Infanterie, tant pour l'épargne que pour la victoire. Tous ses élèves dans l'art militaire préférèrent toujours l'Infanterie à la Cavalerie, & dirent presque tous leurs succès à celle-là & peu à celle-ci. Nous voyons de nos jours un grand Roi suivre le système de Gustave-Adolphe, se piquer d'avoir la meilleure Infanterie du monde, & ne devoir ses victoires qu'à l'attention infinie qu'il a

eue à la former. Les Polonois au contraire méprisoient en ce tems-là l'Infanterie, & n'en avoient guère que quelque petit corps d'étrangers, ou d'esclaves, & de goudats Polonois, plus ressemblans à des vagabonds qu'à des Soldats; mal armés, & à demi-nuds: tandis que leur Cavalerie étoit lestée, bien montée, bien vêtue & bien armée, d'une merveilleuse agilité à courir devant & derrière, à caracolier aux flancs & à la queue; mais ne pouvant d'ailleurs soutenir, de pied ferme & sans s'ouvrir, le choc d'un Escadron bien proportionné, bien serré & armé pesamment. La Cavalerie Polonoise est encore aujourd'hui la même, & ressemble assez aux Hussars; des hommes sans armes défensives, des chevaux légers & d'une taille médiocre, des étriers courts, de petites selles. Elle combat en fuyant; elle est bonne à harceler, à investir, à faire tomber l'ennemi dans des embuscades. Elle a du rapport aux Numides, ou aux Soldats d'Ambiotrix & de Tiridate.

Cependant les armées Suédoise & Polonoise se rencontrèrent dans une plaine du pays de Semigalle, près d'un Village nommé Walhoff, éloigné d'environ deux lieues de la Duna (1). Ce fut-là que se donna le 7. Janvier 1626. la première Bataille que gagna Gustave-Adolphe. Les Historiens n'en ont marqué ni l'ordre, ni les circonstances. Ils se contentent de dire que la victoire fut complète; que les Polonois y perdirent la plus grande partie de leur artillerie, tout leur bagage, beaucoup d'étendars; qu'ils eurent 1600. hommes tués sur la place; & qu'on leur fit un grand nombre de prisonniers. Ils louent beaucoup les dispositions que le Roi fit pour assurer le succès de l'action (2), mais ils se taisent sur l'ordre de Bataille, sur la manœuvre des troupes, & sur la durée du combat. On peut croire néanmoins qu'il ne fut pas fort opiniâtre; puisque tous les Historiens conviennent que la victoire coûta à peine une centaine d'hommes aux Suédois. Ce fut proprement une déroute.

Quoiqu'il en soit Sapieha se retira fort en désordre en Lithuanie, où Gustave-Adolphe le suivit. Il y prit Pofvolen, malgré la résistance des Cosaques qui y étoient en garnison, & Bierze qu'il emporta l'épée à la main; quoique ce fussent deux des plus fortes places de Pologne, & les clés du grand Duché de Lithuanie.

Cette invasion soudaine répandit la terreur dans tout le Pays. Gustave crut qu'enfin le Roi de Pologne las de faire la guerre avec tant de malheur, seroit, par nécessité, ce qu'il n'avoit pas voulu faire par raison. Il demanda des passeports pour les Ministres, qu'il vouloit envoyer à Varsovie; dès qu'il les eut reçus, il nomma pour cette Ambassade le Chancelier Oxenstierna, Horn, non pas le Général Gustave-Horn, mais un autre, & Salvius (3). Ce dernier devoit être seulement Secrétaire de l'Ambassade. Salvius devint

(1) La Courlande a la figure d'une hache, dont la Semigalle ou Semigallie fait le manche. Ce pays est incorporé au Duché de Courlande. *Sem* en langage Courlandois, qui est une dialecte de l'Eclavon, signifie pays, & *Galle* signifie au-delà. Ainsi le vrai nom de ce pays est *Semigalle*, c'est-à-dire, *Pays d'au-delà*.

(2) Le D. Harte met cette action en l'an-

née 1625. Il suit Loccenius qui se plaint de n'avoir pas de bons mémoires sur cette Bataille. M. Harte n'en dit pas même le jour. Je l'ai trouvé dans *Prellius Epit. Hist. Suigotha.* p. 190.

(3) M. Bayle, au lieu d'Oxenstierna nomme un *Amiz*; il veut dire *Amid*, qui est un nom Suédois, & non pas *Amiz*.

dans la fuite un si grand personnage, que le lecteur ne fera pas fâché de le connoître un peu plus particulièrement (1). Jean Salvius naquit à Strégnès, dans le Duché de Sudermannie en 1590. Son père étoit Syndic de cette Ville. Celui dont nous parlons ici avoit très bien étudié, mais non pas la Médecine en particulier. Il s'en explique ainsi lui-même dans une lettre à la Reine Christine. „ J'ai étudié la Médecine, ainsi que la Théologie ; „ mais je n'ai demandé, ni pris aucun degré dans l'une ou l'autre de ces „ Facultés. J'ai toujours estimé qu'un homme qui se destine aux *affaires* „ *politiques*, doit connoître aussi bien l'Histoire Naturelle, que la Civile & „ l'Ecclesiastique, qu'il doit même être versé, s'il est possible, dans la Philosophie. Il possédoit à fond les langues savantes, & plusieurs des modernes, étoit grand littérateur, grand critique, entendoit même les langues Orientales ; & ce qu'il y a d'étonnant c'est qu'il connoissoit parfaitement les loix, les coutumes de chaque Pays, les intérêts des Princes. En un mot, c'étoit un génie universel. Gustave-Adolphe le fit son Secrétaire intime. Il fut employé dans les Négociations les plus importantes. La Reine le nomma Chancelier de sa Cour, & le second Ambassadeur Plénipotentiaire de Suède au Congrès de Westphalie. A son retour, il fut fait Sénateur du Royaume, ensuite Annobli, créé Baron, & mourut comblé de biens & d'honneurs à Stockholm en 1652.

Le Voyage des Ambassadeurs n'eut aucun succès : Horn & Salvius furent pris par les Cosaques, & détenus quelques jours prisonniers. Oxenstierna se plaignit amèrement, qu'on avoit violé le droit des gens en leur personne, & insista sur leur élargissement, dans une lettre au Prince Radzivil, qui ordonna aussitôt qu'on les mit en liberté. Les Ambassadeurs s'en revinrent sans avoir rien fait. Après cette aventure, le Roi de Suède ne s'empêcha plus tant de faire de nouvelles propositions. Il leva de fortes contributions en Lithuanie, & n'y laissa qu'autant de troupes qu'il en falloit pour garder les principales places, qu'il avoit conquises, après quoi il s'en retourna en Suède, pour y hâter les préparatifs d'une nouvelle campagne, & donner ordre aux affaires intérieures.

Pendant que Gustave-Adolphe étoit à Stockholm, les Ambassadeurs de Bethlem-Gabor, Prince de Transylvanie arrivoient à Berlin, pour épouser au nom de leur Maître la Princesse Catherine de Brandebourg, sœur de la Reine de Suède. Gabor prenoit le titre d'élu Roi de Hongrie, de Dalmatie &c. Les Noces se firent à Berlin, avec une pompe & une magnificence extraordinaire, & bien différente de ce qu'on avoit fait aux Noces de la Reine de Suède, qui n'auroient pu être plus chétives. Aussi Gustave-Adolphe disoit, qu'on avoit donné au Transilvain la plus jolie des deux Sœurs, & qu'on avoit plus fait de fêtes à ses Ambassadeurs, qu'on ne lui en avoit fait à lui Roi de Suède, lorsqu'il avoit été à Berlin en personne. Bethlem avoit envoyé à Brieg en Silésie, un Carosse superbe pour son Epouse. Un Gentilhomme Polonois, s'étant

(1) Si M. Harte avoit écrit l'Histoire de Gustave-Adolphe, après la publication des Mémoires de la Reine Christine, il n'auroit pas

copié toutes les erreurs qu'on a avancées touchant cet homme célèbre.

mis en embuscade, enleva le Carosse aux Gens du Prince de Transilvanie.

Bethlem naturellement peu endurant étoit alors en Hongrie, sur les frontières de la Silésie, & ce fut-là qu'il apprit cette nouvelle. Aussi tôt il envoya des gens après le voleur, & prit de si justes mesures qu'on le lui amena : on trouva sur lui des lettres du Prince Uladilas de Pologne, qui l'incitoit à cette entreprise (1) ; & ce fut peut-être ce qui sauva la vie au Gentilhomme. On crut alors que Bethlem se ressentiroit de cette injure envers la Cour de Pologne, mais elle n'eut pas de suite ; & le Prince de Transilvanie ne songea qu'à recevoir son Epouse, qu'on lui présenta fondant en larmes de se voir condamnée à passer ses jours dans des pays si sauvages, & si éloignés des lieux de sa naissance ; d'ailleurs son Epoux n'étoit plus jeune, & il étoit fort incommodé de la goutte, & de son excessive grosseur ; mais elle se consola bientôt. Cette alliance étoit très avantageuse au Roi de Suède, par rapport aux vues qu'il avoit pour le rétablissement de la liberté Germanique. Gabor étoit un grand Homme d'Etat & de Guerre, qui avoit beaucoup de crédit auprès des Turcs, & qui par ses exploits avoit su se rendre redoutable aux Polonois, & à la Maison d'Autriche. On prétend qu'il s'étoit trouvé à quarante-deux Batailles ou chocs. Il étoit né en 1580. & avoit commencé à servir dès son enfance. Il passa par tous les grades de la milice, & s'éleva jusqu'aux premiers. De simple Gentilhomme il s'étoit rendu Souverain de Transilvanie, sous la protection de la Porte. Il avoit détruit le parti de l'Empereur dans cette Province ; porté ses armes en Hongrie, pris Presbourg, & semé la terreur jusqu'aux Portes de Vienne, en s'approchant avec son armée. Il se fit couronner Roi de Hongrie, & en porta toujours le titre. Il avoit conquis la plus grande partie de ce Royaume ; mais il en fut rechassé par les armes de l'Empereur. Il mourut au mois de Novembre 1629. trois ans après son mariage, laissant à sa Veuve plus de cinq cents mille écus d'argent comptant, & trois belles Seigneuries. On a encore plusieurs Lettres originales (2) de cette Princesse à Gustave-Adolphe, où elle se plaint des persécutions que le Prince Ragotzki, Successeur de son Mari, & les P. P. Jésuites lui faisoient essuyer au sujet de sa Religion. Gustave-Adolphe avoit alors un Ministre à la Porte, c'étoit le Sr. Strasbourk, par le moyen de qui il fit parvenir au Sultan les griefs de cette Princesse. Telle étoit l'estime d'Amarath pour le Héros Suédois, qu'il prit la Veuve de Gabor sous sa protection, défendit qu'on la troublât dans sa Religion, & voulut que ses rentes lui fussent exactement payées. Enfin cette Princesse quitta la Transilvanie, revint en Allemagne, & s'y maria en secondes Noces avec le Duc François-Charles de Saxe-Lawembourg.

Dès que le retour de la belle saison le permit, Gustave-Adolphe partit de Stockholm, avec une Flotte de 150. voiles, & vingt-six mille hommes de débarquement. Tout le Nord étoit attentif à ce nouvel orage, & crut de voir où il iroit éclater. Le Roi de Pologne, prévoyant que Gustave pourroit bien faire une invasion dans la Prusse, avoit fait dire à l'Electeur de Brandebourg, qui en possédoit une partie en fief, relevant de la Couronne de

(1) El. Pauli Epist. in vol. Epist. Salvii, p. 180.

(2) Lengnich, l. c. p. 181.

Pologne, d'aviser à la sûreté de Pillau, qui paroïssoit le plus exposé. L'Electeur renforça en effet la garnison de cette place, fit venir quatre vaisseaux de Dantzig, pour défendre le port, à l'entrée duquel il y a un Fort qu'on garnit de canon, & dont on ordonna de réparer & d'augmenter les ouvrages. Tout ce qu'il y avoit de fortification fut aussi pourvu de l'artillerie nécessaire (1). Il faut pourtant avouer que tous ces préparatifs se firent avec assez de lenteur, l'Electeur ne pouvant se persuader que le Roi de Suède songeât à porter la guerre en Prusse, & se flattant qu'il avoit tout autre Pays en vue. Cette lenteur fut cause qu'on le soupçonna en Pologne de s'entendre avec le Roi de Suède; mais il s'en défendit vivement, & écrivit à ce sujet au Grand-Chancelier une Lettre, datée du 14. d'Août 1626. où il se plaignoit amèrement des calomnies, dont certaines gens osoient le noircir en Pologne. Il dit, que personne n'est si ennemi de soi-même que de céder ses biens à un autre, & qu'il est hors de toute apparence, qu'un Prince reçoive un autre Souverain armé dans ses Etats, & l'associe au Gouvernement. Il se justifie aussi de la négligence dont on l'accusoit, & défie ses calomnieux d'en donner aucune preuve.

Il écrivit dans le même sens au Roi Sigismond (2). Cependant le Roi de Suède vint fondre comme un éclair sur Pillau, força le port, & se rendit maître de la place, presque sans résistance, parce que la garnison n'avoit pas encore fini ses préparatifs de défense, & ne s'attendoit pas à une attaque si brusque.

Pillau n'a jamais été & n'est encore qu'un méchant Village (3), composé de quelques maisons de Pêcheurs, à l'entrée du *Frisch-Haff*, qui communique à un petit golfe de la Mer Baltique, sur lequel est Pillau. Le *Frisch-Haff* s'étend à l'occident de Koëningsberg, jusqu'à l'embouchure de la Vistule, ce qui fait une largeur de trois milles Germaniques. Pillau est remarquable par sa douceur, & par son Port d'où en remontant le Prégel, on remonte à Koëningsberg, qui n'en est qu'à quatre milles Germaniques. Près du Village de Pillau est une Montagne ronde, couverte de bois, sur laquelle on voit une assez jolie maison, qui est celle du maître de la douane, devant est une place de gazon, d'où l'on voit tout le port, & sur le môle où est la forteresse, jusqu'en pleine Mer. Le môle est une hauteur d'une terre sablonneuse d'environ cent pas de largeur, qui s'avance comme un bras, & au bout de laquelle il y a un Fort avec garnison, pour arrêter tout ce qui passe. C'est au dessus de Pillau qu'on trouve quantité d'ambre, surtout après qu'il a fait quelque tempête.

Ce fut ce Fort que Gustave-Adolphe força sans beaucoup de peine, & tout de suite il entra dans le port avec sa Flotte, qui, après avoir été là quelques jours à l'ancre, s'approcha de l'embouchure d'une rivière, que les gens du Pays nomment *Pafferg*, qui tombe dans le *Frisch-Haff* à trois milles au dessous de

(1) M. S. de M. A.

(2) Il parolt par ces deux Lettres & par d'autres circonstances, que nous rapporterons tout à l'heure sur la foi d'un Ecrivain très bien instruit, que l'Electeur n'avoit pas accepté la

Neutralité que Gustave lui offroit, & ne lui avoit pas fait offre de ses places en Prusse comme l'avance le D. Harte.

(3) Le D. Harte en fait une Ville avec un fort Chateau.

Pillau. Cette rivière a sa source aux confins du Cercé d'Hockerland : elle coule du Midi au Nord, & sépare le Pays de Vannie de la Poméranie; après avoir serpenté entre ces deux Provinces, elle vient mouiller les murs de Braunsberg, & un Bourg auquel elle donne son nom, & près duquel elle se jette dans le Frisch-Haff. Ce fut là que les troupes, qui étoient sur la Flotte, furent débarquées.

A peine Gustave-Adolphe avoit mis le pied dans la Prusse Ducale, qu'il offrit la Neutralité à l'Electeur de Brandebourg; mais ce Prince craignant de perdre son fief, ne put se déterminer à une démarche, qui ne pouvoit que déplaire au Roi & à la République de Pologne. Gustave prit alors le parti de s'adresser aux Etats du Pays. Il leur représenta que l'Electeur, craignant de perdre son fief, n'osoit accepter la Neutralité, quelque utile & nécessaire qu'elle fût au Pays. Ceux-ci firent d'abord bien des difficultés, mais enfin, ils se conformèrent aux circonstances & se déclarèrent Neutres (1).

La Prusse est bornée au Nord par la Mer Baltique, au Sud par la Pologne, à l'Est par la Samogitie & la Lithuanie, à l'Ouest par le Brandebourg, la Poméranie & la Cassubie. Cette contrée fut conquise en 1230. par les Chevaliers de l'Ordre Teutonique. Cet ordre étoit puissant; il avoit mis en campagne jusqu'à soixante mille Chevaliers, commandés par des Princes, qui se faisoient un honneur d'être les chefs d'une si vaillante Noblesse; mais dans la suite il dégénéra. Ils se plongèrent dans le luxe & dans la mollesse. Il eurent une longue guerre à soutenir contre les Polonois, qui enfin les chassèrent de cette partie de la Prusse, que l'on distingue du nom de Prusse-Royale. Ils se cantonnèrent dans l'autre partie, nommée Prusse-Ducale. Celle-ci comprend le *Smaland* ou *Sambland*, le *Natangen*, & l'*Hockerland*, *Kœnigsberg* en est la capitale. La Prusse-Royale contient le territoire de *Mariembourg*, celui de *Culm*, le *Wernland* ou *Warmie*, & la *Pomerelle*.

Les principales Villes de la Prusse-Ducale sont, outre *Kœnigsberg*, *Memel*, *Marienwerder*, *Brandebourg* & *Fischhausen*. Celles de la Prusse-Royale sont *Mariembourg*, *Elbing*, *Culm*, *Thorn*, *Strasbourg*, *Braunsberg*, *Frauenberg*, *Wartenbourg*, *Dantzic*, *Bromberg*, *Mewe* & *Dirschau*.

Lorsque la Doctrine de Luther faisoit les Progrès que tout le Monde fait, les Chevaliers Teutons établis en Prusse, embrassèrent les nouvelles opinions, ainsi que ceux de Livonie. Les uns & les autres avoient pour Grand-Maître *Albert de Brandebourg*, qui renonça aussi à ses vœux, adopta le Luthéranisme, se maria & eut un enfant à l'âge de soixante & dix ans. Ce fut lui qui partagea la Prusse avec les Polonois, leur abandonnant la Prusse-Royale, & se réservant l'autre partie, à condition qu'il reconnoîtroit la Suzeraineté de la Pologne, & qu'il feroit hommage à cette Couronne, moyennant quoi, la partie de la Prusse qu'il occupoit seroit érigée en Duché Héréditaire, pour être possédée après lui par ses descendans & héritiers. C'est par cet *Albert* que le Duché de Prusse a passé dans la Maison de Brandebourg, qui dans la suite a su se soustraire à la Suzeraineté de la Couronne de Pologne, & qui a eu, au commencement de ce siècle, le crédit de faire ériger ce Duché en Royaume, &

(1) Lengnich. L. c. p. 182, 185.

& de faire reconnoître cette nouvelle dignité de toutes les Puissances de l'Europe, excepté la Cour de Rome.

De-là vient qu'aujourd'hui on divise la Prusse, en Prusse Polonoise & Prusse-Brandebourgeoise ou Royaume de Prusse, au-lieu de Prusse-Royale & Ducal. Ce Pays est fameux par l'ambre qu'on trouve sur ces côtes, par les Bâtes, les Elans & les Ures, dont ses forêts sont remplies, & qui sont des animaux aussi singuliers, pour nous que ceux d'Asie & d'Afrique.

Les Suédois, en mettant pied à terre dans la Prusse-Polonoise, trouvoient d'abord devant eux la Ville de Braunsberg, petite mais très importante Place avec un bon port sur la rivière de Passerg, à neuf lieues Nord-Est d'Elbingen. Elle n'étoit ni assez fortifiée, ni assez bien pourvue pour faire une raisonnable défense, aussi fut-elle bien-tôt forcée. De-là Gustave s'approcha de Frauenberg dont il s'assura aussi, afin d'avoir ses derrières libres. Frauenberg est une petite Ville à l'occident de Braunsberg, qui n'a rien de remarquable, que d'avoir eu le célèbre Copernic pour Chanoine de sa Cathédrale. Le Roi chassa les Jésuites de ces deux Villes, & envoya leur Bibliothèque en Suède, pour grossir celle de l'Université d'Upsal, foible dédommagement de la perte qu'avoient fait les Protestans à Heydelberg, où ils avoient vu la plus belle Bibliothèque de l'Europe, tomber entre les mains de leurs ennemis & sacrifiée au Pape, qui en enrichit celle du Vatican.

„ Je ne fais, dit à ce propos un fameux Ecrivain (1), si les Jésuites qui
 „ avoient été chassés de Riga par Gustave l'an 1621. qui fit de même trans-
 „ porter leur Bibliothèque en Suède, s'estimoient fort malheureux d'être ainsi
 „ traités par un Prince Protestant. Comme on ne les accuse pas d'être trop
 „ humbles & trop desintéressés, il y a quelque apparence qu'ils ne sûrent pas
 „ marris de se voir traités avec cette distinction, & d'avoir un si beau prétexte
 „ de se glorifier, que c'est à eux principalement que les Hérétiques en veulent.
 „ Il est sûr qu'ils se font honneur de tout, & qu'ils font si bien valoir leurs
 „ pertes en représentant au monde, qu'ils sont les seules victimes immolées à
 „ la fureur des Sectaires, qu'on leur donne beaucoup plus de biens qu'ils n'en
 „ ont perdu. Mais il n'est pas moins certain que Gustave ne les chassa point
 „ par un coup de persécution ; il les chassa parce qu'il avoit ouï dire, ou plu-
 „ tôt parce qu'il savoit par expérience, qu'ils se mêloient de trop d'affaires,
 „ & qu'ils ne valent rien dans une Ville conquise par un Prince qu'ils croient
 „ Hérétique. Ils ont donc tort de se tant glorifier d'être plus en butte aux Pro-
 „ testans, que le reste de leur Communion. Les plus éclairés de leur Eglise ont
 „ reconnu, que la véritable cause de cela n'est pas une chose, dont on se puis-
 „ se glorifier ”.

Ce n'étoit pas assez pour les Suédois, que d'occuper Braunsberg & Frauenberg, afin d'assurer leur retraite en cas de malheur, il leur falloit encore Elbing ou Elbingen, Ville assez considérable sur la rivière de même nom, qui sortant du Lac de *Drausen* va se perdre dans le Frisch-Haff, un peu au-dessous de la Ville. Elbing est située dans une plaine fertile à douze lieues Sud-Est de Dantzic, à quarante lieues Nord par Ouest de Varsovie. Elle fait un af-

(1) Bayle Dicc. sur Gust. Adolph. p. 894.

sez grand Commerce, qui le seroit néanmoins davantage sans le voisinage de Dantzig. La Ville étoit assez bien fortifiée pour le tems; mais la Garnison en étoit très soible (1), ne consistant qu'en cent quarante Soldats de nouvelles levées, & quant à la Bourgeoisie, elle n'avoit pas six cens hommes en état de porter les armes, la peste ayant emporté beaucoup d'habitans, quelque tems avant que le Pays devint le théâtre de la guerre.

Dans cette extrémité les Elbingeois demandèrent du secours au Roi Sigismond, qui les exhorta dans sa réponse à se bien défendre leur promettant de représenter leur besoin, à la Diète qui se devoit bientôt assembler. Quoique cette réponse n'eut rien de fort encourageant, les Elbingeois ne laissèrent pas de faire quelques dispositions pour se défendre: ils enfoncèrent un grand bateau à l'entrée de leur rivière, & tâchèrent de la boucher entièrement avec des tonneaux pleins de pierres, & avec des solives & des poutres; mais un vent impétueux, qui survint, emporta tout leur travail, & les pinques avec les barques Suédoises entrèrent sans beaucoup de peine dans la rivière.

Le Roi fit alors sommer la Ville de se rendre avec cette observation, qu'il ne demandoit que le droit d'y mettre Garnison, pour avoir le dos libre. *Je pourrois, leur disoit-il dans une Lettre qu'il écrivit au Magistrat, je pourrois vous demander quelques centaines de mille écus de contribution; mais ce n'est pas à votre argent que j'en veux, ni à vos libertés. Je fais la guerre pour avoir la paix. Je demande donc que vous ouvriez vos portes sans délai; & je vous accorde vingt quatre heures pour y faire vos réflexions.* Cette manière de penser est bien digne de ce grand Roi.

La lettre étoit datée du 15. Juillet 1626. & le lendemain 16. Elbing ouvrit ses portes, & le Roi y fit entrer treize cens Suédois, & y mit le Baron Benoît-Oxenstierna pour Gouverneur, & George Kunigham, Officier Ecoissois pour Lieutenant de Roi (2).

Après la prise d'Elbing, le Roi s'avança vers Mariembourg, place forte pour le tems, avec un bon Château, à une égale distance d'Elbing & de Dantzig. Le Wayvode nommé Konarski, y étoit alors avec beaucoup de personnes de distinction & d'Officiers; mais à l'approche du Roi, tout cela se fauva, & il ne resta que cent cinquante hommes pour toute Garnison. Le Gouverneur nommé Sasnowsky, menaçoit de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Un Capitaine de Cavalerie, du nom de Peclawsky (3), se jeta dans la place avec quelque monde; mais ni l'un ni l'autre ne firent pas longue résistance. La Ville se rendit le 18. de Juillet: c'est-à-dire, le même jour que le Roi arriva à deux lieux de-là. A la vérité Sasnowsky se retira dans le Châ-

(1) C'est ce que dit expressément le Sr. Israël Hoppe alors Bourguemestre d'Elbing, dans son *Fatum Borussia Decemalis*. Ouvrage non encore imprimé; mais dont on trouve un bon extrait dans les *Acta Borussia*. Liv. I. P. VI. & suiv. Le Docteur Harte n'a pas lu cet ouvrage apparemment, puisqu'il dit que la Garnison d'Elbing étoit aussi forte que l'armée qui en faisoit le siège: mais il n'y eut point de siège.

(2) Voy. Lengnich. l. c. p. 131. 137.

(3) Le D. Harte appelle le Gouverneur *Peclaw*; mais les meilleurs Ecrivains ne font mention d'aucun nom semblable. Peut-être cet Auteur a-t-il confondu le Capitaine de Cavalerie *Peclawsky* avec le Gouverneur, & qu'il estropie le nom de cet aventurier, comme il en estropie tant d'autres.

teau, & fit mine de vouloir s'y défendre; mais il fut forcé & se rendit prisonnier de guerre. *Stum*, *Wormdit*, *Christbourg* & *Strasbourg* ouvrirent leurs portes au vainqueur. Tant de conquêtes ne furent que l'affaire de quelques semaines. Tout rioit à Gustave. On n'entendoit pas plus parler du Roi de Pologne, que s'il n'eût plus existé. Mais enfin, on eut avis que ce Prince s'avant-çoit avec une Armée, que quelques-uns faisoient de trente mille, & quelques autres de vingt mille hommes. Il étoit tems qu'il arrivât; toute la Prusse-Polonoise étoit presque conquise par Gustave-Adolphe; il ne lui manquoit plus que de se rendre maître de *Dirschau* & de *Dantzig*, les seuls lieux considérables, qui lui restassent encore à prendre. *Dirschau* est située sur la rive gauche de la *Vistule*, en descendant vers *Dantzig*, qui est à cinq milles Germaniques au dessous. Il y avoit une bonne Garnison dans *Dirschau*, & la place étoit assez fortifiée. Le Roi ne pouvoit rien entreprendre sur *Dantzig*, sans être maître de *Dirschau*, qui lui auroit coupé la communication avec la Mer, & les places où il avoit établi ses dépôts de vivres & de munitions. A deux lieux au dessous de *Dirschau*, la *Vistule* se sépare en deux branches, dont l'une qui passe à droite va former l'Isle de *Marienbourg*, & se jette ensuite dans le *Frisch-Haff*, ou bras de Mer de la Prusse-Ducale; l'autre continue son cours à gauche, vers le Golphe de *Dantzig*, où elle entre en rasant de près les faubourgs de cette Ville. *Dantzig* est une des plus considérables Villes de l'Europe, & sans contredit la plus commerçante du Nord. Elle est la principale de la Hanse. Elle se gouverne par ses propres Loix, sous la protection des Rois de Pologne. A une lieue au dessous de la Ville est l'embouchure de la *Vistule*, qui forme un des plus beaux ports qu'on puisse voir, défendu par un Fort appelé *Weixelmunde*. La Ville elle-même est très bien fortifiée, quoique commandée par des hauteurs, ce qui a obligé les *Dantzikois* à élever extraordinairement leurs remparts de ce côté-là, outre qu'ils ont construit un bon Fort sur la plus haute de ces collines, appelé *Hagelsberg*. Dès le 16. de Juin, Gustave avoit fait fonder la Ville de *Dantzig*, & lui avoit offert la Neutralité, par une Lettre datée du même jour. Il leur envoya même le Maréchal de sa Cour *Théodoric de Falkenberg*, pour donner plus de poids à la négociation. Le Roi exigeoit que la Ville de *Dantzig* lui fournît pour son argent tout le grain, dont il auroit besoin; qu'elle fit sortir de son port tous les Vaisseaux appartenant au Roi de Pologne, que tous les Bâtimens qui trafiquoient sur la *Vistule*, lui payassent un certain impôt à lui Roi de Suède, & qu'elle s'engageât à ne pas souffrir, qu'on équipât de nouveaux Vaisseaux contre son service dans le port de *Dantzig*; moyennant quoi, il promettoit d'épargner leur territoire, & de ne point approcher de leur Ville à une certaine distance.

Les *Dantzikois* rejetterent ces conditions, & refusèrent d'être Neutres à ce prix. Le Roi irrité fit publier dans son camp le 14. d'Août, que la Ville de *Dantzig* devoit être regardée comme ennemie de la Suède, & traitée sur ce pied-là.

On prétend (1) que le mécontentement de ce Monarque contre la Ville, fut encore augmenté par la lettre d'un théologien de la Ville nommé *Corvin*, à *Jean-Bothwid* premier Chapelain du Roi de Suède, dans laquelle le Ministre *Dant-*

(1) *Act. Boruss. 1er. Part. p. 784 & 791.*

zikois s'exprimoit ainsi: „ Les incommodités de la guerre sont infinies, j'en conviens, mon cher Frère; & c'est pourquoi aulli nous avons évité foigneusement jusqu'ici de donner aucun prétexte à des hostilités contre nous; mais, s'il ne nous est pas permis de jouir des douceurs de la paix, nous supporterons ce fléau, comme une punition de nos péchés, qui nous ont attiré la colère du Ciel, & recommandant nos biens & nos vies à celui de qui nous les tenons, nous repousserons vigoureusement l'injuste violence par une défense légitime; car encore vaut-il mieux une guerre juste qu'une paix honteuse, à laquelle nous ne saurions penser sans rougir.

Quoiqu'il en soit les hostilités commencèrent aussitôt entre la Ville & les Suédois. Le Roi vint lui-même reconnoître le Fort de Weixelmunde. Deux cens quatre-vingt-deux Soldats de la Ville furent envelopés & enlevés près de Grebin.

Au milieu du tumulte des armes Gustave donnoit une attention particulière, aux affaires de l'Etat & de l'Eglise dans ses nouvelles conquêtes. Informé que les Catholiques avoient usurpé plusieurs Eglises sur les Protestans, & qu'ils les avoient chassés de quelques endroits de la Prusse, il voulut que les choses fussent rétablies & que l'oppression cessât; pénétré d'ailleurs des vérités de la Religion Chrétienne, avec une âme vertueuse & touchée d'une tendre pitié, il eût souhaité d'attirer tout le monde à la connoissance de l'Evangile & à la pratique des plus solides vertus. Dans ces dispositions il écrivit au Baron Benoît-Oxenstierna (1), à qui il venoit de donner le Gouvernement de tout le pays „ de convoquer incessamment le Magistrat & le Clergé, de choisir parmi les Ecclesiastiques un homme de capacité & zélé pour la vérité Evangelique, & de le constituer Surintendant des Eglises des Villes & de la Campagne, qui feroit rendre aux Protestans les Temples & les ornemens, que les Catholiques leur avoient enlevés, & auroit l'inspection sur les autres Ministres, afin qu'ils ne prêchassent que la pure parole de Dieu, distribuassent dûment les Sts. Sacremens, & menassent une vie Chrétienne: qu'il entendoit que ce Surintendant convoquât tous les ans les Ministres de la parole de Dieu & les assemblât en Synode, pour régler toutes les affaires concernant la discipline Ecclesiastique, l'établissement des Ecoles, & l'éducation de la jeunesse. Voulons en outre, *ajoute-t-il*, que ce même Surintendant se rende au plutôt auprès de nous pour être confirmé dans sa charge; & puisque les *erreurs Papistiques* ont été enseignées jusqu'à ce jour à Braunsberg, à Frauenberg & dans les Paroisses d'alentour, nous ordonnons que ce Surintendant, qui tiendra son siège à Elbing, choisisse deux hommes de mérite parmi ses Confrères de la Ville, ou de ceux qui ont été chassés par le Clergé Romain, pour être envoyés à Braunsberg & à Frauenberg, & y catéchiser & annoncer la grace de Dieu, avec la douceur convenable à des Ministres de Christ, enseignant & instruisant encore plus par leur conduite que par leurs paroles, leur inspirant la fidélité à leur nouveau Maître, & les attirant à l'esperance de notre salut en Jesus-Christ. Ces Missionnaires jouiront chacun d'une pension annuelle, pour pouvoir vaquer à

(1) M. S. de M. A.

„ leurs fonctions, sans en être distraits par aucun soin temporel ; & vous n'apprendrez au plutôt le succès de cet établissement ”.

Les soins Religieux de ce Héros s'étendoient jusqu'en Laponie, dont les pauvres habitans croupiissoient dans la plus grossière & la plus ridicule idolâtrie. Il leur avoit envoyé de sages Ecclésiastiques, pour les tirer des ténèbres & les éclairer des lumières de la foi. Il avoit accordé aux Protestans, persécutés en Allemagne & en Hongrie par l'Empereur, un asyle assuré dans ses Etats, leur accordant généreusement tous les secours temporels & spirituels, dont ils avoient besoin dans leur infortune. Le zèle de ce Monarque pour sa Religion n'étoit point un zèle furieux & destructif, qui perd d'ordinaire l'âme & le corps, mais un zèle éclairé, tranquille, bienfaisant. Ce n'étoit pas un emportement sanguinaire, enfant de l'intérêt & de l'amour propre ; c'étoit une persuasion intime de la vérité, un sentiment de générosité, qui le portoit à vouloir partager avec tous les hommes un bien d'un prix infini, & à le leur offrir avec cette douceur qui persuade, qui produit le goût des mœurs spirituels, & engage à s'en nourrir, tandis que le faux zèle, & la violence font soupçonner de poison, toute nourriture spirituelle présentée sous un aspect si dégoûtant.

Cependant Gustave étoit arrivé dans le grand Werder ; c'est ainsi qu'on nomme une Ile, formée à l'orient par la Vistule, à l'occident par le Nagot, qui est un bras de ce fleuve, qu'il ne faut pas confondre avec le Nagot, petite rivière qui se jette dans la Vistule, à deux lieues au dessus, & au Nord par le Frisch-Haff. Là il se retrancha & laissa reposer son Armée, en attendant les recrues, qui lui venoient de tous côtés tant de la Prusse même, que de la Poméranie, & de plusieurs autres contrées de l'Allemagne. Enfin, il jeta près de Lissau un pont sur la Vistule, à l'endroit où elle a moins de largeur, & la fit passer à toute son armée ; après quoi il assiégea Dirschau & Meaw ou Meve, dont il se rendit maître en fort peu de tems & sans coup férir. Cette dernière place est située au confluent de la rivière de Fers avec la Vistule, & par ces deux conquêtes, le Roi coupa la communication entre Dantzic & l'Armée Polonoise, qui arriva enfin près de Graudentz, commandée par le Roi de Pologne en personne. Toutes les vues de Gustave étoient alors tournées sur Dantzic. Le désir d'humilier cette espèce de petite République, entroit pour quelque chose dans le projet qu'il méditoit de s'en emparer ; mais il avoit principalement en vue d'ôter aux Polonois, cet entrepôt de tout leur commerce, de se procurer par cette conquête des moyens sûrs, de continuer la guerre aux dépens de ses ennemis, & de s'assurer la possession de toute la Prusse-Polonoise : mais ce plan ne pouvoit être exécuté tant que l'Armée du Roi de Pologne tiendrait la campagne : Dirschau ni Meaw n'étoient pas des postes à l'arrêter aussi long-tems que dureroit le siège de Dantzic, qui ne pouvoit qu'être long & opiniâtre, vu la force & la grandeur de la place, le nombre de ses habitans tous exercés & aguerris, outre une nombreuse Garnison que la Ville entretenoit, toute composée de vieux Soldats, & d'Officiers expérimentés ; tandis que l'Armée du Roi diminuée par un grand nombre de Garnisons, par les fatigues & les maladies, qui en font les suites ne pouvoit

guère agir que défensivement, tant que l'Armée Polonoise n'auroit point effuyé d'échec, qui donnât la supériorité aux Suédois.

A-peu-près dans le même tens que Sigismond décampoit de Graudentz, pour combattre l'Armée Suédoise, Gustave fut joint par un bon corps de troupes Allemandes, que lui amena le jeune Comte de Thurn (1) : malgré ce renfort l'Armée du Roi de Suède, ne passoit pas vingt mille hommes. Celle du Roi Sigismond étoit plus forte de la moitié. Le Prince Uladislas son fils, la commandoit en Chef sous le Roi ; qui étoit lui-même un grand homme de guerre, ayant fait ce métier toute sa vie. Uladislas étoit plein de feu & de valeur, & brûloit de se signaler. Les conseils & la direction du Roi son Père supplétoient au défaut d'expérience du jeune Prince. Tous les deux marchaient avec la confiance que donne la supériorité des forces, & l'avantage de commander à des troupes fraîches, qui n'ont point souffert, contre un ennemi fatigué & recru. Rien n'étoit plus lèste que la Cavalerie Polonoise ; rien n'étoit plus imposant que l'Infanterie Suédoise, accoutumée à combattre de pied ferme à coups de piques & de mousquets, sans branler non plus qu'un mur, pour tous les caracols de la Cavalerie Polonoise.

Le Roi Sigismond cotoyant la Vistule à gauche, s'approchoit de Marienbourg, feignant d'en vouloir à cette Ville ; mais après quelques escarmouches avec la Cavalerie Suédoise, où il perdit quelque monde, il se rabattit tout à coup plus près du fleuve, & le passa au dessous de Margenwice, l'Infanterie sur un pont, qu'il avoit fait construire près de Newenbourg, la Cavalerie à la nage, suivant l'usage des Tartares, dont la Cavalerie Polonoise ne diffère que peu ou point.

Voilà donc le Roi de Pologne dans la Pomerellie, à portée de relever le courage des habitans de Dantzic, aussi devinrent ils plus insolens que jamais à la nouvelle de l'arrivée des Polonois, & commirent quelques hostilités contre les Suédois, qui ne les menagèrent pas non plus, arrêtant tout ce qui passoit pour aller à Dantzic, & déclarant de bonne prise tous les effets des Marchands de cette Ville, qui tomboient entre leurs mains.

Le Roi de Pologne ayant appris que Gustave occupoit un camp avantageux près de Dirschau, ne jugea pas à propos de s'en approcher, avant d'avoir assuré sa retraite en cas d'accident ; il lui falloit pour cela chasser la Garnison Suédoise de Meau ; mais cette Garnison, quoique foible ne paroissoit pas disposée à se rendre à la première sommation. En effet le Roi de Pologne fut obligé d'en venir à un siège régulier. Gustave, qui connoissoit toute l'importance de ce poste, & le risque que couroit la Garnison d'être emportée d'as-

(1) François-Bernhard Comte de Thurn, ou de la Tour, (comme l'appellent les Ecrits Français) né en 1595. joignit Gustave-Adolphe avec un Corps de deux mille quatre cents hommes, le 24. de Septembre 1626. & par conséquent après la prise de *Dirschau* & de *Meau*, quelqu'en dise M. Harte ; qui se trompe encore beaucoup, quand il dit qu'après la prise d'Elbing le Roi de Suède défit deux Corps d'Impériaux, qui faisoient au moins seize mil-

le hommes, puisqu'il est certain qu'avant 1629. aucun Soldat de l'Empereur n'avoit mis le pied en Prusse, & conséquemment le premier secours d'Impériaux n'arriva dans ce pays-là, que plus de trois ans après la prise d'Elbing. Au reste le Comte de Thurn, dont il est ici question étoit Fils du vieux Comte de Thurn si fameux dans les troubles de Bohême, & dont il sera fait souvent mention dans la suite de cet ouvrage.

faut, vu le mauvais état de la place, résolut de la secourir, sans néanmoins en venir à une Bataille, le Roi de Pologne ayant eu soin de se poster, de manière qu'on ne pouvoit l'attaquer sans beaucoup de risque. Il occupoit des hauteurs escarpées le long de la Vistule, & l'on ne pouvoit aller à lui, qu'à travers des chemins creux & des taillis, qui défendoient l'approche de son camp, & le rendoient presque inaccessible. Sa Cavalerie étoit dans la plaine, & pouvoit se porter dans le flanc de l'ennemi, qui viendrait gravir sur les hauteurs pour attaquer l'Infanterie.

Gustave bien instruit de toutes ces difficultés, qu'il avoit reconnues lui-même, ne se rebuta point pour cela; il prit néanmoins le parti de cacher sa marche aux Polonois, & partit à l'entrée de la nuit de son camp de Dirschau, à la tête de 3000. fantassins d'élite, & de cinq cens chevaux. Il marcha en grand silence vers l'ennemi, menant avec lui un grand convoi de vivres & de munitions, dont il couvroit la marche avec les troupes.

Quelque précaution qu'on prit, il ne fut pas possible de surprendre les Polonois. Leurs partis qui rôdoient sans cesse découvroient la marche du Roi de Suède; ils en donnèrent avis au Roi Sigismond, qui se tint prêt à bien recevoir les Suédois. Il étoit déjà grand jour, lorsque ceux-ci eurent passé le défilé qu'il leur falloit traverser pour gagner les hauteurs. Ils trouvèrent les Cosaques & les Meyduques en Bataille, & quelques pièces d'artillerie commencent à tirer du plateau où elles étoient braquées.

Gustave-Adolphe ordonna au Comte de Thurn, qui commandoit sous lui, d'amuser l'ennemi en escarmouchant, tandis qu'à la tête de sa Cavalerie, il couvrirait le convoi, & tâcherait de le faire entrer dans la Ville.

Après environ une heure de combat, le Comte accablé par le nombre, & craignant d'être enveloppé, commença à se battre en retraite, soit pour gagner un poste plus avantageux, soit pour se mettre plus à portée d'être secouru par le Roi.

Ce mouvement rétrograde des Suédois enfla beaucoup le cœur aux ennemis: ils criaient aux Suédois; *ah! coquins, infâmes, vous fuyez* (1): *vous craignez le sabre des Polonois*. Mais bien-tôt les Suédois font volte-face, présentent de tous côtés les piques à la Cavalerie, & font un feu si terrible, que les Polonois peu accoutumés à combattre contre des troupes ferrées & inébranlables, s'aperçurent bien qu'ils n'avoient pas affaire à des fuyards. Là le combat recommença avec plus de furie; mais toujours escarmouchant, les Polonois craignant quelque embuscade, & n'osant trop s'écarter du gros de l'Armée.

Enfin, le convoi étant heureusement entré dans la Ville, à la faveur de toutes ces charges, le Roi de Suède fit dire au Comte de Thurn, de faire sa retraite à la faveur des bois & des défilés, qu'il avoit derrière lui, tandis que de son côté il amuseroit les Polonois en escarmouchant avec sa Cavalerie (2). Tout cela fut exécuté le plus heureusement du monde. Les Polonois suivirent quelque tems de loin, les Suédois qui se retiroient en bon ordre, tournant de tems

(1) *Spurias & degeneres fugere aequo, ut caveret, istius Polonicos declinare.* Loccenius p. 554.

(2) M. Harte dit, que le combat dura deux jours, il suit *Lutichius de Rebus Germani-*

cis, L. I. p. 491. mais il y a peu d'apparence à cela; à moins qu'on ne l'entende de toutes les escarmouches, qu'il y eut eu se retirant.

en tenns tête à l'ennemi, & le faisant reculer par le feu de sa mousqueterie, toutes les fois qu'il s'approchoit de trop près. Les Suédois rentrèrent enfin dans le camp de Dirichau, plus fatigués que rebutés d'un combat si long & si opiniâtre. Mais ce qui paroîtra étrange, c'est que tous les mémoires de ce tems-là, tous les Historiens s'accordent à dire, qu'ils n'eurent que trente hommes de tués sur la place, sans parler du nombre des blessés; tandis que les Polonois perdirent au moins cinq cens hommes (1). Il est vrai, qu'ils ne manquèrent pas, selon l'usage, de publier que les Suédois avoient beaucoup plus perdu qu'eux. Ils se glorifièrent aussi beaucoup de ce qu'ils étoient restés maîtres du champ de Bataille; mais ils ne prenoient pas garde que le Roi de Suède, n'ayant en vue que de ravitailler Meaw & de renforcer la Garnison, il avoit remporté tout l'avantage qu'il s'étoit proposé, en remplissant cet objet. La preuve en fut la levée du siège de Meaw, qui suivit bientôt cette action. Du côté des Polonois on loua beaucoup la bravoure du jeune Prince Uladislav; & de la part des Suédois tout fut dû à la sagesse des dispositions du Roi de Suède, à la fermeté du Comte de Thurn, en exécutant les ordres du Roi; à la valeur des troupes en général, & à celle de quelques Chefs particuliers, tels que *Hepburn* (2) Écossais, *Moslyn* Anglois, & deux Comtes de Brahe. Mais personne ne montra plus de courage & d'intrépidité dans cette journée, que le Roi lui-même. Il se mêla plusieurs fois comme le plus simple Soldat, avec la Cavalerie Polonoise, encourageant les siens de sa voix & de son exemple: il renversa à diverses reprises une foule d'Escadrons ennemis, qui s'opposoient à son passage, & tâchoient d'enlever le convoi & l'escorte, se succédant les uns aux autres, & des troupes fraîches prenant continuellement la place de celles que le Roi avoit rompues. Le Roi fut pris deux fois dans la mêlée, & deux fois il fut dégagé par ses braves Soldats.

Le lendemain de la levée du siège, Gustave-Adolphe entra dans la place. Aussitôt une foule d'Officiers se rendirent auprès de lui, pour le féliciter sur le succès de son entreprise, & sur ce qu'il avoit plu à Dieu de le conserver dans un si pressant danger. Le Roi les remercia, & leur dit qu'après Dieu, il n'étoit redevable du succès de cette journée qu'à la valeur de ses troupes, à l'intelligence & à la bonne volonté des Officiers. Il distingua ceux qui s'étoient trouvés à la Bataille, leur rappella plusieurs actions & manœuvres, qu'il leur avoit vu faire, & leur promit de ne les pas laisser sans récompense. Ensuite il vit entrer son premier Chapelain Jean Bothwid, qui fut depuis Evêque de Lindköping, & qui venoit aussi lui faire compliment à la même occasion: le Roi se souvenant de l'avoir vu en allant au combat, sur une hauteur, où il prioit Dieu avec quelques-uns de ses Confrères, & d'où ils pouvoient voir la Bataille, lui dit, *Monsieur le grand Aumônier, j'ai bien espéré de nos affaires, quand j'ai vu Moïse sur la montagne, priant pour nous avec tant d'ardeur* (3). Bothwid baissa modestement la tête, ne sachant ce qu'il devoit le plus admirer, de la bonté ou de la piété de ce grand Roi; & ce qui n'étonnera pas moins que son grand courage,

(1) Lengnich p. 190.

(2) Plus connu chez nos Ecrivains Fran-

çois sous le nom de Colonel Hebron.

(3) M. S. de M. A.

courage, c'est que très souvent il faisoit faire des prières publiques le soir dans son quartier, où tous les Officiers de distinction assistoient volontiers; les uns par un vrai sentiment de piété, dont ils ne pouvoient se défendre à la vue d'un tel exemple; les autres pour ne pas passer dans son esprit pour libertins. Tous les soirs on faisoit des prières semblables dans le camp, au milieu de chaque Régiment, formant chacun un cercle autour de l'Aumônier, & de même dans toutes les Garnisons. Cette coutume s'observe encore dans les troupes Suédoises.

Le Roi de Pologne humilié de la levée du siège de Meau parut désirer la paix, & fit proposer au Roi de Suède, de nommer des Commissaires de part & d'autre, pour régler leurs différens à l'amiable. On convint que le Congrès se tiendrait entre les deux camps, qui n'étoient éloignés que de trois lieues, & que l'on dresseroit des tentes, sous lesquelles les Commissaires se rendroient des deux côtés avec une égale escorte, qui resteroit à une certaine distance.

A la tête des Commissaires Suédois étoient Axel Oxenstierna, & Theodor de Falckenberg. Ceux du Roi de Pologne étoient Thomas Zamoisky, Palatin de Kiovie, Venceslas Leezinsky, Chancelier de la Couronne, & Wessolowsky, Maréchal de la Cour de Lithuanie (1). Ces Messieurs s'assembloient pour la première fois le 21. Octobre. Comme on n'étoit convenu de rien, par rapport au cérémoniel, les Ambassadeurs, en entrant sous la tente, se regardèrent quelque tems sans rien dire & sans se saluer, aucun d'eux ne voulant commencer le premier, jusqu'à ce qu'enfin, un des Commissaires Polonois, nommé *Schmusk*, rompit le silence, & fit un assez long discours sur la longueur & les malheurs de cette guerre, & sur les dispositions du Roi de Pologne pour la paix. Trois jours après les Polonois proposèrent les articles préliminaires, consistant à-peu-près en ces conditions: „ 1°. Le Roi de Suède rendra la Livonie au Roi & à la République de Pologne. 2°. Le Roi de Pologne en revanche cédera la Finlande & l'Estonie au Roi de Suède. 3°. Si Sa Majesté Suédoise vient à déceéder sans Héritier mâle, un des fils du Roi de Pologne sera aussitôt appelé au Trône de Suède; 4°. Le Roi Sigismond continuera à porter le titre de Roi de Suède, mais seulement pour la forme. 5°. Le plus proche Héritier du Roi de Suède, autre qu'un Enfant mâle né en légitime mariage, possèdera à perpétuité le Duché de Sudermannie en appanage. On ne peut imaginer l'indignation des Commissaires Suédois à la vue de ces articles. Ils sont en effet si indécents qu'un (1) célèbre Historien, les a soupçonnés d'avoir été fabriqués par les Commissaires mêmes de Gustave-Adolphe, pour irriter davantage la Nation Suédoise contre le Roi de Pologne. Mais il y a peu d'apparence à ce fait, qui n'auroit pas manqué d'être démenti par les Commissaires Polonois, & par le Roi de Pologne même, ce qu'il ne paroît pas qu'ils aient jamais fait, & par conséquent les articles en question étoient bien leur ouvrage. D'ailleurs il n'y a rien dans ces propositions, qui ne s'accorde parfaitement avec le caractère de Sigismond, Prince hautain & orgueilleux, qui, dans ses plus grandes disgrâces, ne voulut jamais renoncer au vain titre de Roi de Suède,

(1) L'Égault, l. c.

(2) Puffendorf commentat. de reb. Suec.

qu'il affectoit de prendre avec ostentation. Quoiqu'il en soit, il n'est pas nécessaire de relever ici tout le ridicule des propositions du Roi de Pologne; il suffit de dire que, si ce Prince avoit tenu Gustave-Adolphe dans les prisons de Varsovie, il n'auroit guère pu lui offrir des conditions plus dures & plus honteuses. Aussi les conférences ne furent pas longues; dès le milieu de Novembre tout fut rompu, & chacun se retira chez soi, après que les Commissaires Suédois eurent délivré de leur côté à ceux du Roi de Pologne les conditions auxquelles Gustave-Adolphe consentoit de faire la paix, ou une trêve de vingt ans.

Gustave-Adolphe, n'attendant plus rien des dispositions de son adversaire pour la paix; & voyant d'ailleurs la campagne finie, mit ses troupes en quartier d'hiver & partit pour retourner en Suède, afin d'y faire des préparatifs pour une nouvelle campagne, tels qu'il pût espérer de réduire son ennemi à demander sincèrement la paix.

A peine fut-il arrivé à Stockholm, qu'il convoqua l'assemblée des Etats dans cette Capitale, pour leur faire part de l'état des choses, leur demander leurs avis & leur concours dans les mesures à prendre, pour anéantir les dessein des ennemis de la Suède.

Gustave fit, selon la coutume, l'ouverture de l'assemblée par un discours; où il exposa tout ce qu'il avoit fait pour mettre fin à une guerre si à charge au Royaume; mais il s'excusa sur le peu de modération du Roi de Pologne, qui, quoique vaincu, prétendoit néanmoins prescrire des Loix & traiter en vainqueur. Ensuite le Roi fit lire les propositions que nous avons rapportées ci-dessus. Elles firent tout l'effet que Gustave attendoit de la part d'un peuple, qui l'adoroit, & jaloux de l'honneur de la Patrie. Les Etats d'un commun accord, pour rabattre la fierté de Sigismond, déclarèrent la jeune Princesse Christine, qui n'avoit pas un an accompli, Héritière du Royaume, pour montrer au Roi de Pologne, qu'on étoit bien éloigné de préférer sa postérité à celle de Gustave, malgré la raison du Sexe. Le Trône, dit cette Princesse elle même dans ses mémoires, „ me servit de berceau, & j'étois à „ peine née qu'il falut y monter. Le Roi mon Père, convoqua pour cet „ effet les Etats Généraux peu de mois après. Il m'y fit prêter hommage, „ & la Suède à genoux m'adora jusques dans mon berceau. Mais les „ Etats ne s'en tinrent pas-là; car le Roi leur ayant donné à examiner les conditions, qu'il avoit fait proposer au Roi de Pologne, ils prirent une résolution, qui ne dut pas être moins désagréable à ce Prince. Ces conditions étoient en général, que le Roi de Suède rendroit toutes ses conquêtes en Prusse: mais qu'en révanche toute la Livonie lui seroit cédée à perpétuité, & que le Roi & la République de Pologne renonceroient à toutes leurs prétentions sur cette Province. Que de même le Roi de Pologne renonceroit pour lui & ses successeurs à toutes ses prétentions sur la Suède, & sur tous les Pays possédés actuellement par cette Couronne, en vertu de quelque traité de paix, ou par droit de succession; que, moyennant ces conditions, le Roi de Suède évacueroit toutes les places de Prusse, & tous les postes que ses troupes pouvoient actuellement occuper, soit en Courlande, soit en Lithuanie.

Peu s'en falut que les Etats de Suède ne trouvassent encore ces conditions

trop avantageuses, tant ils étoient piqués contre le Roi de Pologne. Ils décrétèrent donc qu'il falloit bien se garder de lui en accorder de meilleures, & que, s'il ne les acceptoit pas dans un certain tems, qui seroit fixé à la volonté du Roi, on continueroit la guerre avec plus d'ardeur que jamais; offrant à cet effet non seulement toutes les contributions nécessaires, mais aussi tous leurs services personnels & leurs vies. En quoi on ne peut s'empêcher d'admirer la sagesse & le bonheur de ce Héros. En effet, il est peu de Pays où les Assemblées d'Etat ne soient un théâtre perpétuel de disputes, d'invectives, où l'on ne conclut jamais rien qu'après avoir perdu un tems infini à des débats très vifs; au lieu que sous le règne de Gustave-Adolphe, les Etats de Suède assemblés presque tous les ans, sûrent toujours parfaitement d'accord à lui octroyer tous les secours qu'il demandoit; souvent même ils prévenoient ses desirs; quoiqu'il fût presque toujours question de nouveaux impôts, de nouvelles levées de Soldats, ou de nouveaux équipemens de Flotte. Mais il faut avouer aussi que Gustave avoit une merveilleuse adresse à persuader à ses sujets, qu'il ne souhaitoit rien tant que de voir finir la guerre, & que, toutes les fatigues qu'il essuyoit, tous les dangers qu'il couroit, n'avoient pas d'autre objet que le rétablissement de la tranquillité; mais que malheureusement ses bonnes intentions rencontroient encore des obstacles de la part d'un ennemi acharné, qui ne se proposoit pas moins que d'envahir le Royaume, & d'en exterminer la Religion Protestante. A quoi l'on peut encore ajouter, que ces peuples flattés par la gloire qu'il avoit acquise, & qu'ils croyoient partager avec lui, se prêtoient d'autant plus aisément à ces arrangemens militaires, & aux efforts qu'il leur falloit faire pour les soutenir, qu'ils ne se promettoient que d'heureux succès sous un Roi si vaillant & si sage, qui étoit encore dans la fleur de sa jeunesse. Il est vrai que les conquêtes d'un Roi sont le plus souvent de peu d'utilité pour ses peuples, & qu'il leur est assez égal que leur Souverain se contente des Etats de ses ancêtres, ou qu'il en étende les bornes; mais malgré tout cela, ils ne laissent pas de sentir pour leur Prince une sorte d'admiration mêlée d'amour, lorsqu'ils le voient craindre & révéler de ses voisins, entouré des attributs de la victoire, & célèbre dans tout le monde. Les *Te Deum* qu'ils entendent chanter, les feux d'artifice & de joie, qu'ils allument pour la prise de quelques Villes, ou pour le gain de quelques Batailles, les disposent merveilleusement à soutenir les charges de la guerre, & ils se ruinent plus volontiers pour un Prince belliqueux, que pour un autre, par un effet de l'estime que tous les hommes ont pour ce qui s'appelle grandeur de courage, fermeté, intrépidité, & toutes les autres qualités guerrières, qui touchent jusqu'au sexe qui s'en pique le moins.

Cependant le retour de la belle saison approchoit, sans que le Roi Sigismond eût accepté les conditions proposées par les Ministres de Gustave-Adolphe. Toutes les apparences d'un accommodement s'évanouissoient; on se préparoit de part & d'autre à une vigoureuse campagne.

Le Roi de Pologne avoit laissé le commandement de son Armée à Koniecpolsky, Officier de réputation, qui s'étoit fort distingué dans les guerres contre les Turcs & les Tartares; & l'avoit chargé de donner un peu de

jour aux Dantzikois ; que les Suédois investissent de partout , excepté du côté de la Mer ; mais la Garnison de Pillau au Nord-Ouest , celles de Dirschau & de Meau au midi , & celle de Pautzke à l'occident , lui coupoient toute communication avec le continent ; & dès que l'Escadre Suédoise remettrait en Mer , il étoit apparent que la Ville se trouveroit tout-à-fait investie. Elle sollicitoit vivement le Roi de Pologne , de vouloir bien la délivrer de cette espèce de blocus. Ce Monarque avoit témoigné à son général , qu'il souhaiteroit qu'on fit quelque chose pour satisfaire ceux de Dantzig. Sur cela Koniecpolsky résolut de profiter de l'absence du Roi de Suède , & malgré la rigueur de la saison , il rassembla un bon nombre de troupes au milieu de l'hiver , & marcha par sa gauche vers Pautzke , où Gustave-Adolphe avoit mis une Garnison de quatre cens hommes , sous le commandement de Nicolas Horn , brave Officier , qui se défendit très bien ; mais qui se voyant sur le point d'être enporté d'assaut , manquant d'ailleurs de vivres & de munitions , aima mieux capituler que de se faire inutilement massacrer par les Cosaques & les Heyduques lui & toute sa Garnison. Il obtint une honorable capitulation , & sortit de la place le 2. d'Avril 1627. Il fut escorté jusqu'à Dirschau.

Pautzke est une petite Ville de la Pomerelle , à dix lieues de Dantzig , qui donne son nom à un Golphe , qui a la figure d'un arc , dont la pointe de la presqu'île de Hela , & celle qui est à l'Orient de Dantzig , forment les deux extrémités. La situation de cette place la rendoit importante pour les Dantzikois , vu qu'elle leur coupoit toute communication par terre avec l'Allemagne , & génoit fort leur commerce par Mer ; car Pautzke à un port assez grand , pour contenir quelques Vaisseaux armés en guerre , qui se seroient mis en embuscade , pour enlever tous les Marchands , qui entroient dans le port de Dantzig , ou qui en sortoient. Koniecpolsky ne se contenta pas de l'avantage qu'il venoit de remporter par la prise de Pautzke. Il apprit qu'un corps de 8000. hommes nouvellement levés en Allemagne , s'avançoient vers la Prusse pour recruter l'Armée Suédoise , & qu'ils étoient déjà arrivés près de Hammerstein , sous les ordres des Colonels Streif & Teufel , deux Officiers également braves & intelligens , dont l'un avoit commandé la Cavalerie de la droite à la Bataille de Prague , & l'autre étoit particulièrement estimé du Roi.

Koniecpolsky résolu d'enlever un corps si considérable (1) , fit garder avec soin tous les chemins , pour que l'ennemi ne fût rien de ses mouvemens , quoiqu'il fût éloigné de lui de plus de douze lieues ; & marchant nuit & jour , il l'atteignit au de-là des montagnes , qui forment comme une chaîne depuis Ochsenberg jusqu'à Bramberg , à l'entrée du désert de Waldou.

Soit que ces Soldats nouvellement levés & étrangers fussent peu affectionnés , soit que , frappés de voir l'ennemi si près , tandis qu'ils le croyoient encore bien loin , ils désespérassent de la victoire , il est certain qu'ils perdirent tout d'un coup courage au point de fuit , quoiqu'on fit pour les engager à tenir ferme. Les bois & les défilés les sauvèrent des coups de la Cavalerie Polonoise. Ils regagnèrent Hammerstein sans aucune perte.

Le Général Polonois les y suivit avec beaucoup de diligence , & les effraya

(1) Il y a des Historiens qui ne le font monter qu'à 1500. hommes.

tellement par sa célérité, qu'ils demandèrent sur le champ à capituler, malgré tous les reproches, & toutes les remontrances de leurs Chefs.

La capitulation fut conclue le 15. d'Avril. Elle étoit des plus honteuses (1), puisqu'ils consentirent à livrer leurs armes, & à demeurer prisonniers & à discrétion.

Konieczpolsky ne retint que Strcif, Teufel, & les autres Officiers; il renvoya tous les Soldats en Allemagne, après leur avoir fait prêter serment, de ne pas servir cette année & la suivante contre le Roi de Pologne.

Gustave-Adolphe reçut la nouvelle de cet échec, sans témoigner aucun chagrin, n'étant pas sa coutume de se livrer à des mouvemens de dépit pour des choses sans remède; il ne s'inquiétoit que des moyens de rétablir celles qui alloient mal. Les vents contraires, le retenoient en Suède plus long-tems qu'il n'auroit voulu; mais enfin le vent changea, & le Roi mit à la voile avec un renfort considérable. Son arrivée en Prusse changea bientôt la fortune de la guerre.

LIVRE QUATRIEME.

ARGUMENT.

Nouvelle Campagne de Gustave-Adolphe en Prusse. Blessures dangereuses qu'il y recevoit. Réponse remarquable de ce Monarque à son Médecin. Nouveaux dangers où il s'expose. Paroles remarquables de ce Prince à ses principaux Officiers. Sa modestie, sa résignation, & sa grandeur d'âme. Description des canons de cuir bouilli. Gustave-Adolphe bat les Polonois en plusieurs rencontres. Entreprise sur Dantzic. Etat de l'Allemagne. Origine de la guerre de trente ans. Soulèvement des Bobèmes. Ils élisent Frédéric V. Electeur Palatin pour leur Roi. Bataille de Prague. Succès prodigieux des armes de l'Empereur. Déposition de l'Electeur Palatin. Il est dépourvu de sa dignité d'Electeur, & Ferdinand la transfère au Duc de Bavière. Suite des troubles d'Allemagne. Portrait du Comte de Tilly. Prospérité des armes de l'Empereur sous les ordres de ce Général toujours victorieux. Portrait du Comte de Pappenheim. Anecdotes remarquables au sujet de ce Général. Etat de la Cour d'Angleterre. Le Roi Jacques I. est cruellement dupé par les Cours de Vienne & de Madrid. Il meurt. Caractère de son Successeur. Portrait de Wallenstein; anecdotes de la vie de cet homme célèbre: son Caractère. Mort de Mansfeld. Levée de boucliers du Roi de Danemark. Il est élu Colonel-Général du Cercle de Basse-Saxe. Ses progrès. Il est vaincu par Tilly. Déroute de ses affaires. Il est de nouveau vaincu par le même Tilly. Ses plaintes à la Cour de Londres. Trait singulier de cette Cour envers Gustave-Adolphe. Ce qu'il pensoit de Charles I. Foible de ce Prince pour ses Ministres. Affaires de l'Electeur Palatin désespérées. Soumission de ce Prince pour fléchir l'Empereur. Conditions que celui-ci exige hautement rejetées.

S'il n'avoit tenu qu'à l'Electeur de Brandebourg & aux autres Princes Protestans d'Allemagne, la paix auroit été solidement rétablie entre la Suède & la

(1) Voy. Lengnich, p. 199.

Pologne. Les Etats de l'Empire soupiroient après le moment, où le Héros Suédois, libre de tout autre soin, pourroit leur tendre une main secourable, pour les tirer du précipice où des revers trop réitérés les avoient plongés. L'Electeur de Brandebourg souhaitoit de rentrer en possession de son pays de Prusse : il avoit déjà offert sa médiation au Roi Sigismond. Mais ce Prince toujours retenu par sa haine, son ambition, & encore plus par les promesses de la Maison d'Autriche, peut-être aussi fier des foibles avantages, que son Général avoit remportés dans l'absence de Gustave, ne répondit ni aux démarches de ses voisins, ni aux offres du Roi de Suède, ni même aux vœux de son Sénat, qui lui conseilloit de finir une guerre qui ne pouvoit qu'entraîner la ruine de sa Maison.

Le Roi de Suède, en arrivant en Prusse au commencement du printems, trouva son armée rassemblée aux environs de Dirschau & prête à frapper les plus grands coups. Elle avoit été renforcée de divers Corps Etrangers, Anglois, Ecoisois, & de beaucoup de recrues levées en Hollande, & en France même; de sorte qu'elle se trouvoit forte de trente-cinq à trente-six mille hommes, & ce grand Roi n'en vouloit jamais davantage.

Avec cette armée Gustave se flatta de pouvoir réduire la Ville de Dantzic, & il y a bien apparence qu'il en seroit venu à bout, ayant fait des préparatifs immenses pour cette entreprise, lorsqu'un coup des plus funestes suspendit tout, & faillit à priver l'Europe du plus vaillant défenseur de sa liberté. Le Roi étoit occupé à examiner le fort & le foible de la Ville, & passoit dans une chaloupe à l'endroit où la Vistule se divise en deux bras, dont l'un se va perdre dans le golphe de Dantzic à gauche, & l'autre tournant à droit va se dégorger dans le Frisch-Haff. Les Habitans appellent l'endroit où se fait cette division, *tête du fleuve*. Là est un Fort (1) qu'il appellent le Fort de *Hofle* ou de *Hofst*, & nos Géographes le Fort de *Houet*. Ce Fort est situé dans l'Angle des deux bras de la Vistule près du Village de Keskmark. Là le Roi, passant dans sa chaloupe avec peu de précaution pour sa précieuse vie, fut sauté d'une volée de coups de mousquets, dont une balle le frappa au ventre du côté droit & le perça d'outre en outre. Ce grand Prince ordonna que sans faire de bruit on le mit à terre, & qu'on fit venir son Chirurgien, & son Chapelain. En attendant il recommanda son âme à Dieu, ne sachant pas que la balle avoit frappé horizontalement, à l'extrémité du flanc

(1) Rien n'est si confus que les relations des deux occasions, où Gustave reçut les deux blessures mortelles, dont nous allons parler. Puffendorf confond le Fort de *Hout* ou *Hofst* avec le Village de *Keskmark*. Loecenius que M. Harte suit toujours fidèlement, l'appelle tantôt *Munimentum Keskmarckia*, tantôt *Propugnaculum Dantiscanum*. Enfin M. Harte fait bleſſer Gustave d'un coup de canon, au coude dans l'attaque de ce Fort qu'il appelle *Marienborg*, sans citer son garant; car il s'écarte ici de son guide ordinaire. Il dit que *Marienborg* étoit une place forte bâtie par le

Dantziçois, pour se couvrir contre la flotte Suédoise. Il ne peut donc pas entendre par là *Marienbourg*, Ville considérable bâtie par l'ordre Teutonique. Il confond donc & brouille tous les noms, les lieux & les principaux faits qu'il désigne même. Nous suivons ici Israël Hoppe, Lengnich, les Régîtres du Sénat de Suède, la relation de la propre main d'Oxenstierna, & la Lettre de Salvius du 16. d'Août *Vieux Stile*. Voy. Rem. de B. & M. de M. A. Pour Bayle, comme il n'a fait qu'un discours, il ne s'est pas aïné à l'exactitude Historique.

en passant par devant & fortant par derrière; & croyant qu'elle avoit plongé & pénétré dans la région du bas ventre, & étoit restée dans les boyaux. Mais pour cette fois son embonpoint le sauva, la balle ne traversa que la graisse même assez peu profondément, sans fracasser aucune des fausses côtes, au dessous desquelles elle avoit percé; & quoique la blessure fût jugée mortelle, il en fut bien-tôt guéri. Ce qui n'empêcha pas que la Ville de Dantzic ne fût sauvée pour cette fois, ce malheur ayant jeté l'armée Suédoise dans l'inaction, & donné le tems au Général Polonois de rassembler ses troupes, de recevoir des renforts, & de s'avancer pour empêcher le siège de cette importante place.

Le Roi reçut cette dangereuse blessure le 11. d'Août 1627. Le matin de ce même jour s'étant porté de sa personne sur une hauteur, pour examiner les mouvemens de l'ennemi & sa position, il fut assailli par deux Polonois déterminés, qui s'étant coulés par le Vallon, grimpèrent la Colline avec tant de vitesse qu'ils faillirent à enlever, ou à tuer ce Monarque, qui ne s'attendoit à rien moins, & qui n'auroit peut-être pas même eu le tems de tirer l'épée: mais heureusement il fut secouru à tems par quelques Officiers, qui se trouvèrent à portée.

Au bruit du danger, qu'avoit couru le Roi & de sa blessure, toute son armée fut en alarme. Le Soldat, qui n'imagine rien au delà du courage, ne pouvoit se lasser d'admirer l'intrépidité de ce Monarque; ils en faisoient des recits entre eux, & chacun vouloit en avoir vu quelque trait que ses camarades ignoroient. Mais les Officiers, en admirant la profonde sagesse de Gustave, sa pénétration, sa prévoyance, & tant d'autres grandes qualités qui rendent encore sa mémoire si précieuse, auroient souhaité qu'il se fût moins livré à ce grand courage, qui sembloit lui faire oublier qu'il se devoit à ses Peuples, à ses alliés, à sa famille, à son armée.

Le Grand Chancelier Oxenstierna, qui pensoit là-dessus comme les autres, & qui avoit pour le Roi ces sentimens qu'on n'a guère pour les Grands, ne put un jour s'empêcher de lui témoigner la crainte où il étoit, que ses serviteurs, ses peuples & sa famille ne le pleurassent prématurément: même dans une autre occasion, où le Roi vouloit charger en personne, le Chancelier le supplia d'abandonner ce dessein, & de considérer à quoi il alloit s'exposer. Le Roi lui dit avec une sorte d'impatience: *Vous êtes toujours trop froid dans vos affaires, & Vous m'arrêtez dans ma course. Il est vrai, Sire*, repliqua le favori; *je suis froid; mais si je ne jettai quelquefois de ma glace dans votre feu, Vous seriez déjà tout brûlé.*

L'estime que le Roi avoit pour son Chancelier, la conformité de génie & de caractère qui étoit entre eux, avoit fait naître dans ce Prince une telle affection pour Oxenstierna, qu'il n'entreprenoit rien d'important sans le consulter, & qu'il l'avoit mis sur le pied de lui dire librement sa pensée. Une des grandes qualités de Gustave, c'est qu'il ne pouvoit souffrir les flatteurs, & qu'il se piquoit d'avoir des amis, & de ceux qui disent la vérité, & qui ont le talent de la discerner, & le courage de la faire connoître lors même qu'elle peut déplaire. Le seul défaut de Gustave-Adolphe, & qu'on lui a reproché avec quelque fondement, c'est d'avoir trop volontiers exposé sa personne. Il savoit bien ce qu'on en pensoit. Il tâchoit de s'en justifier, en disant qu'il avoit remarqué que, quand il s'exposoit un peu, ses Soldats oublioient jusqu'au nom de

danger : que les armées méprisent le péril qu'elles partagent avec le Roi ; que, si les Généraux n'agissent en personne, ils ne peuvent faire de grandes conquêtes, ni acquérir une réputation éclatante, qui est toujours leur principale force ; que ceux qui fuient la mort la trouvent plutôt que ceux qui la cherchent ; que Jules César ne fut jamais blessé, encore qu'il se trouvât toujours aux premiers rangs de ses troupes ; qu'Alexandre teignit de son sang le chemin qui le mena à l'Empire d'Orient ; qu'au passage du Granique il eut son casque fendu jusqu'aux cheveux ; qu'au siège de Gaza un trait lui perça l'épaule, & qu'en diverses autres occasions il reçut des blessures glorieuses ; que c'étoient-là des Héros à qui il voudroit ressembler, & non pas à ces Héros modernes, qui gagnent des batailles dont ils se tiennent loin.

Telle étoit la façon de penser de ce grand Roi, sentimens nobles & vraiment sublimes ; mais qui seroient peut-être trop dangereux, s'ils étoient moins rares.

Je trouve dans mes mémoires manuscrits (1) que dès le 30. de Juillet de la même année, Gustave courut très grand risque dans une rude escarmouche, qu'il eut avec un Corps de Cavalerie ennemie. Un Hussar Polonois pénétra jusqu'au centre des Escadrons Suédois où étoit le Roi, & vint à ce Prince le Sabre haut pour le tuer. Gustave n'eut que le tems, avec son épée, de parer le coup, qui fut si rude que la garde de l'épée du Roi en fut coupée, & l'épée même le frappa à la tête par contre coup. A l'instant même ce téméraire reçut sa récompense, & fut pour ainsi dire passé par les armes ; vingt pistolets ayant été lâchés sur lui avant qu'il eût le tems de relever le bras.

A peine le Héros du Nord étoit guéri de la blessure qu'il avoit reçue, qu'il recommença à paroître à la tête de son armée toujours campée près de Dirschau. Koniecpolsky s'étoit avancé à deux lieues de-là pour observer les mouvemens des Suédois.

Le 18. d'Août il vint avec un gros de Cavalerie reconnoître la position de l'armée Suédoise. Aussi-tôt le Roi sortit de son camp à la tête de plusieurs Escadrons, & attaqua les Polonois avec tant de vigueur qu'il les fit plier. Ils se retirèrent en desordre derrière le Village de Rakitle, où ils avoient jeté quelque Infanterie, qui s'y étoit retranchée avec du canon. Ce Village étoit à l'entrée d'un défilé, qu'il falloit que la Cavalerie passât pour faire sa retraite, & la précaution, que Koniecpolsky avoit prise de fortifier ce poste, & de le garnir d'Infanterie & de canon, marque assez qu'il entendoit son métier.

Dès les premiers coups de canon, que les Polonois tirèrent du Village, le Roi comprit de quoi il s'agissoit. Il ordonna qu'on leur risquât de quelques pièces qu'on avoit amenées, & cependant il s'avança avec sa lunette d'approche, pour reconnoître ce poste & le faire attaquer, s'il trouvoit la chose praticable. Mais à peine ce Monarque commençoit à faire ses observations, qu'un coup de mousquet tiré du Village à l'avanture, l'atteignit à l'épaule droite & la perça à deux doigts de la gorge. La balle, passant par dessus la clavicule, coula dans les muscles de l'aisselle (2), & poussa le bras du Roi avec un si fur-

rieux

(1) De M. A.

(2) Journal d'Oxenstiern. Regt. du Sénat.

P. 343. 346. 349. 369. 404. & la lett. de Salvius. M. S. de M. A. Loccenius ne fait de cet-

rieux élan, que ce Prince crut qu'un coup de canon le lui avoit emporté. On le descendit aussitôt de cheval, & on lui mit un premier appareil sur le champ, en attendant qu'on le pût panser en règle. Le sang, qu'il jetta d'abord par le nez & par la bouche en abondance, lui fit croire qu'il avoit la veine jugulaire coupée, & dans cette supposition, il se prépara à la mort avec les sentimens de la plus parfaite résignation en la volonté de Dieu, d'une piété & d'une humilité extraordinaire.

Cependant les Polonois battus & fuyants ne pouvoient comprendre, pour-quoi les Suédois avoient cessé tout-à-coup de les poursuivre, tandis qu'ils pouvoient leur couper la retraite en se portant diligemment au défilé, & forçant l'Infanterie du Village, déjà fort ébranlée de la déroute de la Cavalerie, mais un transfuge vint éclaircir leur doute. Il avoit vu qu'on descendoit le Roi de son cheval, que de gros bouillons de sang lui sortoient de la bouche & des narines, il n'en demanda pas davantage, & courut porter cette nouvelle au Général Polonois. On assure que Koniecpolsky fut comme pétrifié en apprenant une affaire si importante; mais on ne sait si ce fut l'effet de la joie ou de l'étonnement. Il fut quelque tems à revenir de sa rêverie, & sans répondre un seul mot au transfuge, il se retira tranquillement dans son camp, tandis que les Suédois retournoient aussi sur leurs pas, sous la conduite du Comte de Thurn, observant un morne silence, comme si chacun eût perdu ce qu'il avoit de plus cher: car il n'avoit pas été possible de cacher entièrement ce malheur aux Soldats, accoutumés à voir leur Roi à leur tête. On s'étoit contenté de publier, que ce Monarque avoit seulement été blessé légèrement; mais les troupes jugeoient, qu'il falloit que la blessure fût bien dangereuse, pour qu'on se fût arrêté en si beau chemin, d'où l'on concluoit encore qu'il falloit qu'il eût perdu connoissance: quelques-uns ajoûtoient qu'il étoit peut-être déjà mort, d'autres tranchoient le mot, & disoient qu'il l'étoit effectivement; qu'il n'y avoit rien de si sûr.

Le Roi fut transporté à Dirschau; durant le chemin sa blessure continua à saigner, malgré tout ce qu'on avoit fait pour étancher le sang; & il en vomissoit aussi toujours un peu par la bouche.

Arrivé à Dirschau, son Médecin & son Chirurgien accoururent pour en prendre soin. On leva l'appareil: le premier, effrayé à l'aspect d'une plaie si profonde & si grave, ne put s'empêcher de dire, qu'il avoit prédit ce malheur, & que Sa Majesté s'exposoit trop. Le Roi, attribuant ce transport à l'affection & au zèle du personnage, se contenta de lui répondre par le proverbe Latin, *ne futor ultra crepidam*. Mélez-vous de votre métier.

Le Chirurgien ayant examiné la place, & décidé qu'il n'étoit pas possible de retirer une balle, qui avoit pénétré si avant dans le corps; qu'elle y reste donc, repartit le Roi sans s'émouvoir, & qu'elle soit un monument d'une vie qui n'a pas été passée dans l'oisiveté & les délices. Ensuite il ajoûta, il sied bien à un Roi d'avoir un grand courage; dans un corps qui n'a point connu la mollesse (1).

te affaire-ci & de celle de Kestmark qu'une seule & même aventure. M. Harte l'a suivi fidèlement. S'il est excusable, son guide ne l'est guère.

(1) *Quam Chirurgus glandes, corpori infixas*

extrahere non posses, Hæreant, inquit Rex, non degeneris vitæ monimenta; magnus Regem decet animus in corpore non effeminato. Loccen. Hist. Suec.

Bientôt après les principaux Officiers de son armée, ayant le Chancelier à leur tête, vinrent en Corps le supplier d'avoir plus de soin de sa personne. Ils lui représentèrent que sa vie étoit d'une conséquence infinie pour le bien de son Royaume; & qu'ainsi il la devoit ménager avec les mêmes précautions que le salut de ses sujets. Le Roi leur témoigna qu'il étoit sensible à cette marque de leur affection; mais en même-tems il leur fit entendre, qu'il ne se croyoit pas si nécessaire à son Royaume qu'ils le disoient; & qu'il avoit cette confiance en la bonté de Dieu, qu'en cas qu'il lui plût de disposer de sa personne, il n'abandonneroit pas la Suède, & lui feroient des défenseurs. „Dix, „ajouta-il, ma commis cette charge, il ne faut pas que la peur ou la pitié, „resse me la fasse négliger: & que pourroit-il m'arriver de plus glorieux „qu'à perdre la vie en combattant, pour la gloire de Dieu & pour le „bien de mes sujets”. L'événement ne prouva que trop dans la suite qu'il avoit bien moins fait d'attention aux remontrances, qu'au sentiment qu'exprimoit sa réponse.

Le Roi fut près de trois mois malade de cette blessure; mais enfin il en revint, & au bout de ce tems il recommença à sortir & à travailler, quoiqu'avec plus de ménagement. Il fit attaquer & reprendre Pautzke, & rester de plus près la Ville, qu'il voulut qui restât bloquée, jusqu'à ce qu'il la pût attaquer de vive force.

La Ville de Dantzic se trouva en effet bien-tôt dans une fâcheuse extrémité: investie de partout sur le continent, elle se seroit consolée, si elle avoit eu la mer libre; mais l'Escadre Suédoise continuoît à croiser dans ces Parages, ne laissant passer aucun Vaisseau chargé pour Dantzic. Le Roi même avoit fait déclarer dans tous les ports de la mer Baltique, qu'étant en guerre avec la Ville de Dantzic, ses Vaisseaux avoient ordre de s'emparer de tous ceux qui y porteroient des vivres & des munitions, ou qui seroient chargés pour le compte des Marchands de cette Ville.

Les Dantzikois se voyant à la veille d'être ruinés de fond en comble sacrifèrent une partie de leurs richesses à équiper une escadre, pour tenir l'entrée de leur port libre. Ils avoient travaillé à cet armement avec une ardeur insatiable, & étoient parvenus à équiper douze grands Vaisseaux, dont ils donnoient le commandement à *Arend Dirckmann* (1). Danois de naissance, brave & expérimenté marin.

Celui-ci se mit en mer pour chercher l'escadre Suédoise, qui étoit commandée par le Vice-Amiral *Niklas Stiernskiöld*. Le 28. de Novembre 1627. les deux escadres en vinrent aux mains à quelques lieues de la rade de Dantzic. Le combat fut long & sanglant. A la fin les Suédois plièrent & prirent la fuite. *Stiernskiöld* environné d'ennemis prit le parti désespéré de se faire sauter en l'air. Il périt avec tout son équipage (2). *Gustave* apprenant la mort

(1) M. Harte l'appelle l'*Amiral Appelmann*: & de même que *Loccenius* il place ce combat au commencement du printemps de 1628 ce qui est contraire au sentiment des Auteurs contemporains, dont l'un vivait même sur les lieux, je parle de *Hoppen*. Voy. aussi *Len-*

gnich, *Curiken*, & *Piascius* même. La perte des Suédois ne fut pas non plus aussi considérable que le Chanoine Anglois le dit, & *Stiernskiöld* n'étoit pas Amiral.

(2) M. Harte place cette action sous l'année 1628. Il suit encore *Loccenius*; mais *Hop-*

de ce brave Officier, s'écria, *J'admire Sierniskiaid, mais je déteste sa funeste résolution par rapport à lui-même, & aux malheureux compagnons de sa destinée.* Diekmann Amiral des Dantzikois fut tué dans la mêlée, & ce fut une perte irréparable pour la Ville de Dantzig, qui perdit outre cela quatre ou cinq cents de ses meilleurs Soldats ou Matelots, dont la prise du Vaisseau Suédois ne la dédommagea pas. Ils ne laissèrent pas de le faire entrer en triomphe dans leur port, au moyen des Chaloupes qui le remorquoient ; car il étoit fort maltraité dans ses mâts & dans ses voiles, & plusieurs boulets avoient même pénétré dans le Corps du Bâtiment.

Cette Victoire, qui au fond n'étoit pas grand chose enfla fort le cœur aux Dantzikois, & piqua extrêmement le Roi de Suède. *Est-il possible,* s'écria-t-il en l'apprenant, *qu'une poignée de Commerçans pacifiques aient battu un peuple qui fait métier de la guerre.* La vérité est, que ceux de Dantzig avoient de meilleurs Matelots, & qui entendoient mieux la Marine que les Suédois ; & l'on sait bien que dans les combats de mer, encore plus que sur terre, toute la valeur du monde cède à la manœuvre & aux vents.

Mais bientôt le Roi de Suède suivant sa coutume ne songea plus à cet échec, que pour penser aux moyens de le réparer. Il étoit sur le point de repartir pour la Suède, & il se promettoit bien d'y remettre sa flotte sur un pied, qui mît les Dantzikois hors d'état de vouloir se mesurer avec lui par mer. Peu de jours avant son départ, soible encore de sa blessure, il attaqua Wormdit en personne & l'emporta d'assaut. Les Polonois lui avoient repris cette place ; mais la jugeant absolument nécessaire à ses desseins sur Dantzig, il la leur reprit. A peu près dans le même-tems le Colonel Tott s'empara de Guttstadt ; & Gustave-Adolphe reçut l'ordre de la jarrrière. Ce fut à-peu-près à quoi se réduisirent tous les secours qu'il espiroit des Anglois, & tout ce que Charles I. fit en faveur de son malheureux Beau-Frère, & de la liberté de l'Allemagne.

Le Roi partit pour Suède au commencement de Decembre. Le séjour qu'il y fit acheva de rétablir sa santé, & de lui rendre ses forces par le bénéfice de l'air natal. Mais il ne laissa pas, malgré sa faiblesse, de se donner beaucoup de mouvement, pour que son escadre fût prête & renforcée au commencement du printemps de 1628. En effet il en vint à bout, & fit voile vers la Prusse avec trente Vaisseaux, bien équipés & bien armés.

Cette escadre rencontra sept Vaisseaux de Dantzig à l'embouchure de la Vistule : le Roi les fit attaquer. Trois furent pris, un quatrième coula bas, & un cinquième se retira à Colberg en Pomeranie. Le Roi le redemanda de cette Ville, qui le lui livra à la première sommation. Les deux autres se retirèrent fort maltraités sous le canon du Fort de Weixselmunde.

Les Dantzikois se consolèrent en quelque sorte de cet échec par l'arrivée

pen, Cuirken, Lénghich, Pläsecius même marquent exactement le 28. Novembre 1637. Ils doivent en être crus : Le premier étoit du pays & contemporain ; au lieu que Loccenius a écrit long-tems après, & il n'étoit pas Suédois, comme M. Harte se l' imagine, mais Al-

lemund. M. Boehm dit que Sierniskiaid fut fait prisonnier & mourut quelques jours après de ses blessures ; mais il est certain que ce Vice-Amiral périt de la manière que nous avons dit. Outre les témoignages publics, j'ai pour garans les Mémoires Mss. de M. Arkenholz.

de quelques Vaisseaux Polonois, qui leur apportoiient des vivres, & qui échappèrent avec beaucoup de valeur, & d'adresse à l'Escadre Suédoise.

Le Roi avoit donné rendez-vous à ses troupes près de Dirschau, dans le même camp qu'elles avoient occupé l'année précédente. Dès que l'armée fut rassemblée, il la joignit avec quelques troupes qu'il avoit amenées de Suède, & s'étant mis à la tête de sept mille hommes d'élite, il marcha avec tant de célérité par des chemins, qu'on avoit cru impraticables, qu'il prévint Koniecpolsky, & se porta dans le petit Werder tout près de Dantzic. Il fit jetter des ponts sur la Vistule, & fit passer ses troupes & son artillerie, moins considérable par le nombre des pièces, que par plusieurs canons de nouvelle invention. Je parle de ces fameux canons de cuir bouilli, dont tous les Historiens de ce tems-là ont fait mention, sans en avoir donné une idée bien juste. La machine entière consistoit (1) en un grand tuyau de cuivre battu, & très mince (2). La chambre de même métal, étoit renforcée de quatre fortes bandes de fer, de gros cables & de cordes, autant qu'il en faloit pour donner à la machine la forme d'un canon; le tout étoit couvert de cuir, ou de tout autre peau teinte de telle couleur qu'on vouloit, souvent dorée par-ci par-là. On en pouvoit tirer coup sur coup, sans qu'il fût besoin de rafraichir ni de laver la machine, qui d'ailleurs, étoit montée sur un affût si léger, que le tout pouvoit être aisément traîné par deux hommes par tout où l'on vouloit.

Les meilleurs écrivains attribuent l'invention de cette sorte de canon au Baron Melchior de Wurmbrand, qui, ayant quitté le service de l'Empereur, avoit passé dans celui du Roi de Suède, & ce fut au siège de Wormdit que ce Prince s'en servit pour la première fois.

Gustave-Adolphe fit insulter en plein jour une redoute, que les Dantziçois avoient élevée sur une hauteur. Les Suédois s'y portèrent vaillamment; mais la Garnison se défendit si bien, qu'ils furent repoussés, & le Comte de Thurn, qui les commandoit, y reçut une grande blessure, qui l'obligea de se retirer. Mais le Roi le vengea ayant battu un gros de Polonois, dont deux cens furent tués, & on leur prit douze pièces de gros canons.

Koniecpolsky voyant bien, que le Roi de Suède visoit à réduire Dantzic par famine, & par l'interruption de son commerce, prit le parti de faire quelque diversion en faveur de cette Ville. Il vint donc mettre le siège devant Meaw, que le Roi lui laissa faire tranquillement, ne voulant pas s'écarter de Dantzic. De-là le Général Polonois vint mettre le siège devant Pautzke qu'il prit aussi. Gustave avoit envoyé le Colonel Tott avec un petit détachement de Cavalerie, pour observer les mouvemens de Koniecpolsky. Quelques centaines de Cosaques & de Hussars s'étoient embusqués dans un bois, près de Grebin, Château bâti par les Chevaliers Teutons, à peu de distance de Dantzic. Tout à coup Tott se trouva entouré d'ennemis plus forts du triple que sa troupe. Il prit son parti en brave homme, & chargeant les premiers Escadrons ennemis qui s'avançoient, il les battit, se fit jour & revint auprès du Roi avec quatre étendards & quelques prisonniers. Gustave apprît

(1) Hoppe dans les Acta Boruss. II. Part.
p. 910.

(2) L'Auteur dit mince comme du parchemin.

d'eux , que Koniecpolsky avoit pris Pautzke , & qu'il marchoit pour faire lever le blocus de Dantzig.

Le Roi jugea à propos de lui épargner la moitié du chemin , & sans trop dégarnir ses lignes de devant Dantzig , il marcha avec une partie de l'armée à la rencontre des Polonois.

Koniecpolsky apprenant que le Roi venoit à lui avec une partie de son armée , sentit une joie secrète , esperant de l'accabler sous le nombre ; mais il en arriva tout autrement , & la prudence de Gustave , la valeur de ses troupes , & l'expérience de ses Officiers suppléa à tout ; sans compter que son artillerie mieux servie , & plus légère que celle des ennemis , mit bientôt le desordre dans les escadrons Polonois.

La Bataille se donna à la vue de Dantzig , les Polonois y perdirent trois mille hommes , quatorze drapeaux ou étendards , & quatre pièces de canon , & Koniecpolsky même y fut mortellement blessé.

Après cette défaite , la Ville de Dantzig n'avoit plus guère de secours à attendre , que des Généraux de l'Empereur.

La Cour Impériale & celle de Madrid , avoient jusques-là empêché le Roi de Pologne de se prêter à aucun accommodement , sous l'esperance de le secourir bientôt efficacement par mer & par terre , & de le retablir non seulement en Prusse & en Livonie , mais aussi sur le Trône de Suède. L'Empereur avoit actuellement un Ambassadeur à Varsovie , qui ne cessoit de souffler la guerre , & de promettre au-delà de ce qu'on souhaitoit , quoiqu'on souhaitât beaucoup. Sigismond voyoit l'Empereur Maître de l'Allemagne , victorieux du Roi de Dannemark , au point qu'on avoit tout lieu de craindre , qu'il ne s'emparât des Isles Danoises , étant déjà Maître du Holstein & du Jutland. Les Electeurs & les Princes de l'Empire étoient , ou dépouillés de leurs Etats , ou humiliés à n'oser lever la tête. Tout trembloit devant cette puissance formidable de la Maison d'Autriche victorieuse de tous ses ennemis. Cet aspect rendoit probable aux yeux du Roi de Pologne , toutes les promesses que lui faisoit la Cour de Vienne ; mais d'un autre côté , les conquêtes de Gustave-Adolphe en Livonie & en Prusse , ses victoires , le danger que couroit la Ville , dont la prise alloit fournir à ce Prince de nouveaux moyens de faire la guerre , tout cela l'embarassoit extrêmement. Son Sénat comptant peu sur les secours de l'Empereur , le redoutant même , le sollicitoit instamment de faire la paix avec le Roi de Suède , & lui faisoit envisager tous les désagrémens , que lui pouvoit causer la continuation de cette guerre , le mécontentement de la Noblesse , qui ne manqueroit pas d'éclater dans la Diète Générale , qui étoit près de se tenir , le peu de fond qu'il y avoit à faire sur les promesses de l'Empereur , & les soupçons que les Etats de Pologne en concevroient en supposant qu'elles fussent mises en exécution. En effet , le bon Roi Sigismond ne voyoit pas que c'étoit pour lui-même , que l'Empereur songeoit à conquérir la Suède , dès qu'il seroit maître du Dannemark ; que tout ce grand zèle de Religion , que Ferdinand affectoit , n'étoit qu'un manteau à son ambition ; & que c'étoit-là la vraie origine de la maxime fanatique , qui depuis cent ans s'étoit débitée , & se débitoit encore parmi les Moines , & en particulier parmi les Jésuites & les autres Théologiens Espagnols ; savoir , „ qu'il im-

„ portoit (1) à la Chrétienté de n'être gouvernée que par un seul chef, sans
 „ quoi on ne parviendroit jamais à extirper les Hérésies & le Mahométisme;
 „ que la foi Catholique suivroit la fortune de la Maison d'Autriche; que, si
 „ cette Maison régnoit seule dans le Monde, il n'y auroit aussi qu'une seule
 „ foi & un seul batême.

C'étoit-là le grand argument des ennemis de la Maison de France dans le seizième siècle, & celui qu'on employa ensuite pour mettre l'Allemagne sous le joug, & pour envahir le Danemark & la Suède. Mais la Providence avoit fait naître Gustave-Adolphe, pour renverser ce pompeux édifice, élevé sur la tyrannie, la fraude & la violence. Elle avoit doué ce grand-Roi de toutes les qualités nécessaires, pour produire de grandes révolutions, pour briser les chaînes qu'on forgeoit à l'Europe, & changer la face des Etats: Nous le verrons ce Roi de neige, comme l'appelloit la Cour de Vienne, qu'un hyver avoit vu naître & qu'un soleil du printemps devoit fondre, nous le verrons avec une poignée de vaillans hommes, ébranler le Trône de l'Empereur, subjuguier toute l'Allemagne, relever ses alliés, les maintenir par ses brillans succès, disperser ses ennemis, les poursuivre par tout sans s'étonner de leur grand nombre, & terminer enfin sa glorieuse carrière dans le sein de la victoire.

Mais avant que d'entrer dans cette fameuse époque, il faut en peu de mots tracer aux yeux du lecteur un fidèle tableau des troubles qui agitoient l'Allemagne, à la faveur desquels la Maison d'Autriche s'étoit élevée à un si haut degré de puissance, qu'elle menaçoit d'un joug prochain tout le reste du Nord.

On sait que par la Convention de Passau du 16. de Juin 1552. & par le décret de la Diète d'Augsbourg en 1555. toute l'Allemagne fut divisée en deux grands partis, les Catholiques & les Protestans, qui furent mis sur un pied égal dans l'Empire, en vertu de cette Constitution fondamentale. Il y avoit un troisième parti, moins considérable que celui-là, qui prétendoit être compris sous le nom général de Protestans, quoiqu'il n'eût été fait aucune mention d'eux, ni dans la Convention de Passau, ni dans le recès de la Diète d'Augsbourg. Ce parti étoit celui des Calvinistes; à la tête duquel étoient l'Electeur-Palatin & le Landgrave de Hesse, tandis que l'Electeur de Saxe étoit Chef de celui des Luthériens.

Les armes des Emperours Autrichiens n'ayant pu venir à bout d'exterminer les Protestans, leur politique s'appliqua à les détruire l'un par l'autre, & à soufler même le feu de la discorde entre les Catholiques & les Protestans, afin qu'à la faveur de ces troubles, ils pussent rendre la Couronne Impériale Héritaire dans leur Maison, & réduire les Electeurs & les Princes à la condition de simples Gouverneurs, d'Intendans ou de Baillifs.

Pour parvenir à ce but, ils favorisoient tantôt les Catholiques, tantôt les Protestans; & ils animoient les uns & les autres contre les Calvinistes, pour qui les Luthériens mêmes n'avoient guère moins d'aversion que les Catholiques.

(1) Arcanum est Austriacæ genti quod ab hæresibus, aut Mahometinis: fortune Austriacæ publicæ Christianæ, in euentum unam transire dominabitur gens; sicut anam fore. *Grammair de Hist. Gall. L. 6.*

Les Calvinistes fâchés de n'avoir pu être nommément compris dans les deux célèbres constitutions de Passau & d'Augsbourg, qui regloient définitivement l'état de la Religion dans l'Empire, n'attendoient que le moment favorable pour obtenir une nouvelle Loi en faveur de leur Communion.

L'affaire de la succession de Juliers excita de grands mécontentemens. La Maison d'Autriche s'étoit adjugé cette riche succession, au préjudice des Electeurs de Brandebourg, de Palatin, & de Saxe; mais quoique cette affaire eût ensuite été provisionnellement accommodée, elle avoit trop découvert les vues de la Cour Impériale, pour que les esprits n'en fussent pas encore émus.

Les Protestans indignèrent une Assemblée Générale à Nuremberg, pour aviser à leur commune défense. Les Principaux Princes & Etats de cette communion y assistèrent, excepté l'Electeur de Saxe que la Cour de Vienne leurroit de l'esperance, qu'il auroit la meilleure part à la succession de Juliers, si elle pouvoit parvenir à réduire les Princes mécontents.

Les Protestans n'ayant pu obtenir satisfaction de l'Empereur, renouvellèrent leur ancienne alliance sous le nom d'*Union Evangelique*, ce qui donna lieu à leurs ennemis de former une autre union sous le nom de *Ligue Catholique*.

Ces commencemens de discord étoient des étincelles d'un embrasement général. Le feu couvoit sous la cendre, il ne s'agissoit que d'un foible mouvement, pour lui donner toute l'activité dont il étoit susceptible, & ce fut les Bohêmes qui donnèrent ce mouvement.

Le Royaume de Bohême avoit été électif, avant qu'il tombât entre les mains de la Maison d'Autriche: depuis cette époque, il n'étoit resté aux Etats du pays que le droit de confirmer leur Roi, foible image de leurs anciennes libertés.

La Bohême étoit aussi partagée en deux Puissantes Sectes, celle des Papiſtes, & celle des Callixtins, reste des fameux Hussites. Ceux-ci après de longues & sanglantes guerres, avoient enfin obtenu de Sigismond Empereur & Roi de Bohême une constitution, en vertu de laquelle il ne pouvoit jamais y avoir dans Prague, ni Magistrat, ni Bourgeois, qui ne fût de leur Communion. Mais les Rois de la Maison d'Autriche, violèrent cette Loi dès qu'ils se virent substitués à la Maison de Luxembourg. Ils forcèrent le Magistrat de Prague à recevoir des Catholiques au nombre des Bourgeois; bien-tôt le Magistrat même se trouva mi-parti. Toutefois les uns & les autres regrettoient également la perte de leurs privilèges, & gémissaient du despotisme qu'on introduisoit dans le Royaume.

Mais ce qui acheva d'étonner les Bohêmes ce fut la résolution, que prit l'Empereur Mathias de céder, dès son vivant ses Etats Héritiers à son Neveu Ferdinand Archiduc de Gratz.

Ferdinand Fils de Charles d'Autriche & de Marie de Bavière, étoit né à Gratz le 9. de Juillet 1578. Son Père Charles étoit Fils de Maximilien II. Père des Empereurs Rodolphe & Mathias, & des Archiducs Maximilien & Albert, qui tous moururent sans postérité. A l'âge de douze ans il fut envoyé à Ingolstadt pour y achever ses études. Il y demeura cinq ans, & ne fréquenta que des Prêtres, & surtout des Jésuites. Dans le voyage qu'il fit en Italie peu de temps après avoir fini ses études, il logea à Rome chez ces Pères, & ce

fut apparemment dans leur conversation , qu'il puiffa ce zèle furieux qui fignala toutes les époques de fa vie.

A peine fe vit-il maître des pays qui formoient fon appanage , qu'il commença à y faire abattre des Temples , & à déclarer qu'il ne vouloit qu'une Religion fous fon Gouvernement.

En 1607. l'Empereur Rodolphe fon Oncle l'avoit nommé fon principal Commiffaire à la Diète de Ratisbonne. Là il donna des marques de fa haine pour les Proteftans ; car , comme ceux-ci vinrent à demander le redreffement de leurs griefs , l'Archiduc leur répondit qu'ils devoient commencer par accorder à l'Empereur ce qu'il demandoit , après quoi on parleroit de leurs griefs. Cette réponfe excita de grands débats entre les Proteftans & les Catholiques , & fut caufée que quatre mois fe paffèrent à difputer fans qu'on pût convenir de rien ; de forte que la Diète fe fépara avec aufli peu de fruit , que fi elle n'avoit pas été afsemblée.

Mathias ayant fuccédé à fon Frère Rodolphe , & voyant la poftérité de Maximilien II. fon Père près de s'éteindre , refolus de fe fubstituer fon Coufin Ferdinand Archiduc de Gratz , & de le faire reconnoître provisionnellement pour fon Succelfeur dans tous fes Etats Hérititaires. Il s'arrangea pour cet effet avec le Roi d'Efpagne fon Neveu , qui auroit pu former des prétentions fur ces Etats du Chef de fa Mère Anne d'Autriche Fille de Maximilien II. & par conféquent Sœur de Mathias. Mais cet arrangement ne plut pas aux Bohêmes , ils trouvèrent très-mauvais que l'Empereur voulût difpofe de leur Couronne , fans les confulter , & tout comme fi la Bohême n'avoit plus été qu'un pays conquis & réduit en efclavage.

Après cette démarche , il fut queftion de faire reconnoître l'Archiduc pour Roi de Bohême , l'Empereur convoqua les Etats du Royaume. Ils s'affemblèrent le 6^{me}. du mois de Juin 1618. Le Chancelier en fit l'ouverture par un long difcours , qui roula fur l'attention que Sa Maj. Imp. avoit toujours eue de maintenir le repos & la tranquillité dans fon Royaume ; que , fe voyant fans enfant & fans efperance d'en avoir non plus que fes Frères , il avoit adopté fon Neveu Ferdinand Archiduc de Gratz ; qu'il le leur propofoit pour fon Succelfeur ; que les Archiducs Maximilien & Albert fes Frères lui avoient cédé tous leurs droits ainfi que le Roi d'Efpagne , & qu'il efperoit que les Etats l'accepteroient avec empreflement pour prévenir toute forte de trouble.

Le Chancelier remit une copie de ce difcours au Bourgrave , qui eft comme le Préfident des Etats. Trois jours après l'Empereur fe rendit de nouveau dans l'Assemblée , pour apprendre la réfolution des Etats. Le Bourgrave commença par remercier ce Prince au nom de l'Assemblée de fes foins pour le repos du Royaume , & après quelques difcours femblables , il déclara que les Etats agréoiént l'Archiduc pour leur Roi.

Cette foumiffion fut forcée & ne fut qu'apparente. Les Etats étoient environnés de troupes Impériales. Ils fe contentèrent d'exiger une déclaration par écrit , dans laquelle l'Archiduc promettoit de confirmer tous les privilèges du Royaume , au plus tard quatre femaines après le décès de l'Empereur.

L'Archiduc ayant donné cette déclaration fut proclamé éventuellement Roi de Bohême , & ainfi finirent les Etats de Prague , où la crainte & la furprife

arriva.

arrachèrent les suffrages : mais bien-tôt les uns se repentirent d'avoir cédé à la crainte , & les autres d'avoir été pris pour dupes. La honte fut égale pour ceux-là & pour ceux-ci , & le mécontentement succéda bien-tôt à la honte.

Il arriva peu de tems après une petite affaire , qui fit sentir aux Protestans le peu de fond qu'ils devoient faire sur la protection de leur nouveau Roi. L'Archevêque de Prague & l'Abbé de Braunau firent abattre quelques Temples de Callixtins , & maltraiter ceux qui vouloient s'y opposer ; ils prétendoient que ces Temples étoient bâtis sur des fonds appartenant à leurs Eglises. Les Protestans eurent beau prouver que ces Temples n'avoient rien que de conforme aux concessions de l'Empereur Rodolphe , on ne les écouta point. Ferdinand à qui ils portèrent leurs plaintes n'en tint aucun compte ; bien-tôt il éloigna de toutes les charges tout ce qui n'étoit pas de sa Religion ; les tribunaux , les Offices militaires & les Gouvernemens ne furent remplis que de Catholiques. Nul Protestant n'obtenoit ni grace ni récompense ; & le nom seul de Luthérien leur donnoit l'exclusion en toute occasion.

Une conduite si partielle & si tyrannique fit songer à quelques remèdes. Les Protestans s'assemblèrent & firent entr'eux une confédération , par laquelle ils s'engageoient réciproquement à maintenir leur confession de foi , à défendre les libertés de la nation , & à se soutenir les uns les autres contre quiconque voudroit les anéantir.

Henri Mathias, Comte de Thurn, Bourgrave de Karlstein & Lieutenant-Général du Royaume , étoit à la tête de cette Assemblée. C'étoit l'un des plus illustres & des plus riches Seigneurs de Bohême. Ce fut lui qui fit dresser les articles de la confédération & qui en fut le plus zélé défenseur.

Le 23. de Mai , le Comte accompagné de divers Gentilshommes Protestans & de Gens armés , se rendit au Château où se tenoit le Conseil d'Etat , & monta à la Salle où les Officiers de l'Empereur étoient assemblés , pour pourvoir aux affaires du Gouvernement. Là , il exposa les griefs de toute la Nation , demanda le rétablissement de ses libertés , & ajouta que , quand ils avoient reconnu Ferdinand pour leur Roi , ils n'avoient pas prétendu élever un despote sur le trône , ni devenir ses esclaves , & que s'il ne changeoit pas de système , ils se verroient obligés de changer de Maître.

Les principaux membres du Conseil répondirent avec modération , & tâchèrent d'adoucir les esprits ; mais d'autres firent moins prudens , & , pleins des maximes de leur Maître , ils traitèrent le Comte & ceux qui le suivoient d'insolens & de rebelles , les menaçant de la colère de l'Empereur.

Pour toute réponse le Comte ordonna qu'on les jettât par les fenêtres. Ce qui fut exécuté sur le champ , avec tant de bonheur pour eux que , quoiqu'ils tombassent d'une hauteur très considérable , ils ne se firent presque point de mal , étant tombés sur un terrain mou , marécageux & plein de roseaux. Ce qu'il y a de non moins étrange , c'est qu'il n'y en eut aucun de blessé , quoiqu'on leur tirât plusieurs coups de mousquet des fenêtres. Ce fut-là le signal de toutes les révolutions qui suivirent , l'origine de cette cruelle guerre , qui dura trente ans , qui traîna à sa suite la famine & la peste , qui ne fit qu'un désert de toute l'Allemagne , & qui ne fut terminée qu'après avoir coûté des

Millions d'hommes; & épuisé les Puissances de l'Europe, qui toutes y prirent part à la réserve de l'Angleterre. Après ce coup d'éclat, ceux même des Protestans, qui ne l'approuvoient pas, se joignirent aux autres, persuadés que l'Empereur ne distingueroit personne dans sa vengeance.

La plupart des Catholiques, jaloux des libertés de la Nation, & se repentant d'avoir accepté Ferdinand pour Roi, se joignirent aux Protestans.

En peu de tems toute la Bohême fut en armes, & cet exemple fut suivi de la Silésie, de la Moravie; tandis que la Hongrie & l'Autriche même étoient dans une étrange fermentation. Mathias vouloit qu'on usât de douceur avec tous ces peuples; surtout avec les Bohêmes, & qu'on tâchât de les apaiser: Ferdinand plus fier & plus vif, étoit d'avis qu'on employât la force, & qu'on les réduisît à se remettre à la discrétion de l'Empereur: mais ce Prince n'avoit que le pouvoir de dire son avis; l'Empereur son Oncle en lui cédant la Hongrie & la Bohême, s'étoit réservé la suprême autorité jusqu'à la fin des jours. Ferdinand en étoit au désespoir, & s'en prit à Klesfel ou Glesfel Cardinal & favori de l'Empereur. Comme il le soupçonnoit d'avoir donné ce Conseil à l'Empereur, il le fit enlever au milieu de la Cour, le dépouilla des marques de son autorité, & le relegua dans le fond de la Sicile, où il n'eut plus de commerce avec personne. L'Empereur ne pouvant remédier à cette affaire, fut obligé de l'approuver.

Cependant le Comte de Thurn avoit été chargé par les Etats de Bohême de pourvoir à la défense du Royaume; & quoique l'Empereur exhortât chacun à se retirer chez soi, leur offrant une amnistie générale pourvu qu'ils rentrassent tous dans leur devoir, le Comte jugea qu'on étoit trop avancé pour reculer, & que suivant toute apparence l'Empereur, & son Neveu Ferdinand encore moins, ne pardonneraient jamais sincèrement l'insulte faite à leurs Officiers. Ainsi le Comte fit de grands amis de vivres, d'armes & de Soldats. Ensuite il chassa toutes les Garnisons Impériales de la Bohême, & marcha contre Krumau & Budweis, postes importants qui fermoient l'entrée de la Bohême du côté de l'Autriche. Krumau ouvrit ses portes; mais pour Budweis la Bourgeoisie voulut se défendre, & le Comte ne jugea pas à propos d'en entreprendre le siège.

Pendant qu'il agissoit ainsi de ce côté-là, Ernst de Mansfeld bâtarde de Pierre-Ernest Comte de Mansfeld, qui venoit d'entrer au service des Etats de Bohême, soumettoit les places au Nord & à l'Est de la Bohême, qui tenoient encore pour l'Autriche. L'Empereur, qui n'avoit rien de prêt, pour étouffer un soulèvement si considérable, ne cessoit d'offrir pardon sur pardon, amnistie sur amnistie, mais tout cela ne servoit de rien; les esprits étoient trop aigris, & les affaires des mécontents étoient en trop bonne situation, pour craindre le ressentiment de l'Empereur.

Les Etats de Bohême avoient écrit à tous les Princes d'Allemagne pour justifier leur conduite, & en particulier aux Etats Protestans pour leur demander du secours. Ils recherchèrent l'amitié de Bethlen-Gabor Prince de Transylvanie, dont la valeur étoit en grande recommandation chez les Turcs, & très redoutée à Vienne. Bethlen offrit son alliance aux Bohêmes, fit un traité

d'Union avec eux , & promit d'attaquer l'Empereur avec trente mille hommes , & de faire une invasion en Hongrie.

Bethlem suivoit la Religion Reformée ou Calviniste. Les Hongrois de cette Religion, aussi maltraités par le Ministère de Vienne que les Protestans de Bohême, l'invioient à faire irruption sur les terres de l'Empereur , lui promettant de se joindre à lui avec un bon Corps de troupes , & de le reconnoître pour leur Souverain.

Gabor n'eut garde de rejeter leurs offres ; il leur donna de bonnes esperances , & cependant prépara toutes choses pour son expédition , assembla des troupes sous divers prétextes , & vint fondre tout d'un coup sur la Hongrie , qu'il traversa comme un torrent. Rien de plus brillant que les commencemens de cette invasion , mais la fin n'y répondit point.

Cependant l'Empereur se voyoit , pour ainsi dire , environné d'ennemis. Tous ses pays héréditaires étoient en armes ; c'étoit une defection générale. Les armes des deux Généraux des États de Bohême étoient déjà de plus de trente mille hommes , la plupart vieux Soldats Allemands , qu'on leur avoit envoyé sous main.

Dans cette extrémité , l'Empereur s'adressa à l'Archiduc Gouverneur des Pays-bas , qui fit aussitôt partir un corps de troupes , sous les ordres du Comte de Buquoi , qui , après une assez longue marche , s'approcha de la Bohême par les frontières de la Moravie.

Charles-Bonaventure-de-Longueval , Comte de Buquoi , étoit né dans les Pays-bas d'une Maison distinguée. Il avoit porté les armes dès son enfance , depuis l'état de simple Soldat jusqu'à celui de Grand-Maître de l'Artillerie , de Général en Chef , de Chevalier de la Toison d'Or. C'étoit sans contredit le meilleur Général qu'eût alors l'Espagne.

L'Empereur de son côté avoit rassemblé sept ou huit mille hommes , dont il avoit donné le commandement à Henri Du Val , Comte de Dampier , Gentilhomme Lorrain , qui avoit servi avec réputation dans les guerres de Hongrie. Dampier vint se poster près des bois de Czaflau , où il y eut entre ses gens & les Bohêmes une rude escarmouche , qui coûta la vie à bien du monde de part & d'autre , & après laquelle Dampier fut obligé de se retirer derrière les bois.

Les affaires des Bohêmes alloient à merveilles. Les Moraves , qui n'avoient pas voulu d'abord agir ouvertement , venoient de leur envoyer un corps de troupes d'environ huit mille hommes. Ils entretenoient correspondance avec les Protestans de Basse-Autriche , qui n'attendoient qu'un coup un peu décisif , pour poursuivre aussi les armes à la main la satisfaction , qui leur étoit due pour tant de privilèges violés & foulés aux pieds. Le Comte de Solms leur amena un corps de bonnes troupes , levées dans le Duché de Brunswick.

Le Comte de Buquoi , s'étant fait joindre par Dampier , entra plus avant dans la Bohême dans la vue de donner Bataille aux mécontents ; mais s'étant approché de la Moldau , il vit que les deux Armées Protestantes étoient jointes , & qu'elles lui parurent si belles , si nombreuses , & si bien postées , qu'il n'osa hasarder une Bataille , & se retira sous le canon de Budweis , où il se retrancha.

Les Impériaux abandonnant ainsi la campagne , Mansfeld vint mettre le sié-

ge devant Pilsen , qu'il força en assez peu de tems , & , au moyen de cette conquête , toute la Bohême se trouva soumise aux Etats.

L'Empereur voyant que sa santé s'affoiblissoit chaque jour , voulut , avant que de mourir , avoir la gloire de pacifier les troubles de Bohême , & résolut d'accepter l'arbitrage , qui lui étoit offert par les principaux Electeurs & Princes de l'Empire , & auquel les Bohêmes offroient de se soumettre. Mais le Monarque mourut avant qu'on eût pu convenir du lieu des conférences ; & ce fut désormais avec Ferdinand que les Bohêmes eurent affaire.

Ce Prince à la mort de son Oncle , se trouvoit dans la situation la plus critique du monde. Si d'un côté il succédoit à de grands Etats , s'il étoit déjà Roi de Hongrie dès avant la mort de l'Empereur , désigné Roi de Bohême , pourvu du Gouvernement de l'Autriche , par la cession de l'Archiduc Albert ; de l'autre , il ne voyoit que des peuples en armes contre lui ; la Bohême étoit à-peu-près perdue , ainsi que la Sicile & la Moravie ; les deux Autriches étoient à la veille d'éclater , & de s'unir aux Bohêmes ; les Hongrois n'attendoient que le moment où Bethlem-Gabor paroîtroit pour se soulever , & se ranger sous les drapeaux des ennemis de la Maison Archiducal ; il voyoit les Electeurs peu disposés à donner toujours leurs suffrages à cette Maison , & ennuyés de voir la dignité Impériale devenir Héréditaire , les Protestans n'attendant qu'une légère occasion de prendre les armes ; & toute l'Allemagne alloit être déchirée par une guerre civile , dont il n'étoit pas aisé de prévoir la fin. D'un autre côté , il voyoit les Etats voisins hors d'état de favoriser le parti des mécontents. La France étoit alors gouvernée par une régence , & un Ministère tout vendu à l'Espagne. L'Angleterre étoit à-peu-près dans le même cas. Jacques I. dans l'attente de marier son Fils le Prince de Galles avec une Infante d'Espagne , n'étoit rien moins que disposé à vouloir se brouiller avec la Maison d'Autriche. On étoit sûr du Roi de Pologne : & pour les Rois de Suède & de Dannemark , on ne les croyoit pas fort à craindre. Tous ces différens points de vue ne lui offroient pourtant qu'une très fâcheuse perspective.

Tandis que ce Prince étoit dans cette perplexité , il reçut la fâcheuse nouvelle , que le Comte de Thurn étoit entré dans Brinn , & que cette Ville avoit reçu huit cens chevaux dans ses murs ; que le Magistrat & la Bourgeoisie avoient pris les armes , & s'étoient déclarés pour les Évangéliques.

Ferdinand craignit alors de se voir assiégé dans Vienne , & c'est en effet ce qui lui arriva.

Le Comte de Thurn , après la prise de Brinn , n'avoit plus rien qui l'empêchât de se porter jusqu'à Vienne : aussi étoit il trop habile & trop actif , pour rester en si beau chemin : d'ailleurs il espiroit , qu'il se trouveroit dans cette Ville assez de mécontents , pour favoriser son entreprise. Il vint donc se poster près de cette Capitale , où le Roi de Hongrie s'étoit enfermé ; & il est à croire que la présence de ce Prince contint les esprits. Personne ne remua dans la Ville. & le Général Bohême , après avoir canonné la place durant quelques jours , fut obligé de lever le siège , & de retourner au plus vite en Bohême , où le Comte de Buquoi avoit remporté un avantage considérable sur Mansfeld.

Cependant les Electeurs s'assembloient à Francfort, pour l'élection d'un Roi des Romains; & celui de Mayence, à qui il appartient de convoquer cette Auguste Assemblée, n'avoit pas manqué d'y inviter Ferdinand Roi de Hongrie, en qualité de Roi Electeur de Bohême. Les Etats envoyèrent une députation à Francfort, pour empêcher que le choix des Electeurs ne tombât sur Ferdinand. Ils écrivirent à l'Electeur de Mayence, & se plaignirent qu'il eût invité ce Prince à l'assemblée Electorale, vu qu'il étoit déchu de toutes ses prétentions au Royaume de Bohême, & n'en pouvoit par conséquent exercer le suffrage; que c'étoit aux Etats du Royaume que ce suffrage appartenoit durant l'interrègne: mais leurs députés ne purent obtenir l'entrée de Francfort, & se retirèrent à Hanau. Alors ils offrirent la Couronne de Bohême au Duc de Savoie, qui la refusa; enfin, ils l'offrirent à l'Electeur Palatin Frédéric V. Celui-ci avant que de l'accepter, jugea à propos de consulter son Beau-Père le Roi d'Angleterre, qui, suivant sa timidité naturelle, l'exhorta à ne pas se brouiller avec la Maison d'Autriche, & lui déconseilla une affaire qui ne pouvoit que lui attirer de funestes embarras. Frédéric consulta aussi l'Electeur de Saxe: mais celui-ci avoit des vues toutes différentes. La Lusace limitrophe de ses Etats étoit entrée en confédération avec la Silésie, la Bohême & la Moravie. Il se flattoit de pouvoir attrapper quelque partie de ce Marquisat à la faveur des troubles, & que Ferdinand se refoudroit à le lui céder, moyennant qu'il l'aidât à faire rentrer le reste dans son obéissance: ainsi il n'avoit garde de conseiller au Palatin l'acceptation de la Couronne de Bohême, d'autant plus que c'étoit en quelque sorte s'engager à le secourir, que de le pousser à cette démarche. Enfin, l'Electeur Palatin consulta le corps des Protestans assemblés à Rothembourg, & ceux-ci non seulement furent d'avis qu'il donnât une réponse favorable aux Bohêmes; mais ils lui firent entendre qu'ils l'appuieroient contre Ferdinand: mais l'Electeur étoit déjà déterminé à cette marche, avant que de consulter toutes ces Puissances, & toutes ces consultations étoient plutôt pour sonder les dispositions des Princes, dont il pouvoit espérer quelque secours, qu'un dessein de se déterminer sur leur opinion. En effet, les Historiens les plus favorables à sa cause conviennent que son parti étoit déjà pris, avant que de recevoir la réponse de son Beau-Père & des autres Princes Protestans. On accuse l'Electrice son Epouse (1), Princesse ambitieuse & même un peu coquette, d'avoir allumé en lui ce désir d'une Couronne Royale. *J'aimerois mieux, lui disoit-elle quelquefois, ne manger que du pain sec & du fromage à la table d'un Roi, que les mets les plus délicieux à celle d'un Electeur mon Epoux. Quoi, ajoutoit-elle, vous avez osé épouser la fille d'un Roi, & vous refuseriez une Couronne qui vous est offerte comme du Ciel.*

Le célèbre Camerarius, en qui l'Electeur avoit beaucoup de confiance, seconda parfaitement les vues de la jeune Electrice; & elle employa aussi le Ministre Abraham Scultet, pour dissiper toutes les irrésolutions de son Epoux. Scultet ne s'en défendit point dans la suite, & soutint qu'il avoit agi selon les lumières de sa conscience, en conseillant à l'Electeur son Maître

(1) Kähler. *Narrat. Apolog. de currie*, vii. 75. *Ludwig, Entstehung der Reichs Hist.* Tom.

II. p. 425. Puffendorf. *Comment de Rebl.* Succ. Lib. I. paragraph. 27.

d'accepter la Couronne de Bohême ; mais il nia comme une calomnie atroce, qu'il eût jamais contribué à faire ôter les images, & les autres figures de la Chapelle du Château de Prague.

L'Electeur dissimuloit profondément son dessein à l'assemblée de Francfort ; mais une aventure assez singulière faillit à le trahir auprès de son compétiteur. Un Comte de Solms, passoit par le Haut-Palatinat avec cinq cens chevaux Espagnols, qu'il menoit des Pays-Bas en Bohême au secours des Généraux de Ferdinand. L'Electeur envoya ordre au Margrave d'Anspach, qui commandoit ses troupes de charger cette Cavalerie ; ce qui fut exécuté, & tout ce corps dissipé. L'Electeur en fit des excuses au Roi de Hongrie, & rejetta tout sur le Comte de Solms, qui avoit passé par ses terres sans sa permission.

L'opposition des Etats de Bohême à l'admission de Ferdinand au Collège Electoral, n'eut point de suite. Les Etats soutenoient que leur Royaume étoit électif, & le Roi de Hongrie soutenoit le contraire. Il paroît par l'admission de Ferdinand dans l'assemblée Electorale, que les Electeurs se déclaroient pour sa cause, les uns par affection, les autres par crainte, & peut-être aussi par intérêt. Ils jugeoient la question pour le moment présent, laissant au sort des armes à en décider pour l'avenir.

Enfin, il fut question d'élire un Empereur. Trois Electeurs Protestans offrirent leurs voix à Maximilien Duc de Bavière, & il lui eût été facile d'avoir toutes les autres ; mais le Nonce du Pape, & l'Ambassadeur d'Espagne s'intriguèrent si bien auprès de ce Prince, qu'ils l'obligèrent à s'opposer lui-même à son élection. Après cela on ne proposa que des Princes de la Maison d'Autriche, & enfin, les suffrages se réunirent en faveur de Ferdinand II. Il y eut cela de particulier dans son élection, qu'elle se fit précisément le lendemain du jour que les Etats de Bohême élurent pour Roi Frédéric V. Electeur Palatin, ce qui se fit le 27. d'Août 1619. On ignoroit cette circonstance à Francfort, & on y étoit même embarrassé de la protestation que les Députés des Etats de Bohême avoient faite contre l'exercice du suffrage de cet Electorat, & contre l'Election qui pourroit se faire de Ferdinand, *soi-disant Roi de Bohême*, à la dignité de Roi des Romains. On avoit proposé quelques voies d'accommodement ; mais les députés avoient tout rejeté, à moins que Ferdinand ne renonçât à ses prétentions.

Cependant les Etats de Bohême avoient dépêché des couriers à Frédéric, pour lui porter la nouvelle de son élection. Il demanda du tems pour se résoudre ; & véritablement c'étoit une affaire, qui demandoit bien qu'on y pensât plus d'une fois. Il alloit joûter contre un Rival revêtu d'une dignité, qui, sans lui procurer plus de forces personnelles, lui donnoit un relief, un crédit, une autorité que les capitulations avoient jusqu'alors respectées, & plutôt éteinte que diminuée. C'étoit alors le juge, l'arbitre souverain de toutes les causes féodales, le représentant de l'Empire, le Seigneur Suzerain de tous les fiefs immédiats ; en un mot, un Monarque d'autant plus à craindre qu'il joignoit de grands Etats, de grandes alliances à toutes ces prérogatives, & qu'il cachoit la plus vaste ambition sous les dehors d'une dévotion bornée à des pratiques vulgaires, & d'autant plus agréable à la multitude.

Mais d'un autre côté, ce même Rival voyoit les trois quarts de ses sujets armés contre lui ; Gabor près d'envahir la Hongrie ; la moitié de l'Empire sur le point d'éclater en une guerre ouverte. Enfin, il n'étoit pas probable que le Roi d'Angleterre ne fit quelque effort en faveur de sa Fille, qui vouloit absolument être Reine de Bohême. L'assemblée des Protestans qui se tenoit à Rothenbourg promettoit de grands secours, & les Etats Généraux étoient tout disposés à soutenir un Prince de leur Religion, & neveu d'un grand Capitaine, qui avoit beaucoup de crédit dans leur République.

Qui auroit cru qu'une entreprise, qui avoit de si heureux commencemens, se termineroit d'une façon si tragique ; que les Protestans divisés entre eux ne feroient rien, ou que peu de chose en faveur du nouveau Roi ; que Bethlem-Gabor après avoir envahi & conquis presque toute la Hongrie, en seroit rechassé avec la même rapidité ; que la France oublieroit toutes les alarmes, que la puissance de Charles-Quint lui avoit causées, toutes ses pertes sous cet Empereur, & sous Philippe II. son Fils, & favoriseroit son ancienne ennemie ; & qu'enfin, Jacques I. verroit sans s'émouvoir la ruine de la Maison Palatine, le bouleversement de l'Empire, & la misère de son gendre & de sa Fille. C'est pourtant ce qui arriva, soit par un effet de son humeur timide, & crédule, soit, comme le prétendent quelques-uns (1), qu'il eût été vivement piqué, que, sans attendre sa réponse, le Palatin eût accepté la dignité Royale, démar-
che qu'il ne lui pardonna jamais.

D'abord après son élection, Ferdinand sollicita du secours dans toutes les Cours contre ses sujets prétendus rebelles. Il fit dire à la France, que, s'agissant d'une guerre de Religion, il espéroit que le Roi Très-Christien ne prendroit pas la défense d'un peuple hérétique & rebelle.

Cette puissance étoit alors gouvernée par un favori, parvenu à l'autorité suprême par des voies assez basses. Il étoit né dans le fond d'une Province, de parens très-pauvres, n'ayant aucun des talens nécessaires pour soutenir par de grands services une si grande élévation. Il savoit seulement que le fanatisme, reste de cette ligue infernale, qui sous le nom de *Sainte Union*, avoit commis les plus grands crimes, régnoit encore à la Cour, dans les Cloîtres & dans les Provinces. Ce fut là-dessus qu'il régla toute sa politique ; & que, pour se soutenir contre les cabales des grands, & gagner le clergé & le peuple, il engagea le Roi à attaquer ceux de ses sujets, qu'on nommoit Huguenots, & à favoriser la Maison d'Autriche contre les Protestans d'Allemagne. Par-là, il fit oublier à la Cour de Rome la disgrâce de Marie de Medicis, & la mort du Maréchal d'Ancre, qui n'avoient gouverné la France que pour l'avilir, & pour la subordonner à la Cour de Rome & à celle de Madrid. Il suivit en tout le système de cette honteuse régence, & rendit au nouvel Empereur des services signalés, sans égard pour les maximes les plus simples de la saine politique, & pour celles d'un des plus grands Rois que la France ait eu, & que la Maison d'Autriche avoit persécuté, jusqu'à ce qu'enfin un traître, que l'esprit du tems poussoit au plus affreux paricide, délivra cette Maison d'un des plus grands obstacles qu'elle trouvoit dans l'exécution de ses ambi-

(1) Rusdoff dans sa lettre au Sr. Vane, du 23. Décemb. M^{re}. T. IV. p. 310.

tieux projets. Nous verrons dans la suite comment la France, se forgeant des fers à elle-même, servit Ferdinand dans tous ses desseins, & fut constamment la dupe de ce Prince, jusqu'au tems où un Ministre plus éclairé, plus ferme & plus absolu, remit en vigueur les maximes de Henri le Grand, secoua le joug des préjugés & de la dépendance, où la France avoit été par rapport à l'Autriche, depuis la mort de ce grand Roi.

Tandis que Ferdinand ne parloit à la France, que des desseins odieux des Protestans envers la Religion Catholique, qu'il promettoit au Pape de ne poser les armes, qu'après avoir exterminé l'hérésie; qu'il représentoit aux Electeurs Ecclesiastiques, que les Hérétiques en vouloient principalement aux biens de l'Eglise, & à tous les Princes Catholiques, le danger où étoit la vraie Religion en Allemagne, il tenoit un langage bien différent à l'assemblée des Protestans, qui se tenoit alors à Nuremberg. Il les assuroit, par la bouche du Comte de Hohenzollern son Ambassadeur, qu'il vouloit les prendre pour arbitres de sa querelle avec les Bohêmes, qu'il ne demandoit pas mieux que de trouver des voies de conciliation, que son but n'étoit pas de les opprimer, qu'il maintiendrait en Père de la Patrie les loix fondamentales de l'Empire, & nommément celle de la *Paix de Religion*, qu'il entendoit que personne ne fût exclu du bénéfice de cette loi, pas même ceux qui étoient coupables de félonnie envers lui; & beaucoup d'autres discours semblables, qui prouvent assez que ce Prince se jouoit de la Religion, & que ceux qui l'ont dépeint comme un habile politique l'ont mieux connu, ou du moins ont parlé plus sincèrement, que ceux qui l'ont jugé digne de la Canonisation. Car après tout il n'a pas fait de miracles, & il n'y eut rien que de très naturel, dans la révolution qui mit ses ennemis à ses pieds. Les gens d'esprit pourront juger, par quelques traits que nous allons rapporter de sa dévotion, si elle étoit bien épurée, & si elle ne ressembloit pas comme deux gouttes d'eau, à ce que nous entendons par *cagoterie*, terme énergique, quoique peut-être peu noble, par rapport au rang de la personne: mais c'est à l'histoire à qualifier l'abus des vertus, ainsi que les vices.

Il affectoit de porter toujours sur soi quelque image, ou quelque relique. Il récitait tous les jours l'Office de la Vierge, & honoroit particulièrement les Images de la Mère du Sauveur. Il entreprit un Pèlerinage à Notre Dame de Lorette, & y fit un vœu solennel d'exterminer, dût-il lui en coûter la vie, tous les Sectaires qui se trouvoient dans ses Etats de Stirie, de Carinthie & de Carniole. Il étoit jeune alors, il voyageoit en Italie, & logeoit presque par tout chez les Jésuites, qui ne manquèrent pas de faire valoir ce vœu à Rome, & de l'en faire souvenir en tems & lieu. Couronné Roi de Hongrie & de Bohême, il fit un semblable Pèlerinage à une Notre-Dame, en grande réputation sur les frontières de Stirie. Là il promit solennellement à Dieu, d'extirper l'Hérésie de la Bohême & des Provinces adjacentes. Enfin il fit un autre vœu par rapport à la Hongrie, promettant de tout soumettre à l'obéissance de la Mère de Dieu, qu'il nommoit d'ordinaire *sa Généralissime*, dans les lettres & dans les ordres qu'il envoyoit à ses Généraux (1).

(1) Bayle Diff. sur Gust. Adolphe.

Ce sont-là des traits à faire pitié, & c'est pourtant le motif des éloges outrés que le Jésuite Morman son Confesseur lui a donnés, & que tant d'autres de ses Confrères ont répétés. Ce qu'il y a de certain c'est que Ferdinand II. fut un des plus grands Princes de son siècle, & que, sans sortir de sa capitale, il gagna plus de Batailles, & fit plus de conquêtes dans l'espace de dix ans, que Charles-Quint n'en fit dans tout le cours de sa vie, qu'il passa dans une agitation continuelle. Pour Ferdinand, il fit bien voir dans le desordre de ses affaires, & lorsqu'elles paroissent le plus desespérées, qu'il savoit faire quelque chose de plus que des pèlerinages & des neuvaines. Heureux si satisfait d'avoir humilié ses ennemis, il eût pardonné généreusement, & rendu la paix à l'Europe; mais il poussa la sévérité au-delà des bornes, & fut cause que toute l'Europe devint un théâtre de sang & de carnage. La fortune le précipita de nouveau dans les malheurs, dont il s'étoit si glorieusement tiré, & il mourut sans avoir la satisfaction de finir une guerre, qu'il avoit pu terminer avec honneur, & qu'il auroit terminée en effet, s'il avoit eu le moindre sentiment de modération, qu'il eût mieux connu la vicissitude des choses humaines, & ce que peut le desespoir contre un ennemi, dont il n'y a pas de grace à attendre.

On voit déjà par ce peu de mots, que le caractère de cet Empereur étoit beaucoup d'intelligence, de dextérité, de souplesse, joint à une ambition sans borne, & à une dureté, qui avoit quelque chose de cruel. Mais ce caractère se développera bien mieux, lorsqu'on le verra d'un côté endormir le Roi d'Angleterre, tous les Protestans d'Allemagne, & la France même, d'ailleurs si instruite sur ses vrais intérêts; & de l'autre remplissant les prisons, & les échafauds de ceux que le sort des armes avoit fait tomber entre ses mains, & qui ne se croyoient pas ses sujets; persécutant de mille manières un peuple entier, parcequ'il ne pensoit pas comme lui, le livrant à la mort ou à l'exil, & dépouillant à son gré les plus grands Princes de l'Empire, qui ne lui avoient pas été favorables.

Cependant l'Electeur Palatin, après avoir différé quelque tems de répondre aux Etats de Bohême, leur écrivit enfin; qu'il n'avoit pû accepter l'honneur qu'ils lui avoient fait, sans consulter au préalable les Princes ses alliés; que cette démarche étoit nécessaire pour s'assurer de leurs secours; qu'ils avoient approuvé presque unanimement, qu'il acceptât son élection; qu'ainsi il l'agréoit avec les sentimens de la plus vive reconnoissance pour les Etats. Après cela il ne songea plus qu'à se rendre en Bohême. Il fit tous les arrangements qu'il jugea nécessaires pour le Gouvernement de son Electorat. Enfin, il arriva à Waldsassen le vingt-troisième d'Octobre. Là il reçut les Députés des Etats, qui vinrent le saluer, & l'Electrice son Epouse. Les Députés s'en retournèrent très contents de leur voyage, & portèrent à leurs Principaux les Lettres patentes du nouveau Roi, qui confirmoient tous les Privilèges du Royaume. Un corps de douze cens chevaux s'avança sur les frontières du Royaume, pour recevoir le Roi & l'escorter jusqu'à Prague, où il fit une entrée magnifique.

Ce fut à-peu-près dans ce tems-là, que ce Prince reçut des Lettres du Roi d'Angleterre son Beau-Père, dans lesquelles ce bon homme de Roi lui déclaroit, que, puisqu'il avoit accepté la Couronne de Bohême sans son consen-

tement, il ne devoit compter sur aucun secours de sa part. Frédéric dissimula le chagrin, que lui causoit une déclaration de si mauvais augure. Il savoit que les Bohêmes avoient eu en l'élisant beaucoup d'égard à sa qualité de gendre du Roi d'Angleterre, & qu'ils se flattoient que le Monarque Britannique ouvrirait tous ses trésors, & déploierait toutes ses forces pour le maintenir sur le trône.

Les affaires de Ferdinand prenoient un train bien différent. Le Pape lui envoyoit de grosses sommes d'argent, & des bulles pour en lever sur tous les biens Ecclesiastiques de ses Etats Héritaires & de l'Allemagne. Le Duc de Bavière, l'Electeur de Saxe même, quoique chef des Protestans d'Allemagne, le Roi d'Espagne, toute l'Italie, le Roi de Pologne, tous les Etats Catholiques d'Allemagne promirent de grands secours. Les Etats Catholiques s'assemblèrent à Wurtzbourg, & renouvelèrent leur ancienne union contre les Protestans. On délibéra sur le nombre de troupes que la Ligue Catholique mettroit sur pied. Marie de Medicis Régente de France, au défaut de troupes, envoya des Ambassadeurs, pour assurer l'Empereur des bonnes intentions du Roi Très-Christien en faveur de sa cause. Pour les Protestans, ils perdoient le tems à publier des écrits, où ils étoient fort éloquemment leurs griefs, on leur répondoit pour les amuser, tandis qu'on se préparoit à les combattre d'une façon bien plus efficace. Toute l'Allemagne étoit partagée entre l'Empereur & l'Electeur Palatin; mais il étoit visible que le parti du premier alloit écraser l'autre.

Ferdinand ne cessoit d'offrir la paix à l'Electeur Palatin, & de témoigner un vif désir de pacifier le Bohême; mais il savoit bien que le Palatin, ni les Bohêmes n'accepteroient pas les conditions, sous lesquelles il entendoit de faire la paix. Il n'avoit d'autre vue que de les mettre dans leur tort, & de les rendre odieux à ceux de leur Religion, qui se soucioient peu que le Royaume de Bohême fût électif ou héréditaire, que l'Electeur Palatin fût Roi ou non, pourvu que la liberté de conscience établie par les loix de l'Empire fût maintenue.

Le nouveau Roi de Bohême fut sacré à Prague au commencement de Novembre 1619. par l'Administrateur des Hussites. L'Archevêque de Prague s'étoit retiré à Budweis, & refusa de venir Couronner un Roi qu'on avoit élu malgré lui.

Bientôt après le nouveau Roi se rendit en personne à Nuremberg, où les Etats Protestans tenoient actuellement leur assemblée, tandis que la Ligue Catholique tenoit la sienne à Wurtzbourg. Nous avons dit plus haut comment l'Empereur trompa les Protestans, par les belles paroles qu'il leur fit porter par son Ambassadeur le Comte de Hohenzollern.

La guerre continuoît toujours sur les frontières de Bohême; mais sans aucun avantage décidé. Enfin, Bethlem-Gabor, qui venoit de reconnoître Frédéric pour Roi de Bohême, entra en Hongrie à la tête de quinze mille Transilvains. Son armée, fut bien-tôt grossie d'un nombre encore plus grand de mécontents. La Hongrie dépourvue de secours plia sous cet orage. Gabor la parcourut comme un torrent, & ayant pris Presbourg, il se disposa à marcher vers Vienne. L'Archiduc Léopold, qui y commandoit appella à son secours le Comte de Buquoi, qui se mit en marche aussitôt;

& le Comte de Thurn en fit de même avec les Bohêmes, laissant Mansfeld dans le Royaume pour reprendre les postes dont Buquoi s'étoit emparé.

Le Comte de Thurn fut joint par les Transilvains, & vint en force attaquer Buquoi, qui s'étoit retranché près de Vienne, & occupoit un poste avantageux. Le combat fut fort sanglant; les Impériaux plièrent d'abord; mais Buquoi les ayant ralliés, ils reprirent les retranchemens & repoussèrent enfin les Bohêmes & les Transilvains avec perte.

Ce désavantage fut compensé par la prise de Niclasbourg, Don Tieffenbach (1) s'empara à la tête des Evangeliques de Moravie. Toutes ces prises de Ville & ces rencontres ne décidoient encore de rien: les deux partis sentoient bien qu'il n'y avoit qu'une Bataille générale, qui pût décider du sort de la Bohême, ou plutôt du fort des Maisons d'Autriche & Palatine.

Les Ambassadeurs François, n'ayant point d'armée à offrir à l'Empereur, offrirent la médiation de leur Maître aux deux partis. On s'assembla à Ulm pour écouter leurs propositions. Là, ils négocièrent si bien, ou plutôt si mal pour le vrai bien de la France, qu'ils engagèrent les principaux Etats Protestans à signer un traité, où ils s'engageoient à ne pas se mêler de l'affaire de Bohême, sous promesse que l'Empereur maintiendrait la paix dans l'Empire, & y feroit exécuter les Loix en faveur de la Religion Protestante.

Ce fut ce malheureux traité d'Ulm, qui fit entièrement panacher la balance du côté de l'Empereur. La Ligne Catholique avoit assemblé une armée de trente mille hommes en Suabe. Celle de l'Empereur montoit à plus de cinquante mille hommes, & étoit commandée par des Officiers d'un mérite distingué, qui avoient formé plusieurs nouveaux corps, tant en Italie qu'en Allemagne. Spinola marchoit avec trente mille, tant Espagnols que Flamands vers le Palatinat, & l'Electeur de Saxe formoit une armée de vingt mille hommes, pour attaquer la Lusace ancienne annexe de la Bohême.

L'Empereur venoit de conclure une trêve de six mois avec Bethlem-Gabor, pendant laquelle on devoit travailler à une réconciliation entre Ferdinand & les Hongrois mécontents, mais ce Prince, se voyant des forces si supérieures, ne se soucia guère de cette réconciliation, ni de prolonger la trêve avec Gabor. Il le laissa Couronner Roi de Hongrie, bien assuré que, quand il auroit écrasé les Bohêmes, les Moraves & les Silésiens, Gabor seroit fort heureux qu'on lui laissât la Transilvanie.

Le Roi de Bohême reçut un secours de huit mille hommes, que lui aména le Prince d'Anhalt, & un autre de dix mille Hongrois, que lui envoya Beth-

(1) Le P. Barre avertit qu'il ne faut pas confondre ce *Tieffenbach*, avec un autre Officier de même nom attaché au service de l'Empereur; mais ce dernier s'appelloit *Teuffenbach*. Celui-ci rendit de grands services à la Maison d'Autriche tant en Bohême, qu'en Moravie & en Hongrie. Il servit en qualité de Maréchal-Général des Logis au siège de *Newburgh*; & commandoit au poste de *Nyarbid*. Là, trois Régimens Impériaux s'étant mutinés,

& rangés en cercle, il entra au milieu d'eux, se saisit de l'Auteur de la révolte, lui cassa la tête d'un coup de pistolet, sans qu'aucun des mutins osât branler, & par sa fermeté il étouffa cette mutinerie. Ferdinand II. lui écrivit à ce sujet une lettre fort obligeante. Il fut fait Chevalier de la Toison-d'Or, Feld-Maréchal, Conseiller-Intime. Il s'appelloit Rodolphe Baron de *Teuffenbach*. Voy. *Contes de Kappferbach*, pag. 119.

lem-Gabor. Il se trouva alors à la tête de trente-trois mille hommes, outre un camp volant près de Pilsen sous les ordres de Mansfeld.

Tous les Catholiques des deux Autriches, de Moravie & de Hongrie renouvelèrent leur Serment de fidélité à l'Empereur, qui envoya ordre à l'Electeur de Bavière de marcher en Bohême, avec l'armée de la Ligue, à laquelle se joignirent les troupes Autrichiennes, commandées par le Comte de Buquoi.

Après Ferdinand II. le nouveau Roi de Bohême n'avoit pas de plus grand ennemi, que Maximilien Duc de Bavière, le plus grand Politique de son siècle. Ce Prince étoit Fils de Guillaume Duc de Bavière & de Renée de Lorraine. Il étoit né le 17. d'Avril 1573. Il fut élevé à Ingolstadt, où il apprit les humanités, la Philosophie, la Jurisprudence. Il se distingua dès-lors par la solidité de son esprit, & la sagesse de ses mœurs. Il avoit une piété sans faste, un attachement sincère à sa Religion; mais ne persécuta jamais personne pour être d'une autre. Il se contenta d'empêcher que les nouvelles opinions ne se glissent dans ses Etats, comme il étoit arrivé chez ses voisins.

Sans avoir été grand Capitaine, il ne manquoit, ni de valeur, ni de capacité: mais ce fut surtout par la sagesse de son Gouvernement, par ses talens supérieurs dans l'administration de ses finances, par le bel ordre qu'il y mit, par la police qu'il établit dans ses Etats, par sa pénétration, sa prudence, son habileté à saisir les momens favorables, sa patience à les attendre, sa prévoyance à s'y préparer, qu'il se distingua le plus. Rien ne marque davantage l'homme de génie, que la manière dont il acquit la Ville de Donawert à son Domaine. Il ne témoigna pas moins d'habileté à profiter des circonstances de la guerre de Saltzbouurg, qu'il termina par la prise de l'Archevêque de ce nom. Enfin il fut nommé chef de la Ligue Catholique, dont il grossit l'armée d'un bon Corps de ses troupes qu'il tenoit toujours prêt à tout événement; & il se trouva en état d'entretenir cette armée à ses propres fraix, ayant toujours eu la précaution de bien remplir ses coffres. Heureux celui de ses descendans, que nous avons vu Couronner Roi de Bohême & Empereur, s'il eût hérité de lui cette sage prévoyance, & si, dans une occasion encore plus favorable, il avoit su se préparer de longue main à une entreprise, si capable de substituer la postérité de Maximilien à celle de Ferdinand II.

Le Duc de Bavière descendoit de la même tige que l'Electeur Palatin. C'étoit deux branches du même tronc. L'Electeur étoit chef de la branche aînée, & le Duc étoit de la branche Cadette. Celui-ci avoit eu pour première femme Elisabeth de Lorraine, qui étant morte sans postérité, le laissa en liberté d'épouser (1) dans un âge assez avancé la Fille de l'Empereur Ferdinand II.

(1) Le motif de haine que le P. Barre, Tom. IX. p. 487. attribue à Maximilien ne peut être fondé. Maximilien ne pouvoit être alors héritier de Ferdinand, puisque sa première femme vivoit encore, & ne mourut même que quinze ans après: de sorte que ce ne fut qu'en 1625. qu'il put épouser Marie-Anne d'Autriche Fille de Ferdinand II. Il vécut qua-

rante ans avec sa première Epouse, depuis 1595 jusqu'en 1635. La même année il épousa l'Archiduchesse Marie-Anne, dont il eut en 1636. un Fils, qui combla de joie Ferdinand II. qui souhaitoit extrêmement cet événement avant sa mort arrivée peu près. Ce Fils fut nommé Ferdinand Marie, & fut Electeur en 1651. après la mort de son Père.

Mais ce mariage étoit alors si éloigné, qu'il n'est pas possible qu'on y ait songé dans ce tems-là ; & la véritable raison de la haine du Bavaïois contre le Palatin, étoit sans doute la dignité Electorale & les autres prérogatives attachées à la dignité de Comte Palatin chef de toute la Maison Palatine.

Cependant l'Electeur de Saxe entroit en Lusace à la tête de vingt mille hommes & une nombreuse artillerie. Il prit d'abord Gœrlitz & assiégea Bautzen, qu'il prit aussi après avoir ruiné une partie de la Ville par son artillerie. Il fit pendre quarante des principaux Bourgeois, apparemment pour s'être défendus ; manière cruelle de faire la guerre. Les Etats de Bohême envoyèrent une députation à l'Electeur, pour le prier de s'expliquer sur ses dessein & de ne pas travailler à la ruine de ceux de sa Religion. L'Electeur les traita de rebelles, déclara qu'il vouloit aider l'Empereur de toutes ses forces, pour les châtier comme ils méritoient, se moqua de leur Roi Frédéric, & les renvoya tout étourdis de l'accueil qu'il leur avoit fait.

Une déclaration si brusque de la part d'un Prince si voisin, la marche de tant de troupes vers la Bohême, l'indifférence du Roi d'Angleterre, les efforts de tous les Princes Catholiques en faveur de Ferdinand, l'indolence des Princes Protestans d'Allemagne, tout cela auroit pu déconcerter tout autre Prince que Frédéric ; mais il étoit jeune, ambitieux, vaillant ; il brûloit de se signaler, & de montrer qu'il n'étoit pas indigne de commander au Peuple qui l'avoit élu, puisqu'il vouloit bien hazarder sa vie pour le défendre. Tandis que tout étoit en mouvement pour la décision de ce grand procès, Ferdinand publia des déhortatoires, où il ordonnoit à Frédéric de se désister de sa rébellion, de mettre bas les armes, & de se soumettre à la clémence du Trône Impérial ; cérémonie inutile à l'égard d'un jeune Prince plein d'honneur & de fierté, qui pensoit comme le plus grand homme de l'antiquité, & disoit tout bas en soi-même ; *Le dext est jeté ; une Bataille décidera si je serai Roi ou sujet ; mais du moins la postérité ne me reprochera pas d'avoir rien fait d'indigne de ma qualité.*

Le Duc de Bavière étant entré dans la haute Autriche, fut joint par le Comte de Buquoi, qui commandoit le Corps de troupes Impériales qui avoient été au secours de Vienne ; sans que le Margrave d'Anspach, qui commandoit treize mille hommes, que les Villes Impériales avoient levés pour le service du Roi de Bohême, pût empêcher cette jonction. Il fut même obligé de se retirer & de gagner le Bas-Palatinat, pour aider à le défendre contre les Espagnols. Le Duc se voyant alors à la tête de cinquante mille hommes des plus belles troupes, qu'il y eut en Europe entra en Bohême. Mansfeld avec son camp volant se jeta dans Pilsen. On délibéra si l'on assiégeroit cette place. Le Duc ne le trouva pas à propos : la saison lui parut trop avancée pour un siège, & il fut d'avis de marcher droit à Prague, laissant Pilsen à côté. Ce Prince avoit dans son armée un Officier aux Conseils de qui il déféroit beaucoup, & qui étoit, pour ainsi dire, son bras droit. Cet homme se rendit si célèbre dans cette guerre, & nous aurons si souvent occasion de parler de lui, que nous croyons devoir nous arrêter ici un moment pour le faire connoître.

Jean-Tzerclas Comte de Tilly étoit natif du pays de Liège, d'une famille illustre. Dès son Enfance il se sentit une inclination très forte pour le mé-

tier des armes. Il en fit l'apprentissage dans les Pays-Bas, qui étoient alors la vraie école de Mars. De-là il s'en fut servir en Hongrie sous le Duc de Mercœur, & se distingua tellement par sa bravoure & sa capacité, qu'il fut fait en peu de tems Lieutenant-Colonel, puis Colonel, & enfin Général d'Artillerie par l'Empereur Rodolphe. Sa réputation se répandit dans toutes les Cours d'Allemagne. La paix étant faite en Hongrie, Maximilien Duc de Bavière, qui rouloit de grands desseins dans sa tête, l'attira à son service, & le fit son Feld-Maréchal avec un pouvoir très étendu. Il en usa au grand avantage de ce Prince, dont il disciplina & exerça si bien les troupes, qu'elles passèrent dans ce tems-là pour les meilleures de l'Allemagne; remplit ses arsenaux d'une prodigieuse quantité d'armes & d'artillerie & ses Magazins de toute sorte de vivres & de fourages; fortifiant les places Frontières, & les munissant de tout ce qu'il falloit pour une longue défense. Ce fut à lui que le Duc fut redevable du succès, qu'eurent ses armes dans l'affaire de Donawert & de Saltzbouurg.

Le Duc ayant été élu chef de la Ligue Catholique, il nomma le Comte de Tilly pour commander immédiatement sous lui; & il marchoit en Bohême en qualité de Lieutenant-Général du Duc.

Le Comte de Tilly étoit d'une taille au dessous de la médiocre maigre & sec, le bas du visage pointu, de grandes moustaches, des cheveux courts, gris, tout plats & fort négligés, un nez fort long, des joues creuses, de gros os, de grands yeux, le front large & ridé, une physionomie sèche & rude, la barbe courte & médiocrement fournie.

Il ne fut élevé à la dignité de Comte qu'en 1623. par l'Empereur Ferdinand. Après la campagne de Bohême, Tilly eut le commandement de l'armée de la Ligue: enfin il rentra au service de l'Empereur & commanda ses armées en chef, comme nous le remarquerons plus au long dans la suite. Ce grand Capitaine (car enfin il l'étoit) étoit toujours vêtu d'une manière bizarre. Le Maréchal de Grammont raconte que, l'étant allé voir par curiosité, il le rencontra à la tête de son armée, qui étoit en marche. Il étoit monté sur un petit Cheval gris, vêtu d'un pourpoint de satin vert avec des manches à bandes comme un Espagnol, & des hauts de chausse de la même étoffe; un petit chapeau retrouffé, surmonté d'une grande plume d'Autriche rouge, qui lui descendoit jusques sur le dos; un baudrier de deux pouces de large par dessus sa veste, auquel pendoit son épée de Bataille, & un seul pistolet à l'arçon. Lorsque le Maréchal s'approcha pour lui faire la révérence, Tilly croyant remarquer qu'il s'étonnoit de le voir dans cet équipage, lui dit, *Monsieur, Vous trouvez peut-être mon habillement extraordinaire, j'avoue qu'il n'est pas tout-à-fait conforme à la mode de France; mais il est à mon gré, & cela me suffit. Je pense aussi que ma baguette, & ce pistolet tout seul Vous surprennent pour le moins autant que mon accoutrement; pour que Vous n'ayez pas mauvaise opinion du Comte de Tilly à qui Vous faites l'honneur de rendre une visite de curiosité, je Vous dirai, que j'ai gagné sept Batailles décisives, sans avoir été obligé de tirer une seule fois ce pistolet que vous voyez-là; & mon petit Cheval ne m'a jamais abandonné, & n'a jamais balancé à faire son devoir.* En un mot, ajoute

le Maréchal de Grammont, il ressembloit au Duc d'Albe, surnommé *el Castigador de los Flamíngos*, le fléau des Flamands.

Avant la Bataille de Leipzig, où sa gloire souffrit une si fâcheuse éclipse Tilly se vantoit de trois choses, de n'avoir jamais connu de femme, de ne s'être jamais (1) enivré & de n'avoir jamais perdu de Bataille. Il étoit si modeste que l'ayant voulu élever à la dignité de Prince de l'Empire, il donna cinq cens thalers au Secrétaire de la Chancellerie, pour qu'il n'en expédiât point la Patente. Il poussa le désintéressement, ou la dévotion, jusqu'à donner au Couvent d'Alten-Oettingen une magnifique chaîne d'or enrichie de diamants, dont l'Infante Isabelle-Claire lui avoit fait présent. Il renvoya à la Ville de Hambourg mille *Rosenobles*, qu'elle lui avoit envoyées pour marque de sa reconnoissance. A sa mort il laissa peu de biens pour un homme, qui avoit eu de si belles occasions de s'enrichir. Il ordonna dans son testament qu'on prélevât sur ses biens la somme de soixante mille écus, pour être distribuée aux Officiers de son armée. Il n'accepta jamais de l'argent comptant de l'Empereur, mais seulement les terres dont ce Monarque voulut bien le gratifier, dont la plus connue est celle de *Volckersdorff*, qu'il voulut qui portât le nom de Tillysbourg. Il eut deux Frères, Jacques qui épousa Dorothee Fille de Maximilien d'Ottrise, & Jean dont le Fils aîné Werner fut héritier universel du Général, pour les biens situés en Allemagne; Jacques hérita des biens Patrimoniaux situés en Brabant.

Le Comte de Tilly ne fut jamais marié; mais ces deux Frères ont laissé une nombreuse postérité en Allemagne & aux Pays-Bas. Il mourut à Ingolstadt le 20, d'Avril 1632. Le Duc alors Electeur de Bavière le fut voir dans ses derniers momens. Tilly lui recommanda deux choses, d'avancer le Général-Major Cratze, & de conserver Ratisbonne, & expira en répétant *Ratisbonne, Ratisbonne*.

Tilly fut sans contredit le plus grand homme de guerre de son siècle, après le grand Roi qui le vainquit en Bataille rangée. Son bonheur ne se démentit jamais avant la fatale journée de Leipzig. Il sembloit que *venir, voir & vaincre*, ne fut qu'une même chose pour lui. Princes, Rois, Généraux de toute espee furent vaincus tour-à-tour par ce nouvel Annibal. Il avoit beaucoup de piété; mais un peu trop mêlée de cette dévotion voisine de la bigoterie. Il avoit pour les Protestans, pour le moins autant de haine que l'Empereur son Maître; & il permit à ses troupes des cruautés contre eux, qui furent autant l'effet d'un zèle malentendu, que de son humeur naturellement dure & sévère. C'étoit par allusion à cette humeur farouche, que Gustave-Adolphe parlant de Tilly, ne l'appelloit que *ce vieux Caporal*.

Cependant l'armée Catholique s'avançoit vers Prague, avec cette confiance, que donne la supériorité des forces.

Le Duc de Bavière jugea à propos de faire encore une tentative auprès des Bohêmes, pour les engager à abandonner leur nouveau Roi, & à se soumettre à l'Empereur. Les Bohêmes, quoique déçus de leurs esperances à bien des égards, furent inébranlables. Ils répondirent qu'ils étoient résolus à sacrifier leurs biens & leurs vies pour le maintien de leurs privilèges; &

(1) *Consecta Kufferschieb*. p. 229.

qu'après avoir fait tout ce que la prudence humaine pouvoit faire, ils abandonnoient le reste à la volonté de Dieu. On assure, que Maximilien indigné de leur obstination, s'écria, *puisque les Bohêmes veulent périr, ils périront.*

Le jeune Roi de Bohême s'étoit avancé de son côté, pour observer l'armée ennemie. Voyant qu'elle marchoit droit à Prague, il laissa un corps de troupe au Comte de Thurn & au Prince d'Anhalt, pour la harceler dans sa marche, & pour lui il prit les devans, pour aller choisir un poste avantageux près de Prague, & comme il vit bien qu'une Bataille décisive étoit inévitable, il envoya son Fils Charles-Louis à l'Electeur de Brandebourg, le priant de se charger de ce précieux dépôt. Après quoi il se vint poster sur les hauteurs, qui dominent la Ville de Prague, & attendit-là ce qu'il plairoit à Dieu de décider de son sort.

Enfin, la Bataille se donna le dix-neuvième de Novembre 1620. le fort de l'action se passa sur la hauteur près de Prague, appelée *Weißenberg* ou Montagne-blanche. Elle ne dura qu'une heure, & l'issue en fut si malheureuse pour le jeune Roi de Bohême, qu'elle lui coûta sa Couronne, son Electorat & toutes ses dignités, & le réduisit à être fugitif, & à chercher un azyle en Hollande.

Tous les Historiens conviennent assez que Frédéric s'y comporta en vaillant Prince, mais en chef peu expérimenté; & quelques-uns même lui attribuent la perte de la Bataille, pour avoir poursuivi trop chaudement les Escadrons qu'il avoit rompus. Mais parmi les causes secondes qui décidèrent la victoire en faveur des Impériaux, c'est qu'ils avoient de meilleurs Officiers & de meilleurs Soldats, entre autres huit mille Vallons, qui étoient les vieilles bandes des Pays-bas, & tout ce qu'on pouvoit voir de plus aguerri. Tilly, Buquoi, Verdugo, Teuffenbach, Pappenheim, & Wallenstein, étoient des hommes d'un mérite extraordinaire.

Du côté du jeune Roi, le Comte de Thurn Henri-Mathias, Père de celui qui servoit en Prusse dans l'armée de Gustave, étoit sans doute le plus expérimenté; aussi fit-il tout ce qu'on pouvoit attendre d'un grand Capitaine, & son Régiment y fut taillé en pièces, étant resté ferme sur le champ de Bataille, tandis que tout le reste étoit en déroute. Enfin, disons que les troupes du Palatin étoient presque toutes de nouvelles levées; que la Cavalerie Hongroise envoyée par Bethlem-Gabor, plus accoutumée à piller qu'à combattre, s'enfuit dès le premier choc, & que le reste ne fit guère mieux. Il y a des Ecrivains qui ont prétendu même, que le jeune Prince d'Anhalt étoit gagné par l'Empereur, & qu'il trahit la cause du Palatin, mais d'autres l'en justifient de manière à ne laisser aucun soupçon. Quoiqu'il en soit ce Prince fut fait prisonnier avec le Rhingrave, & beaucoup d'autres Officiers de rang. Quantité de Soldats se noyèrent en voulant passer la Muldan, & cinq mille hommes restèrent sur la place. Le vieux Comte de Thurn se sauva en Moravie; son Epouse resta dans Prague, & il ne la revit jamais plus depuis. Ce Seigneur le plus riche de toute la Bohême, perdit sa fortune en perdant la Bataille. Tous ses biens, qui étoient immenses furent confisqués, & distribués entre les Officiers que l'Empereur voulut gratifier. Les Impériaux
ne

ne perdirent que quatre cens hommes, parmi lesquels il ne se trouva que deux Officiers de marque ; mais parmi les blessés il y en eut davantage, & entre autres le jeune Comte de Pappenheim, qui, à cause de sa valeur & des exploits qu'il fit durant cette guerre de trente ans, mérite bien que nous en fassions ici une mention plus étendue.

Godefroi-Henri Comte de Pappenheim, de la branche de Trichling, naquit en 1594. de Veiten de Pappenheim, Maréchal des Logis Héréditaire de l'Empire (1), & de Marie-Salome Baronne de Preysing (2). On assure que durant son Enfance on ne l'entendit jamais pleurer. Il naquit avec deux épées rouges sur le front, qui lui descendoient entre les deux yeux jusques au nez, & qui étoient de la même forme, que celles que le Maréchal Héréditaire des logis de l'Empire, portedans ses armes. Les deux épées parurent distinctement jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, qu'elles commencèrent à s'effacer en partie, de façon qu'on ne les voyoit presque plus, que lorsqu'il étoit en colère, ou agité de quelque passion violente. Il fut d'abord destiné aux Etudes, & y fit de grands progrès. Il fut envoyé à quatorze ans à l'Académie d'Altorff près de Nuremberg, où il se distingua tellement, qu'il fut élu Recteur de cette Université. On le fit voyager en France, en Espagne, en Italie, d'où il rapporta de fort belles connoissances. Son Père étant mort, sa Mère se remaria avec le Comte d'Herberstorff, qui ayant levé dans le Pays de Juliers un Régiment de mille chevaux, il en donna une Compagnie de deux cens maîtres au jeune Comte, qui venoit d'abandonner les Muses pour suivre Mars. Il joignit en sa nouvelle qualité de Capitaine de Cavalerie, l'Armée de l'Electeur de Bavière près de Lintz, dans la Haute-Autriche. Là, il fut fait Lieutenant-Colonel du Régiment de son Père, & bientôt après Colonel. Ce fut en cette dernière qualité, qu'il se trouva à la Bataille de Weissenberg, près de Prague. Son Régiment eut affaire à celui du Comte de Schlick, du parti de l'Electeur Palatin. Dès la première charge il vit tuer à ses côtés ses meilleurs amis les Comtes de Spawr & de Cranabourg. Il ne laissa pas, quoique repoussé, de charger de nouveau, avec la plus grande valeur, & un tel succès qu'il rompit le Régiment de Schlick, & le poursuivoit quoique blessé de plusieurs coups, lorsque son cheval fut tué sous lui, & l'entraîna tellement dans sa chute, qu'il resta engagé sous lui. Il reçut en cet état encore d'autres blessures, & resta pour mort sur la place. Il disoit lui-même, quand il comptoit cette aventure, qu'il n'avoit pas su s'il étoit en Paradis ou en Enfer, qu'il lui sembloit qu'il n'étoit pas assez à son aise pour être en Paradis, mais qu'aussi il ne souffroit pas assez pour être en Enfer ; d'où il conclut qu'il étoit en Purgatoire.

Lorsque le vainqueur se mit ensuite à dépouiller les morts, un Soldat Walton tira Pappenheim de dessous son cheval, & voyant qu'il n'étoit pas mort, il lui demanda brusquement & en jurant qui il étoit ; & tout de suite : *Chien tu as de bonne cuite ; tu mourras. Au nom de Dieu, mon ami, repliqua le Comte, laisse-moi la Vie ; je suis ennemi, tu auras une bonne récompense, je suis le Colonel Pappenheim. Ah ! Monseigneur, repartit le Soldat, vous n'êtes point en-*

(1) Voyez ce que c'est que cette charge (2) Conterfet Kupff. p. 251. dans mon droit Public Germanique.

nemi, vous êtes des nôtres : je m'en vais vous porter dans Prague. Là-dessus il le mit sur son cheval, & prit le chemin de la Ville, lorsqu'il rencontra une troupe de Cosaques, faisant partie du corps que le Roi de Pologne avoit envoyé à l'Empereur. Cette troupe étoit commandée par un Colonel Haubitz. Les Cosaques voulurent arracher Pappenheim des mains du Soldat Wallon, & l'auroient sans doute achevé : mais le Soldat cria à Haubitz, que c'étoit le Colonel Pappenheim. A ce nom Haubitz tourna bride, & escorta le blessé jusqu'aux portes de Prague.

Pappenheim fut porté chez un Barbier (1). Aussitôt que l'Électeur de Bavière eut appris son accident, il envoya son premier Médecin pour avoir soin de la fanté de ce brave Colonel, & fit demander au Barbier, s'il espiroit de le guérir. Celui-ci répondit, que le Comte de Pappenheim avoit vingt blessures, dont six étoient mortelles, mais qu'il espiroit avec l'aide de Dieu de le tirer d'affaire. En effet, Pappenheim guérit parfaitement, & recommença à servir avec le même zèle & la même intrépidité.

Ce fut lui qui vainquit avec peu de Monde, les Payfans révoltés du Pays d'Obder-Enns, au nombre de plus de quarante mille : il les défit en trois Batailles.

Nous ne suivrons pas ici ce vaillant homme dans toutes ces expéditions, dont le nombre est très grand. Il nous suffira d'ajouter encore quelques traits au portrait d'un Héros, dont nous serons obligé de faire souvent mention dans cette Histoire.

Pappenheim étoit d'une taille au-dessus de la médiocre, le visage plein, le nez aquilin, le front grand, & les yeux très vifs. Il s'exposoit comme le moindre Soldat, aussi Gustave-Adolphe ne l'appelloit que *le Soldat*. Quand il fut mort, on compta jusqu'à cent cicatrices sur son corps. Il avoit épousé une Princesse de Neubourg, dont il eut un Fils unique, qui fut tué en duel à l'âge de 29. ans, & avec lui fut éteinte la branche de Pappenheim - Tricbling.

Le Roi d'Espagne avoit envoyé au Comte de Pappenheim l'Ordre de la Toison d'Or ; mais il étoit mort lorsque le Courier qui le lui apportoit arriva en Allemagne. Il falut se contenter de le sculpter sur le tombeau, que Wallenstein lui fit élever à Prague, dans l'Eglise de Stroh-Hoff, où il fut inhumé. Il est décoré de cet ordre dans tous les portraits qu'on voit de lui. Nous parlerons ailleurs de sa mort, & nous en rapporterons quelques circonstances intéressantes.

Cependant le jeune Roi de Bohême, ayant fait de vains efforts pour rallier les débris de son armée, & faire une retraite moins honteuse, se retira dans Prague, & à la faveur de la nuit, il sortit avec sa Femme, ses Enfants, & tout ce qu'il avoit de plus précieux, & se retira en Silésie. On dit qu'un Offi-

(1) Ce n'étoit pas alors l'usage dans les armées Impériales d'avoir des Chirurgiens. Il paroit même qu'elles en ont manqué jusques sous le règne du dernier Empereur de la Maison d'Autriche ; & l'Amiral Byng, Père de celui qui a péri dernièrement d'une manière si tragique, nous apprend qu'après la Bataille de Villa-Franca en Sicile, il fut obligé de faire venir des Chirurgiens de sa flotte pour panser

les blessés de l'armée Impériale, lesquels se traînoient à terre poussant des cris à faire pitié aux cœurs les plus durs, sans qu'il y eût personne pour les panser. On sçait que cette Bataille se donna en 1758. Le Comte de Mercl, le même qui fut tué à la Bataille de Parme seize ans après commandoit les Impériaux ; & l'armée Espagnole, qui les repoussa à Villa-Franca, étoit commandée par le Marquis de Lédée.

cier qui l'accompagnoit, lui ayant voulu dire quelques mots de consolation, le Prince lui répondit, *je fais à présent ce que je fais. Il y a des vertus qui ne s'acquièrent que dans la disgrâce, & les Princes ne se connoissent bien qu'après l'avoir éprouvée.* Grand exemple de l'instabilité des grandeurs humaines, & des desordres que cause l'ambition. Il ne falut qu'une heure pour précipiter ce Prince dans l'état le plus humiliant. Sa Royauté s'évanouit comme un beau songe: heureux s'il n'eût pas entraîné dans sa chute tant de milliers d'innocens, tristes victimes de la vengeance d'un Prince naturellement fier & implacable.

Comme la nuit étoit survenue pendant qu'on poursuivoit les fuyards, & que le Duc de Bavière craignoit quelque embuscade, il fit donner le signal de retraite & de raliment. Le vainqueur campa sous les murailles de Prague en attendant le jour. Le lendemain les Soldats Wallons voulurent escalader le petit côté de Prague, sans en attendre l'ordre du Général. Le Duc de Bavière y courut à toute bride, & les fit retirer. Dans le moment même, ceux de dedans ouvrirent les portes du petit côté, & les vainqueurs entrèrent dans la Ville. Le Duc les fit tenir fermées durant six jours, & fit chercher avec un soin extrême les auteurs de la revolte. Les prisons furent bientôt remplies de gens de distinction. On chercha partout le vieux Comte de Thurn; mais il étoit en Moravie avec ce qu'il avoit pu rassembler de braves. A son défaut on se saisit de sa femme & de son fils, qui n'ayant eu aucune part à tout ce qui s'étoit passé, furent ensuite relâchés; & nous avons vu que ce jeune Seigneur alla joindre quelques années après le Roi de Suède, avec un bon corps de troupes, & le servit avec beaucoup de zèle & de distinction. Gustave-Adolphe avoit une extrême confiance en lui, & il en étoit digne tant par ses sentimens, que par ses grands talens pour la guerre. Il y a apparence qu'il seroit devenu un des plus grands Capitaines de son siècle, & qu'il auroit brillé à la tête de tous les fameux élèves de ce grand Roi, si une mort prématurée ne l'avoit enlevé de la manière que nous le dirons ci-après.

La renommée eut bientôt porté aux deux bouts de l'Europe, la nouvelle de la défaite de l'armée Protestante, de la prise de Prague, de la fuite de Frédéric, & de la dispersion de son armée. Les Partisans de la Maison d'Autriche s'en réjouirent (1), les Protestans s'en affligèrent, les Partisans de la liberté publique en furent émus, & il y eut peu de personnes, qui regardassent cette affaire avec des yeux indifférens. Les gens sensés blâmèrent l'Electeur Palatin d'avoir accepté la Couronne, avec si peu de moyens de la soutenir & le Roi d'Angleterre d'avoir abandonné son gendre, & mis en danger la liberté de l'Allemagne, par une nonchalance à peine concevable. Son Parlement en murmura tout haut; mais rien ne fut capable de l'émouvoir. Il pensoit que son Gendre seroit bien heureux d'en être quitte pour la perte de sa Couronne, & que pour ses Etats Héréditaires l'Empereur n'oseroit y toucher. Il est

(1) Un Jésuite lui fit cette Epitaphe aussi insérente qu'ingenieuse:

*Ubi minorum gentium
Fridericus ille frigit?
Nivem vident in purpura*

*Tantum semel cadentem:
Unus anni regulus
Hoc nomen inquinavit:
Jam pulvis est, jam vermis,
Cui vero notaumba est?*

pourtant certain que Ferdinand, avoit pris avec le Duc de Bavière des engagements, qui n'alloient pas à moins qu'à l'enrichir des dépouilles du Palatin : c'étoit même le seul moyen qu'eût ce Monarque de reconnoître les services, que le Duc venoit de lui rendre, & ceux qu'il en attendoit encore. Il ne pouvoit guère autrement s'acquitter envers lui des sommes, qu'il avoit avancées pour le rétablir en Bohême ; mais telle étoit la vanité, & la simplicité du Roi Jacques, qu'il croyoit que, par considération pour lui, la Maison d'Autriche n'oseroit pousser les choses à un certain excès. L'Empereur & le Roi d'Espagne, qui connoissoient parfaitement son foible sur cet article, le dupèrent de la manière du monde la plus visible, & il fut le seul qui ne s'en aperçut, que quand il ne fut plus tems d'y remédier. Mais cela ne pouvoit guère manquer d'arriver à un Prince, qui mettoit toute sa gloire à exceller dans la polémique, science frivole plus propre à obscurcir la vérité qu'à l'éclaircir, à aigrir les esprits qu'à les ramener.

Gondemar Ambassadeur d'Espagne à Londres, avoit persuadé à ce Roi trop simple & trop vain, que le meilleur moyen de remettre son Gendre dans les bonnes grâces de l'Empereur, c'étoit de marier le Prince de Galles avec l'Infante d'Espagne. Jacques s'imaginant, que le Roi Catholique seroit charmé de voir sa Fille sur le trône d'Angleterre, donna tête baissée dans le panneau ; & on le leurra au point, qu'il fit la démarche ridicule que chacun fait, qui fut de permettre que son Fils, & son favori Buckingham, s'en allassent à Madrid faire l'amour à l'Espagnole, & se donner en spectacle à une Cour rustée, qui rioit tout bas de la simplicité du Père & du Fils, & de la vanité du favori. Aussi cette étrange équipée n'eût pas d'autre suite, que de divertir les Bourgeois de Madrid, & d'exciter le mépris de toute l'Europe ; & le Comte de Kevenhuller Ambassadeur de l'Empereur, qui négocioit le mariage de cette Infante pour le Fils aîné de son Maître, Ferdinand Archiduc d'Autriche, l'emporta sans difficulté sur le Prince Anglois, qui fut obligé de s'en retourner un peu moins content qu'il n'étoit venu.

Les Espagnols connoissoient trop bien le caractère du Roi de la Grande-Bretagne, pour craindre de trop charger la comédie qu'ils lui faisoient jouer ; ils savoient que, plutôt que de prendre part à aucune guerre, il donneroit dans tous les pièges qu'on lui dresseroit, quelque grossiers qu'ils pussent être.

Ce fut sur cette connoissance, qu'ils bâtirent tout le Système de leur conduite à l'égard de ce Prince. L'Archiduc Albert, qui Gouvernoit les Pays-Bas avec l'Infante Claire-Eugène, commença par écrire une Lettre à l'Empereur son Neveu, où il parloit avec beaucoup d'affection des égards, qu'il faisoit que Sa Maj. Imp. eût pour le Roi d'Angleterre, dans les procédures qu'on devoit faire au Conseil Aulique contre l'Electeur Palatin, & mille choses semblables. D'un autre côté le Roi d'Espagne écrivit une autre lettre à l'Empereur, où il lui mandoit qu'il avoit appris, qu'il vouloit donner le Haut Palatinat au Duc de Bavière ; mais que si cela arrivoit, Sa Maj. Imp. ne devoit plus compter sur les secours d'Espagne. L'Empereur répondit à l'Archiduc & au Roi d'Espagne, qu'à leur recommandation & par pure considération

pour le Roi d'Angleterre, il étoit disposé à se prêter à toutes les voies de conciliation convenables avec l'Electeur Palatin.

Gondemar montrait toutes ces lettres avec beaucoup d'adresse & de ménagement au Roi d'Angleterre, qui, enchanté des sentimens que les Princes Autrichiens avoient pour lui, ne répondoit aux Solliciteurs de son Gendre que par ces mots : *Il n'a que faire d'envoyer du secours, puisqu'on me laisse le maître de la paix.*

Sur ces belles idées le bon Roi Jacques envoya Digby en Ambassade à l'Empereur, pour demander que l'Electeur Palatin fût rétabli dans tous ses Etats Héritaires, & remis sur le même pied qu'avant la guerre, & qu'on suspendît toutes les procédures commencées contre lui, & à ces conditions le Roi d'Angleterre prenoit sur lui d'engager son Gendre à donner à l'Empereur une satisfaction convenable.

L'Empereur fut amuser le Ministre Anglois jusqu'à ce qu'il eut avis, que le Duc de Bavière étoit entré dans le Haut Palatinat, où Mansfeld s'étoit jeté pour le défendre ne pouvant se soutenir en Bohême depuis la déroute de Prague. Alors Ferdinand leva le masque, & déclara au Ministre Anglois, que la paix ne dépendoit plus de lui, mais du Duc de Bavière, & que c'étoit à lui qu'il falloit s'adresser. Digby se rendit auprès de ce Duc & lui proposa une neutralité pour le Haut Palatinat; mais le Duc lui repliqua, qu'il n'étoit plus tems de proposer la neutralité pour un pays, qu'il étoit sur le point de conquérir; & qu'il comptoit de mettre dans peu les choses en tel état, qu'il n'y auroit plus de guerre à craindre.

Une réponse si sèche déconcerta l'Ambassadeur : il en écrivit à l'Empereur, qui lui répondit encore plus sèchement, que, puisque Mansfeld, en se retirant dans le Haut Palatinat, y avoit attiré les armes du Duc de Bavière, il n'étoit pas juste que celui-ci perdît le fruit de ses peines & de ses dépenses.

Ce ne fut-là que le prélude d'un bien plus grand orage. Le vingtième de Janvier 1621. Ferdinand fulmina un arrêt de proscription contre Frédéric Electeur Palatin, & contre tous les Princes & Seigneurs, qui avoient suivi son parti, les déclarant tous également atteints & convaincus du crime de félonnie envers l'Empereur & l'Empire, & déchus de tous leurs biens & dignités quelconques.

Une procédure si violente & si irrégulière fut un coup de foudre pour tous les Etats de l'Empire. Dans un autre tems le Duc de Bavière même l'auroit approuvée; mais l'intérêt & l'ambition lui firent applaudir à un despotisme, dont il devoit recueillir les premiers fruits; & le zèle de Religion fit le même effet sur les Electeurs Ecclésiastiques. Tout le reste fut scandalisé, mais n'osa témoigner son indignation. La crainte avoit tellement saisi les esprits, que les Silésiens se hâtèrent d'implorer la clémence de l'Empereur, qui les reçut assez bien, tandis que le sang des pauvres Bohêmes inondoit les échafauds; & que tout ce qu'il y avoit de Protestans dans ce Royaume étoient, ou mis à mort, ou bannis sans miséricorde, & leurs biens confisqués. Tout trembla, tout se soumit devant l'heureux Ferdinand. Le seul Mansfeld osa faire tête à ses armes victorieuses. Ce Général avec les plus rares talens pour la guerre, & la plus grande intrépidité n'avoit jamais eu de fort heureux suc-

cès ; mais quoique souvent battu , il paroissoit plus redoutable après ses défaites. Son grand courage le soutenoit & son esprit de ressource réparoit tout , & trouvoit des moyens de se relever , qu'un autre que lui n'auroit jamais imaginés. Ne pouvant se soutenir dans le Haut Palatinat , contre les forces de l'Electeur de Bavière & de la Ligue Catholique , il tâcha de gagner le Bas Palatinat , où le parti de l'infortuné Roi de Bohême se soutenoit encore ; mais le Duc & Tilly le suivirent de si près , qu'il se vit entouré. Ne pouvant absolument leur échapper , il feint de vouloir passer au service de l'Empereur , le Duc ravi de gagner un homme de ce mérite , & encore plus de l'enlever à son ennemi , entre en pour parler avec lui , Mansfeld lui remet de bonne foi deux ou trois postes qu'il occupoit encore. Le traité est dressé & conclu ; il ne s'agissoit plus que de le signer : cependant la nuit survient , Mansfeld décampe sans Tambour ni Trompette , & gagne deux marches sur l'Electeur , qui le fait poursuivre par Tilly , sans pouvoir l'atteindre.

A-peu-près dans le même tems le Margrave de Bade-Dourlac , avoit levé une armée de treize à quatorze mille hommes , & s'étoit avancé en Alsace , sous prétexte de défendre le Palatinat ; mais en effet pour une querelle particulière , qu'il avoit avec l'Empereur au sujet d'une succession.

Le Palatinat pouvoit alors assez facilement être défendu : Spinola avoit été obligé de s'en retourner dans les Pays-Bas , avec presque toute l'armée Espagnole , parce que la trêve conclue entre les Espagnols & les Hollandais étoit sur le point d'expirer. Il n'avoit laissé en partant que quatre mille hommes à Don Gonzalves de Cordoue ; ce qui n'étoit pas des forces capables de soumettre le reste du Pays.

L'Electeur Palatin alors retiré en Hollande n'eut pas plutôt appris , que Mansfeld étoit arrivé dans son Pays , qu'il partit pour venir le joindre , & eut le bonheur d'arriver déguisé en marchand : mais d'un autre côté , Tilly s'avançoit avec son armée pour se joindre aux quatre mille Espagnols de Gonzalves de Cordoue , obligés de se retirer devant Mansfeld.

Je n'entreprendrai pas de décrire ici tous les mouvemens de tous ces Corps : cela m'écarteroit trop de mon but , qui est d'exposer en peu de mots l'Etat des affaires d'Allemagne , & par quels événemens Gustave-Adolphe se trouva engagé de porter ses armes dans ces contrées. Il me suffira de dire que Tilly , chargé par l'Electeur de Bavière du commandement de l'armée de la Ligue Catholique , après la conquête du Haut Palatinat , se porta vers le Rhin ; défit le Margrave de Bade-Dourlac en bataille rangée , lui enleva ses vivres , son artillerie , & une grande partie de ses bagages : ensuite il battit deux fois Mansfeld , joignit les Espagnols , & s'attacha à subjuguer tout le Bas Palatinat.

Mansfeld étoit une hydre toujours renaissante. Il se rétablit malgré ses deux défaites , & soutint encore quelque tems la fortune du malheureux Roi de Bohême dans le Bas Palatinat.

Pendant que cela se passoit sur la rive gauche du Rhin , Chrétien de Brunswick , Administrateur de l'Evêché de Halberstadt , Frère cadet du Duc régnant de Brunswick Wolfenbittel , ravageoit la Westphalie. Ce Prince s'étoit déclaré hautement contre l'Empereur en faveur du Palatin. Il avoit levé

une armée qu'il entretenoit aux dépens des riches Evêchés de la Westphalie. Il portoit pour devise sur ces drapeaux, ces paroles singulières ; *ami de Dieu ; ennemi des Prêtres.*

Mansfeld battu de tous côtés par Tilly écrivit à ce Prince, pour le prier de venir se joindre à lui, afin de tomber tous ensemble sur le Général Bavaarois. Chrétien se mit en effet en marche pour venir joindre Mansfeld ; mais Tilly, qui ne dormoit pas, se mit entr'eux deux, & venant tout à coup à la rencontre du Prince de Brunswick, il le battit à plate couture ; de sorte qu'il eut même de la peine à l'échapper. Lui & Mansfeld se retirèrent dans la Basse Alsace avec les débris de leurs troupes. Alors tout le Bas Palatinat resta en proie à l'armée de Tilly ; qui reçut bien-tôt de nouveaux renforts, Ferdinand ayant encore eu le bonheur de réduire Bethlem-Gabor à demander la Paix. L'Empereur aussitôt après la prise de Prague, & la réduction de presque toute la Bohême, avoit détaché un bon corps de troupes sous le Comte de Bucquoi, vers la Hongrie. Bucquoi avoit agi si efficacement & si heureusement, qu'il avoit chassé Bethlem jusqu'au de-là de Neuhaüfel ; & entrepris le siège de cette place où il perdit glorieusement la vie.

Bethlem s'estima heureux que l'Empereur voulût bien lui accorder la paix à des conditions supportables. En effet Ferdinand s'engagea à lui payer cent mille florins par mois, & à lui donner le titre de Prince de Hongrie ; moyennant quoi il promit de se retirer dans sa Principauté de Transilvanie, & à ne plus prendre parti contre Sa Majesté Impériale.

Comme on faisoit la guerre dans ce tems-là assez à l'aventure, je veux dire qu'on n'avoit pas la précaution, qu'on a eue depuis, de bien établir ses magazins, d'assurer ses convois, & de tirer ses vivres & ses fourages des amas faits de longue main, les armées subsistoient au hazard, mangeant tout le pays où elles campoient & ceux des environs, & allant chercher ailleurs de quoi vivre, dès qu'il n'y avoit plus rien dans le pays où elles étoient : de-là l'indiscipline, les pillages, les ravages, les incendies, & enfin la famine & la peste. Tous ces fléaux ravagèrent tour-à-tour l'Allemagne. Une partie de ces belles contrées étoient déjà dévastées au tems dont nous parlons. Elles le furent bien davantage dans la suite de cette longue guerre. Il n'y eut pas un coin de terre qui ne ressentit les effets de la licence du Soldat & de la connivence des Chefs, manquant le plus souvent de moyens pour le faire subsister. Mansfeld & le Duc Chrétien de Brunswick errant dans la haute Alsace & la Lorraine, avec environ dix-huit mille hommes, ne savoient guère où donner de la tête. Diverses Puissances faisoient les plus belles offres à Mansfeld, pour l'engager dans leur service ; & cet homme, qui n'avoit, ni feu, ni lieu, ni argent, ni parens, ni religion, étoit craint & recherché des plus grandes Puissances de l'Europe, lors même qu'il paroissoit perdu sans ressource.

Le Duc de Brunswick se sépara de Mansfeld pour retourner en Westphalie, & Mansfeld prit la route du Brabant dans le dessein de passer au service de l'Hollande, & de joindre ses forces à celles du Prince d'Orange ; mais il ne put exécuter son dessein, & les Espagnols l'ayant atteint près des Fleurs le contrainquirent à en venir à une Bataille, où il perdit toute son artillerie, ses bagages, ses principaux Officiers, & plus de cinq mille Soldats. Après

tant de revers il ne restoit plus de ressource à l'Electeur Palatin, que dans la Clémence de l'Empereur. Il offrit par l'organe de son Beau-Père, de venir se jeter aux pieds de Sa Majesté Impériale, de faire mettre bas les armes à tous ceux qui combattoient encore pour ses intérêts, de rendre tout ce qui tenoit encore pour lui en Bohême, de renoncer au titre de Roi, & aux droits de son élection, & de ne prendre plus aucun engagement contraire aux intérêts de l'Empereur. Jacques en faisant ces offres de la part de son Gendre, jugea qu'elles seroient plus efficaces, s'il y joignoit quelques menaces de guerre en cas de refus : mais l'Empereur savoit trop à quoi s'en tenir, pour s'embarasser du ressentiment d'un Roi, incapable de prendre jamais aucune résolution vigoureuse : & il n'ignoroit pas qu'en peu de tems il seroit maître de Tabor, & de Kuttenberg les seuls lieux en Bohême, qui tinssent encore pour l'Electeur Palatin ; que Glatz ne tarderoit pas non plus de tomber en son pouvoir, de même que tout le Bas Palatinat, dont Tilly achèroit la conquête avec une rapidité, qui, jointe aux victoires qu'il venoit de remporter, le fit regarder comme le plus grand Capitaine, qu'il y eût alors en Allemagne.

Une perspective si flatteuse ne permettoit pas à l'ambitieux Ferdinand de recevoir les soumissions de son ennemi. Ce n'étoit pas assez de l'avoir humilié, il falloit encore le dépouiller de manière à lui fermer tout retour en Allemagne ; il falloit se jouer des loix de l'Empire, anéantir un Electeur & sa postérité, disposer de ses Etats comme d'une conquête, & revêtir un autre de sa dignité, pour établir sur des fondemens solides le pouvoir despotique, auquel il aspiroit avec tant d'ardeur. La fortune combloit ce Monarque de ses plus chères faveurs, il en vouloit profiter. Un autre auroit peut-être pensé aux suites que tant de violences, tant d'usurpations, tant de violations des loix les plus sacrées, pouvoient traîner après soi : mais Ferdinand ne voyoit personne en Europe, qui pût le faire repentir de ses démarches les plus irrégulières ; & après avoir écrasé ses ennemis, il ne lui paroïssoit pas probable, qu'aucune Puissance au monde pût le considérer sans quelque sorte de crainte ; mais comme le tems n'étoit pas encore venu, où ce fier Empereur ne devoit ménager, ni Roi, ni Prince, & ne garder aucune mesure avec personne, il jugea à propos de répondre au Roi d'Angleterre, qu'il n'y avoit rien qu'il ne fit par égard pour Sa Majesté Britannique ; mais que de pardonner à l'Electeur Palatin, tandis qu'il avoit encore les armes à la main contre lui, qu'au mépris des loix & des constitutions de l'Empire il désoloit des Provinces entières ; c'étoit une chose qu'il ne falloit pas même proposer : que, lorsqu'il n'auroit plus à son service des gens, qui mettoient tout à feu & à sang, Sa Majesté Impériale pourroit alors se laisser fléchir.

Le Roi d'Angleterre, suivant son humeur naturelle, faisoit vivement cette voie de conciliation, & fit tant qu'il engagea son gendre à défavouer le Duc Chrétien de Brunswick, Mansfeld, & tous les autres, qui combattoient pour sa cause, & à les prier de se soumettre comme lui à l'Empereur.

Après cette démarche ce Prince aussi imprudent & aussi crédule que son Beau-Père, se retira à Sedan auprès du Duc de Bouillon son Oncle, tandis que Tilly, prenoit Mannheim presque sans coup ferir, & Heydelberg avec un peu plus de peine, quoiqu'avec non moins de bonheur. En effet cette dernière

Ville

Ville fut prise d'assaut, & la Citadelle capitula. Heydelberg étoit dans ce tems la célèbre Université d'Allemagne & la plus fréquentée de l'Europe. Outre l'attention que les Electeurs Palatins avoient toujours eue d'y attirer les plus savans hommes, ils y avoient encore rassemblé une Bibliothèque aussi célèbre par le nombre, que par le choix & la rareté des Volumes Imprimés & Manuscrits. Tilly s'empara de cette Bibliothèque au nom de son maître l'Electeur de Bavière. Celui-ci n'en retint qu'une petite partie, & fit présent de tout le reste au Pape, qui en enrichit sa Bibliothèque de Vatican.

Les affaires de l'Empereur ne prosperoient pas moins en Bohême que dans le Palatinat. Glatz, Tabor, Kuttemberg se rendirent par composition aux Généraux Autrichiens. On permit au jeune Comte de Thurn, qui commandoit dans le Comté de Glatz, de se retirer avec cinq cens Soldats vers les Frontières de Brandebourg. Bien-tôt sa troupe grossit jusqu'à deux ou trois mille hommes, & après avoir erré assez long tems en Hongrie & en Transilvanie, il alla joindre le Roi de Suède dans la Prusse. Tous les ennemis de l'Empereur étoient alors proscrits ou fugitifs. Les plus illustres tête de Bohême & de Moravie étoient à bas. Tous les Temples des Protestans dans ces Provinces fermés & condamnés; tous les Ministres bannis sous de grièves peines; l'Université de Prague livrée aux Jésuites; tous les Professeurs Evangeliques chassés; tous les Magistrats déposés; toutes les charges fermées désormais à ceux de cette Religion. En un mot jamais persécution ne fut plus cruelle, ni plus générale. Cependant personne n'osoit branler. Le victorieux Ferdinand avoit alors plus de cent mille hommes sur pied, en y comprenant l'armée de la Ligue Catholique, dont il pouvoit disposer à son gré. Ces forces, si terribles pour le tems, étoient commandées par des Chefs d'une réputation bien fondée, & pourvues de tout ce qui pouvoit assurer le succès de leurs opérations.

D'ailleurs les Protestans, divisés entr'eux ou par jalousie, ou par ambition, n'étoient guère en état de faire la moindre résistance: l'Electeur de Saxe saisi de la Luface, ne songeoit qu'à s'en assurer la possession; mais ce n'étoit pas le compte de l'Empereur; il vouloit bien laisser au Saxon l'usufruit de cette Province jusqu'au remboursement des sommes, qu'il avoit dépensées pour la guerre; mais il étoit bien éloigné de lui vouloir céder la Souveraineté Héritaire. Il s'en étoit même déjà expliqué assez clairement, ce qui avoit causé quelque froideur entre lui & l'Electeur de Saxe.

Après la conquête de tout le Bas Palatinat, il ne restoit plus à Ferdinand qu'à frapper le grand coup qu'il méditoit; c'est-à-dire, la translation de la dignité Electorale au Duc de Bavière avec la possession du Haut Palatinat, & celle du Bas Palatinat au Roi d'Espagne. Toute l'Europe attendoit avec étonnement le dénouement d'une Tragedie, qui cependant n'étoit encore qu'au second acte.

Le Roi d'Angleterre ne pouvoit encore se persuader, que Ferdinand se portât à une démarche si contraire aux loix publiques de l'Empire, & d'une si dangereuse conséquence. Mais ce Roi ne connoissoit guère l'Empereur, & se méconnoissoit lui-même. Il crut pourtant devoir prendre quelques mesures, pour prévenir la ruine entière de son Gendre & de ses Petits-Fils; & s'adressant au Roi de Dannemark, il l'engagea à se joindre à lui, pour porter l'Em-

peureux à des pensées plus modérées. Le Roi de Dannemark étoit Oncle maternel d'Elisabeth d'Angleterre, femme de Frédéric V. Electeur Palatin. Jacques I. Roi d'Angleterre, avoit épousé Anne Fille de Frédéric II. Roi de Dannemark Père de Christian IV. & quoique cette Princesse fût morte dès l'an 1619. cependant le Roi de Dannemark ne pouvoit qu'être sensible aux malheurs de la Maison Palatine, qui lui étoit alliée de si près. Il envoya donc un Ambassadeur Extraordinaire à Vienne, pour solliciter la grace de son Neveu, & pour prier l'Empereur de lui laisser au moins sa dignité d'Electeur & ses Etats héréditaires. Tout cela fut inutile. Ferdinand avoit pris son parti, & pour se délivrer des importunités de l'Ambassadeur Danois, il le renvoya à la prochaine Diète, où chacun pourroit discuter ses droits, & où il ne se feroit rien que de conforme à l'équité.

Peu de tems après l'Empereur convoqua la Diète générale à Ratisbonne. L'Electeur de Mayence, à qui il appartient d'expédier les lettres de convocation, en qualité de Grand-Chancelier de l'Empire, écrivit en particulier à l'Electeur de Saxe, pour le prier de s'y rendre en personne, & d'engager l'Electeur de Brandebourg, les Ducs de Brunswick & de Poméranie à s'y trouver aussi. La réponse de l'Electeur de Saxe ne fut pas favorable. Ce Prince avouoit qu'il avoit promis de se trouver à la Diète; mais il ajoutoit que ce qui venoit de se passer à Prague l'avoit fait changer de sentiment; qu'il sembloit qu'on voulût exterminer la Religion Protestante; & que les mesures qu'on prenoit pour cela ne pouvoient qu'alarmer les Princes de cette Communion, & les empêcher de se trouver à l'Assemblée en question, à moins qu'on ne commençât par rétablir le libre exercice de la Religion dans Prague, & qu'on ne restituât les Temples enlevés aux Protestans; que c'étoit-là le seul moyen de dissiper les craintes des Etats de cette Communion; qu'il en avoit déjà écrit à Sa Majesté Impériale, & qu'il attendoit sa réponse.

Les plaintes se multiplioient à mesure que le tems fixé, pour la tenue de la Diète approchoit. Les Villes Impériales, qui avoient embrassé le parti de l'Empereur, à condition qu'on leur laisseroit le libre exercice de leur Religion, se plaignoient qu'on ne leur tenoit pas parole; que les troupes de l'Empereur & de la ligue Catholique, les vexoient en mille façons. L'Electeur Palatin bien informé que l'Empereur alloit lui porter le dernier coup, écrivit à l'Electeur de Saxe, pour le prier de s'opposer à une violation si criante des Constitutions les plus sacrées de l'Empire. Enfin, l'ouverture de la Diète se fit le 7. de Janvier 1623. & l'Empereur y tint aux Etats un discours, où il déduisit tous les griefs qu'il avoit contre l'Electeur Palatin, tâcha de justifier le ban fulminé contre lui, & les adhérens, nommément contre le Duc Chrétien de Brunswick, Administrateur de Halberstadt, le Comte de Mansfeld & le Margrave de Jaegerndorff. A quoi il ajouta, que le Palatin s'étant visiblement rendu Criminel de lèse Majesté, & coupable de félonnie tous ses Etats, tous ses biens & dignités, lui étoient dévolus à lui Empereur, comme Seigneur direct de tous les fiefs immédiats de l'Empire: qu'il ne dépendroit que de lui de se les approprier, comme un juste dédommagement de toutes les pertes que la Rébellion du Palatin lui avoit causées; mais

que cependant il s'en défiloit en faveur du Duc de Bavière, en récompense des secours qu'il en avoit reçus; qu'ainsi il lui conséroit de sa pleine Autorité & Puissance Impériale, la dignité Electorale du ci-devant Electeur Palatin, avec l'Etat ou Pays auquel cette dignité est attachée, & dont il vouloit, entendoit & ordonnoit qu'il fût investi avant la fin de la Diète, ainsi que du grand Office annexé à la dignité d'Electeur Palatin.

Tout ce qu'il y avoit d'Electeurs, de Princes & d'autres Etats, qui n'étoient point partisans aveugles de la Maison d'Autriche, & en qui il restoit encore quelque sentiment du bien public, ne purent écouter sans frémir la fin d'un si étrange discours: mais la crainte étouffa les murmures. Les Protestans ne laisserent pourtant pas d'exposer leurs plaintes, mais avec respect & ménagement. Elles étoient contenues dans un long memoire, qui commençoit par desapprouver la conduite de l'Electeur Palatin, envers Sa Majesté Impériale, les procédés de Mansfeld & du Duc Chrétien de Brunswick; mais en même tems, ils trouvoient étrange que, sans consulter le Collège Electoral, l'Empereur dépouillât l'un des principaux Electeurs de ses biens & de sa dignité, pour en investir un Prince qui, quoique d'une même maison, étoit néanmoins d'une branche tout différente; que ce procédé leur paroissit contraire à la Bulle d'Or, & à la Capitulation Impériale; que d'ailleurs les Enfans de l'Electeur Palatin, n'avoient eu aucune part à la faute de leur Père, & que par conséquent il ne paroissoit pas raisonnable de les exclure de sa succession: qu'enfin l'Electeur avoit des Cousins, qui s'étoient tenus fort tranquilles, & n'avoient nullement mérité, qu'on les dépouillât de leurs droits.

L'Empereur fit à toutes ces raisons une réponse, qui paroissoit être une plaisanterie, puisqu'il déclaroit qu'il ne prétendoit pas donner atteinte à la Bulle d'Or, ni aux autres Loix de l'Empire. Il est vrai, qu'il ajôta diverses expressions de clémence & de réconciliation, pour adoucir ce qu'il y avoit d'ironique dans sa réponse, ou peut-être aussi pour endormir ceux qui se plaignoient. Les Electeurs de Saxe & de Brandebourg, n'avoient pas voulu se trouver en personne à cette assemblée, pour n'être pas témoins d'une démarche, qu'ils desapprouvoient & qu'ils ne pouvoient empêcher. Ils tâchèrent par leurs lettres d'en détourner l'Empereur; mais rien ne fut capable de l'arrêter un moment, & malgré toutes les oppositions, le Duc de Bavière fut reçu au nombre des Electeurs en pleine Diète, investi du grand office d'*Archidapifere*, & cela aussi en pleine Diète.

Si ce trait de despotisme affligea tous les Etats de l'Empire jaloux de leur liberté, il réjouit extrêmement les partisans de la Maison d'Autriche, & en général tous ceux qui croyoient que la sûreté de la Religion Catholique, étoit attachée à la prospérité de cette Maison. Mais ce qui acheva d'effrayer les premiers fut l'arrêt, qui déboutoit le Landgrave de Hesse-Cassel de ses prétentions sur le Comté de Marburg, & en adjugeoit la possession au Landgrave de Darmstadt. A tout cela se joignoit le souvenir encore tout récent d'un pareil arrêt, contre le Margrave de Bade-Dourlac, en faveur de la branche de Baden-Baden, touchant les terres que celle-ci avoit hypothéquées à celle-là depuis long-tems. L'Electeur de Saxe croit plus que personne con-

tre tant de traits , où les loix de l'Empire étoient violées , & la Religion Protestante sapée par les fondemens ; mais tout ce beau zèle n'étoit qu'un prétexte , pour engager l'Empereur à le satisfaire au sujet de la Lusace.

Les Puissances voisines de l'Allemagne, commencèrent à craindre un changement total dans le Système de l'Empire , & que l'Empereur n'en devînt enfin le maître absolu ; mais personne n'osoit éclater ; on se contentoit de murmurer , de conjecturer , & de prévoir , sans prendre des mesures pour prévenir les maux que l'on appréhendoit , & qu'on prophétisoit. Le Roi d'Angleterre , quoique frappé autant que qui que ce fût de ce qui venoit de se passer à la Diète , se bornoit à imaginer de nouveaux moyens de conciliation. La France craignoit le mal , mais n'osoit y apporter remède , & n'appréhendoit rien tant que de se brouiller avec l'Empereur. Celui-ci , pour apaiser les cris des partisans du Palatin , offrit de le recevoir en grace , moyennant qu'il renoncât à la dignité Electorale jusqu'après la mort du Duc de Bavière , après quoi on la pourroit rendre au Fils aîné du Palatin. Il y avoit encore d'autres conditions ; mais énoncées d'une manière si vague & si obscure , que cet infortuné Prince refusa d'y souscrire. Pour le Roi d'Angleterre , désespérant d'en obtenir de meilleures , & ne voulant pas sortir de son système pacifique , pour l'amour de son gendre , lui conseilla sèchement de s'en accommoder , & de s'y soumettre , en attendant que le tems apportât quelque changement favorable.

Nous avons dit , qu'après la Bataille de Fleurus , Mansfeld s'étoit retiré dans le Brabant Hollandois , & le Duc de Brunswick avoit tiré vers la Westphalie. Mansfeld avoit passé dans la Frise , où il avoit rassemblé les débris de son armée , & l'avoit augmentée & remontée à la faveur de quelque argent , qu'il avoit reçu d'Angleterre & de Hollande. Lui & le Duc Chrétien de Brunswick , concertèrent de rejoindre leurs forces en Westphalie , pour faire une diversion en Basse-Saxe. Les Etats-Généraux la désiroient extrêmement : leurs forces alors inférieures à celles des Espagnols , suffisoient à peine pour la défensive ; & l'Empereur les menaçoit de ses armes victorieuses. Rien en effet ne pouvoit empêcher Ferdinand d'accabler les Hollandois. Il n'avoit en ce tems-là plus d'ennemis en Allemagne ; tout y étoit subjugué , gagné ou épouvanté. L'Electeur de Saxe s'étoit arrangé avec lui , moyennant la promesse par écrit , que l'Empereur lui avoit donnée , de lui adjuger la part de la Maison Palatine , à la succession de Berg & de Juliers , & ne parloit plus de faire rétablir les Temples des Protestans de Prague.

Mansfeld s'étoit avancé jusqu'à Meppen , petite Ville de Westphalie : l'Administrateur de Halberstadt avoit décampé de Gottingen , pour le venir joindre , & s'étoit avancé dans l'Evêché de Munster. Tilly , qui avoit l'œil sur ses mouvemens , n'eut pas plutôt appris qu'il prenoit sa route de ce côté-là , qu'il se mit à ses trousses , & l'atteignit un peu au-delà de l'Em , après avoir passé sur le ventre à un corps de troupes , que le Duc avoit laissé pour garder le passage de la rivière.

Tilly remporta encore ici une victoire complete , & l'Armée du Duc fut entièrement dissipée.

A la première nouvelle de cette défaite , Mansfeld prit le parti de se re-

trancher, & il le fit si avantageusement que Tilly, tout victorieux qu'il étoit ne voulut pas hasarder de le forcer dans ce poste. Mais, comme il n'étoit pas homme à rester sans rien faire, il chargea le Comte de Rittberg d'assiéger Lipstadt, & prit sur lui de couvrir le siège. Lipstadt étoit le dépôt, la place d'armes de l'Administrateur de Halberstadt, qui y avoit mis une forte Garnison. C'étoit la clé de la Basse-Saxe: en la prenant, Tilly s'ouvroit l'entrée dans ce Cercle, rempli de Villes riches & commerçantes, avec de bons ports de mer, où l'Empereur pouvoit équiper des escadres, pour transporter une armée en Suède, & pour dégager le Roi de Pologne, que Gustave-Adolphe pressoit sans relâche. Mansfeld tenta plusieurs fois de secourir une place, qu'il lui importoit tant de conserver, il n'en put venir à bout, & la Garnison se rendit, après avoir fait tout ce qu'on pouvoit attendre.

La défaite du Duc de Brunswick, & la prise de Lipstadt, jetterent la terreur dans le cercle de Basse-Saxe. L'Empereur n'avoit plus d'ennemis en Allemagne, & cependant il ne parloit pas de paix. Il eut salu être aveugle pour ne pas voir, que ce Monarque portoit ses desirs encore plus loin que sa fortune. L'Hiver qui approchoit sembloit devoir donner lieu à de nouveaux plans, à de nouveaux projets que le printemps devoit voir éclore. Toute l'Europe attendoit, avec une impatience mêlée de crainte, le développement des grands dessein, que la Maison d'Autriche avoit formés. On voyoit Spinola à la tête de quarante mille hommes, prêt à frapper les plus grands coups. Ferdinand maître de presque toute l'Allemagne, moitié de gré, moitié de force; à la veille de s'emparer des Villes maritimes, telles que Brême, Hambourg & Lubeck. Ses Généraux venoient de remporter de grands avantages en Hongrie sur Bethlen-Gabor, qui avoit rompu la paix, & fut ensuite contraint à la demander comme une faveur, & l'obtint à des conditions bien moins avantageuses que les précédentes.

Les Protestans commencèrent alors à voir l'orage de plus près, & à le craindre davantage. Ils sentirent qu'ils alloient devenir la proie de la Maison d'Autriche, & que la ligue Catholique alloit s'engraïsser de leurs dépouilles. L'Electeur de Saxe même appréhendoit les suites de cet enchaînement de prospérités. La France gouvernée par un Ministre plus éclairé étoit disposée à s'unir avec quiconque, voudroit travailler à sauver l'Allemagne d'un joug, qui ne paroïssoit que trop prochain, & il n'y avoit pas jusqu'au Roi d'Angleterre, qui n'entrevit le danger. Ce Prince, piqué d'avoir été si cruellement joué par la Maison d'Autriche, auroit bien voulu s'en vanger. La vérité avoit fait place à l'illusion: il la voyoit clairement, qu'il étoit causé de la perte de la Maison Palatine, de son gendre & de ses Enfants. Mansfeld profitant du repos des quartiers d'hiver s'étoit rendu en Angleterre, & avoit échauffé le zèle du Roi Jacques. Il l'avoit disposé, non pas à faire la guerre à l'Empereur, mais à aider ceux qui la lui voudroient faire. Jacques donna quelque argent à Mansfeld pour lever des troupes; mais c'étoit-là une foible ressource. Il s'agissoit donc de faire une ligue dans l'Empire même, & de mettre à la tête de cette ligue un Prince puissant & guerrier, qui non seulement joignît ses forces à celles des Etats confédérés; mais qui dirigeât aussi toutes les entreprises mi-

litaires. Il n'y avoit alors que deux Rois en Europe, qui pussent dignement s'acquitter de cet emploi. C'étoient les Rois de Suède & de Dannemark. Le premier étoit connu pour le Prince le plus vaillant, le plus habile dans l'art de la guerre, & le plus capable de conduire à bien une si grande entreprise. Il étoit né, pour ainsi dire, dans les armées. Ses victoires, sa prudence dans des circonstances très délicates, & dans un âge peu avancé, le faisoient regarder à juste titre comme le plus grand homme de son siècle. A une âme ferme & intrépide, il joignoit une pénétration & une prévoyance extraordinaire, & enfin, il avoit l'avantage de se trouver à la tête d'une armée très aguerrie, & qui plus est victorieuse. D'un autre côté, le Roi de Dannemark étoit sans doute un Prince d'un mérite distingué; mais nullement comparable à Gustave-Adolphe en fait de guerre & de politique; mais il avoit l'avantage de posséder des États en Allemagne, & d'être Membre de l'Empire, & en cas de malheur, il avoit toujours sa retraite assurée par le Duché de Holstein & le Jutland, qui lui appartenoient.

Il est certain, qu'il importoit également à ces deux Monarques d'empêcher, que l'Empereur ne s'approchât trop des côtes de la Mer du Nord & de la Baltique, & que l'un & l'autre étoient également disposés à s'y opposer.

L'Électeur de Brandebourg desiroit fort cette confédération, & il ne voyoit personne plus digne d'en être le chef que le Roi de Suède, son Beau-Frère. Ces deux Princes convinrent entre eux d'envoyer un Ministre en Angleterre, pour proposer cette ligue entre toutes les Puissances Protestantes, & pour offrir les forces & l'épée de Gustave-Adolphe. L'Électeur choisit pour cette commission le Sr. Bellin, homme adroit, insinuant, connoissant parfaitement les intérêts des Princes; en un mot, très capable de conduire avec succès une telle Négociation (1). Arrivé à Londres, Bellin s'adressa à Rusdorff, homme d'esprit que l'Électeur Palatin avoit chargé de ses affaires à la Cour d'Angleterre. Ces deux Ministres lièrent bientôt entre eux une étroite amitié. Ils se concertèrent avec Spens, Anglois de naissance, qui, après avoir négocié la paix entre le Dannemark & la Suède, en qualité de Ministre-Plénipotentiaire du Roi d'Angleterre, étoit entré au service de Gustave-Adolphe, par pure estime pour ce grand Prince, & qui étoit alors Ministre de Suède à Londres. Ces trois Ministres convinrent que Rusdorff présenteroit un Mémoire, où il exposeroit la nécessité de former une ligue entre toutes les Puissances Protestantes, pour le salut de l'Allemagne, & que les deux autres appuieroient la proposition.

Jacques I. étoit absolument gouverné par le Duc de Buckingham son favori, & celui-ci l'étoit par Cowai, Secrétaire d'Etat Catholique-Romain de Religion, par conséquent très indifférent pour le maintien des Protestans en Allemagne, quoiqu'il fût visible que le bien Général de l'Europe, étoit lié avec le système de l'Empire.

Conformément au plan arrêté entre ces trois Ministres, le Mémoire de Rusdorff roula principalement sur la nécessité d'une confédération entre tous les Princes Protestans, sans quoi il n'y avoit nulle apparence de pouvoir réta-

(1) Mémoires de Rusdorff ad b. an 17 Janv. 1725. M. S. de M. A.

blir les affaires en Allemagne: Ensuite il proposoit le Roi de Suède pour suprême Directeur de la guerre contre l'Empereur & les Princes ses adhérens. Il touchoit en peu de mots les grandes qualités de Gustave-Adolphe, ses victoires, le bon état de ses affaires, tant au dedans qu'au dehors de son Royaume: que ce Monarque offroit de commander en personne, ce qui n'étoit pas d'une petite considération, vu la valeur, la capacité, l'expérience du Prince, qui faisoit cette offre, l'amour & la confiance des troupes pour sa personne: que ce Prince offroit de mener incontinent une armée aguerrie, bien munie & bien disciplinée en Allemagne, l'ayant déjà toute prête, & la pouvant renforcer autant qu'on le jugeroit nécessaire; que Sa Majesté Suédoise avoit beaucoup de crédit auprès des Villes Hanseatiques, qui, par l'estime qu'elles avoient pour un tel chef, pourroient aisément être amenées à entrer directement dans la confédération, que les Princes d'Allemagne seroient d'autant plus portés à se liguier avec le Roi de Suède, & à le reconnoître pour Chef de l'Union, qu'ils s'avoient que ce Monarque n'avoit jamais eu de liaison avec la Maison d'Autriche, son ennemie déclarée en faveur du Roi de Pologne, si étroitement uni, par les liens du sang, & par des traités avec l'Empereur.

Telles étoient en gros les offres du Roi de Suède. Voici maintenant ce qu'il exigeoit des confédérés: Que les Puissances liguées, pour la liberté de l'Allemagne, engageroient la Ville de Dantzic à ne pas permettre qu'il fut équipé, dans ses ports & havres, aucune Escadre pour être employée contre le Roi & le Royaume de Suède: qu'ils tiroient du Roi de Dannemark les assurances les plus formelles, qu'il ne chercheroit point querelle au Roi de Suède; & ne lui feroit point la guerre, tant qu'il seroit occupé à rétablir les affaires d'Allemagne; que, pour plus grande sûreté à cet égard, les confédérés joindroient dix-sept Navires de guerre à la Flotte Suédoise dans la Mer du Nord: que moyennant ces trois articles bien & dûment garantis & effectués, le Roi de Suède s'obligeoit à employer, & entretenir à ses dépens pour la cause commune, aussi long-tems que besoin seroit, douze Régimens d'Infanterie, & deux mille hommes de Cavalerie, avec l'artillerie & les munitions nécessaires.

Que de leur côté les confédérés fourniroient, & entretiendroient à leurs dépens vingt-quatre Régimens d'Infanterie & six mille chevaux, de façon pourtant que ces troupes seroient levées au nom & sous l'autorité du Roi de Suède, & qu'elles lui prêteroiient serment de fidélité à lui & aux confédérés: que les Etats Amis & Alliés lui accorderoient un libre passage par leurs territoires; de manière que s'il ne rencontroit pas les ennemis en Basse-Saxe, ni en Westphalie, il pourroit traverser tout le Pays de Hesse, pour se porter sur le Meyn, & de-là dans le Palatinat: que, pendant les opérations de la guerre, il ne seroit permis à pas un des confédérés d'entrer dans aucune Négociation, encore moins de conclure aucun Traité avec l'ennemi, sans le consentement de tous les confédérés; que, si par malheur les affaires prenoient un mauvais tour, les Alliés s'obligeroient à fournir au Roi de Suède, tous les moyens possibles pour la sûreté de son retour en son Royaume: que, comme les affaires d'Allemagne étoient dans une crise, à demander un prompt secours, le Roi de Suède demandoit une réponse prompte & décisive à ses propositions, afin de ne pas

être en suspens à l'égard des autres intérêts, qu'il a à ménager avec le Roi de Pologne pendant la trêve qui va expirer.

Le Roi de Dannemark traversoit sous main la Négociation du Roi de Suède. Jaloux de la réputation que ce Monarque s'étoit déjà acquise, il ne pouvoit penser sans frémir, qu'il alloit être chef d'une grande ligue, & l'arbitre des affaires d'Allemagne. On assure que Christian, ayant appris que Gustave-Adolphe offroit de se charger de la direction de la guerre, pourvu qu'il fût reconnu pour chef de la confédération, & moyennant quelques autres conditions indispensables, s'écria en Danois; *il n'en fera rien, quand le Diable s'en mêleroit* (1).

En effet le Secrétaire Couwai étant entré en conférence avec le Sr. Bellin, au sujet des propositions du Roi de Suède, contenues dans le Mémoire de Rufsдорff, lui fit entendre que la plus grande difficulté étoit l'article de la direction, à quoi le Roi de Dannemark prétendoit à l'exclusion de tout autre; qu'on tâcheroit cependant de le disposer à la céder au Roi de Suède. A quoi il ajouta, que la France étant aussi intéressée qu'aucune autre Puissance, à s'opposer aux vastes desseins de l'Empereur, seroit apparemment charmée d'entrer dans la confédération. A cela Bellin repartit, que le sentiment du Roi de Suède étoit; que cette ligue, étant pour le rétablissement de la cause Evangelique, ne devoit être composée que de Princes Protestans, & qu'on ne devoit pas souffrir qu'aucune Puissance Catholique y entrât directement, que néanmoins on pourroit inviter la France d'assister les confédérés de quelques subfides. Sur quoi le Secrétaire d'Etat proposa à Bellin, d'aller lui-même en France pour fonder cette Cour, & voir quels secours on pourroit s'en promettre.

Sur ces entrefaites arriva un courier du Sr. Auftrouther, Ministre d'Angleterre près le Roi de Dannemark, dont les dépêches contenoient des assurances, que ce Prince faisoit état de se mettre en campagne au printems suivant, avec une armée de trente mille hommes; & que cependant il s'arrangeroit avec les Princes d'Allemagne pour les passages, les vivres, & les troupes qu'ils pourroient fournir.

Ces nouvelles firent plaisir au Ministère Anglois, qui ne cherchoit qu'à tirer les choses en longueur.

Cependant Bellin avoit été à Paris, & en avoit rapporté une résolution, qui lui avoit été dictée verbalement dans le Conseil du Roi Très-Chrétien, le Cardinal de Richelieu n'ayant pas voulu la lui donner par écrit, par ménagement pour le Pape & les Princes Catholiques. Cette résolution portoit en substance, que le Roi de France estimoit, que le Roi de Suède étoit très capable d'être le chef de la confédération, que Sa Majesté Très-Chrétienne souhaitoit, qu'on lui désérât la direction de cette guerre: que, si cependant le Roi de Dannemark y veut aussi entrer pour son compte, il seroit convenable que chacun des deux Rois attaquât un pays particulier, & agit indépendamment l'un de l'autre. Quant au Roi Très-Chrétien, il offroit un subside d'un million de livres payable en deux années de tems. Et comme le but de cette confédération de-

voit

(1) *Tbat' skall Dälen för by de hamnen; mot* Salvius au Chanc. Oxenstierna, dans Palms-
à mot, *le Diable s'en empêchera*. Voy. Lettre de kæld & Puff. de Rob. Suec. Lib. II.

voit être le rétablissement de la paix en Allemagne, & de procurer aux Princes lésés une satisfaction convenable, vu aussi la difficulté de contenter toutes les parties lésées, il conviendrait que les Rois de France & de la Grande-Bretagne fussent choisis pour arbitres, & qu'ils pussent décider sans appel, de ce que chacun doit avoir.

On voit par-là que la Cour de France préféroit Gustave-Adolphe à tout autre Prince, pour être à la tête d'une entreprise si importante, qui devoit décider du sort de l'Allemagne, & de la fortune des plus grandes Puissances de l'Europe. Mais les Ministres Anglois n'étoient pas dans les mêmes dispositions, soit liaisons du sang entre les deux familles Royales, soit que les propositions du Roi de Dannemark, leur parussent d'une exécution plus facile; ils panchoient entièrement pour ce Prince, & n'en faisoient pas même les fins.

Comme le Prince de Galles entroit vivement dans cette affaire. Les Ministres de Suède, de Brandebourg & de Palatin demandèrent qu'il leur fût permis de conférer là-dessus avec son Altesse Royale. Ils tâchèrent de le faire entrer dans leurs vues par rapport à la direction de la guerre, &, comme ils virent qu'ils ne gagnaient rien sur son esprit trop prévenu pour son Oncle le Roi de Dannemark, ils se bornèrent à demander qu'au moins la décision de cette affaire fût remise au bon plaisir des Alliés, dont les Ministres devoient incessamment s'assembler à la Haye; & que là on choisît à la pluralité des voix celui, qui feroit les conditions les plus avantageuses à la cause commune; ajoutant, que, si l'on procedoit autrement, le Roi de Suède s'en pourroit tenir offensé, d'autant plus qu'il avoit fait les premiers pas & les plus grandes offres; & qu'il n'étoit pas de la prudence de rebuter ce Monarque, dont le concours ne pouvoit qu'être très utile à l'affaire qu'on négocioit.

Le Prince de Galles ayant demandé du tems, pour délibérer sur ces nouvelles instances, fit répondre par le Secrétaire Couwai; que Sa Majesté Britannique n'avoit aucun dessein de s'opposer aux desirs des confédérés; qu'elle étoit résolue de ménager également les Rois de Dannemark & de Suède; & qu'elle avoit donné ordre à ses Ambassadeurs de faire tout leur possible, pour que les deux Rois s'accordassent touchant la direction de la guerre, de manière que le bien public ne souffrît point de leur émulation: que s'ils ne pouvoient céder l'un à l'autre, ils eussent à proposer un tiers, afin de prévenir les suites de leur jalousie.

Ensuite Couwai, parlant comme de lui-même au Sr. Bellin, ajouta; „ Si „ j'ose dire naïvement ma pensée, j'avouerai, que les propositions du Roi de „ Dannemark sont moins embarrassantes que celles du Roi de Suède. En effet „ le Roi de Suède, outre un grand secours de troupes, nous demande dix- „ sept Vaisseaux de Guerre, & quelques Villes & Ports, pour assurer sa retraite en cas de malheur. Cela ne laisse pas d'être d'une grande difficulté. Or le „ Roi de Dannemark ne demande rien de semblable. Le Roi de Suède exige „ aussi quatre mois de subside d'avance; & le Roi de Dannemark se contente, qu'ils lui soient payés à la fin de la campagne.

Bellin repartit, qu'il ne nioit point, que les demandes du Roi de Suède ne fussent plus grandes & plus difficiles, que celles du Roi de Dannemark; mais c'étoit que ce Prince vouloit humainement assurer le succès des affaires: que co-

pendant on pourroit lui proposer quelque modification: qu'il ne doutoit pas même, qu'il ne se relâchât touchant les dix-sept Vaisseaux, s'il étoit bien assuré du Roi de Dannemark, & qu'on lui garantît que ce Prince ne le traverseroit point dans ses desseins, & ne l'arrêteroit pas au milieu de sa carrière.

„ Avec tout cela, ajoûta-t-il, il ne faut pas moins, pour le commencement de
 „ l'entreprise, de vingt-neuf mille hommes de pied & de six milles chevaux;
 „ & la question est où les prendre, si le Roi de Dannemark ne veut fournir que
 „ cinq mille, & l'Angleterre sept mille? Il est impossible, & hors de raison,
 „ que les Princes d'Allemagne fournissent plus que l'Angleterre, qui est tant
 „ intéressée à cette guerre. Au pis aller ces Princes feront leur paix particulière,
 „ & s'accommoderont du mieux qu'ils pourront avec l'Empereur.

„ Nous avouons, repliqua l'Anglois, que nous sommes fort intéressés à
 „ cette affaire; puisqu'il s'agit des Enfans du Roi; mais le sentiment de sa
 „ propre conservation, l'amour de la Religion, & la défense des Loix; tout
 „ cela doit engager les Princes de l'Empire à faire les plus grands efforts.

„ Bellin alloit repliquer, lorsque le Prince de Galles entra, & ayant appris le
 „ sujet de la contestation, il prit la parole & dit, en s'adressant au Ministre de
 „ Brandebourg: „ Il faut convenir, que, si les Espagnols restent maîtres du Pa-
 „ latinat, c'en est fait pour toujours, non seulement de la Maison Palatine,
 „ mais aussi des autres Princes d'Allemagne". Mais, repliqua Bellin, „ si
 „ l'Allemagne devient une conquête de la maison d'Autriche, que deviendra
 „ l'Angleterre? Elle passera aussi bien-tôt sous le joug. Cela pourroit bien ar-
 „ river, repartit le Prince; mais nous avons un bon fossé, & les Allemands
 „ seront toujours les premiers mangés. Il y a des ponts de bois pour passer ce
 „ fossé, répondit Bellin, & tant y a que Vous serez mangés aussi bien que
 „ nous: un peu plus tôt, un peu plus tard; qu'importe?

La conférence finit par une exagération pathétique, que le Secrétaire Anglois fit des dépenses de l'Angleterre, insinuant que c'étoit tout ce qu'elle pouvoit faire, que de fournir sept mille hommes. Sur quoi Bellin demanda, à quoi bon cette flotte qu'on équipoit dans les ports de la Grande-Bretagne, si elle n'étoit destinée à secourir l'Allemagne. Couwai repartit que la destination de cette flotte étoit un secret, qu'il ne convenoit à personne d'approfondir. La suite fit voir qu'elle étoit destinée contre l'Espagne, à qui elle ne fit aucun mal, tandis qu'on négligea les affaires d'Allemagne, qu'on auroit pu bien raccommoder, si on y avoit employé les dépenses, qu'on fit pour cet armement naval.

Ce fut pendant le cours de cette négociation, que mourut à Thiebold le 26. de Mars 1625. Jacques I. Roi de la Grande-Bretagne, peu de tems après le mariage de son Fils avec Henriette de France Fille de Henri IV.

Charles I. du nom, Successeur de Jacques I. hérita de presque tous les défauts de son Père, à la réserve de la pédanterie & de la timidité. Il eut comme lui des favoris, & se laissa Gouverner. Buckingham fut aussi puissant, aussi absolu sur son esprit, qu'il l'avoit été sur celui du Père. Charles fut toujours brouillé avec son Parlement, & n'eut par conséquent jamais les moyens, pour soutenir ses entreprises; il suivit de mauvais Conseils, fit mille faux pas, qui

le conduisirent enfin à la fin la plus tragique que jamais Roi ait eue. Il n'y eut rien d'illustre dans sa vie, que les instans qui précédèrent sa mort, & celle-ci ne fut honteuse que pour ceux qui la lui firent subir.

La négociation au sujet de la guerre d'Allemagne fut continuée sous le nouveau Roi, comme s'il n'étoit arrivé aucun changement, & le Roi de Danemark avoit toujours la même préférence dans le Conseil. Mais comme le nouveau Roi d'Angleterre étoit bien informé, que la plupart des Princes d'Allemagne panchoient plus pour Gustave, que pour le Roi de Danemark, & que, si l'on en remettoit le choix à l'Assemblée qui se tenoit à la Haye, certainement le Roi de Suède l'emporteroit sur le Roi de Danemark, il le fit insinuer à celui-ci, qui se hâta de conclure, & se chargea sans tant de précautions de la direction de cette guerre.

Le Roi d'Angleterre, pour faire approuver cet arrangement aux confédérés, dont le Congrès étoit encore assemblé à la Haye, leur fit entendre que les prétentions exorbitantes du Roi de Suède, l'avoient déterminé à accepter les offres du Roi de Danemark, beaucoup plus modérées & d'une exécution beaucoup plus praticable. Il ajoutoit que le Roi de Suède avoit exigé, qu'on lui cédât Brême & Werden, afin d'en faire ses places d'armes, & pour avoir toujours le dos libre en cas de malheur.

La vérité est que Gustave-Adolphe avoit demandé ces deux places, pour lui servir de dépôt, & assurer sa retraite en cas de mauvais succès, & il est certain aussi que le Roi de Danemark, n'avoit que faire de demander des places pour son retour, puisqu'il étoit maître & possesseur du Holstein & du Jutland; au lieu que Gustave-Adolphe n'avoit pas un pouce de terre en Allemagne, d'où il pût se retirer dans ses Etats, ni arrêter un moment les armées de l'Empereur, supposé qu'elles fussent victorieuses.

Le Roi d'Angleterre ne manqua pas de prévenir le Roi de Suède, sur l'acceptation des offres du Roi de Danemark, & sur ce qu'on lui avoit déferé la suprême direction de la guerre. Gustave-Adolphe se contenta de répondre (1), ironiquement qu'il étoit charmé, que les confédérés eussent trouvé un chef plus digne que lui de conduire une si grande entreprise: qu'il lui souhaitoit les plus brillans succès.

Christian comptoit sans doute, en prenant sur soi une affaire si délicate, sur les grands subides d'Angleterre; mais il ignoroit que le Roi, étant rarement d'accord avec son Parlement, se trouvoit le plus souvent embarrassé pour trouver de quoi fournir à ses dépenses ordinaires. Il est vrai que Charles avoit promis à Sa Majesté Danoise de lui fournir quarante mille livres sterling d'avance, & trente mille autres par mois, ce qui joint au subside promis par la France, & aux secours de troupes que les confédérés lui faisoient espérer, lui promettoit les plus heureux succès. Il se flattoit même de finir la guerre en une campagne, d'une manière glorieuse pour ceux dont il entreprenoit la défense: mais il se trompa cruellement, & les choses tournèrent d'une manière bien différente de ce qu'il s'étoit imaginé.

Cependant Gabriel-Oxenstierna Frère du Grand-Chancelier de Suède, fut

(1) Puff. de Reb. Suec. Lib. II. § 2.

nommé Ambassadeur Extraordinaire, pour aller de la part de Gustave-Adolphe, faire des complimens de condoléance au nouveau Roi d'Angleterre, sur la mort du Roi Jacques, & pour féliciter Charles sur son avènement au Trône. Oxenstierna fut reçu avec de grands honneurs à Londres (1). L'Auteur cité ci-dessous parle de cette réception en ces termes dans une dépêche à son Maître. „ L'Ambassadeur de Suède a été reçu avec autant de distinction, que j'ai „ jamais vu recevoir ici aucun Ambassadeur de France ou d'Espagne. Le Roi „ & ses Ministres se sont montrés fort courtois envers lui; de sorte que j'espère, „ que non seulement l'Ambassadeur aura tout contentement, mais aussi „ que Sa Majesté Suédoise, connoitra par-là que l'on fait cas ici de son amitié. „ La première audience se passa toute en complimens; mais le Roi d'Angleterre, curieux de voir si l'Ambassadeur n'étoit pas chargé de quelque commission secrète, ne put s'empêcher de lui demander, s'il ne vouloit pas une audience particulière, pour traiter de quelque sujet plus important. A quoi l'Ambassadeur répondit qu'il n'avoit pas d'autre commission, que de complimenter Sa Majesté Britannique; mais que, si elle vouloit lui faire l'honneur de lui parler d'affaires, il en droit son sentiment, non comme Ambassadeur, mais comme Sénateur de Suède, suivant ses lumières & la connoissance, qu'il avoit des sentimens & des intentions du Roi son Maître. A quoi le Roi ayant témoigné qu'il seroit bien aise de l'entendre, il lui donna quelques jours après une audience particulière, où l'Ambassadeur lui fit sentir, combien le feu Roi avoit eu tort d'avoir ajouté foi à toutes les promesses de la Maison d'Autriche, & laissé venir les choses au point où elles en étoient. Ce qui avoit entraîné la ruine de la Maison Palatine, & des Protestans en général, ce qui ne pouvoit se réparer que par des remèdes violens, longs, & dont le succès étoit très incertain: Que toute la Chrétienté, & l'Angleterre même, étoit en danger, si l'on ne se hâtoit d'opposer une forte digue aux desseins de la Maison d'Autriche & de ses adhérens, qui travailloient à sa grandeur sous le nom de *Ligue Catholique*: qu'il ne falloit pas moins qu'un concert de toutes les Puissances pour arrêter ce torrent, & une ferme résolution de vaincre, ou de périr. Le Roi ne répondit autre chose à ce discours, sinon qu'il étoit résolu de faire la guerre à l'Espagne, pour le rétablissement de l'Electeur Palatin, & qu'il ne permettroit plus qu'on fit des levées dans ses Etats pour le Roi de Pologne contre la Suède, & ne seroit aucun traité contraire aux intérêts du Roi de Suède. Ce fut à quoi aboutit cette Ambassade. Car l'Ambassadeur, ayant remarqué qu'il n'y avoit pas moyen d'engager le Roi d'Angleterre, & son Ministère d'employer leurs forces navales ailleurs que contre l'Espagne, cessa tout-à-fait de parler d'affaires. Mais cette flotte, qui nuisit si peu à l'Espagne, ne laissa pas de faire un bon effet pour le Roi de Suède, en ce qu'elle rompit au moins pour cette fois le dessein de l'Empereur & du Roi d'Espagne, d'équiper une grande flotte dans la mer Baltique, qui auroit pu transporter une armée en Suède.

Le Roi de Dannemark, ayant été agréé pour chef des Princes confédérés en Allemagne, fut d'abord élu Colonel-Général du Cercle de Basse-Saxe, par

(1) Russ. l. c. p. 548.

le crédit qu'il avoit auprès des principaux Etats de ce Cercle. Les Ministres de ce Prince avoient fait tout leur possible, pour le détourner (1) de cette guerre, par un pressentiment que le succès lui en seroit défavorable ; mais ce Prince s'opiniâtra à tenter la gloire de délivrer l'Allemagne, de sauver la Religion Protestante, & d'humilier cette formidable Maison d'Autriche devant qui tout ploioit, motifs dignes d'un grand Prince tel qu'étoit Christian ; mais soit qu'il prît mal ses mesures, soit caprice de la fortune, il fut tout le contraire de ce qu'il se proposoit ; la liberté de l'Europe fut plus en danger, la cause des Protestans plus près de sa ruine, l'orgueil de la Maison d'Autriche s'accrut, ainsi que la terreur qu'on avoit déjà de sa Puissance. Nous verrons la fortune élever cette Maison à un tel point de grandeur & de Puissance, ses ennemis si abattus, si terrassés, qu'on peut dire, sans outrer les choses, que, si le grand Gustave-Adolphe eût vécu dans tout autre Siècle, l'Allemagne & la meilleure partie de l'Europe seroient actuellement dans les fers. Mais la Providence, qui, en permettant le mal physique, a aussi créé les remèdes, avoit sans doute destiné ce grand Roi à venir briser ce colosse d'airain, qui engloutissoit une Province & un Souverain après l'autre. Faut-il après cela s'étonner que les Astrologues, & les Devins aient cherché du merveilleux dans la Naissance de ce Héros ? D'abord que le Roi de Dannemark eût été déclaré Colonel-Général du Cercle de Basse-Saxe, il écrivit à l'Empereur, pour lui donner part de son élection, & de l'acceptation qu'il en avoit faite, comme étant membre de ce Cercle par son Duché de Holstein. Il assuroit en même tems Sa Majesté Impériale, que les troupes qu'on levoit actuellement dans ce Cercle ne seroient employées, qu'à y maintenir la tranquillité.

L'Empereur ne fut pas la dupe de tous ces beaux semblans, & donna ordre à Tilly d'exhorter les Etats de la Basse-Saxe, à rester fidèles à l'obéissance qu'ils devoient au Chef de l'Empire, & de ne pas épargner ces Danois. Mais comme il est ordinaire à ceux, qui ont joui d'une longue prospérité, de donner dans une confiance aveugle, qui leur fait négliger toute précaution, ou de craindre à l'excès dès le moindre obstacle qu'ils trouvent en leur chemin, ainsi Ferdinand devant qui tout avoit fait joug, fut excessivement alarmé de la démarche du Roi de Dannemark. Il craignit que tous les Etats de l'Empire mécontents de son Gouvernement, ne suivissent l'exemple de ceux de la Basse-Saxe, encouragés par l'idée d'avoir pour soutien & à leur tête un Roi, dont la réputation & la puissance n'étoient pas médiocres. Dans cette appréhension, l'Empereur ordonna au Comte de Wallenstein d'aller joindre Tilly, pour attaquer à force réunies le Roi de Dannemark.

Wallenstein joue un si grand rôle dans l'Histoire de Gustave-Adolphe, que nous croyons devoir son portrait à la curiosité du Lecteur.

Albert Wencesla-Eusebe Baron de Walsstein ou Wallenstein, naquit à Prague le 14. Septembre 1583. de Guillaume de Wallenstein Seigneur de Herzmanicz & de Marguerite de Schmierzko. Il fut élevé dans la Religion Protestante que son Père professoit. Celui-ci voulut d'abord le desti-

(1) Lettre de Camerarius datée d'Altona du 15. de Mai 1616. rapportée par M. Ark. dans son *Mit.* p. 207 & 208.

ner à la robe, & le fit étudier en conséquence. Il le mit, pour faire ses humanités au Collège de Golsberg, d'où il fut envoyé à l'Université d'Altorff, pour y faire ses cours de Droit; mais, soit que le jeune homme eût peu de goût pour les sciences, soit qu'il cédât à la force du naturel, il ne s'occupa qu'à former des factions entre les Etudiens, à les faire battre les uns contre les autres, étant toujours lui-même à la tête de l'un ou de l'autre parti. Cela alla si loin, que le Recteur & les Professeurs le bannirent de l'Université, & son Père, ne sachant trop à quoi l'employer, le mit page auprès de l'Archiduc Charles Marquis de Burgow. Là, il lui arriva, dit-on, un accident (1) qui le fit changer de Religion. Un jour s'étant assis sur une fenêtre d'un second étage, & insensiblement endormi, il tomba sans presque se faire de mal, ce qu'il attribua à la protection de la Sainte-Vierge & se fit Catholique.

Devenu grand plus qu'il ne convient à un page, son Père le tira de cet état, & le fit voyager en Espagne, en France, en Angleterre & en Italie. Il s'arrêta quelque tems à Padoue, où il s'appliqua à étudier la politique, & fit connoissance avec André-Argoli fameux Astrologue Italien, qui lui enseigna les principes de cette science menfongère, dont Wallenstein fut depuis si entêté, qu'il eut toujours quelque Astrologue à ses gages, & donna à bride abattue dans toutes les erreurs, dont ces sortes de gens savent repaître ceux, dont ils ont gagné la confiance.

De retour en Allemagne le jeune Wallenstein, prit le parti des armes & alla servir en Hongrie contre les Turcs, où il s'exposa tellement un jour qu'il faillit à périr, & ne fut dégagé que par la valeur de Charles de Gonzague Duc de Nevers.

Après la campagne il revint à Prague, où l'Archevêque de cette Ville le prit tant en affection, qu'il travailla à lui faire épouser une riche veuve de l'illustre Maison de Wietzkow, la plus ancienne de Bohême; & il y réussit de sorte que le Baron de Wallenstein, qui avoit été jusques-là un Gentilhomme assez peu aisé, se trouva tout d'un coup le plus riche particulier de ce Royaume.

Lorsque l'Archiduc de Gratz Ferdinand, depuis Empereur, fit la guerre aux Vénitiens dans le Frioul, Wallenstein leva quelques Compagnies à ses dépens, qu'il mena au service de ce Prince. Il se trouva au siège de Gradisar, où il donna de grandes preuves de valeur.

Devenu Veuf pendant la guerre du Frioul, il se remaria avec Isabelle-Catherine Fille de Charles Comte de Harrach. Cette alliance le mit en grande considération à la Cour de Ferdinand II. & il fut d'abord élevé à dignité de Comte.

Les troubles ayant commencé en Bohême, il leva un Régiment pour le service de l'Empereur; mais ce Régiment ayant refusé de servir contre les Etats de Bohême, où il avoit été levé, Wallenstein le mena en Moravie, où s'étant saisi d'une partie des deniers publics ramassés par les mécontents de ce Marquisat, il se rendit à Vienne; d'où il fut envoyé en Hongrie contre Bethlem-Gabor. Il leva encore un Régiment Walon à ses dépens & se trouva à la Bataille de Prague, après laquelle il fut fait Major-Général, & eut six mille Hongrois, qui vouloient faire une invasion en Moravie.

(1) Conterf. Kupff. p. 221. T. 2.

L'Empereur récompensa le zèle que Wallenstein montrait pour son service, sans qu'il lui en coûtât rien, lui ayant donné bonne part aux biens des Seigneurs Protestans de Bohême profcrits. Wallenstein, se voyant alors maître d'une grande fortune, offrit à l'Empereur de lever vingt mille hommes à ses dépens, & avec l'assistance de ses amis. Ferdinand ne crut pas d'abord la chose praticable; mais Wallenstein fit voir en cette occasion cet esprit de ressource, qu'il fit briller dans la fuite avec bien plus d'éclat. Non seulement il leva les vingt mille hommes; mais il les vêtit, les arma, & les équipa sans qu'il en coûtât un sou à son maître.

Ce fut avec ce Corps d'armée, qu'il eut ordre d'aller joindre le Comte de Tilly, pour agir avec lui contre le Roi de Dannemark; mais Wallenstein ne pouvoit souffrir Tilly; il envioit la réputation de ce vieux Général, & ne vouloit point partager avec lui la gloire des succès: il savoit que tout ce qu'il pourroit faire de bien seroit attribué à ce chef d'armée; ainsi il se contenta de s'approcher de l'Elbe, pour se rendre maître du cours de ce fleuve, & de faire ses affaires indépendamment du Comte de Tilly. Nous verrons en détail ses principales actions autant qu'elles sont liées à notre sujet. En attendant nous nous contenterons ici de tracer quelques traits, qui peindront son âme & son caractère. Quant à son Corps il étoit d'une taille haute; il avoit les yeux plus petits que grands, mais pleins de feu, le visage rond, le teint olivâtre, les cheveux d'un blond un peu ardent & fort courts. Il étoit d'un tempérament fort & vigoureux, sobre, vigilant; il écrivoit lui-même toutes ses affaires, & rarement il avoit recours à ses Secrétaires, pour des choses de quelque importance. Il étoit soupçonneux, fourbe & dissimulé; d'un secret impénétrable. Il avoit la physionomie sèche, sombre & sévère. Son abord étoit d'un froid à glacer; à peine ouvroit-il la bouche pour dire deux mots, encore les prononçoit-il toujours d'une voix aigre, dont il ne lui étoit pas possible d'adoucir la rudesse. Il ne lui arrivoit presque jamais de rire. Une mine grave, sévère & même farouche annonçoit une dureté capable de lui aliéner tous les cœurs, si son humeur magnifique, libérale & bienfaisante n'avoit fait oublier sa rigueur pour ne rappeler que ses bienfaits. Il châtioit avec excès & récompensoit avec profusion. Il faisoit lever les contributions par ses Soldats, leur en faisoit part, les aimoit, les soulageoit, les enrichissoit même très-souvent, & pour la moindre contravention à ses ordres, quelque bizarres, quelque impraticables qu'ils fussent, il les faisoit mourir, sans aucune forme de procès. La sentence étoit courte, il la prononçoit en ces termes, *qu'on me pend de ces coquins* (1). Aussi-tôt dit, aussi-tôt fait. Il fit pendre un jour un de ses valets de Chambre, pour l'avoir éveillé un peu plutôt, qu'il ne l'avoit ordonné. Après la perte de la Bataille de Lutzen, il accusa divers Officiers de son armée de n'avoir pas fait leur devoir, & fit tenir un Conseil de guerre à Prague, qui, sachant les intentions du Général, les condamna tous à mort, & ils furent exécutés sans miséricorde, on ne fait si cette prescription fut l'effet du chagrin que lui causa sa défaite, ou si ce fut pour en rejeter le blâme sur d'autres. Malgré cela il étoit adoré des Soldats & des Officiers. Ses moindres préens étoient d'un millier d'écus. Isolati Général des Croates, lui ayant appor-

(1) *Läße mir die Bestie bencken.*

té deux étendarts, qu'il avoit pris sur les Suédois, en reçut deux mille écus, & cet Officier ayant perdu cette somme au jeu dès le soir même, il lui en renvoya autant le lendemain. Il ordonna sur peine de la vie, que, dans toute son armée, on ne portât que des écharpes rouges, & ayant su qu'un Capitaine de Cavalerie, qui en avoit une en broderie d'or, l'avoit jetée & foulée aux pieds pour témoigner sa prompte obéissance, il le fit Colonel sur le champ, & le reçut dans sa confidence. Il défendit aux Officiers de sa Cavalerie d'aller jamais autrement que bottés, & aux Officiers d'Infanterie de porter jamais de bottes. Comme il n'entreprenoit rien de considérable sans consulter les astres, il envoya Pirroni Florentin son confident à Vienne, pour engager à son service Jean-Baptiste Seni, Genoï qui y enseignoit l'Astrologie, & l'accord ayant été fait entre ces deux Italiens à vingt-cinq thalers par mois, Wallenstein dit au Florentin, que cette lésine ne lui plaîtoit point, & qu'il auroit honte d'avoir des savans à si bon marché, sur quoi il lui accorda deux mille thalers par an, qu'il voulût qu'on lui payât toujours d'avance. Sa dépense surpasseoit toute croyance. Il faisoit servir sur sa table cent plats à chaque repas. Il avoit toujours dans son Anti-Chambre cinquante Hallebardiers de Garde; soixante jeunes Pages, qu'il faisoit élever à ses dépens en toute sorte d'exercices convenables; quantité de Gentilshommes servans, quatre Major-dômes, six Chevaliers, si Barons auprès de sa personne, un Grand-Maitre d'Hôtel, qui étoit toujours un homme de qualité.

Le reste de ses équipages, ses meubles, ses palais étoient en proportion. L'Empereur même n'en avoit pas de si beaux; & peu de Souverains en Europe, avoient un train plus lesté & plus nombreux.

Il fut fait Duc de Fridland ensuite Duc de Meckelnbourg, l'Empereur ayant prosrit les Ducs de ce nom, pour avoir suivi le parti du Roi de Danemark. Enfin il eut encore la Principauté de Sagaw en Silésie, fût créé Généralissime de toutes les armées de l'Empereur, Amiral de toutes les côtes de l'Océan Germanique & de la Mer Baltique, avec un pouvoir sans bornes, & des sommes immenses en argent. On prétend que pendant le tems qu'il eut le commandement, il tira de l'Allemagne soixante millions de thalers de contribution, somme incroyable & exorbitante pour le tems. Il traita avec mépris tous les Princes de l'Empire, tant amis qu'ennemis, devasta leurs pays, pour élever la grandeur de l'Empereur sur leurs ruines; & quand il eut anéanti tous les ennemis de son maître, il poussa l'orgueil à un point qu'il devint insupportable à celui qu'il avoit servi. Toute l'Allemagne rétentissoit des plaintes qu'on faisoit contre lui; les Princes mêmes de la Ligue Catholique demandèrent sa déposition, & la diminution de l'armée avec une vivacité extrême. L'Electeur de Bavière, fut le plus vif à solliciter sa déposition, & le licenciement de ces grandes armées, qui rongeoient l'Allemagne. Le Roi d'Espagne, mécontent de Wallenstein, joignit ses instances à celles de l'Electeur de Bavière. La déposition fut résolue dans une Diète Electorale tenue à Ratisbonne. Ferdinand étoit assez disposé à donner cette satisfaction à ses amis. Il ne pouvoit souffrir Wallenstein, depuis qu'il lui étoit devenu moins nécessaire: mais il n'y avoit pas de prudence à destituer de haute lutte un homme, qui pouvoit disposer

disposer absolument de plus de cent mille hommes. On commença donc à le sonder sur la diminution des troupes, dont le grand nombre étoit devenu inutile, depuis que le Roi de Dannemark avoit été forcé d'accepter les conditions qu'il lui avoit prescrites. A cela ce fier Dictateur répondit, qu'il pouvoit bien entretenir cent trente mille hommes, sans qu'il en coûtât un sou à l'Empereur; mais que, si on le réduisoit à trente mille, ce seroit alors qu'il en coûteroit de terribles sommes à Sa Majesté Impériale, voulant faire entendre, que, tant que l'Empereur auroit des forces formidables, tout se borneroit à des plaintes, & à des cris inutiles de la part des mécontents; mais qu'aussitôt qu'on désarmeroit, personne ne voudroit plus contribuer, & toutes les dépenses seroient pour le compte de l'Empereur.

La Cour de Vienne goûta cette maxime; le même nombre de troupes resta sur pied; mais l'Empereur voulut absolument que Wallenstein se démit de son commandement. On prétend que pour parvenir à ce but sans rien risquer on gagna l'Astrologue Seni, dans le tems qu'on faisoit proposer la chose à Wallenstein, par deux de ses plus intimes amis Questenberg, & Werdenberg, & par un Sage Capucin son confesseur; mais ce qui le détermina à consentir à sa destitution fut que Seni lui prédit, qu'il seroit rappelé avec un éclat qui effaceroit bien cette foible tache, & le mettroit hors de pair avec ses ennemis.

Quoiqu'il en soit de cette prédiction, il est certain que, lorsque les victoires du grand Gustave-Adolphe eurent réduit l'Empereur à n'avoir plus de ressource qu'en Wallenstein, celui-ci se fit beaucoup prier, & donna proprement la loi à son maître. D'abord il se répandit en des plaintes amères contre l'ingratitude de l'Empereur; ensuite il parla avec mépris de l'Electeur de Bavière & du Comte de Tilly, à qui ce Prince avoit fait donner la charge de Généralissime, dont lui Wallenstein avoit bien voulu donner sa démission. Enfin il ajouta, que tout ce qu'il pouvoit faire pour l'Empereur, c'étoit de lever une nouvelle armée pour son service; mais que ce Monarque n'avoit qu'à voir à qui il en vouloit donner le commandement, s'il n'aimoit mieux faire la paix.

On crut déjà avoir beaucoup fait que de l'avoir amené là. L'armée fut bien-tôt levée. Wallenstein prodiguoit l'argent, & sa réputation étoit telle, que quantité de vieux Officiers & de vieux Soldats se hâtèrent de renvoyer le harnois dès qu'ils furent, que ce Général alloit reprendre le commandement des armées. Après cela il fut de nouveau prié & sollicité de la part de l'Empereur d'oublier le passé, & de reprendre sa place à la tête des troupes. Il y consentit enfin, à conditions qu'il auroit une autorité absolue sur toutes les troupes, sans que l'Empereur, ni son Fils, pussent s'arroger aucun commandement sur icelles: qu'après que lui Wallenstein auroit chassé les Ennemis de la Bohême, Sa Majesté Impériale viendrait établir sa résidence à Prague; qu'Elle lui accorderoit une de ses Provinces héréditaires pour récompense; & consentiroit qu'il eût le Gouvernement absolu de toutes celles dont il feroit la conquête; qu'il auroit la disposition absolue des récompenses & des châtimens, & de tout le trésor de l'armée; que toutes les sommes nécessaires pour mettre les troupes en action, lui seroient d'abord fournies sans délai :

que tous les Pays héréditaires de l'Empereur seroient ouverts à son armée, pour y passer, ou y séjourner, suivant que la nécessité le requerrait; que le Généralissime disposeroit de tous les biens confisqués soit en Bohême ou ailleurs; qu'il ne seroit accordé par qui que ce fût aucune sauve-garde, qu'avec sa permission & approbation; qu'à la paix on lui confirmeroit la possession du Duché de Mecklenbourg, & qu'on la seroit approuver & ratifier de toutes les Puissances contractantes.

Ce fut ainsi que Wallenstein crut assurer solidement l'immense édifice de sa fortune, en prescrivant des Loix à son Maître; mais il en arriva tout le contraire. L'Empereur cédant à la nécessité passa par-dessus l'indécence de ces conditions, les agréa, les confirma, & les ratifia; mais il n'en fut pas moins navré de l'orgueil d'un sujet, qui osoit s'élever au-dessus de son Maître; & lui faire la loi. Par-là le cœur de ce Monarque se trouva disposé à ajouter foi, à tout ce que dans la suite les ennemis de Wallenstein, puissans & en grand nombre, lui inspirèrent pour lui rendre sa fidélité suspecte. Il est vrai, qu'il ne donna d'ailleurs que trop de prise à ses ennemis, ayant fait des trêves de son chef, proposé des traités de paix, & étant entré dans des négociations secrètes avec les ennemis de la Maison d'Autriche, ce qui donna lieu de l'accuser de vouloir se faire Roi de Bohême, & laisse encore incertain, si ses démarches irrégulières sûrent l'effet de son orgueil & de sa présomption, ou d'un dessein réel de profiter des troubles, pour s'élever à la dignité Royale, la seule chose qui manquât encore à sa fortune. S'il eut réellement cette idée, il fut malheureux d'avoir donné si souvent occasion de le soupçonner de mauvaise foi, quand la ruse lui pouvoit être utile. Un peu plus de confiance de la part des ennemis de l'Autriche, l'auroit indubitablement élevé au faite des grandeurs: mais tout ce qu'il fit, pour leur inspirer de la confiance, ne servit qu'à faire traîner en longueur l'exécution d'un projet, qu'il auroit falu brusquer, pour le faire réussir à découvrir ses vues, & à faire prendre des mesures pour s'y opposer.

L'Empereur ne crut pas apparemment pouvoir sans inconvenient le faire punir, selon les formes ordinaires de la justice; il choisit la voie extraordinaire de l'assassinat: c'étoit ainsi que Ferdinand I. s'étoit défait d'un fameux Cardinal, qui l'incommodoit en Hongrie. La question fut de trouver des gens, qui se voulussent charger d'une si vilaine action. Un Colonel Allemand, à qui on la proposa refusa tout net de s'y prêter. Quelques Ecois que Wallenstein avoit tirés de la poussière, pour les élever à des grades distingués dans la milice, ne sûrent pas si délicats. Ils se résolurent à tremper leurs mains dans le sang de leur Bienfaiteur, & l'assassinèrent à Egra, dans la Maison qui est aujourd'hui celle des Pères Jésuites. Telle fut la fin tragique de cet homme, qui alloit de pair avec les plus grands Princes, qui d'un état médiocre avoit su s'élever aux plus grands honneurs, où un simple Gentilhomme puisse parvenir. Il eut peu de vices; mais beaucoup de défauts mêlés de plusieurs bonnes qualités.

Wallenstein ne laissa qu'une Fille unique de son second mariage. Elle se nommoit Marie-Elisabeth, & fut mariée dans la suite au Comte Rodolphe de Kaunitz. Son Frère Maximilien eut une nombreuse postérité mas-

culine, qui subsiste encore en Bohême, où elle possède de grands biens.

Cependant le Roi de Dannemark, s'étoit avancé jusqu'à Bremen, où il fut joint par Mansfeld, & par Chrétien Duc de Brunswick. D'un autre côté, le Comte de Tilly marchoit sur la gauche du Weser, & s'empara de Petershagen & de Minden, où il passa ce fleuve, & se rendit maître de Hameln, place dépendante du Duché de Brunswick. De-là descendant le Weser par sa droite, il s'approcha de Nieubourg, où le Roi de Dannemark fit entrer une bonne Garnison, sous le Colonel Limbach. Le but de Tilly n'étoit pas de se consumer devant des places fortes. Il ne cherchoit qu'une Bataille, persuadé qu'en la gagnant, toutes les places tomberoient de soi-même; mais le Roi de Dannemark connoissoit trop la supériorité des troupes de Tilly, pour s'embarquer dans une action décisive. Il ne s'appliqua qu'à l'éviter, & à aguerrir ses troupes par la petite guerre, esperant de pouvoir ensuite se mesurer à moins de risque avec le Général de l'Empereur. En attendant, il occupoit une partie de son armée à fortifier son camp, & l'autre à battre la campagne par détachemens. Il étoit continuellement sur pied, donnant à ses Soldats l'exemple du mépris des commodités de la vie, & les encourageant à une vigilance continuelle, & à l'amour du travail. On le voyoit lui-même mettre la main à la pelle & à la pioche, en un mot, faire tout ce qu'on peut attendre d'un Général, qui veut acquérir de la gloire. Un jour que ce Prince s'étoit avancé pour reconnoître le camp des Impériaux, un coup de canon effraya son cheval, & le fit tellement cabrer, que le Roi en fut renversé, sans autre mal néanmoins que quelques contusions. Tilly, qui affligé alors Nieubourg, fit courir le bruit parmi ses gens, que le Roi de Dannemark avoit été tué. Ce qui releva fort l'audace de ses Soldats. Il en voulut profiter, & donna un rude assaut à la place; mais quelque effort que fissent les Impériaux, ils furent repoussés avec perte. Le Roi pour détruire le bruit, que Tilly faisoit courir de sa mort, n'attendit pas son entière guérison, pour reparoître à la tête de ses troupes. Il incommoda même assez l'ennemi, pour l'obliger à lever le siège de Nieubourg.

Ces avantages releva les esperances des partisans de l'infortuné Palatin. Ils se flattèrent que le Roi de Dannemark supérieur en force à Tilly, pourroit pénétrer dans le Palatinat. C'étoit bien aussi le dessein de ce Prince. Tilly, qui en jugea facilement ainsi, résolut de lui barrer le chemin de la Hesse, le seul qu'il pût prendre, sans compter que le Landgrave n'attendoit que l'arrivée de ce Prince, pour se joindre à lui avec un bon corps de troupes. Tilly donc vint assiéger Nordheim, dont la Garnison se défendit vaillamment, & donna le tems à Chrétien de Brunswick d'accourir au secours, & de faire lever le siège.

Sur ces entrefaites, le Roi s'empara d'Osnabruck, & de quelques places de l'Evêché de Hildesheim. Il mit Garnison dans Wolfenbittel, & ne ménagea guère le Duché de Brunswick. Ulrich Duc regnant de Brunswick, se sentant près de sa fin, appella son Frère Chrétien pour recueillir sa succession, & celui-ci mourut peu de tems après avoir succédé à son Frère; laissant incertain (1) s'il

(1) *Bohem. Epist. Rec. Germ. p. 43.*

eût vécu, s'il ne se feroit pas ressenti des dommages, que le Roi de Danemark son Oncle maternel caufoit à ses sujets.

Tilly mettoit en usage toutes les ruses de guerre, pour attirer le Roi à une Bataille; mais Christian trouvoit mieux son compte à temporiser; mais il avoit affaire à un vieux routier, qui en savoit plus que lui. Je ne m'amuserai point à faire ici un ennuyeux détail de tous les mouvemens, que fit le Comte de Tilly, pour forcer le Roi à une Bataille, il suffira de dire, qu'après lui avoir ôté toute espérance de pénétrer en Westphalie, ayant repris Osnabruck, il vint mettre le siège devant Goettingen: Ville aujourd'hui fameuse par son Université établie en 1737. & sans aucune défense. Elle est située à quelque distance du Weser, & à cinq lieues de Cassel. C'étoit alors une place forte, qu'il importoit extrêmement au Roi de Danemark de ne pas laisser derrière lui par deux raisons; la première, c'est qu'il y avoit un magasin considérable; la seconde c'est que Goettingen ouvroit, ou fermoit le chemin de la Hesse. Entre cette Ville & Cassel est une chaîne de montagnes, qui séparent la Hesse du Duché de Brunswick, & forment des défilés, où avec dix mille hommes on peut en arrêter cinquante mille. A l'entrée de ces défilés, là où la Fulde & la Verra, se joignent ensemble pour former le fleuve, qui prend dès lors le nom de Weser, est une petite Ville nommée Munden, qu'il ne faut pas confondre avec Minden, lieu principal de la Principauté de ce nom, sur la gauche du Weser, vis-à-vis de Buckebourg, qui est de l'autre côté. Munden est la clé de la Hesse en remontant le Weser, & la clé du Duché de Brunswick, & de l'Electorat de Hannover en le descendant.

Tilly vint donc mettre le siège devant Goettingen, & le Roi de Danemark, qui craignoit de perdre un poste si important, se mit en devoir de le secourir. Tilly avoit envoyé le Comte de Furstenberg, pour se saisir de Munden & des défilés, ce qu'il avoit heureusement exécuté, & à son retour il rencontra un corps de Cavalerie Danoise, qui vouloit se jeter dans Goettingen, l'attaqua & le défit, tandis qu'Anholt reprenoit Osnabruck sur les Danois.

Après cet échec, la Garnison de Goettingen capitula, & Tilly marcha de nouveau pour assiéger Nordheim, dont la perte achevoit de fermer aux Danois l'entrée de la Hesse, & mettoit Tilly en état de les chasser du Duché de Brunswick, & de les forcer à un combat général & décisif, ou à se retirer au-delà de l'Elbe, & à lui abandonner le Weser.

Christian, qui n'avoit hazardé qu'un petit corps de troupes pour délivrer Goettingen, sentit bien, par le mauvais succès de cette entreprise, qu'il avoit besoin de toutes ses forces pour délivrer Nordheim; il marcha donc en effet avec toute son armée, c'étoit précisément ce que Tilly demandoit. Celui-ci leva aussitôt le siège, & alla au devant des Danois. Les deux armées se rencontrèrent près de la petite Ville de *Luther am Barenberg*, & ce fut là qu'elles en vinrent aux mains. L'armée Danoise ne put soutenir la charge des vieilles bandes de Tilly, elle fut rompue & mise en grand desordre. La déroute fut générale. Les Danois perdirent toute leur artillerie, tout leur bagage, toutes leurs munitions, beaucoup de drapeaux & d'étendarts, & ses principaux Officiers. Le Roi se sauva avec sa Cavalerie. Pour son Infanterie, elle fut tail-

lée en pièces ; il n'en échapa qu'environ trois mille hommes, qui se jetterent dans la petite Ville de Luther, où ils furent aussitôt investis, & obligés de se rendre prisonniers de guerre.

Cette victoire mit le comble à la réputation de Tilly, terrassa entièrement les ennemis de la Maison d'Autriche, & anéantit toutes les esperances de l'Electeur Palatin.

Tilly entra dans le Pays de Hesse, où les armes de l'Empereur n'avoient pu encore pénétrer, & força le Landgrave à reconnoître pour ses ennemis ceux de ce Monarque.

Ce ne fut pas là le seul malheur qui arriva à l'Electeur Palatin. Mansfeld avoit été détaché avec son corps de troupes, pour aller au secours de l'Administrateur de Magdebourg, qui s'étoit mis en campagne avec un corps de dix à douze mille hommes ; mais Wallenstein battit ce Prince, & eut le tems de se porter sur Dessau, avant que Mansfeld pût s'emparer du pont qui est-là sur l'Elbe.

Wallenstein attaqua Mansfeld à son arrivée près de ce pont, le battit, & le poursuivit avec tant d'opiniâtreté, qu'il le contraignit à se jeter dans la Silésie, d'où il le chassa encore, & le poursuivit au travers de la Moravie, où il s'étoit sauvé brûlant, pillant & détruisant tous les lieux par où il passoit. Enfin, il gagna les frontières de Hongrie avec les débris de ses troupes, & résolu d'aller à Venise, pour offrir ses services à cette République, il mourut d'un fièvre pourprée, d'autres disent de la peste, à Drascowitz, Village de Dalmatie entre (1) Zara & Spalato. C'est ainsi que finit ce fameux Mansfeld, homme assurément extraordinaire, qui possédoit au suprême degré le courage, l'intrepidité, la fermeté d'âme, l'esprit de ressource, & cet art si rare de réparer ses pertes. Du reste, homme dur, cruel, sans Religion, & se fouciant peu d'approfondir des matières qu'il desespéroit de comprendre.

Cependant le Roi de Dannemark avoit évacué tout le Duché de Brunswick, & se retiroit du côté de Brême, avec une rapidité étonnante, quoiqu'il eût reçu peu de tems après sa défaite un renfort en Infanterie, que la France & les Hollandois lui envoyoient. Tilly ne lui laissoit pas le tems de respirer, & revenant de la Hesse, le suivoit à grandes journées. Les Danois s'étoient enfin arrêtés à Wolfenbourg, & s'y étoient retranchés avec beaucoup de soin. Tilly leur livra de nouveau Bataille, força leurs retranchemens, avec tant de promptitude que la Garnison de Wolfenbourg, craignant d'être emportée, se sauva à la faveur des ténèbres, & abandonna la place. Les Danois fuyoient au-delà de l'Elbe. Tilly passa ce fleuve, & entra dans le Holstein, lorsque Wallenstein arriva. Ce Général qui ne vouloit point avoir de compagnon, envoya Tilly dans le fond de la Westphalie avec un corps de troupes, sous prétexte d'observer les Hollandois, & les empêcher d'envoyer du secours au Roi de Dannemark : après quoi, il s'attacha à détruire ce Prince, profitant ainsi de la victoire de Tilly, & se disposant à en recueillir tous les fruits. Nous verrons dans le livre suivant les progrès qu'il fit, & comment ils furent interrompus par les sages mesures, que prit Gustave-Adolphe.

(1) Böhm. Epit. Rer. Germ. p. 48.

Ce fut vers ce tems-là que ce Prince fit donner part au Roi d'Angleterre de son arrivée en Prusse, & de la nécessité, où les Polonois l'avoient mis, d'occuper quelques places & ports de cette Province, pour rompre le dessein qu'ils avoient d'y armer une Flotte, destinée à envahir la Suède : assurant en même tems, que, dès qu'il auroit pu amener ses ennemis à un accommodement raisonnable, il voleroit au secours de l'Electeur Palatin ; & le priant de permettre qu'il fût levé en Ecosse deux Régimens pour son service, dont il feroit tous les fraix, ayant envoyé pour cela l'argent nécessaire au Sr. Spens, son Ministre à Londres (1).

La réponse du Roi d'Angleterre ne roula que sur des complimens vagues, des vœux qu'il faisoit pour la prospérité des armes du Roi de Suède, des assurances d'une amitié sincère ; mais pas un mot sur l'offre d'employer ses forces pour rétablir l'Electeur Palatin. C'est qu'alors la Cour de Londres ne recevoit que de bonnes nouvelles d'Allemagne, & ne rétentissoit que des progrès du Roi de Dannemark. Les uns le plaçoient déjà au milieu de la Hesse, les autres au milieu du Palatinat. Ceux-ci battoient Tilly, ceux-là Wallenstein. Enfin, tout alloit le mieux du monde, & on n'avoit que faire du Roi de Suède, puisque le Roi de Dannemark suffisoit pour cette besogne.

On étoit dans ces flatteuses idées, lorsque tout à coup on reçut la nouvelle de la déroute des Danois, près de Luther. La Confirmation fut grande à la Cour de Londres. Le Roi fut si frappé de cette funeste catastrophe, qu'il résolut d'envoyer ses joyaux au Roi de Dannemark, pour qu'il en fit de l'argent. En même tems, il assembla son Conseil, & déclara que son Oncle, s'étant engagé dans cette guerre, & ayant exposé sa Vie & sa Couronne, pour l'amour de lui, il souhaitoit qu'on trouvât des moyens, pour le mettre en état de réparer ses pertes. Mais ce Conseil ne prenoit pas si fort les choses à cœur que Sa Majesté, & bientôt le zèle du Roi même se refroidit beaucoup. Le Roi de Dannemark entretenoit alors trois Ministres à Londres, dont Palla, Rosenkrantz & le Baron de Seftedt, étoient les principaux. Ce dernier dans une audience, où il informa plus amplement le Roi d'Angleterre, de la malheureuse Bataille de Luther, dit à ce Monarque, que, si l'Angleterre avoit satisfait à ses engagemens, ce malheur ne seroit pas arrivé ; mais qu'au lieu de lui faire toucher les subsides promis, tout s'étoit passé en disputes & altercations, dans le dernier Parlement, & que le Roi son Maître n'avoit reçu que de belles promesses : qu'il prioit Sa Majesté Britannique de bien faire attention au danger, où se trouvoient la liberté & la Religion, & de préférer la conservation de ses plus proches parens, de ses Amis & de ses Alliés à des objets particuliers : que le Roi son Maître voyoit avec chagrin, le peu de concert qu'il y avoit entre Sa Majesté Britannique & ses Peuples, offrant ses services pour les amener à des sentimens plus conformes à l'obéissance qu'ils lui devoient : que, s'il plaisoit à Sa Majesté de convoquer l'Assemblée de son Parlement, il ne doutoit pas qu'elle ne se rendit aux représentations que les Ambassadeurs Danois, pourroient faire de ce qu'ils demandent avec tant de droit & de justice.

(1) Rusd. l. c. p. 672.

Le Roi d'Angleterre trouva ce propos déplacé & s'en offensa. Il répondit avec quelque émotion, que, quoique jeune, & que son règne ne fit que de commencer, il ne laissoit pas de connoître assez bien les affaires de son Royaume, qu'il savoit ce qu'il devoit faire, & n'avoit pas besoin, que des étrangers lui fissent des leçons à cet égard.

L'Ambassadeur répliqua, que l'intention de son Maître n'étoit pas de rien prescrire au Roi, mais seulement d'offrir ses bons offices, pour ramener ses sujets à l'obéissance, à quoi il s'emploieroit volontiers. Charles répondit avec vivacité; *Je convoquerai mon Parlement quand il me plaira; & pas autrement.* Surquoi l'Ambassadeur changea de discours.

Peu de jours après, le même Ambassadeur présenta un Mémoire au Conseil du Roi, conçu en termes (1) très forts, se plaignant amèrement que, quoique Sa Majesté Britannique, en apprenant la défaite du Roi son Maître, eût promis de lui envoyer des secours d'argent & de troupes, & entr'autres de faire marcher en Allemagne, les quatre Régimens que sa dite Majesté entretenoit aux Pays-Bas, cependant il n'étoit plus question de rien: bien qu'il fût évident, que cette *misérable défaite* n'étoit arrivée, que parce qu'on ne lui avoit pas envoyé les subsides promis: qu'actuellement il ne pouvoit empêcher la désertion, & la mutinerie des Soldats, faute de pouvoir les payer, & les satisfaire sur leurs prétentions. Le Conseil fit difficulté de recevoir ce Mémoire, prétendant que l'Ambassadeur devoit en retrancher l'endroit, où il accusoit le Roi d'Angleterre, d'être cause de la défaite de Luther. A cela l'Ambassadeur répondit, que ce trait lui avoit été prescrit par le Roi son Maître même, & qu'il n'étoit pas en son pouvoir de le changer. Enfin, le Mémoire passa, & l'on y répondit le moins mal qu'on pût; mais sans satisfaire à l'article principal, le Roi se trouvant dans une impuissance étrange, triste effet de son peu d'union avec son peuple, & de la haine qu'on avoit pour ses favoris. Les gens sages comprirent dès lors, que le Roi de Danemark tâcheroit de s'accommoder du mieux qu'il pourroit avec l'Empereur. L'Ambassadeur Danois passa en France, où il réussit mieux qu'en Angleterre; mais les secours que cette Couronne accorda au Roi de Dannemark, ne purent rétablir ses affaires trop délabrées.

Cependant Spens sollicitoit toujours la levée des deux Régimens Ecoissois, pour le Roi de Suède; à la fin, il eut une réponse favorable du Roi, qui lui dit, qu'il accorderoit avec plaisir cette levée au Roi de Suède: & qu'il avoit signé l'acte nécessaire pour cette permission; ajoutant qu'il avoit aussi répondu en conséquence à la lettre de ce Prince, laquelle le Secrétaire Couway lui remettrait, pour l'envoyer avec ses autres dépêches. Mais le Ministre Suédois avoit une copie de cette lettre dans sa poche, qu'un Commis de Couway lui avoit remise. Or cette lettre ne contenoit que des compliments, & un refus formel de permettre cette levée; mais un refus envelopé sous les paroles les plus polies, & les plus affectueuses. Spens répondit, qu'il avoit déjà reçu cette lettre des mains du Secrétaire d'Etat Couway; & qu'il en re-

(1) Mf. de Ruliff T. I. p. 799. 801. Octobre 1626. où ce Mémoire est rapporté tout au long.

mercioit très humblement Sa Majesté : mais en même tems il ajoûta, qu'il ne l'enverroit point au Roi son Maître, vu qu'elle contenoit un refus de ce que Sa Majesté Suédoise avoit demandé. A ces mots, le Roi fit appeler Couway, & lui dit avec douceur, qu'il y avoit quelque chose qui n'étoit pas bien dans la réponse au Roi de Suède, qu'il falloit le corriger. On peut juger par ce trait seul de la foiblesse de ce Prince pour ses Ministres, non seulement d'avoir signé une lettre sans l'examiner, pensant qu'on eût suivi exactement ses ordres ; mais aussi par la manière, dont il fait connoître qu'il étoit instruit de leur prévarication. La vérité est que, lorsque Couway dit à son Commis, qu'il falloit faire réponse au Roi de Suède, le Commis demanda ce qu'il devoit lui marquer ? *De beaux compliments*, repartit ce Secrétaire d'Etat, & à l'égard de la levée des deux Régimens Ecoïsois, ajoûta-t-il, vous direz que Sa Majesté Britannique sera toujours disposée à faire plaisir au Roi de Suède, quand l'occasion s'en présentera ; mais sans rien particulariser de plus.

Couway fut cependant obligé de réformer la lettre ; mais il reprocha aigrement au Ministre de Suède, d'avoir importuné le Roi pour une pareille veltille. Spens se justifia en disant, que la chose étoit arrivée par hazard, & que le Roi lui ayant demandé, s'il avoit reçu sa réponse à la Lettre du Roi son Maître, il n'avoit pû répondre autrement qu'il avoit fait.

Cette aventure, dont Spens (1) ne manqua pas de faire le détail au Roi de Suède, fit comprendre à ce Monarque, qu'il n'y avoit aucun fond à faire sur l'assistance du Roi d'Angleterre, dans le cas, où il se trouveroit en état d'aller au secours de l'Allemagne. Aussi Gustave-Adolphe & son grand Chancelier, se firent dès lors une maxime de tirer de ce foible Monarque tout ce qu'ils pourroient, sans compter sur aucune de ses promesses, ou des engagemens qu'il pourroit prendre avec eux.

Ce fut dans ce tems que l'Electeur Palatin, ennuyé de son exil en Lorraine, fit de nouvelles tentatives pour fléchir son ennemi. Mais Ferdinand lui prescrivit des conditions, dont les moindres étoient intolérables. Il prétendoit, que les Enfans de l'Electeur fussent élevés dans la Religion Catholique, & que l'exercice de cette Religion fût seul introduit, & souffert dans le Palatinat. Ces deux points rompirent toute la Négociation : & cet infortuné Prince fut enfin convaincu, qu'il ne devoit plus rien attendre de la générosité de Ferdinand ; mais ce qui devoit le consoler, c'est qu'il y avoit toutes les apparences du Monde, que l'orgueil de ce Monarque souleveroit tôt ou tard contre lui toutes les Puissances de l'Europe, & jusqu'à ses plus fidèles Alliés : & qu'enfin ce Héros, dont l'Europe admiroit les grandes qualités civiles & militaires, pourroit lui tendre une main secourable, aussitôt qu'il auroit réduit les Polonois à lui demander sincèrement la Paix.

(1) Spens quoiqu'Anglois rendit de grands services au Roi de Suède. Il aimoit si fort ce grand Prince, qu'il mourut subitement, & de

déplaisir en apprenant sa mort ; & il l'apprit à Naumbourg en Saxe, à quatre lieus de l'endroit où ce Héros perdit la Vie.

Projets de Wallenstein nouveau Duc de Friedland. Il assiège Stralsond. Le Roi de Dannemark vient en personne au secours de la Place. Traité entre ce Prince & Gustave-Adolphe, pour la Navigation dans la Mer Baltique. Levée du Blocus de Dantzic, & continuation de la guerre en Prusse. Expédition de Baudissin jusqu'aux portes de Warsovie. Secours envoyé par le Roi de Suède à Stralsond. Traité de ce Prince avec cette Ville. Levée du Siège. Conférences de Lubbeck entre les Ambassadeurs de Dannemark & les Commissaires Impériaux. Conduite irrégulière de Christian IV. envers Gustave, les Ducs de Mecklenbourg & le Palatin. Affront signalé que les Commissaires Impériaux font aux Ambassadeurs de Suède. Edit remarquable de Ferdinand II. qui enjoint à tous les Etats de l'Empire, Possesseurs de biens Ecclesiastiques, de les restituer incessamment, à peine d'être traités comme rebelles & usurpateurs. Effets qu'il produit. Démêlé du Duc de Friedland avec la Ville de Magdebourg. Continuation de la guerre en Prusse. Arrivée d'un Corps d'Impériaux commandé par Arnimb, & envoyé au secours du Roi de Pologne. Discours singulier du Duc de Friedland à Arnimb. Réponse du même à l'Envoyé du Roi de Suède. Echec près de Stum. Gustave-Adolphe attaque les Polonois. Danger qu'il court. Il perd son chapeau & son baudrier dans la mêlée. Action de Soop qui sauve la vie à ce Héros. Lettre d'Arnimb sur ce sujet. Combat près de Stum & levée du Siège de cette Place. Arrivée de Charnace auprès du Roi de Suède. Il passe chez le Roi de Pologne, & vient à bout de faire conclure une trêve de six ans entre les deux Rois. Gustave se prépare à porter la guerre en Allemagne. Sentimens du Chancelier Oxenstierna, sur la guerre offensive que le Roi médite. Brouillerie entre l'Electeur de Saxe & l'Empereur au sujet de l'Archevêché de Magdebourg. Congrès de Dantzic sans succès. Résolution du Roi de Suède de porter la guerre en Allemagne. Il consulte les meilleures têtes du Sénat. Discours qu'il leur tient. Leurs Sentimens. Sa lettre au Collège Electoral. Arrangemens qu'il fait dans son Royaume avant son départ. Il exclut la Reine de la Régence, & pourquoi. Il fait reconnoître la jeune Princesse sa Fille pour son héritière. Discours qu'il tient aux Etats en cette occasion. Il prend congé des différens Ordres du Royaume, d'une manière si touchante qu'il tire des pleurs des yeux de toute l'Assemblée. Départ de la flotte Suédoise avec une armée de débarquement. Elle vient mouiller à l'Île de Ruden sur les côtes de Poméranie.

TAndis que la terreur des armes de Ferdinand tenoit tous les petits Etats d'Allemagne en respect, ses négociations & ses libéralités endormoient ceux, qui plus puissans auroient pu, soutenus de secours étrangers, suspendre le cours de ses prospérités. Les Ministres de Saxe & de Brandebourg étoient gagnés. Bellin, qui avoit si bien servi son Maître en Angleterre, fut défavoué, & mourut de chagrin. L'Empereur pouvoit compter sur la connivence des Cours de Dresde & de Berlin. Schwartzenberg Catholique, premier Ministre & favori de l'Electeur de Brandebourg étoit à sa dévotion. Il tra-

hisoit son Maître dans la vue, dit-on, de devenir lui-même Electeur, & l'Empereur entretenoit cette folle esperance. Ce Monarque ne songeoit qu'à bercer ce Ministre ; il étoit sûr de l'Electeur de Saxe ; il vouloit l'être de celui de Brandebourg, & se mettoit peu en peine des cris impuissans des autres Etats Protestans, qui ne cesssoient de crier que le Saxon trahissoit la cause de leur Religion, & la sacrifioit aux esperances trompeuses, que l'Empereur lui donnoit comme une leurre à son ambition. Ils sollicitoient avec plus d'ardeur que jamais le Roi de Suède à prendre leur défense, l'animent par tous les motifs les plus propres à remuer cette grande âme. Mais l'Empereur, qui malgré sa fierté, craignoit la valeur de ce Héros, somentoient ouvertement la guerre entre Gustave & Sigismond, promettant à ce dernier les secours les plus efficaces, dès qu'il auroit réduit le Roi de Dannemark au point de ne plus lui causer d'inquiétude.

Déjà Wallenstein avoit chassé ce Prince du Holstein & du Jutland ; déjà il avoit soumis presque tout le Duché de Mecklenbourg, dont l'Empereur lui avoit donné l'investiture, après avoir fulminé un Décret de proscription, contre les légitimes Possesseurs de ce pays, pour crime de Felonie, s'étant déclarés pour le Roi de Dannemark dans la malheureuse entreprise, qu'il avoit formée en faveur de la liberté de l'Allemagne.

Déjà le même Wallenstein prenoit le titre de Duc de Friedland. Déjà il étoit maître de divers ports de Mer du Mecklenbourg, & l'Empereur venoit de le nommer grand Amiral de l'Empire dans toutes les Mers du Nord, & de la Baltique en particulier. Déjà enfin le nouveau Duc rassembloit des Vaisseaux de toutes les Villes Hanseatiques. Son but étoit de poursuivre le Danois jusques dans ses Isles, de l'obliger à joindre ses forces à celles de l'Empereur, & surtout sa marine, pour aller ensuite porter la guerre jusqu'au cœur de la Suède, falût-il même abandonner quelque partie de ce Royaume, au Roi de Dannemark, pour le consoler du mauvais succès de son entreprise d'Allemagne.

Ce plan étoit vaste, mais nullement chimérique. Il étoit du moins digne de l'ambition de Wallenstein, que nous appellons désormais Duc de Friedland ; tout paroissoit le favoriser. Tout étoit soumis en Allemagne. Le Roi de Dannemark, abandonné de l'Angleterre & des Etats Protestans d'Allemagne, devoit s'estimer heureux qu'on voulût bien lui accorder la paix à quelque prix que ce fût. D'ailleurs ce Prince, jaloux des prospérités du Roi de Suède & son émule de gloire, toujours prêt à saisir les occasions de s'agrandir aux dépens des Suédois, devoit naturellement joindre ses forces à celles du Duc de Friedland, pour porter la guerre dans un pays, dont il eût bien voulu démembrer quelque partie, pour la joindre à ses Etats de terre ferme, voisins de la Suède. Mais en tout cas, le Duc de Friedland se flattoit de pouvoir le forcer à tel parti, qu'il voudroit dès qu'il auroit rassemblé les Vaisseaux qu'il attendoit, auxquels l'Espagne devoit joindre une escadre qu'on armoit à Dunkerque. Il avoit persuadé au Roi de Pologne, d'envoyer à Wismar tous les Vaisseaux de Guerre qu'il avoit ; lui faisant esperer une puissante diversion, & même la conquête de toute la Suède.

Pour exécuter tous ses projets, il jugea que la Ville de Stralsfond lui étoit

nécessaire, tant pour la commodité de son port, que pour en faire une place d'armes, la plus commode qu'il y eût, pour porter la guerre en Dannemark & en Suède; le trajet de Stralsund en Seland, en Scanie & en Uplandie, n'étant que de la largeur de la Mer Baltique, qui est très resserrée en cet endroit; de sorte qu'un Vaisseau peut en moins de vingt-quatre heures, passer de Stralsund en Suède & en Dannemark, pour peu que le tems le favorise. Tout cela rendoit le projet praticable & d'une grande facilité. La question étoit de s'assurer de Stralsund, D'abord Wallenstein proposa à la Ville de recevoir Garnison Impériale; mais il fut refusé. L'Empereur employa les déhortatoires, pour engager les Magistrats à consentir aux desirs de son Général; mais ils furent inébranlables, répondant toujours qu'ils savoient le respect, qu'ils devoient à Sa Majesté Impériale, & ne prétendoient pas non plus s'en écarter; mais, qu'ils étoient résolus de maintenir leurs privilèges & leurs libertés au prix de tout ce qu'ils avoient de plus précieux, leurs biens & leurs vies.

Stralsund étoit alors la sixième des Villes Hanseatiques, & sa situation au milieu de toute la Hanse, avec un bon port sur la Baltique, la rendoit une place importante, & d'une conséquence infinie pour la Suède & le Dannemark; ces deux Puissances étant également intéressées, à la maintenir dans cette espèce d'indépendance, dont elle jouissoit à l'égard même des Ducs de Poméranie, qui en étoient plutôt les Protecteurs que les Souverains.

Tandis que le Duc de Friedland faisoit ses préparatifs, pour s'emparer de Stralsund par la force, ne l'ayant pu par la ruse, le Roi de Suède fit proposer au Roi de Dannemark un traité de défense mutuelle pour leurs États, & pour le maintien de la libre Navigation dans la Mer Baltique. Quelque grande que fût la jalousie du Danois contre Gustave, il voyoit trop d'air dans les projets de Wallenstein, pour ne pas se précautionner contre un danger si éminent; & comme il étoit le plus exposé, il se hâta de courir au secours de Stralsund. Il y vint lui-même en personne (1) à bord de sa flotte, rassura les habitans par sa présence, pourvut la Ville de vivres & de munitions, & y fit entrer par mer une Garnison suffisante, pour arrêter les efforts du Duc de Friedland. Ensuite les deux Rois firent un traité, par lequel ils s'engagèrent à joindre leurs forces maritimes contre toute Puissance, qui paroîtroit avec une flotte sur la Mer Baltique à dessein d'en troubler la Navigation, ou de débarquer des troupes sur les côtes de Suède ou de Dannemark.

Conformément à ces engagemens la flotte Danoise mit en mer, & ayant rencontré quelques Vaisseaux de Guerre, que le Roi de Pologne envoyoit à Wallenstein, elle les attaqua & les coula à fonds. Après cela, il ne fut pas possible à ce Général de faire aucun armement capable de bloquer le port de Stralsund. La Ville de Lubeck lui avoit refusé tout net les Vaisseaux, qu'il lui avoit demandés, & rien n'étoit désormais plus frivole, que sa qualité d'Amiral. Rien ne put néanmoins le faire renoncer à ses vastes projets en général, & à la prise de Stralsund en particulier.

(1) C'est ce qui paroît par ce passage de la Chronique de la Ville: *Dum rex Christianus IV. non modo immisit commodam commensationem, ac servum*

providuariorum supplementum; sed & ipse classe urbem appellens sua etiam presentia &c.

Je prendrai cette Ville, disoit-il, fût-elle attachée au Ciel avec (1) des chaînes.

Il y avoit plus d'ostentation & de vanité, que de courage dans ces paroles. Il n'y avoit point jusqu'alors d'exemple qu'on pût forcer une place maritime sans en bloquer le port, & lui couper les secours qui pouvoient y entrer par mer. D'ailleurs Stralsfond étoit très fort par sa situation, étant d'un côté environné par la mer & de l'autre par les étangs de Franken, de Kuipes, de l'Hôpital, de Teich & de Küter; de sorte qu'on ne peut approcher de la place, que par une chaussée étroite défendue par un bon Fort. Au milieu de l'étang de Franken est la petite île de Dehnholm, aussi défendue par un Fort. Le reste des fortifications consistoit en neuf bastions, & en une espee de demi-lune du côté de la Mer.

Tout cela n'arrêta point Wallenstein, accoutumé à voir tout plier devant les armes de l'Empereur, il menaça la Ville des plus terribles châtimens, & après avoir inutilement tenté de la gagner par de belles promesses, & de l'effrayer par ses menaces, il commença à employer des moyens, qu'il crut plus efficace. Il se mit à resserrer la place, en attendant que le retour de la belle saison lui permît d'en faire le siège dans les formes.

Tandis que le Duc de Friedland travailloit à la conquête de Stralsfond, qu'il comptoit de joindre à ses nouveaux Etats, Gustave resserrait de plus en plus la Ville de Dantzic, tant par mer que par terre. Déjà la famine s'y faisoit sentir, & le Magistrat appréhendoit un soulèvement de la part de la populace, lorsque le Roi de Pologne arriva avec un corps de troupes fraîches, & s'étant joint avec son Général Koniecpolzky, il résolut de ruiner les Suédois, en les inquiétant dans leurs postes pendant tout le reste de l'hiver, & de faire quelque diversion, qui pût délivrer Dantzic. Mais tous les mouvemens, qu'il se donna pour cela, auroient été inutiles, tant le Roi de Suède avoit pris de précautions, pour mettre ses quartiers à l'abri d'insulte, sans en de ces accidens que toute la prudence humaine ne peut prévoir. La Vistule se déborda à tel point, que force fut aux Suédois de se retirer loin de Dantzic, pour n'être pas submergés.

Cet événement fut un nouvel obstacle à la paix avec le Roi de Pologne. Les Etats-Généraux des Provinces-Unies lui avoient envoyé des Ambassadeurs (2), qui, après avoir passé par la Prusse, où ils avoient fondé les dispositions du Roi de Suède, étoient allés offrir la médiation de leurs Maîtres à Sigismond; mais ce Prince, après les avoir amusés quelque tems, n'eut pas plutôt vu Dantzic hors de danger, qu'il ne fit plus d'attention à la mission des Hollandais. D'ailleurs il étoit toujours entêté du prochain secours de la Flotte Espagnole, & d'un gros corps de troupes Impériales. L'Espagne & l'Empereur lui avoient fait quelques remises d'argent, & la Diète générale de son Royaume, qu'il avoit tenue à Thorn, lui avoit accordé des subsides assez con-

(1) Ille superbe jactabat, etiam si urbs cœnitis
avis alligata esset, inde tamen ab ipso detrahatur
ut. Loccenius Hist. Suec. lib. VII. p. 556.

(2) Kochus van Honsert, Conseiller du

Conseil-suprême de Hollande, de Friefe, & de
Zélande, André Bicker Bourguemestre d'Am-
sterdam, & Simon de Beaumont Conseiller-
Pensionnaire de Middelbourg.

fidérables. Ce n'est pas que les Polonois ne continuassent à souhaiter la paix ; mais ils ne pouvoient se résoudre à perdre la Livonie, & Gustave-Adolphe n'étoit rien moins que disposé à la restituer.

Le dessein de ce Monarque, après le mauvais succès du blocus de Dantzig, étoit au commencement de cette année 1628. de laisser Garnison dans les principaux postes, qu'il occupoit en Prusse, & de porter la guerre en Lithuanie, Pays entièrement ouvert (1), & dont la conquête eût été facile, s'il eût pu y prévenir ses ennemis ; mais les Polonois avoient toujours soin de se poster, de manière qu'ils couvroient ce grand Duché ; & persuadés enfin, qu'ils ne vaincroient jamais les Suédois en rase campagne, ils ne s'appliquèrent qu'à leur couper les vivres. Ils avoient éprouvé combien leur Infanterie étoit inférieure à celle du Roi de Suède, tant pour la quantité, que pour la qualité, & leur Cavalerie étoit plus propre à la course qu'au combat.

Cependant l'Electeur de Brandebourg, jugea à propos cette même année d'envoyer des Ambassadeurs au Roi Sigismond (2), pour seconder les efforts des Hollandois, & joindre sa médiation à celle des Républicains ; mais ce Prince, ou du moins son Ministère, étoit suspect à Gustave, qui voyoit bien que cet Electeur pressoit la paix, moins pour le mettre en état d'accourir au secours de l'Allemagne opprimée, que pour délivrer son Pays de Prusse des Garnisons Suédoises, & d'en éloigner la guerre.

Mais Gabriel le Roi, le Baron d'Auchy Ministres d'Espagne, & le Ministre de l'Empereur, traversoient toutes ces négociations. Nous remarquerons ici, que la Maison d'Autriche manqua de politique en cette occasion, soit par mépris pour le Roi de Suède, que Wallenstein appelloit un Roi de Neige, qui se fondroit dès qu'il s'avanceroit un peu plus vers le midi, soit par un esprit d'économie, qui est souvent la ruine de toutes les affaires. Il lui importoit infiniment de fomentier la guerre de Prusse, pour retenir Gustave en ce Pays-là, ou même pour l'obliger à courir au secours de la Livonie, où les Polonois faisoient des courses, qui incommodoient fort cette Province. Cependant le secours d'argent fut si modique, & celui des troupes si lent, que les affaires du Roi de Pologne se trouvèrent à la fin si ruinées, qu'il ne fut plus possible de les redresser, & que ce Prince fut enfin obligé de donner les mains à une trêve de six ans, comme nous le dirons en son lieu.

A peine le Roi de Suède avoit levé le blocus de Dantzig, qu'il lui arriva de Suède un bon nombre de recrues, & deux mille Cuirassiers levés par le Rheingrave (3). Il auroit bien souhaité d'en venir à une action générale avec Koniécpolski ; mais celui-ci avoit compris, qu'il seroit plus facile de ruiner les Suédois que de les détruire. Son plan étoit changé ; il évitoit les actions générales, & se bornoit à la petite guerre, à quoi ses troupes étoient infiniment plus propres que les Suédois, accoutumés à combattre de pied.

(1) C'est ce qui paroît par une Lettre de ce Monarque à son Chancelier, rapportée tout au long dans les Mémoires Mss. de M. Ark.

(2) Ces Ambassadeurs étoient André Creutz,

Bernard de Kornisheck, & Frédéric de Stein.

(3) Otton Ludovic. Il servoit auparavant le Roi de Dannemark en qualité de Général, & s'étoit trouvé à la malheureuse Bataille de Lutzen.

ferme , tandis que les Polonois tombaient comme l'éclair , s'ensuyoient , & disparoissoient de même.

On ne doit pas s'attendre , que j'entre ici dans le détail ennuyeux de cent petits chocs & escarmouches , qu'il y eut durant cette campagne jusqu'à l'arrivée des troupes Impériales. Je ne toucherai que les principaux événemens.

Le 14. de Septembre , le jeune Comte de Thurn (1) surprit la Ville de Neubourg , & s'en rendit maître. Quelques jours après , le Roi de Suède ayant eu avis , que la Ville de Strasbourg , ou de Brodenitz (2) renfermoit beaucoup d'effets précieux , appartenant à la Reine de Pologne & à la Noblesse Polonoise , vint mettre le siège devant cette Ville , & l'emporta d'assaut le quatrième d'Octobre. La Montagne , Officier François de réputation , qui commandoit dans cette place pour le Roi de Pologne , fut accusé de trahison , & Koniecpolski lui fit couper la tête. Les Soldats Suédois y firent un butin considérable , que quelques Auteurs font monter à plus de trois cens mille écus.

Gustave-Adolphe avoit dessein de pousser jusqu'à Thorn : mais il jugea que cette entreprise seroit de trop longue haleine ; & , voulant auparavant donner quelque repos à ses troupes , il les mit en cantonnement. Là le Soldat , devenu riche par le pillage de Brodnitz , se relâcha de la discipline , & se livra à la débauche. Les Polonois tombèrent à l'improviste sur les quartiers les plus avancés , & taillèrent en pièces un bon nombre de Suédois. Gustave irrité de cette espèce de bravade , rassembla ses troupes , & les remit en haleine. Il s'empara de la petite Ville de Schwetz , qu'il emporta d'assaut , & ayant donné un petit corps de troupes à Baudiss (3) , l'un de ses meilleurs Généraux , il le chargea de l'exécution d'un projet , que lui avoit proposé un Gentilhomme Polonois , de la Religion Protestante , maltraité & banni par le Roi Sigismond (4). Le projet de ce Polonois étoit vraisemblablement de surprendre & de piller Warsovie : quoiqu'il en soit , Baudiss poussa jusqu'aux portes de cette capitale , & y jeta la terreur. Il ravagea le Palatinat de Mazovie , en enleva beaucoup de vivres , de butin , & de prisonniers , dont il se fit payer de bonnes rançons , & revint joindre son Maître , sans avoir fait aucune perte , quoique Koniecpolski eût fait divers mouvemens pour tâcher de le couper.

(1) Et non pas le Roi de Suède lui-même , comme le dit le Dr. Harte.

(2) Brodenitz est le nom Polonois , & Strasbourg le nom Allemand : faute de prendre garde à cela . M. Harte semble en faire deux Villes différentes.

(3) Ou plutôt Baudissin. La famille de ce nom subsiste encore dans le Holstein , dans la Personne du Comte de Baudissin , actuellement Lieutenant-Général & Conseiller-Privé du Roi de Pologne Electeur de Saxe.

(4) Nous suivons ici le récit de Kewenhulser cité par M. Bochen. Le Docteur Harte a mieux aimé copier Loccenius , qui dit , *Excursionem usque ad Mazoviam & Warsoviam fecit* &c. en parlant du Roi de Suède ; mais ce qui paroitra étrange , c'est que M. Harte trompé

par l'expression louche de Loccenius , dit que Gustave-Adolphe fit une course jusqu'aux portes de Mazovie & de Warsovie. Est-il quelqu'un qui ne sache que Warsovie Capitale de la Pologne , est dans le Palatinat de Mazovie , & que ce dernier nom est celui d'une Province & non d'une Ville ? On ne peut s'empêcher de rire lorsque le même M. Harte , ajoute un peu plus bas qu'entre les prisonniers faits à Mazovie (Ville que Gustave emporta aussi l'épée à la main) se trouvoient &c. Tout le reste de ce récit est dans le même goût , sans en excepter le discours qu'il fait tenir à Gustave , pour engager ses Soldats à respecter la pudeur des Dames Polonoises , discours aussi plat que les bévues , dont toute la narration est remplie.

Le Général Polonois, craignant que dans une seconde expédition les Suédois n'entraissent dans Warfovie, résolut de les chasser de Strasbourg ou Brodnitz, qui est la clé du Palatinat de Mazovie. Il entra dans la place à la faveur de quelque intelligence, & avec une rapidité étonnante, il vint tomber sur l'arrière-garde des Suédois, la défit, & emmena prisonnier le même Général Baudissin, qui avoit fait l'expédition dont nous venons de parler.

Ce fut à-peu-près vers ce tems-là, que l'Electeur de Brandebourg, aussi suspect aux Polonois qu'au Roi de Suède, fut enfin obligé de fournir le contingent, à quoi il étoit tenu pour la redevance de son Duché de Prusse. Il envoya donc huit cens hommes, que les Suédois défirent, & dispersèrent avant qu'ils eussent pu joindre l'armée Polonoise.

Koniccpolski, qui entendoit à merveille ce genre de guerre, usité parmi les Tartares, de resserrer l'ennemi, de le fatiguer, de lui couper les subsistances, & de ne le jamais attendre que pour de légers combats, étoit parvenu à mettre la disette dans le camp de Gustave-Adolphe, & dans la Ville d'Elbing, dont Wrangel étoit Gouverneur.

Celui-ci, ayant rassemblé autant de troupes qu'il lui fut possible, forma, avec la plus grande partie de sa Garnison, un corps d'environ huit mille hommes, se mit à leur tête dans le dessein de se procurer des vivres, & d'en procurer à l'armée. Il faisoit pour cela forcer les postes des Polonois, qui tenoient la Ville d'Elbing comme bloquée. Comme il connoissoit bien le Pays, il fit ses dispositions, & ayant marché à la faveur d'un brouillard épais, il passa le Drauén (1) à gué, & attaqua un gros de Polonois qu'il défit; &, poussant sa pointe, il vint tomber sur un corps de Croates & de Cosaques près d'un Village, (2) les dispersa, & rassembla ensuite, sans beaucoup de difficulté, environ deux mille chariots, qu'il chargea de toute sorte de munitions de bouche, & les fit conduire à l'armée.

Ce fut là à-peu-près tout ce qui se passa de plus important dans cette Campagne. Les Polonois évitèrent avec soin tout engagement tant soit peu décisif, bien résolus de ne rien risquer, avant l'arrivée des troupes auxiliaires de l'Empereur, qu'ils attendoient à chaque moment.

Le Roi de Suède fit cette année-là une perte, qui lui fut très sensible. Le jeune Comte de Thurn, qui le servoit avec tant de fidélité, de zèle, de valeur, & de capacité, fut attaqué d'une fièvre, qui l'emporta en peu de jours. Il mourut (3) à Brodnitz le 14. d'Octobre, c'est-à-dire, dix jours après que Gustave-Adolphe se fut rendu maître de cette place, dont il donna le commandement à l'Electeur, & au vieux Comte de Thurn, qui servoit alors comme

(1) Petite rivière qui se jette dans le Cusich-Haff. Loccenius l'appelle *Fluvium Druen-nam*, & il plaît au Docteur Harte de l'appeller la *Duna*.

(2) Suivant Loccenius, *Vicium Rudovium*, d'où M. Harte le nomme *Rudovick*; mais ce ne peut-être que Rudau.

(3) M. Harte prétend qu'il mourut à Neubourg à la fin de la campagne. Cela est con-

traire au rapport des meilleurs Historiens & en particulier du Comte de Kevenhuller. *Ann. Ferd. Part. XI. p. 409.* Mais que doit-on penser de l'aventure merveilleuse, que le même M. Harte raconte à ce propos du vieux Comte de Thurn; & dont il dit qu'aucun Ecrivain de ce tems-là n'a fait mention, sans nous apprendre d'où il l'a tirée. J'en laisse le jugement au public.

Volontaire à l'armée Suédoise. Le Corps du fils fut porté & inhumé à Elbing.

Pendant que ces choses se passaient en Prusse, Wallenstein pouffoit le siège de Stralsund, avec une espee de furcur. Il en avoit remis la direction à Arnimb, tandis que lui étoit occupé à parcourir ses conquêtes, & surtout les places maritimes de son nouveau Duché, où il faisoit travailler à des armemens, qui répondoient plus à son impatience qu'à son ambition.

Nous ne croyons pas devoir négliger ici, de faire connoître au Lecteur celui à qui le Duc de Friedland avoit confié la conduite du siège de Stralsund. Il joua un trop grand rôle dans cette guerre, pour qu'on ne soit bien pas aise de le connoître un peu particulièrement.

Jean-George d'Arnimb (1) étoit Fils de Bernard d'Arnimb, Gentilhomme de la Marche de Brandebourg, & de Sophie de Schulembourg. Il naquit à Beyzembourg terre de son Père 1581. Il se distingua beaucoup dans ses études, & de retour de ses voyages, il entra au service du Roi de Pologne, passa ensuite à celui du Roi de Suède, & après le combat que nous raconterons bientôt, où ce Monarque courut si grand risque d'être tué ou pris, Gustave ne put s'empêcher de dire, que personne ne lui avoit donné un bain si chaud que son élève.

Du service du Roi de Suède, Arnimb passa à celui de l'Empereur, & gagna si bien la confiance & l'amitié du Duc de Friedland, qu'une année après, c'est-à-dire, en 1627. il fut fait Général Feld-Maréchal, quoique Protestant. Dans la suite il passa successivement au service de l'Electeur de Saxe, & à celui de la Maison d'Autriche. Enfin il fut enlevé dans la trêve de Beyzembourg, par les Suédois le 17. Avril 1637. & conduit prisonnier au Château de Stockholm, d'où il se sauva par Stratagème.

Arnimb avoit beaucoup de valeur & de capacité militaire; mais, il étoit d'un caractère faux & ambitieux, ne s'attachant à aucun Prince, qu'autant que son ambition y trouvoit son compte; toujours prêt à sacrifier le service de son maître à son intérêt particulier; mais servant presque toujours avec succès, lorsque ces deux objets se trouvoient réunis. Il mourut à Dresde le 18. Avril 1640. A peine Arnimb avoit commencé à investir Stralsund, que le Duc de Pomeranie écrivit à l'Empereur, pour le prier d'épargner des innocens, qui n'avoient rien fait de contraire au service de Sa Majesté Impériale. La Ville même avoit envoyé des Députés à Prague, pour offrir tous les services, qui ne seroient pas contraires à ses privilèges. Le Duc fit présenter un projet de traité, par lequel il offroit, au nom du Magistrat, & des habitans de Stralsund, à faire fortir toutes les troupes étrangères de la Ville, à n'y recevoir que celles du Duc pour Garnison; pourvu qu'on la laissât tranquille, & sous la protection de son Seigneur naturel.

L'Empereur qui n'auguroit pas bien de l'issue de ce siège, tant qu'on ne pourroit pas bloquer la Ville par mer, fut charmé de trouver dans cette es-

(1) La postérité de ce fameux général subsiste encore en Saxe divisée en diverses branches. Ils se signent *Arnimb*; quoiqu'on trouve dans les Ecrivains Allemands & même Saxons, tantôt *Arneimb*, tantôt *Arrien*.

ce de soumission un prétexte pour abandonner l'entreprise, sans qu'il parût qu'on y fût forcé par la nécessité. Il écrivit donc au Duc de Friedland, pour lui ordonner de lever le siège de Stralsund; mais Wallenstein n'étoit pas homme à se déister d'un projet, sur les ordres de l'Empereur. Il commençoit déjà à n'y avoir d'égard, qu'autant qu'ils se trouvoient conformes à son ambition ou à ses caprices: Bien loin d'obéir il écrivit une lettre pleine de menaces à l'Electeur de Saxe, qu'il soupçonnoit d'avoir sollicité l'Empereur à cette démarche. Ainsi le siège de Stralsund fut continué avec plus de vivacité que jamais.

Holk Colonel d'Infanterie, que le Roi de Dannemark avoit mis dans la place pour y commander, soutenoit bravement l'attaque; mais sa Garnison étoit trop foible pour pouvoir résister long-tems, & ses Soldats accablés de veilles & de fatigues, ne pouvoient presque plus fournir à la garde des postes. Le Roi de Dannemark n'étoit guère en état de jeter un renfort dans la place, il avoit besoin du peu de troupes qui lui restoit, pour défendre sa Capitale où il s'étoit retiré. Gustave-Adolphe, qui avoit prévu cette difficulté, avoit envoyé son Chancelier Oxenstierna à Copenhague, pour proposer au Roi de Dannemark un traité de défense réciproque, & pour la conservation de Stralsund, à quoi ce Prince s'accorda, ainsi que nous l'avons dit ci-dessus; reste à ajouter, que ce traité fut signé le 19. de Mai 1628. & qu'outre la défense réciproque de leurs Etats, le maintien de la liberté de la Navigation dans la mer Baltique, ils stipulèrent encore que l'un ne seroit point de paix avec l'Empereur, l'autre avec les Polonois, qu'au su & avec le concours de son allié; stipulation que le Roi de Dannemark n'observa point, quand il traita avec les Impériaux sur la fin de cette année & dans la suivante, comme nous le rapporterons plus au long.

Il y avoit déjà six semaines que le siège de Stralsund duroit, sans que les Impériaux fussent fort avancés. Wallenstein, qui s'étoit arrêté à Gustrow, pour se faire prêter hommage par ses nouveaux sujets du Mecklenbourg, accourut pour finir une entreprise qui commençoit à l'ennuyer. A-peu-près dans le même tems le Roi de Dannemark avoit fait entrer un Bataillon Ecossois à sa solde dans Stralsund; mais cela ne suffisoit pas pour soutenir les assauts, que Wallenstein se préparoit à livrer à la place. La Ville avoit imploré le secours du Roi de Suède, qui, conformément au traité fait avec Christian, & du consentement de ce Prince, fit partir une petite escadre avec un bon Corps d'Infanterie & de la poudre pour les assiégés. Lesly Ecossois, l'un des meilleurs Officiers de Gustave commandoit ce renfort. Il prit à son arrivée le commandement dans la place. Le Roi de Dannemark retira alors toutes ses troupes & ses Officiers de Stralsund, laissant au Roi de Suède le soin de la garantir du joug de Wallenstein. Lesly en dirigea la défense avec tant d'intelligence & de valeur, qu'enfin Wallenstein se vit contraint de lever le siège, après avoir perdu 10800. hommes (1) d'Infanterie & 1200. de Cavalerie. La Ville fit frapper une médaille en mémoire de cette événement, & conserva toujours depuis beaucoup de reconnaissance pour les secours efficaces, qu'elle avoit reçus de Gustave-Adolphe.

Enfin le Roi voulut que ses Successeurs à la Couronne de Suède, s'inté-

(1) Kevenhüller *Annal. Ferd.* p. 205.

reussent à la conservation de cette Ville, & ce fut dans cette vue, qu'il conclut avec elle un traité, dont voici les principaux points.

Gustave-Adolphe &c. à tous ceux qui les présentes verront. Salut.

Notre féal & bien aimé Secrétaire, Envoyé de notre part à la Ville de Stralsund, le Sr. Philippe-Statler, ayant conclu le 23. de Juin 1628. avec le louable Sénat de la Ville de Stralsund, & en vertu de nos pleins-pouvoirs, le traité d'union & d'alliance, dont s'ensuit la teneur.

1°. Il y aura alliance défensive entre Nous, & la Couronne de Suède d'une part, & la Ville de Stralsund de l'autre, pendant l'espace de vingt ans au moins, supposé que l'une des deux parties ne juge à propos de le prolonger jusqu'à un plus long terme.

2°. Cette alliance n'aura d'autre objet, que la défense de la Ville de Stralsund & de son Port, par conséquent la sûreté de la mer Baltique, & la liberté du Commerce; de manière que les deux parties contractantes s'entr'aideront, pour détourner tout ce qui pourroit y mettre obstacle, & pour l'encourager & faciliter réciproquement.

3°. Cette alliance ne sera point contraire aux nœuds, qui tient la Ville de Stralsund avec l'Empereur & le St. Empire-Romain, ni au respect très profond qu'elle doit à Sa Majesté Impériale, ni à l'obéissance qu'elle doit à son Seigneur Suzerain; ni aux anciens statuts, juridiction, prérogatives, le tout néanmoins sauf le présent traité de confédération.

4°. Nous nous obligeons Nous & la Couronne de Suède, en vertu du présent traité d'alliance, de protéger & de défendre la dite Ville de Stralsund, soit par la voie des Négociations, soit par la voie des armes, autant qu'il dépendra de nous, & de la maintenir dans l'état où elle se trouve.

5°. Lorsqu'il s'agira de délivrer la Ville des attaques d'un ennemi, elle nous secondera, & nous aidera de tout son pouvoir dans la guerre, qu'il nous faudra entreprendre à cette occasion. Elle ne pourra en aucune façon se détacher de la Couronne de Suède, ni entrer dans aucun traité ou négociation, sans notre consentement, & sans que la Couronne de Suède y soit comprise, de façon qu'elle ne reçoive aucun préjudice à l'occasion de cette alliance.

6°. Cette alliance & confédération ne préjudiciera point aux traités d'alliance, que la Ville peut avoir, particulièrement à ceux qu'elle a avec les autres Villes Hanseatiques: au contraire le Peuple & le Sénat de Stralsund engageront, s'il est possible, lesdites Villes à prendre part au présent traité, & à se liquer avec nous & la Couronne de Suède, pour la défense de la Mer Baltique.

7°. Le secours, envoyé de notre part dans la Ville, y sera logé honnêtement, & entretenu par ladite Ville, sans nulle charge pour nous, de même que ceux que nous pourrions y envoyer dans la suite pour la défense.

8°. Si ces secours ne suffisoient pas pour faire lever le siège, & que le Roi fût obligé de venir avec une armée, la Ville fournira à Sa Majesté tous les Vivres, dont elle pourra se passer, & ils seront payés comptant.

9°. Si la nécessité l'exige, les portes de la Ville nous seront ouvertes en tout tems, à nous & à nos troupes, bien entendu, que ce sera sans aucun risque pour la Ville.

10°. Dans le même cas de nécessité, nos Vaisseaux seront admis dans le

port, & pourront y hiverner. Les équipages en seront logés dans la Ville, & nourris en payant.

11°. Nous nous obligeons à ne point déroger aux Droits, Privilèges, Jurisdic-tions, & autres avantages, dont la Ville jouit de toute ancienneté, mais plutôt à l'y maintenir & conserver.

12°. En vertu de la confirmation de tous les anciens privilèges de la Ville, que nous renouvelons ici, nous promettons de la satisfaire sur tous ses griefs, dès que nous en aurons été dûment informé. Que s'il survenoit quelque différend entre nous & ladite Ville de Stralsund, nous promettons de n'avoir recours à aucune voie de fait; mais de les accommoder à l'amiable: même d'en passer par l'arbitrage de leurs Hautes-Puissances les Etats-Généraux des Provinces-Unies, & par celui des louables Villes Hanseatiques.

Enfin, au cas que quelques Puissances, Prince, ou République veuillent accéder au présent traité, on les y recevra sous la médiation, & le bon plaisir des deux parties; & le dit traité pourra être étendu, & reformé suivant qu'il sera jugé nécessaire.

Vus les articles ci-dessus, nous les avons ratifiés & confirmés, confirmons & ratifions par les présentes, tant en notre nom, qu'en celui de nos Successeurs à la Couronne de Suède: voulons qu'ils soient fidèlement observés. En foi de quoi, nous avons signé les présentes de notre main.

Wallenstein n'avoit peut-être pas senti jusqu'alors que la force ne fust pas toujours, pour venir à bout des grandes entreprises, & qu'il y faut mêler une politique sage & éclairée. Persuadé, que, tant que les Rois de Danne-mark & de Suède seroient unis, tous ses grands desseins de se rendre puissant sur Mer, & de porter la guerre en Suède, s'en iroient en fumée, résolu de faire tous ses efforts pour séparer la cause de ses deux Princes, & gagner le Roi de Dannemark, dont les forces maritimes étoient aussi respectables, que celle de terre l'étoient peu.

Conformément à ce nouveau plan, le Duc de Friedland fit sonder Christian, lui insinuant que, s'il vouloit faire une paix séparée, il obtiendrait de bonnes conditions. Il employa à cette négociation secrète le Comte de Schaumbourg, qui étoit à Coppenhague, depuis qu'il avoit été fait prisonnier par les Danois, au siège de Gluckstadt. Le Roi, qui ne demandoit pas mieux que de sauver ce qui lui restoit, & de rentrer en possession de ses Etats de terre ferme, conquis & occupés par les Impériaux, témoigna qu'il étoit prêt à traiter pour son particulier. Après cet éclaircissement on convint qu'on nommeroit de part & d'autre des Plénipotentiaires, & qu'on tiendrait un Congrès dans la Ville de Lubeck.

De la part des Impériaux le Baron de Diedrichstein, les Srs. de Grons-feld, de Rupa, de Wulmerode (1) furent nommés, & de celle du Roi de Dannemark, les Srs. de Friefe, d'Uhlfeld, l'Amiral Skeel, deux Rantzau, Levin, & le Secrétaire Günther. Les Impériaux n'y parurent d'abord que

(1) M. Harte y ajoute le Baron d'Aldrin-ger; mais il se trompe, & tout le reste de son récit sur ce sujet lui paroît à lui-même peu exact, s'il veut se donner la peine de lire l'Hist.

de Darvi par Holberg. p. 724. & les Ann. de Ferd. par le Comte de Kevenh. p. 666 & suiv. Mais peut-être cet Auteur a mis le B. d'Aldrin-ger pour le B. Diedrichstein.

comme Députés du Duc de Friedland, & du Général Comte de Tilly, dont ils exhibèrent les pleins-pouvoirs.

Les Danois se recrièrent sur cette nouveauté, disant qu'il étoit inouï, que des Ambassadeurs d'un Roi traitassent avec des Ministres de Généraux d'Armée. Les Impériaux repliquèrent, que Sa Majesté Impériale ratifieroit tout ce qui auroit été réglé par les Commissaires des deux Généraux. Mais, cette réponse ne satisfaisant pas les Danois, on disputa longuement & avec vivacité, les uns pour prouver qu'un traité fait avec de simples Commissaires, qui n'avoient des pleins-pouvoirs que de Lieutenans de leur Souverain, ne pouvoit être qu'illusoire & de nulle valeur; les autres, pour leur persuader que ces pleins-pouvoirs suffisoient, étant signés de ceux que Sa Majesté Impériale avoit revêtus de toute son autorité, & de la plénitude de sa puissance, pour faire la paix ou la guerre, suivant qu'ils le trouveroient bon pour le service de leur Maître. La vérité est que les Impériaux vouloient trop agir en vainqueurs, & que les Danois (1) ne se tenoient pas pour si absolument vaincus. Il se passa bien du tems, avant qu'on pût convenir de rien sur ce seul article. A la fin, les Commissaires Impériaux furent obligés de céder, & de faire venir des pleins-pouvoirs de l'Empereur. Mais à peine ce point étoit réglé, qu'il en survint un autre, non moins important. L'Empereur, ou plutôt Wallenstein, vouloit que l'on posât pour préliminaires, que le Roi de Dannemark ne prétendrait point que les Suédois fussent admis au Congrès, & abandonneroit entièrement les Ducs de Mecklenbourg (2) déjà proscrits, & mis au banc de l'Empire.

Il n'y eut pas de difficulté à l'égard des Suédois, Christian ne se soucioit guère de négliger l'article du Traité de Copenhague, où les deux Rois s'étoient engagés à ne faire, ni paix, ni trêve, qu'au su & avec le concours l'un de l'autre. Mais, par rapport aux Ducs de Mecklenbourg, le Roi de Dannemark sentoît tout le tort, qu'il alloit faire à sa réputation, s'il abandonnoit les deux Princes, qui n'avoient pris les armes qu'à son instigation, & sur les belles promesses qu'il leur avoit faites. Il rejetta d'abord la proposition qu'on lui en fit; mais il importoit trop à Wallenstein, que les Ducs de Mecklenbourg demeuraient à jamais dans l'obscurité, pour qu'il ne fit pas entendre au Roi de Dannemark, qu'il n'y auroit point de paix sans cette condition préliminaire: à quoi il ajouta que, s'il avoit cette complaisance pour lui, il étoit résolu de lui en témoigner sa reconnaissance, en lui offrant sa Fille unique pour le Prince Ulric son Fils, avec une dote que peu de Princesses en Europe pouvoient offrir.

Cette proposition (3) leva tous les scrupules du Roi de Dannemark. Il aimoit tendrement ce Prince Ulric son Fils, & le parti qu'on lui proposoit étoit alors sans contredit le plus riche de l'Europe, & auroit peut-être tenté un Roi plus opulent que Christian, mais non pas un Héros; & il n'est pas douteux que la démarche, qu'il fit en cette occasion, n'ait fait une tache inséparable à sa réputation, & terni la gloire des vertus Royales, qu'il avoit fait bril-

(1) *Lubera inter Cæsarem Danicæ Regem illi minus quam pro viâis se agnoscerent. Ep. de pace, per Legatos, longis & acerrimis contentions disceptatur, quem bi plus quam victores,* Rerum Germanicæ.

(2) Albert & Adolphe.

(3) Mss. de M. A.

ler en d'autres rencontres. Il ne fit pas mieux à l'égard de l'infortuné Roi de Bohême; quoiqu'il eût publié & protesté, qu'il ne prenoit les armes qu'en faveur de ce Prince si maltraité, si persécuté; il ne fut pas même fait mention de lui dans le traité, & par un article, ce même Roi de Dannemark reconnoissoit le Duc de Bavière pour Electeur de l'Empire.

Tous ces points préliminaires étant réglés, on commença à traiter le fond de la négociation. D'abord les Impériaux demandèrent, que le Roi de Dannemark renonçât, pour lui & ses Successeurs, aux Duchés de Holstein & de Schleswig, & au Jutland, qu'il ne se mêlât, ni directement, ni indirectement des affaires de l'Allemagne, & qu'il fournit, en payant, les Vaisseaux dont Sa Majesté Impériale auroit besoin, pour envoyer par Mer à ses Alliés les secours qu'elle jugeroit à propos.

Les Danois firent des demandes tout aussi exorbitantes, & ensuite les uns & les autres se relâchèrent, & se rapprochèrent, comme c'est la coutume dans des sortes d'occasions. Enfin, le traité fut conclu le 12, de Mai, de l'an 1629. Nous nous contenterons d'en rapporter les principaux articles (1). L'Empereur rend au Roi de Dannemark la Ville & la Préfecture de Wenssuel, le Jutland, le Schleswig, le Holstein, le Pays de Stormarn & de Ditmarsen, avec tous leurs Droits, Jurisdictions, Regales, Châteaux & Baillages, sur le même pied, & de la même manière que ledit Roi les avoit possédés avant la guerre. De son côté, le Roi de Dannemark promet & s'engage à ne plus s'immiscer dans les affaires de l'Empire, & à ne fournir aucun secours de troupes ou d'argent aux ennemis de l'Empereur &c.

Le Roi de Suède n'eut pas plutôt été informé du Congrès, qui se tenoit à Lubeck, qu'il nomma des Ambassadeurs pour y assister en son nom, & y faire de sa part diverses propositions touchant la Ville de Stralsund, & l'affaire des Ducs de Mecklenbourg, dont il vouloit demander le rétablissement, esperant que l'Empereur leur pardonneroit à sa considération. Mais le Duc de Friedland n'avoit garde de permettre, qu'on admît les Ambassadeurs d'un Prince, qui demandoit le rétablissement de ceux, dont lui Wallenstein avoit envahi le patrimoine. D'ailleurs, il étoit piqué contre Gustave, qui lui avoit fait manquer une entreprise, qu'il avoit eue extrêmement à cœur. Il est probable qu'il auroit pris Stralsund, si le Roi de Suède n'eût pris sur lui de secourir cette place, & de la pourvoir de troupes & de munitions de guerre. Il n'en faisoit pas tant pour irriter l'humeur fière & hautaine de Wallenstein; & il avoit inspiré tous ses sentimens de haine, & de vengeance contre Gustave à l'Empereur & à ses Ministres, qui d'ailleurs s'imaginoient qu'après avoir lié les mains au Roi de Dannemark, ils n'avoient plus rien à craindre de qui que ce fût.

La résolution fut donc prise de refuser hautement l'admission des Ministres de Suède, & de les faire insulter par des Officiers déguisés, qu'on feroit entrer dans Lubeck, au cas que les Ambassadeurs Suédois ne voulassent pas acquiescer de bonne grace à ce refus. Ces Ambassadeurs étoient le Baron de Sparr, un Oxenstierna parent du Chancelier, & Salvius Secrétaire des affaires étrangères. Ces Messieurs avant que d'arriver, envoyèrent Jean de Léhau-

(1) Ceux qui le voudront voir au long n'ont qu'à consulter les Ann. de Ferdinand. p. 676. & *juiv.*

sen Secrétaire du Roi, pour demander de leur part qu'ils fussent admis au Congrès, pour y exécuter la Commission, dont le Roi leur Maître les avoit chargés. Ils lui donnèrent des lettres pour les Commissaires Impériaux, auxquels ils exposoient le dessein qui les amenoit, & les prioient de leur envoyer les passeports dont ils avoient besoin.

Léhaufen s'adressa au Secrétaire de ces Messieurs, qui refusa de recevoir les lettres des Ministres Suédois, quoique Léhaufen l'en priât instamment & à diverses reprises, ce qui obligea Léhaufen à se glisser dans la Salle d'Assemblée, & s'adressant à un page, il le pria de lui montrer le Cabinet, où les Commissaires tenoient Conseil, avant que d'entrer dans la Salle des Conférences. Le page le plaça à la porte de ce Cabinet, & le Suédois demanda à être introduit dans le Cabinet, résolu de délivrer les lettres dont il étoit chargé, de manière qu'on ne pût les refuser : mais les Commissaires défendirent qu'on le laissât entrer, & il crut même entendre dire à l'un d'eux, qu'il falloit lui faire donner cent coups de bâton ; mais il ne put comprendre s'il parloit de lui ou du page, qui l'avoit conduit à la porte du Cabinet. Quoiqu'il en soit, Léhaufen retourna vers les Ambassadeurs Suédois, & leur fit rapport de la réception qu'on lui avoit faite. Ceux-ci trouvèrent le cas si grave, qu'ils envoyèrent le Secrétaire au Roi, pour qu'il lui fit de sa propre bouche le récit exact de ce qui lui étoit arrivé. Gustave étoit alors en Suède. Léhaufen le trouva à Nyköping, & lui ayant fait le récit tout simple de son aventure : le Roi lui dit, qu'il ne falloit pas se rebuter ; qu'il lui ordonnoit de retourner à Lubeck, & de faire en sorte de remettre les lettres au Baron de Diedrichstein, Chef des Commissaires Impériaux. Léhaufen de retour à Lubeck, tâcha de pouvoir s'introduire chez le Baron ; mais n'ayant pu en venir à bout, il l'attendit dans la rue un jour qu'il alloit à la chasse, & voulut lui présenter ses dépêches ; mais Diedrichstein lui dit, qu'il ne lui étoit pas permis de les recevoir, que de l'avis & en présence de ses Collègues ; qu'il lui conseilloit de se présenter dans le Cabinet où se tenoit le Conseil, lorsque les Commissaires feroient Assemblés. Ce que Léhaufen ayant exécuté à diverses reprises, sans pouvoir être, ni écouté, ni introduit, il prit enfin le parti de s'introduire lui-même, accompagné d'un Notaire & de deux Bourgeois de Lubeck, pour servir de témoins.

Là, le Secrétaire Suédois somma encore les Commissaires de recevoir les lettres, dont il étoit chargé, ce qu'ayant encore rejeté, il leur demanda acte de leur refus : ce qu'on n'eut garde de lui accorder. Alors Léhaufen jeta sur la table un acte dressé par le Notaire, & signé des deux témoins, certifiant que ledit Léhaufen avoit demandé avec instances, qu'on lût les lettres des Ambassadeurs de Suède, & qu'on avoit refusé absolument de les recevoir (1). Les Commissaires firent de grandes menaces au Notaire & aux témoins. Pour Léhaufen, il se retira promptement à Scrafsfond, où probablement les Ambassadeurs l'attendoient.

Un Auteur fameux (2) prétend, qu'il fut fait défense de la part de l'Empereur aux Ambassadeurs Suédois de paroître à Lubeck, ou même en quelque autre lieu de l'Allemagne, sur peine de la vie.

(1) Voy. Ogier. p. 237.

(2) Wicquefort. P. I. p. 219.

Un procédé si fier & si violent indigna justement Gustave-Adolphe, naturellement facile à s'enflammer ; mais trop sage pour faire éclater à contretems son indignation. Il se plaignit avec force, mais modestement, en attendant que le tems eût mûri les choses au point qu'il faloit pour l'éclat de sa vengeance. Quant à l'Empereur, il parut peu se mettre en peine du courroux du Monarque Suédois. Il comptoit lui donner tant d'affaires en Pologne, qu'il n'auroit pas le loisir de s'ingérer dans celles d'Allemagne. D'ailleurs le Duc de Friedland, dont les avis étoient alors des règles pour la Cour de Vienne, ne craignoit rien tant que la fin de la guerre, qu'il prévoyoit devoir être la fin de son crédit prodigieux ; & il étoit bien aisé d'avoir trouvé l'occasion d'insulter le Roi de Suède, d'une manière si sanglante, pour l'engager à faire la guerre à l'Empereur, dont il appréhendoit la trop grande prospérité, sentant bien que n'ayant plus d'ennemi, il n'auroit plus besoin, ni de ses troupes, ni de son épée ; au lieu qu'en lui suscitant de nouveaux embarras, il le mettoit hors d'état de se passer de ses services, & se mettoit lui-même au-dessus de ses ennemis, dont le nombre n'étoit pas petit, & parmi lesquels il y en avoit de très puissans, comme nous le ferons voir en son lieu. Tout cela n'empêche pas, comme le remarque l'Auteur Poli de l'Histoire du Traité de Westphalie, que les Ministres Impériaux ne firent en cette occasion une faute irréparable, en refusant d'admettre les Ambassadeurs du Roi de Suède. Rien n'eût été plus aisé, ajoute-t-il, que d'assoupir dans leur naissance les différends, qui commençoient à éclater entre Gustave & Ferdinand. C'étoit-là un moment décisif, pour le repos de l'Allemagne, & de toute l'Europe. Mais rarement la prudence humaine connoît-elle l'importance de ces précieux momens. L'Empereur méprisoit un ennemi, qui lui paroissoit trop foible & trop éloigné, pour oser lui déclarer la guerre, & on ne prévoyoit pas qu'il dût en coûter un déluge de sang, pour expier ce mépris.

Il y avoit long-tems que Ferdinand travailloit à anéantir les Protestans en Allemagne ; mais jusqu'ici, il avoit gardé quelques mesures, & s'étoit enveloppé dans le prétexte d'extirper les restes des Rebelles en Bohême, & des Partisans du Palatin. Mais la paix qu'il venoit de conclure avec le Roi de Danemark, les embarras qu'il suscitoit au Roi de Suède, la connivence du Ministère d'Angleterre, & le peu d'apparence qu'aucune Puissance Catholique, voulût hazarder de soutenir un parti odieux à la Cour de Rome, & à tout le Clergé, tout lui persuada, qu'il étoit tems de porter le dernier coup à ceux de ce parti, bien assuré qu'après cela, il n'y auroit plus personne en Allemagne, qui osât le rappeler lui & ses Successeurs au dispositif des Loix, & leur en prescrire de nouvelles ; car il ne se feroit pas moins que de rendre l'Empire Héritaire dans sa Maison, & de changer la forme du Gouvernement en Allemagne. Il commença à faire éclater son dessein par un Edit, qui ordonnoit à tous ceux de la Religion Protestante de vuider ses Etats dans un certain espace de tems, si mieux n'aimoient se faire Catholiques-Romains, menaçant des plus grièves peines ceux qui, au bout du terme prescrit, se trouveroient dans le cas de désobéissance. Cet Edit jeta le trouble & le désespoir dans les Provinces de Bohême, de Styrie, d'Autriche, de Moravie, & de Hongrie,

dont une partie des Habitans étoient Protestans, & occasionna des soulèvements, qui coûtèrent la vie à une infinité de malheureux ; tant il est vrai, que les Princes ambitieux se jouent du sang & de la vie des hommes, dont le plus méchant s'est souvent beaucoup moins qu'eux. Mais ce n'étoit que le prélude d'un autre Edit, qui suivit bientôt après, & qui intéressoit toute l'Allemagne. Ferdinand o'a, de son autorité privée, ordonner à tous les Etats d'Allemagne, qui, dans les révolutions précédentes, s'étoient emparés des biens d'Eglise, de les restituer sans délai, & de remettre entre les mains des Commissaires, qui seroient nommés par lui, tous les Archevêchés, Evêchés, Abbâies, Prélatûres &c. Par cette démarche l'Empereur violoit les loix les plus sacrées de l'Empire, la Convention de Passau, & le recès de la Diète d'Augsbourg, qui ont réglé en Allemagne l'état de la Religion, & assuré la tranquillité publique à cet égard ; mais Ferdinand aveuglé par ses prospérités, ne se faisoit pas une affaire de violer une loi de plus. Il alloit à son but, qui étoit de réduire toute l'Allemagne en Province Héritaire de sa Maison, & il ne croyoit pas que, dans l'état où étoient les choses, un projet aussi important pût être exécuté avec plus de facilité. En effet, à la vue de cet Edit, & au récit des maux que les Soldats Impériaux faisoient souffrir partout où ils étoient, quelques Etats Protestans, effrayés de la puissance de Ferdinand, se hâtèrent d'obéir à son Edit, espérant que cette promptitude les feroit épargner, dans les marches & les quartiers d'hiver. Mais le plus grand nombre rejeta l'Edit de restitution, & soutint que l'Empereur n'avoit pas le droit de statuer une Loi publique, sans le concours de tout le Corps Germanique ; que l'Edit de restitution étoit une Loi publique, puisqu'il obligeoit les Principaux Membres de l'Empire, & le plus grand nombre des Etats. Plusieurs Etats Catholiques blâmèrent cette démarche violente de l'Empereur, & la regardèrent comme le dernier pas vers la tyrannie. L'Electeur de Bavière vit avec chagrin, que la ruine entière des Etats Protestans, entraînoit nécessairement celle des Catholiques ; & que ceux-ci n'auroient que la faible consolation d'être les derniers écrasés. Dès-lors ce Prince rechercha l'appui de la France. Comme c'étoit un génie supérieur il prévint, ou que les Protestans, appuyés des secours des Etrangers de leur Religion, ébranleroient le Trône de Ferdinand, & renverseroient ce pouvoir énorme, dont le poids opprimoit toute l'Allemagne, ou que Ferdinand heureux jusqu'à la fin extermineroit les Protestans, & aboliroit toutes les Loix qui assuroient leur Etat ; or, dans l'un & l'autre cas, il lui convenoit de s'appuyer d'une Puissance, également intéressée à maintenir le système de l'Empire, soit que Ferdinand triomphât des Protestans, soit que ceux-ci anéantissent les projets de ce fier Empereur, pour y substituer les leurs.

Cependant l'Edit de restitution fit un éclat épouvantable dans toute l'Europe, & malgré le pinçant de l'Electeur de Saxe, pour les intérêts de la Maison d'Autriche, il sentit qu'il n'étoit pas moins intéressé, que tous les autres Protestans, à en poursuivre la révocation. Il se joignit pour cet effet avec l'Electeur de Brandebourg, & les autres Etats de la même Religion ; mais ni leurs prières, ni leurs remontrances ne pûrent ébranler la résolution de l'Empereur. Il déclara à l'Electeur de Saxe, que tout ce qu'il pouvoit faire à sa considération,

sûdération, c'étoit de l'excepter de la loi imposée à tous ses Co-Etats. Cette faveur ne calma point ses craintes, quoiqu'elle l'empêcha de prendre d'abord aucunes mesures vigoureuses; ce fut alors que les instances des Etats opprimés furent redoublées auprès du Roi de Suède, pour l'engager de venir à leur secours, de sauver la Religion & la liberté attaquées d'une manière si visible.

Nous avons remarqué ailleurs, que Gustave-Adolphe avoit été sollicité dès 1614. à s'unir avec les Princes Protestans d'Allemagne, pour le maintien de leur Religion, & que Guillaume Landgrave de Hesse lui avoit envoyé le Sr. Zobel, pour ménager cette affaire; furquoi le Roi envoya Balthazar-Niemand son Chambellan, pour assurer les Princes qu'il accédroit à leur union, & viendrait à leur secours, dès qu'il seroit débarassé des guerres, où il se trouvoit engagé. On voit par-là combien est mal fondée l'opinion de ceux qui croient (1), que l'Edit de restitution fut l'époque, où les Etats Protestans appellèrent Gustave à leur secours. Les Principaux Etats de l'Union-Protestante lui écrivirent en même tems que le Landgrave de Hesse lui envoya Zobel. Leur Lettre est datée de Heilbron du 25. Septembre 1614.

Les mêmes Etats-Protestans lui écrivirent du même lieu, & pour le même sujet le 24. de Juin 1619.

L'année suivante, ils firent les mêmes instances. Leur Lettre étant datée du 20. Janvier à Ulm.

Le 17. Février 1621. ils en écrivirent une quatrième de Heilbron.

Il y en a une autre datée de Stœlz du 22. Août de l'an 1620. Toutes ces lettres, & beaucoup d'autres de la même espece, sont encore conservées en original dans les Archives de Stockholm. Elles sont signées de la propre main des Princes, & des Représentans des Villes Impériales.

Tout ce qu'il y avoit de Puissances en Europe, un peu éclairées sur les vues de l'Empereur, furent émuës de l'Edit qu'il venoit de publier. Elles sentaient qu'il faloit secourir le Corps Germanique, pour n'être pas écrasé sous le poids de sa chute.

La France attachée à détruire les Huguenots, pour établir l'autorité du Roi, n'avoit garde de s'endormir sur ce qui se passoit en Allemagne, prête à entrer en guerre avec l'Empereur & l'Espagne en Italie, pour les affaires de la Waltenine & la succession de Mantoue, il lui convenoit d'abattre les Réformés qu'elle avoit dans son sein, & de secourir les Calvinistes de Hollande & les Luthériens d'Allemagne. Mais comment allier une conduite en apparence si contradictoire; comment empêcher les cris, les reproches, les libelles des Partisans d'Autriche, les accusations des Moines, les décisions des Casuistes si fatales aux deux derniers prédécesseurs de Louis XIII? Comment un Premier Ministre, Prêtre & Cardinal osera-t-il s'allier avec des hérétiques, les soutenir contre un Prince si cher aux Jésuites, & encourir le reproche d'être fauteur d'hérésies? Un autre que le Cardinal de Richelieu ne se seroit peut-être pas si bien démêlé de ces embarras. Pour lui, il commença par em-

(1) Tel est le sentiment du Dr. Harte & du Sr. Kochler Prof. de Goettingen, homme d'esprit, qui prononce sans approfondir. M. Ar-

kenholtz rapporte dans ses Mém. Mss. des pièces, qui prouvent invinciblement combien le sentiment de ces Mss. est insoutenable.

ployer les armes temporelles pour réduire les Calvinistes du Royaume, ensuite il composa des livres de controverse, pour défendre la doctrine de l'Eglise Romaine, & combattre celle des Calvinistes. Quand il crut avoir assez convaincu le public de la pureté de ses sentimens en matière de foi; il attaqua le prétendu zèle de Religion dont Ferdinand II. couvroit ses attentats, & fit voir que tout ce zèle n'étoit que de la poudre, qu'on jetoit aux yeux du peuple, pour justifier l'ambition la plus démesurée & les injustices les plus criantes. Les Ecrivains qu'il avoit à ses gages développoient fort au long toutes ses idées: ils alléguoient pour preuve, que le même Ferdinand, qui pressoit la restitution des biens Ecclesiastiques en Allemagne avec tant de violence, n'avoit pas même songé à demander rien de semblable au Roi de Dannemark, quoiqu'il l'eût réduit à se soumettre à tout: que non seulement on n'avoit pas prétendu qu'il restituât les Evêchés usurpés dans son pays par ses Prédécesseurs, ni les biens des Monastères; mais, qu'on avoit même eu la complaisance de laisser à son Fils l'Evêché de Brême. Voilà, si je ne me trompe, la clé de la conduite du Cardinal de Richelieu, que les Ministres de l'Electeur Palatin représentent dans leurs dépêches, tantôt comme trop dévoué à la Cour de Rome, tantôt comme appréhendant la trop grande Puissance de l'Empereur Ferdinand.

Le préjugé, que la Maison d'Autriche étoit le plus ferme appui de la Religion Catholique, étoit encore trop enraciné, pour que le Cardinal osât envoyer une armée en Allemagne à l'appui des Protestans. Il n'y auroit pas eu de sûreté, ni pour lui, ni pour son maître, & leur personne auroit été exposée à la fureur du premier fanatique. On sait que, malgré toutes ses précautions, il n'en fut pas moins en butte aux libelles les plus violens, où l'on ne lui épargnoit pas les reproches de fauteur d'hérétiques, d'allié des Luthériens, & d'ennemi des Catholiques. Il ne lui convenoit donc pas d'agir ouvertement; mais il pouvoit sous main exciter & seconder le Roi de Suède.

Il n'est pas vrai, comme l'ont prétendu beaucoup d'Ecrivains François, que le Cardinal eût déterminé Gustave à venir au secours de l'Allemagne. Ce Prince y étoit assez porté de lui-même, & ne manquoit pas d'autres sollicitations bien antérieures à celles de la France. Il est même certain qu'il balançoit plus d'une année à accepter les subsides de France, quelque besoin qu'il en eût d'ailleurs; & que le Sénat de Suède, dont il demanda les avis sur ce sujet, fut au'il long-tems à prononcer cette question, soit qu'il se défist du Cardinal dans une guerre, où il s'agissoit du salut des Protestans, soit qu'il craignît que la France ne voulût s'autoriser de cette dépense, pour partager les avantages que pourroient avoir les armes Suédoises. La vérité est qu'il eût préféré les subsides & l'alliance d'Angleterre; mais, enfin convaincu qu'il n'y avoit rien à attendre de cette Puissance, il s'engagea avec la France.

Les Ecrivains Suédois, qui se récrient tant sur la part que les François prétendent avoir eue aux progrès de Gustave, en feroient peut-être autant à leur place. Il est trop beau, trop glorieux d'avoir été allié de ce grand Roi, pour ne pas être tenté de déformer à son avantage quelques rayons de sa gloire. Toutes les victoires de Gustave-Adolphe sont à lui; c'est le fruit de sa valeur & de sa prudence & non d'un avantage hazard; mais on ne peut nier

que, sans l'appui de la France, peut-être aucun Etat Protestant d'Allemagne n'auroit osé se déclarer; & qu'après la mort de ce grand Roi, si la France avoit abandonné la Suède, celle-ci n'auroit peut-être pas donné la loi à Osnabruck, ni retiré tous les avantages qu'elle retira par le traité de pacification générale, surtout si l'on considère les suites qu'auroit pu avoir la déroute de Nördlingen. Il me paroît donc que, tout préjugé à part, on ne peut s'empêcher d'admirer le génie & le courage du Cardinal de Richelieu, d'avoir bravé les préjugés & contribué, quoiqu'indirectement, au renversement de la tyrannie, au salut de l'Empire, & peut-être à la liberté de l'Europe. Les mêmes Ecrivains conviennent assez généralement de ces chefs; mais ils reprochent à la France d'avoir agi par des motifs d'intérêt. Ce reproche est trop ridicule, & ne mérite pas de réponse. Ils veulent encore que Gustave-Adolphe n'ait eu d'autre but, que de protéger & de défendre la Religion qu'il professoit. Comme Gustave étoit homme & de plus Roi, il n'est pas douteux que des vues temporelles ne soient entrées pour quelque chose dans la résolution, qu'il prit de tourner ses armes contre l'Empereur. Le désir de la Gloire, l'intérêt de sa Couronne, la défense de son Royaume menacé depuis si long-temps d'une invasion, surtout depuis que Wallenstein étoit maître de quelque Porte sur la mer Baltique; tout cela sans doute, s'est joint aux sentimens de Religion, qui étoient le ressort principal de sa grande âme.

Je laisse au lecteur à juger si ces raisons sont de quelque poids. Il me suffira de remarquer ici, que l'Edit de restitution parut faire une si vive impression sur le Cardinal de Richelieu, qu'il envoya ordre au Baron de Charncé, Ambassadeur de France à Coppenhague, de passer en Prusse, & de travailler à procurer à quelque prix que ce fût une paix solide, ou du moins une longue trêve entre Sigismond & Gustave, afin que celui-ci pût passer en Allemagne.

Wallenstein étoit au comble de ses vœux. Il avoit craint que, tout étant soumis ou épouvanté en Allemagne, la guerre n'y finît faute de combattans; mais le nouvel Edit de l'Empereur ne lui laissoit aucun doute, que la guerre ne se rallumât plus fort que jamais. Il savoit, qu'il n'y avoit pas un Etat Protestant dans tout l'Empire, qui ne fût dans le cas de s'être approprié des biens d'Eglise, de sorte que ceux mêmes, qui s'étoient tenus tranquilles durant les troubles précédens, ne pouvoient se dispenser d'entrer dans ceux qui se présentoient, & qui étoient près d'éclater. De son côté, il faisoit tout ce qui étoit le plus propre à attiser le feu; lâchant la bride à ses Soldats, dispersés en quartiers d'hiver dans les Marches de Brandebourg, & dans la Basse-Saxe; levans des contributions énormes.

Dès l'année précédente, il avoit exigé que la Ville de Magdebourg levât à ses fraix (1) un Régiment, pour le service de l'Empereur, ou qu'elle payât incessamment cinquante mille écus de contribution. La Ville ne s'étant pas pressée de satisfaire à cette demande, le Duc de Friedland fit avancer deux Régimens de Croates, pour faire le dégât autour de Magdebourg, & interrompre son commerce.

(1) Kevenh. Ann. Ferd. p. 771.

Les Bourgeois irrités firent une sortie, maltraitèrent les Croates, & se faisaient de sept barques chargées de grains, qui remontoient l'Elbe pour les troupes Impériales.

Cet acte d'hostilité irrita Wallenstein déjà mal disposé pour la Ville, qui n'avoit témoigné aucune joie de son voisinage, lorsqu'il étoit venu prendre possession de son Duché de Mecklenbourg. Il jura qu'il se vengerait. Le Magistrat informé de ses menaces, écrivit une lettre fort fournie à l'Empereur, dans laquelle il protestoit n'avoir eu aucune part à la faisie des grains, ni à la sortie faite sur les Croates. Mais le Duc de Friedland leur répondit, qu'ils se trompoient fort, s'ils croyoient en être quittes pour un désaveu; que, quand même ils appaiseroient l'Empereur, il ne se tiendrait pas, lui, pour satisfait, & qu'il lui faloit de l'argent, & non pas des paroles.

Cependant la guerre se faisoit en Prusse avec une vivacité extraordinaire, & malgré la rigueur de l'Hiver, si incommode dans ces contrées, où la neige & la glace couvrent la terre près de six mois de l'année. Dès le commencement de celle-ci 1629. les Suédois se remirent en mouvement sous les ordres du brave Herman Wrangel, pour tâcher de surprendre leurs ennemis; mais les Polonois, presque aussi accoutumés au froid, & endurcis aux fatigues, se tenoient sur leurs gardes. Enfin le 11 de Février, on se rencontra de part & d'autre près du Village Gorznof (1) & on en vint aux mains. Le choc fut rude, & la perte des Polonois si considérable, qu'ils abandonnèrent beaucoup de terrain & laissèrent la Ville de Thorn fort exposée. En effet les Suédois marchèrent contre cette place, & en emportèrent d'abord les Fauxbourgs sans beaucoup de difficulté; mais la tentative qu'ils firent sur la Ville ne leur réussit pas, & ils furent obligés de se retirer.

L'échec que l'armée Polonoise venoit de souffrir, renouvella le dégoût que la Nation avoit eu pour cette guerre, où elle perdoit toujours, & ne pouvoit même espérer de rien gagner. La Pologne, disoient-ils, a perdu toute la Livonie & presque toute la Prusse, pour rétablir son Roi sur le Trône de Suède; mais qu'importe aux Polonois, que Pierre ou Jean soit Roi de Suède? Le Nonce nous a dit que c'étoit pour la Religion: nous l'avons cru, & nous avons combattu sans succès. Faut-il donc que nous ruinions la Religion en Pologne, pour vouloir si inutilement la rétablir en Suède? L'Empereur & l'Espagne nous promettent depuis dix ans de puissans secours d'hommes, de flottes, & d'argent; cependant rien ne paroît; & nous nous épuisons pour une querelle, où nous n'avons que faire, & dont nous ne pouvons manquer d'être la victime. Il faut avouer que ce raisonnement étoit de bon sens, & qu'il eût été à souhaiter pour la Pologne, qu'elle eût pensé ainsi long-temps auparavant, & durant tout le cours de cette guerre, la paix n'auroit pas été si long-temps différée, & l'on auroit épargné bien des maux à l'Allemagne.

Gustave-Adolphe n'étoit pas en Prusse lors de l'échec, que les Polonois souffrirent à Gorznof; il étoit occupé dans son Royaume à prendre des arrangements, pour finir enfin la guerre avec la Pologne, en redoublant d'efforts &

(1) Zerneck: Bekriegtes Thorn. C. I. & te action. Mss. de M. Ark. où le Village est Lengnich. p. 223. M. H. ne parle point de cet. nommé Gorzno.

de vigueur durant cette Campagne qui s'ouvroit de si bonne heure, & d'une manière qui donnoit les meilleures esperances.

D'un autre côté Sigismond se consolait de ce mauvais prélude par les avis certains qu'il avoit reçus, qu'un Corps de troupes Impériales, détaché de l'armée du Duc de Friedland, étoit prêt à partir pour venir à son secours. Cela n'empêcha pas, que, cédant aux instances des Ambassadeurs de Brandebourg, & des Etats-Généraux, il ne consentit à un armistice de quelques semaines, pour traiter de la paix, mais c'étoit plutôt pour gagner du tems, & tenir les Suédois dans l'inaction, en attendant l'arrivée du secours, que par un sincère désir de conclure la paix. On ne laissa pas d'entrer en conférence; mais dès la première; il fut aisé de juger qu'on ne concluroit rien. Le Chancelier Oxenstierna trouva d'abord un vice essentiel dans les pleins-pouvoirs des Polonois, en ce qu'on n'y donnoit point à Gustave-Adolphe le titre de Roi de Suède. Cette difficulté arrêta tout: à la fin les Polonois cédant aux instances des médiateurs, consentirent de donner à Gustave le titre de Roi de Suède, en réservant les droits de leur Maître. A peine cette difficulté étoit applanie que le Chancelier de Suède, l'homme de son siècle le plus précautionné & le plus pointilleux; voulut qu'on inferât encore dans les pleins-pouvoirs l'épithète de *Très Puissant*, qu'on ne donnoit alors qu'à l'Empereur. On eut beaucoup cherché des biais pour parer à ce nouvel incident. Oxenstierna ne voulut point se relâcher, ni les Polonois céder sur un point dans le fond si peu important. De manière que les conférences firent rompues; mais le Roi de Pologne ne s'en soucioit guère; les Impériaux au nombre de sept mille Fantassins (1) & deux mille Cavaliers, s'avançoient à grands pas vers la Prusse avec une bonne Artillerie. Ce Corps étoit commandé par le même Arnimb, qui avoit fait le siège de Stralsund. On prétend que Wallenstein ayant résolu de confier ce commandement à Arnimb, le lui annonça en ces termes.

„ Arnimb, je vous ai choisi pour m'aller chasser ce Roi de neige de la Prusse;
 „ partez, & si Vous ne réussissez pas, dites lui de ma part, que j'irai bientôt l'en chasser moi-même.

Tout est croyable de la part d'un homme aussi vain que Wallenstein; mais s'il est vrai qu'il se soit exprimé d'une manière si singulière, il eut lieu de se convaincre dans la suite, qu'il étoit plus aisé de donner ordre de chasser le Roi de Suède, qu'il ne l'étoit de l'exécuter. Cependant le Roi de Suède arrive en Prusse par mer, tandis qu'Arnimb y arrive par terre. Celui-ci joignit près de Gaudentz l'armée Polonoise commandée par Koniecpolski, & le Roi de Suède vint poster à Quidzin, avec cinq mille chevaux & huit mille hommes de pied. On étoit alors dans le milieu de Juin; & quoique les forces réunies des Impériaux & des Polonois fussent de beaucoup supérieures à celles du Roi de Suède, ce grand Prince n'en chercha pas moins l'occasion d'en venir aux mains avec eux, & de décider par une Bataille, qui de lui ou du Roi de Pologne donneroit la loi à l'autre.

Cependant il envoya un de ses Chambellans à Wallenstein pour se plaindre.

(1) Le Comte de Kœvenhaller dans ses *Annales* de Ferd. fait monter ce corps à quinze mil le hommes; mais c'est apparemment une faute d'impression. Voy. *Ann. Ferd.* au h. 2. p. 86.

que, sans qu'il eût rien fait contre Sa Majesté Impériale, on envoyât un corps de ses troupes contre lui. Wallenstein répondit froidement à l'Envoyé; *l'Empereur a trop de troupes, il faut bien qu'il en donne à ses amis.* On peut croire que cette réponse, jointe à tant d'autres griefs, acheva d'aigrir l'esprit du Roi de Suède, & ne fit que l'animer à chercher l'occasion de combattre.

Les deux Généraux alliés avoient ordre de ne point éviter la Bataille, s'ils voyoient quelque apparence de pouvoir tirer quelque avantage de leur supériorité: c'est pourquoi, ils cherchoient les plaines ouvertes; & comme les environs de Gaudents sont fourrés de bois & de hauteurs, ils résolurent de décamper & d'aller chercher un terrain plus uni & plus ouvert.

Gustave, qui fût averti de leur dessein, ordonna au Rheingrave de se porter à une défilé près de Stum, par où il faisoit que les ennemis passassent, & de s'en emparer. Il lui donna pour cet effet un Régiment de Dragons & un de Cuirassiers, afin que marchant avec plus de vitesse il pût prévenir l'ennemi; avec cette observation néanmoins que, si celui-ci s'étoit déjà emparé du défilé, il eût à attendre le renfort qu'il lui ameneroit en personne, sans s'engager dans aucun combat ou escarmouche avant son arrivée.

Konieczpolski (1) connoissoit trop bien l'importance de ce passage, pour ne pas s'en assurer. Il marcha toute une nuit, & profitant de la vitesse des chevaux Polonois, arriva avant les Suédois avec un bon corps de Croates & de Cavalerie légère. Aussitôt il fit travailler à des retranchemens pour couvrir son Infanterie, & envoya sa Cavalerie en avant.

Le Rheingrave, arrivant dans ce moment, comprit que l'ennemi étoit maître du défilé, & comme il étoit jeune & plein de feu, il oublia à la vue de cette Cavalerie Polonoise, les ordres du Roi, & courut la charger. Ceux-ci avoient caché la moitié de leur monde dans un bois. Ils plièrent d'abord pour attirer le Rheingrave. Celui-ci, continuant à les pousser, se vit tout à coup pris à dos & en flanc.

Deux cens Suédois furent taillés en pièces; le reste se fit jour à travers les ennemis & se retira en bon ordre sans que les Polonois osassent les poursuivre, se contentant de leur avantage & de cinq Drapeaux pris sur les Suédois, lesquels ils présentèrent à leur Général. Dans ce moment même le Roi arriva avec le reste de l'armée. Il vit que les ennemis travailloient à jeter un pont sur le Nogat, pour passer dans le grand Werder. Il les chargea sans balancer. Le choc fut très rude. Le Roi, se laissant emporter à son courage, se trouva au milieu de la mêlée. Là un Dragon Polonois le saisit par le baudrier. Le Roi, dans cette extrémité prit le parti de se débarrasser de son baudrier, & le fit passer par dessus sa tête, mais il ne put faire ce mouvement, sans que son Chapeau (2) tombât, qui fut perdu dans la mêlée. Il ne resta entre les

(1) Nous suivons ici le récit de Lengnich. Permis à M. le Dr. Harte de copier mot pour mot l'ennuyeux & fade Roman des prétendus Mémoires de Sirot.

(2) Au sujet de ce Chapeau, je ne puis m'empêcher ici de rapporter ce qu'en dit le Sr. Claude de Lottouf Baron de Sirot, dans

ses fameux mémoires imprimés à Paris en 1797, 1683. T. I. p. 126. *« Il fut, » Le Roi, dit-il, » n'ayant donné un coup de Carabine dans » l'épaule droite, je pris un de mes Pistolets, » dont je lui brûlai les cheveux, & le branle- » ment de tête qu'il fit au passage de cette bal- » le, fit tomber son Chapeau par terre... »*

moins du Polonois que le boudier, qui n'avoit rien de remarquable. A peine ce Héros étoit échappé de ce péril, qu'il tomba dans un autre. Un second Polonois le saisit par le bras, lorsqu'Eric Soop brave Soldat Suédois survint (1) & reconnoissant son Maître, il fondit sur le Polonois le Pistolet à la main, lui cassa la cervelle, & sauva ainsi la vie, ou du moins la liberté à son Roi, & rendit à coup sûr le plus grand service à sa Patrie, comme le plus mauvais à l'Empereur.

Pendant que Soop faisoit une si belle action, le Colonel Kaltenhoff, à la tête de deux Compagnies de Cavalerie Finkandoife, chargea un gros de Cuirassiers de l'Empereur & le mit en fuite. Tous les corps de l'armée de Gustave combattirent avec la plus grande valeur, sans s'étonner du grand nombre des ennemis. Les marques de leur victoire furent dix-sept Drapeaux & cinq Etendards. Les ennemis ne laissèrent pas de s'attribuer l'avantage sur ce que le Roi de Suède avoit failli à être pris, qu'on avoit entre les mains son Chapeau & son Boudier; ajoutant, comme à l'ordinaire, que les Suédois avoient perdu plus de monde qu'eux. Les Historiens Polonois parlent aussi sur le même ton. Mais les suites prouvèrent mieux que tous ces vains discours de quel côté fut l'avantage.

Il faut avouer néanmoins que les Impériaux & les Polonois ne se reti-

quel mon valet de chambre ramassa & me donna après le combat Deux Capitaines Suédois prisonniers me voyant porter le Chapeau du Roi de Suède, se firent si sensiblement touchés, qu'ils en pleurèrent & jetèrent d'horribles cris, croyant le Roi mort. J'abrége tout ce récit ayant horreur de copier de semblables fadaïses. Enfin notre Baron ajoute, que le Roi de Suède, ayant su que c'étoit lui qui avoit son Chapeau, l'envoya féliciter sur sa bravoure par un trompette: que, quand il fut question de la paix, il déclara qu'il ne vouloit pas que l'on commençât les conférences, qu'il n'eût vu le Baron de Sirot; que là il lui annonça, qu'il alloit déclarer la guerre à l'Empereur conjointement avec le Roi de France, qu'ainsi il lui conseilloit de quitter le service de l'Emp. & lui offrit un Régiment dans le sien &c. Je parle au compilateur le Vassor d'avoir adopté toutes ces misères: mais je ne fais si M. Horte est excusable de les avoir copiées & traduites de mot à mot. Il lui étoit aisé de voir que les mémoires de Sirot, ne sont que les billevesées d'un Romancier, les rêveries d'un cerveau en délire. Il ne falloit pour s'en convaincre, que faire attention aux vanteries dégoûtantes dont ils sont semés, aux disparates qu'ils présentent à chaque page. Mais surtout aux fausses dates & à l'ignorance des lieux. Par exemple le Sr. de Sirot place à la St. Jean de l'année 1622, le combat dont nous parlons ici; tandis que les meilleurs Historiens Suédois & Polonois disent

unaniment, qu'il se donna le 17. de Juin de l'an 1629. de manière qu'il se passa le lendemain de la jonction des Impériaux avec les Polonois; car suivant Kevernhauser cette jonction se fit le 16. de Juin. Les vanteries du Baron de Sirot me rappellent celles d'un autre Baron. C'est le Sr. de Vitaux Gentilhomme Bourguignon, qui, suivant Pignerol de la Force avoit eu un honneur, qu'aucun autre Gentilhomme n'a eu avant lui, s'étant battu successivement avec trois Rois: celui de Suède, celui de Pologne & le Roi de Danemark. La bravoure des duels, alors si répandue chez la Nation Française, faisoit imaginer tous ces contes ridicules, relégués aujourd'hui dans les Romans, où il est encore permis de se battre en duel & de faire mille autres extravagances. M. Arkenholtz dit dans ses Mémoires. Mff. que j'ai entre les mains, qu'il avoit copié lui-même à Poitiers l'épigramme de ce terrible Baron de Vitaux, où il est fait mention de ses duels avec les trois Rois en question.

(1) Quelques Historiens disent que Soop étoit alors Capitaine de Cavalerie; d'autres prétendent qu'il n'étoit que simple Cavalier; mais que, pour le récompenser, le Roi lui donna, outre cent écus, une Compagnie de Cavalerie. Enfin d'autres racontent la chose avec quelque différence, & tâchent à répandre plus de merveilleux sur un fait qui l'est déjà assez de soi. Nous avons suivi ici le récit le plus simple comme le plus vrai.

rèrent pas fort loin du champ de Bataille, & qu'ils eurent aussi quelques trophées. Dans la lettre (1) qu'Arnimb écrivit au Duc de Friedland le lendemain de l'action. „ Le Roi, dit-il, a été au milieu de nous. Nos vêtres „ l'ont si bien boufpillé qu'il y a laissé son Chapeau, lequel j'envoie à Votre „ Altesse Sérénissime. . . . Dans le moment l'ennemi envoie un trompet- „ te, pour redemander quelques corps morts & quelques prisonniers. Ce „ trompette raconte que le Roi a dit, que de sa vie il ne s'étoit baigné si „ chaudement; que cependant il étoit bien aise d'avoir fait connoissance avec „ les Impériaux. . . . Le Roi s'est mêlé si courageusement avec les Impériaux, „ qu'il s'est trouvé dans le plus grand péril, & ne s'en est tiré que par son „ extrême valeur, & la fidèle assistance des siens. . . . L'action a été des „ plus vives & a coûté beaucoup de monde. Il y a plus de trente Hauts-Offi- „ ciers, tant Colonels, que Majors & Capitaines de tués, environ trois cens „ prisonniers, nous leur avons pris onze étendards & onze pièces de canon de „ cuir bouilli.

Il paroît par cette lettre que les Impériaux restèrent maîtres du champ de Bataille, de quoi néanmoins les Historiens Suédois ne conviennent pas. Ce qu'il y a de bien sûr, c'est que Gustave profita de la nuit pour se retirer dans son premier camp près de Quidzin.

D'un autre côté il est incontestable, que quelques jours après les Polonois, ayant voulu achever leur pont pour passer dans le grand Werder, furent attaqués par les Suédois avec tant de vigueur, qu'ils furent contraints de se retirer avec perte de près de quatre mille hommes.

Ce dernier échec porta un coup mortel aux affaires du Roi de Pologne. La modicité, & la lenteur des secours de l'Empereur, jointes à l'ascendant de Gustave-Adolphe, commencèrent enfin à le dégoûter de la guerre; mais ce fut bien pis quand il vit que l'indiscipline des Impériaux faisoit crier toute la Pologne. En effet ces troupes, accoutumées sous Wallenstein à vivre dans la plus grande licence, commirent des excès à quoi l'on n'étoit point accoutumé dans ce pays-là. Enfin pour comble de maux (2), la peste se mit dans l'armée Polonoise & Impériale, & la famine en même tems, parceque la crainte d'être infecté de la maladie contagieuse empêchoit qu'on n'y apportât des vivres.

Quant à la défaite de Stum (3), les Polonois la rejetèrent sur Arnimb, & pré-

(1) Rapportée par le Comte de Revenhulter dans ses *Annal. de Ferd.* p. 810. & *suivant*, où il est bien étrange qu'il ne soit pas même dit un mot de ce fier Baron de Sirot, qui, quoiqu'Officier Subalterne, prétend avoir tout fait, & tout arrangé dans cette occasion. Quelle plus grande preuve de fausseté? Cependant M. Harre a non seulement tout adopté, mais même il a maniéré la copie, lui a donné plus d'étendue, & l'a ornée de circonstances de son invention. Il nomme par exemple un des Capitaines Suédois, qui se mirent à pleurer & à crier en voyant le Chapeau du Roi sur la tête

du Sr. de Sirot, & il nous apprend que ce Capitaine s'appelloit Stume, & étoit Ecoffois de Nation, Commandant d'un Régiment de Cavalerie Allemande. Sirot ne favoit pas cela, sans quoi il n'auroit pas laissé à l'Historien Anglois de Gustave-Adolphe le soin de nous en instruire. Ces Mémoires du Sr. de Sirot, qu'on a affectés d'écrire d'un style simple, sont travestis par lui en style emphatique, qui ne leur donne pas plus de crédit.

(2) *Befchr. der Preuff. Werder.* p. 299.

(3) *Puff. de reb. Succ. Lib. II.* §. 15.

prétendirent qu'il mandoit tous les projets qu'on formoit à l'Electeur de Brandebourg, dont il étoit né sujet, & que cet Electeur en faisoit part à Gustave-Adolphe. Quoiqu'il en soit de cette accusation, il est certain que le Roi de Pologne écrivit à Wallenstein, pour demander le rappel d'Arnimb; & Wallenstein n'osa pas le refuser. Il envoya, pour commander les Impériaux à sa place, Jules-Henri de Saxe-Lawembourg, & Philippe Comte de Mansfeld. Mais ces deux Généraux, soit qu'ils manquaient de capacité, soit qu'ils trouvaient les affaires trop ruinées, ne purent rien exécuter de considérable, & restèrent sur une défensive, qui marquoit assez le mauvais état où ils se trouvoient.

Cependant Charnacé étoit arrivé auprès de Gustave-Adolphe, après avoir travaillé en vain à Copenhague, pour détourner le Roi de Dannemark de conclure la paix avec l'Empereur, sa Cour l'envoyoit en Prusse, pour hâter l'accommodement entre les Rois de Pologne & de Suède, & engager ce dernier à faire incessamment une irruption dans l'Empire, avec offre de le secourir par des subsides & des diversions.

Charnacé étoit homme de guerre, mais aussi bon Négociateur que brave Soldat. Il portoit dans les affaires cet air de franchise ordinaire aux Gens de guerre, avec toute la pénétration, toute l'étendue d'esprit, toute la dissimulation du politique le plus rompu.

Il vit tour-à-tour les Rois de Suède & de Pologne, & fut très agréable à ce dernier, qui ne voyoit autour de lui que des médiateurs Protestans, dont il se défioit. Charnacé fit sentir au Roi de Pologne, qu'il étoit la dupe de l'Empereur & de l'Espagne; qu'au lieu d'aspirer à un Royaume où personne ne le souhaitoit, & dont un autre étoit en possession, & quel autre ! un Prince dans la fleur de l'âge, victorieux, conquérant & adoré de ses sujets, il seroit beaucoup mieux de songer à travailler à assurer l'élection de son Fils à celui de Pologne après sa mort : que toutes les forces de la Maison d'Autriche ne le rétablissent jamais en Suède, contre le gré de toute la Nation passionnée pour Gustave jusqu'à l'enthousiasme; que, prétendre détrôner un tel Roi, c'étoit une chimère, que tous secours humains ne réaliseroient jamais : qu'au lieu d'abandonner ainsi le corps pour l'ombre, il lui convenoit de donner la paix aux Polonois, pour les disposer en faveur de sa famille : qu'il faisoit leur faire oublier les longues guerres & les malheurs de son règne, pour regagner leur affection ; que la France, de tout tems amie & alliée de la Pologne, lui offroit sa médiation pour sortir du Labyrinthe où il se trouvoit ; qu'après tout il devoit préférer la Maison de Vasa à celle d'Autriche ; que Gustave-Adolphe étoit petit Fils de Gustave-Vasa aussi bien que lui ; que l'Empereur qui le caressoit actuellement, & l'excitoit à la continuation de la guerre, n'avoit en vue que d'occuper Gustave-Adolphe, aux dépens de la Pologne & de l'empêcher de mettre obstacle à la tyrannie, qu'il établissoit dans l'Empire & en Italie ; qu'après cela il comptoit bien de faire tomber la Couronne sur la tête d'un de ses Fils, & de rendre ce Royaume Héréditaire dans sa Maison, comme il étoit à la veille de faire de l'Empire : que la France occupée au dedans à dompter une faction dangereuse, & au dehors à défendre la liberté de l'Italie, contre toutes les forces de l'Espagne & une partie de celles de

l'Empereur, ne pouvoit garantir l'Allemagne du joug où elle gémissoit : que le Roi de Suède étoit le seul Prince en état de relever l'Empire : que la Maison d'Autriche portoit ses vues bien au delà : que l'Allemagne une fois soumise & abandonnée de tout appui, la Pologne auroit son tour, & bien d'autres Etats encore : que la Religion étoit un voile que cette Maison avoit jeté de tout tems sur ses vastes projets : que le Roi de France son Maître étoit Roi Très-Chrétien, Fils aîné de l'Eglise, & aussi bon Catholique que l'Empereur, & que néanmoins il jugeoit nécessaire pour la liberté de l'Europe de maintenir le Système de l'Empire.

Quand il parloit au Roi de Suède, il lui rappelloit l'alliance de son ayeul avec François I. Roi de France, contre la Maison d'Autriche, dès lors également ennemie de la France & de la Suède ; les intrigues de cette Maison, pour lui ravir à lui-même une Couronne acquise par le droit le plus légitime, le choix unanime des peuples de son Royaume. Il lui peignoit avec les couleurs les plus fortes, les procédés indignes des Impériaux aux conférences de Lubeck, les secours de troupes & d'argent fournis au Roi de Pologne ; les préparatifs de Wallenstein pour envahir la Suède ; les mépris de ce Général ; la persécution des Protestans ; la ruine entière de la Maison Palatine ; l'oppression générale de tous les ordres de l'Empire : la gloire dont il se couvriroit, en tendant la main à tant de malheureuses victimes de l'ambition de Ferdinand, & de la dureté de Wallenstein ; que la postérité le regarderoit comme ayant été l'azyle des opprimés, le défenseur de la Religion, le sauveur de la liberté publique, le restaurateur des Loix Germaniques, & le vangeur de tant d'attentats atroces, qui crioient vengeance au Ciel.

Ces discours faisoient d'autant plus impression, qu'ils étoient conformes à la plus exacte vérité.

Enfin, les deux Rois convinrent de renouer une négociation si souvent commencée & rompue. On convint qu'on traiteroit sous des tentes (1), dressées près du Village d'Altmark (2), entre les deux armées.

Là, parurent de la part du Roi de Pologne Jacques (3) Zadzik, Evêque de Culm, grand Chancelier de la Couronne ; Wessłowski Maréchal de Li-

(1) M. Harte répète encore ici fort sévèrement, que le Roi de Suède ne voulut pas permettre que les conférences commençassent, avant qu'il eût vu le vaillant Sirot, qui avoit battu les Suédois à *Pawlar*, à *Osiren*, forcé le *fort d'Elbing*, tous lieux inconnus des Géographes. Mais comment se peut-il qu'aucun Historien avant M. Harte, n'ait jamais fait mention de faits si remarquables & si publics, ni du nom de Sirot. J'en reviens toujours-là.

(2) M. Harte n'est pas mieux informé du détail de cette Négociation, que des actions qui la précédèrent. Voici ce qu'en dit Lengnich : *In campo ad Villam Altmark, vulgo Starygrad, die 26. mensis Septembris anno 1629.*... Kevenhuller dit aussi la même chose, excepté qu'au lieu du 26. Septembre il met le 26. qui

est le vrai jour de la conclusion du traité ; & qu'au lieu de Starygrad, il nomme le Village *Staryark* : mais à cet égard il en faut croire Lengnich, qui étoit du pays, & savoit le Polonois ; car il paroît que *Starygrad* est le nom Polonois du Village & *Altmark* le nom Allemand, aussi Kevenhuller ne se trompe pas dans ce dernier, & il l'appelle aussi *Altmark*. Il n'est pas vrai que cette trêve dût durer jusq'en 1636. & qu'elle fût prolongée ensuite pour 21. ans ; mais elle fut conclue pour six ans, & par conséquent jusq'en 1635. & fut ensuite prolongée pour 26. ans. M. Harte pourra corriger ces erreurs-là dans une nouvelle édition.

(3) Ils sont ainsi nommés par les meilleurs Historiens.

thuanie; Jacques Sobieski grand Ecuyer tranchant de la Couronne; George Ossolinski grand Porte-Manger, & Staroste de Doerpt, & Magnus Ernest de Dœnhoff. De la part de Gustave, le Maréchal Herman Wrangel, & le Colonel Jean Banner. Parmi les médiateurs Charnacé, dont les soins & les mouvemens avoient amené les choses à ce point, jouoit le principal rôle, ceux de Hollande & de Brandebourg le second, & celui d'Angleterre le Sir Thomas Roe, le dernier.

Gustave méprisoit au fond le Roi d'Angleterre, quoiqu'il le ménageât extérieurement.

A l'ouverture des conférences, la difficulté à qui parleroit le premier se renouvella. Les Ministres des deux Rois craignoient de commettre la dignité de leur Maître, en commençant à faire les premiers complimens. On s'avança les uns vers les autres à pas mesurés, & l'on resta quelque tems en silence avec une gravité (1) extraordinaire. A la fin Zadzik grand Chancelier de Pologne, à qui la santé ne permettoit pas de se tenir long-tems debout, dit aux Plénipotentiaires Suédois; *Messieurs, je suis d'avis que nous nous asseyons, & en même tems, pour nous montrer plus prévenans, je vous salue le bon jour.* Alors Axel-Oxenstierna, qui sentit que ce trait étoit un reproche contre la fierté Suédoise, répondit; *Messieurs les Polonois, pour ne pas être en reste de politesse avec vous, nous vous saluons aussi le bon jour.*

Après ces complimens mutuels, tout le monde s'assit, & l'on commença à parler d'affaires.

Ce fut le neuvième d'Août que se tint cette première conférence. Le Roi de Pologne s'étoit enfin déterminé à la persuasion de Charnacé à donner à Gustave-Adolphe le titre de Roi de Suède, en se réservant néanmoins par un acte secret ses droits à cette Couronne. Enfin, on parvint à convenir d'une trêve de six ans, qui fut conclue le 16. de Septembre, sauf à la prolonger, si les deux parties le jugeoient nécessaire.

Les deux Rois ratifièrent le traité, non sans quelque répugnance de la part de Sigismond, qui se voyoit contraint à subir la loi. Par ce traité non seulement Sigismond reconnoissoit Gustave pour Roi de Suède; mais il consentoit encore qu'il conservât toutes ses conquêtes en Livonie, avec Elbing, Memel, Pillau, & Braunsberg en Prusse, pendant tout le tems de la trêve. A cela près, l'Electeur de Brandebourg & le Roi de Pologne rentrèrent en possession de tout ce qui leur appartenoit: à la réserve encore des douanes de Pillau & de Dantzic, qui furent cédées au Roi de Suède. Il fut réglé, à l'égard de Marienbourg, que cette place seroit déposée en sequestre entre les mains de l'Electeur de Brandebourg; que les revenus en seroient perçus au profit du Roi Si-

(1) *Non inurbanus plane fuit, superioribus amicit Polonorum cum Suecis congressus, in pacificandis sexennialibus inductis. Num cum utrinque Commissarii æquo numeratæque passu alii ad alios accessissent, ac pro sua quique gravitate defixi & mutuo se respondentibus, altum siletiæ; tandem Poloniarum Cancellarius Christophorus Zadzik, qui pro sua valitudine in præter existeret non poterat, compositæ rumpens vocem: UT A MORIS, inquit ille,*

INCIPIAT HUMANITAS PRÆCAMUR VOBIS, IL-LUSTISSIMI DOMINI SUECI, BONUM DIEM. Tum vero Cancellarius Suecia, Axelius Oxenstierna, qui sua gentis superbiam perfusum sentires, exemplo respondit: NE SIMUS INGRATI, ILLUSTRISSIMI DOMINI POLONI, PRÆCAMUR VOBIS BONANI NIENTEM. Exinde de negotiis communibus colloqui sunt. Ogier p. 224. Leng. 229. Acta Boruss. 891.

gismond; & que la Ville & le Château seroient remis au Roi de Suède, en cas que dans la fuite on ne put parvenir à une paix définitive entre les deux Couronnes, après l'expiration de la trêve. Sigismond ne la vit point finir: il mourut le 30. Avril 1632. avec la réputation d'avoir été, pour le moins aussi imprudent que malheureux. Peu de tems avant son décès, il fit dresser par Bonafus Secrétaire de ses commandemens un acte, par lequel il transportoit à son Fils Uladislav toutes ses prétentions à la Couronne de Suède. Mais il ne paroit pas qu'Uladislav ait jamais eu dessein de se prévaloir de cet acte.

Telle fut la fin de la guerre en Prusse. Gustave-Adolphe en sortit aussi glorieusement qu'il étoit sorti des autres. Reste maintenant à le suivre dans la plus belle époque de sa vie, jouant le plus beau rôle que jamais Prince ait joué, l'appui des opprimés, le vengeur & le sauveur de la liberté publique. Trop sage pour entreprendre une nouvelle guerre contre une Puissance, qui faisoit peur aux autres; trop ferme pour se laisser épouvanter par les difficultés; trop prudent pour ne les pas prévoir, & ne pas travailler à les applanir; enfin, trop Religieux pour ne rien attendre de la justice de sa cause, & de la protection d'en haut, il consulta tout ce qu'il y avoit de meilleures têtes dans son Royaume. Il écrivit au Chancelier Oxenstierna, dont il connoissoit le bon jugement. Celui-ci fut d'avis (1) qu'il falloit rester sur la défensive; attendre les Impériaux en Suède & en Prusse. „ Quand je considère, dit-il, la faiblesse de nos moyens, & la force de nos ennemis, je ne puis goûter le projet d'une guerre offensive. Supposons que Votre Majesté ait le tems de mettre l'armée Suédoise sur le pied qu'Elle souhaite, ce n'est encore qu'une poignée de monde, en comparaison des armées de l'Empereur, qui a actuellement plus de cent soixante mille hommes de vieilles troupes sur pied. D'ailleurs, où trouver les fonds pour une si grande guerre? L'Empereur ou ses Généraux extorquent des sommes immenses de tous les Etats d'Allemagne, ses troupes vivent partout à discrétion, & ne sont à charge qu'à ses ennemis. Les Etats, obligés ainsi à payer les fers qu'on leur forge, soupirent à la vérité après leur délivrance, mais sont dans l'impuissance absolue d'y contribuer en aucune manière. La Suède peut-elle seule fournir à de si grands fraix. Je fais bien qu'avec de l'argent on a des Soldats; mais les vôtres sont sujets à se débâter, ou à se révolter, pour peu que la paie soit retardée, ou qu'ils n'aient pas de bons quartiers d'hiver. Attendons donc qu'on nous vienne attaquer: soyons forts sur la mer, nous n'avons rien à craindre pour la Suède, & nos forces de terre sont suffisantes pour défendre la Prusse.”

Gustave réfute toutes ces raisons, avec une sagacité merveilleuse.

Il avoue que les forces de l'Empereur sont grandes; mais que cela ne l'épouvante pas. Que la seule chose qui lui fasse de la peine, c'est de voir que cette nouvelle guerre le mettra hors d'état de satisfaire au désir qu'il a de soulager ses compatriotes, en abolissant plusieurs impôts: qu'à la vérité l'Empereur tire de grandes sommes des Etats de l'Empire; mais que les Villes Hanseatiques, & les Villes Impériales n'ont encore point souffert: qu'on les enga-

(1) Les Lettres du Roi & de son Chancelier sur ce sujet se trouvent dans le Mss. de M. Ark.

gera facilement à prêter quelque somme considérable, pour une entreprise qu'elles souhaitent infiniment : que la crainte seule les empêche de faire aucune démarche, qui puisse fournir un prétexte à les opprimer ; mais que, dès qu'elles verront une armée en Allemagne prête à combattre pour la liberté, elles ne balanceront pas à se déclarer ; qu'il est persuadé que plusieurs Princes d'Allemagne, qui plient maintenant sous le joug, feront de même.

„ J'espère aussi, ajoute-t-il, que d'autres Puissances, non moins intéressées que moi à la diminution de la puissance Autrichienne, seconderont mes efforts. Si le Roi de Danemark ne nous aide pas, je compte au moins qu'il ne nous nuira point. Il lui importe autant qu'à nous d'éloigner l'Empereur de la Mer Baltique. Pour le Roi de Pologne, je le crois dans la disposition de rompre la trêve, au moindre revers de fortune ; mais, si nous sommes heureux, il nous laissera en repos. Quant à la Prusse, il ne faut pas d'armée pour la défendre. La famine qui y est déjà suffit pour en éloigner ses ennemis. Tout dépend donc des commencemens ; ainsi ne me parlez pas de guerre défensive. La Mer est grande, & nous avons en Suède une étendue immense de côtes à garder. Si la flotte ennemie nous échappoit, ou si la nôtre venoit à être battue, nous aurions plus de peine à nous défendre chez nous, qu'à attaquer l'ennemi sur son propre terrain. Enfin, comptez que tout est gagné, si, allant relancer l'ennemi dans son fort, nous remportons d'abord quelque avantage sur lui, au lieu que tout est perdu, si nous allons l'attendre en Suède. La conservation de Stralsfond nous est d'un grand avantage, puisque tant que ce port nous sera ouvert, nous maintiendrons notre supériorité sur la Mer Baltique, & si nous venons à bout de nous emparer du Pays d'Alentour, nous tiendrons au moyen de ce port toutes les côtes d'Allemagne en échec, & aurons une communication libre avec la Suède, d'où nous pourrions tirer tout ce que nous voudrions par le moyen de bâtimens légers, qui pourront faire le trajet en très peu de tems, & avec toute sorte de sûreté ; mais pour maintenir Stralsfond, il ne faut pas s'aller rencoigner en Suède. Il faut passer en Allemagne avec une armée. Gardons nous bien d'agir à l'Angloise, & de passer notre tems en Ambassades, en missions & négociations, qui sont des leurreux où les sots se laissent prendre. Ce n'est que les armes à la main, qu'il faut traiter avec l'Empereur”.

Gustave avoit envoyé Falkenberg (1) en Hollande, pour lever un bon nombre de recrues, afin de compléter tous ses Régimens.

Falkenberg avoit ordre de passer par Coppenhague, & de fonder le Roi de Danemark sur le parti qu'il prendroit, au cas que le Roi de Suède passât avec une armée en Allemagne. Il devoit aussi lui offrir un Régiment pour le Prince Ulric son fils, au cas qu'il trouvât bon, qu'il entrât au service de Suède.

(1) Theodosie de Falkenberg, Sgr. de Kœnigsberg & de Blankenau, étoit originairement Hessois d'après de Hambourg. Il périt dans le sac de Magdebourg, étant Gouverneur de cette Ville pour le Roi de Suède. Il étoit

Cousin de Maurice de Falkenberg Ecuyer de ce Prince, qui fut accusé de lui avoir tiré un coup de pistolet par derrière à la Bataille de Lutzen.

Falkenberg devoit encore fonder en passant, les dispositions de divers Princes & Etats de l'Empire.

Gustave reçut de bonnes nouvelles sur toutes ces commissions; le Roi de Dannemark répondit dès la première ouverture, que si le Roi de Suède prenoit le parti de faire la guerre à l'Empereur, il lui souhaitoit plus de bonheur, qu'il n'en avoit eu lui-même; qu'il entreprenoit une chose où beaucoup d'autres avoient échoué, & dont le succès étoit plus à souhaiter qu'à espérer. Qu'il étoit résolu de maintenir la paix entre les deux Royaumes, & qu'il ne traverseroit point le Roi de Suède dans sa généreuse entreprise; mais qu'il se croyoit obligé en qualité d'ami & de bon voisin, de tâcher de procurer un accommodement entre lui & Sa Majesté Impériale. Plusieurs Princes de l'Empire, tels que les Ducs de Lunebourg, le Landgrave de Hesse, promirent de se déclarer, dès que le Roi de Suède seroit à portée de les soutenir. Plusieurs Villes Impériales donnèrent les mêmes assurances. Les Hollandois offrirent une alliance offensive & défensive, & Charnacé, qui ne quitta plus ce Héros, faisoit les mêmes offres de la part de la France, & ajoutoit à cela l'offre de subsides en argent comptant. Il assuroit, que l'Electeur de Bavière & ses Alliés, aussi alarmés de la puissance de l'Empereur que les Protestans, sollicitoient la France de venir au secours de l'Allemagne. Il y avoit quelque chose de vrai là-dedans; mais l'Electeur de Bavière, aussi fin que le Cardinal de Richelieu, trompoit la France & l'Empereur. Il ne cherchoit qu'à se rendre nécessaire à l'un & à l'autre. Il ne souhaitoit pas sans doute, que l'Empereur s'érigeât en despote dans l'Empire; mais sa fortune étoit trop liée avec celle de Ferdinand, pour vouloir se déclarer contre lui, ni même pour abandonner son alliance. Il savoit bien que la première chose qu'on feroit, après avoir humilié l'Empereur, ce seroit de rétablir la Maison Palatine, ce qui ne pouvoit se faire, sans qu'il en reçut un grand préjudice; ainsi la Cour de France fut en effet trompée par ce Prince, le plus rusé de son siècle; & Gustave-Adolphe ne fit pas beaucoup d'attention à cette partie du discours de Charnacé; & quant à l'offre de l'alliance & des subsides, il lui répondit qu'il y penseroit, & qu'il consulteroit là-dessus, quand il seroit en Suède.

Gustave auroit fort souhaité d'attirer dans son parti les Electeurs de Saxe & de Brandebourg. Le premier avoit fait beaucoup de bruit de l'Edit de restitution, & avoit rejeté l'exception que Ferdinand avoit faite en sa faveur, disant que l'Empire seul, assemblé en Diète, avoit droit de régler une affaire de cette importance: mais ce n'étoit que pure grimace, & il ne se plaignoit que dans la vue de se faire appaiser.

Mais il arriva dans ce tems-là une affaire, qui dégoûta extrêmement l'Electeur de Saxe, & le brouilla presque sans retour avec l'Empereur.

L'Archevêché de Magdebourg, l'une des plus considérables Prélatûres de l'Allemagne, tant pour ses revenus, qu'à cause de la qualité de Primat de Germanie qui y est attachée, avoit successivement été possédé par des Princes de la Maison de Brandebourg, qui y avoient introduit le Luthéranisme. & s'étoient mariés publiquement. Chrétien Guillaume, Fils de Joachim Frédéric, Electeur de Brandebourg, avoit été pourvu de cet Archevêché à la

place de son Père, parvenu à l'Electorat, & s'étoit aussi marié. Il fut enveloppé dans le Décret, qui proscrivoit tous les Partisans de la Maison Palatine, qui avoient pris les armes contre l'Empereur, & nommément mis au Ban de l'Empire. Le Chapitre, obéissant au Décret Impérial, déposa l'Administrateur. (C'est le nom que prenoient les Archevêques, depuis qu'ils avoient embrassé la Doctrine de Luther.) L'Electeur de Saxe saisit cette occasion, pour procurer ce riche bénéfice à son troisième fils Jean-Auguste, qui n'avoit alors que quatorze ans, étant né le 13. d'Août de l'an 1614. Or ce fut en 1628. que ce jeune Prince fut postulé par le Chapitre de Magdebourg. Quand il fut question de demander l'approbation de l'Empereur, le Saxon fut fort étonné que Ferdinand lui répondit, que son Fils étoit trop jeune pour posséder ce bénéfice, & que d'ailleurs, il le prioit de se desister de son dessein, parce que le Pape lui avoit envoyé des Bulles, qui conféroient l'Archevêché de Magdebourg à son fils l'Archiduc Leopold-Guillaume; notez que cet Archiduc étoit du même âge que le jeune Prince de Saxe, & qu'il possédoit déjà des bénéfices immenses, tant Catholiques que Protestans, étant Evêque de Passau & de Strasbourg, Abbé de Hirschfeld &c. bénéfices qui lui rapportoient déjà plus de cinq cens mille écus de rente.

L'Electeur de Saxe fut indigné de ce trait. Il accusoit l'Empereur d'ingratitude de traiter ainsi le Premier des Electeurs séculiers, qui lui avoit rendu de si grands services. Il eut dès lors pris parti contre l'Empereur, si l'occasion s'en fût présentée; mais il avoit trop peu de génie & de résolution, pour que son dépit se soutint. Quant à l'Administrateur, il défendit son droit les armes à la main contre l'Empereur, lorsque Gustave passa en Allemagne; mais en attendant, il protesta contre l'Electio du Chapitre, & contre la Bulle du Pape, qui conféroit l'Archevêché à l'Archiduc.

Toutes ces tracasseries n'avoient pas laissé que de refroidir les deux Electeurs, & de les brouiller avec la Cour de Vienne. Cela augmentoit les espérances du Roi de Suède. Mais ce qui lui en donnoit encore davantage, c'étoit la rigueur des Commissaires de l'Empereur à exécuter l'Edit de restitution, que les Jésuites appelloient *Instrumentum Sanctum*, un Saint Aête, & qu'ils regardoient comme le fruit le plus glorieux de tant victoires, remportées par les armes de l'Empereur. Comme ces Commissaires étoient en même tems juges & parties, que leurs sentences étoient sans appel, & que les Commandans des troupes avoient ordre de leur prêter main-forte; ils commirent des violences dignes des siècles du Paganisme. Il y eut entr'autres beaucoup de trouble & de confusion à Augsbourg, lorsqu'il fut question de rétablir les Catholiques dans les Eglises, & d'en-chasser les Pasteurs Protestans.

Tandis que la Religion servoit de prétexte à ces vexations, Wallenstein étendoit si loin la *raison de guerre*, que tout rétentissoit de plaintes contre les excès de ses troupes, & les immenses contributions qu'il exigeoit de tous les Etats, amis ou ennemis. Les Ecrivains Allemands ont sans doute exagéré les sommes, qu'il tira de la Basse-Saxe, des Etats de l'Electeur de Brandebourg, de la Poméranie, & d'autres contrées d'Allemagne; mais on peut être assuré qu'elles étoient très considérables; & l'on n'en fera pas étonné, si l'on fait at-

tention à sa politique, qui consistoit à entretenir ses troupes sans qu'il en coûtât un sou à l'Empereur, tant pour les rendre plus dépendantes de lui, que pour se rendre lui-même plus nécessaire à son Maître. Mais ces plaintes se renouvelèrent, & furent bien plus vives à la Diète générale, dont nous parlerons bien-tôt. Il suffit d'avoir indiqué ici les raisons, que le Roi de Suède avoit de bien espérer de l'entreprise qu'il méditoit.

Ce Monarque étoit retourné en Suède d'abord après la conclusion de la trêve avec les Polonois, laissant à Oxenstierna le Commandement en Prusse, & le soin de régler toutes choses en ce pays-là. Comme il sentoît qu'il ne pouvoit s'enfoncer en Allemagne, sans être assuré du Roi de Dannemark, il lui fit proposer une entrevue, que ce Prince accepta avec plaisir. Les deux Rois s'abouchèrent à Markereid (1). Là ils convinrent d'un traité d'amitié & de défense mutuelle; & se donnèrent mille témoignages d'affection, malgré leur jalousie réciproque; car Gustave n'en étoit pas exempt envers Christian, qui étoit en effet un Prince de rare mérite. Gustave disoit (2) que de tous les Rois il n'estimoit que celui de Dannemark, & que ce seroit avec lui préféramment à tout autre, qu'il voudroit entretenir la plus étroite familiarité: qu'il eût seulement souhaité qu'ils ne fussent pas si voisins.

Apparemment, le Roi de Dannemark se justifia sur la non-admission des Ambassadeurs de Suède aux conférences de Lubeck, puisque l'offre qu'il fit de sa médiation, conjointement avec l'Electeur de Brandebourg, pour ajuster les différends de Gustave avec l'Empereur, fut acceptée, & l'on convint que l'on enverroit de part & d'autre des Plénipotentiaires à Dantzic. La chose fut exécutée peu après, & les conférences auroient pu s'ouvrir dès le mois d'Avril de 1630. mais personne ne parut de la part du Roi de Suède.

Il est probable, que ni Gustave (3), ni l'Empereur ne croyoient pas pouvoir terminer autrement leur différend qu'à la pointe de l'épée, & que le premier ne cherchoit qu'à gagner du tems, jusqu'à ce que ses préparatifs fussent faits, & l'autre qu'à mettre Gustave dans son tort, en publiant qu'il n'avoit pas tenu à l'Empereur, que le Roi de Suède ne fût satisfait.

Dès l'ouverture des conférences, il fut aisé de juger que tout ce congrès n'aboutiroit à rien. L'Empereur ne donnoit pas même le titre de Roi à Gustave-Adolphe dans les pleins-pouvoirs de ses Ministres. Ce fut les Médiateurs mêmes, qui révélèrent aux Suédois cet horrible secret, comme ils l'appelloient.

Le Chancelier Oxenstierna rendant hauteur pour hauteur, mépris pour mépris, ne daigna pas même se rendre à Dantzic, & se contenta d'écrire de Memel aux Médiateurs; que, sans amuser le tapis, il leur envoyoit un petit papier (4), contenant les conditions auxquelles le Roi son Maître consentoit d'oublier toutes les injures, qu'il avoit reçues de l'Empereur.

Voici

(1) Voy. Holberg Hist. de Dannem. T. II. p. 759. M. Arkenoltz paroît douter de cette entrevue, parce que les Historiens Suédois n'en font aucune mention. Je ne fais si cette raison est bien décisive. Le récit de M. Holberg est trop circonstancié pour être sans fondement; et moins on ne peut revoker le Traité en doute.

(2) Puffend. I. c. L. I. §. 62.

(3) Chemnitz Hist. de la guerre des Suéd. en All. T. I. §. 13. p. 36.

(4) Chemnitz. p. 10. Kevenh. p. 1146. Puffend. Lib. II. §. 12. Lungwilt, Schwed. Lorb. Krantz, p. 11. p. 29.

Voici qu'elles étoient ces conditions. 1°. Que les cercles de la Haute & Basse Saxe soient délivrés de toute Garnison Impériale. 2°. Que les forts construits sur les côtes de la Mer Baltique soient rasés. 3°. Que les ports & havres soient libres, aussi bien que le Commerce. 4°. Que les équipages des Vaisseaux de guerre dans la Basse Saxe soient congédiés. 5°. Que les Ducs de Pomeranie, de Mecklenbourg, & les Comtes d'Oldembourg & d'Ostfrise, & tous les autres Etats opprimés soient rétablis. 6°. Que, si le Collège Electoral, & la Diète de l'Empire, jugeant les Ducs de Mecklenbourg en faute, les condamnent à quelque amende pecuniaire, le Roi s'en rend caution jusqu'à la concurrence d'un million, moyennant que leur rétablissement se fasse promptement, & sans réserve. 7°. Que la Ville de Stralsund soit remise comme auparavant avec la jouissance de la liberté. 8°. Que le passé étant mis en oubli, l'Empereur s'engage à ne plus fournir aucun secours aux ennemis de la Suède.

Le Baron de Dohna, qui de Protestant s'étoit fait Catholique, étoit le premier, & proprement le seul Plénipotentiaire de l'Empereur. Il parut d'abord surpris à la lecture de tous ces articles. Qu'est-ce donc, s'écria-t-il, que le Roi de Suède feroit, s'il étoit victorieux, & au milieu de l'Allemagne, puisqu'actuellement que les armées innombrables de Sa Majesté Impériale triomphent par tout, il prétend nous dicter des Loix? Oxenstierna, à qui les Médiateurs firent savoir la réponse du Baron, repliqua par écrit, qu'à moins qu'on n'admit ces articles pour Préliminaires, il ne voyoit pas qu'on pût entrer en négociation.

Enfin, toutes ces conférences n'aboutirent à rien, comme les gens sensés l'avoient bien prévu.

Sir Thomas Roe, qui étoit alors à Dantzig, en portoit le même jugement dans une Lettre (1) au Chancelier Oxenstierna, qui étoit encore à Memmel, & ne paroissoit guère disposé à faire le voyage de Dantzig. „ On vient, lui dit-il, „ nous offrir la paix, mais comment connoîtront la vraie paix „ ceux qui n'en connoissent que le nom, qui tenant tout haut un langage plus „ doux que le miel, ne respirent tout bas que le trouble & la discorde. „ Croira-t-on facilement, que cette ambition enracinée depuis cent ans, „ nourrie & entretenue par la politique des Espagnols, qui ont su profiter „ des divisions des autres Princes & Etats, se soit tout d'un coup changée „ en amour de paix? Quant au Baron de Dohna, il affecte de parler beaucoup de la paix, & dit, qu'elle est déjà faite en Italie, & qu'elle se fera par tout de même : mais ce ne sont que des discours en l'air, tels que ceux „ dont il a entreteuu le Roi mon Maître, par rapport au Roi de Bohême, „ (l'Electeur Palatin.) C'est ainsi qu'il pense pareillement amuser le Roi de „ Suède, pour jeter de la défiance dans l'esprit des Princes bien intentionnés. Le Roi mon Maître, convaincu de la mauvaise foi des Impériaux, m'a ordonné de me retirer d'ici. Je ne doute pas, que les préparatifs que le „ Roi de Suède fait pour l'entreprise d'Allemagne, ne l'aient déterminé à ce „ parti. Je me flatte même, que nos Maîtres s'entendront ensemble, pour

(1) Datée du 12 Avril 1630.

„ l'exécution d'un si noble projet , où les Etats-Généraux & la France
 „ concourront de tout leur pouvoir ”.

Le Baron de Dohna, après avoir attendu inutilement les Plénipotentiaires
 de Suède jusqu'au mois de Juin, prit le parti de s'en retourner , & ainsi finit
 le Congrès de Dantzig (1).

Le parti du Roi de Suède étoit pris : la guerre contre l'Empereur étoit ré-
 solue. Il ne voyoit que ce moyen-là, pour sauver la Religion, pour vanger
 l'honneur de sa Couronne, & tirer raison de tant de sanglantes injures. Mais
 pour n'avoir rien à se reprocher, prévoyant bien que le Congrès de Dant-
 zig n'aboutiroit à rien, il avoit, étant à Upsal, convoqué le 27. d'Octobre
 1629. les meilleures têtes du Senat, tels que *Magnus & Abraham Brabe*,
Charles Carlsson, *Nicolas Horn*, *Jean Skytte*, *Gabriel Gustafsson*, *Pierre Banner*,
Jean Sparre, *Nicolas Flemming*, & *Mathias Soop*, & leur parla en ces termes.

„ Vous vous soutez, Messieurs (2), qu'il y a long-tems que j'ai prédit à
 „ diverses reprises, que la guerre d'Allemagne ne se termineroit pas, sans que
 „ la Suède y fût entraînée. Ce que je prévoyois alors est arrivé cet Eté. Un
 „ Feld-Maréchal de l'Empereur a été envoyé contre nous en Prusse, avec
 „ un bon corps de troupes, & nous a fait si vive guerre, que, sans une as-
 „ sistance particulière de la Providence, nous courions risque de succomber.

„ Je me rappelle aussi de mon côté, que vous m'avez souvent conseillé,
 „ d'aller à la rencontre de cette guerre, avant qu'elle s'approchât davantage
 „ de nous. Nous sommes à la veille de prendre ce parti, sur tout à présent,
 „ que les Rois de France & d'Angleterre nous offrent leur alliance contre
 „ l'Empereur, à quoi il faut répondre positivement. Mais nous avons jugé
 „ à propos de Vous demander votre avis, avant que de nous engager, afin
 „ que, si le succès ne répond pas à nos esperances, (ce qu'à Dieu ne plaise,)
 „ on ne s'avise pas de murmurer, de blâmer mon Gouvernement, & de
 „ m'accuser de présomption, ou de précipitation. Ainsi, Messieurs, afin que
 „ vous puissiez mieux délibérer, je vais vous proposer la principale, & pres-
 „ que l'unique question, en aussi peu de mots qu'il me sera possible.

„ Il est évident que nous sommes en guerre ouverte avec l'Empereur. Il ne
 „ s'agit donc que de savoir, quelle est la meilleure manière de pousser cette guer-
 „ re. Devons-nous rester sur la défensive, & nous borner à la défense de nos
 „ côtes; ou bien passerons-nous la Mer, avec la plus grande partie de nos forces,
 „ pour aller attaquer l'Empereur en Allemagne. Voilà, Messieurs, quel doit être
 „ l'objet de vos délibérations.

Comme le Lecteur ne peut qu'être curieux de connoître les sentimens de
 ces graves personnages, nous allons rapporter ici tout de suite leurs déli-
 bérations, & leurs conclusions; en les abrégant autant qu'il sera possible.

D'abord les Sénateurs se font à eux-mêmes les difficultés principales, qu'on
 pouvoit alléguer contre le projet de guerre offensive. Ces difficultés sont
 réduites à sept.

1°. „ Les sujets du Roi trouveront étrange, qu'on n'ait conclu une trê-
 „ ve, que pour passer à une nouvelle guerre, au lieu que ce devoit être

(1) Kevenhüller Annal. Ferd. Tom. XI. p. 1146. (2) Mss. de M. Ark. ad. h. n. p. 355.

pour leur procurer du repos, d'où il s'ensuivra des murmures, si les choses tournent mal.

2°. „ Le Royaume est déjà épuisé, & dépeuplé par les guerres précédentes, comment y faire de nouvelles levées pour le service de Terre & de Mer ?

3°. „ Une guerre en fait souvent naître une autre, & celle-ci peut facilement s'étendre fort loin. Le Roi ne peut guère s'avancer en Allemagne, sans s'assurer successivement de l'Elbe, de l'Oder, du Weser, ce qui dérangera le commerce, & fera peut-être crier les Hollandois & les Danois, & peut-être même les Anglois. Le Roi de Dannemark est vaillant & puissant, il ne verra pas de bon œil qu'on passe sur ses terres, & cependant on pourroit y être forcé. Tilly & Wallenstein s'opposeroient au passage des rivières.

4°. „ Pour une si grande entreprise, il faut une puissante armée ; il en faut en même tems une autre, pour garder la Suède contre nos Puissans Voisins, les Danois & les Moscovites. Si l'on n'emploie que peu de forces en Allemagne, on s'expose à être défait en y arrivant. Cette armée doit donc être au moins de quinze mille hommes de pied, & de neuf mille chevaux. Quels fraix immenses pour le transport d'un si grand corps de Cavalerie !

5°. „ Où trouver les fonds pour l'équipement, & l'entretien de cette armée ? Plus on lèvera de Soldats, plus on diminuera les revenus.

6°. „ Le Roi de France & d'autres Puissances sollicitent présentement Sa Majesté à entreprendre cette guerre ; mais qui fait s'ils ne nous y laisseront pas, quand ils nous y verront engagés.

7°. „ Le Roi a déjà passé dix-huit ans en guerre : il y a couru les plus grands risques ; n'est-il pas juste que Sa Majesté se repose, & se conserve pour ses sujets ? Aller encore exposer ses jours, & confier sa personne à des étrangers ?

Messieurs les Sénateurs ont opposé à ces difficultés les considérations suivantes.

1°. „ Il est très décidé que l'Empereur porte une haine implacable à la Suède ; non seulement parce que tous les Papistes ont pour principe d'exterminer tous les Evangéliques ; mais aussi par le desir, que la Maison d'Autriche fait éclater depuis long-tems, de parvenir à la Monarchie universelle, à quoi la Suède, la France, & les Provinces-Unies sont maintenant seules en état de s'opposer. Par une suite de cette haine, & de ce système, l'Empereur a fait la guerre à la Suède, tantôt sous main, tantôt ouvertement, sans avoir été aucunement provoqué. De sorte que, comme il y a peu d'apparence que l'entremise du Roi de Dannemark, & de l'Electeur de Brandebourg réussisse, il n'y a pas de meilleur parti que d'aller à la rencontre d'un ennemi si acharné, de l'attaquer dans son Pays avec une puissante armée, vu que nous nous sommes jusqu'ici bien trouvés de cette méthode.

2°. „ Il importe infiniment de conserver Stralsund, ce qu'on ne sauroit faire en se bornant à la défense de la Suède ; & , si l'on peut se rendre maître de Wismar, comme il y a grande apparence, l'ennemi sera facilement délogé de toute la Mer Baltique. Il ne sera pas plus difficile de s'emparer de l'Isle de Rugen, qui est si proche de Stralsund, & , si l'on avan-

- ce un peu dans la terre ferme, comme il est à esperer, on assurera d'autant plus la trêve avec la Pologne, & les Douanes de Dantzic & de Pillau.
- 3°. „ Comme l'ennemi n'a pas d'autre moyen, pour faire subsister ses troupes dans la Poméranie & le Mecklenbourg, que ses pillages & ses exactions, il sera réduit à les abandonner faute d'y pouvoir subsister.
- 4°. „ Si nous ne passons pas en Allemagne, il faut se résoudre à voir l'ennemi prendre Scrafsund, & nous disputer bientôt l'Empire de la Mer Baltique.
- 5°. „ Si la Suède souffre que l'Empereur figure sur la Mer Baltique, la Hollande ne le souffrira pas. Elle enverra une puissante flotte, ce que la Suède ne doit point souffrir, parce que tôt ou tard les Hollandois, qui sont présentement nos amis, deviendroient nos ennemis.
- 6°. „ Si nous abandonnons les Etats Protestans opprimés, qui sont nos amis & nos confédérés, surtout les Ducs de Mecklenbourg & de Poméranie, ils plieront sous le joug & s'accommoderont avec les Catholiques, & notre crédit sera entièrement perdu en Allemagne.
- 7°. „ En passant en Allemagne avec une puissante armée, on peut s'attendre à avoir pour amis tous les ennemis de la Maison d'Autriche, dont le nombre est très grand, & nous pouvons compter sur l'appui de la France.
- „ Enfin, pour mettre les choses au pis, supposons (ce que Dieu veuille détourner) que le succès de cette entreprise fût si malheureux, que toute notre armée y pérît & qu'il n'en revînt pas un homme en Suède, tout ce qui peut en arriver, c'est de nous trouver alors tout comme nous sommes à cette heure, avec trente Vaisseaux de Guerre pour défendre la mer, & des milices pour garder nos côtes. Alors il sera tems d'embrasser la défensive”.

Tout cela bien considéré, les Sénateurs donnèrent leurs conclusions le 3. de Novembre, portant; que les raisons pour l'offensive l'emportant sur celles pour la défensive, Mrs. les Sénateurs supplioient Sa Majesté de prendre la première de ces deux voies, comme la plus convenable à sa gloire, à l'honneur, & à la sûreté de son Royaume, & à procurer enfin une bonne & solide paix; l'exhortant à faire embarquer le plutôt qu'il seroit possible toutes les troupes, dont le Royaume pourroit se passer: & promettant que de leur côté ils auroient soin de donner à cette entreprise les explications convenables, pour empêcher les peuples d'en murmurer & pour les y affectionner autant qu'ils le sont eux-mêmes. &c.

Etoit signé:

Magnus Brabe, Comte de Wisings-
bourg.

Gabriel Oxenstierna.

Gustafson.

Jean Sparre.

Gyllenhielm.

Abraham Brabe, Comte de Wisings-
bourg.

Claude Horn.

Mathieu Soop.

Charles Carlsson.

Jean Skytte.

Pierre Banner.

Les Etats du Royaume que Gustave assembla pour le même sujet, furent du même avis que le Sénat, & promirent d'assister le Roi de leurs biens & de leurs vies pour une guerre si juste; opinant tous unanimement qu'il ne falloit traiter avec l'Empereur, que les armes à la main, (*nisi sub clypeo*) sans s'arrêter à la médiation d'aucune Puissance.

Alors on redoubla les préparatifs dans toute la Suède pour recrûter les troupes, les augmenter, assembler des Vaisseaux de transport, compléter les équipages de la flotte, faire des amas de vivres & de munitions, & ramasser tout l'argent qu'il étoit possible.

Dans ces tems-là les mines de Suède étoient beaucoup plus abondantes, qu'aujourd'hui, & les revenus de l'état beaucoup plus considérables; cependant il falloit une bien sage économie, pour étendre ces revenus à tous les besoins d'une si grande guerre.

Le bruit se répandit bien-tôt dans toute l'Europe, que Gustave-Adolphe vainqueur des Russes & des Polonois, se préparoit à porter ses armes en Allemagne, & à venir lutter contre la fortune de Ferdinand. Les uns regardoient ce dessein comme téméraire; les autres comme n'étant pas au dessus du courage de ce grand Prince. Il y en avoit qui croyoient que la Cour de Vienne faisoit courir ces sortes de bruits à dessein, afin d'avoir un prétexte de ruiner encore plus les Peuples, & de vexer les Protestans. Pour Wallenstein, il écrivoit à l'Empereur de ne pas se mettre en peine de tout ce qu'on disoit à ce sujet: que, si le Roi de Suède venoit en Allemagne, il l'en chasseroit avec des verges. Hélas! il ne savoit pas qu'il fût lui-même si près de sa chute.

Cependant le Roi de Suède envoya ordre à Lesly Commandant de Stralsund, & à Steno-Bielke de s'emparer de l'Isle de Rugen. Ce Monarque avoit reçu avis que le Roi de Dannemark sollicitoit le Duc de Poméranie de lui vendre cette petite Isle, & lui en offroit quatre cens mille écus.

L'Empereur avoit consenti à ce marché aimant mieux cette Isle entre les mains des Danois que des Suédois, & sentant qu'il ne pouvoit guère compter de la garder lui-même, tant que ceux-ci seroient Maîtres de Stralsund, & que le Duc de Friedland n'auroit que le vain titre de *Seigneur Propriétaire des Mers du Nord*, titre qu'il avoit substitué à celui de grand Amiral de l'Empire, & qui étoit d'autant plus ridicule, qu'il n'étoit pas accompagné des forces nécessaires pour le faire respecter.

Lesly exécuta si bien les ordres de son Maître, que l'Isle de Rugen fut emportée en très peu de tems. Gœtze, qui y commandoit les Impériaux, s'enfuit à Stettin après quelque résistance. A peine eût-il le tems de faire embarquer ses troupes. Le Colonel *Dewbattel* du côté des Suédois (1) se distingua dans cette occasion.

(1) M. Harte à propos de cet Officier fait une note, qui peut passer pour une dissertation tant elle est longue. Il commence par dire que dans toutes ses recherches sur l'histoire de Gustave, rien ne lui a donné plus de peine que de découvrir la vraie Orthographe du nom de cet Officier. Voilà assurément un point fort important pour l'histoire de Gustave-Adolphe,

& l'on peut juger par-là de l'exacritude scrupuleuse de l'Auteur. M. Arkenholtz dit que Dubatel étoit Ecois de Nation, qu'il fut annobli & baronnisé: que son vrai nom est *Dubatel*, & par corruption *Dewbattel*: & que sa portance subsiste encore en Suède sous ce même nom de *Dubatel*. Rem. sur l'hist. de G. A. par M. le Dr. Harte.

Cette prise couvroit entièrement la Ville de Stralsund, qui n'est séparée de l'Isle de Rugen, que par un très petit espace de Mer.

Après cet acte d'hostilité, Charnacé voyant la guerre engagée, ce qui avoit été l'objet & le but de sa mission, offrit de nouveau l'alliance de son Maître, & un subside annuel de quatre cens mille écus, ce qui feroit aujourd'hui plus de deux millions de livres. Le Roi de Suède demanda du tems, pour délibérer sur cette proposition & consulter les Sénateurs, dont il connoissoit la prudence & la capacité.

Gustave sentoît combien l'appui de la France lui seroit utile, tant par les forces & les richesses de ce puissant Royaume qu'à cause de sa situation : mais il craignoit d'effrayer les esprits simples d'entre les Protestans, en se liguant avec une puissance, qui persécutoit ses sujets de cette Religion ; & il prévoyoit que cette puissance le gêneroit dans ses opérations contre les Etats Catholiques d'Allemagne. Il avoit encore d'autres craintes, qui retardèrent encore la conclusion du traité.

Charnacé pour ne pas témoigner trop d'empressement, persuadé que le moyen d'amener le Roi de Suède à son but c'étoit de faire paroître une extrême indifférence, parce que plus il lui faisoit d'offres, plus il le rendoit réservé & soupçonneux, feignit de vouloir se retirer, & partit en effet de Stockholm, comme s'il vouloir retourner en France ; mais il n'alla qu'à Coppenhague, & revint bien-tôt après sous prétexte que le Roi son Maître lui avoit envoyé ordre de ne pas quitter le Roi de Suède, afin qu'il pût instruire Sa Majesté Très-Chrétienne de ce que la France pourroit faire pour le service de ce Prince.

Tandis que Gustave continuoit ses préparatifs en Suède, il reçut des bonnes nouvelles des Négociations de Falkenberg. Il avoit vu les Ducs de Poméranie & de Mecklenbourg, le vieux Marquis de Baden, l'Administrateur de Magdebourg, Guillaume Landgrave de Hesse, & plusieurs autres Princes, qui tous l'avoient assuré qu'ils ne feroient aucun accommodement avec le Duc de Friedland ni avec Tilly, & attendoient que le Roi fut entré en Allemagne pour prendre les armes, ou du moins pour le favoriser par tous les moyens qui seroient en leur pouvoir. Les Villes de Lubeck & de Hambourg lui avoient paru disposées à faire au Roi des avances en argent, & de prendre du cuivre de Suède en paiement.

Les Etats Généraux, près de qui Falkenberg étoit principalement envoyé, n'étoient pas moins bien disposés pour le succès de son entreprise.

Le Roi de Danemarck, que Falkenberg avoit vu le premier, avoit donné les plus fortes assurances de ses bonnes dispositions à observer inviolablement le traité d'amitié & de défense, conclu en dernier lieu avec la Suède. Gustave ne s'en tint pas là, il envoya des personnes de confiance chez le Prince de Transylvanie, pour l'exciter à prendre les armes contre l'Empereur. En un mot, il porta son attention partout où il crut pouvoir susciter des embarras à son ennemi, & se faire des alliés.

Enfin il écrivit aux Electeurs pour se plaindre des injures qu'il avoit reçues de l'Empereur, & les prier d'engager ce Prince à lui en faire satisfaction.

La Collège Electoral pour l'Empereur fit une réponse en termes vagues, & ne mit point le titre de Roi sur la suscription. Gustave en

fut vivement piqué : cependant modérant son dépit, il répondit (1) à cette Lettre avec beaucoup de modération, se plaignant „ qu'à dessein ou par oubli, „ on avoit omis sur le dessus de la Lettre le titre de Roi, titre qu'il ne tenoit „ que de Dieu & de son épée, & qu'il étoit résolu de défendre jusqu'au bout „ comme il l'avoit fait depuis vingt ans : qu'il n'auroit pas même ouvert leur „ lettre si essentiellement défectueuse, s'il n'eût cru d'y trouver quelque satisfac- „ tion sur les griefs exposés dans celle qu'il leur avoit écrite ; mais que „ n'y ayant rien vu qui tendit à un accommodement amiable, on ne devoit „ pas trouver mauvais qu'il cherchât sa propre sûreté par d'autres voies que „ par de vaines négociations, qu'il prévoyoit les maux qui en alloient résulter „ & que beaucoup d'innocens en pâtiroient ; mais qu'il s'en lavoit les mains „ & qu'après avoir épuisé toutes les voies de conciliation, il ne devoit at- „ tendre de satisfaction que de son épée ; que c'étoit donc à ses ennemis qu'il „ faisoit attribuer tous les maux, où l'Allemagne alloit être exposée ; que ce- „ pendant il desiroit de ne pas confondre les innocens avec les coupables, „ les amis avec les ennemis ; qu'il sauroit bien les distinguer ; & qu'au reste „ il étoit résolu de ne plus consulter que ce que la justice, & sa propre gloire „ lui prescrivoient ”.

Gustave avoit alors environ trente Vaisseaux de Guerre, deux cens Bâti- mens de Transport, & quinze mille hommes de débarquement. Il laissoit en Suède quelques troupes réglées avec un bon corps de milice, d'où l'on de- voit tirer les recrues nécessaires, lesquelles devoient être aussi-tôt rempla- cées par les Communautés. Ces milices & ces troupes réglées étoient desti- nées à la garde du Royaume. Le Chancelier restoit en Prusse avec environ dix mille hommes.

Après avoir pourvu à la défense de l'Etat, il en régla le Gouvernement, & nomma un Conseil de Régence composé des Sénateurs du Royaume, qui furent nommés *Sénateurs-Régent*. Il ne voulut pas que la Reine eût part à la Régence. Il la connoissoit d'un génie borné & d'une incapacité décidée. Quoiqu'il l'aimât tendrement, il recommanda au Sénat en termes fort pres- sans de ne pas permettre (2), qu'elle eût aucune part aux affaires du Gou- vernement ; & qu'on lui donnât au contraire deux tuteurs dont elle auroit grand besoin.

Il confia l'administration des finances à Jean-Casimir, Prince Palatin son Beau- Frère, dont il connoissoit les talens dans cette partie. Ce Prince aimoit l'or- dre & l'économie.

Il économisa si bien qu'en moins de deux ans il fournit au Roi au delà de quarante (3) tonnes d'or. Après la mort du Héros, dont nous écrivons ici l'Hi-

(1) Au mois d'Avril, 1630.

(2) *Maximes Politiques de Palmström* p. 434. ad an. 1636. & p. 435. des *Regl. du Sénat*.

(3) Environ 12. millions de livres. Je ne puis m'empêcher de remarquer ici que les Ecrit- vains Suédois, qui prennent occasion de ceci de traiter de bagatelles le subside de la Fran- ce, & d'élever fort haut l'abondance des mi-

nes de Suède en ce tems-là, ne sont pas d'ac- cord avec eux-mêmes. En effet ils rapportent que Gustave écrivant de Berlin à Oxenstierna se plaint, qu'il est si mal en argent, qu'il n'est pas en état de donner un verre d'eau à son pou- tre ; que le Sénateur Steno parlant de Gustave- Adolphe dans le Sénat, dit : en a relevé comme une chose remarquable qu'à la mort de ce Roi, nous avions encore huit tonnes d'or dans nos caisses.

stoire, les Sénateurs-Régens, ayant trouvé que l'économie du Prince, approchoit trop de la lésine, lui ôtèrent l'Intendance des finances, de peur que son exemple n'influat sur le caractère du jeune Prince Charles Gustave son Fils, & que le Père, sous prétexte de finances, ne prétendît gouverner le Royaume.

Enfin tout étant prêt, le Roi se rendit à l'Assemblée des Etats le 20. de Mai 1630. Là il fit amener la Princesse Christine sa Fille, que les Etats reconnurent pour son héritière présomtive, & lui prêtèrent serment de fidélité comme à leur future Reine & Souveraine, en cas que le Roi vînt à manquer. Ensuite il fit lire le décret de la Diète, qui avoit déclaré la jeune Princesse légitime héritière du Trône de Suède, il le fit recevoir & confirmer par les Etats actuellement assemblés. Cette lecture fut suivie de celle d'un règlement, qu'il avoit fait pour le Gouvernement de l'Etat durant son absence, ou durant la minorité de la petite Princesse. Enfin la prenant dans ses bras, il la recommanda aux Etats en termes si touchans, que toute l'Assemblée en fut émue & ne put retenir ses larmes. Le Roi, qui lui-même en ce moment avoit été attendri, s'étant remis, harangua les Etats sur les circonstances présentes. Il les remercia de leur promptitude à accorder tout ce qui avoit été jugé nécessaire pour la sûreté du Royaume : qu'il savoit bien que les levées de troupes étoient accompagnées de beaucoup d'inconvéniens. Mais qu'il faloit considérer que jusqu'à ce jour la Suède, n'avoit pas ressenti d'autres inconvénients de la guerre, tandis que le pays des ennemis en avoit porté tout le poids ; sans compter que par l'aide de Dieu la Nation avoit étendu ses Frontières, & conquis plusieurs riches Provinces ; que par l'entremise des Rois de France & d'Angleterre, des Etats Généraux, de l'Electeur de Brandebourg, il avoit conclu une trêve de six ans à des conditions avantageuses avec le Roi de Pologne : qu'actuellement il étoit obligé d'entrer dans une guerre plus considérable, & plus importante avec l'Empereur & ses adhérens, laquelle demande aussi plus d'efforts, à quoi je me flatte que mes fidèles sujets se prêteront volontiers. „ Mais que personne ne s'imagine que „ j'entreprenne légèrement cette guerre, & sans qu'on m'en ait donné sujet, je „ prens Dieu Tout-Puissant, en présence de qui je suis, à témoin, que ce „ n'est pas de mon propre mouvement, & uniquement pour le plaisir de faire „ la guerre, que je me suis déterminé à celle-ci ; mais parce qu'on m'a pro- „ voqué à diverses reprises ; que les Impériaux m'ont fait un affront sanglant „ dans la personne de mes Ambassadeurs ; qu'ils ont assisté nos ennemis, & „ persécuté nos alliés, & nos Frères les Protestans, qui gémissent sous le joug „ du Pape, & implorent notre secours pour leur délivrance, dont, s'il plaît à „ Dieu, nous viendrons à bout.

„ Pour ce qui me regarde, je n'ignore pas les dangers où je vais m'ex- „ poser, & qu'il est d'autant moins probable que j'en revienne, que je

mais nous savons aussi qu'il s'étoit souvent trouvé dans de grands besoins : à l'essayer, par exemple, il se trouva en un grand embarras, n'ayant pas six cents Ecus pour contenter les Ecoisais Un Marchand (Dapken) les lui ayant offert, le Roi le déclara Gentilhomme. Il emprunta à Riga

dix-huit mille Ecus d'un autre Marchand, & lui donna une belle terre en récompense. La Reine Christine se trouva une fois dans une si grande disette d'argent comptant, qu'elle en pleura de dépit. Mém. d'Ark.

„ m'y suis exposé plus souvent. En effet je me suis trouvé en bien des occasions dangereuses, où je n'ai pas épargné mon sang. J'en suis sorti heureusement par l'assistance de Dieu, mais à la fin j'y laisserai la vie. C'est pourquoy, avant que de Vous quitter, je Vous recommande tous à la garde du Tout-Puissant, le priant de Vous accorder à tous ses bénédictions temporelles & spirituelles; de sorte qu'après cette vie fragile nous nous retrouvions tous dans la demeure céleste & éternelle, qu'il nous a préparée.

„ En particulier je fais des vœux pour Vous Messieurs les Sénateurs du Royaume. Dieu veuille vous éclairer, pour que vous continuiez à Vous acquitter de Vos charges avec succès & à la gloire de l'Etre suprême, qui nous demandera compte de nos actions. Puissiez-vous inspirer la sagesse dans Vos conseils, pour la paix & la sûreté du Royaume. Quant à Vous, brave Noblesse qui m'écoutez, je Vous recommande aussi à la Protection Divine. Puissiez-vous, Vous & Vos descendans, Vous montrer de dignes rejettons de ces anciens Goths, dont la réputation remplit toute la terre; mais qui depuis longtems a été mise en oubli, & est presque méprisée des Etrangers. Continuez à Vous comporter à la guerre aussi vaillamment que Vous avez fait pendant mon règne, & Vous jouirez de la gloire & des autres récompenses, qui sont le prix de la valeur.

„ Je Vous exhorte, Messieurs du Clergé, à l'union & à la concorde, à inspirer à Vos auditeurs, dont Vous possédez le cœur & que Vous pouvez tourner à Votre gré, toutes les vertus Chrétiennes & Civiles; à les maintenir dans l'obéissance à leurs supérieurs. Donnez-leur Vous même l'exemple de toutes les vertus que Vous exigez d'eux : que Votre vie soit sainte & irréprochable. Continuez à prêcher la saine doctrine; gardez-vous de l'orgueil & de l'avarice; soyez humbles, charitables, & modestes. C'est par-là que Vous maintiendrez Vos troupeaux dans un état paisible & tranquille, & dans cet ordre si nécessaire au salut des âmes & au bien de la Société.

„ Pour Vous, Députés du Tiers Etat & de l'ordre des payfans, je souhaite que Dieu bénisse le travail de Vos mains; qu'il fertilise Vos champs, qu'il remplisse Vos greniers, & que Vous abondiez en toutes choses.

„ Enfin je fais les vœux les plus ardens & les plus sincères pour tous les sujets de ce Royaume, tant absens que présens.

„ Je vous fais à tous mes adieux les plus tendres, & peut-être pour tous jours: peut-être nous voyons nous pour la dernière fois.

A ces mots le Roi laissa couler quelques larmes, que lui arrachoit l'affection qu'il avoit pour ses peuples. L'émotion fut grande dans toute l'Assemblée, & tout le monde fut attendri jusqu'aux sanglots, & aux gémissemens.

Après un moment de silence, le Roi fit tout haut la prière suivante, tirée du Pseaume XC. v. 13. qu'il avoit fréquemment à la bouche avant que de commencer une affaire, & souvent au milieu de ses entreprises:

„ Eternel, tourne ta face vers tes Serviteurs. Rassasie-nous chaque matin de ta gratuité, afin que nous nous réjouissons & que nous soyons joyeux, tout le long de nos jours que ton œuvre éclate sur tes Serviteurs

Ee

„ & ta gloire sur leurs Enfants. Que le bon plaisir de l'Eternel soit sur nous ;
 „ qu'il dirige l'œuvre de nos mains : Dirige ô Eternel l'œuvre de nos mains.
 „ Ainsi-soit-il !

Il n'est pas ordinaire devoir un Roi, si supérieur aux autres Rois pour les lumières de l'esprit, si couvert de gloire & d'honneur, être si vivement touché des grandes vérités de la Religion, épancher son cœur devant Dieu, mettre en lui toute sa confiance, toujours craindre de transgresser ses loix, régler ses mœurs sur ses préceptes : en un mot se piquer d'être vraiment Chrétien, dans toute sa conduite, s'humilier devant Dieu, soumettre sa foi à sa parole, & ne pas vouloir pénétrer dans ce qu'il a jugé à propos de cacher à l'esprit humain, trop borné pour comprendre tout ce qui n'est pas aussi borné que lui-même. Parcourez toutes les Histoires combien, pour un Salomon, un Tite, un Trajan, un Marc-Aurele, un Antonin, ne trouvez-vous pas parmi les Rois d'hommes sans foi, sans Religion, sans sentimens, ou des superstitieux, bigots, fanatiques, dont l'imbecillité est plus pernicieuse au genre-humain, que l'impiété la plus décidée. Certainement parmi les Rois, qui n'ont eu qu'une dévotion grimacière, telle que celle de la plupart des femmes ou des Moines, il n'y en a point à qui Julien l'Apoûtat ne soit préférable, avec ses folles idées de Paganisme.

Mais entre ces deux extrémités trouve-t-on beaucoup de Rois, sans en excepter ceux qui portent d'une main le Sceptre & de l'autre l'Enceinsoir, qui font Rois & Pontifes en même-tems, en trouve-t-on, dis-je, beaucoup dont la piété ait été pure & éclairée ? J'en appelle à quiconque a étudié cette partie de la littérature avec quelque attention & du discernement.

Pour Gustave-Adolphe les ennemis-mêmes, les plus déclarés de sa Religion ont rendu justice à sa piété (1). Elle étoit si extraordinaire, que quelques-uns ont voulu l'attribuer à des vues humaines. Mais elle étoit trop simple pour n'être pas sincère. C'est dans un chef de parti, dans un Cromwel, dans un Guise, qu'on peut suspecter la dévotion : & appeller hypocrisie tout ce prétendu zèle de Religion, qui ne tend qu'à entraîner les peuples dans la révolte contre l'autorité légitime, & à les subjuguier. Un ambitieux

(1) Ricci auteur Italien & Prêtre, qui plus est, qui a écrit en Latin l'Histoire des Guerres d'Allemagne, parle ainsi de ce grand Roi : *Erre in sui Religione egregie ius, nec nisi à celo negotia, præsertim prælia, auspicianda putabat : nec aliquid aggrediebatur, nisi prius iteratis Religioſo animo precibus, litasset.* Lib. VI. p. 425. Il loue ailleurs son humanité envers les Catholiques, les Prêtres & les Moines. C'est tout ce qu'on peut prétendre d'un Ecrivain soumis à la terrible Inquisition. Les Protestans n'en pouvoient pas dire autant de l'Empereur, qui les persécutoit en mille manières. C'est cependant ce même Ferdinand que quelques Jésuites ont voulu faire passer pour un saint : tant il est vrai que l'esprit de parti sanctifie tout jusques aux crimes les plus atroces : c'est ainsi que les

Jacobins canonisoient leur Jacques Clement. Il n'est pas jusqu'au Jésuite, qui a écrit avec tant de goût & de politesse l'Histoire du traité de Westphalie, qui ne rende justice à la piété de notre héros, regretant néanmoins qu'une si belle âme fût dans le parti de l'erreur. Un Protestant regrettera qu'un si bon auteur n'ait pas employé ses talens à la défense de la vérité : & Burzard dit : *Singulari Legationis admodum Ludovici dogmaticis Prædicant, qui animi passioribus, secundum ejus generis errorem, moderetur, & quodlibet concionibus vitia reprehenderet, curaretque, ut singulis diebus ad Deum preces haberetur, quas unaquaque Legio, in aciem disposita, per ritum vernaculæ linguæ quasi hymnum concineret.* Not. de M. Bahin.

qui brigue un pouvoir, où il ne peut parvenir que sous le voile de la piété, un Moine, qui ambitionne la Papauté, un Pape, qui veut s'élever au dessus de toute les Puissances de la terre, empruntent le masque de la Religion : tout est feinte chez eux, & ils outrent plus ou moins le personnage, à proportion de la violence de leur ambition & de leur cupidité.

Mais un Prince né sur le Trône, aimé & adoré de ses peuples, maître d'un grand état & d'armées triomphantes, qu'elle raison peut il avoir de témoigner un vif attachement aux objets de la foi, d'emprunter continuellement le langage de la piété, même dans des occasions secrètes & particulières ? Si Gustave-Adolphe n'avoit paru religieux que dans les actions d'éclat, lorsqu'avant une Bataille il se jettoit à genoux, pour implorer le secours de Dieu, ou qu'après la victoire il se prosternoit sur les trophées de ses ennemis, pour rendre grace de leur défaite, la malignité humaine pourroit verser son poison sur ces actes de piété : mais toutes ses lettres à son Chancelier & à d'autres sont toujours remplies des mêmes sentimens d'amour & de crainte de Dieu. Cherche-t-il à en imposer à ces particuliers ? Que lui importoit-il comme qu'ils pensassent de lui à cet égard ? Eh ! depuis quand les hommes, je ne dis pas les hommes d'Etat ; mais les peuples demandent-ils que les Rois aient cette vertu solide & pure, qui ne se trouve que dans une âme vraiment pénétrée des vérités Chrétiennes ? Qu'un Roi laisse la Religion comme elle est, qu'il soit attentif à l'intérêt de ses peuples, qui est celui de sa grandeur ; mais surtout qu'il soit heureux à la guerre, qu'il ait de nombreuses armées victorieuses, est-il quelqu'un qui ne le dispense de croire en Dieu, & d'avoir des mœurs ?

Bornons-nous donc à admirer les effets d'une excellente éducation & surtout de la grace, qui opéroit merveilleusement sur ce grand Roi, le premier peut-être de tous les Héros Chrétiens.

Après que Gustave-Adolphe eut pris congé de tous les Ordres de l'Etat assemblés en Diète, il leur donna un repas où la cordialité régna plus que la délicatesse & la bonne chère. Il s'entretint familièrement avec les principaux convives de chaque Ordre ; & chacun partit pénétré de ses bontés, d'admiration & de regret de voir partir un si bon maître.

Quelques Ecrivains ont prétendu, que Gustave avoit eu dès lors des sentimens de sa mort. Ils se fondent sur quelques traits du discours qu'il tint aux Etats, & que nous venons de rapporter. Mais il étoit tout simple qu'envisageant la grandeur de la guerre qu'il alloit faire, dont il ignoroit la durée & l'issue, les périls où il alloit s'exposer dans des contrées éloignées, & enfin la nécessité où il se trouveroit de payer souvent de sa personne, il étoit, dis-je, tout simple qu'il supposât qu'il pourroit bien périr soit de bonne guerre, soit par trahison ; car il ne doutoit pas que beaucoup de Catholiques-Romains ne se fissent un point de mérite devant Dieu de le poignarder ou de l'empoisonner. Les exemples en sont trop communs dans l'Histoire, & ils lui étoient trop connus, pour ne pas s'attendre à en grossir la liste. Quand on a une fois établi pour principe ce dogme monstrueux, que l'intention sanctifie tous les crimes, & qu'il est permis de faire un grand

mal pour produire un grand bien , on ne doit s'attendre qu'aux attentats les plus damnables. Déjà les Prédicateurs de la Ligue Catholique prêchoient communément cette Doctrine. Quand les Etats Protestans réclamoient les loix fondamentales de l'Empire, la convention de Passau, le recès de la Diète d'Augsbourg, dont l'article essentiel est que personne ne sera persécuté pour professer la Religion Protestante, ces pieux Casuistes décidoient Chrétienement, qu'on n'est tenu à aucun traité envers les hérétiques; qu'on est dispensé par le fait (*ipso facto*) de toute loi contraire aux intérêts de l'Eglise; avec de tels sentimens on ne balance guère à se porter aux plus grands excès, & l'on n'a plus de scrupule que sur l'objet de la scélératesse.

Toutes les troupes se trouvant à portée de s'embarquer, elles se rendirent à bord de la flotte, au nombre de cent seize Compagnies de Cavalerie, chaque Compagnie formant un demi-Escadron, & quatre vingt-douze d'Infanterie, faisant en tout le nombre d'environ quinze mille hommes. La flotte étoit à l'ancre à la rade d'Elfsnaben, & ce fut-là que se fit l'embarquement. Deux cens Bâtimens de transport (1), reçurent les troupes & les munitions de guerre, avec l'artillerie de Campagne. Les principaux Officiers qui commandoient les troupes sous Sa Majesté, étoient *Gustave Horn, le Comte de Brabe, Jean-Philippe Comte d'Ortenbourg, Wolff-Henri de Bauldissin, Banner, Otton-Louis Rhingrave, Henri-Mathias Comte de Thurn, Maximilien Teuffel, Achatus Todt, Théodoric de Falckenberg, Winkel, Alexandre Lesly* alors à Stralsund, *Todt de Kniephausen, le Baron de Wallenstein* de la Religion Protestante; *Streif, Dönhoff, Holl, Hobendorff, Vitzthum, Mutzenfabl, Kirchbaum, Menno, &c.*

Une infinité de spectateurs étoient accourus, pour voir l'embarquement des troupes, & le départ d'une si nombreuse flotte. Les uns admiroient le courage de ce grand Roi, qui avec un peu moins de quinze mille hommes alloit attaquer le plus puissant, & le plus fier Monarque de l'Europe dans ses propres foyers: les autres regrettoient qu'à la fleur de son âge, & après vingt ans d'une vie agitée & de travaux continuels, il allât encore exposer ses jours dans des sièges & des batailles; aucun ne doutoit cependant du succès de l'entreprise, tant ils comptoient sur sa valeur & sa prudence.

Depuis le départ du Grand Scipion du port de Lilybée, pour aller attaquer les Carthaginois dans leur Patrie & à l'aspect de leurs Dieux, jamais flotte n'avoit fait voile pour une expédition plus importante. Jamais plus grand Capitaine n'avoit commandé des troupes plus valeureuses, & plus remplies d'ardeur & de confiance. Mais Scipion menoit toutes les forces de l'Empire-Romain contre une République souvent vaincue, & affoiblie par ses pertes, & même par ses succès. Gustave avec une poignée de Soldats alloit lutter contre un Empereur plus puissant que ne fut jamais Carhage, lequel n'avoit jamais éprouvé de revers, & dont les forces s'étoient accrues à proportion de ses succès. Il alloit avoir en tête des Généraux aussi braves, aussi rusés, aussi ex-

(1) M. Harre fit monter toute la flotte Suédoise à 70. Vaisseaux & ensuite à cinquante; un moment après à cent cinquante. M. Ark-

mieux informé sans doute, compte environ trente Vaisseaux de Guerre & deux cens Vaisseaux de Transport.

périmentés qu'Annibal, & des troupes infiniment plus vaillantes, plus aguerries que les esclaves & les mercénaires de Carthage, & animées de plus par le motif de la Religion, motif si capable d'inspirer la fidélité, l'attachement, le mépris de la mort.

Le dessein du Héros Suédois étoit donc bien plus hardi que celui de passer en Afrique, qui n'étoit point encore venu dans l'esprit d'aucun des Généraux de la République Romaine, & que tous les siècles ont tant admiré; mais il ne faut pas s'imaginer que celui du Roi de Suède, pour être plus grand, & plus hardi, fût téméraire, & de ceux qui ont besoin du succès pour être justifiés. Non; tout étoit réglé sur la plus grande prévoyance; & nous verrons que toutes ses prospérités ne furent ducs qu'à sa rare prudence, à sa valeur & à ses talens supérieurs dans l'art de la guerre. Il fut aussi favorisé par d'heureuses circonstances que la Providence, ou sa bonne Fortune, fit naître pour le succès de son entreprise.

Je ne fais si je dois rapporter plusieurs prodiges, qui furent aperçus à-peu-près dans le tems que Gustave faisoit embarquer ses troupes. Si jamais guerre a dû être annoncée par des prodiges c'étoit bien celle-là, tant par sa durée, que par les autres fléaux dont elle fut accompagnée, la peste, la famine, qui ne firent qu'un desert des plus belles Provinces de l'Allemagne. On n'est guère disposé, dans le siècle où nous vivons, à admettre ces signes de la justice divine; mais ils sont rapportés par des Historiens si dignes de foi, que nous serions scrupule de les omettre; permis pourtant à chacun d'en croire ce qu'on voudra.

En plusieurs endroits de l'Allemagne on vit des armées dans l'air, rangées en Bataille, & se chargeant avec furie. On prétendit avoir entendu à Nuremberg le cliquetis des armes. A Ratisbonne on aperçut trois soleils, & un Soldat de l'armée de Tilly sur du sang, dont sa chemise fut toute teinte. Le bruit courut qu'à Magdebourg une femme avoit accouché d'un monstre, ayant des bottes & des éperons de chair avec un casque de même sur la tête, une espée de gouffet de peau à la hanche gauche, & trois balles dedans. Je ne parle point de quantité d'autres prodiges moins étonnans, que les Ecrivains racontent. Le Lecteur en a sans doute assez de ceux-là.

La flotte Suédoise leva l'ancre & quitta la rade d'Elfsnaben sur la fin du mois de Mai. Elle étoit commandée par l'Amiral Gyl-Jenhelm, Frère naturel du Roi. Elle avoit six mille Matelots pour la manœuvre & portoit 8000. pièces de canon. Les Matelots étoient Finlandois, Dalécarliens, Goths & Hollandois. Le départ fut accompagné des cris de joie des Soldats & des Equipages, répétés par un nombre infini de peuples que la curiosité avoit amenés sur la côte. Mais les vents contraires ne permirent pas aux Vaisseaux de transport d'avancer en haute mer & de s'éloigner des *Stoeren* ou côtes de Suède. La flotte vint surgir à *Middelften*, à peu de distance de Stockholm, où elle fut retenue de manière que les vivres commencèrent à lui manquer. Pour remédier à cet inconvénient le Roi fit expédier de son bord (1) une

(1) Datée de la flotte à l'ancre à Middelften, du 16. Juin 1636. Mss. de M. A.

patente ou ordonnance à la Ville de Stockholm, pour que tous les habitants, sans aucune exception, eussent à fournir promptement, chacun suivant son pouvoir, tous les vivres nécessaires pour la subsistance des troupes, sans quoi elles courroient risque de périr de faim, ou du moins Sa Majesté se verroit obligée de les remettre à terre, ce qui ne pouvoit se faire sans une perte irréparable, & sans une honte éternelle pour la Nation.

Ce dernier motif fit tant d'impression sur les esprits, que chacun s'exécuta de bon cœur, & les vivres arrivèrent en abondance à la flotte.

Le vent ayant changé quelques jours après, toute la flotte remit à la voile & vint mouiller (1) heureusement le 24. de Juin 1630. près de l'Île de Ruden (2).

LIVRE SIXIEME.

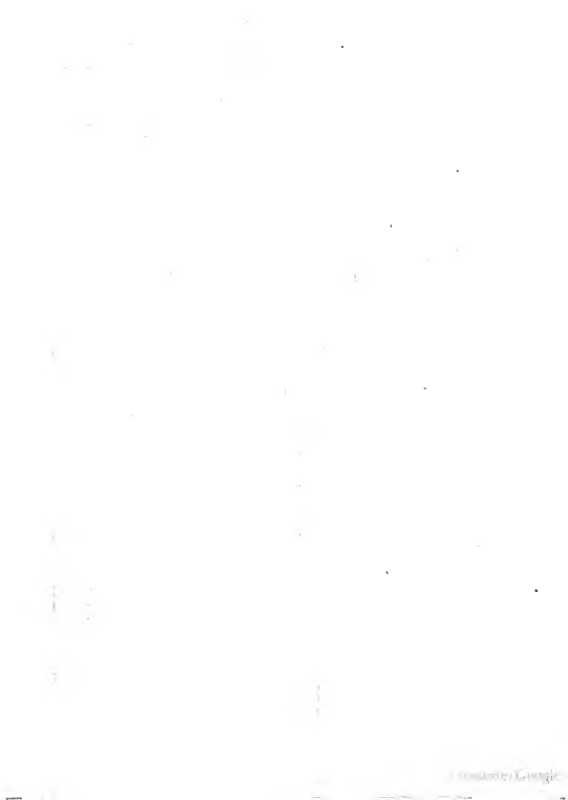
A R G U M E N T.

Epoque remarquable de l'arrivée de Gustave-Adolphe sur les côtes de Poméranie. Piété de ce Héros. Entrevue avec le Duc de Poméranie. Discours qu'il lui tient. Il est reçu dans Stettin. Il fait fortifier la place. Traité entre le Roi & le Duc ratifié par les Etats du Pays. Lettre du Duc à l'Empereur. Manifeste de Gustave-Adolphe. Lettre de l'Empereur à ce Prince. Réponse du Roi à l'Empereur. Diète de Ratisbonne. Les Electeurs de Saxe & de Brandebourg refusent de s'y trouver. Opposition de ces deux Princes & de l'Electeur de Bavière aux desseins de l'Empereur. Intrigues à cette Diète contre Wallenstein. L'Empereur sacrifie ce Général. Fermeté affectée de Wallenstein en apprenant sa déposition. Fin de la Diète de Ratisbonne. Résolutions qui y furent prises contre le Roi de Suède. Torquato-Conti Commandant l'armée Impériale en Poméranie, s'approche de Stettin & se retire. Belle ordonnance des troupes Suédoises. Prise de Damme, de Stargard & de Camin par le Roi de Suède. Complot contre la vie de ce Héros, dont il n'échappe que par des miracles de valeur. Moine d'Amberg arrêté & convaincu d'avoir voulu tuer le Roi. Prise de Wolgast. Malheur arrivé à Pasewalck. Aventure extraordinaire arrivée à Robert Monro & à sept cens Ecossois qu'il commandoit. Réjouissances de ceux de Stralsund à l'arrivée du Roi. Prise de Ribnitz & de Damengarten. Déclaration de ce Prince aux habitants de Mecklenbourg. Entreprise infructueuse de Torquato-Conti sur Stettin. Blocus de Culberg. Exploits de Baudissin. Phénomène extraordinaire apperçu en l'air à Stettin. Conférences entre des Officiers Impériaux & Suédois sur les quartiers d'hiver. Réponse remarquable de l'un des derniers. Combat près de Demmin, où Gustave-Adolphe défait les Impériaux commandés par le Duc Savelli. Rétraite de Torquato-Conti, qui quitte le Commandement & retourne en Italie. Son avarice & sa cruauté généralement attestée par tous les Ecrivains du tems. Le Comte de Schaumbourg le remplace, & vient commander les Impériaux en Poméranie. Prise de Greiffenbagen par le Roi

(1) Puffend. §. 25; Keverh. p. 1305.

(2) Et non pas l'Île de Rugen comme le dit le Dr. Hantz. Mss. de M. A.





de Suède. Lettre de ce Monarque à son Chancelier. Les Impériaux abandonnent leurs retranchemens de Gartz, après avoir mis le feu à la Ville & au ponts. Ils abandonnent & brûlent aussi Piritz. Trait d'humanité du Lieutenant-Colonel Funck. Ils perdent leurs bagages & leur butin près de Bahne. Baudissin fait massacrer tous les Croates. Cruautés horribles que les Impériaux commettent en Poméranie & en Brandebourg. Edit à ce sujet. Lettre du Comte de Schaumbourg au Généralissime. Voyage de l'Administrateur de Magdebourg en Suède. Il fait soulever la Ville & le Diocèse contre les Impériaux. Traité de ce peuple avec le Roi de Suède. Prise de Halle sur la Saale par l'Admirateur. Il se retire en désordre à Magdebourg. François-Charles de Saxe-Lauenbourg leve des troupes pour le Roi de Suède, & s'empare de quelques places sur l'Elbe. Il surprend Ratzenbourg près de Lubeck. Il est battu & pris par le Comte de Pappenheim. Promesse singulière qu'il exige de ce Général. Paroles remarquables du Comte de Tilly.

ON remarqua comme une chose singulière, que Gustave arriva avec sa flotte sur les côtes de Poméranie le même jour auquel deux cens ans auparavant la confession d'Augsbourg fut présentée à l'Empereur Charles-Quint. Les Protestans tirèrent un bon augure de cette circonstance, qui n'étoit au fond qu'un jeu du hazard.

L'île de Ruden, n'est qu'à trois petites lieues au midi de celle du Rugen, vis-à-vis de l'embouchure de la Péene à une lieue de l'île d'Usedom. Et ce fut dans la première que le Roi mit pied à terre. Il fut le premier qui y aborda, s'étant élançé hors de la Chaloupe avant qu'aucun Officier de sa suite pût atteindre le rivage.

Le premier soin de ce Héros (1) fut de se jeter à genoux, de remercier Dieu d'avoir conservé sa flotte & son armée dans ce trajet, & de le prier de répandre ses bénédictions sur ses desseins, qui ne tendoient qu'au soulagement de son Eglise, & à l'affranchir du joug où elle gémissoit.

„ Seigneur, dit-il, Dieu Tout-Puissant, qui régis les cieux & la terre, la mer & les vents, comment pourai-je te remercier dignement, de ce que tu as daigné me préserver d'accident dans un si dangereux voyage ? Hélas ! „ Seigneur je te rends de très humbles actions de grace, & te prie du plus profond de mon cœur de bénir cette entreprise, qui n'a été formée que „ pour ta gloire, pour la défense de ton Eglise, & la consolation des Fidèles. Tu connois Seigneur la pureté de mes intentions, toi qui sondes les „ cœurs & les reins ; Qu'il te plaise donc, Seigneur, nous accorder un tems „ favorable, afin que mon armée que j'ai laissée derrière moi, & que j'ai „ rassemblée de diverses Nations puisse bien-rôt travailler à la délivrance de „ ton peuple, & exécuter l'œuvre de ta volonté. Amen. Amen.

Cette prière fut faite à haute voix, & avec tant de ferveur qu'elle tira des larmes des yeux de tous les assistants. Le Roi, s'apercevant de leur émotion, leur dit, *mes amis, ne pleurez pas, mais priez avec ferveur ; plus il y a de prié-*

(1) Kevenh. p. 1306. Schefferi Mirab. Suec. Gene. p. 6.

res, plus il y aura de victoires : en priant fréquemment on a vaincu à demi ; & le meilleur Chrétien est toujours le meilleur Soldat.

Les devises des Drapeaux, & des Etendards de ses troupes, étoient des sentences de morale. On lisoit sur les uns, *Si Deus pro nobis, quis contra nos*. Sur les autres, *Gustavus Adolphus Rex Sueciae, defensor fidei*, ou bien *Mars regit enses*, & *Themis sceptrum* (1). La flotte ancrée à l'embouchure de la Pée-ne. Le Roi se transporta dans l'île de Rugen, où une partie de la flotte le suivit, pour prendre à bord un renfort de cinq mille hommes, qui lui étoient venus de Prusse. Il trouva que ses Officiers avoient fait quelques fortifications dans l'île, & que tout y étoit en bon état.

Le même jour il rejoignit sa flotte, résolu de s'emparer des îles d'Usedom, & de Wollin. La première est formée d'un côté par la mer, de l'autre par la rivière de Pée-ne, & par le *Groß-Haff*, qui est une espèce de lac formé des eaux de l'Oder, & qui communique à la mer par un Canal naturel nommé la *Swine*. L'île de Wollin n'est séparée de celle d'Usedom que par ce canal. Le Roi emporta ces deux îles sans presque aucune résistance, les Impériaux ayant abandonné successivement tous les postes à mesure que les Suédois s'avançoient, pillant, & mettant le feu dans tous les lieux qu'ils abandonnoient.

Par la prise de l'île d'Usedom, & par sa flotte, le Roi se trouva maître de l'embouchure de l'Oder. C'étoit-là le Rubicon qu'il falloit passer, pour être engagé de manière à ne pouvoir plus reculer. Il falloit s'emparer de Stettin, Capitale du Duché de Poméranie, & la résidence du Prince, en faire une place d'armes, pour porter la guerre le long du fleuve jusqu'en Moravie, d'où l'on pouvoit ensuite menacer la Capitale de l'Empire. Mais il falloit auparavant passer sur le corps aux armées de Wallenstein & de Tilly. La difficulté étoit si grande, que je crois que le Héros Suédois y pensa mûrement ; mais bientôt, réfléchissant que plus il y auroit d'obstacles, plus la gloire, qu'il acqueriroit à les surmonter, seroit éclatante & durable, il s'écria sans doute comme César ; *le dez en est jeté* (2), allons où la volonté des Dieux & l'injustice de nos ennemis nous appelle.

Après la prise de l'île d'Usedom, Gustave fit embarquer un bon nombre de troupes sur le Haff, dans la vue de pénétrer jusqu'à Stettin par le fleuve. L'Oder prend sa source dans les montagnes de Moravie, à deux lieues d'une petite Ville, qui porte le même nom. Il est grossi des eaux de près de trente rivières, dont les plus remarquables sont le *Katzbach*, le *Bober*, la *Schlave*, la *Warte*, la *Neisse*, & la *Blotuitza*. Il baigne les murs de plusieurs Villes en Silésie, telles que Ratibor, Oppeln, Brieg, Breslau, Glogau &c. d'où il entre dans la nouvelle marche de Brandebourg, arrose Landsberg, Francfort, Custrin, Briezen ; enfin, il baigne les murailles de Schwedt, dans la marche Uckeraine, entre de-là dans le Duché de Poméranie, y arrose Greifenhagen, Gartz,

(1) Le Régiment Finlandois de Denhoff avoit un étendard de Damas noir, où étoit représenté le Sacrifice d'Abraham, avec ces mots pour devise : *Ut Abraham vult immolare filium*,

pro rege sic nos parati sumus mori. Arnalibæi, Arma Suec. p. 39.

(2) *Eatur, quò decurum essentia & inimicorum iniquitas vocat ; jacta esto alea*.

Gartz, & enfin Stettin, d'où il entre dans le Haff, & de-là dans la mer par trois embouchûres, qui forment autant de ports, celui de Divenow, celui de Pœnemunde, & celui de la Swina.

Quant à la Ville de Stettin, elle est située par les 53. degrés 27. minutes de latitude, & 38. degrés 45. minutes de longitude. Vis-à-vis de cette Ville l'Oder se divise en quatre bras, qui prennent chacun un nom différent, & vont se perdre dans le Lac de Damm, d'où enfin elle se dégorge, comme nous avons déjà dit dans le Haff. Sur chacun de ses différens bras de l'Oder, vis-à-vis de Stettin, il y a des ponts, dont quelques uns sont très beaux. Stettin, est, comme nous avons dit, la capitale de tout le Duché, ainsi que Stralsund est la capitale de la Principauté de Rugen. Il y a encore un autre Stettin en Poméranie, sur les frontières de Pologne, qu'il ne faut pas confondre avec celui dont nous parlons ici, qui est une Ville considérable & d'un grand commerce, à cause de la proximité de la mer, & de la commodité du fleuve.

Le Prince qui régnoit en Poméranie, lorsque les Suédois y abordèrent, se nommoit Bogislas XIV. il étoit âgé d'un peu plus de cinquante ans, & étoit parvenu au Gouvernement en 1621. Il étoit marié depuis long-tems, mais sans aucune esperance, au tems dont nous parlons, d'avoir des Enfants. Il mourut sans postérité, & l'Empire consentit que ses Etats fussent cédés à la Suède, lorsqu'il fut question seize ans après de finir cette longue & sanglante guerre, que la Maison d'Autriche avoit faite à la Religion, & à la liberté.

Le Roi de Suède, ayant fait toutes ses dispositions pour attaquer Stettin, arriva par le Haff sous le canon de cette place, à la faveur d'un vent tel qu'il pouvoit souhaiter. Je ne dois pas omettre ici que plusieurs Historiens ont remarqué, que le jour, que la flotte du Roi fit voile pour Stettin, il faisoit une tempête extraordinaire à l'embouchûre de l'Oder, laquelle s'apaisa tout d'un coup lorsque cette flotte entra dans le fleuve. Ce qu'on attribue à la prière fervente que le Roi fit en cette occasion (1). Le Roi aborda heureusement avec sa flotte au pied des remparts. Aussitôt il fit sommer la Ville.

Le Commandant nommé Damis voulut d'abord faire le méchant, & envoya un tambour au Roi le menaçant de faire tirer sur ses troupes, & sur sa flottille.

Le Roi, qui savoit bien que Stettin n'étoit pas un lieu à soutenir un siège, ni le Duc, qui étoit dedans, en volonté de s'y exposer, fit dire au Colonel Damis, Damitz, ou Danitz selon quelques uns, qu'il le prioit de ne pas se fâcher, mais de venir lui parler lui-même, parce que Sa Majesté n'étoit point accoutumée à s'expliquer par de tels Ambassadeurs avec un homme comme lui. A cette repartie toute la résolution de Damis s'évanouit. Il vint parler au Roi avec des Députés de la part du Duc, qui supplioient Sa Majesté de prendre une autre route, & d'épargner au Duc le malheur de se faire des affaires avec l'Empereur.

Le Roi répliqua, qu'il vouloit entrer & parler au Duc; qu'il étoit son ami, & ne venoit point comme ennemi; qu'il ne feroit aucun acte d'hostilité, à moins qu'on ne l'y forçât; mais qu'ils pouvoient juger par la manière dont il

(1) Le Comte de Kvenh. parle aussi de cet bord après que le Roi eut fini sa prière, qu'il temple, & remarque qu'elle s'apaisa d'a rapporte mot à mot. Voy. Ann. Ferd. p. 1309.

avoit traité les Habitans de l'île d'Usedom, s'il ne valoit pas mieux l'avoir pour ami que les Impériaux : que ces pauvres Habitans ne pouvoient se lasser d'admirer la bonne discipline de ses troupes, après avoir si long-tems gémi de l'insolence de celles de Wallenstein.

Enfin, le Duc prit le parti de venir lui-même parler au Roi. Après les premiers complimens, Gustave parla au Duc avec toute la dignité & la décence imaginable (1). „ Mon Cousin, lui dit-il, ne vous étonnez pas que je me sois approché de votre Capitale avec une armée : c'est un effet de la nécessité, & de l'insolence de l'ennemi commun. Je n'ai rien à démêler avec l'Empire, ni avec le Duché de Poméranie. Je n'en veux qu'aux ennemis de l'Empire, qui ont saccagé cette Province. La misère des pauvres Habitans me perce le cœur : c'est ce que je puis vous protester avec vérité, je ne convoite pas les biens & les possessions d'autrui. Je ne cherche que la gloire du Tout-Puissant, la conservation de la vraie Religion, la liberté de l'Empire Germanique, la tranquillité des consciences, la sûreté & l'encouragement du commerce, & le bien-être des Habitans. En un mot, je ne désire qu'une paix ferme & solide. Si vous avez les mêmes intentions que moi, & le même amour du bien public, nous ferons bientôt d'accord ; & après cela, moyennant l'assistance de Dieu, je ne doute pas de la victoire. Reconnoissez la main de Dieu, qui m'a conduit, & m'a mis en possession de la plus grande partie de la Poméranie, presque sans coup férir.

„ Quand la paix sera rétablie & l'ennemi éloigné, vous recouvrirez le tout avec plus de facilité de ma part, que s'il étoit entre les mains d'un autre ”.

Puis, se tournant vers les Conseillers du Duc, & les Députés du Magistrat qui représentoient le Peuple, il leur dit, „ Pesez bien l'avis que vous voulez & devez donner à votre Duc dans cette importante affaire. Plus il y aura de sagesse dans vos conseils, plus vous & votre postérité, vous en aurez d'honneur & d'avantage. Je ne demande pas ce qui vous appartient. Je ne veux faire aucun mal à votre Ville. Vous n'avez qu'à jouir à la bonne heure de votre ancienne liberté & prospérité ; vous n'êtes pas nés pour l'esclavage. Pourquoi ne voudriez pas secouer le joug qui vous accable ? Vous savez que Stralsund m'a reconnu pour son défenseur. Que croyez-vous que deviendra votre Patrie, si l'Empereur se saisit de votre Ville ? Voulez-vous que votre Pays soit le théâtre de la guerre ? Prétendez-vous arrêter le cours de mes victoires ? Je ne saurois m'imaginer que vous ayez de telles pensées. Prenez donc votre parti ; l'affaire presse. Le soleil va tantôt se coucher & disparaître ; & je ne suis point accoutumé à poser des sentinelles sur les remparts dans les ténèbres de la nuit. Dépêchez donc, & ne me forcez pas à recourir à des moyens plus efficaces, si mes paroles ne peuvent vous persuader ”.

Dans un instant, le Duc se représenta tout ce que sa situation avoit de dangereux & de critique ; d'un côté, le Roi de Suède armé & aux portes de sa Ca-

(1) Cet entretien nous a été conservé par un des Députés-Commissaires du Duc qui y étoit présent, & qui en fit la relation au

Chanc. Oxenstierna le 9. de Septembre 1630. C'est le Sr. Elias Pauli, Syndic de la Ville de Stralsund. Mss. d'Ark.

pitale; de l'autre la puissance de l'Empereur, le bonheur de ses armes, ses ressources; la capacité de ses Généraux, le nombre & la valeur de ses troupes, les revers de l'Electeur Palatin & de ses Généraux, ceux du Roi de Dannemark, la collision des Electeurs de Saxe & de Brandebourg, ou du moins l'ambition de celui-là, qui tâchoit de s'agrandir aux dépens de la Religion, & la foiblesse de celui-ci; tant de Princes dépouillés & proscrits, le triste sort des Ducs de Mecklenbourg ses voisins; exemples, qui le frappoient d'autant plus qu'il les avoit sous les yeux. Tout cela lui fit prendre le parti de remonter doucement au Roi le danger qu'il couroit de se perdre, s'il le recevoit dans Stettin. *Faudra-t-il qu'à l'âge où je suis je m'expose à me voir proscrit, mon Pays ravagé & donné à un autre, & cette Ville même, où Votre Majesté veut entrer, peut-être détruite de fond en comble?*

Le Roi le rassura par les raisons les plus fortes, & les plus capables de calmer ses craintes. Ensuite, il ajouta avec vivacité; *Dépêchons, dépêchons, mon Cousin; ceci demande de la promptitude, & croyez-moi; tous les temporisateurs (1) ne sont pas des Fabius.*

Le Duc se voyant pressé de la sorte consentit à tout par ces trois mots Allemands, *Nun in* (2) *Goites Namen! Et bien soit, à la garde de Dieu;* & les portes de la Ville furent ouvertes au Roi & à ses troupes. Il y entra un Samedi dixième de Juillet à la tête de quelques Compagnies de Soldats. Il travailla une partie de la nuit à régler tout avec le Duc & le Magistrat; après quoi il se retira sur le Vaisseau qu'il montoit en arrivant, & y passa le reste de la nuit, disant qu'un Général ne devoit pas coucher dans une Ville, tandis que son armée étoit à bord.

Le lendemain Dimanche & onzième du même mois, il rentra dans Stettin, & vit défilier le reste des troupes destinées à former la Garnison de la Ville. Il ne choisit pour cela que des (3) Suédois naturels; & ce ne fut aussi qu'à eux qu'il confia le travail des fortifications qu'il projeta, & qu'il fit tracer aussitôt, pour mettre Stettin en état de ne rien craindre de la part des Impériaux, & de lui servir de dépôt pour la suite de ses entreprises.

L'Auteur, que nous avons cité ci-dessus, & qui étoit lui-même Membre du Magistrat de Stettin, assure que dans l'espace de quatre jours cette grande Ville fut mise en état de défense. J'imagine qu'il ne parle que de la Fortification passagère; que l'approche des Impériaux rendit nécessaire, en attendant qu'on pût travailler plus solidement. En effet, les Impériaux avoient rassemblé des troupes du Marquisat de Brandebourg, de la Bohême, de la Lusace, & s'avançoient à grandes journées, pour empêcher Gustave de s'affermir en Poméranie. Ils étoient même déjà arrivés à Gartz le même jour que le Roi entra dans Stettin. Sa célérité rendit leurs efforts inutiles: & le Duc de Poméranie jugeant par-là de la supériorité des talens de Gustave, ne balança pas de

(1) *Neque omnem cunctatorem Fabium esse dixit.*

(2) Ces mots sont rapportés dans Chemnitz, Kevenhüller & Mikrelius Historien Poméranien cité par M. le P. Bæhm.

(3) Mss. de M. Ark. Le Dr. Harte pré-

tend qu'il n'y mit que des Anglois & des Eco-sois. C'est une vanité nationale; son ouvrage en est rempli jusqu'au dégoût. C'est toujours les Anglois & les Eco-sois, qui ont tout fait. A peine est-il question des Suédois.

faire avec lui un traité d'alliance offensive & défensive. Cependant il écrivit à l'Empereur pour se justifier d'avoir reçu le Roi de Suède & ses troupes dans sa Capitale (1).

„ Il est, dit-il, inutile que je renouvelle à Votre Majesté Impériale, les
 „ plaintes que j'ai si souvent portées inutilement aux pieds de son Trône, tou-
 „ chant les vexations que les pauvres peuples de mon Duché ont souffertes,
 „ tant des Garnisons que des quartiers d'hiver, qu'il a falu donner aux troupes
 „ de Votre Majesté Impériale, la misère, la défolation & le désespoir, où
 „ elles ont réduit ces malheureux habitants. Les choses en
 „ étoient-là, lorsque le Sérénissime & très puissant Prince Gustave-Adolphe
 „ Roi de Suède, des Goths & des Wandalas, a débarqué dans ce mien Pays
 „ à la tête d'une puissante armée. Ceux qui étoient destinés à le défendre de
 „ Votre part, se sont aussitôt emparés de toutes les armes de nos sujets & Sol-
 „ dats, sous prétexte de mieux pourvoir à cette défense; mais en effet pour
 „ les mettre hors d'état de s'opposer aux pillages qu'ils méditoient, & qu'ils
 „ ont exécutés. Cependant sa dignité Royale de Suède s'est avancée, a oc-
 „ cupé le port de Pennamunde, l'île & tout le pays d'Ufedom, & la Vil-
 „ le de ce nom bien garnie de remparts & de murailles, le Werder de
 „ Wollin, les ports de Swine & de Diwenau, la Ville de Wollin, de même
 „ que tous les forts & redoutes élevées avec tant de peine & de fraix, &
 „ qui étoient les boulevards de notre Ville de Stettin. Or ceux qui devoient
 „ défendre ces postes, n'ont pas même opposé la moindre résistance à l'en-
 „ nemi, qui se seroit trouvé bien embarrassé, si l'on s'étoit opposé à lui
 „ avec quelque vigueur, du moins n'auroit-il pas fait des progrès si rapides.

„ Mais ces prétendus défenseurs ne s'en sont pas tenus-là; ils ont pillé,
 „ saccagés ou brûlé tout ce qu'ils n'ont pu ou voulu défendre, & ont tourné
 „ contre les pauvres habitants des lieux qu'ils abandonnoient les armes, qu'ils
 „ auroient dû employer pour repousser l'ennemi. En un mot, ils ont exercé
 „ des cruautés inouïes dans un Pays ami, telles que j'ai horreur de les dé-
 „ crire; mais dont il existe des procès verbaux en bonnes formes. Ils se sont
 „ emparés du Château & de la petite Ville d'Uckermunde, en ont chassé notre
 „ Garnison Ducale contre tous les pactes & conventions, ont ensuite aban-
 „ donné la Ville & le Château après les avoir pillés, & les ont laissés sans dé-
 „ fense. A Wollin ils n'ont pas épargné le Palais destiné aux Princesses
 „ Douairières de notre Maison. Ils l'ont pillé, & ont tenté de le réduire en
 „ cendres.

„ Après cela sa dignité Royale de Suède a profité de toutes ces mau-
 „ vaises manœuvres, & voyant que votre Feld-Maréchal le Sr. *Torquato*
 „ *de Comitibus* (2). se retireroit dans la Poméranie antérieure, il a fait rem-

(1) Sa Lettre Apologétique se trouve tout au long dans Lendorp. Dess. Heil. Rom. Reich Standl. I. Buch. p. 79.

(2) C'est ainsi qu'il est nommé dans la Lettre, dont nous donnons ici la traduction en abrégé. Le P. Bougeant l'appelle *Torqua-*

to Conti, & M Harte *Torquato di Conti*; & c'est sans doute son vrai nom qu'il Latinisoit en en faisant *Torquato* ou *Torquatus de Comitibus*. Le P. Barre dit qu'il s'appelloit simplement *Torquato*, mais qu'ayant été fait Comte par l'Empereur, il joignit à son nom celui de

„ barquer ses troupes , & est venu par un vent si favorable , qu'il a fait six mil-
 „ le (1) en deux heures. Il a paru tout d'un coup devant Stettin , & l'a blo-
 „ qué en un moment de tous les côtés , s'approchant inopinément jusques sous
 „ l'artillerie de la Ville , de sorte qu'il n'y a pas leu moyen de se défendre ,
 „ encore moins d'envoyer demander du secours à l'armée de Votre Majesté
 „ Impériale.

„ J'espère de l'équité de Votre Majesté Impériale & des Lumières du Col-
 „ lège Electoral , qu'on ne m'imputera point une fatalité que je n'ai pu prévoir
 „ ni éviter ; & que personne n'en prendra occasion de douter de ma fidélité
 „ envers Votre Majesté & le St. Empire , fidélité dont j'ai donné tant de
 „ preuves , malgré les mauvais procédés qu'on a eus avec moi , procédés si con-
 „ traires aux Constitutions de l'Empire & nommément à la Loi du repos pu-
 „ blic ou paix profane , &c.

Quoique pût dire le Duc de Poméranie , l'Empereur & son Conseil ne lais-
 serent pas de croire , que l'admission du Roi de Suède à Stettin & le traité fait
 avec lui ne fussent des choses déjà concertées , dès avant le départ de ce
 Monarque pour l'Allemagne : & l'Empereur fut si irrité , qu'il commanda à
 ses Généraux d'ordonner à ses troupes de ne point faire de quartier aux
 Soldats du Duc de Poméranie. Cela donna lieu à divers meurtres commis
 de sang-froid , qui furent vengés par les Suédois sur les Impériaux , à qui ils
 refusèrent de faire quartier , jusqu'à ce qu'ils fissent meilleure guerre , & trai-
 tassent les Poméraniens sur le même pied que les Suédois.

Le Colonel Hazfeld écrivit dans ce tems-là au Magistrat & à la Ville de Stet-
 tin une lettre des plus menaçantes , lui reprochant d'avoir reçu dans leurs murs
 un Prince déclaré ennemi de l'Empire , de lui avoir accordé une somme con-
 sidérable pour la défense d'une place , qu'il n'appartenoit qu'à l'Empire de dé-
 fendre , que l'Empereur avoit chargé le Duc par divers rescrits de maintenir
 & défendre cet important passage sur l'Oder : que le Duc avoit toujours ré-
 pondu que son intention étoit , que la Ville de Stettin fut conservée à l'Em-
 pereur , à l'Empire & au Cercle de la Haute-Saxe , par tous les moyens ima-
 ginables ; & que les troupes Impériales y pussent passer & repasser librement.
 Que leur conduite étoit des plus criminelles , & qu'il les regardoit comme
 coupables de trahison & d'infidélité envers l'Empire. Au reste le traité que le
 Roi , avoit conclu avec le Duc fait une circonstance si intéressante dans l'Hi-
 stoire du Grand Gustave , que nous ne pouvons nous dispenser de l'exposer ,
 au moins en abrégé , aux yeux du Lecteur.

Nous Gustave-Adolphe Roi de Suède &c. & Nous Bogislas Duc de Po-
 méranie.

A tous ceux qui les présentes verront, Salut.

L'oppression inouïe dans laquelle le Duc de Poméranie , ses sujets & Etats
 ont gémé pendant neuf ans , Nous a d'autant plus touché , Nous Gustave-
 Adolphe , que non seulement nous faisons profession de la même Religion ,

Cemitibus ou di Const. Le Comte de Kovenbul-
 ler l'appelle *Tarquato Conti* comme le P. Bou-
 gent , & ajoute le Soldat Allemand l'appel-
 loit *Quater Coster*. Ann. Ferd. p. 1226.

(1) Nous entendons toujours le mille Ger-
 manique , qui fait deux lieues Parisiennes ou
 deux petites heures de chemin.

mais qu'aussi il y a eu de tout tems commerce, amitié & liaison entre la Couronne de Suède & le Duché de Poméranie, & en particulier un traité d'amitié conclu en 1570. à Stettin entre la dite Couronne & ledit Duché. C'est ce, qui nous a obligé à venir au secours de ce pays opprimé contre toute sorte de raison, sans en être même requis par notre cher Cousin & Oncle le Duc régnant de Poméranie; mais y étant uniquement mû par notre compassion naturelle, & divers grands intérêts concernant la liberté de la Mer Baltique, le maintien de la Religion Protestante, & la sûreté des principaux Etats du Nord.

D'autre part, Nous Bogislas Duc de Stettin-Poméranie, nous voyant abandonné de tout secours & protection humaine, hors d'état de résister à une puissance supérieure, & nos sujets déarmés par ceux qui s'étoient chargés de les défendre, & dont ils n'ont éprouvé que la tyrannie la plus horrible pendant l'espace de trois ans, nous nous sommes déterminé à traiter avec sa dignité Royale de Suède, avec d'autant moins de difficulté qu'Elle ne désire que le bien & l'avantage de nos Sujets & Vassaux, & la gloire de Dieu. Nous avons donc conclu & arrêté avec Elle un traité de la manière suivante.

1°. Nous nous sommes promis mutuellement, pour nous & pour nos pays, de vivre dans une amitié & confiance réciproque, de ne rien faire qui puisse nous porter préjudice, de nous maintenir réciproquement dans nos Droits, libertés & prérogatives, de joindre nos forces pour nous défendre contre toute violence injuste, de ne nous abandonner l'un l'autre en aucune manière, de ne jamais user de supercherie; mais d'agir mutuellement de la meilleure foi pour le bien & l'avantage l'un de l'autre, de laisser une entière liberté de Commerce entre la Poméranie & la Suède, & de l'encourager par toute sorte de moyens; de sorte que l'union des deux Etats soit perpétuelle & à jamais.

2°. Ce renouvellement d'union & d'alliance n'aura pour objet qu'une défense mutuelle contre toute violence injuste; à moins que la nécessité n'obligeât les deux Contractans à prendre d'autres mesures, auquel cas ils s'assisteront l'un l'autre de toutes leurs forces.

3°. Il s'ensuit de-là que cette alliance n'est point contre la Majesté de l'Empereur & l'Empire; mais plutôt pour conserver & maintenir le dit Empire dans son ancienne forme de Gouvernement, & de défendre la liberté & la tranquillité publiques, contre tout perturbateur & violateur de la loi du repos public: de sorte que Nous Bogislas Duc de Stettin-Poméranie, nous n'entendons point par-là rompre le nœud féodal, qui nous lie à l'Empereur & à l'Empire, mais au contraire nous restons attachés Nous & nos Sujets & Vassaux aux loix & constitutions de l'Empire, & à l'incorporation au Cercle de Basse-Saxe, & soumis à ses Statuts & Loix particulières.

4°. Cette alliance n'ayant pour but, que de délivrer nos sujets des cruelles persécutions, qu'ils ont souffertes pendant trois ans, contre la teneur des Loix de l'Empire & des Cercles, des capitulations si solennellement jurées, pour rétablir les Etats de Poméranie dans leur première condition, nous sommes convenus de concourir réciproquement à cette fin, & d'employer toutes nos forces pour y parvenir.

5°. Toutes les places & contrées occupées présentement par le Roi de Suède en Poméranie, & celles qu'il pourra encore y conquérir, seront remises fi-

dèlement au Duc Bogislas de Poméranie avec les Droits & Régales dont il a joui auparavant, sans aucune prétention de fraix de guerre ou autre; de façon pourtant que le Duc de Poméranie n'en pourra rien aliéner particulièrement de ce qui appartient à la Principauté de Rugen; & y mettra des Officiers qui favoriseront les Commissaires Suédois en tout ce qui regardera la défense du pays; & quant à la Ville de Stralsund, elle sera maintenue dans ses privilèges & dans l'alliance particulière, qu'elle a avec Sa Dignité Royale.

6°. Le Chapitre de Camin sera pareillement maintenu, dans son Droit d'Élection d'un Evêque, ou d'un Coadjuteur.

7°. Aucune des deux parties Contractantes ne pourra s'écarter de cette alliance, qu'au su & du consentement de l'autre: encore moins Nous Duc de Poméranie pourrions-nous entrer dans aucun traité ou alliance contraire à cette alliance défensive. Pareillement si le Roi de Suède entre dans quelque négociation avantageuse à Nous & à notre pays, il aura soin de nous le communiquer, & de ne nous en point exclure.

8°. Toute Puissance Chrétienne pourra prendre part au présent traité, pourvu que ce soit sans préjudice des pays des deux Parties Contractantes.

9°. Nous promettons, Nous Duc de Poméranie de n'entrer dans aucune confédération, sans le consentement de Sa Dignité Royale.

10°. Et Nous Roi de Suède Nous nous engageons à défendre de toutes nos forces le Duc de Poméranie, ses Pays & sujets, au cas que, pour l'amour du présent traité, on voudrait leur faire la guerre, ou les troubler en quelque autre façon.

11°. Le privilège de Naturalisation, sera accordé aux sujets respectifs de Suède & de Poméranie, pour en jouir les uns dans le pays des autres.

12°. La Monnoie de Suède aura cours en Poméranie, & celle de Poméranie en Suède.

13°. S'il survient quelque différend entre Sa Dignité Royale & le Duc de Poméranie, ou entre les sujets de l'un & de l'autre, on n'aura jamais recours aux armes; mais on se réglera sur ce qui est spécifié dans le traité de Stettin de 1570. ou l'on s'en rapportera à des arbitres, qui seront choisis, ou par élection ou par le sort.

Enfin Nous Roi de Suède, Nous nous sommes réservés, qu'en cas de mort sans postérité masculine, de la part du Duc de Poméranie, de pouvoir retenir en sequestre, & sous notre garde & protection particulière, & sous celle de nos Successeurs à la Couronne de Suède, tout le Duché & Pays de Poméranie, jusqu'à ce que l'Electeur de Brandebourg, en qualité d'héritier éventuel (1) ait approuvé & ratifié le présent traité d'alliance; ou (en cas qu'on lui disputât cette succession) jusqu'à une entière décision de Différend.

Le tout arrêté conclu & réglé loyalement, & chrétiennement, sans aucun dessein de surprise ou de finesse (2).

Le traité fut ensuite signé & ratifié par les Etats de ce Duché: mais la clause, touchant l'Electeur de Brandebourg, fit naître dans la suite beaucoup de difficultés, & de contestations entre la Suède & la Maison de Brandebourg,

(1) Cette ratification étoit nécessaire, à cause de l'expectative que l'Electeur avoit sur le Duché de Poméranie, en vertu des pactes de

confraternité, faits entre les deux Maisons.

(2) Kevenhüller. *Annal. Ferdin.* p. 1318. & *suiv.*

car, le Duc de Poméranie étant mort sept ans après la conclusion de ce traité, les Suédois ne voulurent point lâcher prise, s'appuyant sur la clause en question.

Cependant l'armée du Roi de Suède grossissoit tous les jours. Les Soldats & les Officiers échappés des défaites de Mansfeld, de l'Administrateur de Halberstadt, du Roi de Dannemark venoient en foule se ranger sous ses Drapeaux. Il continuoit ses progrès en Poméranie, & cependant il étoit attentif aux mouvemens que produiroit son arrivée en Allemagne, afin de régler sa conduite sur les dispositions de ceux que cette démarche devoit naturellement intéresser. En attendant, il fit répandre un Manifeste (1) ou Dédiction des motifs, qui l'avoient obligé d'entrer à main armée sur les terres de l'Empire. Cet écrit commence ainsi:

„ C'est un ancien proverbe, que personne ne peut vivre en paix, qu'autant que son voisin le veut bien; Sa Majesté le Roi de Suède n'a que trop éprouvé à son préjudice la vérité de ce proverbe.

Après ce préambule, le Roi continue en disant, „ que ses grandes conquêtes en Moscovie & en Pologne lui avoient acquis assez de lauriers, sans qu'il eût besoin d'en chercher de nouveaux en Allemagne; ayant rempli non seulement tout le Nord, mais aussi toute l'Europe de la réputation de ses armes.

„ Qu'il n'est pas si ennemi de son repos, ni si téméraire que de passer la mer, pour se mesurer avec une puissance si vaste & si triomphante, sans y avoir été contraint par des raisons indispensables. Que son Royaume est assez étendu, & assez abondant dans les besoins, & même dans les commodités de la vie, pour que Sa Majesté n'ait pas lieu d'envier le bien d'autrui; que si l'Empereur avoit pris avec lui des manières plus amiables, il n'auroit jamais commencé une rupture; mais qu'ayant été offensé sans offenser, & provoqué sans aucun sujet, & en diverses manières, il se voyoit obligé de rentrer dans des fatigues, des peines & des travaux dont il se seroit bien passé, & qu'il continuoit à se donner pour l'amour du bien public, sacrifiant ses trésors, son repos, son sang & sa vie à ce seul objet. De sorte que ses propres intérêts, & ceux de ses alliés le forçoient à se procurer les armes à la main la satisfaction qu'il n'avoit pu obtenir, malgré les instances réitérées qu'il avoit faites pour cela.

„ Qu'on défie la partie adverse de pouvoir pallier, ou donner quelque couleur aux faits suivans.

1°. „ Que les Lettres du Roi au Prince de Transilvanie ont été interceptées en pleine paix, ouvertes & lues sous les yeux de l'Empereur, sans que Sa Majesté Suédoise en ait pu avoir raison.

2°. „ Qu'on avoit arboré l'aigle Impériale contre Elle plus d'une fois en Prusse en faveur des Polonois, sous le Duc de Holstein & sous Arnheim; & que, sans aucun sujet, on avoit fait défense à tous les Allemands de servir Sa dite Majesté, & de lui fournir aucun secours de vivres ou autres.

3°. „ Que (1) Voy: Londorp. l. c. p. 73. Ce Manifeste avoit été déjà préparé en Suède. Adler Salvius le composa sous les yeux du Roi dans la rade d'Elfsnaben à bord du Vaisseau, où étoit ce Monarque. C'est ce qui paroît par une Lettre du même Salvius au Chancelier Oxenstierna, datée de Naumbourg en Saxe le 4^{me} May 1632. rapportée dans Palmkizeld.

3°. „ Que l'Empereur avoit fomenté la guerre entre le Roi & la Pologne ,
 „ & empêché les Polonois , par ses insinuations & ses promesses , de vouloir
 „ entendre à aucun traité.

4°. „ Que ses Cousins les Ducs de Mecklenbourg avoient été dépossédés
 „ de leurs Etats, sans aucune forme de procès, contre toute justice, & par la
 „ seule violence ; & que les dits Etats avoient été donnés à Wallenstein, qui
 „ n'y avoit aucun droit, ni prétention.

5°. „ Que l'Empereur avoit tâché de se rendre maître de la Mer Baltique ;
 „ que dans cette vue, il avoit occupé plusieurs ports & havres en Basse-Saxe,
 „ & en Poméranie, équipé nombre de Vaisseaux, disposé de l'Amirauté sur la
 „ dite mer, par conséquent usurpé ce qui appartient de toute ancienneté aux
 „ Rois de Suède ; & jetté par-là de justes craintes dans l'esprit de tous ses
 „ voisins ; leur donnant lieu de soupçonner par toutes ces démarches, & par
 „ les procédés violens qu'il a eus dans l'Empire, qu'il visoit à la Monarchie
 „ Universelle.

6°. „ Que les sujets du Roi avoient été violentés par les Impériaux en di-
 „ vers havres, leurs Navires arrêtés, leurs Marchandises confisquées, & le
 „ Commerce presque interdit aux Suédois dans l'Empire.

7°. „ Que la Ville de Stralsund n'avoit été assiégée pour aucun autre sujet,
 „ que pour servir de retraite & d'entrepôt à des pirates & écumeurs de la
 „ Mer Baltique : que le Roi, ayant été requis de la secourir, n'avoit pu s'en
 „ dispenser, tant par intérêt d'état, qu'en vertu des alliances de la Couronne
 „ de Suède avec les Villes Hanseatiques.

8°. „ Que les courses des Impériaux sur la Mer Baltique, à la faveur des
 „ Vaisseaux Polonois, & autres pris ou construits à Wismar & autres ports
 „ voisins, l'avoient obligé d'équiper à grands fraix une puissante flotte, pour
 „ nettoyer la dite mer, & rétablir la liberté du Commerce.

9°. „ Que les Députés du Roi envoyés à Lubeck, pour assister au traité
 „ projeté entre l'Empereur & le Roi de Dannemark, pour procurer quelque
 „ relâche à la Ville de Stralsund, & demander au nom de Sa Majesté une
 „ juste réparation des torts & dommages qu'il avoit soufferts, avoient été re-
 „ butés & renvoyés honteusement contre le droit des gens, avec défense de
 „ mettre le pied dans l'Empire, sans avoir pu être ouïs, ni de vive voix, ni
 „ par écrit.

10°. „ Que, sous prétexte de châtier quelques prétendus rebelles, & de ré-
 „ vendiquer les biens d'Eglise, tous les Ecats & Princes de l'Empire ses alliés
 „ avoient été opprimés, & mis sous le joug de la Maison d'Autriche.

11°. „ Que les voies de conciliation acceptées par le Roi, sous l'entremise
 „ & médiation du Roi de Dannemark, & du Collège Electoral, & les pro-
 „ positions d'accommodement, faites aux conférences de Dantzic, avoient
 „ été rejetées par l'Empereur, de sorte qu'il ne restoit plus au Roi que la voie
 „ des armes, pour se procurer la satisfaction qui lui étoit due, & pour préve-
 „ nir sa ruine, & celle de ses alliés ”.

Ce Manifeste (1) dont nous n'avons extrait que les principaux points ren-

(1) Puffend. Kevenh. Vitt. Sirî. Journal d'Oxenst. Ricci. de Bellis Germ. Regit. du Sé-
 nat. p. 336.

ferme, me semble, une déclaration de guerre assez intelligible. Cependant l'Empereur, feignant de n'y pas voir cette déclaration, écrivit au Roi une Lettre, où, ne lui donnant que le titre de Prince, il lui reproche d'être entré en armes sur les terres de l'Empire, sans avoir fait précéder son invasion d'aucune déclaration de guerre, contre la coutume des Nations policées, & les règles du droit des gens; que les griefs qu'il pouvoit alléguer n'étoient pas de nature à allumer une guerre, & qu'on voyoit bien qu'il cherchoit des prétextes pour satisfaire son ambition: que, depuis l'avènement de Sa Majesté Impériale au Trône de l'Empire, Elle ne se rappelloit pas d'avoir rien fait, qui pût lui en fournir un juste sujet: qu'au contraire, Elle avoit toujours entretenu la bonne amitié avec lui & le Royaume de Suède. Enfin, l'Empereur l'accuse de s'ingérer dans des affaires, qui ne regardoient que le Corps Germanique & son Chef: Il lui ordonne de renoncer à son entreprise téméraire, de vider au plutôt les terres de l'Empire, ou qu'autrement il enverra contre lui toutes ses troupes.

Cette Lettre étoit datée de Ratisbonne du 18. d'Août 1630. Il paroît par la réponse du Roi, qu'il ne la reçut que le 6. Octobre à Ribnitz, petite Ville du Mecklenbourg, sur les frontières de Poméranie à quatre ou cinq milles de Stralsund, où l'armée Suédoise étoit alors campée. Le Roi prit la lettre de l'Empereur des mains du Gentilhomme, qui la lui avoit apportée, & dit à celui-ci: *Vous pouvez-vous en retourner à la garde de Dieu: Je ne manquerai pas de faire réponse à l'Empereur, dès que je serai guéri d'une blessure qu'un aigle m'a fait au bras* (1), voulant faire entendre par-là, dit-on, qu'il répondroit quand il se feroit vengé des torts qu'on lui avoit faits.

Le Roi rendant à l'Empereur fierté pour fierté, lui répondit d'une manière qui choqua fort l'orgueil Autrichien. Sa réponse commença ainsi.

Sérénissime & Très-Puissant Empereur, NOTRE CHER ONCLE ET AMI,
Nous avons reçu la Lettre de Votre Dilection, en date du 18. d'Août &c.

Pour sentir tout ce que ce début à de fier, il faut savoir que l'Empereur ne donne aux Electeurs séculiers que le titre de Neveux, & celui d'Oncles aux Electeurs Ecclésiastiques, tandis que tous les Rois leur donnent celui de Frères; & que les Electeurs écrivant à l'Empereur, ne l'appellent que *Très Sérénissime, Très Puissant, Très Gracieux, Sacrée Majesté &c.* Enfin, l'Empereur ne leur donne dans le cours de la lettre que le titre de Dilection, sans en excepter ceux des Electeurs qui sont Rois.

Au reste, comme la réponse du Roi de Suède ne contient guère qu'une répétition des griefs, déjà exposés dans son Manifeste, nous ne rapporterons que ce qu'il dit à l'ordre que l'Empereur lui donnoit de sortir des terres de l'Empire, au reproche de ne lui avoir fait aucune déclaration de guerre, & de se mêler de ce qui ne regardoit que l'Empereur & le Corps Germanique.

„ De quel droit, dit-il, & sous quel prétexte exige-t-on de nous une dé-

(1) Je mets ici ces paroles du Roi au Courier de l'Empereur, parce qu'elles sont rapportées par la plupart des Historiens; mais l'explication qu'ils en donnent ne me paroît pas fondée, puisqu'il est certain que le Roi

répondit bien-tôt après. Je ne saurois bien déterminer le jour, parce que la réponse est sans date. M. Ark. dit, qu'elle fut faite à Stralsund. Voy. dans Londorp cette réponse tout au long, P. 83. Kevenh. p. 1163. 1166. & 1331.

„claration de guerre, par la bouche d'un Héraut & d'une manière solem-
 „nelle? Est-ce Nous qui commençons la guerre, & n'est ce pas plutôt Votre
 „Dilection qui l'a commencée, & qui la poursuit? Celui qui ne fait que se
 „défendre est-il obligé à toutes ces cérémonies. D'ailleurs n'avons-nous pas
 „déclaré dans plusieurs Lettres au Collège Electoral, que Nous étions for-
 „cés de porter la guerre en Allemagne, à cause des procédés de Votre Dile-
 „ction, envers Nous & nos Alliés? N'avons-nous pas fait faire par des Dé-
 „putés la même déclaration aux *Généraux de Votre Dilection*, si l'on ne pro-
 „noit le parti de redresser les Grièfs, dont nous avions à nous plaindre,
 „& de satisfaire à notre dignité, & à notre honneur?

„Votre Dilection nous pardonnera, si nous ne nous conformons pas à ses
 „desirs, & si nous lui déclarons que nous sommes résolus à ne pas quitter les
 „armes, que nous avons actuellement à la main, qu'on ne nous donne aupa-
 „ravant la satisfaction qui nous est due, & des sûretés suffisantes pour l'a-
 „venir.

„Les choses en sont venues trop loin, il n'y a plus moyen de récu-
 „ler, & Nous sommes résolus de poursuivre notre projet, dont le succès dé-
 „pend de la volonté de Dieu, & nous l'attendrons avec patience.

„Si cependant Votre Dilection vouloit sincèrement faire aborder au port
 „si désiré de la paix le Vaisseau de la Chrétienté, si long-tems battu des
 „flots de la guerre, Elle nous trouveroit toujours disposé à entrer dans des
 „vues si salutaires.

„Pour cet effet que Votre Dilection commence par rétablir dans leurs
 „droits & possessions nos Neveux, Oncles & Cousins, les Princes, Etats
 „& Villes de l'Empire: qu'elle retire tous les Vaisseaux armés par ses ordres
 „sur les côtes de la Mer Baltique, dont la protection n'appartient qu'à nous
 „seul, lesquels armemens nous sont justement suspects pour des raisons très
 „importantes: qu'Elle nous fasse satisfaction de tant d'injures que nous avons
 „reçues d'Elle, ou de ses Ministres & Généraux; qu'elle nous rembourse tous
 „les fraix considérables, où Elle nous a constitué pour notre défense. A
 „moins de cela, que le sort des armes en décide. Mais soit que Dieu juge à
 „propos de nous donner paix ou guerre, Nous protestons que nous ne *cou-*
 „„*tons* aucun mauvais dessein contre l'Empire, & c'est en vain que Votre
 „Dilection prétend nous faire regarder comme ennemi de ce même Empi-
 „re, pour couvrir ses intérêts particuliers de l'intérêt public, & confon-
 „dre des choses si distinguées entre elles; tandis que nous protestons que nous
 „voulons maintenir une amitié pure & sans nuage, avec tout le Corps Ger-
 „manique, & avec chaque Membre, à moins que quelqu'un d'eux par des
 „hostilités décidées, ne nous force à recourir au droit naturel de défense,
 „commun à tous ceux qui sont attaqués”.

„A-peu-près dans le tems que le Roi de Suède quittoit son Royaume, pour
 „venir porter la guerre en Allemagne, l'Empereur convoquoit une Diète gé-
 „nérale de tous les Etats de l'Empire à Ratisbonne. Tous les Electeurs s'y ren-
 „dirent, excepté ceux de Saxe & de Brandebourg, qui s'en excusèrent sous
 „prétexte, qu'ils n'étoient pas en état de faire les fraix du voyage, ni leurs

Pays d'y suppléer ayant été ruinés par les Garnisons , & les quartiers des troupes de Wallenstein ; effectivement quatorze Régimens Impériaux avoient hiverné dans la Marche de Brandebourg. Mais la véritable raison , qui portoit ces Princes à refuser de se trouver en personne à une Assemblée si solennelle , c'est qu'ils étoient outrés contre l'Empereur ; celui-ci parce qu'il avoit mis au Ban de l'Empire Chrétien-Guillaume son Oncle , & lui avoit ôté l'administration de Magdebourg , pour avoir suivi le parti du Roi de Dannemark ; celui-là pour avoir refusé son agrément à son Fils , & l'avoir empêché d'être installé en vertu de la Postulation du Chapitre. D'ailleurs ils pressentoient que l'Empereur voudroit faire Ferdinand son Fils aîné Roi des Romains , & comme ils étoient bien résolus de lui refuser leurs suffrages , ils étoient bien aises de ne pas faire ce refus en personne , & d'en charger leurs représentans.

Les autres Electeurs n'étoient pas mieux intentionnés pour les desseins de l'Empereur. En particulier l'Electeur de Bavière y étoit ouvertement opposé. On a eu lieu de soupçonner ce Prince d'avoir aspiré lui-même à la dignité de Roi des Romains. Cependant lui & l'Electeur de Mayence avoient le plus contribué à persuader à l'Empereur de convoquer la Diète à Ratisbonne , sous prétexte de remédier aux plaintes , que tous les Etats de l'Empire faisoient contre ceux à qui il avoit confié son autorité. Ces plaintes étoient telles en effet , & en si grand nombre qu'il seroit facile d'en composer un assez gros volume , & difficile de les lire sans être attendri sur le sort des malheureux Habitans de ces contrées , & indigné de la cruauté du Soldat , de l'insolence de l'Officier , & de la dureté des Généraux , qui ne faisoient que rire des misères publiques , & ne répondoient que par des railleries amères aux plaintes qu'on leur portoit , & aux cris de miséricorde que des foules de malheureux pouffoient vers eux.

De tous les Chefs Wallenstein étoit celui contre qui on étoit le plus déchaîné , & qui en effet avoit le plus contribué à la misère des peuples ; parce qu'étant chargé de l'entretien d'une grosse armée , sans qu'il en coûtât rien à l'Empereur , il faisoit bien qu'il employât des moyens extraordinaires pour avoir de l'argent , & s'affectionner des troupes accoutumées au pillage & aux rapines. Outre la haine générale , Wallenstein avoit un dangereux ennemi dans l'Electeur de Bavière , qui le soupçonnoit d'aspirer à devenir son égal , & à s'élever à la dignité Electorale. On ne fait en effet jusqu'où cet homme eût porté sa fortune , s'il eût eu autant de souplesse & de ruse qu'il avoit d'ambition , de courage , & de ressources dans l'esprit. Mais ses hauteurs , son luxe , sa magnificence bien supérieure à celle de l'Electeur de Bavière , & de l'Empereur même , lui firent des envieux & des ennemis. Il avoit offensé l'Electeur de Bavière , en le traitant avec trop d'égalité , & cet Electeur ne pouvoit digérer , que l'Empereur l'eût préféré à son Général Tilly , que le Bavaurois mettoit fort au-dessus de Wallenstein , pour la capacité & l'expérience à la guerre.

L'Electeur avoit conçu le dessein de profiter de l'Assemblée de la Diète , & des plaintes que tous les Etats se dispoient à porter contre Wallenstein , pour engager l'Empereur à lui ôter le Commandement général. Mais il dissimuloit profondément son dessein , qu'il conduisoit néanmoins avec toute l'adresse , &

la dextérité d'un grand politique. Il flattoit l'Empereur de l'esperance de voir son Fils élu Roi des Romains, & la succession Héritaire de cette dignité établie dans sa Maison; mais il lui insinuoit en même tems, qu'il faisoit donner quelque satisfaction aux Etats de l'Empire sur les Griefs, qu'ils présentoient en foule contre son Général.

L'Empereur, arrivant à la Diète avec l'Impératrice & l'Archiduc son Fils aîné, Roi de Hongrie, fut accablé d'une infinité de mémoires présentés à la Diète contre le Duc de Friedland. Tous les Electeurs s'unirent alors pour demander la déposition de ce Général. Ils étoient merveilleusement encouragés par Léon Brûlart, Ambassadeur de France, & par le Capucin Joseph, l'homme de confiance du Cardinal de Richelieu, qui les assùroient qu'une armée Françoisé de quarante mille hommes ne s'avançoit vers la Lorraine, que pour soutenir leurs propositions, en cas qu'on voulût les refuser.

Tout l'Empire souhaitoit que Sa Majesté Imp., fit la paix avec la France par rapport à la succession de Mantoue; les Protestans, pour que cette Puissance fût plus libre pour les secourir, & les Catholiques, pour qu'elle pût les défendre contre l'Empereur, ou contre les Protestans; prévoyant bien, que l'un des deux Partis ne pouvoit succomber, sans que la liberté, ou la Religion n'en souffrît. Si l'Empereur avoit le dessus, c'étoit fait de la liberté; s'il succomboit, c'étoit fait de la Religion. Les Protestans à qui on arrachoit alors des biens qu'ils avoient hérités de leurs Pères, sous prétexte qu'ils avoient appartenu à l'Eglise, ne pouvoient manquer d'engloutir ce qui restoit encore de Bénéfices Ecclésiastiques, s'ils parvenoient à la supériorité. Il convenoit donc aux Etats Catholiques, qu'une tierce Puissance pût servir de contrepoids entre ces deux extrémités & maintenir l'équilibre.

On traita d'abord de la paix avec la France qui fut bientôt conclue. Ensuite on employa un tems infini à répondre aux Lettres du Roi de Suède, aux Mémoires de plusieurs Etats de l'Empire, & toujours sous main on travailla à la déposition de Wallenstein. Il n'y eut pas jusqu'aux Espagnols qui ne s'unirent avec ses ennemis. Ils étoient fâchés de ne pouvoir Gouverner un homme, qui vouloit tout Gouverner lui-même, & dont les hauteurs déconcertoient toute la fierté Castillane. L'Empereur, suivant le génie de ceux qui souhaient vivement les choses, n'étoit pas éloigné d'abandonner Wallenstein, pourvu qu'il fût assuré que les Electeurs procéderaient tout de suite à l'Election de l'Archiduc son Fils; mais les Electeurs ne vouloient point que ce fût-là une des conditions de la déposition du Général en Chef. Pour éluder ce compromis, on commença à traiter des affaires concernant l'Edit de restitution, qui tenoit encore plus au cœur des Protestans, que la déposition du Duc de Friedland; mais après beaucoup de débats, de conseils, de délibérations, de demandes & de répliques, on fut contraint de renvoyer l'affaire, & d'indiquer pour l'année suivante une Assemblée à Francfort sur le Meyn, sous le nom de *Diète de Composition*, pour marquer qu'on n'y traiteroit que de cette seule affaire.

Les deux Partis consentirent à ce délai par des motifs bien différens; les Protestans esperoient qu'avant l'Assemblée de Francfort le Roi de Suède rendroit ce fameux Edit inutile, & les Catholiques que la possession des biens, qu'on

avoit arraché aux uns, & que la crainte avoit fait céder aux autres, donneroit plus de force à leur prétendu Droit.

Ce point-là étant réglé, on traita de la guerre, que le Roi de Suède venoit de commencer en Allemagne, il s'agissoit de savoir sur quel pied l'Empire devoit regarder cette invasion imprévue. Ce fut alors que tous les Partis se réunirent, pour demander la déposition de Wallenstein. Il sembla qu'on ne se fût assemblé que pour ce sujet, tant il y eût d'unanimité à solliciter cette déposition. Cette haine générale étonna l'Empereur; il n'eut pas la force de résister, & consentit à démettre un serviteur, qui eût paru moins coupable, s'il lui eût été moins fidèle, ou qu'il l'eût rendu moins puissant & moins redoutable: ainsi ce Monarque eut la foiblesse de se dépouiller de sa Puissance & de sa Fortune, en sacrifiant à la haine des uns, & à la jalousie des autres, un homme qui en étoit le plus ferme appui. Alors l'Electeur de Bavière proposa son Général Tilly, pour l'opposer au Roi de Suède. Les Espagnols & les Princes de la Ligue Catholique l'agréèrent, & l'Empereur fut obligé de s'en contenter, de licencier toute l'armée de Wallenstein, & de donner des ordres pour que les troupes, qu'il conservoit sur pied, observassent à l'avenir une meilleure discipline, ce qui en fit désertir un bon nombre; car le Soldat accoutumé au pillage, & ne pouvant se résoudre à rendre ce qu'il avoit pris, ni à cesser de prendre, aimoit mieux quitter le service que de servir sans espoir de piller.

Plusieurs Officiers de distinction se retirèrent aussi, & allèrent servir ailleurs. Arnim entra au service de l'Electeur de Saxe en qualité de Général en Chef de ses troupes. Plusieurs Colonels & Capitaines se retirèrent auprès de leur Général, qui les reçut à bras ouvert; leur assigna à tous un entretien honnête, dans sa Principauté de Sagan, ou dans son Duché de Mecklenbourg, ou dans ses autres terres en Bohême. Par-là il s'attacha encore davantage une infinité de braves gens, dont la fortune, inséparable de la sienne, fut dans la suite son plus ferme appui. Ce fut ainsi que l'Empereur par sa foiblesse, par l'adresse des Protestans, & par la passion des siens se vit tout d'un coup réduit à craindre le Roi de Suède. Ses Ministres aussi bien que lui s'aperçurent bien-tôt qu'ils étoient joués; car voulant presser l'Election d'un Roi des Romains, les Electeurs Catholiques répondirent, qu'il falloit songer auparavant à rétablir la paix dans l'Empire, & les Représentans de Saxe & de Brandebourg déclarèrent de la part de leurs Maîtres, qu'ils ne consentiroient point à l'Election du Roi des Romains, qu'auparavant on n'eût fait droit sur les griefs de la Religion.

Quant au Duc de Friedland il affecta beaucoup de fermeté, lorsqu'on lui annonça sa déposition; & se rendant maître du dépit, de la colère & de l'indignation, qui le brûloient intérieurement, il se contenta de dire froidement que l'Empereur étoit trahi, & ses conseils corrompus; & ce même courage qui lui avoit procuré le suprême commandement, servit à le lui faire déposer sans plainte & sans murmure. Il combla de présens ceux qu'on lui députa pour lui annoncer sa disgrâce. Il donna au Baron de Questenberg deux attelages superbes de six chevaux chacun; au Comte de Wurtemberg un très beau cheval Napolitain, & au Comte Maximilien de Wallenstein deux autres

chevaux d'une grande beauté. Après quoi il se retira dans ses terres en Bohême.

Cependant il portoit dans son cœur un extrême desir de vengeance , qui n'étoit connu que de ses plus intimes confidens , mais qui n'en étoit pas moins réel ; & il se proposoit bien de se mettre en tel état , qu'il ne pût être déposé une seconde fois.

Seni son Astrologue l'assuroit d'un prochain rétablissement , & il y a bien apparence qu'il fondeoit plus sa prédiction sur ses raisonnemens , que sur les principes de son art toujours incertain , pour ne rien dire de plus. En effet , il étoit aisé de juger , qu'un changement si subit ne pouvoit manquer de produire des desordres , auxquels l'Empereur ne pourroit remédier , qu'en rétablissant celui dont la tête & le bras l'avoient si bien servi , & pouvoient seuls le tirer de l'embaras où il venoit de se jeter.

Sur le rapport des trois Députés , le Collège Electoral déclara , que le Duc de Friedland n'avoit fait que son devoir en se soumettant à la décision de l'Empereur , touchant le suprême commandement , dont Sa Maj. Imp. avoit jugé à propos de le dépouiller : Que sa dite Majesté Impériale pourroit le laisser jouir des biens situés dans les pays héréditaires ; mais qu'Elle seroit suppliée de révoquer les Principautés immédiates de l'Empire , & la qualité de Membre du Corps Germanique , dont Elle l'avoit gratifié auparavant : que , si Mecklenbourg n'étoit pas trouvé coupable de Crime de Lèse-Majesté , suivant les Loix & Constitutions de l'Empire , Friedland ne pouvoit jouir de ce Duché , & il convenoit que l'Empereur s'en ressaisit : que , si Friedland se plaignoit que les Electeurs l'eussent accusé auprès de Sa Majesté Impériale , & les tenoit pour ses ennemis , il avoit raison , & eux Electeurs n'en disconvenaient point , & reconnoissoient volontiers qu'ils le regardoient comme exacteur , & concussionnaire des Etats de l'Empire , à qui il falloit demander compte de toutes les sommes extorquées à leurs sujets , & qui devoit restituer tout ce qu'il avoit arraché violemment aux Membres du Corps Germanique , & réparer tous les dommages qu'il leur avoit causés.

Toute l'Europe fut étonnée de la complaisance de l'Empereur , pour les Electeurs & de la soumission de Wallenstein à l'Empereur. Le Roi de Suède s'en réjouit. Il chargea le vieux Comte de Thurn , qui étoit en correspondance avec une femme que le Duc de Friedland considéroit beaucoup , & qui se nommoit Madame Thortlein , de lui faire ses complimens de condoléance sur cet événement : lui témoignant que Sa Maj. Suédoise avoit appris avec surprise & indignation , que l'Empereur payât d'une si noire ingratitude les services d'un Héros , qui avoit été le soutien de sa Couronne & de son Sceptre , & le plus ferme appui de sa Maison : qu'un traitement si indigne ne pouvoit qu'être insupportable à une âme si généreuse & si magnanime : & que lui Roi de Suède souhaiteroit de trouver les occasions de lui témoigner l'estime particulière , qu'il faisoit de sa personne & de ses grands exploits , & de pouvoir lui rendre quelque service.

Le Comte de Kevenhuller , de qui nous tirons toutes ces circonstances , ajoute que le Duc de Friedland se contenta pour lors de répondre par des remerciemens aux offres de Gustave. Mais il y a d'autres Historiens qui vont plus

loin, & prétendent que le Duc de Friedland, emporté par le désir de se vanger traita dès-lors avec le Roi de Suède, par l'entremise du vieux Comte de Thurn; mais cela se dit sans aucune preuve, & il y a bien apparence que cette prétendue négociation, ou complot, comme on voudra le nommer, n'a été imaginé que pour excuser par quelque nouveau crime la manière cruelle & indigne, dont on le fit mourir dans la suite.

Quoiqu'il en soit de cette accusation, dont les Mémoires de ce tems ne fournissent que des opinions, toutes ces révolutions furent extrêmement favorables au projet du Roi de Suède. Près de quarante mille hommes qui avoient péri en Prusse ou dans la guerre de Mantoue, & l'armée de Wallenstein congédiée, faisoient une diminution considérable aux forces de l'Empereur; & peut-être doit on compter pour beaucoup la chute de Wallenstein, dont le génie fécond en ressources & en inventions pouvoit trouver des issues dans les embarras les plus propres à déconcerter les autres. Peut-on ne pas reconnaître ici les secours de la Providence, qui veut humilier un Prince enivré de sa fortune, & un Général coupable de mille injustices & d'un orgueil insupportable, pour sauver la Religion & la liberté d'un peuple foulé, opprimé, persécuté avec toute la fureur des premiers persécuteurs?

Nous ne devons pas omettre ici que l'infortuné Frédéric V. Roi de Bohême, avoit envoyé à cette Diète le Sr. Rusdorff son Agent ordinaire, homme savant; mais vrai pédant dans ses manières, manquant de cette politesse qu'on n'acquiert que par l'usage du monde, usage qui lui manquoit comme il paroît par divers endroits de ses lettres & de ses mémoires. Un tel Ministre étoit peu propre à faire réussir une négociation, aussi ne réussit-il dans aucune de celles dont il fut chargé: l'Empereur & les Electeurs daignèrent à peine jeter les yeux sur les mémoires, qu'il présenta en faveur de son Maître, quoiqu'ils fussent appuyés de tout le crédit d'Amsthruter Ambassadeur d'Angleterre, qui à la vérité n'étoit pas bien considérable, vu le mépris qu'on avoit pour le Roi Charles son Maître. A la fin cet Ambassadeur se rétrancha à demander, qu'on pourvût à l'entretien de Frédéric, puisqu'on ne vouloit lui rendre, ni ses Etats, ni sa dignité; car encore ne devoit on pas le laisser mourir de faim; demande honteuse au Roi son Maître, puisqu'étant Beau-Frère de l'Electeur dépouillé, non seulement il ne faisoit rien pour le rétablir, mais mandioit pour lui auprès de ses ennemis, ce qui est la dernière des humiliations. En vain Frédéric lui-même avoit écrit aux Electeurs, pour les engager à solliciter l'Empereur en sa faveur, afin qu'il lui rendit ses Etats; ou ils ne dirent rien, ou ils parlèrent foiblement. Mais quand Frédéric apprit ce que l'Ambassadeur d'Angleterre avoit demandé pour lui, il en fut si indigné, qu'il déclara qu'il aimoit mieux mourir que de renoncer à la moindre partie de ses Etats; qu'il les vouloit recouvrer en entier, ou n'entendre jamais à aucun accommodement. A quoi l'on prétend que l'Empereur répondit; *J'en suis fâché; j'aurais fait quelque chose pour lui; mais il m'en ôte les moyens. Comment veut-il qu'on lui rende tous les Etats, puisque la meilleure partie en est déjà donnée à l'Infante Claire-Isabelle.*

Enfin cette fameuse Diète de Ratisbonne, qui avoit été ouverte le 19. de
Juin

Juin 1630. finit le 12. Novembre de la même année, après qu'on y eut pris la résolution entre l'Empereur & les Electeurs Catholiques de déclarer la guerre au Roi de Suède. Ensuite de quoi l'Empereur écrivit aux Electeurs de Saxe & de Brandebourg, de préparer des magazins pour les troupes & de l'argent pour les payer, de quoi ils s'excusèrent du mieux qu'ils pûrent.

Mais il est tems de reprendre le Fil des expéditions de Gustave-Adolphe en Poméranie. Torquato di Conti, qui commandoit les troupes Impériales, qui avoient hiverné dans ce Duché & dans les marches de Brandebourg, se hâta de les rassembler aux avis réitérés qu'il reçut de l'entrée du Roi de Suède en Poméranie. Ces troupes faisoient un corps d'environ seize mille hommes, avec lesquels il avoit eu dessein d'entrer dans Stettin, pour prévenir les vues du Roi de Suède sur cette Ville ; mais il avoit affaire à un Prince, qui dès qu'il avoit conçu un projet ne se donnoit aucun repos qu'il ne l'eût exécuté. Il en fut donc prévenu, comme nous l'avons dit, ce qui n'empêcha pas que le Général Impérial ne s'approchât de fort près de la Ville. Alors le Roi fit tenir toutes les portes ouvertes, probablement pour montrer à Torquato qu'il ne le craignoit point, quoique l'auteur des Annales de Ferdinand attribue (1) cette action à un tout autre motif, prétendant que c'étoit pour se retirer en cas d'attaque, que Gustave avoit donné cet ordre. Quoiqu'il en soit, Torquato, n'ayant pas jugé à propos de hazarder une attaque, se retira & marcha vers la Poméranie antérieure, pillant & saccageant toutes les Villages & Villages qui se trouvoient sur sa route ; le tout par ordre de l'Empereur qui vouloit se vanger du Duc de Poméranie ; mais qui ne fit que se rendre par-là plus odieux aux Peuples : tandis que par sa douceur, par la belle discipline de ses troupes, le Roi de Suède gagnoit leur affection, & en tiroit de grands-avantages pour la subsistance de son armée. Mais ce qui acheva de les remplir d'admiration pour lui, c'est qu'il fit publier, que tous les habitans des Pays, tant amis qu'ennemis, pouvoient tranquillement rester chez eux sans rien craindre, offrant de faire distribuer du pain à ceux qui en manqueroient.

Le camp de ce Monarque étoit comme une Ville bien poliee, toujours fermé & fortifié de bons retranchemens, selon que la situation des lieux le permettoit. Il tâchoit toujours de choisir un terrain également propre à l'attaque & à la défense.

Son armée passoit même l'hiver sous la toile, si le cas le requéroit : Il avoit prévu dès son départ de Suède, que ses Soldats pourroient être obligés de camper au milieu des glaces & des neiges, & avoit pris ses mesures en conséquence, faisant donner à chaque Soldat un Juste-au-Corps doublé d'une fourrure de peau de mouton, en cela bien différent des Généraux de nos jours, qui ne songent à se précautionner contre l'intempérie des saisons & la rigueur du climat, que quand les maladies leur ont enlevé la fleur de leur armée, & qu'ils ont vu des milliers d'hommes périr de froid. Sa Cavalerie environnoit ses quartiers & étoit toujours soutenue de son Infanterie, disposée avec tant d'ordre qu'elle ne pouvoit être forcée à combattre, que quand il vouloit bien. Son artillerie se manioit aisément ; elle étoit toujours dans un poste commode à pouvoir être employée sur le champ.

(1) Kevenhüller, p. 1212.

L'obéissance aveugle, la continence, & un travail continué étoit une loi dans son armée; il punissoit rigoureusement le blasphème, l'ivrognerie & le jeu, sources de toute sorte de desordres. Chaque inférieur obéissoit à son supérieur de tout rang & de tout grade, sans balancer, sans raisonner, sans objecter, ni réflexion, ni difficulté, & ne faisant exactement que ce qui lui étoit prescrit. Que la Nation, où l'esprit & le courage sont des qualités naturelles, mais où les inférieurs, pour trop abonder en leur sens, ont souvent causé des malheurs irréparables, profite d'un si grand exemple. On ne voyoit point briller l'or & l'argent dans son armée; mais le fer & l'acier : point de pompeux équipages; point de Vaiselle précieuse; qui ne sont qu'une amorce à l'ennemi, & lui inspirent souvent le courage qu'il n'a pas. Tout étoit simple & frugal. Il donnoit lui-même l'exemple de la plus grande sobriété, & de la plus parfaite retenue. Chez lui, les besoins du Soldat, sa santé, sa conservation passoient avant tout: Il ne s'en rapportoit point à ces harpies, pour qui la vie d'un millier d'hommes est bien moins que le gain de mille écus. Il portoit son attention jusqu'aux moindres choses, & tout ce qui pouvoit contribuer à ses triomphes, quelque petit qu'il fût, devenoit important à ses yeux.

Il y avoit dans chaque Régiment un Ecclésiastique, qui avoit soin d'en faire chasser les Filles de mauvaise vie, ou de les marier avec ceux qui les avoient débauchées. La prière se faisoit deux fois par jour & étoit accompagnée du chant des Pseaumes.

Les Régimens étoient distingués par des Casques & des habits de diverses couleurs. Souvent on ne les appelloit que du nom de la couleur du drapeau, dont ils étoient vêtus: ainsi un des corps, qui se distingua le plus à la Bataille de Lutzen, n'est nommé par les Historiens que le *Régiment jaune*.

Chaque corps avoit un grand nombre d'Officiers. Un Lieutenant-Général commandoit trois Régimens, ou même davantage. Quant aux autres Officiers cela varia dans la suite. Nous donnerons ici l'ordre des troupes Suédoises d'après le Lord (1) Rea, l'un des principaux Officiers de l'armée de Gustave.

Les Officiers montoient aux grades supérieurs suivant le rang de leur ancienneté, ou à mesure qu'ils faisoient quelque action extraordinaire de valeur ou de prudence.

Personne ne pouvoit parvenir à commander dix hommes, qui n'eût appris auparavant à obéir dans l'état de simple Soldat: ainsi on ne voyoit point là de petit grimaud faire l'important, & se trouver, en sortant du Collège, à la tête d'un corps, dont il mériteroit à peine d'être Membre dans le dernier rang. Par-là l'Officier accoutumé lui-même à la discipline la faisoit observer exactement au Soldat, & les exerçoit continuellement, aussi les voyoit-on se rallier d'eux-mêmes dès qu'ils étoient en desordre. Ils payoient tout ce qu'ils mangeoient, & s'ils n'avoient point d'argent, ils se contentoient de ce qu'on leur servoit, sans rien exiger de plus. Aussi étoient-ils reçus partout avec plaisir du peuple des Villes & de la campagne, tandis que les paysans massacroient sans pitié tous les Soldats Impériaux, qu'ils pouvoient surprendre à l'écart.

(1) Nous tirons ce Plan de l'Histoire Angloise de Gust. Adolphe, par le Dr. Harte, Tom. I. vers la fin.

pe
La
&
vo
pla
fai
cér
gar
éc
vr
vc

Z. Z.

EXPLICATION.

Major.	X Sergens derrière les Piquiers.
a	Y Maréchaux des Logis ou Fourriers.
b	Z Capitaines-d'Armes.
c	R Enseignes suivans leurs Capitaines.
A	
B	

U J E T.

Une Brigade en quatre Divisions, dont nous avons un Plan exact dans la Discipline
changea néan Londres in 4to. en 1632. Chaque Division étoit nommée *Bataille*, d'où
par les Plans Elle étoit rangée suivant les mêmes principes que la Brigade entière, &
rangés derrière III. d'où Folard a tiré la figure de la sienne, & où il ne paroît pas avoir
ner, ou pour il est aisé de s'en appercevoir, en la comparant avec celle qui est à
N°. 1. & en

IV.

re Brigade sui-
vant le Chev.
de Folard.



nes. Nombre
inconnu.

bi
le
é-
r.
es
rs
&
h
ill
le
te
c

Gustave-Adolphe, après la prise de Stettin, jugea à propos de faire occuper la petite Ville de Damen, qui est vis-à-vis de Stettin, l'Oder entre deux. La Garnison Impériale abandonna ce poste, qui au fond n'étoit pas tenable, & se retira à Stargard, à quatre lieues à l'Orient de Damen. Stargard pouvoit mieux être défendu que Damen, quoique ce ne fût rien moins qu'une place forte. Piccolomini alors Colonel, & qui devint fameux depuis par la défaite de Feuquières, s'étoit jetté inopinément dans Stargard avec cinq ou six cents hommes; & s'étant saisi des clés de la Ville, dont le Magistrat avoit la garde, il commença par demander aux Habitans une contribution de six mille écus, & ordonna ensuite qu'on eût soin de bien régaler ses Soldats.

Ce compliment ne plut guère aux Bourgeois, la plupart gens assez pauvres. Ils ne crurent pas pouvoir mieux se tirer de ce mauvais pas, qu'en envoyant un Député au Roi, pour le prier de venir à leur secours. Ce Prince, croyant avoir lieu de suspecter la bonne foi de ces gens-là, ne jugea pas à propos de hasarder de bonnes troupes à cette expédition; & n'y employa qu'un Régiment, dont il ne faisoit pas grand cas alors, mais qui devint dans la suite un des meilleurs corps de son armée, sous le nom de *Brigade blanche*, à cause des Drapeaux blancs qu'elle avoit. Ce Régiment étoit composé de sujets du Duc de Poméranie, & gardoit la Ville de Stettin, lorsque le Roi de Suède y entra, qui prit tout ce Corps composé d'environ douze à treize cents hommes à son service. Il chargea de cette entreprise le Colonel de ce Régiment, lequel étant du Pays pouvoit mieux réussir qu'un autre.

La troupe se mit en marche à l'entrée de la nuit, & arriva au pied des murailles à la petite pointe du jour. La Garnison surprise ne fit presque point de résistance. Les Poméraniens escadèrent les murs, & hâchèrent en pièces une partie des Impériaux: le reste eût à peine le tems de se sauver dans le Château avec Piccolomini, qui se voyant sans vivres & sans munition, demanda à capituler; ce qui lui fut accordé, & il se retira.

La perte de Stargard fut fort sensible au Général Torquato, qui y avoit rassemblé quantité de grain, & qui se voyoit par-là frustré de la contribution qu'il lui avoit imposée: car le Signor Torquato pouffoit au plus haut degré le défaut assez général chez les Italiens, d'aimer l'argent plus que tout autre chose. Son avarice lui fit commettre des excès horribles, dont nous aurons peut-être occasion de parler ailleurs.

La Ville de Camin fut emportée à-peu-près de la même façon que Stargard, & cette prise rendit le Roi de Suède maître de la meilleure partie de la Poméranie Ulérieure. Camin est une Ville assez considérable, sur le bord Oriental de Diwnow, qui la sépare de l'Ile de Wollin à l'Occident. Cette Ville étoit autrefois un Evêché, dont les Ducs, après la Réformation de Luther, gratifioient ordinairement quelque Prince de leur Maison, qui prenoit le titre de Prince-Evêque de Camin (1).

Torquato cependant avoit jetté une bonne Garnison dans Gartz, pour rendre au Roi de Suède la prise de Stettin inutile, par rapport au cours de l'O-

(1) C'est peut-être ce qui fait dire à M. H. que Camin est la Capitale d'une petite Principauté; mais il n'y a jamais eu de Principauté de Camin, ni petite, ni grande.

der, dont le Général Impérial voyoit bien que le Roi vouloit se rendre maître, pour assurer sa communication avec la mer, d'où il tiroit tout ce qui lui étoit nécessaire, pour établir de grands magasins à Stralsund & à Stettin. En même tems Torquato établit son camp sous le canon de Gartz, & s'y retrancha jusqu'aux dents, dans le dessein de couvrir Francfort, & d'arrêter le Monarque Suédois jusqu'à l'arrivée de Tilly, qui rassembloit une grande armée, pour venir tout d'un coup accabler Gustave-Adolphe.

Ce grand Roi (1) résolut d'attaquer l'armée de Torquato, avant l'arrivée de Tilly; & voulant s'instruire par ses propres yeux de la disposition des ennemis, & examiner l'endroit le plus foible de leurs lignes, il partit avec vingt chevaux seulement, soutenus de soixante & dix autres Finlandois. Comme c'est ici un des plus grands dangers, où notre Héros se soit trouvé, nous entrerons dans quelque détail.

Torquato di Conti, peu disposé à se mesurer avec Gustave en rase campagne, n'en ayant peut-être pas même la liberté, eut recours à la trahison pour se défaire tout d'un coup, d'un ennemi qu'il n'espéroit pas de vaincre de bonne guerre. Le projet n'étoit pas d'une âme bien généreuse, & si la guerre admet les ruses & les stratagèmes, qui marquent la supériorité de génie, elle exclut tout ce qui a l'air de perfidie & de trahison. Ce n'est plus faire la guerre, c'est assassiner; mais Torquato étoit d'un Pays, où les assassinats ne sont peut-être pas regardés du même œil, dont on les regarde chez les autres Nations. Quoiqu'il en soit, Torquato brassa cette trahison avec un Officier de son armée, Italien comme lui, que quelques-uns nomment *Quinti-Aligheri*, d'autres *Quinti del Ponte*. Celui-ci convint avec son Général, qu'il passeroit dans l'armée Suédoise, feignant d'avoir reçu quelque grand sujet de mécontentement, & demanderoit du service. La chose fut ainsi exécutée, & *Quinti del Ponte* joua si bien son personnage, qu'il fut fait Lieutenant-Colonel dans les troupes du Roi. Là il fit connoissance avec un autre Italien, nommé Jean-Baptiste, Capitaine de Cavalerie dans le Régiment de Falckenberg. Ils lièrent ensemble une amitié très étroite, & *Quinti*, le jugeant capable d'entrer dans le projet, lui en fit confidence. Jean-Baptiste, qui ne valoit pas mieux que ce malheureux, se prêta à tout ce qu'il voulut.

Le Roi, ayant dessein d'attaquer l'armée Impériale, retranchée sous le canon de Gartz, crut devoir se faire accompagner de *Quinti*, en qui il avoit confiance, & qui pouvoit lui donner des lumières sur la position d'un ennemi, qu'il avoit quitté il n'y avoit pas long-tems. Chemin faisant l'Officier Italien, trouva quelque prétexte pour s'écarter; il prit les devants, & sans qu'on s'en apperçut, il courut au galop avertir Torquato de l'approche du Roi de Suède, très mal accompagné, & hors d'état de résister à cent hommes bien résolus. Torquato en envoya cinq cens tous Cuirassiers Napolitains, que le traître conduisit lui-même, & posta dans un défilé par où le Roi devoit passer, pour aller reconnoître les lignes de l'ennemi.

Ce Monarque ne voulut être accompagné que de vingt chevaux, & ordonna au Commandant des soixante & dix chevaux Finlandois, dont le nom

(1) Chemnitz. Spanheim. Loccen. Kevenh. Puffend. Scheffer. &c.

méritoit d'être connu & conservé, mais qui ne se trouve point dans les Historiens, de l'attendre à une certaine distance. A peine le Roi fut entré dans le défilé, qu'il se vit assailli de tous les côtés. Heureusement pour ce Prince, *Quinti del Ponte* voulant le prendre vivant, avoit défendu à ses gens de tirer; peut être craignoit-il aussi que le bruit des armes à feu n'attirât le reste de l'escorte. Quoiqu'il en soit le Roi se défendit en lion; ses vingt Cavaliers le secondèrent avec une valeur digne de l'amour qu'ils avoient pour lui. D'abord on se battit à l'arme blanche; mais les ennemis trouvant trop de résistance, se servirent de leurs carabines & de leurs pistolets; le cheval du Roi fut tué. Cette poignée de gens qu'il avoit avec lui, tâchoit de le couvrir & d'écartier les ennemis; mais la plupart étoient déjà tombés morts ou blessés, non sans avoir vendu leur sang bien chèrement. Le Roi entouré d'ennemis, fatigué du combat, & n'ayant pu remonter sur un autre cheval, fut renversé & fait prisonnier sans être reconnu, n'ayant jamais rien sur lui qui le fit distinguer du simple Soldat. Déjà on l'emmenoit au traître *Quinti*, qui ne l'auroit pas méconnu, lorsque le reste de son escorte attirée par le bruit des armes à feu, par les cris des combattans, & par le retour d'un Cavalier, que le Commandant avoit envoyé pour savoir des nouvelles du Roi, arriva à toute bride. Aussitôt celui qui la commandoit chargea les Napolitains, avec tant de furie que malgré leur supériorité extrême, une terreur panique les saisit; ils se renversèrent les uns sur les autres, & ne songent qu'à fuir abandonnant les morts, les blessés, les prisonniers, le butin, & le Champ de Bataille. Deux cens Napolitains restèrent sur la place, & environ trente furent emmenés prisonniers par les Suédois.

Gustave se trouva à pied au milieu de ses gens, & s'étant fait donner un cheval, il revint au camp, & fit aussi-tôt arreter le Capitaine Jean-Baptiste, que ses liaisons avec *Quinti* rendirent justement suspect. On trouva dans ses papiers des preuves de sa complicité, & il fut condamné à être pendu (1); ce qui fut aussi exécuté.

Quelques jours après, on prit un Moine d'Amberg, qui rodoit déguisé dans le camp du Roi, pour tuer ce Prince, & il avoua son crime. Il est bon, que le Lecteur se ressouvienne de tous les complots, formés contre la Vie de ce grand Roi, pour quand nous discuterons de quelle main partirent les coups, qui tranchèrent le fil de sa Vie Héroïque.

Cependant le Duc de Poméranie pressoit Gustave d'entreprendre quelque chose sur Gartz, & sur l'armée Impériale, dont la position incommodoit extrêmement Stettin, en lui coupant tout commerce avec le reste de l'Allemagne. Un Colonel Suédois, qui prétendoit avoir bien reconnu le terrain que l'ennemi occupoit, crut pouvoir sur cette connoissance surprendre un des principaux postes de la Garnison. Il communiqua son dessein à quelques Officiers de son Régiment; mais le secret fut mal gardé, & l'ennemi ayant été averti se tint sur ses gardes. La nuit venue, le Colonel Suédois se met en marche, & s'approche de la Ville. Il remarque par tout un grand silence, il s' imagine, qu'on ne l'attend point. Enfin, il attaque; mais il fut bientôt

(1) Puffend. l. c. §. 28. Mikrellius L. V. p. 187. M. Harte dit qu'il eut la tête tranchée.

défabulé, &c, se voyant envelopé, il n'eût plus d'autre parti à prendre qu'à se faire jour au travers des ennemis. Il encouragea les siens, & fut si bien secondé qu'il se tira assez bien de ce mauvais pas. Il remporta même deux Eten-dards qu'il présenta, au Roi, qui, sans écouter ses raisons, lui dit, „ sachez „ qu'il faut bien du tems, des soins & du travail, avant que de pouvoir met- „ tre un homme en état d'approcher de l'ennemi, jusqu'à lui voir le blanc „ des yeux (1), comment se peut-il qu'on les mène si inconsidérément à la „ boucherie?

Le Roi ne pouvant tirer Torquato de ses lignes, résolut de faire des di-versions, qui l'obligeassent à quelque mouvement dont il pourroit profiter. Il donna un corps de troupes au Général Kniphausen, & le chargea d'aller at-taquer Wolgast, Ville considérable de la Poméranie antérieure, à deux lieus au-dessus de Pennamunde; où de l'embouchure de la Pène, Schlechter, Co-lonel au service de l'Empereur, commandoit dans Wolgast une Garnison de quinze cens hommes. Il se défendit avec beaucoup de vigueur; mais enfin, il rendit la Ville, & se retira dans le Château, où il soutint l'attaque des Sué-dois encore dix-sept jours, n'ayant capitulé que le 15. de Septembre.

Les Suédois ne furent pas si heureux à Pasewalk, Ville médiocre sur la rivière d'Ucker, qui donne son nom à une des Marches de Brandebourg. Trois cens Suédois avoient été envoyés dans cette Ville, pour arrêter les Cour-ses des Impériaux, & leur couper entièrement la communication avec le Duché de Mecklenbourg. Ces trois cens hommes étoient occupés à se re-trancher, lorsqu'ils furent attaqués par un corps de trois mille Impériaux, dé-tachés de l'armée de Torquato. Soit que les Suédois ne voulussent point de quartier, soit que les Impériaux ne leur en voulussent point donner, il est cer-tain que de ces trois cens hommes (2), il n'en revint pas un seul, ayant tous été massacrés sur la place.

(1) Ce sont les paroles rapportées par Ke-venh. 1325. M. Harte met un discours diffé-rent dans la bouche du Roi, & cite son Au-teur: *Le Roi, dit-il, regardant cet Officier d'un air mécontent, lui dit; apprenez que jamais, ni belle défense, ni belle retraite, n'ont justifié un homme de guerre de n'avoir pas su garder un se-cres.* Paroles dignes de ce Héros, & qui peu-vent bien avoir été dites à la suite de celles que nous rapportons.

(2) Chemnitz parle d'un écrit, intitulé *La-tine Pasualensis*. Ce titre feroit soupçonner que les Impériaux passèrent ces trois cens hom-mes, au fil de l'épée sans miséricorde. Et en effet, nous allons voir comment la chose se passa par une Relation que nous tirerons d'ail-leurs, que de cet écrit que nous n'avons pas sous la main.

Voici donc ce que Micrahus, & la Chroni-que Historique rapportent de ce fameux mas-sacre, & des cruautés des Impériaux. Il y avoit déjà trois ans que Pasewalk avoit Garnison

Impériale, & fournissoit au Soldat tout ce qu'on exigeoit, ce qui fit désertir beaucoup d'Hä-bitans, de sorte qu'il en restoit à peine le tiers. La Ville avoit déjà payé plus de 147. mille Reichstalers de contribution ordinaire. Le Co-lonel Jean-Gœtze prétendant encore quelques milliers de Reichstalers, y envoya en 1630 le Lieutenant-Colonel Winfen avec trois Compa-gnies, & fit enlever dix-huit personnes, parmi lesquelles étoient le Bourguemestre, le Juge Ducal, quelques Confessors ou Syndics, l'A-pôcalaire Samuel Loderen, qui furent arrachés des bras de leurs femmes & de leurs enfans, & menés au camp des Impériaux près de Gartz, où ils furent mis aux fers, & attachés à des piquets à la tête du camp, & en plein air, ne recevant de pain qu'autant qu'il leur en faisoit, pour ne pas mourir de faim, & de très mau-vaïse qualité. Après cela, les Impériaux pillè-rent la Ville, & en employèrent les Habitans à leur voiturner des vivres à leur camp, ce qu'ils furent obligés de faire, pour éviter un plus grand

A peu près dans le même tems, il arriva une aventure extraordinaire à sept cens Ecoislois, commandés par Robert Monro (1) Officier de réputation. Ces Ecoislois s'étoient embarqués à Pillau dans le dessein en naviguant le long des côtes de la mer Baltique de venir joindre l'armée du Roi. Malheureusement ils firent naufrage près de Rugenwalde, Ville considérable sur le Wipper, où il y avoit Garnison Impériale. Ces infortunés perdirent en cette occasion tout leur bagage, toutes leurs munitions, sans qu'il leur restât autre chose qu'une cinquantaine de mousquets mouillés, avec quelques piques & leurs épées pour se défendre. Ce qu'il y avoit de plus fâcheux étoit que le pays étoit rempli d'ennemis, & que le Roi étoit à seize milles de là. Dans cette extrémité Monro ayant appris que l'ancien Gouverneur de Rugenwalde, qui avoit commandé dans la Ville pour le Duc de Poméranie, y étoit encore avec quelques Soldats Poméranien, ayant pris le parti de se soumettre aux ordres de l'Empereur, il lui envoya un homme de confiance, & lui fit dire que si dans la nuit il vouloit lui faire ouvrir une certaine porte, & lui fournir une cinquantaine de mousquets avec les munitions nécessaires, il délivreroit bientôt la Ville de ses nouveaux hôtes; & qu'après cela leurs Maîtres s'accorderoient bien entr'eux sur cette conquête. La chose fut ainsi exécutée avec beaucoup de secret & de diligence. Peu de jours après les Ecoislois furent encore renforcés de quatre cens Soldats Allemands, destinés pour l'armée de Gustave, & que le mauvais tems obligea d'aborder à Rugenwalde. Enfin le Colonel Hepburn, qui servoit en Prusse sous le Chancelier Oxenstierna, arriva avec son Régiment; de sorte que Monro rassembla en peu de tems une petite armée de quelques milliers d'hommes.

Lorsque le Lord Rea, informa le Roi de la manière dont Rugenwalde avoit été pris, ce Prince, admirant le doigt de Dieu dans un événement si extraordinaire, ne put s'empêcher de s'écrier, qu'il ne doutoit plus du succès de son entreprise, puisque la protection de Dieu se déclaroit d'une ma-

malheur. A la fin, il arriva deux Compagnies de Suédois dans la Ville, pour la protéger, & eux & les Bourgeois se mirent à travailler à la réparation des murailles, & à se fortifier pour se défendre en cas de besoin. Dès qu'on en eut reçu avis au camp des Impériaux, on envoya un gros détachement au moins de trois mille hommes, sous la conduite dudit Colonel Gutzke. Les Suédois n'étant qu'une poignée de monde, & n'ayant aucune pièce de canon ne purent empêcher, que les Impériaux ne s'emparaient du rempart & des portes, & n'entrasse dans la Ville malgré la résistance qu'ils leur opposèrent. Tout ce qui fut trouvé en armes fut cruellement massacré, les vieillards, les femmes, & les enfans, & les autres Habitans, qui étoient sans armes, furent battus, roués de coups de bâtons, foulés aux pieds, quelques-uns poignardés. Toutes les femmes sans distinction d'âge furent violées, & desho-

notées, ensuite emmenées prisonnières, & ne furent relâchées qu'en payant rançon. Enfin, pour terminer la Tragédie, Gutzke fit mettre le feu à la Ville, laquelle fut réduite en cendres. Voy. aussi *Reisebeschreibung Brandeburg und Pommern*, au mot Pasewalek.

(1) M. Harte nous apprend, que ce Robert Monro est l'auteur d'un Ouvrage, intitulé *Expédition de Monro*, imprimé à Londres en 1637. in folio; 2. Part. Nous avons tiré le récit de cette aventure de l'Ouvrage même de M. Harte; mais nous avons cru devoir faire grâce au Lecteur de l'Histoire de la Femme d'un Sergeant de la troupe de Monro, qui accouche d'un beau garçon au milieu du naufrage, sans le secours d'aucune autre femme, & qui fait le même jour un mille à pied avec son enfant. Nous ne voyons pas trop quel rapport, tout cela peut avoir avec l'Histoire de Gustave-Adolphe.

nière si sensible. Mais on ne peut assez admirer la présence d'esprit & le courage de l'Officier Ecoissois, qui, manquant de tout, & presque réduit à implorer la pitié de l'ennemi, conçoit le projet de le chasser de la Ville & de s'en rendre maître ; conservant ainsi non seulement sept cents braves Soldats à son maître ; mais acquérant à son parti sans frais & sans peine une Ville considérable. Tant il est vrai qu'à la guerre, ainsi que dans le cours de la vie civile la présence d'esprit tire des dangers les plus éminens, tandis que ceux qui perdent aisément la tramontane succombent aux plus petites difficultés.

Cependant les cris des Poméraniens redoubloient chaque jour ; on ne peut rien imaginer de plus déplorable, que le sort de ces malheureux habitans. Torquato, sous prétexte d'ôter les subsistances aux Suédois pilloït & ravageoit tout. Il imposoit de fortes contributions aux Villes, sous promesse de les exempter du pillage, & dès qu'il avoit les sommes exigées, il lâchoit ses Soldats dans les maisons, qui les démeubloient en moins de rien, fouillant dans tous les recoins, & s'appropriant tout ce qui pouvoit être de quelque valeur. Le Prince Savelli autre Italien qui servoït en second sous Torquato, entendoit aussi à merveille cette sorte de guerre digne des Bandits de l'Abruzze ou de la Calabre. En très peu de tems ces deux hommes s'enrichirent à force de brigandages.

Le Roi touché des lamentations de tant de malheureux, résolut de nettoyer le pays de ces voleurs publics. Les Poméraniens témoignoiient la meilleure volonté du monde pour ce Monarque ; ils lui avoient payé avec joie une contribution de cent mille écus, dont on étoit d'abord convenu avec le Magistrat de Stettin, & les Etats du Pays. Ils en auroient volontiers encore donné cent mille pour être délivrés de ces sangsues ; mais l'armée de ce Prince étoit diminuée à cause des fortes Garnisons, qu'il faloit laisser dans les Villes à mesure, qu'il les occupoit. Il attendoit des renforts, & il sentoît que de nouvelles conquêtes seroient de nouvelles diminutions de ses forces, tandis que l'ennemi, abandonnant tous les jours les Villes médiocres après les avoir saccagées, se fortifioit en retirant les Garnisons.

Enfin ce Prince ne pouvant plus résister aux lamentations des pauvres Peuples & aux instances du Duc, fit occuper Anclam, Stolpe, & eut dessein de mettre le siège devant Demmin, Ville située sur la Pécne ; mais il jugea que cette entreprise l'arrêteroit trop long-tems ; Demmin étant une place bien fortifiée & avec une bonne Garnison. Le Roi avoit un projet plus important dans l'esprit, c'étoit d'entrer dans le Mecklenbourg, & de rétablir les Princes qui en avoient été chassés. Il sentoît que ce début donneroit à ses armes un crédit extraordinaire en Allemagne, lorsqu'on verroit qu'il ne les employoit qu'au soutien des opprimés, & à la ruine des tyrans. Bien résolu cependant d'employer une partie de ses forces à purger la Poméranie de tant de Brigands qui la desoloient, & se flattant de pouvoir venir à bout de deux objets, qui lui tenoient extrêmement à cœur. Mais avant que de marcher vers les Frontières du Mecklenbourg, il auroit bien voulu en venir aux mains avec l'armée Impériale. Il s'en approcha assez pour en venir à une action, si l'ennemi l'avoit voulu ; mais il l'évitoit avec soin & il n'eut pas été prudent de l'y forcer dans le poste où il étoit. Le

Le Roi ayant présenté deux fois la Bataille au Feld-Maréchal Torquato, sans le pouvoir tirer de ses retranchemens sous Gartz, prit le parti de pénétrer dans le Mecklenbourg, & envoya en même tems ordre à Monro & à Kniphausen de bloquer Colberg, en attendant qu'on pût l'assiéger, afin de mettre de tous côtés le pays à l'abri des courses de l'ennemi.

Dans la marche que le Roi fit vers les Frontières du Mecklenbourg, il fut frappé d'horreur de voir l'état, où les Impériaux avoient mis tous les lieux qu'ils avoient abandonnés : la plupart étoient réduits en cendres, les moulins étoient détruits, les grains répandus ou jetés dans l'eau, les chemins ruinés ; pas une seule pièce de bétail. Jamais plus grande désolation. Le Roi étoit étonné d'une barbarie, que les ennemis du nom Chrétien auroient rougi de pousser à cet excès. Le Roi consolait les malheureux ; les plaignoit, leur faisoit distribuer du grain que sa flotte lui fournissoit en abondance. Le Soldat Suédois ne demandoit rien que l'argent à la main & d'une manière honnête. Ce qui faisoit un contraste fort avantageux, & prévint toute l'Allemagne en faveur des Suédois.

Le Roi avoit dessein de s'emparer de Ribnitz & de Damgarten, Villes situées sur la Recknitz, lesquelles achevoient de lui donner l'entrée dans le Mecklenbourg, où il esperoit de rétablir bientôt les deux légitimes Princes Jean-Albrecht & Adolphe-Frédéric. Dans cette vue, il se rendit à Stettin le 4. de Septembre, pour hâter le départ de sa flotte, qui devoit venir sur les côtes de Mecklenbourg, pour seconder ses opérations, & fournir les vivres nécessaires. Les vents contraires empêchèrent la flotte de mettre à la voile. Le Roi, en attendant que le vent changeât & devînt favorable, se rendit à Stralsfond où il fut reçu avec des applaudissemens infinis, & comme un Prince qu'on reconnoissoit pour libérateur, sauveur & conservateur. La joie de ce peuple fut vive, sincère, & les marques qu'il en donna ne pûrent qu'être très agréables à un Prince, qui préféroit le nom de bienfaiteur à celui de vainqueur.

Après quelque séjour à Stralsfond le Roi reprit le chemin de son armée. Il s'avança vers Ribnitz sur les Frontières du Mecklenbourg. Cette Ville est d'une grandeur médiocre située près du lac formé par la Recknitz ou Rignitz. Il y avoit une petite Garnison de cent cinquante Impériaux, commandés par un Capitaine, qui fut tué dans l'attaque. Le Roi y perdit un des siens nommé Imhoff, qu'il aimoit à cause de sa valeur dont il avoit donné des marques, qui n'avoient point échappé aux yeux d'un Prince attentif aux moindres actions de ceux qui le servoient. Il attaqua ensuite Damgarten, Ville plus considérable située à l'endroit même où commence le lac formé par la Recknitz. La Garnison de cette Ville étoit plus forte que celle de Ribnitz. Elle étoit partie dans une grosse Tour, partie dans deux Forts ou grandes Redoutes sur la droite de la rivière. Ces Redoutes étoient l'une derrière l'autre, l'une s'appelloit *Neu-Schantz*, ou Fort Neuf, l'autre *Incre Schantz*, ou Fort d'Incre. Quant à Damgarten même, ce n'étoit qu'un Bourg sans aucune muraille autour. Dès qu'on fut à portée. On canonna vivement la Tour, & y ayant fait brèche elle fut emportée ; ensuite le Roi fit attaquer le Fort d'In-

cre sur la droite de la rivière, qui fut aussi emporté l'épée à la main après une vive résistance.

Les Impériaux qui étoient dans le Fort-Neuf, ne jugèrent pas à propos d'attendre qu'on les attaquât, & voyant leurs camarades tués ou pris, jetèrent leurs armes & demandèrent quartier, le Roi le leur accorda, quoiqu'ils en fussent indignes par les pillages & les cruautés qu'ils avoient commises. Par la prise de ces deux Villes, le passage dans le Mecklenbourg fut ouvert. Ce fut alors que Gustave fit répandre dans ce Pays une déclaration conçue en ces termes.

„ Gustave &c. A tous les habitans du Pays (1) de Mecklenbourg, tant séculiers qu'Ecclesiastiques, Nobles, Bourgeois, Payfans & autres; Salut:
 „ Nous ne pouvons assez exprimer avec quel étonnement nous Vous voyons,
 „ pour ainsi dire, sous nos yeux oublier le serment de fidélité, que Vous
 „ avez prêté à Vos légitimes & anciens Seigneurs & Maîtres, Nos très chers
 „ Cousins, Frères & Pilleuls, les Sérénissimes Princes Adolphe-Frédéric &
 „ Jean-Albrecht Ducs de Mecklenbourg, depuis que le Général Wallenstein
 „ s'est intrus à main armée dans ce pays, contre tout droit divin & hu-
 „ main, & au mépris de la Paix Publique, Loi sacrée & fondamentale de
 „ l'Empire: depuis ce tems, dis-je, Vous avez honteusement oublié tous Vos
 „ devoirs envers Vos Maîtres légitimes, Votre Patrie commune, & la cau-
 „ se Evangelique, la seule qui mene au salut, entrant même au service dudit
 „ Wallenstein, sans avoir été dispensé auparavant par Vos Maîtres des enga-
 „ gemens, que Dieu & la nature vous imposent.

„ Or comme Nous nous trouvons obligés par plusieurs raisons de secour-
 „ ir des Princes, qui nous sont si proche-alliés, contre des violences & op-
 „ pressions si odieuses & si damnables, & que nous sommes résolus, avec l'ai-
 „ de de Dieu, de les rétablir dans leurs biens & dignités, & de défendre la
 „ sainte Religion Evangelique que nous professons, sans compter qu'il n'y a
 „ pas d'esperance d'obtenir une paix solide de notre partie adverse, Nous
 „ Vous faisons savoir par les présentes, que Nous sommes venus avec une
 „ armée à pied & à cheval, & que Nous nous sommes emparés de l'import-
 „ tant passage de Ribnitz, pour pénétrer dans le Mecklenbourg; c'est pour-
 „ quoi nous Vous exhortons non seulement à Vous comporter comme des
 „ Chrétiens, & Gens d'honneur, à rentrer sous l'obéissance des Maîtres, que
 „ Dieu & la nature Vous ont donnés, à Vous armer aussi bien que Vous pour-
 „ rez, & à venir nous trouver dans notre camp, ou à Vous joindre à tout
 „ autre corps de nos troupes, par tout où Vous pourrez; mais aussi à Vous
 „ saisir de tous ceux qui exercent quelque emploi, ou prennent quelque titre
 „ sous l'autorité dudit Général Wallenstein, ou qui soutiennent ses intérêts,
 „ à les pour suivre partout comme ennemis, voleurs, incendiaires, ennemis
 „ de Dieu & de son Evangile: Quoi faisant Vous pouvez être assurés de
 „ notre protection. Mais si Vous préférez Vos commodités & Vos biens à
 „ Vos devoirs les plus sacrés & les plus indispensables, nous Vous regarde-
 „ rons comme des perfides des parjures, des traîtres à Dieu & aux hom-

(1) Kevenh. Annal. Ferd. 1327.

mes, plus ennemis de la sainte Religion Evangélique que ceux qui la persécutent, & Nous Vous traiterons comme tels."

Une déclaration à-peu-près dans le même sens fut publiée pour la Ville Rostock en particulier. Cette Ville se gardoit soi-même en vertu de ses privilèges. Les Bourgeois seuls montoient la garde sur les remparts & aux portes. Les chaînes étoient tendues dans les rues, & les avenues en étoient barricadées. Si cette Ville avoit connu les desseins du Roi de Suède, & qu'il étoit à portée de la soutenir, elle se seroit infailliblement déclarée pour lui, & les Suédois survenant en même tems, la révolution auroit pu être générale & très subite dans tout le Duché. Mais les Impériaux y pourvurent à tems. Cinq mille chevaux arrivèrent près de Rostock (1) & demandèrent le passage, pour aller, disoient-ils, au secours de Demmin. Les habitans, qui ignoroient ce qui se passoit, consentirent qu'on laissât entrer ce grand Corps de Cavalerie dans leur Ville, s'imaginant qu'il ne seroit qu'entrer par une porte & sortir par l'autre : mais ils furent bien surpris quand ils virent cette troupe mettre pied à terre, détendre les chaînes, détruire les barricades, s'emparer des portes & des remparts, braquer du canon dans les rues, & enfin demander à être logée. Ils se repentirent bien de leur complaisance, surtout ayant appris peu après, que le Roi de Suède étoit aux portes du pays à portée de les protéger, & qu'il les exhortoit à chasser leur ennemi, promettant de les appuyer de toutes ses forces.

Cependant Torquato toujours enterré dans ses lignes sous le canon de Gartz, voulut profiter de l'éloignement du Roi de Suède pour se rendre maître de Stettin. Il se mit en marche avec la plus grande partie de son armée, ne laissant dans ses lignes que peu de monde pour les garder.

Les Suédois furent bientôt instruits de ses mouvemens, & se préparèrent à le bien recevoir.

Torquato, qui avoit marché toute la nuit pour surprendre les Suédois, fut fort étonné, quand il fut à portée, de les voir en si bonne posture.

Il étoit déjà jour lorsqu'il fut à la vue de Stettin, & il eût bien voulu être resté où il étoit. Il ne jugea pourtant pas à propos de s'en retourner sans avoir fait quelque tentative. Il fit donc attaquer par trois différens endroits les retranchemens, que le Roi avoit fait faire pour couvrir Stettin. L'attaque commença par une vive canonnade de la part des Impériaux à laquelle ceux de la Ville répondirent par un feu non moins violent. Des trois attaques, il n'y en avoit qu'une qui fût la véritable, & qui réussit pourtant tout aussi mal que les autres, elle étoit dirigée sur les retranchemens, qu'on avoit faits dans le coude profond que fait le Barnitz, en se jetant dans l'Oder. Les Impériaux repoussés partout avec perte, firent de nouveaux efforts, qui ne réussirent pas mieux : enfin Torquato, voyant qu'il perdoit inutilement ses plus braves Soldats & ses meilleurs Officiers, se retira honteusement, laissant plus de trois cens morts, cinq cens blessés, & quelques bagages qu'il n'eût pas le tems d'emmenner.

Gustave-Adolphe, apprenant ce qui s'étoit passé à Rostock, jugea qu'il fa-

(1) *Idem ibid.*

loit différer de quelque tems son expédition dans le Mecklenbourg ; mais il ne put se refoudre à s'éloigner si-tôt de ces environs. Il revint donc au commencement d'Octobre à Ribnitz, où il fit tracer un camp pour son armée ; & ce fut-là qu'il reçut la lettre de l'Empereur. Il donna ordre à sa flotte qui étoit à la hauteur de Wisnar de retourner vers Stralsund, & partit lui-même en même tems, pour se rendre de nouveau en cette Ville, où il jugeoit sa présence nécessaire, laissant le commandement du camp de Ribnitz au Général Pommer (1). Ce fut bientôt après son arrivée à Stralsund, qu'il fit à l'Empereur la réponse, dont nous avons donné un extrait.

Cependant le blocus de Colberg continuoit toujours ; mais seulement de loin. La Garnison étoit forte, & les troupes qui bloquoient étoient faibles. Colberg aujourd'hui bicoque, s'il en fut jamais (2), étoit une place considérable pour ce tems, où l'art d'attaquer étoit encore dans l'enfance. Le Commandant (3) commençant à manquer de bien des choses, faisoit de gros détachemens pour se procurer des vivres & du fourage. Un de ces détachemens fort de neuf cens hommes, rodant dans la nuit, pillant & saccageant tous les Villages par où ils passaient, se trouva sans y penser près des Murailles de Trebthor ou Treptou, sur la Rega. Soit qu'ils se fussent égarés, soit qu'ils ignorassent qu'il y eût des Suédois dans cette petite Ville ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils voulurent y entrer de force, apparemment pour la piller, comme ils faisoient tous les lieux où ils pouvoient pénétrer ; mais les Soldats Suédois joints aux Bourgeois firent une telle résistance, que l'ennemi fut obligé de se retirer. Il continua sa route toujours pillant & saccageant & emmenant un butin considérable, surtout en grains, fourages & bestiaux, toute cette contrée étant extrêmement fertile.

Le Roi pour arrêter ces courses détacha le Général Baudissin avec des troupes, afin de resserrer Colberg de plus près & contenir la Garnison. Torquato fit aussi de son côté un détachement de sept cens hommes, pour renforcer cette Garnison. Aussitôt on fit partir de Stettin quatre Compagnies de Cavalerie & cinq d'Infanterie, pour renforcer les troupes du blocus.

Les sept cens Impériaux craignant d'être coupés dans leur marche revinrent sur leurs pas, après avoir tout pillé & brûlé (4) suivant leur coûtume.

A peu près dans le même tems il y eut un incendie à Colberg, qui consuma cent quatre-vingt-une Maisons : Malheur qui vint, dit-on, par l'inadvertance d'un valet. Les Suédois ne purent néanmoins en tirer aucun avantage ; tant la Garnison étoit sur ses gardes.

Torquato, apprenant que la place commençoit à manquer de vivres, fit un détachement de quatre mille hommes de son camp sous Gartz, dans la résolution de faire entrer un convoi dans la place, de forcer les Suédois à lever le blocus, & de couper un corps de recrues qui leur venoit de Prusse.

(1) Kevenh. l. c. p. 1337.

(2) Les Russes l'ont assiégé deux fois inutilement, & même cet Été par mer & par terre, avec une escadre considérable qui a jeté des bombes.

(3) Il se nommoit JULIAN. Voy. Microscop. lib. 6. Pomer. p. 573. & suiv.

(4) Le Comte de Kevenh. ne hait pas ici ses compatriotes.

Le Feld-Maréchal Gustave-Horn, qui commandoit dans Stettin, fut bien-tôt informé de la marche de ces quatre mille hommes, & en pénétra aisément le but.

Aussitôt il détacha mille chevaux, & quinze cens fantassins du camp sous Stettin, avec ordre de se joindre au Général Baudissin, ou à Knipphausen.

Les Impériaux firent leur possible pour empêcher cette jonction, mais n'ayant pu réussir, ils vinrent attaquer le quartier de Knipphausen, qui étoit le plus proche de Colberg, & amenèrent quelques grosses pièces de canon, qu'ils tirèrent de la Ville.

Knipphausen se défendit assez, pour donner le tems à Baudissin & au Rhingrave de venir à son secours. Alors le combat devint terrible, & il resta bieu du monde de part & d'autre, mais enfin les Impériaux plierent, & se retirèrent en assez bon ordre, quoiqu'ils fussent suivis par Baudissin avec la Cavalerie Suédoise. Arrivés dans une plaine fort rase, ils se remirent en Bataille, près d'un Village, que quelques Historiens (1) nomment Falckenberg. Baudissin eut l'audace de les attaquer-là avec sa seule Cavalerie, esperant que le Soldat effrayé de sa défaite, ne tiendrait pas contre la charge qu'il leur alloit faire; mais il se trompa, & il fut si incommodé du feu de l'Infanterie, que ses Escadrons furent mis en desordre, & il pensa lui-même y rester prisonnier, ayant eu son cheval tué sous lui.

Les Suédois se retirant sur Loblitz, rencontrèrent un autre corps d'Impériaux, de deux mille cinq cens hommes, dont quinze cens étoient de Cavalerie. Heureusement pour Baudissin, il venoit d'être renforcé de quelques compagnies d'Infanterie & de Cavalerie, que Knipphausen avoit détachées pour le joindre & favoriser sa retraite. Baudissin ne balança pas alors de charger ce corps d'Impériaux, qu'il voyoit rangé en très bon ordre, dans la plaine près de Loblitz. Il mena sa Cavalerie au trot, & tomba avec tant de vigueur sur les Escadrons des Impériaux, qu'il les renversa dès le premier choc. Un brouillard épais qui commençoit à s'élever, & la nuit qui approchoit l'empêcha d'achever la défaite de l'ennemi, qui se retira à la faveur des ténèbres.

A la pointe du jour, Baudissin se mit à la poursuite des Impériaux, malgré le brouillard qui duroit toujours, & ne différoit guère des ténèbres de la nuit. Comme il n'avoit que sa Cavalerie, & son l'Infanterie ne pouvant le suivre que de loin, il atteignit les Impériaux, mit de nouveau leur Cavalerie en fuite, & la poursuivit jusqu'à Schiffelbein, où par hazard se trouvoit dans ce moment un Régiment d'Infanterie Impériale, que le Colonel Moïse de Walda aménoit au secours de ce Corps que Baudissin venoit de battre. Ce Régiment fit une si rude salve, en passant, sur la Cavalerie Suédoise qu'elle n'osa passer outre, & retint bride en main. Baudissin ne jugea pas à propos d'aller plus loin, & revint joindre son Infanterie. Ce qui facilita la retraite aux Impériaux, qui rentrèrent dans Colberg, après avoir perdu les deux tiers de leur Cavalerie. Cependant le Roi ne voyant pas jour à rien entreprendre dans le Mecklen-

(1) Chemnitz p. 90. Puffend. L. II. §. 35. Le récit que M. Harte fait de ces escarmouches est plein de rodomontades à la gloire de ses Patriotes les Monro, les Rea, les Sir Deve-

reux &c. & des troupes Britanniques, dont les Historiens Allemands & Suédois ne font pas tant mention. Sur quoi l'on peut consulter Kevenhuller Annal. Ferd.

bourg, depuis l'arrivée des renforts que Tilly y avoit fait entrer, ne songea plus qu'à chasser les Impériaux de tous les postes, qu'ils occupoient encore en Poméranie, & qu'à marcher ensuite sur Francfort sur l'Oder, pour s'ouvrir le chemin de la Silésie & de la Haute-Saxe.

Il me semble que le Lecteur impatient devoir le Roi aux prises avec un ennemi plus digne de lui que Torquato-Conti (1), nous demande où étoit Tilly, tandis que toutes ces choses se passaient en Poméranie. C'est ce que nous dirons bientôt, après que nous aurons fini ce qui nous reste à dire par rapport à ce Duché, que nous allons voir tout entier entre les mains & sous la protection du Roi. Ce Prince n'eut pas plutôt appris tous les mouvemens que se donnoit Torquato pour sauver Colberg, qu'il partit de Stralsfond pour se rendre à Greiffenberg. Là, il manda son Feld-Maréchal Gustave Horn, Kniphausen & Baudissin, pour être bien informé de l'état des choses près de Colberg.

Après avoir tenu conseil avec eux, le Roi ordonna que toute la Cavalerie, qui étoit encore au camp près de Ribnitz, se rendit devant Colberg, & que les troupes qui venoient de Prusse, se joignissent aussi à celles qui bloquoient déjà cette place. Quant à l'Infanterie campée à Ribnitz, le Roi la fit marcher une partie à Stettin où il se rendit lui-même, & laissa le reste pour bloquer Demmin.

Quelques jours (2) avant son arrivée on avoit vu dans l'air au-dessus de cette Ville une longue flamme, ayant parfaitement la forme d'une épée, & s'étendant fort au loin. Cette épée flamboyante comme un éclair fut vue de toute la Ville, & des lieux circonvoisins avec tout l'étonnement, toute la terreur qu'on peut s'imaginer, ayant resté assez long tems à la même place. Peu à peu cette épée se raccourcit, & parut encore quelque tems comme un fabre à la Turque, jusqu'à ce qu'enfin elle s'évanouît soit par l'agitation seule de l'air, soit que la cause qui produisoit ce phénomène cessât. A-peu-près dans le même tems, les Impériaux étant venus, pour ainsi dire, jusqu'aux portes de Stettin enlever du bétail, le Colonel Doenhoff sortit contre eux avec cinq Compagnies de Cavalerie; mais s'étant avancé trop témérairement, il tomba dans une embuscade où il perdit du monde, & fut obligé de s'en revenir sans avoir pu empêcher les ennemis d'emmener leur butin.

Cependant l'armée Impériale en Poméranie étoit dans un assez triste état. Ces gens, qui sous le Duc de Friedland avoient des vivres & de l'argent en abondance, manquoient actuellement du nécessaire, depuis la disgrâce de ce Général.

Mais ce n'étoit pas tant la faute du Ministère & des Généraux, que celle du Soldat même, qui n'étant plus retenu par la crainte du châtimement sous des Chefs, qui craignoient plus qu'ils ne désertassent tous que de les voir mourir de faim, avoit fait un tel ravage partout, tant brûlé, tant saccagé, qu'enfin il ne trouvoit plus de quoi subsister. Tant il est vrai, que la discipline est dans les armées ce qu'une vie réglée & temperante est au Corps Humain, dont elle soutient la vigueur & la santé jusqu'à une extrême vieillesse. D'ailleurs les Régimens Impériaux étoient fort affoiblis par la desertion, car les

(1) *Idem. ibid. p. 348.*

(2) *Idem. 1349.*

uns s'en étoient allés s'étant enrichis par le pillage, les autres avoient passé sous les drapeaux Suédois, ne trouvant plus rien à piller parmi les Impériaux, & craignant la fortune & la valeur de Gustave-Adolphe. Enfin les fatigues & le grand froid, qui commença à se faire sentir dès le mois d'Octobre, & qui fut extraordinaire cette année-là, en fit périr un grand nombre; tandis que les Suédois accoutumés à un climat plus froid dans les hivers les plus doux, que celui d'Allemagne dans les hivers les plus rudes, d'ailleurs bien couverts de juste-au-corps fourrés, se moquoient des frimats, des neiges & des glaces, & ne se portoient bien qu'à proportion qu'il faisoit plus froid; aussi le Roi disoit-il, qu'il prétendoit faire plus de choses en Hiver qu'en Été.

Les Impériaux ne l'entendoient pas ainsi, & leur Feld-Maréchal, s'imaginant qu'ils seroient bien aises de se reposer durant la mauvaise saison (1), envoya un trompette à Stettin, pour demander qu'on envoyât quelques Officiers de considération à mi-chemin de cette Ville à Gartz, pour écouter quelques propositions qu'il avoit à faire, & dont il chargeroit quelques personnes distinguées dans son armée.

Deux Colonels Suédois furent députés pour cette commission, & Torquato-Conti députa de son côté le Maréchal-Général des logis, & un Lieutenant-Colonel de ses troupes.

En attendant l'arrivée des Députés Suédois, les Impériaux firent préparer un grand repas pour les régaler. Pendant le festin on fut de la meilleure amitié du monde; on but toute sorte de santés, & ensuite on parla d'affaires.

Le Maréchal-Général des Logis fit l'ouverture de cette conférence militaire par le discours suivant: „ Nous ne craignons, dit-il, aucun ennemi de quelque Nation qu'il soit. Nous sommes pourvus suffisamment de vivres & de munitions, & Nous avons tous la même ardeur & le même courage pour le combat, que Nous avons fait éclater en tant d'occasions. Mais l'hiver approche, & Nous croyons qu'il est tems de penser aux quartiers d'hiver. Nous avouons que nous n'estimons par fort glorieux de braver l'intempérie de la saison, & de combattre contre la neige & les glaces. S'il faut périr, nous voulons périr en Gens d'honneur les armes à la main, & si Nous devons être victorieux, ce n'est qu'à notre valeur que nous voulons devoir nos triomphes. Convenons d'un arrangement pour les quartiers d'hiver; & peut-être que, pendant que la froidure suspendra l'ardeur des combats, Sa Majesté Impériale & le Roi de Suède concluront une paix sincère & durable: sinon Vous nous verrez, au retour de la belle saison, Nous présenter aux champs comme de braves Soldats, & porter vaillamment le fer aux yeux de nos ennemis.

Le plus ancien des Officiers Suédois prit alors la parole, & répondit en ces termes:

„ Messieurs, comme on a ignoré sur quel objet Vous vouliez conférer avec Nous, on ne Nous a pu prescrire, ni réponse, ni résolution; & nous ignorons nous mêmes quelles sont les intentions du Roi; je crois néanmoins pouvoir Vous assurer, sans craindre de me tromper, que ce Prince n'en-

(1) Keverh. l. c. p. 1349; & 1350.

„ ttera jamais dans un projet de trêve pour des quartiers d'hiver. Comme il
 „ est lui-même infatigable; qu'il supporte les plus rudes incommodités, la faim,
 „ la soif, le froid le plus aigu, qu'il couche quand il le faut aussi bien dans
 „ la neige que dans un lit, il a lieu de croire que ses Officiers & ses Soldats
 „ ne sont pas plus douilletts que lui. En effet, nous autres Suédois nous som-
 „ mes Soldats d'Hiver comme d'Été; & il seroit bien étrange qu'après avoir
 „ combattu les Moscovites sous la Zone glaciale en toute sorte de saisons,
 „ nous fussions venus en Allemagne pour passer l'hiver au coin d'un feu. Non,
 „ Messieurs, ne Vous y attendez point: comptez très sûrement que nous n'au-
 „ rons aucun repos, & que nous ne Vous en laisserons point. Nous ne
 „ sommes pas Gens, qui nous piquions de cette délicatesse dont Vous par-
 „ lez, de ne combattre que contre des hommes & non contre le tems. Nous
 „ faisons gloire de braver toute sorte de dangers. Les vrais Soldats ne sont
 „ pas des hirondelles, qui attendent le Printems pour se montrer: toutes les
 „ saisons leur sont égales, & au milieu des glaces, ils n'ont jamais les mains
 „ engourdis: D'ailleurs que nous importe, que nos ennemis périssent par le
 „ fer ou par le froid, pourvu qu'ils périssent, ou qu'il nous laissent le champ
 „ libre? Quel moyen plus honorable de triompher d'eux, que de se refuser
 „ aux aises & aux commodités de la vie, pour les chercher par tout, les atta-
 „ quer sans cesse, & dans des tems où les lions-mêmes se tapissent dans leurs
 „ tanières?

„ Ce discours si digne d'un Officier de Gustave déconcerta fort les Impériaux,
 „ ils se retirèrent sans répliquer, & pressentant intérieurement que des gens
 „ qui pensoient ainsi seroient l'écueil des prospérités de leur Maître, & les des-
 „ tructeurs de sa puissance encore si formidable.

Pendant le séjour que Gustave avoit fait au camp de Ribnitz, il avoit em-
 ployé ses troupes à fortifier cette Ville ainsi que Damgarten, tant pour s'assurer
 de cet important passage dans le Mecklenbourg, que pour empêcher la Cava-
 lerie Impériale qui y étoit de faire des courses dans la Poméranie. Ribnitz
 & Damgarten furent mis dans un état très respectable pour le tems. Le Roi
 dirigea lui-même les travaux, les visitant continuellement, & les hâtant par ses
 libéralités envers les travailleurs.

Torquato sentant l'importance de conserver Demmin, envoya d'abord à
 Savelli (1), qui commandoit dans cette place & dans Greiffswalde, le Régi-
 ment de Puler, avec ordre à Savelli de tirer quelques troupes de ses Garnisons,
 & de se faire joindre par trois mille-chevaux cantonnés dans le Mecklen-
 bourg, pour battre les Suédois répandus autour de Demmin, ou du moins
 de les empêcher, à quelque prix que ce fût, de mettre le pied dans ce Du-
 ché: & pour qu'il pût mieux exécuter cet ordre, il lui envoya encore le Ré-
 giment de Holck de huit Compagnies des plus complètes de son armée.

Avec des forces si considérables, Savelli se flatta de pouvoir aisément chas-
 ser les Suédois des environs de Demmin, comptant de les attaquer avant
 qu'ils pussent se rassembler; mais il se trompa. Les Suédois avoient autant
 d'amis & d'espions, & les Impériaux autant d'ennemis jurés, qu'il y avoit
 d'habitans dans le pays. Les premiers furent bientôt avertis des mouvemens

(1) *Idem. ibid.*

de Savelli. Aussitôt ils se réunirent, & à peine étoient-ils en corps qu'ils virent arriver le Roi. La joie fut grande, ainsi que l'espérance de la victoire. Ce Prince avoit aussi été averti des mouvemens des Impériaux, & avoit bien jugé quel en étoit l'objet. Sans sonner mot, il étoit parti de Stettin & accouroit en diligence, pour ne pas perdre l'occasion d'en venir à une action avec les Impériaux.

L'arrivée inopinée de ce Héros, parut d'un bon augure aux Soldats Suédois; le Roi vit avec plaisir la joie peinte sur leurs visages. Mes compagnons, leur disoit-il, en parcourant leurs rangs, vous allez combattre ces mêmes Impériaux, que vous avez vus & vaincus en Prusse. Ils sont encore les mêmes, & je me flatte que vous n'avez pas changé. Ayez donc bon courage, & mettez votre confiance en Dieu, & il vous fera triompher de vos ennemis.

Après plusieurs discours semblables, il donna l'ordre pour la marche, étant résolu d'aller au devant des ennemis (1).

Dès que Savelli aperçut les Suédois, il rangea ses troupes en Bataille à la manière Italienne, laissant peu de monde à la garde du canon, & s'étendant le plus qu'il lui étoit possible pour déborder les Suédois, ce qui lui étoit facile, étant de beaucoup plus fort qu'eux. Mais le Roi, sans s'embarasser de cela, ne fit qu'une colonne de toutes ses troupes (2), & les fit avancer fièrement vers le centre de l'ennemi, comme pour couper son ennemi en deux. Ensuite avec une célérité, dont les Suédois seuls étoient alors capables, il rompit sa colonne, & la déployant de droite & de gauche, il en dirigea une partie de manière qu'elle gagna le flanc de l'ennemi, le mit en désordre, attaqua avec furie ceux qui gardoient le canon, les tailla en pièces, s'empara du canon même, & le tourna contre l'Infanterie Impériale, qui étoit au centre de la ligne, & qui ne pût soutenir ce feu d'artillerie qui la prenoit en flanc, tandis que celle des Suédois la foudroyoit en front. Aussi fut elle bientôt en désordre & enfin en déroute. Les Suédois firent un grand carnage, & le peu qu'il échappa de ce corps d'armée gagna le Mecklenbourg, & ne cessa de fuir que quand il fut arrivé à Rostock. Toute l'artillerie fut prise, tous les bagages, les munitions, & beaucoup de Drapeaux & d'Etendards. Le plus beau fut que le Roi exécuta tout cela avec une poignée de monde, fort peu de Cavalerie, & seulement quelques pièces de campagne.

Après cette action, le Roi retourna à Stettin, où il faisoit continuellement travailler aux fortifications avec une ardeur incroyable. Il faisoit pratiquer des mines & des fougasses, sous les ouvrages extérieurs, & avancés, & bientôt il rendit Stettin une des plus fortes places de l'Allemagne, aussi étoit elle alors une des plus exposées, & la plus importante pour le Roi de Suède.

Le 6 de Décembre, ce Prince toujours actif & infatigable partit à minuit, & se rendit à Danne (3), vis-à-vis de Stettin, pour enlever un corps

(1) Le Comte de Kevenhüller, de qui cette relation est tirée de mot à mot, ne spécifie ni le nombre des troupes de part & d'autre, ni le lieu, ni le jour du combat. Il y a apparence, que le Roi n'avoit guère plus de 3000. hommes, & les Impériaux au moins une fois

autant, que le combat se donna près de Demmin, & sur la fin de Novembre. M. Harte n'en parle point du tout.

(2) *Mit ungeteilter Ordnung.* Id. p. 1351.

(3) Kevenh. dit *Demmin*; mais c'est visiblement une faute, ou une erreur.

d'Impériaux, qui devoit passer par Greiffenhagen pour se rendre à Colberg : mais les Impériaux avertis à leur tour de l'arrivée du Roi dans le voisinage, jugèrent à propos de s'en retourner. Mais le Roi voulut absolument se rendre maître de Greiffenhagen, qui étoit l'unique passage, par où les Impériaux pouvoient envoyer du secours & des munitions à Colberg. Peu de tems avant que le Roi attaquât Greiffenhagen, Torquato-Conti avoit demandé & obtenu la permission de se retirer. Cet Italien avoit de grands talens pour la guerre, & n'eût-il fait d'autre action que de se soutenir à Gartz pendant plus de trois mois, sans pouvoir être forcé par un ennemi comme Gustave, il mériteroit assurément place parmi les meilleurs Généraux de son tems. On doit aussi admirer ses manœuvres pour soutenir Colberg, qui peut-être n'auroit pas tenu si long-tems, sans les secours qu'il y envoya, & les convois qu'il y fit entrer. Enfin on peut dire, que s'il avoit été secondé par les Ministres de l'Empereur, il auroit donné bien de la peine au Roi de Suède; mais on le laissa manquer d'hommes & d'argent, & voyant ses troupes fondues de plus d'un tiers, il se dégoûta d'un commandement si désagréable. Au reste tous les Historiens conviennent, que c'étoit l'homme le plus cruel & le plus avare de son siècle. Le Comte de Schaumbourg, d'une famille Noble de Suabe, qui tire son nom de la terre de Schaumbourg, au Comté de Papenheim, fut envoyé pour le remplacer. Le nouveau Général étoit un vieux Soldat, qui avoit passé par tous les grades de la milice, & s'étoit élevé par son seul mérite à la dignité de Général-Feld-Maréchal.

Cependant Gustave-Adolphe dispoisoit tout pour le siège de Greiffenhagen. Déjà douze prames, ou galères Suédoises, & un grand nombre de bateaux plats, avec du gros canon & des pièces de campagne, étoient prêtes à remonter l'Oder; car cette Ville est située sur le bord Oriental de ce fleuve, vis-à-vis de Gartz. Déjà douze mille hommes de pied, & quatre-vingt-cinq Escadrons étoient rassemblés pour cette expédition, avec une artillerie plus nombreuse qu'on n'en avoit vû dans ces tems-là. On étoit vers la fin de Décembre. Le froid étoit extrême, tel qu'on ne se rappelloit pas d'en avoir senti de pareil depuis très long-tems; & il y avoit outre la Garnison un corps de troupes considérable, qui campoit tout près de la place, qui d'ailleurs pouvoit être secourue par le moyen du pont qu'elle a sur l'Oder.

Le Roi, qui avoit de bons espions, apprit qu'une partie des troupes s'étoit retirée dans la Marche de Brandebourg, que l'autre partie étoit allée en quartiers d'Hiver, & qu'il n'en restoit plus guère que le tiers dans la place.

Ces bonnes nouvelles raffermirent le Roi dans son dessein de s'emparer de ce poste, que les Impériaux n'avoient occupé, que pour profiter de la dernière occasion de se jeter sur Stettin, & pour couvrir les autres places qu'ils avoient sur l'Oder, & dans la Poméranie Ulérieure. Gustave, ayant appris quelque tems auparavant que les Impériaux avoient abandonné Gelnow, vint lui-même occuper ce poste, qui devint le rendez-vous de toute son armée pour l'entreprise qu'il méditoit.

Le Roi investit Greiffenhagen le 23. Décembre, & fit d'abord canonner vivement le *Zellhaus*, (la Douane,) où les ennemis avoient tiré un retranche-

ment, qu'ils abandonnèrent bientôt. Le Roi y fit marcher quelques compagnies, pour y prendre poste. Les Suédois n'y entrèrent pas d'abord soupçonnant quelque mine, pour les faire sauter en l'air, à quoi la retraite précipitée de l'ennemi donnoit assez d'apparence. Mais bientôt ils s'y hazardèrent, & s'en assurèrent.

Les prames & les bateaux plats, se tenoient à portée du pont, pour le ruiner au cas que l'ennemi voulût envoyer de Gartz des troupes au secours de Greiffenhagen.

La veille de Noël, à cinq heures du matin, l'artillerie Suédoise postée avantageusement sur des hauteurs, commença à faire un feu des plus vifs qu'on eût jamais vu, vingt coups de canon partoient presque toujours à la fois. Il y en avoit quatre-vingt pièces de braquées contre les remparts, qui furent bientôt ébranlés; pendant cela les troupes se tenoient prêtes pour l'assaut. La Ville n'avoit qu'un simple mur; quelques tours crénelées, & un fossé peu profond, avec quelques redans élevés par les Impériaux. On peut s'imaginer que la brèche fut bientôt faite; mais ce qu'on aura de la peine à croire, c'est la résolution singulière que prit le Commandant. Il fit assembler chez lui les principaux Capitaines, & leur ordonna d'aller tout disposer pour le départ des troupes; mais de ne faire semblant de rien, de peur que l'ennemi étant averti ne leur coupât la retraite qu'il avoit dessein de faire en grand silence, & à la faveur des ténèbres, par le pont au bout duquel il ne craignoit pas de trouver des Suédois, vu que le voisinage de Gartz, où étoit encore le gros des Impériaux, empêchoit ceux-là de masquer ce pont, dont la tête étoit défendue par une redoute avec du canon. Ensuite, il fit ôter l'Etendart Impérial de dessus les murs, pour qu'il ne tombât pas entre les mains des Suédois, & se mettant à la tête de sa Garnison, forte encore de deux mille six cents hommes, il partit avant le lever du soleil, & presque au moment que le mur s'ouvroit, & tomboit avec fracas dans le fossé, qui en fut entièrement comblé. Aussitôt les Suédois coururent à l'assaut, & furent étonnés de ne trouver personne dans la Ville que les habitans, & quelques Impériaux commandés pour y mettre le feu, ce dont on eut soin de les empêcher. Alors les Suédois se mirent aux trouffes des fuyards: mais comme ils avoient de l'avance, on ne put atteindre que leur arrière-garde, où étoit le Commandant & les principaux Officiers. On se battit un instant, mais bientôt tout fut envelopé & fait prisonnier. Don Ferdinand de Capoua Napolitain, Commandant de Greiffenhagen qu'il venoit d'abandonner, reçut dans cette occasion deux coups de feu, l'un à la jambe, l'autre dans le corps. Il fut pris & envoyé à Stettin, où il mourut deux jours après. Les autres prisonniers furent, le Major de la place, le *Signor Antonio*, Don Joseph Capitaine, & un jeune Comte de Thurn, avec un peu plus de cent Soldats. Au reste, ce jeune Comte de Thurn, étoit parent des Comtes de Thurn, Père & Fils, dont nous avons si souvent parlé dans cette Histoire. Le vieux étoit alors à Stettin, où il rendit à son jeune parent des services, qu'il n'auroit peut-être pas reçu des siens en pareille occasion. Le jeune Comte de Thurn, dont nous parlons ici, avoit à peine quinze ans. Il étoit beau & bien fait. Sa physionomie plut au Roi. Il le fit habiller, car toutes les troupes Impériales, tant Officiers que Soldats en Po-

méranie, étoient alors fort éguenillées, il lui permit de porter l'épée & l'écharpe Impériale.

Comme la Ville de Greiffenhagen avoit été prise sans aucune capitulation, le Roi permit aux Soldats de piller (1) tout ce qui appartenoit aux Impériaux; & ils trouvèrent encore assez de butin; ceux-ci n'ayant pu emporter que peu de leurs effets pour partir avec moins de bruit. Pour Don Ferdinand de Capoua, il avoit eu soin de mettre les siens en sûreté dès avant le siège. Cet homme, dont le caractère ne différoit pas de celui de son Compatriote Torquato di Conti, pour l'avarice & la cruauté, avoit amassé des sommes considérables, aux dépens des pauvres Habitans de Greiffenhagen, & des environs qu'il avoit tourmentés (2) de mille manières. Ce qu'il y a de particulier, c'est que, naturellement rodomont & peu mesuré dans ses discours, il s'étoit vanté maintes fois, qu'il viendrait à Stettin, & y feroit couper la tête aux principaux Officiers du Roi de Suède, & surtout au vieux Comte de Thurn. Il devina juste, quant à sa venue à Stettin, mais quant à ses menaces elles n'auroient servi qu'à faire rire, si l'état où il se trouvoit avoit pu inspirer d'autres sentimens que ceux de la compassion.

Pendant que le Roi avoit eu son quartier à Golnow, il écrivit au Chancelier Oxenstierna une Lettre, qui mérite d'avoir place ici, non seulement parce qu'il lui communique son plan de profiter des rigueurs de l'hiver, pour enlever les quartiers des ennemis; mais aussi parce qu'elle sert à développer le caractère de ce Prince, si susceptible des sentimens, qui font l'honnête homme dans la société, & qui sont si rares parmi les Rois.

Notre féal & bien aimé Chancelier, Grace, & sçavoir spéciale !

„ J'ai reçu vos avis sur les opérations de la guerre pour l'année prochaine, comme un témoignage de votre fidélité envers moi & la patrie. Qui vivra, verra le succès des affaires, & la postérité chantera vos louanges, si à la sagesse de vos conseils vous joignez votre application & votre zèle ordinaire dans l'exécution.

„ Il seroit à souhaiter que nous eussions beaucoup de gens, qui maniaient les affaires avec la même dextérité, & la même fidélité que vous les maniez: le bien de l'Etat & l'avantage du Royaume en seroient la suite naturelle. Mais comme le Tout-Puissant distribue ses dons fort inégalement, & que les hommes par une suite du péché sont sujets à bien des défauts, j'en remarque de si essentiels en quelques uns de mes Ministres, dans le maniement des affaires publiques, que j'ai souvent lieu de douter de leur bonne

(1) M. Harte dit qu'il abandonna la Ville au pillage pendant quatre heures: cela n'est ni vrai, ni vraisemblable, quand on fait réflexion au caractère de ce Monarque, & que ce n'étoit pas la faute des habitans que les Impériaux eussent pris possession de leur Ville.

(2) *Pars casti, pars capti, quorum ex numero ipse Capua, non admissis Torquato prædo, extorquetur, ac subditorum Carnifex, factorum trepidus,*

in verba ferocior: saepe minatus Stetino referrus, illuc se venturum, & multis Gustavo purpuratis, præ cæteris Comiti Thurnensi, cervicem præcisurum: præjagione, an casu id prædixerit? Venit certe Stetinum; fugiens enim, tergum lumbosque glande trajecit, INVITUS, illuc curanda vulnere delatus, post ex dolore & doloribus extimatus est. Lansberg cité par M. Boehm.

issue , à moins que Dieu ne nous assiste dans le besoin , & là où je ne vois aucun secours humain. Continuez donc à bien faire , & ne vous laissez point à bien mériter de moi , & du Royaume. Tâchez surtout à mettre la dernière main à votre projet , touchant le commerce des grains : car je me fie plus à vos idées qu'à celles de qui que ce soit. J'avois abandonné le dessein de tirer quelque secours de ce blé , non que je ne sentisse le profit qui m'en reviendrait ; mais parce que je ne connoissois personne qui ne fût bien aisé d'en manger la farine , & de m'en laisser le son. Or maintenant que je vois que vous voulez vous charger de cette affaire , j'en ai une vraie joie , & j'espère de trouver en vous un bon second , pour m'aider à porter le poids des affaires , dont je suis accablé.

Dieu veuille nous faire passer l'hiver heureusement , je me promets de votre capacité que l'Été ira encore mieux. Je prie cet être suprême , qui nous a donné de la prospérité , quoique mêlée de beaucoup de peine , & de travail , de faire triompher notre juste cause , & de lui accorder une heureuse fin , à la gloire de Son Saint Nom , au repos de Son Eglise , & pour notre salut en ce monde & en l'autre.

Je vous détaillerois notre état , mais ma main encore roide des coups reçus près de Dirschau , ne me le permet point. Sachez pourtant que l'ennemi , foible actuellement en Infanterie & en Cavalerie , a de grands avantages sur nous ; car toute l'Allemagne lui est livrée en proie. Je rassemble ici mes troupes près de la rivière (1) , dans l'intention de l'attaquer bientôt , & de lui enlever ses quartiers. Et quoique la cause soit bonne & juste , l'issue de la guerre est néanmoins incertaine à cause du péché. On ne sauroit non plus compter sur la vie de l'homme , & c'est pourquoi je vous exhorte , & je vous prie pour l'amour de Christ , que , si tout ne nous réussit pas à souhait , vous ne vous rebutiez point pour cela. Je vous conjure d'avoir en recommandation ma mémoire , & le bien de ma famille , & de faire pour moi ce que vous souhaiteriez que je fisse , & que je ferois très assurément pour vous & pour les vôtres en pareil cas , supposé que Dieu veuille , que je vous survive , & que les vôtres aient besoin de moi. Je considère que j'ai déjà gouverné la Patrie depuis vingt années , non sans beaucoup de soucis , mais , Dieu soit loué , avec beaucoup de gloire , chérissant , honorant l'Etat & tous ses fidèles sujets , & ayant sacrifié pour leur réputation ma vie , mes biens , & mes aises , n'ayant cherché dans ce monde qu'à bien remplir les devoirs de mon état , & du rang où Dieu m'a fait naître.

S'il m'arrive ce qui est le partage , & le terme de l'humaine nature , ma famille est bien digne de votre compassion , tant à cause de moi , que par beaucoup d'autres considérations. Elle ne consiste qu'en deux personnes d'un sexe foible , la Mère sans conseil , la Fille jeune , & encore en très bas âge. Infortunées , si elles gouvernent elles-mêmes ; & en péril , si elles sont gouvernées.

L'affection naturelle à un Epoux & à un Père , me fait vous dire librement toutes ces choses , à vous qui êtes un instrument que Dieu m'a

(1) L'Inn sur laquelle Golnow est situé.

„ accordé, non seulement pour soutenir plusieurs grandes affaires ; mais aussi
 „ pour parer à tout ce qui peut arriver , & mettre ordre à tout ce qui me
 „ tient le plus au cœur dans ce monde, que je remets néanmoins en sa Sainte
 „ disposition , aussi bien que ma vie, & tout ce que je tiens de sa libéralité,
 „ comptant sur le mieux dans cette vie, & esperant dans l'autre le repos, la
 „ joie & le salut éternel, que je le prie de vous accorder aussi lorsqu'il en sera
 „ le tems & l'heure.
 „ Je suis & je serai toute ma Vie, Votre très gracieux & très affectionné

GUSTAVE-ADOLPHE.

A Golnow le 4. Décembre 1630.

Heureux les Rois qui, comme Gustave-Adolphe, susceptibles des sentimens de l'amitié & de la reconnaissance, méritent d'être servis par des amis, & non par des esclaves.

La réponse du Chancelier est trop longue pour être rapportée ici. Nous nous contenterons de dire, qu'elle étoit écrite d'Elbing, & datée du 17. Janvier. Elle contient des vœux pour l'amélioration des finances, des protestations d'une fidélité à toute épreuve, tant envers Sa Majesté, qu'envers la Reine son Epouse, & la Princesse sa Fille, au cas qu'il plût à Dieu de l'appeler à soi. Rien n'est si modeste, si affectueux, si touchant que tout ce que dit ce grand Ministre, sur le devouement de ses services à son bon Maître. Tout respire la pitié dans les expressions de ses sentimens ; on y reconnoît un cœur pénétré des grandes vérités de la Religion, plein de résignation en sa miséricorde. C'est à-peu-près sur quoi roule essentiellement cette réponse.

Mais reprenons le fil des expéditions Militaires.

Après la prise de Greiffenhagen, le Roi, jugeant cette Ville de difficile défense, & d'ailleurs très inutile à ses desseins, l'abandonna après avoir néanmoins fait rompre le pont sur l'Oder. En même tems, il résolut de suivre le plan qu'il s'étoit fait d'enlever les quartiers des Impériaux, & de les harasser durant tout l'Hiver pour les ruiner. Ses Soldats animés par le succès de ses entreprises, autant que par la confiance en sa capacité, ne demandoient que combats, sans que les incommodités inévitables dans cette saison, & dans le Pays où ils étoient pussent ralentir leur ardeur. Le Roi, sans leur donner de repos, les mena droit à Gartz, où l'armée Impériale avoit resté plus de quatre mois retranchée jusqu'aux dents.

Gartz est situé sur les frontières de la Marche de Brandebourg, & sur la rive gauche de l'Oder. Cette Ville fut bâtie en 1258. par Barnim I. Duc de Poméranie. Au commencement de 1630. Bogislas XIV. avoit été obligé de souffrir que les Impériaux y missent Garnison, pour s'assurer d'un passage si important, qui avec Greiffenhagen les rendoit maîtres absolus du cours de l'Oder jusqu'à son embouchure. Quatre ans auparavant Gartz avoit souffert un incendie, qui avoit consumé plus de trois cens maisons. A peine cette malheureuse Ville commençoit à se rétablir un peu lorsque les Impériaux s'y logèrent, & bientôt après toute leur armée, forte alors de plus de vingt mille hommes, vint y planter le piquet, & y fit un séjour qui l'incommoda beaucoup. Elle étoit dans cet état, lorsque le Roi de Suède voyant l'armée Impériale, dimi-

mée de plus de la moitié, résolut de la forcer dans ses lignes, & de se rendre maître de Gartz, pour pouvoir se porter sur Francfort, parce que, Gartz étant situé entre cette Ville & Stettin, le Roi ne pouvoit s'avancer vers le Midi de l'Allemagne, sans être auparavant maître d'un lieu, qui interceptoit la communication avec cette Capitale, où étoient tous ses dépôts de vivres & de munitions.

Mais ce Prince n'eut pas la peine de combattre pour chasser les Impériaux de ce poste. Le Feld-Maréchal Comte de Schaumbourg, qui les commandoit, ne jugea pas à propos d'attendre les Suédois, & dès qu'il eut appris ce qui s'étoit passé à Greiffenhagen, il jugea que le Roi viendrait tout de suite à lui, & ne croyant pas devoir l'attendre, il abandonna ses lignes, & la Ville de Gartz, après y avoir fait mettre le feu en tant d'endroits, qu'elle fut toute réduite en cendres, sans qu'il en restât au-delà de quarante maisons. C'est ainsi que les Impériaux faisoient la guerre, & que les Suédois la firent eux-mêmes, lorsque leur Roi ne fut plus. Sept ou huit ans après, ils rasèrent à leur tour la Ville de Gartz de fond en comble.

A peine Gustave-Adolphe avoit commencé à passer l'Oder, pour aller attaquer les Impériaux, qu'il aperçut les flammes qui dévoroient la malheureuse Ville de Gartz. Il ne savoit d'abord que penser de ce terrible spectacle, quoiqu'il soupçonnât bien ce que ce pouvoit être. Il envoya néanmoins quelque Cavalerie pour prendre langue. Ce parti poussa jusqu'aux retranchemens de Marwitz, qu'il trouva abandonnés, & dont il s'empara sans tirer un coup de pistolet. De là il s'avança à ceux de Gartz qu'il trouva abandonnés de même; sans rencontrer que de malheureux Habitans, qui fuyoient pour échapper à la fureur des flammes, les uns portant sur leurs dos les haillons, dont le Soldat n'avoit pas daigné se charger, les autres menant leurs femmes par la main chargées de leurs enfans, les vieillards se traînant avec peine, les malades portés sur les épaules des jeunes gens, tous poussants des cris & des gémissemens. Ce n'étoit pourtant là qu'un foible prélude de ce que souffrirent dans cette longue & cruelle guerre des Provinces entières, d'un bout à l'autre de l'Allemagne. Mais à peine les Cavaliers Suédois firent entrés dans les retranchemens de Gartz, qu'ils crurent que la terre s'ouvroit sous leurs pieds, tant elle fut secouée ensuite d'un fracas épouvantable, comme du plus grand coup de tonnerre. C'étoit l'Hôtel de Ville de Gartz, qui sautoit en l'air par l'effet de quelques barils de poudre, que le Général Impérial y avoit fait jeter. Les ponts furent aussi brûlés par l'ordre du Général Impérial.

Le Roi, apprenant toutes ces nouvelles, hâta sa marche dans l'esperance de sauver la Ville de Gartz, & détacha toute sa Cavalerie aux trousses des Impériaux, qui fuyoient vers Francfort & Landsberg.

Gustave ne trouva en arrivant à Gartz que les remparts, une Eglise & quelques maisons, tout le reste étoit consumé par les flammes, qui continuoient encore, & qui les éloignèrent. Le Roi ordonna qu'on y fit des baraqués pour y loger, en attendant une Garnison qu'il y mit, & après avoir donné quelques ordres concernant le rétablissement de la Ville, & des ponts, il se mit avec son Infanterie à la poursuite de l'ennemi des deux côtés de l'Oder. Dans ces entrefaites sa Cavalerie avoit atteint l'arrière-garde des Impériaux, composée de Croutes & des Régimens de Wallenstein, de Gatz &

de Vieux-Saxe, qu'elle chargea avec tant de furie, qu'elle les rompit & les mit en fuite, & s'empara de plusieurs chariots d'équipage.

Cratz, Maréchal-Général des Logis des Impériaux, commandant une forte Garnison dans Puritz ou Pirtz, Ville située sur les frontières de la Marche de Brandebourg, n'eut pas plutôt appris que le Roi étoit maître des deux passages sur l'Oder, Gartz & Greiffenhagen, qu'il fit mettre le feu à la vieille Ville, à toutes les granges hors de la Ville, à l'Hôpital, à une belle Eglise, & au Palais que les Ducs de Poméranie avoient fait bâtir dans l'ancienne Ville, malgré les Sauves-gardes, que le Magistrat avoit obtenues à prix d'argent du Général en Chef. De sorte qu'il ne restoit plus que la nouvelle Ville, à laquelle il voulut aussi faire mettre le feu, mais le Lieutenant-Colonel Funck (1) empêcha ce dernier malheur, en représentant vivement à Cratz, que tant de ravages, d'incendies, & de cruautés contre la foi publique, & au mépris des Sauves-gardes accordées aux Habitans, ne pouvoient que soulever tous les peuples de l'Allemagne, & attirer sur les armes de Sa Majesté Impériale la malédiction du Ciel : qu'il ne lui reviendrait d'autre avantage de la ruine entière de Pirtz, que d'achever de ruiner de pauvres Habitans innocens, à qui on ne pouvoit pas imputer les progrès de l'ennemi.

Ces remontrances firent impression sur Cratz, & il répondit à Funck, que, l'ayant chargé de ses ordres pour achever de brûler Pirtz, il le laissoit le maître de les exécuter, ou de ne les pas exécuter. Funck, qui étoit un homme humain, comme il s'en trouve quelque fois chez les peuples les plus féroces, & au milieu des exemples de la plus grande cruauté, usa bien de la liberté qu'on lui laissoit, & épargna ce qui restoit de cette Ville infortunée. Cratz se mit ensuite en marche vers Francfort, avec une file de chariots chargés de bagages, du butin de ses Soldats, & du fruit de ses extorsions. Ces chariots étoient escortés par quatorze cens chevaux Allemands & Croates. Ces derniers, qui étoient dès-lors en grand nombre dans les armées de la Maison d'Autriche, commettoient par tout des desordres crians, & avoient exercé en Poméranie des cruautés épouvantables, qu'ils ont renouvelées de nos jours en Bavière, sous les Mentzel & les Trenck.

Le Roi arriva à Pirtz, quelques heures après le départ des ennemis. Baudissin, qui étoit alors auprès de ce Prince avec un gros de Cavalerie, fut lâché sur eux. Il atteignit (1) leur Cavalerie entre Bahne & Koenigsberg, petite Ville de la Marche de Brandebourg. Charger & renverser ne fut que la même chose pour Baudissin. Les Impériaux furent poussés jusques dans leurs chariots. Là, les Allemands crièrent *quartier* ! & on le leur accorda ; mais Baudissin ordonna qu'on fit main-basse sur les Croates, qui, se conduisant comme des brigands & des bandits, ne méritoient pas d'être traités en gens de guerre. Mais sur ce pied-là, il y auroit eu peu de Soldats & d'Officiers de l'Empereur, à qui on eût dû faire quartier. Les trois cens chariots de bagages, que ce Corps de Cavalerie escortoient sûrent tous pris, & Baudissin envoya au Roi beaucoup de prisonniers, quelques Etendards, & un butin immense. Pour lui, il continua à poursuivre l'ennemi, dont il rencontra un autre

(1) Voy. Topogr. Pomér. p. 86. en Allemand.

(1) Kevenh. p. 1352.

autre gros près de Beerwald, dans la Marche de Brandebourg, l'attaqua & le tailla en pièces, un seul Régiment Espagnol s'échapa de la déroute, & se présenta devant Cultrin pour se sauver par cette Ville à Francfort. Celui qui commandoit dans Cultrin pour l'Electeur de Brandebourg, accorda le passage à ce Régiment, & le refusa une heure après aux Suédois, ce qui sauva pour lors la Ville de Francfort; car, s'il eût admis les Suédois dans sa place, il est probable qu'ils auroient poussé jusqu'à Francfort, & que, dans le trouble & la confusion où étoient les Impériaux, ils auroient abandonné cette Ville.

Après toutes ces pertes, il ne resta plus aux Impériaux en Poméranie, que Greiffswalde ou Grifhsvalde, Colberg & Demmin.

En attendant que tout fut arrangé pour assiéger ces Places, le Roi ordonna un grand jour de prières & d'actions de grace à Stettin, pour les avantages très considérables que Dieu venoit d'accorder à ses justes armes.

Après qu'il eut satisfait à sa pitié, il reprit les opérations de la guerre. Comme il voyoit les Impériaux hors d'état de secourir Colberg, il ne voulut pas qu'on l'attaquât de vive force, pour ne point perdre inutilement sa poudre & son plomb, & se contenta d'ordonner à ses Officiers de redoubler de vigilance, pour que rien ne pût entrer dans la place. Ces ordres furent si exactement suivis, qu'un convoi de cent cinquante chariots, qu'on y vouloit faire entrer, fût pris par les Suédois. Ce qui n'empêcha pas que le Colonel Julian, Commandant de la place, ne tint encore quelques mois.

Pendant que tout cela se passoit en Poméranie, les Impériaux, qui étoient restés dans la Marche de Brandebourg, y commettoient des excès affreux. Les Officiers & les Soldats masqués, & déguisés par bandes, couroient la nuit sur les grands chemins, & détrouffoient les passans. Le jour ils se cachaient dans les bois, où ils partageoient leur butin, & la nuit ils en ressortoient pour recommencer leurs brigandages, pillant des Villages entiers, forçant les maisons des Pasteurs & des Seigneurs, saccageant tout ce qui leur accommoit, & brûlant souvent des maisons de Campagne & des Villages.

Le désordre alla si loin, que Schaumbourg ne pût s'empêcher d'en faire des plaintes amères dans ses lettres aux Ministres de l'Empereur. „ Puisqu'on ne „ remédie point, leur disoit-il, à des désordres si dangereux, je dépose le „ commandement, & je prie qu'on en charge quelque autre que moi, qui ne „ puis souffrir de semblables barbaries, bien moins encore y conniver ”.

L'Electeur de Brandebourg, qui dans ce tems-là n'avoit que quatre ou cinq mille hommes sur pied, la plupart miliciens mal vêtus & mal armés, renfermés d'ailleurs dans quelques Fortereses pour les garder, n'étoit pas en état d'empêcher ces brigandages. Il donna même sur ce sujet un Edit, qui est une preuve autentique, & de sa foiblesse, & du dérèglement des troupes de l'Empereur.

„ Nous avons appris (1), dit-il, avec une douleur inexprimable, que les „ troupes de Sa Majesté Impériale, qui sont dans notre Pays & dans celui de „ nos Voisins, y exercent toute sorte de violences & d'oppressions, qu'elles „ pillent les habitans, volent & détrouffent les voyageurs, assomment de coups, „ blessent, tuent avec armes à feu, ouvrent & enfoncent les coffres & les ar-

(1) Kevenb. p. 1355.

„ moires , ruinent les maisons , violent les femmes , & n'épargnent pas même les Eglises.

„ Nous n'avons que trop long-tems été Spectateur tranquille de toutes ces barbaries , & exhorté nos sujets à la patience ; esperant que les plaintes que nous en faisons faire à qui il appartenait , obtiendroient enfin quelque soulagement à des maux si violens Mais toutes mes représentations n'ayant servi de rien , & les mêmes excès continuant toujours , nous voulons & entendons que nos sujets se pourvoient d'armes , & repoussent la force par la force &c.

Après la déroute des Impériaux en Poméranie , des Régimens entiers échappés de leurs défaites , s'étoient jettés & réfugiés dans la Marche de Brandebourg. Les Suédois y entrèrent aussi. L'allarme fut grande à Berlin : l'Electeur fit prendre les armes aux Bourgeois , envoya ses plus précieux meubles & bijoux à Spandau , Forteresse alors très importante.

Gustave fit avancer un Corps de troupes du côté de Landsberg , pour en contenir la Garnison , qui étoit très forte , ayant pour Commandant le même Gratz , qui avoit commandé dans Piritz. Celui-ci , craignant d'être assiégé , envoya un Officier à Francfort au Comte de Schaumbourg , pour le prier de lui procurer des vivres & des munitions de guerre. Schaumbourg envoya la lettre au Comte de Tilly , devenu Généralissime des Armées de l'Empereur , & de la Ligue Catholique , & accompagna cette lettre d'une des siennes , où il fait de l'armée Impériale sous ses ordres une peinture , qui mérite d'être rapportée ici.

Il dit „ qu'il ne peut s'empêcher de lui renouveler encore une fois ses plaintes au sujet du mauvais état des troupes , qui étoient sous ses ordres , diminués de la moitié par les marches forcées , la fuite & les deroutes par un froid des plus violens.

„ Qu'à la vérité , il avoit encore quatre-vingts Cornettes de Cavalerie , qui toutes ensemble ne faisoient guère actuellement au-delà de quatre mille hommes montés : que l'Infanterie montoit à peine à huit mille combattans : que le reste étoit tué , prisonnier , mort ou malade : qu'il étoit à craindre que Landsberg ne pût pas faire une longue résistance , & que cette Ville une fois prise , il auroit bien de la peine avec si peu de monde à couvrir Francfort : qu'il manquoit lui-même des choses que lui demandoit le Colonel Cratz : qu'il étoit mal pourvu de vivres : qu'il n'avoit qu'environ neuf quintaux de poudre , deux ou trois cens quintaux de méches , & pour toute artillerie , deux pièces de gros calibre , deux fauconneaux , & huit pièces de huit , dix ou douze livres de balle , qu'il avoit même eu bien de la peine à les sauver , vu la disette des chevaux d'artillerie , laquelle n'étoit croyable que pour ceux , qui étoient sur les lieux , & dans le cas où il s'étoit vu : que les Paysans avoient déserté leurs maisons , que les Villages & tout le plat Pays étoient déserts , & les chevaux renfermés dans des Villes , & en lieu de sûreté , de sorte qu'il étoit impossible de faire transporter du canon & des munitions. Qu'il avoit espéré que *Son Excellence* , lui enverroit trois Régimens frais & complets ; mais , comme il n'en entendoit plus parler , il craignoit fort de ne pouvoir soutenir Landsberg , ni Francfort , auquel cas toute-

„ retraite en Silésie lui seroit coupée: qu'il étoit fâcheux pour lui, que tous ces
 „ malheurs fussent arrivés tandis qu'il commandoit; qu'il en étoit mortellement
 „ affligé, sachant que bien des gens les lui imputeroient, encore qu'il n'y eût
 „ nullement de sa faute, dequoi il prenoit Dieu à témoin, offrant de payer
 „ de sa tête, s'il étoit trouvé coupable: qu'en revanche, il supplioit *Son Excellence*,
 „ de vouloir bien le seconder, pour qu'il n'achevât pas de perdre le
 „ peu de gloire, qu'il avoit acquise en tant d'années de service: Que franchement
 „ il se feroit bien passé de l'honneur, qu'on lui avoit fait de le choisir pour rétablir
 „ des affaires si délabrées, sans lui en fournir les moyens: qu'il comprenoit
 „ actuellement, pourquoi personne n'avoit voulu venir commander en Poméranie:
 „ que le Soldat étoit découragé & rebuté: qu'en tout, ce occasion, il témoi-
 „ gnoit son abattement, & sa mauvaise volonté: & qu'enfin il laissoit à *Son Excellence*
 „ à considérer, si lui Schaumbourg pouvoit suffire à tout (1) ”.

Nous verrons que le Comte de Tilly ne fut pas insensible au mauvais état des affaires de l'Empereur dans cette partie de l'Allemagne, & qu'il vint avec une forte armée en Poméranie; mais cependant, il convient que nous instruisions le lecteur des obstacles, qui empêchèrent ce vieux Général de venir plutôt au secours de la Poméranie & du Mecklenbourg.

Il faut d'abord se rappeler que Christian-Guillaume de Brandebourg, Administrateur de l'Archevêché de Magdebourg, avoit perdu ce riche bénéfice, sous prétexte qu'il avoit épousé les intérêts du Roi de Dannemark; mais en effet, parce que l'Empereur vouloit l'envahir lui-même pour l'un de ses fils.

Christian Guillaume avoit pour lui le Peuple & le Magistrat de tout son Diocèse, & brûloit du désir de rentrer dans son siège Episcopal, ou plutôt de recouvrer de gros revenus, qu'il ambitionnoit bien davantage, & dont il ne lui étoit plus possible de se passer. Mais cela ne pouvoit se faire qu'au moyen d'une nouvelle guerre: car, outre sa déposition capitulaire, l'*Edit de Restitution* lui interdisoit ce recouvrement. Les préparatifs que Gustave-Adolphe faisoit en Suède, les démêlés de ce Roi avec l'Empereur, lui firent concevoir des espérances assez bien fondées. Il prit le parti de se rendre en Suède, pour juger par lui-même des intentions du Roi, & des forces qu'il assembloit, pour exécuter ses desseins.

Le Roi fut charmé de le voir: il jugea que la démarche de ce Prince étoit d'un bon augure, & lui annonçoit que beaucoup d'autres Etats d'Allemagne concourroient au succès de son entreprise. L'Administrateur proposa au Roi de faire soulever le Peuple de Magdebourg, de lever une armée dans la Basse-Saxe, pour diviser d'autant plus les forces de la Ligue. Il demandoit pour cela une somme d'argent, & d'être rétabli dans son Archevêché, moyennant quoi il espiroit de faire entrer son Neveu (1) dans ses vues. Le Roi ne refu-

(1) Arnalibæus attribue une semblable Lettre à Torquato Conti; mais assurément il se trompe; & le Comte de Revenh. de qui nous tirons cet extrait, devoit être mieux informé.

(2) Christian Guillaume Administrateur de

Magdebourg, étoit Frère de Jean-Sigismond, Père de George-Guillaume alors Electeur de Brandebourg, Frère de la Reine de Suède. Cet Administrateur étoit né en 1587. Son Neveu né le 3. de Novembre 1595. avoit succédé à son Père Jean-Sigismond en 1619.

sa pas de contribuer à l'exécution d'un projet si avantageux à ses dessein. Mais il ne vouloit rien avancer, qu'il ne vît un peu plus clair dans le plan de ce Prince, & qu'il ne pût s'en promettre un heureux succès. Il connoissoit l'Administrateur pour un génie médiocre, sujet à se flatter, & à prendre pour réalités de simples vraisemblances. Il avoit encore plus mauvaise opinion du Neveu que de l'Oncle. Gouverné absolument par un Ministre qui le trahissoit, il ne craignoit rien tant que d'offenser l'Empereur, & souffroit les plus grandes indignités qu'un Souverain puisse souffrir, puisqu'il voyoit ses sujets pillés, saccagés & souvent massacrés presque sous ses yeux, sans s'en ressentir, & avec une patience difficile à comprendre.

Gustave, après avoir donné des éloges à la résolution de l'Administrateur, l'exhorta à ne rien précipiter, à tâcher d'attirer secrètement d'autres Princes dans ses intérêts, en leur montrant le secours de Suède comme prochain, à ne pas trop compter sur l'Electeur de Brandebourg son Neveu, & à ne mettre la main à l'exécution de son plan, que quand lui Roi de Suède seroit à portée de le seconder avec son armée; lui promettant alors de l'appuyer de ses troupes & de sa bourse; & l'assurant que son rétablissement étoit la moindre chose qu'il pût espérer, si l'affaire réussissoit, comme il n'en doutoit pas, pourvu qu'elle fût conduite avec prudence.

Chrétien-Guillaume revint en Allemagne fort satisfait du succès de la visite, qu'il avoit faite incognito au Roi de Suède, & plein des plus grandes espérances. Impatient de rentrer dans sa dignité, il oublie les avis du Roi de Suède, & à peine il apprend que ce Monarque est arrivé en Poméranie, qu'il entre déguisé dans Magdebourg, soulève le Peuple contre les Impériaux, & fait crier *vive le Roi de Suède*. Le Magistrat suit le torrent, & tout le pays se déclare pour l'Administrateur, avec d'autant plus de facilité que les maux, qu'ils avoient soufferts de la part de Wallenstein, étoient encore récents, & qu'il leur en avoit coûté bien de l'argent, pour apaiser la Cour Impériale.

Comme la Religion entroit seule dans ce soulèvement général, l'Administrateur publia un Mandement capable de rechauffer le zèle du Peuple & de rendre les Impériaux odieux.

Ce fut le 28. de Juillet que ce Prince entra de nuit dans Magdebourg à la faveur de son déguisement, n'étant accompagné que de *Stallman*, que le Roi de Suède avoit nommé pour son Résident auprès de l'Administrateur, & de la Ville de Magdebourg.

Le 1er. du mois d'Août l'Administrateur, s'étant rendu de grand matin à l'Hôtel de Ville, fait un discours au Magistrat, leur rappelle tout ce que leur Ville & le Pays à souffert des Impériaux, le dessein de l'Empereur de s'assujettir toute l'Allemagne, & d'y extirper le nom Protestant, les persécutions, les oppressions de toute espece, le mépris des Loix les plus sacrées de l'Empire, les prérogatives des Etats & des Villes libres foulées aux pieds. D'un autre côté, il leur montre le mécontentement général de tous les Membres de l'Empire un Roi victorieux, dans la force & la vigueur de son âge, sage, vaillant, de la plus grande capacité dans le métier des armes, sobre, endurci par les exercices les plus violens, par vingt ans de travaux guerriers, &

accoutumé aux plus grandes fatigues, lequel vient au secours de tant de malheureux qui gémissent sous le joug de la plus cruelle tyrannie. Enfin il leur propose de faire alliance avec ce Prince, pour maintenir leurs Droits & Privilèges. Il leur montre Stallmann Ministre de Gustave-Adolphe prêt à conclure le traité de sa part. Le Magistrat entra avec joie dans les vues de l'Administrateur. L'alliance fut conclue, & aussitôt ce Prince, accompagné du Ministre de Gustave, suivi de tout le Magistrat en Corps, se rendit à l'Eglise Cathédrale, où le *Te Deum* fut chanté en Actions de grace, & aux acclamations du Peuple.

Au reste le traité d'alliance portoit en substance, que le Roi de Suède pourroit traverser de jour & de nuit la Ville de Magdebourg, avec autant de troupes qu'il lui plairoit; qu'on lui livreroit le passage du Pont sur l'Elbe, pour aller & venir au-delà & en deça de ce fleuve: qu'il pourroit librement faire des recrues dans le pays de Magdebourg, & dans la Ville même; qu'en révanche Sa Majesté agiroit comme bon & fidèle allié de la Ville, la secourant de tout son pouvoir, & ne faisant aucune trêve, ni paix, sans l'y comprendre nommément, & sans que les choses y fussent rétablies sur l'ancien pied, tant à l'égard du temporel, que par rapport au Spirituel.

Après cela l'Administrateur se mit à lever des troupes: le magistrat lui céda deux Compagnies de Mousquetaires, qu'il entretenoit. L'Administrateur les envoya à Wolmerstœdt, pour enlever quelques Soldats Impériaux, qui étoient-là en sauve garde. De-là ces deux Compagnies marchèrent à Kalbe & y enlevèrent 16. Cavaliers & trente Fantassins Impériaux, une vingtaine de Valets & un Fauconneau, avec un Lieutenant. Le tout fut amené à Magdebourg le 4^e. d'Août. Le 6. du même Mois l'Administrateur sortit lui-même sur le soir de la Ville, avec environ quatre cens hommes, quelque Chariots de munition, mais sans aucun canon. Il marcha avec tant de diligence, qu'il se trouva le lendemain à l'entrée de la nuit près de Halle, qui est à six milles de Magdebourg. Là, quelques-uns de la lie du Peuple lui ouvrirent une poterne, avant que les gardes des portes s'en aperçussent: aussitôt l'Administrateur fit attaquer les portes, dont ses gens s'emparèrent sans difficulté, n'y ayant que peu de monde. Après cela, il voulut se rendre maître du Château de Moritzbourg, & tâcha d'épouvanter par des menaces le Capitaine, qui y commandoit cent cinquante hommes; mais celui-ci tint bon, & l'Administrateur n'ayant point de canon ne put point le forcer: desorte qu'il fut obligé d'envoyer chercher à Queerfurth cinq pièces de canon, que le Comte de Schlick y avoit laissées, & avec cette artillerie il fit canonner le Château, mais sans aucun effet. Sa troupe néanmoins se grossit de quelques gens à pied & à cheval, qui se présentèrent de bonne volonté pour servir sous lui; tant la Réligion a de pouvoir sur l'esprit des hommes. Il fit piller tous les Châteaux du Comté de Mansfeld, *Bornstœdt*, *Friedebourg*, *Rothemberg* &c. Ensuite apprenant qu'un corps d'Impériaux marchoient à lui, il se retira avec tant de précipitation, qu'il laissa son artillerie & ses munitions devant le Château de Moritzbourg, qu'il assiégeoit inutilement depuis huit jours, & rentra dans Magdebourg en assez grand désordre.

Gustave-Adolphe, voyant l'Administrateur de Magdebourg, & la Ville de

de ce nom engagés si avant dans sa querelle, ne voulut pas les abandonner, quoiqu'il désapprouvât tout bas la précipitation, avec laquelle ils avoient commencé cette levée de boucliers. Il ordonna à Théodéric de Falckenberg, qui revenoit de son Ambassade de Hollande, de se jeter dans Magdebourg, pour y aider l'Administrateur de ses Conscils, & diriger les opérations de la guerre, qu'il entendoit mieux que ce Prince. Le Magistrat nomma Falckenberg Gouverneur de la Ville, pour tout le tems que la guerre durerait, se promettant beaucoup de sa capacité, & expérience au fait des armes.

Les troupes de l'Administrateur grossissoient chaque jour. Des Bourgeois des petites Villes du voisinage abandonnoient leurs maisons, & venoient volontairement s'enrôler par défendre leur Religion. Sur cela l'Administrateur s'empara des Villes d'Egeln (1), de *Wansleben*, d'*Ahlenleben*, *Stasfurt*, & *Calemsfurt*, & fit des courses dans tout le Pays aux environs. Les Impériaux, pour les reprimer, firent marcher le Régiment de Cavalerie de Holcken (2). Le 5. de Septembre, les troupes de l'Administrateur partirent près de Barmerleben, & dressèrent une embuscade à la faveur d'un bois, qu'ils avoient à leur droite. Sur le bruit de cette apparition, le Régiment qui étoit près delà monta à cheval, & vint charger les Magdebourgeois, ceux-ci se retirèrent en escarmouchant, & attirèrent l'ennemi dans le piège. Ceux de l'embuscade sortirent, & chargèrent ce Régiment en flanc & par derrière. On vit alors ce que c'est que des troupes réglées contre des milices. Le Régiment, dont il ne devoit pas échaper dix hommes, se tira de ce mauvais pas sans beaucoup de perte, & n'ayant eu qu'une centaine de morts, parmi lesquels on comptoit un Capitaine, & quelques autres Officiers de moindre rang.

Les troupes Impériales s'approchoient tous les jours de plus en plus de l'Archevêché de Magdebourg.

Un de leurs Officiers nommé Bœck, s'empara par Stratagème du Château de Mansfeld, qui dans ce tems-là étoit un lieu très fort.

Vers le milieu de Septembre, il y eut quelques mouvemens à Halle en faveur de l'Administrateur; mais, comme ce n'étoit que du menu peuple, & qu'ils ne fûrent pas secourus, tout fut bientôt assoupi.

Cette petite guerre dura toute l'année 1630. avec différens avantages; mais depuis l'arrivée de Falckenberg, les Magdebourgeois eurent presque toujours le dessus dans les diverses escarmouches, qu'ils engagèrent avec les Impériaux, jusqu'à ce que le nombre de ceux-ci s'accrut à un point, qu'il falut se réduire à la défensive; mais avant cela, les Magdebourgeois prirent plusieurs petites Villes, qu'ils reprirent & qu'ils reprirent tour à tour.

Pendant que ces choses se passaient autour de Magdebourg, le Duc François-Charles de Saxe-Lauenbourg tâchoit d'assembler un corps d'armée,

(1) Cette Ville est plus connue aujourd'hui par la prise du Régiment entier de Cavalerie de *Lusignan*, que les Prussiens y ont surpris, avec le Colonel & les Officiers pendant qu'ils étoient à table.

(2) *Holcken* ou *Holck* Colonel Danois, qui avoit commandé dans Stralsund pour le Roi de Danemarck, passa au service de l'Empereur

d'abord après le traité de Lubek; & Wallenstein lui donna commission de lever un Régiment de trois mille hommes, dont un tiers étoit à cheval. On peut voir dans Kevenhüller la Lettre de Wallenstein au Roi de Danemarck, pour le prier de consentir que Holck entre au service de Sa Majesté Impériale.

pour agir sur l'Elbe en faveur du Roi de Suède. Les mouvemens de ce Prince attirèrent Pappenheim du côté de Hambourg, & donnèrent un grand relâche à ceux de Magdebourg. Ces deux diversions furent très favorables au Roi de Suède, & empêchèrent les Impériaux d'envoyer du renfort en Poméranie.

Voici en peu de mots à quoi se réduisit la levée de boucliers du Prince de Lawenbourg.

Ayant ramassé autour de Hambourg & de Lubeck quelques troupes au nom du Roi de Suède, il s'empara de Boizenbourg, de Lawenbourg & de Neuhauf; mais n'ayant pas assez de monde pour garder ces trois places, il abandonna les deux premières, & mit tout son monde dans Neuhauf, qui par-là se trouva avoir une assez forte Garnison.

Là, il forma le dessein de surprendre Ratzenbourg ou Rantzenbourg, où son frère le Duc Auguste faisoit sa résidence. Ratzenbourg est à deux milles de Lubeck, au milieu d'un Lac qui communique à la mer. La Ville, outre ce fossé naturel, a encore un fort Château situé aussi au milieu du Lac.

A peine, il avoit surpris la Ville & le Château, que Pappenheim arriva avec un corps de six mille hommes, dont le Colonel Reinacher commandoit l'avant-garde. Cet Officier, ayant passé l'Elbe avec deux mille quatre cents hommes, s'empara de Neuhauf sans beaucoup de difficulté, quoique la Ville eut un assez bon rempart, & qu'elle soit située dans un terrain marécageux.

Ensuite de cet heureux succès, Pappenheim marcha avec toutes ses troupes pour reprendre Ratzenbourg; & ses mouvemens furent si prompts & si secrets, que les gens du Prince de Lawenbourg n'en furent instruits, que lorsque la Cavalerie, en ayant rencontré une patrouille, la chargea & la tailla en pièces.

Reinacher arriva bientôt près d'un pont de trois cents pas de long, par lequel on passe pour entrer dans la Ville, tandis que Pappenheim & le Colonel de Salis vinrent se poster du côté du Château.

Pappenheim fit sommer le Duc Auguste, au nom de Sa Majesté Impériale, de recevoir ses troupes dans le Château, à quoi le Duc consentit sans difficulté. Après cela, Pappenheim donna ses ordres pour forcer la Ville. Mais le Prince François ne jugea pas à propos d'attendre l'assaut. Il envoya un trompette pour demander à parlementer. Pappenheim ne voulut lui accorder qu'un quart d'heure pour se résoudre.

Tandis qu'on traitoit d'accommodement, il parut un petit bateau sur le Lac, & les Impériaux jugeant que le Prince pourroit bien y être dedans, dans l'intention de s'évader, ils firent feu de leur canon sur l'esquif, dont le batelier eut la tête emportée, surquoi les rameurs furent obligés de tourner prou, & d'amener le bateau sur lequel étoit en effet le Prince, qui se rendit prisonnier de guerre, après que Pappenheim lui eut promis sur son honneur, que ni l'Empereur, ni l'Electeur de Bavière, ne le feroient point mourir; étrange promesse, qui prouve bien la barbarie du siècle.

Mais ce qui favorisa encore davantage les progrès du Roi de Suède, fut ce qui se passa à la Diète de Ratisbonne. Pendant les intrigues qu'on y employa, pour engager l'Empereur à déposer Wallenstein, & à licencier son armée, tout demeura en suspens, soit que les Princes de la Ligue ne fussent

pas fâchés que le Roi de Suède fit quelques progrès, pour abaisser l'orgueil de Ferdinand, & lui rendre leur secours plus nécessaire; soit qu'ils s'imaginassent en effet, qu'il seroit facile de le chasser de partout, & de le forcer à se rembarquer. Ces intrigues durèrent depuis le mois de Juillet (1) jusqu'au 12. Novembre 1630. qui fut le jour du recès de l'Empire. Il est dit dans ce recès, „ que Sa Majesté Impériale touchée des plaintes des Electeurs & Etats „ de l'Empire, sur les desordres & l'indiscipline de ses troupes, les excès & „ les cruautés qu'elles commettoient, l'impossibilité de continuer à en nour- „ rir un si grand nombre, vu l'épuisement général, & la misère des peuples, „ avoit consenti à faire une réforme considérable dans ses armées, se pro- „ mettant que, si le cas le requiert, les Etats y suppléeront par des secours „ efficaces contre les ennemis du Saint Empire Romain, & nommément contre le Roi de Suède.

„ Dès que l'Empereur eut laissé passer sa résolution en loi, il n'y eut plus moyen de reculer, & toute l'armée de Wallenstein fut licenciée, & ce Général déposé, ainsi que nous l'avons vu ci-dessus. Ce fut (si l'on ne veut regarder qu'aux choses humaines) une faute impardonnable à ce Prince, de congédier une grande partie de ses forces, au moment qu'il en avoit le plus de besoin; & certainement la faute n'étoit pas moins grande de déposer un Général, qui ne s'étoit attiré la haine publique, que pour avoir trop bien fait les affaires de son Maître, & les siennes en même tems. Après ce licenciement, & les pertes faites en Prusse & en Italie, il ne resta plus en Allemagne que quarante mille hommes à l'Empereur, ce qui, joint à l'armée de la Ligue de trente mille hommes des plus aguerris de l'Europe, étoient des forces plus que suffisantes, pour accabler tout autre ennemi que le Roi de Suède.

Mais, quoique les troupes de l'Empereur fussent réduites à un tiers de moins qu'elles n'avoient été avant cette Diète, elles furent plus mal payées, & plus mal entretenues qu'elles n'avoient jamais été, lorsqu'il avoit plus de cent vingt mille hommes sur pied, & que Wallenstein avoit le suprême commandement; tant l'industrie d'un seul homme peut suppléer à l'épuisement, ou au désordre des finances. Il est vrai, que cette industrie étoit fondée sur l'oppression des amis & des ennemis; mais c'est de quoi le Généralissime se mettoit peu en peine, pourvu qu'il eût la force en main. Sa maxime, ainsi que celle de Gustave-Adolphe étoit, que *la guerre doit nourrir la guerre*; avec cette différence que Wallenstein écorchoit les peuples sans distinction, & avec une dureté horrible; au lieu que le Roi de Suède plumoit tout doucement, & ne plumoit que ses ennemis; moyennant quoi il maintenoit la plus sévère discipline parmi ses troupes.

Quelques-uns ont prétendu, que l'Electeur de Bavière s'offrit lui-même à la place de Wallenstein, pour commander les armées de l'Empereur & de la Ligue contre le Roi de Suède; mais que les autres Electeurs Catholiques, craignant ce nouvel accroissement de puissance dans un Prince aussi ambitieux, & aussi rusé que Maximilien, déjà assez puissant par lui-même, empêchèrent que son offre ne fût acceptée. Si cela est, il n'est pas douteux que les

(1) Voy. *Londorp*, p. 100. *Tom. IV.*

Ambassadeurs d'Espagne, n'aient secondé ces Electeurs dans cette affaire. Ils étoient ennemis de Maximilien à cause du Bas-Palatinat, qu'ils vouloient incorporer aux Pays-Bas, & que l'Electeur de Bavière auroit bien voulu joindre à ce qu'il possédoit déjà de la dépouille de l'Electeur Palatin. D'ailleurs les Espagnols se désoient d'un Prince si politique, & le soupçonnoient violemment d'avoir des vues sur la Couronne Impériale, & d'avoir fait manquer l'Electio[n] de l'Archiduc Ferdinand, dans le dessein de se faire élire lui-même Roi des Romains. Quoiqu'il en soit de cette opinion, il est certain que l'Electeur de Bavière n'intrigua, pour faire tomber le suprême commandement au Comte de Tilly, que parce que ce Général étoit sa créature, & qu'il supposoit avec raison, qu'il ne feroit rien de contraire aux intérêts de la Maison de Bavière, mais plutôt les appuyeroit & les défendrait en toute occasion.

Dès que Tilly eut été nommé, l'Electeur lui envoya un Courier pour lui donner part de cette nomination, & l'exhorter à venir en diligence à Ratisbonne recevoir des mains de l'Empereur même le brevet de Généralissime.

Tilly étoit alors en Basse-Saxe dans l'inaction, aussi bien que Wallenstein, dans l'attente des résolutions de la Diète, & se tenant sur la défensive.

Rien n'est plus sensé que le discours, que tint le Comte de Tilly à la Diète (1), lorsqu'on lui remit les patentes de Généralissime.

„ La guerre, dit-il, est un jeu où l'on hazarde plus ou moins, selon la passion des joueurs. Tantôt on gagne, tantôt on perd : & quand on gagne beaucoup, il arrive ordinairement, ou que celui qui gagne continue à jouer pour augmenter son gain, ou que celui qui perd ne veut point quitter le jeu, parce qu'il espère de régagner ce qu'il a perdu. A la fin la chance tourne; & le gagnant perd, non seulement ce qu'il a gagné, mais encore tout ce qu'il avoit sur lui en se mettant au jeu.

Paroles remarquables, & que les Souverains devroient bien penser, avant que de recourir à des voies si funestes & si destructives.

„ Le Roi de Suède, ajouta Tilly, est un Prince aussi sage que Vaillant, dans la plus grande vigueur de l'âge & d'un tempérament naturellement robuste, fortifié encore par les exercices les plus violens. Il a autant de courage que d'ambition; autant de pénétration dans l'esprit, que d'élevation dans l'âme. Il a fait de grands préparatifs de guerre pour son expédition d'Allemagne. Les Etats de son Royaume lui ont accordé tous les subsides dont il avoit besoin. Il régit entr'eux & lui la plus parfaite harmonie; c'est un même esprit, un même sentiment. Son armée, composée de Suédois, de Livoniens, de Finlandois, de Lapons, d'Allemands, d'Anglois, d'Ecossois & autres Nations, est des mieux disciplinée & des plus aguerries qu'on puisse voir; & ces gens de mœurs & de langage si différent se relient tous par le même ressort; la confiance en la capacité du Roi, & l'amour & le respect qu'il a su leur inspirer par ses vertus. Voilà donc un joueur qui n'est point à mépriser, & avec qui, si l'on ne peut rien gagner, il faut du moins tâcher de ne point perdre.

(1) Kevenh. p. 1289.

HISTOIRE DE

LIVRE SEPTIEME.

A R G U M E N T.

Marche du Comte de Tilly vers la Poméranie. Il force Neuvo-Brandebourg, & fait passer la Garnison Suédoise au fil de l'épée. Les Suédois ont leur revanche. Aventure singulière du Capitaine Peralta Commandant de Loitz. Description de Demmin. Arrivée du Roi devant cette place. Il en fait le siège & la prend. Paroles remarquables de ce Monarque au sujet du Duc de Savelli, Gouverneur de cette Ville. Tilly se plaint de la lâcheté de Savelli, & veut qu'on en fasse un exemple. Savelli est arrêté à Vienne, & ensuite relâché. Butin des Suédois dans Demmin. Entreprise singulière du Capitaine Melicke. Assemblée des Etats Protestants à Leipsig. Lettre du Roi de Suède à cette Assemblée sur la prise de Demmin. Conclusum de la même Assemblée. L'Empereur envoie un Ambassadeur à l'Electeur de Saxe, pour se plaindre de ce Conclusum. Réponse de l'Electeur. Négociation de Chornacé. Difficulté survenue. Discours de l'Ambassadeur. Le Roi acquiesce à ses raisons. Autre difficulté plus considérable. Le Roi ne veut point se départir des droits de sa dignité. Lettre qu'il écrit à ce sujet au Roi de France. Conclusion du Traité à Béreemald. Précis de ce Traité. Reddition de Colberg. Le Roi veut qu'on accorde les honneurs de la guerre au Commandant. Lettre du Général Bunner à Perusi Commandant à Greiffswalde ou Grifswalde. Réponse des Etats. Préparatifs du Roi de Suède. Il donne le change à Tilly. Marche de ce Prince sur Francfort. Description de cette Ville. Il l'assiège & la prend d'assaut. Massacre & déroute des Impériaux. Action vigoureuse d'un Enseigne du Régiment du Comte de Thurn. Hardiesse étonnante d'un Officier Subalterne nommé Auer. Suites qu'elle eut. Epoque remarquable de la prise de Francfort. Lettre du Roi sur ce sujet à l'Assemblée de Leipsig. Aventure extraordinaire arrivée à Samuel Weyssé de Schallen Auditeur-Général de l'Armée Suédoise. Le Roi envoie des Députés à l'Assemblée de Leipsig. Articles principaux de leurs instructions. Dispositions de l'Electeur de Saxe peu favorables au Roi de Suède. Marche du Roi vers Landsberg. Marche de Tilly pour s'opposer à ce Prince. Pappenheim continue le Siège de Magdebourg. Retour de Tilly devant cette Ville. Lettre remarquable de Pappenheim à l'Electeur de Bavière. Description de Landsberg. Prise de cette place. Le Roi marche au secours de Magdebourg. Il envoie le Comte d'Ortenbourg à Berlin, pour demander les places de Custrin & de Spandau. Refus de l'Electeur. Le Roi part avec une escorte dans le dessein de parler lui-même à l'Electeur. Entrevue de ces deux Princes dans un bois près de Berlin. Discours du Roi à l'Electeur. Conseil tenu dans le bois. On ne peut convenir de rien. Le Roi vient à Berlin. L'Electeur consent enfin à lui livrer Spandau pour le tems qu'il mettroit à délivrer Magdebourg. Ordonnance du Roi pour la discipline de ses troupes, tant en Poméranie, qu'en Brandebourg. Propositions de ce Monarque à l'Electeur de Saxe, pour le secours de Magdebourg. Relation du Siège de cette Ville.

DES que Tilly se vit chargé du suprême commandement, il ne songea qu'à rassembler des forces capables d'arrêter les progrès du Roi de Suède.

Mais les troupes de l'Empereur étoient dispersées dans les quatre coins de l'Allemagne; d'ailleurs, munitions, vivres & argent tout manquoit. Il falloit du tems pour remédier à des maux si violens. L'Hiver approchoit, & les pays qui auroient pu fournir des vivres étoient dévastés ou épuisés. Cependant s'étant arrangé avec le Commissaire *Offa*, qui lui fournit 400. mille florins, & promit de lui procurer des vivres, il envoya ordre aux Régimens, qui étoient dans le Duché de Juliers, en Suabe & en Franconie, de marcher vers la Basse-Saxe pour se joindre à ceux qui cantonnoient dans l'Evêché de Brême: & enfin il se trouva, vers le commencement de Janvier, à la tête d'un peu plus de vingt mille hommes, tant Impériaux que de troupes de la Ligue, avec lesquels il passa l'Elbe pour aller à la rencontre du Roi de Suède, qui faisoit mine de vouloir entrer dans le Mecklenbourg.

Ce fut avec cette armée, que Tilly arriva à Francfort sur l'Oder au commencement de Février 1631. Là il se renforça encore des débris de l'armée de Schaumbourg, & ne laissant que cinq cens hommes dans Francfort, il en partit avec 25. pièces de canon, & dirigea sa marche par *Alt-Brandebourg*, *Nauen* & *Rappin*.

Le Roi étoit alors en pleine marche pour aller assiéger Demmin. Dès qu'il eut appris les mouvemens de Tilly sur Neu-Brandebourg, il écrivit au Colonel Knipphausen (1), qui y commandoit une Garnison de 900. Suédois, d'abandonner ce poste & de faire sa retraite à tems. Malheureusement le porteur de la lettre fut arrêté par un parti des Impériaux & remise à Tilly. Celui-ci, craignant que Knipphausen ne lui échappât, détacha le Colonel Cragen (2) avec un gros détachement pour investir Neu-Brandebourg, & le suivit avec le reste de l'armée. Il attaqua sur sa route le Château de Feldsberg, où il y avoit cinquante Suédois, qui l'arrêtèrent deux jours. Enfin le Château fut emporté l'épée à la main, & les cinquante Suédois périrent tous en se défendant vaillamment.

Tilly ne put arriver que le 6. de Mars devant Neu-Brandebourg, qu'il voulut d'abord emporter d'emblée, & fit donner plusieurs assauts, sachant bien que les Suédois n'avoient point d'artillerie. Mais Knipphausen se défendit avec tant de courage, que les Impériaux furent repoussés chaque fois avec perte. Alors Tilly employa sa grosse artillerie, & comme ils n'avoient que des mousquets, ils ne purent démonter les batteries des assiégeans, de sorte que la brèche fut bientôt faite aux murs, & tout se préparoit à un assaut, lorsque Knipphausen envoya un tambour avec une Lettre, où il prioit le Généralissime de lui accorder un jour pour prendre son parti. Knipphausen ne cherchoit qu'à gagner du tems, sachant bien que le Roi ne l'auroit pas laissé-là, s'il n'avoit eu dessein de le secourir. Il ignoroit que le Roi lui eût écrit, & que la lettre fût tombée entre les mains des ennemis. Tilly refusa d'accorder le délai qu'on lui demandoit. L'assaut fut donc livré, & quoique l'artillerie incommodât extrêmement les Suédois, ils se défendirent néanmoins comme des

(1) Kevenh. p. 1769.

(2) Kevenh. l. c. M. Harte dit Crag; mais Crag commandoit alors dans Landsberg, & il

n'étoit pas Colonel: mais Maréchal-Général des Logis de l'Armée.

lions. Mais les Impériaux les attaquèrent avec tant de furie & d'animosité, qu'ils furent forcés & poursuivis jusques dans la Ville avec un carnage horrible; Tilly ayant ordonné qu'on ne fit quartier à personne, excepté à Kniphausen; mais celui-ci, aimant mieux se faire tuer que de se rendre, fut porté par terre blessé en plusieurs endroits, & néanmoins il trouva moyen d'échapper, & de se retirer avec son Fils, quelques Officiers, & soixante Soldats à l'Hôtel de Ville, où plusieurs femmes de condition s'étoient retirées. Ce fut là tout ce qui échappa de cet horrible massacre.

Tilly, suivant son humeur rude & sévère, abandonna cette malheureuse Ville au pillage, & le Soldat y commit des cruautés affreuses. Le Roi fut indigné contre ce Généralissime, en apprenant la rigueur dont il avoit usé envers les Suédois & les Habitans. Il jura qu'il s'en vangeroit, & qu'il apprendroit à ce vieux Caporal à faire bonne guerre.

Bientôt les Suédois eurent leur revanche de cette échec: car un Colonel Impérial nommé Wigersky, étant parti de Rostock avec mille chevaux, pour venir joindre Tilly, fut surpris par le Rhingrave près de Plauen & ses mille hommes taillés en pièces, de manière qu'il eut lui-même bien de la peine à regagner Rostock.

Cependant le Roi étoit entré dans la marche de Brandebourg, & s'y étoit emparé de Klempenau, de Treptow, de Lockenitz, & de quelques autres des principaux lieux; mais, n'ayant pu obtenir de l'Electeur le passage par Custrim, il lui salut renoncer au projet qu'il avoit d'assiéger Francfort; d'ailleurs, apprenant que Tilly approchoit avec une grosse armée, il retourna en Poméranie n'ayant pas dessein de hasarder sitôt une bataille, & ne voulant rien laisser derrière lui, avant que d'en venir à une action décisive.

Tandis que Tilly avançoit sur Francfort, & s'amusoit à prendre de petits postes, le Roi marchoit en personne pour faire le siège de Demmin. Il avoit reçu un renfort de Suède de quatre mille hommes, & un de Prusse de trois mille, de sorte que son armée étoit de nouveau complète.

On étoit alors dans le plus fort de l'hiver, la terre couverte de neiges & de glaces, & le froid étoit monté à un degré extraordinaire.

Le 6me. de Février 1631. Gustave-Adolphe arriva devant Demmin, & reconnut la place en personne; mais aussitôt il tourna à droite, & vint attaquer Loitz, petite, mais jolie Ville située sur la Péene entre Demmin & Guzkow. Il y a à Loitz un Château Ducal, où résidoit Sophie-Edwige Princesse de Brunswick-Lunebourg, Veuve de Louis Duc de Poméranie, & Mère du Duc Philippe-Jules.

Cette Princesse étoit morte depuis huit jours, âgée de soixante & dix ans, lorsque Gustave arriva devant Loitz. Elle s'étoit toujours beaucoup plainte des mauvaises manières de Savelli Gouverneur de Demmin, & de Pierre Peralta (1) Commandant à Loitz. On rapporte de ce fier Castellan, car il étoit

(1) *Beschreibung des Pomm. Landes.* Art. Loitz. M. Harte l'appelle Perazzi, mais probablement il confond ce nom avec celui de Peruzzi ou Perusi, qui étoit le nom du Com-

mandant de Greiffwalde. Chemnitz & autres appellent le premier aussi Peralta, mais ils ne sont pas d'accord sur sa Patrie, les uns le faisant Italien, les autres Espagnol.

tel, & non pas Italien, comme l'ont prétendu quelques-uns, que le Roi de Suède, l'ayant fait sommer de se rendre, il entra dans une colère terrible, dit cent rodomontades, se fit armer de pied en cap, fit assembler les Dames de la Ville, & se montra à elles sous son équipage guerrier, ordonna au Trompette du Roi de sonner la charge, & le renvoya après l'avoir chargé de dire au Roi, que lui Peralta étoit homme d'honneur: qu'il vouloit se défendre jusqu'à la dernière goutte de son sang, & que, si Sa Majesté l'attaquoit, elle verroit que le Capitaine Peralta n'étoit pas un *Colon* (1), comme le Commandant de Treptow. Mais les Dames, qui étoient présentes à ce discours, le prièrent instamment de ne point les exposer dans un endroit tout ouvert, & de se réserver lui-même pour une meilleure occasion. Alors paroissant céder à leurs prières, il se fit ôter le harnois qu'il avoit sur le Corps.

Le Roi, qui vouloit se divertir avec cet original, lui renvoya le Trompette, pour lui faire demander si c'étoit bien son sérieux, & qu'il lui donneroit du tems pour se préparer à la défense. A quoi le Capitaine répondit, que, voyant bien qu'il n'étoit pas en état de résister à Sa Majesté, il demandoit à capituler. Le Roi fit dire qu'il n'avoit qu'à venir lui-même lui parler.

Il obéit sur le champ & se présenta à ce Prince d'un air fort soumis. Gustave se rappelant les rodomontades de cet homme, de qui les Soldats Allemands avoient donné le sobriquet de *mange-fer* (2), ne put s'empêcher de sourire, surtout lui voyant une grosse chaîne d'or pendue au cou. Un Volontaire Suédois demanda au Roi la permission de la lui ôter, avant que Sa Majesté lui accordât aucune capitulation, à quoi le Roi consentit, pour voir si Peralta seroit plus brave pour ses propres intérêts, qu'il ne l'avoit été pour ceux de son Maître; mais il se laissa ôter la chaîne, sans faire semblant de s'en apercevoir, & discourant toujours comme si de rien n'étoit: ce qui divertit fort ce Prince, qui méloit quelquefois des badinages (3) innocens, parmi les plus importantes occupations.

Le Roi ne s'étoit emparé de Loitz, que pour que rien ne pût troubler le siège de Demmin, & la sûreté de ses convois.

Demmin ou Dammin est une des principales Villes de Poméranie, sur les frontières du Mecklenbourg, entre Loitz & Dargun, & dans un coude que forme la Péene, qui l'environne de tous côtés, excepté au midi où elle est baignée par deux petites rivières, le *Tollense*, qui entre dans la Péene sous les murs de la Ville, & le *Trebell*, qui s'y dégorge à l'opposite, & justement à la pointe du coude que forme la Péene.

Demmin avoit alors deux enceintes, l'une à l'antique, d'un simple mur avec des tourillons de distance en distance: l'autre étoit formée d'un rempart à la moderne avec des bastions, une grande demi-lune devant la porte de Holstein, & un fossé plein d'eau. En avant de la Ville, près du chemin de Stralson, étoit un Fort de figure carrée, avec une grosse tour au milieu, environné de marais de tous côtés, de manière qu'on n'y pouvoit aborder du côté

(1) Keyenh. p. 1762.

(2) Eistm-Vreffer.

(3) *Dia fecit ab Rege aliquot hora, ut ne-*

gotiorum quævisima latis etiam interpolaret. Lantberg p. 27.

té de la Ville, que par deux ponts, & vers la campagne, par une chauffée fort étroite, ce qui en rendoit l'abord impraticable en toute autre saison; mais le froid qu'il faisoit alors avoit tellement gelé les marais, qu'on y pouvoit facilement faire passer du canon. A mille pas au midi de la Ville est une colline, qui s'élève en pente douce, & domine d'autres plus petites collines, qui vont aboutir au chemin de Neu-Brandebourg. Cette colline s'appelle *Nonnen-berg*, ou Montagne des Nonains. Au-delà de cette montagne est un Château nommé Schweinebourg. Enfin, la place étoit munie de vivres en abondance. La Garnison forte, bien pourvue d'artillerie & de munitions; & Tilly avoit écrit à Savelli pour l'exhorter à tenir au moins quinze jours, tems auquel il comptoit d'être à portée de le secourir: ajoûtant que, si pourtant il étoit obligé de capituler avant l'arrivée du secours, il ne manquât pas de se retirer à Rostock.

Gustave-Adolphe (1) arriva devant Demmin le 12. de Février 1631. avec une armée de seize mille hommes, en ayant laissé neuf mille autres sous les ordres de Gustave-Horn, pour bloquer Landsberg du côté de la nouvelle Marche. L'armée du Roi se porta en arrivant derrière la montagne des Nonains, & le Roi prit son quartier dans le Château de Schweinebourg.

La nuit du douze au treize, le Roi fit attaquer le Fort Quarré en avant de la Ville par Todt, ou Dodo de Kniphausen Maréchal-Général des Logis, qui lui avoit amené de Stralfund deux mille fantassins & mille Cavaliers. Huit compagnies d'Infanterie du Régiment de Holcken défendoient ce Fort; mais, après une légère résistance, ils y mirent le feu & se retirèrent dans la Tour, dont les murailles étoient si épaisses, que Kniphausen jugea qu'il faloit les ruiner pour y faire brèche.

Cependant le Roi avoit fait ouvrir la tranchée, quoique la terre fût profondément gelée, & avoit fait dresser une batterie de gros canon sur le Mont-aux-Nonains, dont le feu incommoda beaucoup les assiégés. Ce Prince, allant reconnoître la place à travers le marais, tomba dans l'eau, la glace ayant rompu sous ses pieds; mais cet accident n'eut pas de suite, parce que l'eau n'étoit rien moins que profonde. Le quatorze ceux de la Tour, voyant la mine prête à jouer, se rendirent à discrétion, & livrèrent leurs armes, leur artillerie, leurs munitions & huit Drapeaux. Le Roi fit planter ces Drapeaux sur le Mont-aux-Nonains près de ses Batteries, pour intimider la Garnison. Le même jour, *Teufel* emporta une demi-lune & s'y logea. Savelli, épouvanté des attaques brusques qu'on lui faisoit, perdit la tramontane, & battit la chamade le quinzième; c'est-à-dire, le troisième jour de l'attaque. Le Roi lui accorda de sortir avec armes & bagages, Drapeaux déployés, & deux pièces de Canon. Ce Monarque voulut voir passer la Garnison, & dès qu'il aperçut Savelli, il l'appella & le gracieux beaucoup, lui disant qu'il étoit charmé, qu'il eût quitté le séjour de Rome, pour venir faire la guerre en Allemagne, puisque cela lui procuroit le plaisir de le voir. Surquoi il lui tendit la main & le fit approcher, & en même tems qu'il louoit sa bravoure en Italien, il disoit tout bas en Suédois à ses Colonels: *je veux mourir si je troquois ma tête contre celle de cet homme; & s'il étoit à mon service, je la lui ferois met-*

(1) Beschr. Pommer. Landes art. Dem.

tre où il a les pieds. Mais il en sera quitte pour la peur : ces sortes de gens comptent beaucoup sur la dévotion de l'Empereur.

Ce que disoit le Roi arriva. Quand cet Italien fut arrivé à Vienne, Tilly écrivit contre lui, disant que tout étoit perdu, si l'on ne faisoit un exemple qui arrêât la lâcheté, dont tant d'Officiers s'étoient rendus coupables en Poméranie ; qu'outre que le Duc de Savelli n'avoit pas défendu Demmin, à proportion de ce qu'il auroit dû & pu faire, il avoit encore desobéi à ses ordres, en ne se retirant pas à Rostock. Il salut, pour appaîser le Généralissime, lui donner des Commissaires ; mais après quelque mois d'arrêts, il fut honorablement acquitté.

Les Suédois trouvèrent dans Demmin quatre cens quarante quintaux de poudre, trente-six pièces de canon, & un magasin rempli d'une prodigieuse quantité de bled, d'avoine & de fourrage. Il est remarquable que, parmi les effets compris dans la capitulation, se trouvèrent les équipages de ce même *Quinti del Ponte*, qui avoit conspiré contre la Vie du Roi, & tout l'argent qu'il avoit reçu pour prix de sa trahison. Quelqu'un voulut persuader au Roi, que les effets d'un Déserteur & d'un traître étoient toujours sujets à confiscation, & qu'il devoit faire saisir ceux de *Quinti*. Non, dit le Roi, j'ai donné ma parole : Je ne veux pas qu'on puisse me reprocher d'y avoir manqué. Admirable délicatesse, qui ne peut partir que d'un cœur plus touché des intérêts de sa réputation, que de ceux de sa vengeance.

Pendant la courte attaque de Demmin, le Roi envoya un Capitaine *Jean-Melicke*, natif du Mecklenbourg, avec trente-six chevaux pour surprendre *Malechin*, place forte de ce Duché, où il y avoit deux compagnies de Dragons Impériaux en Garnison.

Melicke connoissoit le Pays ; il savoit que les Habitans las de l'oppression où ils gémissaient, soupiroient après l'arrivée des Suédois leurs libérateurs, & étoient prêts à tout entreprendre pour se délivrer de leurs persécuteurs, & recouvrer leurs légitimes maîtres. Il profita admirablement de ces dispositions, rassembla à la hâte autant qu'il put de Paysans, fit allumer des feux sur la chaussée, qui a bien une lieue de long, attacher des méches ardentes à un grand nombre d'arbres, & à la petite pointe du jour, il envoya un trompette dans la Ville pour sommer la Garnison de l'évacuer, parce que le Roi étoit là en personne avec toute son armée.

Les Impériaux, frappés du spectacle de tant de feux, ne doutèrent point de l'arrivée du Roi avec son armée ; ils demandèrent quartier. Melicke leur fit dire, qu'il étoit-là de la part du Roi, pour leur dire, qu'il n'y avoit point de quartier à attendre, à moins qu'ils ne fortissent à l'instant de la Ville sans armes.

Les crédules Impériaux, charmés de pouvoir sauver leur vie à ce prix, laissèrent leurs armes dans la Ville, & sortirent aussitôt. Melicke les fait tout de suite environner par ses trente Cavaliers, & les fait jeter sur des chariots, que les Paysans avoient amenés. Dans cet état, ils furent conduits au Roi, & prirent parti dans ses troupes.

Venons maintenant aux impressions, & aux mouvemens que les succès du Roi de Suède causèrent en Allemagne.

Déjà les Protestans commençoient à ne plus tant craindre la puissance de la Maison d'Autriche, & l'Empereur commençoit à menager les Protestans. Il promettoit de se prêter à des voies d'accommodement, pourvu qu'on se trouvât à l'assemblée de Francfort, où tout seroit réglé & pacifié par rapport à l'Edit de restitution. Mais il y avoit une autre affaire, qui ne révoltoit guère moins les esprits que ce fameux Edit, c'étoit la rigueur avec laquelle les Commissaires de l'Empereur poussaient l'accusation de Crime de Lèze-Majesté; intentée par le Fiscal de l'Empire, contre toute la Noblesse, qui, sans égard aux debortatoires & avocatoires de Sa Maj. Impériale, avoit servi sous les enseignes de Mansfeld, du Prince de Brunswick-Halberstadt, du Marquis de Bade-Dourlach & autres, qui avoient pris les armes en faveur de l'Electeur Palatin.

L'Empereur avoit confisqué à son profit tous les biens de cette Noblesse, situés en quelque Pays que ce fût; or il faut savoir que les fiefs de la Noblesse Allemande, n'appartiennent pas immédiatement à l'Empire; mais au Prince dans le Pays de qui ces fiefs sont situés, & qui en est le Seigneur direct, à qui seul par conséquent la confiscation appartient. C'étoit donc une nouvelle usurpation de la part de Ferdinand, une tyrannie qui n'avoit de fondement que la force; mais malgré les plaintes & les vives remontrances des Etats, malgré les progrès du Roi de Suède, que la Cour de Vienne commençoit à ne plus tant mépriser, l'Empereur ne voulut jamais révoquer les pouvoirs donnés à ses Commissaires, ni suspendre la rigueur des procédures.

Cette conduite acheva d'aigrir les esprits. Arnimb, devenu Feld-Maréchal de l'Electeur de Saxe, & son homme de confiance, cherchoit à vanger le Duc de Friedland son Bienfaiteur, ou plutôt à se vanger lui-même du peu de cas que la Cour Impériale avoit fait de ses services. Il excitoit son nouveau Maître contre cette Cour, & dérangeoit les mesures de ses Ministres, & surtout de son premier Chapelain le Docteur Hoë, qui, quoiqu'il prêchât tous les jours contre les *Papistes*, n'en étoit pas moins Pensionnaire du Dévot Ferdinand. L'Electeur lui-même n'avoit pas grande application aux affaires. Il étoit excessivement adonné à la boisson, & s'ennivroit presque tous les jours de bière, préférant cette boisson-là aux vins les plus délicats (1); mais, il n'étoit guère moins ambitieux qu'ivrogne, & il ne pouvoit digérer, qu'après tant de services l'Empereur lui eût fait manquer l'Archevêché de Magdebourg pour son second Fils, & qu'il n'eût rien voulu changer à ce qu'il avoit ordonné

(1) Kœhler dit qu'il faisoit ses délices de la bière; qu'il en buvoit si copieusement que pour l'ordinaire lui & ses Conseillers, s'en étoient saoulés avant que de se lever de table. Louis-Camerarius, Ministre de Gustave-Adolphe près les Etats-Généraux, dit dans une de ses Lettres au Chancelier Oxenstierna: *De nuptiis Drejsdensibus nihil balneum certi audire potui, nisi quod nemo ibi de siti mortuus fuerit. Non dubito in mensis agitatum de debellanda Alexandro, sed in sobriis in Senatu fortia in eum finem consilia inita fuerint, nisi scilicet scient qui interfue-*

runt. De Electore Saxonia
nonnulli nos meliora sperare jubent. Profectò in-
star miraculi foret, si ex ebrietate emergere posset.
On l'appelloit communément en Allemagne le Roi de bière, *Rex cerevisianus*; & après la Bataille de Leipzig on fit des vers Macaroniques, où l'on fait parler ainsi les Saxons.

Non Infans Christianus
Non Rex Cerevisianus — sed
Succus nos liberavit
Qui hoc tyrannos Stravit.

à l'égard d'Augsbourg, quoiqu'il eût écrit plusieurs fois à l'Empereur de la manière la plus pressante, pour l'engager à remettre cette Ville dans ses droits & privilèges. Arnimb entretenoit les étincelles de mécontentement, il lui représentoit, qu'avec les forces qu'il avoit il étoit en état de se faire craindre de l'Empereur, & qu'il l'assûroit d'avance, qu'il n'obtiendrait rien de ce Monarque que par la crainte : que la Cour de Vienne oubliât aisément les services, & méprisoit tous ceux qu'elle ne craignoit pas : que l'Empereur frappé des progrès du Roi de Suède, craignoit extrêmement la jonction des Etats Protestans avec ce Prince : que lui Electeur de Saxe, étant Chef des Protestans, entraîneroit tous les autres vers le Roi de Suède, vers lequel ils panchoient tous ; mais qu'il ne devoit rechercher l'alliance de Gustave, qu'autant qu'il falloit pour augmenter les craintes de l'Empereur, & profiter de son embarras pour le forcer à lui donner satisfaction, touchant l'Archevêché de Magdebourg, les deux Lufaces, & la succession de Juliers : qu'ainsi il falloit feindre de vouloir s'unir avec le Roi de Suède, mais ne rien conclure avec lui, afin d'avoir toujours les mains libres, & de pouvoir toujours se jeter du côté, où il trouveroit le plus d'avantage.

Ce plan fut en effet celui que suivit Jean-George I. Electeur de Saxe. C'est la clé de toutes ses tergiversations, de ses divers changemens de parti, & de ses liaisons avec l'Empereur, & avec le Roi de Suède en même tems, & quel-que fois tour-à-tour.

Jean-George, suivant ce nouveau plan, commença par défavouer Brandstein, son Ambassadeur à la Diète de Ratisbonne, qui avoit consenti en son nom à l'*Assemblée de Composition* indiquée à Francfort. Ensuite il souhaita de se concerter avec l'Electeur de Brandebourg, sur le projet qu'il rouloit dans sa tête. Les deux Electeurs s'abouchèrent à Annaberg. On ne fait pas précisément ce qui se passa dans leurs conférences secrètes ; mais ce qui suivit bientôt après montre assez quelle en fut la matière & le résultat.

Jean-George convoqua les Etats de son Electorat à Torgau, & leur proposa dix questions, sur lesquelles il demanda leur avis. Les principaux objets de ces dix questions étoient 1°. S'il convenoit de convoquer une Assemblée des Etats Protestans ? 2°. Quel devoit être l'objet des délibérations de cette Assemblée ? 3°. Quel parti il faudroit prendre, au cas que quelque Etat Evangélique implorât le secours de Saxe, ne pouvant rien obtenir de Sa Majesté Impériale par des voies amiables ? 4°. Comment faire pour maintenir l'Electio[n] légitime du Prince Auguste son Fils à l'Archevêché de Magdebourg ? 5°. Au cas qu'on se déterminât à opposer la force pour se défendre, quelles précautions il faudroit prendre ? 6°. Comment s'excuser de fournir aux Impériaux les vivres & les munitions qu'ils exigeoient, &c.

Les Etats de Saxe ayant décidé qu'il falloit tenir une Assemblée du Corps Evangélique, & y renvoyer la décision des autres points, l'Electeur désigna la Ville de Leipzig pour cette Assemblée, & en fixa le jour, qui fut le 6. de Février 1631. En conséquence Jean-George expédia des lettres circulaires à tous les Etats Protestans de l'Empire les invitant à se rendre au Congrès, pour y traiter d'affaires essentielles, leur sûreté, les loix publiques, & surtout le salut de leur Religion.

Tous les principaux Etats Protestans s'étant rendus, ou en personne, ou par Députés à Leipzig, où tout étoit prêt pour les recevoir, l'ouverture du Congrès se fit par un beau Sermon, que prononça le Docteur Hoë de Hœneg, premier Chapelain de l'Electeur de Saxe, le 8. de Février de la même année, malgré tous les Rescrits de l'Empereur pour l'empêcher, sous prétexte que cette Assemblée étoit contraire aux Loix de l'Empire; d'autant plus que Sa Majesté Impériale ne refusoit pas de remédier aux maux de l'Empire, & à se prêter à tous les moyens praticables de pacifier toutes choses.

L'Electeur repliqua que, bien loin que l'Assemblée de Leipzig fût contraire aux Loix de l'Empire, elle y étoit très conforme; puisque le *recès* de 1555. qui porte le titre d'*Exécutions-Ordnung*, veut qu'en un cas où les loix fondamentales sont violées les Etats s'assemblent, pour faire en Corps-de-justes représentations, & pour prendre d'autres mesures, si la voie des remontrances ne peut rien obtenir.

Ce qui donnoit à l'Electeur & aux Etats Assemblés cette fermeté, c'est que le Roi de Suède venoit enfin de conclure son traité d'alliance avec la France, dont nous parlerons bientôt plus au long. Plusieurs Etats (1) bien intentionnés pour la liberté de l'Empire, & disposés à s'unir avec Gustave, balançoient à le faire, tant qu'ils ne voyoient pas la France liée avec lui par un traité en forme. Ils craignoient qu'il ne pût pas se soutenir, s'il n'étoit appuyé de cette Puissance; & c'est ce qui détermina en partie ce Prince à ne plus différer la conclusion de ce traité.

A peine les conférences de Leipzig, avoient commencé que l'Assemblée reçut des Lettres du Roi de Suède, qui leur faisoit part de la prise de Demmin, & du dessein inébranlable où il étoit de poursuivre ses avantages, jusqu'à ce que la liberté fut rétablie en Allemagne, & que la Religion Evangélique jouît de la sûreté, qui lui étoit accordée par les Loix.

L'Assemblée de Leipzig dura jusqu'au deuxième d'Avril; il s'y trouva en personne deux Electeurs, ceux de Saxe & de Brandebourg; Guillaume Landgrave de Hesse-Cassel; plusieurs Ducs & Princes, Députés de Villes Impériales, Comtes & Evêques Protestans.

L'Electeur de Saxe envoya à Ferdinand le *Conclusum* de cette Assemblée, lui exposant en même tems tous les griefs des Etats opprimés: & l'Empereur lui répondit, qu'il lui enverroit incessamment un Ambassadeur, pour lui expliquer plus amplement ses intentions.

Le *Conclusum* en question portoit en substance, que les Etats assemblés à Leipzig, voyant leurs sujets accablés de quartiers d'hiver, de contributions, d'extorsions arbitraires, de marches inutiles, touchés des cris pitoyables de tant de victimes innocentes, s'étoient enfin déterminés à accorder à leurs sujets la protection qu'ils leur devoient, & qu'ils réclamoient avec tant de larmes & de gémissemens, qu'ils prendroient, pour cet effet & de concert, les mesures les plus convenables, & qu'ils tâcheroient par toute sorte de voies, d'obtenir la réparation des autres genres d'oppression si contraires aux récrets de la paix publique, de la paix de Religion & ceux des capitulations Impériales.

Quelques tems après Jean-Ruprecht Hegenmuller, Conseiller Aulique de

(1) M. Ari. même dans ses *Mém. Mss.*

l'Empire, arriva à Dresde chargé des affaires de l'Empereur près l'Electeur de Saxe. Il se plaignit au nom de Sa Majesté Impériale des résolutions prises au Congrès de Leipzig, comme si ce Monarque refusoit de chercher les remèdes convenables aux maux de l'Empire, & de ce que l'Electeur avoit refusé de concourir à l'Assemblée de Francfort, après y avoir consenti par son Ambassadeur à la Diète tenue l'Été dernier à Ratisbonne.

L'Electeur répondit que son Ambassadeur avoit outrepassé ses ordres. Que, si l'Empereur avoit sincèrement à cœur le bien de l'Empire, il revoqueroit son Edit de restitution, & remettrait toutes choses sur l'ancien pied ; qu'il étoit inouï que l'on condannât les gens sans les entendre, sans examiner leurs droits, & sans observer aucun ordre judiciaire ; que Sa Majesté Impériale n'avoit consulté dans cette affaire que la passion des Jésuites ses Directeurs de Conscience, & avoit violé toutes les règles du Droit commun ; qu'il avoit procédé contre les Etats de l'Empire d'une manière plus despotique & plus arbitraire, que le Prince le plus absolu envers le moindre particulier : qu'il ne suffisoit pas d'avoir diminué ce nombre prodigieux de troupes, qui s'étoient engraisées du sang des pauvres habitans, mais qu'il faloit cesser d'exiger des fournitures, des contributions, des logemens, qui mettoient les Etats au désespoir ; qu'il seroit difficile de se persuader que Sa Majesté Impériale vouloit sincèrement remédier aux maux qui déchiroient la patrie, tant qu'on verroit des Généraux de ses troupes exiger à main armée des quartiers d'hiver, bloquer des Princes dans leur Résidence, pour les forcer à y recevoir des Soldats Impériaux pour y vivre à discrétion, & permettre qu'ils y exerçassent les plus horribles brigandages & les plus grandes cruautés. Hegenmuller, peu satisfait de sa négociation, s'en retourna à Vienne, où son rapport fit comprendre, que, si le Roi de Suède continuoit à faire des progrès, il trouveroit bien de l'appui dans le sein de l'Allemagne. On eut même des avis certains qu'il se faisoit des levées dans tout l'Empire, pour divers Princes qui s'étoient trouvés au Congrès de Leipzig. Sur quoi l'Empereur fulmina des Monitoires & des Avocatoires, à quoi les Princes répondirent par une déclaration Apologétique, où ils protestèrent que ces levées ne se faisoient point dans la vue d'offenser qui que ce fût ; bien moins encore d'augmenter les troubles de l'Empire, ou d'être employées contre le Chef : qu'on ne se proposoit d'autre objet que de protéger de pauvres sujets, qui étoient tous les jours la victime de l'indiscipline des Soldats, & de la rapacité des Chefs : que ces précautions étoient conformes au Loix de l'Empire & au Droit naturel ; puisque personne n'est obligé de se laisser piller, ravager & massacrer ; & qu'en pareil cas il est permis à tout particulier, & à plus forte raison à toute Société de se défendre & d'opposer la force à la force.

Pendant les négociations de Chamacé avançaient auprès de Gustave. Elles avoient été retardées par la crainte qu'avoit Gustave & le Sénat de Suède, que la France ne voulût partager avec Gustave le fruit de ses fatigues & de ses succès : mais lorsqu'enfin le Roi persuadé par ses propres amis, que le concours de cette Puissance lui étoit nécessaire, se fut déterminé à en venir à un traité d'alliance, il s'éleva de nouvelles difficultés. La France voulut qu'il

fût inféré dans le traité une clause en faveur de la Religion Romaine, & des Etats Catholiques de l'Empire. Gustave au contraire prétendoit se réserver le droit de représailles, & qu'il lui fût libre de traiter les Catholiques, comme on avoit traité, & comme on traiteroit les Protestans. Mais Charnacé lui représenta que, quand le Roi son Maître n'auroit pas pour sa Religion tout le zèle qu'il avoit en effet, la bonne politique ne lui permettroit pas d'abandonner les Catholiques à la merci des Protestans : que c'étoit bien assez que Sa Majesté Très-Chrétienne fit alliance avec ceux-ci, & voulût concourir au maintien de leur Religion & de la liberté de l'Empire, sans exiger d'elle qu'elle contribuât à opprimer les Catholiques : que, pour que cette alliance fût approuvée de Dieu & des hommes, il faloit qu'elle n'eût pour but que le rétablissement des Loix publiques & la sûreté commune : que par-là on parviendrait à détacher les Princes Catholiques des intérêts de l'Empereur, ce qui l'affoibliroit toujours d'autant.

Le Roi de Suède se rendit à des raisons si solides, & d'ailleurs ce Héros sentit qu'être Protecteur des loix, vangeur de la liberté publique, & défenseur de ses Frères les Etats Evangéliques opprimés, étoit un assez beau rôle pour n'y rien mêler d'odieux ; & que s'il lui étoit infiniment glorieux de détruire les sources de la persécution, il ne l'étoit pas moins de ne pas imiter les persécuteurs (1), quelque sujet qu'on lui eût donné de sévir contre les Auteurs de tant de violences & de cruautés.

Cette difficulté applanie, il en survint une autre bien plus importante, & sur laquelle le Roi ne voulut jamais se relâcher. Il s'agissoit du titre de Majesté (2), que Charnacé ne vouloit point admettre dans les pouvoirs des Ministres Suédois, & dans le traité. En effet la France ne donnoit point alors ce titre-là aux Rois électifs, ou présumés tels, comme les Rois de Pologne, de Suède & de Dannemark. Ces deux derniers étoient présumés tels, parce que les Etats de leur Royaume n'avoient point encore renoncé au Droit d'élire. Pour les Rois de Pologne, on fait que la France n'a commencé à faire une exception à sa règle, qu'à l'occasion du mariage du Dauphin avec la Princesse Josephe Fille d'Auguste III.

Je ne décide point ici si Charnacé avoit tort ou raison : ce qu'il y a de certain ; c'est que Gustave ne voulut jamais traiter que comme d'égal à égal, & qu'il déclara qu'il aimeroit mieux renoncer à tous les avantages de cette alliance, que de se départir des droits attachés à sa dignité, droits qu'il ne

(1) *Qua verba fœderi inseri, omnibus modis evitendæ Gallis, ne ad detrimentum ritus possit quid egisse argueretur, cui quod sperores hac ratione ordines Catholicos à Caesaris partibus abstrahendum. Nec Gustavo consilium videbatur, professam Romanorum Sacrorum extirpationem per se ferre, ne in desperationem ipsi adigerentur, & quia satis altum judicabat, si Protestantium liberam afferisset.* Puffend. Liv. III. §. 3.

(2) M. Arkenholtz prétend qu'il s'agissoit que le Roi de France fût nommé le premier dans le préambule des deux copies du traité.

Mais il parole par les lettres mêmes de Gustave à Louis XIII. & au Cardinal de Richelieu, que la vraie raison est celle que nous alléguons ; n'y ayant d'ailleurs pas apparence que la France ait fait une prétention si inouïe : au lieu que celle dont nous parlons étoit fondée sur l'éiquete qu'elle observoit de tems immémorial. Il se pourroit que le Cardinal de Richelieu, l'homme le plus fier de son siècle, eût ordonné à Charnacé de s'opposer à l'un & à l'autre ; & en ce cas je ne suis pas étonné que Gustave ait rendu hauteur pour hauteur.

devoit qu'à Dieu & à son épée. Ce fut dans ce sens qu'il écrivit au Roi de France une Lettre, qui n'étant pas longue pourra être rapportée ici tout de suite.

Très Sérénissime & Très Puissant Prince Frère & Cousin.

„ L'Ambassade, que Votre Majesté nous a envoyée au mois de Juin der-
 „ nier, nous a été d'autant plus agréable, qu'elle nous étoit un témoignage de
 „ son amitié & bienveillance envers nous, ainsi que de son affection louable &
 „ constante pour le bien public. Certes il ne pouvoit rien nous arriver, que
 „ nous désirassions avec plus d'ardeur que de voir renouveler cette union,
 „ confédération & alliance, qui a régné pendant tant d'années entre les Rois
 „ de l'un & de l'autre Royaume nos Prédécesseurs; de la voir même plus éten-
 „ due, pour la liberté & la sûreté des peuples de nos deux Royaumes dans un
 „ tems, où l'Europe est dans un état de trouble & d'agitation. C'est à quoi
 „ nous nous sommes portés avec toute sorte d'empressement, comme il au-
 „ ra été aisé à Votre Majesté de le reconnoître. Cependant le Sr. Baron
 „ de Charnacé Votre Ambassadeur n'ayant pas voulu, pour des considéra-
 „ tions que nous avons de la peine à comprendre, consentir que nous missions
 „ nos titres & nom à l'Inscription des Patentes de notre traité d'alliance, ainsi
 „ qu'ont accoutumé de faire tous les autres Rois, nous avons trouvé fort
 „ étrange qu'on s'arrêtât à une chose de si peu d'importance, qui n'accroît,
 „ ni ne diminue en rien l'honneur de l'une & l'autre Majesté. Toutefois nous
 „ avons cru qu'il étoit du devoir d'un Roi, de ne rien négliger de ce qui
 „ concerne Sa Dignité Royale. Nous eussions plutôt souffert la rupture du
 „ traité, que de relâcher aucune chose appartenant à cette Dignité, que nous
 „ avons reçue de Dieu & de nos Ancêtres. Nous ne saurions nous persuader
 „ que la conduite dudit Sr. Ambassadeur, en cette occasion ait été fondée
 „ sur la volonté & le commandement de *Votre Majesté*, ayant toujours reçu
 „ de bons témoignages de son amitié & en esperant la continuation. De no-
 „ tre côté nous agissons toujours avec Elle par toute sorte de bienveillance &
 „ de bons offices, & non par aucune prérogative, & nous nous promettons
 „ de sa part toute sorte d'affection, & qu'elle reconnoitra que nos Majestés ne
 „ dépendent que de Dieu.

„ Que, si Votre Majesté juge à propos que cette négociation soit reprise, il
 „ sera nécessaire que nos Ambassadeurs soient munis à l'avenir de pouvoirs
 „ suffisans, afin que le traité ne soit pas retardé par la nécessité d'en deman-
 „ der d'autres.

„ Nous recommandons affectionnément à la clémence & faveur de Votre
 „ Majesté les illustres personnes Comte de Lenove & Baron de Semur, Por-
 „ teurs des présentes, lesquels nous désirons employer à faire des levées sous
 „ le bon plaisir de Votre Majesté. Donné à Stralsund ce dix-septième de
 „ Septembre, mil six cent trente.

Gustave joignit à cette Lettre une autre pour le Cardinal qui gouvernoit
 alors la France. Cette Lettre est fort courte, & ne contient que les mêmes
 plaintes sur les prétentions de Charnacé.

Tous les Historiens affûrent que, lorsque Charnacé voulut faire sentir à Gustave les prérogatives du Roi son Maître, ce Prince répondit, *que tous les Rois étoient égaux*. C'est-là le langage d'un Héros qui se sent ; mais d'ailleurs le principe ne peut être vrai, que dans le même sens qu'on dit, *tous les hommes sont égaux*. Autrement il en résulteroit des conséquences absurdes.

L'Auteur de la vie du Cardinal de Richelieu (1), fait répondre à Gustave-Adolphe ; qu'il ne connoissoit d'autre différence entre les Rois que leur mérite.

Cette réponse conviendrait plus à un jeune Prince petit maître, qu'à un Roi tel que Gustave-Adolphe, dont la gravité, la décence, & la modestie sont assez connues. En effet n'est-ce pas-là dire en d'autres termes ; j'ai plus de mérite que le Roi votre Maître, donc &c.

Il est certain que, si le mérite avoit dû décider du rang entre Gustave-Adolphe & Louis XIII. celui-là auroit été de cent piques au-dessus de celui-ci. L'un avoit toutes les qualités d'un grand Roi, l'autre n'avoit que les vertus d'un particulier, sans aucune qualité Royale. Gustave étoit un grand Homme, & Louis XIII. un bon Homme. Mais si une succession, non interrompue depuis plus de huit cens ans à la plus brillante Couronne de l'Europe, ne donne aucune prérogative, si la gloire d'être assis sur le Trône de Clovis & de Charlemagne, de gouverner souverainement la plus ancienne Monarchie Chrétienne, si tout cela, dis-je, n'est compté pour rien, ce ne peut-être que parmi les personnes nées dans la Démocratie, & accoutumées au Gouvernement purement Populaire, où l'égalité parmi les citoyens est une maxime d'Etat.

Enfin, toutes ces difficultés ayant été ajustées au gré des deux parties, & après bien des délais, Gustave nomma pour ses Plénipotentiaires le Feld-Maréchal Gustave Horn, Jean & Charles Banner Généraux & Sénateurs du Royaume, qui s'assemblèrent à Béerenwald ou Bernwald, petite Ville de la nouvelle Marche de Brandebourg. Le traité y fut conclu & signé le 13. de Janvier 1631. & comme il a servi de modèle à tous les autres traités entre la France & la Suède, nous en donnerons ici le précis.

„ Nous soussignés (2) Gustave Horn Feld-Maréchal, Jean Banner Sénateur du Royaume, Charles Banner ci-devant Envoyé près le Duc de Poméranie, Commissaires & Plénipotentiaires du Roi notre très gracieux Seigneur Gustave-Adolphe, par la grace de Dieu Roi de Suède, des Goths & des Wendales, grand Duc de Finlande, Duc d'Estonie, de Carelie, d'Ingrie &c. Savoir faisons, que le Sr. Hercule Baron de Charnacé, Conseiller d'Etat & Colonel, ayant été envoyé par le Sérénissime & Très-Puissant Prince Louis XIII. Roi Très-Chrétien de France & de Navarre, pour moyenner la paix entre la Suède & la Pologne, & s'étant acquitté avec succès de cette commission, n'a pas moins bien servi l'empressement de Sa Majesté Suédoise, & la volonté de Son Sérénissime Maître à conclure le présent traité, pour le rétablissement de la liberté de leurs amis communs & voisins.

„ Or, pour parvenir à un but si désirable, Sa Majesté le Roi notre Ma-

(1) Le Clerc T. II. p. 32. d'après Vins.
ria Siri.

(2) Traduit sur l'Original Latin comme il se trouve dans Londerp. p. 214.

tre a fait proposer des conditions par ledit Sieur Ambassadeur à Sa Majesté Très-Chrétienne, lesquelles ont paru si acceptables, qu'il lui a plu d'envoyer les pouvoirs nécessaires audit Ambassadeur, pour conclure le traité ; & Sa Majesté le Roi notre Maître, de son côté, a trouvé bon de nous confier de pareils pouvoirs, & de nous députer pour la conclusion de cette affaire.

Après l'exhibition mutuelle desdits pleins-pouvoirs respectifs, nous avons conclu & statué entre nous Députés Commissaires, & Plénipotentiaires de Sa Sacrée Majesté de Suède d'une part, & le Sieur Ambassadeur de Sa Majesté Très-Chrétienne de l'autre, concluons & statuons les articles suivans :

1°. Il y aura alliance & ligue entre les deux susdits Sérénissimes Rois, pour la défense de leurs amis communs, pour la sûreté de la Mer Baltique & de l'Océan, la liberté du commerce, & le rétablissement des Etats opprimés dans l'Empire, & pour la démolition des forts, qui auront été élevés sur le rivage de l'une & l'autre Mer, & dans les Pays Grisons, avant la présente guerre d'Allemagne.

2°. Comme ainsi soit que la partie adverse a refusé toute satisfaction, & réparation des torts qu'elle a faits, & qu'elle a rejeté jusqu'ici toutes voies de conciliation, on n'employera plus que la voie des armes pour le salut des amis communs.

3°. Pour cet effet, le Roi de Suède n'employera pas moins de trente mille hommes de pied, & six mille chevaux à une guerre si importante, & cette armée agira & sera entretenue à ses dépens en Allemagne. Le Roi de France de son côté, payera par an au Roi de Suède un subside de quatre cens mille Reichsdalers ; savoir, la moitié le quinziesme de Mai, & l'autre moitié le quinziesme de Novembre, soit à Paris, soit à Amsterdam, selon que les Ministres de Suède trouveront à propos.

4°. Il sera permis aux deux Puissances contractantes de faire des levées dans le territoire l'une de l'autre. Leurs ports seront ouverts mutuellement à leurs Vaisseaux, & fermés aux ennemis.

5°. Les Soldats déserteurs & criminels seront livrés réciproquement, pour que justice en soit faite.

6°. S'il plaît à Dieu d'accorder d'heureux succès au Roi de Suède, il ne changera rien à l'état de la Religion dans les lieux qu'il occupera, & se réglera à cet égard suivant les Loix & Constitutions de l'Empire. Et dans les lieux où la Religion Catholique Romaine se trouvera établie, elle y sera laissée en son entier.

7°. Tout autre Prince ou Etat quelconque, soit au dehors, soit au dedans de l'Allemagne, qui souhaitera avoir part au présent traité, y sera admis ; bien entendu, qu'il se gardera de favoriser, ni directement, ni indirectement la partie adverse, mais plutôt contribuera de tout son pouvoir à porter la charge de cette guerre.

8°. On traitera amicalement le Duc de Bavière & la Ligue Catholique, & on les laissera jouir de la Neutralité, supposé qu'ils en fassent la réquisition.

9°. Si Dieu permet qu'il soit fait des propositions de paix, elles ne se-

„ ront écoutées que de l'avis commun des confédérés , & nul ne conclura rien
 „ que de concert avec les autres.

10°. „ Ce traité durera cinq ans, à compter du jour de la signature jus-
 „ qu'au premier de Mars, vieux style, de l'année 1636. Pendant lequel espace
 „ de tems, si la paix n'est pas faite, il sera renouvelé.

11°. Toutefois il a été résolu de renfermer la durée dudit traité en six an-
 „ nées, à compter du tems où la négociation a commencé.

„ Vu les grandes dépenses du Roi de Suède pour cette guerre, le Roi
 „ Très-Chrétien consent, qu'il soit payé d'avance à Sa Majesté Suédoise
 „ quarante mille Reichsdalers, le jour même de la signature du traité; & que
 „ cette somme ne soit point comprise dans le subside annuel mentionné dans
 „ le traité. Laquelle somme nous avons aussi reçue aujourd'hui en Lettres de
 „ change, En foi dequoi &c.

„ Donné au Quartier de Béerenwald, dans la nouvelle Marche de Brande-
 „ bourg le 13. Janvier V. S. 1631”.

Après la prise de Demmin & de Malchin, tout le Mecklenbourg se
 trouva ouvert aux armes de Gustave-Adolphe. Il étoit maître des passages.
 Il ne tenoit qu'à lui d'y entrer. Il en fit le semblant, & aussitôt le Comte de
 Tilly accourut pour couvrir ce Duché; mais Gustave content d'avoir tiré ce
 Général des Marches de Brandebourg, tourna tout d'un coup à droite, & re-
 vint à Stettin avec toute son armée, après avoir laissé une bonne Garnison
 dans Demmin, sous les ordres de son Général Banner.

Gustave avoit alors un dessein en tête, plus important que celui d'entrer
 dans le Mecklenbourg, & il retournoit à Stettin, pour préparer tout ce qui
 pouvoit assurer le succès de son nouveau plan. Il fit travailler avec beau-
 coup de diligence à de grandes barques plates, dont la prouë étoit héris-
 sée de planches posées perpendiculairement, pour servir de mantelets, &
 de retranchemens aux Soldats qu'il vouloit y faire embarquer. Mais pendant
 qu'il étoit occupé à ses préparatifs, il reçut un Courier du Feld-Maréchal
 Horn, que le Roi avoit envoyé pour commander devant Colberg, & qui lui
 annonçoit, que le Commandant avoit demandé à capituler; mais, comme il
 vouloit les honneurs de la guerre, il avoit jugé à propos d'en donner avis à
 Sa Majesté, afin qu'elle lui fit savoir ses intentions. Le Roi voulut qu'on ac-
 cordât tous les honneurs à ce brave Commandant, qui avoit tenu pendant
 cinq mois de suite, dans une Ville bloquée de toutes parts du côté du Conti-
 nent, & qui ne recevoit presque rien par mer. La capitulation fut signée le
 2. de Mars 1631. & le Sieur Julian fortifia la tête de sa Garnison, confi-
 stant en huit Compagnies de gens à pied, & six Cornettes de Cavalerie,
 tambour battant, Drapeaux déployés, armes, bagages, & deux petites pié-
 ces de Canon; laissant dans la Ville trente-cinq grosses pièces, peu de vivres,
 mais beaucoup de munitions de guerre.

A peine cette Garnison étoit sortie de la Ville, qu'il parut dans la rade de
 Colberg une petite Escadre, équipée partie à Rostock, partie à Wisnar, &
 chargée de troupes & de munitions de bouche; les Vaisseaux s'approchèrent
 de la rade, & ayant remarqué qu'on ne répondoit point à leurs signaux, ils
 se

se retirèrent, Trois jours après, un autre chargé de biere entra dans le port, & fut pris par les Suédois.

La prise de Colberg fut une perte irréparable pour les Impériaux, & il ne leur resta plus en Poméranie que la Ville de Greiffswalde, où commandoit le Colonel Perusi Officier Italien, qui s'étoit distingué au service de l'Empereur. Banner, que le Roi de Suède avoit établi Commandant dans Demmin, écrivit à cet Officier pour l'exhorter à se rendre, lui représentant, „que les Suédois occupant actuellement tous les postes en Poméranie, il ne restoit à la „Garnison de Greiffswalde aucun moyen de subsistance, & aucune esperance de secours; de manière que sans employer la force il faloit qu'elle tombât de soi-même en peu de tems: qu'il lui conseilloit, par un effet de son affection pour tout brave Soldat, de ne pas attendre l'extrémité; qu'il obtiendrait de bien meilleures conditions en faisant de bonne heure son accommodement; qu'il étoit de sa prudence de céder au tems, & de ne pas s'opiniâtrer d'une manière à irriter ce Roi, qui ne lui accorderoit pas de capitulation, s'il laissoit venir les choses à un certain point; au lieu que, s'il prenoit son parti de bonne heure, lui Banner se faisoit fort de lui obtenir de Sa Majesté une capitulation honorable.

„Qu'au reste, il apprenoit avec une extrême indignation les ravages & les incendies, que les Impériaux continuoient par tout où ils étoient, contre l'usage des Soldats Chrétiens, & de la manière du monde la plus barbare: qu'ils devoient considérer que cette guerre se faisoit entre Puissances, qui professoient la foi Chrétienne, à laquelle rien n'étoit plus opposé que ces cruautés; qu'il l'exhortoit donc à contenir mieux sa Garnison, & à s'abstenir lui-même de semblables excès, de peur qu'il n'éprouvât bientôt le châtiment réservé aux meurtriers & incendiaires.

A quoi Perusi répondit, qu'il étoit bien éloigné de songer à se rendre; qu'il esperoit que les armées victorieuses de Sa Majesté Impériale, viendroient bientôt à son secours; que cependant, si on lui en donnoit le tems, il feroit savoir cette sommation au Généralissime, pour demander ses ordres; qu'à l'égard des brûlemens & incendies, il ignoroit qu'il en eût été fait de la part de ses gens, à moins qu'on ne voulût parler de quelques maisons, qui génoient la fortification de Greiffswalde.

Cependant Tilly avoit fait raser les murailles de Neu-Brandebourg, après avoir abandonné la Ville au pillage, & ayant appris que Savelli avoit rendu Demmin au bout de trois jours, il ne songea plus qu'à s'opposer aux progrès ultérieurs du Roi de Suède, lui abandonnant toute la Poméranie. Comme ce Prince paroissoit également menacer le Mecklenbourg & le Brandebourg, Tilly vint se poster près de Ruppin, d'où il pouvoit également se porter dans le Mecklenbourg, & dans la nouvelle Marche.

Il paroissoit que Gustave évitoit un engagement avec Tilly, dont l'armée étoit fraîche, tandis que la sienne étoit harassée de fatigues, n'ayant pas quitté un instant les armes depuis son arrivée en Poméranie, & ayant fait des marches & des contre-marches continuelles, & des sièges avec toutes les incommodités inséparables de la saison. Mais ce Prince voyant le Comte de

Tilly s'éloigner de Francfort, résolut d'emporter cette place, avant que ce Général pût venir au secours. C'est à quoi tendoient tous les préparatifs qu'il faisoit à Stettin. Entr'autres il fit préparer un pont volant de cent quatre-vingts pas de long, où cinq hommes à cheval pouvoient passer de front, & le fit remonter l'Oder jusqu'à Neu-Angermunde, d'où il fut conduit jusqu'à Schwedt, où il fut fixé & muni d'un fort-royal, ou tête de pont bien garnie de canon : le tout élevé avec tant de célérité, qu'il se trouva en état de défense, avant que Tilly pût s'y opposer.

Pendant que cela se passoit les États de Poméranie, s'assemblèrent à la requête de ce Monarque, pour écouter les propositions qu'il avoit à leur faire; & qui étoient, que toute la Poméranie étant actuellement délivrée des Impériaux, Sa Majesté ne vouloit pas l'incommoder plus long-tems de ses propres troupes; mais qu'étant résolue d'aller en avant avec l'aide de Dieu son intention étoit, que les États songeassent à pourvoir à la sûreté du pays, & qu'ils eussent à lever à leurs dépens dix mille hommes de pied, & trois mille chevaux, pour la garde de leurs Frontières, & que ces troupes prêtassent le serment accoutumé à eux & au Duc. En même tems il leur fit remettre une obligation de cent trente mille *Reichstalers*, qu'ils avoient été obligés de donner au Colonel Impérial de Hatzfeld, & qu'un parti Suédois avoit trouvée parmi d'autres papiers. Les États remercièrent le Roi du présent qu'il venoit de leur faire & de ses soins pour le maintien du repos, que ses armes victorieuses venoient de rétablir dans le pays: qu'ils ne pouvoient assez lui en témoigner leur reconnaissance, & qu'ils exécuteroient de point en point tout ce que Sa Majesté trouvoit bon qu'ils fissent, pour remplir cet objet: que, puisqu'elle étoit sur le point de s'éloigner d'eux pour aller remplir ses hautes destinées, ils faisoient les vœux les plus ardens & les plus sincères, pour sa conservation, & pour le succès de ses justes & glorieux desseins.

Le Roi fit jeter un second pont à Fierad, aussi bien fortifié que le premier: & ayant reçu dans ce tems-là un nouveau renfort de Suède, il fit traverser un camp entre Schwed & Fierad, derrière un canal, qui est un bras de l'Oder, & qui servoit de fossé à son camp, qui faisoit face à l'Oder, & avoit le canal à droite & à gauche, & derrière.

Tilly informé que les Suédois avoient jetté deux ponts sur le fleuve, détacha le Comte de Colloredo avec deux mille cinq cens chevaux, & se mit en devoir de le suivre avec toute l'armée, pour ruiner le travail des Suédois & leur livrer Bataille. Mais Colloredo trouva que tout étoit fini, les ponts bien fortifiés, & s'en retourna faire un rapport, qui ôta au Généralissime toute espérance de pouvoir forcer les Suédois dans un tel poste. En effet Gustave avoit ajouté à la force naturelle des lieux des lignes & des redoutes bien garnies d'artillerie, qui rendoient l'approche de son camp inaccessible.

Tous ces mouvemens de Gustave-Adolphe confirmèrent Tilly dans la pensée, que ce Prince vouloit pénétrer dans le Mecklenbourg. Mais le Roi, content de lui avoir donné le change, laissa un bon Corps de troupe pour garder ses ponts, & son camp retranché, qu'il pourvut d'une prodigieuse quantité de vivres & de munitions de guerre. Et tourna tout à coup sur Francfort, où

Tilly avoit laissé huit mille hommes de Garnison, sous les ordres du Feld-Maréchal Comte de Schaumbourg.

Francfort sur l'Oder est une Ville de la Moyenne Marche de Brandebourg, d'une grandeur médiocre, & presque sans aucune fortification, n'ayant que quelques méchans bastions & un fossé très peu profond. Elle est sur les confins de la Silésie & de la Lusace, la clé de l'une & l'autre Province en ce sens-là; à un mille au-dessus de Libus ou Lebus au midi, à trois milles de Cultrín, à quatre des Frontières de la grande Pologne, & à dix de Berlin au couchant.

Cette Ville n'a rien de remarquable que son Université, qui n'est pas des plus fréquentées, & ses foires que le voisinage de la Pologne rend assez considérables: hors de-là Francfort n'a aucun commerce, & n'est rien moins qu'une Ville opulente. La Garnison nombreuse, qui étoit dans Francfort, rendoit seule l'entreprise du Roi de Suède difficile: mais ce Prince avoit pris de si justes mesures, qu'il étoit moralement assuré du succès. Ce fut le 25. de Mars de cette année 1631. qu'il quitta son camp près de Schwedt, & marchant d'un côté de l'Oder avec mille hommes de pied, & cent Cornettes de Cavalerie; tandis que Horn marchoit de l'autre côté avec deux cens Cornettes de Cavalerie, & de l'Infanterie à proportion. Jean-Banner avec un Corps de réserve escortoît l'artillerie, & le pont volant qui remontoit l'Oder.

La marche se fit par Furstenwalde & Zedenick, où cinq Compagnies de Croates furent surprises & taillées en pièces, & leur bagage pris, où l'on trouva beaucoup de choses précieuses, fruit de leurs brigandages; car ces malheureuses milices, plus féroces que les Turcs dont ils sont voisins, mettoient toute l'Allemagne à feu & à sang, & se rendoient redoutables plus par leur cruauté inflexible, que par leurs exploits; mais les Suédois ne les craignoient guère, & étoient encore plus alertes qu'eux. Il étoit arrivé (1) deux mois avant l'époque dont nous parlons (2), qu'un jeune Enseigne du Régiment du Comte de Thurn, nommé Ulrich-Braun, avoit passé l'Oder avec quinze Soldats déterminés, & surpris un quartier de deux cens Croates à la faveur de la nuit, en avoit taillé en pièces une partie, tué de sa main le Colonel qui se cachoit sous le poêle, & pris beaucoup de butin, outre un drapeau blanc avec l'aigle Impérial, qu'il eut l'honneur de présenter au Roi à Bèerewald dans la nouvelle Marche de Brandebourg, où Sa Majesté avoit alors son quartier général. Ce Monarque toujours attentif à récompenser le mérite, fut si charmé de la valeur du jeune militaire, qu'il lui fit présent d'une chaîne d'or, qu'il lui passa lui-même au cou, & le gratifia sur le champ d'une Compagnie de Cavalerie. Tous les Croates que les Suédois faisoient prisonniers le Roi les envoyoit en Suède travailler aux mines; mais le nombre n'en étoit jamais fort considérable, parce que les Soldats Suédois ne faisoient guère quartier qu'à ceux qui les payoient bien.

Dès que le Comte de Schaumbourg apprit que le Roi remontoit l'Oder; avec une armée & beaucoup d'artillerie embarquée sur le fleuve, il jugea

(1) Les CROATES sont appelés par les Allemands *Crapaten* qu'ils prononcent presque *Crasaten*, d'où est venu que les Ecrivains Français les ont nommés *Croates*.

(2) Kevenh. l. c. p. 1759.

sainement que ce Prince en vouloit à Francfort; aussitôt il fit toutes les dispositions possibles pour se bien défendre, autant que le tems le lui permit. Il fit faire des retranchemens dans les vignes, & les garnit de troupes & de canons.

Le 27. de Mars toute l'armée Suédoise arriva à Lebus à un mille de Francfort, & y campa jusqu'au lendemain, jour auquel le Roi, à la tête de quelque mille hommes, s'avança jusqu'à la portée du mousquet de la place, pour reconnoître les nouveaux retranchemens, & un terrain propre à un campement.

La nuit du 28. au 29. les Impériaux firent, par la porte de Guben, une sortie qui leur réussit mal, ayant été repoussés avec perte.

La nuit du 29. au 30. les Suédois commencèrent à se retrancher dans les ruines des Maisons des Fauxbourgs, que les Impériaux avoient brûlés. Ceux-ci firent grand feu de leur artillerie; mais sans aucun effet, ayant à peine tué quarante hommes aux assiégeans. La nuit du 30. au 31. les Suédois poussèrent leur tranchée jusqu'au jardin de l'Hôpital devant la porte de Guben. Le même jour le Roi fit attaquer les retranchemens qui étoient sur les hauteurs; mais les Impériaux craignant d'être coupés de la Ville, les abandonnèrent sans combat. Le Roi fit alors travailler à une batterie de douze pièces de gros canon, pour tirer en brèche au rempart près de la même porte de Guben.

Les Impériaux continuèrent à faire grand feu de leur artillerie & de leur mousqueterie avec fort peu de succès, les assiégeans étant bien couverts contre ce feu.

Le 3me. d'Avril Dimanche des rameaux, jour remarquable pour la Ville de Francfort, & encore plus pour tout les Corps des Protestans, puisque ce fut-là l'époque de la déroute des affaires de l'Empereur, le Roi, voyant la brèche presque praticable, ordonna de grandes prières dans toutes ses troupes. Toute la journée fut presque employée à prier, à prêcher, à exhorter, & pendant ce tems le canon des assiégeans ne se fit que rarement entendre. Les Impériaux (1) crurent follement que les assiégeans desespéroient de réussir, & se sentoient trop foibles pour conduire à fin leur entreprise. Dans cette vaine idée, ils pendirent sur le rempart une Oie, Symbole de la sottise, & ce fut à qui insulteroit les Suédois de loin, lâchant contre eux une infinité d'injures, de quolibets, de défis, & de fades railleries: le tout suivi d'un feu aussi terrible qu'inutile (1).

Le même jour le Général Feld-Maréchal Rudolphe de Teuffenbach, ou Tieffenbach, arriva à Francfort, pour prendre le commandement des armes à la place de Schaumbourg, dont Tilly n'étoit pas content.

Tieffenbach trouva fort à redire, qu'on eût pensé si tard à élever des retranchemens hors de la Ville, & à faire les autres dispositions pour soutenir un siège.

Il commença à faire faire des coupures où il en étoit besoin, à creuser de nouveaux fossés, à planter des doubles palissades. Mais sur le soir un Lieute-

(1) Kevenh. l. c. p. 1773.

(2) Le Comte de Kevenhuller remarqua qu'à cet égard les prières des Suédois furent inutiles aux Impériaux, puisqu'elles furent

causées que pleins d'une aveugle confiance, ils ne songèrent qu'à se moquer d'eux, à se divertir, & négligèrent la garde de leurs postes.

nant des troupes Suédoises nommé *Auer*, natif du Marquisat de Misnie, indigné des injures que les Impériaux vomissoient contre les Suédois, las enfin de les écouter, proposa à un petit nombre de Soldats, qu'il connoissoit pour gens de main déterminés, d'escalader le mur, à quoi ces braves Soldats ayant tapé, *Auer* prit une échelle, la planta contre le mur & y monta le premier avec une hardiesse étonnante. Le Roi & quelques Colonels témoins de cette action, & voyant que *Auer* & ses compagnons avoient gagné le rempart, donnèrent aussi leurs ordres pour qu'ils fussent soutenus, quoique ce n'eût pas été l'intention du Roi de hasarder un assaut ce jour-là.

D'un autre côté les Impériaux, apprenant que l'Ennemi est sur le rempart, y accourent en force. Ce fut-là qu'il y eut un rude combat, & où les Suédois firent des efforts prodigieux, pour se maintenir dans le poste qu'ils venoient d'emporter, tandis que leurs ennemis n'en faisoient pas de moindres pour le reprendre. On se poussa, on se repoussa : mais enfin les Impériaux sûrent renversés, & les Suédois montant continuellement par des échelles sur la brèche se succédoient les uns aux autres, jusqu'à ce qu'enfin ils pénétrèrent dans la Ville, & ouvrirent la porte de Guben. Alors les Suédois entrèrent en foule & en très bon ordre. Schaumbourg cependant rallioit ses troupes, & les exhortoit à réparer la honte de leur défaite. Déjà il avoit rassemblé quelques Compagnies de Cavalerie, & commençoit à charger avec vigueur au milieu de la rue, lorsque Baudissin arrivant avec la Cavalerie Suédoise, chargea les Cuirassiers Impériaux avec tant d'ardeur, qu'il les rompit & les dissipa dans un moment. L'Infanterie déjà ébranlée par celle du Roi de Suède, plia dès qu'elle vit fuir la Cavalerie. Elle fut poursuivie l'épée aux reins par les Suédois, qui s'animoient au carnage en criant *Neu-Brandebourg & point de quartier*, pour se rappeler le triste sort de leurs camarades massacrés, quelque tems auparavant d'une manière si cruelle, & pour les vanger. Tout ce que le fer des Suédois put atteindre fut égorgé sans pitié. Mais ce fut bien autre chose près de la rivière : car les fuyards courant en foule de ce côté-là, pour gagner le pont qui est sur l'Oder près de la porte nommée *Bruckthor*, & trouvant le passage bouché par les équipages, & par la Cavalerie qui vouloit passer, ne purent échapper au fer des Suédois. Le carnage fut si terrible entre la porte & le pont, que les corps-morts bouchèrent les avenues du pont, & qu'ils le trouvèrent si entassés, qu'à peine pouvoit-on passer par-dessus. Plusieurs se jetèrent dans le fleuve, & s'y noyèrent. Le sang couloit dans les rues. La nuit qui survint augmenta la confusion & le carnage, & favorisa en même tems la fuite de ceux qui purent gagner le pont. Tieffenbach, qui se trouvoit alors près de la porte de Lebus, apprenant ce qui se passoit, accourut avec son monde ; mais, voyant de loin le désordre & le carnage, il gagna à tems le pont, non sans grand danger d'être pris ou tué. Son cheval eut à franchir des tas de corps-morts ; mais enfin le Général échappa.

De l'autre côté du fleuve, à l'opposite de la Ville, le pont étoit muni d'une grande redoute, gardée par un Capitaine & cent cinquante Soldats. Tieffenbach ordonna au Capitaine de détruire le pont, & de sauver son monde & son canon. Dès que cet Officier vit que tout étoit massacré, noyé ou

échappé par le pont, & qu'il ne restoit plus d'Impériaux, il fit tourner toute son artillerie contre le pont, & y fit mettre le feu aussi loin qu'il put, &, manquant de chevaux pour emmener son canon, il le fit jeter dans la rivière, & se retira ensuite en bon ordre.

Plus de quatre mille Impériaux furent massacrés dans cette journée mémorable. Environ huit cens furent faits prisonniers, ayant racheté leur vie des mains de l'avidé Soldat à force d'argent. Parmi ces prisonniers se trouvoient les Colonels Sparr, Waldau, Meues, Buter, le Comte Sabaudi, & autres Officiers de distinction; parmi les morts les Colonels Hiedum, Harteck & Herberstein, avec plusieurs autres Officiers de rang.

Les Impériaux au commencement de l'affaire battirent plusieurs fois la charge, demandant qu'on les reçut à composition, & du moins prisonniers; mais le tumulte étoit si grand, les cris de *Neu-Brandebourg* & *point de quartier* si forts & si continuels, qu'il ne fut pas possible d'entendre les tambours. Cet avantage si considérable ne coûta pas quatre cens hommes aux Suédois, tant tués que blessés.

De huit mille hommes, dont la Garnison de Francfort étoit composée, reste de l'armée de vingt mille hommes, que Torquato Conti avoit commandée en Poméranie, il en échappa à peine la moitié. Le Roi détacha après eux mille Cuirassiers, autant d'Arquebusiers & mille Dragons; mais ayant trouvé le pont rompu & brûlé, ils ne purent passer outre, & les débris des Impériaux se retirèrent en Silésie, & ne se crurent en sûreté que quand ils furent dans le grand Glogau.

Toute l'artillerie qu'ils avoient eue à Francfort fut perdue; de sorte que le butin Royal monta à quatre-vingt pièces de canon, parmi lesquels il y en avoit deux d'une grandeur extraordinaire aux armes de l'Empereur Rodolphe (1), 900. quintaux de poudre, 1200. quintaux de plomb, 700. quintaux de méches, mille boulets de canon, & 24. Drapeaux.

La Ville, n'ayant pu payer la somme à quoi elle fut taxée, le Roi l'abandonna au pillage pendant trois heures; au bout duquel tems ce Prince, voyant le Soldat acharné après le butin, & n'obéissant pas à l'appel des tambours, envoya les Colonels de tous côtés, pour faire cesser le pillage, & courut lui-même à cheval l'épée nue à la main, dont il blessa quelques Soldats, que ses cris ne pouvoient arracher de leur proie. Il en fit même arquebuser, & pendre quelques uns sur le champ, pour intimider les autres, sur qui les coups de canne & d'épée de leurs Officiers ne faisoient que très-peu d'impression.

A peine ce désordre étoit passé qu'il survint un incendie, dont l'horreur étoit augmentée par les ténèbres de la nuit. Mais le Roi y étant accouru lui-même, les Bourgeois aidés des Soldats éteignirent le feu, après que seize maisons eurent été dévorées par les flammes.

Il est remarquable, que Francfort fut pris d'assaut le même jour que les Etats Protestans assemblés à Leipzig signèrent le *Conclusum*, ou résultat de leurs délibérations. Le lendemain quatrième d'Avril, le Roi écrivit à cette Assemblée une Lettre, & une autre à l'Electeur de Saxe en particulier.

(1) *Ibid. ibid.*

„ Nous ne doutons pas, leur disoit-il, que Vous n'appreniez avec plaisir la Victoire, dont il a plu à Dieu de benir de nouveau nos justes armes. Ce Dieu Tout-Puissant a déployé la force de son bras devant nous dans la prise de Francfort sur l'Oder, où toute l'armée Impériale a été ruinée & détruite, plusieurs Officiers de distinction tués ou pris. Le Feld-Maréchal de Tieffenbach, & le Comte de Montecuculi (1) se sont sauvés dans la plus grande confusion, abandonnant toute leur artillerie de campagne & leurs munitions. Ensuite d'un si glorieux avantage, nous ne doutons point que les Etats Evangéliques n'ouvrent enfin les yeux, & ne reconnoissent ici le doigt de Dieu & sa volonté, & n'agissent conformément à cette connoissance, pour le rétablissement de son Eglise opprimée & persécutée, & des Loix du repos public, & de la paix de Religion. Nous espérons que Vos délibérations ne rouleront que sur un objet si intéressant, & que le résultat sera digne de leur courage héroïque & Chrétien. Sans nous arrêter donc à de plus long discours, nous attendons avec impatience Vos généreuses résolutions ”.

Dans cette déroute des Impériaux, il arriva à un Officier du Roi de Suède (2) une aventure, qui par sa singularité mérite d'être rapportée ici. Cet Officier, nommé Samuel Weifs de *Schallén*, homme de condition, étoit Auditeur-Général (3) de l'armée Suédoise. Le Roi, dans sa marche vers Francfort, l'avoit envoyé pour quelque commission importante à Custrin : mais à peine étoit il en chemin qu'il fut pris par un parti d'Impériaux, à deux mille pas de l'armée Suédoise, & amené à Francfort au Feld-Maréchal Schaumbourg, qui le mit sous la garde de son Maître d'Hôtel avec ordre de le bien traiter. Mais lorsque les Suédois entrèrent dans la Ville, que la déroute se mit parmi les Impériaux, & que Schaumbourg s'enfuit aussi bien que les autres, le Maître d'Hôtel emmena son prisonnier, le faisant pousser par des Soldats qui étoient derrière. Le pauvre Auditeur étoit à pied, & le Maître d'Hôtel à cheval, marchant à côté de lui, & mettant de tems en tems le pistolet à la main, le couchoit en joue, & lui disoit, *ah ! chien d'hérétique, il faut que je te brûle la cervelle* :

Il ne conforma pourtant pas le sacrifice, qu'il étoit si tenté de faire à son Prince & à sa Religion. Les Soldats mêmes l'en empêchèrent, lui représentant, que, de tuer ainsi de sang froid un prisonnier, étoit une chose de dangereuse conséquence. Peut être que ces Soldats, d'ailleurs non moins cruels que le Maître d'Hôtel, craignoient que la mort du prisonnier ne les privât de quelque récompense qu'ils espiroient. Quoiqu'il en soit, ils lui rendirent en-

(1) Le même dont nous avons des Mémoires sur la guerre, & qui se rendit si fameux par ses belles campagnes en Hongrie, & par celles sur le Rhin-contre le célèbre Vicomte de Turenne.

(2) *Idem. Ibid.*

(3) L'Auditeur-Général est le Chef de la Justice Militaire. Chaque Régiment Suédois & Allemand a un Auditeur particulier, qui dans le Conseil de guerre a deux voix. Il instruit

les procès, & en fait son rapport dans le Conseil de guerre, auquel il expose la cause, & les Loix qui la condamnent. Ces Auditeurs particuliers ont rang de Lieutenans, & l'Auditeur-Général rang de Colonel. Ils sont tous Gens de Loix, & ne font aucun service militaire. Chez les grandes Puissances du Nord les Auditeurs particuliers ont rang de Capitaine & l'Auditeur-Général rang de Général.

core un autre service ; car , étant arrivés sur le pont , l'Auditeur auroit infailliblement été écrasé par les chariots , & les fuyards , si ces Soldats ne lui avoient fait faire passage. Mais à peine étoit-il échappé de ce danger , qu'il retomba dans un autre ; & ce fut en traversant un bois avec les fuyards. Là , des Cuirassiers Wallons , ayant aperçu au clair de la lune un homme habillé à la Suédoise , voulurent le hacher avec leurs fabres , mais les Soldats qui l'escortoient les repoussèrent , & les menacèrent de tirer sur eux : exhortant l'Auditeur , qu'ils prenoient pour un Général du premier rang , à ne rien craindre , & à avoir bon courage , qu'il ne lui arriveroit rien , espérant qu'à son tour , si la Cavalerie Suédoise les atteignoit , il leur feroit donner quartier , & leur sauveroit la vie : car ces Soldats ne doutoient pas que les Suédois ne fussent à leurs trousses.

Enfin , après avoir marché toute la nuit à pied , jusqu'à neuf heures du matin , ce qui faisoit environ seize heures de marche tout d'une haleine , on arriva sur les frontières de Silésie , où les fuyards s'arrêtèrent & se rassemblèrent. Là , l'Auditeur Général Suédois , ayant demandé à parler au Feld-Maréchal de Schaumbourg , il lui reprocha , en présence de plusieurs Officiers de distinction , d'avoir permis qu'on fit marcher à pied pendant seize heures de suite un Officier de son rang , & de son âge , ayant déjà plus de soixante ans ; que , durant une marche si longue & si rude , il avoit été maintes fois en danger d'être massacré , tantôt par son Maître d'Hôtel , tantôt par l'un , tantôt par l'autre : que les Soldats mêmes à qui on l'avoit remis l'auroient , sans aucun égard à la foi publique , arquebûsé sur la place , s'il eût eu le malheur de ne pouvoir suivre. *Mais croyez-vous , ajouta-t-il , que par ma mort vous eussiez causé un grand préjudice aux affaires du Roi mon Maître ? Vraiment , il lui est bien égal qu'un vieillard comme moi crève de fatigue , ou soit tué sur la place. Mais ce qui m'étonne , c'est que vous n'ayez pas fait réflexion , qu'il est bien aisé à ce Prince de vanger ma mort sur les prisonniers , qu'il a en grand nombre entre ses mains , & qu'il n'a pas tenu à vous de rendre les victimes des plus justes représailles.*

Schaumbourg , honteux & interdit à de si justes reproches , s'excusa comme il put , & par de très mauvaises raisons. Après quoi , il fit donner un carosse à l'Auditeur-Général , & le fit conduire dans le Château de Wartemberg , où il fut très bien traité , & où il auroit eu sujet de se consoler de ses maux passés , & de son sort actuel , si quelque chose pouvoit consoler de la perte d'un bien , sans lequel les autres ne sont qu'imaginaires. Mais , ayant appris qu'on vouloit le conduire à Vienne , il forma la ferme résolution de tout tenter pour recouvrer sa liberté. La chose paroissoit impossible : le Château étoit haut , & on l'avoit logé au plus haut étage. D'ailleurs la grande porte étoit bien gardée , & il y avoit un sentinelle à celle de sa chambre ; les Villes & les Villages fourmilloient de troupes , & il n'étoit guère possible de passer au travers de tant de corps de garde. Il est vrai qu'en delà de l'Oder il ne se trouvoit pas un Soldat de l'Empereur ; mais la question étoit de passer ce fleuve , & cette difficulté étoit pire que toutes les autres. Il paroît incroyable , qu'un homme de plus de soixante ans ait tenté de surmonter de tels obstacles , capables de décourager le jeune homme le plus vigoureux. Notre prisonnier , se représentant lui-même tant de difficultés plus insurmontables les unes que les autres , frémissait déjà de desespoir , lorsqu'il reçut la visite d'un Bourgeois de

de Wartemberg, qui venoit de son propre mouvement lui offrir de l'argent, & les autres secours dont il auroit besoin, sachant bien qu'il ne perdrait rien avec un homme de ce rang-là.

Le prisonnier confia son dessein au Bourgeois, & lui promit une bonne récompense, s'il vouloit seulement l'attendre à une certaine heure de la nuit sous les murailles du Château, & le mener jusqu'au bord de l'Oder, dont il ne favoit pas le chemin.

Le Bourgeois consentit volontiers à lui rendre ce petit service, &, en attendant que l'heure vint, l'Auditeur-Général prit son tems, que son garde dormoit profondément, lui tira doucement de la poche la clé de l'étage au dessous, où il se transporta avec les deux draps de son lit, qu'il noua fortement de bout à bout, &, les ayant bien fixés à la fenêtre, il se laissa couler en bas sans se faire de mal. Il trouva-là son homme, qui, fidèle au rendez-vous, l'accueillit & le mena par des chemins détournés jusqu'à l'Oder, où ils arrivèrent à la petite pointe du jour. Là, l'Auditeur-Général, jettant les yeux sur le fleuve, & considérant sa rapidité & sa largeur, fut saisi d'une espèce d'horreur, & balança s'il ne retourneroit pas dans la prison, d'où il étoit échappé avec tant de risque. Il y avoit trente ans qu'il n'avoit nagé, & il n'avoit plus ni la légèreté, ni la vigueur nécessaire à se soutenir sur l'eau. Mais ces réflexions firent place à d'autres plus hardies & plus courageuses : il pensa que, puisque Dieu l'avoit conservé en tant de dangers, il le conserveroit bien encore en celui-ci, supposé que telle fût sa volonté ; qu'il n'étoit plus tems de reculer après être venu si avant. Là-dessus il embrassa son guide, prend congé de lui, se deshabilla, attache ses hardes sur son dos, & se jette dans le fleuve. Après avoir nagé environ vingt pas, ses frayeurs le reprirent, quand il vint à envifager de plus près la largeur du fleuve, & le chemin qu'il avoit encore à faire, avant que d'arriver au bord. Cette pensée le déconcerta tout-à-fait ; d'ailleurs il étoit hors d'haleine, pour avoir nagé d'abord avec trop d'ardeur : de sorte que le courage & les forces l'abandonnant en même tems, il enfonça dans l'eau : mais après quelques efforts il revint au-dessus, & se ressouvint que, quelque large que fût l'Oder, il n'est communément profond que d'un côté, lequel étant passé, on peut traverser le reste à gué. Cela le fit résoudre à redoubler d'effort, &, au bout de quelques nagées, il se trouva si foible qu'il désespéra de pouvoir continuer. Surquoi il s'avisa de laisser aller ses pieds à fond, pour voir s'il n'auroit peut-être pas déjà passé le côté le plus profond du fleuve, & il trouva précisément qu'il n'avoit de l'eau que jusqu'au cou, ses pieds touchant le fond. Il avança non sans beaucoup de peine & de travail ; mais à mesure qu'il avançoit la hauteur de l'eau diminuoit ; de sorte qu'il se trouva enfin à l'autre bord sain & sauf, quoique fort las : mais le plaisir de se voir libre, lui fit bientôt oublier toutes ses peines. De toutes ses hardes il ne lui restoit que sa chemise, le reste avoit été emporté par l'eau lorsqu'il avoit enfoncé. Il commençoit à peine à faire jour. Les nuits & les matinées sont froides en Allemagne au tout tems, & les eaux n'y sont jamais chaudes. Il trembloit de froid, & mouroit de faim ; cependant il lui falut faire trois milles à pied nu en chemise, avant que d'oser implorer le secours de

qui que ce fût. Enfin il arriva, après plusieurs autres aventures trop longues à raconter, & dans l'état du monde le plus triste, chez un Gentilhomme Silésien, Lieutenant dans les troupes du Roi de Suède, qui commandoit un détachement sur cette Frontière où il avoit des terres. Ce Gentilhomme reçut l'Auditeur-Général avec le plus grand empressement, lui fournit tous les secours dont il avoit besoin, & le fit conduire sûrement à l'armée du Roi, qui fut bien surpris de le revoir, & encore plus d'apprendre tout ce qui lui étoit arrivé.

Gustave-Adolphe avoit envoyé à l'Assemblée de Leipzig des Ministres, parmi lesquels étoit Chemnitz, le même dont nous avons un ouvrage (1), qui répand un grand jour sur l'Histoire de notre Héros.

Ces Ministres étoient chargés de communiquer à l'Assemblée le traité, que le Roi venoit de conclure avec la France: ils devoient tâcher de gagner l'Electeur de Saxe, par toute sorte de complaisances, vu qu'il étoit l'âme de cette Assemblée, & celui qui donnoit le ton à tous les Etats Protestans d'Allemagne; proposer à tous en général de cesser de dissimuler, puisque les succès du Roi, & ses alliances suffisoient pour leur prouver qu'il étoit tems de faire éclater leur ressentiment, & de demander les armes à la main satisfaction pour le passé, & sûreté pour l'avenir: que, si la crainte, ou le respect pour le Chef de l'Empire, leur faisoit envisager ce parti comme trop hardi & téméraire, ils devoient du moins les engager à lever des troupes pour leur propre défense, à accorder au Roi de Suède, qui travailloit à protéger leur liberté, leurs biens & leur Religion, quelques sommes annuelles pour l'aider à remplir cet important objet, ou à lui donner des assignations équivalentes pour le soutien de la cause commune, à lui fournir des vivres, des fourrages, & à lui accorder le libre passage par leurs Etats, une retraite dans leurs forteresses en cas d'accident; Enfin, s'ils ne pouvoient les porter à se déclarer ouvertement, ils avoient ordre de se borner à les porter à s'engager réciproquement les uns envers les autres, par des conventions qui seroient tenues secrètes, jusqu'à ce que la nécessité les obligéât à les remplir.

On a vu quel fut le résultat de l'Assemblée de Leipzig, & les résolutions qui y furent prises; & nous ne rapportons ici ces instructions, que pour montrer jusqu'où Gustave-Adolphe portoit l'attention, pour profiter de tout ce qui pouvoit concourir au succès de ses desseins.

Mais quelque peine que prissent ses Ministres, il ne leur fut pas possible d'engager l'Electeur de Saxe à faire un traité de ligue avec lui. La France, qui desiroit fort l'union de Gustave avec tous les Protestans d'Allemagne en général, mais encore plus avec l'Electeur de Saxe en particulier, lui avoit envoyé **Charnacé** pour tâcher de l'y engager: mais il le trouva inquiet, & irréfolu. Il remarqua (2) que ce Prince craignoit presque autant Gustave que l'Empereur, & ne cherchoit qu'à se faire rechercher de l'un & de l'autre. Surquoi lui ayant témoigné que cette politique pourroit bien le mener à s'attirer deux ennemis au lieu d'un, & à se trouver, comme on dit, entre l'enclume & le marteau, il répondit que l'Empereur seroit toujours charmé de ne l'avoir point con-

(1) *Philippi à Chemnitz, Historia Belli Sueco-Germanici*. Imprimé à Stettin en 1643. & en suite à Stockholm en 1653.

(2) Puffend. l. c. §. 12.

tre lui, sachant bien qu'il pouvoit lui susciter bien des embarras dans l'Empire. Mais que le Roi de Suède, après avoir fait ses affaires, pourroit bien l'abandonner au ressentiment de l'Empereur : que d'ailleurs il avoit devant les yeux l'exemple de son voisin l'Electeur de Brandebourg, dont le Roi de Suède avoit saisi ce qu'il possédoit en Prusse, mis Garnison dans ses places, que peut-être il ne recouvreroit jamais ; qu'enfin Gustave étoit mortel, & que, s'il venoit à y avoir faute de sa personne, nul homme au monde ne pouvoit se flatter de le remplacer, & de conduire à bien les projets hardis qu'il avoit formés.

Charnacé n'eut pas de peine à s'apercevoir, qu'outre les vues dont nous avons parlé, l'Electeur de Saxe n'avoit engagé les Protestans à prendre la résolution d'armer que pour se trouver en état, en joignant ses forces aux leurs, de tenir une certaine balance entre l'Empereur & le Roi de Suède. Ce Monarque s'en aperçut bien lui-même ; mais il comprit en même tems que ce rôle étoit au-dessus du génie de Jean-George, & que, faute de talent, il en seroit la victime. Toutefois Gustave eut lieu de se consoler par les assurances, que lui firent donner plusieurs Princes Protestans de leur disposition à se liguier avec lui, entr'autres le Landgrave de Hesse, & le Duc de Lunebourg. Le Landgrave fut même le premier Prince de l'Empire, qui s'engagea par un traité solennel dans une ligue offensive & défensive avec ce Monarque.

Après la prise de Francfort, Gustave-Adolphe, pensant comme César, qu'il n'y avoit rien de fait, tant qu'il restoit quelque chose à faire, ne laissa presque pas le tems à son armée de se reposer, & marcha vers Landsberg avec une célérité incroyable, & ne voulant pas donner le tems à l'ennemi de se reconnoître, il détacha les Généraux Horn & Jean-Banner, pour investir cette place, tandis qu'il suivoit avec le reste de l'armée, laissant dans Francfort une forte Garnison, & après avoir fait distribuer aux Bourgeois, qui manquoient de tout, une grande quantité de farine & de grains, que les Impériaux avoient laissés dans la place.

Sur ces entrefaites le Comte de Tilly, s'étoit attaché à faire le siège de Magdebourg & prétendoit par cette conquête arrêter le Roi de Suède entre l'Oder & l'Elbe, & l'empêcher de pénétrer plus avant dans le cœur de l'Allemagne ; mais ayant appris que le Roi étoit en mouvement sur Francfort, il se mit à la tête d'une partie de son armée, laissant le reste sous les ordres du Comte de Pappenheim pour continuer le siège de Magdebourg, & marcha pour secourir Francfort. Mais à peine fut-il arrivé à Alt-Brandebourg, qu'il apprit que Francfort avoit été emporté d'affaut. Il s'arrêta-là tout court, délibérant s'il hazarderoit une Bataille, ou s'il retourneroit devant Magdebourg. Il choisit enfin ce dernier parti. Le Comte de Pappenheim ne croyoit pas que ce fût le meilleur, ni qu'on pût continuer le siège de Magdebourg, & faire tête en même tems au Roi de Suède. C'est ce qu'il dit positivement dans une de ses lettres à l'Electeur de Bavière.

„ Je voudrois, lui dit-il, pouvoir dépeindre à Votre Sérénité Electorale
 „ l'Etat de notre armée comme je l'ai devant les yeux. Le Roi de Suède s'est
 „ renforcé de troupes, qui lui sont venues de Stralsund & de Prusse ; il nous

(1) Kewenb. p. 1783.

est supérieur, & actuellement il assiège Francfort. Les Protestans assemblés à Leipzig ont formé la résolution d'armer, & auront dans peu une sorte d'armée sur pied. Les Anglois sont prêts à s'embarquer pour se joindre aux Suédois, & les Etats de Hollande ne resteront pas les bras croisés : enfin tout le pays n'attend que d'être appuyé pour se soulever.

Il est bien à craindre, que le secours pour Francfort n'arrive trop tard. Engager l'armée entre l'Elbe & l'Oder, c'est donner aux Protestans le loisir de faire des levées & de venir au secours de Magdebourg, de couper aux Impériaux la communication avec l'Elbe, & presque avec toute l'Allemagne.

D'un autre côté, laisser prendre Francfort sans rien hasarder pour le délivrer, c'est tomber dans un autre inconvénient non moins fâcheux : c'est livrer à l'ennemi une bonne partie de l'armée Impériale ; c'est ouvrir au Roi de Suède l'entrée de la Silésie & de la Bohême, où le Comte de Tilly ne peut le suivre sans abandonner tout l'Empire, & il ne peut rester dans l'Empire, sans exposer les pays Héréditaires à une perte presque certaine. De sorte qu'à moins de quelque incident heureux, & que l'esprit humain ne sauroit prévoir, les affaires sont dans une plus grande crise que jamais.

J'ai souvent représenté tout cela avec autant de zèle que de respect ; mais je crains à la fin de me rendre importun. Ce n'est pas de la Cour Impériale, qu'il faut attendre du remède à tous ces maux ; il n'en faut espérer que des États Catholiques ligués, & c'est à Votre Sérénité Electorale, comme au pivot de la ligue, que je m'adresse pour obtenir des troupes & de l'argent, & j'ose lui dire, que, plus on différera d'accorder ces secours, plus les affaires deviendront difficiles & dangereuses. Il nous faut, outre les Garnisons nécessaires, deux puissantes armées.

Ensuite Pappenheim ajoute par apostille.

J'apprends dans ce moment, que Francfort vient d'être emporté l'épée à la main ; que tout y a été massacré ; & que le Roi marche vers Landsberg. Dieu veuille assister la Garnison ; car après la perte de Francfort il n'est plus possible de secourir Landsberg. Nous avons perdu à Francfort l'élite des troupes de l'Empereur, & je ne sais s'il sera possible de continuer le siège de Magdebourg, n'ayant pas de forces suffisantes, pour fournir aux attaques & à l'investissement de la Ville, & pour faire face en même tems à l'armée du Roi, qui sans doute, après la prise de Landsberg, ne manquera pas de marcher au secours de Magdebourg. Cependant on pourroit profiter de la paix d'Italie, pour en retirer toutes les troupes, & l'on pourroit bien lever cinq à six mille chevaux d'élite dans les Pays de Liège & de Juliers. Les hommes ne manqueroient pas non plus en Allemagne ; mais il faut les lever avant que les autres commencent. On pourroit aussi tirer bien du monde de la Lorraine.

Le Conseil du Comte de Pappenheim fut suivi en grande partie. L'Empereur envoya des ordres pressans à ses Généraux d'Italie de ramener leur armée en Allemagne, & il chargea le Duc de Lorraine & le Prince de Phalsbourg de lever dix-sept mille hommes, tant Infanterie, que Cavalerie. Mais,

avant que tout cela fût prêt, le Roi de Suède eut tout le tems d'emporter Landsberg, & de venir au secours de Magdebourg, & cette Ville eût été sauvée, si les lenteurs de l'Electeur de Brandebourg n'avoit rendu inutile toute la bonne volonté du Roi de Suède.

Ce Monarque arriva le 13. d'Avril à la vue de Landsberg. Cette Ville est située sur la Warta, rivière qui vient de Pologne & se dégorge dans l'Oder au-dessous de Custrin. Le nom de la Ville vient d'une colline fort haute, où les Impériaux avoient élevé un fort qu'ils avoient nommé le Fort-aux-Vaches. La Garnison étoit forte de trois mille hommes des meilleures troupes de l'Empereur : & Cratz Maréchal-Général des Logis de la Cavalerie, l'un des meilleurs Officiers de son tems, y commandoit.

La nuit du 13. au 14. le Roi à l'aide de quelques paysans de Sternberg, qui connoissoient bien le terrain, marcha par des chemins inconnus, au travers des marais avec force artillerie, & se trouva à la pointe du jour à la demi-portée du canon de la place. Aussitôt les Suédois se retranchèrent & dressèrent leurs batteries avec une diligence incroyable. Le jeune Cratz Colonel, Fils du Commandant, fit une sortie pour empêcher ce travail ; mais il fut mal mené : les Suédois le repoussèrent vigoureusement, & il y laissa la vie ; perte sensible pour le Père, qui non seulement perdoit un Fils, mais un Fils de grande espérance.

L'apparition des Suédois si près de la Ville déconcerta les Impériaux.

Le 15. le Roi fit attaquer le Fort-aux-Vaches, qui fut emporté après une médiocre résistance, & l'on y fit trois cens prisonniers, sans les morts & les blessés.

Cratz, voyant le Roi maître de ce poste, d'où l'on voyoit toute la Ville, & d'où l'on pouvoit la battre à revers, craignit le même sort que ceux de Francfort, & battit la chamade. Il obtint tous les honneurs de la guerre, à condition que lui & toute sa Garnison ne serviroient de quatre mois contre Sa Majesté Suédoise ; & ils en prêtèrent le serment à leur sortie, qui fut le 16. du même Mois à huit heures du matin. La Garnison défila avec vingt-cinq Drapeaux déployés, dix Etendards, & quatre pièces de campagne, tous les bagages, & fut escortée jusqu'au grand Glogau.

Gustave, ayant laissé une Garnison suffisante à Landsberg, & mis quelques troupes dans Grossen, & autres petites places de Silésie, se rendit à Francfort sur l'Oder. Là il rassembla toutes ses forces, pour aller au secours de Magdebourg.

Pendant ce tems-là Tilly, ayant appris à Alt-Brandebourg que le Roi étoit maître de Francfort, retourna sur ses pas, & vint reprendre ses postes autour de Magdebourg.

Le Roi, étant parti de Francfort à la tête de dix Régimens d'Infanterie, & de toute sa Cavalerie, arriva le premier de Mai de Furstenwalde à Kopenick, où il établit son camp, & fut joint encore par quelque Infanterie.

Ce Prince, dont la maxime étoit de ne jamais faire un pas en avant, que ses derrières ne fussent bien assurés, envoya le Comte d'Ortenbourg à Berlin, pour représenter à l'Electeur de Brandebourg, que, le salut de Magdebourg important à tout le Corps Evangélique, il se flattoit que Sa Sérénité Ele-

étorale concourroit volontiers à un but si salutaire, d'autant plus, que cet Archevêché étoit depuis assez long-tems l'appanage des Princes de la Maison de Brandebourg, & que par conséquent cette affaire-là regardoit de plus près que personne: qu'ainsi Sa Majesté requeroit qu'il remit entre ses mains, ses forteresses de Custrin & de Spandau, avec promesse, sur sa parole d'honneur, de les lui rendre dès que Magdebourg seroit délivré.

Outre cela, le Roi demandoit un mois de paye pour ses Soldats, & des provisions pour son armée; moyennant quoi il promettoit de faire observer la plus exacte discipline à son armée, & de défendre le Pays contre les Impériaux, que l'Electeur ne devoit pas être surpris, que Sa Majesté voulût être assurée de ces deux passages: que ce n'étoit pas qu'il se défiât de lui; mais que ces gens pourroient bien ne pas être de si bonne foi, & lui fermer à son retour la porte au nez, ainsi qu'il lui étoit arrivé à Custrin; chose à quoi il ne vouloit point être exposé une seconde fois.

L'Electeur trompé par son favori, qui lui remplissoit l'esprit de soupçons & d'ombrages, refusa le plus honnêtement qu'il put de satisfaire le Roi de Suède. Le 2. de May, le Roi lui envoya le Maréchal Gustave Horn, qui n'obtint pas davantage que le Comte d'Ortenbourg. Enfin, le Monarque prit la résolution d'aller lui-même parler à l'Electeur, & partit de Kœpnick le troisième du même mois avec une escorte de cinq Cornettes de Cavalerie, & mille fantassins bien armés, & quatre pièces de canon.

Dès que l'Electeur fut averti de l'approche du Roi, il alla au devant de lui avec toute sa Cour. L'entrevue se fit dans un bois à peu de distance de Berlin.

Le Roi exposa ses prétentions, & ses vucs; & tâcha de persuader l'Electeur par les raisons les plus fortes. „ J'ai lui, dit-il, forcé les Impériaux „ à quitter la meilleure partie de votre Pays, j'espère de les empêcher d'y „ rentrer. Ce service mérite bien reconnaissance; Vos sujets n'auront pas „ se plaindre de mes troupes; ils ne verront pas renouveler de leur part les „ horreurs, qu'ils ont souffertes de la part de mes ennemis. Si Magdebourg „ tombe, tout est perdu; les Impériaux reviendront avec plus d'insolence que „ jamais. Ils reprendront le courage que leurs défaites leur ont fait perdre. „ Tilly se livrera à toute la fureur de son zèle; & les Soldats de la ligue en „ feront les exécuteurs ”.

L'Electeur, après quelques réponses qui ne signifioient rien, demanda à délibérer avec ses Ministres; ce qu'il fit sur le champ, & en attendant le Roi s'entretint avec la Douairière Palatine, Mère de l'infortuné Roi de Bohême, & de l'Electrice de Brandebourg.

Après ce Conseil, l'Electeur rejoignit le Roi, & il ne fut pas possible de rien conclure. Il régnoit alors parmi les principaux Princes Protestans d'Allemagne, je ne sais quel génie malfaisant, qui les empêchoit de voir leurs véritables intérêts, & les chaînes qu'on leur forgeoit. Ils trembloient au seul nom de l'Empereur, & balancoient à s'unir avec un Roi victorieux, qui leur tendoit une main secourable, & n'épargnoit, ni son repos, ni son sang, pour les tirer du labyrinthe où ils se trouvoient.

Le Roi, voyant que l'Electeur ne pouvoit se déterminer de lui-même à

rien d'utile, voulut s'en retourner à son camp ; mais les Dames le pressèrent tant de venir à Berlin, qu'il y consentit, & y vint avec son escorte qui fut logée au Werder, à la réserve de deux cens hommes, qui montèrent la garde dans l'avant Cour du Château.

Le Mercredi quatrième de Mai, on renonça la négociation, & pendant ce tems-là, l'armée Suédoise avoit levé son camp, & s'étoit mise en marche de Kœpnick vers Berlin.

Il y eut grand festin à la Cour, à l'occasion de l'arrivée du Roi de Suède. L'Electeur parut rêveur, & de mauvaise humeur pendant tout le repas. Quelqu'un l'ayant fait remarquer au Roi; *Je n'en suis pas surpris, repliqua-t-il, car il n'est pas douteux, que ce que je prétens ne soit d'une grande conséquence, & ne mérite qu'on y réfléchisse bien; mais ce n'est pas pour moi que je le prétens, c'est pour les intérêts de l'Electeur, pour le bien & l'avantage de son Pays & de ses sujets, & si je l'ose dire pour celui de toute l'Europe.* Ensuite se tournant vers le Duc Jean-Albrecht de Mecklenbourg. *Je vais à Magdebourg, lui dit-il, pour en faire lever le siège, non que j'y sois intéressé; mais pour l'intérêt des Protestans. Si personne ne veut me seconder, je m'en retourne sur le champ. Je me lave les mains de tout ce qui pourra en arriver. J'offrirai un accommodement à l'Empereur, & je me retirerai à Stockholm. Je sais que l'Empereur sera bien aise de s'accommoder avec moi, comme je voudrai. Mais pour les Protestans, ils en répondront devant Dieu, de n'avoir rien voulu faire en faveur de l'Evangile. Magdebourg perdu, & moi retiré en Suède, vous n'avez qu'à voir comment vous vous tirerez d'affaire.*

Le Roi affecta de parler assez haut, pour que tout le monde l'entendît, & soit que ses paroles eussent fait impression sur l'Electeur, soit qu'enfin ce Prince & son favori trouvaient trop de danger à refuser un Roi, qui avoit la force en main, & étoit à portée de se faire donner de force, ce qu'on refusoit de lui accorder de bonne grace, l'Electeur consentit dès le lendemain, que le Roi de Suède prît possession de Spandau, & retint cette place, jusqu'à la délivrance de Magdebourg.

Gustave (1) apprenant cette résolution en témoigna beaucoup de joie, & dit en riant à l'Electrice, & aux autres Dames. *Vous avez très bien fait de persuader à Monsieur l'Electeur de m'accorder enfin ma demande; s'il me l'eût refusée, j'étois résolu de l'envoyer lui, & toutes vous autres Mesdames, sans en excepter ma Sœur l'Electrice, dans le coin le plus froid de la Suède, où vous auriez eu tout le tems de vous ennuyer.*

Le cinquième de Mai, toute l'armée Suédoise se mit en marche vers Spandau, & se vint camper en delà de la Sprée, vis-à-vis de cette place.

Le Roi fit publier & afficher une Ordonnance, telle qu'il en avoit déjà fait publier en Poméranie, pour la sûreté & la tranquillité des Habitans, & pour leur faire voir la différence, qu'il y avoit pour eux, entre avoir des Suédois, & avoir des Impériaux.

Voici le précis de cette Ordonnance, qui devoit servir de modèle à tous ceux que la Providence a élevés au commandement des armées, & qui peuvent, s'ils veulent, adoucir ce fléau, dont Dieu se sert souvent pour châtier les peuples.

(1) Mss. de M. Ark.

- „ Tout Soldat, ou autre quelconque servant dans nos troupes, convaincus
 „ d'avoir commis quelque désordre (1) dans les Eglises, Hôpitaux & Eco-
 „ les, sera puni de mort, soit qu'il ait commis ce désordre lui-même, soit
 „ qu'il en ait été l'instigateur.
 „ Nul particulier n'exigera, ni logement, ni contribution, sous quelque
 „ nom & prétexte que ce soit, à peine de la vie.
 „ Les logemens seront dévolus au Magistrat, qui les arrangera suivant son
 „ bon plaisir, sans qu'aucun Officier puisse s'y immiscer, & il ne sera exigé
 „ de la part du Soldat & des Officiers, que, ce qui est porté dans les Ordon-
 „ nances des chambres & des logemens.
 „ Suivant ces Ordonnances, les Habitans des Villes & ceux de la Campa-
 „ gne, ne seront tenus à fournir aux Officiers & Soldats que le couvert, le
 „ lit, le bois, la lumière, le sel & le vinaigre : bien entendu, que les Bas-
 „ Officiers, Sergens & Caporaux, seront obligés de se contenter du feu, &
 „ de la chandelle de leurs hôtes pour leur usage.
 „ Les Domestiques des Hauts-Officiers seront nourris, & entretenus par
 „ leurs Maîtres, & non par ceux chez qui ils seront logés.
 „ Aucun Officier, de quelque rang qu'il soit, ne pourra exiger de gratifica-
 „ tion des Habitans, pour la manutention de la bonne discipline, ni donner
 „ des Sauves-gardes sans en être requis expressément, & en ce cas, il ne
 „ pourra recevoir que ce qui est réglé par les Ordonnances, & la Sauve-garde
 „ se contentera du traitement porté par les mêmes Ordonnances : ce qui en-
 „ core ne doit s'entendre que de l'Officier & du Soldat présens, & non des
 „ absens, lesquels n'auront rien à prétendre.
 „ Il ne sera rien fourni au Soldat, que dans la maison où il sera logé :
 „ s'il exige quelque chose d'ailleurs, il sera tenu à le restituer.
 „ Les Habitans du plat pays ne pourront être forcés à fournir chevaux, ni
 „ voitures à aucun Officier, Soldat, ou Vivandier; mais on les fournira de
 „ gré à gré, & en payant comptant, à moins que ce ne fût sur un ordre
 „ exprès de Sa Majesté, ou de quelqu'un de ses Généraux.
 „ Il ne sera permis à aucun Soldat de s'absenter du lieu, où il sera en
 „ quartier, ou en garnison, sans un ordre exprès, & par écrit de son Com-
 „ mandant; & tout Soldat, Cavalier, ou Dragon, qui sera trouvé dans les
 „ Villes ouvertes, ou à la Campagne, loin du corps ou de la compagnie,
 „ où il appartient, sera saisi par les patrouilles, ou même par les Habitans,
 „ & conduit par eux à la plus proche Garnison, pour y être puni suivant
 „ la gravité du cas.
 „ Ceux qui, pourvus de passeports & d'ordre, commettront le moindre dé-
 „ sordre, ou la moindre violence, soit en s'appropriant des effets apparte-
 „ nant aux Habitans, soit en exigeant d'eux des vivres ou de l'argent, se-
 „ ront arrêtés de la même manière, & punis suivant l'exigence du cas.
 „ Les Couriers, ou Messagers, ne pourront avoir de voiture que moyen-
 „ nant un ordre par écrit, & d'une poste à l'autre. Ceux qui les obligeront
 „ à aller plus loin, seront tenus à payer le dommage qu'il peut en arriver,
 „ &

(1) Kevenh. p. 1757. *Ep. juiv.*

„ & la même chose sera observée pour les Voitures , qui seront fournies
 „ aux troupes lorsqu'elles seront en marche.

„ Les Châteaux du Prince & de la Noblesse seront exemts de tout loge-
 „ ment , à moins que la raison de guerre ne forçât à les occuper. Défен-
 „ dons pareillement , à peine de punition corporelle , à tous Officiers & Sol-
 „ dats , d'attenter en façon quelconque à la personne des Commissaires du
 „ Prince , aux Baillifs , Nobles , Magistrats , Bourgeois & Payfans.

„ On ne retardera en aucune façon les Voyageurs , qui entreront & forti-
 „ ront des Villes & autres lieux , où leurs affaires les appelleront : on ne leur
 „ fera payer aucun passage , ou autre impôt , sous quelque nom que ce soit.
 „ Les Officiers protégeront les cultivateurs des terres , Payfans , Laboureurs ,
 „ Fermiers & autres , & ne permettront en aucune manière qu'ils soient inter-
 „ rompus , ou molestés dans leurs occupations.

„ Nul Officier de quelque état ou condition qu'il soit , nul Bas-Officier , ou
 „ Soldat , ne pourra imposer aucun impôt d'entrée dans les Villes , ni exi-
 „ ger quoique ce soit pour l'entrée & la sortie des portes , ni s'immiscer dans
 „ la perception des péages & autres droits déjà établis par l'autorité publique.

„ S'il arrive quelque chose , qui soit contraire à la présente Ordonnance en
 „ général , ou à quelqu'un des articles énoncés , chaque Officier sera tenu d'en
 „ prendre connoissance , & d'en faire la punition convenable. Sa Majesté vou-
 „ lant , que chaque Officier qui y manquera en réponde en son propre &
 „ privé nom ”.

Le Roi , étant arrivé avec son armée près de Spandau , nomma le Colonel
 Axel-Lille pour y commander en son nom la Garnison Suédoise , laquelle
 ainsi que le Commandant prêta Serment à l'Electeur de Brandebourg.

Le 6. de Mai , l'armée s'avança à Potzdam , qui n'est qu'à deux milles de
 Spandau sur la route vers l'Elbe. Ce mouvement obligea les Impériaux répandus
 à Brandebourg , Ratenau & autres lieux , de se retirer dans le Pays de
 Magdebourg : un Colonel Gratz (1) , qui étoit à Zerbst avec un gros Corps
 de Cavalerie se retira dans le Fort de Dessau , non dans la volonté d'y atten-
 dre les Suédois , mais de ruiner ce Fort & le pont , pour la défense duquel il
 avoit été construit. Il prit même toutes les mesures pour cela ; & , quelques
 partis Suédois s'étant fait voir de loin , il fit tout sauter le fort & le pont ; mais
 il parut que le dessein du Roi n'étoit pas de prendre cette route.

Gustave-Adolphe n'avoit que deux chemins pour marcher vers Magde-
 bourg , l'un à l'Occident par Brandebourg & *Mackeren* , l'autre au Midi en
 tirant droit à l'Elbe , par Treuen-Briezen sur Wittemberg ou sur Dessau , où
 l'on passe ce fleuve sur des ponts très commodes & solides. Ce Monarque
 n'avoit garde de prendre sa route au couchant , outre la difficulté des vivres
 & fourages dans un Pays que les Impériaux avoient mangé & ruiné , il lui
 auroit fallu passer le fleuve en présence de l'armée ennemie , ou beaucoup plus
 bas , ce qui l'éloignoit de son but ; d'ailleurs il n'avoit rien de prêt pour jet-
 ter un pont , chose alors beaucoup plus difficile , qu'elle ne l'a été depuis l'in-
 vention des pontons. Il étoit donc tout simple , qu'il marchât droit à l'Elbe ,

(1) Ou *Kratz* , suivant la prononciation Allemande : aussi le même nom se trouve sou- vent écrit , tantôt de l'une , tantôt de l'autre manière.

pour s'assurer du cours du fleuve, & recevoir de Saxe par eau tous les vivres & les munitions, dont il avoit besoin. La question étoit d'engager l'Electeur de Saxe à lui confier la garde de Wittemberg, comme l'Electeur de Brandebourg lui avoit confié celle de Spandau, jusqu'après le secours de Magdebourg. Il écrivit donc à l'Electeur de Saxe, lui représentant le besoin qu'il avoit du pont de Wittemberg, pour aller au secours de Magdebourg, dont la conservation importoit tant à la Saxe, & le priant de lui confier la Ville & le pont, jusqu'à ce qu'il eût rempli cet important objet; ou, s'il se désoit de sa bonne foi, il se contenteroit du passage, pourvu que l'Electeur (1) lui fournît des vivres & des munitions, qu'il pourroit faire embarquer sur l'Elbe; que le meilleur seroit que l'Electeur joignît ses troupes à celles de Suède, pour mieux assurer le succès d'une expédition de cette conséquence; & qu'il partagerait ainsi la gloire d'avoir sauvé une Ville, dont la perte ou le salut devoit influer sur le bonheur ou le malheur de toute l'Europe, & en particulier du Corps Evangélique.

Toutes ces raisons ne touchèrent point Jean-George. Fidèle à son système de tenir la balance entre l'Empereur, & le Roi de Suède, il déclara qu'il n'avoit pas dessein d'attirer la guerre dans son Pays, ni de se soustraire à ses devoirs envers le Chef suprême de l'Empire.

A cette réponse, Gustave eut de la peine à retenir son indignation, & ne put s'empêcher de dire; (2) *puisque ces gens-ci veulent périr, qu'ils périssent. Pour moi, je vais me cantonner dans la Poméranie, & attendre-là que tous ces politiques soient bien près du précipice, & forcés à m'appeler à leur secours. Mais quoi; voir brûler la maison de son voisin, sans vouloir aider à éteindre le feu? Cela ne se comprend point. Cette malheureuse Ville périra donc, & peut-être avec elle ce peu qui reste encore de la liberté Germanique.*

Tandis que le Roi de Suède pressoit ainsi l'Electeur de Saxe, celui-ci étoit sollicité par l'Empereur à interposer ses bons offices, pour une paix générale dans l'Empire; offrant Sa Majesté Impériale de se prêter à toutes les voies d'accommodement, compatibles avec ses Droits & sa Dignité; mais tout cela n'étoit que pour amuser ce Prince, jusqu'à ce que Tilly eût frappé les grands coups, qu'on attendoit à Vienne & à Munich, & pour obliger l'Electeur à desarmer. Nous verrons ailleurs la réponse qu'il fit aux offres de ce Monarque.

Au milieu de cette négociation, la nouvelle arriva que Magdebourg avoit été emporté d'assaut. Et comme ce siège & ce sac de Magdebourg, font la scène la plus terrible de cette longue & sanglante tragédie, nous entrerons dans quelque détail sur un événement, dont toute l'Europe parle encore avec horreur, & dont l'Allemagne se ressouvient avec autant de vivacité, que s'il étoit arrivé tout récemment, tant les cruautés, qui y furent exercées, ont laissé de profondes traces dans les esprits.

Après l'heureuse expédition du Comte de Pappenheim contre le Prince François-Charles de Lawembourg, le Général Impérial, ayant laissé Garnison

(1) Chemnitz L. II. p. 107. L. III. p. 141. Ricci de Bell. Germ. p. 218. Merc. Franc. ad. Loccen. p. 575. 581. Kevenb. p. 1787. Mem. h. an. p. 509.
de Brandeb. p. 71. 72. Puffend. §. 15. Le P. (2) Mém. d'Ark.
Beng. p. 167. Theat. Eur. ad. h. a. p. 353. 368.

dans Ratzenbourg , passa l'Elbe avec son corps d'armée , & marcha sur Magdebourg ; aussitôt les troupes de l'Administrateur , abandonnèrent les divers postes qu'elles occupoient à quelques milles à la ronde ; & la Ville se trouva bientôt enfermée & bloquée. Il ne leur restoit au dehors que le poste de Neu-Ahlenleben , que Falckenberg avoit enlevé de vive force aux Impériaux , & où il avoit laissé 600. fantassins & deux cens chevaux , sous le commandement de Schneidewin , l'un des meilleurs Officiers de la Ville. Ce poste étoit extrêmement important pour les Magdebourgeois , parce qu'il leur assuroit la communication avec le *Saal-Creis* , & le Pays de Mansfeld , & c'est pourquoi aussi les Impériaux firent un effort pour le reprendre , & y vinrent en force , avec huit pièces de canon. Ceux du dedans n'ayant point d'artillerie , résistèrent quelque tems à coups de mousquets ; mais voyant qu'ils alloient être emportés d'assaut , ils demandèrent à capituler ; ce qu'ils eurent bien de la peine à obtenir , les Impériaux ne voulant point leur faire de quartier ; à la fin pourtant ils leur accordèrent la vie , moyennant trois conditions fort dures.

1°. „ Qu'ils juroient de ne jamais servir de leur vie contre Sa Majesté Impériale.

2°. „ Qu'ils livreroient leurs armes & leurs chevaux , & toutes leurs munitions & bagages.

3°. „ Qu'il seroit accordé aux Officiers , qui auroient des affaires pressantes à Magdebourg , des passeports pour y pouvoir rester trois jours , au bout desquels ceux qui ne seroient pas de retour seroient déclarés parjures , pris par tout où l'on pourroit , & pendus sans aucune forme , ni figure de procès.

Les choses étoient en cet état , lorsque le Comte de Tilly arriva devant Magdebourg sur la fin de 1630.

Le 29. de Décembre de la même année , il écrivit une Lettre fort fière à l'Administrateur , & la lui envoya par un trompette.

„ Nous vous avisons , lui disoit-il , que nous sommes chargés de l'exécution des Ordres de Sa Majesté Impériale ; qui nous a remis le suprême Commandement de ses armées , qu'outre cela nous avons aussi été élevés à la dignité de Lieutenant - Général de toutes les forces de la Ligue Catholique ; & nous Vous exhortons amiablement à Vous désister de votre entreprise , à obéir aux Décrets du Chef de l'Empire , & à ne remettre au plutôt la Ville & tout le Duché de Magdebourg : faute dequoi nous nous verrons forcé d'employer les moyens que nous avons en main , pour Vous faire rentrer , Vous & la Ville , dans le devoir dont Vous êtes écartés , & de Vous traiter comme réfractaires aux Loix & Constitutions Germaniques , & comme rebelles à l'Empire & à son Auguste Chef .

La réponse de l'Administrateur ne fut guère moins fière . „ Nous Vous félicitons , lui disoit-il , de Votre élévation au suprême Commandement , & nous Vous en souhaitons un encore plus brillant , s'il est possible d'en trouver , que celui des armées de Sa Majesté Impériale , & de la Ligue Catholique. Nous voulons bien , en considération du nom de l'Empereur avoir pour Vous les égards dûs à Votre charge. Mais Vous nous permettez de Vous dire , en qualité de Membre du Corps Germanique , & de Prince de

„ l'Empire, que nous n'avons rien fait, & ne faisons rien actuellement, qui
 „ ne soit conforme aux Loix & Constitutions Impériales, dont Vous nous
 „ parlez; aulieu que Votre expédition, exécution & procédé militaire dans
 „ les Cercles de Saxe, est directement opposé aux Loix fondamentales de
 „ l'Empire, & en particulier à la Capitulation si solennellement jurée. C'est
 „ pourquoi nous ne pouvons penser autrement, si non que Vous abusez du nom
 „ sacré de l'Empereur & de l'Empire, & du pouvoir qui Vous a été confié :
 „ que Vous exposez la Patrie aux plus grands désastres, & attirerez sur Vo-
 „ tre parti la vengeance céleste. Vos menaces, & Vos exhortations, ne nous
 „ obligeront jamais à rien faire contre notre honneur, & au préjudice des
 „ Droits du Corps Evangélique. Nous pouvons protester devant Dieu, que
 „ nous sommes innocens envers l'Empereur, l'Empire, & la Nation Alleman-
 „ de : que nous ne méritons point le nom odieux de Chef & Fauteur de *sa-*
 „ *tion*, comme il vous plaît d'appeller la chétive résistance de ceux de Mag-
 „ debourg, à l'attaque la plus injuste: comme notre conduite, depuis les
 „ troubles de Bohême, en fait foi: En qualité de Directeur du Cercle de Basse-
 „ Saxe, nous avons donné en 1625. des preuves de notre attachement aux
 „ Loix, & à la personne sacrée de Sa Majesté Impériale; & les preuves s'en
 „ trouvent dans la Chancellerie de sa dite Majesté Impériale. Ce n'est pas
 „ nous, qui, contre tous les traités, contre la foi publique, avons rempli
 „ l'Allemagne d'armes & de Soldats, qui avons ravagé les Etats Protestans,
 „ violé les Résidences des Princes, mis toute la Poméranie, & autres Provin-
 „ ces de l'Empire à feu & à sang, & commis tant de cruautés & de barbar-
 „ ries, qui crient vengeance au Ciel, & dont les Auteurs ont déjà commen-
 „ cé à recevoir leur salaire des mains de ceux que Dieu a suscités, pour la
 „ défense de tant de Peuples infortunés, & de souverains opprimés.

„ On nous poursuit à main armée, Nous & nos Diocésains, sans nous
 „ avoir cités, sans intenter action contre nous, sans nous accuser, sans nous
 „ entendre, tout comme s'il n'y avoit plus, ni Empereur, ni Empire, ni forme
 „ de Gouvernement, ni Justice, ni Tribunal, ni Loix, ou comme si les
 „ Princes, & les sujets Protestans, n'osoient plus prétendre à la protection
 „ publique, & qu'ils fussent retranchés de la société.

„ Sa Majesté Impériale n'ayant point eu d'égard aux supplications, & très
 „ humbles remontrances, que nous lui avons adressées en 1626. il ne nous
 „ reste plus d'autre esperance qu'en la Protection Divine, & aux secours de
 „ nos Alliés & Amis le Roi de Suède, & autres Etats unis pour leur salut
 „ commun. Nous sommes donc bien résolus, de ne jamais abandonner les su-
 „ jets de notre Archevêché, & de courir la même fortune avec eux, con-
 „ formément à nos devoirs, & à nos engagements les plus sacrés.

„ Au reste, nous craignons Dieu, & nous honorons l'Empereur; mais nous
 „ sommes inviolablement attachés aux Loix & Constitutions de l'Empire, aux
 „ Capitulations, aux recès de la *Paix Profane*, & de la *Paix Religieuse*, aux
 „ Ordonnances des Cercles, au bien & au salut du Corps Germanique, &
 „ nous les défendrons à la garde de Dieu, jusqu'à la dernière goutte de notre
 „ sang, avec le secours dudit Roi notre Allié, & de ses Confédérés, contre

„ les perturbateurs du repos public, les tyrans des consciences ; nous les pour-
 „ suivrons de toutes nos forces, comme murtiers, brigands, incendiaires,
 „ destructeurs de Villes, & ravageurs de Provinces. Que si nous succombons
 „ dans un si généreux dessein, nous aurons du moins la consolation d'avoir
 „ tout fait, pour sauver un peuple déjà ruiné, & dont la Providence nous a
 „ confié le salut & la défense; d'avoir agi en Prince Chrétien & Allemand,
 „ qui préfère ses devoirs à tout autre intérêt, qui donne sa Vie pour ses su-
 „ jets, & qui respecte plus les Loix & les Constitutions de sa Patrie, que les
 „ hommes en place : qui, s'appuyant de son innocence, se sacrifie pour Dieu &
 „ pour sa Patrie : ce qui ne peut manquer de nous procurer ce que nous ambi-
 „ tionnons le plus, la réputation & le nom d'un Prince vraiment Allemand,
 „ plein d'honneur & d'amour pour sa Patrie.

Tilly fut étonné de la fermeté de ce Prince ; mais, voyant qu'il n'y avoit pas moyen de l'intimider par les menaces, il ne songea plus qu'à lui faire sentir tout le poids de ses armes.

Tandis qu'il dispoisoit tout pour une si grande entreprise, le Colonel Chiefa que l'Empereur avoit fait Chevalier, le même dont l'Histoire fait mention comme ayant fort contribué à la prise de Mantoue, & aux cruautés que les Impériaux y commirent, fut rencontré fortuitement par un parti de Magdebourgeois, qui le hachèrent par morceaux, & prirent tous les papiers qu'il avoit sur lui, & dont quelques-uns furent publiés par les Suédois.

Les Généraux, qui commandoient dans Magdebourg, sentant de quelle conséquence il étoit pour la Ville de se rouvrir la communication avec la Saxe, qu'ils avoient perdue en perdant le poste de Neu-Ahlensteden, firent au commencement de Mars une grande sortie, & vinrent prendre poste à Schœnbeck, sur le bord de l'Elbe à deux milles de la Ville : là, ils élevèrent à la hâte un Fort de fascine & de terre, & y laissèrent une Garnison. Par le succès de cette entreprise, ils firent entrer dans la Ville beaucoup de grain, & de bois qu'ils firent couper à Gommern, & dont ils avoient grand besoin. Mais Tilly qui comprenoit de quelle conséquence il étoit d'ôter entièrement l'Elbe aux assiégés, & de les resserrer de nouveau dans leurs murailles, fit attaquer ce Fort par six cens fantassins soutenus de quelque Cavalerie. Comme il s'imaginait que les Magdebourgeois travailloient encore à se retrancher, il crut qu'on les surprendroit, & qu'on en auroit bon marché : mais les Impériaux trouvèrent le Fort de Schœnbeck achevé, & quatre pièces de canon dedans. Ils ne laissèrent pas d'y donner l'assaut, mais ils furent repoussés, & il arriva même un secours de la Ville, qui les attaqua & les mit en fuite. Les Magdebourgeois ne perdirent pas dix hommes dans cette affaire ; mais ils regretèrent beaucoup un Capitaine *Vulterius*, qui étoit un de leurs meilleurs Officiers.

Les Magdebourgeois restèrent encore trois ou quatre semaines maîtres de ce poste, firent des courses à Barby, & jusqu'à Aschersleben. Les marches que Tilly fut obligé de faire pour s'opposer aux progrès du Roi de Suède, la jalousie qui regnoit entre les Comtes de Pappenheim & de Mansfeld, retardèrent les opérations du siège & donnèrent du relâche à ceux de la Ville. Enfin le 30. de Mars le Comte de Tilly se rapprocha de la place venant par Pechau, &

se posta avec toute l'armée de la Ligue, entre les Forts de Presther & de la Croix de Horst dans le bois qui est entre deux, & par-là les Garnisons de ces Forts se trouvèrent coupées de la Ville. Aussitôt le Généralissime fit dresser des batteries de gros canon sur l'un & l'autre bord de l'Elbe, pour ruiner le dernier de ces deux Forts. Le Capitaine Bœste, qui y commandoit, ne se voyant pas en état de résister à une telle force dans des retranchemens, qui n'étoient que de sable & de fascines, offrit d'abord de se rendre prisonnier de guerre; ce qui fut accordé. Un seul Lieutenant, qui commandoit dans une maison isolée une garde de 24. hommes, voulut se défendre, & s'en acquitta si bien qu'il tua plus de cent hommes aux Impériaux; mais, ayant été blessé d'un coup de feu qui lui perçoit le bras, il demanda quartier; ce que Tilly lui accorda en témoignage d'estime pour sa bravoure, & le renvoya même dans Magdebourg; mais il ne voulut point accorder la même grace à ses Soldats & les fit tous massacrer.

Ceux qui étoient dans le Fort de Presther, voyant qu'ils alloient avoir le même sort, l'abandonnèrent d'eux-mêmes, & se retirèrent dans le Fort du Péage, qui étoit le meilleur de tous les ouvrages extérieurs de la Ville. Tout près de-là étoit une tour nommée de *Cracau*, où il n'y avoit que quinze hommes, qui, après s'être défendus en braves, furent passés au fil de l'épée.

De l'autre côté de l'Elbe le Comte de Mansfeld emporta la redoute de Buckow & s'y logea, après avoir fait main basse sur soixante & dix Soldats de l'Administrateur qui la défendoient.

Tilly ne jugea pas à propos d'attaquer le Fort du Péage, prévoyant qu'il y perdrait trop de monde, & que d'ailleurs les Magdebourgeois seroient contraints de l'abandonner, dès qu'on seroit maître des autres défenses extérieures. Il s'attacha donc à ruiner la redoute de la *Corne-rouge*, qui étoit de l'autre côté de l'Elbe, & ayant fait dresser une batterie de cinq pièces de gros canon, il la battit si rudement tout au travers du fleuve, que la Garnison fut forcée à l'abandonner, après en avoir retiré l'artillerie.

Tilly passa alors le fleuve dans quelques barques, avec deux Compagnies d'Infanterie, qu'il posta dans la redoute abandonnée. Ensuite il fit avancer plusieurs Régimens, tant Infanterie que Cavalerie, & ouvrir une tranchée entre la traversée, & les ouvrages que les assiégés avoient faits près des briqueries. Un rameau de la tranchée fut poussé vers le pont, qui faisoit la communication du Fort du Péage avec la Ville.

Falckenberg pénétrant les vues du Comte de Tilly, qui étoient de couper la retraite à la Garnison de ce Fort, en retira promptement cette Garnison, & fit ruiner le pont.

Le lendemain & les deux jours suivans, il tomba une si grande abondance de pluie que les tranchées en furent inondées, & les travaux considérablement retardés.

Enfin le Comte de Tilly, ayant fait passer du monde dans des barreaux, prit possession du Port du Péage, & acheva de faire brûler le pont, que les assiégés avoient eux-mêmes rompu.

Après la perte de ce Fort il ne resta presque plus d'ouvrages extérieurs

aux assiégés, qui en avoient construits plus de vingt, tant Forts-Royaux que redoutes, avec beaucoup de travail & de dépense.

A peine purent-ils conserver la traverse ou coupure, qu'ils avoient faite dans le *Marjch*; c'est-à-dire, le terrain bas & marécageux hors de la Ville, qui est située sur un terrain élevé au-dessus du lit de l'Elbe.

Les Impériaux réparèrent avec beaucoup de diligence le dommage, que les assiégés avoient fait au Fort du Péage en l'abandonnant; & les tranchées furent poussées avec beaucoup de vigueur.

Les assiégés abandonnèrent les Fauxbourg de Sudenbourg, & de la Ville-Neuve, qui étoient d'une défense trop étendue, & se bornèrent à défendre la vieille Ville. Leurs Soldats étoient diminués, & ils vouloient les ménager.

Quelques-uns ont blâmé la résolution qui fut prise par les Chefs d'abandonner ces deux Fauxbourgs, disant que par cette démarche, ils avoient facilité aux ennemis l'approche du Corps de la Place, & les moyens de se mettre à couvert de l'artillerie des remparts. Ils prétendent qu'on auroit dû défendre ces Fauxbourgs jusqu'à la dernière extrémité, pour éviter ces inconveniens, & donner plus de tems au Roi de Suède de venir au secours de la Ville.

Nous ne déciderons pas si ce reproche est bien fondé. Mais, cet abandon s'étant fait ensuite d'un Conseil de guerre entre les principaux Officiers de la Ville, auquel présidoit Falckenberg, en présence de l'Administrateur & du Magistrat, il est à croire qu'on eut de fortes raisons d'en user ainsi. Quoiqu'il en soit le 11. d'Avril les Impériaux occupèrent les Fauxbourgs, & la redoute du moulin près du Sudenbourg; ils mirent le feu à la redoute & au Fauxbourg. Ensuite, Tilly ayant fait jeter un pont de bateaux près de Schenbek, Pappenheim y passa l'Elbe avec cinq Régimens d'Infanterie, & vint se poster sur le *Rotenfelde*, d'où il prit poste dans la Ville-Neuve qui n'étoit qu'à demi brûlée. Les assiégés firent une petite sortie de la vieille Ville dans la Ville-Neuve, tuèrent environ cent hommes aux Impériaux, prirent l'Aide-de-Camp du Général de Pappenheim & quelques autres Officiers de marque qu'ils emmenèrent prisonniers.

Pappenheim commença dès le 14. d'Avril à ouvrir attaque de son côté contre le Corps de la place, par quatre endroits différens. Ce fut alors que ceux de Magdebourg virent clairement, que le Comte de Tilly alloit faire un siège régulier, ce qu'ils n'avoient pu se persuader jusques-là qu'il osât faire, dans la crainte de trop partager ses forces, en supposant ce que les Magdebourgeois regardoient comme insaisissable, que le Roi de Suède viendrait à leur secours. Mais quand ils virent tant d'attaques autour de la Ville, & l'artillerie braquée contre leurs remparts, ils commencèrent à s'allarmer; & ils en avoient bien sujet, puisqu'ils commençoient à manquer des choses les plus nécessaires. La poudre qui leur restoit étoit en si petite quantité qu'il falut songer à la ménager; & quoiqu'il y eût assez de moulins dans la Ville & du salpêtre pour en fabriquer, ils manquoient d'ouvriers. La Garnison étoit aussi considérablement affoiblie par la perte de plusieurs postes, dont les Garnisons avoient été ou massacrées, ou prises, & il ne restoit guère plus de deux mille hommes de pied, & de deux cents cinquante chevaux en état de fai-

re le service, nombre bien petit pour la garde d'une aussi grande Ville que Magdebourg, & qui de plus étoit très irrégulièrement fortifiée. Pour suppléer à un si petit nombre de Soldats, on avoit fait prendre les armes aux Bourgeois; mais, outre que c'est toujours une bien faible ressource, & que d'ordinaire ce sont de bien mauvais Soldats que des Bourgeois, il y avoit parmi eux des sujets de mécontentement, qui refroidissoient beaucoup leur zèle: les pauvres se plaignoient qu'on les excédoit de fatigue, & qu'on épargnoit les riches: que ceux-ci, quand ils devoient monter la garde, se contentoient d'envoyer un Domestique à leur place, qu'ils mangeroient & buvoient bien, & demeuroient tranquillement chez eux, tandis que les pauvres étoient mal nourris, employés aux plus rudes travaux, & continuellement exposés à la mort & aux blessures. Ces murmures se faisoient tout haut, & personne n'avoit assez d'autorité pour les réprimer. De-là on passa aux sentimens & aux actions, qui sont une suite du mécontentement, du dépit & de l'envie. Le Peuple ne se soucia plus tant du fort de la Ville, il ne voulut courir aucun risque que le riche ne partageât avec lui, & prétendit que ceux-ci, ayant plus à perdre que lui, étoient aussi plus intéressés à défendre la Ville. De-là naquit le dégoût, qui fut bientôt suivi de la négligence, & du relâchement dans le service, & qui entraîna, & précipita la perte de la place & de ses défenseurs. Il y avoit un petit nombre de gens sensés, qui, considérant que la Ville couroit les plus grands risques à moins d'une prompte délivrance, que son salut dépendoit d'un secours fort proche à la vérité, mais qui pouvoit être retardé par mille obstacles imprévus, & qu'en attendant elle pouvoit en quelques heures de temps être emportée d'assaut, auroient souhaité qu'on eût traité d'accommodement, & qu'on cédât au tems & à la nécessité; d'autres, en plus petit nombre encore, étoient partisans de l'Empereur, & auroient voulu qu'on obéît de bonne grace aux Décrets de ce Monarque. Ces noms de Chef du Corps Germanique, de Juge suprême de l'Empire, de Seigneur Suzerain de tous les Fiefs immédiats, soutenus alors d'une grande Puissance, de la foiblesse, & de la confusion des principaux Etats, faisoient encore une vive impression sur les esprits, les remplissoient de crainte & de respect: car dans ce tems-là ce qu'on appelle *supériorité territoriale* dans le Droit Public d'Allemagne, laquelle approche si fort de la Souveraineté, n'étoit qu'une autorité précaire, incertaine, plus fondée sur le long usage, que sur des Loix bien claires & bien précises; mais ce qui la rendoit encore plus douteuse, étoit, comme je l'ai déjà insinué, la Puissance d'un côté, & la foiblesse de l'autre: alors la Dignité Impériale n'étoit pas un vain nom, dont on se moquât impunément. L'exemple récent de l'Électeur Palatin & de tant d'autres Princes, rendoit très redoutable la colère du Chef de l'Empire, & très respectables les Décrets émanés de son Trône.

Mais l'attachement à la Religion, l'amour de la liberté, l'espérance d'un prochain secours fortifiée par les discours des Chefs, l'horreur des Impériaux, dont les Prédicateurs faisoient des portraits au-dessous de la vérité, quelque affreux qu'ils parussent; tout cela entraînoit le plus grand nombre dans l'opinion, qu'il faloit se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Le

Le danger qui menaçoit Magdebourg devenant tous les jours plus pressant, les Chefs, qui commandoient dans la place, s'étant assemblés à l'Hôtel de Ville le 24. d'Avril, se partagèrent entr'eux les principaux postes attaqués. Falckenberg, outre le commandement général, qui lui avoit été délégué dès le commencement, se chargea de la défense particulière, depuis le bastion de Heydeck, jusqu'à la porte de *Kraeck* vis-à-vis du Sudenbourg. Le Major-Général Charles-Huno d'Amsterroth fut chargé de celle des ouvrages, qui s'étendoient depuis la porte de *Kraeck* jusqu'à la pêcherie, le long de la Ville-Neuve. Les pêcheurs avec un certain nombre de Bourgeois se chargèrent de défendre le *Fischer-Ufer*, ou bord de l'Elbe, où ils avoient leurs habitations. Le Lieutenant-Colonel Trost fut choisi pour veiller sur la traversée pratiquée dans la partie basse & marécageuse de la Ville, & l'Administrateur, secondé du Lieutenant-Colonel Longius, prit sur lui la garde du retranchement pratiqué derrière la porte. Il fut réglé que la Bourgeoisie, divisée en dix huit enseignes ou quartiers, garderoit seule le haut de tout le rempart pendant la nuit, & que les Soldats seroient postés au bas derrière le rempart, dans les fausses-bras; le jour la Bourgeoisie n'en devoit garder que la moitié, & les Soldats l'autre.

Rien de plus sage que ces arrangemens, s'ils avoient été mieux exécutés, & par des gens plus aguerris que ces Bourgeois, dont la plupart songeoient moins à résister au Comte de Tilly, qu'à satisfaire à leur curiosité en venant sur les remparts; aussi y manioient-ils plus la bouteille que le mousquet, suivant en cela leur ancienne coutume, à laquelle ils étoient fort attachés.

Dans cette situation des choses, le Comte de Tilly envoya un trompette dans la Ville chargé de trois lettres, l'une à l'Administrateur, l'autre au Magistrat, & la troisième à Falckenberg, les sommant de rendre la Ville, & de ne pas attendre que les Drapeaux de l'Empereur & de ses alliés fussent sur les remparts. On tint conseil sur ces dépêches, & il fut résolu, qu'on répondroit qu'on aimoit mieux mourir que de se rendre: que cependant le Comte de Tilly seroit prié de permettre, qu'on députât quelqu'un de la part du Prince & du Magistrat aux Electeurs de Saxe & de Brandebourg, pour savoir leur sentiment.

Tilly, naturellement dur & emporté, répondit à son tour, qu'il étoit trop tard pour envoyer des Ambassades; que les choses en étoient venues à un point que le sort de la Ville ne dépendoit plus que de leur soumission, ou de la fortune des armes, & que probablement il ne tarderoit pas à être décidé.

Les Bourgeois, pour montrer aux Ennemis qu'ils ne manquoient ni de courage, ni de résolution, demandèrent instamment à Falckenberg, qu'on leur permit de faire des sorties, sans quoi les Impériaux les mépriseroient. Falckenberg leur répondit, que la foiblesse de sa Garnison ne lui avoit pas permis de faire tout ce qu'il auroit souhaité; mais que, puisqu'ils s'offroient de si bonne grace, il leur donneroit satisfaction. Aussitôt tout fut arrangé pour trois sorties sur les trois principales attaques des alliés. Les Bourgeois eurent l'avantage dans ces trois actions: ils tuèrent une centaine d'Impériaux, ruinèrent une batterie, mirent en fuite les travailleurs dans les tranchées, com-

blèrent quelques toises de travail , enlevèrent beaucoup de pelles & de houx , & emmenèrent une cinquantaine de prisonniers.

Ce petit avantage leur enfla le cœur , & augmenta leur sécurité. Mais les Généraux ennemis eurent bientôt réparé le petit désordre des leurs. Au reste ces trois sorties se firent le lendemain du jour , auquel le Comte de Tilly avoit envoyé le trompette avec les dépêches , dont nous avons parlé.

Ce Général jugea à propos d'écrire lui-même aux Electeurs de Saxe & de Brandebourg une assez longue Lettre , où il se plaint fort de l'obstination du peuple de Magdebourg , fondée uniquement sur les résolutions de l'Assemblée de Leipzig , & sur l'espérance d'un secours étranger : qu'il eseroit que des Electeurs & des Princes de l'Empire ne voudroient pas favoriser une Ville manifestement rebelle , & opiniâtrément réfractaire aux Décrets de l'Empereur ; que Leurs Sérénités Electorales étoient trop éclairées , pour ne pas voir les conséquences d'une semblable protection , & l'inconvénient qui pouvoit résulter pour leurs propres sujets ; que pour les secours étrangers , l'expérience de tous les jours démontroit , que les Etrangers , en s'ingérant dans les affaires de l'Empire , n'avoient en vue que leurs intérêts particuliers.

Les attaques avançaient toujours vers les fossés de la Ville , tant dans la Ville-neuve , que dans le Sudenbourg ; car du côté de la campagne , il n'y avoit point d'attaque ; mais seulement un corps de Cavalerie au bivouac.

La nuit du premier de Mai , la batterie de la Ville-neuve fut démontée par le canon des alliés : mais en revanche à l'attaque du Sudenbourg , où commandoit Pappenheim , sept batteries , se trouvèrent prêtes , & commencèrent à jouer avec un tel fracas , qu'on n'avoit jamais rien vu de pareil : mais ceux de la Ville lui ripostèrent avec vigueur. Ils guindèrent deux pièces de canon sur une tour , d'où l'on voyoit tout le Sudenbourg à revers , & tuèrent quantité de monde dans les approches , & les ruines des maisons brûlées : le feu de la mousqueterie ne fut pas moins violent toute la nuit.

On ouvrit des sapes pour sonder le fossé : mais par tout on le trouva fort profond , & plein d'eau au-dessus de la hauteur d'un homme.

Le 7. , Pappenheim , ayant poussé son attaque jusqu'au pied de la contrescarpe , observa que de son côté le fossé étoit sec , & d'une profondeur médiocre. Il en fit son rapport au Généralissime , qui aussitôt ordonna tous les préparatifs nécessaires pour un assaut général. Le succès en paroïssoit toutefois fort douteux. Il n'y avoit pas la moindre brèche au rempart , & aucune apparence de pouvoir passer le fossé , ~~excepté à l'attaque de Pappenheim~~ ; mais cette attaque étoit toujours vue de revers de la tour au-dessus de la porte , & l'on n'avoit pu parvenir encore à en démonter la batterie. Il falloit donc attendre , que les batteries de l'attaque de Pappenheim eussent renversé cette tour.

La nuit du sept au huit , les Impériaux jetèrent continuellement des boulets rouges dans la Ville ; mais les Bourgeois avoient pris de bonnes mesures pour en empêcher l'effet , & dès que le feu paroïssoit quelque part , il étoit aussitôt éteint.

Il y eut cependant une terrible alarme dans la Ville , occasionnée par un

Sergent avec vingt hommes, qui, ayant découvert dans le Fauxbourg une Cavo profonde qui alloit jusqu'au rempart, y entrèrent & travaillèrent si bien qu'ils se trouvèrent au haut des remparts, où ils commençoient à faire un logement, lorsqu'ils furent découverts par la garde, attaqués, & faits prisonniers.

Sur le bruit qui se fit dans la Ville, le Comte de Tilly, le Comte de Papenheim, le Colonel Schœnbourg, & autres des principaux Chefs des Impériaux, crurent que les Magdebourgeois alloient battre la chamade, & demander à capituler. Mais c'est à quoi ils ne songeoient nullement; comme ils le firent bien voir par le feu terrible, qu'ils firent de toute leur artillerie & mousqueterie, avec un tel fracas qu'on eût dit d'un tremblement de terre.

Cependant Tilly pressoit le siège avec une ardeur incroyable. Il avoit appris l'arrivée du Roi de Suède avec son armée à Poerdam, & que des partis Suédois s'étoient déjà fait voir aux environs de Zerbst, qui n'est qu'à six lieues de Magdebourg. Les assiégés n'ignoroient pas non plus toutes ces circonstances; ils en tiroient des conséquences qui leur furent funestes, vivant dans une confiance, une sécurité, dont Tilly sut bien tirer avantage.

Ce n'est pas que Falckenberg, qui certainement entendoit son métier, puisqu'il étoit élève du Grand Gustave, qui l'avoit jugé capable d'une commission si délicate & si difficile, ne se donnât tous les mouvemens imaginables pour la défense de la place, & qu'il ne fût d'une vigilance extrême; mais il ne pouvoit entièrement remédier à la négligence d'une troupe sans discipline, telle que les Bourgeois d'une Ville opulente. ~~Il fit une sortie vigoureuse sur l'attaque du Sudenbourg, & sur celle qui embrassoit le bastion de Heydeck,~~ & tua une soixantaine de Soldats Impériaux; mais tout cela ne décidoit de rien, & le jour fatal approchoit, où Magdebourg devoit être la plus infortunée de toutes les Villes.

Un nouveau trompette fut envoyé dans la Ville avec des Lettres à l'Administrateur, & au Magistrat de la Ville, pour les exhorter à obéir aux Ordres de l'Empereur. Mais comme Tilly s'exprimoit dans ces lettres-ci avec plus de douceur qu'il n'avoit coutume, les Magdebourgeois en conclurent, qu'il commençoit à craindre l'approche du Roi de Suède. Entr'autres traits de ces lettres, le Généralissime les exhortoit vivement à prévenir le malheur qui les menaçoit, à se montrer vrais Membres du Corps Germanique & à se soumettre au Chef, les assurant que le Roi de Suède lui-même, s'il voyoit les choses, ne leur donneroit pas d'autre Conseil.

Tout cela fut inutile, ces Messieurs au lieu de répondre retinrent le trompette jusqu'au 10.

Il est étonnant que, malgré le feu continu de l'artillerie des assiégeans, surtout sur le bastion Heydeck, ils n'eussent encore pu seulement ébrécher le cordon de ce bastion, qui sembloit devenir plus solide, à mesure qu'on le battoit le plus en ruïne.

La tour de la haute porte fut à la vérité renversée; mais, bien loin de combler le fossé, elle tomba de côté, & rendit le rempart encore plus escarpé. Les assiégés firent encore une sortie le huit, qui fut la dernière de toutes. El-

le fut dirigée sur le Sudenbourg, où ils tuèrent quelques hommes ; mais, s'ils eussent encore avancé quatre pas, ils auroient pris un homme, qui leur fit seul plus de mal que tous les autres Généraux de l'Empereur : c'étoit Pappenheim, qui dans ce moment se trouvoit derrière une vieille muraille tout près de-là.

Le 8. & le 9. on continua à foudroyer le rempart de toutes les batteries, sans pouvoir l'entamer. On jetta aussi continuellement des carcasses, des grenades, & des boulets rouges dans la Ville, mais l'effet en fut très médiocre, & ils n'y eut pas plus de dix Soldats ou Bourgeois de tués sur le rempart, pour tout ce tintamarre-là.

Le 9. après-midi le feu cessa peu à-peu de la part des assiégeans, & on retira même les batteries du Sudenbourg. La raison de ce changement étoit, que Tilly avoit dessein de hazarder un assaut général, sentant bien qu'il ne viendrait jamais à bout de son entreprise par les voies ordinaires, à cause de l'approche du Roi de Suède, qui en trois jours de marche pouvoit se porter de Potsdam à la vue de Magdebourg. C'en étoit fait, si le Roi de Suède eût paru, la Ville étoit délivrée. Les Magdebourgeois le savoient bien, & trompés par des apparences qui tenoient de l'évidence, ils se livrèrent à une entière sécurité : le silence même des Impériaux servit à les tromper. Ceux-ci passèrent toute la nuit du neuf au dix sans tirer un seul coup. Les Magdebourgeois crurent qu'ils étoient occupés à faire, comme on dit, leur paquet pour s'en aller ; c'est ce qui engagea plus de la moitié des Bourgeois & des Soldats, excédés de fatigue & de sommeil, à se rendre dès les cinq heures du matin dans leurs maisons, pour se mettre au lit & dormir au moins quelques vers midi, ayant passé toute la nuit sur le rempart, & n'ayant remarqué aucun mouvement, aucun bruit parmi les ennemis. Nous allons voir quel fut le terrible réveil de ces infortunés.

LIVRE HUITIÈME.

ARGUMENT.

Conseil de guerre tenu dans le Camp de Tilly. On y prend la résolution de donner un assaut général à Magdebourg. Arrangemens pour l'exécution de ce dessein : L'assaut se donne. Les Impériaux pénètrent dans la Ville. Falckenberg les repousse. Il est tué. Les Impériaux pénètrent de tous côtés. Bravoure du Capitaine Schmidt. Sort déplorable de Magdebourg. Cruautés abominables exercées par les Soldats de Tilly. Barbarie des Croates. La Ville est réduite en Cendres, & consumée entièrement. L'Administrateur est attaqué dans la grande rue & fait prisonnier, après avoir été blessé & fort maltraité. Entrée solennelle du Comte de Tilly dans Magdebourg. Il fait chanter le Te Deum. Il fait cesser le Pillage. Il parcourt la Ville à cheval, & paroît touché de compassion. Trait remarquable de sa relation à l'Empereur. Aventures singulières arrivées au Pasteur Thodenius rapportées par lui-même. Relation d'un Pêcheur, qui a vécu jusqu'en 1720. après avoir vu le Sac de Magdebourg. Prédiction du malheur de cette Ville par P. Lotichius. Le traître Del-Ponce périt. Apologie du Roi de Suède sur

la ruine de Magdebourg. Tilly écrit à divers Princes pour leur annoncer la ruine de cette Ville. Réponse qu'il reçoit de l'Eleveur de Saxe. Le Roi de Suède rend Spandau avec une extrême répugnance. Parti vigoureux qu'il prend. Il se rend devant Berlin avec toute son armée, & veut qu'on lui livre la Ville. Négociation d'Arnimb. Paroles ménagantes du Roi. Députation des Dames de la Cour, ayant la Douairière Palatine à leur tête. Conclusion du traité entre le Roi & l'Eleveur. Gustave vient à la Cour de l'Eleveur, & y est reçu avec de grandes démonstrations de joye. Il revient à son Corps; ordonne de tirer le canon en réjouissance. Accident qui auroit pu avoir des suites funestes. Départ du Roi. Articles du traité. L'Eleveur écrit une lettre apologetique à l'Empereur. Réponse de ce Monarque, dont l'orgueil est considérablement augmenté par la ruine de Magdebourg. Ordres violens qu'il donne au Comte de Tilly. Il casse & annulle le Conclufum de la Diète de Leipfig. Procédé de ce Général envers l'Evêque de Brême. Duché de Wurtemberg traité durement. Ambassadeurs Moscovites à Stettin. Prise de Greiffwalde, ou Griphwalde. Le Roi se met en marche vers l'Elbe. Baudiffin & le Comte d'Ortembourg, pour s'être baignés dans ce fleuve, tombent malades. Le premier en réchappe avec beaucoup de peine; le second meurt fort regretté à Berlin. La Lusace est ravagée par les Impériaux. Marche du Comte de Tilly vers la Thuringe. Horribles excès de ses Soldats. Il veut occuper Erfurth, & dans quelles vues. Il vient camper à Malbaufen. Demande qu'il fait au Landgrave de Hesse. Réponse du Landgrave. Avanture singulière & tragique arrivée à Hildesheim au sujet du Roi de Suède. Ce Monarque vient reconnoître jusqu'aux environs de Magdebourg. Prise d'Angermünde & de son Château. Belle manœuvre d'un simple Caporal. Paroles remarquables du Roi à des prisonniers Impériaux. L'armée Suédoise vient camper à Werben. Avantages de ce poste. Prise de Havelberg. Contre-marche du Comte de Tilly vers Magdebourg. Il vient camper à Wölnerswädt. Belle manœuvre du Roi de Suède pour attaquer l'avant-garde de Tilly. Célérité de ce Prince. L'avant-garde de Tilly est taillée en pièces. Le Roi se trouve si avant dans la mêlée, qu'il est sur le point d'être tué, ou pris. Délivré par qui. Le jeune Prince Palatin de Lauterack est blessé; & meurt peu après de ses blessures. Butin des Suédois. Le Comte de Tilly s'approche du Roi de Suède, dans le dessein de l'attaquer dans ses lignes près de Werben. Mais, y voyant trop de risque, il se retire, & revient se poster à Wölnerswädt. Arrivée de la Reine de Suède à Wolgast avec un renfort de huit mille Suédois. A peu près dans le même tems un Corps de six à sept mille Anglois débarque en Poméranie, sous la conduite du Marquis d'Hamilton. Entrée magnifique de ce Général dans Stettin. Le Roi tire peu de fruit de ce secours. Arrivée de Vanes Ambassadeur du Roi d'Angleterre. Gustave mécontent de ce Ministre & du Marquis d'Hamilton. Ce dernier retourne en Angleterre, avec les débris de sa Troupe. Conquête de tout le Duché de Mecklenbourg à la réserve de Dämitz & de Wismar. Rétablissement des Princes. Gustave-Adolphe vient assister à cette Cérémonie. Arrivée de Guillaume V. Landgrave de Hesse auprès de Gustave. Traité d'alliance entre ces deux Princes. Réponses des Etats de Suède à quelques questions du Roi. Exhortations de Tilly au Sujet du Landgrave de Hesse. Il marche vers la Saxe, pour désarmer l'Eleveur, ou l'obli-

ger à joindre ses troupes aux siennes. Députés qu'il lui envoie avec une Lettre. Plaisanterie de l'Electeur aux Députés. Réponse qu'il fait à la Lettre du Généralissime. Réplique du Généralissime. L'Electeur envoie prier le Roi de Suède de venir à son secours. Tilly entre en Saxe, & y met tout à feu & à sang. Conditions auxquelles le Roi de Suède consent à marcher au secours de la Saxe. L'Electeur les accorde toutes, & même au delà. Combat de générosité entre Gustave & Jean-George. Déclaration obligatoire que cet Electeur envoie au Roi. Contre-Déclaration du Roi. Siège de Leipzig par Tilly. Jonction des Suédois avec les Saxons. Tilly tient conseil de guerre dans la maison d'un fossyeur à Leipzig. Circonstance de mauvais augure. Conseil de guerre tenu à Torgau en présence du Roi de Suède, & des Electeurs de Saxe & de Brandebourg. Discours du Roi pour dissuader la Bataille. Impatience de Jean-George. Paroles remarquables du Roi. La Bataille est résolue. Ordre de Bataille des deux Armées. Disposition de Tilly. Disposition du Roi de Suède. Description des Lieux. Discours du Roi à ses Soldats. Engagement des deux Armées au signal du canon. Belles manœuvres du Roi pour gagner le vent. Déroute de l'Armée Impériale. Belle défense de quelques Régimens Impériaux, qui se rallient près du Bois de Linckel. Danger que court le Comte de Tilly d'être pris par le Grand Frédéric. Il échappe couvert de blessures, & se retire de Halberstadt. Perte des Impériaux dans cette fameuse journée. La Victoire coûte peu aux Suédois. Par qui l'Empereur apprend la première nouvelle de cette terrible défaite. Beau procédé du Roi de Suède envers l'Electeur de Saxe. Le Roi de Suède achève de dissiper les débris de l'Armée Impériale. Il laisse à l'Electeur de Saxe le soin de soumettre Leipzig, tandis que de son côté il prend Mersebourg & Halle. Tilly ne se croyant pas en sûreté à Halberstadt abandonne cette Ville, & se retire vers le Weser, où il fait jeter un pont.

Nous venons de voir les raisons, qui avoient fait résoudre le Comte de Tilly à tenter la voie extraordinaire d'un assaut général sur une Ville, qui n'avoit pas même de brèche, & dont les remparts étoient à peu de chose près dans le même état qu'avant le siège. En conséquence ce Général manda tous les autres Généraux, & Colonels dans son camp; & là il fut tenu le 9. un Conseil sur ce qu'il y avoit à faire: Tilly apprehendant que cette entreprise n'eût un mauvais succès. Il commença par exposer à ces Messieurs l'impossibilité de continuer le siège, & de faire tête au Roi de Suède; qu'ainsi le sujet de la délibération se réduisoit à favoriser, ~~si l'on~~ le lever pour aller au devant de ce Prince, ou essayer si l'on ne pouvoit pas emporter la place d'assaut. Là-dessus il exposa toutes les difficultés de ce projet; mais ensuite il leur fit voir le revers de la médaille: qu'il étoit bien informé de ce qui se passoit dans la Ville; qu'il savoit que la moitié des Bourgeois, qui avoient passé la nuit sur les remparts, se retiroient dès le matin à la pointe du jour, pour s'aller coucher tranquillement chez eux: que l'arrivée prochaine de l'Armée Suédoise les rendoit encore plus présomptueux & négligens, & qu'il faisoit de son côté ce qu'il pouvoit pour augmenter leur confiance & leur sécurité: que tout cela étoient des circonstances, dont on pouvoit profiter à la vérité, mais qu'il s'a-

gissoit de savoir, si elles devoient l'emporter sur les difficultés qu'il venoit de leur exposer, & qui leur étoient assez connues.

L'un des Généraux conseilla fortement l'assaut. Il cita l'exemple de Mastricht pris d'assaut le matin, pendant que la plupart des Soldats & des Bourgeois s'étoient allé reposer. Quelques-uns prétendent que ce fut Pappenheim, qui ouvrit le premier cet avis ; mais le Comte de Kevenhuller, dont nous avons tiré la plupart des circonstances de ce siège mémorable, fait entendre que la plupart des Généraux étoient incertains, & craignoient l'événement, & que ce fut un des Colonels, qui insista sur la nécessité de donner l'assaut & alléguait l'exemple de Mastricht, pour montrer que le succès en étoit non seulement possible, mais même probable.

Nous avons vu de nos jours des assauts, bien plus hardis & bien plus difficiles, couronnés du même succès que celui de Magdebourg, mais suivis des traits les plus glorieux pour l'humanité en général, & pour la Nation en particulier, qui dans ces circonstances a paru aussi supérieure pour la hardiesse & la valeur, qu'incomparable par sa conduite envers les vaincus.

L'assaut ayant donc été résolu, il fut réglé que le Comte de Pappenheim, avec les Régimens de Gransfeld, de Wrangler, & de Sauli, escaladeroit les nouveaux bastions du côté de la Ville-neuve ; que le Duc Adolphe de Holstein attaqueroit l'ouvrage à corne devant la porte de Kraeck ; que le Comte Wolff de Mansfeld assailleroit le bastion Heydeck ; que trois Régimens Impériaux feroient une fausse attaque sur les nouveaux ouvrages de *Marsch*, ou partie basse de la Ville entre le pont & la rivière : & que toutes ces attaques se feroient à la fois, & au signal d'une décharge de la grosse artillerie.

Toute la nuit du neuf au dix, fut employée à appliquer les échelles au rempart, à y pratiquer des degrés, à arracher les palissades avec le moins de bruit qu'il étoit possible. Pappenheim avoit un grand avantage à son attaque ; car, outre le fossé sec & peu profond, le rempart y étoit beaucoup moins escarpé, s'élevant doucement en talus, & présentant une montée beaucoup plus aisée que dans toutes les autres parties. Tout étoit prêt, & le Soldat n'attendoit plus que le signal, qui devoit se donner à cinq heures précises. Mais il fut différé, parce que Tilly, toujours inquiet sur le succès d'une si grande entreprise, voulut encore tenir Conseil ; de sorte qu'il étoit sept heures sonnées lorsque le signal fut donné. Aussitôt l'attaque commença de tous côtés. Malheureusement la plus grande partie des Soldats, des Bourgeois & des Officiers étoient alors chez eux enfoncés dans un profond sommeil, & le peu qu'il en restoit pour la garde des remparts, excédés de fatigues & de veilles, étoient à moitié endormis, aussi la résistance fut-elle médiocre à l'attaque de Pappenheim, & ce Général gagna sans peine la crête du rempart, où il n'y avoit pas même de parapet, & la garde après avoir fait une méchante décharge se retira.

Sur ces entrefaites Falkenberg étoit monté à cheval, parce qu'on avoit arrêté la veille, qu'on expédieroit le trompette de Tilly le 10. sur les sept heures du matin. Il venoit à l'Hôtel de Ville pour assister à cette expédition, lorsqu'il entend gronder le canon des assiégeans ; &, comme il ne s'étoit point

fait entendre depuis près de vingt-quatre heures, il soupçonna que ce pourroit être le signal de quelque attaque, & poussa son cheval du côté de la Ville-neuve, où il lui sembloit qu'il entendoit tirer des coups de mousquet. Il arrive au moment que la garde abandonnoit son poste, & se retiroit derrière le rempart vivement poursuivie par les Soldats de Pappenheim, qui commençoient à pénétrer dans la rue. Aussitôt il rallie cette poignée de gens, charge les ennemis les pousse jusqu'au pied du rempart, & en fait un grand carnage; mais comme il en arrivoit à tout moment de frais, il fut bientôt enveloppé & renversé mort sur la place.

Dans le même tems les Impériaux attaquoient la porte-haute, & escaloient l'ouvrage qui la couvroit. Le Soldat qui étoit en faction ne les aperçut, que quand ils eurent pénétré dans l'ouvrage. Alors il tire son coup & s'enfuit. La garde qui dormoit s'éveille à cette allarme & veut se mettre en défense; mais elle fut poussée jusqu'en dedans de la porte.

Cependant les vigies qui étoient dans les beffrois, commencent à sonner l'allarme d'une force à faire comprendre, que le danger étoit pressant. Bientôt toutes les cloches de la Ville sont en branle, & leur bruit se mêlant à celui des tambours, au fracas des armes à feu, aux cris des combattans, & aux gemissemens des blessés & des mourans, remplissent les esprits d'horreur & de crainte.

Les Bourgeois & les Soldats s'éveillent, s'habillent, & s'arment à la hâte. Ils cherchent leurs Officiers, qui se mettent enfin à leur tête, & courent vers les remparts. Ils les trouvent occupés par les ennemis. Presque toutes les attaques avoient réussi, les unes plutôt, les autres plus tard, suivant le plus, ou le moins de difficultés, ou de résistance. Les Impériaux avoient passé le fossé plein dans des bateaux, qu'ils avoient amarrés au pied du rempart à des crampons de fer qu'ils avoient pour cela. Ces bateaux leur avoient servi à planter leurs échelles.

Qu'on se représente l'abattement d'un peuple, qui peu d'heures auparavant vivoit dans une sécurité fondée sur les apparences les plus fortes: les avis certains de l'approche du Roi de Suède; des remparts dans le meilleur état du monde; le silence de l'artillerie ennemie depuis près de vingt-quatre heures, preuve de l'embaras des assiégeans; des mouvemens qui annonçoient une prochaine retraite de leur part. Qui, en combinant toutes ces circonstances, ne se seroit pas livré aux idées les plus flatteuses, sur une si consolante perspective, après un si long blocus, & un siège si opiniâtre?

Qu'on se représente, dis-je, ce changement de scène; l'ennemi dans les rues; le tumulte inséparable d'une surprise pareille. Des Bourgeois à demi tremblans de peur marchant au combat; des femmes tendant les bras à leurs maris, & les conjurant de ne les point quitter; des mères retenant leur enfans, qui se dérobent à peine de leurs tendres bras; les cris, les hurlemens de tant de malheureux, mêlés au bruit des cloches & des instrumens de guerre. Au milieu de cette confusion un Capitaine nommé Schmidt, se met à la tête du peu qui restoit des Soldats de la Garnison, & des plus déterminés d'entre les Bourgeois, & charge les Impériaux avec une telle furie, qu'il les me-

ne

ne battant jusques vers la porte de Kraeck ; mais , ce brave homme ayant été blessé à mort , les Bourgeois s'enfuirent & abandonnèrent les Soldats , qui furent tous taillés en pièces , sans que les Impériaux voulussent faire quartier à un seul.

Les Impériaux étant venus à bout d'ouvrir la porte de Kraeck , & la porte haute , Tilly fit entrer dans la Ville un gros corps d'Infanterie , qui occupa aussitôt les principales rues. On y fit aussi braquer du canon , avec ordre de tirer sur un gros de Bourgeois , qui paroissent vouloir tenter quelque chose ; quoiqu'il y eût déjà parmi eux de la confusion : mais la décharge qu'on fit de deux pièces de douze livres de balles , les mit tout à fait en désordre ; & les Soldats les poussant l'épée dans les reins en firent un grand carnage. Entre onze heures & midi , les Impériaux se trouvèrent maîtres de tous les quartiers de la Ville. Les Bourgeois , retirés & cachés dans leurs maisons , attendoient en tremblant , & au milieu des pleurs & des gémissemens de leurs familles , quelle seroit leur destinée.

Tout autre Général que le Comte de Tilly , content de voir la Ville soumise , auroit empêché le désordre , moyennant quelque grosse somme qu'il auroit pu distribuer à ses troupes ; mais ce parti n'étoit , ni dans le caractère d'un tel Chef , ni praticable avec de tels Soldats. La Ville fut donc livrée au pillage sans réserve. Il eut peut-être été inutile de défendre le meurtre & le viol ; mais en tout cas , il n'en fut pas même fait mention.

Alors les Soldats de l'Empereur , & surtout les Wallons que commandoit Pappenheim , se répandirent dans les maisons , volant , pillant , massacrant sans pitié , ni distinction d'âge , ni de Sexe , & toujours criant *Jesus , Maria* , Noms Sacrés , qui n'étoient point faits pour servir de signal , & de mot de guet à pareils démons , qui se comportoient avec tant de cruauté , que les Soldats de la Ligue même en étoient scandalisés.

A peine ces fureurs avoient commencé qu'on ouvrit les portes , pour faire entrer la Cavalerie & les Croates : & ce fut alors qu'on vit ce que , ni le sac de Numance , ni celui de Carthage , ni celui de Jérusalem n'offrirent jamais : des femmes violées entre les bras de leur maris , des vierges aux yeux de leurs Pères ; l'enfance , ni la décrépitude , ne servant pas de barrière à la brutalité du Soldat , qui , après avoir ôté l'honneur , arrachoit encore la vie aux tristes objets de son infame volupté.

Plusieurs jeunes filles , témoins de tant d'horreurs , se précipitèrent dans l'Elbe pour éviter le sort qu'elles avoient vu subir à tant d'autres.

On ouvrit le ventre à des femmes enceintes ; on en poignarda d'autres en travail d'enfant. On trouva dans l'Eglise de Sainte Cathérine cinquante-trois femmes les mains liées derrière le dos , à qui on avoit cruellement coupé la tête , sans doute après les avoir violées. Après trois heures de pillage , de viol , & de massacre , ces barbares mirent le feu à la Ville , comme pour consumer les corps morts , dont ils l'avoient remplie , & dessécher le sang qui couloit dans les rues. On vit des Croates prendre des enfans par les pieds , & les jeter dans les flammes , sans être touchés des cris de ces innocens ; des Soldats de Pappenheim en percer d'autres de leurs piques , & faire comme s'ils

vouloient les rôtir. Il ne manquoit plus que de les manger, pour rassembler, & en un seul jour, & en un seul lieu, tous les actes de barbarie, qui aient jamais été pratiqués depuis que le monde est monde, & dans tous les coins de la terre.

La Poésie, ni la Peinture n'ont pas de couleurs assez fortes, pour donner une idée de ces horreurs, qui approche tant soit peu de la vérité; & la simplicité du coloris que l'Histoire emploie ne me permet pas d'espérer d'émuouvoir le Lecteur, autant qu'une aussi épouvantable scène doit exciter de terreur, d'horreur & de compassion. Enfin les Soldats Impériaux, les plus scélérats & les plus brigands, qu'il y eût alors au monde, ne cessèrent de massacrer que quand les victimes leur manquèrent, & de piller que lorsque le feu les empêcha d'entrer dans les maisons, ce qui fut bientôt général: car, comme ces tigres avoient mis le feu en divers quartiers, & qu'il faisoit un vent très violent, toute la Ville fut bientôt toute embrasée, & la chaleur devint si grande, que, malgré leur cupidité, les Soldats furent obligés de se retirer partie sur le rempart, partie hors de la Ville, ne pouvant plus soutenir une si terrible chaleur.

Dans dix heures de tems, une des plus grandes, des plus peuplées & des plus opulentes Villes d'Allemagne fut réduite en cendres, sans qu'il en restât presque aucun vestige, six belles Paroisses avec les Clochers, couverts les uns d'ardoises, les autres de plomb, & l'Eglise de St. Jean, toute couverte de cuivre, furent la proie des flammes. De plus de quatre mille maisons, dont plusieurs étoient des Palais, il n'en resta que cent trente-neuf sur le *Fischer-Ufer*, qui n'étoient guère que des cabanes de pêcheurs.

La Cathédrale échapa aux flammes avec quelque peu de maisons autour, de même que le Cloître de Notre-Dame; encore celle-ci n'échappa-t-elle, que par la précaution que prirent les Moines d'engager une centaine de Soldats, à les aider à éteindre le feu, qui s'étoit déjà communiqué à leur Couvent.

Le 11. au matin, le feu étant entièrement éteint faute d'aliment, les Impériaux rentrèrent de nouveau en foule dans la Ville, & commencèrent à fouiller dans toutes les caves, où ils savoient que durant le siège les Bourgeois avoient caché leurs plus précieux effets. Plusieurs y furent étouffés par la fumée du feu, qui couvoit encore sous les débris des maisons.

Le 12. On rapporta au Comte de Tilly qu'environ mille personnes s'étoient enfermées dans l'Eglise Cathédrale, & y avoient passé trois jours & trois nuits sans manger. Surquoi le Généralissime leur envoya un tambour pour leur offrir quartier, ce qu'ayant accepté, on leur fit distribuer du pain de munition, & on employa les plus robustes pour nettoier l'Eglise, le reste fut renfermé dans la Cour de l'Archevêché. Le Docteur Back, fameux Ministre Luthérien, s'étant présenté avec quelques-uns de ses Confrères au Comte de Tilly, & s'étant tous jetés à ses pieds pour lui demander la vie, il les rassura & les fit tous mettre en sûreté avec leurs femmes & leurs enfans, donnant ordre exprès de les nourrir convenablement.

Il voulut voir lui-même quelques Soldats de l'Administrateur, qui se trouvaient parmi les personnes réfugiés dans la Cathédrale; les examina pour voir s'il n'y avoit point de déserteur, leur reprocha aigrement de n'avoir pas

mieux défendu leur poste, & promit la vie à ceux qui prendroient parti dans ses troupes. Quant à l'Administrateur-même, il avoit été attaqué dans la *rue-longue*, en venant au secours des siens avec une poignée de Soldats, & accompagné de ses principaux Officiers. Là, il fut blessé d'un coup de feu à la cuisse gauche, & d'un coup de pique à la tête, renversé & contusionné de bourrades que les Soldats, ne lui épargnèrent pas en le faisant prisonnier, & en le dépouillant. Ils l'auroient même tué, si les Ducs de Holstein & Rudolphe de Saxe-Lawembourg, ne l'avoient arraché de leurs mains; mais ce service fut deshonoré par les reproches sanglans, qu'ils lui firent sur sa rébellion prétendue. Il fut d'abord conduit au quartier de Pappenheim, & de-là à Wolmerstædt, où il fut mis sous bonne & sûre garde.

Le Général Amsterroth fut foulé aux pieds à quelques pas de l'Administrateur, & emmené prisonnier avec lui, de même que le Colonel Uffler, le Lieutenant-Colonel Boye, & quelques autres Officiers, avec les Bourguemestres Kuhlwein, Schmidt, & Westphal. Le quatrième Bourguemestre nommé Braun & presque tous les autres Membres du Magistrat, le Lieutenant-Colonel Longius, le Major Cressé, & beaucoup d'autres Officiers périrent, ou par le tranchant de l'épée, ou par le feu, ou de quelque autre manière. Environ quatre cens Bourgeois des plus riches furent saisis par des Officiers, dans l'espérance d'en tirer de fortes rançons, & menés prisonniers au camp de Tilly: il est remarquable que ces Officiers étoient presque tous des troupes de la Ligue; & que, par comparaison aux Impériaux, ils furent regardés comme des Anges-Tutélaires.

Le 13. de Mai fut fixé pour l'entrée solennelle du Généralissime dans la Ville: & l'on travailla dès le 12. à débarasser les principales rues des Corps-morts, dont elles étoient jonchées. On trouva des enfans encore vivans attachés à la mamelle de leurs Mères sanglantes & massacrées; d'autres qui s'étoient cachés sous les corps de leurs Pères ou de leurs Frères; d'autres enfin, qui blessés & perdant leur sang, couroient dans les rues, sans savoir à qui ils appartenoient. Ces pauvres innocens pouvoient des cris à fendre les pierres (1). On assure qu'il fut jeté dans l'Elbe six mille quatre cens quarante corps morts jusqu'au 21. de Mai, sans ce qui fut enterré dans les cimetières, & un nombre incroyable d'hommes, de femmes, d'enfans, de vieillards & de malades, misérablement brûlés vifs, étouffés, ou écrasés dans les trous où ils s'étoient cachés pour éviter la fureur du Soldat. En un mot, on peut compter, sans crainte d'exagérer, que le nombre de ceux, qui périrent d'une manière ou de l'autre en cette occasion, montoit au moins à quarante mille, & qu'il y en eut très peu qui fussent assez heureux, pour échapper à la mort, ou à la prison, personne n'ayant prévu une révolution si subite, & les portes ayant été d'abord occupées par les ennemis, qui massacroient tous ceux qui se présentoient pour sortir.

Tel fut le sort d'une des plus florissantes Villes de l'Europe, qui s'étoit jusques-là gouvernée comme une espèce de République, & qu'un Commerce très étendu avoit rendue l'une des plus riches de l'Allemagne.

(1) *Dafs er einen Stein in der Erde boettte erbarmen moegen.* Keverh. l. c. p. 1811.

Tilly y fit son entrée le 13. en triomphe, heureux s'il n'avoit pas fouillé sa victoire par les barbaries, qu'il laissa commettre au Soldat le plus éfrené qu'il y eût alors parmi les Chrétiens. Le Généralissime se rendit en pompe à la Cathédrale, suivi d'une foule d'Officiers de tout rang. Il y étoit attendu à la porte par un Officier de marque, qui lui présenta les Drapeaux pris sur la Garnison & la Bourgeoisie, lesquels restèrent plantés devant la porte de l'Eglise, pendant le service divin. On chanta le *Te Deum*, au bruit d'une triple décharge du canon de la Ville & du camp, & de toute la mousqueterie.

Dès lors, Tilly ordonna qu'on cessât de piller. Après le *Te Deum*, il parcourut à cheval avec sa suite presque toutes les rues de cette malheureuse Ville, & parut touché (1) de compassion à la vue des objets affreux qu'elle offroit de toutes parts, ce qui n'empêcha pas que dans sa relation à l'Empereur (2), il ne se vantât, *que depuis le sac de Troie, & celui de Jérusalem, il n'y avoit pas eu de semblable Victoire.*

Ce qui prouve que l'Historien, que nous citons ci dessous, lui a plutôt prêté les sentimens qu'il auroit dû avoir, que ceux qu'il eut en effet: aussi est-il le seul, avec l'Italien Ricci, qui lui attribue cette compassion si opposée à son humeur toujours dure & inflexible, témoins les massacres de Munden & de Neu-Brandebourg. Tous les autres Ecrivains contemporains disent, que, tandis que le Soldat pilloir, violoit, massacroit, & que le sang ruisseloit dans les rues de Magdebourg, quelques Officiers vinrent le prier de donner ses ordres pour arrêter ces barbaries; *laissez, laissez encore une heure au Soldat*, répondit-il froidement, *& après cela qu'on me vienne parler. Je verrai alors ce qu'il y aura à faire; mais il faut bien que le Soldat ait quelque chose pour ses peines & pour ses risques.* Lorsqu'on lui présenta l'Administrateur, il lui reprocha aigrement sa rébellion: mais ce Prince, sans s'étonner, lui répondit hardiment, que Dieu tireroit un jour vengeance des cruautés qu'on venoit de commettre: que ce sang ne pourroit être lavé que dans du sang; que les actes de bourreaux étoient tôt ou tard funestes aux Soldats; & que la fortune de Tilly seroit enterrée dans les ruines de Magdebourg: prophétie qui ne s'accomplit que trop malheureusement pour ce Général, qui, depuis cet horrible sac, n'éprouva plus que des revers, & ne reçut plus que des mortifications, après avoir rempli toute l'Europe de la gloire de son nom, & l'Allemagne de la terreur de ses armes.

Tout concourut à la ruine de cette Ville, la foiblesse de la Garnison, le manque de poudre & d'argent, la négligence des Bourgeois, & enfin, l'indifférence des deux Princes les plus intéressés à sa conservation, qui ne voulurent jamais seconder le Roi de Suède.

Il est certain que si la Ville avoit eu seulement six mille hommes, tant soit

(1) Si l'on en croit le Comte de Kevenhüller, Tilly & les autres Généraux vérifièrent des larmes à cet horrible spectacle: par-où il prétend refuter le bruit qui courut alors, que Tilly & toute sa suite avoient battu des mains & fait des éclats de rire; insultant ainsi au ca-

davre de cette Ville infortunée. D'autres disent qu'il lui appliqua ce Vers de Virgile.

Veni summa dies & ineluctabile fatum

..... fuit Ilium & ingens

Gloria Parthenopis.

(2) *Elnuberius* cité par M. Böhm.

peu aguerris pour la défendre, elle n'eût jamais été prise d'assaut. Il y a plus, si l'Alckenberg n'avoit pas été tué, ou qu'il eût eu un nombre suffisant de Soldats, Pappenheim, le seul qui eût encore pénétré dans la Ville, auroit été contraint de se retirer, & couru grand risque d'être culbuté en bas du rempart. Pour les autres attaques, rien n'eût été plus facile que de les faire échouer; mais il faut croire que la Providence avoit ses vues, en permettant la destruction de cette malheureuse Ville, qui produisit ce bon effet, qu'enfin les Protestans sortirent de leur léthargie; & que l'orgueil de l'Empereur devint insupportable, aux Etats de l'Empire de l'une & de l'autre Communion.

Je ne dois pas dissimuler ici qu'un Ecrivain prétend, que le Roi de Suède ne fut pas fâché de trouver un prétexte, pour ne pas marcher au secours de Magdebourg, étant bien aise que le malheur de cette Ville réveillât les craintes des Protestans, & les obligeât enfin à prendre des mesures vigoureuses. Cet Ecrivain (1) rapporte tout à la politique de son Pays, & cherche du mystère à tout. Gustave-Adolphe étoit au-dessus de ces misérables ruses, & comment supposer d'ailleurs que ce Prince ait prévu le désastre de Magdebourg. Si cette Ville n'eût été simplement que prise, je doute que cela seul eût ému les esprits le moins du monde. Ce n'est pas le caractère des Allemands de s'émouvoir pour peu de chose: ils n'ont pas le cerveau aussi chaud que les Italiens, & leur politique n'est pas si raffinée. Il est bien probable que cet Auteur n'ayant écrit qu'après l'effet; c'est-à-dire, après que les Princes Allemands eurent fait des Alliances offensives & défensives avec le Roi de Suède, il a regardé le sac de Magdebourg, comme en ayant été la cause première & unique; & comme à cet égard l'événement étoit heureux pour Gustave, il lui a prêté gratuitement des sentimens qu'il auroit eus à sa place. Mais, outre qu'il falut bien d'autres traits de tyrannie de la part de Ferdinand II. pour mettre enfin à bout le flegme des Allemands, il est certain que, si l'Empereur n'avoit pas poussé les choses à la dernière extrémité après l'affaire de Magdebourg, la frayeur étoit si grande, qu'en se relâchant un peu de son despotisme, il auroit regagné tous ces Princes.

Ainsi le sac de Magdebourg produisit deux mauvais effets pour les desseins de Gustave-Adolphe, la terreur qu'il jeta dans les esprits, qui craignirent d'être traités comme cette Ville, & le soupçon que le Roi de Suède n'eût pas fait tout ce qu'il auroit pu faire, pour sauver une place si importante. Ces deux considérations détruisent la conjecture de l'Historien Italien. Mais les vertus de ce Prince, qui ne se démentirent jamais, la détruisent encore plus que les motifs d'intérêt; & nous croyons superflu d'insister davantage à réfuter une conjecture si légèrement avancée, & dont la fausseté saute aux yeux.

Pour ne rien laisser à désirer au Lecteur sur un événement si célèbre, nous mêlons, s'il nous est permis, les aventures de deux particuliers, au récit des événemens publics.

Ces deux particuliers sont le Ministre Thodæus, Pasteur de l'Eglise de Ste. Cathérine, l'autre un Pêcheur, qui a vécu jusqu'en 1720. & à qui des milliers de personnes encore vivantes ont parlé. Le premier a écrit lui-même en

(1) *Jes. Ricci Hist. de Bell. Germ. Lib. II. p. 239.*

Allemand (1), ce qui lui arriva dans ce malheur général. L'autre en a fait le récit à une infinité de personnes, que la curiosité amenoit chez lui, pour l'entendre de sa propre bouche.

Voici comme parle Thodæus.

„ D'abord après le Sermon, je sortis de l'Eglise. Chemin faisant je rencon-
 „ trai plusieurs personnes, qui venoient de l'Eglise de St. Jacques, & qui me
 „ dirent que l'Ennemi étoit dans la Ville. J'eus de la peine à croire que cette
 „ nouvelle fût autre chose qu'un faux bruit. Mais hélas ! elle ne se trouva
 „ que trop véritable. Je me trouvai dans le plus cruel embarras. J'avois avec
 „ moi ma Femme & ma Servante. Nous courûmes tous trois chez mon Col-
 „ lègue le Pasteur Malsio, & nous laissâmes notre maison ouverte. Celle du
 „ Pasteur Malsio étoit pleine de gens, qui s'y étoient réfugiés dans la plus gran-
 „ de consternation. Nous nous consolâmes, & nous exhortâmes les uns les
 „ autres, autant que le trouble & l'épouvante où nous étions nous le permet-
 „ toit. Je fus appelé de-là, pour aller assister un Colonel blessé dangereuse-
 „ ment. J'envoyai ma Servante querir ma Robe, résolu d'aller où m'appelloit
 „ mon devoir de Pasteur ; mais avant que de partir, je dis à ma Femme & à
 „ mon Voisin, que tout me paroïssoit perdu, & qu'apparemment nous ne nous
 „ reverrions plus dans ce monde. Là-dessus ma Femme fondant en larmes me
 „ dit, *auriez-vous bien la dureté de m'abandonner, & de me laisser périr seule ?*
 „ Vous en répondrez devant Dieu. Je lui représentai l'importance de mes de-
 „ voirs, & combien les momens, où j'étois appelé à les remplir pour assister
 „ un mourant, étoient précieux.

„ A peine fus-je entré dans la grande rue, que je me trouvai environné d'une
 „ foule de femmes & de filles de condition, qui, toutes hors d'elle-mêmes d'an-
 „ goisse & de douleur, me prioient instamment de leur conseiller ce qu'elles
 „ avoient à faire. Je répondis, que le meilleur conseil que je pusse leur don-
 „ ner, étoit de se recommander à la miséricorde de Dieu, & de se tenir prê-
 „ tes à mourir. Enfin, j'arrivai chez le Colonel blessé. Je le trouvai étendu à
 „ terre & fort foible. Je le consolai, & le disposai autant que le trouble de
 „ mon esprit me le permit.

„ Il m'écouta fort attentivement, & ordonna qu'on me gratifiât de quelques
 „ pièces d'or que je laissai sur la table. Cependant l'ennemi entroit en foule
 „ dans la Ville par la porte de Hambourg, & tiroit sur le peuple comme sur
 „ un troupeau de bêtes. Tout-à-coup ma femme & ma servante arrivent dans
 „ la Chambre, & me sollicitent au nom de Dieu de sortir incessamment, disant
 „ qu'on ne nous feroit point de quartier, si on nous trouvoit dans une Cham-
 „ bre toute pleine d'armes. Nous descendîmes donc promptement les degrés ;
 „ & traversant la Cour de la Maison, nous nous cachâmes derrière la porte
 „ cochère qui étoit fermée. Dans le moment elle fut ouverte par les ennemis,

(1) Sous le titre de *Bericht, wie es ihm und den seinigen bey der Erörung ergangen*. L'Original se trouve dans Calvisius. p. 110.

Au reste il y a beaucoup de relations du siège de Magdebourg dans les Historiens, qui

ont écrit de la guerre de 30. ans. Nous n'a-
 „ vons presque fait que copier Kevenhüller dans
 „ celle qu'on vient de lire. Nous avons cru que
 „ cet Auteur, Ministre de l'Empereur, seroit &c
 „ mieux instruit, & plus impartial.

avec une violence & une ardeur difficile à exprimer. La première question qu'ils me firent fut : *Prêtre, donne ton argent !* Je leur donnai à-peu-près six écus dans une petite boîte, qu'ils prirent d'un air très satisfait. Mais, l'ayant ouverte & n'y trouvant que des pièces d'argent, ils commencèrent à changer de ton, & à me demander brusquement si je n'avois point d'or ? Je leur représentai que nous étions fort éloignés, de notre maison, & qu'il ne m'étoit pas possible pour le moment de leur donner davantage : surquoi ils eurent assez d'équité pour se contenter de ma réponse ; & , après avoir pillé la maison où nous étions , ils nous quittèrent sans nous faire d'autre mal : mais ma femme, ayant remarqué parmi eux un jeune homme , bien fait & de bonne mine, l'aborda & le pria instamment de nous protéger. *Ma chère Dame*, lui répondit-il, ce que vous m'avez demandé est une chose impossible. Il faut que nous poursuivions nos ennemis. . . . Ceux-là nous ayant quittés, il en vint une autre troupe, qui nous demanda aussi de l'argent. Nous les satisfimes en leur donnant quelques florins & deux cuilliers d'argent , que la servante avoit par bonheur misés dans sa poche. A peine nous nous étions défaits de ces importuns, qu'il arriva un Soldat qui avoit l'air le plus affreux, que j'aie vu de ma vie. Il portoit un mousquet sur chaque épaule, & tenoit dans sa bouche une balle de chaque côté qui lui enflait la joue. Dès qu'il m'eut aperçu, il s'écria d'une voix de tonnerre, *Prêtre, donne moi ton d'argent, ou tu es mort.* Je n'avois plus rien, & je m'excusai de la manière la plus humble & la plus touchante. Alors il posa un de ses mousquets à terre, & m'appuyant l'autre sur la poitrine, il m'alloit tuer, si ma femme n'eût heureusement détourné le coup en poussant le mousquet en haut, de sorte que la balle me passa par-dessus la tête. Enfin, voyant que nous n'avions point d'argent, il demanda quelques bijoux ; & , ma femme lui ayant donné quelques petits meubles d'argent, il se retira. Un moment après il en vint quatre ou cinq autres, qui en nous voyant ne nous dirent que ces mots : *méchant Prêtre que fais-tu là ?* & passèrent outre.

Nous prîmes alors la résolution de monter aux plus hauts appartemens de la maison, & de nous y cacher dans l'esperance que nous serions moins exposés qu'en bas. Nous entrâmes donc dans une chambre où il y avoit plusieurs lits, & nous y passâmes quelques minutes dans des angoisses insupportables. On n'entendoit que tirer des coups de mousquet dans les rues, & des mourans crier & gémir. On n'étoit guère plus en sûreté dans les maisons. On en enfonçoit & brisoit les portes & les armoires ; de sorte que nous fûmes bientôt découverts dans notre asyle. Une troupe de Soldats pénétra dans la chambre où nous étions, & l'un d'eux leva sa hache d'armes pour me fendre la tête ; lorsqu'un autre lui saisissant le bras, lui dit, *Camarade, que veux-tu faire ? ne vois-tu pas que c'est un Ecclesiastique ?*

Ceux-là étant sortis, il vint un Soldat tout seul, à qui ma femme donna son mouchoir de cou qui étoit de mousseline ; surquoi il se retira, sans nous insulter en aucune façon. Un autre qui vint après ne fut pas si modéré ; car entrant l'épée nue à la main & en furieux, il m'en déchargea un si grand coup sur la tête en disant ; *chien, donne de l'argent*, que je fus tout étourdi,

„ & le sang sortant à gros bouillons de ma plaie, ma femme & ma servante s'évanouirent d'épouvante. Ce Démon incarné se tourna ensuite vers ma femme qui étoit sans sentiment, & la frappa plusieurs fois du tranchant de son épée, mais sans la blesser; parce que tous les coups portèrent sur sa robe, qui étoit doublée de pelisse. Le Soldat étonné de notre patience & de notre douceur; car il ne nous étoit pas échappé la moindre plainte, nous regarda un instant avec des yeux plus surpris qu'irrités. Je profitai de ce petit intervalle, pour lui représenter avec douceur que je n'étois pas dans ma maison; que je ne me trouvois-là que parce que j'y avois été appelé, pour rendre les derniers devoirs de charité à un mourant; mais que, s'il vouloit nous laisser vivre & nous ramener en sûreté dans notre maison, je lui donneroie volontiers tout ce que j'avois au monde. *Allons, Prédicant, s'écria-t-il, parle d'honneur, lève-toi; si tu me donnes tout ou rien, je te dirai le mot du guet; c'est Jésus Maria. Tu n'as qu'à prononcer ces deux mots & passeras partout, sans qu'on te fasse aucun mal.*

„ Nous descendîmes donc très satisfaits d'avoir trouvé un tel protecteur. La rue nous parut jonchée de morts & de mourans, dont les cris plaintifs auroient fendu les cœurs les plus barbares. Il nous fallut passer par dessus quantité de corps-morts, & comme nous approchions de l'Eglise de Ste. Catherine, nous rencontrâmes un Officier de distinction à cheval. Ce généreux Cavalier nous regarda, & me voyant tout sanglant, il cria à notre conducteur, *Camarade, Camarade, prend garde de ne pas faire de mal à ces bonnes personnes.* En même tems se tournant vers ma femme; *Madame, lui dit-il, est-cela votre maison? A quoi ayant répondu qu'oui. Eort bien,* reprit-il, *tenez-vous à un de mes étrières, & menez-moi dans votre logis: j'espère de pouvoir vous sauver la vie.* En achevant ces mots il fit signe de la main à ses Soldats, & poursuivit ainsi: *Vous-autres Messieurs de Magdebourg, vous êtes cause de cette ruine.*

„ Comme il parloit ainsi, le Soldat, qui m'avoit si maltraité, profita de l'occasion & s'échappa. En entrant dans ma maison nous la trouvâmes remplie de pillards, que l'Officier, qui étoit un Colonel, chassa sur le champ; après quoi il nous dit, qu'il vouloit prendre son logement chez nous, que nous n'avions qu'à lui préparer une chambre, qu'en attendant il iroit encore faire un tour, & reviendrait bientôt. Là-dessus il nous quitta après avoir mis deux Soldats en sentinelle à notre porte. Nous regalâmes ces deux hommes aussi bien qu'il nous fut possible. Ils nous félicitèrent d'être tombés entre les mains de leur Colonel; mais en même tems ils nous firent entendre, que l'emploi de nous garder les privoit du butin qu'ils auroient pu faire; & qu'il étoit bien fâcheux pour eux d'être en faction à notre porte, tandis que leurs Camarades s'accoutumaient de ce qu'ils trouvoient dans les maisons qu'ils parcouroient. Ils finirent leurs plaintes en nous priant de leur donner quelque chose, qui les dédommageât en quelque sorte de la perte qu'ils faisoient. Je leur donnai quatre *Roses-nobles* que j'avois soigneusement cachées; & ils parurent très satisfaits de cette récompense. Elle les gagna même au point, qu'ils s'offrirent d'aller querir

„ ceux

„ ceux de nos amis, que nous souhaiterions d'avoir auprès de nous & en sû-
„ reté. Je leur dis alors que j'avois un ami intime, que je présumois qui s'é-
„ toit retiré dans l'Eglise Cathédrale : que, s'ils pouvoient lui sauver la vie,
„ j'osois leur promettre une bonne récompense en son nom. L'un d'eux par-
„ tit sur le champ avec ma servante ; & , étant arrivé près de la Cathédrale,
„ il appella mon ami plusieurs fois par son nom, mais en vain ; personne ne
„ répondit, & depuis nous n'avons plus entendu parler de cet ami.

„ A peine le Soldat & la servante étoient de retour, que notre Généreux
„ protecteur arriva, & s'informa d'abord si quelqu'un nous avoit fait la moi-
„ dre insulte ? Nous répondîmes que non, & que nous n'avions qu'à nous
„ louer des Soldats, à qui il nous avoit laissés en garde. Alors tranquille sur
„ notre sujet, il nous quitta de nouveau pour aller voir, s'il n'y auroit pas
„ moyen d'éteindre le feu, qui embrasoit déjà une grande partie de la Vil-
„ le. Il avoit à peine fait quelques centaines de pas, qu'il revint à nous avec
„ une vitesse incroyable, & nous dit : *montrez-moi un chemin pour sortir de*
„ *la Ville, car je vois évidemment que nous allons périr dans les flammes, si nous*
„ *différons encore un quart d'heure à sortir d'ici.* Sur cela nous ramassâmes ce
„ que nous'avions de plus précieux en meubles & en autres effets, & le jet-
„ tâmes dans une cave voutée, dont nous couvrîmes la trape de terre, après
„ quoi nous nous enfûmes. Ma Femme n'emporta que ma soutane ; & ma
„ Servante'emmena par la main l'enfant d'un de nos voisins, qui crioit à la
„ porte de la maison de son Père.

„ Nous nous vîmes bientôt dans l'impossibilité de fortir de la Ville, à cau-
„ se que le feu étoit aux portes. Les deux côtés des rues brûloient avec une
„ violence inconcevable : en un mot, la chaleur étoit si grande, que nous
„ pouvions à peine respirer. Après quelques tentatives inutiles pour fortir par
„ quelque porte, nous prîmes enfin la résolution de tourner du côté de l'Elbe,
„ pour éviter le feu d'un si horrible incendie. Dans notre route nous fûmes
„ encore frappés du spectacle affreux d'une infinité de morts & de mourans,
„ dont les rues étoient semées, & les gémissemens de ces derniers étoient
„ insoutenables, pour quiconque n'avoit pas un cœur de bronze. Nous fûmes
„ attaqués à diverses reprises par des Wallons & des Croates, mais notre gé-
„ néreux Colonel nous défendit de leur fureur. Ayant gagné le bastion sur
„ le bord de l'Elbe, nous le descendîmes à la faveur des échelles, dont les Im-
„ périaux s'étoient servis pour l'assaut, & qui étoient encore toutes dressées.
„ Enfin, nous arrivâmes très fatigués, & l'esprit très agité au camp près de
„ Rothenfée. Le Colonel nous conduisit dans sa tente, & nous fit donner
„ quelques rafraîchissemens. Après ce prélude, il nous parla ainsi : *Eh bien !*
„ *je vous ai sauvé la vie, que me donnerez-vous pour un si grand service ?* Nous
„ lui répondîmes, que pour le présent nous étions dans l'impuissance absolue
„ de lui témoigner par des effets notre reconnaissance ; mais nous lui promî-
„ mes tout l'argent & l'argenterie que nous avions enterrée dans la cave ; en
„ un mot, toutes nos richesses souterraines. Dans ce moment, plusieurs Of-
„ ficiers Impériaux entrèrent dans la tente : & l'un d'eux me dit en latin : *qu'il*
„ *me plaignoit d'autant plus, qu'il étoit lui-même de la Confession d'Augsbourg.*

„ J'étois si troublé, si abattu, que je n'eus par la force de répondre à ce compliment de condoléance de la part d'un homme qui, faisant, à ce qu'il disoit, profession de la Religion Protestante, aidoit à persécuter ceux de cette Communion.

„ Le jour d'après le Colonel envoya un de ses domestiques, pour tâcher de retirer de la cave le petit trésor que nous y avions caché, mais il lui fallut revenir sans avoir rien fait, n'ayant pu aborder de la porte de la cave, à cause du feu qui duroit encore. Cependant notre Colonel nous faisoit manger à sa table; & tant que nous fûmes chez lui, il nous traita, non comme ses prisonniers, mais comme ses meilleurs amis (1). Enfin, je m'avisai un jour de prier notre Colonel, de permettre que nous nous en allassions. *Je le veux bien*, dit-il, *à condition que vous me payerez votre rançon*; & dans cette vue, il envoya de nouveau notre Servante dans la Ville, lui recommandant d'essayer s'il n'y auroit pas moyen de pénétrer dans la cave. Elle fut plus heureuse cette fois-ci que les autres, & revint avec tout notre petit trésor, que ma femme remit de bon cœur au Colonel.

„ Après m'en avoir beaucoup remercié, notre libérateur me fit expédier un Passeport, & me donna un écu avec deux fourchettes d'argent pour notre Voyage, gardant pour lui tout le reste, où il y avoit bien de vieux écus que je n'avois pas vus depuis long-tems, & plusieurs meubles d'argent. Enfin, nous remerciâmes notre généreux Protecteur, nous primes congé de lui, & nous nous en allâmes à la garde de Dieu.

„ Au reste ce digne mortel, qui nous avoit sauvé la vie dans cette tuërie générale, étoit Espagnol de naissance, se nommoit Don Joseph d'Ainsa, & étoit Colonel-Lieutenant du Régiment de Savelli.

„ Venons maintenant au récit du Pêcheur. On y trouvera toute la naïveté du précédent, & il est beaucoup moins long.

„ Le 10. de Mai au matin, notre Maître d'Ecole ayant fini ses leçons, & faisant la prière à tous ses Ecoliers du nombre desquels j'étois, le bruit se répandit dans toute la rue que la Ville étoit prise: ce qui fut confirmé par les coups de mousquet qu'on entendoit tirer; & encore plus par le bruit des cloches, qui sonnoient l'alarme. Surquoi le Maître d'Ecole nous congédia tous, en nous recommandant à la protection de Dieu, & nous disant, que,

(1) Le Sr. Angeli chanteur & maître d'Ecole de l'Eglise François de Magdebourg, a donné une méchante Traduction de ce passage, dans une plus méchante brochure sous le titre d'*Histoire de la Ville de Magdebourg*. Il fait dire au Ministre Thoburnus à l'endroit que nous remarquons ici; qu'un jour pendant le dîner un Officier de la Compagnie, ayant dit que les péchés des habitants de Magdebourg étoient cause de notre malheur. Et que Dieu avoit employé l'armée Impériale pour nous châtier, ma femme lui répliqua, que cette réflexion étoit que trop juste. Mais, poursuivait-elle, prions-j'en; que Dieu après s'être servi de ses verges ne les jette

au feu. Cette prophétie d'une femme se vérifia bientôt après. Nous avons ômis tout ce passage qui nous a paru être de l'invention du Sr. Angeli par bien des raisons: premièrement parce qu'il ne paroît pas naturel qu'une personne dans l'état d'humiliation où étoit cette femme parle à un de ses tyrans avec tant de hardiesse, que d'ailleurs c'étoit un mauvais compliment à faire: secondement parce que la prétendue prophétie à l'air d'avoir été faite après coup; & troisièmement enfin, c'est que tout ce passage ne se trouve point dans l'Original de Calixtus.

„suivant toute apparence, nous ne nous reverrions plus que dans le Ciel. En
 „un instant nous disparûmes tous, l'un tirant d'un côté, l'autre de l'autre.
 „Quant à moi, je gagnai vite la grande rue, où je trouvai vis-à-vis du poids
 „de la Ville près de la grand' garde une troupe de Soldats l'épée nue à la
 „main; assez près d'eux, je vis un assez grand nombre d'autres Soldats étendus
 „morts par terre. Cet aspect me glaça de crainte. Je m'enfuis de toutes
 „mes forces, enfilant la rue du Pélican, dans l'espérance de pouvoir gagner
 „la maison de mon Père. Mais à peine avois-je fait quelques pas dans cette
 „intention, que je me trouvai au milieu d'une autre troupe de Soldats,
 „qui venoient de tuer un homme que je vis se rouler dans son sang. Ce spectacle
 „me saisit au point que je n'eus pas la force d'aller plus loin. Je me
 „jettai cependant dans une maison vis-à-vis l'auberge du Pélican. Là, je
 „rencontrai un vieillard, qui me dit : mon enfant que viens tu chercher
 „ici ? Sauve-toi plutôt, avant que tu tombes entre les mains des Soldats. J'a-
 „vois grande envie de suivre son conseil, mais je n'en eus pas le tems : une
 „troupe de Croates entra dans la maison au moment que j'en voulois sortir,
 „& levant leurs sabres sur la tête du vieillard, ils lui demandèrent tout ce
 „qu'il avoit. Celui-ci leur ouvrit sans balancer un coffre rempli d'or, d'ar-
 „gent & de pierreries, où ils puisèrent à plaisir, mettant dans une corbeille
 „ce qu'ils ne pouvoient serrer à leur poche; après quoi ils firent feu sur le
 „vieillard, & le tuèrent. Je me dérobai à ces bourreaux, espérant de pou-
 „voir me cacher derrière quelques vieilles caisses. En fouillant d'un côté &
 „d'autre, j'apperçus une jeune personne parfaitement belle, qui me conjura
 „de m'en aller, & de ne la pas déceïer. Je me retirai donc ne sachant que
 „faire, ni où aller, lorsque les Croates m'arrêtèrent, & l'un d'eux me dit :
 „Chien de Poltron, tiens, prends cette corbeille & la porte devant moi. Je pris la
 „corbeille sans balancer, & les suivis partout où ils allèrent. Ils entrèrent
 „dans plusieurs caves, dépouillant hommes & femmes, & sans miséricorde.
 „En sortant d'une de ces caves, nous apperçûmes avec étonnement que le
 „feu gaignoit déjà le devant de la maison. Nous passâmes au travers des flam-
 „mes, & nous nous retirâmes bien vite. Probablement tous ceux qui étoient
 „dans la maison y périrent par le feu. Depuis ce tems-là, je n'ai jamais pu
 „savoir ce que devinrent mon Père & ma Mère ”.

Je ne dois pas ici passer sous silence, que les Scavans (1) & les Historiens
 ont remarqué, que la ruine de Magdebourg avoit été prédite près de cent
 ans auparavant par le Poète, *Petrus Lotichius* dans une de ses *Elégies* à Joachim
Camerarius, où ce malheur se trouve sort pathétiquement décrit; & ce qui
 paroîtroit fort extraordinaire, c'est que l'*Elégie* porte le titre de ce fameux sié-
 ge, si l'on ne savoit qu'il n'y a rien dont il faille tant se défier que de ces

(1) P. Lotichii Poëm. omnia ex edit. Petr. Burmanni secundi Amstel. 1754. Eleg. L. II. Eleg. IV. Bayle Diâ. Art. Lotichius. Freyberger Germ. perturb. & restaurat. Lih. III. p. 174. Heidenrichs Chronic. Lipz. p. 460. H. Schneiders p. 133. Theophrasti Paracelsi

Prophetie du Lion du Nord. en 1631. & le jugement de Martin Mirus Dr. en Theologie, du songe ou de la vision de Sigismund Gadamus Bourguemestre de Smalkalde qu'il a eu 1526. Bazil. Hist. Eccl. Succ. Goth. p. 789. &c.

fortes de preuves. Le fameux Burman a inséré en raccourci dans ses notes sur cette Élégie, tout ce que les Savans ont dit de ce songe de Lotichius; & ajoute, quant (1) à nous, nous ne nous engagerons pas à discuter un fait si extraordinaire, de peur que nous ne paroissions rêver nous-mêmes, en expliquant les rêves d'un autre. Ce jugement est peut-être le plus raisonnable qu'on puisse porter sur tant de songes, & de prédictions rapportées dans les Ecrivains de ce siècle, & qui pourroient bien n'avoir été faites qu'après coup.

Quant au petit nombre d'Habitans, sauvés par des Officiers dans la vue d'en tirer de grosses rançons, la plupart se sauvèrent à la faveur de l'incendie, que les Impériaux souffrirent eux-mêmes le 24. de Mai dans leur Camp de Fermentleben. Le feu y prit dans la nuit, sans qu'on ait jamais su comment : la plupart des tentes & des équipages furent brûlés. Stallmann, que nous avons dit que le Roi de Suède avoit envoyé à l'Administrateur avec un caractère public, s'échappa dans le tumulte & la confusion. Ce Ministre du Roi de Suède avoit été pris dans Magdebourg par les Impériaux, & conduit chargé de fers à leur Camp de Rothenfee. Il étoit gardé fort étroitement, lorsque le feu prit à cet autre camp; &, chacun songeant à sa propre conservation, il se trouva débarrassé de ses gardes, & profita de l'occasion pour se mettre en liberté; ce qui lui réussit si bien que les Impériaux ne le retrouvèrent plus.

Le siège & la prise de Magdebourg coûtèrent la vie à un nombre assez considérable de braves Soldats des troupes Impériales & de la Ligue. Entre les Officiers qu'ils y perdirent, on compte le traître *Quinti del Ponte*, qui reçut en cette occasion la récompense de son détestable complot, mort trop illustre pour un si infame assassin.

La ruine de Magdebourg fut un coup de foudre pour les Protestans d'Allemagne, & un sujet de triomphe pour la Cour de Vienne. Ferdinand se vit remonté tout d'un coup à ce degré de gloire & de puissance, dont il paroisoit déchu peu auparavant.

Gustave-Adolphe comprit aisément le tort que cette affaire lui faisoit dans l'esprit des peuples, accoutumés à le regarder comme leur sauveur. Peu instruits des motifs & des obstacles, le Public Protestant ne pouvoit comprendre, qu'il n'eut pas empêché un si grand malheur, étant si à portée de le prévenir. Ce Héros se crut donc obligé de se justifier, & publia une Apologie en Latin & en Allemand (2), pour que toutes les Nations pussent juger que, si Magdebourg avoit péri, il n'y avoit point de sa faute.

Nous donnerons un extrait d'un écrit si important.

„ C'est une vérité constante que le Magistrat & la Bourgeoisie de Magdebourg n'ont voulu en aucune façon contribuer à la levée des troupes, dont
 „ Sa Majesté avoit dessein de renforcer la Garnison, ni faire aucune avance
 „ d'argent, malgré toutes les représentations qu'on leur a faites, & toutes les
 „ sûretés qu'on leur a offertes: qu'ils ont refusé des quartiers & des vivres aux
 „ troupes de Sa Majesté & de l'Administrateur, jusqu'au moment qu'ils se sont

(1) Nos in medio hæc relinquimus, nec in ultioribus semper explicando summiore ipsi volumus.

(2) Elle se trouve tout au long dans Locce-

nus, sous le titre d'*Apologia Gustavi-Adolphi Regis Sueciae &c. Cur Magdeburgam obsidione non liberavit.* Loccen. Observ. & Notæ Hist. p. 28.

„vus dans le plus grand danger par les approches des assiégeans. D'où il est
 „arrivé que le nombre des défenseurs s'est trouvé fort au-dessous de ce
 „qu'il auroit dû & pu être, & que l'ennemi a eu le tems & la facilité de blo-
 „quer la Ville, & de rendre inutiles les bonnes intentions de Sa Majesté.

„Le Roi avoit pensé qu'il falloit mettre sur pied une armée suffisante pour
 „défendre Magdebourg ; ce qui auroit été d'autant plus facile que sur la fin
 „de Juillet 1630. le Duché de Magdebourg étoit presque entièrement déli-
 „vré de troupes ennemies, si le Magistrat avoit voulu seconder l'Administra-
 „teur. Quelques milliers d'hommes, tant de pied que de cheval, auroient
 „suffi pour garantir la Ville au commencement du blocus, que Pappenheim
 „entreprit & exécuta avec assez peu de monde : ce qui auroit donné le tems
 „d'y faire entrer autant de vivres, de munitions, & de monde qu'on auroit
 „voulu, & de rendre la Ville imprenable, ou du moins d'attendre le secours
 „de Sa Majesté : mais que le Magistrat n'avoit point voulu se prêter à des
 „mesures, qui l'engageoient à quelque dépense : qu'une partie d'entr'eux
 „avoient entretenu correspondance avec l'ennemi ; qu'ils l'avoient favorisé
 „autant qu'ils l'avoient pu, tantôt par des avis donnés à propos, tantôt en
 „faisant échouer les projets les plus sages, & les plus vigoureux.

„Les Villes de Hambourg & de Lubeck savent assez les peines que le Roi
 „s'est données, pour faire tenir de l'argent à Magdebourg par Lettres de
 „Change, n'étant pas possible d'y en introduire en nature ; &, si cet argent
 „n'a pas été compté, il ne faut s'en prendre qu'aux traîtres qui favorisoient
 „l'ennemi.

„Le Roi ne nie pas qu'il n'ait promis plusieurs fois d'aller au secours de
 „Magdebourg ; mais il n'a pas prétendu par-là qu'on crût qu'il y iroit à la
 „boulevue, contre toutes les règles de la prudence, en se perdant lui-mê-
 „me, sans aucun avantage pour la Ville.

„Si l'on démontre ici que Sa Majesté n'a rien épargné pour exécuter ses
 „promesses ; qu'elle n'a négligé ici ni peines, ni soins, ni tems, ni dépenses,
 „pour faire lever le siège de Magdebourg, mais qu'elle a été arrêtée par des
 „obstacles insurmontables, y aura-t-il quelqu'un assez passionné, qui veuille
 „encore lui imputer la perte de cette Ville, ou le taxer de négligence ?

„Toute l'Allemagne sait qu'à l'arrivée de Sa Majesté en Poméranie il y
 „avoit dans ce Duché, & dans celui de Mecklenbourg, une armée Impériale
 „beaucoup plus forte, surtout en Cavalerie, que celle que Sa Majesté avoit
 „amenée de Suède ; que cependant cette armée Impériale fut délogée de
 „toute la Poméranie, & que le Roi lui coupa le passage vers Magdebourg,
 „du côté de la Mer Baltique. Le Roi n'épargna pour cet effet, ni soins, ni
 „peines, ni ses troupes, ni sa personne, pendant tout le reste de l'Été, & dur-
 „ant les rigueurs de l'Hiver, pour nettoier le Pays d'ennemis, & avoir ses
 „derrières & ses flancs libres, chose absolument nécessaire avant que de mar-
 „cher en avant ; & il n'étoit pas naturel que le Roi marchât au travers des
 „Garnisons, & à côté de l'armée Impériale, pour se faire passer par les ar-
 „mes lui & son armée.

„Il est vrai, que le Tout-Puissant, qui tient en ses mains la victoire, livra

„ comme par miracle au Roi les importants passages de Gartz & de Greif-
 „ senhagen , sans lesquels il eût été contre toutes les règles de la prudence &
 „ de la guerre de s'engager au-delà de l'Oder. Il est vrai aussi , que l'enne-
 „ mi étoit dans un tel desordre, que le Roi auroit probablement achevé de le
 „ dissiper entièrement, si le Colonel Brandebourgeois Kracht, Commandant
 „ de Custrin, ne lui avoit obstinément refusé le passage par cette place : ce qui
 „ sauva les débris de l'armée Impériale, qui se jettèrent dans Francfort &
 „ dans Landsberg , & empêcha le Roi d'aller au secours des Etats Evangéli-
 „ ques opprimés, & de nettoier leurs Pays des tyrans, à quoi il faut ajouter
 „ le manque de vivres & de fourages dans un Pays déjà épuisé par les Im-
 „ périaux; outre que le Général Tilly en se portant dans la Marche de Bran-
 „ debourg, & dans le Mecklenbourg fut un obstacle de plus aux desseins de
 „ Sa Majesté.
 „ Quelqu'un demandera peut-être, pourquoi le Roi n'alla pas alors au-de-
 „ vant de Tilly pour le combattre. La première raison est, que l'armée de
 „ Tilly étoit fraîche, celle du Roi harassée de fatigues, pour avoir agi pen-
 „ dant tout un hiver des plus rudes qu'on ait vu. La Cavalerie de Tilly étoit
 „ nombreuse & en bon état, celle du Roi fort diminuée & recrutée. La se-
 „ conde est, que l'armée de Schaumbourg dispersée par les Suédois en Po-
 „ méranie s'étoit rassemblée dans la Nouvelle-Marche, & dans la Marche
 „ Uckeraine au nombre de douze mille hommes: ce qui faisoit un Corps, qui
 „ n'étoit rien moins qu'à mépriser; & que le Roi ne pouvoit point laisser der-
 „ rière soi, à moins qu'il ne voulût se mettre entre l'enclume & le marteau.
 „ Cependant le Roi, pour satisfaire aux mouvemens de sa conscience, &
 „ jaloux de sa réputation, acquise par tant de peines, de travaux & de dan-
 „ gers, comme aussi pour témoigner son zèle envers l'Eglise Protestante en
 „ général, & la Ville de Magdebourg en particulier, vint au nom de la
 „ Très-Sainte Trinité fondre sur la Ville de Francfort, où étoit l'élite de
 „ l'armée Impériale au nombre de plus de sept mille hommes, & obtint une
 „ victoire aussi éclatante qu'inespérée, par une faveur particulière de Dieu,
 „ qui sans doute avoit égard aux intentions pures, désintéressées & Chrétien-
 „ nes de ce Prince. Par la même protection Divine, le Roi continua à rem-
 „ porter d'autres avantages, qui le mirent en état de ne plus tant craindre
 „ d'avoir l'ennemi à dos en marchant en avant. Cependant on fait que le
 „ Général Sclaumbourg rassembla près du grand Glogau, en fort peu de tems,
 „ six mille hommes, & qu'il attendoit d'autres renforts de Moravie, de Bohé-
 „ me & de Hongrie.
 „ Nonobstant cela, le Roi se mit en marche dans l'intention de délivrer
 „ Magdebourg à quelque prix que ce fût. Mais, sachant bien que Tilly pou-
 „ voit se porter vers lui avec des forces supérieures, & passer l'Elbe où il
 „ voudroit, au moyen des ponts qu'il avoit sur ce fleuve, Sa Majesté désira
 „ d'être assurée d'un lieu de retraite en cas de malheur, & demanda la Forte-
 „ resse de Spandau pour un certain tems, & sur des sûretés suffisantes. La
 „ négociation tirant en longueur, le Roi se porta à tout hazard avec son ar-
 „ mée à Berlin; & s'étant arrangé avec l'Electeur de Brandebourg, il s'a-

„ vanga jusqu'à Potzdam dans la ferme esperance, que l'Electeur de Saxe , à
 „ qui le salut de Magdebourg importoit le plus , ne seroit pas difficulté de
 „ joindre ses forces aux siennes, ou tout au moins de lui fournir des vivres &
 „ des munitions, avec les passages nécessaires sur l'Elbe: mais toutes les in-
 „ stances du Roi furent inutiles; l'Electeur refusa toute assistance, sous pré-
 „ texte de ses obligations envers l'Empereur, & des ménagemens qu'il avoit
 „ à garder avec le Chef de l'Empire.

„ Le Roi s'adressa alors à l'Electeur de Brandebourg, pour qu'il suppléât à
 „ ce que refusoit sa Sérénité Electorale de Saxe. Mais ce Prince s'excusa,
 „ tantôt sur l'épuisement de ses sujets, tantôt sur ce qu'il étoit obligé de se
 „ concerter avec l'Electeur de Saxe; tellement que Sa Majesté ne savoit si ces
 „ deux Electeurs étoient amis, ou ennemis. Ce qui a obligé le Roi à pren-
 „ dre de tout autres mesures. Pendant ces contestations Magdebourg a été
 „ emporté & perdu, malgré toute la bonne volonté du Roi, qui n'a rien à se
 „ reprocher, & qui s'en rapporte au jugement des personnes équitables”.

Il sembloit que le Comte de Tilly ne pût contenir les mouvemens de joie,
 que lui causoit la prise de Magdebourg. Il affecta surtout de faire part de cette
 nouvelle aux principaux Princes Protestans. Il l'annonça à l'Electeur de Saxe
 d'un ton de triomphateur, insultant en quelque sorte à ce Prince, à qui la ruine
 de Magdebourg ne pouvoit qu'être très sensible, quoiqu'il n'eût pas fait tout
 ce qu'il auroit dû pour sauver cette Ville. Tilly finissoit sa Lettre en disant,
 qu'il enverroit incessamment des Députés à sa Sérénité Electorale, pour lui
 faire quelques propositions intéressantes touchant la paix. Nous verrons tantôt
 qu'elles étoient ces propositions.

L'Electeur répondit au Comte de Tilly, qu'il étoit sensiblement touché du
 triste sort de la Ville de Magdebourg; qu'il eût été à souhaiter qu'on eût évi-
 té une si grande éfusion de sang, la ruine & la perte de tant d'innocens.
 Que cette destruction étoit incompatible avec les sentimens pacifiques, que
 lui Tilly témoignoit, & n'avoit que peu d'exemples dans l'Histoire: qu'il étoit
 à craindre que ce ne fût que le prélude des dévolations, & de la dévasta-
 tion entière de l'Allemagne; que Son Altesse Electorale avoit assez témoigné
 en toute occasion son respect & son attachement au Chef de l'Empire, mais
 qu'on ne devoit pas s'attendre, qu'il abandonnât la protection des peuples,
 dont Dieu lui avoit confié le Gouvernement, ni la défense des Loix & Con-
 stitutions de l'Empire, ni la liberté commune: qu'il étoit prêt à recevoir
 les Députés que lui Comte de Tilly vouloit lui envoyer, qu'il les attendroit
 à Torgau, & écouterait leur proposition.

Cependant le Roi de Suède étoit attentif aux démarches du Comte de
 Tilly, & sentoit bien qu'il en faudroit incessamment venir à une Bataille dé-
 cislve avec ce Général. Ce qui l'embarassoit, c'est que l'Electeur de Brande-
 bourg le pressoit de lui rendre Spandau, puisqu'enfin le sort de Magde-
 bourg étoit décidé. Le Roi toujours esclave de sa parole prit le parti de
 satisfaire l'Electeur, puisqu'il en avoit fait la promesse sur son honneur. Il en-
 voya donc ordre au Commandant Suédois de remettre la place à celui; que
 l'Electeur commettrait pour en reprendre la possession. Mais ce ne fut pas

sans une extrême répugnance que le Roi se déterminâ à cette démarche. Résolu d'aller en avant & de combattre Tilly, il lui faisoit une retraite en cas de malheur; il lui faisoit une place qui arrêtoit les Impériaux assez longtems, pour lui donner le loisir de se rétablir & de hazarder une seconde Bataille : Il confideroit que, s'il avoit un échec, la crainte de l'Empereur & l'infidélité du Ministre engageroient l'Electeur à se déclarer contre lui, à recevoir les Impériaux, & à leur ouvrir les portes de ses places. Tout cela lui rendoit la possession de Spandau d'une nécessité indispensable, & lui fit prendre une résolution digne de son courage & de sa prévoyance. Ce fut d'envoyer, le même jour qu'il fit restituer Spandau, un trompette à Berlin pour y déclarer, que le lendemain il prétendoit que les portes lui fussent ouvertes de bonne grace, protestant que, si on ne lui accorderoit sa demande, il se lavoit les mains de tous les malheurs qui pourroient en arriver.

Le trompette fut expédié le 8. de Juin à dix heures du soir, & le lendemain à dix heures du matin toute l'armée Suédoise se trouva devant Berlin, & y répandit une terrible alarme. Mais ce fut bien autre chose, lorsqu'on vit les troupes dresser leur camp autour de la Ville, ensuite se former en ordre de Bataille, toute l'artillerie braquée contre la Ville, & les canonniers la mèche à la main, prêts à faire feu.

Arnimb, Feld-Maréchal de l'Electeur de Saxe, se trouvoit alors à la Cour de Brandebourg, & fut envoyé au Roi de Suède, pour savoir précitement ses intentions & traiter avec lui. Il fut trois jours à aller & venir, sans pouvoir parvenir à un accommodement. Le Roi vouloit absolument faire entrer son armée dans la Ville, ou du moins y mettre cinq Régimens en Garnison, pour être assuré de l'Electeur de Brandebourg, & qu'on ne lui couperoit pas la retraite en cas d'accident. L'Electeur trouvoit trop humiliant pour lui de livrer sa Résidence. *Je ne prétends pas être de pire condition que les Impériaux, dit Gustave avec vivacité. L'Electeur les a reçus dans son pays; il leur a laissé lever des contributions sur ses sujets, fait fournir toutes les denrées & les munitions dont ils avoient besoin, livré tous les passages qu'ils ont désirés, & toutes ces complaisances ne les ont pas engagés à observer meilleure discipline. Je ne demande, moi, que des sûretés, des vivres, & une légère somme d'argent, moyennant quoi je me charge de garder le pays; de le défendre, & d'y maintenir une entière sûreté & tranquillité. Je suis déterminé à ne point démordre de ce plan. Mon Frère l'Electeur n'a qu'à se déterminer à son tour à l'accepter, ou à voir sa Capitale au pillage. Il ne s'agit que d'un coup de canon pour cela.*

Des paroles si menaçantes soutenues du Spectacle d'une armée victorieuse devant les portes, jetterent le trouble & la terreur dans les esprits. Toutes les Dames sortirent pour aller appaiser le Héros. Elles avoient à leur tête la Douairière Palatine, qui, comme une autre Veturie, alloit essayer le pouvoir de ses prières sur le vainqueur irrité. Elle réussit en effet, & le Roi se relâcha au point, que dès le soir du même jour 11^{me}. de Juin le traité fut conclu; & il y eut grand souper au jardin du Château, où le Roi se trouva, & se livra à son humeur naturellement gaie, disant mille choses agréables aux Dames. Le festin fut poussé jusques bien avant dans la nuit, & jusqu'à deux heures du matin.

tin. Le Roi prit alors congé de toute la Cour, passa la Sprée dans un bateau, & se rendit à son armée, où il ordonna qu'on déchargât toute l'artillerie en signe de réjouissance, après en avoir retiré les boulets. Mais quelques canonniers malicieusement, ou par précipitation, ayant mal observé l'ordre du Roi, plus de quarante pièces, dont quelques-unes étoient de trente livres de balle tirèrent à boulets, & percèrent plusieurs maisons d'outre en outre, traversèrent des Chambres où il y avoit des gens couchés, sans que, par le plus grand bonheur du monde, il y eût personne de tué, ni de blessé. Mais la terreur fut si grande dans la Ville, que chacun se crut perdu. Le Roi, ayant appris ce desordre, en fit faire des excuses à l'Electeur, & décampa le même jour, prenant sa route vers Spandau.

Par le traité, dont nous venons de parler, il fut réglé que les Etats de Brandebourg payeroient trente mille écus par mois au Roi de Suède; qu'il garderoit la Forteresse de Spandau, pour lui servir de place d'armes, & de retraite en cas de nécessité; qu'il pourroit aussi mettre Garnison à Brandebourg & à Ratenau, & que les portes de Cultrin lui seroient ouvertes, toutes les fois qu'il auroit besoin du passage par cette forteresse; que les fourages pour sa Cavalerie seroient tirés de la Poméranie & du Mecklenbourg, & que les Marches moyenne & Uckeraine seroient exemptes de contribuer au payement des trente mille écus, leurs revenus étant réservés, pour l'entretien de l'Electeur & de sa Cour.

Après cet accord, l'Electeur n'eut rien de plus pressé que d'écrire à l'Empereur pour justifier sa conduite. Il le fit dans une longue Lettre, où il rappela tous les excès, toutes les cruautés commises dans ses Etats par les troupes Impériales. Il se plaint qu'après avoir succé ses sujets, après avoir ravagé son pays, on l'avoit laissé sans défense, par où il s'étoit vu forcé à s'accommoder avec le Roi de Suède aux meilleures conditions qu'il lui avoit été possible; que tout cela ne lui seroit point arrivé, si on lui eut laissé la défense de son pays, & qu'on ne l'eût pas rempli de gens avides & intéressés, qui, après l'avoir épuisé, y avoient attiré la guerre, & le Roi de Suède, qui n'y seroit jamais entré, si on ne lui en avoit donné l'exemple; que sans ce malheur il auroit, à l'exemple de ses ancêtres, conservé la paix & la bonne harmonie avec ses voisins; & auroit pu se flatter qu'on l'auroit laissé jouir de la neutralité, le seul parti qui convint à sa situation &c.

La réponse de l'Empereur rouloit sur le peu d'union entre les Membres du Corps Germanique, unique cause des progrès du Roi de Suède; il se plaignoit que, depuis que ce Prince avoit remporté quelques avantages; il s'étoit tenu une Assemblée à Leipzig, nonobstant les Décrets émanés du Trône Impérial; qu'on y avoit résolu de faire des armemens les plus inutiles du monde, puisqu'il Sa Majesté Impériale ne travailloit qu'à rétablir la paix dans l'Empire; que c'étoit à cela qu'elle employoit ses troupes & ses trésors; que, depuis ce tems on avoit refusé les contributions accordées, les vivres, les quartiers aux troupes Impériales; assommé les Employés & Officiers du Commissariat des guerres, ni plus, ni moins, que s'ils eussent appartenu à une puissance ennemie: qu'il ne prétendoit pas nier que ses troupes n'eussent peut-être

commis par-ci par-là quelques excès ; mais, que c'étoit des inconvéniens inévitables, & faciles à réparer, & que cela ne pouvoit jamais excuser le peu de résistance, qu'on faisoit à l'ennemi de l'Empire ; que la partialité, avec laquelle on avoit ouvert les portes de Stettin, & d'autres places fortes aux Suédois, étoit seule cause des excès dont on se plaignoit, &c.

Le public jugera si ces raisons de l'Empereur étoient bien solides, & si les Etats de l'Empire devoient balancer entre avoir l'Empereur pour maître, ou le Roi de Suède pour Allié. Car enfin il ne s'agissoit pas de moins. L'orgueil de l'Empereur, & des Princes de la Ligue, étoit devenu insupportable depuis le sac de Magdebourg. L'Empereur commença dès-lors à casser le *Conchifum* de la Diète de Leipzig, à menacer ceux des Etats qui ne se soumettroient pas à ses Décrets, de les traiter comme on avoit traité Magdebourg. Les Princes de la Ligue Catholique disoient hautement que l'Empereur avoit eu trop de patience : qu'il étoit tems qu'il se fit obéir, puisqu'il avoit la force en main, & que Dieu favorisoit si visiblement ses armes : Tilly avoit des ordres secrets de mettre tout à feu & à sang chez les Princes, qui n'obéiroient pas aux nouveaux Monitoires & Déhortatoires, quel'Empereur étoit près de publier, comme une dernière voie que sa clémence offroit encore aux Etats opposans. Cependant il offroit de se prêter à des moyens d'accommodement touchant la restitution des biens d'Eglise, & exhortoit tous les Etats à se rendre à la Diète de *Composition*, indiquée à Francfort sur le Meyn, où l'on trouveroit des moyens de s'arranger, de pacifier tout, & de satisfaire ceux qui se trouveroient lésés.

L'Ouverture de cette Diète étoit fixée au commencement d'Août ; mais, on fut obligé de la différer jusqu'en Septembre.

D'un autre côté, les Etats Catholiques Ligués tinrent une Assemblée à Dunkspiel, & y prirent la résolution de continuer la guerre. Tilly, avant de quitter les environs de Magdebourg, commença par l'Evêque de Brême à faire exécuter les Décrets de l'Empereur contre l'Assemblée de Leipzig. Il envoya le Colonel Reinacher avec des troupes dans l'Evêché de Brême. Celui-ci publia d'abord une Patente dans le pays. Cette Patente étoit si singulière, que nous en rapporterons deux ou trois traits, pour faire voir jusqu'où va l'impudence & l'orgueil de ceux, qui se prévalent de leurs forces & de la foiblesse de leurs ennemis.

„ Il est revenu, dit-il, au Général Tilly, qu'il se trame dans cet Evêché
 „ des conspirations secrètes contre les troupes de Sa Majesté Impériale. Nous
 „ Vous exhortons à renoncer à de pareils complots, & à ne pas compter
 „ sur des d'Anglois, ni des Suédois ; Nous Vous avertissons même que le Roi
 „ de Suède brûle & pille partout ; au lieu que les Impériaux ont toujours eu
 „ pitié des pauvres Peuples, & les ont toujours traité avec douceur. Si Vous
 „ obéissez aux Décrets de Sa Majesté Impériale, il ne Vous fera fait aucun
 „ tort ; mais, si Vous faites le contraire, je Vous détruirai par le fer & le feu.

Il falut bien que l'Evêque de Brême se soumit à des argumens si solides : il livra à Reinacher les levées qu'on avoit faites, renonça aux engagemens pris à la Diète de Leipzig, & souscrivit à la cassation du *Conchifum* de cette Assemblée.

L'armée Impériale, qui revenoit d'Italie sous les ordres de Furstemberg, fit une pareille exécution sur Jules Administrateur de Wittemberg, pendant la minorité du jeune Duc, à qui l'on fit subir les conditions les plus honteuses. Il fut obligé de renoncer au *Conclusum* de l'Assemblée de Leipzig, de livrer aux Officiers Impériaux toutes les levées qu'il avoit faites en conséquence, pour être incorporées dans les troupes de Sa Majesté Impériale. Il se soumit purement & simplement à tous les Décrets de sa dite Majesté, & notamment à l'Edit de restitution: Il consentit que l'armée Impériale séjourât dans le Duché de Wittemberg, & y fût logée, nourrie & entretenue aux dépens du pays, & que ce même pays payât cent mille écus par mois de contribution, somme exorbitante pour le tems, & pour un pays qui n'a pas vingt lieues de long. La Ville d'Ulm subit à peu près les mêmes conditions, & livra sept cens hommes de pied & trois cens chevaux, qu'elle avoit levés en conséquence de la résolution prise à l'Assemblée de Leipzig. Tout le Cercle de Suabe, qui avoit levé trois mille hommes, fut obligé de les livrer, & de renoncer de même à l'Assemblée de Leipzig, & à ses résolutions.

L'Electeur de Saxe avoit beau écrire aux Membres de cette Assemblée pour les exhorter à tenir bon; toutes ses lettres ne balançoient pas un seul petit-billet du Général Impérial, qui ne contenoit guère que ces mots; *Renoncez d'un côté, & soumettez-vous de l'autre, ou bien point de quartier, ni de miséricorde.* Quoi de plus persuasif qu'un pareil billet soutenu d'une armée?

Mais tout cela n'étoit encore pas grand' chose, tant qu'on ne seroit pas assuré de l'Electeur de Saxe & du Landgrave de Hesse, les deux plus puissans Princes de l'Union de Leipzig.

C'est à quoi Tilly commença à travailler, bien résolu de forcer ces Princes à joindre leurs forces aux siennes, ou de les desarmer; d'incorporer leurs troupes dans les siennes, & de se vanger sur le pays de la fermeté du Souverain.

Ce fut ce plan de la Cour Impériale, qui acheva de gâter toutes ses affaires; & à cet égard on peut dire que la prise de Magdebourg lui fut plus funeste qu'avantageuse; puisque, si d'un côté elle abattit les esprits, de l'autre elle enfla le cœur à un point, qu'on agit comme si l'on n'eût plus eu aucun revers à craindre, & ce fut ce qui jeta les foibles dans un desespoir qui leur tint lieu de courage, qui força enfin l'Electeur de Saxe à se jeter dans les bras du Roi de Suède, le Landgrave de Hesse à hâter son traité avec ce Héros, & plusieurs autres Etats de l'Empire à prendre le même parti.

En effet l'Electeur de Saxe, voyant avec quelle hauteur, quelle tyrannie on traitoit ses alliés, jugea bien que son tour viendrait, & n'étoit même pas loin. C'est pourquoy, il convoqua pour le 12. de Juin les Etats de son Pays à Dresde, pour consulter avec eux sur les moyens de défense dans le danger qui les menaçoit. Nous verrons tout cela ailleurs plus en détail. Revenons au Roi de Suède. Ce Monarque, après avoir pris possession de Spandau en personne, se rendit à Stettin, où il étoit attendu par des Ambassadeurs Moscovites, qui venoient le féliciter sur ses victoires, au nom du Czar leur Maître, renouveler les traités de Paix entre la Moscovie & la Suède, & lui offrir un Corps de troupes Moscovites pour l'aider dans ses desseins. Le Roi donna

audience aux Ambassadeurs, & les expédia le plus promptement qu'il lui fut possible. Les traités de paix furent renouvelés, & Gustave pria les Ambassadeurs de remercier de sa part son bon ami le Czar de l'offre d'un Corps de ses troupes. Ensuite il leur fit distribuer des présents convenables, & les renvoya très satisfaits. Tout rioit à ce Héros, la démarche des Moscovites étoit des plus favorables pour lui; son traité avec l'Electeur de Brandebourg le mettoit en état de pousser sa pointe; la fierté intolérable de Ferdinand, ses procédés violents, la dureté de ses Généraux lui préparoient de nouveaux alliés.

Dans ces entrefaites, il reçut l'agréable nouvelle de la prise de Greiffswald ou Grifhsvalde, le seul poste que les Impériaux occupassent encore en Poméranie.

Grifhsvalde est une Ville un peu moins grande que Stettin, sur les côtes de la Mer Baltique, vis-à-vis de l'île de Rugen, à un demi-mille de la Mer, & sur un lac qui y communique, & forme une espèce de port près de la Ville, qui peut recevoir par eau toute sorte de Marchandises au moyen de ce lac, qui néanmoins n'est navigable que pour des barques, ou des Vaisseaux légers.

Il y a à Grifhsvalde une Université, érigée en 1456. par le Duc Wartislaw IX.

La Ville est dans une plaine rase, semée de prairies & de marais. Le Colonel Perusi, qui y commandoit la Garnison Impériale, n'avoit jamais voulu se rendre, quoiqu'il n'eût aucune espérance de secours, & que tout le Pays fût soumis aux Suédois: de manière qu'il se trouvoit isolé au fond de la Poméranie, sans aucune communication avec l'armée Impériale.

Il avoit desarmé les Habitans, & les avoit fait travailler de force aux fortifications, faisant abattre les maisons, qui gênoient les nouveaux ouvrages qu'il faisoit construire. La place, déjà forte par sa situation, fut rendue très formidable par ces nouveaux ouvrages. Le Roi de Suède avoit chargé le Général Achatius Todt de l'assiéger; & tandis que ce Monarque forçoit l'Electeur de Brandebourg à un traité également avantageux à l'un & à l'autre, Todt s'avançoit pour assiéger Grifhsvalde.

Le 11. de Juin sur les 6. à 7. heures du matin, quelques Cavaliers Suédois se firent voir devant la porte de Steinbeck, dans le dessein d'enlever le bétail que les Impériaux faisoient paître ordinairement dans les prairies, dont tout ce côté est rempli. Mais n'y ayant rien trouvé, ils tirèrent leurs pistolets en l'air, ce qui donna l'alarme dans la Ville. Soudain on sonna le bouteefelle. La Cavalerie monta à Cheval, & sortit en trois pelotons, l'un conduit par Perusi même, l'autre par son Lieutenant de Roi, & le troisième par un Chevalier de l'Ordre Teutonique. A peine, furent ils à une portée de fusil hors de la Ville, qu'ils découvrirent trois Escadrons Suédois. On conseilla alors à Perusi de rentrer dans la place, & c'étoit tout ce qu'il pouvoit faire de mieux, pour réparer l'imprudence qu'il avoit eue d'en sortir: mais il voulut faire le brave à contre-tens, & pousser ces trois Escadrons Suédois. Ses Cavaliers qui n'étoient la plupart que des Croates, ne soutinrent pas le choc des Suédois, & furent d'abord mis en déroute. La plupart se sauvèrent au travers des marais, où les Suédois en massacrèrent un bon nombre, le reste gagna le grand chemin & échapa. Perusi avec le Chevalier Teutonique se salvoient

des derniers ; mais, les Suédois leur ayant coupé la retraite, ils se virent envelopés ; on fit sur eux une décharge à brûle pourpoint, dont le Chevalier fut tué sur la place. Perusi, qui étoit armé ne fut pas même blessé des coups qui portèrent au corps ; mais on lui tira plusieurs coups de pistolet à la tête, qui l'étendirent sur le carreau. Les Suédois lui ôterent une fort belle chaîne d'or, qu'il avoit autour du cou, au bout de laquelle pendoit un portrait enrichi de pierres.

Une heure ou deux après cette affaire, Todt arriva avec son corps d'armée devant la Ville, & fit sommer l'Officier qui y commandoit à la place de Perusi, lequel répondit qu'il vouloit se défendre. Surquoi la tranchée fut ouverte fort près de la Ville, & les batteries dressées dès le même jour, malgré le feu des assiégés.

Le 13. les Impériaux firent une vigoureuse sortie, qui coûta beaucoup de monde de part & d'autre. L'Infanterie Suédoise fut mise un peu en désordre, & auroit été taillée en pièces, sans que la Cavalerie vint fort à propos à son secours, & rétablit le combat. Les Impériaux poussés à leur tour, furent rechassés dans la Ville ; & deux jours après ils battirent la chamade. La capitulation portoit qu'ils sortiroient le 16. entre cinq & six heures du matin, avec arms & bagages, mais sans canon & sans bruit, & qu'il leur seroit donné une escorte jusqu'à Loitz, d'où ils se rendroient à Rostock. Mais ils observèrent mal ce dernier article, & prirent la route de Havelberg. Todt, qui en fut averti à tems, envoya après eux le Colonel Hall, qui les surprit dans la Prignitz, tailla leur Cavalerie en pièces, & empêcha que l'Infanterie ne fut massacrée. Celle-ci au nombre de quinze cens hommes fut désarmée, & la plus grande partie prit parti parmi les Suédois, le reste fut fait prisonnier.

Le Roi étoit parti de Stettin avec un nouveau train d'artillerie, & beaucoup de munitions, pour hâter la prise de Griphwalde ; mais il apprit en chemin que la place étoit prise : ce qui lui fit d'autant plus de plaisir, que c'étoit la meilleure forteresse de toute la Poméranie, qui auroit pu faire une longue résistance ; le rempart ayant vingt-quatre pieds d'épaisseur, flanqué de bons bastions, avec un double fossé plein d'eau ; la contrescarpe toute neuve, bien fraîsée & palissadée : & la Ville si bien pourvue que la Garnison auroit pu vivre encore quatre mois de ses magasins. Mais la joie du Roi de Suède n'égalait pas celle des Habitans du Duché de Poméranie, qui se voyoient enfin délivrés des plus incommodes de tous les Hôtes, d'amis plus cruels, plus tyranniques que l'ennemi le plus implacable. Aussi ces pauvres peuples se livrèrent-ils aux plus vifs transports d'allégresse ; mais d'une allégresse vraiment Chrétienne. Des Jeûnes, des Aumônes, des Prières publiques, des actions de grâce, & des *Te Deum* chantés avec apparat. La même chose fut pratiquée en Suède, & surtout à Stockholm. Quarante-six Drapeaux, pris jusques-là sur les Impériaux, furent arborés au haut des tours. Le peuple accourut en foule aux Eglises, pénétré des sentimens de piété, & de reconnaissance, pour tant & de si heureux succès, & surtout de ce qu'il avoit plu à Dieu de conserver le Roi, que chaque Famille regardoit comme son Père.

Gustave-Adolphe, n'ayant plus rien à craindre pour la Poméranie, n'y lais-

fa précisément qu'autant de troupes, qu'il étoit nécessaire, & résolut de pénétrer dans la Basse-Saxe, pour aller chercher le Comte de Tilly. Le rendez-vous de son armée fut à Brandebourg, que ce Prince faisoit fortifier avec soin.

Tilly n'avoit laissé dans le Duché de Magdebourg, que quelques milliers d'hommes, sous le commandement du Feld-Maréchal Comte de Pappenheim; outre la Garnison qu'il avoit laissée à Magdebourg, afin d'être toujours maître des passages sur l'Elbe.

Treize Cornettes de Cavalerie Suédoise, étant arrivées à Ratenau, enlevèrent tous les vivres aux environs, & poussèrent jusqu'au Cloître de Jéricho, près de Tangermunde, d'où ils enlevèrent tout le bétail, tout le grain, toutes les farines, & tous les fourages qu'ils purent trouver.

Baudouin, le Comte d'Ortenbourg, & le Colonel Hallen, passèrent l'Elbe à Tangermunde avec leur troupe, surprisrent divers petits corps d'Impériaux, de même que la petite Ville de Bourg, pas loin de Magdebourg, firent beaucoup de prisonniers de tout rang, & s'étant fort échauffés dans ces courses par un tems de sécheresse, tel qu'on n'en avoit pas vu de mémoire d'homme en Allemagne, ils se baignèrent dans l'Elbe au sortir de table, après avoir bu copieusement, ce qui leur causa à tous les deux une maladie mortelle. Baudouin en échappa, non sans beaucoup de peine, & recouvra enfin sa première santé; mais il en coûta la vie au Comte d'Ortenbourg, quelque soin que l'on prit pour la lui conserver. Il mourut à Berlin, fort regretté du Roi & de toute la Cour de Brandebourg. Ce Comte étoit d'une ancienne Famille d'Allemagne, divisée en deux branches principales, dont l'une étoit Catholique, & l'autre Protestante. Il y avoit au tems dont nous parlons un Comte d'Ortenbourg à Vienne, qui étoit un des principaux Ministres de l'Empereur. On devine bien que celui-ci n'étoit pas Protestant. Le Comte d'Ortenbourg, qui mourut pour s'être baigné dans l'Elbe, étoit un Officier du premier mérite, tant pour la valeur, que pour la conduite & la capacité militaire. Il étoit alors à la fleur de son âge.

Pappenheim, enragé des avantages que les Suédois venoient de remporter sur ses postes avancés, résolut de s'en vanger, & voulut surprendre le Rheingrave Othon-Louis; mais il s'en trouva mal, & il fut repoussé avec beaucoup de perte. Le Rheingrave lui fit deux cens prisonniers, dont huit Officiers, & le mena battant jusqu'aux portes de Magdebourg. La Garnison prit l'alarme, & courut border le rempart croyant qu'on alloit l'attaquer. Au reste, cette Garnison logeoit dans des baraques, n'y ayant point de maison, & la Ville ressembloit plutôt à un camp retranché qu'à une Ville.

Tandis que cela se passoit sur l'Elbe, les Impériaux rassemblés en Silésie, sous la conduite de Teuffenbach ou Tieffenbach, faisoient des mouvemens du côté de l'Oder. Ils formèrent une entreprise sur Crossen, qui leur réussit mal; car, ayant gagné quelques traîtres, qui devoient dans la nuit mettre le feu à divers quartiers de la Ville à une certaine heure, le complot fut découvert, & les incendiaires punis de mort. Ce coup ayant manqué, les Impériaux se jetèrent dans le Marquisat de Lusace, & y mirent tout à feu & à sang. L'E-

lecteur de Saxe, à qui cette Province avoit été hypothéquée par l'Empereur, pour sûreté des sommes qu'il prétendoit avoir employées pour le service de Sa Majesté Impériale, ressentit fort ces hostilités, ou plutôt ses barbaries; & s'en plaignit amèrement; mais on eut peu d'égards à ses plaintes, & ce fut un nouveau sujet de mécontentement, auquel se joignirent bien d'autres plus sensibles encore, dont nous parlerons ci-après.

Le Comte de Tilly, ayant pourvu, comme nous venons de voir, à la garde de Magdebourg, partit le troisième de juin des environs de cette Ville, dont il n'existoit plus que les remparts, & prit sa route vers la Thuringe, pour aller achever de désarmer tous les Etats Protestans, qui avoient fait des levées en conséquence des résolutions prises à l'Assemblée de Leipzig. En traversant les montagnes de Hartz, il perdit beaucoup de Soldats. Les Habitans de ces montagnes, gens féroces, & irrités d'ailleurs contre les Impériaux, en massacrerent un grand nombre dans les défilés, & ne firent quartier à aucun traître, ou marodeur. De sorte que l'escorte d'un convoi de munitions, qui lui venoit de Wolfenbutel, passant par les mêmes chemins crut, en voyant tant de corps morts, qu'il y avoit eu une Bataille. Nous avons vu dernièrement un Corps de troupes Françaises, faire exactement la même route que Tilly, sans avoir le moindre démêlé avec les Paysans du Hartz, par une suite de la bonne discipline. Pour les Impériaux, ils n'eurent pas plutôt mis le pied en Thuringe, qu'ils s'y comportèrent comme une bande de Voleurs (1), particulièrement dans le Pays de Weymar, & de Schwartzbourg, ravageant toute la Campagne, & même les Villes. Ils pillèrent Franckenhausen; & après en avoir tout emporté, ils y mirent le feu. Ils forcèrent le Château de la Comtesse Douairière de Gleich, pillèrent jusqu'au linge & aux habits de cette Dame: lui ôtèrent à elle-même un Collier de Perles qu'elle avoit au cou, ses bracelets & ses bagues. En un mot, ils réduisirent toute cette contrée en solitude, gâtèrent tous les fruits de la terre, coupèrent les arbres par plaisir, & jetterent les Habitans dans la dernière misère.

Tant de crimes, tant de fureurs, le sang même de tant d'innocentes victimes égorgées à Mantoue & à Magdebourg, annonçoient quelque désastre, quelque revers à une tyrannie qui ne connoissoit point de bornes. C'est ainsi que de nos jours le carnage, & les incendies de Chamb, de Braunau, de Wilshofen, de Landau, de Deckendorff, & des environs de Gènes; les cruautés des Mentzel, des Trenck, des Franchini, ont été punies par des défaites éclatantes, & par des pertes sensibles. Jusqu'à ce qu'enfin l'on a ouvert les yeux, & mis le frein de la discipline à ce Croate féroce, à ce Hongrois naturellement pillard. Ce ne sont plus actuellement les mêmes hommes.

Ce fut sous les yeux de Tilly même que les Soldats Impériaux pillèrent, & brûlèrent Franckenhausen. Ce Général campoit alors entre cette Ville & Artern. Après avoir donné-là tout le tems à son armée d'exercer ses fureurs, & de se reposer, il se remit en marche, & vint camper près d'Erfurth, Capitale de la Thuringe. Aussitôt il envoya sommer le Magistrat de recevoir Garnison Impériale. Le but de ce Général (2), en faisant cette démarche, étoit

(1) Kevenh. p. 1839.

(2) Suivant le même Kevenh. p. 1840.

prémièrement , si on lui accorderoit sa demande de bon gré , de priver les Princes de Saxe de leur droit de protection sur Erfurth ; de forcer les Ducs de Gotha & de Weymar à se soumettre comme des *Esfclaves*, eux, leurs sujets & leur Pays : sans compter que la Ville d'Erfurth devenoit une bonne place d'armes pour les Impériaux, d'où ils pouvoient commander à tous les Pays des environs, depuis Leipzig jusqu'à Francfort sur le Meyn , & dans tous les Cercles de Franconie & du Haut-Rhin.

Secondement, au cas qu'il falut s'en ouvrir l'entrée par la force , il y avoit deux avantages à considérer , l'acquisition de toutes les richesses qui étoient dans la Ville , & la nécessité où l'on reduiroit la Maison de Saxe, dont l'alliance étoit absolument nécessaire à l'Empereur , pour la continuation de la guerre.

Enfin en occupant Erfurth , on rassuroit les Evêchés & autres Etats Catholiques de Franconie : on se trouvoit en Etat de donner la Loi aux Villes Impériales , & à la Noblesse libre de ce Cercle. Au lieu que, si l'on donnoit le tems à la Maison de Saxe, ou à celle de Hesse, ou à d'autres Etats Protestans armés de s'emparer de cette Ville , l'armée Impériale se trouveroit à l'étroit, les passages lui seroient coupés, les Evêchés de Bamberg, Wurtzbourg, &c. en grand danger : inconvéniens qu'on ne pouvoit mieux éviter qu'en occupant Erfurth.

Malgré la solidité de ces considérations, Tilly ne mit point Garnison dans Erfurth, il tourna ses vues du côté de la Hesse, résolu d'accabler le Landgrave avant qu'il pût être secouru , & se contenta d'une grosse somme d'argent, que la Ville d'Erfurth lui paya volontiers, pour s'exempter de recevoir Garnison Impériale. D'Erfurth Tilly vint camper à Mulhausen, & prit son quartier dans cette Ville, exigeant de l'argent & des vivres de tous côtés.

Ce fut du camp de Mulhausen, que Tilly envoya un Officier de rang au Landgrave de Hesse, pour lui signifier.

1°. „ Qu'il eût à recevoir dans son Landgraviat cinq Régimens, tant Impériaux que de la Ligue.

2°. „ Qu'il licenciât toutes les nouvelles levées qu'il avoit faites, & les livrât aux Commissaires de l'Empereur.

3°. „ Qu'il reçut Garnison Impériale dans sa Résidence de Cassel, & dans sa Forteresse de Ziegenhayn.

4°. „ Qu'il se déclarât ami, ou ennemi.

5°. „ Qu'il payât des contributions pour la solde de l'armée Impériale, & qu'il fournit des vivres & des munitions.

A cela le Landgrave répondit hardiment ; qu'il n'étoit ni ami, ni ennemi ; qu'il n'étoit rien moins que disposé à recevoir des troupes étrangères dans ses places, beaucoup moins encore dans sa Résidence ; qu'il se garderoit bien de licencier ses troupes, & de les donner à d'autres, en ayant besoin pour lui-même ; que d'ailleurs c'étoient de nouveaux Soldats, qui ne se comporteroient pas bien avec les vieux rétro de l'Empereur & de la Ligue, & qu'infaliblement on en viendroit à des coups, s'ils se trouvoient ensemble ; que, si l'on en venoit avec lui à des voies de fait, il se défendrait de son mieux : qu'à l'égard des contributions pour la solde des troupes Impériales & de

de la Ligue, ainsi que pour les vivres & les munitions, le meilleur Conseil, que lui Landgrave de Hesse pût donner au Comte de Tilly, c'étoit de mener son armée à Munich, où il y avoit bonne provision de tout cela; au lieu qu'il pourroit rencontrer dans la Hesse ce qu'il n'y cherchoit pas. Il y avoit dans cette réponse un air d'ironie, qui marquoit beaucoup de courage & d'assurance, & qui sembloit annoncer en même tems qu'elle n'étoit pas faite pour être rapportée à la Lettre.

L'Officier pria le Landgrave de lui donner cette réponse par écrit, à quoi ce Prince, ayant consenti sans peine, Tilly en fut si irrité, qu'il jura qu'il feroit aux Villes du Landgrave pis qu'il n'avoit fait à Magdebourg, & qu'il rendroit la Hesse plus solitaire & plus sauvage qu'un désert.

Pour commencer cette exécution, il détacha Cratz avec six Compagnies d'Infanterie, avec ordre d'occuper Schmalkalde & Vach. Coloredo eut ordre de marcher à Saltzungen, & à Creutzbouurg sur les Frontières de Hesse. Les Peuples à sept ou huit lieus à la ronde, effrayés des menaces de Tilly, & encore plus de tant d'exemples de cruauté de sa part & de celle de ses troupes, abandonnèrent les Villes & les Villages aux environs de la Verra, & se retirèrent plus avant dans le pays, emportant avec eux tous leurs vivres & leurs meilleurs effets. Il y eut diverses escarmouches entre les Impériaux & les Hessois, où l'avantage fut, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Tilly seroit entré avec toutes ses forces dans la Hesse, & y auroit probablement laissé de terribles traces de sa vengeance, si la désertion des habitans ne l'avoit embarrassé pour les vivres. Tandis qu'il prenoit des mesures pour s'en procurer d'ailleurs, il apprît des nouvelles du Roi de Suède, qui l'obligèrent malgré lui à porter ses pas ailleurs.

Ce fut dans ce tems-là qu'arriva à Hildesheim (1) une aventure, dont la plupart des Historiens Allemands & Suédois ont fait mention, & que nous rapporterons d'après eux, laissant au lecteur de croire ce qu'il voudra, touchant les conséquences qu'on tira dans le tems.

On raconte que les Jésuites de Hildesheim (2), faisant représenter par leurs Ecoliers une Comédie, dont le Roi de Suède & le Comte de Tilly étoient les principaux personnages, les deux Acteurs parurent à cheval sur le théâtre, armés de bons pistolets à l'argen, bien chargés, mais seulement à poudre. Là se rencontrant l'un l'autre, celui qui jouoit le rôle de Tilly commença à réciter les vers préparés contre le faux Roi de Suède, où il lui reprochoit d'être entré à main armée dans l'Empire sans aucun sujet; le tout accompagné d'injures & de sarcasmes, & qui occasionnant entre eux une querelle, ils mettent tous les deux le pistolet à la main; mais celui qui étoit le Roi de Suède, ayant été plus prompt & plus presté que celui qui jouoit le Comte de Tilly, lui tira son pistolet dans la physionomie, & de si près qu'il lui fracassa les machoires, & lui brûla les yeux, de manière qu'il tomba de cheval & fut emporté à demi-mort: ce qui causa une grande rumeur, & changea la scène de comique en tragique.

(1) Chemnitz T. I. p. 213. Paulini Gotthi Hist. Arctica p. 394. Theatrum Europaeum ad h. an. p. 412.

(2) Kevenh. p. 1842.

Plusieurs regardèrent cette aventure comme un présage sinistre pour le Comte Tilly.

Ce fut ainsi qu'on vit autrefois à Rome durant les divisions d'Auguste & de Marc-Antoine (1), les jeunes garçons de cette Capitale du Monde se diviser en deux grandes troupes, dont l'une représentoit l'armée d'Auguste, l'autre celle de Marc-Antoine, se livrer bataille, & le parti du premier victorieux de l'autre : ce qui fut aussi regardé comme un présage de la fameuse bataille, qui décida de l'Empire du Monde, & éleva la fortune du jeune César sur les débris de celle de son concurrent.

Gustave-Adolphe, ayant rassemblé son armée à Brandebourg, partit de-là le 28. de Juin avec mille Mousquetaires & toute sa Cavalerie, & arriva le soir dans un Village nommé Forgo, où il logea. Le lendemain il vint prendre son quartier au Couvent de Jericho, d'où il alla reconnoître jusqu'au pont de Magdebourg. A son approche Pappenheim, qui campoit à Buch avec quatorze Cornettes de Cavalerie & quelque peu d'Infanterie, se jeta dans cette place, ne se sentant pas assez fort pour faire tête à ce Prince. Gustave ayant examiné tout ce qui avoit été l'objet de sa marche, retourna à Jericho, & le 30. au soir il fit passer l'Elbe à un détachement, pour tâcher de s'emparer de Tangermunde & du Château, où il y avoit Garnison Impériale d'environ cent hommes.

Le détachement Suédois passa le fleuve en grand silence, surprit la garde des ennemis sur le bord dans des bateaux, la tailla en pièces, sans qu'il s'en sauvât que quelques Soldats, qui vinrent jeter l'alarme dans la Ville, que la Garnison abandonna pour se jeter dans le Château. Tangermunde est une Ville médiocre située sur le bord de l'Elbe, à l'endroit où le Tanger se jette dans ce fleuve, d'où lui est venu le nom de Tangermunde, qui signifie *embouchure du Tanger*. Elle est dans un terrain considérablement élevé; ce qui n'empêcha pas que le détachement Suédois n'arrivât dans la Ville presque en même tems que les fuyards, & dans le moment que la Garnison se sauvait dans le Château où les Suédois la poursuivirent; & y ayant voulu entrer pele-mêle, leur Commandant, qui étoit un Lieutenant, fut blessé mortellement. Ce fut alors qu'on vit que cet esprit d'intrépidité de Gustave avoit passé dans l'âme de tous ceux qui le servoient (2). Ces braves Soldats, se voyant sans Chef, & ne voulant pas se retirer sans avoir assuré la prise de ce Château à leur Maître, décidèrent que les Bas-Officiers tireroient au sort à qui prendroit le commandement. La fortune se déclara pour un Caporal, qui se montra digne de cette faveur. En effet, il fit aussitôt appliquer le petard à la porte; & avant qu'il jouât, il distribua son monde pour former deux fausses attaques, tandis qu'il commanderoit la véritable. La porte ayant été mise en pièces, le Caporal attaqua avec tant de furie, qu'il pénétra dans le Château sans autre perte que de cinq hommes blessés.

Soixante Impériaux furent assommés dans la première chaleur, le reste demanda quartier, & l'obtint de ce brave Caporal, qui leur fit néanmoins enten-

(1) Dion. Cassius.

(2) Kevenh. p. 1847.

dre, que cette grâce ne pouvoit leur servir, qu'autant qu'il plairoit au Roi de la confirmer.

Gustave s'empara de diverses Villes de la vieille Marche de Brandebourg, telles que Stendal, Arnbourg, Werben &c. Il fit rassembler tous les bateaux qu'on put trouver le long de l'Elbe jusqu'à Magdebourg, & fit jeter un pont sur le fleuve avec une bonne redoute pour le couvrir. Le 3. de Juillet il passa l'Elbe sur ce nouveau pont, avec toute son armée & sa nombreuse artillerie, & vint camper sous Tangermunde. Il entra à cheval dans la Ville, & de-là dans le Château. Ce fut là qu'on lui présenta les prisonniers Impériaux faits à Tangermunde, & en diverses autres Villes de la vieille Marche. Dès que ces malheureux virent le Roi, ils se jetèrent à genoux, joignant les mains, & demandant quartier. Gustave les regardant d'un air sévère; *Levez-vous, leur dit-il (1), cet hommage n'est pas pour un mortel, & je ne suis point un Dieu. Prosternez-vous devant l'Etre suprême, & rendez-lui grâce de la vie que je Vous accorde. Vous avez agi en brigands dans le pays; Vous ne faites point de quartier à mes Suédois quand Vous êtes les plus forts, Vous les traitez plus cruellement que ne sauroient faire les Turcs. Vous méritez sans doute la mort; mais je Vous fais grâce: allez, vivez, & louez Dieu de ma bonté. La plupart touchés de la bonté de ce grand Roi, prirent parti dans ses troupes. Il lui vint aussi une quantité considérable de recrues du Duché de Magdebourg, & des défecteurs du Corps de Pappenheim, qui accouroient pour servir sous ses drapeaux.*

Le Roi, ayant appris que Tilly marchoit à lui, résolut de prendre une autre position; & allant reconnoître en personne, il trouva le poste de Werben si (2) avantageux, qu'il ne put s'empêcher de dire, qu'il étoit étonné que Tilly, & tant d'autres habiles Généraux, n'eussent pas songé à fortifier un poste si commode, & si facile à fortifier de manière à ne pas craindre d'être forcé. En effet Werben est une Ville médiocre de la vieille Marche de Brandebourg, au confluent du Havel & de l'Elbe, justement à l'extrémité de l'angle que forment ces deux rivières en se rencontrant; de sorte qu'elle est fortifiée par la nature, se trouvant au milieu d'un arc, que forme l'Elbe en serpentant: outre que, par le moyen de ces deux rivières, il est facile de tirer des vivres de tout le pays des environs; pays gras & abondant surtout en grains & fourrages: deux articles importants pour la subsistance d'une armée.

Ce fut dans les environs de Werben, que l'Empereur Henri I. remporta une grande victoire sur les Vendéens; & ce Prince y fit bâtir un Château qu'il nomma *Sigebourg Château de la Victoire*, en mémoire de cet événement: Il prit même une telle affection pour ce lieu à cause de sa belle situation, qu'il y faisoit en Été son séjour ordinaire.

Un peu au-dessous de l'embouchûre du Havel, & presque vis-à-vis de Werben, est la Ville de Havelberg autrefois Evêché. Le Roi de Danemarck l'avoit fait fortifier dans son expédition d'Allemagne; mais en 1627. les Impériaux en chassèrent la Garnison Danoise, & en demeurèrent les maîtres, s'y fortifiant autant qu'il leur étoit possible. Il n'étoit pas naturel que Gustave

(1) Kewen. p. 1243.

(2) Johan. Aug. à Werdenhagen de Reb. Hans. c. 7. p. 234.

les laissa dans cette place, dès qu'il étoit déterminé à assiéger son camp à Werben. Aussi donna-t-il ordre à Banner d'assiéger cette place.

Banner se présenta devant Havelberg le 9. de Juin entre trois & quatre heures du matin. Les Impériaux, qui étoient sur la Colline d'où la Ville tire le nom de *Berg*, se trouvèrent surpris. Ils mirent le feu aux chaumines des pêcheurs, & le retirèrent promptement dans la Ville, d'où ils firent grand feu sur les Suédois, sans leur causer aucun dommage. Pendant que Banner faisoit attacher le pétard à la porte près de l'Eglise Cathédrale, il avoit envoyé le Colonel Winckel avec un détachement pour se saisir des barques, qui étoient sur le Havel, & tâcher de pénétrer dans la Ville par la rivière qui en baigne les murs, & dont un bras la traverse. Winckel exécuta parfaitement ses ordres, & pénétra dans la Ville avant son Général, tailla en pièces tout ce qu'il trouva sous les armes. Une partie de la Garnison déconcertée jeta les siennes, se sauva dans le cimetière de la Cathédrale & demanda quartier, ce qui lui fut accordé. Ils firent tous faits prisonniers au nombre de 440.

Après cette conquête le Roi établit son camp près de Werben, & fit travailler à une espee de fort, ou de grande redoute, qui fut depuis prise & reprise maintes fois durant cette longue guerre.

Tilly pressé par Pappenheim, qui lui envoyoit exprès sur exprès pour lui demander du secours, craignant à tout moment d'être enlevé par les Suédois, qui se trouvoient si près de lui, avança à grandes journées, publiant qu'il alloit livrer Bataille au Roi de Suède en rase campagne, avant qu'il pût se retrancher.

Il marcha sans s'arrêter jusqu'à Aschersleben. Les Hessois, profitant de son éloignement, se saisirent de tous les postes qu'il avoit occupés en Thuringe, & en égorgèrent les petites Garnisons qu'il y avoit laissées. Le Landgrave continua ses levées avec plus de facilité que jamais, & augmenta ses troupes. On célébra à Cassel un jour de jeûne & d'action de grâces, en conséquence du départ des Impériaux, lequel causoit autant de satisfaction aux sujets du Landgrave, que leur approche & leurs menaces leur avoient causé de frayeur & d'angoisses.

Le Comte de Tilly leva son camp d'auprès Aschersleben le 15. de Juillet, & marcha sur Magdebourg, étant venu camper le 17. à Wolmirstedt.

Gustave-Adolphe avoit l'œil sur ce mouvement du Général ennemi; & ayant été averti que sa Cavalerie se répandoit dans les Villages fort en avant du camp, il pensa que cette Cavalerie, fatiguée d'une longue marche, ne seroit peut-être pas trop sur ses gardes : tandis que la sienne, fraîche, & bien remise de ses fatigues, pourroit se porter rapidement à une distance considérable. Sur cela, il forma le dessein d'entreprendre sur cette Cavalerie, esperant qu'il pourroit peut-être jeter le désordre dans tout le reste de l'armée ennemie.

Suivant ce projet, il commanda à un certain nombre d'Escadrons, tant de Cuiraillers que de Dragons, de se rendre à Arnberg dans la Vieille Marche, & partit du camp de Werben pour se mettre à leur tête.

La nuit du 16. au 17. le Roi s'avança jusqu'à un Village derrière Tangermünde, nommé *Belgen* ou *Beldingen*, où il passa tout le 17. qui étoit un

Dimanche, dans des exercices de piété. Le même jour, il avoit envoyé quelques partis en Campagne, qui ramenèrent cinq à six prisonniers. Il apprit d'eux que la Cavalerie Impériale n'étoit qu'à quatre milles de-là, & ne croyoit pas avoir rien à craindre des Suédois, qu'on supposoit éviter le combat, & occupés à se retrancher.

Le soir, le Roi envoya en parti le Major du Régiment d'Ortenbourg, & le chargea de s'approcher des ennemis autant qu'il pourroit, d'enlever quelques prisonniers, & de s'en revenir sans bruit. Le Major revint en effet rapporter au Roi, que les Régimens de Montecuculi, de Pappenheim, de Coronini, & de Holck, n'étoient qu'à deux milles de-là, dans les Villages de Borgstall ou Bourgstall, & d'Angern, ce qui fut confirmé par quelques mirodeurs qu'il avoit pris. Sur cela, le Roi partit comme un éclair, & étant arrivé à la vue des Villages en question, il partagea sa troupe en trois corps, dont il donna l'un à commander au Rhingrave Othon-Louis, le second à Baudissin, & se mit à la tête du troisième, pour soutenir les deux attaques, & porter du secours où il seroit nécessaire. Le Roi avoit devant lui un Village, nommé Reindorff, qui se trouvoit entre les deux autres. Il jugea à propos de l'occuper, pour prendre les deux autres en flanc & à revers, ne croyant pas qu'il y eut personne dans ce Village. Mais il fut fort étonné de voir, malgré la nuit qui commençoit à tomber, qu'il y avoit une troupe en Bataille en avant du Village; c'étoit le Régiment de Cuirassiers de Bernstein, commandé par le Colonel de ce nom, Capitaine des Archers de la garde du Roi de Hongrie.

Gustave, quoiqu'il n'eût pas plus de trois cens, tant Cavaliers que Dragons avec lui, s'ébranla pour attaquer ce Régiment, qui fit d'abord une décharge de loin, qui ne fit mal à personne, & faisant un caracol se retira derrière le Village, malgré les prières & les exhortations de son Colonel, qui fit en cette occasion tout ce qu'on pouvoit attendre d'un vaillant homme: Le Roi ayant crié à ses gens de charger, le Régiment de Bernstein fut culbuté; & un jeune Comte de Collovrat ou Kollobrat, fut tué dans cette première charge: le Colonel, s'efforçant toujours de rallier ses gens, & de les ramener à la charge, eut le même sort. Le Roi se livra lui-même si fort à son ardeur guerrière, qu'il fut en danger de périr, s'étant trouvé engagé au milieu des ennemis, qui l'auroient tué sans le connoître, si Harald Stacke (1), qui fut depuis Sénateur du Royaume, ne l'avoit secouru à propos, & mis en fuite ceux des ennemis, qui commençoient à l'entourer. Enfin, le Régiment de Bernstein fut taillé en pièces, la nuit en sauva une partie. Il perdit tous ses bagages, & beaucoup de chevaux, dont les Cavaliers avoient été renversés, ou dans la fuite, ou dans la charge.

Le Roi voyant que ses gens se jettoient sur le bagage, & se débandoient pour piller, fit mettre le feu au Village pour détruire l'objet de leur cupidité.

(1) C'est M. Gierwelt qui a tiré cette anecdote de l'oubli, où tous les Historiens l'avoient laissée. On la trouve dans sa Bibliothèque Suédoise (*Svenska Biblioteket*), Tom. III.

Ouvrage tout nouveau, qui nous fournira encore quelques autres particularités touchant notre Héros.

té, & empêcher la confusion & le désordre, sachant que Tilly n'étoit pas assez éloigné pour n'en pouvoir pas tirer avantage, s'il étoit venu fondre sur eux, dans le tems qu'ils auroient été occupés à piller.

Les deux autres attaques réussirent aussi à souhait : Baudissin calbata les Régimens de Pappenheim & de Montecuculi, dans le Village de Bourgfall. Ces deux Régimens eurent à peine le tems de monter à cheval, & n'eurent pas celui de se former. Tout s'ensuit à vauderoute. Le Rhingrave trouva plus de résistance. Holk étoit à la tête de son Régiment, & de celui de Corolini. Il se défendit comme un lion. Ce ne fut qu'à la troisième charge qu'il fut rompu, & obligé de faire retraite, après avoir perdu deux Etendarts. Ce fut dans cette dernière charge que fut blessé le jeune Prince Palatin de Lauterbeck (1), lequel mourut quelques jours après de sa blessure à Werben, extrêmement regretté du Roi, & de tous les Officiers généraux, qui avoient conçu les plus grandes esperances à son sujet.

Quoique dans l'incendie des Villages beaucoup de chariots chargés de bagages eussent été brûlés, les Suédois ne laissèrent pas de faire un butin considérable. Il y eut un simple Cavalier, qui attrapa deux mille ducats. On trouva beaucoup de ducats, de roses-nobles, de pistoles, de quadruples, restés du pillage de Magdebourg ; outre une quantité considérable de bouteilles remplies de pièces de monnaie rare, de pierreries & de toute sorte de bijoux de prix.

Du côté des Impériaux, il y eut trois cens hommes de tués sur la place, & un grand nombre de prisonniers, qui prirent presque tous parti dans les troupes Suédoises : sans la nuit il ne seroit peut-être pas échappé cent hommes de ces cinq Régimens de Cuirassiers Impériaux. Mais le Roi ne jugea pas à propos de les faire poursuivre bien loin, pour ne pas s'exposer à un revers de fortune. Cependant deux Régimens, l'un Courlandois, l'autre Suédois poussèrent jusqu'à assez près de Wolmerstædt, où campoit toute l'armée de Tilly, que le Roi croyoit qui s'avanceroit sur le champ, pour prendre sa revanche ; mais il ne se remua pas si-tôt.

Le Roi après sa victoire rassembla ses troupes, & les rangea en Bataille, pour attendre l'ennemi au cas qu'il vint, mais personne ne parut. Sur quoi le Roi se retira à Belgen ou Beklingen, où il arriva au son des trompettes & des timballes, & au milieu des acclamations des Soldats, & des Habitans du Pays. De là il rentra dans son camp de Werben.

Le Comte de Tilly fut très mortifié de l'affaire, qu'il venoit de recevoir à son avant-garde ; mais il s'en consola dans l'idée qu'il s'en vangeroit bientôt ; car, quoi qu'il eût dit à la Diète de la difficulté de la guerre contre le Roi de Suède, au fond il le regardoit comme un jeune Prince, avide de gloire à la vérité, mais qui n'avoit pas bien pesé ses forces, ni celles de l'Empereur, & qui s'étoit embarqué trop légèrement dans une entreprise si au-dessus

(1) M. Harte dit, T. I. p. 340. que ce Prince fut tué sur la place, & qu'il étoit Fils d'une Seigneuse de ce jeune Prince, qui étoit Fils de Marie-Elisabeth, Fille de Jean Comte de Palatin de Deux-Ponts, & de George-Gustave de la branche de Lauterbeck, de la Maison Palatine.

de ses ressources, si elle n'étoit au-dessus de son courage & de ses talens. Véritablement le Roi de Suède étoit alors plus foible de la moitié que le Comte; mais jamais Général ne fut mieux suppléer au nombre par l'avantage du terrain, par l'amour des Soldats pour lui, par le choix de leurs Officiers, & par l'exemple qu'il leur donnoit sans cesse, soit du mépris de la mort, soit de la sobriété, & d'une vie dure & infatigable.

Tilly, piqué de la défaite de cinq de ses meilleurs Régimens, se mit en marche dans le dessein de tailler en pièces la petite armée du Roi de Suède, & s'en approcha tellement, qu'on ne douta pas qu'il n'y eût une Bataille. Cependant tout se passa en canonnades & en escarmouches, où les Suédois eurent presque toujours l'avantage (1). Dans l'une de ces escarmouches, le Général Baudissin, payant toujours de sa personne comme le moindre Soldat, fut fait prisonnier par deux Cuirassiers Impériaux, & dégagé presque aussitôt par les siens. Ce fut-là que commença à briller un jeune guerrier, digne élève & imitateur de Gustave-Adolphe, qui dans la suite de cette guerre s'acquit une gloire immortelle, & mourut comme ce grand Roi, non pas au milieu d'un champ de Bataille à la vérité, mais à la fleur de son âge, & laissant après soi la plus brillante réputation. Je veux parler du jeune Duc Bernard de Saxe-Weymar. Il étoit fils du Duc Jean de Saxe-Weymar, & de Dorothee-Marie Princesse d'Anhalt. Il étoit le Cadet de neuf Frères, qui, à la réserve de ceux qui moururent en bas âge, portèrent tous les armes contre l'Empereur. Gustave; dont le jugement sur le mérite des hommes étoit si sûr, conçut de celui-ci une opinion si favorable, qu'il lui donna commission de lever trois Régimens, & d'aller au secours du Landgrave de Hesse, en cas que Tilly portât de nouveau ses pas dans les Etats de ce Prince, ou que l'armée Impériale, qui revenoit d'Italie, les attaquât.

Après bien des tentatives inutiles, Tilly jugea qu'il y auroit trop de risque pour lui à attaquer les retranchemens du camp de Gustave-Adolphe, & se retira à Tangermunde. Là, il se trouva dans une si grande disette de vivres, que son armée faillit à se mutiner. Il fut donc obligé d'abandonner toute la vieille Marche, & de se réfugier dans son premier poste de Wolmerstedt, menaçant également la Saxe, & la Hesse. Nous verrons bientôt quel fut le parti qu'il prit. J'ajouterais, en passant, que la défection fut extrême dans son armée, durant cette marche retrograde. Les Soldats, à qui il restoit encore quelque chose de leurs pillages, jugeoient, par la perte qu'ils venoient de faire, du danger qu'ils couroient de ne rien garder, & s'en alloient pour le mettre en sûreté. Ceux qui avoient tout perdu, ou qui n'avoient rien gagné, commençoient à désespérer de faire fortune, tant qu'ils auroient des Suédois à combattre, commandés par un si vaillant Roi; ce qui les dégoutoit absolument du métier.

(1) Le Comte de Kevenhuller rapporte un trait, qui fait bien connoître le caractère du Comte de Tilly, c'est que ce Général fit publier le 27. de Juillet dans son Camp un ordre de ne faire aucun quartier aux Suédois, & que

dans une escarmouche, où soixante Suédois avoient été tués, il permit que leurs corps restassent plusieurs jours sans sépulture, & fussent déchiquetés par les Barbiere de son armée, avant que d'être jetés dans la fosse.

A-peu-près dans le tems que Tilly, & le Roi de Suède étoient en présence près de Werben, Marie-Eleonore Reine de Suède, arriva à Wolgast en Poméranie, amenant à son Epoux un renfort de huit mille hommes, dont une partie fut employée au recouvrement du Duché de Mecklenbourg, dont nous parlerons tout à l'heure.

Peu de jours après le Marquis d'Hamilton débarqua aussi en Poméranie, avec un Corps de six à sept mille Anglois, bien équipés & bien armés. Mais ces troupes ne firent pas de grands exploits, & périrent pour la plupart de maladie par une suite de leur intemperance, & peut-être aussi de l'intempérie du climat d'Allemagne, auquel les Anglois ne résistèrent guère. Hamilton leur Général se donna beaucoup de peine & de mouvement pour lever cette petite armée en Angleterre. Le Roi Charles I. lui fournit quelque argent sous main; mais ne voulut point paroître y contribuer ouvertement, par une timidité à peine concevable. Le Roi de Suède y contribua le plus; & Hamilton même n'épargna pas sa propre bourse. Il arriva en Allemagne dans les premiers jours de mois d'Août, & fit son entrée dans Stettin le 28. du même Mois (1), affectant un luxe presque égal à celui de Wallenstein. Il parut traîné dans un carrosse tout doré par dehors, & doublé en dedans de velours cramoisi, avec des franges & des crépines d'or. Six beaux chevaux superbement enharnachés étoient attelés à ce carrosse. Les livrées de ses Domestiques répondoient à cette magnificence. Elles étoient de velours cramoisi avec des cordonnets d'or, & les armes du Général en broderie d'or devant & derrière; ce qui faisoit un très bel effet. Il avoit quarante Gentilshommes à sa suite, trente-six Hallebardiers & deux cens gardes.

Tout ce Corps d'Anglois fut envoyé en Silésie avec quatre mille Suédois qu'on joignit à eux; le tout commandé par le Feld-Maréchal Gustave-Horn. Mais depuis leur arrivée en Allemagne les Historiens ne font presque plus mention d'eux. Ils y vécurent dans l'obscurité, & s'en retournèrent sans gloire. Le Roi ne voulut pas même s'en servir dans l'armée qu'il commandoit en personne, sachant qu'ils n'étoient, ni exercés, ni disciplinés, ni subordonnés, & qu'ils vivoient dans une licence, dont il craignoit l'exemple pour ses Soldats. Sur la fin de l'Été, ils se trouvèrent réduits à quinze cens hommes, la mort ayant moissonné tout le reste. Le Roi donna de l'argent à Hamilton pour recruter sa troupe de Soldats Allemands; ensuite il le fit marcher vers Magdebourg, dont Banner avoit ordre de faire le blocus. Hamilton prétendit avoir le commandement sur Banner, & se brouilla avec ce Général. Le blocus fut levé; Pappenheim ayant jetté deux milles hommes dans la place. Il y eut encore d'autres difficultés pour la marche & pour les quartiers, qui dégoutèrent entièrement le Roi des secours d'Angleterre. Vanes Ministre de Charles I. arriva enfin auprès de Gustave, & proposa une alliance à des conditions, qui auroient mis ce Prince dans la dépendance du Roi & du Parlement d'Angleterre. Gustave ennuyé de toutes ces tracasseries, connoissant d'ailleurs le génie du Roi d'Angleterre & de son Conseil, dégouté des rodomontades de Vanes & d'Hamilton, leur témoigna à tous les deux beaucoup d'in-

(1) Lungwitz p. 478. cité par M. le P. Bèhmer.

différence

différence pour leurs services, & beaucoup de hauteur à l'égard de l'alliance proposée. Il savoit qu'il n'avoit rien de bon à attendre d'un Roi, qui n'agissoit par aucun principe, ni d'un Général qui pouloit l'orgueil jusqu'à vouloir commander les siens, & à trouver à redire à tout, sous prétexte que la première chose à quoi il faisoit penser étoit le rétablissement de l'Electeur Palatin. Sur quoi je remarquerai que, dans le tems que Gustave-Adolphe faisoit ses dispositions pour passer en Allemagne, le Colonel Alexandre-Hamilton vint à Stockholm offrir au Roi un traité d'alliance avec l'Angleterre, sous le nom du Marquis. Quoique le Roi de Suède trouvât étrange de traiter avec un particulier, pour une alliance entre Souverains, néanmoins, comme il avoit besoin de troupes, & que le Marquis s'engageoit dans ses lettres de lever un Corps de sept ou huit mille Anglois, que d'ailleurs Gustave connoissoit la timidité & les irrésolutions du Roi d'Angleterre, il voulut bien se prêter à sa foiblesse, & traiter avec le Marquis d'Hamilton. Mais dans le traité qui fut conclu le dernier de Mai 1630. à Stockholm avec l'Agent de ce Marquis, il ne fut parlé que du rétablissement du Système de l'Empire en général, sans aucune mention particulière de l'Electeur Palatin. C'étoit donc à tort que Vanes & le Marquis d'Hamilton fatiguoient le Roi de Suède de ce rétablissement, & prétendoient régler ses opérations. Mais Gustave n'étoit pas Prince à se laisser mener. Il méprisoit le Roi d'Angleterre & son Ministère : & il avoit sur le cœur la préférence qu'il avoit donnée au Roi de Danemarck, pour la conduite de la guerre d'Allemagne. Il n'aimoit pas Vanes, le traitoit publiquement d'Espagnol déguisé, & savoit qu'avant de venir vers lui il avoit été à Coppenhague, & avoit conféré avec le Roi de Danemarck, ami fort équivoque de la Suède. Enfin Gustave avoit alors plus besoin d'argent que de troupes, & le Roi d'Angleterre n'avoit, ni le moyen, ni la volonté de lui en fournir. Un jour que le Ministre Anglois l'excédoit de sollicitations plus qu'à l'ordinaire, pour l'engager à marcher vers le Palatinat & y rétablir l'Electeur, menaçant, à moins de cela, que le Roi son Maître rappelleroit le Marquis d'Hamilton avec ses troupes; *Monsieur le Chevalier Vanes*, lui répondit le Roi, *je trouve fort étrange que vous me pressiez ainsi, tandis que votre Maître ne veut pas même paraître s'intéresser au sort de l'Electeur Palatin; qu'il se réserve toujours une porte de derrière, pour pouvoir desavouer le Marquis d'Hamilton; & qu'il vient de faire, fort mal à propos pour moi, la paix avec les Espagnols qui sont en possession de tout le Bas-Palatinat. Vous dites que le Roi d'Angleterre rappellera ses troupes? A la bonne heure; qu'elles partent: je ne les retiens point, & leur souhaite un bon voyage. Pour mes entreprises, personne n'est en droit de les régler, & de me prescrire quoique ce soit à cet égard. Il faut aussi que je vous dise que vous venez un peu trop tard; & que, par mon traité avec la France, j'ai promis la neutralité au Duc de Bavière, & que je l'en laisserai jouir à moins qu'il ne me donne lieu d'agir autrement (1). Le Roi regardoit Va-*

(1) M. Aik, dans ses Mémoires Mss. rapporte un autre suiet de mécontentement de Gustave-Adolphe contre le Roi d'Angleterre, c'est celui-ci, en lui écrivant, ne lui avoit donné que de la *Serenité*, quoique Gustave lui

eût donné de la *Majesté*: à quoi, il ajoûte fort sensiblement que ces sortes de choses, qui paroissent des minucies, sont souvent d'une grande conséquence pour le succès d'une négociation.

nes comme un espion, & ne pouvoit le souffrir. Ils se séparèrent donc, & Hamilton ramena environ cinq cens Anglois dans leur île & fort peu de lauriers.

Pendant Gustave-Adolphe avoit résolu de rétablir les Ducs de Mecklenbourg; &, voyant que désormais Tilly ne pouvoit traverser ce projet, il ordonna qu'une partie des troupes venues de Suède, & de la Garnison de Stralsund, marchât dans ce Duché pour en expulser les Impériaux.

A l'approche des Suédois, les Garnisons de Gustrów & de Putzow se retirèrent & abandonnèrent ces deux postes, qui d'ailleurs n'étoient pas tenables. Elles prirent la route de Rostock, vivement poursuivies par les Suédois, qui enfin les atteignirent sur la chaussée de cette Ville & les taillèrent en pièces: tout ce qu'il y avoit de Croates fut passé au fil de l'épée; & le butin des Suédois fut considérable, surtout en argent, or & bijoux, tristes dépouilles du Mecklenbourg. La Garnison de Rostock, qui avoit aussi un butin précieux à mettre en sûreté, en chargea deux Vaisseaux pour le transporter à Dantzic; mais le Vice-Amiral Suédois Carl Carlson, qui croisoit sur les côtes de Poméranie, s'empara de ces deux Vaisseaux, & ainsi fut vérifié le proverbe, qui dit que *ce qui vient par flûte s'en va par tambour*.

Le Roi avoit chargé le Colonel Monro Ecossois d'assiéger la petite Ville de Plaw, où il y avoit une Garnison de cent cinquante Impériaux, qui d'abord se retirèrent dans le Château; mais après trois jours d'attaque, Monro les força à se rendre. Après la prise de cette place, Monro marcha vers Schwerin, & tailla en pièces sur sa route cent Dragons de Wismar, qui s'étoient jetés dans une métairie.

Le Duc Adolphe-Frédéric, qui s'étoit réfugié à Lubeck, apprenant ces bonnes nouvelles, partit le 17. de Juillet, pour revenir dans son pays, où il étoit attendu avec impatience. Il se mit à la tête d'un Corps de troupes, qu'il avoit fait lever dans le baillage de Schöneberg, & marcha à Gadebusch, où il fit son entrée.

Après cela il marcha vers Schwerin, où il joignit les Suédois: & l'on délibéra sur la manière dont on attaqueroit la Ville, qui étoit la Capitale de tout le Duché.

La Garnison en étoit fort foible; mais il s'agissoit de l'empêcher de se jeter dans le Château, où elle pouvoit mieux résister que dans la Ville. Il fut résolu que le Capitaine Rellinger avec ses Dragons passeroit dans des bateaux, qui étoient tout prêts le lac de Schellf, & se posteroit entre la Ville & le Château, tandis qu'on attaqueroit les portes de la Ville, & couperoit la retraite à la Garnison; mais les Impériaux, ayant pénétré ce dessein, ne s'amuserent point dans la Ville, & se hâtèrent de gagner le Château. Là, ils se défendirent vaillamment, tuèrent & blessèrent plusieurs Suédois & Mecklenbourgeois. Le Duc, qui n'avoit point de canon, étoit fort embarrassé. Il fit offrir les conditions les plus honorables aux Capitaines Cely & Milatz, qui commandoient les Impériaux; mais ils déclarèrent, qu'ils ne se rendroient point, avant qu'on eût fait brèche au Château. A la fin, le Général Achatius Todt arriva avec six Com-

Il me semble que c'étoit mal s'y prendre pour gagner un Prince aussi ambitieux, & aussi délicat sur le point d'honneur que Gustave-Adolphe, que de ne pas le traiter d'égal à égal. Ce

grand Roi regardoit l'Alliance d'Angleterre comme une chose à quoi il ne faisoit point ser-
*visier: In Anglicana Societate Gustavo nihil salutari-
 esse respondendum.* Publ. L. c. L. IV. § 43.

pagnies d'Infanterie , & quatre pièces de canon , dont on commença à tirer sur le Château. Alors les deux Capitaines offrirent de rendre la place , moyennant les honneurs de la guerre , ce qui leur fut accordé ; & la Garnison qui n'étoit que de soixante hommes , sortit avec armes & bagages , tambour battant & enseignes déployées. Ils furent conduits partie à Doernitz , partie à Wismar.

Tout le Duché de Mecklenbourg se trouvant alors délivré à la réserve de ces deux places , Gustave voulut assister en personne à l'Installation des Princes.

La cérémonie s'en fit à Gustrow , de la manière suivante. Dès le matin toutes les cloches commencèrent à sonner , & les saquebutes à se faire entendre du haut des clochers , selon la manière d'Allemagne. La Bourgeoisie se mit sous les armes ; toute la Noblesse du Pays à cheval alla au devant des Princes & du Roi , à une lieue hors de la Ville , au bruit des trompettes , des tambours , & d'autres instrumens de guerre , & faisant porter devant soi des Etendards aux armes du Duc , avec des devises relatives à la circonstance. Ensuite arriva le Clergé , puis le Magistrat de Gustrow & de plusieurs autres Villes , & enfin la Bourgeoisie en armes avec ses Officiers à la tête. Les Princes firent alors au Roi de Suède un remerciement , où ils tâchèrent de mettre plus de sentiment que d'éloquence ; après quoi la marche commença. Elle fut ouverte par la Noblesse à cheval formant huit Escadrons ; après cela venoient deux Hérauts des Principautés de Schwerin & de Gustrow , vêtus de velours bleu , & la cote d'armes de même , & avantageusement montés : après eux , venoit le Duc Jean-Albrecht monté sur un très beau cheval caparaçonné de noir. Il étoit suivi de trente-six Gardes-du-Corps , l'épée nue à la main ; & après ceux-ci , venoient six Timballiers très lestement vêtus & montés , suivis de trente-six Trompettes. Ici paroissoit Gustave-Adolphe , avantageusement monté & vêtu de simple Drap vert , avec un plumet bleu & blanc à son Chapeau , ayant à sa gauche le Duc Adolphe-Frédéric , & derrière un détachement de Gardes-du-Corps. Après eux , on voyoit le Duc Bogislas de Poméranie ; à sa droite le jeune Prince Ulrich de Dannemark ; & à sa gauche , Guillaume Duc de Courlande & de Semi-Gallie. Enfin , les Enfans des Ducs de Mecklenbourg , ayant à leurs côtés le Général Baudissin , & le Colonel Streiff. La marche étoit fermée par cent trente & un carrosses , remplis de Femmes de qualité , & suivis d'un gros de dix-huit cens Cuirassiers.

Après le service divin , le Roi & les Ducs se rendirent à l'Hôtel-de-Ville , où ils furent reçus par le Magistrat , qui vint au devant d'eux jusqu'à une certaine distance ; ensuite se fit la cérémonie de l'hommage , que chaque corps prêta de nouveau aux Ducs , après laquelle on ne songea qu'à se divertir. Vingt gros tonneaux de Vin , & autant de tonneaux de Bière , furent abandonnés au Peuple , avec une prodigieuse quantité de Pains , de Gâteaux & de Viandes. Le Roi (1) voulut , que chaque Mère , qui avoit un Enfant à la mamelle , vint lui donner à boire de ce Vin , pour que la mémoire d'un si heureux événement se conservât de Père en Fils ; & que , jusqu'aux plus foibles Créatures , chacun prit part à une Fête si intéressante.

(1) Kevenh. p. 1857.

Le Roi, étant ensuite retourné à son camp de Werben, y reçut la visite de Guillaume V. Landgrave de Hesse, qui s'étoit déclaré pour la liberté Germanique, avec un courage d'autant plus remarquable, que la plupart des autres États de l'Assemblée de Leipzig avoient plié sous le joug à l'approche des troupes Impériales. Cette fermeté le rendoit cher à Gustave, qui fut charmé de le voir, & de traiter avec lui.

Il est vrai aussi, que le Landgrave avoit les plus fortes raisons de se liguier avec les ennemis de l'Empereur, & de souhaiter une révolution générale dans l'Empire; premièrement, l'Empereur avoit jugé en faveur de Hesse-Darmstadt le différend survenu entre les deux Maisons, au sujet de la succession de Marbourg; secondement, le Pays de Hesse-Cassel avoit été extrêmement souffert par les Impériaux, dans leurs marches & contre-marches pour les quartiers d'hiver, & les contributions qu'ils en avoient tirées, & qu'on faisoit monter jusqu'à sept millions d'écus; troisièmement, les Moines Dominicains prétendoient, en vertu de l'Edit de restitution, rentrer en possession du Monastère de Geismar, dont les revenus avoient été réduits au siec du Landgrave, après la Convention de Passau, & la Paix de Religion. Guillaume jugea donc qu'il étoit perdu, si l'Edit de restitution avoit lieu, puisqu'il perdoit par-là plus de la quatrième partie de ses revenus, & bien au-delà, s'il faloit bonifier les revenus perçus depuis la Convention de Passau. Un autre motif de la démarche du Landgrave, c'est que la Religion Réformée, dont il faisoit profession, n'étoit point comprise dans la Paix de Passau, & qu'il visoit à lui-même accorder les mêmes prérogatives qu'aux deux autres, pour être ensuite Chef d'un troisième parti dans l'Empire, ce qui lui revenoit naturellement depuis la Chûte de la Maison Palatine. Enfin, nous avons vu comment Tilly avoit commencé à traiter la Hesse, & l'on peut encore ajouter à tout cela, que le Landgrave étoit un Prince plein de mérite & d'ambition, qui cherchoit à se signaler, & qui par-là même ne pouvoit qu'être très agréable à Gustave.

Ils firent bientôt d'accord sur tous les points de leur Alliance, dont voici les principaux:

- 1°. „ Le Roi prend le Landgrave de Hesse sous sa protection, de manière, „ qu'il regardera, & traitera comme ses propres ennemis tous ceux qui lui „ causeront quelque déplaisir, ou préjudice.
- 2°. „ Si les sujets du Landgrave se trouvent molestés, quelqu'une de ses „ Villes ou Châteaux assiégée ou bloquée, le Roi s'engage de venir à son secours, de joindre ses troupes à celles de ce Prince, pour délivrer la place „ assiégée ou bloquée, & de ne l'abandonner sous quelque prétexte que ce soit.
- 3°. „ Sa Majesté ne fera aucun accord, ni avec l'Empereur, ni avec la Ligue Catholique, que le Landgrave n'y soit compris, & n'obtienne satisfaction touchant les biens d'Eglise, & les autres Droits & Prérogatives, dont „ la Maison de Hesse-Cassel a joui avant les troubles de Bohême.
- 4°. „ Si le Landgrave se trouve obligé de recevoir dans ses places des troupes de Sa Majesté, ce sera toujours sans préjudice de ses Droits de Souverain, & lorsque la raison de guerre ne subsistera plus, les places seront aussitôt évacuées & rendues au Landgrave.

5°. „ Supposé, que le Landgrave fournisse au Roi de l'artillerie, ou autres attraits de guerre, Sa Majesté les lui restituera, après en avoir fait l'usage auquel ils étoient destinés.

6°. „ Dans le cas où le Landgrave s'empareroit avec ses propres troupes de quelque Ville, Château, ou Pays de quelque Etat de la Ligue Catholique, le Roi sera tenu, à l'égard de ces Conquêtes, aux mêmes obligations où il s'engage par rapport aux anciennes possessions du Landgrave; c'est-à-dire, qu'il aidera à les défendre de tout son pouvoir,

7°. „ Si les circonstances ne permettent pas au Roi de venir en personne au secours du Landgrave, & de diriger la guerre dans cette partie, Sa Majesté fera choix d'un sujet capable pour tenir sa place, & conduire les opérations militaires : de manière qu'il commandera en Chef les troupes du Landgrave, & celles que Sa Majesté trouvera à propos d'envoyer à son secours.

8°. „ Le Roi nomme à cet effet le Landgrave même.

9°. „ Afin néanmoins que tout soit dirigé avec plus d'ordre & de précaution, Sa Majesté, tant par rapport à la guerre; que pour l'administration des deniers qui y sont destinés, nommera un Conseiller de Guerre, qui aura voix & séance dans le Directoire général, & qui sera les fonctions d'Ambassadeur auprès des Etats Confédérés, & les assistera de ses conseils & de son travail.

10°. „ Le Landgrave ayant désiré, & jugeant nécessaire d'entretenir un Envoyé, ou Résident auprès du Roi, Sa Majesté trouve bon, que le Landgrave choisisse un sujet de mérite, & de confiance pour cet emploi.

11°. „ Enfin, le Roi permet & donne plein-pouvoir au Landgrave, de recevoir dans cette Alliance tous les Princes, Ducs, Villes, Comtes, Prélats & Communautés, qui voudront y avoir part aux mêmes conditions dont on est convenu, & tout comme s'ils avoient traité directement avec Sa Majesté. Bien entendu que ceux, qui voudront attendre l'événement pour y accéder, n'y seront plus reçus après l'espace de trois mois.

De son côté, le Landgrave s'engage envers Sa Majesté.

1°. „ A être son Ami & Allié envers tous & contre tous : à ne se détacher de ses intérêts de quelque manière, & sous quelque prétexte que ce puisse être; & à ne faire aucun traité, ni accord avec ses ennemis, que sous son bon plaisir, & que Sa Majesté & la Couronne de Suède n'y soient compris.

2°. „ En cette qualité d'Allié & d'Ami du Roi de Suède, il s'efforcera de détourner tout dommage; qu'on pourroit vouloir causer à Sa Majesté, à son Royaume, Provinces, Villes & Sujets, l'assistera de toutes ses forces, & ne recevra dans ses places aucun ennemi dudit Roi.

3°. „ Au contraire, il recevra les troupes de Sa Majesté dans lesdites places, sans aucune difficulté, soit de passage, soit en Garnison; bien entendu, qu'en ce dernier cas les troupes de Sa Majesté prêteront Serment au Landgrave, pour tout le tems qu'elles resteront sur ses terres; & que, ni le Roi, ni ses Alliés, n'en prendront aucune occasion de préjudicier aux Droits du Landgrave, mais agiront avec lui de bonne foi, sans ruse, ni chicane.

4°. „ Dans le cas où le Roi enverroit des troupes à son secours , le Landgrave les traitera comme les siennes propres , & s'intéressera de même à leur conservation.

5°. „ Ledit Landgrave assemblera incessamment un Corps de quelques milliers d'hommes, qu'il entretiendra à ses dépens , & tâchera d'augmenter autant qu'il lui sera possible. Il ne souffrira point qu'il soit levé par l'ennemi des contributions dans son Pays, ni qu'il y soit recruté ; mais, il fera tailler en pièces les exacteurs & les recruteurs , & causera à l'ennemi tout le préjudice qu'il pourra.

6°. „ Si cet ennemi, battu & défait par le Roi, se retire sur les frontières de Hesse, le Landgrave l'attaquera & le poursuivra , jusqu'à ce qu'il soit entièrement dispersé & dissipé.

7°. „ Le Landgrave promet , à la première réquisition du Roi , d'assembler ses Vassaux, avec leurs valets , & de les faire servir sous la direction du Roi, & à l'avancement de ses desseins , à peine d'être privés de leurs fiefs, en cas de désobéissance de leur part ; & au cas que la confiscation ait lieu, le Roi s'engage à l'appuyer de ses forces ; bien entendu, qu'elle sera toute entière pour le Landgrave , en qualité de Suzérain ; & que le Roi ne pourra jamais prétendre rétablir de son autorité un Vassal du Landgrave, ainsi puni pour sa désobéissance.

8°. „ Il ne sera exigé aucun fraix de fortifications, ni de récompenses, que ce qui aura été accordé en commun, & le payement s'en fera de la caisse générale. Ce traité dérogera à tout autre , qui pourroit avoir été conclu avec quelque autre Puissance dedans & dehors de l'Empire, entant que ce dernier pourroit y être contraire.

9°. „ Si le Landgrave consent à quelques réparations, ou fortifications, que le Roi jugeroit à propos de faire dans son Pays, il y fera travailler ses sujets.

10°. „ Les Soldats de Sa Majesté, qui passeront par le Pays du Landgrave, ou qui y séjourneront , ne pourront exiger des Habitans que le couvert, le feu, la chandelle, & le sel ; & éviteront de leur être trop à charge.

11°. „ Le Landgrave assignera des lieux propres pour les revues, que Sa Majesté trouvera à propos de faire faire des troupes, qu'elle aura envoyé au secours du Landgrave , & il leur fournira la paille, & ce qui est d'usage en ces occasions.

12°. „ Si le Roi porte ses armes en Autriche, ou en quelqu'autre Pays de ses ennemis, de façon que ses Alliés n'aient à craindre aucune invasion , le Landgrave le renforcera de toutes ses troupes.

13°. „ Si le Roi prend sur les ennemis quelque place à la convenance du Landgrave , celui-ci en sera mis en possession, & y sera maintenu, jusqu'à ce qu'il soit remboursé des fraix qu'il aura faits.

14°. „ S'il survient entre le Roi, & le Landgrave, quelque différend ou difficulté, on fera choix de quelques personnes habiles pour servir d'arbitres, & l'on en passera par leur décision, sans chercher à l'é luder par aucun détour ou chicane.

15°. „ Le Landgrave ne donnera azyle, ni service à aucun Officier, Sol-

„ dat, Cavalier ou Dragon deserte des troupes du Roi ; mais plutôt les livre-
 „ ra fidèlement , & le Roi sera de même à l'égard des Hessois deserteurs.
 „ Enfin le Landgrave s'oblige à rappeler par des Avocatoires tous ses su-
 „ jets, de quelque état & condition qu'ils puissent être, lesquels peuvent être
 „ au service des ennemis de Sa Majesté, à confisquer les biens, tant féodaux
 „ qu'allodiaux, de ceux qui n'obéiront pas dans un certain terme, & même
 „ à les punir corporellement, s'ils peuvent être pris après l'expiration dudit
 „ terme”.

Après la conclusion de ce traité les deux Princes, ne s'amusèrent pas à perdre leur temps à des fêtes & à des réjouissances ; mais ils se séparèrent pour travailler chacun de son côté à s'opposer aux desseins de leurs ennemis.

Tandis que ces choses se passaient en Allemagne, les Etats du Royaume de Suède étoient assemblés en Diète à Stockholm (1), pour consulter sur quelques points importants que le Roi leur avoit fait proposer. Il s'agissoit de savoir si, le cas arrivant que l'Empereur souhaitât sincèrement un accommodement, le Roi devoit se contenter que la Poméranie, le Mecklenbourg & les Villes maritimes fussent remis dans leur première liberté, & en leur état antérieur, ou si Sa Majesté devoit exiger le rétablissement pur & simple de la Religion Evangélique, sur le pied prescrit par les Loix & Constitutions de l'Empire, & continuer la guerre jusqu'à ce qu'on se déterminât à accorder ce point. Gustave vouloit aussi savoir le sentiment des Etats par rapport au Roi de Dannemarck.

Les Etats, d'autant plus portés à prévenir les desirs du Roi, qu'il paroisoit plus attaché aux maximes du Gouvernement mixte, répondoient, après des complimens de félicitation sur les nouveaux lauriers que le Roi venoit de cueillir, qu'il seroit sans doute à souhaiter que tous les Etats Evangéliques fussent tellement assurés de la liberté de leur conscience, que les Catholiques ne pussent les troubler à l'avenir dans leur Religion ; mais, que c'est-là l'affaire de ces mêmes Etats principalement, & qu'il n'est pas juste que le Roi porte seul le fardeau de cette guerre ; que sa personne étoit déjà trop exposée aux accidens les plus funestes, auxquels ses fidèles Etats n'osoient penser sans frémir ; que, si ceux qui étoient le plus intéressés à cette guerre ne lui témoignent pas plus de bonne volonté qu'ils n'avoient fait jusques-là, le Comité Secret des Etats laisse à Sa Majesté le choix de continuer la guerre, ou de faire la paix, de la manière qu'Elle trouvera la plus convenable à sa haute réputation, au bien, & à la sûreté de la Patrie ; qu'on pourroit établir pour préliminaires, que la Poméranie & le Mecklenbourg fussent rétablis dans leur ancien état, & que la Suède retint la protection des Villes maritimes, protection qu'elles avoient déjà acceptée avec tant d'empressement.

Pour ce qui étoit du Roi de Dannemarck, qui avoit mis une douane & un droit de péage sur l'île de Ruden, quoiqu'il n'ignorât pas le traité conclu entre Sa Majesté & la Poméranie, & qui prétendoit encore un droit Ecclésiastique sur l'île de Rugen, quoiqu'il y eût renoncé, il paroisoit partout cela, & par d'autres démarches qu'il faisoit se désirer de lui. Cependant le Comité

(1) Le 4me. Juin 1631. Voy. *Suëdman Bibl. Suoc. Got.* p. 828-830. *Mss. de M. Adr.*

s'en rapporte à la prudence du Roi, qui ne souffrira point de telles infractions à des droits si légitimement acquis : qu'il conviendrait pourtant de lui faire faire des remontrances amiables, auxquelles s'il ne se rendoit pas, les fidèles Etats de Sa Majesté prendroient des mesures, pour maintenir les légitimes droits de la Couronne de Suède : persuadés néanmoins que Sa Majesté tenteroit tous les moyens praticables, pour vider ces mescontendus, avant que d'en venir à une guerre ouverte avec le plus proche voisin de la Suède.

La sagesse de Gustave-Adolphe, écarta toute occasion de rupture avec le Dannemarck, qui d'ailleurs n'étoit point en état de rien entreprendre, ayant assez à faire à se remettre des échecs qu'il avoit reçus, sans compter l'épuisement des finances, & la pauvreté générale des peuples.

Cependant le Comte de Tilly s'étoit déterminé à tomber sur l'Electeur de Saxe avec toutes ses forces ; & , pour n'en pas faire à deux fois, il avoit envoyé ordre à Furstemberg & à Aldringer de le venir joindre avec leurs troupes, qui étoient les mêmes qui avoient commis tant de cruautés à Mantoue, & ravagé la Suabe & la Franconie à leur retour. En attendant il décampa de Wolmerstædt, & s'avança vers le pays que la Saale arrose, & qu'on nomme à cause de cela *Saale-creisi*. Piqué contre le Landgrave de Hesse-Cassel, au sujet de la visite qu'il avoit faite au Roi de Suède, il tâcha d'exciter ses sujets à la revolte ; pour cet effet il fit répandre dans la Hesse un Ecrivain, où il représentoit aux habitans, tant des Villes que de la Campagne, „ qu'ils étoient sujets „ de l'Empereur & de l'Empire, & qu'en cette considération, il ne pouvoit „ leur cacher, par un effet de son affection pour eux, que le Landgrave Guillaume étoit parti depuis peu de ses Etats, pour se rendre auprès du Roi de „ Suède dans son camp près de Werben, où il étoit encore actuellement : qu'il „ les prioit de considérer combien il étoit indécent & criminel à un Prince „ de l'Empire, d'avoir des pourparlers secrets avec un Prince tel que le Roi „ de Suède, ennemi déclaré du Chef de l'Empire, sur tout après les déclara- „ tions réitérées que le Landgrave avoit faites, que ses armemens n'avoient „ rien pour objet, qui pût préjudicier à Sa Majesté Impériale, tandis qu'il „ étoit clair & évident, que ces conférences, ces entrevues secrètes n'étoient „ que des machinations contre ce Monarque, & contre le St. Empire-Romain : „ qu'ainsi le Landgrave se déclaroit maintenant ennemi de l'Empereur & de „ l'Empire, & ne pouvoit être regardé & traité que comme tel : qu'il les ex- „ hortoît à bien peser toutes les conséquences qui en résulteroient ; à ne pas re- „ cevoir le Landgrave-Guillaume, à se séparer de lui, & à ne point recon- „ noître son autorité, jusqu'à ce que Sa Majesté Impériale, que lui Tilly avoit „ informée de la conduite de ce Prince, eût ordonné de son sort : qu'en at- „ tendant ils eussent à se soumettre à la protection de l'Empire, faute dequoi „ leur annonçoit le châtimement, qu'ils ne pouvoient manquer d'éprouver pour „ leur désobéissance.”

Tilly eut beau dire, les Hessois restèrent fidèles à leur Prince ; & il faut qu'il remît à un autre tems la panique qu'il se proposoit d'enflammer, lorsqu'il auroit écrasé l'Electeur de Saxe, & battu le Roi de Suède.

Tilly, en décampant de Wolmerstædt pour venir en Saxe, marcha par Eisen-
ben,

ben, où il fut joint par Furstemberg, qui lui amenoit vingt-cinq mille hommes de vieilles troupes. Mais, avant que de partir de Wolmerstædt, il avoit envoyé des Députés à l'Electeur avec une longue Lettre (1), en date du 24. d'Août; dans laquelle il lui marque, „ qu'il lui envoie Jean-Reinhardt de „ Metternich, Grand Prévôt du Chapitre de Mayence, Administrateur de „ Halberstadt &c., & Othon-Frédéric Baron de Schenberg, Chambellan de „ l'Empereur, Général de son Artillerie, & Colonel d'un Régiment de Cuirassiers, pour lui représenter, que lui Comte de Tilly avoit appris de bonne „ part, que, malgré tous les Décrets monitoires, & déhortatoires de Sa Majesté Impériale, les Princes & Etats de l'Union de Leipzig continuoient „ leurs préparatifs de guerre, contre le respect dû à l'autorité du Chef de „ l'Empire, & alléguoient l'exemple de Sa Sérénité Electorale, pour excuser leur désobéissance; qu'il étoit évident que ce n'étoit pas-là le moyen „ de parvenir à la paix, & de diminuer les maux de la guerre: que Sa Majesté Impériale se souvenoit fort bien, qu'on alléguoit pour prétexte l'indiscipline de la Soldatesque, & la nécessité de défendre les sujets respectifs: „ que cependant on avoit accordé des contributions & des quartiers d'hiver „ au Roi de Suède, ennemi déclaré de l'Empereur & du St. Empire-Romain, sans murmurer, ni se plaindre, ni implorer la protection de Sa Majesté Impériale, à qui seule il convenoit de défendre les Etats opprimés: „ que le *Conclusum* de l'Assemblée de Leipzig, quoique cassé & annulé par les „ Décrets de l'Empereur, n'avoit pas été moins mis en exécution, par un attentat des plus crians contre l'autorité du Chef de l'Empire, & contre „ les ordonnances & recès de la paix publique: que l'exemple de la Diète circulaire, tenue à Jutterbock en 1623. allégué par les Etats de l'Assemblée de „ Leipzig, ne faisoit rien à leur justification, puisqu'il ne fut pas question dans „ cette Diète de s'opposer à Sa Majesté Impériale & à ses troupes; mais „ de prendre des mesures contre les rebelles pros crits par les Loix & les Constitutions Impériales: que lui Tilly prioit instamment Sa Sérénité Electorale de faire bien attention aux malheurs, où il exposoit sa personne, sa famille, son pays, ses sujets, en persistant à adhérer au résultat de l'Assemblée de „ Leipzig; qu'Elle ne pourroit s'en prendre qu'à soi-même des suites de sa désobéissance; que Sa Majesté Impériale seroit d'autant plus étonnée, que „ Sa Sérénité Electorale laisât venir les choses à la dernière extrémité, que de tous les Etats plaignans, Elle avoit le moins de sujet de mécontentement, „ puisque, par un effet de l'affection que Sa Majesté Impériale lui portoit, son pays, ses sujets, & les Princes de sa Maison avoient été les plus épargnés; que Sa Sacrée Majesté Impériale n'avoit jamais refusé justice à personne, & étoit encore prête à la rendre conformément aux Loix, & à la Capitulation qu'Elle avoit jurée; que c'étoit dans cette vue salutaire, qu'Elle avoit convoqué une Diète générale à Francfort; que la porte de sa justice étoit encore ouverte; qu'il étoit encore tems d'obtenir par cette voie „ réparation des torts qu'on auroit réellement reçus; que toute autre voie „ étoit illégitime, & ne pouvoit attirer que de justes châtimens; qu'ainsi il

(1) Voy. dans *Londorp.* p. 199.

„ prioit Sa Sérénité Electorale de ne pas suivre des conseils desesperés, qui
 „ entraîneroient sa perte, & celle de toute sa Maison: qu'il lui conseilloit,
 „ comme son Ami & Serviteur, de lui remettre ses troupes pour les joindre
 „ à celles de Sa Majesté Impériale, afin de pouvoir d'autant plutôt chasser les
 „ Etrangers hors de l'Empire, & y rétablir l'ordre & la paix; à acquitter dans
 „ la même vue les contributions imposées; & à interposer ses bons offices
 „ & son autorité auprès des autres Etats Protestans, pour qu'ils se soumis-
 „ sent sans délai aux Décrets du Chef du Corps Germanique, avant que les
 „ choses en vinssent aux dernières extrémités; que les Députés, qu'il lui en-
 „ voyoit, étoient chargés de traiter avec Son Altesse Electorale sur tous les
 „ points ci-dessus”.

L'Electeur étoit à Mersebourg, lorsque les Députés du Généralissime lui
 remirent la dépêche, dont nous venons de donner le précis. Il les reçut avec
 beaucoup de cordialité & de politesse. Le soir, il leur donna un grand repas,
 sur la fin duquel, il leur dit en riant: *Je vois bien, Messieurs, que vous com-
 ptez d'avoir la Saxe pour dessert; & qu'après avoir mangé tant d'autres Etats,
 Mr. le Généralissime à réservé les miens pour le fruit; mais je vous avertis qu'il
 pourra s'y trouver des confitures Postiches, & des noix de dure digestion (1), & même si difficiles à mordre, qu'on pourroit s'y casser les dents.*

Le lendemain l'Electeur expédia les Députés, & les chargea de sa réponse
 au Comte de Tilly. Elle portoit en substance; „ qu'il avoit entendu ses Dé-
 „ putés, & reçu la Lettre qu'il lui avoit écrite, par où il voyoit que Sa Ma-
 „ jesté Impériale avoit chargé Son Excellence Jean - Tserclas Comte de Tilly
 „ de l'exécution de ses ordres; qu'il s'en réjouissoit, connoissant ses bonnes
 „ intentions: qu'il lui sembloit que tout l'objet de sa Lettre, & de son Am-
 „ bassade, se réduisoit à lui représenter le déplaisir, que causoit à Sa Majesté
 „ Impériale le *Conclusum* de l'Assemblée de Leipzig, à l'exhorter lui Ele-
 „ ctteur de Saxe à s'en desister, à joindre ses troupes aux siennes, à payer
 „ les contributions imposées, & à employer ses bons offices, pour engager
 „ les autres Etats Protestans à renoncer à l'Union de Leipzig, & à se sou-
 „ mettre aux Décrets de l'Empereur; qu'il s'étoit fait lire & relire cette Let-
 „ tre, & avoit mûrement réfléchi à tout ce qu'elle contenoit; qu'il ne se
 „ pouvoit rien ajouter au respect, que lui Electeur avoit pour Sa Majesté
 „ Impériale, à son attachement pour sa Personne sacrée, & à son obéissance
 „ à ses Décrets; qu'il n'entreroit pas avec Son Excellence dans une discussion
 „ inutile touchant les motifs, qui l'avoient obligé à armer, les ayant déjà ex-

(1) Ce discours, rapporté par le Comte de Kevenhüller, fait allusion à la coutume des Allemands de mêler parmi les fruits naturels des fruits artificiels, faits de bois & peints au naturel, & au proverbe Allemand *eine harte Nuss, une Noix dure*; c'est-à-dire, en bon François, *un morceau de dure digestion*, par où l'on entend au figuré un objet herissé de difficultés: quant aux fruits ou confitures *postiches*, ils les appellent *Schau-Essen*, comme qui diroit,

des mets qui ne sont que pour les yeux. Cet usage s'observoit dans les plus grands repas, & sur les tables les mieux servies. Il n'est plus guère connu présentement, que sur celles où règne la frugalité; ou, si l'on sert des fruits postiches sur les grandes tables, ils ne sont plus de bois; mais de la plus belle porcelaine, & pour remplir les vuides de la table par des chefs-d'œuvres en ce genre.

„ posés à l'Empereur & à l'Empire dans un écrit apologétique , auquel il se
 „ rapportoit ; qu'il s'en tenoit à ce qu'il avoit déclaré dans cet Ecrit , & dans
 „ ses Lettres à l'Electeur de Mayence ; qu'il étoit vivement touché de l'état
 „ dangereux où se trouvoit l'Empire ; protestant qu'il ne desiroit que la paix ,
 „ bien loin de vouloir augmenter le trouble & la confusion , semer la dissen-
 „ sion , & attiser le feu : choses entièrement opposées à sa façon de penser ,
 „ comme il étoit aisé d'en juger à quiconque voudroit se rappeler les servi-
 „ ces , qu'il avoit rendus à l'Empereur & à l'Empire : qu'il n'espéroit pas que
 „ pour récompense on voulût le violenter , quoiqu'il eût lieu de le soupçonner
 „ par une infinité de discours , qui se tenoient de tous côtés , & qui lui étoient
 „ revenus de divers endroits , comme si on vouloit l'attaquer avec plusieurs ar-
 „ mées : discours qui venoient d'acquiescer un puissant degré de probabilité , par
 „ l'approche de l'armée de Son Excellence sur les frontières de Saxe , dans un
 „ tems , où il sembloit qu'elle auroit été mieux employée à poursuivre le Roi
 „ de Suède , qu'à faire des courses dans le Pays du Premier des Electeurs laï-
 „ ques , qui avoit si bien mérité du Chef & du Corps Germanique ; & cela
 „ dans un tems , où , de l'aveu de Son Excellence même , Sa Majesté Impé-
 „ riale avoit convoqué une Diète générale à Francfort , pour calmer & appai-
 „ ser tous les mouvemens intestins : qu'il prioit donc Son Excellence de dis-
 „ penser son Pays de nouveaux quartiers , & d'épargner ses sujets déjà assez
 „ ruinés par les précédens ”.

Cette réponse , conçue en termes très humbles & très respectueux envers
 l'Empereur , & très ménagés à l'égard de Tilly , ne fit aucune impression. Il
 y repliqua avec une hauteur extraordinaire , & s'avança jusqu'à Hille à deux
 milles de Mersebourg , d'où il envoya sa réplique à l'Electeur , en date du pre-
 mier de Septembre.

„ Nous ne saurions plus long-tems Vous cacher , lui dit-il , que Sa Sacrée
 „ Majesté Impériale m'a chargé plusieurs fois , & encore tout récemment ,
 „ d'obliger les Etats de l'Assemblée de Leipzig , de renoncer à leur *Conclusum* ,
 „ & d'employer la force des armes contre ceux qui auront rejeté mes ex-
 „ hortations amiables , par où j'ai ordre de commencer : d'où il suit que ,
 „ puisque Votre Altesse Electorale a pris le parti de répondre à mes remon-
 „ trances par un refus formel , il ne me reste à moi que celui de la con-
 „ trairendre par la force à l'obéissance , qu'elle doit à l'Empereur & à l'Empi-
 „ re. Et qu'Elle me permette de lui dire , qu'Elle gâte par-là tous les services ,
 „ qu'Elle dit avoir rendus au Chef & au Corps Germanique ; & que , quand
 „ même Elle auroit bien mérité de toute la Chrétienté , Elle ne pourroit ju-
 „ stifier une telle désobéissance ; & Elle répondra devant Dieu , l'Empereur
 „ & l'Empire de tous les maux , qui vont arriver en Saxe & ailleurs. Je vous
 „ le répète , ajoutoit-il , réfléchissez y bien ; accordez à mon armée le passa-
 „ ge avec des vivres & autres choses nécessaires ; renforcez-la de vos trou-
 „ pes , & soyez assuré que le Roi de Suède sera bientôt renvoyé dans son
 „ Pays. Renvoyez-moi bientôt mon trompette avec Votre réponse , le tems
 „ presse ; mon armée s'impatiente ; & ceci ne souffre point de délai ”.

Dès la première lettre de Tilly , l'Electeur s'étoit attendu que ce Général

ne tarderoit pas d'entrer en Saxe, & d'y commettre les dernières violences. C'est pourquoi, il avoit dépêché Arnimb en toute diligence au Roi de Suède, pour lui demander du secours, tandis que de son côté, il s'étoit rendu à Torgau pour y assembler son armée. Ce fut-là qu'il reçut la lettre en question, à laquelle il répondit aussitôt, & renvoya le trompette avec cette réponse; „ que lui Electeur de Saxe n'avoit pas besoin, qu'on lui parlât tant d'obéissance à l'Empereur, qu'il connoissoit l'étendue & les bornes de celle „ qu'il lui devoit, & en avoit donné d'assez bonnes preuves, dont c'étoit „ là une triste récompense : qu'il étoit prêt cependant d'en donner encore „ d'autres, pourvu qu'on n'en exigeât que de convenables à son honneur, „ & à sa dignité

Tilly n'avoit pas attendu le retour de son trompette pour entrer en Saxe : & la nuit du premier au second de Septembre il se mit en marche de Halle, & arriva vers midi à Skeuditsch, à un mille & demi de Leipzig, envoyant aussitôt des détachemens de tous côtés, pour brûler & ravager tout le plat Pays.

Cependant Arnimb étoit arrivé à Vieux-Brandebourg auprès du Roi de Suède, & lui avoit représenté la situation où se trouvoit son Maître, & le besoin qu'il avoit d'un prompt secours. Gustave, qui, sur la connoissance du caractère de Tilly, avoit prévu à-peu près ce qui arrivoit actuellement, répondit froidement à Arnimb; qu'il étoit fâché de ce qui arrivoit à l'Electeur, mais que c'étoit sa faute, & que, s'il l'en avoit cru, il ne seroit pas dans cet embarras, ni Magdebourg réduit en cendres; que maintenant il le recherchait, parcequ'il avoit besoin de lui, mais qu'il n'avoit pas dessein de se perdre, & le Corps des Protestans avec lui, pour l'amour de l'Electeur de Saxe; qu'il ne se fioit pas à un Prince, dont le Ministère étoit vendu à la Cour de Vienne, & qui le laisseroit dans l'embarras, dès qu'il plairoit à l'Empereur de défavouer son Général, & de lui donner ordre de se retirer; que l'armée de Tilly étoit devenue très formidable, par les divers renforts qu'il avoit reçus, & particulièrement par une armée que Furstemberg lui avoit amenée; que toutefois il ne le craignoit point, & qu'il iroit le chercher, dès qu'il seroit assuré d'une retraite en cas d'accident, & que son armée ne périroit pas de faim, avant que d'avoir pu joindre l'ennemi.

Arnimb écoutoit ce discours avec une impatience, que le Roi remarquoit très bien. Il ne pouvoit pourtant condamner l'indifférence que le Roi affectoit, puisqu'elle étoit fondée sur la conduite que Jean-George avoit tenue avec lui: mais il remarquoit bien aussi, que le Roi n'étoit pas fâché de voir l'Electeur réduit à se jeter entre ses bras, puisqu'il étoit un moyen de s'ouvrir le chemin, pour pénétrer jusqu'au cœur de l'Allemagne; chose que le Roi souhaitoit passionnément.

Arnimb répondit au Roi, qu'il n'avoit rien à dire sur les plaintes qu'il faisoit sur l'affaire de Magdebourg, si non que, le passé n'étant pas à redresser, il faloit l'ensevelir dans l'oubli; qu'il ne pouvoit condamner les précautions que Sa Majesté vouloit prendre, avant que de marcher au secours de la Saxe; qu'elles étoient dignes de sa prudence: mais, qu'il le prioit de s'expliquer sur

ses prétentions, & qu'il étoit fort trompé, ou l'Electeur son Maître donneroit à Sa Majesté toutes les sûretés, qu'Elle pourroit raisonnablement exiger.

„ Je veux, repliqua vivement le Roi, que M. l'Electeur me livre la Forteresse de Witemberg pour ma retraite en cas de malheur; qu'il envoie son Fils aîné pour ôtage dans mon armée; qu'il se charge de la solde de mes troupes pendant trois mois, & qu'il me livre les traîtres qui sont dans son conseil, ou qu'il en fasse justice lui-même. A ces conditions-là, ajouta-t-il, je suis prêt à marcher; si non, M. l'Electeur n'a qu'à voir comme il se tirera d'affaire ”.

Arnimb pria le Roi de lui permettre d'aller conférer avec son Maître sur ces demandes, n'ayant pas de pouvoirs suffisans pour rien conclure.

L'Electeur attendoit Arnimb avec une impatience extrême: dès qu'il le vit, il crut qu'il lui apportoit la nouvelle que le Roi de Suède étoit en marche; mais quand il sut de quoi il s'agissoit, il s'écria, *non seulement Witemberg, mais l'orgueil, mais toute la Saxe lui sera ouverte, & je lui livrerai toute ma Famille pour ôtage; & si ce n'est pas assez, je me livrerai moi-même, & m'en remettrai entre ses mains. Allez, retournez vite auprès de ce Prince, & dites-lui, qu'il marche à la garde de Dieu, & qu'il aura satisfaction avec moi; que je suis prêt à lui livrer les traîtres, qui me seront indiqués, à payer la solde qu'il demande, & à sacrifier mes biens, & ma vie pour la cause commune.*

Arnimb revint en poste, porter les nouvelles au Roi, qui, charmé de la franchise de l'Electeur, ne voulut point lui céder de ce côté-là, & lui manda; „ que ce n'étoit pas sans raison, qu'il avoit voulu prendre quelques précautions avec lui, puisqu'il lui avoit témoigné tant de défiance, lorsqu'il avoit voulu marcher au secours de Magdebourg; mais que, puisqu'il en usoit maintenant avec tant de cordialité, il lui déclaroit, qu'il le tenoit quitte de toutes ses prétentions; que si toutefois il vouloit payer un mois de solde à son armée, il osoit l'assurer, qu'il seroit bientôt avantageusement dédommagé de cette dépense ”.

Alors, l'Electeur envoya au Roi la Déclaration (1) suivante, dressée & signée de sa main.

„ Nous Jean-George, par la grace de Dieu, Duc & Electeur de Saxe, déclarons & reconnissons par ces présentes, que, le Général Comte de Tilly étant entré dans nos Etats à main armée, sans aucune cause légitime, & au mépris de toutes les Loix de l'Empire, en particulier des Recès touchant la Paix Profane, & la Paix de Religion, nous avons demandé du secours au Sérénissime & Très-Puissant Prince Gustave-Adolphe, par la grace de Dieu Roi de Suède, des Goths & des Wendales. Notre très-cher Oncle & Beau-Frère. Surquoi nous nous sommes obligés, & engagés envers lui sur notre parole de Prince & d'Electeur, & sur notre foi de Chrétien nous engageons & obligeons de la manière qui suit.

„ Premièrement de joindre notre armée à celle de Suède, aussitôt que Sa Dignité Royale aura passé l'Elbe; de nous joindre à Elle contre nos ennemis, & de la servir envers tous & contre tous; à lui laisser la direction

(1) Londorp. p. 206.

„ entière de toutes les opérations; de nous conformer à tous ses avis , autant
 „ qu'il nous sera possible , à ne point séparer nos troupes des siennes , tant
 „ que le danger subsistera , & à ne conclure aucun traité , ni entrer en aucu-
 „ ne négociation sans son consentement.

„ Secondement, nous voulons que, non seulement nos places sur l'Elbe lui
 „ soient ouvertes pour sa retraite, mais aussi, que lui & les siens y soient re-
 „ çus en cas de besoin , pour les garder suivant l'exigence du cas, & promet-
 „ tons de les aider à les défendre. Entendons que nos Officiers, qui comman-
 „ dent dans lesdites places , se conforment , sans délai ni chicane, à nos in-
 „ tentions à cet égard, en vertu de l'obéissance qu'ils nous doivent.

„ Troisièmement, nous voulons qu'aussi long-tems que l'armée de Sa Ma-
 „ jesté Royale sera dans notre Pays elle y soit logée , & qu'on lui fournisse
 „ tous les vivres & les fourages, loyalement, & sans délai, ni difficulté. En foi
 „ de quoi, nous avons signé les présentes de notre main , & y avons appo-
 „ sé le sceau de nos armes ”.

Fait à Torgau le 1er. de Septembre 1631.

Gustave-Adolphe donna aussi à l'Electeur de Saxe une déclaration, par la-
 quelle il s'engage, sur sa parole de Roi & sa foi de Chrétien, de secourir l'Ele-
 ctéur envers tous & contre tous, à ne point quitter les armes, que l'ennemi ne
 fût entièrement chassé de son pays; & à n'entrer dans aucune négociation ou
 accommodement, sans y comprendre ledit Electéur.

On a beaucoup blâmé le Comte de Tilly d'avoir ainsi poussé à bout cet
 Electéur. Il semble en effet que ce soit une maxime conforme à la saine poli-
 que; *qu'en tems de guerre il vaut mieux avoir des ennemis cachés que l'on connoît,*
que de les forcer à se déclarer ouvertement: car, tant qu'ils restent cachés, on
n'a que peu ou point à craindre de leur part; mais, venant à prendre parti, ils
font ce qu'ils peuvent pour nuire. Les ennemis cachés sont pour l'ordinaire,
ou des esprits timides, & alors leur désespoir est à craindre dès qu'on les
pousse à bout; ou des esprits ambitieux, qui cherchent à pêcher en eau trouble,
& sont toujours du côté du plus fort: soyez heureux, s'ils ne sont pour vous,
ils ne seront point contre Vous. Le meilleur est de se précautionner contre
les uns & les autres, & de les ménager de manière qu'ils restent toujours dans
leur incertitude, & ne se déclarent pour personne. Mais le Comte de Tilly se
croioit assez fort, après la jonction de Furstemberg , pour écraser l'Electéur
de Saxe, & battre le Roi de Suède. Le succès de Magdebourg lui avoit inspi-
ré une présomtion impardonnable à un Général de son âge, & de son experien-
ce. Cette présomtion lui fit négliger la précaution de se mettre entre l'Ele-
ctéur & le Roi de Suède, ce qu'il pouvoit aisément, en se portant sur Tor-
gau, au lieu de se porter sur Leipzig, ou en attaquant d'abord l'armée Saxon-
ne, comme Pappenheim le lui conseilloit, avant que les Suédois fussent arri-
vés; fautes irréparables qu'on ne peut attribuer qu'à la haute opinion, qu'il
avoit de ses forces, & de sa fortune. Il regardoit le Roi de Suède comme un
Prince, qui avoit peu d'appui par lui-même, & qui ne pouvoit pas tirer
grand secours de ses alliances. Il jugeoit que la perte d'une seule Bataille
le chasseroit vîtement de l'Allemagne, & le renverroit en Suède. Il cherchoit

cette Bataille, & le Roi de Suède ne demandoit pas mieux. Jusques-là, ce Prince avoit fait, pour ainsi dire, la guerre à l'œil, se tenant sur la défensive, n'agissant qu'avec une extrême circonspection, & modérant les faillies de son courage par les Conseils de la prudence : mais dès qu'il se vit secondé par de Puissans Alliés, tels que les Electeurs de Saxe & de Brandebourg, les Ducs de Poméranie & de Mecklenbourg, le Landgrave de Hesse, il commença à agir avec cette heureuse hardiesse, qui fait le caractère des Héros. Dès-lors il se livra aux mouvemens de son courage : nulle entreprise ne lui parut difficile, & il rechercha la Bataille avec autant d'ardeur, qu'il avoit eu soin de l'éviter ; impatient d'éprouver sa valeur & ses talens contre un Général aussi célèbre que le Comte de Tilly, qui se vantoit de n'avoir jamais perdu de Bataille, quoiqu'il en eût plus livré qu'aucun Général de son tems.

Nous entrerons dans tous les détails, que nous croirons pouvoir intéresser le Lecteur dans le récit d'une action la plus éclatante de la vie de notre Héros ; action qui décida du sort de l'Empire, & de bien d'autres Etats de l'Europe, que la Puissance Autrichienne auroit infailliblement engloutis, si la fortune l'eût favorisée dans la plus sanglante Bataille, qui se fut donnée de mémoire d'homme. Toute l'Europe avoit les yeux tournés vers la Saxe. On jugeoit que les vastes plaines de Misnie alloient être le théâtre d'une action, où toutes les Puissances Chrétiennes étoient intéressées, mais par des motifs bien différens : l'Empereur n'attendoit que cette décision, pour mettre tous les Etats de l'Empire sous le joug ; l'Espagne pour reconquérir la Hollande ; la Pologne pour se jeter sur la Prusse ; le Roi de Danneemarck pour envahir la Suède, dans la supposition que Gustave-Adolphe ne pouvoit manquer de succomber. Au contraire les Alliés de ce Prince esperoient tout de son courage & de sa capacité, & se préparoient à de nouveaux efforts contre la Puissance Autrichienne. Le Roi de Suède étoit en marche pour passer l'Elbe à Wittemberg, & joindre les Saxons, qui campoient entre Torgau & cette Ville. La jonction se fit le 3. de Septembre à Duben sur la Mulde.

Tilly, étant arrivé, comme nous avons dit, le 2. du même mois à Skeuditsch, avoit établi son camp en deça de la Saale. Le même jour il se porta de sa personne avec une grande suite d'Officiers jusqu'à Eutritz, Village à un demi-mille de Leipzig, & envoya un Trompette pour sommer la Ville.

Le Magistrat députa quelques-uns de son Corps pour lui représenter, que la Ville n'avoit jamais donné aucun déplaisir à Sa Majesté Impériale, & qu'elle avoit lieu de se promettre, que Son Excellence ne commettrait aucune hostilité contr'elle. Tilly leur répondit, qu'il leur enverroit ses intentions par écrit, afin qu'ils en pussent faire part à l'Electeur ; & les ayant renvoyés, il envoya ordre à son armée d'avancer, & de venir camper sur les hauteurs près d'Eutritz, d'où l'on découvre toute la Ville ; pour lui il s'avança avec son escorte jusqu'à la porte de Halle, où le Magistrat lui fit porter du pain, du vin & de la viande, pour lui & pour ses principaux Officiers. En se retirant, il envoya un Capitaine dans la Ville, avec un papier où il demandoit que sans délai on ouvrît les portes aux troupes, qu'il vouloit y mettre en Garnison. Ce qui fut refusé ; & la Bourgeoisie, ayant pris les armes avec les Soldats de la

Ville, appellés *Defenſionners*, on ſe prépara à la défenſe, & l'on commença par mettre le feu au Fauxbourg devant la porte de Halle.

Tilly (1) ſit tout ce qu'il put pour faire éteindre le feu; mais le vent qui ſouffloit le rendoit trop violent; d'ailleurs, ſes gens étoient trop incommodés du canon, & de la moutqueterie de la Ville; de forte que tout ce beau Fauxbourg fut bientôt réduit en cendres.

Le Dimanche au matin 4me. de Septembre les Impériaux, ayant perfectionné deux Batteries de gros canon, commencèrent à canonner vivement la place, & la nuit du quatre au cinq à y jeter des bombes & des boulets rouges. Le cinq, tout étoit prêt pour donner l'affaut; mais l'incendie continuoit encore avec tant de force, qu'on ne pouvoit approcher. La partie fut renvoyée à la nuit du ſix au ſept. Mais ceux du dedans, après avoir fait grand feu de canon & de moutqueterie tout le jour, demandèrent le ſoir une ſuſpenſion d'armes, pour pouvoir traiter, ce que le Généraliſſime accorda. Leipzig n'a jamais eu qu'un ſimple ſoſſé plein d'eau, un mauvais rempart, quelques baſtions revêtus de brique & de pierre de taille, mais petits & mal conſtruits, & quelques Cavaliers de gazon devant les portes. Le ſoſſé à toujours été peu profond, & facile à combler. Aujourd'hui, il y reſte à peine trois baſtions à demi-ruinés, & un ſoſſé preſque comblé en quelques endroits. *Jean de la Porte*, ou *von der Pforte*, qui commandoit alors dans Leipzig, fut regardé comme ayant fait une bonne défenſe, & le Généraliſſime lui accorda de pouvoir ſortir avec ſes *Defenſionners*, au nombre de quatre Compagnies, tambour battant, mèche allumée & drapeaux déployés, avec le bagage & deux pièces de canon.

Jean Vopel Capitaine & Commandant dans le Fort de Pleiſſenbourg, qui auroit pu faire un peu plus de réſiſtance que la Ville, ſe rendit dès le ſept. Auſſi l'Electeur le fit arrêter, & nomma des Commiſſaires pour lui faire ſon procès.

Il eſt remarquable (2) que la Capitulation de Leipzig fut dreſſée dans la maiſon d'un ſoſſoyeur, la ſeule du Fauxbourg qui eut échappé aux flammes, & dans laquelle le Comte de Tilly avoit pris ſon Logement. On prétend auſſi que ce fut dans cette maiſon que fut tenu le Conſeil de guerre, où il fut réſolu d'aller au devant du Roi de Suède & de l'Electeur, pour leur livrer Bataille; & qu'au ſortir de-là, le Généraliſſime voyant des os & des têtes de morts peints ſur les murs extérieurs de la maiſon (3), il pouſſa un ſoupir, comme ſi cette circonſtance lui avoit paru de mauvais augure. Il y a des Hiſtoriens qui aſſurent que Pappenheim même, tout intrépide qu'il étoit, fut

(1) Voy. Chroniq. de Leipzig par Schnelder, & celle de Vogel Kevenh.

(2) M. Bæhm dans ſes notes ſur l'Hiſtoire Angloiſe de Guſtave-Adolphe remarque, que Tilly n'étoit entré dans cette Maiſon, qu'en attendant qu'il pût entrer dans la Ville, & que cette petite circonſtance donna lieu à une brochure devenue fort rare, ſous ce titre, *Le Forſoyeur de Leipzig*. Imprimée en 1632. à Leipzig.

(3) M. Harte prétend que cette Maiſon ſe

voit encore avec les mêmes figures d'os & de têtes de morts peints à fresque. Il paroît étrange que cet Auteur, qui a fait un ſi long ſéjour à Leipzig, ait pu avancer pareille choſe. Je puis aſſurer le Lecteur qu'on ne voit rien de ſemblable, & qu'à peine peut-on préciſément dire en quelle place étoit cette Maiſon. M. Harte auroit pu ſe diſpenſer de rapporter un ſatras d'autres préſages auſſi peu fondés que celui-là.

fut troublé à la vue de ces tristes objets, & que cet homme, qui n'étoit pas même ému au milieu des périls les plus éminens, ne put s'empêcher de trembler à cet aspect, tant étoit grand alors l'Empire des préjugés superstitieux.

Quoiqu'il en soit, Tilly traita assez bien la Ville de Leipzig, la laissa jouir de ses Privilèges, & n'y mit qu'une Garnison de mille hommes sous le Colonel Wangler; mais il fit tout détruire entre Mersebourg, Zeitz, Naumbourg & Leipzig (1). On compta plus de deux cens Villages brûlés par ses ordres, & abandonnés au pillage. Ses Soldats commirent des cruautés horribles, jusqu'à ferrer les pouces du Chancelier de Zeitz avec le chien d'une arquebuse, pour l'obliger à dire en quel lieu il avoit caché son argent. S'il eut gagné la Bataille, il auroit fait de toute la Saxe un second sac de Magdebourg.

Il y a des Ecrivains qui prétendent, que Tilly, apprenant la jonction des Suédois & des Saxons, étoit d'avis de les attendre derrière Leipzig, de couvrir de cette Ville le front de son armée, & de fortifier les ailes de redoutes; mais que Pappenheim, qui cherchoit toutes les occasions de se signaler, & qui ne respiroit que les combats, le fit refoudre à marcher en avant, & à ne pas éviter, mais à chercher la Bataille. D'autres le représentent si plein de confiance, qu'il rejetta le Conseil des plus sages têtes de son armée, qui étoient d'avis qu'on se tint sur la défensive, & qu'on prit un poste inattaquable, jusqu'à ce qu'on fût joint par Aldringer, qui étoit en marche avec un renfort de dix à douze mille hommes, & dont l'arrivée ne pouvoit tarder au plus que six jours. On prétend que Tilly répondit à ces sages Conseillers, qu'une telle conduite auroit un air de poltronnerie, dont il ne vouloit pas qu'on le pût soupçonner. Ce qu'il y a de certain, c'est que dans ces momens Tilly ne pouvoit qu'avoir l'esprit agité de diverses pensées contraires. En repassant sur ses anciens exploits, il ne pouvoit qu'être confiant & présomptueux; en considérant l'inconstance de la fortune, l'incertitude des succès, il avoit tout lieu d'apprehender de perdre en un seul jour le fruit de tant de périls & de travaux, dont il étoit sorti si glorieusement.

Quoique Pappenheim pressât le Généralissime d'aller en avant, l'affirmant que la jonction des Suédois avec les Saxons ne s'étoit pas encore faite, & qu'il eût paru d'abord céder à ses importunités, il ne laissa pas de changer de sentiment; ce qui donna lieu dans la suite à Pappenheim de l'accuser d'avoir manqué, par ses irrésolutions, l'occasion de battre les Saxons & les Suédois en détail, ou du moins de détruire l'armée Saxonne, avant que le Roi de Suède pût s'y opposer.

Le parti, que prit enfin Tilly, fut de ne point s'écarter de Leipzig, & de chercher seulement aux environs un champ de Bataille avantageux, où l'ennemi ne pût l'attaquer, sans courir grand risque d'être défait (2).

Nous avons dit que son armée étoit campée sur les hauteurs d'Eutritz assez près de Mœckern. Pour faire face du côté par où le Roi de Suède devoit ve-

(1) Chemnitz L. III. p. 202. Kevenh. p. 1531. Puff. Lib. III. §. 26 & 27. Riccius L. IV. p. 257. 257. Gul. Gualdo p. 80. Bougeant T. I. p. 171.

(2) J'ai été plusieurs fois sur les lieux & ai examiné tout ce terrain avec beaucoup d'attention: ainsi l'on peut se fier à la description que j'en donne.

nir, il observa, en visitant le terrain, qu'en faisant un petit mouvement par sa gauche, jusqu'à Breitenfeld & Lindenthal sur le grand chemin de Leipzig à Magdebourg, il se trouveroit au pied d'une chaîne de collines, qui forment un long rideau depuis Lindenthal jusqu'à la Pleisse, & près du Village de Wahren, qui n'est qu'à trois quarts de mille de Leipzig (1). Il distribua son artillerie tout le long & sur le sommet de cette chaîne de collines, & au bas il mit son armée en Bataille sur une seule Ligne, à moins qu'on ne veuille regarder son artillerie comme une seconde ligne; & c'est, je crois, la seule fois qu'on a vu l'artillerie placée derrière l'armée; car, quoiqu'elle fût sur des Eminences qui commandoient la plaine, qui est fort large & fort ouverte, & qu'elle tirât par-dessus l'armée, je pense que cette disposition n'en est pas moins défectueuse; vu que, si l'ennemi recule, & que l'armée s'éloigne en le poussant, l'artillerie devient inutile, & nuit plus à l'ami qu'à l'ennemi. Quant à l'arrangement de l'armée sur une seule ligne j'en laisse le jugement à plus habile que moi. Il paroît que Tilly, jugeant ses ailes bien couvertes, sa gauche par le bois de Lindenthal, & sa droite par la Pleisse, où elle étoit appuyée, n'ayant pas bougé du terrain qu'elle avoit occupé, en arrivant près de Leipzig, crut qu'il devoit s'étendre le plus qu'il pourroit, pour déborder l'armée de Suède & de Saxe.

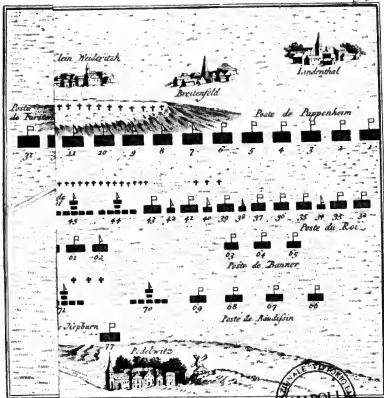
Cependant le Roi de Suède & l'Electeur de Saxe tenoient un grand Conseil de guerre à Torgau en présence de l'Electeur de Brandebourg, & avec les principaux Officiers Généraux de leurs troupes. Là on délibéra si l'on iroit livrer Bataille au Comte de Tilly. Soit que Gustave-Adolphe (2) ne voulût pas se charger seul de l'événement, soit qu'il voulût seulement sonder les dispositions de son nouvel Allié, il représenta qu'il n'étoit pas prudent de mettre la fortune de tant de peuples, & la Religion même, au hazard d'une Bataille générale & décisive; que pour lui il risquoit moins que personne, puisqu'en cas de mauvais succès, il lui restoit la ressource, en se retirant dans son Royaume, de mettre entre lui & l'Empereur un fossé que ses Généraux ne passeroient pas si-tôt. Mais, Messieurs, ajouta-t-il (3), que deviendront tant de pauvres Princes & Etats Protestans, dont le salut dépend du succès de cette guerre? Je vois deux bonnets Electoraux furieusement ébranlés, & même près de sau-

(1) Je ne puis m'empêcher de remarquer ici avec le savant P. Bohm, que de toutes les bœuves, dont l'ouvrage de M. Harte est semé, celle qu'il fait au sujet de ce champ de Bataille est la plus forte. En effet il dit que, suivant le sentiment de plusieurs Historiens, Tilly fut vaincu à la même place, où Charles-Quint avoit défait & pris prisonnier Jean Frédéric Electeur de Saxe, & Philippe Landgrave de Hesse. Tout le monde sût que cet Electeur fut vaincu sur la bruyère de Lechn près de la petite Ville de Muhlberg, éloignée au moins de quinze à seize de nos lieues de Breitenfeld, qui n'est qu'à une grande lieue de Leipzig. Je ne sache aucun Ecrivain qui ait avancé une erreur aussi grossière; & l'on sait bien aussi que Phi-

lippe Landgrave de Hesse ne fut pas fait prisonnier à la journée de Muhlberg, puisqu'il n'y étoit pas; mais il fut arrêté à Halle sur la Saale, où il s'étoit rendu volontairement à l'Empereur. Au reste Muhlberg est situé sur la droite de l'Elbe entre Grossenhayn & Torrau, sur le grand chemin de cette dernière Ville à Dresde; & n'est pas moins fameux par un camp de plaisir que le feu Roi de Pologne y assembla en 1730, & où il fit briller tout ce que le bon goût & la magnificence ont de plus piquant, que par la défaite de l'infortuné Jean-Frédéric.

(2) Puffend. L. III. §. 28.

(3) Chemnitz p. 204. Kevenh. p. 1867.



ter, si nous sommes battus. Il me semble donc que le plus sage parti seroit de tâcher de couper les vires au Comte de Tilly, & de le forcer par-là à se retirer, & saisir le moment de cette retraite pour lui donner un ébec.

L'Electeur de Saxe eut peine à ne pas interrompre ce discours, tant il souhaitoit la Bataille : mais quand le Roi de Suède eut fini de parler, il représenta à son tour, que son pays étoit trop petit pour fournir à la subsistance de quatre armées; savoir, la sienne, celle du Roi de Suède, celle de l'Empereur, & celle de la Ligue; que Tilly occupoit la plus fertile contrée de ses Etats, & qu'en temporisant on ruinoit entièrement la Saxe : aulieu qu'avec l'aide-de-Dieu on étoit sûr de l'en chasser entièrement par une Bataille, & qu'ainsi son avis étoit qu'on marchât droit sur Leipzig pour attaquer l'ennemi; qu'au reste si l'on craignoit l'événement, il iroit seul livrer Bataille avec ses propres troupes.

Eh! non, non, Vous n'irez pas seul, Monsieur l'Electeur, repliqua (1) le Roi de Suède, *nous Vous accompagnerons, & nous sommes charmés de Vous voir prendre une résolution si digne de Votre rang*. Ensuite, se tournant vers ses Généraux, il leur donna l'ordre d'aller tout disposer pour la marche. *Allons donc*, ajouta-t-il à haute voix, *allons joyeusement froter une Couronne Royale, & deux bonnets Electoraux contre la carcasse de ce vieux Caporal, & disputer avec lui, non seulement la gloire d'une Bataille, mais aussi toutes les conquêtes, & toutes les usurpations de ses maîtres*.

Enfin les deux armées combinées, ayant passé la Mulda à Duben, marchèrent par Welhaune, Lindenhayn, Hohen-Leyna, & se trouvèrent le 7me. de Septembre au matin à deux portées de canon des Impériaux: Le Roi ayant la droite avec son armée, & l'Electeur de Saxe la gauche.

La marche se fit avec beaucoup d'ordre, & sans beaucoup de difficulté, jusques près de Podelwitz, Village que l'armée Impériale avoit en face. Là il y avoit un mauvais passage (2), où l'on prétendit que Tilly auroit pu défaire l'armée combinée, s'il s'y étoit porté avec célérité; mais il se contenta de faire mettre le feu au Village, esperant que le vent pousseroit la fumée dans les yeux des troupes combinées, & les incommoderoit beaucoup; mais elles surmontèrent cette difficulté.

Nous allons donner d'après le Comte de Kevenhuller une liste des troupes de chaque armée, & de ceux qui les commandoient, chacun dans le rang qu'il occupa sur le champ de Bataille. Nous ne ferons guère que traduire le même Auteur dans la Relation de cette grande Action, parce que celle qu'il donne nous paroît la plus claire, la plus impartiale, la plus exacte, & la mieux raisonnée.

(1) Soldat Suédois p. 69.

(2) C'est Kevenhuller qui dit cela p. 1869. Après cela fut-il dire que M. Harte a tort de mettre ce passage si difficile près du Village de Zorjcha, puisqu'il n'y a point de Village de ce

nom en toute la Saxe. Il y en a bien un qui s'appelle Zsibaria, & un autre Zsibortau; mais ils sont trop loin des lieux dont nous parlons ici.

HISTOIRE DE ORDRE

De Bataille de l'Armée Impériale, où l'on peut voir par les numeros le poste qu'occupoit chaque Régiment.

Régimens.	Commandans.	Régimens.	Commandans.
1. Ranconi. }	Lieut. Col. Barne-	18. Colloredo.	Col. Colloredo.
2. Merode. }	val.	19. Erwit.	Col. Erwit.
3. Nouveau-Saxe.	Lt. Col. Hatzfeld.	20. Savelli.	Major Span.
4. Baumgarten.	Col. Baumgarten.	21. Blanckart.	Col. Blanckart.
5. Piccolomini.	Major Wermazo.	22. Haraucourt.	
6. Strozzi.	Col. Strozzi.	23. Pappenheim.	Col. Lieut. . . .
7. Holstein.	Duc de Holstein.	24. Reinacher.	} Lt. Col. Baron de Grotte.
8. Chiéfa.	 Lafsky.	25. Comargo.	
9. Gallas.	Major Nurifs.	26. Wangler.	} Col. Lt. Straffold.
10. Saxe.	} Lt. Col. Kont.	27. Bernsteint.	
11. Furstemberg.		28. Schœnbouurg.	Col. Cte. de Schœn-
12. Montecuculi.	Major Schweitzer.		bourg.
13. Balleron.	} Lt. Col. Baltaffer.	29. Vieux-Saxe.	} Col. Lt. Palatz.
14. Diedrichstein.		30. Winkersk.	
15. Tilly.	Lt. Col. Comte de Sulz.	31. Deux Régimens de Croates com-	
16. Coronini.	Col. Coronini.	mandés par leurs Colonels Sara-	
17. Geisâ.	Col. Geisâ.	dezky & Forgatsch. Quelques Com-	
		pagnies de Dragons de Creutzberg.	

ORDRE

De Bataille de l'Armée Suédoise.

- | | |
|---|---|
| <p>32. Huit Cornettes de Cavalerie Finlandoise, commandées par Wunsch.</p> <p>33. 180 Mousquetaires du Régiment de Banner.</p> <p>34. 12. Compagnies de Cavalerie du Régiment de Todt.</p> <p>35. 180. Mousquetaires detachés du Régiment de Banner.</p> <p>36. 8. Compagnies du Régiment de Cavalerie de Westergothie, commandées par Soop.</p> <p>37. 180. Mousquetaires detachés du Régiment de Banner.</p> <p>38. 8. Compagnies du Régiment de Smaland Cavalerie, commandées par Steinbock ou Stenbock.</p> <p>39. 180. Mousquetaires detachés du Régiment de Haal.</p> | <p>40. 4. Compagnies de Cavalerie du Régiment d'Ostrogothie, & quatre Drapeaux de Gens de pied, commandés par Axel-Lillen.</p> <p>41. 4. autres Drapeaux de Gens de pied du Régiment d'Oxenstierna.</p> <p>42. 4. Drapeaux <i>id.</i> du Régiment de Hafauer.</p> <p>43. 12. Drapeaux du Régiment d'Infanterie du Roi, commandés par le Colonel Teufel.</p> <p>44. 4. Drapeaux du Régiment de Haal, Infanterie.</p> <p>45. 4. Drapeaux du Régiment d'Infanterie du Colonel Hohendorff.</p> <p>46. 12. Drapeaux du Régiment d'Infanterie du Colonel Winckel.</p> <p>47. 2. Compagnies du Régiment de</p> |
|---|---|

- Cavalerie du Feld-Maréchal Gustave-Horn.
48. 5. Compagnies de celui du Colonel Callenbach aussi Cavalerie.
 49. 360. Mousquetaires détachés.
 50. 5. Compagnies du Régiment de Cavalerie de Callenbach.
 51. 280. Mousquetaires détachés du Régiment d'Oxenstierna.
 52. 3. Compagnies du Régiment de Cavalerie de Baudiflin.
 53. 300. Mousquetaires détachés du Régiment d'Erichausen.
 54. 3. Compagnies de Cavalerie de celui de Baudiflin.
 55. 260. Mousquetaires détachés du Régiment de Hamilton.
 56. 5. Compagnies du Régiment de Cavalerie du Roi, commandées par le Colonel Ufflar.
 57. 400. Mousquetaires détachés du Régiment de Monro.
 58. 5. Compagnies de Cavalerie du Régiment d'Ufflar.
 59. 350. Mousquetaires de celui de Ramsfey, Infanterie.
 60. 12. Compagnies du Régiment de Cavalerie du Rhingrave.
 61. 4. Compagnies de Cavalerie Courlandoise.
 62. 3. Compagnies du Régiment de Cavalerie du Colonel Dumitz.
 63. 4. De celui de Sperreuther.
 64. 4. Drapeaux du Régiment d'Infanterie du Colonel Wallenstein.
 65. 4. De celui de Haal.
 66. 4. De celui de Dumitz.
 67. 4. De celui du Colonel Dargitz.
 68. 4. De celui du Colonel Hepburn.
 69. 4. De celui de Mitzepphal.
 70. 4. De celui de Vitzthum, ou Vicedom.
 71. 4. De celui de Rutzwen.
 72. 12. Compagnies du Régiment de Cavalerie de Haal.
 73. 4. Du Régiment de Cavalerie de Gourville.
 74. 5. De celui de Schaffmann.
 75. 5. De celui de Horn.
 76. 400. Chevaux Livoniens.
 77. 4. Drapeaux du Régiment du Comte de Thurn.
 78. 4. du Colonel Wallenstein.
 79. 5. De celui de Cochtisky.

On voit par cet ordre de Bataille l'Infanterie entremêlée avec la Cavalerie. C'étoit la maxime constante du Grand Gustave de fortifier ces deux armes l'une par l'autre. D'ailleurs les chevaux Suédois n'étoient pas assez hauts, ni assez forts, pour soutenir seuls le choc des Cuirassiers Impériaux, montés sur de gros & grands chevaux, & couverts de fer devant & derrière.

Armée Saxonne.

80. Quelques Compagnies de Cavalerie du Régiment du Col. Steinau.
81. 8. Compagnies de celui de Bindau aussi Cavalerie.
82. Quelques Compagnies de l'Arrière-Ban de Saxe.
83. La Compagnie Colonelle du Régiment de Cavalerie du Feld-Maréchal Arnimb.
84. 10. Drapeaux du Régiment d'Infanterie du Colonel Schwalbach, Commandant en Chef l'Artillerie.
85. 10. De celui de Loefer.
86. 6. Drapeaux du Régiment d'Infanterie du Corps.
87. 10. De celui de Glizing.
88. 10. De celui de Starckedel.

89. Quelques Compagnies à Cheval de l'Arrière-Ban. 91. 1. Compagnie des Gardes à Cheval de l'Électeur, commandée par le Lieutenant-Colonel Tauben.
90. 8. Compagnies de Cavalerie du Régiment du Duc Guillaume de Saxe-Altembourg. 92. Seconde Compagnie des mêmes.

Si l'on jette les yeux sur une Carte de la Saxe on verra que *Breitenfeld*, *Lindenthal*, *Klein-Wideritsch*, & *Groß-Wideritsch*, sont des Villages au Nord de Leipzig, & à l'Occident de Podelwitz & de Séehausen, où le Roi de Suède & l'Électeur de Saxe se formèrent en Bataille. Cela posé, il faut savoir que toute cette plaine, qui est fort vaste & fort étendue, n'est que de terres labourables, sans en excepter les éminences, qui forment le rideau en avant de ces Villages; ces terres étoient même alors labourées. La sécheresse avoit été grande tout cet été, & les chaleurs continuèrent jusqu'au milieu d'Octobre; le vent souffloit du couchant, par conséquent le Impériaux l'avoient à dos, & les Suédois & Saxons en face, & ne pouvoient qu'être très incommodés de la poussière & de la fumée. Si l'on jette les yeux sur le plan de la Bataille, tel que nous l'exposons ici au Lecteur, on verra que l'Artillerie Impériale étoit sur les plateaux de toutes ces petites collines, & que toute l'armée de Tilly étoit rangée à mi-côte; l'Infanterie au centre par gros Bataillons; la Cavalerie sur les ailes par gros Escadrons. L'Infanterie de la droite s'étendoit jusques vis-à-vis du gibet, qui est sur la hauteur, appelée à cause de cela *Galgenberg*; à trois cens pas de-là étoit un ravin, qui separoit l'Infanterie du centre; & ce ravin étoit impraticable; derrière étoit un bois, & sur la gauche les Villages en question.

Le Roi de Suède avoit rangé son armée sur deux lignes, comme on le voit sur le plan, avec un Corps de reserve, tout près du Village de Podelwitz sous le Colonel Hepburn. La première ligne étoit composée au centre de petits Bataillons bien plus faciles à se mouvoir, & à se rallier que ceux de Tilly: la Cavalerie, qui étoit sur les ailes, étoit aussi divisée en Escadrons beaucoup moins gros, que ceux de l'ennemi. Ces Escadrons étoient entremêlés de pelotons de Mousquetaires, détachés de divers Régimens, comme nous l'avons déjà remarqué. Chaque ligne avoit son Corps de reserve, & son artillerie. La gauche étoit formée par l'armée Saxonne, aussi rangée sur deux lignes, & séparée de la gauche des Suédois par un assez grand intervalle. On dit que le Roi de Suède l'avoit voulu ainsi, prévoyant que les Saxons pourroient être mis en desordre, & ne voulant pas en ce cas qu'ils pussent mettre la confusion dans son armée. Il est pourtant certain que, quoique le Roi de Suède disposât tout, il n'avoit fait, à l'égard de l'ordonnance de l'armée Saxonne, qu'approuver le plan qu'Arnimb en avoit formé & dressé. La première ligne des Saxons étoit sur un terrain élevé, au bas duquel étoit la seconde ligne; l'Électeur commandoit le centre, & Arnimb la droite; c'est du moins ainsi que l'assurent presque tous les Historiens Allemands & Suédois, quoique, dans le plan le poste d'Arnimb soit placé au centre.

Pour Gustave il avoit établi son poste à la droite de son armée, comme le

plus dangereux, ayant Pappenheim en tête, qui commandoit la gauche des Impériaux, & que Gustave regardoit comme un ennemi digne de lui, ne l'appellant que *le Soldat*. La gauche étoit commandée par Gustave-Horn, & Teufel étoit au centre (1), ayant sous ses ordres quatre Brigades de Pi-quiets avec leurs Moufquetaires; favoir, celles de Teufel même, celle d'Axel-Oxenstierna, celle d'Erich-Hauffen & celle de Winckel.

Dans l'armée Impériale, Tilly étoit au centre, Furstemberg commandoit la droite, & Pappenheim la gauche.

Il y a des Historiens qui prétendent que Tilly avoit l'esprit si préoccupé des mauvais présages qu'il avoit eus, qu'ils le dépeignent comme irraisonnable, & presque troublé. Ils en donnent pour preuve la tranquillité, avec laquelle il laissa défilér les Saxons & les Suédois, & se ranger à leur aise, sans les interrompre, tout comme s'il eût été question d'un duel: mais surtout on le blâme de ne les avoir pas attaqués au défilé de Podelwitz. La vérité est qu'il craignoit de perdre le poste qu'il occupoit, lequel lui sembloit le plus avantageux qu'il pût jamais trouver, tant par rapport aux hauteurs dont il étoit maître, que parce qu'il avoit l'avantage du vent, qui étoit violent ce jour-là, & faisoit une circonstance décisive, pour celui qui l'avoit à dos.

La plupart des Historiens, tant Allemands que Suédois, disent, qu'une colombe vint se placer sur la pique d'un Etendard de l'armée Saxonne, tandis qu'on étoit occupé à ranger les troupes, à mesure qu'elles arrivoient. On prétend qu'elle voltigea quelque tems autour, & disparut un peu avant le combat.

Je ne vois pas qu'elle conséquence on peut tirer de là. La Colombe est le Symbole de la timidité; auroit-elle voulu préjuger la fuite des Saxons?

Depuis la Bataille de Zama, jamais on n'avoit vu deux plus grandes armées prêtes à se choquer, à s'égorger, pour de plus grands intérêts. Celle de Tilly auroit dû être au moins de cinquante mille hommes, après la jonction de Furstemberg; mais la désertion & les autres pertes avoient été si grandes, que l'armée du Généralissime étoit réduite à dix ou douze mille (2) hommes, lorsque le Corps de Furstemberg la joignit, de sorte qu'à la journée dont nous parlons, toutes les troupes de l'Empereur, & de la Ligue ne passaient guère 34. à 35. mille hommes effectifs.

L'armée du Roi de Suède étoit de vingt mille hommes, & celle de l'Electeur de quatorze à quinze mille; de sorte que les deux armées étoient à-peu-près égales, n'y ayant pas deux mille hommes d'un côté plus que de l'autre.

(1) M. Harte dit qu'il est remarquable, qu'au centre de l'armée Suédoise il y avoit aux numéros 47. 45. 53 deux Bataillons de Pionniers. Il cite à ce propos la Relation Historique d'Authent. en Anglois p. 121. A quoi il ajoute que cette circonstance n'a jamais été remarquée par aucun Historien avant lui. Quelle mince chose!

(2) Il parut peu de tems après cette Bataille divers ouvrages relatifs, tels que *Lettre du Comte de Tilly*; *Lettre d'un Capitaine Impérial*; *Relation de la Bataille de Leipzig par un Officier de distinction de l'Armée Suédoise* 4°. 1631. que

M. Boehm soupçonne être le Feid-Maréchal Horn. Dans ce dernier écrit l'armée de Tilly n'est estimée que de trente mille hommes de vieilles troupes, ce qui paroît incroyable, puisqu'Kevenhuller dit positivement, que Furstemberg joignit avec vingt-cinq mille hommes. Il faut supposer que le Général Suédois compte les Régimens sur le pied effectif, & Kevenhuller sur le pied complet; ce qu'ils n'étoient pas, il s'en faisoit bien: car un Régiment d'Infanterie de l'Empereur en ce tems-là étoit de trois mille hommes, & un Régiment de Cavalerie de quinze cents.

Le Roi, parcourant à cheval les ailes & le centre de son armée, tandis qu'elle se formoit, ne manqua pas de parler aux Officiers & aux Soldats. Il dit à sa Cavalerie : *Si vos épées ne peuvent percer les Cavaliers Impériaux, à cause du fer dont ils sont couverts, enfoncez-les dans le poitrail des chevaux ; & à son Infanterie, mes Enfants ne tirez votre coup, que lorsque vous aurez joint l'ennemi d'assez près pour lui voir le blanc des yeux.* Ce Prince aimoit naturellement à haranguer, & étoit beau parleur, s'exprimant avec facilité en diverses langues.

Braves, Suédois (1), leur dit-il, compagnons de mes travaux & de mes victoires, nous voici enfin arrivés à cet heureux jour, que nous avons tant désiré vous & moi. Vous allez combattre contre ces mêmes ennemis, que vous avez battus en Prusse & en Pologne, & que nous sommes venus chercher de si loin, au travers de plus de deux cents lieues de terre & de mer. Le mot de combat que j'ai choisi DIEU AVEC NOUS, nous est d'un augure favorable pour le gain de la Victoire, & après avoir mis le Dieu des armées de notre côté, qui peut douter du succès de la journée ? Suivez-moi, mes compagnons, dans une si belle carrière, & ne craignez point le péril inséparable de la Victoire. Ne cherchez à vous mettre à l'abri du premier, qu'à l'ombre de vos Drapeaux ; & n'attendez les récompenses de l'autre, que de votre courage & de la libéralité de votre Roi, qui est en même tems votre Général, le témoin de vos actions, & le compagnon de vos dangers.

Après cette courte harangue, ce grand Roi, ôtant son chapeau d'une main, baissant la pointe de son épée de l'autre, & levant les yeux au Ciel, fit à haute voix une fervente prière : Dieu Tout-Puissant, dit-il, qui tiens en tes mains la déroute & la victoire, jette des yeux de compassion sur tes serviteurs, que l'injustice & l'oppression ont forcé de quitter leurs demeures, pour venir dans un Pays éloigné combattre pour la vérité & la liberté de ton Evangile. Donne leur de vaincre leurs ennemis, pour la gloire de Ton Saint Nom. Ainsi-soit-il !

Toute l'armée fit une semblable prière, & parut ensuite attendre le signal avec une impatience, mêlée d'une confiance & d'une joie, qui sont les gages de la victoire.

A midi, Tilly fit tirer trois coups de Canon, qui furent l'ouverture du plus terrible spectacle qu'on puisse imaginer. Le Roi fit riposter par trois autres coups, dont l'un mit en pièces le Colonel Baumgarten des Impériaux. Aussitôt la canonnade commença sur toute la ligne avec un fracas terrible, & dura deux heures. Plusieurs Historiens assurent, que le feu fut si vif du côté des Suédois, que leurs pièces de bronze en furent échauffées au point, qu'on ne pouvoit plus les charger, la poudre prenant feu en y entrant ; ce qui obligea le Roi à faire avancer l'artillerie de sa seconde ligne, & ensuite les pièces de cuir bouilli : invention que Gustave avoit infiniment perfectionnée, & dont il tira de grands avantages dans cette journée, comme nous le dirons tout-à-l'heure.

Pendant la canonnade, le Roi fit faire divers mouvemens à sa droite pour gagner le vent, ou du moins pour ne l'avoir que de profil. Il manœuvra si bien, qu'il parvint enfin à son but, & que sa droite, se tournant un peu vers le Nord, évita en grande partie l'incommodité de la fumée & de la poussière. Ce mouvement si fut prompt, & le Roi fut si bien le dérober à l'ennemi, que celui-ci n'en put profiter.

Sur

(1) Chemnitz Soldat Suédois par le B. de Spanheim p. 60. Larrey. Hist. d'Angl. 1631. p. 99.

Sur les deux heures, les deux armées s'ébranlèrent, & se chargèrent au milieu des éclats de l'artillerie.

Tilly vint fondre des hauteurs sur les Suédois ; mais, se trouvant trop incommode du feu de leur canon, il se jeta à droite, & tomba sur les Saxons avec une telle impétuosité, que ces troupes la plupart de nouvelles levées, & déjà ébranlées par Furstenberg, ne purent soutenir un si rude choc, & s'enfuirent à vauderoute avec l'Electeur, qui piqua des deux jusqu'à Eulenburg, où il se conforta, dit un Ecrivain moderne (1), de la boisson de biere. Il n'y eut que les gardes de l'Electeur, qui ne furent point, & qui firent leur devoir en brave gens.

Le Roi de Suède, qui en étoit alors venu aux mains avec Pappenheim, eut bientôt aperçu la fuite des Saxons. Quoique ce Prince eût la vue basse, il avoit le jugement si juste, qu'il pénétrait d'abord la cause des mouvemens qu'il voyoit. Il avoit déjà prévu le malheur des Saxons, il devina leur fuite avant que les Aides-de-Camp lui en eussent apporté la nouvelle : &, comme il jugea que le flanc du Maréchal Horn se trouvoit par-là découvert, il détacha d'abord de sa droite le Régiment de West-Gothie, & deux autres de la gauche de la seconde ligne, pour remplir le vuide des Saxons.

Pappenheim étoit venu fondre avec la gauche, dont la principale force consistoit en Cavalerie, sur le Roi de Suède. Ce fut alors qu'on vit combien l'industrie peut suppléer à la force : la Cavalerie Suédoise, qui, tout seule n'auroit jamais pu résister à ce choc, fut si bien secondée par les pelotons de Mousquetaires, entrelassés dans les escadrons, qu'elle soutint parfaitement la charge ; & les Mousquetaires, n'ayant tiré qu'à bout portant, toute cette Cavalerie fut si déconcertée de cette première décharge qu'elle recula, & fit un à gauche, qui mit en desordre tout le Régiment d'Infanterie du Duc de Holstein, qui étoit à l'extrémité de la gauche du centre. Ce fut alors que le Roi, avançant de plus en plus vers le Nord, gagna presque entièrement le Vent & le Soleil.

La Cavalerie Impériale, qui venoit d'être si vertement repoussée, se jeta sur la réserve de la droite de la première ligne du Roi, à la faveur des mouvemens que ce Prince faisoit pour gagner le vent. Cette réserve, commandée par Jean-Banner, fit d'abord la plus grande résistance, & donna au Roi le tems d'accourir à son secours.

(1) Kœhler Professeur à Gœttinge. S'il n'y avoit que les Protestans, qui eussent parlé des excès de ce Prince, on croiroit qu'ils ont exagéré ce vice, pour rendre odieux un Prince, qui ne fit pas tout ce qu'il auroit pu pour l'intérêt du parti ; mais les Ecrivains Catholiques ne le dépeignent pas autrement. Ce qu'il y a de singulier, c'est que Jean-George, son Fils & Successeur, eut les mêmes goûts, & les poussa même plus loin. Le Maréchal de Grammont en parle aussi dans ses Mémoires. „ Je ne dirai „ ni grand bien, ni grand mal de l'Electeur „ de Saxe. Ce Prince étoit entièrement gou- „ verné, & n'avoit d'autre application que „ celle de boire excessivement tous les jours „ de sa vie : quelques raris, dont il avoit hé-

„ rité de l'Electeur son Pere. Ses principaux „ Conseillers étoient absolument dépendans de „ l'Empereur : ce n'est pas que quelquefois ils „ n'eussent à patir avec lui, car il les traitoit „ fort mal de paroles, & la plus grande inju- „ re qu'il leur disoit, c'étoit de les appeller „ *Catholiques*, qui à son égard surpassoit celle „ de *Schismes* : mais après tout, il ne faisoit „ que ce qu'ils vouloient. Il étoit fort zélé „ pour la Religion Luthérienne : & le jour qu'il „ Communioit, il portoit ce respect au Sacre- „ ment de ne pas s'enivrer le matin ; mais, aus- „ si en révanche, le soir il régardoit l'omission „ & buvoit toute la nuit, jusqu'à ce qu'il tom- „ bât sous la table, de même que tous les Con- „ vives „.

Bbb

Ce Prince, qui ne vouloit point s'écarter du flanc de son Infanterie, fit charger cette gauche des Impériaux, par troupes détachées de Cavalerie mêlée de Mousquetaire. En même tems il fit avancer ses canons de cuir bouilli, qui, tirant de près & fort vite, firent un effet étonnant. Alors cette gauche, se voyant prise en flanc & en tête, foudroyée d'une artillerie nombreuse, qui tiroit à brûle pourpoint, plia & prit la fuite, malgré tout ce que put faire Pappenheim, pour obliger ses Cuirassiers à se rallier.

Tandis que cela se passoit, les Saxons fuyoient, jettant leurs armes pour échapper à une partie de la Cavalerie de la droite de Tilly qui les poussuivoit, pendant que les gros Bataillons du centre, & le reste de la Cavalerie de la droite, se choquoient avec le Général Horn, & tournoient le canon des Saxons, dont ils tiroient sur le flanc de la gauche des Suédois, tâchant de tourner & prendre à dos ce qui résistoit encore de l'armée Saxonne, & ayant fait dans cette vue avancer les Régimens de Schœnbourg, de Creutzberg & de Baumgarten pour les envelopper. Mais Horn, qui dans ce moment venoit d'être renforcé de deux Régimens de la réserve, ceux de Hepburn & de Vicedom, & de celui de Cavalerie de West-Gothie, que le Roi avoit détaché de la droite, chargea les Impériaux avec beaucoup de vigueur; mais il ne put jamais les faire reculer d'un pas, & le combat devint très sanglant en cet endroit. La Cavalerie Suédoise fut repoussée à diverses reprises: mais enfin l'Infanterie fit perdre du terrain à celle de Tilly, qui, en marchant au combat, s'étoit formée en quatre Corps ou gros Bataillons, consistant en seize Régimens; masses énormes, qui se virent bientôt assaillies de droite & de gauche, & en front par les petits Bataillons Suédois. On en vint-là à la longueur des piques avec un acharnement incroyable, & parmi des tourbillons de flammes, de fumée & de poussière.

Mais ce qui décida la victoire, c'est que le Roi, après avoir enfoncé, battu & dissipé la gauche des Impériaux, qui commandoit Pappenheim, gagna le sommet des éminences vis-à-vis de Breitenfeld, s'empara de vingt-six pièces de gros canon (1), & le tourna sur le centre & sur la droite de Tilly, qui combattoit alors chaudement contre le Feld-Maréchal Horn. En même tems il détacha toute sa Cavalerie, & des Pelotons de Mousquetaires, qui, chargeant ces grosses masses d'Infanterie par derrière, tandis que Horn les pressoit de flanc & de front, les jeta dans le desordre & la confusion. Ce qui fut bientôt suivi d'une déroute entière & générale. Les seuls Régimens de Balderon, de Diedrichstein, de Goës, de Blancart & de Chiefa se rallièrent, & gagnèrent la bordure du bois de Linckel, d'où le Roi s'approchoit en personne. Là ils parurent vouloir réparer l'honneur de leurs Compagnons. Ces Régimens, qu'on pouvoit nommer les vieilles bandes de Tilly, n'étoient pas accoutumés à lâcher le pied; aussi disputèrent-ils encore opiniâtrément le terrain. Ce fut-là que le Généralissime fut attaqué par le Lieutenant-Colonel du Régiment du Rhingrave, nommé *Frédéric le Long* (2) à cause de sa taille

(1) Il y en avoit aux Armes de Wallenstein, de Saxe, de Brunswick, de Palatin, de Brandebourg, apparemment ces Canons avoient été enlevés des Arsenaux de ces Princes.

(2) Cognomine LONGOURIONIS. Puffend. de Reb. Succ. Liv. III. § 29. Les Allemands l'appelloient *der Lange Fritz*, le long *Frédéric*. *Fritz* est le diminutif de *Frédéric*.

le excessivement haute. Il voulut prendre Tilly mort ou vif; & comme il le connoissoit, il lui offrit bon quartier. Mais Tilly quoique blessé de trois coups de feu, & contusionné de coups de pique, ne voulut jamais se rendre, & se défendit du mieux qu'il put; l'Officier le frappa plusieurs fois de la crosse d'un pistolet, qu'il avoit à la main, & le couvrit de meurtrissures. Il l'auroit sans doute assommé, si le Duc Rudolphe-Maximilien de Saxe-Lawembourg, survenant dans ce moment, n'avoit cassé la tête au Grand Frédéric d'un coup de pistolet; ce qui donna le moyen au Comte de Tilly de s'échapper.

Les Régimens, (1) dont nous venons de parler, se défendirent comme des lions, faisant face de tous côtés, & combattant avec une valeur digne d'éloge. On vit des Soldats combattre à genoux, après avoir eu les jambes rompues ou emportées, & ne quitter leur poste qu'avec la vie; il y en eut très peu qui demandassent quartier; la plupart se firent tuer sur la place, & le reste se sauva à la faveur des ténèbres, qui vinrent à propos sauver la vie à beaucoup de braves Gens.

La déroute fut si complète que Tilly, fuyant vers Halle, & de-là à Halberstadt, ne put rassembler dans sa fuite que quinze Drapeaux, qui ne faisoient qu'à peine six cens hommes. Il fut joint au même Halberstadt (2) par le Feld-Maréchal Comte de Pappenheim, qui amenoit quarante Cornettes de Cavalerie, faisant à peine quatorze cens hommes.

La Cavalerie Suédoise poursuivit les fuyards, autant qu'une nuit fort obscure pouvoit le permettre: elle en fit un grand carnage, & les paysans du Hartz & d'ailleurs en assommèrent encore davantage. Plusieurs milliers de ces fuyards, après avoir pillé les bagages de leurs propres Officiers, se jetèrent partie dans Leipzig, partie dans Mersebourg, dans Halle & ailleurs. En un mot, toute cette belle armée, qui avoit fait trembler l'Alleagne, & l'Italie, qui s'étoit enrichie du pillage de tant de Provinces, du sac de si Puissantes Villes, & des dépouilles de tant de Princes proscrits, déposés par les Décrets de l'Empereur; toute cette belle armée, dis-je, fut dissipée, anéantie comme un peu de poussière que le vent emporte: destinée qu'elle avoit bien mérité, & à laquelle doivent s'attendre tôt ou tard ceux, qui foulent aux pieds toutes les loix de l'équité, qui étouffent dans leur cœur cette voix de la justice, ces sentimens d'humanité, qui condamnent tant de procédés violens, injustes & cruels. Ainsi furent vengés les mânes de tant d'innocens égorgés à Mantoue, à Magdebourg, & en tant d'autres lieux. Le butin que les Suédois firent, malgré le pillage des Impériaux, fut immense. Non seulement ils eurent la dépouille des Officiers pris, mais aussi tous les bagages, l'artillerie, & plus de cent drapeaux ou étendards. Sept mille Impériaux restèrent morts sur la place, plus de cinq mille furent blessés, ou fait prisonniers. Il y eut environ deux mille Saxons tués, & la perte des Suédois ne passoit pas sept cens hommes; tant il est vrai que défendre sa vie est le plus sûr moyen de la sauver, & que la mort rencontre plutôt ceux qui la fuyent, que ceux qui la cherchent.

Tel fut le succès de la journée du septième Septembre 1631. journée glo-

(1) Spanheim, Soldat Suédois p. 72.

(2) Kevenh. p. 1874.

rieuse & fort utile aux uns ; mais bien humiliante & bien funeste aux autres. La Maison d'Autriche a pu avec raison la mettre au rang des plus malheureuses, puisqu'elle renversa tous les projets, intimida la ligue, & enhardit les Protestans.

Gustave, voyant la Bataille gagnée, & que l'ennemi fuyoit de tous côtés, se prosterna devant Dieu au milieu des morts & des blessés, & fit une prière d'actions de grace avec cette ferveur qu'il avoit ordinairement, & qu'un si grand succès ne pouvoit que rendre encore plus vive.

Parmi les Gens de distinction (1) qui périrent dans cette journée, on compte du côté des Impériaux : Othon-Frédéric Baron de Schœnbουργ, Grand-Maître de l'Artillerie ; le Colonel Baumgarten ; le Colonel Blinckart ou Blanquard ; Thierry Ottmar Baron d'Erwitte Colonel ; le Colonel-Lieutenant Grotta, & beaucoup d'autres Lieutenants-Colonels, Majors, Capitaines d'Infanterie & de Cavalerie, tant Wallons qu'Allemands.

Du côté des Suédois il périt de personnes de marque les Colonels Teufel (2), Haal & Callenbach, le Lieutenant-Colonel *Adercast*, & le Colonel *Damitz*, le même qui commandoit dans Stettin pour le Duc de Poméranie, lorsque Gustave-Adolphe somma cette Ville ; & qui envoya un Tambour à ce Monarque. Il commandoit ce même Régiment Poméranien, qui faisoit la Garnison de Stettin, lorsque Gustave entra dans cette Ville. Ce Régiment, entrant au service de ce Prince, fut plus connu sous le nom de *Brigade blanche*, que sous celui de Régiment de *Damitz*. Le Colonel Gourville, fut fait prisonnier par les Impériaux, & emmené dans leur déroute.

Du côté des Saxons, il y eût de morts, ou de blessés mortellement, le Général Bindhauf, Eustache Loefser Colonel, le Vieux Starfchedel, le Général-Major Hugold de Starfchedel, un Dieskau, Lamminger & beaucoup d'autres, qui moururent de leurs blessures.

Beaucoup d'Ecrivains, & le Comte de Kevenhüller même, rapportent que la veille de la Bataille, le Roi rêva qu'il prenoit Tilly par les cheveux, & qu'il ne put le terrasser, qu'après que Tilly l'eut mordu au bras. Les Suédois regardèrent ce songe comme d'un favorable augure. On ne finiroit point, si l'on vouloit rapporter tous les présages, qu'on trouve répandus dans les Histoires de ces tems-là : présages qui, s'ils n'ont pas prédit l'événement, en prouvent du moins l'importance.

Pour Tilly, il ressentit vivement ce revers, qui lui arrivoit sur la fin de ses jours, après avoir joui d'une si brillante réputation, & passé pour le plus grand Capitaine de l'Europe. On prétend que dès-lors son esprit commença à baïsser. Il se plaignit beaucoup que Pappenheim par de faux avis, comme si le Roi de Suède n'eût pas joint les Saxons, l'avoit empêché de prendre un poste, le plus avantageux du monde, entre Mersebourg & Leipzig, par où il se seroit trouvé couvert de front & derrière par deux places, dont il étoit maître. Il savoit que Pappenheim cherchoit à le supplanter dans le comman-

(1) Kevenh. l. c.

(2) Ce nom signifie *Diable*, comme *Tout* signifie la Mort. Les Allemands disoient, que

le Roi de Suède ne pouvoit manquer de vaincre, puisqu'il avoit dans ses troupes la Mort & le Diable, plaisanterie assez froide, à mon avis.

dement, & qu'il ne le ménageoit guère dans ses relations à l'Electeur de Bavière; & cela donna d'autant plus de vivacité, & d'amertume à ses plaintes.

Avec un peu d'attention à ce que nous venons de rapporter, il sera aisé au Lecteur de juger, si ces plaintes étoient fondées, ou non. On a dit, que le dessein du Généralissime étoit de se tenir sur la défensive; mais que Pappenheim entraîna le Conseil de guerre à résoudre, qu'on iroit au devant du Roi de Suède, pour lui livrer Bataille. Cependant il est certain qu'on n'alloit pas bien loin: & quiconque a examiné les lieux, comme nous l'avons fait plus d'une fois, trouvera que le mouvement qu'on fit en avant fut fort peu de chose, vu le peu de distance qu'il y a entre le terrain qu'il occupoit le cinq, & celui qu'il vint occuper le six: Ce qui prouve l'irrésolution de ce Général. Si l'on ne fait attention qu'aux causes secondes, on trouvera aisément celles qui lui firent perdre la Bataille. La supériorité de génie du Roi de Suède; les nouvelles découvertes de ce Prince dans l'art de la guerre; sa présence d'esprit, & son extrême sang-froid dans les circonstances les plus désespérées; la faute, que fit Tilly de ne pas charger le Roi de Suède au mauvais passage, dont nous avons parlé: celle de l'avoir laissé faire ses dispositions, sans même l'incommoder de son artillerie si avantageusement placée. Mais la plus grande de toutes fut, qu'après s'être obstiné à ne pas sortir de sa position, qu'il croyoit si avantageuse, après avoir refusé opiniâtement de quitter un terrain si favorable, un poste qu'il croyoit inattaquable, il s'en écarta néanmoins pour venir fondre sur les Suédois, à qui il avoit paru d'abord vouloir céder l'honneur de l'attaque. Par cette manœuvre, il s'éloigna trop de son artillerie; il épargna aux Suédois les difficultés, qu'ils auroient trouvées à combattre de bas en haut, & donna lieu au Roi de Suède de gagner le vent, qui porta la poussière & la fumée aux yeux des Impériaux. Voilà les véritables causes du malheur de Tilly, qui, après tout, étoit un grand Capitaine, aussi hardi à entreprendre qu'heureux dans ses entreprises; mais qui, depuis cette fatale journée, ne fit plus rien de digne de sa gloire passée, & d'avantageux à son parti; rien qui n'annonçât l'éclipse totale de sa fortune, & l'ascendant du Roi de Suède.

Le Comte Schlabata fut le premier de la Cour Impériale, qui reçut la nouvelle de cette terrible défaite (1): aussitôt il courut en faire part à l'Empereur, qu'il rencontra revenant de la chasse à Obersperg, où il étoit venu pour prendre ce divertissement. Ce Monarque étoit près de se mettre à table, lorsque Schlabata lui dit tout bas, qu'il y avoit eu une Bataille en Saxe au désavantage de ses troupes. L'Empereur fut si bien contenir son chagrin pendant le soupé, que personne ne soupçonna que Schlabata lui eût annoncé rien de fâcheux. L'après soupé, il expédia divers Couriers, pour hâter la marche des différens Corps, qui avoient dû renforcer le Comte de Tilly.

Quant au Roi de Suède, que Tilly avoit tant cru de vaincre, & de forcer à repasser la mer (2), rien n'égalait sa gloire que sa modestie. On a vu que la

(1) Kevenh. l. c.

(2) *Itaque hostem, quem tam sæpè in manibus*

habere optaveras, repente in latere habuisti. & prope Lipsium ciadem atque nostris memorabilem ac-

gloire de la journée fut due à sa capacité, à son sang froid, à sa valeur. Quel autre que ce Grand Roi n'auroit pas été déconcerté de voir toute son aîle gauche en fuite & en déroute, tout son centre découvert, & près d'être enveloppé; cependant à l'entendre parler dans les Lettres qu'il écrivit aux Rois ses Alliés, & aux Etats-Généraux, après Dieu, ce sont ses Généraux & ses Soldats, qui ont tout fait; à peine parle-t-il de lui-même d'une manière indirecte, & seulement pour dire, *nos troupes, nos Généraux ont fait telle & telle chose* (1).

Le Roi, ne voyant pas qu'il fut possible cette nuit même de se rendre maître de Leipzig, campa entre cette Ville & le champ de Bataille. Son premier soin fut d'envoyer un Officier à l'Electeur de Saxe, pour lui faire part de ces bonnes nouvelles, le prier de rassembler ses troupes, & de venir l'aider à achever de chasser les ennemis de son Pays. L'Electeur, apprenant cette grande nouvelle, fut transporté de joie; & étant venu joindre le Roi dans son camp près de Leipzig, ce Monarque fut au devant de lui, l'embrassa & tâcha de calmer la crainte où il le vit, qu'il ne lui reprochât sa fuite, & la mauvaise manœuvre de ses troupes. Le Roi, voyant qu'il begayoit quelques mots d'apologie, ou du moins d'excuses, l'interrompit en lui disant: *Monseigneur l'Electeur, ne parlons point de cela; vous avez assez prouvé dans le conseil tenu à Torgau, que vous aviez du courage, & de la fermeté de reste; & c'est à cela que je dois la gloire, que mes troupes ont acquises dans la journée du sept.*

L'Electeur touché d'un procédé si noble, presque autant que du service, que le Roi venoit de lui rendre, protesta qu'il ne l'oublieroit de sa vie, & qu'il employeroit tous ses soins, & tout son crédit, pour le faire élire Roi des Romains. Le Roi le remercia, non comme on rend compliment pour compliment, mais comme d'une proposition qui fait plaisir, & dont l'effet ne paroît pas impossible.

Le lendemain de la Bataille de Breitenfeld, Gustave-Adolphe se présenta devant Leipzig. Wangler, que Tilly y avoit mis pour y commander, étant sommé de se rendre, demanda du tems pour y penser. Le Roi, ne voulant pas s'arrêter devant une telle bicoque, laissa à l'Electeur de Saxe le soin de la réduire, & marcha (2) avec quinze mille hommes vers Mersebourg. Dans sa marche, il tomba sur un Corps de Fuyards Impériaux, qui s'étoient rassemblés, en tailla deux mille en pièces, & fit trois mille prisonniers, qui la plupart prirent parti dans ses troupes. Son armée se trouva bientôt de cinq à six mille hommes plus forte qu'avant la Bataille.

Mersebourg se rendit dès la première sommation. Le lendemain 10. le Roi marcha à Halle, dont la Garnison Impériale se rendit à discrétion le 11.; & le lendemain celle du Château de Moritzbourg fit de même. On fit presser

cepit, quæ omnem Catholicorum fortunam superiorum temporum preventis, non paræ oblitam sui non momento evertit, seroque admodum, quanto consultius sit civilis visibiles inextricatis pace finire. C'est ainsi que parle Pappus, Auteur Catholique, dans son Epitome Rer. Germ. Par où l'on voit,

que les Catholiques mêmes regardoient cette Victoire comme une des plus grandes, qui eût jamais été remportée.

(1) Puffend. l. c. § 31.

(2) Kevenh. l. c.

serment aux Officiers & aux Soldats, qu'ils ne serviroient de leur vie, ni contre l'Electeur de Saxe, ni contre ses Alliés les Etats Protestans de l'Empire: mais la plupart des derniers s'enrôlèrent parmi les Suédois. Gratzils & Winckelmann, Officiers de cette Garnison, l'un Lieutenant-Colonel, & l'autre Capitaine, tous les deux nés sujets de l'Electeur de Saxe, sûrent d'abord mis au fers, & renvoyés à l'Electeur pour qu'il en fit justice.

Cependant le Comte de Tilly étoit arrivé à Halberstadt le troisième jour après la Bataille; & en attendant qu'il fût guéri de ses blessures, il fit afficher partout un ordre aux Soldats, dispersés depuis le sept, de se rendre à leur Régiment. Il menaçoit d'aller faire lever le siège de Leipzig, & avoit ordonné qu'on lui amenât au plutôt quatre pièces de gros canon de Wolfenbutel; mais les Soldats & le canon furent si longtems à venir, que, ne se croyant pas en sûreté, il fit assembler le Magistrat de Halberstadt, & leur ayant déclaré que l'Empereur ne pouvoit plus les protéger, il leur remit les clés de leur Ville, qu'ils n'avoient pas vues depuis six ans, les exhortant néanmoins à rester fidèles à l'Empereur. Après cela il partit, emmenant avec lui Jean-Reinhardt de Metternich, Administrateur de cet Evêché, & tous les Religieux qui s'y trouvoient. Il prit sa marche par Osterwick, & vint camper à Ahlefeld à deux mille de Hildesheim, où il séjourna quelque tems, n'étant pas encore bien guéri de ses blessures.

De-là, il vint camper près de l'Abaye de Corway, où il fit jetter un pont sur le Weser, & fut joint par trois Régimens d'Infanterie, & deux de Cavalerie de Cologne, nouvellement levés. Il tira douze pièces de canon de Hameln, & toutes les munitions dont il avoit besoin.

Nous verrons dans le Livre suivant la suite de ses opérations, & celles du Roi de Suède, autant que celles-là auront du rapport avec celles-ci.

L I V R E N E U V I E M E.

A R G U M E N T.

Reproche fait à Gustave-Adolphe. Examen de ce reproche. Séparation de la Diète de Francfort. Prise d'Erfurth. Arrivée du Roi en cette Ville. Discours de ce Prince aux Jésuites. Kanigsbaffen se soumet, de même que Schweinfurth. Prise de Wurtzbourg, & du Château de Marienberg. Butin qu'on y fait. Nuremberg se met sous la protection du Roi. Tilly se remet en Campagne, & rassemble une grande armée. Paroles de ce Général. Traité avec l'Evêque de Bamberg. Ordonnance du Roi de Suède en Franconie. Il cite tous les Etats de ce Cercle à comparoître devant lui, pour faire leurs soumissions. Colère de l'Empereur contre la France. Réponse de l'Electeur à la proposition de déclarer la guerre à cette Puissance. Sentimens de l'Archiduc Léopold sur le même sujet. Déroute des Lorrains. Progrès rapides du Roi de Suède en Franconie. Prise de Hanau par Haubalt. Marche de Gustave vers Francfort. Expulsion totale des Impériaux hors du Mecklenbourg. L'Electeur de Saxe reprend Leipzig. Invasion des Impériaux en Lusace. Tentative inutile de l'Empereur, pour regagner l'Electeur de

Saxe, qui fait, une invasion en Bobême. Prise de Prague par ce Prince. Les Saxons se rendent maîtres d'Egra. Action vigoureuse du jeune Duc Bernard de Weymar. Exploits du Landgrave de Hesse. Embarras de l'Empereur. Triomphe du Duc de Friedland. Diversité d'opinions dans le Conseil de l'Empereur, touchant le rétablissement de ce Général. Il refuse d'aller à Vienne, & de servir sous le Roi de Hongrie. Parole remarquable qu'il dit à ce sujet. Il se laisse fléchir par le Prince d'Eschenberg. Lettre de l'Electeur de Bavière à Sa Majesté Impériale. Réflexions sur cette Lettre. L'Administrateur de Magdebourg change de Religion, & pourquoi. Chûte du Collège des Jésuites à Vienne, regardée comme un funeste augure. Arrivée de Gustave devant Francfort. Il veut qu'on lui en ouvre les portes. Remontrances du Magistrat. Réponse du Roi.

DANS la dernière conférence, que le Roi avoit eue avec l'Electeur de Saxe, on étoit convenu, que Gustave porteroit ses armes dans la Thuringe, les Cercles de Franconie, du Haut-Rhin, & de Bavière; c'est-à-dire, dans les Etats des Princes de la Ligue, & que l'Electeur porteroit les siennes dans les Pays Héritiers de la Maison d'Autriche.

C'est ici que quelques Ecrivains de ce tems (1) s'accordent à faire à Gustave-Adolphe le même reproche, qu'on fit autrefois à Annibal, lorsqu'il au lieu de marcher droit à Rome (2), après la Bataille de Cannes, il s'amusa dans la Campanie. Oxenstierna jugea de même de la conduite de son Maître. Ce grand homme n'étoit pas alors auprès du Roi; mais, lorsque ce Prince l'eût mandé quelque tems après, il ne put s'empêcher de lui dire en l'abandonnant : *Sire, je suis bien aise, de Vous voir ici vainqueur & couvert de gloire; mais j'aurois encore mieux Vous voir à Vienne.* Il étoit encore dans la même opinion vingt années après, lorsque parlant au Sénat de Suède; *Si le Roi Gustave* (3), *disoit-il, étoit allé, après la Bataille de Leipzig, tout droit dans les Pays Héritiers de l'Empereur, sans tourner vers le Rhin, & laissant aux Etats de l'Empire à démêler leurs affaires, Ferdinand II. n'auroit pu éviter de souscrire aux conditions justes & raisonnables, qu'on auroit voulu lui dicter.*

Il semble qu'après le sentiment d'un si grand homme, il n'est plus permis de douter, que Gustave-Adolphe n'ait commis en cette occasion une faute essentielle. En effet, il n'est pas douteux que, si ce Héros après la Bataille de Leipzig, eût traversé la Saxe & la Bohême, pour s'approcher de Vienne, l'Empereur

(1) Piascius *Chronica Gestorum in Europ.* ad h. an. p. 433. Le Chevalier de Polard a répété ce reproche dans ses commentaires sur Polybe: *Gustave Adolphe*. dit-il, comme un vrai Annibal, ne se rendit pas moins digne du Compliment après la Bataille de Leipzig. En allant droit à Vienne, il eût chassé l'Empereur effrayé, & conserné de la déroute de son armée presque exterminée. Ferdinand n'auroit pas plus de troupe à lui opposer, que les Romains n'en avoient à Rome. Il négligea de le faire. S'il eût couru à cette conquête, il se fût épargné une grande journée, très bol-

le & très glorieuse à la vérité, qui fut celle de Lutze; mais il y périt, ce qui ne lui seroit point arrivé, s'il eût profité de la précédente. T. I. p. 190. T. IV. p. 350.

(2) On sait qu'Annibal blâmant cette conduite du Général Carthaginois, lui dit, *Vince-re scis, Annibal, Victoris tui nefcis.* Quelqu'un a dit de même de Gustave-Adolphe, *Suedum vincere, Victoris tui nefcivisse.* Puffendorf discute fort judicieusement les raisons pour & contre

(3) Extraits de Palmstœld. ad h. an. p. 588.

L'Empereur n'eût été obligé de chercher quelque part un autre azyle. Rien ne pouvoit arrêter le vainqueur; tout étoit ouvert, & sans défense depuis Prague jusqu'en Hongrie. Vienne même manquoit de défenseurs. Cette Ville eût ouvert ses portes, & la terreur étoit si grande que tout eût plié devant les Suédois. Tout cela est vrai, mais ne prouve nullement que l'Empereur eût d'abord souscrit à toutes les conditions. Il auroit tout abandonné, mais seulement pour un tems. Il eût cédé à l'orage, en attendant que ses Alliés, & ses Généraux l'eussent aidé à se relever : car de croire que ce Prince, le plus fier & le plus opiniâtre de son siècle, se fût cru perdu sans ressource, pour voir les Suédois dans sa Capitale, c'est ce qui n'est point à présumer d'un tel caractère. Ce n'est pas que je prétende, que Gustave-Adolphe n'ait pu commettre une faute; il étoit homme, & par conséquent capable entre deux partis de choisir le moins bon. Mais pour le juger, il faut avoir plus de génie que lui, & c'est de quoi personne au monde ne pourra se vanter. On a reproché de grandes fautes à César, parce qu'il est plus aisé de blâmer les grands hommes que de leur ressembler, & qu'ordinairement on ignore les raisons, qu'ils ont eu d'agir comme ils ont fait. A ces réflexions générales, joignons quelques considérations particulières. Gustave étoit sollicité par tous les Princes & Etats, que l'Empereur avoit forcés à renoncer à la Confédération de Leipzig, à venir à leur secours. Il se flattoit avec raison de réunir tous ces mécontents, & de se mettre à leur tête, pour forcer les Partisans de l'Empereur à se déclarer neutres, & à abandonner les intérêts de ce Monarque : ce qui lui paroïssoit bien plus important, que de le chasser de Vienne. En effet, il valoît bien mieux porter un coup assuré droit au cœur qu'à la tête. Gustave, en établissant son autorité dans le centre de l'Allemagne, se rendoit l'arbitre de l'Empereur & de l'Empire. Peut-être même, visoit-il à réaliser les esperances que lui avoit donné l'Electeur de Saxe. Or, il n'y avoit pas de plus sûre voie, pour se faire élire Roi des Romains, que de gagner les Electeurs; ceux-ci par des bienfaits, ceux-là par la crainte de ses armes, & par des procédés généreux. Ceux de Saxe & de Brandebourg lui devoient leur liberté, & le salut de leurs Etats; & il esperoit que les autres ne lui seroient pas moins obligés, s'il conservoit les leurs, pouvant les détruire. D'ailleurs l'armée de ce Prince n'étoit pas nombreuse; & il savoit, que Tilly se donnoit tous les mouvemens imaginables, pour en rassembler une nouvelle, afin de pouvoir prendre sa revanche. Gustave ne vouloit pas lui donner le tems de s'opposer à ses desseins. *Je poursuivrai (1),* disoit-il, *ce vieux Caporal jusqu'au bout du monde.*

Enfin, il étoit de l'intérêt du Roi de Suède, d'empêcher que les Protestans, intimidés ou abusés, ne fissent quelque accommodement avec Ferdinand dans la Diète, qui se tenoit actuellement à Francfort, où ce Monarque relâchant de la rigueur de son Edit tâchoit de les endormir. La victoire de Leipzig, & la marche du Roi de Suède vers la Franconie, rompit toutes ses mesures. Les Protestans demandèrent la révocation pure & simple de cet Edit, & le rétablissement des choses sur l'ancien pied, ce qui fit que cette Diète se sépara avec aussi peu de fruit, que celle de Ratisbonne.

(1) Soldat Suédois p. 75.

Quoiqu'il en soit de toutes ces raisons, le Roi étoit arrivé à Halle, ainsi que nous l'avons déjà dit. Là, il donna ses ordres pour la levée d'un Régiment dans les Evêchés de Magdebourg & d'Halberstadt, & établit le Prince Louis d'Anhalt pour Gouverneur de Halle, & de tout le Cercle de la Saale. Stallemann en fut fait Chancelier, & le Colonel Schneidewein Lieutenant de Roi. Nous avons assez fait connoître ces deux derniers dans la Relation du siège de Magdebourg.

Ce fut à Halle, que l'Electeur de Saxe rejoignit Gustave, après avoir reconquis Leipzig, & que ces deux Princes réglerent en diverses conférences le plan de leurs opérations. Les Ducs de Weymar, & les Princes de la Maison d'Anhalt, assistèrent à ces conférences. Le Roi les caressa beaucoup, les embrassant familièrement, & les appelant ses *Frères*, à la manière des Allemands. Leurs adieux furent tendres, & chacun resta charmé des manières franches, & amicales de ce Héros.

Le 17. de Septembre, Gustave partit des environs de Halle, à la tête de toute son armée; & , marchant par Queserfurth, vint camper à Grossen-Sommern, d'où il envoya sommer la Ville d'Erfurth, Capitale de la Thuringe (1), de lui ouvrir ses portes; Sa Majesté ayant besoin de ce passage, pour aller au secours de ses Alliés, & achever de dissiper, avec l'aide de Dieu, les forces de la Ligue Catholique, & tout ce qui étoit échappé de la défaite de Tilly; qu'ils eussent donc à recevoir une Garnison de quinze cens hommes de ses troupes, & à lui remettre leurs clés, & la garde du fort Cyriaque. C'est ainsi que ce Monarque s'exprimoit dans la lettre de sommation. Aussitôt que le Magistrat en eut fait lecture, il envoya des Députés, pour prier ce Prince de dispenser la Ville de recevoir Garnison Suédoise, ou du moins, de lui donner le tems de délibérer sur un objet si important, promettant une prompte réponse. Le Roi, seignant d'accorder ce dernier point, ordonna au Duc Guillaume de Saxe-Weymar de prendre un Régiment de Cavalerie, & de suivre les Députés à toute bride, afin d'entrer avec eux dans la Ville.

Le Duc se mit aussitôt en Carosse, escorté de l'avant-garde du Régiment, & allant ventre-à-terre. Arrivé sous la porte, il fit arrêter son Carosse sous quelque prétexte, en attendant que le Régiment de Cavalerie arrivât, & pour empêcher qu'on ne lui fermât l'entrée dans la Ville.

Cette entreprise réussit si bien que la Ville fut prise, avant que les Habitans s'en apperçussent. La Garnison fut obligée à mettre bas les armes, & le Magistrat à livrer les clés.

Le Roi arrivant quelques jours après, le Magistrat le reçut avec de grandes marques de respect.

(1) Cette Ville, dit M. Harte, appartenait alors à l'Electeur de Mayence. Cela n'est pas exact. L'Electeur de Mayence n'étoit que Dioecésain, & n'avoit pour le temporel que quelques Droits peu considérables. La Ville se prétendait libre & Impériale sous l'aveu des Princes de Saxe-Weymar. Elle se maintint dans cette prétention durant toute cette guerre. A la paix de Westphalie elle fut déclarée sujette à

l'Electeur de Mayence, tant pour le temporel que pour le Spirituel; mais, ayant refusé de se soumettre à cet arrangement, elle fut mise au Ban de l'Empire. Ces contestations durèrent jusqu'à ce qu'enfin l'Electeur de Mayence l'asségea, par le moyen des troupes Françaises, qui revenoient de Hongrie, qui la prirent: & depuis ce tems elle est demeurée sous la Domination des Electeurs de Mayence.

Ce Prince monta à l'Hôtel de Ville, parla aux Magistrats, les loua d'avoir reçu ses troupes, sans les forcer à répandre du sang, les assura qu'il maintiendrait la Ville dans sa liberté, & qu'il entendoit que dès ce moment tous les droits & prétentions de l'Electeur de Mayence, comme Membre de la Ligue Catholique, & ennemi déclaré des Libertés Germaniques, fussent nuls, & de nul effet.

Cette Déclaration fit grand plaisir aux Magistrats, & aux Bourgeois.

Enfin, on convint d'une manière de traité ou de capitulation, dont les principaux articles étoient.

1°. Que le Sénat, & la Ville renonceroient à toute liaison avec l'Electeur de Mayence.

2°. Que la Ville jureroit obéissance & fidélité à Sa Majesté, & aux Princes de la Maison de Suède.

3°. Qu'elle recevrait quinze cens hommes en Garnison, qui seroient entretenus par les Comtés de Schwartzbourg, & de Gleichen.

4°. Que la Ville seroit fortifiée, & que la Maison de Saxe en feroit les fraix.

5°. Que ladite Maison de Saxe, tant Electorale que Ducale, & leurs sujets pourroient en cas de besoin se retirer dans la Ville.

6°. Qu'au lieu du Tribunal de Mayence, l'Electeur de Saxe établiroit une Chancellerie dans ladite Ville d'Erfurth, dont l'entretien seroit pris sur les Biens Ecclesiastiques.

7°. Que le Sénat seroit continué dans sa Régence, & ses prérogatives étendues suivant l'occasion.

8°. Que la Reine de Suède (1), pourroit établir sa Résidence dans la Ville, & y demeurer autant qu'il seroit jugé nécessaire.

9°. Qu'Elle seroit logée dans l'Hôtel de Stutterheim, qui seroit préparé & meublé convenablement à cet effet.

Après ces arrangemens préliminaires, le Roi se rendit à l'Eglise de St. Pierre, dont le Chapitre vint le saluer en Corps. Le Roi assura ces Messieurs, que son intention étoit que les Catholiques jouissent de la même sûreté, liberté & privilèges que les Protestans. Ensuite se tournant vers le Doyen, Monsieur le Doyen, lui dit-il, *je vous prie de faire entendre à l'Electeur de Mayence, votre Maître, qu'il m'obligeroit de retirer ses troupes de celles de la Ligue. Je suis venu pour défendre les Electeurs, & non pour les opprimer. Je serois au désespoir qu'on me forçât à des actes d'hostilité.*

Les Jésuites, cédant au tems & à la nécessité, vinrent se jeter aux pieds du vainqueur. Le Roi les releva, & leur dit, avec cette franchise qui lui étoit naturelle; „ qu'ils (2) auroient à rendre compte à Dieu des troubles qu'ils „ avoient émus, & du sang qui en avoit été répandu; qu'il savoit de leurs „ nouvelles plus qu'ils ne pensoient; que leurs desseins étoient mauvais, leurs „ procédés obliques, leurs maximes dangereuses; qu'ils seroient bien de s'en „ tenir à leurs breviaires & chapelets, & d'imiter la modération des autres „ Ecclesiastiques, sans se mêler d'affaires d'Etat; qu'il leur conseilloit de se

(1) Kevenh. p. 1879. Chemnitz L. III. p. Theat. Europ. ad h. an. p. 414. 506. Merc. 219. 222. 227. Puffendorff Lib. III. §. 32. Franc. 20 part. p. 759.

(2) Mém. d'Ark. Sp. 81.

„ tenir en repos , & d'y exhorter leurs compagnons : & que , moyennant „ qu'ils se tinssent dans les bornes de leur devoir , il ne permettroit pas qu'il „ leur fût fait aucun déplaisir (1) ”.

Gustave rétablit à Erfurth l'Université Protestante dans son état primitif , & donna le Gouvernement de cette Ville au Duc de Saxe - Weymar , qu'il chargea de la direction des fortifications qu'il y vouloit faire , & dont il avoit arrêté le plan (2).

Avant que de se remettre en marche , le Roi envoya deux Ministres aux Etats Protestans du Cercle de Franconie (3) , pour les disposer à s'unir avec lui , & à l'aider à soutenir le poids d'une si grande guerre.

Le 26. de Septembre , l'armée partit d'Erfurth , & des Villages circonvoisins , où elle avoit cantonné quelques jours ; une partie prit sa route par Gotha , dont on s'empara ; l'autre partie , conduite par le Roi en personne , vint camper à Arnstadt ; & le Roi passa la nuit au Château du Comte de Schwartzbourg. On prétend que ce Comte , dont le Père servant le Dannemark avoit fait beaucoup de mal à la Suède , s'avisa de vouloir faire son apologie ; mais le Roi l'interrompant lui répondit , que son Père avoit fait son devoir , & que pour lui , il ne demanderoit pas mieux que d'avoir des Officiers , qui le servissent avec autant de zèle ; qu'ainsi , bien loin d'en savoir mauvais gré à sa postérité , il l'en estimoit davantage. Le jour suivant , l'armée arriva à Ilmenau , & y eut séjour. Ensuite elle mit trois jours à traverser la forêt ; & , continuant sa marche sur Wurtzbourg , un parti Suédois enleva le Sr. de Costa Commissaire Impérial , qui commandoit la Garnison de Masfeld , Forteresse du Comté de Henneberg , & en étoit sorti ce jour-là pour aller à la chasse. Masfeld , n'ayant plus de Commandant , se rendit à la première sommation , & le Roi fut maître en même tems de tout le Comté de Henneberg.

Pour aller delà à Wurtzbourg , il faloit se rendre maître de la Forteresse de Koenigshoffen , ou Koenigshoven , située à l'entrée du Pays de Wurtzbourg , & sur les frontières du Comté de Henneberg.

Cette place étoit alors pourvue d'une bonne Garnison , & il y avoit des magasins très considérables de vivres , d'armes & de munitions de guerre. C'étoit un des principaux dépôts de l'armée de la Ligue. Toute l'armée Suédoise se rejoignit à une lieue de-là , & le Roi envoya aussitôt sommer le Commandant. En même tems il s'approcha de la place , & la reconnut en personne. Ceux du dedans firent grand feu de leur artillerie sans beaucoup d'effet. Le Roi fit dresser deux batteries ; & cependant , il fit dire au Commandant que , s'il ne se rendoit dans vingt-quatre heures , il n'y auroit plus de quartier pour lui & pour sa Garnison , qu'il lui conseilloit donc de faire sortir de la

(1) C'est peut-être cette bonté de Gustave-Adolphe , qui a fait dire à Ricci , que ce Prince témoigna par sa conduite envers les Prêtres Catholiques , qu'il n'étoit pas éloigné de la vérité de la croyance de Rome ; mais la preuve qu'il en fut toujours très éloigné , c'est qu'il ne persécuta jamais personne.

(2) On frappa à Erfurth quelques médail-

les , & grosses pièces de monnoye au coin de Gustave-Adolphe. On en trouve encore dans les Cabinets de quelques curieux , & on en a fait des contes , qui ne méritent guère d'avoir place ici , quoique rapportés par de graves Écrivains.

(3) Ces deux Envoyés étoient Martin Chemnitz & Marc-Héling.



place (1) tous les Habitans de tout sexe & de tout âge, pour ne pas envelopper des innocens dans le malheur, qui seroit infailliblement la suite de son opiniâtreté (2). Comme on parut faire peu d'attention à ces menaces, le feu continua de part & d'autre: mais lorsque la Garnison vit, que les Suédois se dispoient à donner un assaut, elle battit la chamade, & rendit la place, moyennant une capitulation honorable, que le Roi lui accorda. On y trouva, outre les munitions de toute espèce, beaucoup de joyaux de prix, des vases d'or & d'argent, des ornemens d'Eglise &c. qu'on y avoit retirés comme dans un lieu de sûreté.

La prise de Kœnigshoven, jetta la terreur dans tous les Etats Catholiques de Franconie. Les Habitans commencèrent à fuir de tous côtés avec leurs meilleurs effets, & l'Evêque de Wurtzbourg même abandonna sa Résidence, quoique Gustave-Adolphe lui fit offrir des conditions avantageuses, & qu'il eût fait publier partout que personne ne seroit troublé dans sa Religion.

Gustave établit pour Gouverneur dans Kœnigshoven le Duc Ernest de Saxe-Weymar, frère des Ducs Guillaume & Bernard; & après avoir donné les ordres nécessaires, pour augmenter les fortifications d'une place si importante, il se remit en marche sur la fin de Septembre, tirant directement vers le Meyn, & dans le dessein de se saisir de Schweinfurth, Ville libre & Impériale, située sur cette rivière, & dans la plus fertile contrée de toute la Franconie.

Il y avoit dans cette Ville une Garnison de troupes de l'Empereur, laquelle ne jugea pas à propos d'attendre les Suédois, & se retira en diligence à Wurtzbourg. Le Roi, qui en fut averti presque aussitôt, détacha quelques troupes, qui furent reçues dans Schweinfurth sans résistance. Le lendemain, qui étoit le deuxième d'Octobre; ce Monarque y arriva lui-même avec dix-huit Cornettes de Cavalerie, & y fut reçu des Habitans, presque tous Protestans, avec les plus grands témoignages d'affection; ils s'empresèrent même à lui prêter serment de fidélité.

Le Roi, voulant assurer à son parti cette Ville, qui est un passage importante sur le Meyn, en examina avec attention la situation & les environs, & jugea qu'on en pourroit faire une bonne forteresse. Il en traça aussitôt le plan de sa main, & prit tous les arrangemens nécessaires pour le faire exécuter. Dans la suite Schweinfurth devint une des plus fortes places d'Allemagne.

Gustave laissa en Garnison à Schweinfurth trois Compagnies d'Infanterie, & deux de Dragons; & partit avec le reste de l'armée, pour s'emparer de Wurtzbourg. Cette Ville peut être regardée comme la Capitale de la Franconie. Elle est située sur le Meyn, dans l'endroit où cette rivière, après avoir coulé horizontalement de l'Orient à l'Occident, depuis l'embouchure du Pegnitz jusqu'à Schweinfurtz, descend vers le Midi, & remonte ensuite vers

(1) Kevenh. p. 1881.

(2) M. Harte embeillit ceci d'un conte aussi ridicule qu'indécant, aussi contraire à la vérité qu'à la modestie Historique. Il faut bien aimer les minuscules, pour se croire obligé de rapporter des fadaïses si choquantes, & si peu vraisemblables; & lui qui aime tant à citer n'auroit pas

dû négliger de nommer son garant. Pour moi je ne trouve ce misérable conte dans aucun Ecrivain de quelque poids; & d'ailleurs, il importe peu à la postérité de savoir, si Gustave-Adolphe a dit *Sacrament*, ou non; & ce n'est pas la peine de tant discuter là-dessus.

le Nord. Le nom de Wurtzbourg lui vient de la fertilité de son terroir, & de la quantité de ses Jardins; car Wurtzbourg signifie en Allemand *Ville-aux-herbes*, d'où les savans l'ont nommée en Latin *Herbipolis*. La Ville n'étoit point fortifiée; mais le Château, qui est de l'autre côté de la rivière à l'Orient de la Ville, étoit défendu par de bons remparts environnés de fossés pleins, avec des ponts levis. Ce Château communiquoit à la Ville par un pont de six arches, d'une largeur si considérable, que soixante hommes y pouvoient passer de front. Quelques-uns appellent ce Château *Frauenberg*, d'autres *Marienberg*: l'un & l'autre signifient *Mont Notre-Dame*.

Gustave, arrivant en bon ordre devant Wurtzbourg, fit sommer la Garnison; & sur le refus qu'elle fit de se rendre, il fit pétarder la porte du Fauxbourg, qui étoit barricadée en dedans, & défendue par quelques Bourgeois, qui l'abandonnèrent sans presque aucune résistance.

Le Roi, maître du Fauxbourg, fit de nouveau sommer la Ville, que la Garnison Impériale avoit abandonnée, pour se retirer dans le Château. Le Magistrat, libre alors de prendre le parti que la prudence lui dictoit, envoya les clés au Roi & se remit à sa discrétion.

Ce Monarque, touché de cet acte de soumission, leur accorda une honnête Capitulation, & fit cesser tout acte d'hostilité. Il donna ensuite toute son attention à l'attaque du Château, dont la situation élevée rendoit l'approche difficile.

Le Roi, qui savoit qu'on avoit retiré de grandes richesses dans ce Château, & qu'une infinité de Gens d'Eglise de tout Sexe s'y étoient réfugiés, comme dans un asyle assuré, ne vouloit point l'exposer à être emporté d'assaut: pour prévenir la dissipation des richesses, & le danger où seroient exposées tant de personnes innocentes, il fit donc sommer le Capitaine Keller, qui commandoit la Garnison, forte de quinze cens hommes: mais, celui-ci ayant rejeté toute proposition, le Roi ne songea plus qu'à l'attaquer vigoureusement. La difficulté étoit de faire passer la rivière à un Corps de troupes pour investir la place. Le Roi vouloit brusquer l'attaque. Les assiégés faisoient un feu terrible d'artillerie & de mousquets: tout ce qui paroissoit sur le pont étoit aussitôt passé par les armes. Enfin on vint à bout d'amener quelques bateaux, dont on se servit pour transporter à la faveur de la nuit des Soldats à l'autre bord, aussi près qu'il fut possible de la Forteresse. Comme on n'avoit pas assez de bateaux le passage dura un peu long-tems, & les troupes n'eurent qu'à peine le loisir de remuer un peu la terre, pour se mettre à couvert contre le feu de la place, qui fut très vif, dès que les assiégés se firent apperçus que les Suédois avoient passé l'eau, & se retranchoient. Ils firent même une sortie pour ruiner leur travail; mais ils firent si mal reçus, qu'ils ne firent plus tentés d'en faire une seconde. Après cela les Suédois poussèrent leurs approches avec tant d'ardeur, que le 8me. d'Octobre ils se trouvèrent au pied de la demi-lune du pont du Château, & tout de suite y donnèrent un assaut si furieux, dès les quatre heures du matin, qu'ils l'emportèrent malgré la brave résistance des assiégeans, qui n'eurent que le tems de lever le pont en fuyant dans le Château. Les Suédois ne s'arrêtèrent pas en si beau chemin: Ils escaladèrent le Château de tous côtés; & quoiqu'ils fussent d'abord repoussés, ils revinrent avec tant de furie, qu'ils entrèrent tuant & massa-

crant tout ce qu'ils rencontrèrent, & ne faisant quartier à aucun Soldat. *Adam-Henri Keller* Commandant de la place, & le Capitaine *Schleibheim* furent faits prisonniers. On trouva parmi les morts une vingtaine de Moines, qui, oubliant leur vocation, avoient pris le mousquet dans la pieuse intention de tuer quelque hérétique.

Cette première furie du Soldat étant passée, il ne fut plus fait mal à personne. Les Religieuses, les Femmes & les Bourgeois, qui se trouvoient dans le Château, ne reçurent aucune insulte.

Telle étoit la discipline des troupes du Grand Gustave, qu'aucun Soldat n'osa s'écarter pour piller, avant que d'en avoir reçu l'ordre.

Enfin, le Roi étant arrivé permit aux prisonniers de se racheter eux, & leurs effets; ensuite il abandonna aux Soldats tout ce qui appartenait à l'Archevêque; & quoique le trésor de ce Prélat eût été sauvé & transporté ailleurs, on ne laissa pas de faire un butin immense, tant en argent comptant, qu'en bijoux & vaisselle (1). Le Roi y gagna une quantité prodigieuse de munitions de guerre, & de bouche, plusieurs milliers de pipes de vieux vin du Rhin, trente pièces de gros canons, des sabres, des mousquets, & des piques pour armer sept ou huit mille hommes : les écuries de l'Evêque remplies de chevaux estimés les plus beaux d'Allemagne.

Le Roi renvoya dans la Ville les Bourgeois, leurs Femmes, leurs Enfants, les Religieuses, & les Moines, leur fit rendre leurs effets, & tâcha par toute sorte de bons traitemens de leur faire oublier la peur qu'ils avoient eue. Ce Monarque jugea à propos de s'approprier la nombreuse Bibliothèque des Jésuites, à l'exemple, & en représailles de ce que Tilly avoit fait de celle de Heydelberg.

Cette Bibliothèque des Jésuites de Wurtzbourg fut envoyée à Upsal. Mais ces Pères sauvèrent les Manuscrits, & les cachèrent si bien, que ce n'est que de nos jours (2), qu'on les a retrouvés sous une voûte assez bien conservée. Toutes ces marches & ces conquêtes furent l'affaire d'une douzaine de jours; & après la prise du Château de Wurtzbourg près Calade, toute la Franconie se soumit.

La Ville de Nuremberg envoya des Députés au Roi, & se mit sous sa protection. Ce Monarque lui fut gré de cette démarche, & nous verrons qu'il risqua tout dans la suite, pour venir à son secours.

Il n'est pas croyable la quantité de vivres, dont les Suédois s'emparèrent dans les Villes & Châteaux où ils pénétrèrent (3). Le Comte de Kevenhuller nous assure, que le grain & le vin se donnoit à vil prix dans leur armée; qu'on y vendoit une vache pour un écu, un mouton pour dix sols, & ainsi du reste. Ce qui paroîtra d'autant moins étonnant, que ce pays, naturellement gras & abondant, avoit été épargné par les Impériaux en faveur des Princes de la Ligue, dont les Evêques de Wurtzbourg & de Bamberg n'étoient pas des moins zélés.

(1) Suivant M. Harte, le Commandant fut fait prisonnier par le célèbre Leonard Torstenson alors Colonel, qui lui sauva la vie, à condition qu'il lui découvrît une certaine cache dans le roc, où étoit le trésor de l'Evêque: mais le Comte de Kevenhuller dit positivement, que ce trésor avoit été sauvé & mis en sûreté.

(2) Gœtting Anzeig.

(3) Kevenh. p. 1884.

Cependant, le Comte de Tilly avoit rassemblé sur le Weser les foibles débris de la Bataille de Leipzig, & y avoit joint tout ce qu'il avoit pu tirer des Garnisons Impériales de la Basse-Saxe, & les renforts qui lui étoient venus de Cologne. Il étoit rentré dans la Hesse; partie par l'Evêché de Paderborn; partie par celui de Hildesheim; tandis que Fugger & Aldringer traversoient ce Landgraviat, pour le venir joindre avec leur armée. Tilly, en arrivant dans la Hesse, y mit tout à feu & à sang, & s'arrêta quelques jours à Fritzlar : là il apprit que douze à quinze mille hommes, levés par le Duc de Lorraine & le Prince de Phalsbourg, s'avançoient aussi pour le joindre. Il leur donna rendez-vous à Fulde, où, étant arrivé le 7me. d'Octobre, tous ces divers Corps joints ensemble formèrent une armée de plus de quarante mille hommes, parmi lesquels on comptoit cent quatre-vingts Cornettes de Cavalerie.

Avec des forces supérieures de près de la moitié à celles du Roi de Suède, on ne doutoit pas que Tilly n'écrasât ce Monarque. En effet, il brûloit de vanger l'affront immortel, qu'il avoit reçu près de Leipzig; & son ardeur étoit telle que, lorsqu'il reçut des Lettres de l'Electeur de Bavière, qui lui défendoient de rien hasarder, à moins qu'il ne fût moralement sûr du succès, mais surtout qu'il se gardât bien de risquer un combat décisif, qui entraîneroit la perte des Cercles de Bavière & de Suabe (1), & des Electorats du Rhin, il ne put retenir ses larmes, & s'écria en soupirant : *Ab ! faut-il qu'on me lie les mains, lorsque je suis en état de prendre ma revanche, & de relever l'éclat de mon nom éclipse ? Malheureux que je suis ! il ne me reste donc plus d'espérance de recouvrer en une Bataille rangée ce que j'ai perdu dans une autre, & il faudra que j'emporte dans le tombeau cette tache, que j'espérois d'effacer incesamment.*

L'Evêque de Bamberg, plus sage ou moins entêté que celui de Wurtemberg, avoit voulu prévenir l'orage qui s'approchoit de ses terres, & demandé la paix au Roi de Suède, qui la lui accorda, à condition que le Chapitre de Bamberg lui payeroit d'abord la somme de trois cens mille écus, qu'on lui remettrait les deux principales places du Pays, Forcheim & Cronach, qu'on lui payeroit par mois tout autant qu'on avoit payé à la Ligue, que l'Evêque rappellerait toutes les troupes qu'il pourroit avoir dans l'armée de la Ligue, & renonceroit entièrement à cette union, qu'enfin l'Evêque & le Chapitre resteroient fidèles au Roi, & n'entreprendroient jamais rien de contraire à son service. Mais cet accord fut mal tenu de la part de l'Evêque, qui jugea à propos de s'en dispenser, dès qu'il crut pouvoir le faire impunément.

Gustave-Adolphe se fit prêter hommage & fidélité de tous les Habitans de la Franconie, & ordonna la levée de quelques nouveaux Régimens dans ce Cercle. En même tems, il publia une déclaration, où, après avoir exposé les motifs qui l'avoient obligé à chercher par la voie des armes la sûreté de sa Couronne, & le rétablissement des Princes ses alliés, & des Etats opprimés d'Allemagne, il se plaint de certains Membres de la Ligue Catholique, qui, au lieu de féconder ses intentions, pour le rétablissement de la liberté de l'Empire, & de lui laisser démêler ses intérêts avec l'Empereur, nonobstant qu'ils eussent protesté de n'y vouloir prendre aucune part, avoient soigné à

(1) Kevenh. *ibid.*

la Bataille de Leipzig un même corps, & soutenu les mêmes intérêts avec l'armée Impériale; que, les Evêques de Wurtzbourg & de Bamberg se trouvant dans le cas, il s'étoit emparé, en vertu du droit des armes, de leurs Capitales, sans exercer aucune violence contre les Catholiques, ni gêner en aucune sorte leurs consciences, quoique les cruautés des Impériaux envers les Protestans l'eussent suffisamment autorisé à user de représailles, si son humeur & sa croyance ne s'y opposoient. Qu'il n'avoit pas pris les armes pour opprimer, mais pour délivrer : qu'ayant reconnu que la plupart des peuples de Franconie étoient sans Maîtres, & les autres abandonnés des leurs, il s'étoit trouvé obligé de pourvoir au Gouvernement, de mettre ordre à la conservation de ces peuples ainsi délaissés, & d'établir dans cette vue un Conseil de Régence, pour maintenir l'ordre & la sûreté publique, jusqu'à ce que la paix générale fût rétablie dans l'Empire. Qu'à ces causes, il enjoignoit aux Etats de Franconie, qui n'avoient pas encore fait leurs soumissions, de se rendre aux lieux qui leur seroient assignés, pour lui prêter serment de fidélité, & y recevoir ses ordres; les assurant tous en général, & chacun d'eux en particulier, de sa protection Royale, de la liberté de leur culte & de leurs consciences, & de l'exercice libre de la Religion Catholique, comme aussi de tous les autres avantages, dont ils pourroient avoir joui ci-devant; & menaçant les réfractaires, qui mépriseroient sa clémence & sa douceur, de leur faire sentir les effets de son indignation, & le poids de ses armes.

Cette déclaration eut tout l'effet que Gustave pouvoit désirer; le reste des Villes de Franconie envoya des Députés, & se soumit au vainqueur. Ferdinand II. frappé de la rapidité des progrès de son ennemi, cherchoit à qui s'en prendre. Il fut dans une colère terrible contre la France, lorsqu'il apprit le traité d'alliance & de subsides, que cette Couronne venoit de renouveler à Paris avec l'Ambassadeur de Suède. Il en écrivit aux quatre Electeurs Catholiques, se plaignant amèrement que la France eût violé le traité de Ratisbonne (1), & les consultant, s'il ne seroit pas à propos de déclarer la guerre au Roi Très-Christien. Surquoi, il est bon de remarquer que, lorsque Léon Brûlart & le P. Joseph vinrent négocier la Paix à la dernière Diète de Ratisbonne entre l'Empereur & leur Maître, il n'étoit question que des affaires d'Italie. Plusieurs Ministres & Conseillers de l'Empereur vouloient qu'on liât les mains à la France, par rapport à l'Allemagne, & qu'on stipulât clairement, que la France ne pourroit se mêler des affaires de l'Empire, ni directement, ni indirectement, & ne donneroit aucun secours, de quelque nature qu'il fût, aux ennemis de Sa Majesté Impériale. Ces Conseillers insistoient fortement sur ces conditions, & en ayant fait sentir la nécessité, on en fit la proposition aux Ambassadeurs François, qui aussitôt s'exécutèrent de traiter sur ces articles, n'ayant dans leurs instructions rien qui y eût rapport. Ils se récrièrent en même tems, qu'on voulût empêcher leur Maître de faire telle alliance, qu'il jugeroit nécessaire à la sûreté de sa Couronne, tandis qu'il ne prétendoit pas gêner l'Empereur à cet égard; que la France n'avoit rien à démêler avec l'Empire, & ne prétendoit point s'ingérer dans

(1) Keverh. p. 2023. *Op. cit.*

ce Gouvernement , persuadé que Sa Majesté Impériale n'entreprendroit rien que de conforme aux Loix , & aux Constitutions Germaniques.

Les Ambassadeurs étant restés fermes sur cette réponse , & l'Empereur ayant besoin des troupes qu'il avoit en Italie , il falut bien se contenter de la promesse verbale , que la France ne se mêleroit point du Gouvernement de l'Empire. Il est donc inutile d'attribuer à un défaut de politique , ce qui ne fut que l'effet d'une urgente nécessité.

Les Electeurs , ayant délibéré sur le cas en question , firent à l'Empereur une longue réponse , en date du 30. Septembre , dans laquelle ils commencent par reconnoître que la France , en faisant une alliance , & un traité de subsi-de avec le Roi de Suède déclaré ennemi de l'Empire , a agi contre le Traité de Ratisbonne , & nommément contre l'article premier , ainsi que contre les promesses positives qu'elle avoit fait faire par ses Ambassadeurs à Ratisbonne ; & que , par conséquent , Sa Majesté Impériale se trouvoit autorisée par toute sorte de Loix à tirer vengeance d'une violation de traité.

Après ce préambule , ils représentent à Ferdinand l'état d'épuisement , où se trouve toute l'Allemagne , plusieurs Etats revoltés contre leur Chef , la terrible défaite de l'armée Impériale près de Leipzig , les progrès du Roi de Suède , & le peu de sûreté qu'il y a du côté des Turcs , qui probablement se préparent à fondre sur la Hongrie , d'où ils concluent que rien ne seroit plus imprudent , que de s'attirer encore sur les bras un ennemi comme la France , dans un tems où l'on avoit bien de la peine à faire tête au Roi de Suède : que leur avis étoit , qu'il faloit dissimuler avec les François , puisqu'il valoit mieux souffrir leur mauvaise volonté , que de les forcer à faire tout le mal qu'ils pouvoient.

Enfin , ils justifient en quelque sorte la Cour de France , en blâmant le parti qu'on avoit pris de faire lever des troupes en Lorraine , au nom & sous les Drapeaux du Duc , ce qui avoit donné de l'ombrage à la France , & l'avoit obligée à faire avancer une armée sur les frontières de Lorraine ; démarche qui ne pouvoit avoir que des suites fâcheuses , & très embarrassantes pour l'Empire.

Tout cela bien considéré les Electeurs sont d'avis que , non seulement il faut bien se garder de prendre le parti de l'offensive avec la France , mais même éviter tout ce qui pourroit lui fournir un prétexte de se saisir de la Lorraine , & d'envahir les Pays Héritaires voisins de ce Duché : que tout ce qu'ils croyoient qu'on dût faire à cette occasion étoit , que Sa Majesté écrivit au Saint Père pour l'engager à faire tous ses efforts , pour détourner le Roi Très-Christien de son alliance avec les Hérétiques , & en particulier avec le Roi de Suède , Hérétique & fauteur d'Hérétiques. Tel étoit en gros l'avis des quatre Electeurs Catholiques.

Ferdinand II. avant que de prendre son parti , voulut aussi savoir le sentiment de l'Archiduc Léopold son frère. Les réponses de ce Prince ne donnent pas grande opinion de son génie. Il condamne le parti de la dissimulation , & soutient qu'il faut tout de suite porter la guerre en France. Cela étoit plus aisé à dire qu'à faire. Pour soutenir ce beau système , il se jette dans des vanteries plus convenables à un Capitaine qu'à une personne de son rang. Mais tout cela ne servit de rien , & la nécessité força l'Empereur à prendre le par-

ti que lui conseilloyent les Electeurs, & s'il ne s'en trouva pas bien, ce ne fut pas faute d'avoir bonne envie d'en prendre un autre. Ferdinand sentoit trop les embarras que lui donnoit le Roi de Suède, pour ne pas voir que cet ennemi lui suffisoit, sans en aller exciter d'autres. Son orgueil commençoit à ne plus tant l'aveugler. D'ailleurs, il voyoit les Etats Protestans en armes, & près d'éclater de toutes parts contre lui, & il commençoit à se défier de l'Electeur de Bavière. Une aventure assez commune lui avoit fait découvrir une négociation importante entre la France & cet Electeur. Comme celui-ci étoit l'âme de la Ligue Catholique, la Cour de France étoit persuadée qu'en le détachant des intérêts de l'Autriche, elle en détacheroit tous les autres Electeurs & Etats Catholiques de l'Empire; & dans cette idée elle avoit conçu le projet de négocier cette affaire, dès le tems même qu'elle traitoit de la paix avec l'Empereur à Ratisbonne, & avoit envoyé ordre à Charnacé, de se rendre auprès de l'Electeur de Bavière, & de le fonder sur le projet d'une alliance défensive avec la France. Le Bavaois, qui craignoit autant l'ambition de Ferdinand II. que la vengeance de Gustave-Adolphe n'étoit pas fâché de s'appuyer d'une puissance comme la France.

Charnacé ayant fait part au Cardinal de Richelieu des dispositions de ce Prince, on lui dépêcha un Gentilhomme avec les instructions nécessaires & trois projets de traité. Ce Gentilhomme avoit à peine passé le Rhin, qu'il tomba malade, & se fit porter à Brisach. Là le Commandant Autrichien le fit arrêter, & saisir tous ses papiers. Sur ces entrefaites, il arriva à Brisach deux des principaux Ministres de l'Archiduc Léopold, auxquels le Commandant raconta ce qu'il venoit de faire. Ces Messieurs se firent remettre les dépêches de ce Gentilhomme, & les portèrent en original à l'Archiduc, qui tout de suite en donna part à l'Empereur son frère, qui écrivit là-dessus une lettre fort pathétique à l'Electeur de Bavière. Celui-ci ne nia point, dans sa réponse à l'Empereur, ses liaisons avec la France; mais il lui soutint, qu'il n'avoit eu aucune intention de manquer à la fidélité, & à la reconnaissance qu'il devoit à Sa Majesté Impériale; qu'au contraire, il avoit cherché par-là à détourner la France de ses mauvaises intentions; qu'il n'avoit rien su de ces projets de traité, & que, s'il en eût été instruit, il n'auroit pas manqué d'en faire part à Sa Majesté Impériale: qu'enfin, il défioit qu'on pût lui prouver, qu'il fût entré dans aucune alliance contraire à ses devoirs envers le Chef de l'Empire.

Tout cela n'empêcha pas que le Traité entre l'Electeur & la France ne fût dressé, conclu, & signé à la satisfaction des deux parties.

Les Suédois ont fait, & font encore beaucoup de bruit de ce traité, comme s'il eût été contraire à celui que le même Charnacé avoit conclu six mois auparavant avec le Roi de Suède, & prétendent que Gustave-Adolphe, qui en fut informé de bonne heure, en fut fort indigné. Il ne paroît pas que ce Héros témoignât cette prétendue indignation, puisqu'il renouvela bieptôt après son alliance avec la France. En effet, le traité de cette Couronne avec le Bavaois n'avoit rien de contraire à ses engagements avec le Roi de Suède. Ce n'est pas ici le lieu de le prouver. Ceux qui voudront se donner la peine de les confronter s'appercevront aisément de cette vérité. Je me contenterai d'obser-

ver en passant, que les deux points sur lesquels on se recrie le plus ne prouvent nullement cette contrariété.

La France s'engage à secourir l'Electeur d'un certain nombre de gens de Guerre contre quiconque l'attaqueroit en haine de la neutralité qu'il promet d'embrasser. Il est dit dans le traité avec le Roi de Suède, qu'on laissera jouir de la neutralité ceux des Etats Catholiques qui la désireront. Voilà pour le premier point.

Le second regarde la promesse, que la France donne à l'Electeur de Bavière, de le maintenir dans sa nouvelle dignité Electorale. Les Suédois prétendent que cet article étoit contraire au but que Gustave se proposoit ; savoir , le rétablissement de l'Electeur Palatin. Supposons pour un instant, que ce rétablissement ait autant tenu au cœur de ce Héros qu'on le prétend, je ne vois pas que cet article y mette opposition, & la suite a fait voir, qu'il peut y avoir huit, & même neuf Electeurs, au lieu de sept.

Quoiqu'il en soit, le Roi de Suède attentif aux mouvemens de Tilly, & jugeant que ce Généralissime intimidé par sa défaite, ou retenu par des ordres secrets, se borneroit désormais à la défensive, résolut de le défaire en détail.

Tilly avoit mis ses troupes dans les places de Franconie, où les Suédois n'avoient point encore pénétré. Elles occupoient Wertheim, Rothenbourg sur le Tauber, plusieurs Bourgs & Villages autour de Nuremberg, & il avoit envoyé prier le Comte de Hanau d'admettre dans sa Résidence encore quatre compagnies d'Impériaux, qui, jointes aux trois qui y étoient déjà, suffiroient pour la défendre ; mais le Comte rejetta cette proposition : surquoi Tilly passa le Meyn à Seligenstadt, lieu devenu plus fameux de nos jours par la Bataille de Dettingen, & marcha vers le Berg-Strasse : chemin faisant, il s'empara par stratagème de la petite Ville & du Château de Bobenhausen, appartenant au Comte de Hanaw-Bussweiler, & l'abandonna au pillage. Ses Soldats y commirent toutes les violences, qu'ils avoient coûtume d'exercer.

D'un autre côté, Charles IV. Duc de Lorraine commandoit en personne le corps de troupes, qu'il avoit levé pour le service de l'Empereur, & cantonnait en divers lieux de la Franconie (1). Ces troupes étoient belles & lestes, mais la plupart nouveaux Soldats, peu aguerris, commandés par des Officiers sans expérience. Charles est plus fameux dans l'Histoire par son inconstance, que par ses exploits, quoiqu'il fût brave, & qu'il entendît bien le métier de la guerre. On sait que ce Prince passa sa vie à former des projets, & à ne les exécuter qu'à demi ; que, dépouillé de ses Etats par la France, il ne subsista qu'à la faveur de ses troupes, qu'il donnoit au plus offrant. Ses aventures & ses disgrâces sont trop connues, pour qu'il ne soit pas superflu de s'y arrêter.

Dans l'occasion dont nous parlons ici, il avoit levé cette armée pour le service de l'Empereur, malgré les plaintes de la France. Ce n'est pas qu'il ignorât, que cette Couronne pouvoit lui faire éprouver son ressentiment sur cette

(1) Les Historiens ne sont pas d'accord sur le nombre de ces troupes : les uns ne les font monter qu'à douze mille, les autres à quinze mille. Le Marquis de Beauvau dit dans ses

Mémoires, qu'elles étoient composées de treize à quatorze mille hommes de pied, & de trois mille cinq cents chevaux aussi lestes & bien armés, qu'il y en eut alors mille part. pag. 17.

levée de boucliers, avec d'autant plus de facilité que, pour courir au secours de l'Empereur, il abandonnoit la défense de ses Etats; mais on l'avoit tellement ébloui de l'espérance d'un Bonnet Electoral, qu'il ne songeoit qu'à bien mériter du Chef de l'Empire, pour parvenir à cette dignité (1), sans se mettre en peine de ce que deviendrait son Duché de Lorraine, ouvert aux armes des François. La Cour de Vienne songeoit alors à dépouiller l'Electeur de Brandebourg, peut-être même celui de Saxe, & le Duc de Lorraine dévorait déjà la dépouille de l'un ou de l'autre : mais, tout cela réussit mal. Le Prince de Phalsbourg son parent, sur qui il comptoit beaucoup, mourut presque en arrivant en Allemagne, & le Roi de Suède prit à tâche de détruire l'armée Lorraine. Plusieurs Historiens rapportent gravement, que la plupart des Officiers de cette armée (2), n'étant jamais sorti de leur pays, & n'ayant vu que les clochers de Nanci, demandoient bonnement *quel homme c'étoit que ce Landgrave de Hesse; s'il étoit de bonne maison*, & autres semblables questions assez ordinaires à la jeunesse ignorante & présomptueuse. Ils ajoûtoient à tout cela beaucoup de rodomontades; qu'ils seroient sentir aux Suédois la pointe de l'épée Lorraine; qu'ils vouloient passer sur le ventre à l'armée de Gustave, & renvoyer ce Roi de neige dans les glaces du Nord : discours de têtes folles, dont il ne se trouve que trop dans toutes les armées. Mais bientôt ils changèrent bien de langage: Le Roi détacha Baudissin avec quelque Cavalerie, pour entamer les quartiers des Lorrains. Cet Officier marcha avec tant de diligence & de secret, qu'il surprit un de leurs quartiers entre Mergenthal & Bichoffsheim, & y fit beaucoup de prisonniers & de butin; le Roi, arrivant lui-même sur ces entrefaites, répandit la terreur jusques dans les quartiers les plus éloignés, dissipa quelques Régimens, & revint à Wurtzburg avec plus de six cens prisonniers.

Ce début dégoûta fort les troupes Lorraines, la désertion se mit parmi elles, & elles furent bientôt réduites à un très petit nombre. Le Duc, suivant son inconstance naturelle, s'en retourna dans ses Etats avec la même facilité qu'il en étoit sorti, hué & hanni de tous les Allemands. On rapporte que, passant par un Bourg près du Rhin, un payfan eut l'audace de donner un grand coup de bâton sur la croupe de son cheval, en lui disant; *allons, mon Prince, diligentez, diligentez, il faut courir plus vite que Vous ne faites, quand on fuit devant le Grand Roi de Suède*. Le Roi s'empara de Wertheim & de Rotenbourg sur le Tauber, après avoir forcé les quartiers du Colonel Piccolomini. Ensuite il porta ses vues sur Hanau & sur Francfort. La *Diète de Composition*, qui se tenoit dans cette dernière Ville, effrayée de la rapidité de ces conquêtes, se sépara comme nous avons dit ailleurs. Les Catholiques furent les premiers à s'en retourner chez eux, & les Protestans, n'ayant rien pu obtenir de l'inflexible Ferdinand, en firent de même. Tilly, qui avoit espéré de faire lever le siège de Wurtzburg, étoit réduit à couvrir de son mieux la Bavière & les Electorats du Rhin. Tout ploïoit devant Gustave (3), & il sembloit, que pour conquérir toute l'Allemagne, il ne lui falût que le tems de

(1) Puffend. Comm. de Reb. Suec. L. III.

(2) Spenn. 108. Mff. d'Ark.

(3) Boug. L. III. p. 1884.

la parcourir. On pouvoit dire de lui, qu'il sembloit moins marcher en ennemi, qu'en Souverain qui va se faire reconnoître par ses sujets, & recevoir leurs hommages. En effet, nous le verrons bientôt entrer dans le Cercle du Haut-Rhin, & de quelques centaines de Dragons choisis, sous le commandement du Colonel Haubalt (2), avec ordre d'aller reconnoître jusqu'à Hanau. Haubalt partit de Wurtzbourg, & fit tant de diligence, qu'il arriva en vingt-quatre heures devant cette Ville, & à la faveur des ténèbres, entre cinq & six heures du matin, il s'avança sans être aperçu jusqu'au fossé de la Ville derrière le Château. Ses Dragons traversèrent le fossé, montèrent sur le rempart, tuèrent le sentinelle, & ouvrirent la porte de la vieille Ville, où le Colonel entra avec le reste de ses troupes. Tout ce qui se trouva d'Impériaux dans les rues fut massacré, de même que quelques Bourgeois armés, que les Suédois prirent pour des Impériaux.

Haubalt fit d'abord fermer les portes entre la vieille & la nouvelle Ville, pour couper toute communication entre ces deux parties, & empêcher la Garnison de la Ville-neuve de venir au secours de ceux de la vieille Ville; ensuite il fit publier, que tous les Soldats Impériaux eussent à se rendre sans ar-

(1) Kevenh. p. 1890.

(2) C'est ainsi que le Comte de Kevenhuller appelle cet Officier. M. Harte qui a fait une si longue note, sur le nom de *Dewbatel*, avec cette observation, que ce nom lui a plus donné de peine que tout le reste de son ouvrage, paroît douter si *Dewbatel*, *Tubadel*, *Deval*, *Tubal*, *Hubal* & *Horwals*, sont les noms de la même personne, ou non. Pour Haubalt, c'est un nom purement Allemand, qui n'est pas même rare en Allemagne. Je n'ose trop appuyer sur l'autorité du Comte de Kevenhuller, qui n'est rien moins qu'exact sur l'orthographe des noms, même de ceux de sa nation.

Voici ce que M. Arkenholtz m'a fait l'honneur de me répondre sur cette difficulté : „ Pour ce qui regarde le Colonel Suédois, qui prit Hamen en 1631. il est tout autre que celui que M. Harte appelle *Dewbatel*. Il en convient lui-même T. I. p. 167. Non seulement notre Colonel porte constamment le nom de *Haubalt*, dans le Soldat Suédois de Spanheim p. 143. &c. mais Puffendorf & Chemnitz ajoutent son nom de bâteme de Christofle.

„ Cela doit l'emporter, me semble, sur les conjectures de M. Harte, qui attribue ladite expédition à son *Dewbatel*, qu'il revoque ensuite en doute T. II. p. 257.

„ Vous savez, Monsieur, que les Allemands confondent facilement le T. le D. le B. le P. C'est ce qui paroît dans le nom estropié de *Dewattel*, *Darbatel*, *Deval*, *Tubold* & apparemment aussi le *Taupadel*, dont parle M. Bœhm dans une de ses notes, lequel est sans doute le même que Chemnitz nomme *Mac-Duwall* p. 413. & 319. & c'est là-dessus que je me suis expliqué dans une des remarques que je vous ai envoyée. J'ai cité en preuve le Nobiliaire de Suède par M. de Stiernman T. I. No. 241. an. 1638. où il fait mention d'un Maurice Duwal, agrégé au corps des Nobles, & Fils de Robert Mak-Dougal. Stiernman parle aussi d'un Gustave Duwal, Gouverneur des *Dalies*, comme issu de la même Famille. Son Père Jacques Robertson Général au service de Suède, mort en 1634. est le même que le *Dewbatel* de M. Harte, lequel, comme le dit Stiernman p. 112. de simple Soldat parvint au grade de Général.

Celui qui prit Bresslau, & qui fit la campagne de Silésie avec Arnimb, comme nous le verrons ci-après, ne peut être que Haubalt, puisque *Dewbatel*, ou *Dewbatle* étoit dans ce tems-là en Franconie auprès du Roi, & y fut employé à diverses expéditions, dont nous parlons ailleurs au long.

mes sur le rempart , moyennant quoi ils auroient la vie sauve ; & que les Bourgeois se tinssent renfermés dans leur maison ; ce qui ayant été exécuté , il rétablit l'ordre & la tranquillité.

Pendant ce tems-là l'Officier , qui commandoit dans la Ville neuve , tâchoit de tranquilliser les Bourgeois , qui croient que les Suédois étoient dans la Ville , & qu'il falloit se rendre ; il vouloit leur persuader que c'étoit un secours qu'on lui envoyoit d'Aschaffenbourg , & qu'il étoit impossible que les Suédois pussent arriver en si peu de tems de Wurtzbourg , & de Carlsbad à Hanau.

Haubalt fit sommer cet Officier ; & , sur le refus qu'il fit de se rendre , il fit amener le canon , qui étoit sur le rempart de la vieille Ville , & le fit pointer sur la Ville neuve. L'Officier avoit envoyé son domestique à Steinheim demander du secours ; mais , se voyant pressé & menacé d'être traité sans quartier lui & sa Garnison , il capitula , à condition pourtant que le Comte (1) de Hanau consentiroit à la capitulation. Les Suédois amenèrent le Comte sur le rempart , d'où il cria à l'Officier , qu'étant son prisonnier dans sa Résidence , il n'avoit rien à lui prescrire , & qu'il n'avoit qu'à faire ses affaires comme il l'entendrait.

L'Officier , qui n'étoit qu'un simple Capitaine , demanda alors les honneurs de la guerre. Mais Haubalt ne voulut le recevoir que prisonnier de guerre , & permit seulement , que la Garnison sortit avec ses petites armes & ses bagages. Comme ils défilent le Colonel Suédois , cria aux Soldats , que ceux qui voudroient prendre parti sous les Drapeaux de son Maître seroient libres de le faire , & cette parole fut suivie de la défection de tous. Les Officiers restèrent prisonniers sur leur parole , ainsi que plusieurs blessés de la Bataille de Leipzig , qui étoient venus à Hanau pour se faire guérir de leurs blessures. Haubalt leur permit à tous de se retirer où ils jugeroient à propos , donnant ainsi des marques de grandeur d'âme , après en avoir donné de sa célérité , & de son adresse à conduire une entreprise , dont Gustave même n'avoit pas espéré un si grand & si prompt succès.

Dès que le Colonel Suédois se vit maître paisible de la Ville de Hanau il écrivit aux Etats de Weteravie & du Westerwald , les exhortant à fournir incessamment les grains & les fourrages , à quoi ils étoient taxés & à ne rien livrer aux ennemis de Sa Majesté Suédoise. Il enjoignit aux Catholiques des lieux circonvoisins de payer les contributions qu'il leur demandoit , sous peine d'exécution ; du reste , il fit observer la plus sévère discipline ; se montrant en tout digne Officier du Grand Gustave.

Ce Monarque , ayant appris ce qui venoit de se passer à Hanau , laissa sous le commandement du Feld-Maréchal Horn un Corps suffisant pour garder les principaux postes de la Franconie , & avec le reste de son armée , faisant environ dix-sept à dix-huit mille hommes , il se mit en marche vers Hanau & Francfort , cotoyant les deux bords du Meyn. Tout ce qu'il y avoit enco-

(1) L'Hist. Anglois l'appelle *Philippe-Louis* ; mais c'est une erreur , *Philippe-Louis II.* du nom , Comte de Hanau , étoit mort dès l'année 1612. *Philippe-Maurice* son Fils lui succéda , &

c'est celui , dont il est ici question. Il étoit Frère de la célèbre *Amalie* de Hanau , qui géra si bien la tutelle de ses Enfants , après la mort de Guillaume V. Landgrave de Hesse son Epoux.

re d'Impériaux sur la droite de ce fleuve, dans la vallée de Kintzig, & sur la gauche à Afchaffembourg, se retira avec précipitation.

Huit cens Impériaux, qui composoient la Garnison de Steinheim, furent forcés à rendre la place, & passèrent presque tous au service du Roi, Wiltenburg, Afchaffembourg & Selingsstadt eurent le même sort que Steinheim, & furent soumis aux armes victorieuses de Gustave, presque sans résistance. Ce Prince vint camper à la vue de Hanau. Il entra dans la Ville, & se rendit chez le Comte, qui le reçut comme un Libérateur qui l'avoit arraché lui & son Pays des mains de ses tyrans. Le Roi soupa avec le Comte, s'entretint cordialement avec lui, & après l'avoir assuré, qu'il n'oublieroit point le procédé qu'il avoit tenu contre les Impériaux, & l'accueil qu'il avoit fait aux Suédois, il le quitta, & retourna à son camp, suivant toujours sa maxime, qu'un Général n'étoit jamais mieux qu'au milieu de ses troupes. Pour reconnoître l'affection du Comte de Hanau, il donna à sa Mère Catherine, Fille de Guillaume I. Prince d'Orange, la Ville de Stanheim, dont il venoit de chasser les Impériaux.

Si les armes de Gustave prospéroient au midi de l'Allemagne, elles ne prospéroient pas moins dans le Nord. Il ne restoit d'ennemis dans cette partie que les Garnisons de Rostock, de Wismar & de Demitz, les seules places qui restaient encore aux Impériaux dans le Duché de Mecklenbourg, & d'où Gustave avoit donné ordre qu'on les chassât incessamment, pour que les Ducs rentrassent pleinement en possession de tout ce qui leur appartenoit.

Achatius Tott, qui commandoit dans cette partie, ayant reçu un renfort composé d'une partie des huit mille hommes, que la Reine de Suède avoit amenés en Allemagne, se porta devant Rostock avec le Duc Jean-Albrecht de Mecklenbourg, & la place fut investie & assiégée dans les formes.

Nous avons vu ailleurs, comment les Impériaux s'étoient emparés de Rostock par Stratagème. Hatzfeld, à qui on en avoit confié le commandement, ayant été assassiné par un Gentilhomme Westphalien, le Général Firmond fut nommé à sa place. Celui-ci commença par faire defarmer les Bourgeois, leur défendant sur peine de la vie de se trouver plus de deux ou trois ensemble, & de mettre la tête aux fenêtres, lorsqu'ils entendoient battre l'alarme.

Des dispositions, qui annonçoient si clairement une défense des plus opiniâtres, déplaisoient fort aux Bourgeois, dont les Privilèges avoient toujours été respectés des Ducs leurs Souverains. Ils se flattoient cependant, que les Suédois ménageroient la Ville qui n'en pouvoit mais. En effet, Tott & le Duc Jean-Albrecht avoient poussé le siège avec tant d'ardeur, que déjà le mineur étoit attaché, lorsqu'on reçut la nouvelle de la glorieuse victoire, que le Roi de Suède avoit remportée à Breitenfeld près de Leipzig. Tott, qui savoit que le Commandant ne se défendoit avec tant d'obstination, que parce qu'il étoit dans la ferme croyance que le Comte de Tilly battoit le Roi de Suède, & viendrait au secours de Rostock, lui fit donner avis de ce grand événement, l'exhortant en même tems de penser à sa sûreté, n'étant plus possible au Comte de Tilly, ni à qui que ce fut au monde, de le sauver lui & sa Garnison, par une autre voie que par une Capitulation qu'on lui offroit, aussi bonne

bonne qu'il pouvoit prétendre de gens qui étoient en pouvoir de le forcer à se rendre à discrétion.

Il crut d'abord qu'on lui imposoit, & ne pouvoit se persuader que le Comte de Tilly eût perdu la Bataille. Cependant il demanda qu'avant de se résoudre on lui permit, non pas d'écrire au Comte de Tilly, vu qu'il auroit fallu trop de tems aux lettres pour aller & venir, mais d'envoyer un homme affidé dans la plus proche Garnison Impériale, pour s'informer de la vérité d'un fait si important, assurant qu'aussi-tôt après il prendroit le parti que la prudence lui dicteroit.

Cette demande étoit trop raisonnable pour qu'on la lui refusât. Mais sa précaution faillit à lui coûter cher; car au retour de son courier, le bruit s'étant répandu dans la Ville, que l'armée Impériale avoit été entièrement défaite, la Garnison fut sur le point de se révolter, & il n'eût rien de mieux à faire que de Capituler. On lui accorda les conditions suivantes.

1°. Que le Commandant sortiroit avec toute la Garnison Tambour battant, mèche allumée, balle en bouche, enseignes déployées, avec trois pièces de canon à son choix, pourvu qu'elles ne fussent, ni aux armes de Suède, ni aux armes de Mecklenbourg, ou de la Ville, les munitions nécessaires, & tous les bagages.

2°. Que la Garnison seroit escortée jusqu'à Wolfenbutel, ou si Wolfenbutel étoit bloqué, elle le seroit jusqu'au Weser, & qu'il seroit laissé un Capitaine & un Lieutenant dans la Ville, pour sûreté du retour de l'escorte.

3°. Qu'on auroit soin de fournir les vivres & les fourrages nécessaires sur toute la route.

4°. Que l'escorte ne s'écarteroit; ni à droite, ni à gauche, afin que le Général & les Gens ne reçussent aucune insulte, ni dommage, au cas qu'ils fussent rencontrés par des Suédois, ou par des Saxons.

5°. Que les Officiers Impériaux, n'ayant actuellement aucun chevaux de bât, ni de trait, il leur seroit fourni quarante chariots bien attelés pour le transport de leurs équipages, des malades, & des munitions accordées, & que ces chariots iroient jusqu'au lieu où iroit l'escorte; qu'on prêteroit aussi des chevaux pour les trois pièces de canon accordées, lesquels seroient aussi renvoyés avec les chariots.

6°. Que les prisonniers seroient échangés, & les déserteurs rendus réciproquement.

7°. Que tout entretient avec le Soldat de part & d'autre seroit défendu, & qu'on ne chercheroit point à débaucher personne.

8°. Que tous les démêlés, qu'il y auroit eu entre les Soldats Impériaux, & les habitans de la Ville, seroient mis en oubli; mais que, si quelqu'un avoit des plaintes à faire, elles seroient examinées & jugées selon les règles du Droit, & sans délai.

9°. Que tous les ouvrages de Fortification seroient laissés en leur entier, les mines indiquées, & les munitions livrées fidèlement: que la Ville & la Bourgeoisie seroient exemptes de tout tribut, vexation, pillage, & autres molestations semblables, sous quelque nom & prétexte que ce pût être.

10°. Que le Chancelier, & les Conseillers d'Etat & de justice, établis dans la

Eee

Ville par le Duc de Fridland, seroient libres, & pourroient se retirer hors du pays, sans qu'on pût les retarder, ou retenir, pour quelque cause que ce fût.

11°. Que les armes des Bourgeois seroient rendues, excepté celles dont la Garnison avoit eu besoin pour son usage.

12°. Que la Garnison ne seroit aucune insulte au Magistrat, Bourgeois, & aux Membres de l'Université.

13°. Que le Général auroit soin d'empêcher, que personne de ses Gens ne mît le feu à aucun quartier de la Ville, & que, si ce malheur arrivoit, il donneroient ses ordres pour le faire éteindre, & y seroit travailler ses Soldats; s'engageant au surplus à faire toutes les diligences & les recherches nécessaires, pour parvenir à la découverte de l'auteur d'un tel désastre, & d'en faire une punition exemplaire.

En vertu de cet accord le Général Firmond Gouverneur de Rostock sortit de la Ville le 16. d'Octobre 1631. à la tête de deux mille deux cens hommes d'Infanterie, deux Compagnies de Cavalerie, & quarante cinq Croates. Le tout fut escorté par cent cinquante Suédois jusqu'au Weser, où Firmond attendit les ordres du Comte de Tilly. Mais, avant qu'il eût réponse de ce Général, le Comte Wolff de Mansfeld, qui commandoit pour l'Empereur dans les Evêchés de Magdebourg & de Halberstadt, lui envoya ordre de se joindre à onze Cornettes de Cavalerie fort foibles, que commandoit le Colonel Pœnigshausen, de se rendre devant Halberstadt, & d'en chasser la Garnison Suédoise qui y étoit; ajoutant, qu'il pourroit se servir à cet effet des trois pièces de canon qu'il amenoit de Rostock. Ce qui fut exécuté; mais Firmond n'ayant pas d'autre poudre, ni boulets, que ce qu'il avoit obtenu dans la Capitulation, fut obligé de lever le siège de Halberstadt, après avoir fait un trou à la muraille, dont la Ville est entourée, avec des tours de distance en distance.

Wolff Comte de Mansfeld Gouverneur de Magdebourg étoit alors bloqué dans cette Ville par le Général Banner, qui avoit rassemblé dans les Marches de Brandebourg un Corps de huit mille hommes. Il envoya ordre à Firmond d'abandonner l'entreprise de Halberstadt, & de se porter à Wansleben avec son monde & la Cavalerie de Pœnigshausen, & de lui amener un convoi de vivres dans Magdebourg.

Firmond s'avança jusqu'à Wansleben, & y fit poste; la Cavalerie de Pœnigshausen fut logée dans un Village tout proche. Le Général Impérial étoit occupé à rassembler des vivres de tout côté, lorsque Banner vint tomber comme un éclair sur la Cavalerie de Pœnigshausen, la tailla en pièces, la dispersa, & vint tout de suite investir le Général Baron de Firmond dans Wansleben. Celui-ci, n'ayant ni l'espérance d'un secours, ni les choses nécessaires pour se défendre dans un si mauvais poste, demanda à capituler. Banner lui accorda pour tout accord la permission pour lui de se retirer où bon lui sembleroit, & pour ses Gens, qu'il seroit conduits avec leurs bagages, mais sans armes sur le Weser; avec cette observation, que ceux qui voudroient prendre parti dans les troupes Suédoises pourroient le faire sans en être, ni empêchés, ni sollicités. Ses Soldats, voyant qu'ils ne pouvoient obtenir d'autres conditions, se révoltèrent contre leurs Officiers, déchirèrent un Drapeau, se saisirent des autres, & les livrèrent au nombre de quatorze au Général Suédois.

Banner ne s'en tint pas-là, il marcha tout de suite contre Kalbe qu'il emporta, & vint mettre le siège devant Mansfeld, où il savoit que les Impériaux avoient un grand magasin de vivres & de munitions. Comme la place étoit assez bonne, les Impériaux y firent plus de résistance; d'autant plus qu'au commencement le Général Suédois n'avoit que des Dragons & de la Cavalerie avec lui; mais quand l'Infanterie fut arrivée, & que la tranchée fut ouverte dans les formes, les Impériaux perdirent courage. Ils étoient en petit nombre, & se soumirent aux conditions suivantes.

1°. Que la Ville & Château de Mansfeld seroient livrés aux Suédois, pour être de nouveau la Résidence des Comtes de ce nom de la Ligue Protestante.

2°. Que les papiers & le socau de ces Seigneurs seroient rendus, sans aucune alteration.

3°. Que les effets appartenant au Comte Wolff de Mansfeld Catholique, & actuellement Général au service de l'Empereur, seroient & demeureroient à la discrétion du Lieutenant de Sa Majesté Suédoise.

4°. Que les deux Capitaines Impériaux, qui commandoient dans la place, seroient escortés avec leurs femmes en lieu de sûreté, & qu'on leur fourniroit les voitures & les chevaux nécessaires pour y être transportés.

5°. Que la même chose seroit accordée à leurs Lieutenans.

6°. Que les Bas-Officiers & Soldats sortiroient avec armes & bagages, permis à ceux qui voudroient prendre parti parmi les Suédois de le faire: que les autres ne pourroient servir contre le Roi de Suède & ses alliés; favoir, les Catholiques de six mois, & les Protestans de toute leur vie.

7°. Que les prisonniers, qui seroient dans la place, seroient remis en liberté.

8°. Que l'artillerie, les munitions, les vivres, & les provisions de vin & de bière seroient exactement livrées, sans qu'on en pût détourner, cacher, ou gâter quoique ce fut: que, pour cet effet, il en seroit livré un état exact.

9°. Que tout ce qui avoit été donné par les Capitaines Impériaux à la Comtesse de Mansfeld des effets de la maison lui seroit laissé par les Suédois.

Cet accord fut signé vers la fin de Décembre; &, par la prise de toutes ces places, la Garnison de Magdebourg se trouva fort resserrée.

Après la conquête de Rostock, les troupes Suédoises & celles de Mecklenbourg se remirent en mouvement pour investir Wismar. Le Colonel Gramb, à qui le Duc de Frisland avoit donné le Commandement de cette place, se prépara à se bien défendre, & fit enlever tous les bestiaux, & tous les grains qu'il pût trouver dans les Villages, le long de la Mer; &, comme il avoit une Garnison forte de près de quatre mille hommes, dès qu'il se vit investi, il fit une grande sortie, où il eut d'abord quelque avantage; mais, après un assez long combat, il fut repoussé avec perte. Enfin, ne voyant aucun moyen de conserver la place, & manquant de bien des choses, il offrit au Duc Adolphe-Frédéric de Mecklenbourg de se rendre à certaines conditions, dont les principales étoient:

1°. Qu'il lui seroit permis d'envoyer un Capitaine au Feld-Maréchal Tiefsenbach, ou Teufenbach, pour l'informer de l'état des choses, & de l'impossibilité où il se trouvoit de tenir plus longtemps.

2°. Qu'il feroit donné au dit Capitaine un paffepoit au nom du Roi de Suède, & de la part du Duc, avec un trompette qui l'accompagneroit partout.

3°. Que ledit Capitaine auroit au moins trois femaines de tems pour fon voyage, & même jufqu'à un mois entier, fans qu'on pût chicaner pour deux ou trois jours de plus ou de moins.

4°. Qu'en attendant, lui Colonel Gramb drefleroit les points de la capitulation, & les difcuteroit avec le Duc.

5°. Qu'il y auroit une fufpenfion d'armes, tant par mer, que par terre, jufqu'au retour du Capitaine.

6°. Que pendant cette trêve chacun refteroit où il étoit, les affiégés derrière leurs murs, & les affiégeans dans leurs approches, fans avancer, ni reculer.

7°. Que le Colonel Gramb rendroit la fortereffe de Wifnar, avec tous fes forts & redoutes, aufsitôt après le retour du Capitaine, quelque réponfe qu'il apportât.

8°. Que, fi ledit Colonel jugeoit à propos de rendre le fort de la Baleine pendant la trêve, cette circonftance ne changeroit rien aux conditions précédentes, & ne feroit point regardée comme contraire à l'armiftice, qui fubfifteroit toujours jufqu'au retour du Capitaine député.

En attendant le retour de cet Officier, on traita de la reddition de la place, & il fut convenu entre le Colonel Impérial, le Duc de Mecklenbourg, & Todt, que Wifnar feroit évacué vers la fin de Décembre de cette année 1631. Mais il tint mal cet accord, & différa cette évacuation jufques vers le milieu de Janvier de l'année fuivante. Dans fa marche du Mecklenbourg en Siléfie, il fit arquebuser un Lieutenant de l'efcorte Suédoife, fous prétexte qu'il avoit voulu lui débaucher fes Soldats. Ce procédé violent, joint aux délais qu'il avoit affectés à rendre la place, & à quelques autres contraventions, irrita tellement le Général Suédois, qu'il fe mit à fes trouffes avec fa Cavalerie, le furprit, lui tailla en pièces cinq cens hommes, & fit le refte prifonnier, au nombre de plus de deux mille hommes, qui prîrent tous parti dans les Suédois. Gramb & un Comiffaire Impérial furent pris, & ce dernier fut mafacré, quoiqu'il offrit 40000. écus pour racheter fa vie. Gramb fut conduit à Griphswalde, & jetté dans un cachot, en attendant qu'il fit fatisfaction de l'irrégularité de fa conduite.

Les Suédois trouvèrent à Wifnar de grands amas de poudre, de plomb, d'artillerie, & de bois que le Duc de Fridland y avoit faits, pour y conftruire & équiper une efcadre qui le rendit Maître de la Mer Baltique.

Après la capitulation de Wifnar, les Suédois, fans s'étonner de la rigueur de la faifon, firent investir Dœmitz fous le Colonel Lohaufen.

Le fiége fut pouffé avec vigueur. Straube qui y commandoit fe défendit d'abord affez bien; mais, refléchiffant fur l'impoffibilité d'être fecouru, il capitula, & fortit avec tous les honneurs de la guerre. On lui donna une efcorte pour le conduire lui & fa Garnifon à Minden fur le Wefer; mais une partie de cette Garnifon défertra, & s'enrôla parmi les Suédois; le refte, au lieu d'aller à Minden, ayant pris la route de Wolfenbutel contre l'article cinquième de la capitulation, fut taillé en pièces par un parti du Corps de Banner, qui les furprit à Wickenfe, Village du Duché de Brunfwick.

Par la conquête de Dornitz & de Wismar, tout le Duché de Mecklenbourg se trouva nettoïé d'ennemis. Les Suédois mirent Garnison dans Wismar, & s'approprièrent le port & les fortifications. Le Roi de Dannemark s'en formalisa, & en fit faire des plaintes au Roi de Suède qui lui répondit, que le port de Wismar lui étoit nécessaire, pour empêcher les Espagnols de pénétrer dans la Mer Baltique ; ce que les Ducs de Mecklenbourg ne pouvoient faire faute de marine.

Le succès des armes Suédoises dans le Mecklenbourg releva le courage abattu des Etats de la Basse-Saxe. Ils recommencèrent à lever la tête & à s'armer, & ce fut une nouvelle diversion pour les Impériaux.

Les affaires de l'Empereur alloient encore plus mal dans la Haute-Saxe & la Bohême. Nous avons vu comment, après la Bataille de Breitenfeld, Gustave avoit laissé à l'Electeur de Saxe le soin de reprendre Leipzig, & de porter la guerre dans les Etats Héritaires de la Maison d'Autriche. Le 12. de Septembre, cinq jours après la Bataille de Breitenfeld, la Garnison de Leipzig capitula. Les principales conditions furent : que cette Garnison fortiroit avec armes & bagages, sans canon, sans battre tambour, ni sonner trompette, & les Drapeaux ployés : qu'elle ne serviroit jamais plus contre l'Electeur, ni ses Alliés, directement, ni indirectement, sous quelque forme & prétexte que ce pût être ; & qu'elle seroit conduite par une escorte Saxonne jusqu'au lieu de sa destination.

Le 13. du même mois, cette Garnison forte de plus de trois mille hommes, y compris quelques débris de la Bataille qui s'étoient jettés dans la place, sortit de Leipzig conformément à la capitulation. Le Colonel Wangler marchoit à la tête, & salua l'Electeur en défilant devant lui. Plusieurs Officiers Impériaux de distinction, qui s'étoient réfugiés dans Leipzig après la déroute de Breitenfeld, ne purent être compris dans la capitulation, & restèrent prisonniers : tel fut le sort du Colonel Coronini, & du Commissaire général Walmeroth, outre beaucoup de Capitaines de Cavalerie & d'Infanterie.

Une partie de la Garnison Impériale déserta en sortant de Leipzig, & s'engagea dans les troupes Saxonnnes.

L'Electeur, après avoir mis une bonne Garnison dans Leipzig, & fait célébrer dans tout son Pays un jour de prières & d'actions de grâces, se mit en marche avec son armée, & prit la route de Torgau.

Sur ces entrefaites, le Feld-Maréchal Rudolphe de Tiesenbach, ayant rassemblé une dizaine de mille hommes en Silésie, entra comme un torrent dans le Marquisat de Lusace, portant le fer & le feu jusqu'en Misnie, & presque aux portes de Dresde. Mais l'Empereur, esperant de ramener l'Electeur de Saxe dans son parti, crut que les voies de la douceur seroient plus propres à produire cet effet, que toutes ces violences, & envoya un ordre après à Tiesenbach d'évacuer la Lusace, & de ne commettre aucune hostilité en Saxe. Ce n'est pas que dans son Conseil il n'y eut des Ministres qui lui conseilloient le contraire ; prétendant que, puisqu'on avoit tant fait que de rompre avec l'Electeur, il falloit le forcer par la voie des armes à une paix particulière : mais d'autres pensoient que, la violence ayant mal réussi, il falloit employer des mo-

yens plus doux (1), pour regagner un Prince avec qui il importoit fort à l'Empereur de n'avoir rien à démeier, dans un tems où Sa Majesté Impériale avoit tant d'autres ennemis sur les bras. Ce dernier avis parut le plus sage, & Ferdinand s'y conforma. Le Roi d'Espagne intervint dans cette affaire; & voulant renouer la bonne intelligence qui avoit toujours subsisté entre les Maisons de Saxe & d'Autriche, il offrit sa médiation, & envoya un Ambassadeur à l'Electeur. Ce Ministre employa toute sa rhétorique pour lui persuader, que l'Empereur avoit toujours pour lui la plus tendre affection, & qu'il étoit bien fâché de ce qui s'étoit passé; que c'étoit sans son ordre & à son insu, que le Comte de Tilly avoit fait cette malheureuse invasion en Saxe; que c'étoit une chose faite, à quoi il ne faisoit plus songer; que Sa Majesté Impériale étoit prête à lui donner des marques de son amitié; & que le Roi d'Espagne se flattoit, que Sa Sérénité Electorale se prêteroit volontiers à une réconciliation, dont il vouloit bien être le médiateur, & qu'il avoit extrêmement à cœur; que l'Empereur lui donneroit toute la satisfaction, que lui Electeur pouvoit raisonnablement prétendre, & qu'il étoit prêt à se concerter avec lui, sur les moyens de calmer les défiances des Protestans, de rétablir la paix générale dans l'Empire, & de renvoyer l'Etranger chez lui.

Toutes ces belles paroles ne produisirent pas pour cette fois grand effet sur l'esprit de l'Electeur. Il se contenta de faire beaucoup de politesses à l'Ambassadeur, & de répondre modestement à son discours; se plaignant que l'Empereur eût si mal récompensé les services que ses ancêtres, & lui en particulier, avoient rendus à la Maison d'Autriche; qu'il sembloit ne s'être sacrifié pour Sa Majesté Impériale, que pour en recevoir les plus sensibles déplaîsirs; qu'il n'étoit pas si ignorant dans les affaires de ce monde, pour croire que Tilly eût envahi la Saxe sans ordre & commission expresse de l'Empereur; que tout ce qu'il pouvoit faire par égard pour ce Monarque étoit de supposer, qu'il ne lui avoit pas précisément prescrit d'exercer tant de cruautés, & de barbaries sur de pauvres innocens, qui n'avoient rien fait qui pût leur attirer de si rudes traitemens; que, si la fortune eût été favorable aux armes de l'Empereur à la Bataille de Leipzig, loin de désavouer Tilly, on l'auroit comblé d'éloges & de récompenses; que lui Electeur de Saxe savoit très bien qu'après la ruine des autres Protestans sa perte étoit résolue; que, pour le rendre criminel, on avoit cru qu'il suffisoit qu'il fût Protestant; qu'il possédât des biens Ecclésiastiques, & qu'il eût osé convoquer les Etats Evangéliques, pour aviser avec eux, aux moyens de se défendre contre une injuste oppression; que la Cour de Vienne vouloit ôter aux Etats de l'Empire ce que le Droit naturel accorde à tous les hommes, de repousser la force par la force; que ses ennemis mêmes étoient contraints d'avouer, qu'il avoit été forcé à se jeter entre les bras du Roi de Suède, & à chercher dans l'alliance & la magnanimité de ce Prince ce que son innocence, ni le souvenir de tant de services rendus à l'Empereur, n'avoient pu lui procurer; qu'il sentoit trop toute la grandeur des obligations qu'il avoit au Roi de Suède, à qui, après Dieu, il devoit la conservation de ses Etats, ses dignités, l'air-même qu'il respiroit: que

(1) Keverh. A. 1718. Chemnitz L. III. p. 263. Puffend. L. III. §. 50. Ricci L. IV. p. 281.

ce Prince l'avoit assisté au péril de sa propre vie, & avec tant de succès, que c'étoit le vouloir rendre coupable du crime qu'il détestoit en autrui, & d'une lâcheté capable de flétrir sa mémoire, que de lui conseiller de se détacher d'une amitié si légitime & si avantageuse : qu'il étoit néanmoins fort obligé au Roi d'Espagne du soin qu'il vouloit bien prendre en sa faveur ; mais, qu'il ne voyoit aucune sûreté dans un traité particulier avec l'Empereur, & que rien ne seroit plus inutile que de l'en solliciter d'avantage.

Une réponse si précise fit comprendre au Ministre d'Espagne que sa négociation n'auroit aucun succès ; il s'en retourna faire son rapport, & l'Electeur continua sa marche en Lusace ; d'où, après avoir pourvu à la sûreté de cette Province, il partit le 25. d'Octobre, & marcha avec toute son armée en Bohême.

L'Empereur avoit cruellement appesanti sa main sur ce Royaume. Tant de sang répandu pour la *Gloire de Dieu*, tant d'illustres têtes abattues, tant de malheureux bannis, dépouillés de leurs biens, séparés de leurs familles, n'avoient point encore assuvi sa vengeance, & la cupidité de ses Ministres. Les Jésuites parcouroient actuellement les extrémités du Pays, avec des Commissaires & des Soldats, & faisoient arquebuser (1) sans pitié tout ce qui refusoit de se convertir. Ils avoient fait depuis peu une de ces pieuses courses dans la vallée de *Joachimsthal*, sur les frontières de Saxe, où la Scène avoit été ensanglantée au point, que la plupart des Habitans furent obligés d'abandonner leur demeure, pour éviter la mort. Une persécution si longue & si opiniâtre avoit mis les Habitans du Pays dans des dispositions favorables pour les ennemis de l'Empereur, & il est assez étrange que le zèle de ce Monarque ne cedât pas aux maximes d'une saine politique, qui enseigne de ne pas jeter les peuples dans le desespoir, lorsqu'on a un ennemi victorieux dans le sein de ses Etats.

Quoiqu'il en soit, l'Electeur de Saxe, continuant sa marche vers la Bohême, prit la Ville de Schlackenau, que l'Empereur avoit donnée au Comte Wolff de Mansfeld, pour le dédommager de ce qu'il avoit perdu du patrimoine de ses ancêtres. Les Saxons pillèrent cette Ville, & marchèrent vers Tetschen, petite Ville avec un bon Château sur l'Elbe, appartenant alors à un Gentilhomme nommé de *Bilau*. Il y avoit une Garnison d'Impériaux, bien pourvue des choses nécessaires pour faire une bonne défense, cependant elle se rendit dès la première formation. De là l'armée Saxonne vint camper à Auffig, qui est sur le grand chemin de Prague à Dresde, à six mille de cette dernière Ville.

Les Saxons trouvèrent dans Auffig une prodigieuse quantité de vin, de bière, de vivres & de fourages. Cent Cavaliers Impériaux, qui étoient dans la Ville, s'en étoient enfuis à leur approche, & s'étoient retirés à Tœplitz, lieu fameux par ses bains, & qui alors appartenoit au Comte Guillaume de Kinsky de la Religion Protestante ; circonstance remarquable, parce que ce fut ce qui sauva la Ville du Pillage. Il y avoit alors près de Tœplitz un Fort bâti sur la Montagne, que les Bohêmes appellent en leur Langage Starahora. Le Fort étoit gardé par quatre cens Soldats, qui, ayant appris des cent Cavaliers, que les Saxons avoient descendu les hauteurs d'Auffig, passèrent les Monta-

(1) C'est le Comte de Revenhüller qui rend cette justice au zèle de ces Colonnes de l'Eglise. Tom. XI. p. 1945.

gnes & les défilés, s'enfuirent aussi & se retirèrent à Laithomeritz ou Leithmeritz (1), Ville considérable sur l'Elbe avec un beau pont (2) sur ce fleuve. Les Saxons les y suivirent de près, de sorte que les Impériaux n'y firent pas long séjour, & s'enfuirent encore. Leithmeritz, Ville Catholique & le siège d'un Evêché, comprit aisément à quoi elle devoit s'attendre de la part d'une armée Protestante, après tant de cruautés & de barbaries exercées sur les Protestans. Le Juge Impérial, les Chanoines, les Prêtres, en un mot tous les Ecclesiastiques, & tous les Bourgeois Catholiques un peu aisés s'enfuirent à Prague. Les Saxons se contentèrent de piller la Ville, où ils firent un butin immense. A cela près ils n'usèrent pas d'autres représailles.

La terreur se répandit bientôt dans toute la Bohême : les Protestans venoient au devant des Saxons, & leur apportoit des vivres ; mais tout ce qui étoit Prêtre, Moine, & Habitant Catholique, s'enfuyoit, qui d'un côté, qui de l'autre. Reitiniz, petite Ville appartenant au Prince de Lobkowitz, fut occupée par les Saxons le 29. d'Octobre, & pillée de fond en comble.

L'Empereur, informé de ce qui se passoit, envoya ordre au Maréchal de Tiefenbach de marcher de ce côté-là, & de se jeter dans Prague, pour défendre cette Capitale ; mais avant que cet ordre arrivât en Silésie, où le Général s'étoit retiré après l'ordre qu'il avoit reçu de cesser les hostilités contre l'Electeur de Saxe, les Saxons étoient déjà bien près de Prague : ainsi l'on peut dire que l'Empereur ne fut, ni être bien ami, ni bien ennemi, de cet Electeur, & que tous ces procédés marquèrent, tantôt une ambition démesurée, tantôt une foiblesse excessive, selon qu'il étoit heureux ou malheureux ; ce qui est le vrai moyen d'avoir beaucoup d'ennemis, & jamais aucun véritable ami. Les Saxons continuant à marcher vers Prague sans que rien les arrêtât, une infinité de personnes de tout rang & de tout âge abandonnèrent cette Capitale, & s'enfuirent, les uns à Budweis, les autres à Znaïm, les autres à Brinn en Moravie, & quelques uns même à Vienne. Tous les Ecclesiastiques, aux Capucins près, se sauvèrent à la hâte. C'étoit une pitié de voir une infinité de personnes, les uns en voiture, les autres à cheval, les autres à pied, fuyant à qui mieux mieux, & emportant leurs effets les plus précieux ; mais surtout les Officiers Royaux, qui craignoient de perdre les richesses qu'ils avoient acquises par la proscription de tant de Protestans, & qu'on ne vangeât sur eux le sang de malheureux innocens. Il y en eut pourtant un, nommé Hegner, des plus méchans de cette clique, qui, ayant été rencontré dans sa fuite par un parti Saxon, fut tué à coups de pistolet dans sa chaise, où l'on trouva une somme considérable en or. Sa Femme & ses Enfants furent emmenés, sans qu'on leur fit d'autre mal.

Le Duc de Fridland étoit alors dans son Palais à Prague avec son Epouse, sa Fille, & le Comte Maximilien de Wallenstein son frère.

Voyant que l'ennemi approchoit, & que la Ville n'avoit pas assez de monde pour se défendre, il jugea à propos de se retirer dans ses terres, & chargea le

(1) Ce lieu n'a jamais été tenable ; cependant M. d'Armentières s'y défendit six jours en 1743. Il y fut fait prisonnier avec tout le Régiment de la Fère.

(2) Brûlé par les Prussiens en 1757.

le Comte son frère de conduire la Duchesse sa Fille, & ses plus précieux effets à Vienne. Le Comte, s'étant mis en chemin dans le même carrosse avec sa Belle-Sœur & sa Nièce, & une escorte de quelques Cavaliers bien armés, fut attaqué à peu de distance de Prague par une troupe de Payfans & de Fuyards, qui esperoient de faire un bon butin en se saisissant du carrosse, & échapper à la justice à la faveur de tant de troubles & de confusion. Mais le Comte, s'étant fait donner un cheval, se mit à la tête de sa petite escorte, & chargea ces voleurs avec tant de vigueur, qu'il les enfonça, en tua plusieurs sur la place, & dissipa le reste; de sorte que tout arriva à bon port à Vienne.

Il semble que le Duc de Fridland n'auroit pas dû faire à l'Electeur de Saxe l'affront de quitter Prague, puisqu'il est certain qu'il n'avoit rien à craindre de ce Prince, naturellement bon & généreux, qui au surplus n'avoit aucune plainte contre lui. Sans compter que celui qui commandoit l'armée Saxonne en Chef sous l'Electeur étoit ce même Arnimb, qui lui étoit encore tout dévoué, & en qui l'Electeur avoit une confiance aveugle.

Don Bathasar Comte de Maradas étoit dans Prague, lorsque l'armée Saxonne parut devant cette Capitale. C'étoit un vieux Officier d'une famille distinguée du Royaume de Valence. Il étoit entré jeune dans l'ordre de Malthe, dont il étoit alors grand Conservateur & Commandeur. Il avoit servi long-tems dans les armées de l'Empereur; & ayant passé presque par tous les degrés de la milice, il avoit commandé un Corps à part dans les derniers troubles de Bohême, avoit été fait Général, Conseiller Aulique de Guerre, Chambellan, Capitaine des Archers de la Garde, & Colonel d'un Régiment de mille chevaux, payé par le Roi d'Espagne.

Ce Général n'avoit alors aucun Commandement dans Prague. Tous les Membres de la Régence de la Ville & du Royaume s'étoient sauvés à Budweis, emportant avec eux la Couronne avec tous les joyaux qui y appartenotent, & tous les autres ornemens Royaux.

Maradas assembla quelque monde, & voulut d'abord défendre Prague; mais, avant que de faire aucune disposition, il jugea à propos de consulter le Duc de Fridland, & lui envoya un Officier pour lui demander ses ordres. Le Duc répondit, que, n'étant revêtu d'aucune autorité, il ne pouvoit rien lui prescrire, ni lui conseiller; que c'étoit à lui à voir ce qu'il avoit à faire. Sur cette réponse Maradas n'osa prendre sur lui l'événement, & sortit de Prague avec son monde, le Colonel Wangler & le Comte de Michna, dans le dessein d'aller joindre les Régens à Budweis; mais il s'arrêta à mi-chemin, & se posta à Tabor.

Cependant les Saxons approchoient sans qu'on tirât un seul coup de canon de la Ville. Arnimb soupçonna quelque Stratagème; il ne pouvoit pas comprendre qu'on ne défendit point une Ville comme Prague, qui pour ce tems étoit une Forteresse respectable. Il savoit que Tieffenbach étoit en marche; & que, pour peu qu'on fit de résistance, il auroit tout le tems d'arriver, & de se jeter dans la Ville, ce qui l'auroit infailliblement sauvée; l'armée Saxonne n'ayant pas à beaucoup près tout ce qu'il falloit pour un long siège, & n'étant nullement assez nombreuse, pour fournir à une circonvallation, telle qu'il auroit fallu faire pour enfermer une Ville aussi grande que Prague, surtout s'il y avoit eu dix mille hommes dans ses murs. Ces considérations em-

pêchoient Arnimb d'ajouter foi au témoignage d'une infinité de curieux, qui étoient sortis de la Ville pour voir l'armée Saxonne, & qui l'assûroient qu'il n'y avoit pas un Soldat dans la Ville; que toute la Régence s'en étoit allée à Budweis avec le Gouverneur; jusqu'à ce qu'enfin, il découvrit parmi les curieux le Majordôme du Duc de Fridland; &, comme il le connoissoit, il l'appella, le questionna fort, & sur son rapport il se tourna vers les Colonels qui étoient autour de lui: *Messieurs, leur dit-il, nous allons être maîtres de Prague, sans qu'il nous en coûte une once de poudre.* En même tems il dépêcha un Trompette pour sommer la Ville. Tous les Historiens assûrent qu'il n'y avoit pas un homme de guerre dans Prague; mais il est certain qu'un Capitaine du Régiment de Crouenbourg Cavalerie (1), nommé Keller de Schleithem, s'étoit jeté dans le Château de Wischrad, & vouloit s'y défendre; mais, voyant les Bourgeois peu portés à le seconder, & plus disposés à recevoir les Saxons, il congédia ses Gens, qui d'ailleurs étoient en trop petit nombre pour faire seuls une résistance raisonnable.

La Bourgeoisie s'étant Assemblée sur la sommation du Général Saxon, il fut résolu qu'on lui enverroit des Députés, pour conclure une Capitulation qui tranquillisât les Habitans de cette grande Ville. Arnimb accorda au nom de son Maître les points que voici.

1°. Tous les Soldats Saxons, en entrant dans la Ville, s'y comporteront paisiblement, & ne maltraiteront personne, ni en ses biens, ni en son Corps.

2°. Les trois Villes de Prague; savoir le *petit-côté*, la *nouvelle* & la *vieille Ville*, ne seront point incommodées de logemens de Soldats; aucun Couvent, ni Eglise ne seront pillés; les Prêtres & Religieux pourront y rester & vaquer à leurs fonctions, sans être molestés en aucune façon.

3°. On ne pillera aucune Eglise, ni Monastère.

4°. La Noblesse & les personnes de la Magistrature seront exemts de logement de Soldats. Ils ne pourront être molestés sous prétexte de rançon; &, si le cas arrivoit, ils seront protégés par le Feld-Maréchal Arnimb, ou par celui qui aura le commandement en Chef dans la Ville.

5°. Les trois Villes de Prague désirant donner à l'Empereur des marques de leur fidélité, il sera permis à chacun de se retirer où bon lui semblera, sans qu'on puisse exiger aucune rançon.

Ces articles, quoiqu'accordés par le Feld-Maréchal, aura besoin d'être ratifiés par Sa Sérénité Electorale.

6°. La répartition des logemens sera laissée à la discretion du Magistrat de la Bourgeoisie, comme étant mieux au fait de l'état des maisons logeables.

7°. Les Juifs, qui se trouvent en grand nombre dans la Ville, seront protégés & défendus contre toutes violences.

Enfin, les trois Villes de Prague se remettent sous la protection de Mgr. l'Electeur; promettant d'observer fidèlement les conditions du susdit accord, & de ne se mêler en aucune façon dans les différends, qu'il y a entre l'Empereur & Sa Sérénité Electorale.

Les Saxons entrèrent dans Prague, dans les premiers jours de Novem-

(1) Bohm qui cite les remarques sur le Florus Allemand de Wassenberg, p. 267.

bre (1). Ils y mirent une Garnison de quatre mille hommes. L'Electeur y fit son entrée en vainqueur, mais en vainqueur généreux & humain; caressant tout le monde, rassurant les uns, & protégeant les autres. Il déclara d'abord que son intention étoit, que chacun vecut tranquille dans sa Religion. De toutes les Eglises qu'on avoit ôtées aux Protestans, il leur en rendit quatre. Il chassa les Jésuites dont il se défit, & donna leur Couvent aux Pères de St. François de Paule.

Le Feld-Maréchal Arnimb se souvint alors des obligations qu'il avoit au Duc de Fridland, & donna des marques de sa reconnoissance à cet illustre bienfaiteur. Il défendit sur peine de la vie de toucher à quoique ce fût, qui pourroit appartenir à ce Seigneur, & fit poser une forte garde autour de son Palais, afin que rien ne pût en être détourné.

Une circonstance singulière de la prise de Prague, c'est que le vieux Comte de Thurn se trouvoit dans l'armée de l'Electeur de Saxe, & entra dans la Ville avec la Garnison. L'illustre Auteur des Annales de Ferdinand dit, que ce célèbre banni frémit de douleur & de rage, en voyant sur le pont les têtes des braves & malheureux défenseurs de la liberté de sa Patrie. Il les fit enlever aussitôt & inhumér déceument. Le Comte de Thurn rentra dans ses biens. Il trouva dans son Hôtel, dont l'Empereur avoit disposé en faveur du Comte de Michna, beaucoup de beaux meubles & de vaisselle. Il remercia l'Intendant, que ce Comte y avoit laissé, du bon ordre où il avoit mis les choses dans sa maison. *Mais, ajouta-t-il, si je tenois le Comte de Michna votre maître, j'enverrois sa tête à la place de celles de ces honnêtes Gens, qui ont été les martyrs de la Patrie & de la Religion* (2).

Plusieurs autres bannis rentrèrent aussi en possession de leurs Biens Patrimoniaux, quoique les uns eussent été donnés, les autres vendus, les autres usurpés. Les plus sages, prévoyant que cette révolution subite pourroit bien n'être pas de durée, revendirent tous ces biens meubles & immeubles du mieux qu'ils purent, & en tirèrent des sommes qui leur vinrent fort à propos dans la suite.

L'Electeur respecta tout ce qui appartenoit à l'Empereur; il fit mettre le sceau aux portes de son appartement & de son cabinet de curiosités; mais il envoya à Dresde toute l'artillerie aux armes de la Maison d'Autriche. Il ne voulut pas même loger dans le Château, mais il se logea dans l'Hôtel du Prince de Lichtenstein, situé dans cette partie de la Ville qu'on nomme le *petit-côté*, & que la Moldau sépare de la *vieille Ville*. Après quelque séjour dans Prague, l'Electeur s'en retourna à Dresde, avec la satisfaction d'avoir con-

(1) Suivant M. Harte Prague a été prise trois fois le même jour. Il auroit parlé plus juste s'il avoit dit le même mois. Après la Bataille du Weissenberg elle se rendit aux Impériaux le 8. de Novembre 1620. Aux Saxons le 11. du même mois 1631. & les François secondés des Saxons la prirent d'assaut la nuit du 25. au 26. de Novembre de l'année 1741.

(2) Le Dr. H. dit, que le Comte de Thurn entrant dans Prague y publia une Patente du

Roi de Suède, par laquelle ce Monarque prenoit la Ville & ses Habitans sous sa protection Royale. Cela n'est ni vrai, ni vraisemblable; Gustave connoissoit trop bien les droits de vainqueur, pour vouloir empiéter sur ceux de l'Electeur de Saxe, qui certainement ne l'auroit pas souffert. Au fond, Prague étoit sa conquête, & personne que lui n'étoit en droit d'y parler en maître.

quis une très grande Ville, & presqu'un Royaume entier sans siège, ni combat, & sans verser une goutte de sang.

Cependant le Comte de Tilly avoit détaché un petit Corps de troupes au secours de la Bohême ; & Tieffenbach, arrivant en même tems de la Silésie avec le Colonel Gœtz, s'étoit joint à ce détachement, & avoit pris poste à Limbourg en Bohême. Arnimb rassembla alors ses Saxons, & marcha aux Impériaux dans la résolution de les combattre. Il nomma pour commander dans Prague le Colonel Laurent de Hoffkirch. Les Bourgeois eurent tout lieu de se louer de la sage administration de cet Officier, mais les Moines n'en furent pas tout-à-fait si contents. En effet, il y avoit à Brandeïs, petite Ville dans le voisinage de Prague, une image célèbre de Notre-Dame, qui faisoit, dit-on, beaucoup de Miracles. Hoffkirch fit enlever cette Statue, & se la fit apporter dans un sac. Ensuite il la fit mettre sur une chaise devant sa maison, se divertissant à voir les Dévots se mettre à genoux dans la rue, pour faire leurs prières à cette image, & admirant jusqu'où l'homme pousse la bizarrerie de son goût, pour les objets de son culte.

Dans la suite cette Statue fut vendue bien cher à la Princesse de Poplin, qui en fit présent à l'Impératrice, laquelle la conserva comme une relique d'autant plus précieuse, qu'elle avoit échappé aux hérétiques.

Cependant Arnimb, étant arrivé à la vue des Impériaux près de Limbourg, les trouva bien retranchés. Le Général Saxon résolut de les attaquer, avant qu'ils eussent reçu des plus gros renforts. Il fit assembler les principaux Officiers, & les chargea de représenter à leurs Soldats, qu'ils eussent à se comporter en braves gens ; qu'il ne s'agissoit pas seulement de leurs biens & de leurs vies ; mais du salut de leur Patrie, & de toute l'Eglise Chrétienne : qu'ils se souvinssent du serment, qu'ils avoient fait à leur Prince de le servir fidèlement, & de répandre pour lui jusqu'à la dernière goutte de leur sang : qu'en fuyant ils violaient ce serment, & exposaient la cause de Dieu & de la Patrie : qu'enfin, il étoit résolu de faire tourner le canon contre le premier Bataillon, ou Escadron, qui pleroit.

Soit que ces exhortations (1) fissent effet, soit que les Saxons voulussent réparer leur honneur, ils attaquèrent vigoureusement les Impériaux, qui se défendirent de même ; mais enfin, cédant à la supériorité du nombre, ils se jetèrent dans la petite Ville de Limbourg, abandonnant leurs retranchemens. Arnimb fit jeter tant de bombes & de grenades sur cette petite Ville, que les Impériaux l'abandonnèrent, & repassèrent l'Elbe, mettant le feu au pont en se retirant, pour arrêter les Saxons qui restèrent maîtres du Champ de Bataille ; mais ce fut tout l'avantage qu'ils eurent, & qui leur coûta même assez cher, ayant perdu plusieurs de leurs meilleurs Officiers, & un assez bon nombre de leurs plus braves Soldats. Arnimb, content d'avoir fait repasser le fleuve aux Impériaux, s'en retourna à Prague.

Le troisième de Décembre, les Saxons s'emparèrent d'Egra par la connivence des Bourgeois qui les introduisirent dans la Ville, tandis que le Magistrat assemblé avoit donné ordre à la Bourgeoisie de prendre les armes, ce qu'ils

(1) Kevenh. l. c. p. 1924.

le refusa de faire, aimant mieux recevoir les Saxons, qui entrèrent au nombre de 900, & furent logés chez les Bourgeois. Ils commencèrent d'abord à piller un Monastère de Fille; mais par les soins du Commandant le désordre fut arrêté. A Prague, ils pillèrent aussi quelque peu les Juifs; à cela près il régna une profonde tranquillité dans cette grande Ville, par les soins du Colonel Hoffkirsch, & d'un Comte de Solms, qui y commandoit sous lui; mais au dehors la petite guerre continua: les Croates faisoient des courses jusqu'aux portes de Prague, & inquiétant incessamment les troupes Saxonnes qui étoient en quartier d'hiver dans les environs de cette Ville.

Tel étoit l'état des choses en Bohême, tandis que de son côté le Landgrave de Hesse faisoit des progrès considérables, depuis que Tilly, Fugger, Aldringer, & le Comte de Merode s'étoient enfoncés dans la Franconie.

Le jeune Prince Bernard de Weymar secondoit admirablement les entreprises du Landgrave avec quelques troupes, qu'il avoit levées en Thuringe. Il suivit le corps de Fugger, tomba brusquement sur l'arrière-garde, tailla en pièces quatre compagnies de Croates, & se retira avec un butin, qu'il fit distribuer à ses Soldats sans se réserver rien pour lui, donnant en toute occasion d'aussi grandes marques de défintéressement que de valeur, de vigilance, & de capacité.

Le Comte de Fugger avoit laissé dans Vach trois compagnies d'Infanterie, & une de Cavalerie, pour couvrir le Pays de Fulde contre les courses des Hessois & des Weymariens. *Vach*, ou *Vachs* est une petite Ville du Comté de Hemberg, que la guerre présente a rendu fameuse. Le Landgrave forma le dessein d'en chasser les Impériaux, & marcha avec tant de secret & de diligence qu'il les surprit, escalada la Ville, & fit passer la Garnison au fil de l'épée, à la réserve de cent quatorze hommes, qui obtinrent quartier, & parmi lesquels on comptoit le Colonel Rittritz, & plusieurs autres Officiers. Parmi le butin les Hessois trouvèrent le grand Etendard de l'Abbé de Fulde, qui fut envoyé à Cassel avec une pièce de canon, qui étoit toute l'artillerie qu'avoit la Garnison.

Peu de tems après, le Landgrave enleva près de Corbach dans le Comté de Waldeck un grand convoi de grains destiné pour l'armée de Tilly. Ensuite, il se mit en marche avec huit mille hommes de pied, dix Escadrons, & quatorze pièces de canon, pour aller attaquer Munden à deux lieus au dessous de Cassel, où Tilly avoit laissé une Garnison de six cens hommes.

Münden est situé au confluent de la Fulda & de la Verra, & tire son nom de sa situation; car *Münden* signifie *Embouchure*. Cette Ville n'a jamais eu d'autres fortifications qu'une muraille épaisse qui l'entoure, avec un fossé. La prise n'en fut pas difficile; & après quelques volées de canon, la Garnison capitula, & obtint les honneurs de la guerre. De-là le Landgrave marcha vers Hoexter, & s'en empara avec tant de facilité, qu'il en coûta la tête au Commandant de Minden (1), accusé de n'avoir pas fait son devoir pour secourir la place.

(1) Est une Ville médiocre sur le Weser, Westphalie. Cette Ville souffrit beaucoup dans la guerre de 30. ans, & n'a guère moins souffert.

Le Pays de Fulda, l'Evêché de Paderborn, & en général tous les Etats de Westphalie envoyèrent des Députés à Cassel, pour s'accommoder avec le Landgrave touchant les contributions & les quartiers d'hiver, afin de prévenir de plus grands inconvénients. Le Landgrave leur témoigna, qu'il étoit charmé qu'ils eussent pris cette résolution ; qu'il n'avoit pas dessein de lâcher la bride à ses Soldats, à moins qu'il n'y fut contraint par l'entêtement, & la méchanceté de ses ennemis ; qu'il n'imiteroit point les cruautés que les Soldats de Tilly, d'Aldringer & de Fugger avoient commises dans la Hesse, où ils n'avoient fait que piller, massacrer, brûler & violer jeunes & vieilles : que, quoique cette conduite barbare & tout-à-fait inouïe dans l'Empire, l'autorisât à traiter de même les Etats Catholiques, il étoit néanmoins résolu de contenir ses troupes dans les bornes de la discipline, pourvu qu'on les reçût bien dans les lieux, où il jugeroit à propos de les faire entrer en Garnison, ou en quartier, & qu'on leur donnât ce qui étoit d'usage, avec les contributions dont on conviendrait, & qui seroient payées à ses Commissaires.

Après cet exposé, le Lecteur pourra aisément se former une idée juste de la révolution subite des affaires en Allemagne, & des suites qu'eurent les victoires du Grand Gustave. Tout annonçoit la Chûte totale de l'orgueilleux Ferdinand. Les deux tiers de l'Allemagne ne reconnoissoient plus son autorité. Les Saxons étoient maîtres de la Bohême ; toutes les côtes de la Mer Baltique étoient libres : il ne pouvoit plus lever ces immenses subsides, qu'il avoit tirés des Etats Protestans. Toutes ses nombreuses armées se réduisoient à cinquante mille hommes, assez empêchés à défendre les Electorats du Rhin, & à couvrir les Cercles de Bavière & d'Autriche. La Hongrie étoit menacée. Déjà les Turcs y faisoient des courses & des ravages, qui, quoique défavoués par la Porte Ottomane, n'en étoient pas moins les avantcoureurs d'un orage qu'il falloit conjurer. La terreur s'étoit répandue jusqu'à Vienne, & tout le monde y étoit occupé à réparer & à augmenter les fortifications : mais ce qui inquiétoit le plus c'étoit les mouvemens des Peuples de la Haute & Basse-Autriche, & des Payfans du Pays sur l'Enns, qui paroissoient prêts à se révolter, & demandoient hautement la liberté de conscience, le rétablissement de leurs Temples & de leurs Pasteurs. A tous ces maux Ferdinand opposoit des Neuvaines, des Pélerinages, & des Processions. Il tenoit de fréquens conseils, où l'on déliberoit sans prendre aucune résolution, parcequ'on ne trouvoit aucune voie praticable pour sortir de ce cahos.

Wallenstein, retiré dans ses terres en Moravie, voyoit avec plaisir l'embaras de ses ennemis, & trouvoit que la fortune le vangeoit assez de leur haine. Ses amis avoient soin de publier, que tout cela ne seroit pas arrivé, si l'on n'avoit ôté le Commandement au seul homme capable de soutenir le Trône ébranlé du Chef de l'Empire ; que Dieu punissoit l'injustice que l'on avoit com-

mettent dans celle qui dure encore aujourd'hui. Le Maréchal de Contades l'a rendue célèbre par sa défaite. Quelques-uns confondent *Minden* avec *Mündén* ; mais ces deux noms n'ont rien de commun, & ont une origine bien diffé-

rente. Les deux Villes sont même à plus de douze lieues de distance l'une de l'autre, & appartiennent, l'une au Roi de Prusse, l'autre à l'Electeur de Hanovre.

mise à son égard , & que le meilleur parti qu'on pût prendre étoit de la réparer promptement.

L'Empereur n'étoit pas lui-même éloigné de ces sentimens au sujet de Wallenstein , & il avouoit qu'en l'obligeant à déposer ce Général on lui avoit coupé le bras droit.

Si dans ces circonstances le Duc de Fridland eut voulu faire la moindre démarche pour être rétabli , il n'est pas douteux qu'il ne l'eût été ; mais il étoit trop fier , pour s'abaisser jusques-là , & il comptoit trop sur les prédictions de son astrologue , pour douter qu'il ne fût rétabli ; il vouloit que l'Empereur le recherchât , le sollicitât , & lui fit par-là une satisfaction publique de l'outrage qu'il prétendoit en avoir reçu , & de son ingratitude. Il ne vouloit pas même paroître à Vienne , de peur qu'on ne le soupçonnât de n'y aller que pour offrir ses services ; ou selon d'autres , de peur , qu'on ne le traitât pas en Prince Souverain , & qu'on lui refusât les honneurs qu'il prétendoit en cette qualité , dont il ne se tenoit point pour dépouillé.

Dans un Conseil solennel , tenu en présence de l'Empereur , sur l'état critique des affaires , sur la perte de tant de Provinces , la défection de tant de Princes , le soulèvement de tant de Peuples , les progrès de tant d'ennemis , & les dangers dont on étoit encore menacés , un des principaux Ministres fit un discours où il tâcha de prouver , que tous ces malheurs n'étoient pas arrivés faute de forces suffisantes , mais faute d'un Chef capable de les bien diriger , & proposa de donner le suprême Commandement au Roi de Hongrie (1) , ou de rappeler Wallenstein , & de le rétablir dans l'autorité dont on l'avoit dépouillé. Tout le Conseil convint du principe & de la cause à quoi ce Ministre attribuoit tous les malheurs dont il s'agissoit ; mais on se partagea sur le choix du Chef. Ceux qui se déclarèrent pour le Roi de Hongrie alléguoient pour raison ; que ce Prince , étant le Fils aîné , l'Héritier naturel & présomptif de Sa Majesté Impériale , déjà Couronné & installé Roi de Hongrie & de Bohême , se trouvoit plus intéressé que personne à défendre les Etats & Pays Héréditaires , & à recouvrer ce qu'on avoit perdu ; que la chose le touchoit de si près , qu'il étoit à présumer qu'il y sacrifieroit ses biens & sa vie ; que le Duc de Fridland étoit haï généralement dans l'Empire ; qu'au contraire le Roi de Hongrie y seroit infiniment agréable , parce qu'il y seroit regardé comme un Electeur à cause du Royaume de Bohême ; que le Duc de Fridland demandoit des sommes immenses , dont la moitié suffiroit au Roi de Hongrie pour rappeler les Soldats rebutés , faire de nouvelles levées , former des amas de vivres & de munitions , & subvenir à tous les autres attraits de guerre : que les Soldats aimeroient bien mieux servir sous le Fils aîné de leur Monarque , que sous un de ses Officiers , surtout lorsqu'ils connoitroient plus particulièrement le trésor de vertus renfermé dans ce jeune Prince : qu'en rappelant Wallenstein on mécontenteroit les Electeurs , qui s'étoient donné tant de peine & de mouvemens pour le faire déposer ; qu'ils ne pourroient qu'être alarmés de voir tout d'un coup remonter à un si haut degré de puissance un homme , dont la vengeance étoit à craindre ; que ce seroit

(1) Kevenb. l. c. p. 1942. *Et surto.*

aigrir ceux qui commençoient à se refroidir , & refroidir ceux qui se sentoient encore le même zèle pour les intérêts de Sa Sacrée Majesté Impériale : qu'à la vérité on pouvoit alléguer quelques difficultés contre l'expérience du Roi de Hongrie , laquelle ne pouvoit pas être encore fort grande ; mais qu'il étoit aisé de remédier à cet inconvénient , en lui donnant des Lieutenans-Généraux capables de le diriger , & les choisissant parmi ceux qui avoient le plus contribué aux succès du Duc de Fridland ; que le Comte de Schlick par exemple étoit très propre à remplir cet objet ; qu'il n'y avoit qu'à le faire venir de ses terres où il s'étoit retiré ; qu'on ne pouvoit se fier au Duc de Fridland , après l'affront qu'on lui avoit fait à la dernière Diète de Ratisbonne ; que , naturellement superbe , violent & vindicatif , il ne laisseroit pas échapper l'occasion de s'en vanger ; que , quoiqu'il eut paru souscrire patiemment à l'arrêt de sa déposition , on n'ignoroit pourtant pas à quel point il s'étoit emporté devant les siens , disant ; *qu'il se devoit à tous les Dieux Infernaux , s'il seroit jamais l'Empereur* ; qu'il seroit contre la bonne politique de confier un si grand pouvoir à un homme , qu'on avoit blessé si mortellement , & dont la plaie étoit encore si fraîche & si recente ; un homme d'ailleurs , dont les plus outrés Partisans étoient obligés d'avouer que l'orgueil , l'ambition & la vengeance étoient les passions dominantes : Eh , quel succès pouvoit-on attendre de celui qui avoit juré , qu'il aimeroit mieux être englouti dans les enfers , que de servir jamais Sa Majesté Impériale ? Ne seroit-ce pas s'attirer la colère céleste , que de préférer à un Prince pieux , Religieux , plein de toute sorte de vertus , Successeur présumptif de Sa Majesté , & par-là même hors de tout soupçon , un homme qui s'est dévoué aux *Puissances Infernales* ? Qu'il étoit de notoriété publique , que depuis sa retraite le Duc de Fridland avoit prêté l'oreille aux propositions des Hollandois & du Roi de Suède ; que ce n'étoit pas pour rien , qu'Armimb avoit tant ménagé tout ce qui lui appartenoit ; qu'actuellement ils étoient encore en correspondance de lettres ; & qu'enfin il étoit difficile de croire , qu'il voulût se résoudre à traiter comme ennemis ceux qu'il traitoit actuellement comme amis.

Les Ministres , qui propofoient Wallenstein , protestoient de leur côté qu'ils n'avoient en vue que le véritable intérêt de l'Etat. Ils passoient condamnation sur quelques défauts du Duc de Fridland ; mais ils relevoient son desintéressement , sa libéralité envers les gens de guerre , son attachement aux intérêts & à la gloire de Sa Majesté Impériale , son esprit de ressource , sa prévoyance , sa capacité : ils insistoient fort sur l'inexpérience du Roi de Hongrie : ils se moquoient du prétendu dévouement du Duc de Fridland aux *Puissances Infernales* , disant ; que ce vœu n'étoit pas de nature à n'en pouvoir être relevé par le Pape , ou par son Nonce. Enfin ils ajoûtoient , qu'il étoit vrai que le Duc de Fridland avoit écouté des propositions de la part des Hollandois & du Roi de Suède , non dans la vue de nuire à Sa Majesté Impériale , mais de procurer une paix nécessaire , & à laquelle on ne pouvoit trop tôt se prêter , dès que la gloire & l'intérêt de l'Empereur s'y trouveroient également ménagés. Ils ajoûterent encore diverses observations , qui auroient pu faire naître des scrupules & des soupçons dans l'esprit de l'Empereur contre son

Fils,

Fils, si ce Monarque n'avoit pris le parti de feindre de n'y pas faire attention.

Après qu'on eut longtems disputé pour & contre, l'Empereur prit un milieu qu'il crut propre à accorder ces diverses opinions. Il ne déclara pourtant pas d'abord ses sentimens; mais, ayant congédié le Conseil en disant aux Ministres, que, puisqu'ils ne pouvoient s'accorder, il aviserait à ce qu'il y auroit à faire, il fit venir le Comte Maximilien de Wallenstein, & lui ordonna de partir incessamment, d'aller trouver le Duc de Fridland, & de l'engager par toute sorte de moyens de venir à la Cour.

Le Comte exécuta ponctuellement la Commission dont l'Empereur le chargeoit; mais quelque instance qu'il fit, il ne put persuader à son frère d'aller à Vienne.

Le Duc de Fridland avoit trop d'espions, d'amis & de créatures, pour ignorer ce qui se passoit. Il étoit exactement informé de tout ce qu'on avoit délibéré dans le Conseil sur son sujet. Il ignoroit les sentimens de l'Empereur, parce que ce Monarque n'en n'avoit rien témoigné; mais il les devinoit à peu près. „ Tout ce que je puis faire”, dit-il au Comte son frère, „ c'est de „ me rendre à Znaïm en Moravie, & d'attendre là tout ce qu'il plaira à Sa „ Majesté d'ordonner”.

Il se rendit en effet à Znaïm; &, le Comte étant retourné à Vienne pour faire rapport à l'Empereur, ce Monarque le renvoya auprès du Duc avec ordre de lui dire, que Sa Majesté Impériale vouloit lui rendre le commandement de ses armées, & que le Roi de Hongrie apprit de lui le métier de la guerre.

Soit que le Duc de Fridland pénétrât le plan de l'Empereur, soit qu'il en fût instruit par ceux à qui ce Monarque n'avoit pu se dispenser d'en faire part, pour le digérer & le mettre en ordre, il répondit à son frère; qu'il savoit que Sa Majesté Impériale songeoit à donner le suprême Commandement de ses armées au Roi de Hongrie, & à l'engager, lui Duc de Fridland, à servir sous ce Prince en qualité de Sous-Lieutenant, de manière que le Roi de Hongrie auroit toute la gloire des succès, & lui seulement la peine de concevoir & d'exécuter; qu'il étoit inutile de lui proposer rien de semblable, parce que très assurément il ne s'y prêteroit jamais, *Et qu'il ne serviroit point en second sous Dieu-même, s'il descendoit du Ciel pour commander ici bas une armée.*

Une réponse si fière fit comprendre à Ferdinand, que le milieu qu'il avoit pris n'étoit pas praticable avec un esprit si altier. Cependant il sentoit de plus en plus le besoin qu'il avoit de cet homme. C'est pourquoi il voulut faire une nouvelle tentative, & chargea le Prince d'Eggenberg de cette négociation. Il savoit que ce Prince étoit extrêmement agréable au Duc de Fridland, & qu'il avoit pour lui une tendre amitié. Ce fut ce qui le déterminâ à ce choix. En effet, d'Eggenberg réussit mieux que le frère même du Duc; il fit tant par ses prières & ses instances, qu'enfin le Duc de Fridland lui dit, avec une sorte de douceur mêlée d'indignation: „ Quoique l'Empereur ne „ me traite pas avec les ménagemens convenables, qu'il me propose des chos „ ses contre mon honneur: quoique par conséquent je me croie très dispen „ sé de me mêler de ses affaires, cependant je veux bien en votre considé „ ration faire quelque chose pour son service, à compter de ce jour jusqu'au

Ggg

„ mois de Mars prochain inclusivement ; ce qui fait l'espace de trois mois ;
 „ mais je veux travailler sous aucun titre , ni de Général , ni de quoi que ce
 „ soit : qui plus est je ne veux donner , ni Bataille , ni combat , faire ni sie-
 „ ge , ni aucune entreprise quelconque ; mais je m'offre seulement à lever des
 „ troupes , à les former , à les rassembler , & à les mettre en ordre. Je ne
 „ prétends pour cela , ni gratification , ni récompense.

„ Vous m'offrez cent mille écus de la part de l'Empereur ; qu'on les emploie
 „ à récompenser les Officiers qui feront de belles & bonnes recrues. Quant
 „ au Commandement ; qu'on fasse choix d'un autre sujet , à moins qu'on n'ai-
 „ me mieux faire la paix ; ce qui seroit le plus sûr , & peut-être le plus sage.

„ Il falut bien pour cette fois que l'Empereur se contentât de ces offres. Mais ,
 pour fournir aux frais de cette nouvelle armée que le Duc de Fridland
 offroit de lever , il faloit des fonds considérables , & il y avoit long-tems que
 les coffres de l'Empereur étoient épuisés. On eut donc recours à des moyens
 extraordinaires. Le Roi d'Espagne avoit déjà offert trois cens mille ducats. Le
 Roi de Hongrie offroit trois cens mille Richsdalers. Tous les biens Ecclésiasti-
 ques furent excessivement taxés : toutes les terres , toutes les maisons , tous
 les Etats furent chargés d'impôts. On mit une Capitation générale , dont les
 Domestiques , les Servantes-mêmes & les Valets des Laboureurs ne furent
 pas exemts. La Silésie fut taxée à l'entretien de 28. Régimens , quoiqu'il n'y
 en eût pas la moitié (1).

Ce fut alors qu'on vit ce que peut un seul homme , quand il s'agit de don-
 ner le branle à la multitude. Dès que le bruit se fut répandu que le Duc de Frid-
 land alloit reprendre le Commandement des armées , il accourut des re-
 crues de tous côtés. Plus de trois cens Officiers , attachés à sa fortune & de-
 voués à ses commandemens , se présentèrent au Conseil Aulique de Guer-
 re , & demandèrent des commissions. On ne voyoit que recrues & recruteurs ,
 dont les peuples murmuroient beaucoup , parce que dans leurs marches ces
 nouveaux Soldats commettoient bien des desordres ; mais c'est de quoi le
 Duc de Fridland se mettoit peu en peine. Tieffenbach eut ordre de lui re-
 mettre ses troupes , qui furent bientôt grossies par toutes ces nouvelles levées.
 Le Duc de Fridland étoit toujours à Znaïm , où il avoit comme établi son
 quartier général , & le rendez-vous de toutes les forces qu'il assembloit.

Ce fut à peu près dans ce tems-là , que l'Electeur de Bavière écrivit une
 Lettre à l'Empereur , au sujet du Duc de Fridland , de laquelle nous donne-
 rons ici un extrait à cause de quelques particularités qu'elle contient.

„ D'abord il s'excuse de n'avoir pas assisté plus efficacement Sa Majesté Im-
 „ périale dans les Cercles de Franconie & du Haut-Rhin , sur ce que la cho-
 „ se n'avoit pas été cette fois en son pouvoir ; qu'il n'avoit pas suffi pour ré-
 „ sister au Roi de Suède ; que l'Infante lui avoit écrit de Bruxelles , de bien
 „ se garder de rien hazarder contre le Roi de Suède , sans avoir des forces suf-
 „ fisantes , qu'il valoit mieux temporiser que de se laisser ruiner avec les au-
 „ tres , avant que les forces Catholiques fussent rassemblées , à quoi elle promet-

(1) Le Comte de Kevenhüller entre dans peut-être qu'elles sont exorbitantes. Voy. Kev.
 un grand détail sur toutes ces taxes , & l'on l. c. p. 1953.

„ toit de contribuer d'un puissant secours ; que son pays étoit situé de manière, qu'il ne lui eût pas été possible de résister à de si grandes forces ; que d'ailleurs la France paroïssoit résolue d'envoyer une grande armée en Allemagne, pour secourir les Etats Catholiques contre le Roi de Suède ; qu'Elle n'attendoit pour cela que le plein-pouvoir & l'approbation du St. Siège ; que le Roi Très-Chrétien lui avoit donné avis de tout cela , & l'avoit assuré en même tems, que tous ses préparatifs ne regardoient point la Maison d'Autriche.

„ Ensuite il ajoûte ; qu'il avoit espéré que *l'homme*, qui, aux instances du Collège Electoral, avoit été déposé de son Généralat en 1630. n'y seroit point rétabli qu'au sçu, & du consentement du même Collège ; que cependant il apprenoit le contraire, en quoi il se trouvoit sensiblement lésé ; mais que, dans des circonstances si critiques, il ne prétendoit pas y mettre opposition : qu'il demandoit seulement en grace que, s'il arrivoit que le susdit Général commandât de nouveau dans l'Empire, le Duché de Bavière fût ménagé dans les marches & les quartiers d'hiver.

„ Que, comme il paroïssoit probable qu'il alloit y avoir quelque révolution dans le Haut & le Bas-Palatinat, que le Roi de Suède, après tant de victoires, pousseroit ses progrès & s'empareroit de ces pays, il supplioit très humblement Sa Majesté Impériale de vouloir en ce cas-là lui restituer l'Archiduché de la Haute-Autriche sur l'Ems, qu'Elle lui avoit hypothéqué.

„ Qu'en revanche il offroit d'assister de tout son pouvoir Sa Majesté Impériale, & d'empêcher qu'il n'arrivât rien de fâcheux à son Archiduché d'Autriche, ayant déjà fait occuper tous les passages & défilés par ses milices, afin que l'ennemi ne puisse pénétrer dans le pays sur l'Ems, à la conservation duquel il doit s'intéresser particulièrement.”

On voit par cette Lettre 1°. que l'Electeur ne cherche qu'à justifier les ordres secrets donnés au Comte de Tilly de ne rien hasarder. 2°. Que ce Prince en impose à l'Empereur quand il lui dit, que la France est sur le point d'envoyer une armée en Allemagne contre le Roi de Suède, & qu'elle n'attend que *la permission du St. Père*, ce qui est assez ridicule. La vérité est que la Ligue Catholique, se voyant écrasée sous le poids des armes de Gustave-Adolphe, implora les secours de la France, & que l'Electeur de Bavière en particulier se crut en droit de réclamer ce secours, en vertu de son traité avec cette Couronne ; mais la France déclara sans détour, qu'elle n'entendoit protéger que ceux, qui embrasseroient la neutralité sans aucune réserve, à quoi l'Electeur de Bavière ne voulut jamais se conformer ; ce qui attira sur ses Etats les malheurs, dont nous parlerons ci-après. 3°. Il paroît par la même Lettre que l'Empereur, pour avoir la Bohême, avoit engagé la partie de la Haute-Autriche, appelée *pays sur l'Ems*, à l'Electeur de Bavière, dont les troupes & les finances lui étoient nécessaires, pour reconquérir ce Royaume, & en chasser l'Electeur Palatin ; qu'ensuite Ferdinand avoit payé le Duc de Bavière aux dépens de son compétiteur, & lui avoit donné le Haut & le Bas-Palatinat ; présent assurément beaucoup plus considérable que le pays de l'Ems ; & qui, ne coûtant rien à Ferdinand qu'une violation des Loix de l'Empire, le mettoit fort à son aise, & accommodoit parfaitement les Bavaurois.

A peu près dans ce tems-là Chrétien Guillaume, ci-devant Administrateur de Magdebourg, fut amené à Vienne sous bonne & sûre garde, & de-là à Neustadt, où, commençant à s'ennuyer de sa prison, & à craindre l'humeur vindicative & féroce de Ferdinand, il demanda à s'instruire de la doctrine Catholique, sachant bien qu'aussitôt on lui enverroit des Jésuites, & que, par le crédit de ses Pères, il sortirait de l'état fâcheux où il se trouvoit. Ce Prince raisonna juste, & son abjuration fut l'époque de sa délivrance, & des grâces qu'il reçut de l'Empereur charmé que cet Ordre, qu'il aimoit tant, pût ajouter au nombreux Catalogue des hérétiques, qu'il prétend avoir ramenés au sein de l'Eglise, un Prince d'une Maison si distinguée, & qui plus est un Archevêque Luthérien. Chrétien-Guillaume après ce changement jugea à propos de le justifier par une défense de la nouvelle Doctrine qu'il venoit d'embrasser : mais, comme il étoit peu instruit de ces matières, il y a apparence qu'il ne fit que prêter son nom à celui qui lui prêta sa plume.

Cependant le Roi de Suède étoit arrivé à la vue de Francfort avec son armée. La Cour de Vienne étoit troublée. Elle demandoit partout du secours ; & criait par tout qu'il y alloit de la Religion Catholique ; que s'en étoit fait, si on n'arrêtoit de bonne heure ce torrent. Rome même (1) trembla à la nouvelle de la marche de ce nouvel Alaric, qui s'approchoit des Alpes & des sources du Rhin. Des torrens de flamme, que le Vésuve vint à vomir sur ces entrefaites, augmentèrent encore l'esfroi des Italiens, accoutumés à regarder ces phénomènes de la nature comme les avantcoureurs de quelque grand malheur ; mais ce qui parut de très mauvais augure, dans un siècle où l'on tiroit des présages des accidens les plus simples, ce fut que, vers le milieu de Décembre, un de ces vents impétueux, qui ne soufflent que trop souvent à Vienne, abattit deux belles tours du nouveau Collège des Jésuites, que l'Empereur leur avoit fait bâtir ensuite de ses victoires, comme un trophée élevé des dépouilles de ses ennemis, & un monument des faveurs célestes, attirées sur ses armes par les prières de St. Ignace de Loyola, & de ses Enfans (2).

Les Protestans ne manquèrent pas de faire leurs réflexions sur la chute de ce pompeux Edifice, qui paroissoit avoir été bâti pour l'éternité, & qu'un coup de vent renversoit, avant que le tems l'eût ébranlé, ni plus, ni moins que si ce vent eût été ce souffle de la bouche de l'Eternel, dont parle l'Ecriture. Tels étoient les raisonnemens de ces Hérétiques, que le Lecteur saura bien prendre pour ce qu'ils valent.

Le Roi de Suède, ayant établi son Quartier-général à Offenbach, envoya sommer la Ville de Francfort, & fit dire aux Magistrats ; qu'ils eussent à lui ouvrir les portes de leur Ville, sans l'obliger à les faire rompre à coups de canon ; qu'il avoit besoin de la place dans les circonstances présentes ; & qu'il osoit les assurer qu'ils ne perdroyent rien à ce changement.

Le Magistrat envoya des Députés à ce conquérant, pour le prier de dispenser la Ville de recevoir des troupes Suédoises, & de considérer le Serment

(1) Puff. L. III. §. 52. Gall. Guald. p. 104.

(2) C'est du moins ce qu'expriment ces mots de l'Inscription gravée sur la façade de ce Bâtimement :

In Trophæum Deo Victori Opt. Max. In memoriam B. Virginis Mariæ, SS. Ieratii & Francisci Xaverii Ferd. II. Imp. M. DC. XXVII.

qu'ils avoient fait à l'Empereur, les risques qu'ils couroient, & les pertes qu'ils alloient faire, s'ils se déclaroient pour Sa Majesté Suédoise; soit par rapport à leurs Foires, où se faisoit le principal négoce d'Allemagne en Lettres de Change; soit à cause de beaucoup d'autres Privilèges, dont ils avoient joui jusques-là.

Le Roi permit aux Députés de lui baiser la main à la fin de leur harangue. Après quoi il leur répondit d'un ton ferme, „qu'il trouvoit fort étrange qu'ils ne parlassent que de leurs Foires, & qu'ils témoignassent plus d'attachement à de petits intérêts, qu'aux grands avantages de leur science & de leur liberté (1), préférant leur profit particulier au salut public: que ce n'étoit pas uniquement pour l'amour de leur Ville, qu'il avoit abandonné son Royaume & entrepris une tâche si difficile: qu'il avoit trouvé la clé des places appartenant aux Electeurs & aux Princes, depuis l'Ille de Rugen jusqu'à l'embouchure du Meyn, qu'il sauroit bien trouver celle de leur Ville, au cas qu'ils présumasent de lui fermer le passage: qu'il n'étoit pas d'humeur de s'arrêter en si beau chemin, pour quelque considération que ce fût: qu'il poursuivroit sa pointe, quoiqu'il pût arriver: qu'il n'étoit pas venu-là pour lui-même, & qu'il ne cherchoit que leur liberté & l'intérêt public”.

Les Députés, se voyant pressés de la sorte, demandèrent qu'il leur fût du moins permis de conférer avec l'Electeur de Mayence; mais le Roi leur repliqua d'un air fier: „qu'il n'y avoit d'autre Electeur de Mayence, & Duc de Franconie que lui: qu'il étoit Maître d'Aschaffenbourg, qu'il leur donneroit sur tout cela une entière absolution, qui vaudroit mieux que celle de l'Electeur: qu'à l'égard de la Bavière, il avoit auprès de lui quelques gros canons Bavaïois, qu'il vouloit bien leur faire entendre sur le champ, s'ils en étoient curieux; mais qu'ils ne s'épouvantassent pas, s'ils avoient le ton un peu brusque, & s'ils grondoient un peu bien fort; que cela ne pouvoit être autrement: que toutefois il ne venoit point comme ennemi; mais qu'il ne pouvoit pas se passer de leur Ville, & qu'il valoit mieux, qu'il l'eût que ses ennemis, qui ne manqueroient pas de s'en assurer: que son Père ne lui avoit pas appris à gouverner ainsi; qu'il lui faloit *quelque remède pour le mal du voisinage* (2): que l'Allemagne étoit un corps bien malade, lequel on ne pouvoit guérir que par des remèdes un peu forts: que, si les Franfortois en souffroient quelque incommodité, il faloit qu'ils eussent patience, qu'ils considérassent qu'il en avoit eu sa part; qu'il n'étoit pas venu pour se divertir: que s'il avoit eu ce dessein, il seroit resté en Suède, & se seroit donné du bon tems: qu'il couchoit sur la dure au milieu de ses Soldats, quoiqu'il eût *une jeune & belle Femme, dont il n'avoit pas approché*

(1) La relation de l'entretien du Roi de Suède avec les Députés de Francfort a été retrouvée dans un registre de cette Ville, & communiquée au Résident de Suède le Sr. Helmborg, qui l'envoya à la Chancellerie Royale de Stockholm le 25. Février 1713. Il

faut cependant que Spanheim en eut eu déjà communication, puisqu'il en donna un extrait dans son *Soldat Suédois*. p. 148. Mss. d'Arkerholtz.

(2) *Opus est aliquid mihi propter viciniam malum*

„ depuis bien du tems (1) : qu'il remarquoit fort bien que ceux de Francfort
 „ ne vouloient que lui preter les doigts, mais qu'il lui faisoit la main tout en-
 „ tière pour s'y attacher : qu'il n'étoit pas la dupe de leurs manœuvres, quoi-
 „ qu'il ne connût point encore celles de leurs braves Soldats : qu'il ne prenoit
 „ pour bonnes, que les assurances qu'il se donnoit à lui-même, & ne se fioit à
 „ d'autre parole qu'à celle de Dieu, dont il étoit le Serviteur le plus indigne ;
 „ & ne trouveroit aucune garde assurée que celle d'en haut, & de sa propre
 „ prévoyance ”.

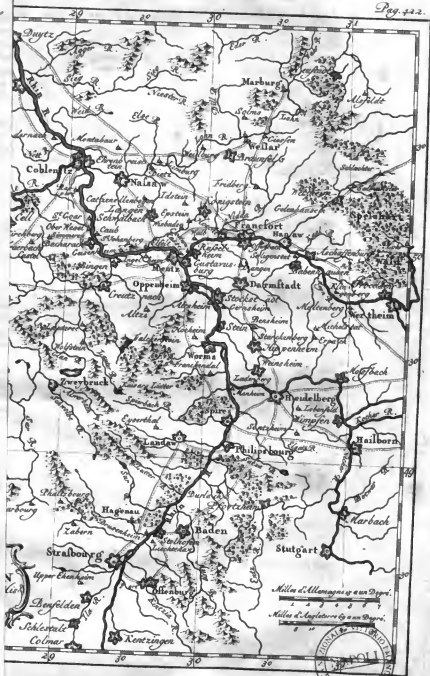
Les Députés, voyant qu'ils ne gagneroient rien à insister davantage, pri-
 rent le Roi de leur permettre de se retirer, pour aller faire leur rapport. Le
 Roi en les congédiant les pria de lui envoyer des Charpentiers, pour faire
 jeter un pont sur la rivière, afin de pouvoir faire passer son artillerie & ses
 troupes. Ils promirent de satisfaire Sa Majesté sur ce point, & se retirèrent.

LIVRE DIXIEME.

A R G U M E N T.

*Le Roi oblige ceux de Francfort à lui ouvrir leurs portes. Entrée de ce Prince dans
 cette Ville. Arrivée de l'Armée Hessoise, commandée par le Landgrave Guil-
 laume en personne. Moine d'Anvers aposté pour assassiner le Roi de Suède. Pa-
 roles remarquables de ce Héros sur ce sujet. Conversation entre lui & le Land-
 grave de Darmstadt. Arrivée de la Reine de Suède à Francfort. Gustave joumet
 diverses places le long du Rhin. Il passe ce fleuve pour aller reconnoître. Il
 court risque d'être pris ou tué. Il passe le Rhin avec une poignée de gens ; bat
 un gros parti de la Garnison d'Oppenheim, & en tue six cents hommes. Mo-
 nument élevé en Mémoire de ce glorieux passage. Le Roi se rend maître d'Op-
 penheim, & assiège Mayence. Rédition de cette place. Il fait construire une
 Forteresse vis-à-vis, & lui donne son nom. Les Lorrains abandonnent Worms,
 & ravagent tous les lieux par où ils passent. Lettre de Gustave-Adolphe au
 Duc de Lorraine. Réponse du Duc. Propositions de la France mal reçues du Roi
 de Suède. Négociations de l'Evêque de Wurtzbourg en France. Réponses du
 Cardinal de Richelieu à ce Prélat, & à Kustner Envoyé du Duc de Bavière. Le
 Roi Très-Chrétien envoie une Ambassade extraordinaire à Gustave-Adolphe. Ar-
 rivée du Marquis de Brezé auprès de ce Monarque. Succès de ses Négociations.
 Paroles attribuées à Gustave-Adolphe, & examinées par l'Auteur de cette His-
 toire. Projet de Neutralité proposé par le Roi de Suède aux Princes de la Ligue
 Catholique. Mauvaise Foi de l'Electeur de Bavière. Le Roi de Suède tâche de
 susciter de nouveaux ennemis à l'Empereur. Propositions de l'Electeur de Trèves
 mêlées de quelque air de menace. Réponse de Gustave-Adolphe. Il accorde la
 Neutralité au Duc de Neubourg. Il bat les Espagnols. Proposition qu'il fait
 aux Etats-Généraux rejetée. Conditions de Paix proposées par le Roi de Suède.
 Projet de Mariage entre le Prince Electoral de Brandebourg, & la jeune*

(1) Celui qui mit alors ce discours par rôles du Roi, & que ce grand Prince ne pue
 écrit, remarque que ce furent les propres pa- s'empêcher de sourire en les prononçant.



Princesse de Suede. Prise de Creutznach, & de diverses autres places. Entrée de Tilly en Franconie. Il met les terres des Protestans à feu & à sang. Prise de Bumberg par les Suedois. Tilly marche pour les rechasser de cette Ville. Succès de son entreprise. Marche du Roi vers la Franconie. Il prend congé de la Reine son Epouse, & fait la revue de son Armée à Aschaffenburg. Gustave-Horn a sa revanche de l'échec qu'il avoit reçu à Bannberg. Affaires des Suedois en Basse-Saxe. Prise de Magdebourg, de Goettingen, de Stade, & de diverses autres places. Le Chancelier Oxenstierna, chargé du Commandement sur le Meyn & sur le Rhyn, bat les Espagnols. Extrémité où l'Empereur se trouve. Il veut s'aller mettre à la tête de son Armée. On l'en détourne. Il se détermine à rétablir Wallenstein, qu'il regarde comme sa dernière ressource. Démarche humiliante de ce Monarque envers ces orgueilleux sujet. Refus du Duc de Fridlande. Le Prince d'Esseberg est obligé d'en venir à des menaces pour l'obliger à accepter le Commandement. Conditions auxquelles le Duc de Fridlande consent de satisfaire l'Empereur.

A peine les Députés de la Ville étoient partis, que le Roi les suivit immédiatement avec toute son armée; & , étant arrivé au Fauxbourg de Saxenhausen, il demanda qu'on lui ouvrît incessamment les portes, qu'il n'avoit plus besoin de Charpentiers; mais qu'il lui falloit la Ville, & cela sur le champ, parce qu'il en avoit besoin pour une entreprise, qui demandoit de la célérité. Le Magistrat n'eut pas le tems de délibérer, & ne fut pas même fâché du parti que le Roi avoit pris, afin qu'il parût qu'on n'avoit cédé qu'à la force, & qu'on avoit été contraint de recevoir les Suedois. Les portes ayant été ouvertes, le Roi fit son entrée dans Francfort (1) le 17. de Novembre 1631. Cinquante-six pièces de campagne ouvroient la marche; la grosse artillerie avoit été embarquée sur le Meyn. Ce train étoit suivi de plusieurs Bataillons & Escadrons. Ensuite venoit le Roi précédé de ses trompettes, & vêtu d'une cote d'armes sur un fond d'écarlate brodé d'or. Il montoit un très beau genête d'Espagne, & tenoit son chapeau à la main, saluant même d'une inclination de tête les personnes de distinction, qui se mettoient en foule aux fenêtres pour le voir passer. Le peuple accouroit aussi de tous côtés, & admiroit ce mélange de fierté, & de bonté répandu dans toute la personne du Héros. Le Roi avoit en effet un air de satisfaction, qui augmentoit encore le gracieux de sa physionomie. Il étoit entouré de ses Hallebardiers précédés de presque tous les Comtes, qui composent à la Diète de l'Empire le Banc de Weteravie, ceux de Nassau, de Solms, d'Isembourg, de Wutgistein, de Stolberg, d'Erpach. Les Eclaiers & autres domestiques marchaient derrière le Roi; ensuite paroissoit le Duc Bernard de Saxe-Weymar, seul & superbement monté; il étoit suivi du Régiment des Gardes, après lequel paroissoit le Carosse du Roi, très richement orné, & attelé de huit beaux chevaux. Enfin, la marche étoit fermée par deux Régimens Suedois, deux Anglois, deux Ecoissois; & quatre Régimens Allemands, suivis de plusieurs pièces d'artillerie, dont une étoit si pesante qu'elle étoit tirée par vingt-quatre chevaux.

(1) Lersner Chron. der Freyen Reichs &c. Stadt Francf. p. 397. Bœhm.

Tout cela étoit suivi de beaucoup d'équipages, de sorte que cette entrée ressembloit en quelque sorte à celle d'Alexandre dans Babylone. Celle de Gustave dans Francfort, dura depuis huit heures du matin jusques à quatre heures du soir ; & , comme on a dit qu'Alexandre sembloit aller tenir dans Babylone les États de toute l'Asie, on peut dire, que Gustave parut tenir ceux de toute l'Europe à Francfort. En effet, il s'y trouva des Ambassadeurs des principaux Potentats de cette partie du Monde ; beaucoup de Comtes & de Princes de l'Empire en personne ; & des Ministres de tous les États Protestans d'Allemagne. Le lendemain de l'entrée du Roi dans Francfort, l'armée Hessoise, commandée par le Landgrave en personne, arriva dans le voisinage de cette Ville, au nombre de douze mille hommes, & la jonction s'étant faite peu après, le Roi se trouva à la tête de trente-quatre à trente-cinq mille hommes, des meilleures troupes du monde, soutenues & précédées de la terreur de son nom.

Les Francfortois se flattoient que le Roi de Suède ne mettroit point Garnison dans leur Ville ; mais ils se trompèrent, & ce Prince ordonna au Colonel Vicedom, ou Vitzthum, de rester avec six cens hommes dans Saxenhausen, qui est une espèce de Fauxbourg séparé de la Ville par le Meyn, sur lequel il y a un beau pont pour la communication de ces deux parties.

Le Magistrat de Francfort avoit fait préparer le dix-sept un superbe dîner dans le Palais de Braunsfeld, où les Empereurs ont accoutumé de loger.

Le Roi n'accepta que le dîner, mais pour l'appartement qu'on lui avoit préparé, il le refusa, disant, „ qu'il (1) couchoit volontiers en plein champ „ sans autres barrières, que les chevaux-de-frise de son camp : qu'un corps „ ne valoit rien sans Chef, & qu'il étoit obligé de participer à la fortune „ de ses Soldats (2). Aussi se rendit-il dès le soir même à Hæchst, où il y avoit une Garnison de quatre cens hommes qu'il fit sommer, & qui se rendit sans difficulté, & prit parti dans ses troupes.

Pendant le séjour que le Roi fit à Francfort, il ne s'occupa que de traités, de nouvelles alliances avec les Princes, & les Villes Impériales d'Allemagne ; à régler les sommes que ces États lui fourniroient chacun par mois ; à ouvrir de nouvelles branches au commerce de ses sujets, dont il ne perdoit point de vue le bonheur & l'aisance. Il donna des ordres sévères pour l'observance de la discipline ; & l'amour, qu'il montra pour la justice en deux occurrences qui n'ont rien que de fort commun, acheva de lui gagner le cœur du peuple de Francfort, qui fut outré de fureur, lorsqu'il apprit que l'on avoit découvert

(1) Spanh. p. 150.

(2) Suivant M. H. il y coucha dans la même chambre où l'Empereur a coutume de manger le jour de son Couronnement. Il ajoute, que le Roi trouva ce Palais si beau, que le montrant à un Colonel il lui dit, que c'étoit dommage qu'il ne fût pas sur quatre roues pour le voiturer jusques sur les côtes de la Mer Baltique. On dit que le fameux Mœgrini, avant achevé la Citadelle de Tournai, Louis XIV.

après avoir loué la force & la beauté de cette Possession, dit qu'il n'y trouvoit qu'un défaut, c'est qu'elle ne fût pas sur quatre roues pour la faire aller où il voudroit. Quant au Palais de Braunsfeld, il n'a rien qui méritât si fort l'admiration de Gustave Adolphe, & c'est un très médiocre édifice. Au reste, M. Ark. dit positivement, que le Roi ne voulut point coucher ce soir-là dans la Ville, & s'en alla prendre Hæchst. Mss. d'A. p. 561.

découvert une dangereuse conspiration contre ce bon Prince. Voici (1) comme un Historien très instruit rapporte cet indigne attentat.

„ Comme Gustave n'étoit pas soupçonneux de son naturel , il vouloit bien
 „ permettre à tout le monde d'entrer librement , & sans distinction , dans l'ap-
 „ partement où il se trouvoit : mais un accident qui survint obligea les Gardes
 „ à observer les gens de plus près. Un certain Prêtre natif d'Anvers avoit
 „ été surpris par les Hallesbardiers dans la chambre du Roi le soir un peu
 „ tard , ayant un poignard dans sa poche. Il fut saisi , examiné , & mis en
 „ lieu de sûreté , en attendant qu'on pût s'éclaircir plus particulièrement de
 „ son dessein. On fit aussi entendre au Roi , que six Jésuites étoient actuelle-
 „ ment occupés des moyens de le joindre quand il seroit seul , & de le poi-
 „ gnarder ; que ces Messieurs s'étoient dévoués pour lui ôter la vie , qu'il y
 „ avoit des paris à Augsbourg que Sa Majesté ne vivroit pas six mois , &
 „ qu'ainsi on le supplioit de prendre plus garde à lui ”.

Gustave répondoit à ces discours que l'on répéteroit souvent : „ que les affai-
 „ res n'admettoient pas un Roi qui fût renfermé dans une boîte : que les
 „ méchans ne pouvoient pas tout ce qu'ils vouloient ; que la confiance en la
 „ providence divine valoit mieux que toutes les gardes : que Dieu faisoit jus-
 „ ques où , & jusques à quand il vouloit se servir de lui : qu'au fond Dieu en
 „ fuscitieroit un autre qui vaudroit mieux que lui , & que l'œuvre , que ce grand
 „ Dieu vouloit faire , ne dépendoit ni d'un seul souffle , ni d'une seule personne.
 Il répondoit à ceux qui le prioient de se conserver pour le salut de tant de
 millions de personnes : *Vous voulez m'apprendre à me désier de Dieu.*

L'infortuné Roi de Bohême, Frédéric V. Electeur Palatin , se rendit aussi
 à Francfort pour solliciter l'appui du Roi de Suède. Gustave lui fit le meil-
 leur accueil qu'on puisse imaginer , le traita de Frère & de Roi , voulut qu'il
 fût toujours servi avant lui , & lui donna la main chez lui (2). Un jour étant
 à table avec ce Prince , le vieux Comte de Hohenlohe , George Landgrave
 de Darmstadt , Auguste Comte Palatin de Schultzbach , & George-Adolphe
 Comte Palatin de Lauterbach , vieillard encore vis & plein de feu , le Roi de
 Suède se plaignit , en parlant au Roi de Bohême , de la difficulté de subvenir
 aux fraix immenses de la guerre , & du peu de secours qu'il avoit eu du Roi
 d'Angleterre , ajoutant que le meilleur seroit sans doute de faire la paix à des
 conditions honnêtes : que pour lui , il ne demanderoit pas mieux ; qu'il n'a-
 voit entrepris cette guerre , que pour le soulagement des opprimés , aux dé-
 pens de son sang & de sa vie , qu'il exposoit tous les jours : car croyez-moi ,
 poursuivit-il , *j'aime mes aïeux autant qu'un autre , & je ne suis pas si pressé
 de mourir qu'on pourroit croire. Il ne s'agiroit donc que de trouver des voies de con-
 ciliation. Pour moi , je crois que , si je voulois me contenter d'un accommodement
 particulier , il seroit bientôt fait. L'Empereur me seroit , je pense , d'assez bonnes
 conditions pour me renvoyer vite en Suède. Mais je ne puis me résoudre à aban-
 donner tant de malheureuses & innocentes victimes à sa vengeance.*

„ Non , Sire , interrompit vivement le vieux Comte Palatin de Lauterbach ,

(1) Span. Sold. Suéd. p. 210. 211. Ph. Anja.
 Lib. Arma. Suoc. p. 213.

(2) Mll. d'Ark. p. 69.

„ non, nous ne Vous laisserons pas retourner sitôt en Suède, puisque Dieu
 „ merci nous Vous avons présentement. Quant à moi, si je pouvois reculer
 „ mon âge de vingt ans, je porterois les armes avec joie, & irois tenter for-
 „ tune contre les *Liguistes*; car j'aime mieux mourir avec honneur que de traî-
 „ ner dans l'esclavage une vie languissante. Quand même on parviendrait à
 „ une paix générale en Allemagne, sur le pied du rétablissement des liber-
 „ tés, suivant les Loix & Constitutions Germaniques, il y auroit toujours
 „ peu de fond à faire sur les *Liguistes*, qui à la première occasion seroient va-
 „ loir leur maxime favorite, qu'on n'est point tenu à garder la foi aux *Hérétiques*.
 „ A cela, repliqua le Roi de Suède, je ne vois qu'un remède, c'est de ne pas po-
 „ ser les armes jusqu'à ce qu'on les ait réduits à ne pouvoir se prévaloir de cette
 „ detestable maxime; & si l'on veut m'en croire, on agira à forces réunies. Pour
 „ moi, que le Tout-Puissant a guidé jusqu'ici, pour ainsi dire par la main, dont
 „ je ne saurois jamais assez le remercier, j'ai opinion que, s'il continue à benir mes
 „ justes entreprises, je mettrai les *Liguistes* hors d'état de nuire. Je crois même
 „ qu'en un besoin, je les chasserois de l'Allemagne. J'ai aussi bonne opinion de moi
 „ à Stockbohm, que l'Empereur peut avoir bonne opinion de lui à Vienne. Je sais
 „ qu'il a dit, qu'il se soucioit fort peu du Roi de Suède; mais je puis l'affûrer, moi,
 „ que je me soucie fort peu de lui, & que je ne le crains en aucune façon.

Le Roi ne put dire ces dernières paroles sans quelque émotion, car il étoit
 naturellement prompt, & d'une sensibilité extrême, sur tout ce qui intéressoit
 sa dignité & sa gloire.

*Je m'estime plus que lui, poursuivit-il, en ce que je gouverne mon Royaume sui-
 vant les Loix, & que mes Suédois m'obéissent parce qu'ils m'aiment, & ils m'ai-
 ment au point, qu'il n'y en a point qui ne versât tout son sang pour moi. Voilà
 de quoi l'Empereur ne peut pas se vanter, parce que son ambition, sa cruauté & ses
 injustices l'ont rendu l'objet de l'exécration de ses Vassaux & de ses sujets, soit
 dans l'Empire, soit dans ses Provinces Héritaires.*

Le Roi avoit de grandes raisons de se défier du Landgrave George de Hes-
 se Darmstadt. Il savoit, qu'il étoit Pensionnaire de la Cour de Vienne; qu'il
 n'avoit pas tenu à lui que l'Electeur de Saxe, dont il étoit gendre, n'eût ré-
 noncé à l'union de Leipzig, & livré ses troupes & son pays à l'Empereur,
 & qu'actuellement il faisoit ce qu'il pouvoit, pour engager son Beau-Père à
 s'accommoder avec ce Monarque. Il jouoit le même personnage à Franc-
 fort auprès de Gustave-Adolphe; mais d'une manière moins ouverte. Le Roi
 se moquoit de lui, & l'appelloit quelquefois le *Pacificateur*; lui reprochant
 que, pour une trentaine de mille écus qu'il recevoit par an, il jouoit un per-
 sonnage peu digne d'un bon Patriote. Quand il jouoit avec lui, & qu'il lui
 gagnoit son argent, ce qui arrivoit le plus souvent, il lui disoit en riant, qu'il
 avoit double plaisir à le gagner, puisqu'outre le gain il attrapoit encore de
 l'argent de l'Empereur.

Un jour que le Landgrave l'exhortoit sérieusement à profiter de l'embaras de
 l'Empereur, pour faire une paix avantageuse, lui représentant d'une manière
 détournée l'inconstance de la fortune, & qu'il pouvoit ajoûter à la gloire de
 ses succès celle d'avoir pacifié l'Allemagne, & même l'Europe entière.

Vous m'offrez-là, lui repliqua Gustave, une perspective bien flatteuse. Mais elle n'a rien de nouveau pour moi : je me la suis représentée assez souvent à moi-même ; mais il s'agit de rétablir les Loix dans l'Empire sur un pied stable, la paix de Religion, & la paix profane. Or c'est à quoi l'Empereur ne consentira point sans de grandes restrictions, qui exposeroient toujours à sa vengeance ceux des États qui se sont unis à moi, pour procurer ce rétablissement pur & simple. Il est vrai que je suis quelquefois si outré de voir quelques Princes & États Protestans paroître indifférens sur ces grands objets. Les uns, partisans de l'Empereur, sacrifier la vraie Religion & la liberté publique pour un vil intérêt ; les autres ne voulant rien faire pour le général, & me laissant à moi & à mes Alliés le soin de démêler la fusée comme nous pourrons. Je suis, dis-je, quelquefois si outré de cette conduite, que peu s'en faut que je n'abandonne tout.

Ce reproche fit rougir le Landgrave, qui sentoit bien la part qu'il y avoit ; mais le Roi, sans faire semblant de s'en appercevoir, ajouta ; l'Empereur & la Ligue me prieroient bien volontiers tous les frais de la guerre, s'ils paroissent à ce prix se désfaire de moi. Mais de qui pensez-vous qu'ils les redemandaient, si non des Princes & États Protestans ? Ils vous accableroient comme auparavant de contributions, de Garnisons & de Quartiers, & vous chasseroient même de vos pays, sous toute sorte de prétexte. C'est donc à tort qu'on cherche à se soustraire à quelque charge, dans un tems où Dieu merci nous avons poussé les affaires si avant, qu'il est à croire qu'avec l'aide du Tout-Puissant nous parviendrons à une heureuse issue. En effet, nous avons actuellement tous ensemble au de-là de deux (1) mille Compagnies de troupes bien armées ; or, en ne comptant chaque Compagnie qu'à trente hommes, quoiqu'on la puisse évaluer à cent, & même à six vingts, nous pouvons opposer à l'ennemi une armée de soixante mille hommes à la fois. Ne vaudroit-il pas mieux réunir présentement nos forces, & poursuivre courageusement & gaiement les succès, dont il a plu à Dieu de nous gratifier jusqu'ici, que de s'endormir sous de vaines esperances d'une paix, dont le tems n'est pas encore venu, & qu'on n'obtiendra que quand l'ennemi tout à fait épuisé, ou rebuté de l' inutilité de ses efforts, ne pourra plus nous faire la guerre.

De retour de son expédition de Hoechst, Gustave disposa le Magistrat, & le Bourgeois de Francfort, à lui prêter serment de fidélité (2) & à se conformer aux résolutions de l'Assemblée de Leipzig, promettant de ne point donner de secours à ses ennemis.

Les succès de cette affaire parut si important à ce Prince, qu'il ordonna des jeûnes & des prières publiques dans toute son armée, pour remercier Dieu de ce que la Ville de Francfort s'étoit accommodée sans éfufion de sang.

(1) Il y a dans l'original vingt mille ; mais c'est visiblement une erreur.

(2) Francfort étoit long-tems avant cette guerre, & est encore aujourd'hui, comme chacun sait, une Ville libre, Impériale, & Luthérienne, & l'on ne comprend guère que le Dr. Harte ait pu ignorer ce fait au point d'avancer, qu'elle étoit sous la domination de l'Electeur de Mayence, puisque cela ne peut s'entendre,

ni quant au temporel, ni quant au spirituel. Ce n'est pas non plus à Francfort que se doit faire le Couronnement de l'Empereur suivant la Bulle d'or, mais à Aix la-Chapelle. Il est vrai que depuis Ferdinand I. l'Empereur a toujours été Couronné à Francfort : mais c'a été par des raisons de convenance, qui ont prévalu sur la règle.

Après cela il se rendit maître de toutes les places, sur la droite du Rhin jusqu'à Heidelberg, & en chassa les Garnisons Lorraines & Espagnoles (1). Il délibéra même s'il ne déclareroit pas la guerre à l'Espagne; mais, tout bien considéré, il jugea cette demarche inutile, & trouva qu'il suffisoit de traiter les troupes de cette puissance en ennemis, toutes les fois qu'il les trouveroit en son chemin en Allemagne. Il comprit qu'une déclaration de guerre, ne feroit que fournir un prétexte aux Armateurs de Dunquerque de saisir les Vaisseaux de ses sujets, & de troubler leur Commerce & leur Navigation.

Ce fut à peu près dans ce tems-là que la Reine de Suède arriva à Francfort. Cette Princeesse s'étoit rendue de Wolgast à Stettin, où elle fut reçue du Duc & du Peuple, avec les plus vives démonstrations d'une sincère amitié. Le Duc voulut lui donner des bals, mascarades & autres fêtes semblables; mais elle témoigna qu'elle ne croyoit pas qu'il lui convint de se divertir, tandis que le Roi Son Epoux exposoit tous les jours sa vie à mille dangers: qu'elle verroit avec plaisir qu'on employât cet argent à des aumônes, & à faire prier Dieu pour la conservation d'un Epoux si chéri. De-là elle passa à Berlin, où elle s'arrêta près de deux mois, en attendant que la saison obligeât le Roi à donner quelque repos à ses troupes après tant de travaux & de fatigues, & qu'elle pût le venir joindre là où il lui plairoit de fixer son séjour pendant ce tems-là. La Reine, ayant reçu des Lettres du Roi qui l'invitoit à venir à Francfort (2), partit de Berlin avec une suite convenable à son rang, & arriva le 16. de Décembre à Leipzig, où elle fut complimentée de l'Université & du Magistrat en Corps, qui lui firent présent d'une Bible proprement que magnifiquement reliée, & de quelques vases d'argent, plus pour lui marquer leur respect & leur reconnoissance, que pour faire briller leur luxe. De Leipzig elle vint à Erfurth, de-là à Wurtzbourg, & enfin à Francfort sur le Meyn, où elle trouva un Epoux qu'elle avoit raison de chérir, puisqu'il étoit le premier homme de son siècle, comparable à tout ce que l'Histoire offre de plus grand parmi les Rois.

Ce n'étoit pas la coutume de Gustave de laisser amollir ses troupes dans de longs quartiers d'hiver; il ne leur accordoit que des intervalles de repos, & reparoissoit bientôt à leur tête.

Après la prise de Stockstadt, l'Electeur (3) de Mayence comprit que Gustave en vouloit à sa Capitale, & qu'ineffablement il passeroit le Rhin pour s'en emparer. Il n'y avoit que deux mille hommes commandés par Don Philippe de Sylva, Général des Espagnols dans cette contrée. L'Electeur estimant ce nombre insuffisant pour la défense de cette place; & en ayant témoigné sa pensée au Général Espagnol, on prétend que celui-ci lui répondit, qu'il avoit plus de monde qu'il ne lui en falloit pour chasser trois Rois de Suède. Cette réponse, assez conforme au génie Castillan, ne rassura point l'Electeur, qui prit le parti de se retirer à Cologne, & de laisser à Don Sylva le soin de vérifier ses vanteries; car, outre celle que nous venons de rappor-

(1) Puff. Lib. III. §. 41. Ricci Lib. VI. p. 349. Merc. Fr. 2 Part. p. 101.

(2) Vogel. Leipz. Chron. p. 464.

(3) Anselme-Casimir de Wambolt d'Umsalt, élu Electeur de Mayence le 6. d'Août 1679, décidé à Francfort sur le Meyn en 1647.

ter, tous les Historiens lui en attribuent encore une autre qui vaut bien celle-là ; c'est qu'il s'étoit vanté plusieurs fois qu'il arrêteroit le Roi de Suède, & qu'il seroit l'écueil où ce Prince seroit naufrage.

Cependant Gustave se dispoisoit à passer le Rhin. La difficulté étoit de trouver des bateaux, les Espagnols ayant eu soin de brûler (1), ou couler à fond tous ceux dont on auroit pu se servir. On ne put trouver qu'un esquif de pêcheur dans lequel le Roi s'embarqua lui quatrième, passa le fleuve, & alla reconnoître les endroits, où ses troupes pourroient aborder le plus commodément. Mais cette hardiesse faillit à lui être funeste : un parti de la Garnison d'Oppenheim, ou de Mayence, ayant paru dans ce moment, il n'eut que le tems de se rembarquer avec sa petite suite ; & après avoir couru grand risque d'être envelopé & pris, il fut exposé au feu qu'on fit sur l'esquif, & qui heureusement ne blessa & ne tua personne.

Pendant ce tems, un nommé Jean Varter apprit qu'il y avoit une grande barque enfoncée assez près du bord du fleuve, & qu'il ne seroit pas impossible de remettre à flot. Cet homme se donna tant de peines & de mouvemens qu'enfin il en vint à bout, & aussitôt le Roi y fit embarquer trois cens de ses gardes, sous la conduite de Nicolas Brahe Sieur de Wissembourg. Dans le même tems, un pêcheur de Nierstein lui amena un autre bateau, où le Roi s'embarqua lui-même avec un pareil nombre de Soldats d'élite pour soutenir les premiers.

A peine ce Monarque mettoit pied à terre, qu'il fut chargé par la Garnison d'Oppenheim. Le choc fut rude ; mais les Suédois le soutinrent avec tant de valeur, animés par la présence du Roi, qui dans ses occasions ne se ménageoit guère, qu'ils repoussèrent l'ennemi, & lui tuèrent six cens hommes (2).

En mémoire de ce glorieux passage du Rhin, on éleva depuis un monument à l'endroit même, où il s'étoit fait entre Stockstadt & Gernsheim, à peu près là où de nos jours le Prince Charles de Lorraine, secondé par ceux de Mayence & des ténèbres de la nuit, a passé ce même fleuve à la tête d'une nombreuse armée, ayant tout ce qui étoit nécessaire pour exécuter ce passage, peut-être même étoit-il assuré que le Général de l'Empereur y mettroit peu d'obstacle. Quoiqu'il en soit le monument, dont nous parlons, a subsisté jusqu'à cette heure, & se voit encore à un quart de lieué de la Ville d'Oppenheim. C'est un lion en marbre, posé sur une haute colonne, ayant la face couverte d'un casque, & tenant en sa patte droite une épée nue.

L'échec, que la Garnison Espagnole d'Oppenheim venoit de recevoir, mit le Commandant de cette place hors d'état de se défendre, & il la rendit dès la première sommation. Gustave maître de ce poste fit passer le Rhin à toute son armée, alla investir Mayence du côté des terres, tandis que le Landgrave de Hesse-Cassel avec son armée la bloqua du côté du fleuve.

Don Philippe de Sylva ne soutint pas alors toutes les belles promesses : qu'il avoit faites ; soit qu'en effet il eût trop peu de monde, soit par la faiblesse de la place, qui n'étoit pas alors à beaucoup près ce qu'elle a été depuis, après une assez médiocre résistance, voyant que les Suédois préparoiént tout :

(1) Mss. d'Arc. p. 569.

(2) *Ibid.*

Hhh. 3.

pour un assaut, il demanda à capituler, & obtint la sortie libre pour lui & sa Garnison, à condition qu'elle ne serviroit plus contre le Roi de Suède. La Capitulation fut signée le 13. de Décembre 1631. Le Roi s'appropriâ la nombreuse Bibliothèque de l'Électeur, & en fit présent au Chancelier Oxenstierna, qui la destina au Collège, ou Gymnase de Westerahs; mais malheureusement elle périt avec le Vaisseau qui la portoit dans le trajet de la Mer Baltique.

Maître de Mayence, le Monarque Suédois fit jeter les fondemens d'une Forteresse à six bastions, vis-à-vis de Mayence au confluent du Meyn & du Rhin, & voulut qu'elle fût appelée Gustafsbourg. Les six bastions portèrent aussi les noms de Gustave-Adolphe, & de Marie-Éléonore. Cette Forteresse ne fut bien achevée qu'en 1633. & ce fut alors que le Chancelier Oxenstierna fit publier au nom de la jeune Reine de Suède de grands Privilèges, pour tous ceux qui s'y viendroient établir. Dans la suite cette Forteresse a été entièrement démolie, & à peine en voit-on aujourd'hui quelques ruines.

Le Roi, voyant ses troupes très fatiguées, & que le froid extrême qu'il faisoit en faisoit périr un grand nombre quelque endurcies qu'elles fussent, les mit en cantonnement autour de Mayence, & se rendit à Francfort avec aussi peu de bruit, que s'il n'eût fait qu'une promenade. Ce fut alors qu'il fut joint par le Chancelier Oxenstierna dans cette Ville (1), & que ce Ministre lui dit les paroles remarquables, que nous avons rapportées ailleurs, & par lesquelles il lui reprochoit la faute qu'il avoit faite de n'avoir pas tourné droit à Vienne, après la glorieuse Victoire de Breitenfeld, faute qui auroit été excusable, si le Roi l'avoit réparée en bornant ses conquêtes au Rhin, au lieu qu'elle devint réelle par le passage de ce fleuve, & beaucoup d'autres démarches qui en furent les suites, & qui donnèrent beaucoup d'ombrage à la France & à l'Angleterre même : car Gustave, pour se vanger du peu de secours qu'il avoit reçu de Sa Majesté Britannique, ne fit pas tout ce qu'il auroit pu faire pour le Roi de Bohême. En effet, quoiqu'il se vît bientôt après maître d'une grande partie du Bas-Palatinat, & qu'il eût pu aisément forcer les Espagnols à lui abandonner le reste, il ne rétablit point ce malheureux Prince, ce qui augmenta de beaucoup la froideur du Roi d'Angleterre.

À l'égard de la France, on disoit publiquement à cette Cour, que le Roi de Suède ne s'étoit avancé sur le Haut-Rhin, & n'avoit passé ce fleuve, que pour prêter la main aux Huguenots prêts à se revolter. L'Évêque de Wurzburg, & Kutner Ministre de Bavière, répandoient ce bruit dans toute la France avec tant de succès, que les Confesseurs de Louis XIII. auroient jeté le trouble dans l'âme de ce Prince, si le Cardinal de Richelieu ne l'avoit soutenu.

Mais bientôt nous entrerons dans quelque détail touchant les sujets de mécontentement, que le Héros Suédois donna à cette puissance.

À peine Gustave avoit eu passé le Rhin, que la Garnison de Worms composée de Lorrains, jugeant que la place n'étoit pas tenable, l'abandonna sans attendre les Suédois, après avoir pillé tout ce qu'elle put, brûlant & saccageant les Villages sur sa route. Il faut avouer que ces ravages des Impériaux & des Lorrains faisoient un contraste bien favorable au Roi de Suède, qui

(1) Et non pas à Mayence comme ledit le Vassor & après lui le Dr. Harte.

faisoit observer une exacte discipline à ses troupes , & gagnoit par-là l'affection des Peuples , mé ne de ceux à qui leurs Prêtres faisoient un devoir de conscience de le haïr. Ces pauvres Gens étoient charmés de loger les Suédois qu'ils faisoient bien qui ne leur prenoient rien.

Gustave, résolu de châtier le Duc de Lorraine des secours qu'il avoit donnés à l'Empereur , s'approcha de son Duché ; mais avant que d'y entrâ il écrivit au Duc en ces termes.

Très illustre Prince , Cousin & cher ami.

„ Si je ne Vous ai pas écrit jusques à présent , c'est que je n'ai pas voulu
„ que le monde s'imaginât, que je craignois Vos menaces de secourir l'Em-
„ pereur , & que je pensois à Vous détourner de la résolution que Vous aviez
„ prise de joindre Vos troupes à son armée. Mais, puis-que Vous êtes main-
„ tenant de retour dans Vos Etats, je crois devoir Vous témoigner que je
„ trouve fort étrange que Vous vous mêliez des querelles d'autrui , & qu'au
„ lieu de favoriser la justice de mes armes Vous prétendiez m'empêcher de
„ tirer raison des offenses que j'ai reçues de l'Empereur.

„ Si le zèle, que Vous avez pour Votre Religion, & pour la défense des
„ Princes Ecclésiastiques d'Allemagne, Vous anime contre moi, considérez, je
„ Vous prie, l'injustice de tous les Membres de la *Ligue Catholique*. Ils ont
„ unanimement conspiré la ruine d'un Roi, qui, non content de rechercher
„ leur amitié, a bien voulu faire certaines choses à son propre préjudice,
„ pour justifier la pureté de ses intentions, & pour convaincre les plus opi-
„ niâtres, que la haine contre la Religion Catholique n'est point le motif de
„ son entreprise. Je ne pense qu'au rétablissement de la paix & de la tranqui-
„ lité. Si je fais la guerre, c'est que les ennemis du bien public m'y contrai-
„ gnent. Déclarez-moi nettement quelle est votre disposition à mon égard.
„ Voulez-vous accepter l'offre que je Vous fais de mon amitié? J'y corres-
„ pondrai de tout mon cœur. Prétendez-vous encore être mon ennemi, en ce
„ cas je me vengerai de tout le mal que Vous m'aurez voulu faire. Je sou-
„ haite la paix, & j'oublierai volontiers le passé, pourvu que Vous soyez bien
„ intentionné, pour la conservation du repos de l'Europe, & qu'avant toutes
„ choses Vous retiriez les troupes, que Vous pouvez encore avoir avec celles
„ de l'Empereur & des Princes qui m'ont forcé à les attaquer contre mon in-
„ clination, & que Vous ne les assistiez en aucune manière. Dieu Vous tienne
„ en sa garde.

GUSTAVE-ADOLPHE.

Pour comprendre l'embaras du Duc de Lorraine, il faut savoir que, dès qu'il commença à faire des levées pour le service de l'Empereur, le Roi de France se formalisa d'un armement, qu'on faisoit sur les Frontières de son Royaume, & voulut en savoir le motif & le but, exhortant le Duc de Lorraine à cesser ces préparatifs guerriers, puis-que personne ne songeoit à l'attaquer; mais, le Duc de Lorraine n'ayant pas répondu rondement à la question, on songea à le faire repentir du parti qu'il prenoit, & dans le tems que le

Roi de Suède s'approchoit de ses Frontières, & lui écrivoit la Lettre que nous venons de rapporter, Louis XIII. étoit à Metz à la tête d'une puissante armée, & menaçoit également le Pays du Duc.

Le Roi de Suède paroissoit extrêmement irrité contre ce Prince. „ On voyoit, dit un Ecrivain (1) du tems, des devises en quelques Cornettes „ Suédoises fraîchement levées un homme fendu en deux à coups de hache, „ & force Soldats qui portoient des flambeaux à la main contre ce mot *Lor- „ tharingia*, désignant comme son pays alloit être traité, en représailles de „ ce que les Lorrains avoient fait sentir à tant de lieux & de personnes en leur „ expédition.

Dans l'embaras où le Duc se trouvoit, il n'avoit d'autre parti à prendre que de céder à la nécessité. Il fit une réponse au Roi de Suède, où sans se dégrader par des excuses basses & rampantes, il trouve également le moyen d'appaîser ce Héros, & de satisfaire en même tems à ce qu'il doit à son rang. Voici comme il s'exprime.

Sérénissime Prince, & très honoré Seigneur & Allié.

„ J'ai reçu avec un extrême plaisir les Lettres d'un Monarque invincible, „ dont j'ai l'honneur d'être parent & ami. Votre Dignité Royale s'y plaint „ de ce que j'ai marché contr'elle à la tête de mon armée, sans y avoir été „ provoqué par aucune injure précédente. En cela j'ai tâché d'imiter votre „ valeur sans me déclarer votre ennemi. Je n'ai pu me dispenser de me rendre „ aux instantes prières de l'Empereur, & de lui témoigner la même fidélité „ que mes Prédécesseurs ont eue pour les siens. Informé que j'étois des „ résolutions prises à Leipzig contre mes sujets & contre moi, j'ai cru qu'il „ seroit indigne d'un Prince courageux d'attendre lâchement qu'on vint l'atta- „ quer chez lui. La guerre me paroissant inévitable, j'ai mieux aimé la faire „ que de l'endurer. Après les assurances que Vous me donnez de la droiture „ de Vos intentions au regard de la Religion Catholique, j'accepte volontiers „ les offres de Votre Dignité Royale, & je ne refuserai rien de ce que Vous „ jugerez convenable à un Prince Votre Allié, & qui Vous honore parfaitement. Dieu conserve Votre Dignité Royale”. *Charles par la Grace de Dieu Duc de Lorraine.*

Gustave fut satisfait de cette réponse, & laissa en repos le Duc de Lorraine; mais celui-ci n'en fut pas quitte à si bon marché par rapport au Roi de France, qui le força à congédier toutes ses troupes, & à renoncer à ses liaisons avec la Maison d'Autriche, sans compter d'autres conditions qui ne font pas de notre sujet.

Le Roi étant revenu à Mayence, pour régler les contributions de la Ville & du pays, & pour faire commencer les Fortifications qu'il avoit résolu d'y faire, afin d'être maître de la gauche du Rhin, comme il étoit déjà de la droite par la Forteresse de Gustafsbourg, à laquelle on travailloit à force, malgré l'intempérie de la saison, donna audience aux Ambassadeurs de diverses Puissances.

Entre

(1) *Mercuré François* ad h. an. p. 165.

Entre autres Ministres étrangers, qui vinrent joindre Gustave-Adolphe à Mayence, se trouvoit celui du Roi de Bohême Electeur Palatin, Gustave le chargea d'inviter son Maître de sa part à venir à Mayence. Il est probable que ce Prince, qui étoit venu de la Haye pour joindre le Roi à Francfort (1), étoit resté dans cette dernière Ville durant l'expédition de ce Monarque en delà du Rhin. Arrivé à Mayence, le Roi de Suède lui rendit les mêmes honneurs qu'il lui avoit rendus à Francfort; mais cela n'étoit rien de réel: l'Ambassadeur d'Angleterre le Sr. Chevalier Vanes le sentoit bien, c'est pourquoi il pressoit le Roi de rétablir cet infortuné, puisqu'enfin il ne tenoit qu'à lui. Le Roi ne répondoit à ses instances, qu'en se plaignant du peu d'assistance qu'il avoit reçu de l'Angleterre, & de la préférence donnée au Roi de Danemarck: de la paix que le Roi Britannique avoit subitement faite avec l'Espagne, au lieu d'employer ses flottes à faire une puissante diversion en faveur des Protestans: qu'après tout, c'étoient les Espagnols qui avoient dépossédé l'Electeur Palatin, & forcé ce Prince & Son Epouse à se bannir de l'Allemagne: que c'étoient les mêmes Espagnols, qui étoient actuellement saisis de la meilleure partie du Bas-Palatinat; que cependant le Roi d'Angleterre avoit fait la paix avec eux, sans rien spécifier, ni pour sa Sœur, ni pour son Beau-frère, ni pour ses Neveux: qu'il ne comprenoit pas pourquoi ce Prince prétendoit, que lui Roi de Suède fit plus pour cette infortunée famille, qu'il n'avoit voulu faire lui-même.

A cela Vanes repiqua, que Sa Majesté Suédoise s'étoit engagée par tous ses manifestes de rétablir tous les Princes persécutés par l'Empereur, & par la Ligue Catholique; que, l'Electeur Palatin étant le plus malheureux de tous, il étoit naturel que le Roi d'Angleterre le sommât de tenir ses engagements, tant publics que particuliers. Cette réponse fâcha Gustave à un point, qu'il ne pût s'empêcher d'accuser le Ministère Britannique d'être vendu à l'Espagne, & de traiter Vanes lui-même d'Espagnol déguisé. Cependant, ajouta-t-il, si le Roi d'Angleterre veut entrer avec moi dans une Ligue offensive & défensive contre l'Espagne, & fournir douze mille hommes pour cette guerre, entretenus à ses frais & dépens, & dont je puisse diriger absolument les opérations, je suis prêt d'entrer en traité avec lui, & je m'engage à obliger les Espagnols, & le Duc de Bavière, à relâcher ce qu'ils ont enlevé à la Maison Palatine.

Vanes s'excessa de conclure un tel traité, sur ce qu'il n'en avoit, ni ordre, ni pouvoir. Cela étant, reprit le Roi de Suède, il est inutile de me presser davantage sur le rétablissement du Roi de Bohême. Vous venez trop tard. J'ai accordé la neutralité au Duc de Bavière par mon traité avec la France.

Après cela les Ecrivains Anglois diront ce qu'ils voudront; les Gens sages jugeront que le Roi de Suède avoit raison, puisqu'enfin il est d'usage que les Rois ne font rien pour rien. Au reste j'ai rapporté le succès de cette négociation pour n'y plus revenir, & j'en ai assez dit pour réfuter ceux des Historiens Anglois qui ont avancé, qu'en cette occasion le Roi d'Angleterre fut

(1) Nous avons rapporté cette entrevue sur la foi d'un témoin oculaire, dont la relation se trouve au long dans le Mém. de M. Ark.

Le Dr. Harte se trompe donc, quand il dit que l'Electeur vit le Roi de Suède pour la première fois à Mayence.

la dupe du Roi de Suède. Cela seroit bon, si ce dernier avoit reçu de grands subsides d'argent, & de grands secours de troupes du Roi d'Angleterre; mais on a vu que tout cela se réduisit à très peu de chose, & quant aux exploits des troupes du Marquis d'Hamilton, ils se réduisirent aussi à surprendre cinq cens Impériaux près de Guben dans la Basse-Lusace, dont cent restèrent sur la place, & environ autant furent faits prisonniers.

Le Ministre Anglois partit fort mal-satisfait du succès de sa négociation. Quant au Roi de Bohême, Gustave continua à le traiter avec tant d'honnêtetés, qu'il se flatta quelque tems d'obtenir davantage que le Roi d'Angleterre & ses Ministres; & il écrivoit au même Chevalier Vanes (1); „ que „ pour lui il n'avoit aucun sujet de se plaindre du Roi de Suède; que ce „ Prince étoit encore très bien disposé à son égard, & continuoit à lui témoi- „ gner beaucoup d'affection. *Mais, ajoutoit-il, je ne le presse en rien présentement, esperant que tout ira bien dans la suite.*

Malheureusement le pauvre Roi de Bohême n'avoit point d'argent, ni de crédit; & son Pays ruiné ne pouvoit fournir aucune espece de dédommagement. Si le Roi d'Angleterre avoit voulu sacrifier une fois pour toutes cinq cens mille livres sterlings, les Espagnols & le Bavaois eussent bientôt été obligés de déguerpir des Etats de la Maison Palatine. Mais le Roi de Suède, content d'avoir montré qu'il étoit le maître de rétablir cette maison, jugea à propos de ne pas se hâter, estimant qu'il en seroit toujours tems, & qu'en attendant il seroit sentir au Roi d'Angleterre tout le mépris qu'il avoit pour lui, & le peu de cas qu'il faisoit de sa recommandation; ne le ménageant plus du tout, dès qu'il n'eut plus sujet de douter, que le Roi d'Angleterre ne fût l'ami le moins utile, & l'ennemi le moins à craindre qu'il y eût au monde.

Gustave avoit plus de sujet de ménager la France, qui lui faisoit payer exactement les subsides stipulés; & qui avoit de grandes forces sur pied, qu'elle étoit à la veille de faire agir contre la Maison d'Autriche, tant en Italie qu'aux Pays-Bas, & en Catalogne, où la guerre paroissoit près de s'allumer.

Cependant les Partisans de la Maison d'Autriche faisoient leur possible pour brouiller ces deux Alliés. Ils continuoient à publier, que ce n'étoit pas pour rien que Gustave, après la Bataille de Leipzig, n'avoit pas porté ses armes dans les Pays héréditaires de l'Empereur; que c'étoit parce qu'il en vouloit moins à la Maison d'Autriche, qu'à la Religion Catholique; qu'au premier jour on le verroit entrer en France pour se joindre aux Huguenots, qu'il excitoit sous main à reprendre les armes, leur promettant l'appui des siennes.

Louis avoit une conscience naturellement délicate, qui avoit de la peine à s'ajuster aux grandes maximes du Gouvernement. Le Cardinal de Richelieu étoit parvenu avec beaucoup de difficulté à lui persuader, qu'il importoit infiniment à la sûreté de sa Couronne, & au repos de ses Peuples, de relever le parti Protestant en Allemagne, & d'abaisser la Maison d'Autriche: mais d'autres vinrent aussi à bout de lui persuader, que le Roi de Suède avoit bien plus d'ambition encore que la Maison d'Autriche; & qu'ayant outre cela l'admiration & l'amour des Peuples, il seroit un voisin bien plus à craindre, que l'Empereur & le Roi d'Espagne ensemble.

(1) Rushworth Hist. Collect. p. 175.

L'action, que Gustave fit de se rendre maître des deux bords du Rhin, & de menacer la Lorraine & l'Alsace, fit craindre réellement à la France que ce Monarque ne devînt bientôt son plus proche voisin, & conséquemment son plus dangereux ennemi. Une suite de démarches hardies, que Gustave fit après celles-là, donnèrent encore plus à penser, & rendirent presque croyables les idées les plus extravagantes que ses ennemis lui prêtoient. On disoit qu'il s'étoit vanté, qu'il laisseroit son Chancelier Oxenstierna en Allemagne pour faire tête à l'Empereur & à la Ligue, & qu'avec quarante mille hommes d'élite il passeroit les Alpes comme un autre Alarie, & iroit détrôner le Pape, contre lequel on prétendoit qu'il avoit une haine implacable.

Quoique de tels discours fussent démentis par le caractère du Héros, sa conduite ne laissoit pas de les accréditer.

Pour sonder ses intentions, la Cour de France le fit prier de ne pas porter ses armes en Alsace, & de lui laisser à Elle le soin d'attaquer cette Province (1) qu'elle pouvoit revendiquer, comme ayant fait partie de la France du tems de Dagobert. Gustave répondit, qu'il étoit venu pour protéger, & non pour trahir l'Empire; pour le rétablir dans son état primitif, & non pour le démembrer: & qu'il ne permettroit jamais qu'aucune Ville ou Province en fut détachée. Sentimens généreux sans doute, si la suite n'avoit donné de grands sujets de soupçonner, qu'ils n'étoient qu'un voile pour cacher des projets beaucoup moins désintéressés. En effet, lorsque ce Prince victorieux se fut emparé du Marquisat de Brisgau, Pays appartenant à la Maison d'Autriche, il changea le nom de la Capitale, & voulut qu'au lieu de *Gunsberg* (2) elle fut appelée *Adolpshourg*; déclarant qu'il s'approprioit ce Marquisat par le droit de la guerre, & pour nantissement des dépenses qu'il avoit faites. Il agit à peu près de même à l'égard de Magdebourg. Tout cela donna lieu de penser qu'il songeoit pour le moins autant à lui qu'à l'Empire. Mais ce qui acheva de donner de grands ombrages aux Princes d'Allemagne, ce fut l'hommage & le serment de fidélité, qu'il se fit prêter par la Ville d'Augsbourg, tant pour lui que pour la Couronne de Suède. Démarche, qui lui aliéna entièrement l'Electeur de Saxe & celui de Brandebourg, qui, à la vérité, n'osèrent pas de son vivant faire éclater leurs sentimens, tant parce qu'ils le craignoient, que parce qu'ils vouloient vendre bien cher leur changement à l'Empereur, & que cela dépendoit du plus ou du moins d'embaras, où ce Monarque se trouveroit; mais la suite fit bien voir que ces deux Electeurs craignoient pour le moins autant l'ambition de Gustave-Adolphe, que celle de Ferdinand II. En effet, qui fait jusqu'ou ce Conquérant eût porté ses vues, s'il eût survécu à la Bataille de Lutzen, où par les belles dispositions qu'il avoit faites, sa mort n'empêcha pas ses troupes de défaire une armée, qui étoit la dernière ressource de la Maison d'Autriche, & une fois plus nombreuse que celle des Suédois. Aussi commencèrent-ils dès-lors à le traverser sous main; & à sa mort ils se rangèrent tout-à-fait du parti de l'Empereur.

(1) Puff. Lib. III. Theatr. Europ. ad an. 1642. p. 584. Merc. Franc. p. 159. 160. an. 1632. Kovenh. ad h. an. p. 337.

(2) Miff. de M. Ark. p. 570.

Quoiqu'il en soit (1), la France ayant fait de nouveau proposer à Gustave de faire entrer en Allemagne l'armée qu'elle avoit Assemblée en Lorraine, ce Prince répondit en riant; que difficilement les armées des deux Rois s'accorderoient bien en Allemagne; que Louis feroit mieux d'attaquer les Espagnols en Catalogne ou ailleurs, & que pour ses autres ennemis en Allemagne il en faisoit son affaire, & n'avoit pas besoin de second; qu'il espiroit seul d'en rendre bon compte.

Des réponses si sèches & si décisives intriguèrent le Cardinal de Richelieu, qui auroit bien voulu que les armes de son maître, eussent part à l'abaissement de l'orgueilleux Ferdinand; mais il falloit bien souffrir que Gustave se chargeât seul de cette tâche. Il étoit d'ailleurs assez occupé à calmer les scrupules du Conscienieux Louis, à qui l'Evêque de Wurtzbourg ne laissoit pas de repos. Ce Prélat en quittant son Evêché s'étoit rendu à Paris. Il étoit l'organe de la Ligue Catholique auprès du Roi de France, & lui peignoit vivement le danger que couroit l'Allemagne de voir éteindre en son sein la Religion Catholique, & élever une Monarchie toute Protestante, qui inonderoit bientôt tous les Etats voisins. Le Cardinal, ennuyé de toutes ces clameurs, prit sur lui d'imposer silence au Prélat Allemand. „ Le Roi, lui dit-il, a les
 „ meilleures intentions du monde pour la Religion Catholique chez ses Voisins.
 „ Vous pouvez juger que je le conserve, autant qu'il m'est possible, dans un
 „ zèle si louable, & que je l'exhorte à marcher sur les traces de ses Prédé-
 „ cesseurs, qui ont toujours défendu l'Eglise contre les Hérétiques. Concer-
 „ tons Vous & moi les moyens de prévenir la ruine des Catholiques en Al-
 „ lemagne, & de les rendre même supérieurs aux Protestans. Je Vous dirai
 „ franchement ce qui m'est venu dans l'esprit, après avoir mûrement réfléchi
 „ sur l'état présent de l'Empire. Il est certain, & j'en suis pleinement persuadé,
 „ que le Roi de Suède n'en veut qu'à la Maison d'Autriche. S'il attaque
 „ les Princes de la Ligue Catholique, c'est que, non contents de donner leurs
 „ troupes à l'Empereur, ces Messieurs fournissent encore des vivres & des
 „ munitions de guerre à son armée. En se détachant de la Maison d'Autriche,
 „ & en gardant une exacte neutralité, M. le Duc de Bavière & les autres
 „ préviendront les maux qu'ils appréhendent. En ce cas, on s'entremettra
 „ pour eux auprès du Roi de Suède. Ils recouvreront ce qu'ils ont perdu, &
 „ leurs Etats ne seront point envahis. Que si la Ligue Catholique s'opiniâtre à
 „ secourir l'Empereur, il est inutile de proposer au Roi de Suède d'épargner
 „ ses ennemis déclarés. La Religion Catholique ne peut elle subsister en Al-
 „ lemagne, & y avoir même le dessus, indépendamment de cette Puissance
 „ énorme de l'Empereur, qui augmente tous les jours? Les Catholiques & les
 „ Protestans sont également intéressés à s'opposer aux vastes desseins de la
 „ Maison d'Autriche”.

Le but de l'Evêque de Wurtzbourg, & de toute la Ligue, étoit, sous prétexte de sauver la Religion Catholique, de sauver la Maison d'Autriche, & d'envelopper la cause de l'Empereur dans les intérêts de la Religion. Mais ces Princes avoient affaire à un homme aussi délié qu'eux, & qui ne prenoit pas aisé-

(1) *Ibid. ibid.*

ment le change, bien loin de donner dans une piège si grossier. L'Evêque de Wurtzbourg jugea par la réponse du Cardinal qu'il pénétrait parfaitement la ruse, ainsi il changea de batterie; & , ayant assuré ce Premier Ministre, que les Princes Catholiques accepteroient volontiers la neutralité, pourvu qu'on leur accordât des conditions raisonnables, le Cardinal le prit au mot, & offrit de faire expliquer le Roi de Suède, sur les conditions qu'il voudroit bien accorder à ces Princes, en cas qu'ils prissent le parti qu'offroit l'Evêque de Wurtzbourg.

Le Cardinal parla sur le même ton à Kutner, Ministre de l'Electeur de Bavière à Paris, lequel sollicitoit le Cardinal de s'expliquer sur les secours que le Roi enverroit à son Maître, au cas que ses Pays héréditaires vinssent à être attaqués, secours sur lesquels l'Electeur comptoit fort, en vertu du traité conclu cette année entre lui & la Couronne de France. A cela le Cardinal répondit; que le Roi n'avoit fait avec l'Electeur de Bavière qu'une alliance purement défensive; que cette alliance même ne pouvoit regarder le Roi de Suède, avec qui la France en avoit fait une antérieure à celle-là; que ce seroit taxer de contradiction la conduite du Roi Très-Christien, que de supposer qu'il eût fait un traité de Ligue contre le Roi de Suède; que par conséquent ce Traité ne pouvoit regarder que la Maison d'Autriche; & que, quand l'Empereur attaqueroit M. le Duc de Bavière, Sa Majesté Très-Christienne ne manqueroit pas de remplir les conditions du traité, & de secourir ce Prince selon la teneur de l'accord. Mais qu'en attendant il ne voyoit pas que le Roi Très-Christien fût obligé de le tirer de l'embarras, où il s'étoit jetté mal à propos, en donnant ses troupes au Comte de Tilly pour combattre le Roi de Suède: que cependant, puisque l'Evêque de Wurtzbourg assuroit que les Princes Catholiques étoient résolus d'embrasser la neutralité, le Roi Très-Christien venoit de nommer un Ambassadeur extraordinaire, pour savoir les sentimens du Roi de Suède sur cette nouvelle proposition, & convenir avec ce Prince d'un arrangement préliminaire.

Peu de jours après le Marquis de Brezé, Beau-frère du Cardinal, partit pour cette Ambassade, ayant reçu à Metz ses dernières instructions. L'Ambassade fut brillante, & digne de l'estime qu'on avoit pour Gustave. Quantité de Seigneurs & d'Officiers distingués, curieux de voir ce célèbre Héros, grossirent le cortège de l'Ambassadeur.

Le Roi de Suède avoit peu de tems auparavant envoyé lui-même un Ambassadeur extraordinaire à Louis, qui étoit encore à Metz, pour lui proposer une entrevue, afin de régler ensemble tous les différends qu'il y avoit eu entre eux au sujet de l'Alsace, & de l'entrée d'une armée Française en Allemagne.

Un Historien (1), dont l'autorité n'est pas d'un grand poids, & dont l'ouvrage a plus l'air d'un libelle que d'une Histoire, dit que Gustave prétendoit en user avec les Princes d'Allemagne comme il jugeroit à propos. „ Les vues diffé-
 „ rentes qu'on avoit à la Cour de France, & à celle de Suède, étoient un ob-
 „ stacle à la bonne intelligence, & bien des Gens ne savoient, si les différens
 „ intérêts de Louis & de Gustave ne causeroient point quelque brouillerie,

(1) Le Vassor. Hist. de Louis XIII. ad h. an. p. 101. & suiv.

„ peut-être une rupture ouverte. C'est pourquoi celui-ci demandoit une entrevue. Mais l'autre, naturellement bégue & d'un esprit médiocre, n'osoit s'exposer devant un Roi qui s'exprimoit avec beaucoup de grace en plusieurs langues, & d'une expérience consommée dans les affaires politiques, & militaires". Toute cette période n'a rien de réel, & ne contient que les idées de l'Auteur, qui pense avec aussi peu de discernement que de pudeur. Les deux Rois avoient le même intérêt général, l'abaissement de la Maison d'Autriche, & ils ne différoient que dans les intérêts particuliers. Par exemple la France ne vouloit point avoir Gustave pour voisin, & elle ambitionnoit quelque partie de la dépouille de l'ennemi commun.

Le Roi de Suède au contraire prétendoit à son gré porter ses armes d'un bout à l'autre de l'Allemagne soit près, ou loin de la France, & n'entendoit pas que cette Couronne se mêlât autrement des affaires de l'Empire, que pour fournir des subsides qui l'aidassent à y donner la Loi. Mais ces intérêts personnels étoient subordonnés à l'intérêt général; & ne pouvoient causer une rupture entre ces deux Puissances, tant que leur ennemi commun leur paroîtroit redoutable, par la raison que les petits intérêts sont étouffés par un grand, & que la crainte d'un ennemi puissant suspend toutes les inimitiés particulières. La vérité de ce principe faute aux yeux.

Je ne crois pas non plus que le bégaiement de Louis XIII. ait été la cause du refus de l'entrevue. Certainement François II. n'étoit pas bégue, & cependant combien ne salut-il pas de tems & de négociations pour l'aboucher avec Charles-Quint. L'étiquette, dont les grands sont esclaves, fut probablement l'unique difficulté qui empêcha l'entrevue des deux Rois.

Gustave, accoutumé à aller trouver sans façon le Roi de Dannemarck, pouvoit bien être étonné que le Roi de France n'agît pas avec la même franchise envers un Roi son ami & son allié; mais je ne crois pas que Louis ait imaginé, qu'il falût être grand orateur & beau parleur, pour conférer avec le Roi de Suède: ni que celui-ci n'ait proposé une entrevue, que pour avoir lieu de tirer vanité de la supériorité de ses talens & de ses lumières. Il étoit trop au-dessus de ce petit amour propre, & savoit trop que la nature est aussi libre dans ses dons que la fortune dans ses présens.

Il y avoit si loin de ses petits démêlés à une rupture, qu'avant que de retourner à Paris Louis fit compter une bonne somme d'argent au Roi de Suède, & sépara entièrement son armée, pour ne lui laisser aucun sujet d'ombrage.

Le Marquis de Brezé (1) fut reçu à Mayence, comme l'Ambassadeur d'un grand Roi, ami & allié, & comme le Beau-frère d'un Ministre tout puissant, que Gustave vouloit ménager. Brezé remit au Roi de Suède des Lettres du Roi son Maître, où Louis félicitoit ce Héros de ses succès & de ses victoires, & lui faisoit des excuses sur ce qu'il ne pouvoit répondre au désir qu'il témoignoit de conférer avec lui, alléguant des affaires de la dernière importance qui le rappelloient dans sa Capitale, sans compter que Sa Santé ne lui permettoit pas de songer à d'autre voyage dans une saison si rigoureuse. L'Auteur que nous avons cité ci-dessus, fait faire ce compliment par le Marquis de

(1) Keverh. Tom. XII. p. 337.

Brezé & dit, que l'Ambassadeur ajouta : *Si Votre Majesté veut bien s'avancer un peu plus vers la Lorraine, M. le Cardinal de Richelieu la viendra trouver. Sachez, Monsieur l'Ambassadeur, reprit fièrement Gustave, que je ne me crois pas inférieur à aucun Monarque du monde. Tous les Rois, sont égaux, & mes prédécesseurs n'ont jamais cédé aux Rois de France. Si le Roi Votre Maître pense qu'il fustisse de m'envoyer son Ministre, quelqu'un de mes Domestiques ira de ma part écouter les propositions de M. le Cardinal. Il y a plus d'apparence à ce que dit le savant Châlet (1) : que ce fut le Marquis de Brezé lui-même, qui invita le Roi de Suède de la part du Cardinal à une entrevue avec Louis XIII. A quoi le Roi de Suède ayant répondu qu'il y donnoit volontiers les mains, pourvu qu'on lui accordât les honneurs qu'il croyoit être dûs à son rang : ce que le Cardinal refusa, & il ne fut plus question d'entrevue. Quoiqu'il en soit le Lecteur nous permettra d'examiner un peu le recit du Sr. le Vassor.*

Il n'est pas nécessaire, je pense, de faire de grands raisonnemens, pour prouver que la proposition & la réponse n'ont aucun fondement. Le lecteur judicieux en sentira aisément toute l'inconséquence ; car, sans parler du peu d'apparence qu'il y a, qu'on ait proposé à un Prince, comme Gustave de s'avancer sur les Frontières de la Lorraine, quel Roi au monde a jamais dit parlant de soi-même, que *ne me crois pas inférieur à aucun Monarque du monde. J'enverrai un de mes valets pour écouter de ma part ses propositions de M. le Cardinal.* Ce n'est pas-là de la fierté, c'est le langage de l'impolitesse. On lui fait encore répéter ici ce qu'on prétend qu'il avoit dit dans une occasion plus importante. *Tous les Rois sont égaux.* Je suis même persuadé que les Auteurs, qui lui ont attribué cette maxime, ont cru l'entrevoir dans sa Lettre au Roi de France au sujet du traité de Bœrwald, dans laquelle pourtant cette idée se trouve si enveloppée, qu'il faut avoir de bons yeux pour l'y appercevoir. Enfin, Gustave-Adolphe savoit bien qu'il étoit le premier Roi de Suède, qui eût eu quelque chose à démêler en deça de la mer Baltique, ou de la mer du Nord ; & par conséquent le premier qui eût été dans le cas de disputer de préséance ou d'égalité avec les Rois de France. Comment pouvoit-il donc dire, que ses prédécesseurs n'avoient jamais cédé aux Rois de France ? N'étoit-il donc pas libre à Louis XIII. d'accepter ou de refuser l'entrevue que Gustave proposoit ? Pourquoi donc trouver mauvais qu'il s'en excusât ? Et à propos de quoi tout cet emportement ? Supposons que dans l'ordre naturel la maxime que tous les Rois sont égaux soit véritable, ne m'avouera-t-on pas que chaque Roi est en droit de prétendre le rang au-dessus de son Confrère, s'il le juge à propos, & que ces sortes de prétentions ne peuvent être, ni blâmées, ni louées, que quand elles sont contraires à une longue possession, ou à des conventions particulières. Convenons donc qu'il est des Ecrivains, qui font souvent parler les Rois comme ils voudroient qu'ils eussent parlé, ou comme ils auroient parlé eux-mêmes s'ils eussent été à leur place. Les Rois sont hommes sans dou-

(1) Cum interire anno MDCXXXII. Gustavo Adolpho Regi Germaniam devastandi mittitur affatus cum Ludovico XIII. Francia Rege, Meis tunc agente, per Brezium Marchionem, Cardinalis Richelii nomine proponeretur ; respondit Rex Gustavus se cum Ludovico Rege sua de-

mini collocuturus, si is religiose & ad amissimi observatam vellet prerogativam, quam ipse Suecus in gradu, sede, ingressu, sibi debere affirmabat. Quo accepto responso, turbatus Richelii, ac pudore suffusus urgere congressum Regum ulterius destitit. Châll. Op. Polit. Historica, Cap. XIV.

te, & sujets aux mêmes passions que ceux qui écrivent leur Histoire ; mais il y avoit des endroits plus qu'humains dans Gustave, & il est à présumer qu'ayant reçu la meilleure éducation du monde il étoit incapable de tenir des discours si éloignés de la prudence, & de la modestie. On aura beau me dire qu'il étoit d'un temperament vif & bouillant, infiniment sensible aux intérêts de son rang & de sa dignité, je répondrai qu'une infinité d'actions de sa vie prouvent, qu'il savoit se modérer & parler avec la retenue qui convient à un grand Roi : surtout vis-à-vis d'un Allié dont l'amitié lui étoit utile. Je croirois plutôt que dans le particulier il ait fait des saillies sur Louis XIII. & sur le Cardinal, que d'admettre qu'il ait pu parler ainsi à son Ambassadeur dans une audience publique. Mais ce n'est pas tout, le même Auteur ajoûte un dernier trait, que je ne puis me dispenser de rapporter, pour avertir toutes les personnes qui étudient l'Histoire, combien elles doivent se défier de ces Auteurs, qui ne consultent que leur passion, & ne prennent jamais pour guide les règles du discernement, & du goût.

„ Le Suédois, dit-il, témoigna encore plus de hauteur depuis qu'il eut rem-
 „ porté de nouveaux avantages. A propos du dégât commis sur des Terres
 „ de l'Eglise, St. Etienne Envoyé de France dit que, si on ne vouloit pas
 „ épargner les Catholiques, Louis seroit obligé d'employer ses armes pour dé-
 „ fendre sa Religion. *Fort bien (1)*, REPARTIT BRUSQUEMENT GUSTAVE,
 „ quand le Roi Votre Maître aura envie de se battre contre moi, on lui épargnera
 „ la peine de nous venir chercher. J'irai à la tête de cent mille hommes le trouver
 „ à Paris”.

Reconnoît-on à ces paroles le vainqueur modeste de Breitenfeld, qui, après cette fameuse victoire, ne parle presque point de lui dans les Lettres qu'il écrit aux Rois ses Alliés, & ne fait mention que de ses Généraux & de ses troupes ? Est-ce le langage d'un Héros ; & n'est-ce pas plutôt celui d'un Capitain ? A peine peut-on croire que de pareilles rodomontades aient pu sortir de la bouche d'un Chef de Hussars ou de Croates, d'un Mentzel, d'un Trenck. Tous les Puffendorffs du monde ne me persuaderont point qu'un si grand Roi, qui savoit vivre, ait pu même avoir de telles pensées, bien loin de s'en échapper à des discours si peu mesurés. Nous verrons ailleurs ce que St. Etienne dit véritablement au Roi de Suède, & la réponse que ce Héros lui fit : réponse bien éloignée de celle que notre Auteur lui prête gratuitement. En attendant je ne puis m'empêcher ici de remarquer, que cette réponse, ridicule & insensée en soi, doit le paroître encore davantage, quand on considère que Gustave ne vit St. Etienne pour la première fois qu'en Bavière ; qu'il y a bien loin de-là à Paris ; que ce Monarque étoit bien éloigné d'être à la tête de cent mille hommes ; qu'il avoit alors assez d'affaire sur les bras, pour ne pas songer à la conquête de la France ; qu'il n'étoit pas trop assuré du côté de la Pologne ; que le Dannemarck ne laissoit pas de lui donner quelque inquiétude : & qu'enfin, l'Empereur faisoit des préparatifs si prodigieux, que le Héros Suédois avoit besoin de toutes ses forces, & de toutes les ressources de son génie, pour combattre cette hydre dont les têtes se multiplioient.

Il est aisé de voir que cet Auteur n'avoit pas puisé dans les sources, ou

(1) *Idem.* p. 103.

que

que du moins il les a corrompues ; car il y a des Gens qui s'imaginent que les Héros doivent toujours avoir le ton menaçant, des manières vaines & avantageuses.

Il est certain au contraire (1) que le Roi de Suède souhaitoit autant que la France, que toute la Ligue Catholique, ou du moins ceux qui en étoient les principaux archoutans, prissent le parti de la neutralité, puisque c'étoit, pour ainsi dire, couper un bras à l'Empereur, & dès que le Marquis de Brezé entama cette affaire, il y trouva le Monarque disposé ; le Marquis l'assura que le Roi son Maître ne vouloit se mêler de cette affaire que comme médiateur ; que, lorsque l'Evêque de Wurtzbourg lui avoit demandé du secours pour la défense de la Religion Catholique, Sa Majesté Très-Chrétienne lui avoit répondu, qu'Elle étoit amie & alliée du Roi de Suède, & ne pouvoit, ni ne vouloit rien faire, que de concert avec lui : que, le même Evêque ayant demandé la neutralité, le Roi son Maître s'étoit chargé de la proposer à Sa Majesté Suédoise, & qu'il ne s'agissoit plus que de savoir à quelles conditions Elle seroit disposée à l'accorder. On fut quelques jours sans pouvoir s'accorder sur ces conditions : le Roi de Suède vouloit rester en possession de tout ce qu'il avoit pris sur les Princes de la Ligue. La France exigeoit la restitution de Mayence, de Bamberg & de Spire : mais enfin, Elle consentit que ces deux dernières Villes fussent exceptées. Aussitôt le Roi de Suède lui fit remettre un projet suivant lequel il consentoit, que l'on conclût un traité de neutralité avec les Princes Catholiques d'Allemagne. Les principales conditions étoient.

1°. „ Le Duc de Bavière & les Princes Catholiques Confédérés d'Allemagne, s'abstiendront de toute hostilité & violence, tant contre le Roi de Suède, ses troupes, & les pays qu'il occupe, que contre ses Alliés & Confédérés
 „ les Princes & Etats Protestans. Ils ne permettront point à leurs Gens de
 „ guerre de sortir du Pays de leur domination, sous quelque prétexte que ce
 „ puisse être.

2°. „ Le Duc de Bavière, & les autres Princes Confédérés d'Allemagne de
 „ la Religion Catholique de quelque condition & dignité qu'ils soient, rendront toutes les Fortereffes, Châteaux, Citadelles, Pays, Villes & Villages
 „ pris sur les Protestans dans la Basse-Saxe, & les restitueront dans le même
 „ Etat où ils étoient avant 1618. qui est l'époque du commencement de la
 „ guerre.

3°. „ Le même Duc de Bavière & les Princes Ligués rappelleront incessamment dans leur propre Pays leurs troupes, qui pourroient se trouver sur
 „ le territoire de quelque Etat Protestant.

4°. „ Toute l'armée desdits Princes Ligués ne pourra passer dix à douze
 „ mille hommes, qui seront distribués dans les Villes, Bourgs & Villages de
 „ leurs territoires, de manière à ne pouvoir être en Corps.

5°. „ Le Duc de Bavière & ses Confédérés ne pourront, après le licenciement de leurs troupes, permettre à l'Empereur de loger ses siennes dans leurs
 „ Pays, soit secrètement ou publiquement.

6°. „ De même ils ne permettront point que la Maison d'Autriche ou ses

(1) Kevenh. ad h. an. 1632. p. 71.

„ Alliés fassent des recrues, ou autres levées de Gens de guerre dans leur
 „ Pays, pour servir contre le Roi de Suède, ou quelqu'un de ses Alliés, sous
 „ quelque prétexte & en quelque nombre que ce puisse être.

7°. „ Les passages seront également refusés ou accordés aux deux partis, sans
 „ aucune supercherie de la part de celui dont le Pays sera sujet à de tels pas-
 „ sages, & sans aucun préjudice de la part de ceux à qui il les accordera.

8°. „ Le Roi de Suède s'engage de son côté, tant en son nom, qu'au nom
 „ de ses Alliés, de ne commettre aucune hostilité de quelque nature qu'elle
 „ puisse être contre les Pays du Duc de Bavière, & des autres Etats de la Li-
 „ gue Catholique, & de les laisser jouir d'une neutralité réelle; excepté né-
 „ anmoins l'Evêque de Bamberg, dont le Pays est actuellement occupé par les
 „ armes de Sa Majesté.

9°. Le Roi de Suède remettra au Duc de Bavière toutes les places qu'il
 „ a prises dans le Bas-Palatinat, & ledit Duc en restera en possession jusqu'à
 „ ce qu'il se soit accommodé avec l'Electeur Palatin, lequel accommodement
 „ se fera à l'amiable, & par la médiation des Rois de France & d'An-
 „ gleterre. On exceptera de cette restitution la Ville de Spire, que le Roi de
 „ Suède veut garder pour lui.

10°. „ Le Duc de Bavière & ses Confédérés laisseront le Roi de Suède &
 „ ses Alliés en possession des Pays dont ils se sont emparés, jusqu'à une déci-
 „ sion générale, & n'exigeront que la restitution de ce qui leur appartient
 „ réellement.

11°. „ Tous ceux que le Roi de Suède a pris sous sa protection, soit Prin-
 „ ces, Comtes, Villes Impériales, & généralement tout autre Etat ou per-
 „ sonne quelconque, ne pourront être inquiétés par le Duc de Bavière & les
 „ autres Princes de la Ligue Catholique, sous quelque prétexte que ce soit.

12°. „ Le Commerce restera libre entre les sujets des deux partis.

13°. „ Les prisonniers seront rendus de part & d'autre sans aucune ran-
 „ çon. En particulier l'Administrateur de Magdebourg, mené prisonnier par
 „ le Comte de Tilly, sera incessamment remis en liberté.

14°. „ Pour plus de sûreté le Roi de France fera garant, que le Duc de
 „ Bavière, les Princes, & les Etats de la Ligue Catholique observeront reli-
 „ gieusement toutes les conditions de cette neutralité; de manière que, si quel-
 „ qu'un d'eux se rend coupable de quelque contravention, il soit aussitôt traité
 „ comme ennemi, & poursuivi par la voie des armes”.

Le préambule de ce projet montre assez que les deux Rois étoient bien
 „ éloignés de se brouiller pour de petits démêlés. Il y est dit „ que le Duc de
 „ Bavière & les autres Etats de la Ligue Catholique, ayant désiré d'embras-
 „ ser le parti de la neutralité, quoiqu'ils méritassent d'éprouver les plus rigou-
 „ reuses hostilités, pour s'être mêlés d'une guerre qui ne regardoit que l'Em-
 „ pereur, Sa Majesté Suédoise avoit consenti à leur accorder cette neutralité
 „ par égard pour la médiation du Roi Très-Christien, qui avoit bien voulu
 „ interposer ses bons offices à cet effet, par la bouche de ses Ambassadeurs
 „ ordinaire & extraordinaire: & que, pour donner au Roi Très-Christien des
 „ marques de son affection fraternelle, le Roi de Suède avoit accordé les
 „ conditions, &c.”

Charnacé fut envoyé en Bavière avec le projet de neutralité rapporté ci-dessus, & le Marquis de Brezé promit que dans quinze jours il rapporteroit la confirmation & ratification de tous ces articles. Gustave offrit en même tems une amnistie, à condition que la France obtiendrait, que le Comte de Papenheim videroit la Westphalie & l'Evêché de Magdebourg, & que le Duc de Bavière & la Ligue Catholique rappelleroient toutes les troupes qu'ils pourroient avoir en Bohême, & ne commettraient plus dès ce jour aucune hostilité; comme aussi que toutes les places, que les Suédois bloquoient ou assiégeoient actuellement, seroient & resteroient bloquées ou assiégées, sans que cela pût être regardé comme contraire à la trêve.

On fit alors dans le public bien des raisonnemens sur cette négociation. On disoit unanimement que le Roi de Suède ne pouvoit rien conclure de plus avantageux pour lui qu'un pareil traité; qu'il ne risquoit rien à laisser la Ligue Catholique en repos; qu'au contraire il n'en avoit que plus de liberté de faire agir toutes ses forces contre l'Empereur seul; & que, restant maître de certaines places pour sa sûreté, il reduisoit ses ennemis à une extrême foiblesse, les resserrant de tous côtés, tandis qu'il se procuroit à lui-même de nouveaux moyens de pousser la guerre: sans compter que ce Prince habile faisoit valoir par-là sa complaisance pour la France, trouvoit moyen d'obliger cette Puissance, & de se concilier de plus en plus son affection, en accordant une chose qui n'étoit utile qu'à lui: que les Etats Ligués au contraire risquoient beaucoup en embrassant la neutralité: qu'ils se rendoient coupables d'ingratitude envers Sa Majesté Impériale à qui ils avoient tant d'obligations: qu'ils abandonnoient la Maison d'Autriche dans ses plus grands besoins, & sacrifioient la Religion Catholique, en la privant d'un appui tel qu'elle n'en auroit jamais de pareil: Que la France dans cette négociation alloit toujours à son but d'affoiblir la Maison d'Autriche; ce qu'elle effectuoit, en séparant ses intérêts de ceux de la Ligue, & transférant la Couronne Impériale dans une autre Maison: que cependant, pour que tout cela parût se faire sans préjudice de la Religion Catholique, on avoit imaginé une neutralité; que, si les Liguistes acceptoient la neutralité, la France parvenoit à son but, sinon Elle ne laisseroit pas de continuer ses liaisons avec la Suède, & de favoriser ses entreprises, afin que, fortifiant cette Puissance aux dépens de l'Empereur, elle eût moins à craindre la Maison d'Autriche: qu'en vain on reprocheroit à la France, qu'augmenter la Puissance de la Suède, & des Etats Protestans d'Allemagne, c'étoit visiblement exposer la Religion Catholique à un danger inévitable; qu'elle avoit la réponse toute prête: *La Religion Catholique ne court aucun risque, puisque le Roi de Suède accorde la neutralité aux Princes & Etats de cette Religion: D'ailleurs ce Prince ne s'est-il pas engagé pour lui & la Couronne de Suède, dans les traités que nous avons faits avec lui, qu'il ne seroit rien innové à cet égard, & que la Religion seroit & resteroit dans l'état réglé par les loix publiques de l'Empire?*

Cependant Charnacé écrivoit de Munich au Roi de Suède, qu'il esperoit de lui apporter bientôt des moyens de pacification, dont Sa Majesté auroit lieu d'être satisfaite. Mais malheureusement les Suédois interceptèrent dans

le même tems des Lettres de l'Electeur de Bavière au Comte de Pappenheim, qui étoit alors en Westphalie, où, bien loin de lui parler d'accommodement, il l'exhortoit à continuer à lever du monde, & lui envoyoit une remise de cent mille écus pour accélérer ces levées. Le Roi de Suède communiqua cette Lettre au Marquis de Brezé, en lui disant, qu'il voyoit quel fond il y avoit à faire sur la sincérité du Duc de Bavière. Ensuite il envoya la Lettre même à Charnacé, lui mandant qu'il étoit la dupe de l'Electeur de Bavière; que ce Prince rusé n'avoit cherché qu'à l'amuser, à gagner du tems, jusqu'à ce qu'il eût fait ses préparatifs; mais, qu'enfin la fourbe étoit découverte; & qu'il étoit seulement fâché d'avoir accordé la suspension d'armes pour quinze jours.

Le Roi étoit alors à Francfort, où il étoit venu joindre son Epouse, accompagné du Roi de Bohême, de quantité de Princes & d'Ambassadeurs; en un mot de tout ce cortège nombreux, qui ne le quittoit plus depuis qu'il fut entré une fois dans Francfort, & dans les fréquens voyages qu'il fit de cette Ville à Mayence, & de Mayence à cette Ville. Le Marquis de Brezé qui continuoit son Ambassade auprès de lui, & le suivoit aussi dans ces petits voyages, lui représenta que, Charnacé n'étant pas encore de retour, il seroit à propos d'accorder une prolongation de la trêve, parce qu'il avoit de bons avis qu'enfin le Duc de Bavière étoit prêt à signer la neutralité: mais le Roi lui répondit, que la trêve n'avoit que trop duré, & qu'il n'avoit pas envie d'être pris plus long tems pour dupe; que, si l'Electeur vouloit sincèrement signer, il pourroit le faire sans qu'il fût besoin pour cela de suspension d'armes. Ainsi toute cette négociation, tout ce projet de neutralité s'en alla en fumée, & l'on eut lieu d'être convaincu que l'Evêque de Wurtzbourg, s'étoit servi du prétexte de la Religion pour tromper la Cour de France; que le Duc de Bavière fut cette fois plus fin que le Cardinal de Richelieu & son Capucin; & que, par complaisance pour la Cour de France, Gustave voulut bien pour quelques jours être du nombre des dupes.

Après cela le Roi de Suède, ne songea plus qu'à pousser vigoureusement la guerre contre l'Empereur, tâchant de lui susciter autant d'ennemis qu'il étoit possible: il envoya des Ambassadeurs à George-Ragotzi Prince de Transilvanie, pour l'exciter à prendre les armes contre ce Monarque; lui représentant que c'étoit la plus belle occasion de remettre la Hongrie en liberté, & de s'en faire Roi; que l'Empereur affoibli par ses dernières pertes, ne pourroit faire aucune résistance raisonnable de ce côté-là, étant d'ailleurs attaqué dans le centre de l'Allemagne; Ragotzi n'étoit pas encore assez bien affermi lui-même dans sa Principauté de Transilvanie, où il avoit été élevé par des brigues, qui avoient gagné les suffrages des Etats en sa faveur, & au préjudice d'Etienne Bethlen frère du fameux Gabriel-Bethlen ou *Bethlen-Gabor*, suivant la façon de parler des Hongrois. Gustave envoya aussi un Ministre à Venise, pour exciter cette République contre l'Empereur, avec qui Elle avoit eu de grands démêlés au sujet de la succession de Mantoue. Gustave offroit de faire une alliance offensive avec Elle contre ce Prince, ou du moins il sollicitoit le Sénat de l'assister d'une somme d'argent. Mais ces Républicains, se bornant à

défendre la liberté de l'Italie contre la Maison d'Autriche, ne voulèrent se mêler en aucune façon des affaires d'Allemagne. Il n'y eut pas jusqu'aux Suisses, & à la Ville de Genève, à qu'il ne demandât des secours d'hommes ou d'argent; aux uns pour assurer leur Religion; aux autres pour maintenir leur liberté : motifs puissans, mais inutiles quand le danger est loin.

Pendant ces négociations, il affectoit de traiter à Francfort l'Electeur Palatin de Roi de Bohême, & vouloit que ses Domestiques & ses Officiers, lui rendissent les honneurs dûs aux têtes Couronnées, & ne reconnussent d'autre Roi de Bohême; le tout dans la vue de chagriner l'Empereur, & de lui faire craindre qu'il n'eût dessein de rétablir ce malheureux Prince dans son prétendu Royaume de Bohême, que l'Empereur venoit de céder à son fils aîné Ferdinand, déjà Roi de Hongrie. C'est ainsi que Gustave-Adolphe joignoit toutes les ressources de la politique à la force des armes.

Piqué de n'avoir pu engager le Duc de Bavière à se déclarer neutre, aux conditions qu'il lui avoit offertes, il résolut de se vanger des principaux Membres de la Ligue Catholique, & de commencer par les Electeurs de Trèves & de Cologne, comme les plus foibles, & les plus à portée.

Dès les premiers jours de Janvier de l'année 1632. l'Electeur de Trèves avoit envoyé le Sr. de Stagk, Gentilhomme de sa Cour, au Roi de Suède avec une Lettre, par laquelle cet Electeur donnoit avis au Roi de Suède, „ qu'il avoit „ embrassé le parti de la Neutralité du consentement du Roi Très-Chrétien, „ & s'étoit mis lui, son Pays, & ses sujets sous la protection de la France; „ que le Roi Très-Chrétien s'étoit engagé à faire marcher une armée de „ quarante mille hommes, pour le défendre contre quiconque voudroit at- „ taquer son Pays, ou ses Villes; qu'ainsi se confiant à la générosité de ce „ Monarque, il avoit remis à sa disposition tous ses Sujets, Comtes, Barons, „ Nobles & Roturiers, les Villes, Châteaux, Bourgs, Villages, & Terres des „ Evêchés de Trèves & de Spire, afin qu'il en disposât à son gré toutes les „ fois qu'il seroit question de les défendre contre une injuste attaque; voulant „ qu'en ce cas tous les sujets dedsits Evêchés de quelque condition qu'ils „ soient reconnoissent le Roi Très-Chrétien pour leur Souverain & Sei- „ gneur immédiat; afin que ceux qui les attaqueroient soient censés attaquer „ ce Prince dans la personne de son Peuple. Ce qui pourtant ne regardoit „ pas Sa Majesté Suédoise, puisqu'elle avoit consenti à la Neutralité de l'E- „ lecteur, par l'interposition du Roi Très-Chrétien ”.

Pour comprendre l'étonnement du Roi de Suède à la lecture de cette Lettre, il faut savoir que ce Prince, traitant toujours en vainqueur les Princes de la Ligue, avoit fait offrir la Neutralité à l'Electeur de Trèves (1) à condition qu'on lui livreroit le pont de Coblenz, qu'on recevrait Garnison Suédoise dans la forteresse de Hermanstein, vulgairement Erenbreitstein; que la Garnison, qui y étoit de la part de l'Electeur & du Chapitre de Trèves, y

(1) Philippe Christofle de Zettern, ou Sætz-essen, élu Electeur de Trèves le 25. Septembre 1623. mort en 1652. âgé de 87. ans, après bien des chagrins & des traverses, qu'il

essaya de la part de la Maison d'Autriche, en haine de la démarche qu'il fit de se mettre sous la protection de la France.

resteroit & prêteroit Serment à Sa Majesté Suédoise : qu'enfin, le Pays payeroit une somme pour être distribuée par manière de gratification à l'armée Suédoise.

Gustave n'étoit pas Prince à dissimuler l'indignation qu'il ressentit à la lecture de la Lettre de l'Electeur ; mais il la témoigna avec plus de décence & de modération, que l'Historien de Louis XIII. ne lui en prête. C'est ce que nous prétendons montrer, en rapportant ici les principaux articles de sa réponse.

„ Nous avons été, dit-il (1), sensiblement touché, que *Votre Dilection* ait „ non seulement refusé des quartiers à nos troupes, mais encore nous ait menacé du ressentiment de la France qui *Vous* a pris, dites-vous, sous sa sauvegarde, ce qui nous étonne d'autant plus que nous ne saurions nous persuader que le Roi de France, qui est notre *Ami & Allié*, veuille arrêter nos opérations, & mettre obstacle au progrès de nos armes. Si pourtant contre toute attente la chose étoit ainsi que *Vous* le dites, il faudroit s'en consoler, recommander l'affaire à Dieu, & prendre notre parti de manière à faire voir, que nous ne sommes pas d'humeur à nous laisser braver sans nous en ressentir.

„ Si la France envoie quarante mille hommes à *Votre secours*, *Votre Dilection* n'a qu'à voir où elle trouvera les fonds nécessaires pour les contenir, & comme elle fera pour nous empêcher d'entrer dans son Pays avec notre armée.

„ Nous ignorons absolument que Nous ayons fait aucun traité pour *Votre Neutralité*, sous l'interposition de la France. Tout ce que nous savons, c'est qu'il n'y a pas longtems que nous avons offert à cette Couronne, en cas que l'Electeur de Trèves voulût abandonner le parti de la Ligue, de le traiter en ami, & nous sommes encore dans les mêmes sentimens, bien entendu pourtant que *Vous* accorderez à nos troupes des logements & des vivres, & ne *Vous* aviserez pas de rejeter nos Sauve-gardes, comme *Vous* avez fait dernièrement ; sans quoi nous ne pourrions nous dispenser de *Vous* traiter en ennemi déclaré.

„ Il est bien vrai que le Gentilhomme, que *Votre Dilection* nous a envoyé, nous a voulu persuader qu'Elle avoit toujours souhaité la paix, & avoit le moins contribué aux armemens de la Ligue. Mais, quand *Votre Dilection* nous seroit Elle même mille sermens là-dessus, nous ne l'en croirions point. Nous nous souvenons trop bien du tour que nous a joué dernièrement l'Evêque de Bamberg, & ne nous fierons jamais plus à serment, ni parole de Prêtre, ni de Moine. C'est pourquoi nous exhortons *Votre Dilection* à accorder de bonne grace ce que nous lui demandons, des quartiers & des vivres à nos troupes ”.

Pour bien comprendre les motifs, qui faisoient insister le Roi de Suède sur ce dernier article, il faut savoir que les Espagnols avoient occupé Coblentz, Trèves & Mayence, pour avoir une communication libre entre les Pays-Bas & le Bas-Palatinat. Le Roi, pour couper cette communication, les avoit déjà chassés de divers postes, & en particulier de Mayence, comme nous avons

(1) Le même p. 771.

vu : maintenant , il vouloit encore les chasser de l'Electorat de Trèves , afin d'assurer ses conquêtes le long du Rhin , & de pouvoir marcher dans le Pays de Cologne , dont l'Electeur étoit un des principaux Archeboutans de la Ligue (1). Il étoit tout simple , que l'Electeur de Trèves aimât mieux voir les François que les Suédois dans ses places , outre la conformité de la Religion , il y avoit encore bien d'autres motifs qui le portoient à cette préférence. Cependant cette affaire fut accommodée , & l'on convint que l'Electeur accorderoit des vivres & des logemens aux Suédois qui passeroient par ses terres , qu'il pourroit être sous la protection & sauvegarde de la France , recevroit Garnison François dans la forteresse d'Erenbreitstein ; & que , de concert avec les Suédois , les François chasseroient les Espagnols de Trèves , & de tout le reste du Pays. C'est ce qui arriva peu de tems après , comme nous le dirons en son lieu.

Sur ces entrefaites , Wolfgang-Guillaume Duc de Neubourg envoya des Ambassadeurs , ou Députés au Roi de Suède , pour lui demander la Neutralité , dont l'Espagne & les Etats de Hollande le laissoient jouir. Gustave répondit aux Ministres de ce Prince , que , n'ayant rien à démêler avec lui , il lui accorderoit volontiers sa demande , & le traité fut bientôt dressé.

Les Espagnols , craignant alors de perdre les postes qu'ils occupoient sur la Moselle , poussèrent un secours considérable vers cette rivière. Le Roi , averti de leur marche , partit un soir de Francfort dans un petit bateau lui quatrième , & descendit jusqu'à Mayence. Là , ayant rassemblé à la hâte un corps de troupes , il se mit en marche , & fit tant de diligence qu'il atteignit les Espagnols , lorsqu'ils s'y attendoient le moins. Le Rhingrave Othon-Louis , qui menoit l'avant-garde , les attaqua à l'improviste , leur tua sept ou huit cens hommes , & leur prit huit Etendarts , tomba ensuite sur deux Régimens François , qui se disoient au service de Monsieur Gaston de France , les tailla en pièces , & les obligea à abandonner Veldentz , dont ils s'étoient emparés sous la conduite d'un Movillet brave & bon Soldat , qui avoit desolé tout le Hundsruck.

Le Roi seroit volontiers entré dans les Pays-Bas , mais il sentoît que cette démarche alloit encore augmenter les soupçons de la France , de l'Angleterre , & donner même de l'ombrage aux Etats-Généraux des Provinces-Unies. Toutefois cela ne l'auroit peut-être pas retenu ; & , pour y remédier en quelque sorte , il fit proposer aux Etats d'y attaquer de concert les Espagnols ; mais il fut obligé de tourner ses pas d'un autre côté , par les nouvelles qu'il reçut des mouvemens du Comte de Tilly , dont nous parlerons ailleurs plus au long. Cependant les Etats de Hollande avoient répondu à sa proposition , qu'ils espéroient de donner tant d'affaires aux Espagnols dans les Pays-Bas , qu'ils ne seroient pas en état de secourir l'Empereur. Gustave eût bien voulu aussi pénétrer dans le Pays de Cologne , pour punir l'Electeur de ce nom de son attachement à la Ligue. Déjà la terreur de son nom avoit obligé le Magistrat &

(1) Ferdinand de Bavière , fils de Guillaume Duc de Bavière & de Renée de Lorraine , étoit né le 7. Octobre 1577. Il étoit en même tems Evêque de Munster , de Liège , de Paderborn & de Hildesheim. Il mourut le 13. Septembre 1650.

la Bourgeoisie de Cologne de prendre quelques précautions: ils avoient envoyé des Députés au Roi pour avoir la Neutralité; &, en attendant sa réponse, ils firent toute sorte de préparatifs pour se défendre. Cette affaire ne fut pas négociée avec succès, & demeura indécidée.

Quoique Gustave-Adolphe eût fait tous ses préparatifs pour cette Campagne de 1632. qu'il eût négocié partout pour avoir des subsides en hommes & en argent, il ne laissoit pas de témoigner quelque desir pour la paix; soit qu'il la jugeât véritablement nécessaire au bien de ses affaires; soit qu'il voulût seulement mettre la Maison d'Autriche dans son tort; soit qu'il n'eût d'autre but que de sonder les dispositions de ses Alliés, & de réchauffer le zèle des Protestans. Quelles que fussent ses intentions, il est certain qu'avant de quitter les environs du Meyn, il fit proposer des préliminaires de paix, qui furent rendus publics au commencement de l'année 1632. & dont voici les principaux.

- 1°. „ L'Edit de l'Empereur, touchant la restitution des Biens d'Eglise, sera
„ & demeurera révoqué à jamais.
- 2°. „ Les deux Religions Protestante & Catholique jouiront également
„ d'une pleine & entière liberté, & sûreté; soit dans les Villes, & Villages;
„ soit dans le territoire d'un Prince séculier, ou Ecclésiastique.
- 3°. „ La Bohême, la Moravie & la Silésie, seront rétablies dans leur premier état, & tous bannis & exilés y seront reçus de nouveau.
- 4°. „ Le Comte Palatin Frédéric V. sera remis en possession de tout ce
„ qui lui a appartenu avant les troubles de Bohême.
- 5°. „ La Dignité Electorale lui sera rendue, & le Duc de Bavière s'en
„ déshétera.
- 6°. „ L'Exercice de la Religion Evangélique sera rétabli dans Augsbourg,
„ & la Ville remise dans son ancienne liberté.
- 7°. „ Tous les Jésuites sans exception seront bannis à perpétuité de l'Empire,
„ comme ennemis des Loix & Constitutions Germaniques, & nommé-
„ ment celle de la *Paix de Religion*, & comme Perturbateurs du repos public.
- 8°. „ Pour que l'Empire soit dans un état florissant, & qu'aucune des deux
„ Religions ne souffre aucun préjudice, il seroit à propos qu'on admit dans
„ chaque Monastère des Sujets de l'une & de l'autre.
- 9°. „ Tous les Monastères, saisis dans le Duché de Wurtemberg contre
„ toute justice, seront rendus & remis dans leur état primitif.
- 10°. „ Sa Dignité Royale de Suède, ayant sauvé l'Empire d'une subversion
„ totale, sera élue Roi des Romains.
- 11°. „ Les frais des Commissions Impériales à l'Edit de restitution, par-
„ ticulièrement dans le Duché de Wurtemberg, seront remboursés.
- 12°. „ Les Chanoines des Eglises Cathédrales seront mi-partis, & en
„ nombre égal des deux Religions.

On voit par-là que le dessein de devenir Empereur existoit réellement dans l'esprit de Gustave, & n'est pas un de ces projets que des spéculatifs prêtent à un Prince guerrier, comme le prétendent quelques Ecrivains (1). Mais
voici

(1) On lit dans le *Soldat Suédois*, que le Roi de Suède, ayant pris Francfort, & quel-

voici un trait qui fait une preuve bien plus forte, & que le public a ignoré.

Dès le tems que Gustave chassoit les Impériaux de la Poméranie, & des Marches de Brandebourg, pour consoler l'Electeur de ce nom, & le mettre tout-à-fait dans ses intérêts, il lui proposa de marier le Prince Electoral (1) son fils, avec la jeune Princesse de Suède. *Je serai peut-être tué à la guerre avant que d'avoir d'autres Enfans*, disoit-il, *vosre fils sera alors Roi de Suède, & sera le plus puissant Prince du Nord*. Quoique le Prince & la Princesse ne fussent encore que des Enfans, le projet ne laissoit pas que de flatter l'Electeur. Mais le peu de séjour que Gustave fit à Berlin, le mouvement continuél où il fut depuis, tout cela fit que la chose en resta à une simple proposition. A son arrivée à Francfort (2), il trouva Goetz Chancelier de l'Electeur; & un jour, qu'ils s'entretenoient ensemble des affaires du tems, le Roi dit à ce Ministre: *J'aurai encore de terribles différens avec vosre Maître pour la Poméranie; mais il y a moyen de les concilier: reprenons l'affaire du Mariage du Fils de l'Electeur avec ma Fille, qu'on m'envoie au plutôt ce jeune Prince pour le faire élever avec ma Fille, & le mettre à même de gagner l'affection des Suédois. Je n'y vois d'autre obstacle que la Religion; mais le Docteur Bergius a déjà voulu s'accommoder à Leipzig. J'ai vu l'accord, dont j'ai été fort satisfait. Je prévois les fondemens d'un grand Empire. Je ferai le jeune Prince Electeur de Mayence, & Duc de Franconie; mais il faut pour cela que M. Electeur de Brandebourg agisse en tout de concert avec moi.*

Le discours étant ensuite tombé sur la Pologne, le Roi dit: *Faisons le Prince Electoral Roi de Pologne. Je suis encore jeune, je me porte bien, & je puis avoir des Fils, qui auront la Suède. Vous avez des prétentions sur le Duché de Juliers, Nous les ferons valoir en tems & lieu. Mais il faut rejeter les pitoyables traités du Comte de Schwartzenberg (3). Je vous recommande cette affaire. Vous pourriez devenir alors notre Serviteur commun. Ce seroit assurément une Puissance formidable.*

Je trouve, pour moi, dans le projet de ce mariage une forte présomtion; que Gustave avoit formé bien sérieusement le dessein de se faire élire Roi des Romains: car, s'il n'avoit eu en vue que de rétablir l'Empire dans son premier état, & d'y mettre sa Religion sur un pied égal avec la Religion de Rome, pourquoi auroit-il tant brigué l'amitié des Electeurs, & des Princes Prote-
tans plus intéressés encore que lui à faire triompher la Religion qu'ils pro-

qu'un lui ayant dit, que *sa Majesté étoit déjà Maître de la Couronne Impériale, ayant Norimberg à sa dévotion où elle est en dépôt, & Francfort lieu destiné à l'Élection & au Couronnement des Empereurs, le Roi reprit en se jouant qu'il n'étoit pas ambitieux jusques là. Le Dr. Harre conclut de-là qu'on a prêté gratuitement ce dessein à ce Héros. Mais c'est bien une réponse faite en riant, qu'il ne faut pas prendre au pied de la Lettre, & une réponse faite en public! On faisoit un compliment au Roi, & il y répondoit en riant; c'est-à-dire, d'un ton d'ironie, qui signifie tout le contraire de ce qu'on pense en ef-*

fet. Le compliment même portoit à faux, puisque, comme nous l'avons remarqué ailleurs, Francfort n'est point le lieu prescrit pour l'Élection & le Couronnement; mais on n'y regarde pas de si près quand on veut flatter, & le Roi se moquoit du flatteur, en lui répondant d'une manière bien éloignée peut-être de sa pensée.

(1) Frédéric-Guillaume né le 6. de Février 1720. & Père du premier Roi de Prusse.

(2) Mém. de M. Ark. p. 595. à l'année 1632.

(3) C'est le vrai nom de ce favori de George-Guillaume Elect. de Brand. & non pas Schwartzenberg, comme écrit Chemnitz.

feffoient, & dont ils tenoient tant de revenus & de prérogatives, dont l'Empereur avoit voulu & vouloit encore les dépouiller. Enfin, si tout cela ne paroît pas assez prouver que Gustave visoit à l'Empire, du moins est-ce une marque certaine, qu'il comptoit d'en retenir un bon morceau. Quoiqu'il en soit, ce mariage ne fut pas poussé au-delà de la proposition. Soit parce que le Roi se trouva bientôt entraîné dans un tourbillon d'entreprises plus importantes les unes que les autres : soit, comme le prétendent quelques-uns, que le Chancelier Oxenstierna le fit échouer, dans l'espérance de faire épouser un jour la jeune Princesse de Suède à un de ses Fils : soit enfin que la différence de Religion fit d'abord un obstacle, qu'on n'eut pas le loisir d'applanir avant la mort prématurée du Roi. En effet, quoique l'Électeur fût charmé de la proposition, il trouvoit néanmoins quelque chose de dur à ce que le Roi de Suède exigeoit, que le Prince Electoral fût envoyé en Suède, pour y être élevé dans la Religion du Pays. Son Conseil, composé de Reformés les plus rigides, lui fit naître mille scrupules, soutenant qu'il n'étoit pas permis d'acheter un Royaume au prix d'une erreur, quelque petite qu'elle fût, sans blesser sa conscience (1). On consulta les Docteurs *Bergius*, & *Crellius*, qui ne manquèrent pas de se ranger à cet avis, & de former encore d'autres difficultés au sujet du degré de consanguinité. Après plusieurs conférences, ces Théologiens (2) dictèrent au Conseil une Lettre, qui fut écrite au Chancelier Oxenstierna, & dans laquelle on déclaroit; qu'avant que de passer outre dans l'affaire du mariage, l'Électeur souhaitoit, qu'il fût tenu sous les auspices du Roi Suède un Synode, ou Concile général des Protestans, où l'on tâcheroit de concilier les différens sentimens des Théologiens sur les points, qui divisoient les Luthériens & les Reformés.

Gustave avoit déjà commencé à vouloir réunir ces deux partis. Il sentoit que c'étoit le plus sûr moyen de balancer celui des Catholiques en Allemagne, qui avoient toujours merveilleusement profité des divisions des deux Sectes Protestantes : d'ailleurs il vouloit s'attacher à jamais par-là les Princes de la Religion Reformée, qui ne laissoient pas d'être puissans en Allemagne : mais, quelque effort que fit ce Prince, il s'appergut qu'il est bien plus aisé de reconcilier des Nations qui se font la guerre, que d'accorder trois ou quatre Théologiens ; & , s'il ne renonça pas dès-lors à l'espérance de réussir, il est du moins certain, qu'il renvoya le projet à un autre tems. Quant au mariage en question, il paroît que Gustave y alloit de bonne foi, puisqu'il le remit encore sur le tapis, lorsqu'il étoit en mouvement vers la Bavière ; & il y a toute apparence, que la Religion ne fut pas la cause de la froideur

(1) Jean Sigismond Père de George-Guillaume n'avoit pas été si scrupuleux que son Fils, ayant quitté la Doctrine de Luther, & embrassé celle de Calvin en 1614. pour complaire aux Peuples du Duché de Cleves, qui devoient devenir ses sujets, & pour gagner les Hollandois, dont les secours lui furent fort utiles dans la poursuite de ses droits. Or, assurément le Duché de Cleves n'étoit en rien

comparable au Royaume de Suède. Not. de M. Ark.

(2) *Bergius* étoit Professeur en Théologie à Francfort sur l'Oder. Il fut dans la suite Chapelain de l'Électeur de Brandebourg. Quant à *Crellius*, il étoit plutôt Socinien que Calviniste ; & après Socin sa Mémoire est dans la plus grande vénération parmi les Unitariens.

de l'Electeur pour une affaire si avantageuse, & que ce qu'il exigeoit touchant un Synode général n'étoit qu'une désaite, que lui inspiroit son favori le Comte de Schwartzberg, toujours Pensionnaire & ami fidèle de la Cour de Vienne, dont la puissance auroit été furieusement balancée par cette union.

Avant que de marcher contre Tilly, le Roi de Suède jugea à propos d'écarter les Espagnols de Mayence, pour mettre cette Ville entièrement à couvert de leurs entreprises. Il avoit déjà Worms & Oppenheim, il lui falloit encore Creutznach, Ville du Palatinat du Rhin, sur la Nave qui la traverse, & va se perdre dans ce fleuve près de Bingen. Creutznach n'est qu'à six milles de Mayence. Il y avoit une Garnison Espagnole, & quelque cent Soldats Impériaux. La Ville n'étoit point forte; mais le Château valoit beaucoup mieux.

Le Roi vint en personne à ce siège qui ne fut pas long; car, ayant fait escauder la Ville, elle fut emportée l'épée à la main, & tout ce qu'il y avoit d'Espagnols massacré; mais le nombre n'en étoit pas grand, la plupart ayant eu la précaution de se sauver dans le Château, que le Roi fit sommer aussitôt. L'Officier, qui y commandoit, répondit qu'il vouloit se défendre. On étoit alors dans les premiers jours de Janvier, saison peu propre à des sièges pour tout autres troupes que les Soldats de Gustave; mais, malgré le froid, malgré la dureté de la terre, ils poussèrent leurs approches avec tant de vivacité, qu'en peu de jours le mineur fut attaché, & la mine joua avec beaucoup de succès. Alors le Commandant battit la chamade, & demanda la sortie libre avec les honneurs de la guerre. Le Roi (1) leur accorda de sortir avec leurs armes, à condition qu'ils les mettroient bas à cent pas de la place, ce qui fut agréé & exécuté; mais ce généreux Prince, après leur avoir vu mettre bas les armes, les leur fit rendre à tous, & les laissa aller. Ce petit siège coûta la vie à quelques braves Officiers du Roi, qui regretta surtout le Colonel Winckel.

Dans le même tems que le Roi s'emparoit de la Ville & du Château de Creutznach, le Rhingrave emporta Kirchberg dans le Hundsruck, & ensuite Bacharach, lieu fameux par ses bons vins; & le neuvième de Janvier, la Garnison Espagnole de Braumfelds capitula, ce qui acheva de nettoier & d'assurer toute la Weteravie. Le Roi avoit chargé en même tems le Landgrave de Hesse de faire avec ses troupes une entreprise sur *Caub* ou *Kaub*, petite mais forte Ville, où les Espagnols avoient une bonne Garnison.

Le Landgrave confia cette commission au Colonel Conrad Uffeln, qui s'en acquitta très bien; car, ayant surpris la Ville, il se trouva en état d'attaquer avec plus de facilité le Château, qui étoit très fort, & qui ne se rendit en effet que le huitième de Janvier. La Garnison en sortit avec les honneurs de la guerre, & fut escortée jusques à Coblenz.

Enfin Gustave-Adolphe, ayant mis Mayence en sûreté, & donné ses derniers ordres, pour continuer les fortifications de cette Ville & la construction de Gustafsbourg (2), commença à rassembler son armée, pour aller au

(1) Kevenh. l. c. p. 89.

(2) Les Soldats Suédois nommèrent cette Fortresse *Pfaffentraub* selon Kevenhuller, &

Paffenwang selon M. Ark. c'est-à-dire, les entraves des Prêtres.

secours de la Franconie; &, avant que de quitter Francfort, il publia les ordonnances les plus sévères pour la sûreté & la liberté des Foires de cette Ville, & pour l'extirpation d'une bande de Brigands, qui, à la faveur des troubles de la guerre, pilloient les Voyageurs, & les malfaïssoient.

Cependant le Comte de Tilly étoit entré dans la Franconie avec de grandes forces, & y commettoit tous les ravages, qu'il avoit coûtume d'exercer sur toutes les Terres des Protestans. Le Pays d'Anspach éprouva tous les traits de la fureur d'un Soldat éfrené; le viol, le pillage, & l'incendie. Ces barbares ne respectèrent pas même les tombeaux des Princes, & sachant que Joachim-Ernest de Brandebourg, Margrave d'Anspach, avoit été inhumé avec un cordon de diamans de grand prix, ils forcèrent son tombeau, mirent en pièces son cercueil, & enlevèrent les diamans (1).

Le Feld-Maréchal Horn à qui, comme nous l'avons déjà dit, le Roi avoit confié le commandement d'une armée de huit à dix mille hommes pour agir en Franconie, après avoir laissé un peu reposer ses troupes, les avoit rassemblées près de Schweinfurth, d'où il vint mettre le siège devant Hæchstædt, non pas ce Hæchstædt, où Marlborough triompha depuis du Maréchal de Tallard, mais une petite Ville de l'Evêché de Bamberg sur la gauche de l'Aisch, rivière qui se jette dans le Meyn à trois mille au-dessus. A peine avoit-il investi la place, qu'il vit paroître cinq cens chevaux, & autant de fantassins sur la droite de l'Aisch, qui tâchoient de se jeter dans la Ville, cherchant un gué pour passer la rivière. Cette troupe étoit un secours que le Comte de Tilly envoyoit de Forcheim. Horn les fit d'abord attaquer; mais ils ne jugèrent pas à propos de se battre, & reprirent au plus vite le chemin par où ils étoient venus. Les Suédois les poursuivirent jusqu'à un mille de Forcheim, & atteignirent l'Infanterie, qui, harassée de la marche & de la fuite, ne pouvoit plus faire un pas; aussi fut-elle presque toute taillée en pièces, ainsi qu'une partie des Cavaliers; le reste se sauva comme il put.

Après cet échec Hæchstædt se rendit sans presque aucune résistance, & le Feld-Maréchal Suédois détacha cinq Escadrons & deux Bataillons vers Bamberg, pour s'assurer de cette Ville que les Impériaux venoient d'abandonner, comme n'étant pas tenable, & de peur d'être coupés de leur armée par la prise de Hæchstædt.

(1) On lit dans l'*Epitome Rerum Germ.* ces paroles touchant ce Marckgrave d'Anspach. *Joachimus Brandeburgicus, Dux olim Unionis Protestantium, dignus eo Imperio nisi imperasset.* M. le Dr. Harte dit, qu'à la vérité il avoit commandé l'armée Protestante devant Prague, mais qu'ayant ensuite changé de parti il ne méritoit par un si cruel traitement après sa mort. Le Marckgrave d'Anspach ne se trouva point à la Bataille de Prague; il commandoit alors dans le Bas-Palatinat les troupes de l'Union. M. H. a mal entendu le passage du *Soldat Suédois* touchant ce Marckgrave, comme le remarque fort bien M. le P. Boehm. *Enr'autres ils prin-*

derat un cordon de diamans de grande valeur au dernier Marquis, qui avoit ci-devant commandé les troupes de l'Union au Bas-Palatinat, & n'avoit pas donné beaucoup de sujet au parti Impérial de l'aller persécuter dans le tombeau. Sold. Suédois p. 156. Ces dernières paroles font entendre si nettement, que ce Marquis n'avoit pas fait d'assez grands exploits contre les Impériaux, pour mériter leur rage à ce point. En effet, il parut si peu digne du Commandement qu'on lui avoit confié, qu'on le soupçonna d'intelligence avec les ennemis. Mais cela ne veut pas dire qu'il changea de parti.

Les Suédois arrivèrent le premier de Février devant Bamberg, & demandèrent brusquement si l'on vouloit les recevoir ou non? Le peu de Chanoines qui restoient s'assemblèrent; &, se voyant sans défense, décidèrent qu'il n'y avoit pas d'autre parti à prendre que d'ouvrir les portes & de recevoir les Suédois, après qu'on seroit convenu de quelque accord pour la sûreté de la Ville. Pendant qu'on étoit en pourparler, il arriva de Chronach cinq cens hommes de milice, qui se glissèrent dans la Ville par une autre porte, au moment même que la capitulation venoit d'être conclue & signée, en vertu de laquelle la porte devoit être ouverte aux Suédois à deux heures de l'après midi. Mais les Bourgeois, sans se mettre en peine de la foi publique, prirent les armes, se joignirent aux miliciens, & braquèrent quelques pièces de canon sur une tour, d'où ils tirèrent sur les Suédois jusqu'à minuit, faisant en même tems grand feu de mousqueterie : mais les Suédois irrités écartèrent bientôt les miliciens des remparts; &, ayant appliqué un petard à une des portes, ils la firent sauter & entrèrent dans la Ville. Alors les miliciens prirent la fuite, & les Bourgeois se rassemblèrent à l'Hôtel de Ville, où ils vouloient encore se défendre; mais, se voyant abandonnés des miliciens, ils profitèrent de l'obscurité de la nuit pour se retirer chacun chez soi, ne doutant pas que les Suédois n'y vinssent bientôt les égorger; &, jugeant des troupes de Gustave par celles de Ferdinand, ils s'attendoient à un massacre général. Il n'eût tenu sans doute qu'aux Suédois de faire de Bamberg un second Magdebourg; mais ce n'étoit pas-là l'esprit de leurs Chefs formé sur celui du Roi, ni peut-être le leur. Ils restèrent sous les armes jusqu'au retour du jour de crainte de surprise; alors, voyant la frayeur généralement répandue dans la Ville, & qu'il n'y avoit plus personne en armes, ils s'emparèrent de tous les postes d'importance, & de tous les Edifices publics, & les Chefs abandonnèrent aux Soldats les maisons des principaux Bourgeois qui avoient violé la capitulation, celle des Jésuites, qui avoient eu la précaution de mettre leur personne en sûreté avant l'arrivée des Suédois, & quelques autres des plus riches Chanoines absens. Les Franciscains & les Carmes (1), qui étoient restés dans leur Couvent, n'y reçurent aucune insulte, & on ne toucha à rien de ce qui leur appartenoit. Il n'y eut, ni maison brûlée, ni femme deshonorée, ni Bourgeois maltraité; & dans peu la tranquillité fut si bien rétablie, qu'on n'auroit pas cru qu'elle eût été emportée l'épée à la main ensuite d'une capitulation violée. Sur ces entrefaites, le Feld-Maréchal Gustave-Horn arriva avec le reste de l'armée; &, après avoir pris connoissance de ce qui s'étoit passé, il loua les Soldats & les Officiers de leur attachement aux Loix de la discipline; il ordonna au Magistrat, aux Chanoines, & aux principaux Bourgeois de s'assembler, leur reprocha aigrement leur perfidie, & les obligea à prêter serment de fidélité au Roi, & à la Couronne de Suède; après quoi on chanta le *Te Deum* dans la Cathédrale, & un Ministre Luthérien y fit un Sermon, qu'apparemment les Chanoines & les Moines ne se soucièrent pas d'entendre.

De Bamberg, le Feld-Maréchal vouloit marcher contre Forcheim; mais les

(1) Kenvenh. l. c. p. 83.

pluyes qu'il fit, & le froid extrême qui suivit, l'obligèrent de différer l'exécution de ce dessein, se contentant pour lors de détacher des partis, pour contenir ceux de la Garnison de Forcheim, & faisant cantonner toute sa petite armée dans les Villages autour de Bamberg, & dans la Ville même.

Dans ces circonstances, l'Evêque de Bamberg s'adressa à l'Electeur de Bavière, le priant de le secourir, & d'ordonner au Comte de Tilly de marcher avec les troupes de la Ligue contre les Suédois, pour les chasser de ses Terres & le rétablir dans son Evêché.

Tilly cantonnoit près de Nördlingen avec une partie de son armée, lorsqu'il reçut des lettres du Duc de Bavière, portant ordre de rassembler le nombre de troupes qu'il jugeroit nécessaire, & de marcher contre le Général Suédois, pour le chasser de l'Evêché de Bamberg. Cet ordre ne pouvoit qu'être agréable au Comte de Tilly, qui ne souhaitoit rien tant que d'en venir aux mains avec les Suédois; & qui, depuis quelque tems, se voyoit gêné par des ordres tout contraires. Sur le champ, il dépêcha des Officiers dans le Haut-Palatinat, pour en tirer la plus grande partie des Garnisons; & avec ce qu'il avoit de troupes autour de Nördlingen, il s'avança jusqu'à Amberg, où l'Evêque de Bamberg l'attendoit pour s'aboucher avec lui. Après quelques conférences avec ce Prélat, Tilly se rendit à Neumark où il avoit assigné le rendez-vous général de l'armée, qu'il rassembloit pour cette expédition, & qui se trouva forte de vingt-mille hommes, tout de troupes de la Ligue, y compris huit mille Bavares de recrues, qui furent d'abord incorporées dans les vieux Corps. L'Artillerie consistoit en vingt deux pièces de tout calibre, avec les munitions, & tout l'attirail nécessaire. Tout étant prêt, Tilly se mit en marche, & s'empara en passant des petites Villes d'Altorf & de Lauff, à trois ou quatre milles de Nuremberg, & y mit Garnison. De-là il vint à Forcheim; & après avoir donné deux ou trois jours de repos à son armée, il se remit en marche.

Le Général Suédois, averti de bonne heure des desseins & des mouvemens des troupes de la Ligue, comprit que cet orage alloit fondre sur Bamberg, & ne voulant pas prendre sur lui de défendre, ou d'abandonner cette Ville, il tint un grand conseil de guerre où la question fut fort agitée. Plusieurs vouloient qu'on se retirât, disant que Bamberg étoit une Ville ouverte, & d'une trop vaste étendue pour la défendre; que les remparts ne valaient rien, & étoient ruinés en plusieurs endroits. Mais le plus grand nombre trouvoit qu'abandonner une Ville comme Bamberg, si peu de tems après s'en être rendu maîtres, c'étoit un aveu de foiblesse trop honteux pour des Suédois: que le Roi avoit eu ses raisons pour souhaiter qu'on s'en emparât, & qu'il ne goûteroit peut-être pas celles qu'on allégueroit pour en justifier l'abandon, d'autant moins que ce Monarque avoit détaché le Duc de Weymar avec un renfort considérable, qui marchoit en toute diligence, & ne pouvoit pas tarder longtems d'arriver. Bref, il fut décidé que l'armée se renfermeroit dans Bamberg, & suppléeroit par des retranchemens à la foiblesse, & à la ruine des remparts de la Ville. Aussitôt on assigna à chaque Régiment un poste à retrancher, & tout s'y porta avec tant d'ardeur Soldats & Officiers, que

tout étoit presqu'en état , lorsque les Coureurs du Comte de Tilly commencèrent à se montrer.

Le 28. de Février, le Feld-Maréchal Horn fut informé qu'on voyoit quelques Escadrons près d'un petit bois à la portée du canon de la Ville. Aussitôt il donna ordre aux troupes d'occuper les postes qui leur étoient destinés, & cela fut exécuté sans la moindre confusion. Ensuite, il envoya le Comte de Solms pour faire retirer la garde avancée de Cavalerie, & empêcher qu'elle ne s'engageât dans aucune escarmouche avec l'ennemi. Pour lui, il parcourut à cheval toutes les lignes, & ordonna qu'on se hâtât de fermer ce qui ne l'étoit pas encore ; en même tems il envoya ordre à toute la Cavalerie cantonnée dans les Villages de se rassembler, & de marcher dans la Ville. Le Régiment de Baudissin fut le premier qui y entra, & alla occuper le poste qui lui étoit assigné. Kochitzky, qui en étoit Colonel, étant venu rendre compte au Feld-Maréchal de l'arrivée du Régiment, Horn lui dit de retourner donner ordre qu'il se tint prêt, & celui-ci, ayant rencontré Bilau qui en étoit Lieutenant-Colonel ; il le chargea de l'ordre du Général qu'il comprit mal ; car il fit sortir le Régiment aux champs, & le fit avancer assez loin vers le bois, où l'on voyoit de la Cavalerie ennemie. Ce mesentendu auroit pu causer un engagement, si le Feld-Maréchal ne s'en étoit aperçu à tems, & n'y avoit remédié en faisant revenir sur le champ cette troupe, & envoyant ordre au Lieutenant-Colonel Bilau de la conduire derrière le retranchement du Régiment de Solms, qui n'étoit pas encore fini, & auquel on travailloit encore, afin de fortifier ce poste d'un si brave Corps, qui put réparer ce qui manquoit au retranchement. Bilau exécuta cet ordre avec assez de lenteur, ne croyant pas devoir se hâter pour quelques coureurs débandés, qui avoient paru vers le bois ; mais, soit qu'un plus gros Corps fût caché en embuscade dans ce même bois, soit qu'il arrivât en ce moment, on vit avancer en bon ordre deux Régimens de Cavalerie, qui chargèrent celui de Baudissin à dos, & le mirent en confusion ; lorsqu'il étoit sur le point de rentrer derrière les lignes.

Les Fantassins du Régiment de Solms qui gardoient ce poste, au lieu de faire feu sur la Cavalerie ennemie qui pressoit le Régiment de Baudissin, furent si effrayés qu'ils s'enfuirent. Horn informé de ce désordre y accourut en diligence avec le Comte de Solms, qui fit tout au monde pour rallier son Régiment ; mais ses efforts furent vains, & il fut obligé de se retirer, ayant reçu un coup de feu qui lui perçoit la jambe. L'ennemi grossissant à tout moment, la frayeur se communiqua à tout ce qui gardoit les retranchemens du Fauxbourg, & c'étoit presque tout des Régimens Allemands, qui s'enfuirent avant d'être attaqués, & gagnèrent le pont pour passer dans la Ville. Les ennemis les poursuivirent si vivement qu'ils passèrent le pont immédiatement après eux, & pénétrèrent jusques dans la Ville. Le Général Suédois enrageoit de voir cette déroute & le moment, où il alloit être chassé honteusement de Hamberg & de ses retranchemens par la seule avant-garde de l'armée, de la Ligue, avec risque de perdre toute son artillerie & ses bagages, lui, qui espéroit de repousser l'armée entière de Tilly avec un Corps plus foible de plus de la moitié. Enfin, après bien des efforts extraordinaires, après s'être exposé lui-

même à être tué ou pris, il vint à bout de rallier le Régiment de Baudissin, & d'arrêter les ennemis jusqu'à ce qu'il fût joint par le Régiment du Comte de Thurn Infanterie, qui chargea un Régiment d'Infanterie de la Ligue qui avoit pénétré dans la Ville, le ramena battant jusqu'au pont qu'il le força à repasser, tandis que Horn, à la tête du Régiment de Baudissin renforcé de quelques escadrons qui venoient d'arriver, chargea la Cavalerie ennemie, la culbuta, & regagna le pont qu'il fit détruire aussitôt au milieu des mousqueta-des. Ensuite, il fit embarquer son artillerie & partir ses bagages, & abandonna ses retranchemens, couvrant lui-même la retraite à la tête du Régiment de Baudissin & de tous les Dragons. Tout marcha en bon ordre sur Kutzingen; de-là à Ettman, où la petite armée de Horn passa le Meyn, & se posta de l'autre côté du fleuve.

Les Suédois perdirent environ trois cens hommes dans cette attaque, & ceux de la Ligue n'en perdirent guère moins. Ils regretèrent surtout un Colonel de Croates qui fut tué sur le pont, avec quelques autres braves Officiers.

La nouvelle de cet échec fit comprendre à Gustave-Adolphe, que sa présence étoit nécessaire en Franconie, & ce fut ce qui le détermina à quitter les bords du Rhin, & à différer jusqu'à un autre tems deux entreprises qu'il avoit en tête, qui étoient de surprendre Heydelberg & Philipsbourg.

Le Roi assigna Aschaffembourg pour rendez-vous à toutes les troupes qui devoient former l'armée qu'il vouloit mener en Franconie, & cependant il se rendit de Francfort à Hœchst, accompagné d'un Duc de Mecklenbourg, du Duc Bernard de Weymar, & d'Auguste Comte Palatin du Rhin.

Le 5me. de Mars le Roi partit de Hœchst, & se rendit à Steinheim sur le Meyn, où il fut joint par la Reine son Epouse, par Frédéric Roi de Bohême, & par les Comtes Palatin du Rhin Philippe & Louis Frères.

Le lendemain la Reine & les deux frères prirent congé du Roi, & retournèrent à Francfort. On peut s'imaginer que l'adieu fut tendre de part & d'autre: les périls, où le Monarque alloit s'exposer, ajoutoient beaucoup au regret de le quitter.

Le même jour 6me. de Mars 1632. le Roi fit à Aschaffembourg la revue de son armée. Elle se trouva forte de douze Régimens d'Infanterie & de 8000. Chevaux, ce qui faisoit au moins vingt-cinq mille hommes bien armés, & animés de la plus vive ardeur de combattre, & de la plus parfaite confiance en leur Auguste Chef.

D'Aschaffembourg l'armée marcha à Loohr, où elle arriva le 9e. le Roi la devançant toujours d'un jour. De Loohr elle vint à Werfling, & de-là par Arnstein à Geldersheim.

Cependant le Feld-Maréchal Gustave Horn vouloit, avant l'arrivée du Roi, avoir sa revanche de l'échec qu'il avoit reçu à Bamberg. Il s'étoit allé poster à Hallsfurth, après avoir fait détruire les ponts d'Ettman & de Hallstadt. Il perdit bien du monde dans cette marche, tant par la desertion que la terreur caufoit parmi ses troupes, que par les fatigues & les mauvais chemins; car les Croates, qui l'avoient suivi de loin jusqu'à Ettman, ne faisoient quartier à aucun traîneur.

Tilly,

Tilly, favorisé des Habitans du Pays, & ayant du bois en abondance, eut bientôt fait rétablir les ponts que les Suédois avoient ruinés; & , ayant passé le Meyn, il s'avança avec quelques Régimens de Cavalerie le 2. de Mars jusqu'à Zeyl à un mille de Halsfurth. Au premier avis que le Général Suédois eût de l'arrivée de Tilly, il eut peine à y ajouter foi, ne comprenant point comment il avoit pu passer le fleuve, après la précaution qu'il avoit eue de faire détruire les ponts après lui. Mais les prisonniers, que ses partis lui amenèrent, lui expliquèrent la chose, & il apprit d'eux qu'il y avoit quatre Régimens de Cavalerie à Halstadt, & que ceux de Blanckart, & du jeune Nicrod étoient à Oberheit, qui n'est qu'à un demi mille de Bamberg.

Sur ce rapport Horn jugea qu'il pourroit surprendre quelqu'un de ces quartiers, & surtout le dernier, comme le plus écarté & le plus difficile à secourir. Il partit lui-même sur le soir; & , marchant à la faveur des bois & des ténèbres, il arriva à portée d'Oberheit deux heures avant le jour, sans avoir été découvert. On peut juger des suites d'une telle surprise; les deux Régimens furent taillés en pièces, à la réserve de quatre Compagnies qui étoient parties une demie heure auparavant pour escorter un Convoi: deux étendards furent pris, deux autres furent brûlés avec tout le bagage, & il n'échapa pas un seul homme; tout périt par le fer & dans les flammes, avec les valets, les chevaux & les femmes. Un Corps de Croates, qui n'étoit pas loin de-là, n'eut garde d'attendre les Suédois: ils prirent tous la fuite vers le Meyn, & se jetterent sans balancer dans la rivière, où il en périt un bon nombre. Le reste fut poursuivi par les Suédois, qui en massacrèrent quantité dans les défilés où ils les atteignirent.

Horn, content du succès de son expédition, revint joindre le gros de ses troupes à Halsfurth, sans avoir perdu qu'une dizaine d'hommes.

Tilly, piqué de l'enlèvement de ses quartiers, rassembla toute son armée, & se mit en marche vers Halsfurth à dessein de surprendre à son tour les Suédois, ou de les accabler par la prodigieuse supériorité de ses forces; mais Horn n'eut garde de l'attendre. Il envoya tous ses bagages à Sweinfurth, & les suivit bientôt en très bon ordre, & sans que l'ennemi pût l'entamer dans sa retraite. Arrivé à Sweinfurth, il fit travailler diligemment à mettre cette Ville dans le meilleur état de défense: & y mit en Garnison trois Régimens d'Infanterie, ceux du Duc Charles, de Truchsessen, & de Solms; & , avec le reste de l'Infanterie, il prit son quartier général à Geldersheim. La Cavalerie fut mise en cantonnement dans les Villages derrière Schweinfurth; & ce fut dans cette position que le Général Suédois attendit les secours de son maître, & le parti que prendroit le Comte de Tilly.

Le onzième de Mars Gustave-Adolphe arriva à Dettelbach, d'où il envoya ordre à son Feld-Maréchal de le venir joindre avec son Corps d'armée à Kutzingen. La jonction s'étant faite sans difficulté, l'armée Royale se trouva forte alors de plus de trente-deux mille combattans.

Le Roi reçut Horn avec les témoignages de la plus vive satisfaction. L'armée séjourna à Kutzingen, & le Roi ordonna un jour de prières, d'actions de grâce & de jeûne dans toute son armée. Le Roi fut de sa personne à Och-

senfurth & à Wurtzbourg, accompagné du Roi de Bohême, & des Comtes Palatin du Rhin, Frédéric & Auguste de Sultzbach; & l'armée continua à se reposer autour de Kutzingen, en attendant l'arrivée des troupes, qui devoient la joindre sous la conduite du Duc Guillaume de Saxe-Weymar, & de quelques autres renforts que le Roi avoit mandés. Tilly de son côté avoit inondé l'Evêché de Bamberg de ses troupes, & leur donnoit le loisir de se remettre de leurs fatigues.

Tandis que la Franconie alloit redevenir le théâtre de la guerre, ce fléau n'avoit pas encore cessé de ravager l'Evêché de Magdebourg. Nous avons dit, que Jean-Banner commandoit dans cette partie une armée de huit mille Soldats, la plupart Allemands, Ecoffois & Anglois. Banner, dont la conduite à la guerre parut toujours au-dessus de l'humanité, l'un des plus dignes élèves du Grand Gustave, & peut-être le plus illustre, s'il ne se fût montré aussi petit dans la vie domestique, qu'il avoit paru grand à la tête des armées; Banner, dis-je, avoit réduit le Comte Wolff de Mansfeld, qui commandoit environ deux mille Impériaux dans Magdebourg, à demander à capituler sur la fin de 1631. Mais, comme il exigeoit qu'on lui permit de se retirer en Silésie avec sa troupe, il falut envoyer un Exprès à l'Electeur de Saxe pour en obtenir les passeports nécessaires, n'y ayant pas de chemin plus court de Magdebourg en Silésie, qu'en traversant la Saxe.

En attendant la réponse de l'Electeur, Banner décampa d'auprès de Magdebourg pour donner un peu de repos à sa petite armée, & la mettre un peu au large. Il logea donc l'Infanterie Allemande à Schönbeck, envoya les Anglois & Ecoffois à Saltza, la Cavalerie & les Dragons à Welschleben.

Sur ces entrefaites, Pappenheim s'étoit rendu de Cologne à Wollsenbutel avec quinze cens hommes. Là, il rassembla des Garnisons voisines quatre à cinq mille hommes, auxquels il joignit ce qu'il avoit amené, & avec cette petite armée il se mit en marche pour délivrer Magdebourg. Dès que le Comte de Mansfeld eût été informé de son dessein, il fit dire au Général Suédois, que, quand même l'Electeur de Saxe accorderoit les passeports désirés, il ne prétendoit pas tenir l'accord dont ils étoient convenus sous cette condition. Banner se le tint pour dit; &, devinant aisément la cause de ce changement, il résolut d'attendre les Impériaux de pied ferme, sans néanmoins trop fatiguer ses troupes, & se contentant de rapprocher ses quartiers.

Pappenheim avoit formé le dessein de venir tomber sur les Suédois lorsqu'ils y penseroient le moins, & de les attaquer par derrière, tandis que Mansfeld, sortant de Magdebourg avec toute sa Garnison, les attaqueroit par devant. La bonne fortune de Banner fit évanouir ce projet. Deux Soldats Anglois, qui étoient en marode, rencontrèrent un Paysan qui portoit un pain qu'ils lui ôtèrent; &, l'ayant coupé pour le manger, ils y trouvèrent une lettre qu'ils portèrent à leur Général. Cette lettre étoit précisément celle où Pappenheim marquoit à Mansfeld tout le projet qu'il avoit formé, & quel jour il avoit fixé pour l'exécution, afin qu'il se tint prêt, & qu'il attaquât en même tems.

Sur la lecture de cette lettre, le Général Suédois rassembla ses troupes, & marcha à Kalbe.

Le premier de Janvier Pappenheim partit de Wolfenbutel avec cinq à six mille hommes de pied, & dix-huit Escadrons. Il pilla en passant Schœningen & Helmstedt, & arriva le quatrième à Magdebourg par Barleben. Je ne sais si je dois ajouter que, d'abord après son arrivée, il fit piller tous les Villages & les Bourgs des environs. Ces pillages & ces desordres étoient si ordinaires chez les Impériaux, qu'on est tenté de croire que c'étoit leur coutume, & le système de guerre de leurs Généraux. L'Auteur des Annales de Ferdinand II. tout Autrichien qu'il étoit, ne les dissimule point ; il en fait quelquefois des tableaux qui donnent de l'indignation ; mais il y revient si souvent, qu'on est obligé d'en supprimer une partie.

Pappenheim s'étoit avancé avec l'élite de ses troupes jusqu'à Gommern : mais, ayant appris que George Duc de Lunembourg avoit quitté le parti de l'Empereur, qu'il faisoit actuellement des levées en Basse-Saxe, & hâtoit celles que ce Cercle avoit résolu de faire, & dont il devoit prendre le Commandement, il se hâta d'aller au devant de ce nouvel orage, & de le dissiper avant qu'il fût bien formé. Surquoi, il fit jeter une partie de l'artillerie de Magdebourg dans l'Elbe, enclouer le reste, brûler tous les ponts, tous les moulins, piller tout le peu qui restoit encore d'Habitans dans cette malheureuse Ville, abattre & brûler le peu de barriques qu'on y avoit élevé au lieu de maisons ; & , avec tout le butin qu'il put rassembler, il abandonna la Ville le 8. de Janvier, n'y laissant que les remparts qu'il n'avoit pas eu le tems de détruire, & marcha droit à Wolfenbutel.

Dès que Banner fut informé de cette retraite, il envoya trois Compagnies d'Infanterie Suédoise pour prendre possession des ruines de Magdebourg. En même tems, il fit publier que tous les Habitans dispersés pouvoient y revenir en toute sûreté, les exhortant à relever les débris de leur Patrie. Un nombre assez considérable de ces infortunés s'étant présentés, on leur distribua par égale part tous les matériaux qui restoit. Tous les lieux circonvoisins s'empressèrent à les aider de tout leur pouvoir. Enfin, ils envoyèrent une Députation au Roi pour implorer son assistance. Ce Prince donna alors une déclaration, par laquelle il prend les Bourgeois & la Ville de Magdebourg sous sa protection spéciale ; autorise son Général Banner à rétablir le Magistrat, & à préférer, pour gérer les principaux emplois, les personnes de la Magistrature qui restoit encore. Mais en même tems que ce Prince pourvoyoit au temporel, il ne négligeoit pas le spirituel, & il envoya son premier Chapelain Jean-Bodwid, Evêque de Lindköping, pour régler les rites des Eglises de Halle, de Magdebourg & de Halberstadt, établir des Pasteurs où il en manquoit, un Consistoire & des visites Pastorales.

Cependant Pappenheim étoit arrivé à Wolfenbutel, où il mit six Compagnies d'Infanterie, & une de Cavalerie en Garnison ; & , avec le reste de sa petite armée, il s'avança vers le Weser, & se rendit en trois jours de marche à Burgdorf dans le Pays de Lunembourg ; & , quoique le Duc régnant lui envoyât toute sorte de vivres, il ne laissa pas de faire pour plus de cinquante mille écus de dégât dans ses terres, & de lui faire dire que, s'il ne lui livroit le Duc George son frère, ou du moins ne le faisoit arrêter, & ne licencioit les nou-

velles levées répandues ci & là dans son Pays, il mettoit le siège devant Zell, détruiroit la Ville de fond en comble, & mettoit tout le Pays à feu & à sang.

Mais toutes ces menaces s'en allèrent en fumée, parceque Banner n'avoit pas perdu de tems à suivre Pappenheim; de sorte que celui-ci fut obligé de se retirer du côté d'Eymbeck.

Banner fut joint dans sa marche par le Duc Guillaume de Saxe-Weymar, à qui le Roi de Suède avoit donné commission de lever quelques Régimens dans la Thuringe, & il s'en étoit si bien acquitté, qu'il se trouvoit à la tête de dix mille hommes, lorsque le Roi de Suède lui envoya ordre de joindre le Corps de Banner. Surquoi, Guillaume partit des environs d'Erfurth le dixième de Janvier, arriva le même jour à Sangerhausen, le 12. à Mansfeld, le 13. à Ermsleben, le 14. à Quedlinbourg où il séjourna. Le 16. il arriva à Wernigerode, & le 17. à Osterwick, où se fit la jonction avec le Général Suédois.

L'Armée, se trouvant forte alors de seize à dix-sept mille hommes, elle se remit en marche, & arriva le 19. à Steinfeld, d'où elle vint à Kneftadt où elle se reposa jusqu'au 23..

Pendant ce tems-là, le Duc détacha plusieurs partis pour avoir nouvelles de l'ennemi: un de ces partis, composé d'environ deux cens cinquante maîtres sous la conduite du Major de Pattendorff, ayant su que le Régiment d'Infanterie de Laëbel n'étoit qu'à un demi mille de Hameln, résolut de l'attaquer, sans avoir égard à l'inégalité du nombre. L'attaque fut si brusque, que les Impériaux eurent à peine le tems de prendre leurs armes. Pattendorff les emporta, les tailla en pièces, fit trois cens prisonniers, leur prit leurs six Drapeaux, & tout leur bagage. Mais ce qui favorisa le succès de cette attaque fut, que le Lieutenant-Colonel Straube, qui commandoit ce Régiment, n'étoit pas présent, & se trouvoit alors à Hameln avec une partie des Officiers; de sorte que les Soldats manquant de Chefs ne firent presque point de résistance: tant il est vrai que, si à la guerre la fortune se déclare quelquefois pour les téméraires, la négligence des Chefs est le plus souvent la source des avantages. Qu'on remporte à nombre inégal. C'est ce que l'expérience journalière ne prouve que trop, sans que certains esprits en deviennent pour cela plus sages. Quoiqu'il en soit, les six Drapeaux furent envoyés au Duc de Brunswick, qui les reçut avec beaucoup de joie, comme un gage de la prochaine délivrance de son Pays.

Le 21. de Janvier des Députés de la Ville de Goslar arrivèrent au Quartier-Général à Kneftadt, & traitèrent avec le Duc Guillaume de Saxe-Weymar; surquoi ce Prince & Banner se rendirent avec toute l'armée le 23. à Goslar, où ils laissèrent reposer les troupes jusqu'au 26. qu'ils se remirent en marche, & vinrent à Seesenbourg à six milles au midi de Brunswick. De là l'armée marcha à Nordheim, que Pappenheim avoit abandonné, désespérant du le pouvoir défendre, & après en avoir démoli les murailles. De Nordheim l'armée se rendit à Pless: & le Quartier-général du Duc fut établi à Bovender, Village du Pays de Hesse. Là, ayant eu avis qu'il n'y avoit que trois cens hommes dans Göttingen, dont cinquante de Cavalerie, & qu'ils

étoient mal pourvus de vivres, & excédés de veilles & de fatigues, il forma le dessein de se rendre maître de cette Ville, dont la prise & la conservation avoient coûté tant de monde, de soins & de peines au Comte de Tilly.

Le Duc, en approchant de la place, envoya un Trompette au Commandant Jean-George de Carthaus, pour lui offrir une bonne capitulation. Celui-ci ayant répondu qu'il vouloit se défendre, le Duc fit dresser une batterie pour amuser les assiégés. Après une canonnade de quelques heures, le Duc fit de nouveau sommer le Commandant ; & en ayant reçu la même réponse, il résolut d'escalader la place, avec d'autant plus d'apparence de réussir, que la foiblesse de la Garnison ne permettoit pas au Sr. de Carthaus de garnir suffisamment le rempart, qui d'ailleurs étoit simple & mal langué.

La Ville avoit été investie le 10. de Février, le Duc en avoit bien examiné le fort & le foible ; & c'étoit en conséquence de cet examen qu'il avoit pris la résolution que nous venons de dire. Les troupes passèrent la nuit du dix au onze en prières ; & le matin à six heures l'escalade fut exécutée en huit différens endroits, à la faveur d'une batterie de gros canon élevée sur le Galgenberg, hauteur qui commande entièrement la Ville de Göttingen (1).

La succès de cette attaque ne fut pas un moment douteux. La Ville fut emportée après une foible résistance. Tous ceux des Impériaux qui se trouvèrent exposés à la première furie du vainqueur furent massacrés. Le reste fut fait prisonnier avec leur Commandant Jean-George de Carthaus, deux Lieutenans, un Enseigne, quelques Valets, quelques Moines Franciscains de l'Observance, le nouvel Abbé de Walckenried, quelques Religieuses, & quelques Officiers de l'Archevêque de Mayence, qui avoient quitté Erfurth depuis l'entrée des Suédois dans cette Ville, & s'étoient réfugiés à Göttingen.

Le 12. qui étoit un Dimanche, le Duc fit prêcher le Sr. David Lippacher son aumônier dans l'Eglise de St. Jean, dont les Catholiques s'étoient emparés, & il fit chanter le *Te Deum* au bruit de toute l'artillerie.

Les Suédois trouvèrent dans Göttingen une artillerie nombreuse, consistant en plus de cent cinquante pièces de canon, une quantité prodigieuse de poudre, de mèches, de balles, de boulets, & plus de quatre mille mousquets.

De Göttingen le Duc envoya un Trompette à Duderstadt, où se tenoit l'Assemblée des Etats du Pays d'Eichsfeld, pour les exhorter à se soumettre de bonne grace, & à se déclarer pour le Roi de Suède, à quoi ils consentirent sans difficulté ; & le Duc s'étant rendu à Duderstadt, la Bourgeoise lui en présenta les clés, & fit toutes les soumissions qu'on pouvoit désirer. Ils lui livrèrent même deux cens cinquante Soldats qu'ils avoient levés, & qui furent aussitôt incorporés dans les Régimens qui avoient le plus besoin de recrues.

Sur ces entrefaites, Gustave-Adolphe jugea à propos de renvoyer en son Pays le Landgrave Guillaume de Hesse-Cassel, de rappeler à soi le Duc Guillaume de Saxe-Weymar & le Général Banner, avec toutes leurs troupes à la re-

(1) Cette Ville est devenue encore plus fameuse de nos jours, par la longue & opiniâtre résistance du Vicomte de Vaux, & par les expéditions fréquentes de M. de Beisunce. Au

reste, quoiqu'on écrive *Göttingen*, on prononce *Göttinguen*, qui est la prononciation des Gens du Pays.

serve de celles, qu'ils avoient mises en Garnison dans les diverses places qu'ils avoient conquises. Le Landgrave devoit avec le siennes achever de chasser les Impériaux de la Haute-Hesse & de la droite du Weser, seconder les opérations du Duc de Lunebourg, de l'Evêque de Brême, & des troupes du Cercle de Basse-Saxe; & pour plus de sûreté, le Roi, voyant que les troupes qu'il avoit dans le Mecklenbourg n'y étoient plus nécessaires, envoya ordre à Achatius Todt & à Baudissin de leur faire passer l'Elbe, & de les mener vers le Weser, pour le même objet. Mais, avant que tous ces secours arrivassent, Pappenheim, qui s'étoit retiré vers la Lippe, revint sur la gauche du Weser, passa ce fleuve dans le dessein de ruiner ou le Duc George de Lunebourg, ou le Landgrave de Hesse, avant qu'ils pussent joindre leurs forces.

Celui-ci s'étoit présenté devant Marbourg où il y avoit mille Impériaux, il avoit emporté la Ville & le Château en peu de jours, & passé les Impériaux au fil de l'épée. De-là il avoit pris sa marche sur Fritzlar pour y passer l'Eder, ce qu'il exécuta aussi. De-là il s'avança sur Corbach, Stadthagen & Wolkmarfen, dans la vue de se joindre au Duc George de Lunebourg, comme ils en étoient convenus. Mais Pappenheim, ayant passé le Weser, vint tout à coup se présenter devant Eymbeck, petite Ville sans presque aucune fortification, & où il n'y avoit d'autre Garnison, que soixante Cavaliers Suédois, & deux Compagnies d'Infanterie que la Ville avoit levées à ses fraix. Malgré cela, la Ville refusa d'ouvrir ses portes, esperant d'être bientôt secourue; mais au bout de trois jours elle se rendit, & par-là Pappenheim se trouva entre le Duc George & le Landgrave en état d'empêcher leur jonction.

Sur ces entrefaites le Landgrave avoit poussé son avant-garde jusqu'à Hœxter sur la gauche du Weser. Pappenheim avoit été averti que le Régiment Hessois de Roska étoit dans un Bourg près de Hœxter, surquoi il résolut de le surprendre, & y réussit si bien qu'il fit prisonnier le Colonel, avec plusieurs Officiers & trois cens Soldats; aussitôt les Hessois abandonnèrent Hœxter ou Hœchster avec beaucoup de précipitation, & sans se donner le tems d'en emporter les munitions, & l'artillerie qu'ils y avoient. Le Landgrave prit alors sa route vers l'Evêché de Paderborn, dans l'esperance de forcer par-là Pappenheim à quitter la Basse-Saxe; mais celui-ci, sans se soucier de cette manœuvre, entra dans la Hesse, y mit tout à feu & à sang, & tourna ensuite droit vers le Landgrave. Ce Prince, ne se sentant pas assez fort en Infanterie, pria le Duc George de Lunebourg de lui en envoyer un renfort. Celui-ci détacha non seulement de l'Infanterie, mais aussi de la Cavalerie. Pappenheim en ayant eu avis, alla au devant de ce détachement, le défit & le dissipa.

Cependant Achatius Todt s'avançoit du côté de Brême avec une armée de de neuf à dix mille hommes presque tous Suédois. Il détacha d'abord le Colonel *Dumeni* pour chasser les Impériaux de Ferden Résidence de l'Evêque. Les Impériaux firent d'abord une sortie sur les Suédois avec deux cens hommes; mais il sûrent reçus de telle sorte, qu'il n'y en eut pas un seul qui pût rentrer dans le Château, tout ayant été tué ou pris.

Pendant ce tems-là Todt assiégea en personne Buxtehude, qu'il prit en deux jours. Trois cens Danois sous la conduite de Macquard de Rantzau s'é-

toient cependant jettés dans Freybourg, Ville située sur l'Elbe. On ne fait si c'étoit par ordre du Roi de Dannemarck, & à propos de quoi ils étoient venus là. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les habitans du Pays de Wursten, s'étant joints à quelques Soldats de l'Evêque de Brême, escaladèrent Freybourg le quatrième de Mars, massacrèrent une partie des Danois, & firent le reste prisonnier. A cette nouvelle le Roi de Dannemarck fut fort en colère, & fit faire de grandes plaintes au Général Todt, qui assura que ni lui, ni aucun Officier Suédois de quelque rang, n'avoit aucune part à cette action, & n'en avoit même rien su. Christian ne se contenta pas de ce désaveu, il envoya des Ministres au Roi de Suède pour se plaindre de cette hostilité, & apparemment il fut satisfait de la réponse du Héros, puisque Pappenheim, voyant que Todt alloit assiéger Stade, proposa au Danois de se charger de la défense de cette place, lui insinuant que l'Empereur la lui céderoit; mais il rejeta cette proposition, & déclara qu'il vouloit observer la paix qu'il avoit avec la Suède. Il y a apparence que Christian craignoit alors le ressentiment de Gustave, & qu'il pensoit que, si ce Conquérant alloit encore remporter de nouveaux avantages sur les Impériaux & sur la Ligue, il pourroit tirer de cette infraction une vengeance éclatante.

Cependant Todt investit Stade, & le 8me. de Mars il fit attaquer la redoute sur la Schwinge par cent cinquante hommes, qui l'emportèrent après une médiocre résistance; mais, ceux-ci étant revenus bientôt après au nombre de 1500. ils attaquèrent cette poignée de Suédois avec une telle furie, qu'ils firent main basse sur eux & reprirent la redoute.

Pappenheim, résolu de tout hazarder pour sauver Stade, s'avança dans l'Evêché de Brême, & manœuvra si bien, qu'il obligea Todt à lever le siège, y ayant fait entrer du secours malgré ce Général Suédois, qui auroit eu bien de la peine à se soutenir en deçà de l'Elbe, s'il n'avoit reçu un renfort inattendu. C'étoit ce même Duc François-Charles de Saxe-Lawembourg, que nous avons dit ailleurs qui avoit été fait prisonnier par Pappenheim à l'attaque de Ratzenbourg. Ce Prince, ayant ensuite été relâché en considération de son changement de Religion, & sous condition de ne jamais rien faire contre le service de l'Empereur, oublia bientôt & sa nouvelle Religion, & les conditions qu'il avoit acceptées, & revint dans la Basse-Saxe, y leva des troupes sous commission du Roi de Suède; & en ayant formé un Corps de cinq à six mille hommes, il les mena au Général Todt, que ce renfort mit en état de faire tête à Pappenheim.

Celui-ci, dont les troupes diminuoient chaque jour par la desertion causée par le défaut des vivres, ayant, selon leur détestable costume, tellement ruiné le Pays, qu'il ne pouvoit plus rien leur fournir, tandis que les Suédois se renforçoient tous les jours, & avoient abondance de toutes choses, la Poméranie & le Mecklenbourg leur fournissant des vivres au-delà de leurs besoins; celui-ci, dis-je, fut obligé de reculer, de peur d'être forcé à une action qui ne pouvoit pas être heureuse pour lui; mais, comme il comprit qu'en s'éloignant il exposoit la Garnison de Stade à être prisonnière, il prit sagement le parti d'évacuer la Ville, & d'en remettre les clés aux Magistrats, leur re-

commandant deux ou trois cens malades qui ne pouvoient être transportés. Surquoi il se mit en marche sur Brëmerfurde ou Brëmevorden par Rothenbourg. En passant il essaya de chasser les Suédois de Brëmerfurde ; mais il fut repoussé, & y laissa bien du monde.

Par l'abandon de Stade tout le Commerce de l'Elbe se trouva libre ; & les Suédois trouvèrent cette acquisition d'une si grande importance , qu'ils envoyèrent d'abord des bateaux sur la Schwinge avec des troupes , occupèrent le fort ou redoute sur cette rivière , & firent entrer deux de leurs meilleurs Régimens dans la Ville.

Il ne restoit plus aux Impériaux dans toute la Basse-Saxe que Hameln & Wolfenbüttel ; & Pappenheim auroit eu bien de la peine à se retirer sans grande perte , sans la mesintelligence , qui se mit entre Todt (1) & le Prince George de Lunbourg , qui prétendoit commander les Suédois , aussi bien que les troupes du Cercle & les siennes. Todt naturellement fier ne vouloit point être sous ce Prince , & prétendoit n'être point obligé de recevoir ses ordres. Le Roi informé de ce démêlé , & en connoissant toutes les conséquences , manda Todt pour servir sous lui , & Baudissin eut le commandement à sa place en Basse Saxe , sous le Prince de Lunebourg.

Dependant Pappenheim avoit pris la route de la Hesse. A son approche les petites Garnisons Hessoises de Munden & de Wolkmarfen se retirèrent à Cassel. Pappenheim occupa Dringelberg , Witzenhausen , Allendorff , & Eschwege , & en fit les Garnisons prisonnières de guerre. Il pénétra même dans le Heichsfeld , prit Rusteberg & Heiligtstadt sur les Hessois , s'établit sur la Vera , & autour de Cassel dans le Comté de Waldeck ; mais l'approche du Duc de Lunebourg & de Baudissin l'obligea à changer de position. Il passa le Weser près de Poll , & vint camper à Brakel , où avant été joint par le Comte de Cronsfeld avec un renfort , il marcha aux Hessois & les battit près de Wolkmarfen. Mais , ayant été appelé en Saxe sur ces entrefaites , il abandonna le terrain au Duc de Lunebourg & à Baudissin , qui firent de grands progrès en Hesse , en Basse-Saxe & en Westphalie.

En partant pour la Franconie , Gustave-Adolphe avoit laissé son grand Chancelier Axel-Oxenstierna , pour commander sur le Meyn & sur le Rhin , avec des troupes suffisantes. Oxenstierna avoit établi son Quartier général à Mayence , lorsqu'il apprit que les Espagnols avoient détaché des Pays-Bas un Corps de troupe , sous la conduite de Don Lucas de Cagro , & que ce Corps s'avançoit vers la Moselle dans le dessein de pénétrer jusques dans le Bas-Palatinat. Déjà la Garnison Espagnole de Frankendahl faisoit des courses jusqu'à Neustadt sur la Harte , & enlevoit tout le bétail qu'elle pouvoit trouver dans le plat Pays. Sur ces avis le grand Chancelier ordonna à la Cavalerie qui cantonnoit autour de Cassel , petite Ville sur la droite du Rhin vis-à-vis de Mayence , de passer ce fleuve , & de venir cantonner près de cette dernière ; observant d'envoyer des partis aussi loin qu'il seroit possible , pour observer les Espagnols , & être informé de leurs mouvemens. Ceux-ci avoient formé le des-

sein

(1) Il étoit d'une famille distinguée en Suède, descendue du Roi Eric par les femmes.

sein de surprendre le quartier du Rhingrave : mais celui-ci en étant informé sortit aux Champs, & s'alla emparer de quelques hauteurs, qui formoient un défilé par où les Espagnols devoient passer.

Don Lucas de Cagro aperçut bien quelques Cavaliers sur la crête des collines ; mais, croyant que ce n'étoit qu'une Patrouille, il la fit pousser, & cependant enfila le défilé avec douze Escadrons de Cavalerie. Ceux qui pousoient la prétendue Patrouille, ayant decouvert la Cavalerie Suédoise en Bataille & en bon ordre derrière les hauteurs, se retirèrent bien vite, & vinrent par leur rapport épouvanter le Général & sa troupe, qui sans attendre l'ennemi s'enfuit à vauderoute. Ce que le Rhingrave ayant remarqué, il se mit à leur trouffe avec quelques Escadrons Finlandois, & jeta une telle terreur parmi eux, qu'ils rompirent dix Escadrons qui venoient à leur secours, & qu'ils rencontrèrent dans leur chemin. Les Suédois fabrièrent tout ce qu'ils purent atteindre, prirent sept étendards que le Rhingrave envoya à Mayence avec quelques Officiers prisonniers, & ne cessèrent de poursuivre que quand ils furent à la vue du Camp Espagnol. Là ils s'arrêtèrent, défiant la Cavalerie d'Espagne au combat ; mais elle étoit dans un si grand desordre, qu'il y eut des Cavaliers qui furent jusqu'en Brabant.

Les Espagnols se contentèrent donc de tirer force coups de canon sans faire mal à personne ; & décampèrent dans la nuit pour s'aller poster plus loin. Mais, ayant reçu un renfort, ils s'avancèrent de nouveau, & le Rhingrave se replia sur Mayence. Alors les Espagnols se hâtèrent de traverser le Hundsruck, & de venir investir Spire sous les ordres du Comte de Riedberg & Don Philippe de Sylva.

Pendant tems-là, le grand Chancelier tiroit de l'Infanterie de toutes les Garnisons Suédoises, pour former un Corps capable de faire tête aux Espagnols & délivrer Spire, où il y avoit Garnison Suédoise sous le Colonel Hornegk. Mais celui-ci ne fit pas la résistance qu'on attendoit, & se rendit sans aucune nécessité, quoique le secours fût proche, & que le Grand Chancelier eût trouvé moyen de le lui faire savoir. Oxenstierna trouva la conduite de ce Colonel si irrégulière, qu'il le fit arrêter & conduire prisonnier à Mayence, en attendant les ordres du Roi.

Les progrès des Espagnols se bornèrent à la prise de Spire. Ils se campèrent sous le canon de cette Ville, & se retranchèrent jusqu'aux dents, en attendant un grand renfort que leur devoit amener Don Gonçales de Cordua, qui en effet s'étoit déjà avancé jusqu'à Trèves. Mais il n'alla pas plus avant : les mouvemens du Prince d'Orange dans les Pays-Bas l'obligèrent de retourner de ce côté-là ; & bientôt après les mêmes mouvemens devinrent si sérieux, que Don Philippe de Sylva & le Comte de Riedberg reçurent ordre de ramener le Corps de troupes qu'ils commandoient sous Spire. C'est où les attendoit le Grand Chancelier, qui se proposoit bien de leur rendre ce retour bien difficile.

Avant d'abandonner Spire, les Espagnols firent deux choses, dont la dernière avoit passé en habitude dans les troupes de la Maison d'Autriche, c'est qu'ils enclouèrent tout le canon qu'ils étoient obligés d'y laisser, en brisèrent

les affûts, & pillèrent ensuite la Ville, dépouillant les Bourgeois jusqu'à la chemise, & aimant mieux gâter les vivres & les jeter dans l'eau que de les leur laisser. De sorte que les pauvres Habitans bénirent Dieu de les avoir délivrés de ces bons Catholiques (1), & de les remettre au pouvoir des Hérétiques.

Dès que le Grand-Chancelier eût appris que les Espagnols avoient décampé dans la nuit, il fit d'abord réoccuper Spire & se mit à leurs trousses. Sa petite armée pour la Cavalerie étoit composée des Régimens du Rhingrave, du Prince Chrétien Comte Palatin de Birckenfeld, d'Isle, de Haubald, & de Rellinger. Pour l'Infanterie des Régimens de Hochendorff, de Vicedom, de Wallenstein (2), de Nassau, de Kanoffsky, de la Brigade de Hornegeck & d'un autre Régiment.

Ce fut avec cette armée que le Grand Chancelier vint camper à Alzheim, où il apprit que l'armée Espagnole étoit campée pas loin de-là, près d'un Village nommé Stere de Buyl. Oxenstierna, qui brûloit d'en venir à une Bataille, dispoisoit tout pour cela; mais les Espagnols n'eurent garde de l'attendre. Ils firent d'abord partir leurs gros bagages, & les suivirent bientôt après, pour gagner les défilés qu'ils avoient sur leur route.

Oxenstierna, craignant qu'ils ne lui échappassent, ordonna au Rhingrave de les suivre & d'escarmoucher, pour retarder leur marche & donner le tems aux troupes d'arriver & de les joindre: mais les Espagnols ne lui en laissèrent pas le loisir; car, jugeant de la résolution des Suédois par les manœuvres du Rhingrave, ils se rompirent & se sauvèrent à la débandede, en quoi ils furent favorisés des ténèbres de la nuit, qui survint l'instant d'après fort à propos pour eux, & pour leur artillerie qu'ils n'auroient pu emmener sans cela.

Les Suédois étoient si fatigués, que le Grand Chancelier jugea à propos de les laisser reposer quelques heures; mais, dès que le jour commença à poindre, il se remit à la poursuite des Espagnols.

Ceux-ci s'étoient enfin ralliés à l'entrée des défilés, & campoient en front de bandière, paroissant résolus d'attendre leurs ennemis de pied ferme: mais cette résolution ne tint pas long-tems; car, voyant les Suédois grimper les montagnes près de Katzenhausen, & traverser des marais sur la droite, ils virent bien qu'ils avoient envie de les prendre en flanc, & même de leur couper la retraite. Surquoi ils brûlèrent leur camp & leurs bagages, & gagnèrent les défilés dans la dernière confusion, rompant les ponts après eux, faisant tout ce qu'ils pouvoient pour échaper aux Suédois, & marchant, ou plutôt courant jusqu'à Hilgen & Muschel, sans qu'il fût possible de les atteindre. Seulement le Rhingrave avec sa Cavalerie en rencontra cinq ou six cens près de Lantereck, qu'il tailla en pièces.

Enfin le Chancelier, voyant que ses troupes étoient sur les dents, se désista d'une poursuite si inutile, & s'en retourna avec la satisfaction d'avoir cau-

(1) Kovenh. l. c. p. 112.

(2) Nous avons dit ailleurs que ce Colomel n'étoit que Baron de Wallenstein, de la Religion Protestante. La noble famille de Wallenstein étoit alors divisée en plusieurs branches,

qui se distinguoient par des noms de terre. Elles étoient toutes Protestantes, avant que le Comte de Wallenstein depuis Duc de Friland & de Mecklenbourg se fit Catholique Romain.

fé à l'ennemi une perte considérable ; car ces retraites confuses , qui ressembloient tant à des déroutes , lui avoient coûté près de deux mille hommes.

Tel étoit au commencement de 1632. l'état des affaires du Roi de Suède , & de ses Alliés en Allemagne. Une circonstance encore favorable pour ce Monarque , fut le parti que prit le Duc de Wurtemberg de se déclarer contre l'Empereur. Le Duc leva une armée de huit mille hommes , mauvais Soldats à la vérité , mais qui ne laissoient pourtant pas de faire une diversion aux forces de l'Empereur. Le Roi , pour entretenir cette diversion , & ne pas laisser accabler ce nouvel Allié , ordonna qu'on levât quelques nouveaux Régimens en Alsace , auxquels se joignirent quelques vieux Corps de l'armée du Grand-Chancelier. Tout cela fit une irruption dans le Marquisat de Bade-Dourlach , sous la conduite du Feld-Maréchal Horn , que le Roi jugea à propos d'y envoyer , tant pour punir le Marquis de Bade de sa partialité pour l'Empereur , que pour épauler les entreprises du Duc de Wurtemberg , & faire une invasion en Alsace , afin d'y attirer les Impériaux. Horn remporta sur ceux-ci divers avantages , au moyen desquels il remplit parfaitement l'objet de sa mission.

Par le tableau abrégé que nous venons d'exposer aux yeux du Lecteur , il lui sera aisé de juger que le feu de la guerre étoit allumé aux quatre coins de l'Allemagne , du Levant au Couchant , & du Midi au Septentrion. Tout cela étoit le fruit du prétendu zèle de Ferdinand , cet Empereur qu'à tant d'Ecrivains Jésuites ont Canonisés dans leurs Ecrits.

Mais le Pape ne parut pas lui savoir beaucoup de gré de tous les maux dont il étoit cause ; car , l'Empereur ayant demandé à ce Pontife (1) quelques secours pécuniaires , le Pape lui répondit , en exaltant beaucoup son zèle pour la Religion Catholique , l'en remerciant de tout son cœur , offrant de l'aider de ses avis , & s'excusant de ne pouvoir le seconder autrement , sur les troubles d'Italie , & l'épuisement du trésor de St. Pierre.

Tout annonçoit à Ferdinand une éclipse totale de sa Puissance ; un Roi victorieux & conquérant au cœur de l'Allemagne avec une armée , sinon la plus nombreuse , certainement la meilleure qu'il y eût au monde , maître des Provinces les plus reculées de l'Empire , depuis la Mer Baltique jusqu'aux frontières de France & des Suisses , & depuis la Mer Germanique jusqu'aux frontières du Tyrol. La France prête à entrer avec une armée nombreuse dans l'Electorat de Trèves. L'Electeur de Mayence , les Evêques de Wurzburg & de Bamberg chassés de leurs Etats. L'Electeur de Saxe maître de presque toute la Bohême. Le Duc de Lorraine forcé par la France à congédier toutes ses troupes , à renoncer à l'alliance Impériale , & à promettre de ne jamais faire de levées pour les ennemis de la France , & de ses Alliés. L'Electeur de Trèves déclaré neutre , & peut-être prêt à faire encore pis. Tous les Etats Protestans armés pour la défense des Loix & de leurs Prérogatives. Le Duc de Bavière balançant s'il n'accepteroit pas le parti de la neutralité. Les Payfans du Pays sur l'Em révoltés ; les Espagnols battus , repoullés , & près d'être entièrement chassés du Bas-Palatinat. Le Turc ravageant la Hongrie , & avec

(1) Kevenh. l. c. p. 7.

toutes les apparences d'en venir bientôt à une déclaration de guerre. Les Suisses même permettant aux Suédois de faire des levées chez eux. En un mot, Ferdinand se voyoit dans la crise la plus violente où se puisse trouver un Monarque, qui naguères faisoit trembler le Nord & le Midi de l'Europe, & voyoit tous les Princes d'Allemagne à ses pieds, disposant despotiquement de leurs biens, de leurs dignités, & de leurs familles.

Dans un si cruel embarras (1), Ferdinand voulut s'aller mettre lui-même à la tête de ses armées: mais ses Ministres lui déconseillèrent ce dessein, qui au fond marquoit plus de desespoir que de courage: & l'on persista à lui faire entendre, qu'il n'y avoit que le Duc de Fridland qui pût rétablir les affaires, ou du moins arrêter le torrent des conquêtes du Roi de Suède, & châtier les Etats de l'Empire déclarés contre Sa Majesté Impériale. Ferdinand persuadé lui-même que c'étoit sa dernière ressource, regrettoit alors d'avoir dépouillé ce Général de l'autorité dont il l'avoit revêtu; mais les regrets étoient inutiles, & il s'agissoit de réparer cette faute. Le Duc tenoit ferme à refuser le Commandement. Cet esprit superbe ne se croyoit pas assez vengé par l'aveu qu'on faisoit de sa faute, en le sollicitant à le reprendre; il vouloit imposer la Loi à son Maître, & il paroissoit bien dur à Ferdinand, après tous les pas qu'il avoit faits, d'être obligé d'en faire de nouveaux. Ces sortes de démarches d'un Souverain envers son sujet sont toujours très sensibles, & coûtent infiniment à l'orgueil humain; mais il n'y avoit pas-là à reculer; & il faisoit y venir, ou se résoudre à tout perdre. L'Empereur consentit à faire une tentative, quelque humiliante qu'elle fût pour lui, bien déterminé en même-temps à faire sentir à ce fier mortel, tout le poids de la puissance souveraine, au cas qu'il l'exposât à la honte d'un nouveau refus. C'est ce que Sa Majesté Impériale ne pût s'empêcher de témoigner au Prince d'Eschenberg, en l'envoyant pour la troisième & dernière fois au Duc de Fridland.

D'Eschenberg le trouva encore à Zäsm occupé à rassembler des Officiers & Soldats. Après les premiers complimens, ils s'enfermèrent pour parler librement d'affaires. Eschenberg commença par lui faire envisager tout ce qu'il y avoit de flatteur pour lui, que l'Empereur ne crût pas avoir un autre sujet que lui dans tous ses vastes Etats, qui fût capable de rétablir la gloire de ses armes, & en qui il pût confier sa fortune: que ce Monarque, descendant pour ainsi dire du haut de son Trône, l'exhortoit & le prioit même, par son organe, à reprendre le suprême Commandement.

A cela le Duc de Fridland opposa les mêmes raisons qu'il avoit déjà alléguées: que la rage de ses ennemis étoit implacable; qu'il seroit tous les jours exposé à leurs calomnies; que la nécessité seule obligeoit l'Empereur à le rechercher; qu'il ne voyoit que des dangers à consentir à ce que Sa Majesté Impériale souhaitoit de lui; que, s'il étoit assez heureux pour rétablir les affaires, on ne seroit pas plutôt délivré de toute crainte & hors d'embarras, qu'on l'attaqueroit de nouveau auprès de ce Monarque, qui, n'ayant plus besoin de son épée, ne seroit pas difficile de le sacrifier: que, si au contraire il étoit malheureux, & que les affaires empirassent sous sa direction, ce seroit bien pis en-

(1) *Idem. Ibid.*

core : qu'ainsi , à moins de vouloir se perdre , il ne pouvoit , ni ne devoit reprendre une si grande charge.

Le Prince d'Eggenberg , après l'avoir écouté tranquillement , lui repliqua d'un ton sec , que le plus grand danger pour lui étoit de persister sur le refus ; qu'il étoit le maître de faire ce qu'il voudroit ; mais qu'il se croyoit obligé de lui conseiller en ami , de bien réfléchir à ce qu'il alloit faire ; qu'il pouvoit l'assurer en confiance , que l'Empereur étoit bien déterminé à recourir à des voies qui ne lui seroient pas agréables ; que , quand un Prince de ce rang-là faisoit tant que d'en venir aux prières , ce n'étoit pas sans être bien décidé à prendre le parti de la vengeance , dans le cas où il se croiroit méprisé par l'indécence d'un refus ; qu'il étoit même dangereux de forcer son Souverain à faire des démarches humiliantes , qui fussent un aveu public de ses torts : qu'au reste , il étoit chargé de lui offrir toutes les sûretés qu'il pourroit justement prétendre : que l'Empereur étoit résolu d'acheter ses services à tout prix ; qu'il le laissoit le maître d'en faire lui-même l'estimation , & de fixer les honneurs & les récompenses qu'il pouvoit prétendre en échange.

Si cela est, repliqua le Duc , *je ne vous demande que vingt-quatre heures pour me déterminer.*

Au bout de ce tems , le Duc de Fridland remit au Prince d'Eggenberg un petit mémoire , contenant les conditions auxquelles il consentoit de reprendre le Commandement. Il le pria de le lire , l'assurant au surplus que c'étoit-là son dernier mot.

Voici quelles étoient ces conditions.

1°. „ Le Duc de Fridland sera & restera seul Généralissime , non seulement de Sa Majesté Impériale , mais de toute la Maison d'Autriche , & de la Couronne d'Espagne , & commandera en Chef toutes les forces de l'une & de l'autre , sans que qui que ce soit puisse prétendre à cet égard au-dessus de lui.

2°. „ Ce Commandement lui sera conféré sans aucune réserve.

3°. „ L'Empereur ne se trouvera jamais en personne à l'armée , & n'en prendra point le Commandement ; mais seulement , après que ses armes auront recouvré & reconquis le Royaume de Bohême , il sera à propos que le Roi de Hongrie & de Bohême vienne établir sa résidence à Prague , & qu'on laisse Don Balthazar avec douze mille hommes dans le Royaume , pour servir de sauvegarde à ce Prince , jusqu'à la paix générale dans l'Empire d'Allemagne : car , le Duc de Fridland a observé , que les Bohêmes veulent avoir un Roi qui réside parmi eux , & par-là l'Empereur & son Général seront à l'abri de toute rébellion.

4°. „ L'Empereur donnera au Duc de Fridland l'assurance à la succession de quelqu'un des Pays Héréditaires d'Autriche , & cela en la meilleure forme qu'il sera possible ; & ce Pays lui sera adjugé & assuré à titre de récompense ordinaire.

5°. „ Le Duc de Fridland aura le Domaine direct , & sera Seigneur Suzerain de tous les Pays qui seront recouvrés dans l'Empire , comme une récompense extraordinaire.

6°. „ Toutes les Terres, Seigneuries, & Pays qui seront confisqués apparteniront au Duc de Fridland, & la confiscation se fera à son profit, & dans la forme la plus étendue; de manière que, ni le Conseil Aulique de l'Empire, ni la Chambre Impériale de Spire, ne pourront y prétendre aucun droit, ni juridiction générale ou particulière, sous quelque prétexte que ce soit.

7°. „ Le Duc de Fridland restera maître absolu de punir, & de faire grâce à l'égard des gens de guerre de quelque rang & qualité qu'ils puissent être; de manière que tout faufconduit, lettres de répit ou de grace accordées par l'Empereur, & signées de sa main, seront nulles & de nul effet, si elles ne sont confirmées & contre-signées par ledit Duc de Fridland.

8°. „ On ne s'adressera pour des lettres de grace qu'au seul Duc de Fridland, & lui seul pourra les accorder, les faire expédier, l'Empereur étant trop élément, & souffrant que toute sorte de coupables soient pardonnés à sa Cour, de manière que cela lie les mains au Général en Chef, & lui ôte les deux grands ressorts qui font mouvoir les hommes, la crainte des peines, & l'espoir de la récompense.

9°. „ Comme il faudra tôt ou tard en venir à un traité définitif dans l'Empire, l'Empereur s'obligera à y faire intervenir le Duc de Fridland, & à soutenir ses intérêts à l'égard du Duché de Mecklenbourg.

10°. „ On fournira au dit Duc de Fridland toutes les sommes nécessaires pour l'entretien des troupes, & pour continuer la guerre.

11°. „ Tous les Pays Héréditaires de l'Empereur lui seront ouverts, en cas de retraite ou de passage”.

LIVRE ONZIEME.

ARGUMENT.

L'Empereur est obligé de souscrire aux conditions que Wallenstein ose lui prescrire, toutes exorbitantes qu'elles sont : première cause du malheur qui lui arrive dans la suite. Il haïssoit les Jésuites à l'égal du Duc de Bavière. Opinion de l'Auteur sur ce qu'on appelle Conjuraison de Wallenstein. Il leve une Armée de quarante mille hommes, & chasse les Saxons de toute la Bohême. Marche du Roi de Suède contre Tilly, qui se retire à Erlang, & de-là vers le Danube, après avoir saccagé tout le Pays autour d'Erlang & de Nuremberg. Arrivée de Gustave-Adolphe à Fürth près de cette Ville. Préparatifs qu'on fait à Nuremberg pour y recevoir ce Monarque. Entrée qu'il y fait. Réception magnifique, & présents qu'il reçoit de la Ville. Discours remarquable de ce Grand Prince aux Députés du Magistrat. Départ du Roi pour aller à la poursuite du Comte de Tilly, qui se retire vers la Bavière. Arrivée de ce Monarque devant Donauwerth. Il fait sommer le Duc Rodolphe-Maximilien de Saxe-Lauenbourg, qui y commandoit. Réponse fière de ce Duc. Siège & prise de la place. Gustave prend la résolution d'entrer en Bavière. Il trouve le Comte de Tilly posté près de Rain, & retranché sur le bord du Lech qu'il falloit passer. Le Roi surmonte toutes les

difficultés de ce passage avec une hardiesse, une prudence, & un bonheur étonnant. Il bat l'Armée Bavaoise. Tilly est blessé & meurt dans de grandes douleurs. Retraite honteuse du Duc de Bavière. Il se réfugie sous le canon d'Ingolstadt. Siège d'Augsbouurg par le Roi de Suède. Cérémonie de l'hommage que cette Ville est obligée de prêter à ce Prince, & à la Couronne de Suède. Gustave brigue la Couronne de Pologne. Imprudence de son Ambassadeur. Siège d'Ingolstadt. Le Roi court un des plus grands dangers, où il se fût jamais vu. Le jeune Margrave de Dourlach a la tête emportée près de ce Monarque. Regrets de Gustave-Adolphe. Remontrances de ses Généraux sur le peu de soin qu'il prenoit de sa vie. Belle réponse du Roi. Le Duc de Bavière se retire à Ratisbonne. Arrivée des Ambassadeurs Danois. Objet de leur Mission. Saint Etienne Envoyé de France en Bavière vient au camp du Roi de Suède. Conversation remarquable de ce Monarque avec ce Ministre. Levée du siège d'Ingolstadt. L'Electeur de Bavière surprend Ratisbonne. Le Roi de Suède entre en Bavière, prend Landsbut, & marche vers Munich. On lui apporte les clés de cette Ville. Il y fait son entrée, & la traite avec bonté. Il entre en dispute avec le Recteur des Jésuites sur des matières de Religion. Sa réponse aux Généraux, qui murmuroient contre sa douceur envers ces Pères. Conversation du Roi avec le Concierge du Palais. Conduite noble & héroïque de ce Monarque à l'égard de cet Edifice. Belle réponse qu'il fait aux Princes qui lui conseilloyent de le détruire. Il visite l'Arcenal. Avanture singulière au sujet de l'artillerie du Duc. Le Roi fait manœuvrer ses troupes à la vue des Habitans de Munich. Il montre lui-même l'exercice aux Soldats. Cruauté des Paysans Bavaois punie. Intrigues de l'Empereur en France & à Rome. Fermeté du Pape. Réponse de ce Pontife au Cardinal Borgia. Négociations avec l'Electeur de Saxe. Déclaration de ce Prince en faveur de son alliance avec le Roi de Suède. Perfidie des Bavaois envers la petite Garnison de Weissenbourg. Gustave évacue la Bavière, & emmène un grand nombre d'otages. Il se poste près de Donawerth. Exploits du Duc Guillaume de Weymar. Le Duc de Bavière marche vers la Bavière, pour joindre le Duc de Fridland. Entrevue entre ces deux ennemis. L'Electeur dissimule. Fridland ne peut cacher sa colère. Enfin tout s'accorde, & la jonction se fait. Ils marchent avec toutes leurs forces contre le Roi de Suède.

Quelque idée que le Prince d' Eggenberg se fut faite des prétentions du Duc de Fridland, il ne s'attendoit sans doute pas qu'il les pousseroit à cet excès. Il voulut d'abord faire quelques remontrances, & l'obliger à les modérer; mais le Duc aussitôt lui mit le marché à la main. Il falut bien en passer par-là; mais ce qu'il y a d'étrange c'est que l'Empereur ratifia tous ces articles, ce qui prouve l'extrémité où se trouvoit ce Monarque; mais il ne pardonna jamais à Wallenstein de lui avoir prescrit des conditions si dures, & si honteuses, & peut-être fût-ce-là la principale cause du malheur qui arriva dans la suite à ce Général: car, pour le dessein de se faire Roi de Bohême, que presque tous les Historiens lui ont attribué, je ne crois pas qu'il ait jamais eu que des conjectures pour fondement. En effet, l'Empereur dans l'espece de manifeste qu'il publia, après la mort tragique du Duc de Fridland, qu'il ne

diffimule pas être arrivée par ses ordres, n'auroit sans doute pas manqué de publier les preuves qu'il y avoit de la prétendue conjuration contre sa Couronne de Bohême : c'étoit même le seul moyen de diminuer un peu l'horreur d'un si indigne assassinat. Mais il ne parle qu'en général, & d'une manière vague, de conjuration & de trahison. Fridland n'avoit pas besoin d'autres crime, pour être jugé digne de mort que les articles du traité que nous venons de voir. Il avoit des ennemis puissans, l'Electeur de Bavière, & les Jésuites; & il étoit trop fier pour les ménager. Il tenoit même publiquement, au sujet de celui-là & de ceux-ci, des discours fort extraordinaires que nous ne rapporterons point ici, parce qu'ils ne sont pas de notre sujet (1). Mais je ne puis m'empêcher d'ajouter que l'attention qu'il eut à faire usage du pouvoir sans bornes, qu'il avoit obtenu, ne fournit que trop d'occasions à ses ennemis à le faire regarder comme un homme, qui visoit à tout ce qu'il y avoit de plus élevé, & pour qui rien n'étoit sacré. La conduite, qu'il tint au sujet du vieux Comte de Thurn, acheva probablement de le perdre dans l'esprit de l'Empereur, naturellement fier & soupçonneux, & qui consultoit aussi volontiers ses Directeurs de Conscience que ses Ministres. On sait que dans un combat, qui se donna en 1633. en Silesie, le Comte de Thurn, qui commandoit les Suédois en Chef dans cette partie, fut battu & fait prisonnier. L'Empereur souhaitoit extrêmement d'avoir en son pouvoir ce fameux rébelle; & il écrivit au Duc de Fridland de le lui envoyer sous bonne escorte à Vienne; mais Wallenstein, après avoir eu de fréquens entretiens avec le Comte, le renvoya sans rançon & sans condition, disant qu'il ne faisoit qu'user de son droit, & que l'Empereur n'avoit qu'à lire les articles de la capitulation, qu'il avoit faite avec lui.

Il osa traiter plusieurs fois du rétablissement de la paix générale dans l'Empire, avec les Ministres de Saxe & de Brandebourg, sans aucune commission de son Souverain, & même à son insçu; disant que, si le Duc de Bavière s'y opposoit, il aideroit à lui faire la guerre, & la lui seroit si rude, qu'il auroit lieu de se repentir de son opposition à une chose si salutaire. En un mot, il agit toujours en Grand Vizir, & périt presque de même.

Voilà, je pense, à quoi se réduit la fameuse *Conspiration de Wallenstein*, qui a donné lieu à un ouvrage comparable, pour la naïveté & les grâces du style, à tout ce que l'antiquité a de plus célèbre sous le titre de *Conjuration*.

Les efforts que le Duc de Fridland fit en diverses occasions, pour finir une guerre qui désoloit toute l'Allemagne, & pour ramener les choses à une paix générale, prouvent assez qu'il n'avoit pas dessein de faire révolter la Bohême. Il donna même de très bons conseils à l'Empereur, pour empêcher que ce malheur n'arrivât jamais plus.

Quoiqu'il en soit, dès que le bruit se fut répandu que le Duc de Fridland alloit reprendre le Commandement général, on trouva plus de facilité à faire des recrues dans les Pays Héréditaires d'Autriche, où l'on ne faisoit pas d'enlever

(1) On les peut voir dans le Comte de Kevenhüller, dans la dernière partie de ses *Mémoires*. *Ferd.* p. 579. & 580.

d'enlever de force tout ce qui refusoit de marcher de gré. Mais ce qui embarrassoit, c'étoit le paiement des nouveaux impôts : ils étoient si exorbitans, & les peuples si épuisés, que la rigueur avec laquelle on les exigeoit mettoit les gens au désespoir, & causa maintes séditions. Fridland fit alors tout ce qu'on pouvoit attendre du meilleur citoyen. Il dépensa plus de deux cens mille écus de son argent, pour faciliter les grands armemens que l'on avoit résolus. Ensuite, il régla la paye des troupes, tant Infanterie que Cavalerie, & se voyant en état d'agir, il manda toutes les troupes qu'on avoit rassemblées, tant en Bohême, qu'en Autriche & en Moravie : & les fit camper autour de Znaïm, où il continuoît à faire sa résidence. Ensuite, il en fit la revue, & les trouva de quarante mille hommes bien armés, la plupart nouveaux à la vérité, mais tous animés de l'ancienne gloire de leur Général, & du desir de piller aussi bien que leurs vieux Camarades.

Avec des forces si considérables, il ne douta pas qu'il n'eût bientôt reconquis la Bohême.

Dès le mois de Février les Saxons avoient été délogés de Satz par surprise. Le Duc avoit chargé de cette entreprise le Colonel Gallas, & ne lui avoit donné pour l'exécuter que mille hommes de pied & cinq cens chevaux. Après cela les Saxons abandonnèrent d'eux-mêmes Kaden, Commotau, Sclarckenwalde, & se retirèrent à Annaberg à la faveur des neiges, qui ne permirent pas aux Soldats de Fridland d'avancer assez vite, pour les prévenir dans les défilés.

Le Duc de Fridland étoit prêt à marcher en personne vers Prague à la tête de toutes ses forces. Déjà même cette Capitale étoit bloquée de tous côtés, excepté vers la Saxe. Les Croates n'y laissoient rien entrer, & faisoient des courses jusqu'à la portée du canon des remparts. Ils brûlèrent même le Village de Micheln si près de Prague, que le vent en porta les étincelles jusques sur le pont de cette Ville, & ce qu'il y eut d'affreux, c'est que ces barbares massacrèrent tous les Habitans de ce Village, qui fuyoient avec leurs Femmes & leurs Enfans, & ne firent grâce à personne, triste prélude des fureurs de cette nouvelle armée. Les malheureux Bohêmes étoient à plaindre. On les punissoit d'avoir cédé à la force & à la nécessité.

L'Empereur ne désespérant pas de détacher les Electeurs de Saxe & de Brandebourg de l'Union de Leipzig ; & sentant que cela lui donneroit une supériorité décidée, avoit mandé au Duc de Fridland qu'il ne seroit pas fâché qu'il eût une entrevue avec Arnimb, pour pressentir les dispositions de l'Electeur de Saxe. Cette entrevue se fit à Nachot terre appartenant à Terzki, l'un des principaux Officiers de l'armée de Fridland, & le plus intime confident de ce Général : elle fut accompagnée des témoignages de la plus vive affection entre ces deux anciens amis : mais on n'y put rien conclure. Le Duc en se séparant d'Arnimb le chargea d'une lettre pour l'Electeur son Maître, où il l'exhortoit à profiter de l'inclination de Sa Majesté Impériale pour lui, & à s'accommoder pour son particulier.

L'Electeur renvoya Arnimb au Duc avec ordre de lui dire, qu'il étoit prêt à faire tout ce qui dépendroit de lui, pour parvenir à une paix générale ;

O o o

mais que, comme on ne lui parloit que d'un accommodement particulier, il déclaroit qu'il avoit fait depuis peu un traité d'alliance avec le Roi de Suède, & qu'il s'étoit engagé à n'écouter aucune proposition pour un pareil accord.

Après cette déclaration le Duc de Fridland ne songea plus qu'à attaquer Prague. Les Proscrits qui étoient rentrés dans leurs biens à la faveur des armes de l'Electeur de Saxe, prévoyant la révolution qui alloit faire rentrer la Bohême sous la domination de l'Empereur, prirent leurs mesures de bonne heure, & mirent leurs personnes en sûreté.

Dans le même tems que l'Empereur tâchoit de détacher le Saxon de l'alliance, il faisoit tous ses efforts pour engager la France à l'abandonner. On sent que la Religion Catholique, la piété du Roi, le danger que couroit l'Eglise fournissoient tous les argumens dont on étoit ce projet : mais enfin, le Cardinal de Richelieu les ruina par une réponse Cathégorique, qu'il avoit déjà faite en pareil cas, & à laquelle il ne fit qu'ajouter quelques nouveaux traits, qui rejetoient sur l'Empereur tout l'odieux de cette guerre. „ Que le „ Roi n'empêchoit point l'Empereur de faire telle alliance qu'il lui plairoit : „ qu'il étoit permis à chaque Puissance d'en faire avec qui elle vouloit, suivant ses intérêts : que le Roi de Suède ne faisoit point la guerre à la Religion Catholique, puisqu'il n'en troublait point l'exercice dans les lieux où elle étoit établie ; qu'il ne demandoit que le rétablissement des Loix sur un pied stable ; & que, dès que l'Empereur voudroit se résoudre à réparer les dommages dont il étoit cause, & à rendre à chacun ce qui lui appartenait, le Roi de Suède poseroit aussitôt les armes.

Cependant le Duc de Fridland marchait vers Prague, & arriva le 8. de Mai sur le Weiffenberg à la vue de cette Ville.

Hoffkirch, qui y commandoit pour l'Electeur, en étoit sorti le jour auparavant, avec un Régiment d'Infanterie & un de Cavalerie, pour aller renforcer l'armée d'Arnim qui s'avançoit pour secourir la place.

Le 4. de Mai vingt pièces de canon se trouvèrent en Batteries sur le Weiffenberg, & commencèrent à tirer en brèche contre le rempart du Petit-Côté. La nuit approchant le Duc de Fridland commanda au Marquis de Grana de se couler avec son Régiment du côté des Capucins, & d'essayer de pénétrer dans la Ville à la faveur des ténèbres. Le Marquis, approchant du Couvent des Capucins, fut bien étonné de voir sortir quelques-uns de ces Pères par un trou qu'ils avoient pratiqué dans le mur. Ces Religieux l'invitèrent à faire passer son monde par-là, ce qui fut exécuté sans que les Saxons s'en aperçussent ; mais bientôt ils en furent avertis par le bruit qui se fit dans toute la Ville. Si alors celui qui les commandait eut eu assez de fermeté & de contenance pour venir charger les Impériaux, il n'est pas douteux qu'il ne les eût taillés en pièces ; car, il n'y avoit encore que le seul Régiment de Grana ; mais, comme la nuit grossit les objets, il crut peut-être qu'il auroit affaire à un gros Corps, & sans délibérer il se hâta de se jeter dans le Ratfchin, qui est comme la Citadelle de Prague.

Le Régiment de Grana fut bientôt suivi d'un renfort, & aussitôt le Ratfchin fut investi. Les Saxons n'y tinrent que la nuit sans tirer ; mais à la

pointe du jour ils commencèrent à faire feu, & tuèrent le Lieutenant-Colonel du Régiment de Grana, quelques autres Officiers de moindre rang & une vingtaine de Soldats, & en blessèrent à peu près autant.

Sur ces entrefaîtes, le Duc de Friedland étoit arrivé, & se promenoit sous les portiques du Château avec les Comtes de Wurtemberg & de Michna. Ce fut-là qu'on lui présenta les blessés; & en voyant un qui l'étoit au poignet, il tira une poignée de Ducats qu'il lui mit dans la main, en lui disant, *tiens; voilà de quoi te faire guérir.*

Les Saxons, au nombre de deux Régimens d'Infanterie, ne firent pas toute la résistance qu'ils auroient pu dans un poste, qui pour le tems étoit très fort, & se rendirent à des conditions *honteuses* (1), puisqu'ils consentirent à fortir sans armes & sans drapeaux, dont ils laissent vingt-deux dans le Château, où tout fut trouvé dans le meilleur ordre du monde; les scellés de l'Electeur encore entiers aux portes de toutes les chambres, sans que rien de ce qui appartenoit à l'Empereur & à la Couronne de Bohême eût été détourné ou dérangé. Après la prise de Prague Friedland se flatta, que Jean-George changeroit de ton, & envoya le Colonel Sparr à Arnimb, pour l'assurer que lui Friedland n'avoit que des intentions droites; & que, si l'Electeur vouloit rélêchir sur ses vrais intérêts, il entreroit en négociation, & s'accommoderoit avec Sa Majesté Impériale; qu'ainsi il le prioit lui Arnimb de faire tous ses efforts pour y disposer son Maître.

Mais, tandis qu'il faisoit porter ces paroles de paix au Général Saxon, il faisoit toutes les dispositions pour détruire l'armée Saxonne d'un seul coup, au cas qu'on ne pût renouer la négociation, faisant défilér des troupes sur la droite & sur la gauche de l'Elbe, pour s'aller emparer des défilés entre Auffig & Pirna, & empêcher les Saxons de passer l'Elbe, de se retirer en Saxe, & d'avancer en Bohême.

L'armée Saxonne campoit alors près de Leichtenmeritz. Arnimb aussi rusé que le Duc pénétra son dessein, & lui envoya Trompette sur Trompette, pour convenir d'un lieu où il pourroit aller entendre les nouvelles propositions qu'on vouloit faire à son maître, & en attendant il fit partir ses gros bagages, son artillerie, & enfin toute son armée qui gagna Auffig sans voir d'ennemi, & arriva enfin à Pirna à deux milles de Dresde, sans autre perte que de quelques goudats & malades.

Wallenstein, n'espérant plus de surprendre le Général Saxon, détacha un gros Corps de son armée pour aller assiéger Egra. C'étoit alors une fort mauvaise place, & Starfchedel qui y commandoit ne se défendit qu'autant qu'il faisoit pour obtenir une bonne Capitulation. Vicedom autre Colonel Saxon abandonna alors Ellenbogen, & se jeta dans Falkenau, où il voulut se défendre, quoique ce ne fût qu'une méchante petite bicoque, qui fut brûlée rez-terre, & le Colonel obligé de se retirer comme il put. Ce fut ainsi que le Duc de Friedland chassa les Saxons de toute la Bohême, avec aussi peu de peine & de tems, qu'ils en avoient employé à s'en emparer.

Après de si rapides succès Wallenstein se prépara à accabler l'Electeur de

(1) Kevenh. l. c. p. 20.

Saxe avec des forces si supérieures, qu'il ne lui paroït pas douteux qu'il ne le forçât à s'accommoder à tout prix, ou à lui abandonner entièrement la Saxe. Mais les nouvelles Victoires de Gustave-Adolphe, firent bientôt évanouir toutes ses esperances comme un beau rêve. Ce fut alors que, pour ne pas aigrir Jean-George, il fit publier dans toutes les Villes Frontières qu'aucun Soldat ou Payfan ne s'émancipât à mettre le pied dans le Pays de Saxe, pour y piller & y commettre d'autre defordre à peine aux contrevenans d'être punis corporellement, & même de mort, suivant l'exigence du cas, dont il commit le jugement à l'Etat-Major de chaque Garnison des places Frontières.

Ensuite de cette arrangement, il laissa un Corps de dix mille hommes sous les ordres de Don Balthazar de Marradas, lui enjoignant de régler ses opérations sur celles d'un Corps d'armée, qui s'assembloit en Silecie pour attaquer la Lusace; & avec plus de trente mille hommes, il se mit en marche pour joindre l'Electeur de Bavière, qui s'avançoit avec toutes les forces de la Ligue vers Egra.

Le Roi de Suède étant arrivé le 11. de Mars à Kutzingen, ainsi que nous l'avons dit plus haut, Tilly ne jugea pas à propos de l'attendre dans l'Evêché de Bamberg; & marqua Forcheim pour le lieu d'Assemblée à son armée. Il s'y rendit lui-même le 13. de Mars. De-là il marcha vers le Danube, & envoya son Maréchal-Général des Logis, avec ordre d'ordonner les logemens sur la route qu'il vouloit tenir. Celui-ci fut tué en chemin par un parti Suédois, qui trouva dans ses papiers l'ordre de la marche du Général ennemi, & l'envoya au Roi. Ce Monarque se mit aussitôt à ses trouffes. Tilly avoit changé de dessein, & dirigeoit actuellement sa marche sur Erlang, qui n'est qu'à trois milles de Nuremberg. Il n'avoit laissé dans Bamberg & dans Forcheim que des milices, & avoit envoyé dans le Haut-Palatinate tout le vin & tout le grain, qu'il avoit pu ramasser dans la Franconie. De sorte qu'il sembloit renoncer à l'Evêché de Bamberg & le regarder comme perdu. Mais, comme il se rapprochoit de la Bohême, & qu'il savoit que Gallas étoit à Ellenbogen avec quatre mille hommes, il lui envoya exprès sur exprès pour le prier de le venir joindre avec ce renfort. Ce qui ne put pas se faire sitôt, parce qu'il falloit pour cela la permission du Duc de Fribland, qui ne put d'abord se résoudre à la donner.

Tilly parut avoir dessein d'attendre le Roi de Suède à Erlang, & affecta d'y ranger plusieurs fois son armée en Bataille; mais, dès qu'il apprit que Gustave-Horn étoit arrivé à Winsheim avec l'avant-garde de l'armée du Roi, il leva le piquet; & après un grand Conseil de guerre, il reprit son premier projet de se retirer vers le Danube, & ne s'arrêta qu'autant de tems qu'il lui en falloit pour faire piller, saccager, & brûler tous les environs de Nuremberg, avec une barbarie horrible, emmenant prisonniers les principaux habitans.

Banner & le Duc Guillaume de Saxe-Weymar ayant joint alors l'armée du Roi, elle se trouva forte de quarante-cinq mille combattans; & se rassembla toute à Winsheim, d'où elle partit le 19. de Mars & se rendit en deux jours de marche à Firth près de Nuremberg. Le Roi avoit couché la nuit du 19. au 20. à Millmersdorff, d'où étant parti pour joindre son armée, on lui

présenta en chemin les deux jeunes Margraves d'Anspach, qu'il reçut avec beaucoup d'affection, & les retint jusqu'au lendemain.

Le Roi séjourna quelques jours à Fürth, & s'y occupa à réformer divers abus dans la Cavalerie, à perfectionner les changemens qu'il avoit jugé à propos d'introduire dans toutes ses troupes, tant par rapport aux manœuvres, qu'à l'égard de la discipline. Il fit punir de mort divers Soldats convaincus d'avoir été en marode, & cassa quelques Officiers, pour n'avoir pas fait leur devoir.

Le Roi perdit dans ce tems-là un de ses meilleurs Colonels, c'étoit le Comte Henri-Guillaume de Solms, que nous avons dit qui avoit été blessé à la jambe à l'attaque de Bamberg. Une fièvre ardente s'étant jointe à sa blessure l'emporta à la fleur de son âge à Schweinfurth le 21. de Mars.

Le même jour le Roi accompagné des deux Comtes Palatins du Rhin, Frédéric Roi de Bohême & Auguste, & d'une foule d'autres Princes, Comtes & Seigneurs se rendit de Fürth à Nuremberg. Cette Ville Impériale, alors sans contredit la plus riche & la plus puissante d'Allemagne, si affectionnée à ce Monarque, ayant su sa résolution, avoit fait des préparatifs immenses pour le bien recevoir.

D'abord parut un Corps de Cavalerie très lesté & vêtu magnifiquement, composé de toute la jeunesse de la Ville; ensuite une file de carrosse pleins de Dames & de Messieurs des principaux de la Ville. En entrant le Roi trouva toute la Garnison & la Bourgeoisie sous les armes, tous bien armés & vêtus de neuf, avec leurs drapeaux & leur musique militaire; toutes les rues étoient tendues des plus belles tapisseries. Les fenêtres étoient remplies de Spectateurs qui battoient des mains, & donnoient mille bénédictions à ce Héros, le remerciant de les avoir jugés dignes de le posséder. Les réjouissances furent telles que le Roi, quelque idée qu'il eût de l'affection de ce peuple, en parut étonné.

Dès que ce Prince fut descendu à l'Hôtel qu'on lui avoit préparé, le Sénat lui envoya un présent considérable de vin & d'autres denrées, auquel il joignit quatre canons d'une grosseur & d'une longueur extraordinaire, avec tout l'attirail & les munitions nécessaires; deux grands globes de vermeil doré l'un céleste & l'autre terrestre, renfermant plusieurs vases aussi de vermeil doré, ciselés & travaillés avec la dernière délicatesse. Deux des principaux Membres (1) du Sénat précédoient ces présens; & étoient chargés de complimenter le Roi sur son arrivée au nom de leur Compagnie. Ce Prince après les avoir écoutés, leur répondit ainsi.

„ Je suis, dit-il (2), très sensible aux honneurs que Vous me rendez; mais je Vous prie principalement d'honorer la Religion Evangélique par
 „ Votre constance & Votre attachement inviolable, sans Vous en laisser dé-
 „ tourner, ni par promesses, ni par menaces, ni par les voluptés, ni par les
 „ passions auxquelles les hommes sont sujets, ni par le démon de l'avarice,
 „ dont l'Empire s'étend aujourd'hui partout.

„ Vos ennemis ne manqueront pas de faire tous leurs efforts pour Vous dé-
 „ tourner du chemin de la vérité, tantôt en Vous flattant, tantôt en Vous

(1) Les Sr. Christophle Fiever, & Christop-
 phie Volkhammer.

(2) Kevenh. l. c. p. 117.

„ menaçant , tantôt par les plus belles promesses , tantôt en tâchant de Vous
 „ épouvanter. Car Vous savez que nous avons affaire à des ennemis rusés ,
 „ qui mettent tout en usage pour détruire & anéantir les Evangéliques. La
 „ Maison d'Autriche , l'Espagne & le Pape ne songent qu'à cela : c'est-là que
 „ tendent tous leurs dessein , tous leurs Conseils , toutes leurs démarches ;
 „ c'est à cela qu'ils emploient toutes leurs forces. Extérieurement ils feignent
 „ de vouloir la paix ; mais c'est un piège pour nous surprendre , nous diviser ,
 „ nous désarmer.

„ Dieu Vous a établis Régens d'une Ville la plus grande & la plus peuplée
 „ que j'aie vu de ma vie ; tout ce Peuple Vous obéit , & se règle sur Vos
 „ actions & Vos sentimens. J'espère que Votre administration sera telle qu'il
 „ convient à des Magistrats Chrétiens , qui sont fermement persuadés qu'ils
 „ ont un juge au-dessus d'eux , au tribunal de qui ils comparoîtront un jour ,
 „ pour y rendre compte de leurs actions. Vous êtes ici tous Patriciens , &
 „ Vos Pères depuis deux siècles se sont rendus célèbres par leur sagesse autant
 „ que par leur Commerce. Suivez leurs traces ; rendez-vous dignes de leur ré-
 „ putation , & montrez-vous de vrais Patriotes. Pensez que Dieu peut vous
 „ livrer entre les mains de Vos ennemis , & quel seroit alors Votre sort &
 „ celui de ce pauvre Peuple , qu'il a commis à Votre Gouvernement.

„ Dieu nous a fait voir de grandes choses. Il est vrai que Vous avez
 „ beaucoup souffert , mais c'est parce que la divine Providence en use ainsi ,
 „ quand elle veut nous faire rentrer en nous même & reconnoître nos péchés ;
 „ mais elle Vous a en même tems protégés efficacement.

„ Pour moi , je ne puis assez m'étonner , ni assez reconnoître le doigt de
 „ Dieu , quand je vois nos ennemis aveuglés à tel point que de m'abandonner
 „ les principales Villes de l'Empire , après les avoir occupées deux ou trois
 „ années , & de ne pas les reprendre ; ce qui ne leur coûteroit que la peine de
 „ les attaquer. Dieu Vous a conservés d'une manière miraculeuse , & s'est
 „ servi de moi pour cet ouvrage , en quoi il n'a pas moins déployé la for-
 „ ce de son bras ; car je me serois plutôt attendu au jour du jugement , qu'à
 „ me voir transporté au fond de l'Allemagne , & actuellement au milieu de vo-
 „ tre Ville. J'ai abandonné mes pauvres sujets , & tout ce que j'avois au mon-
 „ de de plus cher. J'ai amené avec moi plusieurs vaillans hommes , qui à mon
 „ exemple ont laissé leurs femmes , leurs enfans , leurs parens , & ont risqué leur
 „ vie , comme moi la mienne , pour la défense de la Religion , de la liberté , &
 „ des Loix. Je n'ai point épargné mon sang , je le sacrifierai volontiers enco-
 „ re pour ces grands objets. Mais en particulier je ferai pour Vous protéger
 „ tout ce qui me sera possible , & Vous pouvez compter que je Vous tien-
 „ drai tout ce que je promettrai à Vos Ambassadeurs , dans les occasions où
 „ ils me proposeront quelque chose de Votre part.

„ Soyez donc constants & fidèles : animez-vous les uns les autres à la défen-
 „ se de la Religion & de la liberté. Je ne doute nullement de Vos bons sen-
 „ timens là-dessus. Mais croyez-moi , Dieu ne Vous enverra pas tous les jours
 „ un Prédicateur comme moi , qui Vous exhorte , qui Vous console , qui
 „ Vous défende , qui Vous protège à proportion des forces que Dieu lui don-

„ ne. Souffrez en patience toutes les épreuves par où la divine providence
 „ pourra encore Vous faire passer. Restez constamment dans le parti que Vous
 „ avez pris. Le Seigneur Dieu, qui Vous a comblés de ses bénédictions, Vous
 „ fera encore éprouver ses bienfaits. Votre Ville continuera à fleurir; sa ré-
 „ putation s'étendra au loin, & tous ensemble nous bénirons, nous louerons,
 „ nous exalterons ce Grand Dieu en ce monde & dans l'éternité”.

Ce discours, que les Députés du Sénat mirent d'abord par écrit, & dont il se fit plusieurs copies, augmenta l'amour & le respect que ce Peuple avoit déjà pour un Héros si Religieux.

La Ville régala de présens tous les Généraux & les Princes, qui avoient été de la suite du Roi. La table de ce Monarque fut toujours servie de tout ce qu'il y avoit de plus rare & de plus exquis. Les principaux Sénateurs briguerent l'honneur de le servir à ses repas. Tous ses Domestiques, & ceux des Seigneurs de sa suite, furent défrayés & regalés suivant leur rang. De sorte que le Roi ne put s'empêcher de dire au Sénat en prenant congé de lui, que depuis qu'il étoit en Allemagne aucune Ville ne lui avoit fait une réception si brillante, si somptueuse, ni témoigné tant d'affection, & qu'il n'en perdroit jamais le souvenir.

Avant que de partir de Nuremberg, le Roi envoya un détachement dans la Maison des Chevaliers Teutoniques, & en fit enlever tous les Capucins qui y étoient, déclarant qu'ils resteroient prisonniers, jusqu'à ce que Tilly eût renvoyé les Habitans du territoire de Nuremberg, qu'il avoit enlevés & envoyés à Neumark dans le Haut-Palatinat.

Enfin, le Roi partit de Nuremberg après y avoir passé deux jours, & se rendit à Schwobach où il séjourna, tandis que son armée avoit pris les devans pour se mettre à la poursuite du Comte de Tilly, qui marchoit à grandes journées & d'un trait vers la Bavière. Le Roi, étonné de lui voir prendre cette route, ne put s'empêcher de dire, qu'apparemment le Comte de Tilly esperoit de se mieux défendre sur son fumier, puisqu'il vouloit transporter le théâtre de la guerre dans les Etats de son Maître.

Le 26. de Mars le Roi arriva avec toute son armée devant Donawerth, où il y avoit en Garnison quelques Compagnies du Régiment de Cronberg Cavalerie, huit Compagnies d'Infanterie, & beaucoup de Soldats de milice : le tout commandé par le Duc Rudolphe-Maximilien de Saxe-Lawembourg. Le Roi envoya d'abord un Trompette à ce Prince, & le somma de lui rendre la place, à quoi le Duc répondit, qu'il n'avoit que de la poudre, du plomb, & la pointe de l'épée à son service; que, si cela étoit de son goût, on ne lui en feroit pas faute.

Cette réponse piqua le Roi. Il fit d'abord investir la place, & occuper la Montagne de Schellenberg, si fameuse depuis par la sanglante Bataille qui s'y donna en 1704. où les assiégés avoient commencé à élever un Fort qu'ils avoient abandonné, parce qu'il étoit encore dans un état très imparfait. Les Suédois travaillèrent diligemment à établir des Batteries tant sur la Montagne, que contre la partie basse de la Ville; & à pousser les tranchées. Le Duc ordonna plusieurs sorties dont aucune ne réussit, & les Suédois repoussèrent tou-

jours la Garnison avec perte. Le feu cependant étoit fort vif de part & d'autre; mais l'artillerie de la place faisoit peu d'effet, & n'empêchoit pas les Suédois de pousser leurs travaux. Les assiégés s'avifèrent de dresser une Batterie sur une haute tour, d'où l'on voyoit les tranchées de revers. Cette Batterie incommoda d'abord beaucoup les travailleurs, & tua quantité de gens. Le Roi fit dresser une contre-batterie, qui cribla tellement la tour que les assiégés n'y purent plus tenir.

On en étoit-là, lorsque tout d'un coup le bruit se répand, que le Comte de Tilly approche pour faire lever le siège: & en effet on avoit aperçu de loin quelques Escadrons ennemis, qu'on avoit pris pour l'avant-garde de ce Général. C'est ce qui avoit engagé le Duc de Lawenbourg à répondre au Magistral, qui l'étoit venu prier de rendre la Ville avant qu'elle fût toute ruinée, que cela n'étoit pas pressé, & qu'il se garderoit bien de se rendre au moment qu'il alloit être secouru. Mais le Roi, sans s'arrêter à toutes ces vaines rumeurs, envoya le Colonel Hepburn en de-là de la Wœrnitz, pour y ouvrir une autre attaque, afin de diviser les forces de la Garnison, & la fatiguer davantage. Sur le soir entre neuf à dix heures, on entendit défilér sur le pont du Danube des bagages & de la Cavalerie, qui apparemment les escortoient. Le Roi soupçonna que la Garnison pourroit bien vouloir s'échapper; la Ville n'étant plus guère tenable, & les apparences d'être secouru s'étant évanouies; surquoi S. M. fit dire au Colonel Hepburn d'être sur ses gardes & d'empêcher, s'il étoit possible, que la Garnison ne passât le pont. Le feu continua toute la nuit de part & d'autre avec beaucoup de vivacité. Pendant ce tems-là le Duc de Lawenbourg dispoisoit tout pour sa retraite. Il laissa quelque monde dans la Ville, pour continuer à tirer, afin de mieux cacher son jeu, & avant que le Soleil parût il sortit & gagna la tête du pont. Là il fut attaqué par Hepburn, & l'on se battit avec acharnement; mais quelque effort que fissent les Suédois, ils ne purent empêcher la retraite, & perdirent plus de trois cens hommes dans cette attaque.

Le Roi envoya un Corps de Dragons à la poursuite des fuyards, sous la conduite de Chotizky Gentilhomme Bohême: mais il n'y eut pas moyen d'atteindre le gros, & les Dragons ne ramenèrent que des traîneurs, & une partie de l'arrière-garde.

Pendant ces entrefaites les Suédois étoient entrés dans la Ville, & dans la première furie ils massacrèrent tout ce qu'ils trouvèrent de Soldats de la Garnison, & commencèrent à piller les maisons, sans néanmoins mal-traiter les Bourgeois. Mais le Roi, étant entré dans la Ville, donna de si bons ordres, que la tranquillité fut rétablie en peu d'heures. Ainsi fut pris Donawerth après vingt-quatre heures d'attaque.

On ne trouva que huit pièces de canon dans la Ville, quelque peu de grains, & point de munitions. Les Suédois jettèrent dans le Danube environ cinq cens morts des Soldats de la Garnison, la plupart tués sur le pont ou dans la Ville.

Le Roi laissa dans Donawerth le Colonel (1) Redtwein avec son Régiment,

(1) M. Harte, sans parler de ce Commandant, dit que le Roi mit le Régiment de Solms

ment, & passa le Danube sur le pont de cette Ville pour aller chercher Tilly, afin de l'expédier au plus vite avant que Wallenstein le pût joindre.

Le Duc de Bavière, voyant que la prise de Donawerth ouvroit l'entrée aux Suédois dans le cœur de ses États & jusqu'à sa Capitale, rassembla tout ce qu'il put trouver de gens capables de porter les armes, & vint joindre le Comte de Tilly avec ce nouveau Corps de milices.

Ce Général étoit alors posté de la manière du monde la plus avantageuse, ayant devant lui le Lech, à dos la petite rivière d'Acha, qui coule au travers de la Ville de Rain, & va se perdre dans le Danube, sa droite au Danube & sa gauche à Rain.

Il ne paroïssoit pas possible de le forcer dans un tel poste, & par conséquent de pénétrer en Bavière. Pour augmenter la difficulté, on avoit fait rompre tous les ponts, mis Garnison dans toutes les Villes le long du Lech jusqu'à Augsburg. Enfin, pour plus de précaution on avoit fait entrer le 15. de Mars une Garnison dans Augsburg. Peu de jours après cette Garnison avoit été renforcée d'Infanterie & de Cavalerie. Le canon avoit été mené sur le rempart: on avoit ruiné plusieurs beaux jardins, & maisons de plaisance, pour élever des redoutes, & l'on avoit defarmé tous les Bourgeois.

Le Roi, avant de quitter Donawerth, ordonna qu'on achevât le Fort ou redoute, que les Bavares avoient commencé sur le Schellenberg. Ensuite il s'empara de toute la partie de l'Evêché d'Augsbourg située sur la gauche du Lech; & de toutes les Places & Châteaux sur le Danube, depuis Donawerth jusqu'à Ulm dans une étendue de douze milles, d'où il tira une prodigieuse quantité de grains & de bétail, pour nourrir long-tems son armée.

Entièrement occupé du projet de pénétrer dans le cœur de la Bavière, & de-là dans l'Autriche, Gustave-Adolphe s'approcha du Lech, & vint camper autour de Nordheim. Là il examina la position de l'ennemi, qu'il vit retranché jusqu'aux dents sur la droite de cette rivière, ayant des bois & des marais à sa gauche, de manière que, quand même on seroit venu à bout de passer la rivière à sa barbe, il paroïssoit toujours fort dangereux de l'attaquer dans la position avantageuse où il étoit, se trouvant couvert de tout côté. Mais Gustave sentoit trop la nécessité d'en venir à une affaire décisive, pour la différer long-tems. Depuis le gain de la Bataille de Leipzig, il étoit devenu d'une hardiesse étonnante, & donnoit pour le moins autant à la fortune qu'à la prudence.

La difficulté étoit de passer le Lech (1). Cette rivière, qui prend sa source dans le Tyrol sur les Frontières des Grisons, est fort rapide comme toutes

dans Donawerth, parce qu'il avoit mal fait à Bamberg. Nous préférons le témoignage du Comte de Kevenhüller.

(1) M. Harte en parle comme d'un des plus grands fleuves d'Europe; & en parle, dit-il, comme témoin oculaire. Ce n'en est pas moins une exagération. Pour la rapidité il le compare à un torrent, & dit qu'il prend sa source chez les Grisons. Enfin, il ajoute qu'il a bien quaran-

te aunes mesure d'Angleterre près de son embouchure; & que la saison où les Suédois le passèrent est celle, où il est le plus enflé & le plus rapide à cause de la fonte des neiges. Ce passage est assez merveilleux en soi sans y ajouter du faux. Tout le monde sait que les neiges ne fondent point en Allemagne avant le mois de Juillet, & que le mois de Mars y est comme le mois de Février.

P p p

les rivières, qui coulent d'un terrain élevé dans un terrain bas. Elle est à-peu-près à son embouchure large comme la Sône près de Lyon; & coule en serpentant au dessous d'Augsbourg. Les bords en sont escarpés, & fort couverts de brossailles & de halliers.

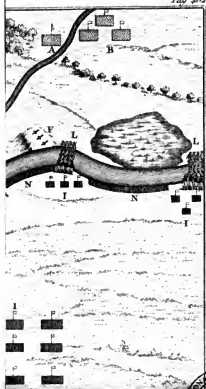
Le Roi alla plusieurs fois avec peu de suite reconnoître ces bords, au grand péril de sa vie. Il remarqua que celui où il étoit s'élevoit davantage que celui où étoit l'ennemi, cela lui parut une circonstance très favorable pour son dessein. Mais, à force de chercher & d'examiner, il découvrit enfin dans un des coudes, que forme la rivière, un endroit propre à l'exécution de son dessein, parce que le bord dominoit encore davantage qu'ailleurs, & pouvoit non seulement donner une grande supériorité à son artillerie, mais encore servir en quelque sorte de parapet à ses troupes. Ayant aussitôt formé son plan, il assembla un Conseil de guerre, où l'on prétend que le Feld-Maréchal. Horn & les principaux Généraux & Colonels ne furent pas d'avis de tenter cette entreprise, la jugeant trop périlleuse & presque impraticable. Si cela est, on peut conclure que Horn plus âgé que le Roi donnoit moins à la fortune que ce Prince, & n'en étoit pas moins un des plus grands hommes de guerre qu'il y eût au monde. Il y avoit toute apparence que ce passage ne se feroit pas sans une très grande perte d'hommes, en supposant même qu'il réussît, & que Horn ne croyoit apparemment pas qu'on fût ensuite en état d'attaquer l'ennemi, & de le forcer dans ses retranchemens. *Quoi ! dit alors le Roi d'un ton vif, nous qui avons passé la mer Baltique, & tant de grands fleuves en Allemagne, nous craindrons de passer un ruisseau comme le Lech, qui mérite à peine même le nom de rivière ;* Horn n'osa plus contester, & les autres Généraux, voyant que le Roi étoit déterminé à suivre son plan (1), y donnèrent leur consentement, & aussitôt on travailla à trois Batteries, l'une au milieu du cintre que le Lech formoit vis-à-vis des ennemis, les deux autres aux deux extrémités du même cintre. Elles furent en état le 30. d'Avril. Le Roi les fit couvrir d'un bon retranchement. Tout cela fut exécuté malgré le feu des ennemis, qui à la vérité ne faisoit pas tout l'effet possible, à cause du terrain élevé qui favorisa beaucoup les Suédois.

Le retranchement étant fini, soixante & douze pièces de gros canon commencèrent un feu croisé de façon que la Batterie à droite tiroit sur la gauche des ennemis, & au travers d'un bois où ils s'étoient retranchés derrière des abattis, celle de la gauche tiroit sur leur droite, & celle du centre sur le retranchement qu'ils avoient devant eux.

Pendant ce tems on travailloit à jeter un pont, le Roi ayant fait apporter tout ce qui étoit nécessaire pour cela.

Le fracas du canon de part & d'autre empêchoit que l'ennemi en pût entendre le bruit que faisoient les charpentiers, & les autres travailleurs, & la fumée lui déroboit la vue de leurs mouvemens : d'ailleurs, dès que le pont fut commencé, le Roi fit apporter quantité de paille qu'on jettoit dans l'eau, & qu'on fixoit à l'extrémité de l'ouvrage, après quoi on y mettoit le feu, ce qui

(1) Chemnitz Liv. IV. p. 283. Ricci Liv. V. p. 323. & 325. Gal. Guald. Hist. di Ferdinando L. V. p. 296.



Pont et Logemens

Infanterie Suédoise

Cavalerie

Batteries des Suédois, de 72 pieces de canon

Cavalerie Hollandaise, qui traverse le ruisseau

Le Lido

Infanterie retranchée



répandoit une fumée si sombre & si épaisse, que l'œil le plus perçant ne pouvoit rien voir au travers.

Ce pont fut l'ouvrage de deux jours, & le 5e. d'Avril on amena au Roi trois cens Finlandois déterminés qu'il avoit foudriés. Ce Monarque leur demanda s'ils auroient le courage de passer sur ce pont, & d'aller élever un retranchement sur l'autre bord de la rivière. Ces braves ayant répondu qu'oui, le Roi leur promit dix écus à chacun s'ils exécutoient la chose; & aussitôt ils coururent au travers du pont, n'ayant d'autres armes que leurs pioches & leurs hoyaux. Ils eurent bientôt élevé un parapet, & creusé un profond fossé avec la vivacité naturelle à des Gens, qui se voient à tous momens enlever quelqu'un d'eux par quelque boulet de canon, qui partoient de la Batterie du bois.

Pendant ce tems-là le feu des Batteries & de la mousqueterie redoubloit de part & d'autre avec un tel fracas, que les Historiens assurent que la terre trembla, & que ce tonnerre fut entendu distinctement à douze mille d'Allemagne à la ronde.

Le Roi (1) même mit la main à l'œuvre, & tira plus de soixante coups de canon de ses propres mains, pour obliger ses Canonniers à charger avec plus de vitesse, & écarter l'ennemi du lieu où ses Finlandois travailloient.

Dès que ce Monarque fut que les Finlandois avoient assez élevé de terre pour couvrir une troupe d'Infanterie, il y envoya un détachement de Soldats d'élite, & y fit marcher du canon. Ce fut alors que les ennemis s'aperçurent que les Suédois avoient passé la rivière: ils vinrent d'abord pour les attaquer; mais ils furent si étonnés de voir le retranchement, & le feu qui en partoient, qu'ils n'attaquèrent que mollement, & furent aisément repoussés. Durant ce tems-là les troupes qui étoient dans le bois en sortirent, & l'abandonnèrent en désordre, ne pouvant plus soutenir le feu de l'artillerie Suédoise, dont les boulets abattoient des branches d'une grosseur énorme, qui écrasèrent des escouades entières, d'autres frappant de biais contre les troncs des arbres, qui servoient de parapet, voloient en l'air, & retombant en ricochets tuoient ces malheureux, ou leur brisoient les bras & les jambes.

Cependant la Cavalerie Suédoise avoit découvert un gué par où elle passoit, tandis que l'Infanterie défilait par le pont. Dans ce moment le Comte de Tilly venoit d'apprendre qu'un Corps de Suédois avoit passé, & s'étoit retranché. Il accourut aussitôt avec un Corps d'élite, tout composé de ces vieux Soldats, qui avoient blanchi sous ses ordres, dans le dessein d'attaquer l'ennemi, avant qu'il pût se fortifier davantage & se renforcer. Mais déjà la Cavalerie Suédoise commençoit d'aborder, & l'Infanterie, que le Roi conduisoit en personne, se formoit déjà par brigades en de-là du pont.

Tilly attaqua d'abord tout ce qui avoit passé, pour ne leur pas donner le tems de s'étendre, & de se former en ligne. On combattit dans un terrain fort inégal & fort ferré, surtout du côté du Roi, qui dans ce moment ne put faire usage que de son courage pour résister à l'impétuosité de Tilly. Le combat s'engagea là entre les deux Infanteries, & parmi le fracas continuel de l'artillerie; tandis que la Cavalerie Suédoise, ayant surmonté toutes les

(1) Keverh. l. c. p. 122.

difficultés qu'elle avoit rencontrées en abordant, se formoit & s'avançoit en bon ordre contre l'ennemi: elle en rencontra d'abord plusieurs Escadrons, qui débouchoient des chemins creux & des retranchemens, les chargea, & les fit plier.

Le combat se soutenoit toujours entre les deux Infanteries. Les vieux Soldats de Tilly se battoient comme des désespérés, lorsque leur fameux Général fut blessé mortellement d'un coup de feu à la cuisse droite, qui la lui fracassa trois livres; & un moment après Aldringer reçut aussi un coup dangereux à la tête. Plusieurs Officiers de distinction furent aussi blessés; mais le malheur du Comte de Tilly découragea entièrement les troupes. Elles plièrent & se retirèrent en désordre derrière les retranchemens à la faveur des bois & des ravins, dont tout le Pays étoit coupé, emmenant leur vieux Général.

Le Roi qui voyoit approcher la nuit, ses troupes fatiguées, & confusément mêlées, ne poursuivit point l'ennemi. Il resta sur le champ de Bataille, rendit grâce à Dieu de ses bienfaits, & attendit le lendemain pour faire d'autres dispositions.

Quant aux Bavares & Impériaux, ils passèrent cette nuit dans une grande consternation: leurs Généraux tenoient Conseil de guerre, & l'Electeur ne savoit guère quel parti prendre. A la fin, il se détermina à la retraite, alléguant pour justifier ce parti, que dans l'état des choses, & suivant l'humeur du Roi de Suède, il falloit s'attendre le lendemain à une attaque générale; que, si on avoit le malheur d'être battu, toute la Bavière étoit non seulement perdue, mais la Haute-Autriche auroit sans doute le même sort; que rien n'arrêteroit les Suédois: qu'il valoit donc mieux conserver les troupes, leur donner le tems de se rassurer, tâcher de couvrir la Bavière, & au cas qu'on ne le pût, conserver toujours la communication avec la Bohême, afin de pouvoir joindre la nouvelle armée de l'Empereur sous les ordres du Duc de Fridland, & revenir pour tomber sur le Roi à force réunies.

Tous les Généraux furent de cet avis, sans même en excepter le Comte de Tilly.

Il est peu d'actions dans l'Histoire de toute cette guerre, sur laquelle les Ecrivains s'accordent moins, que sur celle qui suivit le passage du Lech; & pour commencer par le plus moderne (1), il dit, „ que ce combat, dont il fait „ une Bataille, fut plus chaud que celui de Leipzig, qu'il dura six heures & „ que l'ennemi y perdit mille hommes: que le Monarque Suédois n'y fut pas „ présent, à parler à la rigueur, que sa prudence l'emporta sur son courage; qu'il „ se tint avec la dernière résignation au bout du pont du côté de l'ennemi, „ soit pour donner ses derniers ordres à ceux qui passoient, soit pour empê- „ cher qu'aucun Suédois ne fût assez hardi (il auroit dû dire assez lâche) pour „ reculer & repasser le pont.

Je ne crois pas qu'il y ait aucun lecteur, qui ne soit choqué du personnage que cet Auteur fait jouer ici à l'un des plus valeureux Prince qu'il y ait jamais eu; & quiconque à un peu étudié le caractère de ce Héros ne se

(1) Le Dr. Harte, *The History of the Life of Gust. Adolph.* T. II. p. 146.

persuadera pas aisément, qu'il ait été se poster en sentinelle au bout d'un pont, pour empêcher qu'aucun de ses Gens ne s'en retournât.

Parlant de l'Electeur de Bavière il dit, qu'il se tint prudemment loin des coups, & dans un bois pendant qu'on se battoit. C'est un plaisir assez déplacé. Ce Prince ne manquoit, ni de bravoure, ni de résolution. Il avoit bien fait voir à la Bataille de Prague. Il est vrai qu'on a assez de peine à comprendre, pourquoi il ne vint pas attaquer les Suédois avec toutes ses forces, & seconder le Comte de Tilly; tout ce qu'on peut répondre à cette difficulté, c'est que l'âge l'avoit rendu plus lent, ou plus circonspect; il ne vouloit pas hasarder toute son armée aux portes de son Pays, & il pensoit qu'il valoit mieux sauver quelque chose que de risquer de tout perdre.

Un autre Ecrivain (1) dit, qu'après la blessure de Tilly, les Soldats Impériaux ayant lâché le pied ne purent se sauver sans perte, à cause de la difficulté des chemins, qui les retarda & en fit périr un grand nombre sous le fer des Suédois, qui en eussent fait un bien plus grand carnage, si le Duc de Bavière n'étoit venu à la fin favoriser leur retraite, en chargeant les Suédois, & les ramenant jusqu'à la vue de leurs retranchemens, après quoi il se retira dans son poste, ne jugeant pas à propos d'engager une action décisive avec des forces si inférieures. A quoi il ajoute, que le Duc, après avoir resté encore quelques jours dans son camp, prit le parti de se retirer plus avant dans le Pays.

Cette dernière circonstance est une fausseté manifeste, puisqu'il est certain que ce fut la nuit même que l'Electeur fit sa retraite, & même avec assez de précipitation.

Mais de toutes ces opinions (2), celle d'un Historien Bavaois est la plus singulière. Pour détourner tout jugement défavorable à l'Electeur, il soutient que ce Prince voulut absolument rester de pied ferme dans son camp; mais que tous les Généraux & Tilly même conseillèrent la retraite avec tant d'opiniâtreté, que le Duc fut obligé de céder; & cette retraite se fit, ajoute-t-il, quoiqu'on n'eût pas perdu plus de trente hommes de part & d'autre par le feu du canon, & qu'il n'y eût pas encore un seul Suédois en deça du Lech.

Voilà le langage d'un Historien gagé & très partial. Il est certain que l'Electeur fut le premier qui conseilla la retraite (3), & qu'il entraîna tous les Généraux dans son opinion: c'est du moins ainsi que le rapportent unanimement les écrivains les plus judicieux. Il est certain encore que le lendemain 6e. d'Avril, quand le Roi vit la situation avantageuse de leur camp, & qu'il en eut bien examiné le local, il ne put s'empêcher de dire; *Si j'avois été que du Bavaois, je n'aurois pas abandonné un terrain comme lui, & ouvert à mes ennemis la porte de mes Etats, quand un boulet de canon auroit dû m'emporter la barbe & la moitié du menton.*

A l'égard du nombre des morts, il est certain qu'il ne passa guère les six cens, avec à peu près autant de blessés du côté des Impériaux & Bavaois. Quant aux Suédois leur perte n'est marquée dans aucuns Mémoires de ce tems.

(1) Bingus Mars Suev.-Germ. L. III. p. 8.

(2) Aldreiser §. 22.

(3) Kevenh. l. c. p. 124. Wasseberg. Deutsch. Flor. p. 285.

là. On en peut, me semble, conclure qu'elle fut peu considérable. Quoiqu'il en soit, le Duc de Bavière continuoît sa retraite sur Neubourg & sur Ingolstadt, & ce fut dans cette place que fut porté le célèbre & malheureux Tilly. En chemin il avoit eu plusieurs défaillances, les cahots de la voiture lui ayant causé des douleurs si aiguës, qu'on crut plusieurs fois qu'il n'arriveroit jamais à Ingolstadt. Ce fut là pourtant qu'on leva le premier appareil de sa plaie; & qu'après qu'on eût tiré six à sept grosses esquilles, il expira après quinze jours de tourmens plus affreux que tout ce que les roués peuvent souffrir, taillé, coupé, tenaillé par des Chirurgiens très peu experts & très ignorans, qui le martyrisèrent & le bourrelèrent jusqu'au moment où il devint insensible: fin triste, mais trop méritée par les cruautés dont il fut l'Auteur & la cause, par cette dureté d'âme trop souvent attachée à la profession la plus illustre & la plus honorable, mais dont on fait bien se garantir, lorsqu'on est né avec des dispositions de bonté & de bienfaisance. Tilly mourut dans de si cruelles douleurs, qu'il peut servir d'exemple & de preuve pour la maxime, que les grands crimes sont souvent punis dès ce monde & d'une peine éclatante. Je ne prétends pas nier par là que ce Général n'eût de très belles & bonnes qualités; mais tout le bien qu'il avoit jamais fait, & qu'il pouvoit jamais faire, n'étoit pas pour entrer en comparaison avec le mal qu'il laissa faire en une ou deux heures de tems. Il expira le 20. d'Avril 1632. se plaignant toujours qu'on lui eût lié de nouveau les mains, qu'on l'eût empêché d'attaquer l'ennemi lorsqu'il en avoit eu les moyens, & que par l'assistance de Dieu il avoit lieu de se flatter de prendre sa revanche.

Il fit encore dire plusieurs fois à l'Electeur son Maître ce qu'il lui avoit déjà assez dit de bouche, de donner une particulière attention à la conservation d'Ingolstadt, parce que de-là dépendoit la perte absolue & totale de ses Etats, ou l'espérance bien fondée de les recouvrer bientôt.

Nous avons vu ailleurs le desintéressement & les autres bonnes qualités du Comte de Tilly, nous ne les répéterons pas ici. Mais ce que nous ne saurions passer sous silence, c'est que, depuis le funeste sac de Magdebourg, il n'eut que des revers; & que sa fin tragique fut une assez bonne preuve, qu'il n'étoit pas invulnérable aux Corps de canon, quoiqu'il eût fort cette réputation dans le monde, jusques-là que l'Auteur des *Annales de Ferdinand II.* se donne la peine de l'en justifier dans le XIe. Vol. de son long & pénible ouvrage.

Aldringer, qui avoit été blessé en même-tems, fut plus heureux, & s'en tira très bien pour cette fois. Mais dans la fuite il périt misérablement, en expiation de son avarice inexprimable & de sa cruauté, qui le rendit inflexible dans des occasions, où il sembleroit impossible de faire un personnage si contraire à ce qu'on suppose que tout homme doit être.

Cet homme étoit né dans le Duché de Luxembourg de Parens inconnus. Il alla simple Domestique d'un Gentilhomme en Italie. Ce fut-là qu'il se fit Soldat, & que par son talent pour écrire, chiffrer en plusieurs sortes de Langues, il fut fait sergent, d'où en un mot il monta au grade de Général. Là il ne témoigna pas moins de capacité, qu'il avoit toujours fait briller de courage.

Ce fut lui qui prit Mantoue, & qui fit voir peut-être pour la première fois

un Chef d'armée plus avide de pillage & de butin, que le plus vil goujat de son armée, aussi dur & aussi cruel, que le Soldat le plus effrené. Des excès si abominables le rendirent méprisable, & lui firent perdre tout le mérite d'avoir été l'artisan de sa fortune, & de n'en avoir été redevable qu'à sa valeur & à sa capacité, sans rien emprunter de ses ancêtres.

Aldringer laissa en mourant des biens immenses, fruit de sa cruauté & de ses rapines; deux frères pourvus de riches Evêchés, à l'un des quels il fit présent de la fameuse Bibliothèque de Mantoue. Il avoit épousé une jeune Comtesse d'Arco, dont il n'eut point d'enfant, & étant mort sans postérité, sa sœur porta ses biens & son nom dans la maison du Clari, qui subsiste encore en Bohême, & jouit d'une très grande fortune.

Dans le tems que le Roi de Suède assiégeoit Donawerth, quelques Ecclesiastiques de Chamb Ville du Haut-Palatinat (1), aussi curieux que superstitieux, renouvelèrent le même jeu que les Jésuites avoient joué ou fait jouer à Hildesheim, pour connoître qui de Gustave ou de Tilly remporteroit la Victoire, & crurent pouvoir lire dans l'avenir, en consultant la fortune des deux partis, dans la représentation d'un combat entre deux de jeunes Gens, qui en prendroient les noms & les Enseignes. Ils rassemblèrent donc tous les jeunes garçons de la Ville, & leur proposèrent de se partager en deux bandes, dont l'une seroit l'armée du Comte de Tilly, l'autre celle de Gustave-Adolphe. Ils choisirent eux-mêmes le personnage, qui devoit représenter le Général de la Ligue; mais quand ils voulurent charger l'un d'eux du rôle du Roi de Suède, ils ne trouvèrent personne qui voulût se prêter à leur dessein. Surquoi ils proposèrent à tous ces jeunes Gens de tirer au sort, ce qui ayant été accepté, le sort tomba sur un jeune homme, qui apparemment résolu de se bien acquitter de son personnage. La difficulté fut pour lui d'avoir des Soldats : il s'avisait de faire battre la caisse, & ne put ramasser qu'une cinquantaine de polissons, avec lesquels il ne laissa pas de mettre en campagne, & d'attaquer les Tilly qui étoient en beaucoup plus grand nombre; mais qui ne laissèrent pas d'être enfoncés & mis en fuite, présage funeste pour les Auteurs de cette scène : ce qu'il y eut de singulier, c'est que le prétendu Tilly fut fait prisonnier, après avoir reçu plusieurs coups; circonstance qui sembloit annoncer la perte du véritable Tilly. Telle étoit la superstition d'un siècle où nous touchons de si près.

Dès que l'Electeur de Bavière avoit vu le Roi de Suède quitter la Franco-nie pour s'approcher de la Bavière, il avoit senti le danger que couroient ses Etats, & envoyé courier sur courier à l'Empereur, pour le prier d'envoyer ordre à Wallenstein de courir à son secours. Celui-ci, qui se souvenoit très bien de toutes les marques que le Bava-rois lui avoit données d'une haine implacable, n'étoit pas fâché de le voir humilié. Il savoit même que cet ennemi juré de sa fortune, avoit fait tout nouvellement de grandes plaintes de son rétablissement, prétendant que, Wallenstein ayant été déposé sur les représentations du Collège Electoral, Sa Majesté Impériale n'auroit pas dû le rétablir sans consulter les Electeurs, aux instances de qui il avoit accordé sa dépo-

(1) Le Grand Théâtr. Hist. p. 460 & 461.

sition; & mille autres semblables raisons qui prouvoient assez, que la haine du Bavaïois contre Wallenstein n'étoit rien moins qu'éteinte. Aussi Wallenstein ne se hâta point de venir au secours de l'Electeur, & fit entendre à l'Empereur, que la Bohême avoit encore besoin de sa présence, & ses trouppes de quelque repos, avant que de rentrer en action: que d'ailleurs on ne perdoit rien à laisser le Roi de Suède se consumer par des marches, des sièges & des passages de rivières; qu'il en feroit d'autant moins en état de pénétrer dans les Pays héréditaires, & que lui Wallenstein sauroit bien l'arrêter quand il en feroit tems.

Après le passage du Lech, du moins aussi glorieux que celui du Granique, Gustave s'empara de la petite Ville de Rain, que les Bavaïois avoient abandonnée, & qui fut obligée de payer une somme de quelques milliers d'écus, pour se racheter du pillage.

Le Roi parcourut tout le champ de Bataille, & vit encore dans le bois beaucoup de cuirasses, d'armes & de harnois que l'ennemi y avoit laissés.

Le 7. d'Avril, le Roi quitta les environs de Rain, & se porta avec toute son armée jusqu'au Bourg de Thierhaupten, où est aussi une Abbaye dans laquelle le Roi prit son quartier.

Le lendemain l'armée s'approcha davantage d'Augsbourg, & le quartier du Roi fut à Lechaufen, en deçà du Lech. L'avant-garde de la Cavalerie prit le même jour poste à Friedberg, dont-on porta les clés au devant de l'Officier Commandant ce Corps. Sur ces entrefaites, il arriva un Député de la Ville de Neubourg, chargé d'excuser cette Ville de ce qu'elle avoit reçu les troupes de Tilly, & de demander la neutralité, non seulement pour elle, mais pour tout le Pays.

Ce Député, étant entré d'abord dans le camp, fut mené au Feld-Maréchal Horn, qui, voyant de quoi il s'agissoit, le fit d'abord conduire au Roi. Dès que ce Prince fut de la part de qui il venoit, il lui accorda audience: mais, dès la première reverence qu'il voulut faire, le Roi le regardant d'un air irrité.

„ Vous m'avez trompé, lui dit-il, & par Vos Lettres, & par Vos Ambassadeurs: Vous m'avez promis bien des choses que Vous ne m'avez point tenues. Vous avez favorisé mon ennemi. Vous l'avez reçu à bras ouverts dans son passage & repassage. Vous lui avez fourni de l'artillerie, des munitions; Vous avez reçu ses Garnisons, & n'avez pas daigné faire attention à mes Lettres: Vous avez même tiré sur mon Trompette.

Le Député fut si frappé de ces reproches, dont il ne pouvoit nier la vérité, qu'il en resta stupéfait & muet. A la fin, il prononça assez indistinctement, qu'il étoit chargé d'une Lettre de la part de son Maître. A quoi le Roi repliqua, „ que son Maître étoit comme ses sujets, & ses sujets comme leur Maître: que tous ensemble ne songeoient qu'à surprendre les Protestans. Mais que, s'ils vouloient lui prouver leur bonne foi, ils n'avoient qu'à lui remettre la Ville de Neubourg; qu'autrement il les traiteroit „ comme

(1) Kevenh. l. c. p. 122. *Ép. suiv.* De Stetten Gesch. der Frey. Reichsf. Stadt Augs. T. II. Ch. I. p. 201. *Ép. suiv.*

„ comme ils le méritoient ". Le Roi ajoûta , qu'il n'avoit qu'à aller parler au Prince Palatin Augufte de Schultzbach , qui difcuteroit tout cela avec lui , qu'en attendant ceux de Neubourg fe préparaffent à envoyer deux cens mille rations de pain , & trois cens tonneaux de bierre à fon armée , moyennant quoi il leur feroit éprouver fes bontés , fuivant qu'ils fe conduiroient envers lui.

Sur ces entrefaites le Roi eut avis , que le Duc de Bavière avoit abandonné Neubourg , après avoir rompu une arche du pont , & emporté toutes les munitions qu'il avoit trouvées dans la Ville. Surquoi ce Prince détacha le Lieutenant-Colonel Landsbérger avec cinq cens chevaux , & le fit accompagner le Député de la Ville , avec ordre de faire rétablir le pont , de prendre poffeffion de la Ville au nom de Sa Majefté , & de n'en laiffer fortir aucun particulier du Magiftrat , ni de la Bourgeoifie.

Le 9^{me}. d'Avril , le Roi eut avis qu'il n'y avoit que dix-huit Compagnies d'Infanterie , & deux de Cavalerie Bavaoise dans Augsbourg , la plupart milices & fort foibles , qui prétendoient défendre la Ville jufqu'à l'arrivée du fecours ; & que le Commandant avoit fait brûler le pont fur le Lech.

Gufteve , réfolu d'affiéger la place dans les formes , s'il le faloit abfolument , fit jeter un pont au-deffus , & un autre au-deffous de Lechaufen , & dreffer des Batteries fur le terrain le plus avantageux , fans permettre qu'il fût tiré un feul coup , quoique la Garnifon fit grand feu pendant ce tems-là.

Tout étant prêt pour foudroyer la Ville d'Augsbourg , le Roi y envoya un Trompette avec une Lettre , où il difoit au Magiftrat : „ que , quoique Sa Majefté eût cru que la Ville d'Augsbourg auroit eu la prudence de s'abftenir d'entrer dans cette guerre , Elle avoit appris avec étonnement que ladite Ville avoit reçu fes ennemis déclarés , & s'étoit par-là rendue complice des hoftilités , que l'on commettoit contre lui Roi de Suède & fes fidèles Alliés ; que ce procédé le mettoit en droit d'ufer de repréfailles envers la Ville , & de la traiter en ennemie déclarée : que cependant , écoutant plutôt la voix de fa bonté naturelle , que celle de la vengeance & des Loix de la guerre , Sa Majefté lui offroit de nouveau fon amitié , à condition que fans délai elle chafferoit la Garnifon Bavaoise , & s'abftiendrait à l'avenir de tout acte d'hoftilité envers le Roi & fes Alliés ”.

Le Sénat , s'étant aflemblé pour délibérer fur le contenu de cette Lettre , fit réponfe : „ qu'ils avoient appris avec une fincère douleur que Sa Majefté Suédoife avoit des fujets de plainte contre la Ville , par rapport à la Garnifon Bavaoise qu'elle avoit reçue : qu'ils proteftoient devant Dieu qu'ils n'avoient jamais eu intention de fe mêler directement , ni indirectement de la guerre présente : que ce qu'ils avoient fait n'avoit jamais paffé les bornes de leurs obligations envers le Chef de l'Empire : que , fi le Roi de Suède s'étoit préfenté le premier devant leurs portes , ils l'auroient reçu de même , n'ayant jamais fait aucune difpofition de défenfe : qu'au furplus il n'étoit pas en leur pouvoir de chaffer la Garnifon ; que tout ce qu'ils pouvoient faire , c'étoit de prier le Commandant & fes Officiers d'accepter les conditions honnêtes , qu'ils efperoient que Sa Majefté voudroit bien leur accorder , & même leur offrir.

Ces dernières paroles obligèrent le Roi à charger le Feld-Maréchal de ré-

gler toutes choses avec ce Commandant. Celui-ci ne répondit d'abord aux avances du Général Suédois que par des rodomontades, qu'il ne disoit peut-être que pour obtenir de meilleures conditions. La Ville d'ailleurs n'avoit que de mauvaises Fortifications à l'antique, à la réserve des nouveaux ouvrages que les Bavaïois avoient élevés. Les habitans étoient divisés, les uns étant Catholiques Romains, les autres Protestans. L'Empereur après son Edit de restitution y avoit formé un Sénat tout Catholique Romain, & avoit voulu que les Luthériens demeurassent à jamais exclus des Charges municipales. Il leur avoit aussi enlevé quelques-unes de leurs Eglises, sous prétexte qu'ils les avoient acquises depuis la Paix de Passau; quoiqu'elles eussent été achetées à beaux deniers comptans. Lorsque le Roi de Suède commença à pousser ses conquêtes dans la Franconie, la Cour de Vienne envoya le Commissaire Général Ossà à Augsbourg, pour disposer la Ville à recevoir Garnison Impériale: ce quelle refusa constamment, quoiqu'on revint plusieurs fois à la charge. Le Magistrat, bien que Catholique Romain, sentit que c'étoit fait de tous ses Privilèges, s'il acquiesçoit à cette demande, sans compter que c'étoit exposer la Ville à tous les désastres de la guerre, que de recevoir des troupes qui voulassent s'y maintenir en cas d'attaque, vu qu'elle n'avoit aucun moyen de se défendre efficacement; & qu'une Ville, toute Marchande comme celle-là, étoit ruinée aussitôt qu'assiégée.

Tel étoit l'état de la Ville d'Augsbourg, lorsque le Roi de Suède, força le passage du Lech, & battit l'armée de la Ligue. On ne fait comme cette Ville, avoit pu se refoudre peu de tems auparavant à recevoir Garnison Bavaïoise, n'ayant pas voulu avoir la même complaisance pour l'Empereur. Cette Garnison avoit d'abord été médiocre, ensuite elle s'étoit accrue jusqu'au nombre de quatre mille cinq cents hommes, sous le commandement d'un brave Colonel nommé Jean-Rudolphe de Bredow.

Après la malheureuse affaire du Lech, l'Electeur de Bavière envoya ordre à Bredow de le venir joindre, avec ce qu'il avoit de meilleurs hommes dans sa Garnison; ce qui ayant été exécuté, le Sr. de Treberes Lieutenant-Colonel fut laissé, pour commander dans la Ville le peu qu'on y laissoit de monde.

On peut croire que les Protestans d'Augsbourg ne s'étoient pas affligés des nouveaux succès du Roi de Suède: il est naturel à un peuple opprimé de soupirer après sa délivrance & de la désirer; mais ils n'osoient faire éclater leurs sentimens, parce qu'étant défarmés & suspects, on n'auroit pas manqué de les en punir avec la dernière rigueur. Ils eussent bien voulu aider les Suédois à chasser la Garnison Bavaïoise; mais ils n'y pouvoient contribuer que par leurs vœux; &, quoique leur nombre surpassât de beaucoup celui des Catholiques, ils n'osoient néanmoins remuer, & étoient obligés de tout souffrir, faute d'avoir de quoi se faire craindre.

Cependant le Feld-Maréchal Horn, conformément aux ordres du Roi, écrivit au Sr. de Treberes; „ lui représentant que, quoique la Bourgeoisie d'Augs-
„ bourg fût fort nombreuse, la Ville n'étoit nullement en état de défense:
„ que pour lui, accoutumé à servir son maître avec autant de courage que d'u-
„ tilité, il n'auroit garde d'exposer un des plus beaux fleurons de la Couron-

„ ne Impériale à une ruïne totale : que tout le monde connoissoit la qualité
 „ de ses défenseurs ; que ce n'étoit qu'un ramas de Paysans mal disciplinés :
 „ qu'il ne falloit pas compter sur aucun secours de la part du Duc de Bavière ,
 „ assez occupé à chercher lui-même un coin de la terre où il pût être en sû-
 „ reté ; qu'il n'avoit fait que fuir depuis la défaite de Rain, & la perte de
 „ ses Généraux Tilly & Aldringer : que lui Feld-Maréchal Horn ne cherchoit
 „ point à lui en imposer ; que c'étoient des faits connus de toute l'Allemagne :
 „ & qu'ainsi il croyoit pouvoir lui Conseiller de se hâter de profiter des bon-
 „ tés du Roi, qui lui accorderoit de bonnes conditions, pourvu qu'il prît son
 „ parti de bonne heure ; parce qu'après cela il ne répondoit plus de ce qui
 „ arriveroit, si on laissoit venir les choses à un certain point ”.

Le Roi manda en même tems au Magistrat, qu'il étoit content de sa con-
 duite, & de ce qu'il n'avoit pas voulu que la Bourgeoise fût employée à la
 défense de la Ville, dont la conservation leur étoit confiée, & qui n'auroit
 pu manquer d'être ruinée, s'ils s'étoient prêtés aux desirs du Commandant ; qu'ils
 devoient continuer à l'exhorter à se rendre, vu qu'il étoit ridicule à lui de
 prétendre, avec une poignée de miliciens, arrêter une armée Victorieuse
 des vieilles troupes de l'Empereur & de la Ligue : qu'au reste il vouloit bien en
 faveur de la Ville même accorder une Capitulation honnête audit Comman-
 dant, pourvu qu'il se hâtât de sortir.

Sur cela le Magistrat fit assembler les principaux de la Communauté des
 Protestans, pour les engager à députer vers le Roi quelques-uns d'entr'eux,
 afin que ce Monarque voulût bien s'expliquer plus particulièrement sur les con-
 ditions, qu'il voudroit accorder au Commandant.

Les Députés furent bien reçus. Le Roi leur dit encore qu'il falloit chasser
 la Garnison Bavaoise. A cela ils répondirent, comme ils en étoient convenus
 avec le Magistrat ; „ que la chose n'étoit point au pouvoir du Sénat ; que le
 „ Commandant ne vouloit point sortir, qu'il n'y eût une Capitulation en bonne
 „ & due forme ; que, si Sa Majesté ne l'accordoit, il paroïssoit résolu d'en ve-
 „ nir aux dernières extrémités : qu'en ce cas les Protestans seroient ruinés,
 „ aussi bien que les Catholiques, & même beaucoup au-delà, puisqu'ils étoient
 „ en bien plus grand nombre : que cependant ils n'avoient aucune part à l'in-
 „ troduction des troupes Bavaoises : que ce n'étoit même que depuis quelques
 „ heures qu'ils avoient appris, que le Magistrat ne les avoit reçues que sur les
 „ ordres réitérés de l'Empereur : qu'après cela il avoit bien falu céder à la for-
 „ ce, & souffrir que le Commandant brûlât le pont, construisit des redoutes,
 „ & fit toutes les autres dispositions qu'il avoit jugées nécessaires : qu'ils sup-
 „ plioient donc Sa Majesté de ne pas exposer des innocens à des malheurs
 „ qu'on pouvoit éviter avec d'autant moins de frais, que la Garnison ne va-
 „ loit pas la peine d'être faite prisonnière de guerre, & ne pouvoit nuire aux
 „ intérêts de Sa Majesté dans le cours de cette guerre ”.

Le Roi touché de ces représentations accorda au Sr. de Treberes de sortir de
 la Ville avec armes & bagages, drapeaux déployés, mèche allumée, pour
 être escorté jusqu'à Ingolstadt ; en un mot toutes les conditions qu'il auroit
 pu attendre d'une longue & glorieuse défense. La Capitulation (1) fut si-

(1) Chemnitz p. 314. Soldat Suéd. p. 278.

gnée le 20. d'Avril (1), & le même jour le Sr. de Treberes (2) sortit avec douze à treize cens hommes de milice.

La Capitulation de la Ville fut dressée à part, & demanda plus de mistères & de tems. Il s'agissoit de changer la Régence, que le Roi voulut qui ne fût composée que de Magistrats de sa Religion; de l'introduction d'une bonne Garnison Suédoise; de nouvelles Fortifications (3) pour la défense de la Ville; mais ce qui souffrit le plus de difficulté, fut l'hommage & le serment que le Roi exigeoit. Sur les représentations que les Députés faisoient, que cet hommage étoit contraire à l'immédiateté (4) de la Ville, le Roi leur déclara, qu'il ne prétendoit pas qu'Augsbourg devint une Ville de son domaine (5); qu'il entendoit qu'elle continuât à jouir de tous ses Privilèges & prérogatives: & qu'il les lui confirmoit dans la meilleure forme, bien loin de vouloir l'en dépouiller.

Après que le nouveau Magistrat eût été déposé, & l'ancien rétabli, & que toutes les charges civiles & Ecclésiastiques eurent été remplies au gré de Sa Majesté, qui s'en étoit réservé la disposition à lui, & à la Couronne de Suède en vertu de la Capitulation, le Roi se disposa à faire son entrée dans la Ville, où les Protestans fouhaitoient passionnément de le posséder pendant quelques jours. Le 24. d'Avril fut fixé (6) pour cette entrée solennelle; & la Ville d'Augsbourg se piqua de faire à ce Monarque une réception, qui ne le céda guère à celle que la Ville de Nuremberg lui avoit faite.

Le Roi entra dans la Ville accompagné de Frédéric V. Electeur Palatin prétendu Roi de Bohême, des deux Comtes Palatins de Sultzbach Frédéric & Auguste, du Duc Guillaume de Saxe Weymar, & de Jean Duc de Holstein, de Christofle Markgrave de Bade-Dourlach jeune Prince de grande espérance, de Jean-Banner, & suivi d'une foule de Comtes, d'Ambassadeurs, de Généraux & de Colonels de son armée; la marche étoit précédée d'une troupe de Cavalerie fort leste, suivie de tout le Magistrat nouvellement rétabli, & fermée par un semblable Corps de Cavalerie.

Le Roi se rendit à cheval droit à l'Eglise de Ste. Anne, où le Te Deum fut chanté au bruit de toute l'artillerie, & pendant un très beau concert qui se faisoit entendre par intervalles. Ensuite il entendit un beau Sermon sur ces paroles tirées du Psaume XII. *A cause du fouragement des affligés, à cause des gémissements des pauvres, je me leverai maintenant, dit l'Eternel, je mettrai en sûreté celui à qui l'on tend des lacqs*, & prononcé par le Sr. Fabricius (7) Do-

(1) Kevenhüller avance cet événement & ce qui s'en suivit de dix jours; mais c'est peut-être une faute d'impression.

(2) Le Dr. Harte ne parle point de cet Officier, & ne fait mention que de Breclou, qui n'étoit plus là, comme nous avons vu.

(3) Stetten l. c.

(4) C'est-à-dire le Privilège de relever immédiatement de l'Empereur & de l'Empire; Privilège dont les Villes Impériales sont fort jalouses, & qui leur donne voix & séance à la Diète.

(5) *Der Koenig hatte bey dieser Huldigung*

keinerweges zur absicht die Stadt zu einer Landesfuerrey zu bringen. De Stetten p. 191.

(6) L'Historien Bavaïois Aldreiter avance cette entrée d'un jour, & nomme le jour de St. George 23. d'Avril; mais Chemnitz, & le Sr. de Stetten sur tout devoient être mieux informés. Ce dernier a eu entre les mains les relations de divers personnages considérables, qui avoient été présents à cette cérémonie, & dont il a fait usage dans son Histoire de la Ville d'Augsbourg.

(7) Kev. l. c. p. 129.

cteur en Théologie & l'un de ses Chapelains. Après le Sermon on entonna le Psaume 133.

Toutes les autres Eglises furent remplies d'une foule de monde ; & l'Auteur, que nous citons au bas de cette page , observe que rien ne fut plus édifiant en ce jour, que le zèle & la piété des Evangéliques ; tandis que les Catholiques avoient le cœur serré de chagrin & de douleur à la vue de cette révolution.

Après le service divin le Roi remonta à cheval ; & , suivi du même cortège , il alla descendre à l'Hôtel de Fugger sur le marché-au-vin. Le Roi se plaça à une fenêtre, où il pouvoit être aisément vu de tout le monde. Toute sa suite se plaça sur le marché , dont les deux bouts étoient occupés par quelques Régimens d'Infanterie , sous les armes & en Bataille. Là , se rendit toute la Bourgeoise , & le Magistrat à la tête, vis-à-vis du Roi. Alors on lut la formule de l'hommage & du serment de fidélité (1), que les Bourgeois répétoient à mesure, en ayant déjà des copies : Mais auparavant on publia à son de trompe , que quiconque feroit scrupule de prêter ledit serment pourroit se retirer , ce que personne n'accepta. Voici quelle étoit cette formule.

„ Nous jurons & vouons au Sérénissime & très puissant Prince Gustave-
„ Adolphe, par la grace de Dieu Roi de Suède &c. Notre très gracieux
„ Roi & Seigneur, & à la Couronne de Suède , foi , hommage , obéissance,
„ ce, & service ; d'empêcher de toutes nos forces tout ce qui pourroit être
„ préjudiciable aux intérêts dudit Roi & Couronne de Suède : de faire tout ce
„ qui sera de leur service & utilité , & de remplir tous les devoirs de bons &
„ fidèles sujets ; qu'ainsi Dieu Nous soit en aide.

La lecture de ce serment fut faite par George Frédéric Comte de Hohenlohe, ou de Hollach, à qui l'Empereur avoit pardonné deux fois d'avoir suivi des intérêts contraires à ceux de la Maison d'Autriche. Le Roi venoit de nommer ce Comte Gouverneur du Cercle de Suabe, & de l'établir au Gouvernement particulier de la Ville d'Augsbourg ; ayant donné le commandement des armes dans la même Ville, au jeune Benoît Oxenstierna fils du Grand Chancelier, & Neveu de Benoît Oxenstierna Ambassadeur pour Gustave à la Cour de France.

Tout ces cérémonies étant finies vers les trois heures après midi le Roi se mit à table, & après le dîné, il fit inviter les principales Dames de la Ville à un bal, où il ne dédaigna pas de danser un instant : après quoi étant remonté à cheval il retourna à son quartier général à Lechaufen.

La démarche que le Roi venoit de faire, en exigeant l'hommage & le serment de fidélité de la Ville d'Augsbourg, fut mal interprétée dans presque tout l'Empire. Dans Augsbourg même, les Catholiques & bien des Protestans-mêmes murmuroient assez ouvertement. *Quoi, disoient-ils, ce généreux Libérateur, qui ne cherchoit que le rétablissement des Loix ; qui n'étoit venu que pour la délivrance des opprimés, qui ne vouloit rien pour lui-même, qui l'a si souvent & si saintement promis, s'approprie aujourd'hui les Villes Impériales, & les assujettit pour toujours à la Couronne de Suède !*

(1) Von Steuten. Gesch. der Stadt Augsb. P. II. p. 177.

Tous ces discours étoient assez peu fondés, & assez peu réfléchis. C'est un abus de croire qu'un puissant Roi, qui prend les armes pour secourir son voisin opprimé, veuille & doive se contenter de la gloire de l'avoir secouru. Son premier motif est de le secourir, & il a raison de dire qu'il ne vient que pour cela; mais n'est-il pas juste qu'il ait quelque chose pour ses frais & pour ses peines? Surtout si c'est aux dépens de l'ennemi commun. Une Puissance qui en attaque une autre a sans doute un motif, & ce motif, quel peut-il être autre que celui de s'agrandir? mais, si une troisième Puissance vient à la sollicitation de l'attaqué, le délivre, & fait encore des conquêtes sur l'agresseur, n'est-elle pas en droit d'en retenir quelques-unes, pour récompense plus solide que l'honneur d'avoir protégé un Allié, ou voisin? Quand les Ecrivains Suédois reprochent à la France, d'avoir voulu faire ses affaires à l'abri des victoires de Gustave-Adolphe, ils disent peut-être vrai; mais ils ne considèrent pas que la France, en s'alliant avec Gustave, risquoit deux choses, la perte de son argent, & le risque de se voir toutes les forces de la Maison d'Autriche & de l'Empire sur les bras, supposé, ce qui après tout pouvoit bien arriver, que l'Entreprise de ce Héros tournât mal. Ce risque ne valoit-il pas bien quelque avantage? Est-il un marchand assez fou, pour risquer son bien sans quelque vue de profit? Les alliances offensives sont parmi les Rois comme les Sociétés des particuliers, qui courent la grosse aventure: & quand le Grand Chancelier Oxenstierna répète le même reproche en plein Sénat, il parle comme ces associés qui veulent que tout le profit soit pour eux. On me dira peut-être que Gustave mettoit plus au jeu que la France. Il est certain que ce grand Roi risquoit sa vie, chose infiniment précieuse à ses sujets, & à beaucoup d'autres peuples; mais la France, comme Royaume, risquoit beaucoup plus que la Suède, trop éloignée de la Maison d'Autriche, pour avoir beaucoup à craindre de son ressentiment; aulieu que la France en étoit presque toute investie.

Il en est de même à l'égard d'un autre reproche assez commun dans les mêmes Ecrivains, & que Salvius n'a pas négligé de rebattre dans ses Lettres: *Les François*, y dit-il quelque part, *ne nous ont jamais vu de bon œil sur leurs Frontières*. C'est comme si un Danois reprochoit aux Suédois, de n'avoir jamais vu les Danois de bon œil en Scanie. En général, dès qu'une Puissance se met en état d'en écraser une autre, il importe peu à celle-ci que ce soit Pierre ou Jean; il s'agit de la chose, & non pas du nom; & il est ridicule de trouver mauvais, que cette dernière Puissance ne souhaite pas d'avoir l'autre pour voisine. La passion d'ordinaire dicte tous ces reproches: on les fait sans les examiner, & les esprits foibles y puisent des préjugés, dont ils ne viennent jamais. Celui qu'on a fait à Gustave-Adolphe, d'avoir péché contre la bonne politique, en paroissant vouloir élever une Monarchie plus vaste & plus formidable que celle de la Maison d'Autriche, me paroît beaucoup mieux fondé; & probablement, si ce grand Roi eût vécu encore quelques années, il auroit été obligé de changer quelque chose à son plan, & de quitter ce partage léonin, qui ne pouvoit que révolter ses meilleurs amis.

On dit que Louis XIII. apprenant ce qui s'étoit passé à Augsbourg (1),

(1) Vit. Sici T. VIII. p. 547. Siſhon des Connoiss. Hum. p. 470. 471.

& les autres progrès de ce Conquérant, dit à Soranzo Ambassadeur de Venise; *il estems que nous pensions sérieusement, la République & moi, à arrêter les progrès de ce Goth.*

Oxenstierna lui reprochoit de n'être pas allé droit à Vienne après la Bataille de Leipzig. Cela eût été bon, si Gustave n'avoit eu réellement & uniquement en vue que de forcer l'Empereur à rétablir les choses sur l'ancien pied, qu'à affermir la Religion Protestante, & à procurer satisfaction pour le passé & sûreté pour l'avenir. Mais il songeoit encore plus à ses intérêts qu'à tout; & je ne fais si ceux qui soupçonnèrent que la délivrance des Protestans n'étoit que le prétexte de son expédition, & qu'il pensoit véritablement à la conquête de l'Allemagne, lui firent beaucoup de tort.

Il souffrit que la Ville d'Augsbourg fit faire son portrait en cuivre, tenant cette Ville d'une main avec le nom *Augusta*, qui est exactement l'anagramme de celui de *Gustave*; qu'elle lui présentât ce portrait (1) avec des médailles, où quelques-uns ont prétendu trouver ainsi que dans le portrait des allusions à la Dignité Impériale: que ces mêmes habitans d'Augsbourg, lui présentassent un cabinet divinement bien travaillé en bois d'ébène & de cèdre, orné de pierres précieuses & très rares; entr'autres d'une Chalcédoine de demi-aune en quarré (2), mesure de Suède. Ce Cabinet, qui se voit encore à la Bibliothèque d'Upsal, représente d'un côté le jugement dernier, & de l'autre le passage de la mer Rouge, emblème du fameux passage du Lech; comme Pharaon est l'emblème de l'Empereur Ferdinand.

On a des preuves qu'il brigua la Couronne de Pologne, quelque difficile & peu praticable que dût lui paroître ce projet, & c'est un point de ce Héros où nous nous arrêterons un moment.

Il y avoit déjà (3) quelque tems que le Roi Sigismond III. ne faisoit que languir, lorsque sur la fin de l'année précédente 1631. il eut une attaque d'apoplexie, qui l'affoiblit tellement de Corps & d'esprit, qu'on ne douta point qu'on ne le perdit bientôt, & dès lors les brigues commencèrent en Pologne selon la coutume, pour le choix d'un Successeur. Les Princes Uladilas & Casimir Fils de Sigismond avoient chacun leur parti, lorsque l'Archiduc Leopold Frère de l'Empereur se mit sur les rangs: mais le Prince de Radzivil, qui fut ensuite Maréchal de la Diète & qui étoit Protestant, songea à faire tomber l'Élection sur un Prince de sa Religion, se flattant de la rendre dominante en Pologne, ou du moins de l'y mettre au niveau de la Religion dominante. Il ne doutoit pas que tous les Nonces Protestans, dont il y avoit un grand nombre aux Diètes Générales, ne donnassent volontiers leurs voix au Monarque Suédois. Dans cette idée Radzivil imagina un prétexte, & se rendit en Allemagne auprès de ce Prince, pour lui offrir la Couronne de Pologne à la mort de Sigismond, qui ne pouvoit pas être éloignée. Gustave goûta cette proposition. Et l'affaire auroit peut-être réussi, s'il avoit fait choix d'un

(1) Puff. de Reb. Suec. Lib. IV. §. 15. ad an. 1631. Puff. l. c. §. 67. Gall. Guald. 24. 65. Kevenh. ad h. an. p. 132. Priorat. Hist. I. P. Liv. III. Theat. Eur. ad

(2) Olaus Celf. Bib. Upf. p. 141.

(3) Palmstjöld Ext. des Regl. du Sén. c. p. 455. ad an. 1631. Piavec. Chron. p. 437. Kevenh. l.

sujet plus capable que celui qu'il chargea de cette commission. Jacques-Roussel fut chargé par ce Prince d'aller en Pologne, & de sonder adroitement les dispositions de la Noblesse : mais cet Ambassadeur gâta tout par son étourderie, ou son ignorance des Loix du Pays, qui défendent expressément de faire aucune proposition sur l'élection d'un Roi, avant la mort de celui qui régné.

Roussel s'en alla de but en blanc demander la Couronne de Pologne pour son maître dès le 1er. Janvier 1632. & Sigismond (1) ne mourut que le 29. du mois d'Avril de la même année. Il ne jugea pourtant pas à propos de faire lui-même ses propositions en personne; mais il se tint à Riga, & dépêcha de-là un Courier vers la Diète générale de Pologne, avec un long Mémoire où il exhortoit les Polonois à élire le Roi de Suède pour leur Roi, leur représentant que ce seroit le moyen d'éteindre tous les différends entre la Suède & la République, de garantir la Pologne des irruptions fréquentes des Turcs & des Tartares, & d'étendre même les bornes de ses Domaines aux dépens de ces Infidèles, sous un Prince aussi guerrier & toujours Victorieux: que la Religion de Gustave ne devoit point mettre obstacle à son élection, puisqu'il avoit été imbu dès son Enfance de la maxime des Protestans, qu'il ne faut persécuter personne pour sa croyance, & que la foi est un don de Dieu: que ce Prince auroit toujours pour le haut Clergé les égards qui lui étoient dûs &c.

Les Polonois effarouchés de la démarche firent si peu d'attention au Mémoire de Roussel, que le Maréchal de la Diète le fit brûler en présence du Courier, lui déclarant que, si l'on tenoit celui qui l'avoit envoyé, on lui feroit subir la peine de mort portée par les Loix, à moins que la Diète n'eût égard à son ignorance des affaires du Pays, & à sa qualité d'étranger. Le Roi désavoua cet imprudent Ministre, & le fit même arrêter. Ainsi fut terminée cette affaire qui fit beaucoup de bruit dans ce tems-là, & qui, jointe à tant d'autres démarches qui témoignaient assez que Gustave avoit autant d'ambition que de courage & d'élévation d'esprit, augmenta de beaucoup les ombrages que toute l'Europe conçut de ses projets.

Pendant que Gustave-Adolphe étoit encore dans les environs d'Augsbourg, ses Généraux lui soumirent plusieurs Villes du Cercle de Franconie, telles que Memmingen, Nordlingen, Kempten; & le long du Lech, en remontant cette rivière, Landsberg, Mündlein, Schœngau, Fuesen. Tous les biens Ecclésiastiques jusqu'à Ulm furent mis à contribution. Weisshorn & Echingen furent déarmés, & l'on emporta de cette dernière Ville quatorze pièces de canon & deux mortiers. On poussa des partis jusqu'à Lindau. Dewbatel ou Duval, qui étoit à Memmingen avec son Régiment de Dragons, ayant eu avis qu'il y avoit à Leutkirchen toute la Compagnie Colonnelle du Régiment d'Ossa consistant en 130. Cuirassiers, forma le dessein de l'enlever, & se mit en marche avec quelques Compagnies de son Régiment le 27. d'Avril. Le Sr. de Rheiningen Capitaine de cette Compagnie de Cuirassiers, quoiqu'adverti assez à tems de la marche des Suédois pour l'attaquer, & qu'il eût pu se retirer à Lindau, n'en tint aucun compte, & ne voulut point quitter son poste.

(1) Kevenh. l. c. p. 440.

Dewbatel,

Dewbatel, ayant examiné les murailles de cette petite Ville, fit sommer Rheiningen de se rendre avec sa Compagnie. Celui-ci demanda qu'il lui fût permis de se retirer, & pendant ce pourparler un Officier du dedans, étant monté sur la muraille, tira sur un Suédois & le blessa si grièvement qu'il en mourut le lendemain. Alors les Suédois irrités se saisirent dans le Fauxbourg de tous les instrumens propres à rompre des portes, enfoncèrent celles de Leutkirchen, tandis que d'autres escaladoient la muraille, de sorte que la Ville fut bientôt prise, & les Cuirassiers Impériaux forcés de jeter leurs armes, & de demander quartier à genoux; ce qui leur fut accordé. La petite Ville fut pillée, & les Dragons Suédois s'en retournèrent avec leur butin & leurs prisonniers. Le Colonel Ossa (1) fut si irrité de la perte de sa Compagnie, qu'il fit empaler vif le Commissaire Fuchs, accusé d'avoir favorisé l'entreprise de Dewbatel.

Le Roi passa jusqu'au commencement de Mai à Augsbourg où à Lechhausen, pour donner à ses troupes le tems de se remettre de leurs longues marches & de tant de combats.

Pendant le long séjour qu'il fit à Augsbourg, il s'amusa quelquefois à jouer à la paume, au ballon, & à d'autres divertissemens semblables, mêlés de bals & de festins (2), jusques-là que ses ennemis se flattèrent qu'Augsbourg seroit la Capoue de ce vaillant Prince. Mais il leur fit bien voir qu'ils se trompoient. En effet, après avoir mis ordres à diverses affaires, tant par rapport à l'établissement de ses subsistances, que pour l'affermissement du Gouvernement qu'il venoit d'établir, il partit de Lechhausen avec toute son armée dans le dessein d'aller livrer Bataille au Duc de Bavière, qui campoit alors sous le canon d'Ingolstadt avec la sienne, & beaucoup de milices ramassées de tous les coins de ses Etats. Après quatre jours de marche le Roi se trouva en face de l'armée Bavaoise, retranchée jusqu'aux dents sous le canon de la Forteresse. Il fit attaquer le même jour une redoute que ses Suédois emportèrent; mais ils furent rudement repoussés à une autre. Ce Monarque méditoit une attaque Générale, & étoit occupé à examiner la position de l'ennemi assez près du Danube, lorsqu'un boulet de canon du poids de 28. livres, entra dans le Corps de son Cheval fort près du mollet de la jambe du Roi (3). Ce Prince sans être blessé le moins du monde, étant tombé en même tems que le cheval, dit froidement (4) à ceux qui l'aideroient à se relever, & lui présentoient un autre cheval; *je l'ai échappé belle; mais apparemment la poire n'est pas encore mûre.* Le feu de la Ville & des redoutes étoit si vif, que le jeune Markgrave de Bade-Dourlach eut la tête emportée un moment après l'accident qui venoit d'arriver au Roi.

(1) Kevenh. l. c. p. 133.

(2) Aldricer l. c.

(3) Suivant M. Arthenholtz dans ses Mémoires Mss. cet accident arriva le 20. d'Avril; mais comment cela se peut-il, si Gustave n'entra dans Augsbourg que le 24. du même Mois? Puisque cette entrée précéda le siège d'Ingolstadt. M. le P. Bachm est tombé dans la même

contradiction. V. sa note ** à la page 253. de la traduction allemande de l'ouvrage du Dr. Harte, & la note * à la page 271. de la même traduction. Enfin dans Kevenhüller les dates sont encore différentes, comme je l'ai remarqué ailleurs au sujet de l'entrée de Gustave-Adolphe dans Augsbourg.

(4) Kevenh. l. c.

La plupart des Historiens (1) remarquent que ceux d'Ingolstadt, ayant appris que le cheval de ce Monarque avoit été tué, le firent chercher & le traînèrent dans la Ville, où ils en firent rembourser la peau, dans sa forme naturelle, & le placèrent dans leur Arcenal où l'on peut le voir encore aujourd'hui. Ils ajoutent que ce cheval (2) étoit d'une couleur & d'une taille si remarquable, que le Canonnier Bavaïois dit en pointant son canon : *voilà un quidam de distinction je m'en vais le couper par le milieu.*

Le Roi regretta infiniment le jeune Markgrave de Bade-Dourlach, tant à cause de ses belles qualités, que par l'attachement qu'il avoit pour la personne de Sa Majesté.

Le Roi étant retourné dans son quartier, tous les Généraux & les principaux Colonels, les Princes & les Ambassadeurs, vinrent le féliciter du bonheur qu'il avoit eu d'échapper à un si grand danger, le suppliant de la manière du monde la plus touchante de ménager d'avantage une vie aussi précieuse que la sienne.

Le Roi (3), les ayant tranquillement écoutés, leur dit.

„ Messieurs, la mort de mon Cousin le Markgrave de Bade-Dourlach,
 „ Prince d'autant plus digne de nos regrets qu'il étoit doué de toutes les ver-
 „ tues civiles & Chrésiennes, & ce boulet de canon encore fumant me rappel-
 „ lent que je suis mortel, & sujet aux mêmes accidens que le moindre Soldat
 „ de mon armée. C'est l'ancienne Loi de la nature, dont ni ma haute naissan-
 „ ce, ni ma dignité Royale, ni mes Victoires ne peuvent me dispenser. C'est
 „ pourquoi il faut me préparer à tout événement & m'abandonner entière-
 „ ment à la Divine Providence. Si elle juge à propos de me retirer de ce
 „ monde, elle n'abandonnera pas pour cela la juste cause que je défens, le
 „ rétablissement de l'ancienne liberté Germanique. Elle suscitera quelqu'autre
 „ défenseur, qui s'acquittera encore mieux que moi de cette tâche. Je n'igno-
 „ re pas que mes succès ont excité l'envie de plusieurs, qui tâchent de persua-
 „ der aux simples, que je ne cherche qu'à m'enrichir & à m'agrandir. Mais
 „ les Princes que j'ai rétablis, & mes créanciers, dont il y a un bon nombre
 „ à Francfort sur le Meyn & ailleurs, peuvent rendre témoignage, si je me
 „ suis enrichi des dépouilles de l'Allemagne, comme on le veut faire enten-
 „ dre. Si j'ai quitté mon Royaume & tout ce que j'avois de plus cher au mon-
 „ de, ce n'a été dans aucune autre vue que de combattre la tyrannie de la
 „ Maison d'Autriche, & pour procurer une paix sûre & honorable. Au reste
 „ j'ai reçu treize blessures sur mon Corps, dont quelques-unes ont été jugées
 „ mortelles. J'en ai guéri, mais elles servent encore à me prêcher ma morta-
 „ lité; & le danger, où je me suis vu aujourd'hui, m'en avertit encore da-
 „ vantage.

Le Roi fut interrompu à ces mots par les cris & les larmes des assistans; qui lui renouvelloient leurs instantes prières de s'épargner d'avantage à l'a-

(1) Chemnitz L. IV. p. 316. Loccen. p. 594. Puff. §. 16. Theatr. Europ. p. 642. Ricci p. 372. Merc. Franc. p. 228.

(2) Le Dr. Harte a fait trois ou quatre lon-

gues & savantes Notes, où il traite à fond la couleur de ce cheval, & fait l'Histoire de tous les chevaux que monta jamais Gustave-Adolphe.

(3) Ekenh. I. c. p. 134.

venir, & de leur laisser à eux cette sorte de danger, l'assurant qu'ils étoient prêts à donner leur sang pour un si grand Roi, & pour une si belle cause, & promettant de le servir jusques à la mort avec toute la fidélité & tout le zèle possible, chacun suivant son talent & ses lumières.

Cependant l'Electeur de Bavière, craignant d'être forcé dans ses lignes décampa des environs d'Ingolstadt à la fourdine le 22. de Mai, & marcha vers Ratisbonne, après avoir renforcé la Garnison d'Ingolstadt de trois des meilleurs Régimens de son Armée, & laissé pour commander dans cette place importante le jeune Comte de Tilly, non pas le Fils du Général de la Ligue, comme l'ont cru ridiculement quelques Historiens (1), mais son Neveu, Fils de Jacques son Frère & de Dorothee Comtesse d'Ottrise. Nous avons vu ailleurs que le Général de la Ligue ne fut jamais marié, & les Ecrivains les mieux instruits conviennent tous, qu'il ne se permit jamais la moindre familiarité avec aucune femme.

Le Roi étoit occupé au siège d'Ingolstadt, lorsqu'il arriva des Ambassadeurs du Roi de Dannemark, qui, sous prétexte de féliciter Gustave du progrès de ses armes, avoient ordre de lui proposer un accommodement avec Ferdinand. C'étoit la moindre chose que le Roi de Dannemark crût devoir faire pour l'Empereur, qui le sollicitoit importunément de rompre avec la Suède, & offroit de faire avec lui une alliance offensive & défensive. Christian étoit trop sage pour vouloir se brouiller avec le Roi de Suède dans le fort de sa bonne fortune. Il sentoît bien que l'Empereur ne cherchoit qu'à susciter des embarras à Gustave, pour sortir lui-même de celui où il se trouvoit, & que Sa Majesté Impériale l'abandonneroit, dès-qu'elle commenceroit un peu à respirer, & que le Roi de Suède lui offriroit un accord tant soit peu supportable. Mais, pour se délivrer des importunités de ce Prince, il lui promit de faire tout son possible, pour obliger le Roi de Suède à sortir des terres de l'Empire. Il savoit bien que ce n'étoit pas-là une proposition à faire au Roi de Suède; aussi les Ambassadeurs n'en firent ils pas mention. Ils se bornèrent dans leur première audience à des complimens de félicitation: ensuite ils déclarèrent qu'ils avoient ordre d'offrir au Roi de Suède la médiation de leur Maître, pour procurer la paix entre Leurs Majestés Suédoise & Impériale, & d'assurer le Roi de la constante amitié du Roi de Dannemark.

Gustave répondit aux Ambassadeurs, „ qu'il étoit fort sensible à la part que
 „ le Roi leur Maître vouloit bien prendre à la prospérité de ses armes: qu'il
 „ recevoit avec joie les assurances de son amitié, & n'oublieroit rien pour
 „ maintenir cette heureuse union, si nécessaire à la prospérité des deux Ro-
 „ yaumes. Quant à la paix, ajouta-t-il, ma plus forte passion est d'en procurer
 „ à ceux de notre Religion une solide & durable: mais on n'y parviendra ja-
 „ mais, à moins qu'il n'y ait plus d'union entre les Protestans, pour concou-
 „ rir ensemble à y obliger la Maison d'Autriche, & à prendre de telles pré-
 „ cautions qu'elle n'osât la rompre à la première occasion, comme elle ne man-
 „ queroit pas de faire, si l'on n'y mettoit ordre. Si le Roi Votre Maître veut
 „ contribuer à une œuvre si bonne, & si salutaire, il rendra un grand servi-

(1) Le Vaffor, de Serres &c.

„ ce à la Chrétienté en général, & aux Protestans en particulier, & ce seroit le moyen le plus efficace pour arrêter les entreprises continuelles de l'ennemi, qui ne cherche qu'à profiter de nos divisions.

Le Roi tint ce discours en présence de tous les Princes & des Seigneurs, qui ne le quittoient presque plus depuis quelque tems. Les Ambassadeurs partirent sans avoir entamé aucune négociation particulière.

Ce fut-là tout le fruit que la Cour de Vienne recueillit de ses intrigues à celle de Coppenhague.

A peine les Ambassadeurs Danois avoient eu leur audience du Roi, qu'on vit arriver à son camp le Sr. de Saint Etienne, Envoyé de France en Bavière.

L'Electeur, craignant que Gustave ne prit Ingolstadt, ou du moins ne ravageât tout son Pays, avoit engagé ce Ministre à partir de Munich, pour aller faire au Roi des propositions de Neutralité.

Il faisoit bien que St. Etienne fût passablement mal adroit, pour se charger d'une commission où il étoit visible, que l'Electeur ne cherchoit qu'à amuser le Roi de Suède, jusqu'à ce qu'il eût joint le Duc de Fridland, à qui l'Empereur avoit envoyé ordre de s'avancer en Bavière pour couvrir l'Autriche. Le Roi donna à St. Etienne une audience publique en présence de l'Electeur Palatin, des Comtes Palatins de Sultzbach, du Feld-Maréchal Horn, & de beaucoup d'autres Seigneurs & Colonels. Dès les premières ouvertures que l'Envoyé fit de sa Commission (1), le Roi répondit : „ qu'il ne sauroit se persuader, que le Duc de Bavière eût réellement intention d'en venir à un accommodement, vu que le contraire paroïssoit dans les lettres qu'on avoit interceptées, sans compter celles où l'Empereur exhorte le dit Duc à continuer la guerre, & lui promet un secours de cinquante mille hommes, que lui amenera incessamment le Duc de Fridland : que pour lui, il en étoit bien aise ; que quatre-vingt mille hommes d'un côté, & quarante mille de l'autre, mettroient la Bavière en un état à ne s'en relever jamais. Que le Duc n'avoit qu'à amener Fridland dans son Pays, qu'il verroit comme il s'en trouveroit ”.

Surquoi, l'Envoyé ayant témoigné que le Roi seroit un sensible plaisir au Roi Très-Chrétien, s'il vouloit bien laisser jouir le Duc de Bavière de la neutralité, Gustave repliqua „ que le Duc de Bavière avoit employé ses forces pour déloger les Suédois de Bamberg, & qu'ainsi lui Roi de Suède étoit „ dans les règles d'une juste défense ”.

L'Envoyé tâcha d'excuser le Duc, disant que tout cela s'étoit fait sans ses ordres, & contre ses intentions : que le Comte de Tilly avoit cédé aux instances de ceux de Bamberg, en entrant dans cet Evêché ; mais qu'il n'avoit eu aucun ordre du Duc d'attaquer les Suédois. „ Je vois bien, répondit le Roi, que vous cherchez à m'amuser. M. le Duc de Bavière a-t-il cessé d'avoir son

(1) Cette conversation est rapportée uniformément par plusieurs Ecrivains de ce tems-là en diverses langues. Le seul Puffendorf la termine par la menace ridicule d'aller à Paris avec cent mille hommes &c. que nous avons

rapportée ailleurs. Nous ne faisons ici que rapporter mot à mot le narré du Comte de Revenhuller Auteur très judicieux, & dont le style simple est préférable à ce ton de fanfaronnerie.

„ contingent dans l'armée de la Ligue, de le recruter, & de l'augmenter ? Si
 „ Tilly avoit agi contre ses ordres , pourquoi ne l'auroit-il pas puni ? ”
 „ St. Etienne voulut encore excuser le Duc, & s'avisa de dire, qu'il ne par-
 „ loit de Sa Majesté Suédoise qu'avec beaucoup d'estime & de respect. Mais
 „ le Roi sans faire attention à ces dernières paroles : „ Je connois, dit-il,
 „ le Duc de Bavière & sa Prétraille ; & je ne m'y fie plus. Il porte un pour-
 „ point double, & le tourne tantôt du côté bleu, tantôt du côté rouge, & les
 „ croix de Bourgogne dessus rouges & blanches. Il mêle les couleurs com-
 „ me il lui plaît : mais je lui conseille de chercher d'autres dupes que le Roi de
 „ Suède, qui le connoît en dehors & en dedans ”.

„ St. Etienne voulut de nouveau faire l'apologie de Maximilien, & tout en
 „ le justifiant, il se servit de quelques termes de familiarité & de menace,
 „ comme si le Roi de France, offensé qu'on traitât le Duc avec tant de ri-
 „ gueur, devoit s'en ressentir. Il n'en faisoit pas tant pour fâcher un Prince
 „ aussi vif, & aussi fier que le Roi de Suède. „ Je vous pardonne votre igno-
 „ rance, dit-il à St. Etienne, vous vous oubliez, & vous passez les bornes de la
 „ liberté Française. Vous êtes mal instruit des conventions que j'ai avec le Roi
 „ votre Maître. Je suis bien assuré, qu'il ne vous a point ordonné de venir
 „ ici négocier en faveur du Duc de Bavière. Quand vous m'apporterez une
 „ lettre de créance signée de sa main, j'en userai autrement. Souvenez-vous
 „ donc à qui, & en quel lieu vous parlez, & conduisez-vous envers moi avec
 „ plus de respect & de retenue. Puisque vous êtes chargé de parler de la part
 „ du Duc de Bavière, prenez des manières soumises & convenables à une
 „ personne qui demande grace au vainqueur offensé. Ces airs libres que se don-
 „ nent les gens de votre Pays ne me vont point du tout : si quelque-fois on
 „ les souffre, il est des cas où ils sont tout-à-fait choquans, & tel est celui où
 „ vous vous trouvez. Je ne suis point fait à la légèreté Française, je vous en
 „ avertis.

„ St. Etienne étonné du ton sévère, dont lui parloit Gustave, s'humilia &
 „ demanda pardon. Mais, ajouta-t-il, s'il plaisoit du moins à Votre Majesté de me
 „ déclarer à quelles conditions, elle pourroit se résoudre à accorder la neutralité au
 „ Duc ? „ Quand le Duc Bavière aura mis les armes bas, repliqua le Roi, je
 „ lui ferai savoir mes intentions”. Mais, Sire, dit St. Etienne, on offre sou-
 „ vent des conditions de paix à un ennemi vaincu. „ Tous vos discours, répartit
 „ le Roi, ne servent qu'à me confirmer dans mes justes soupçons, que le Duc
 „ de Bavière ne cherche qu'à gagner du tems, jusqu'à ce que l'Empereur lui
 „ ait envoyé du secours. Quand un pécheur est véritablement repentant, il
 „ commence sa conversion par se corriger, & finit par renoncer entièrement
 „ à ses mauvaises habitudes. C'est se moquer du monde, que de demander
 „ grace l'épée à la main. Je suis offensé & victorieux. Si le Duc de Bavière
 „ veut que j'oublie le passé, qu'il me donne des preuves de son changement.
 „ Croit-il que je prenne pour des marques d'amitié sa disposition actuelle à me
 „ nuire ?

„ St. Etienne promettant mons & merveilles, pourvu que le Roi énonçât clai-
 „ rement les articles du traité de neutralité ; „ cela fera bientôt fait, repliqua

ce Prince : „ les voici. 1°. Le Duc de Bavière restituera tout ce qu'il a usurpé sur mes Alliés. 2°. Il congédiera toutes ses troupes, ou du moins la plus grande partie. 3°. Il ne permettra point aux Soldats qu'il aura congédiés d'aller servir l'Empereur dans ses armées. 4°. Il n'assistera point mes ennemis sous quelque nom & prétexte que ce puisse être. 5°. Il s'engagera par serment à ne me faire la guerre de trois ans, & me donnera des sûretés suffisantes de l'exécution de tous ces articles.

„ A ces conditions, je lui promettrai, foi de Roi, une entière sûreté pour ses Etats ; & même que mon armée en sortira, s'il veut m'accorder le passage par Ingolstadt pour aller chercher mes ennemis”.

Ces conditions étoient de nature à ne pouvoir être acceptées par le Ministre d'une tierce Puissance, qui ne faisoit que l'office de médiateur. St. Etienne se contenta d'assurer, que le Duc de Bavière congédieroit les troupes qui étoient à sa solde ; mais il déclara en même tems que, ce Prince n'étant plus maître de celles qu'il avoit données à l'Empereur & à la Ligue Catholique, on ne pouvoit mettre pour condition leur licenciement. „ Ne l'ai-je pas dit, s'écria le Roi avec indignation „ que Vous ne pensez qu'à me surprendre ?” Tant de subtilités font une preuve manifeste de la dissimulation & de la mauvaise volonté du Duc de Bavière. Dites-lui de ma part que, si dans vingt-quatre heures il n'accepte les conditions que je lui offre, il verra tout son pays en feu : Il est tems que ce Prince & ses Confédérés apprennent combien il est dangereux de m'irriter & de m'avoir pour ennemi.

Sire, repartit St. Etienne, *Votre Majesté en usera comme bon lui semblera ; mais je la puis assurer que le Roi mon Maître trouvera fort mauvais, que M. le Duc de Bavière son Ami & son Allié soit traité si durement, surtout de la part d'un Roi qui a quelques obligations à Sa Majesté Très-Chrétienne, & de qui Elle auroit dû attendre plus de complaisance & de ménagement ; après tout Elle pourroit bien prendre un autre parti, & secourir puissamment ses Alliés.*

Le Roi eut de la peine à retenir son dépit en entendant ces paroles ; néanmoins il prit sur son temperament, & répondit avec une modération mêlée de dedain.

„ Monfr. de St. Etienne, j'ai communiqué mes intentions au Roi Très-Chrétien par ses Ambassadeurs, & en particulier par le Sr. de Charnacé ; & je fais mieux que Vous celles du Roi Votre Maître. Je compte sur son amitié, & j'ai lieu de croire que Vous parlez de votre chef, & par un effet du zèle que Vous avez pour le Duc de Bavière : mais sachez que, s'il arrivoit que le Roi Votre Maître rompit l'alliance que j'ai avec lui, cela ne seroit pas capable de me faire reculer d'un pas. J'ai fait la guerre toute ma vie, & j'ai reconnu qu'il n'y a point de Nation invincible. Mes armes sont justes. J'ai éprouvé la Protection Divine, particulièrement à la Bataille de Leipzig : c'est sur cette protection que je compte encore plus que sur mes propres forces. Je ne suis qu'un foible instrument, dont Dieu se sert pour l'exécution de ses desseins. Je n'ai encore perdu que mon chapeau. Les Impériaux me le prirent en Prusse, & l'envoyèrent comme un trophée à Wallenstein. Je pense qu'ils me l'ont payé assez cher, & que Tilly auroit

„ bien voulu que j'eusse gardé mon Castror , & qu'il n'eût pas été battu. S'il „ manque encore quelque chose à ce paiement , Wallenstein pourroit bien le „ compléter ”.

Après des réponses si cathégoriques , St. Etienne persuadé qu'il étoit inutile de revenir à la charge , & que même sa personne étoit désagréable au Roi , se retira , & fut rendre compte au Duc de Bavière du mauvais succès de sa négociation.

Ce Prince étoit alors aux environs de Munich , où il apprit bientôt que le Roi de Suède , trouvant trop de difficulté à prendre Ingolstadt , en avoit levé le siège , & paroïssoit diriger sa route droit vers Munich. Ce fut alors que le Duc décampa , & marcha vers Ratisbonne. Cette Ville avoit déjà reçu quinze cens Bavaois sous certaines conditions qui gênoient trop le Duc , & dont on étoit néanmoins convenu à la Diète circulaire tenue à Landshut.

Ces conditions étoient que la Bourgeoisie resteroit maîtresse de la garde des portes (1) , du rempart & de l'arsenal , sans que les Bavaois pussent faire aucun service militaire dans la Ville.

Le Duc de Bavière , voulant avoir cette Ville à sa disposition , ainsi que le beau pont qu'elle a sur le Danube , concerta avec le Comandant de ses troupes , qui étoient dans Ratisbonne , de surprendre la Bourgeoisie , & de s'emparer entièrement de la Ville. La chose n'étoit pas bien difficile. Les Bourgeois ne se défioient de rien , & le Magistrat se reposoit sur la Convention faite dans l'Assemblée des Etats du Cercle.

Le 8. d'Avril à 5. heures du matin (2) , lorsqu'une grande partie des Habitans étoit à l'Eglise , les Bavaois prennent les armes , sous prétexte de vouloir aller faire l'exercice hors de la Ville. Ils arrivent à une des portes , desarmant la Garde Bourgeoise , & s'emparent de la porte ; aussitôt ils donnent un signal , & neuf Compagnies de Cavalerie , qui se tenoient à portée , entrent dans la Ville , tuent quelques Bourgeois armés , & courent aux autres portes , dont ils se rendent maîtres avec la même facilité ; après quoi l'Infanterie se saisit des principales rues , y plante du canon , & toute la Bourgeoisie est défarmée , non fans de grands desordres ; car , sous prétexte de visiter les maisons où il pouvoit y avoir des armes , on pilla & l'on maltraita plusieurs riches Habitans.

Quelque tems après , l'Electeur de Bavière arriva avec toute l'armée de la Ligue , & une quantité prodigieuse de barques pleines de vivres & de munitions , qui descendoient le Danube.

Toute l'Infanterie de la Ligue fut logée dans la Ville , de manière que chaque Bourgeois avoit trente jusques à quarante Soldats dans sa maison , & étoit obligé de les nourrir , ce qui occasionna une terrible disette. Les Bavaois traitoient les Bourgeois d'hérétiques , & de chiens de Suédois , il y eut des querelles , des meurtres & des pillages. L'Electeur fit faire sur le champ quelques exemples sévères , qui arrêtèrent un peu le desordre , mais ne le calmèrent pas. Les Soldats ne parloient que de brûler & de massacrer , & tenoient cette pauvre Ville en une alarme continuelle. Elle en fit des plaintes

(1) Theatr. Europ. T. II. p. 642.

(2) Kevenh. l. c. p. 138.

à l'Empereur, & demanda sa protection. Ce qui n'aboutit qu'à un Rescript que le Chef de l'Empire adressa à l'Electeur de Bavière, où il l'exhortoit à traiter la Ville de Ratisbonne avec plus de douceur, à arrêter l'insolence de ses Soldats, à leur interdire les menaces de brûler & de saccager, & à protéger la Ville en qualité de Colonel du Cercle de Bavière, se conformant aux Réglemens de l'Empire & des Cercles, afin que personne n'eût plus de cause légitime de faire des plaintes semblables à celles, que faisoit la Ville de Ratisbonne.

Cependant le Roi de Suède, ayant levé le siège d'Ingolstadt, qui ne pouvoit que lui coûter beaucoup de rems & de monde, se fit de l'important passage de Moßsbourg, s'empara de Landshut, & soumet tout l'Evêché de Freysingen, où il trouve des vivres en abondance.

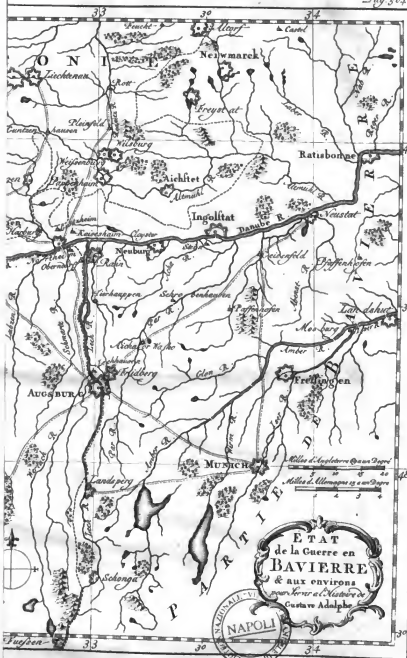
Pendant sa marche, on étoit occupé à Munich à transporter le trésor de l'Electeur à Werffen, sorteresse entre des rochers inaccessibles dans le Pays de Saltzbouurg. L'Electrice se retira à Saltzbouurg même avec une petite suite, & fut logée dans le Palais de l'Archevêque de ce nom. A l'exemple de l'Electeur tout ce qu'il y avoit d'un peu distingué à Munich se sauva qui pût, qui là, laissant les pauvres Habitans sans secours ni consolation. Ceux-ci envoyèrent des Députés à Freysingen, pour prier le Roi de leur accorder des conditions supportables, puisqu'enfin Dieu l'avoit rendu maître de leur sort. Le Roi ne leur voulut accorder d'autres conditions que sûreté pour les biens, pour la vie, & pour l'honneur du sexe.

Comme ils vouloient quelque chose de plus, le Roi entra en soupçon que peut-être ils se sentoient appuyés, & attendoient du secours. Surquoi ce Monarque se mit en marche avec toute son armée. Alors les Habitans de Munich ne voulant pas attendre l'extrémité résolurent de se soumettre, & les plus anciens du Magistrat allèrent au devant du Roi, & lui portèrent les clés de la Ville, se remettant de tout à sa clémence & discrétion. Gustave satisfait de cette démarche reçut très bien les Députés, les traita avec bonté, & les chargea d'assurer la Ville de sa protection. Il leur dit en les congédiant : *Vous avez pris le bon parti, & votre soumission me désarme. Je pourrois vanger sur votre Ville le malheureux sac de Magdebourg. Mais ne craignez rien, ni pour vous, ni pour vos biens, ni pour vos enfans, ni pour votre Religion. Allez en paix ; ma parole vous vaut mieux que toutes les Capitulations du monde.* Enfin (1) étant arrivé à la vue de Munich, toute l'armée se rangea en ordre de Bataille.

Avant que le Roi entrât dans la Ville, il voulut qu'on réglât les contributions, & les fixa à quatre cens mille Reichstalers. Les Bourgeois assemblés à l'Hôtel de Ville trouvèrent cette somme trop forte, & firent supplier Sa Majesté de la modérer, lui représentant l'abandon où ils se trouvoient, que les riches étoient loin, & qu'il ne restoit que les pauvres ; qu'au reste, ils vouloient bien faire les derniers efforts pour amasser une somme moins exorbitante. Après maintes allées & venues, le Roi se lassant de toutes ces irrésolutions, fit dire aux Bourgeois s'ils vouloient se défendre, ou accorder. Ils ne répondirent que par de nouvelles soumissions, ce qui toucha le

Roi

(1) Aldreiter Liv. XVII. p. 288.



Roi au point que de son propre mouvement, & lorsque les Habitans ne l'espéroient plus, il rabattit cent mille Reichsdalers des quatre cens mille.

Enfin, le jour de l'Ascension dixième de May 1632. Gustave-Adolphe entra dans Munich, accompagné de beaucoup de Princes & Seigneurs, & fut descendre au Palais de l'Electeur, le plus bel édifice, sans contredit, qu'il y eût dans tout le Nord. Là, il entendit un Sermon Suédois dans l'un des plus beaux appartemens de ce Palais, & après avoir fait ses dévotions à sa manière, il se rendit à l'Eglise de Notre-Dame, l'une des principales Eglises de Munich, & assista aux cérémonies des Catholiques; après lesquelles il se promena un quart d'heure autour de l'Eglise, au milieu d'un peuple innombrable qui étoit accouru pour le voir. Quand le Roi voulut remonter à cheval, on eut de la peine à écarter la foule des curieux.

De-là il se rendit au Collège des Jésuites, dont le Recteur le reçut & le complimenta en Latin : le Roi lui répondit en la même Langue, lui parla avec beaucoup de bonté, & peu-à-peu le discours étant tombé sur des matières de controverse, le Roi s'engagea dans une dispute de Religion, qu'il soutint avec autant de savoir que de politesse. Quelques uns des principaux Colonels murmuroient (1), que le Roi s'amusait à disputer avec des gens qu'il devoit plutôt exterminer.

Après la dispute, qui dura près d'une heure, le Roi, à qui les murmures des Zélateurs n'avoient pas échappé, leur dit, en riant, *pourquoi voulez-vous qu'on fasse du mal à ces gens-là ? Ne voyez-vous pas qu'ils font dans le monde pour décréditer l'erreur qu'ils défendent, & accréditer la vérité qu'ils combattent ?*

Mais le Roi admira sur tout le Palais bâti par ce même Maximilien son mortel ennemi, avec tant de somptuosité que personne n'avoit pu comprendre jusques-là, où il avoit pris tout l'argent qu'il avoit falu pour cette entreprise, vu les dépenses énormes où la guerre l'avoit engagé. Le Roi se fit montrer tous les appartemens par le Concierge. Il admira le bon goût des meubles, & les ouvrages de dorure, de marbre, de stuc ; le choix d'excellens tableaux, & surtout la belle ordonnance de tout l'édifice, & la distribution d'un nombre considérable d'appartemens tous plus beaux les uns que les autres. Le Roi demanda au Concierge (2), quel étoit l'Architecte qui avoit conçu & dirigé un si beau Bâtiment. *Hé qui pourroit-ce être*, repliqua celui-ci, *que l'Electeur même.* „ Vraiment, dit le Roi, je voudrois bien l'avoir cet Architecte, je l'enverrois à Stockholm pour me bâtir un Palais semblable. „ *Ab ! par ma foi*, repartit le Concierge, *il se gardera bien de donner cette peine à Votre Majesté, & saura bien se mettre en lieu de sûreté.* Le Roi loua la noble hardiesse de cet homme, & son zèle pour son Maître.

Rien de plus beau, de plus grand, & de plus héroïque que la conduite que le Roi tint par rapport à ce même Palais. Il y a des Auteurs qui prétendent que l'Electeur Palatin, les Comtes Palatins de Sultzbach, le Duc de Weymar, (on ne dit pas si c'étoit Guillaume ou Bernard,) conseilloyent au Roi de faire brûler la Ville de Munich. Ce qu'il y a de certain, c'est que ces mêmes Princes, & surtout l'Electeur Palatin l'excitoient à détruire le Palais,

(1) Lansberg p. 447.

(2) Kevenh. l. c. p. 142.

c'est surquoi tous les Historiens, tant Protestans que Catholiques, s'accordent unanimement. Le Comte de Kevenhuller (1) assure même, que ces Princes avoient déjà fait faire des mines sous les murailles du Palais, & qu'il ne s'agissoit plus que d'y mettre le feu pour le faire sauter. Mais le Roi ne voulut jamais se prêter à une vengeance qui lui paroïssoit trop au-dessous de lui, „ Voulez-vous, dit-il à ces Princes, que j'imité les Goths mes Ancêtres, „ & que je rende ma mémoire odieuse, comme ils ont fait la leur? (2) Il fit plus, car, suivant le même Historien, il défendit sur peine de la vie, que personne osât prendre ou détourner la moindre chose de ce Palais. Tous les Officiers de quelque rang accouroient, pour voir une suite de plus de douze cens médailles en or des Empereurs Romains, renfermées dans un cabinet tout d'ivoire, recouvert d'un autre cabinet de cèdre; & parmi cette affluence de curieux, il n'y eut pas une seule médaille de volée. Pour éviter même tout désordre, le Roi ne fit entrer que peu de troupes dans la Ville, & fit camper l'armée tout proche.

Mais la visite la plus singulière que le Roi fit fut celle de l'Arcenal, si vanté pour la beauté & la quantité de canons qu'il contenoit. Le Roi fut bien surpris de n'y trouver que des affûts, & pas une seule pièce de canon. Mais quelques uns de ceux qui avoient aidé à enterrer cette belle artillerie s'offrirent au Roi (3) de la lui livrer, moyennant une honnête récompense (4); à quoi le Roi s'accorda volontiers, & la somme leur ayant été comptée; nous allons maintenant, dirent-ils, ressusciter les morts.

On déterra cent quarante pièces de canon, dont quatre-vingt étoient d'une grandeur & d'une beauté singulière, surtout ceux qu'on nommoit les douze Apôtres, & une couleuvrine nommée la truie, d'une longueur & d'un calibre extraordinaires. Elles étoient toutes chargées de leurs cartouches, dont on ouvrit quelques-unes, & ils'en trouva une qui, au lieu de poudre & de boulet, renfermoit (5) trente mille beaux ducats en or.

Gustave prit grand plaisir à examiner ces pièces d'artillerie, dont plusieurs avoient été amenées du Haut-Palatinat, d'autres prises à la Bataille de Prague, quelques unes étoient aux armes de Brunswick, & avoient été prises sur le fameux Duc Chrétien de Brunswick-Halberstadt, enfin, il y en avoit aux armes de Suède prises par les Danois sur les Ancêtres du Roi, & perdues par ceux-là (6) à la Bataille de Luther.

Les Médifans (7) accusèrent les P. P. Jésuites d'avoir découvert au Roi l'endroit, où Maximilien avoit fait enterrer son artillerie. La preuve qu'ils

(1) Pag. 142.

(2) *Prohibuit sceler, quod fubere poterat, Regi in gloriam, Palatio in tanto maiorem indidit, utpote in alienis Victoris incendierit non principis gerenti, ac proinde merito ut ei resisteret ad avita bona beneficium, quod à Rege discesseretur, etiam negatum, per mortem centi brevis. Insuperumque ille dand injuste fraudatus videtur.* Pappus Epit. Rer. Germ. ad an. 1632. p. 73.

(3) Chemnitz P. I. p. 313. Lansberg p. 445.

(4) Le Comte Kevenhuller dit, que le Roi, ayant découvert à force d'argent, que les canons étoient enterrés dans l'Arcenal même, fit venir des gens pour les déterrer, en disant *furgas à mortuis, & venite ad iudicium.* Ces sortes de différence méritent à peine d'être remarquées.

(5) Puffend. de Reb. Suec. §. 20.

(6) Kevenh. l. c. p. 142.

(7) Mû. d'Ark. p. 619.

en alléguoient étoit que les Jésuites sûrent les seuls Bava-rois, qui entretinrent Sa Majesté avant qu'on remuât la terre dans l'arsenal. Cependant il faut avouer que la plupart des Historiens Protestans ne disent rien de ce soupçon : & Puffendorff dit, que le Roi soupçonnoit déjà à certaines marques, que l'artillerie étoit enterrée dans l'arsenal, & qu'un payfan confirma ses soupçons, & découvrit tout le mystère. Quoiqu'il en soit le Roi traita tous les Moines & autres Ecclesiastiques avec beaucoup d'humanité. Il fit distribuer aux Capucins, qui le vinrent saluer, de grandes aumones, & un de ces bons Pères ayant eu la naïveté de lui proposer de se faire Catholique-Romain, le Roi sourit & ne s'offensa nullement de cette liberté. Tout le monde admiroit sa bonté & sa politesse. Ils n'étoient pas accoutumés à être ainsi traités de la part de leur Prince, qui ne se montrait que rarement, & les accabloit d'impôts pour remplir ses coffres, & grossir son trésor. La perte de son artillerie & des munitions, qu'il avoit amassées avec tant de soin, dut lui être fort sensible.

Le Roi, charmé d'un si rare butin, dit que cela lui faisoit autant de plaisir, que s'il avoit conquis un Royaume. Il fit transporter tout ce butin Royal à Augsbourg (1), où il retomba dans la suite entre les mains des Bava-rois après la mort de ce grand Monarque.

Le lendemain l'armée Suédoise sortit de son camp, & se rangea en ordre de Bataille. Gustave s'y rendit, se mit à la tête à cheval, & fit faire diverses manœuvres, à la vue de toute la Ville qui étoit sortie pour voir ce spectacle. Ensuite il mit pied-à-terre, prit un mousquet, fit voir aux Soldats le maniement des armes, la posture où ils devoient se mettre pour tirer, soit debout, assis, ou à genoux derrière les autres. Il fit le maniement de la pique devant ses Piquiers, leur montrant la manière de s'en servir avantageusement. Il voulut que son Infanterie fit feu (2), & que les Piquiers exécutassent tous les mouvemens (3) qu'il venoit de leur montrer, changeant ainsi en jeu ce qui faisoit la terreur de tant de peuples. Il parla avec bonté à plusieurs vieux Soldats, les traitant de camarades, & leur rappelant plusieurs occasions, où il les avoit vus se distinguer.

Dans le Palais du Duc de Bavière on trouva une quantité considérable d'uniformes, bleus, jaunes & verts, que le Roi distribua à ses Soldats. Il fit aussi piller les maisons de tous ceux des Habitans, qui avoient pris la fuite à son approche. A cela près personne n'eut sujet de se plaindre de ses troupes. Elles observèrent la discipline la plus exacte soit au dehors, soit au dedans de la Ville. Ce qui n'empêcha pas que les Paysans Bava-rois ne se portassent contre elles aux plus grands excès de cruauté. Ces malheureux, qui n'a-

(1) Aldz. Ann. Bojor. Part. III. p. 269.

(2) M. Harre assure qu'il fit tirer par pelotons, & soupçonne que Gustave-Adolphe fut l'inventeur de cette manière de faire feu; mais il paroît par le nom de la chose que ce sont les François qui l'ont inventée les premiers, comme ils ont été les premiers à l'abandonner : Ils n'exercent plus guère leurs troupes à tirer par pelotons, par manœuvres, par divisions &c. &

préférent le feu de billabou à toutes ces méthodes. S'ils font bien, je m'en rapporte. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les Allemands, qui ont tout raffiné sur les exercices, pratiquent encore ces anciennes méthodes; & tourmentent grandement leurs Soldats pour leur enseigner à tirer par pelotons, par divisions & par bataillons.

(3) Kev. Ibid.

voient jusques-là ressentir presque aucun des maux qui suivent ce terrible fléau, enivrés de leur bonheur, entrèrent dans une espèce de rage, & traitèrent avec la dernière barbarie tous les Soldats Suédois qu'ils pouvoient trouver à l'écart. Ils en vinrent jusqu'à enlever les Sauves-gardes, leur coupèrent les pieds & les mains, à d'autres le nez & les oreilles. Ils en firent mourir au milieu des tourmens les plus affreux, tels que les Iroquois n'en ont jamais pratiqué de semblables.

Ces traits d'une cruauté plus que sauvage, réitérés sur des centaines de braves Soldats, irritèrent tellement les Suédois, que, lorsque le Roi jugea à propos de faire pendre quelques Payfans pour épouvanter les autres, ses gens allant à la chasse de ces bêtes féroces, brûlèrent plus de cent Villages, & massacrèrent tous les Payfans qui tombèrent entre leurs mains, sans compter ceux qui furent branchés pour servir d'épouvantail aux autres.

Cette rage des Payfans s'étendit dans l'Evêché de Bamberg en Franconie, à Weingarten, Bregentz & autres lieux de la Suabe; à Kempten en Allgau, dans le Pays de Fulde, où ils commirent d'aussi grandes cruautés presque qu'en Bavière. Mais ils furent domtés, & il y eut quelques rencontres où trente Cavaliers Suédois enfoncèrent cinq cens Payfans, & les taillèrent en pièces, tant est grande la différence d'un homme aguerri à un autre qui ne l'est pas.

Ces malheureux, battus & dispersés partout, demandèrent grâce, livrèrent leurs chefs, ou les assommèrent eux-mêmes de dépit d'avoir été trompés.

Les Suédois ne furent pas moins heureux à se démêler des embûches, que leur tendoit le Duc de Bavière. Ce Prince avoit fait un gros détachement de Cavalerie, pour surprendre la Garnison que Gustave avoit mise dans Freysingen; mais les Suédois avertis de ce dessein le firent échouer. Les armes de Gustave prospéroient partout. Le Colonel Offa avec quatre mille Impériaux, & un gros de Payfans de Bregentz avoit passé l'Ilser, dans le dessein de surprendre Memmingen; mais, ayant eu avis qu'il venoit un secours, il se retira sans rien entreprendre, & se rabattit sur Biberach, étant sollicité par le Magistrat, & le Clergé Catholique du lieu, qui promettoient de l'introduire dans la place. Mais la Bourgeoisie, toute Protestante, ne l'entendoit pas ainsi, & informée de ce qui se passoit, elle prit les armes, borda le rempart qui ne valoit rien, & repoussa le premier assaut des Impériaux. Comme ils se préparaient à en donner un second, les femmes mêmes se joignirent les unes à leurs Maris, les autres à leurs Pères, & partagèrent avec eux les périls de la défense; elle fut telle, que les Impériaux rebutés se retirèrent, après avoir perdu plus de quatre cens hommes.

Toute l'Europe fut étonnée des nouveaux progrès du Roi de Suède. La prise de Donawerth, le passage du Lech, la défaite & la mort du Comte de Tilly, la prise d'Augsbourg, l'invasion de toute la Bavière, tout cela fit un éclat épouvantable. On trouve dans les Registres du Sénat de Suède (1) qu'environ ce tems-là, la France fit demander par son Ambassadeur à Gustave, jusqu'où il prétendoit donc pousser ses conquêtes, & en quel endroit il vouloit y mettre des bornes? à quoi il répondit, *là où mes intérêts le demanderont..*

(1) Palmst. p. 784. MQ. d'Ark. p. 657. ad b. an.

Mais ce fut à Vienne que l'alarme fut grande. L'Empereur voyoit la barrière de ses Etats héréditaires rompue. Nulle place qui pût arrêter un moment le Roi de Suède depuis Munich jusques à Vienne. Passau & Lintz ne pouvoient pas résister. Le chemin étoit ouvert, & les Peuples mécontents. Les Paysans de la Haute-Autriche avoient déjà plusieurs fois envoyé des Députés au Camp Suédois, pour y demander du secours. Il n'avoit d'autre ressource que dans l'armée de Wallenstein ; mais il sentoît que vis-à-vis d'un ennemi tel que Gustave-Adolphe, la ressource d'une armée n'étoit pas une chose sur quoi l'on pût compter, & que la perte d'une Bataille l'exposoit à être assiégé dans sa Capitale. Il en revint donc à sa politique ordinaire, de susciter de nouveaux embarras au Roi de Suède. Mais surtout il s'appliqua à détacher la France de l'alliance de ce Monarque ; n'y ayant pu réussir, parce que le parti qui dominoit connoissoit trop bien les intérêts de l'Etat, il tâcha de semer entre eux de la jalousie ; tantôt en insinuant en France que le Roi de Suède visoit à la conquête de l'Allemagne, & de-là à celle de la France ; tantôt en faisant entendre au Roi de Suède que la France le trompoit, qu'elle négocioit des alliances défensives avec l'Electeur de Bavière, tandis qu'elle feignoit de vouloir faire cause commune avec le Roi de Suède.

Il envoya le Cardinal Passinan à Rome (1), pour engager le Pape à entrer plus avant dans cette guerre, pour faire sonner bien haut dans toute l'Italie les souffrances des Catholiques, la ruine de l'Eglise, les progrès de l'hérésie, l'insolence des Goths, l'intérêt du St. Siège, la nécessité d'ouvrir les trésors de l'Eglise, pour la préserver des inondations & des ravages de ces peuples, qui, sous un autre Atila, pourroient comme autrefois devenir le fléau de l'Italie aussi bien que de l'Allemagne.

Le Cardinal Borgia Partisan d'Espagne harangua le Consistoire des Cardinaux avec véhémence, reprochant adroitement au Pape sa froideur à seconder efficacement la Maison d'Autriche dans un si pressant besoin.

Le Sacré Collège fut fort partagé sur tous ces articles, & la faction d'Espagne fort animée : mais le Pape, bien instruit de tout ce qui devoit être proposé, s'étoit aussi bien préparé à la réponse : piqué des reproches du Cardinal Borgia, il représenta à son tour ; „ que l'Empereur s'étoit attiré les maux „ dont il se plaignoit ; que l'argent & les armées employées à ruiner l'Italie, „ à désoler l'Etat & la Ville de Mantoue, à menacer le St. Siège, & à gour- „ mander la République de Venise, auroient suffi pour arrêter le Roi de Suède „ de sa descente en Allemagne : qu'on avoit écouté avec dédain les Ré- „ montrances des Nonces Apostoliques, méprisé les Suédois, envahi les Etats „ de divers Princes d'Italie, & forcé le Pape à des dépenses extraordinaires, „ pour la défense du Patrimoine de St. Pierre : qu'il étoit ridicule de rappel- „ ler les anciennes irruptions des Goths, vu que le siècle précédent fournis- „ soit des exemples bien plus récents de la désolation de l'Italie, du sac de Ro- „ me, & des cruautés exercées sur le Pape, les Cardinaux, tout le Clergé & „ le Peuple Romain, du pillage & de la profanation des Eglises : que les Pro-

(1) Chemn. L. IV. p. 296. Theatr. Eur. L. III. §. 52. Nann. Hist. Venet. L. IX. 121. Ricci L. V. p. 286. 340. 343. Puffend. Viti. Siri T. VII. p. 352.

„ cessions de Charles-Quint, pour obtenir la liberté du Souverain Pontife qu'il
 „ détenoit prisonnier, pouvoient assez que les Goths n'avoient pas été les
 „ seuls ennemis de l'Eglise: que sa conduite à lui, depuis son avènement au
 „ Pontificat ne pouvoit être blâmée que par de téméraires calomniateurs: que
 „ ses soins pour la défense de la Religion étoient connus de tout le monde:
 „ qu'au défaut du trésor de l'Eglise épuisé par la guerre de Mantoue, il em-
 „ ployeroit tous les moyens capables d'extirper l'hérésie, & d'assurer la Réli-
 „ gion Catholique: qu'au reste il étoit bien informé que la violence des Goths,
 „ dont on faisoit tant de bruit, ne s'étendoit ni sur les consciences, ni sur les
 „ autels; que les peuples subjugués jouissoient de la liberté de leur culte, les
 „ Eglises de leurs ornemens, les Ecclésiastiques de leurs Bénéfices, les Collèges
 „ & les Couvens de leurs possessions, & que les uns & les autres avoient bien
 „ moins de sujet de se plaindre, qu'on n'en avoit eu dans la guerre de Mantoue.
 „ Le Cardinal, voyant les dispositions d'Urbain, & le connoissant assez pour
 „ sentir qu'il seroit inutile de le presser davantage, se retrancha à demander
 „ qu'on excommuniât (1) le Roi de France à cause de ses liaisons avec les
 „ hérétiques, & que l'on dépouillât de la pourpre le Cardinal qui lui avoit con-
 „ seillé ces alliances, & l'y faisoit persévérer.

Urbain répondit, que Borgia, étant Ambassadeur d'une Puissance Etrangère, n'avoit point droit de se trouver à l'Assemblée des Cardinaux, bien moins encore d'y proposer, demander & délibérer; & qu'en qualité de Cardinal il devoit obéissance au Souverain Pontife, qui lui imposoit silence. Surquoi le Cardinal Albornos voulut prendre la parole & représenter, que le Cardinal Borgia parloit comme Protecteur de la Nation Espagnole: mais le Pape repartit, que même en cette qualité il ne lui appartenait point de haranguer dans un Consistoire de Cardinaux, où présidoit le Chef de l'Eglise, & qu'il lui commandoit de se taire & de se retirer.

Jamais on ne vit une pareille confusion dans le Sacré Collège. Le fait est, que le Pape ne pouvoit pardonner à l'Empereur les inquiétudes, qu'il lui avoit données durant la guerre de Mantoue: & qu'il n'étoit pas fâché de voir dans l'embaras un Prince, qui joignoit à une grande Puissance les prétentions des Empereurs sur toute l'Italie, & en particulier sur les Etats du Pape, & à tout cela une ambition démesurée. Aussi les efforts qu'Urbain avoit promis de faire ne furent pas fort considérables; & se bornèrent à l'Oëtroi de quelques contributions sur les biens Ecclésiastiques, à la Publication d'un *Jubilé Universel*, pour implorer le secours d'en haut pour la protection du St. Siège, pour l'extirpation des Hérétiques, & l'Union entre les Princes Chrétiens. Le Bref en fut affiché à Rome, & le Pape se mit à la tête d'une procession générale. Les Ministres de l'Empereur & d'Espagne virent bien que le Pontife se moquoit d'eux, & que toutes ces dévotions n'étoient que pour couvrir le refus de secours plus réels, & plus solides. L'Empereur fut fort mécontent du Pape, mais il salut bien qu'il eût patience. Il réussit mieux dans ses intrigues auprès de l'Electeur de Saxe.

Jean-George avoit une confiance aveugle dans son Feld-Maréchal Ar-

(1) Aubry Hist. du C. de Richelieu p. 210.

rimb, ancien ami & créature de Wallenstein. Il avoit même consenti que ce Feld-Maréchal entretint un Commerce de Lettres avec le Duc de Fridland, dès que celui-ci se mit en mouvement vers la Bohême, & l'on cut sujet de croire qu'Arnimb ne fit pas tout ce qu'il auroit pu, pour conserver cette conquête à son Maître. Quoiqu'il en soit, Fridland souhaitoit la paix, & la conseilloit fortement à l'Empereur, comme une chose absolument nécessaire, s'il vouloit conserver la Dignité Impériale dans sa Maison, & sauver ses Etats héréditaires, ne voyant pas que ce Monarque pût long-tems soutenir une guerre si ruineuse. Mais pour y parvenir, il sentoit qu'il étoit nécessaire de diviser les Membres de l'Union Protestante, & d'en détacher les principaux Chefs, tels que les Electeurs de Saxe & de Brandebourg. Le premier étoit d'une importance extrême à cause du voisinage de ses Etats avec ceux de l'Empereur, & des forces qu'il avoit sur pied.

Le Duc de Fridland ne desespéroit pas de le gagner, étant assuré de ceux en qui ce Prince se confioit le plus. Il lui avoit offert pour premières conditions de la paix, que tous les Protestans jouiroient des Bins Ecclésiastiques qui leur avoient été contestés; que tous les Princes de cette Religion rentre-roient dans leurs Biens & Dignités, & que les Villes Impériales seroient rétablies dans leurs Privilèges & Immunités. Ces préliminaires étoient d'autant plus propres à éblouir qu'au fond ils contenoient la concession de tout ce qui avoit été l'objet des contestations, & la cause de cette guerre. Jean-George eût peut-être dès lors donné les mains à un accommodement sans les vives remontrances du Roi de Suède, & un reste de honte d'abandonner l'alliance d'un Prince, qui quelques Mois auparavant avoit risqué sa vie & son armée, pour le tirer de la plus dure extrémité, où un Souverain puisse se trouver : d'ailleurs, il craignoit qu'on ne voulût le surprendre, & qu'après avoir abandonné la cause commun, si le Roi de Suède succomboit, il ne se trouvât à la merci de la Cour de Vienne. Il continua donc à rejeter les propositions d'un accommodement particulier. Mais le Duc de Fridland ne se rebuta point, il comptoit sur l'affection d'Arnimb, & encore plus sur la haine que ce Feld-Maréchal avoit pour le Roi de Suède, depuis une rencontre où ce Monarque (1) lui avoit reproché de manquer de courage, & s'étoit moqué en termes piquans de quelques raisons qu'Arnimb voulût alléguer, pour prouver qu'il ne méritoit point ce reproche. Ce qui, pour le dire en passant, prouve que les Rois ne seroient trop peser leurs paroles. D'ailleurs, Fridland connoissoit l'Electeur même pour Prince naturellement plus enclin à se livrer aux plaisirs, qu'à s'exposer aux dangers, aux fatigues, & aux incommodités de la guerre, haï & méprisé de ses sujets pour son avarice, son orgueil, & surtout son penchant à l'ivrognerie, peu aimé de ses enfans qu'il tenoit comme prisonniers, amoureux du repos, incapable des grandes affaires, dans une espece de dépendance du Danemarck, ennemi secret de la Couronne de Suède, jaloux de la Maison de Weymar, & extrêmement attaché aux prérogatives & à la dignité de l'Empire; un Prince à qui toutes les Puissances étrangères étoient suspectes à l'égard des affaires d'Allemagne, & qui auroit voulu qu'elles eussent été

(1) M^l. d'Ark. p. 625.

traitées, sans en communiquer la moindre chose à quiconque n'étoit pas du Corps de l'Empire. Enfin, Fridland n'ignoroit pas que l'ancienne inclination de Jean-George pour la Maison d'Autriche duroit encore; & qu'il ne s'agissoit que de vaincre certains scrupules, & certaines craintes aîsées à dissiper avec un peu de persévérance.

Dans cette vue il ne cessoit de lui faire insinuer par Arnimb, & par les autres Ministres qui étoient dans les intérêts de l'Empereur, que ce Monarque le veut rendre l'arbitre de la paix en Allemagne, & lui procurer des avantages, qu'il n'obtiendra jamais par la voie des armes: qu'il peut jouer le plus beau rôle qu'ait jamais joué aucun Electeur. Ils réveillent ses anciens soupçons contre Gustave-Adolphe. Ils lui disent que ce Roi roule de vastes desseins; qu'il prétend changer l'ancienne forme du Gouvernement de l'Empire, & en substituer une autre peu favorable aux Electeurs & aux Princes: que Guillaume & Bernard Ducs de Saxe-Weymar favoris du Roi de Suède prétendent, sous les auspices & par le pouvoir de ce Monarque, rentrer dans la dignité Electorale dont Charles-Quint avoit dépouillé leur aïeul, aîné de la Maison de Saxe: que, si Frédéric Roi de Bohême se trouve une fois rétabli dans ses Etats par le moyen des Suédois, il se vengera du mal que Jean-George lui a fait: qu'il est tems de mettre des bornes à la puissance exorbitante de Gustave, qui donne à penser à toutes les Puissances de l'Europe: que l'Angleterre, le Dannemarck, & les Etats-Généraux des Provinces-Unies pensent à se liguier ensemble, de peur que Gustave supérieur à ses ennemis, ne se rende maître du Commerce de la Mer Baltique à l'exclusion des autres Etats: que ce Conquérant ne fait pas mystère du dessein qu'il a de soumettre une partie de l'Allemagne à sa domination, puisqu'il a reçu solennellement l'hommage & le serment de fidélité de la Ville d'Augsbourg, tant pour lui que pour la Couronne de Suède: qu'enfin c'étoit un affront pour lui Electeur de Saxe, qui jusqu'alors avoit été le Chef du Parti Protestant, que de se voir réduit à suivre les ordres d'un Prince étranger.

Tous ces discours entrant dans un esprit naturellement assez peu pénétrant, & disposé comme celui de l'Electeur, y faisoient de profondes impressions. Cependant il n'osoit pas encore se déterminer, encore moins se déclarer contre le Roi de Suède, qui le prioit instamment de ne point précipiter son accommodement particulier, s'il ne vouloit entièrement ruiner les affaires des Protestans, se mettre lui-même à la discrétion de l'Empereur, & voir son pays devenir le théâtre de la guerre, ravagé par ses nouveaux amis, & par ses nouveaux Ennemis.

Le Roi lui rappelloit la manière indigne dont l'Empereur l'avoit traité après tant de services; les hauteurs de Tilly; les cruautés exercées sur ses sujets; le dessein de le défarmer & de le réduire à l'état de Vassal & d'homme lige; la ruine de la Religion Protestante jurée par l'Empereur, & commencée par l'Edit de restitution: qu'aujourd'hui ce Monarque à la vérité changeoit de ton & de manières avec ceux qu'il vouloit gagner; mais que c'étoit l'effet du changement de sa fortune, & non de son cœur toujours ulcéré de la même haine contre les Protestans; que toutes ces belles offres étoient des pièges

ges pour les diviser, & les perdre les uns après les autres, & peut-être même les uns par les autres : que Dieu ayant humilié ce fier ennemi de son Eglise, & la force ne servant plus de rien, il avoit recours à la ruse ; mais qu'il faudroit être bien simple, & bien ennemi de soi-même, pour donner dans des panneaux si grossièrement tendus.

Plusieurs lettres écrites sur ce ton balançoient dans l'esprit de Jean-George les insinuations de ses Ministres, & les intrigues du Duc de Fridland. L'Electeur étoit fier, soupçonneux, & avoit pour sa Religion un zèle, & un attachement que les personnes de son rang n'ont guère. Les rémontrances du Roi de Suède touchoient justement ces endroits délicats, & faisoient des impressions, qui, se trouvant en opposition avec celles qu'il avoit déjà reçues, le jetoient dans des inquiétudes, des irrésolutions, & des embarras extraordinaires. Pour s'en délivrer il avoit recours à son remède ordinaire, qui étoit de bien boire. Mais Gustave, qui vouloit absolument retenir ce Prince dans ses intérêts, de peur que sa défection n'entraînât d'autres Etats Protestans à traiter avec l'Empereur, soit par crainte, soit par l'esperance de faire mieux leurs affaires, lui envoya Auguste Comte Palatin de Sultzbach, pour lui proposer de traiter d'une paix générale sur un fondement ferme & solide pour la sûreté commune, & de réunir ensuite tous les Protestans par une ligue capable de balancer la puissance de l'ennemi, au cas qu'il voulût dans la suite rompre cette paix, sans quoi les Protestans ne se releveroient jamais, si l'Empereur, après avoir rétabli ses affaires, les trouvoit encore divisés. Pour parvenir à ce but, le Roi faisoit proposer la tenue d'une Assemblée générale de tous les Princes Protestans d'Allemagne, & offroit de s'arranger avec l'Electeur touchant certains points, qui pouvoient lui faire de la peine, en sa qualité de Chef & de Directeur des affaires des Protestans.

Enfin, le Comte Palatin fit entendre à l'Electeur (1), que les affaires du parti étoient sur un si bon pied, que les Protestans pouvoient désormais élire un Roi des Romains de leur corps, & déclara en termes assez clairs qu'il convenoit d'élever à cette dignité Gustave-Adolphe Roi de Suède, tant en considération des services qu'il avoit rendus aux Confédérés, que parce qu'il étoit en possession de plus des deux tiers de l'Allemagne, & des plus riches Provinces qu'il avoit conquises sur les Etats Catholiques.

Toute cette négociation n'étoit que pour fonder les dispositions de l'Electeur. Il parut au Comte Palatin tel que nous l'avons dépeint, inquiet, soupçonneux, irrésolu ; il ne laissa pourtant pas d'être sensible à la démarche que le Roi venoit de faire pour le retenir dans son alliance, & de la franchise de ce Monarque. Il assura le Comte Palatin que, quoiqu'il pût arriver, il ne quitteroit point l'alliance du Roi de Suède, qui l'avoit si généreusement secouru ; & promit d'agir de concert avec Sa Majesté, par rapport aux autres objets que le Comte Palatin venoit de lui proposer de sa part.

Après que Gustave-Adolphe eut tiré de la Bavière tout l'argent & les vivres qu'il put rassembler, il laissa une Garnison dans Munich, & reprit la route d'Augsbourg pour rétablir la tranquillité en Suabe, & voir à quoi se termi-

(1) Mss. d'Ark. p. 627.

neroient les mouvemens du Duc de Bavière, qui étoit toujours à Ratisbonne. Le Monarque passa cinq ou six jours à Augsbourg, & rétablit quelques Comtes du Cercle de Franconie dans leurs petits Etats, après quoi il partit d'Augsbourg sur la fin de May, & se rendit avec une partie de son armée près de Memmingen, pour rompre les desseins du Général Ossa, tandis que l'autre partie alla camper près de Donawerth.

A peine Gustave avoit quitté Munich, que le Duc de Bavière forma le dessein de reprendre cette Capitale. Il détacha les Colonels Gratz & Cronberger de Ratisbonne avec deux mille hommes de pied, & un gros Corps de Cavalerie. Ces deux Officiers firent toute la diligence possible pour surprendre les Suédois dans Munich, qui est une Ville toute ouverte, ou peu s'en faut; mais à peine ils étoient arrivés à Pfaffenhofen, qu'ils apprirent que la Cavalerie Suédoise, que le Roi avoit laissé dans Munich, ayant eu avis de leur dessein, étoit en pleine pour venir au devant d'eux & les combattre. A cet avis les deux Colonels tournèrent bride, & s'allèrent jeter avec leurs gens dans Ingolstadt, d'où ils marchèrent sur Weissenbourg, où il y avoit une petite Garnison Suédoise, qui se défendit d'abord vigoureusement; &, après avoir tué plus de cent hommes aux ennemis, ne voyant aucune apparence de secours, elle capitula, & sortit suivant l'accord avec armes & bagages. Mais cet accord (1) ne fut point tenu, les Bavaois égorgèrent impitoyablement tous ceux qui ne voulurent pas prendre parti parmi eux, procéda barbare s'il y en eut jamais, & digne des Soldats d'une telle Ligue.

Cratz avoit ordre de raser les murailles de Weissenbourg, & de détruire. Anspach, Schwabouh & Rott. Mais l'arrivée des Suédois à Donawerth ne lui donna pas le tems d'exécuter de si cruels ordres. Il reprit au plus vite le chemin d'Ingolstadt par Aichstaedt.

Le Roi avoit alors dessein d'aller de Memmingen à Ulm, où sa présence étoit extrêmement désirée; mais, ayant appris l'arrivée des Bavaois à Weissenbourg, il détacha le Duc Guillaume de Saxe-Weymar avec deux mille hommes, avec ordre de veiller aux mouvemens des Impériaux & des Bavaois, & de couvrir les lieux les plus exposés; & après cet arrangement, le Roi ayant changé de dessein reprit le chemin d'Augsbourg, & retourna en Bavière, où il rassembla les Garnisons de Freylingen, de Landshut & de Munich, & retourna vers Donawerth avec quarante-quatre otages, tant Ecclésiastiques que séculiers, pour la sûreté des contributions, dont il n'y avoit encore eu que la moitié de payée.

Tandis que le Roi campoit près de Donawerth, il envoya le Baron d'Orppling l'un de ses Commissaires, pour installer le Comte Louis-Eberhard de Hohenlohe dans les Seigneuries d'Ehingen, & de Closter-Obermark, dont le Roi l'avoit gratifié. Chemin faisant ils rencontrèrent trois Compagnies de Cuirassiers Impériaux, qui les firent tous les deux prisonniers avec leur suite. Peu contents de cette capture, ils vinrent près d'Ehingen, & secondés par le Magistrat du lieu, ils s'emparèrent aisément de cette petite Ville, qu'ils ne gardèrent pas longtems; car, le Duc Bernard de Weymar, ayant su ce qui

(1) Kevenh. p. 147.

s'étoit passé, vint à Ehingen avec un détachement de Suédois, fit rompre les portes à coups de haches, & força la Garnison à mettre bas les armes, après en avoir tué cent cinquante hommes. Cet exploit remit en liberté le Commissaire Suédois, & le Comte de Hohenlohe.

D'un autre côté, le Duc Guillaume frère de Bernard ne se montrait pas moins digne de la confiance de Gustave, par les avantages qu'il remportoit dans la Haute-Suabe. En effet sur la fin de May, ce Prince forma le dessein de surprendre un Fort près de Bregentz, en quoi il réussit parfaitement, après avoir surpris le Comte Annibal de Hohenembs, qui étoit en marche avec tout son Régiment pour aller au secours de ce Fort. Hohenembs fut si bien battu que cinq cens hommes de son Régiment furent tués sur la place, quatre cens furent pris, & le Colonel eut bien de la peine à se sauver lui-même.

Dela le Prince de Weymar fit une course du côté de Weingarten, surprit un corps de Cavaliers Impériaux, les battit, les dispersa, & leur prit cinq Etenlars.

Pendant que cela se passoit en Suabe, le Duc de Bavière continuoit son séjour à Ratisbonne, & y faisoit faire des fortifications immenses aux dépens de beaucoup de jolis jardins, & de maisons de Campagne. La disette étoit extrême à Ratisbonne, le Duc sans égard aux Rescripts de l'Empereur, aux plaintes des Habitans, & à leurs privilèges, les accabloit de logemens de Soldats, & les obligeoit à travailler avec ses troupes aux fortifications. Pendant ce tems-là on travailloit à lever les difficultés, qui retardoient sa jonction avec le Duc de Fridland.

Le Lecteur concevra aisément qu'il n'étoit pas aisé de rapprocher deux hommes ennemis déclarés l'un de l'autre. Fridland n'ignoroit pas tout ce que le Duc avoit fait pour le perdre. Ses intrigues, ses démarches, ses sentimens mêmes lui étoient parfaitement connus, & il ne pouvoit les lui pardonner. Le Duc de son côté ne pouvoit pardonner à Wallenstein tous les projets ambitieux qu'il avoit formés, & d'avoir prétendu devenir son égal. Fridland étoit fier de ses exploits, de l'autorité sans bornes dont il étoit revêtu, de sa qualité de Prince de l'Empire, & d'avoir traité presque d'égal à égal avec l'Empereur. Le Duc de Bavière plus fier encore de sa haute naissance, issu d'une des plus anciennes Maisons Souveraines de l'Europe, & sans contredit la plus illustre de l'Allemagne, décorée de tout tems de la dignité Electorale, plus flatté encore d'avoir acquis un double Electorat, & d'être le premier de la branche dont il étoit le Chef, qui eût été revêtu de cette haute dignité, qui l'égaloit presque aux têtes Couronnées, méprisoit au fond le Baron de Wallenstein, & ne pouvoit souffrir cette ambition éfrenée, qui lui faisoit dévorer les plus hautes Dignités, & une fortune au-dessus de toutes les autres.

Ces sentimens réciproques auroient mis sans doute une barrière impénétrable entre ces deux personnes, si la politique & la nécessité n'avoient imposé silence à de si puissantes passions.

La plus grande difficulté ne fut pourtant pas de les obliger à suspendre leur haine & leur jalousie; ils avoient déjà pris d'eux mêmes leur parti là-dessus. Mais il s'agissoit du Commandement. Il sembloit bien dur au Duc de Bavière

d'obéir à Wallenstein, & Wallenstein ne trouvoit rien de si juste, que de commander au Duc de Bavière. Celui-là s'appuyoit sur sa qualité de Souverain, d'Electeur de l'Empire, & de gendre de l'Empereur. Fridland alléguoit le traité de Znaïm, en vertu duquel personne de quelque rang & qualité qu'il soit ne pourra prétendre de Commandement au-dessus de lui: *de forte, dit-il, que, si l'Empereur même tenoit à mon armée, je ne laisserois pas de la commander en Chef.*

Ces contestations durèrent longtems, & il y eut bien des allées, & des venues, avant qu'on pût en venir à un arrangement définitif, qui fut; que Fridland conserveroit le commandement en Chef même sur l'armée de la Ligue, & les troupes Bavaeroises en particulier un jour d'action, où les deux armées agiroient de concert, sans que l'Electeur eût droit de changer la moindre chose à l'ordre de bataille, ou de marche, ou de s'opposer aux entreprises que le Généralissime trouveroit bon de former, & de retrancher, ou ajouter la moindre chose aux ordres qu'il jugeroit à propos de donner, ni d'en suspendre & arrêter l'exécution.

Que de son côté, le Duc de Bavière resteroit Maître des récompenses, & des punitions dans son armée, y feroit tels Réglemens qu'il jugeroit nécessaires, & la commanderoit en Chef hors des cas où ses troupes devroient agir conjointement avec l'armée Impériale, ou tel corps que ce fût de cette armée.

Tout cela étant ainsi réglé & arrangé, il fut convenu qu'on s'avanceroit de part & d'autre, qu'on s'embrasseroit, & qu'on oublieroit le passé. Surquoi le Duc de Fridland, après avoir mis des Garnisons où il crut nécessaire en Bohême, s'avança jusqu'à Egra le 17. de Juin, & obligea cette pauvre Ville à lui payer dix mille écus, partie en especes, partie en vaisselle, & autres meubles d'argent; & ses Soldats achevèrent de les ruiner par leurs pilleries.

De son côté le Duc de Bavière quitta enfin la Ville de Ratisbonne, au grand contentement de ses habitans qu'il avoit affamés & ruinés, & vint camper à Weyden, où il prit son Quartier général, & où son armée fit bien voir qu'elle n'avoit pas dégénéré, pour n'être plus commandée par Tilly. En effet, elle pilla & brûla toute la campagne aux environs; & l'on peut dire qu'à cet égard les troupes du Duc de Bavière n'en devoient rien à celles de Wallenstein; c'étoit à qui saccageroit.

De Weyden l'armée Bavaeroise vint à Türscheneuth, d'où elle marcha sur Egra, où se devoit faire la jonction.

Toute l'Allemagne avoit les yeux sur les deux Chefs de ces armées, & chacun étoit curieux de savoir de quelle manière ils s'aborderoient l'un l'autre. Les Officiers des deux armées étoient extrêmement attentifs à cette entrevue.

Le Duc de Bavière, Prince le plus dissimulé de son siècle, & qui savoit le mieux se rendre maître de tous les mouvemens de son âme, aborda Fridland avec toutes les marques de la plus parfaite amitié, & tout comme s'il ne s'étoit jamais rien passé entr'eux, sans qu'on pût remarquer sur son visage rien qui ne parût simple & naturel.

Fridland ne sut pas si bien cacher la violence qu'il se faisoit, tous ses traits parurent forcés; il changea plusieurs fois de couleur, & parla d'abord d'un

ton mal assuré & des levres tremblantes ; ce qui n'échappa point aux yeux des curieux. Il parut même plus d'une fois ouvrir la bouche, pour se plaindre des procédés de l'Électeur envers lui ; mais l'Électeur détournait toujours adroitement le discours, & ne lui donna pas le tems de s'expliquer. Il fit plus ; car s'étant retiré le soir dans son quartier, il ne dit pas un mot du Duc de Fridland, ou n'en parla qu'avec la plus grande estime & la dernière politesse ; au lieu que Fridland ne put contenir sa joie de voir son plus mortel ennemi réduit, pour ainsi dire, à implorer son assistance ; témoignant être assez vengé par-là du mal qu'il en avoit reçu, sans lui en avoir donné sujet. Ces discours furent fidèlement rapportés à l'Électeur, qui parut n'y donner aucune attention, dissimulant profondément ce qu'il en pensoit, & la peine qu'ils lui faisoient.

Après la jonction des Bavaïois, l'armée de Wallenstein se trouva forte de plus de soixante mille hommes : & l'on ne douta pas qu'avec de si grandes forces il n'accablât le Roi de Suède. Son dessein n'étoit pourtant pas d'en venir à une action décisive avec ce Monarque, dont il craignoit la fortune & la capacité. Son plan, comme il parut dans la suite, étoit de l'enfermer quelque part, & de le faire périr avec son armée en lui coupant les vivres de partout.

Nous verrons dans le livre suivant de quelle manière il exécuta ce plan, & comment Gustave-Adolphe se démêla d'un des plus grands dangers, où il se fût jamais trouvé.

L I V R E D O U Z I È M E.

A R G U M E N T.

Les Ducs de Bavière & de Fridland passent à la tête de plus de soixante mille hommes les défilés de Kaden. Le Roi juge à leur manœuvre qu'ils en veulent à Nuremberg, & cette Ville en juge de même. Nuremberg implore le secours de Gustave. Réponse de ce Monarque aux Députés de cette République. Il se dispose à marcher à son secours. Il rassemble seize mille hommes, se met en route, & arrive à Fürth, & de-là à Nuremberg. Attaque de Sultzbach. Représailles envers la Garnison Bavaïoise. Ravages que commettent les deux armées Combattues. Le Roi fait tracer des lignes au tour de Nuremberg, & les fait occuper par son Armée. Le Colonel Dewbatel est battu, & fait prisonnier avec la plus grande partie de son Régiment. Le Roi est mécontent de la discipline de ses troupes Allemandes. Discours remarquable qu'il fait aux Chefs. Résolutions des Nurembergeois. Tentative du Duc de Fridland pour attaquer les lignes du Roi. Il est repoussé. Sentiments de ce Duc au sujet de Gustave-Adolphe. Le Roi forme le dessein d'enlever un grand convoi aux ennemis. Succès de cette entreprise. Le Roi défait le secours que le Duc de Fridland envoie pour la sûreté du convoi. Danger où se trouve ce Monarque. Plusieurs Officiers & un Page de sa Chambre sont tués auprès de lui. Intrépidité des Soldats Suédois. Les Impériaux sont forcés, & Sparre leur Général est pris avec divers autres Officiers de rang. Générosité du Roi à récompenser la valeur que ses troupes avoient montrée en cette occasion. Prise de Coblenz par les François & les Suédois. Progrès de ceux-ci en Alsace, dans le Bas-Patinat & en Westphalie. Invasion des Saxons

en Silésie secondés de Hanbalt Colonel Saédois, Holck, Gallas & Pappenheim font une invasion en Saxe, & y mettent tout à feu & à sang. Divers exploits devant Nuremberg. Le Colonel Stalhauske enlève un convoi aux Impériaux. Renforts qui arrivent au Camp de Gustave-Adolphe. Combat terrible entre les deux Armées. Le Roi ne peut forcer Wallenstein dans son poste. Danger où s'expose ce Monarque. Le Duc de Fridland manque d'être pris. Le Roi quitte son Camp de Nuremberg, & laisse une forte Garnison dans la Ville. Le Duc de Fridland & l'Electeur de Bavière décampent en desordre & se retirent vers Forchheim. Horribles ravages que commettent les Impériaux. Rain enlevé au Roi par la lâcheté du Commandant, que le Conseil de Guerre fait punir de mort. Réprise de Rain. Wallenstein attaque Culmbach inutilement. Craintes qu'il commet en divers lieux. Il prend Cobourg; & ne pouvant forcer le Château, il se retire honteusement. Il se sépare du Duc de Bavière, & se met en marche vers la Saxe, pour ruiner cet Electorat, & forcer l'Electeur à quitter l'alliance du Roi de Suède. Ce Monarque vole au secours de la Saxe. Célérité de sa marche. Il arrive à Naumbourg. Les deux Armées se rencontrent dans la plaine de Lutzen. La Bataille se donne à cinquante pas de cette Ville. Dispositions du Roi de Suède; sa pitié, sa valeur, sa mort. Relation de la Bataille de Lutzen. Les Impériaux sont mis en fuite. Pappenheim est blessé & meurt le lendemain à Leipzig. Fuite de Wallenstein jusqu'à Leitbomeritz en Bohême. Sonnet sur la mort du Grand Gustave. Épitaphe. Dissertation où l'on examine si ce Monarque fut tué fatalement, ou ensuite d'un complot contre sa vie. Discours remarquables de ce Grand Roi, qui achèvent de faire connoître son esprit & son caractère.

GUSTAVE-ADOLPHE n'ayant pu empêcher la jonction de l'Electeur de Bavière avec le Duc de Fridland, ni s'assurer d'Ingolstadt pour attirer la guerre en Bavière, ne songea plus qu'à observer de quel côté alloit tomber l'orage, qui se formoit dans les montagnes de Bohême, pour en prévenir les ravages.

Bientôt, ayant appris que les deux armées ennemies avoient passé les défils de Kaden, & se portoit sur le Haut-Palatinat, il jugea que Wallenstein avoit des vues sur Nuremberg; les Nurembergeois en jugèrent de même, & envoyèrent aussitôt quelqu'un de leur part au Roi, pour le prier de venir au secours de leur Ville, dont Wallenstein, disoient-ils, avoit juré la perte, & protesté qu'il en feroit une seconde Magdebourg.

Le Député trouva le Héros dans la meilleure disposition qu'on pouvoit désirer, & en fut bientôt expédié. Retournez, lui dit le Roi, promptement vers le Magistrat & le Peuple de Nuremberg, & dites-leur que moyennant l'assistance de Dieu, qu'ils doivent particulièrement implorer, je compte qu'ils en feront quittez pour la peur. Il y a trois Villes en Allemagne, ajouta-t-il, que je n'abandonnerai jamais, Nuremberg, Ulm & Strasbourg. Ces trois Villes ont imploré mon assistance dès 1614. & je la leur dois à plus juste titre qu'à aucun de mes Alliés. Assurez donc la Ville de Nuremberg, que, tant que j'aurai un souffle de vie, Wallenstein ne terra pas le revers de ses murailles.

En effet ce Monarque, ayant laissé de fortes Garnisons à Augsbourg, à Donawerth & à Rain, se mit en marche avec une armée très inférieure à

celle de ses ennemis, puisque, suivant le rapport de la plupart des Historiens, elle ne passoit guère seize mille hommes. En même tems il dépêchoit Auguste Comte Palatin de Sultzbach à l'Electeur de Saxe, pour la Commission dont nous avons parlé ci-dessus.

Le 8. de Juin, Gustave arriva à Fürth à un demi mille de Nuremberg, & le lendemain, il entra de sa personne dans cette grande Ville accompagné de Frédéric V. Electeur Palatin, Roi de Bohême, & de Frédéric Comte Palatin de Sultzbach, du Duc François-Charles de Saxe, du jeune Margrave Frédéric d'Anspach, des Ducs Jean & Alexandre de Holstein, & de quantité d'autres Seigneurs, Généraux, & Colonels.

Le 10. qui étoit un Dimanche le Roi assista au Sermon dans l'Eglise de St. Laurent; & le même soir à minuit il retourna à son camp de Fürth.

Le 11. toute l'armée défila vers Nuremberg, devant la porte de Lauff, en trois colonnes. L'une consistant en dix Régimens d'Infanterie avec quarante pièces de canon, dont la moitié étoient des pièces de batterie, attelées de vingt jusqu'à vingt-cinq chevaux. Les autres vingt étoient des pièces de campagne, traînées par huit jusqu'à dix chevaux.

La seconde colonne étoit formée d'une partie de la Cavalerie, consistant en trente Escadrons. Enfin la troisième, qui défila devant la porte de l'Hôpital, étoit composée de tout le bagage de l'armée, des chariots de vivres & de munitions, de quarante Escadrons, d'un Corps de quatre mille hommes d'Infanterie, & de trente pièces de canon de tout calibre.

Toute cette armée parut dans le plus bel état qu'on pût voir, pleine d'ardeur pour le combat, & n'ayant pas dix hommes malades.

Toute l'armée vint camper le même jour à Lauff, & le lendemain elle marcha à Hirsbruck du côté d'Amberg. Ce fut-là que le Gouverneur du Prince Auguste de Sultzbach supplia le Roi de lui donner quelque deux Escadrons avec lesquels il tenteroit de recouvrer Sultzbach, dont l'Electeur de Bavière s'étoit emparé dans sa marche de Ratisbonne en Bohême.

Le Roi accorda à ce Gentilhomme quatre cens chevaux commandés par un Major, & se disposa à faire soutenir cette troupe, s'il étoit nécessaire, de toute l'armée & de toute l'artillerie.

Il y avoit en Garnison dans Sultzbach, une Compagnie de Dragons, cent Cuirassiers, & cent Fantassins. Le Major en arrivant se posta sur une hauteur près d'une briquerie, d'où il envoya un Trompette pour sommer la Garnison.

Le Commandant refusa d'abord de se rendre, fit grand feu des tours & des murailles, surquoi on lui envoya un second Trompette, pour avoir une réponse Cathégorique, & en même tems le Major Suédois dépêcha un Officier au Roi, pour demander encore du renfort à cause du voisinage de l'armée ennemie, qui pouvoit envoyer un Corps de troupes qui dégagât la Garnison. Le Roi ayant envoyé ce renfort, on fit savoir au Capitaine Bavarois qui commandoit dans la Ville, que s'il ne se rendoit il n'y auroit plus de quartier. Celui-ci, se voyant dans un très mauvais poste, demanda à capituler. Une circonstance l'embarassoit; c'est que, lorsque son Maître avoit pris Sultzbach, quoiqu'il eût accordé à la Garnison Suédoise une Capitulation en très bonne

forme, en vertu de laquelle elle devoit sortir avec les honneurs de la guerre, & être escortée avec tous ses bagages jusqu'à Donawerth, il ne laissa pas d'en faire hâcher en pièces la meilleure partie, & de forcer le reste à servir dans ses troupes, après avoir abandonné au pillage les équipages des Officiers & des Soldats.

Une perfidie si criante faisoit craindre au Capitaine Bavaois de justes représailles; c'est pourquoi il crut que, s'il capituloit directement avec le Roi, il seroit à l'abri de cet inconvénient; il envoya donc un Officier prier le Roi de lui accorder des conditions honnêtes, & ce Monarque consentit qu'il sortit avec les honneurs de la guerre: mais, voulant en même tems forcer ses ennemis à garder la foi promise & à faire bonne guerre, il ordonna aux Chefs des troupes qui étoient devant Sultzbach d'en user avec les Bavaois, comme le Duc de Bavière en avoit usé avec les Suédois.

Le Commandant étoit à peine sorti de la Ville, qu'il vit avancer sur lui des Escadrons Suédois à droite & à gauche, & se douta bientôt de quoi il s'agissoit.

Alors il demanda d'un air tout troublé, si l'on ne lui tiendrait pas la Capitulation (1), dont on étoit convenu? *Comme ton maître l'a tenue aux Suédois*, lui répondit l'un des principaux Officiers: En même tems il partit un coup de mousqueton qui le renversa de son cheval. Les Bavaois étonnés de ce coup, & voyant bien ce qu'on alloit faire d'eux, se jetterent à genoux & demandèrent quartier, offrant de prendre parti dans les troupes Suédoises. Ce qui leur fut aussitôt accordé, & par-là il n'en coûta la vie qu'à leur Commandant, qui méritoit ce traitement, non seulement à titre de représailles, mais aussi parce qu'il avoit tout préparé pour piller la Ville & n'y rien laisser; & pour cet effet, l'Electeur y avoit envoyé d'Amberg un Secrétaire, & un Commissaire avec les voitures nécessaires, pour enlever tous les effets des habitans, & les faire voiturer à Amberg: mais ils n'en eurent pas le tems, & l'arrivée de la Cavalerie Suédoise rompit leur projet. Le Secrétaire voulut se sauver; mais il fut pris, depouillé jusqu'à la chemise, & retenu prisonnier, de même que les Jésuites & les autres Moines, qui s'étoient déjà impatronisés dans la Ville.

Le Roi se rendit en personne à Sultzbach avec sa suite ordinaire. Là, il donna audience aux Envoyés du Prince de Transilvanie, & revint ensuite avec toute l'armée à Hersbruck, n'ayant laissé aucune Garnison dans Sultzbach, ce qui obligea le Magistrat & tous les habitans de se retirer à Nuremberg avec leurs meilleurs effets, dans la crainte des Impériaux qui s'avançoient en force conjointement avec les Bavaois.

Ces deux armées fières de leur supériorité marchaient avec une confiance & une gaieté extraordinaire; mais en même tems avec toutes les marques d'une animosité qui tenoit de la fureur. Elles ravagèrent tout le Marquisat de Culmbach, brûlant & pillant tous les lieux par où elles passaient. Hochberg & Wohnsiedel deux petites Villes où il y avoit Garnison furent attaquées; & quoiqu'elles fussent rendues par accord, elles ne laissèrent pas d'être pillées & saccagées. Une conduite si barbare répandit la terreur dans tous les lieux dalentour. Le Margrave de Culmbach ne se crut pas en sûreté contre des trou-

(1) Kevenh. p. 154.

pes indisciplinées, & des Chefs animés d'une telle rage ; il se retira en Saxe avec toute sa famille.

Le Roi devoit encore si ses ennemis en vouloient réellement à Nuremberg, où s'ils ne tourneroient pas vers la Thuringe. Il avoit déjà détaché le Colonel Haubald avec un petit Corps de Suédois pour se joindre aux Saxons ; & , comme il apprehendoit que le Duc de Fridland ne voulut se jeter dans la Misnie, il détacha encore le Duc Bernard de Weymar, pour aller au secours de l'Electeur de Saxe avec six mille hommes ; lui recommandant néanmoins de diriger tellement sa marche, qu'il pût le rejoindre aussitôt, en cas que les desseins de Wallenstein se décidassent pour Nuremberg. Le Roi rappella aussi les Régimens Allemands, qui faisoient alors le siège de Cronach & le blocus de Camberg.

Le 18. de Juin, quelques Escadrons de Croates s'étant fait voir près de Sultzbach, le Roi détacha environ quatre cens chevaux, qui, ayant atteint les Croates, les battirent, en tuèrent une centaine, & poussèrent le reste avec trop d'ardeur, de manière qu'ils donnèrent dans une embuscade où ils furent fort mal-traités ; mais ce qu'il y eut d'affreux, c'est que trente d'entr'eux ayant été faits prisonniers furent ensuite massacrés de sang froid.

Gustave-Adolphe s'étoit imaginé que Fridland tourneroit vers la Thuringe & de là vers la Misnie, tandis que le Duc de Bavière exécuteroit le projet sur Nuremberg ; mais dès qu'il eut des avis certains que les deux armées combinées étoient arrivées à Sultzbach, il ne douta point que leur dessein ne fut de l'accabler d'un seul coup avec cette poignée de monde qu'il avoit autour de lui ; mais ce Monarque, aussi prévoyant que pénétrant, envoya d'abord ordre au Duc Bernard de Saxe-Weymar de le venir rejoindre, & dépêcha des exprès au Chancelier Oxenstierna, & à divers autres Généraux & Colonels, qui commandoient plusieurs Corps répandus en diverses contrées de l'Allemagne, de se mettre incessamment en marche pour venir renforcer sa petite armée. En même tems il dépêcha une personne de confiance à Nuremberg, qui, ayant fait assembler les Magistrats, leur déclara ; „ que le Roi (1) avoit un œil attentif „ sur la Ville de Nuremberg, & la conserveroit comme la prunelle de son „ œil ; bien résolu de hazarder biens & vie pour le salut d'une Ville qui lui „ étoit si chère : que pour cet effet Sa Majesté étoit résolue, non seulement „ de fortifier la Ville, mais aussi de tracer des lignes, où il pût se poster avec „ toute son armée, & couvrir même les Maisons de Campagne les plus voisines de la Ville : que cela étoit d'autant plus indispensable, que le Roi étoit „ bien informé que les ennemis ne cherchoient qu'à lui faire prendre le change, & à l'éloigner de Nuremberg, pour attaquer ensuite la Ville avec toutes leurs forces : que le Duc de Bavière faisoit son compte sur cette prise, „ pour dédommagement des pertes qu'il avoit souffertes en Bavière & ailleurs : „ que dans cette vue Fridland avoit feint de marcher vers Audorff & Orlitz „ comme pour aller en Saxe, pour obliger le Roi d'aller au secours de „ l'Electeur, „ comme Sa Majesté avoit d'abord eu dessein de faire ; mais que „ maintenant Elle voyoit plus clair dans leur dessein, & qu'il espiroit, moyennant l'aide de Dieu, de les rendre inutiles”.

(1) Kevenh. l. c. p. 156.

Le Sénat & les Bourgeois témoignèrent être déterminés à se prêter à tous les moyens de défense que Sa Majesté aviseroit. Surquoi Gustave-Adolphe se rapprocha de Nuremberg, & se vint camper sur le *Thumberg* à un demi-mille de la Ville.

Il semble que le parti, que le Roi supposoit que les ennemis prendroient, étoit le plus raisonnable, & le plus facile à exécuter. La Misnie étoit toute ouverte; nulle place capable de résister, nulle armée en état de faire tête aux seuls Croates de celle de Fridland. Arnimb avoit laissé toute la Saxe dénuée de défenseurs, pour aller envahir la Silésie; ou plutôt, suivant les soupçons de plusieurs, pour donner lieu à Fridland de s'en emparer sans peine, & de forcer l'Electeur à une paix particulière.

Quoiqu'il en soit de cette conjecture, il paroît que le Duc de Fridland se flatta, qu'avant que le Roi pût être joint par aucun des renforts qu'il avoit mandés, il l'auroit réduit à la dernière extrémité. En effet, il lui sembloit que le Roi n'avoit que deux partis à prendre, retourner vers le Danube & sous le canon de Donawerth pour y attendre ses renforts, ou se jeter dans Nuremberg pour le défendre. Dans le premier cas cette Ville étoit perdue; & dans le second, Wallenstein avoit des forces si supérieures, qu'il pouvoit couper les vivres & se saisir de tous les passages, enfermer le Roi, son armée & la Ville. Gustave prit pourtant le dernier parti contre sa grande maxime de ne pas s'éloigner des grandes rivières; maxime qu'il avoit exactement suivie dans cette guerre, s'étant d'abord saisi de presque tout le cours de l'Oder, ensuite de l'Elbe, puis du Meyn, & enfin du Rhin. Mais son affection pour la Ville de Nuremberg le fit passer par-dessus une démarche, dont il sentoît parfaitement tous les risques.

Cependant ce Prince, ayant bien examiné la situation de Nuremberg, fit creuser un profond fossé autour & à un quart de lieu de la Ville, le fit garnir de fortins & de redoutes; sept mille personnes, tant Soldats qu'Habitans & Payfans des environs, furent employées à ces ouvrages, & y travaillèrent avec tant de diligence, qu'en deux jours de tems une grande partie se trouva en état de défense, au grand étonnement des Nurembergeois.

A mesure que ces ouvrages se perfectionnoient l'armée du Roi arrivoit & les occupoit successivement, dressant son camp entre les lignes & la Ville.

Sur ces entrefaites, le Roi, voulant avoir des nouvelles de l'ennemi, détacha le Colonel Dewbatel avec son Régiment de Dragons, & quatre Compagnies de Cavalerie du Régiment de Sperreuter, & donna ordre d'amener quelques prisonniers, s'il étoit possible.

Dewbatel rencontra une patrouille de Croates, qui s'enfuit en le voyant, & qu'il poursuivit si vivement qu'à la fin il en prit un. Ce prisonnier étant interrogé déclara, que toute l'artillerie du Duc de Fridland étoit arrivée à Neumark avec quatre mille hommes d'escorte.

Dewbatel ne voulut pas croire à ce rapport, il aima mieux s'en fier à un Payfan, qui soutenoit qu'il y avoit à peine deux mille hommes à Neumark, & aller attaquer les ennemis malgré l'infériorité de ses forces. Il eut d'abord l'avantage, ayant culbuté & mis en fuite quatre Compagnies de Croates, mais

Il fut ensuite si mal mené, que tout son Régiment de Dragons se vit envelopé & lâché en pièces. Lui-même fut fait prisonnier avec quelques braves Officiers. Un petit nombre de Dragons & d'Officiers Subalternes se sauva, en se faisant jour au travers des ennemis. Les quatre Compagnies de Sperrenster eurent le même sort que les Dragons de Dewbatel, & perdirent deux étendards.

Le Roi ayant d'abord reçu quelque avis confus de ce combat, sortit avec toute sa Cavalerie & marcha vers Neumark, pour dégager son Colonel, & tous les braves Gens qui étoient avec lui; mais il apprit en chemin que tout étoit fini, & le triste sort de cette troupe : surquoi ce Prince se retira dans son camp.

Les armées ennemies s'approchant de plus en plus, il ne se passoit pas de jours, qu'il n'y eût des rencontres & des escarmouches fort vives entre les partis Suédois & Impériaux; & cette sorte de guerre étoit extraordinairement ruineuse pour les pauvres habitans du plat pays, que l'on pilloît sans miséricorde.

Le Roi apprit avec chagrin que ses troupes, surtout les Allemands, ne le cédoient guère aux Impériaux & Bavaïois, & pilloient également amis & ennemis. Ce Prince connoissoit trop bien la nécessité d'arrêter un pareil désordre, pour ne pas y apporter promptement le remède convenable. Dans cette vue, il fit assembler tous les Colonels des Régimens Allemands & leurs Subalternes, & en présence de Frédéric Roi de Bohême Electeur Palatin, & d'autres Princes & Seigneurs de leur Nation, il leur tint ce discours.

„ Messieurs (1), de quelque qualité & rang que Vous soyez, Princes, Comtes & Barons, sachez qu'il m'est revenu de grandes plaintes sur votre sujet, & que vous êtes accusés de pillages & de violences dans tous les environs, & surtout dans le Haut-Palatinat. Je suis fâché de vous le dire; mais vous déchirez votre propre Patrie comme des Enfans dénaturés; vous la ruinez, vous la saccagez, & vous me donnez lieu de vous détester. Dieu mon Créateur & mon Juge, qui voit le fond de mon cœur, fait que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour prévenir ces malheurs. J'ai fait des Loix & des Réglemens; mais vous les violez, vous les transgressez, & vous donnez lieu aux pauvres peuples de dire : *le Roi notre ami nous fait plus de mal que nos ennemis*. Ce reproche me fait horreur. Si vous m'aimiez, vous me l'épargneriez. Vous ne voudriez pas qu'on dit de moi que je ne vauds pas mieux qu'un Chef de Croates. Si vous aviez quelque sentiment de Christianisme, vous auriez pitié d'un peuple que l'ennemi n'a déjà que trop ruiné; vous considéreriez le motif qui m'a mis les armes à la main. Ce n'a pas été sans doute pour achever de le perdre; mais c'a été pour le délivrer, le protéger, & le défendre. Songez à tout ce que j'ai fait pour votre liberté, pour votre bien temporel & éternel. Je n'ai épargné, ni mon repos, ni mon sang, ni ma vie. J'ai épuisé le trésor de ma Couronne, & en retour je n'ai pas tiré de vous, ou de votre Allemagne, de quoi me faire un pourpoint; & j'aurois mieux aimé aller nud que de m'habiller à vos dépens. Je vous ai donné tout ce que Dieu m'avoit mis entre les mains, & je n'ai pas même gardé une écurie pour mettre mes chevaux (2). Aucun de vous ne m'a ja-

(1) Kevenh. l. c. p. 598. Spanh. 418. Theatr. Eur. 654. Loecen. Hist. Suec. 599.

(2) L'expression Allemande est un peu différente; mais il faut se souvenir que j'écris en François.

„ mais rien demandé, que je ne lui aie accordé, lorsqu'il a été en mon pouvoir
 „ de le faire. Ce n'est pas mon humeur que de refuser. Si vous aviez observé
 „ mes Ordonnances, je vous aurois à la fin distribué tout ce que j'ai conquis.
 „ Je suis, Dieu merci, assez riche parce que je fais me passer de peu, & je
 „ ne demande rien du vôtre. Quand vous oublierez votre honneur jusqu'à me
 „ quitter & à m'abandonner, toute la Chrétienté ne laisseroit pas de me ren-
 „ dre cette justice, que j'ai sacrifié ma vie pour vous, & qu'en Prince Chré-
 „ tien je n'ai rien négligé pour exécuter les Ordres de Dieu. Dussiez-vous en-
 „ fin vous mettre contre moi avec mes ennemis, je n'abandonnerai point
 „ un œuvre si saint & si salutaire : Je marcherai contre vous avec mes seuls
 „ Suédois & mes Finlandois, & je vous taillerais en pièces, parce que j'ai la
 „ raison & la justice de mon côté.

„ Je vous prie donc, au nom & par la miséricorde de Dieu, de rentrer en
 „ vous-mêmes, & d'examiner vos consciences. Je suis si sensible à votre né-
 „ gligence dans l'observation de mes Ordres, que le cœur m'en saigne, & que
 „ je ne puis m'empêcher d'en pleurer. Non que je me plaigne de votre com-
 „ portement au fait des armes. Je vous rends cette justice que vous avez tou-
 „ jours combattu en bons & braves Gentilshommes. Je ne me plains que
 „ de votre indiscipline, qui me fait rougir, qui ternit la gloire de mes armes,
 „ & fait tort à une aussi belle cause que celle pour laquelle je combats. Je
 „ vous le répète donc, rentrez en vous même : songez quel compte vous
 „ aurez à rendre à Dieu, lorsque vous comparoîtrez devant le redoutable Tri-
 „ bunal de sa justice. Alors ces pauvres que vous dépouillez, & que vous
 „ réduisez à la dernière misère, s'élèveront contre vous. Tout cela m'inquié-
 „ te, & me peine à un point que je crains, que le châtiment de tant de for-
 „ faits ne rejailisse sur moi, & sur mon armée. Je vous supplie donc de re-
 „ fléchir mûrement à tout ce que je viens de vous dire. L'ennemi approche,
 „ & les honnêtes gens auront bientôt occasion de se faire connoître ”.

L'illustre Auteur des Annales de Ferdinand observe que le Roi parla d'un
 ton si touchant, que tous les assistans en furent émus jusques aux larmes : &
 qu'ensuite, ce Prince étant occupé à visiter le camp & les lignes, quelqu'un
 lui montra devant la tente d'un Caporal des bœufs & des vaches volés.

Surquoi le Monarque descendit de cheval, appella le Caporal, le saisit aux
 cheveux, en lui disant, *mon-fils pourquoi as-tu volé ? Tu en seras puni ; car il*
vaut mieux que tu portes la peine de ton crime, que d'attirer sur moi & les miens
la vengeance divine. En même tems, il le fit conduire au Prévôt, avec ordre
 de le punir suivant toute la rigueur de ses Ordonnances Militaires. Deux Capi-
 taines de Cavalerie convaincus de concussion furent dégradés & cassés. Tel
 étoit l'amour de Gustave pour la justice, que sa bonté naturelle l'abandonnoit,
 dès qu'il s'agissoit du maintien des loix, & de la punition d'un coupable, ou
 plutôt cette punition même étoit un effet de la bonté de son cœur ; s'il est vrai,
 comme on n'en sauroit douter, qu'il y ait de la cruauté à laisser souffrir mille
 innocens, pour épargner quelques criminels.

Cependant, Gustave-Adolphe pressoit extraordinairement la perfection
 des ouvrages commencés. Il étoit continuellement sur pied, & ne quittoit le

travail qu'avec le jour, encourageant les travailleurs par sa présence, & par ses libéralités.

Déjà un fossé de huit pieds de profondeur, des retranchemens triples en quelques endroits, des fortins & des redoutes couvroient tout le pourtour de Nuremberg, avec des ponts de communication sur le Pegnitz, petite rivière qui traverse la Ville, & étoient garnis de trois cens bouches-à-feu, lorsqu'on apprit que les ennemis avoient dépassé Neumark (1). Là Wallenstein fit la revue de toute son armée, & la trouva si belle, si nombreuse, qu'il ne put s'empêcher de dire avec quelque sorte de confiance, que dans quatre jours on verroit qui de lui, ou du Roi de Suède, seroit maître du monde.

Gustave étoit sorti de ses lignes pour examiner la marche de ses ennemis. Il les vit déboucher sur Schwabach à une lieue de Nuremberg. Là-dessus, il rangea sa Cavalerie en Bataille près de Radelshourg sur le Biber, ruisseau assez profond qui va se perdre dans la petite rivière de Rotenbach, laquelle se jette dans le Pegnitz au-dessous de Nuremberg.

On ne douta pas, que Wallenstein n'attaquât cette poignée de Suédois, qui sembloient se livrer entre ses mains. Le Roi le crut peut-être lui-même, & tout autre que ce Prince se seroit bien gardé de venir braver, & défier des forces si excellemment supérieures aux siennes: mais son grand courage n'étoit pas pour faire attention au nombre, & ne comptoit guère que sur soi-même, sur l'ordre, & la valeur des troupes. Il tiroit de la nature du terrain même, tout ce qu'on en peut tirer pour suppléer au nombre; & ses arrangemens étoient tels qu'il ne pouvoit, ni être tourné, ni pris en flanc, & présentait toujours un front égal à celui de l'ennemi, à qui il étoit toujours supérieur par l'ordre, la discipline, la subordination, la valeur, & l'usage qu'il savoit faire de toutes les savantes manœuvres qu'il avoit imaginées. Wallenstein, qui connoissoit la capacité de ce Grand Prince, après avoir examiné sa position, dit à ses principaux Officiers, qui s'attendoient à un combat: *On a donné assés de Bataille, il est tems que nous suivions une autre méthode.* Surquoi il fit passer le Pegnitz à une partie de son armée, & s'empara des hauteurs dont toute la Ville de Nuremberg est environnée, & d'où l'on tire ces belles pierres de taille, dont la plupart des maisons sont bâties.

Ces collines sont entremêlées de bois, de vallées, & de ruisseaux, qui font un très agréable aspect; & le terrain bas est semé d'étangs & de marais. Ce fut sur ces hauteurs, & dans ce terrain que les deux armées combinées se campèrent & se postèrent, se fortifiant aussitôt par de bons retranchemens, qu'elles élevèrent avec autant d'ardeur, que si le Roi de Suède avoit eu sur eux la même supériorité qu'ils avoient sur lui. Cette manœuvre faisoit affez voir que Wallenstein comptoit, que sans combattre il tireroit le Roi de Suède de ses lignes, & le forceroit à abandonner Nuremberg. En effet toute communication fut coupée entre cette Ville, & par conséquent entre la petite armée du Roi, & la Thuringe, la Suabe & la Franconie. Tous les passages furent

(1) *Friedland, illustrato ad Neomarcum exercitu, supra ter centum vexilla equitum, ducentas pedum cohortes invenerat, magis cum fiducia ja-*

baus, intra quadriduum apparitum, utrum ipse, an Suecia Rex dominus orbis sit futurus. Pullend. de Reb. Suec. § 35.

occupés par les ennemis, & le Duc de Fridland résolut de ne pas bouger de là, qu'il n'eût affamé le Roi & la Ville. Il crut même la chose si assurée, qu'il se flatta de le contraindre à en venir à un traité de paix. C'est ce que ce Général désiroit le plus passionnément, espérant engager l'Empereur par un service si important à faire pour lui beaucoup au-delà de ce qu'il pouvoit espérer de la continuation d'une guerre, dont le succès étoit toujours fort douteux.

Fridland voulut commencer l'exécution de ce plan par gagner la confiance du Roi de Suède; & pour le disposer à la lui accorder, il lui renvoya divers prisonniers sans rançon, entr'autres ce même Dewbatel, qui avoit été fait prisonnier près de Neumarch; les chargeant d'assurer le Roi de ses très-humbles services.

Le Roi pénétra fort bien les vues du Duc de Fridland; mais, outre qu'il ne se fioit guère à lui, ce Monarque vouloit une paix générale, solide & honorable. Il jugea néanmoins à propos de sonder les dispositions du Sénat, & du Peuple de Nuremberg; & ayant fait assembler le Grand & le Petit Conseil, il ne leur dissimula pas le danger où l'on étoit, & les avances que l'ennemi faisoit pour un accommodement; que pour lui, il ne s'opposeroit jamais à un si grand bien; mais, qu'il souhaitoit que ses Alliés eussent satisfaction pour le passé, & sûreté pour l'avenir; qu'à moins que cela ne fût la base d'une telle négociation, il ne vouloit point en entendre parler: qu'il étoit venu-là pour défendre la Ville; mais que, si elle trouvoit mieux son compte à s'accommoder, il étoit prêt à se retirer; ayant fini de parler le Roi se leva, & sortit de l'Hôtel de Ville, pour laisser un libre cours aux délibérations.

Elles ne furent pas longues. On convint unanimement que le Roi seroit remercié de la part de la Régence de la Ville, & de tous les Bourgeois de sa magnanimité envers eux; qu'on le suppleroit de continuer à faire toutes les dispositions qu'il jugeroit convenables pour la défense de la Ville; & qu'on l'assureroit qu'ils étoient tous résolus de courir même fortune que Sa Majesté, & de sacrifier biens & vies pour le salut de la Patrie. Ils ajoutèrent que, si le Roi l'approuvoit, ils prendroient tous les armes pour contribuer de tout leur pouvoir à une entreprise si généreuse.

Le Roi charmé de leur résolution approuva ce dernier point, & aussitôt tout ce qui fut en état de porter les armes fut enrôlé. En deux fois vingt-quatre heures, la Ville eut sur pied plus de trente mille hommes, qui ne pouvoient être redoutables que par le motif qui les animoit, l'amour de la liberté, la défense de leurs biens, de leurs femmes, & de leurs enfans.

On tira de cette Milice douze Bataillons d'élite, dont quatre montoient tous les jours la garde avec les Suédois, pour veiller à la défense des murailles. Ces douze Bataillons avoient vingt-quatre Drapeaux, chacun marqué d'une Lettre de l'Alphabeth. La Ville ouvrit en même tems ses grands magasins de grains, & les partagea libéralement avec les Suédois: de sorte que durant tout le blocus, le grain ne manqua point, & le pain eût toujours été assez abondant si les moulins avoient pu suffire. Cependant le pain de munition ne manqua jamais au Soldat; & l'on eut grand soin que cette nourriture ne fût jamais retardée. A l'égard des autres denrées elles furent, comme il arrive dans tous

les cas semblables, à un prix double, & même triple de ce qu'elles étoient auparavant : le foin, l'avoine, la paille, le beurre, la viande, tout cela étoit fort cher ; mais après tout personne ne mourut de faim ; & les chevaux eurent de l'herbe au lieu de foin & d'avoine.

Fridland étoit étonné de la confiance des Suédois, & des Nurembergeois. Il se repentoit peut-être de n'avoir pas attaqué le Roi, mais il n'étoit plus tems ; & les plus favans dans l'art de la guerre convenoient, que dans sa position actuelle ce Prince étoit inattaquable : & la Cour de Vienne approuvoit fort la sagesse du Général, de n'avoir pas risqué la fortune de l'Empereur dans une affaire générale contre un Prince, dont la valeur & les talens balançaient grandement tous les avantages du nombre.

Wallenstein n'épargnoit pas l'argent pour avoir de bons espions. Il fut informé, qu'il y avoit un certain endroit des lignes, qui ne paroissoit pas trop bien gardé. Aussitôt il forma le dessein de hazarder une attaque de ce côté-là. Elle fut exécutée le 5e. Juillet ; mais avec si peu de succès, que les Impériaux y furent repoussés avec perte de plus de trois cens hommes.

Dans ce tems-là, on fit courir des vers Allemands dans la Ville, pour l'exciter à la constance ; le sens en étoit : *Nuremberg, ornement de l'Empire Germanique, l'ennemi a juré ta perte : mais Dieu touché de ton sort, t'envoie de Suède un Libérateur, un Père qui veille pour toi avec la foule de ses Héros. Ne lui donne point sujet de se repentir, puisque ton salut est attaché à sa prospérité. Songe que Magdebourg donneroit maintenant tout au monde pour avoir un tel Défenseur ; mais il n'est plus tems de prendre de bonnes résolutions, quand tout est perdu.*

La disette où l'on étoit de beaucoup de choses dans la Ville, & dans le camp obligeoit les Suédois d'aller continuellement en parti pour enlever ce qui leur manquoit. Un Capitaine de Cavalerie, ayant été pris par des Croates dans une de ces occasions, le Duc de Fridland admit l'Officier Suédois à sa table, & s'entretint beaucoup avec lui, lui disant entr'autres choses, „ qu'il „ regardoit le Roi de Suède comme le plus brave Gentilhomme, & le plus „ grand Capitaine du Monde : & qu'il ne souhaitoit rien tant, que de voir un „ si vaillant Prince réconcilié avec Sa Majesté Impériale, par une paix ferme „ & solide ”.

Le lendemain, il fit présent au même Officier d'un très beau cheval, & le renvoya sans exiger aucun échange, ni rançon.

Le 29. de Juillet, on amena prisonnier au camp du Roi de Suède un Capitaine d'armes des troupes Impériales. Le Roi lui parla lui même, & le tourna si bien qu'il lui revela, que le lendemain on attendoit au camp du Duc de Fridland un convoi de plus de mille chariots chargés de grains, de farines, de sel, & autres munitions de bouche, rassemblés en Bavière, à Ratisbonne, à Aichstedt, & dans le Haut-Palatinat : qu'on avoit commandé un millier d'hommes pour escorter ce convoi ; & que le tout devoit arriver le soir à un certain lieu qu'il lui nomma.

Sur ce rapport, le Roi forma le dessein d'enlever, ou de détruire ce convoi. Il détacha le Colonel Dewbatel avec son Régiment de Dragons, qui venoit d'être recruté & remonté, & y joignit quelques Compagnies de Cavalerie.

Dewbatel arriva dans la nuit à *Frey-Stadtlein*, qui étoit le lieu où le prisonnier avoit dit que le convoi s'arrêteroit ce même soir. Il trouva que tout y étoit tranquille, & qu'on n'y songeoit nullement aux Suédois. Il fit successivement attacher deux petards à la porte, qui, n'ayant pas fait d'effet, furent suivis d'un troisième qui fit sauter la porte, & en même tems les échelles furent appliquées aux murailles, de manière que les Suédois, entrant dans la Ville de tous côtés, les Impériaux se trouvèrent surpris, taillés en pièces, & le convoi pris, entr'autres mille bœufs qui vinrent fort à propos aux Suédois. Tout ce qui ne put pas être emporté fut brûlé : mais ce qu'il y eut de particulier dans cette expédition si vive & si subite, c'est que le Roi, s'étant avancé avec cinq cents Mousquetaires, & quelques Escadrons jusqu'à Burekhan, pour favoriser la retraite de Dewbatel, fut rencontré entre ce lieu & Wandelstein par le Général Sparre, le même qui avoit été fait prisonnier par les Suédois, à la prise de Francfort sur l'Oder. Le Duc de Fridland l'avoit détaché avec huit Compagnies de Cuirassiers des Régimens de Colloredo, & de Gonzague, vingt Compagnies de Croates, & cinq cents Mousquetaires, pour mieux assurer son convoi. L'avant-garde du Roi commença à escarmoucher avec celle des Impériaux. Le Roi entendant tirer accourut pour voir ce que c'étoit, & sans balancer il chargea les Impériaux malgré leur supériorité, les fit plier, & les mit en fuite. La Cavalerie s'ensuit à toutes jumbes ; l'Infanterie se jeta dans un petit bois, & fit un feu si vif qu'elle arrêta les Suédois qui poursuivoient les fuyards. Le Roi arrivant sur ces entrefaites s'approcha si fort du bois, qu'il faillit à être tué ou blessé, Rucfs Colonel, Boye Gentilhomme ordinaire de Sa Majesté, Crutzenstein Page de sa Chambre, & quelques autres furent tués à ses côtés.

Gustave, fâché de la mort de ces braves gens, fit attaquer cette Infanterie avec tant de vigueur, qu'elle fut forcée & taillée en pièces ; le peu, qui chercha son salut dans la fuite, fut poursuivi dans le bois, où il y en eut encore plusieurs de tués. Sparre, avec son Lieutenant-Colonel Tertzky, son Major Lessé, quatre Capitaines, plusieurs Officiers subalternes, & plus de cent Soldats, fut fait prisonnier. Trois Etendarts furent pris ; & il y en auroit eu davantage, si ceux qui les portoient ne les avoient déchirés, ou jettés dans les marais, où plusieurs Soldats & Officiers Impériaux restèrent étouffés en fuyant. Le Général Sparre, s'étant échappé des mains des Suédois, s'ensuit dans le bois, & se jeta aussi dans un marais, où il seroit peut-être resté si son boufon ne l'avoit découvert aux Suédois, qui irrités de sa fuite après avoir été pris, le blessèrent de plusieurs coups de sabre en le reprenant.

Tout ce détachement fut ainsi détruit, & à peine en échapa-t-il cent cinquante hommes. On rendit publiquement à Nuremberg & dans le camp du Roi des actions de grâces, pour un avantage si considérable, & le Roi fut si satisfait de l'impétuosité que ces troupes avoient témoignée en cette occasion, qu'il donna un écu à chaque Soldat, aux Capitaines & autres Officiers une médaille d'or, plus ou moins grande, suivant le rang de chacun, & cent écus à chacun de ceux qui lui présentèrent un Etendart pris sur l'ennemi.

Le Duc de Fridland fut frappé de la vigilance, & de la hardiesse du Roi de Suède,

Suède , & en même tems très affligé de la perte de son principal Magazin , & de celle de tant de braves Officiers & Soldats.

Mais il fut bien plus étonné , quand il vit qu'au lieu d'affamer le Roi de Suède , il couroit risque de l'être lui-même. En effet les vivres commencèrent à devenir si rares dans son camp , qu'il falut diminuer la ration du pain au Soldat , & le reste à proportion. Pour suppléer à cette disette , il commença à faire fourager à six ou sept milles à la ronde ; ce qui donna lieu à une infinité d'escarmouches , & de petits combats : & ce fut à quoi se passa tout le tems que Gustave fut autour de Nuremberg , jusqu'à l'arrivée de ses renforts ; laquelle fut suivie de plusieurs exploits importants que nous raconterons , après que nous aurons dit un mot de l'état des affaires , dans les autres parties de l'Allemagne. Et , pour commencer par l'Electorat de Trèves , il convient de se rappeler , que l'Electeur de ce nom s'étoit mis , comme nous avons vu , sous la protection de la France , qui s'étoit engagée de chasser les Espagnols de tout le Pays , ce qu'elle avoit exécuté ; & en revanche l'Electeur s'étoit engagé de livrer aux François la forteresse d'*Ehrenstein* , communément *Hermanstein* , ce qu'il ne pouvoit pas faire sans le consentement de son Chapitre , qui s'y seroit sans doute opposé ; & la Garnison , ayant aussi bien prêté serment au Chapitre qu'à l'Electeur , n'auroit certainement pas vuide la place sur un ordre de l'Electeur seul.

Aussi ce Prélat ne songea qu'à trouver un prétexte pour faire sortir la Garnison , & introduire les François. Ceux-ci s'étoient embarqués sur le Rhin à Bingen , & avoient descendu ce fleuve jusqu'à Lorch , vis-à-vis de Bacharach , d'où ils allèrent par terre à Montauban ; & cependant , l'Electeur bien informé de leur approche envoya le Gouverneur de Hermanstein quelque part sous je ne sais quel prétexte , & fait courir le bruit que les Espagnols ont des vues sur le pont de Coblenz , & veulent s'en saisir : surquoi il persuada aux Officiers , & à la Garnison de Hermanstein de se transporter à ce pont pour le défendre , ce qu'ils font , & aussitôt l'Electeur fait avertir les François qui se tenoient à portée , & les introduit tout de suite dans la forteresse.

Ce coup étourdit le Chapitre de Trèves tout vendu à la Cour de Vienne , & étonna si fort l'Electeur de Cologne , qu'il abandonna sa Résidence , & se tira à Liège.

Coblenz ou Coblence est situé au confluent de la Moselle avec le Rhin , précisément dans l'angle que forment ces deux rivières en se joignant. De l'autre côté du Rhin , c'est-à-dire , sur la droite de ce fleuve est la forteresse de Hermanstein , vis-à-vis de l'embouchure de la Moselle. Cette forteresse est bâtie sur une espèce de roche qui la rend très forte. La Ville est aussi fortifiée de bons bastions , avec des fossés très profonds , & pleins d'eau vive ; excepté dans l'angle en question , où il y a des quais , & où les deux rivières tiennent lieu de fortification.

Les Espagnols étoient encore Maîtres de la Ville ; & les François de Hermanstein , trop faibles pour les en chasser , demandèrent du secours aux Suédois.

Le Feld-Maréchal Gustave-Horn , que le Roi avoit envoyé de Franconie sur le Rhin , comme nous l'avons déjà dit ailleurs , étoit alors à Mayen-

ce. Il rassembla un corps d'armée, & vint mettre le siège devant Coblentz.

D'abord les Espagnols se défendirent assez bien; mais se voyant pressés, & sans esperance d'être secourus, ils capitulèrent le 21. de Juin, & abandonnèrent en même tems Montabaur, Engers, Hammerstein, Lohnstein, Lahneck, & autres lieux aux environs. Coblentz fut cédé aux François pour une bonne somme d'argent, & ils y mirent quatre ou cinq cens hommes en Garnison. De-là Horn vint attaquer le Château de Traerbach, où il y avoit Garnison Espagnole, & le prit sans beaucoup de difficulté, quoiqu'il passât pour très fort à cause de sa situation.

Par toutes ces conquêtes la communication fut entièrement coupée entre le Bas-Palatinat & les Pays-Bas, & ce fut alors que Gustave-Adolphe résolut sérieusement de rétablir le soi-disant Roi de Bohême dans ses États Patriモニaux. En conséquence ce Monarque envoya ordre à son Feld-Maréchal Horn d'achever de chasser les Espagnols du Bas-Palatinat, tandis que le Rhingrave Otton-Louis occuperoit les Impériaux en Alsace. Horn se mit donc en marche sur la gauche du Rhin en remontant le fleuve, le tout formant un corps de six à sept mille hommes. Le Rhingrave même entra dans Strasbourg, où il fut reçu par le Sr. Josias-Glasser Résident de Suède, complimé de la part du Magistrat, & régalé des présens accoutumés.

Peu de jours auparavant, les Impériaux avoient eu un rude echec près de Wiseloch, & avoient été poursuivis jusqu'à Mingelheim à deux milles du champ de Bataille, où ils avoient laissé mort leur Colonel *Montbailon*, plusieurs Capitaines, & deux cens Soldats.

Cette affaire les avoit obligés à abandonner divers postes sur la droite du Rhin, à se retirer en diligence sous le canon de Philipsbourg, & à passer le Rhin sur le pont de cette place, d'où ils s'étoient retirés en diligence vers la Haute-Alsace du côté de Schlestadt, de Colmar, & de Brisach, sous la conduite du Général Ossâ, & du Comte de Montecuculli.

Presque toute la Noblesse d'Alsace se déclara pour les Suédois, & demanda des fauves-gardes. On leva de nouveaux Régimens; & ce Pays extrêmement peuplé, & où la guerre n'avoit point encore pénétré, fournit aux Suédois des recrues en abondance. Ils poussèrent leurs avantages avec une vigueur extraordinaire, assiégèrent Benfeld, la principale forteresse d'Alsace, & forcèrent la Garnison à capituler, après un assez long siège; prirent Schlestadt, Keyfersberg, Amers, Weyer, Turckheim, Heylig-Creutz, Rasbach, Munster, & enfin Colmar.

Après la conquête de presque toute l'Alsace, les Généraux Suédois marchèrent vers le Palatinat, & vinrent au mois d'Octobre mettre le siège devant Franckendahl, la meilleure forteresse du Pays. En même tems, ils tinrent Heidelberg bloqué.

Franckendahl capitula le troisième de Novembre.

Frédéric prétendu Roi de Bohême, voyant son rétablissement prochain & infallible, prit congé du Roi de Suède; qui, après l'avoir embrassé tendre-

ment, lui promit de faire tout son possible, pour le remettre bientôt en possession du Haut-Palatinat.

Frédéric se rendit à Francfort sur le Meyn, où il s'arrêta quelques jours. De là il vint par Alzheim à Mayence, où il se sentit attaqué d'une maladie mortelle, qui au bout de quinze jours le mit au tombeau. Il expira le 19. de Novembre à sept heures du matin (1), treize jours après la mort du Héros, qui seul le pouvoit rétablir & maintenir; & il est à croire, que la nouvelle de ce funeste événement acheva le cours d'une vie qui tant de revers, & de traverses avoient rendu foible & chancelante. Il fera à jamais un exemple du néant des choses humaines. Né le Premier & le plus Ancien des Electeurs, il voulut encore être Roi, & perdit son Royaume, tous ses Etats Patrimoniaux, & sa dignité Electorale; banni de cet Empire, où après le Chef il jouoit le premier rôle; errant, fugitif, ne subsistant que de la générosité de quelques Etats, abandonné de ses plus proches parens, il expia jusqu'à sa mort l'imprudence de ses démarches, & cette folle ambition qui eût illustré sa mémoire, si le succès l'avoit justifiée.

Tandis que ces choses se passaient sur le Haut-Rhin, Pappenheim quittoit la Westphalie & la Basse-Saxe, pour se rendre dans la Haute-Saxe avec la plus grande partie de ses troupes. Baudissin réduit jusques-là à la défensive, n'ayant pas eu assez de force pour parer à toutes les entreprises des Impériaux, se trouva après le départ de Pappenheim en état d'agir offensivement. Il reprit d'abord tous les postes le long du Weser; & ayant reçu un renfort de quelque Milice Hessoise, il traversa le Weserwald, & pénétra jusques dans le Pays de Cologne, où son avant-garde conduite par le Comte de Nassau eut un rude choc avec la Cavalerie de Cologne, où les siens perdirent environ cent hommes, parmi lesquels étoit un jeune Comte de Wittenstein, & furent repoussés.

Baudissin (2) tourna vers le Pays de Berg, surprit Sibourg, & emporta l'épée à la main le Château qui passoit pour très fort, où il y avoit une bonne Garnison, pourvue de tout ce qu'il falloit pour une longue résistance. Baudissin y trouva de grandes provisions de vin, de blé, & de viandes salées. De là, il attaqua Lintz, place de l'Electorat de Cologne, qu'il prit par Capitula-

(1) Kevenh. l. c. p. 249. Mais selon d'autres il mourut à Francfort.

(2) Nous avons reçu l'éclaircissement suivant au sujet de ce vaillant homme.

Wulff Henri de Baudissin Chevalier, Seigneur Héréditaire de Rosenburg, de Gallenkau & de Neuenfeld, commença à servir en Saxe en qualité de Colonel de Cavalerie, d'où il passa au service de Dannemarck en qualité de Major Général. La réputation de Gustave-Adolphe lui offrant un théâtre plus digne de son courage, il lui offrit ses services. Ce Grand Roi les accepta avec plaisir, & le fit d'abord Lieutenant-Général. Nous avons vu ailleurs comme il se distingua dans la guerre de Prusse, & en Pologne. Ce fut dans ce tems-là qu'il fit

élever à Lissa, près d'un lieu nommé le *Nid de la Cicogne*, un Fort qui porte encore son nom, & qui est marqué distinctement sur la carte de Glogau, comme un monument de la gloire de ce grand Homme. Après la mort du Grand-Gustave, il se dégoûta du service de la Couronne de Suède, & passa en 1635. à celui de l'Electeur de Saxe, qui l'éleva à la Dignité de Feld-Maréchal. Il mourut en 1646. Gustave-Adolphe lui avoit donné un Régiment de Cavalerie, qui fut invincible tant qu'il combattit sous les ordres de son Chef. C'est de ce Régiment que Baudissin, quoique Lieutenant-Général, est souvent appelé *Colonel* par les Historiens, qui ont écrit de Gustave & de ses guerres.

tion. Il fit élever vis-à-vis de cette place, & de l'autre côté du Rhin, une espèce de Fort ou de grande Redoute, pour la sûreté du passage sur ce fleuve. A peine cet ouvrage étoit commencé, que trois cens Soldats de Cologne vinrent pour le détruire; mais ils furent vigoureusement repoussés: &, pour être à l'abri de leurs insultes, le Général fit hâter la perfection de l'ouvrage, y mit une bonne Garnison, & assiégea ensuite Andermach. Après avoir battu quelque tems la place avec son artillerie, & y avoir fait brèche, il somma le Commandant, qui refusa de se rendre: surquoi Baudissin donna un si rude assaut à la place qu'il l'emporta, & la Garnison fut passée au fil de l'épée.

Dès que la Ville de Cologne apprit l'approche des Suédois sur le Bas-Rhin, elle fit fortifier Deutz, qui est un Bourg vis-à-vis de Cologne, le Rhin entre deux. Baudissin se formalisa de cette démarche, & en fit faire des plaintes à la Régence, demandant si la Ville ne vouloit pas observer la neutralité, qu'elle avoit sollicitée auprès de Sa Majesté Suédoise. La Régence répondit, que les fortifications de Deutz n'avoient pour objet que d'assurer le passage du Rhin, & de couvrir les moulins de la Ville de Cologne, à qui Deutz avoit été donné en présent dans cette vue.

Le Général Suédois peu satisfait de cette réponse, s'approcha de Deutz; &, avec cette impétuosité qui lui étoit naturelle, y donna un si rude assaut, qu'il l'emporta l'épée à la main, quoiqu'il y eût bien mille hommes en Garnison, qui pour la plupart furent massacrés. Ce qui échappa se sauva dans l'Eglise de St. Urbain, où les Suédois les tinrent bloqués le reste de la nuit; car l'action s'étoit passée dans les ténèbres. Le lendemain matin ceux de Cologne firent grand feu de canon de leur rempart, & de mousqueterie sur les troupes de Baudissin, sans grand effet; ils voulurent aussi tenter de passer le Rhin, pour dégager leur Gens qui étoient dans l'Eglise; mais ils furent repoussés. Enfin, le sort de cette Eglise & de ceux qui s'y étoient jetés fut assez extraordinaire; puisqu'un Soldat de Baudissin, qu'ils avoient fait prisonnier & traîné avec eux, s'avisa de mettre le feu aux poudres qui étoient dans l'Eglise même, laquelle fut en partie & écrasa la moitié de ceux qui y avoient cherché leur salut. Après cela le Général n'ayant pas dessein de s'arrêter-là traita avec le Magistrat de Cologne, qui promit d'observer la neutralité, moyennant quoi il leur remit la possession de Deutz, & porta son attention à maintenir les conquêtes qu'il avoit faites, & à empêcher les Espagnols & les Impériaux de rien entreprendre.

Voyons maintenant ce qui se passoit dans la Haute-Saxe.

Après que le Duc de Fridland eût tenté inutilement d'amener l'Electeur à une paix particulière, la Cour de Vienne résolut de ne plus le ménager, & envoya ordre aux troupes qui étoient en Silésie de faire une invasion dans la Lusace. Ces troupes au nombre de cinq à six mille hommes entrèrent donc dans ce Marquisat le 16. de Juin, & prirent sans beaucoup de peine Lubben, Zittau, & Gœrlitz. C'est été peu de chose, si ces hostilités n'avoient été accompagnées de toutes les cruautés passées en habitude chez les Impériaux, & les Soldats de la Ligue Catholique. En effet, ils portèrent le fer & le feu dans toute cette contrée à peine un peu rétablie de leurs ravages précédens.

L'Electeur cependant rassembloit son armée près de Dresde, la recrutoit, la pourvoyoit de tout ce qui lui manquoit ; & attendoit le Colonel Suédois Haubald avec son Régiment, quelque Infanterie Suédoise, & quelques troupes de Brandebourg. Ce renfort étant enfin arrivé, Arnimb se mit en marche vers la Silésie, força tous les passages, & arriva enfin le 18. d'Août devant le grand Glogau, qui fut attaqué & emporté d'assaut, la Garnison, forte de mille hommes, passée au fil de l'épée ; mais le feu ayant pris par hazard aux maisons, toute cette petite Ville fut réduite en cendres. Les Impériaux perdirent ensuite le Fort de Steinau, qu'ils furent contraints d'abandonner.

Après cet exploit Arnimb fit jeter un pont sur l'Oder ; mais le pont n'étoit pas encore achevé lorsque les Impériaux entreprirent de le ruiner. Ils passèrent l'Oder dans la nuit sur plusieurs barques, & vinrent attaquer les Suédois & Saxons, qui les reçurent si vertement, qu'ils les chassèrent jusques dans leurs barques, où il y en eut un grand nombre de noyés.

Le lendemain l'armée Saxonne passa l'Oder pour attaquer les Impériaux ; mais ceux-ci avoient décampé de bonne heure, & fuyoient du côté de Breslau ; surquoi Arnimb fit occuper la petite Ville de Neumarek, & dirigea sa marche sur Breslau.

Le 26. d'Août l'armée Impériale arriva près du long pont à une portée de mousquet de la Ville, & se campa entre l'Oder & Vohlau, dans un terrain fort avantageux, environné de bois & de marais, où elle ne pouvoit être attaquée que d'un seul côté. Par cette position elle couvroit entièrement Breslau, & tout le reste de la Silésie. Mais, par une fatalité singulière, elle abandonna ce poste, comme nous allons voir.

Don Balthazar de Marradas, qui commandoit cette armée, ayant sous lui les Colonels Illo, Schaumbourg, Schaffgotsch & Mansfeld, avoit fait demander à ceux de Breslau : „ S'ils vouloient rester fidèles ou non à Sa Majesté Impériale, fournir des vivres à l'armée, recevoir les Impériaux dans leurs
„ murs, au cas qu'ils fussent obligés de se retirer, comme il y avoit apparence ; leur accorder le passage par leur Ville, au cas qu'ils voulussent passer outre ; planter le canon sur leurs remparts, pour arrêter quelque tems l'ennemi ; & seconder en tout l'armée Impériale.

„ Ceux de Breslau repartirent ; qu'ils resteroient fidèles à l'Empereur jusqu'à la mort ; qu'ils n'avoient point de vivres à fournir, n'en ayant qu'à peine pour eux-mêmes ; que la Bourgeoise ne trouvoit pas convenable que l'armée se retirât par la Ville, s'en y arrêtât ; que la Ville étant obligée de céder au vainqueur, ce seroit l'exposer à n'en recevoir
„ que des conditions très dures ; que la Bourgeoise ne jugeoit pas à propos d'exposer la Ville à une ruine certaine, pour favoriser la retraite de l'armée Impériale, ni par conséquent de planter le canon sur le rempart, pour arrêter quelque tems l'ennemi ; & que l'armée n'avoit qu'à voir comment elle seroit autrement sa retraite, vu que la Ville n'étoit nullement en état
„ de braver l'ennemi ; que ce seroit mal servir l'Empereur que de l'exposer à une ruine certaine.

Cette réponse embarrassa extrêmement les Généraux Impériaux. Ils

Xxx-3.

avoient reçu peu de jours auparavant une lettre du Baron Annibal de Dohna, qui leur ordonnoit, qu'au cas qu'ils ne pussent défendre le Fort de Steinau, & qu'ils se vissent forcés à l'abandonner, ils eussent à diriger leur retraite sur Breslau; qu'ils jettassent la moitié de l'armée dans cette Ville, & qu'avec l'autre moitié ils tâchassent de couper les vivres à l'ennemi. Cette lettre les embarassoit d'autant plus que leur armée étoit fort diminuée par la désertion, & par les échecs qu'elle avoit reçus. Les plus sensés des Généraux & Colonels étoient d'avis de se retirer dans le Comté de Glatz, pour être à portée de la Bohême, d'où ils pourroient tirer plus de vivres qu'il ne leur en faisoit; sans compter qu'ils seroient-là à l'abri de toute entreprise de la part de l'ennemi, qui n'oseroit jamais s'aventurer si avant dans les défilés, & si loin de ses Frontières.

Ce conseil étoit très judicieux; mais Don Marradas voulut s'en tenir à l'ordre du Baron de Dohna, & il s'en trouva très mal. En effet les Saxons & les Suédois avançant toujours arrivèrent à Lissa à un mille & demi de Breslau; &, ayant appris que les Impériaux étoient encore entre l'Oder & Wohlau, ils les firent reconnoître.

Le 27. d'Août toute l'armée étant arrivée près de Breslau, Arnimb fit ses dispositions pour attaquer les Impériaux malgré la situation avantageuse du poste qu'ils occupoient; mais ceux-ci ne lui en donnèrent pas le loisir; la confusion se mit parmi eux, leur Infanterie s'enfuit, & la Cavalerie se mit à piller leurs propres bagages, que les valets avoient abandonnés pour se sauver avec les chevaux. Toute cette armée passa le long pont de l'Oder, dans la plus grande confusion. Arnimb voulut alors faire jeter un pont sur la petite rivière de Wohlau; mais ses Soldats impatiens la traversèrent à gué avec de l'eau jusqu'à la ceinture, trouvèrent le camp des Impériaux abandonné, firent encore deux ou trois cens prisonniers, & prirent près de quatre cens chariots de bagages qui venoient d'être abandonnés. Ce fut un bonheur pour les Impériaux, qu'ils eurent encore le tems de brûler le pont qu'ils venoient de passer; sans cela, il n'eût peut-être pas échappé un seul homme de toute leur armée; mais, se trouvant en sûreté derrière l'Oder, ils firent un si grand feu sur les Saxons & les Suédois, qu'il leur fut impossible de jeter un pont sur ce fleuve.

Pendant tout ce tems-là, la Ville de Breslau ne voulut jamais tirer un seul coup de canon, ni de mousquet sur les Saxons, quoiqu'il y eut plusieurs escarmouches entre les Croates & les Dragons Suédois jusqu'aux portes de cette Ville, & que les Croates criaissent aux Bourgeois de tirer.

Le même jour 27. il y eut un grand tumulte à Breslau à l'occasion suivante. Le Baron de Dohna, qui se trouvoit pour lors à Breslau, étant monté sur le rempart, pour voir les deux camps en compagnie de deux ou trois Sénateurs, & de Henri-Wencelas de Bernstadt Gouverneur de la Silésie pour Sa Majesté Impériale, s'avisa de pointer un canon sur l'armée Saxonne, & d'y mettre le feu de sa propre main. Arnimb surpris de cet acte d'hostilité hors de saison de la part de la Ville, envoya un Trompette pour s'en plaindre, disant que le boulet avoit tué un cheval sous un Lieutenant Colonel, & blessé trois Soldats. Le Trompette fut retenu plus de six heures avant qu'on eût décidé

de la réponse. Le soir le peuple, ayant appris le sujet de la venue du Trompette, se mutina; les Bourgeois prirent les armes, & coururent à l'Hôtel du Gouverneur, demandant qu'on leur livrât le Baron de Dohna qu'ils surpomboient le *Bombardier*. On eut bien de la peine à les apaiser. Enfin, après bien des explications & des promesses, le peuple parut se retirer, & le Baron de Dohna profita de ce moment de tranquillité, pour s'échapper accompagné de deux Sénateurs, qui voulurent bien courir les mêmes risques que ce Seigneur; mais qui en même tems lui conseillèrent de profiter des ténèbres de la nuit, pour éviter la fureur du peuple, qui lui en vouloit encore plus pour avoir abandonné & trahi sa Religion, que pour le coup de canon qu'il avoit tiré sur ses anciens frères.

Le 29. d'Août au matin le feu recommença entre les deux armées; les Saxons & les Suédois pour favoriser la construction d'un pont; les Impériaux pour l'empêcher. Sur ces entrefaites Arnimb eut avis que du côté d'Ohlau il y avoit un pont en fort bon état, où il pourroit faire passer son armée & son artillerie. Aussitôt il détacha six cens chevaux & cinq cens dragons, pour se saisir de ce passage. Mais Don Balthasar venoit d'y envoyer le Colonel Rodstock avec quatre cens mousquetaires pour détruire le pont, & la chose étoit déjà exécutée lorsque les Saxons arrivèrent. Mais comme les quatre cens mousquetaires Impériaux n'avoient pas encore eu le loisir de se retirer, les Saxons les chargèrent, en tuèrent une partie, & firent le reste prisonnier avec leur Colonel. Il falut alors revenir au premier projet de jeter un pont; on y travailla d'abord avec beaucoup de diligence; mais les Impériaux vinrent bientôt troubler ce travail avec un gros détachement sous les ordres du Colonel Eichstadt; ils furent vigoureusement repus par Schneider Colonel Saxon, qui les repoussa avec perte de deux cens, tant morts que blessés, & d'autant de prisonniers. Les Impériaux renouvelèrent plusieurs fois ces attaques, mais ils furent repoussés avec perte; de manière qu'enfin le pont s'acheva malgré eux, & toute l'armée Saxonne passa; les Impériaux s'étant retirés en désordre, de peur d'être coupés. On ne put atteindre que leur arrière-garde, qui fut taillée en pièces, & le reste de leur bagage pris avec quelques étendards, & une partie de leur canon; sans autre perte du côté des Saxons, que de trois ou quatre Officiers, & une cinquantaine de Soldats.

Après tant d'échecs les Impériaux se retirèrent du côté d'Oppeln & de Cæsel. Ils étoient alors à peine six mille hommes; & sans l'attention des Officiers, la terreur étoit si grande parmi eux que tout auroit deserté.

Arnimb, en poursuivant les Impériaux, avoit détaché le Colonel Haubald avec ses Suédois, & quelques Bataillons Saxons vers Breslau, pour engager la Bourgeoise à recevoir de ses troupes dans leur Ville.

Haubald, s'étant campé à demi-lieue de Breslau avec environ six mille hommes, dépêcha un Trompette au Magistrat avec une lettre, où il leur témoignoit qu'il esportoient qu'ils ne refuseroient pas des vivres à ses troupes en payant, & n'empêcheroient point qu'on en apportât au camp; que c'étoit bien le moins qu'ils pussent faire en considération de Sa Majesté Suédoise, dont les sentimens pour la bonne cause étoient suffisamment connus.

Le Sénat & la Bourgeoisie répondirent très civilement au Colonel Suédois, & quant à sa demande ils le renvoyèrent au Gouverneur de la Province.

Haubald peu satisfait de cette réponse parla plus Cathégoriquement; & demanda „ que le Sénat & la Bourgeoisie se déclarassent pour le Roi de Suède; „ qu'ils accédassent à l'Union de Leipzig; qu'ils ne laissent passer & repasser aucuns Soldats Impériaux dans toute la Principauté; qu'ils livrassent à l'armée Saxonne & Suédoise tous les effets appartenans aux Impériaux, & „ qu'ils leur procuraient des vivres en cas de besoin.

Après de longues délibérations, ceux de Breslau répondirent: „ Que la Ville ne se commettrait aucune hostilité contre les troupes Suédoises & Saxannes; mais qu'elle prioit qu'on la dispensât de se déclarer pour le Roi de Suède, vu le serment de fidélité qu'elle avoit prêté à Sa Majesté Impériale: qu'elle accédoit au *Conclusum* de la Diète de Leipzig, autant que cela concernoit la Confession d'Augsbourg dans laquelle elle vouloit vivre & mourir, & favoriser cette Religion autant qu'il étoit en son pouvoir: que la Ville étoit trop peu de chose pour s'opposer au passage des troupes Impériales: qu'elle ne pouvoit faire autre chose pour les troupes Suédoises & Saxannes, que de permettre que dix hommes pussent entrer à la fois; mais sans armes „ à feu, & acheter ce qu'ils jugeroient à propos ”.

Les Colonels Haubald, Schwalbach, & Kœtzeritz étant entrés dans Breslau, & descendus chez un des Syndics de la Ville, on leur apporta-là cette réponse de la part du Sénat & du Corps des métiers. Ces Messieurs approuvèrent leur résolution; mais ils insistèrent sur la nécessité de recevoir Garnison. La Ville représenta que depuis trois cens ans elle n'avoit pas reçu de Garnison étrangère; que l'Empereur avoit respecté ce Privilège, dont elle jouissoit depuis tant de Siècles, & qu'il seroit étrange que des Gens de même Religion voulussent l'obliger à une chose, que personne n'avoit encore exigé d'elle; que d'ailleurs cette démarche peu utile au Roi de Suède pouvoit être très funeste à la Ville, & lui attirer la juste indignation de l'Empereur; qu'à la vérité le Roi de Suède avoit rétabli plusieurs Princes, & parviendroit sans doute par sa valeur & sa puissance à remettre l'Empire dans son ancienne liberté; mais que la Ville de Breslau étoit située de façon à ne pouvoir être défendue, ni protégée assez promptement, pour la garantir des malheurs qu'elle s'attireroit infailliblement, si elle faisoit trop éclater son penchant pour le parti de ce grand Roi.

Cet article fut le plus difficile à arranger. La Ville se défioit des Saxons, & se seroit exposée à tout, plutôt que de recevoir Garnison Saxonne. On convint donc qu'elle admettroit trois cens Cavaliers & six cens Fantassins, levés dans le pays, & payés par la Principauté de Breslau même; qu'on les logeroit dans les maisons appartenant au Chapitre de la Cathédrale; & que la Ville continueroit à jouir de tous ses Privilèges & Libertés.

Arnimb prit encore Neufs, ou Neiss, Jauer & Wartemberg, que le Baron de Dohna avoit fait fortifier avec beaucoup de soin & de dépense, & où il avoit mis une belle & nombreuse artillerie. Ce Baron avoit acquis la Ville & Seigneurie de Wartemberg, qui est encore aujourd'hui une des plus belles terres, qu'il y ait dans toute cette contrée. De-

De-là Arnimb alla mettre le siège devant Oppeln, & l'emporta d'affaut. Il pénétra même dans le Comté de Glatz, & soumit ainsi presque tout le Duché de Silésie. Mais tandis qu'il ajoutoit conquête sur conquête, & qu'après avoir chassé les Impériaux de toute la Lusace & de la Silésie, il les pouloit jusqu'aux frontières de la Hongrie, la Saxe se trouvoit ouverte, & dénuée de toute défense; & ce fut la première cause du plus funeste coup, qui pût arriver dans tout le cours de cette longue guerre. On sent bien que je veux parler de la mort du Héros dont nous écrivons l'Histoire.

Plusieurs ont cru qu'Arnimb ne s'étoit ainsi enfoncé dans la Silésie avec toutes les forces de son Maître, que pour donner lieu aux Impériaux d'envahir toute la Misnie, & de forcer par-là l'Electeur à s'accorder avec eux, pour ne pas voir le théâtre de la guerre s'établir dans son pays.

Quoiqu'il en soit, le Duc de Fridland, pour tirer Arnimb de la Silésie, détacha le Général Holck avec six mille hommes, & lui ordonna d'aller faire une invasion en Saxe.

Holck marcha par la Bohême, & entra dans le Voigtland, où il commença son expédition par brûler & saccager tous les lieux où il arrivoit, & ceux d'alentour. C'étoient les ordres de Fridland, & la coutume des Officiers & Soldats Impériaux; il prit Zwickau, Annaberg, Oelsnitz, &c. & ne fit de tout le Voigtland qu'un vaste désert couvert de charbons & de cendres. Les Habitans (1) de la campagne fugitifs, ou massacrés sans pitié; ceux des Villes brûlés dans leurs propres maisons, ou étouffés dans leurs caves; les filles deshonorées, & les femmes violées aux yeux, ou sur les cadavres sanglans de leurs maris; les maisons pillées, la récolte détruite, tout cela n'étoit que jeu pour les Soldats de Ferdinand; il en coûtait peu à ses Généraux pour animer au pillage ce Soldat si farouche: ils étoient les premiers à lui en donner l'exemple, & à s'enrichir par cette voie si honteuse & si barbare. Mais ce fut bien autre chose quand Gallas fut détaché avec dix mille hommes, pour seconder les opérations de Holck, & rendre inutiles tous les efforts de l'Electeur, qui avoit envoyé des ordres pressans à Arnimb de quitter la Silésie, & de venir défendre la Saxe. Arnimb accourut en effet au secours de la Saxe; mais avec des forces trop inférieures à celles des Impériaux. Il laissa en Silésie pour y commander le Colonel Haubald, & le Prince Ulrich de Danemarck, fils de Christian IV. qui avoit un foible extrême pour ce jeune Prince, dont le mérite n'étoit aussi pas médiocre.

Gallas tint à peu près la même route que Holck pour venir en Saxe: il passa en passant Rubnitz & Wanfriedel, d'où il vint à Hoff, & à Plauen.

De-là Gallas envoya à Zwickau commander qu'on préparât du pain pour quatorze mille hommes. La Ville lui députa quelqu'un du Magistrat, pour lui représenter qu'elle s'étoit rendue par accord au Général Holck, & qu'ayant satisfait aux contributions dont on étoit convenu, elle étoit exemte de toute charge suivant les termes de la Capitulation. Gallas répondit, que la Ville avoit fort bien fait de conclure une telle Capitulation, & que lui, il feroit bien aussi de n'y avoir point d'égard. Il demanda ensuite deux cens chevaux;

(1) Kevenh. l. c. p. 45. & *suiv.*

mais on lui répondit, qu'il pouvoit les exiger du Général Holck, qui avoit enlevé tous les chevaux de la Ville & des Villages à dix lieus à la ronde.

Gallas, après avoir achevé de ruiner Zwickau, marcha vers Chemnitz qui lui ouvrit ses portes, & où il mit Garnison; après quoi il se réunit avec Holck, & tous les deux sûrent mettre le siège devant Freyberg. Après cela tout le pays leur fut ouvert jusqu'aux portes de Dresse & de Leipzig. Ils y portèrent le fer & le feu avec une telle fureur que l'on eût dit, que tous les Tartars de la Crimée avoient par plaisir défolé ce beau pays.

Freyberg étoit un très mauvais poste; & le Colonel Lœser, qui y commandoit une Garnison de mille à douze cens hommes, ne se flattoit pas de pouvoir tenir long-tems. Gallas, dont l'artillerie étoit bonne & bien servie, eut bientôt fait brèche aux murailles, malgré toute la résistance de Lœser. Alors le Général Impérial lui fit dire que, s'il ne se rendoit, il seroit passer tous les Habitans & la Garnison (1) au fil de l'épée, & n'épargneroit pas même les enfans dans le ventre de leurs Mères.

Cette menace si indigne d'un Officier Chrétien n'auroit pas fait rendre Freyberg, si le Colonel Saxon avoit pu espérer d'être bientôt secouru; mais, n'y voyant point d'apparence, & manquant d'ailleurs de vivres & de munitions, il capitula.

Freyberg fut taxé à cent mille écus de contribution, & quatre-vingt mille pour le rachat des Tombeaux des Electeurs de Saxe, que Gallas vouloit faire piller.

Après cette conquête, Gallas & Holck se portèrent sur la gauche de l'Elbe, & se saisirent de Meissen, Ville aujourd'hui si fumcée par sa fabrique des plus belles porcelaines du monde. Comme il n'y avoit personne pour la défendre, les Bourgeois ouvrirent leurs portes. Mais les troupes Saxonnnes, qui étoient de l'autre côté du fleuve, avoient eu la précaution de démonter le pont, qui étoit de bois, fait avec beaucoup d'art, pouvant se défaire & se mettre facilement.

Les Impériaux tâchèrent d'en établir un autre, mais ils n'en pûrent venir à bout, à cause du feu continuel que les Saxons faisoient de leur côté. N'ayant donc pû passer l'Elbe ils se rabattirent sur Oschatz qu'ils pillèrent, ainsi que les Bourgs & Villages d'alentour. Enfin, ils poussèrent jusqu'à Wurtzen, petite Ville sur la Mulde à trois milles de Leipzig, pillant toujours & saccageant sans miséricorde. Mais, comme si tout cela n'eût pas été suffisant pour abîmer la Saxe, Fridland y appella encore Pappenheim, qui, comme nous l'avons vu, après avoir laissé de bonnes Garnisons dans les places le long du Weser, prit sa route vers la Hesse & la Thuringe avec un Corps, que quelques-uns font monter jusqu'à douze mille hommes, & qui tout au plus étoit de huit mille. Ce qui, avec ce qui étoit déjà en Saxe, devoit faire une armée de près de trente mille hommes. Bientôt après le Duc de Fridland prit le parti de marcher lui-même en Saxe, pour achever de bouleverser ce pays, à moins que l'Electeur ne prévint ce bouleversement, en se jetant sans tarder entre les bras de l'Empereur. C'est ce que nous traiterons plus en détail après que nous aurons vu ce qui précéda cette résolution.

En conséquence des ordres que le Roi de Suède avoit envoyés de tous cô-

(1) Kevenh. l. c.

tés, pour qu'on lui amenât du secours, le Duc Guillaume de Saxe-Weymar rassembra un Corps de troupes qu'il tira, partie de la Garnison de Magdebourg, partie des autres places de la Basse-Saxe & de la Thuringe, & se rendit à Schweinfurth en Franconie. Là, il fut joint par Auguste Comte Palatin de Sultzbach, qui revenoit de son Ambassade près l'Electeur de Saxe. Jean-George, en se séparant de ce Prince, le pria de conduire au Roi de Suède un petit renfort de Saxons qu'il vouloit lui envoyer, & qui consistoit en deux Régimens de Cavalerie très lestes, commandés par le Prince d'Anhalt, & deux Régimens d'Infanterie commandés par Putliz; le tout ayant pour Chef le Colonel Hoffkirch.

Le Landgrave de Hesse envoya une partie de son armée, qui se joignit aussi en Franconie à quelques Régimens, tant d'Infanterie que de Cavalerie, que le Comte Palatin Chrétien de Birkenfeld amenoit de Mayence & du Haut-Rhin, ayant marché par Francfort, Aschaffembourg sur Wurzburg, où le Chancelier Oxenstierna prit le commandement de ces différens Corps, qui se réunirent tous sur la fin de Juillet à Kutzingen ou Kitzing.

Mais en attendant tous ces renforts le Roi de Suède ne restoit pas oisif dans ses retranchemens : les escarmouches alloient toujours leur train, & rarement à l'avantage des Impériaux.

Le 20. de Juillet, le Roi, ayant reçu avis d'un second convoi qu'on amenoit au camp ennemi, détacha le Colonel Stalhanske, avec quatre Compagnies de Cavalerie Finlandoise, avec ordre de se rendre à Uffenheim par où le convoi devoit passer, & de l'enlever ou de le détruire.

Ce convoi arriva en effet au lieu marqué, escorté par plus de mille chevaux. Stalhanske, quoique fort inférieur en nombre, ne laissa pas d'attaquer l'escorte, de la battre, & de la pousser jusqu'au Château d'Uffenheim, où il acheva de la tailler en pièces. Le convoi pris, sans qu'il en manquât un chariot, fut mené au camp du Roi. Les Impériaux ne pouvoient accuser de tous ces malheurs que la haine des peuples pour eux, ou plutôt leurs cruautés & leurs brigandages, qui les avoient rendus si odieux, qu'ils ne faisoient pas un pas dont le Roi de Suède ne fût aussitôt informé.

Le 6. & le 7c. d'Août, le Chancelier de Suède passa le Meyn sur le pont de Kutzing, & marcha à Wunschheim, où il fut encore joint par Jean Banner, & le Duc Bernard de Weymar avec de nouveaux renforts, qui avec les précédens formèrent une armée de plus de cinquante mille hommes, commandée par tout ce qu'il y avoit de plus grand, & de plus distingué au fait des armes.

En vertu de nouveaux ordres du Roi toute cette armée se remit en marche le 13. d'Août, & vint camper à Neustadt sur l'Aisch. Là Oxenstierna apprit que les Impériaux avoient rassemblé beaucoup de vivres à Aurach-le-Duc, ou *Hertzogen-Aurach*, à deux milles de Neustadt. C'est une petite Ville située sur une rivière qui lui donne son nom, & se degorge dans la Pegnitz près d'Erlang. Le poste étoit mauvais, & la Garnison peu nombreuse. Elle fut bientôt forcée, & les vivres passèrent au camp du Roi de Suède. De-là l'armée de renfort vint à Bruck, tout près de Nuremberg, où elle entra dans les lignes, & joignit l'armée du Roi sans le moindre obstacle; Fridland n'ayant ja-

mais osé quitter ses retranchemens, ses hauteurs, & ses bois, pour s'opposer à une jonction, qui ne pouvoit qu'influer sur le plan qu'il s'étoit prescrit, & y occasionner de grands changemens. En effet, il étoit de la dernière probabilité que le Roi de Suède, se voyant à la tête de plus de soixante & dix mille hommes, ne resteroit pas les bras croisés, lui qui avec seize mille n'avoit pas laissé un moment de repos à une armée si prodigieusement supérieure. Fridland connoissoit trop bien ce Monarque, pour ne pas s'attendre à se voir attaqué incessamment, quoiqu'il fut dans un poste inabordable. Il prit donc toutes les précautions imaginables, pour faire échouer toutes les entreprises d'un Prince, dont il connoissoit toute la hardiesse. Il n'avoit pas encore fait les gros détachemens qu'il fit dans la suite, pour ruiner la Saxe, & cependant il ne laissa pas de se fortifier d'autant de troupes qu'il put en rassembler. Il se fit joindre par le Comte Jacques de Fugger, qui commandoit un Corps de fix à sept mille hommes en Bavière, & qui avoit forcé le Colonel Kochitzky à lui rendre Landsberg par capitulation, après s'être vaillamment défendu avec huit cens Suédois qu'il y avoit en Garnison. Il fit approfondir les fossés qui entouraient ses retranchemens, & fut d'une vigilance extrême pour éviter les surprises.

Cependant on rendoit dans Nuremberg de solennelles actions de grâces à Dieu de la jonction des deux armées, & l'on y faisoit des prières publiques pour les succès du Roi, & surtout pour la conservation de sa précieuse vie.

Ce Monarque de son côté tint un grand Conseil de guerre, pour savoir le sentiment de ses Généraux sur le meilleur moyen de tirer Wallenstein, & le Duc de Bavière de leur poste avantageux. Tous sûrent d'avis, qu'il n'y avoit pas de meilleur moyen que d'attendre que la disette les en chassât. Le Roi n'en connoissoit pas d'autre lui-même; mais il sentoît qu'avec une aussi grande armée, que celle qu'il avoit rassemblée sous Nuremberg, il n'étoit pas moins exposé à la disette que ses ennemis. C'est pourquoi il résolut de leur livrer Bataille; & n'attendit pour cela, que jusqu'à ce que les troupes se fussent un peu reposées.

Le 21. d'Août, il examina la position des ennemis, & fit divers mouvemens, pour les tirer d'un poste si fortifié par l'art, & par la nature. Mais Fridland n'avoit garde de vouloir se mesurer avec une armée plus forte que la sienne. Il se tint toujours clos & couvert derrière ses retranchemens; &, quelque peine que se donnât le Roi de Suède, il ne se passa que des escarmouches si peu considérables, qu'elles ne pouvoient occasionner aucun engagement.

Le Roi piqué de l'inutilité de ses peines fit avancer du gros canon, & dresser trois ou quatre batteries dont il foudroya le camp de Fridland, & l'incommoda au point qu'une partie de la première ligne fut obligée de reculer, & de se poster sur deux hauteurs; l'une appelée *vieille Montagne* ou *alte Berg*, & l'autre *Bourg-Stall*, où elle fit de grands abattis, & des retranchemens inabornables.

Le Roi ne voyant pas moyen d'aller aux ennemis au travers des défilés, & des ravins qui l'en separoient, sans s'exposer à perdre une infinité de monde, jugea à propos de passer le Pegnitz au dessous de ses lignes, & de venir camper à Fürth. La disette se faisoit vivement sentir dans son armée. Les

fourages devenoient surtout d'une rareté extraordinaire, & il mouroit beaucoup de chevaux à cause de la mauvaise nourriture, & les mauvaises eaux. Les hommes souffroient tout autant que les chevaux, & mouroient de même. Il n'y avoit à Fürth qu'une seule source, dont les eaux repandoient une puanteur extraordinaire. La nécessité faisoit passer par dessus cet inconvénient, si capable d'ailleurs de dégoûter l'homme le moins délicat. Cette source ayant presque été épuisée par la quantité de monde qui y accouroit pour se désaltérer, on y trouva quantité de bêtes mortes, que les Impériaux avoient eu soin d'y jeter pour en corrompre les eaux; manière barbare de nuire à son ennemi, & qui causa en effet la mort, & des maladies dangereuses à la plupart de ceux qui en burent.

L'armée du Duc de Fridland souffrit encore davantage de la disette de pain; de bonne eau, & de fourage: mais (1) le plus grand fléau qu'elle eut à essuyer, ce fut des nuées de mouches & d'autres insectes, qui désoloient les hommes & les chevaux. Ceux-ci rompoient leurs liens, arrachoient leurs piquets, & s'abîmoient dans des précipices, en voulant se délivrer de ces insectes persécuteurs. Les mouches, les sauterelles corrompoient également le boire & le manger, la quantité en étoit prodigieuse; & le Soldat rongé de vermines, comme s'il eût eu la maladie pédiculaire, expiroit dans des souffrances inexprimables, qui lui faisoient regarder la mort comme une heureuse délivrance.

Ce fléau ne passa pas le camp des Impériaux, & c'est ce qui paroîtroit extraordinaire, si l'on ne savoit les causes physiques, qui font quelquefois, pour ainsi dire, pleuvoir des insectes en certains lieux d'une étendue encore plus bornée.

Le 24. d'Août, les espions & les prisonniers ayant rapporté unanimement que le Duc de Fridland alloit changer sa position, le Roi fit sortir toute son armée, la mit en Bataille, & marcha pour attaquer l'ennemi au moment qu'il seroit en mouvement; mais ce Général ne changea pas de place, & ne fit d'autre changement que de rapprocher ses deux lignes, & de ferrer davantage son ordonnance. Le Roi, voyant qu'il avoit été trompé, ne voulut pourtant pas s'en retourner sans rien entreprendre, après s'être avancé si loin avec une si belle & nombreuse armée.

Il fit donc avancer soixante pièces de gros canon, & ordonna les prières accoutumées. A ces marques, & aux dispositions que le Roi faisoit, on s'aperçut bien de son dessein. Les principaux Officiers (2) tâchèrent de l'en dissuader, lui représentant la difficulté presque insurmontable de forcer des retranchemens sur des hauteurs, où l'on ne pouvoit aller qu'à découvert, & au travers de mille feux lancés de haut en bas; qu'il en coûteroit un monde infini, avant que de parvenir aux pieds du retranchement; & que, quand on seroit-là, il n'étoit pas sûr qu'on pût les forcer, & qu'on seroit peut-être obligé de s'en retourner, après avoir perdu le tiers de l'armée.

Le Roi écoutoit tous ces avis, & n'en suivoit pas moins son idée: sur-

(1) Kevenh. l. c. p. 170.

(2) Kevenh. l. c. p. 171. Puffend. Hist. de Suéd. T. II. p. 293. Schaubüne der Welt. p.

108. Gal. Guald. Hist. de Ferd. II. p. 404. Ricci Libr. IV. p. 399.

quoï l'on ne peut que s'étonner, qu'un Prince si sage & si prévoyant se fût obstiné à tenter une attaque, dont le succès étoit visiblement plus que douteux. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il comptoit sur sa bonne fortune, & qu'il espéroit que ses ennemis feroient quelque mouvement, dont il pourroit profiter pour les battre. Il ne semble pas moins étrange, que Gustave se fût laissé enfermer plus de deux mois autour de Nuremberg : quelque affection qu'il eût pour cette Ville, je doute, s'il fût revenu en Bavière, qu'il eût eu rien à craindre pour elle : menacer de détruire Munich, & de ravager tout le Pays, c'eût été peut-être sauver Nuremberg des maux que les Habitans appréhendoient. Il est vrai, qu'il est des Princes pour qui un trait de vengeance ou de cruauté est un plaisir plus exquis, que toute la gloire de protéger des sujets, dont ils devroient être les Pères, & de les sauver d'un grand malheur, que leur annoncent de justes représailles. Faire du mal à ses ennemis, est pour certaines âmes quelque chose de bien plus agréable & de bien plus flatteur, que de faire du bien à ses amis. Peut-être le Duc de Bavière eût sacrifié sa Capitale & tout son Duché, pour goûter le plaisir de détruire Nuremberg ; peut-être n'en eût-il pas cru les menaces de Gustave ; peut-être le supposoit-il trop magnanime pour vouloir détourner un malheur par un autre. En ce cas, il ne se trompoit point. Courir, voler à la défense d'un Allié menacé, c'étoit tout ce que Gustave-Adolphe imaginoit de plus efficace. Nous le verrons marcher à grand pas au secours de l'Electeur de Saxe, lorsqu'il auroit pu se contenter d'une diversion en Bavière, ou même en Autriche.

Quoiqu'il en soit, l'attaque étant résolue, le canon commença à jouer de part & d'autre avec un fracas épouvantable, & tel qu'on peut se l'imaginer de plus de deux cens pièces de canon, qui tiroient avec une vivacité extraordinaire, & dont la plupart étoient de grosse artillerie. Toute la montagne étoit en feu, & l'on ne voyoit plus, ni les attaquans, ni les attaqués, tant étoient épaisses la fumée & la flamme.

Fridland contint ses troupes derrière les retranchemens, & se borna à la défense. Les Suédois attaquèrent par brigade, & il se fit de part & d'autre un feu de mousqueterie tel, que les plus vieux Officiers avoient en avoir jamais vu de pareil. Les bois & les ravins empêchèrent la Cavalerie d'agir. Le seul Régiment de Cromberg, le meilleur de toute l'armée Bavaroise, s'avança en bon ordre pour charger ; mais il eut affaire à quelques Escadrons Finlandois commandés par le Général Stalhanske, qui le rompirent & le mirent en fuite. Cromberg Colonel de ce Régiment fut blessé à mort en voulant le rallier, & le ramener à la charge.

Le Roi fit des efforts prodigieux pour gagner une des hauteurs. Il fut si bien secondé par ses Généraux, & surtout par le Duc Bernard de Saxe-Weymar, qu'enfin on vint à bout de prendre poste sur une colline vis-à-vis de la vieille montagne. Mais quelque effort que l'on fit, il ne fut jamais possible d'y mener du canon avec la vitesse nécessaire ; tout ce qui paroissoit étoit aussitôt mis en pièces par le canon, & la mousqueterie des Impériaux, qui étoient cachés & couverts, & les Suédois exposés & à découvert.

Enfin, le Roi ne voyant pas jour à tirer quelque avantage de tant d'efforts

& de sang , & s'apercevant que les troupes , tant Soldats qu'Officiers , étoient rebutées , fit sonner la retraite , & se retira à son camp de Fürth (1), après avoir perdu selon quelques-uns mille hommes , & selon d'autres deux mille (2) ; parmi lesquels on comptoit le Colonel Boëtius très bon & brave Officier , les Lieutenans-Colonels Scepter , & Mackhin , plus de dix Capitaines , tant d'Infanterie que de Cavalerie , & des Subalternes à proportion. Les blessés de distinction furent les Colonels Rosstein , Pfordt , les Comtes d'Erpach , de Castelt , d'Erbstein , un jeune Comte de Thurn , & beaucoup de Subalternes & de Soldats , dont la plupart échappèrent de leurs blessures par les grands soins qu'on prit d'eux dans les Hôpitaux de Fürth & de Nuremberg. Leonhard Tarlenson , jeune homme qui à l'âge de vingt-cinq ans avoit toute la prudence d'un guerrier consommé , & qui remplit si bien dans la suite tout ce que Gustave avoit prédit de lui , Tarlenson , dis-je , fut du nombre des prisonniers. Il étoit alors Général d'artillerie ; & il fut pris , parce que le Roi jugea à propos de le faire marcher à l'attaque , comme un Officier Général d'Infanterie ; tant étoit grande la confiance que Gustave avoit en la valeur , & la capacité de ce jeune Général. Le Colonel Erichard , deux Lieutenans-Colonels , & quelques autres Officiers & Soldats furent aussi faits prisonniers.

Du côté des Impériaux & des Bavaois , le Comte Jacques de Fugger tomba fort blessé entre les mains des Suédois , & mourut deux ou trois jours après à Nuremberg , où le Roi l'avoit fait porter. Il déclara en mourant , que le Duc de Fridland étoit résolu de ne plus éviter la Bataille , & de se mesurer avec le Roi de Suède à la première occasion. Les Généraux Aldobrandini , & Don Marie Caraffa , deux Colonels , & soixante tant Capitaines que Lieutenans furent tués sur la place avec environ deux mille Soldats , sans les blessés & les prisonniers , dont le nombre étoit fort considérable. Ils perdirent aussi trois Etendards que les Finlandois prirent sur le Régiment de Cromberg. Le Duc de Fridland eut un cheval tué sous lui ; & la même chose arriva au Duc-Bernard de Weymar du côté des Suédois. Le Roi courut lui-même un très grand risque : un boulet de canon emporta un morceau de la semelle de sa botte , près du gros orteil du pied droit ; ce qui prouve que le feu fut des plus terribles. Wallenstein rendant compte de cette action à l'Empereur , lui marque en habile courtisan ; qu'il n'avoit vu de sa vie un feu plus violent : que le Roi s'étoit imaginé qu'il forceroit les Impériaux à la retraite ; mais qu'il avoit enfin éprouvé , qu'il faisoit que Sa Majesté Impériale restât invincible.

Le Roi établit son camp entre le Rednitz & la Pegnitz ; ses deux rivières lui servant , pour ainsi dire , de fossé ; & pour plus de sûreté il en fit fortifier les bords par des redoutes. Fridland de son côté ne cessa de faire ajoûter de nouveaux ouvrages aux fortifications de son camp.

La plupart des Généraux Allemands furent fort mécontents , que le Roi eût sacrifié tant de braves gens , pour forcer un poste inabordable ; & le Landgrave de Hesse-Cassel ne put s'empêcher de se plaindre assez ouvertement à ce Monarque (3) , de ce qu'il avoit commandé les Allemands , pour aller les

(1) Kevenh. l. c. p. 172.

(2) Puff. § 42.

(3) Puff. Hist. de Suéd. T. II. p. 293.

Schäub. der Welt. ad h. an. p. 108.

premiers à l'assaut, Surquoi le Roi lui répondit que, si les Allemands avoient peur, il employeroit ses Finlandois ; ce qu'il fit, mais ceux-ci ne réussirent pas mieux.

Les deux armées restèrent encore une quinzaine de jours en présence, sans qu'il se passât rien que des escarmouches, où les Suédois eurent presque toujours l'avantage. Un jour Wallenstein étant allé reconnoître la position du Roi, son escorte fut attaquée & battue, & un de ses Pages fut pris. Il l'auroit été lui-même, s'il ne s'étoit caché dans un bois, où les Suédois ne l'allèrent pas chercher, ne le soupçonnant point si proche d'eux.

Le 8. de Septembre, Gustave-Adolphe, ne pouvant plus subsister autour de Nuremberg, mit six mille hommes d'Infanterie, & trois cens chevaux, pour la garde de cette Ville, & leva le piquet pour aller chercher un Pays moins mangé.

Le Roi nomma pour Gouverneur de Nuremberg le Colonel Kniphausen, & pour commander les troupes le Colonel Schlammerdorff. Le Chancelier Oxenstierna fut aussi laissé dans Nuremberg avec le *Directoire* de guerre, dont il étoit Chef & Président. Le Roi en se retirant laissa toutes les lignes autour de Nuremberg dans le même état où il les avoit mises. Il crut qu'après sa retraite les Ducs de Fridland & de Bavière tenteroient quelque chose contre la Ville, auquel cas il comptoit de revenir promptement, & de les attaquer. C'étoit même dans cette vue qu'il avoit laissé une si forte Garnison dans Nuremberg. Mais ils n'eurent garde de donner dans ce panneau ; & quand ils furent bien assurés de la retraite du Roi, ils firent aussi la leur : mais auparavant, ils (1) laissèrent de tristes marques de leur fureur à plus de dix lieues à la ronde ; n'ayant pas laissé un seul Village sur pied, particulièrement autour de Nuremberg, où l'on brûla jusqu'aux granges & aux métairies ; &, après cet exploit digne des Cannibales, Wallenstein fit mettre le feu à son camp, dont la flamme s'étendit à plus d'une lieue & demie, sans que les Habitans des Villages voisins, déjà accoutumés à ne voir autour d'eux que des Bourgs & des Villages en feu, parussent étonnés de cet incendie. Ils eurent même la hardiesse de venir dans ce camp brûlé, où ils trouvèrent une quantité considérable de chariots, dont plusieurs étoient presque encore tout entiers, d'autres seulement un peu endommagés, & d'autres à demi brûlés ; la plupart encore chargés de grains & de farines. Les Habitans de Nuremberg en enlevèrent une prodigieuse quantité de cuivre, de plomb, de casques, de cuirasses, d'épées, de piques, & de mousquets, qu'ils étalèrent dans les Edifices Publics, comme autant de trophées. Fridland & le Duc de Bavière défilèrent devant Nuremberg, d'où la Garnison Suédoise fit une sortie sur leur arrière-garde, où elle tua beaucoup de monde, & fit un butin considérable.

Les deux armées combinées marchaient avec tant de précipitation, qu'elles laissèrent une quantité considérable de munitions, de malades, & de transfuges au passage du Rednitz, marchant à tire-d'aile vers Forcheim, où elles s'arrêtèrent.

Ce fut dans ce tems-là que le Roi de Suède écrivit aux Cantons Suisses, pour les avertir qu'il avoit des avis certains, que le Roi d'Espagne envoyoit une armée en Allemagne, pour opprimer, conjointement avec l'Empereur,

(1) Kevenh. l. c. p. 157.

les Etats de l'Empire, & anéantir la Religion & la Liberté: que cette armée devoit prendre sa route par la Suisse; mais qu'il eseroit de la sagesse des Cantons, qu'ils observeroient une exacte Neutralité, & ne livreroient pas le passage par leurs terres à des troupes destinées à l'oppression des Etats de l'Empire. Gustave eut lieu d'être satisfait de la conduite du Corps Helvétique. La Ville de Nuremberg le fut infiniment de celle du Héros Suédois envers elle, & lui donna des témoignages de sa reconnaissance par des médailles frappées en son honneur durant sa vie; & après sa mort par un monument, dont nous parlerons peut-être ailleurs.

Il n'est pas possible que le Lecteur ne soit indigné, en lisant cet enchaînement de cruautés & de barbaries, continuellement exercées par les troupes, & les Généraux de l'Empereur. Kevenhuller ne les dissimule point dans ces Annales de Ferdinand; & ce qui fait honneur à son caractère, c'est qu'il ne les rapporte qu'en les détestant.

Les cheveux me dressent à la tête, en rapportant tant d'abominables excès; je les abrège, & j'en passe la meilleure partie sous silence, craignant que tant d'horreurs ne lassent enfin mes Lecteurs; mais je pense que le devoir d'un Historien est de faire connoître le siècle, & les hommes. C'est sur cette idée, que je me crois obligé de rapporter ici encore quelques traits du Général Gallas.

Wallenstein, s'étant retiré sous Forcheim, rappella à soi les Garnisons d'Anspach, de Dünkelspiel, de Nordlingen, & autres lieux voisins: ensuite, il envoya une partie des Bavares sur le Danube, & détacha Gallas, comme nous avons dit ailleurs, pour aller faire une diversion en Saxe.

Ce Général prit en passant Lauff, Grenenberg, Gelden, & Herfsbruck. Il y avoit dans Lauff une Garnison de cinquante Soldats Suédois, qui arrêterent vingt-quatre heures l'armée de Gallas, & ne se rendirent qu'après que le canon eut fait brèche à un méchant mur, qui environnoit cette petite Ville. On leur accorda une Capitulation comme à de braves gens, qui s'étoient bien défendus; mais au lieu de les faire escorter jusqu'à Nuremberg, on les désarma, & on les obligea à force de coups à prendre parti dans les Régimens Impériaux: après quoi l'on pillà la Ville de fond en comble, & on lui imposa une grosse contribution, qu'elle n'avoit garde de payer, n'ayant ni argent, ni meubles; mais Gallas fit charger de chaînes les principaux Habitans, & les emmena prisonniers à Egra. Il fit aussi piller Grenenberg, & réduisit ensuite cette pauvre petite Ville en cendres, emmenant aussi prisonniers les principaux Habitans. Il traita Sulzbach avec encore plus de rigueur, à la réserve qu'il n'y fit pas mettre le feu; & après ces beaux faits, il entra en Bohême, pour aller de-là en Saxe y renouveler les mêmes scènes tragiques, conjointement avec Holck, l'homme d'une trempe tout aussi cruelle, & à qui l'avarice inspiroit les plus funestes ressources, pour tirer de l'argent des pauvres Habitans.

Le Roi, informé de l'arrivée des Ducs de Fridland & de Bavière à Forcheim, étoit attentif au parti qu'ils prendroient; & en attendant qu'il vît plus clair dans leurs projets, il détacha un gros corps de son armée sous le Duc Bernard de Saxe-Weymar, pour couvrir le Duché de Wurtemberg. Il fit d'autres détache-

mens, pour couvrir d'autres Pays sur lesquels l'ennemi pouvoit avoir des vucs ; & avec le reste de l'armée, il revint vers Nuremberg, & eut la curiosité de parcourir le terrain, où les armées ennemies avoient campé près de cette Ville. Il fut étonné de l'infestation qui y régnoit, & de la quantité d'insectes qui s'y trouvoient ; surtout des mouches de toute espece, que tant de cadavres encore gisans sans sépulture y entretenoient.

De Nuremberg, Gustave se rendit aux environs de Donawerth, où il fut à peine arrivé, qu'il apprit que le Duc de Bavière lui avoit enlevé Rain sur le Lech. Cette conquête n'avoit presque rien coûté à ce Duc, par la lâcheté de Mutschfah Colonel Allemand, qui y commandoit pour le Roi de Suède. Gustave fut si irrité d'une reddition si subite, que, pour en prévenir de semblables à l'avenir, il fit arrêter Mutschfahl, & le livra au Conseil de guerre, qui le trouva digne de mort, & en conséquence il eut la tête tranchée. Mais le Roi, qui sentoit l'importance du poste de Rain, pour la communication entre Augsbourg & Nuremberg, vint avec cette célérité qui lui étoit naturelle,assiéger cette place avant que les Bavarois eussent le tems de se reconnoître, & la leur enleva avec encore plus de facilité, qu'ils n'en avoient eu à la prendre.

Le 24. de Septembre, les Ducs de Fridland & de Bavière quittèrent les environs de Forcheim, laissant plusieurs pièces de canon dans cette place, saute de chevaux pour les traîner, & une grosse Garnison pour la garder. Ils vinrent à Bamberg, où ils firent la revue de leurs troupes, qu'ils trouvèrent fort diminuées. Les combats, les maladies, & surtout la défection causée par la disette des vivres, leur avoient enlevé une infinité de Soldats. L'armée Bavaoise étoit diminuée des deux tiers, & n'alloit guère qu'à sept à huit mille hommes. Celle du Duc de Fridland étoit encore de quinze à seize mille hommes, non compris les détachemens qu'il avoit fait pour la Saxe. Fridland avoit envoyé un détachement se saisir de Bareuth, & s'étoit approché lui-même de Culmbach pour s'en rendre maître, afin de resserrer les Suédois, & les chasser peu-à-peu de la Franconie. Il envoya un trompette pour sommer celui qui commandoit dans Culmbach ; mais (1) on lui répondit à la Suédoise, pour me servir de l'expression d'un Ecrivain, que je suis volontiers pour son impartialité. Fridland irrité fit signifier au Commandant que, *s'il ne se rendoit, il n'épargneroit pas même l'Enfant dans le ventre de sa Mère.* C'étoit-là l'expression accoutumée des Généraux de la Maison d'Autriche, expressions que nous avons vu renouveler de nos jours en Bavière, en Lorraine, & à Gènes par les fameux Trenk, Mentzel & Franchini, trois scélérats dignes du siècle des Tilly & des Fridland, & non de celui des Randau, des Armenières, des d'Ertes, & des Broglie.

Wallenstein attaqua Culmbach, mais il y trouva trop de résistance ; & craignant que le Roi de Suède n'eût le tems de venir au secours, il leva le siège ; & pour se vanger du Commandant & de la Garnison, il ravagea tous les environs, brûla tous les Villages, les Bourgs & les Moulins ; fit périr par le fer & le feu une infinité de pauvres Habitans, & poussa la fureur jusqu'à faire couper

(1) Kevenh. l. c. p. 179.

tous les arbres fruitiers. La Ville de Bareuth éprouva le même sort. Elle fut saccagée, & la campagne traitée sur le même pied. Enfin, il tenta de s'emparer de Cobourg; & s'y rendit lui-même en personne avec le Duc de Bavière. Cobourg fut aisément emporté. On y commit les plus grandes horreurs, le viol, le massacre de plusieurs Habitans, & le pillage. Mais ce n'étoit pas tout que de prendre la Ville, qui étoit tout ouverte, & hors d'état de faire résistance, il falloit encore s'emparer de la forteresse de Plassenbourg, qui est sur une hauteur, & dans une situation avantageuse. Cette prise auroit fort accommodé le Duc de Fridland. Ses desseins, qu'il fit bientôt éclore, en eussent été plus difficilement traversés.

Gustave-Adolphe, connoissant l'importance de ce poste, y avoit envoyé Dewbatel, pour y commander avec une bonne Garnison. Dewbatel se défendit très bien, & dans une escalade que Wallenstein fit donner à la place, il reçut si mal les assaillans, que la plupart y périrent, ayant été renversés avec leurs échelles dans les fossés, ou tués à coups de pique en s'acrochant au rempart.

Après ce mauvais succès, il falut encore lever ce siège. La vigilance & la célérité du Roi de Suède ne permettoit guère de s'attacher à des entreprises de longue haleine. Wallenstein tentoit des coups de main; &, quand il ne réussissoit pas, il s'en vangeoit sur le plat Pays, les Villes ouvertes, & les malheureux Habitans.

Wallenstein, ne voyant pas moyen de faire de grands progrès en Franconie, revint à son premier plan de porter tout le poids de la guerre en Saxe, où il comptoit bien de ne pas rencontrer un Roi de Suède, ni de grands obstacles à surmonter. Il se sépara de l'Electeur de Bavière avec toutes les marques extérieures de la plus parfaite union, & envoya un détachement se saisir de Schleusingen, & de quelques autres postes à l'entrée des défilés de la Thuringe. Tandis que le Bavaois se retiroit vers Ratisbonne avec les débris de son armée, & un renfort de six mille Italiens à la solde d'Espagne, qui l'avoient joint depuis peu sous les ordres de Don Mathias, & de Don Francisque de Medicis.

Quand on vient de la Franconie en Thuringe, on est obligé de traverser des forêts immenses, & des montagnes qui forment des défilés, où un petit corps de troupes pourroit aisément arrêter une armée. Wallenstein, s'étant assuré de ces défilés, se mit en marche vers la Saxe au commencement d'Octobre, après avoir fait brûler jusqu'aux fondemens les petites Villes de Neustädlein, d'Aichsfeld, & de Hellenbrechten dans le voisinage de Cobourg, & permis à ses Soldats d'en piller & massacrer les Habitans.

La marche d'un Général si sanguinaire ne pouvoit qu'allarmer tous les Etats qu'il menaçoit. L'allarme se répandit dans toute la Thuringe, & surtout en Saxe. Jean-George vit bien que tout son Electorat alloit être conquis, ou saccagé.

Fridland promettoit à ses Soldats de bons quartiers d'hiver, & des vivres en abondance dans la Misnie, & dans le Cercle Electoral sur la droite de l'Elbe, où Gallas & Holck n'avoient point encore pénétré.

Jean-George effrayé de cette nouvelle irruption dépêcha courier sur courier au Roi de Suède, pour le prier de venir à son secours.

Ce Monarque étoit alors occupé à tout préparer pour le siège d'Ingolstadt, dont il avoit résolu de s'emparer à quelque prix que ce fût, pour s'assurer une fois pour tout de la Bavière, & forcer le Duc de ce nom à embrasser tout de bon la neutralité, qui lui avoit été si souvent, & si inutilement offerte. Il étoit persuadé, qu'avec un Prince du caractère de ce Duc il faloit plus que des contrats & de simples paro'es. Il n'avoit garde de juger des autres par lui-même, & de leur supposer cette droiture, cette bonne foi, cette fidélité, cette Religion à tenir ce qu'il avoit une fois promis. Il savoit qu'il est des Princes pour qui un traité le plus solennel n'est qu'un morceau de papier, & leur parole un son que le vent emporte, & tel étoit en effet Maximilien Duc de Bavière.

Gustave-Adolphe ne put résister aux instances de l'Electeur de Saxe : d'ailleurs il craignoit que ce Prince foible ne lui échappât, & ne se jettât absolument dans les bras de l'Empereur, sous prétexte qu'on ne l'avoit pas secouru. Il résolut d'abandonner tout, & de courir au secours d'un Allié quoique suspect. Ce n'étoit pas-là le sentiment d'Oxenskierna ; il vouloit que le Roi s'assurât de la Bavière, envoyât du secours aux Paysans de la Haute-Autriche qui avoient pris les armes, & marchât ensuite dans le cœur des Etats Héréditaires de l'Empereur. Mais Gustave, toute reflexion faite, crut que les raisons, qui l'appelloient en Saxe, devoient l'emporter sur toute autre considération.

Il envoya donc ordre à ses troupes, qu'il avoit mises dans des quartiers de cantonnement, de marcher par Dunkelspiel, Rothembourg, Kutzingen à Schweinfurth, qu'il marqua pour rendez-vous général. Il fit pricr la Reine son Epouse, qui étoit en route pour le venir joindre, de se rendre aussi à Schweinfurth, tandis qu'escorté de quelque Cavalerie il se porta de sa personne à Nuremberg, pour conférer avec son Grand Chancelier, & prendre les derniers arrangements pour la sûreté de la Franconie.

Après avoir mis ordre à tout, il partit de Nuremberg, & se rendit à Schweinfurth, où il joignit la Reine & son armée. De-là il se mit en marche, pour traverser le *Thuringer wald* ; c'est-à-dire, les bois & les défilés qui séparent la Thuringe de la Franconie. Ce fut alors qu'il fut joint par le Duc Bernard de Saxe-Weymar avec son Corps de troupes.

L'armée marcha de Bavière jusqu'en Saxe nuit & jour, avec une constance & une vitesse extraordinaire. Le Roi arriva le 24. d'Octobre à Arnstadt, à l'entrée de la Thuringe, & à trois milles au midi d'Erfurth. Là il donna deux jours de repos à son armée, après quoi il en fit la revue avec le Duc Bernard de Saxe-Weymar. Elle se trouva forte de vingt mille hommes tous vieux Soldats, & accoutumés à vaincre sous ce Grand Roi, qu'ils avoient suivi dans presque toutes ses Campagnes.

D'Arnstadt l'armée vint à Erfurth, où il fut décidé que la Reine seroit sa Résidence, tant que le Roi seroit en Saxe. Enfin, ces deux illustres Epoux prirent congé l'un de l'autre, avec un serrement de cœur qui sembloit leur annoncer, qu'ils ne se reverroient plus en ce monde. Leurs adieux furent tels qu'on peut se l'imaginer de deux personnes qui s'aimoient si tendrement. La Reine fondeoit en larmes, & le Roi n'étoit guère moins ému. Il avoit été joint à Erfurth par Guillaume de Saxe-Weymar, frère de Bernard, avec qui il eut une longue conférence. Ce Prince, quoique pas encore bien remis d'a-

ne longue maladie, dont il ne faisoit que de relever, ne laissa pas que de suivre le Roi dans sa glorieuse expédition.

D'Erfurth l'armée marcha dans le plus bel ordre à Buttstedt. Là le Roi apprit que Pappenheim venant du Weser avoit traversé le *Kupffer-Strasse*, & que son avant-garde étoit déjà arrivée à Freybourg, d'où il comptoit de passer la Saale sur le pont de Mersebourg. Surquoi le Roi détacha le Duc Bernard de Weymar avec un gros de Cavalerie, pour charger l'arrière-garde de Pappenheim; mais il n'étoit plus tems, tout avoit passé la Saale, & la jonction s'étoit faite avec le Duc de Fridland. Celui-ci s'étoit approché de Leipzig (1) le 18. d'Octobre, & avoit fait sommer la place, qui se défendit quatre jours, & se rendit le 22. du même mois. Le Capitaine Vopel, qui commandoit dans le Château de Pleissenbourg, se rendit le vingt-trois: la Garnison fut désarmée, & renvoyée chacun chez soi. La Ville se racheta du pillage par une contribution de cinquante mille écus.

Le dessein de Wallenstein étoit de soumettre tout ce qui étoit sur la droite de l'Elbe jusqu'à Dresde, & d'assiéger ensuite cette Capitale. Il s'étoit même déjà assuré du pont de Torgau, & s'avançoit avec toute son armée forte de trente-six mille hommes sur cette Ville. Il étoit déjà arrivé à Eulembourg, où il vouloit passer la Mulde, lorsqu'il apprit que le Roi de Suède étoit arrivé avec vingt mille hommes à Erfurth. Alors il ne douta point que ce Monarque ne vint au secours de la Saxe.

Eulembourg n'est éloigné de Leipzig que de trois milles, c'est un peu moins que mi-chemin de cette dernière Ville à Torgau. Ce fut-là que Wallenstein délibéra sur le parti qu'il prendroit. Enfin, il se détermina à aller au devant du Roi de Suède, & à lui livrer Bataille. Cette résolution prise, il revint sur ses pas, repassa par Leipzig, & se joignit au Comte de Pappenheim entre cette Ville & Mersebourg; & tourna tout d'un coup du côté de Weissenfels, détachant en même tems le Colonel *Suys* avec son Régiment d'Infanterie, & le Colonel *Breda* avec son Régiment de Cavalerie, pour s'emparer du pont de Kœsen près de Naumbourg, & de Naumbourg même.

Il est certain que, si Wallenstein avoit eu affaire à tout autre Général que Gustave-Adolphe, il l'auroit réduit à s'en retourner sans avoir rien fait, avec risque de perdre la plus grande partie de son armée dans sa retraite par un Pays si rude, & si depourvu de vivres & de fourages. En effet, lorsqu'on vient d'Erfurth en Saxe, on traverse un Pays coupé de bois & de collines jusques à Cambourg, où s'élèvent de hautes montagnes, qui forment un défilé profond, qui aboutit au pont de Kœsen sur la Saale. De-là tout le Pays n'est que montagnes jusques au-delà de Weissenfels, si l'on en excepte une petite étendue de plaine, qu'on reconte près de Weissenfels en venant de Naumbourg. A cela près, les montagnes & la Saale sont si proches, qu'elles ne laissent qu'un petit espace, qui forme le grand chemin de Weissenfels à Naumbourg. Ce chemin est si étroit, qu'il n'y peut passer qu'une chaise de poste à la fois. La Saale coule dans ce Vallon, formé par ces montagnes chargées de vignobles à droite & à gauche, & fait un des plus agréables coup d'œil que l'on puisse voir. A une lieue de Naumbourg est un Collège de Fondation Electorale,

(1) Leipzig. Arr. p. 514.

nommé *Schul-Pforte*, où les Finlandois qui y étoient logés mirent le feu , le prenant pour un Cloître de Moines Catholiques.

Les montagnes finissent à mi-chemin de Naumbourg à Weissenfels, où elles recommencent. Weissenfels-même est dans un Vallon au milieu duquel coule la Saale. Derrière la Ville s'élève une roche pelée, sur la quelle est bâti le Château, qui a servi de Résidence à une branche appanagée de la Maison Electorale de Saxe.

De Weissenfels pour venir à Leipzig on quitte le bord de la Saale, qu'on a suivi depuis Naumbourg, & qu'on laisse à gauche ainsi que Mersebourg, & l'on vient à Rippach Village à mi-chemin de Leipzig à Naumbourg.

Tout le Pays entre Weissenfels & Rippach est entrecoupé de Collines & de Vallons; mais dès qu'on a passé Rippach on entre dans une vaste plaine, qui continue en longueur jusqu'à la Mulde, & en largeur depuis Mersebourg jusqu'à Zeitz. Cette plaine est des plus rasées qu'on puisse voir, puisque depuis Leipzig jusqu'à Rippach on ne trouve qu'une petite Colline à Döhlen, à un quart de mille de Marrastedt, & un bois nommé *le Schkatzig* à gauche du grand chemin. A cela près, on ne voit dans toute cette étendue, que des terres labourables, & presque point d'arbres, si ce n'est quelques saules le long des ruisseaux & des rivières.

Il est donc clair par cette description, que, si Wallenstein avoit pu prévenir le Roi de Suède, en occupant les défilés de Kœsen & de Naumbourg, il eût été impossible à ce Monarque de déboucher dans la plaine en deça de Rippach. Mais à peine les Colonels Suys & Brèda étoient à quelque distance de Weissenfels, qu'ils apprirent que le Roi étoit maître du pont de Kœsen, & de Naumbourg, & que les Suédois avoient enlevé dans cette dernière Ville trente Impériaux, qui y étoient en Sauve-garde.

A cette nouvelle Fridland délibéra s'il ne marcheroit pas avec toute l'armée à Naumbourg; mais, comme le chemin de Weissenfels à cette Ville n'est à proprement parler qu'un défilé, ainsi que nous l'avons déjà observé, il crut qu'il y auroit trop de risque à défilér si long-tems, & si près d'un ennemi si alerte. Il assembla pourtant un Conseil de guerre, pour savoir si l'on pourroit hazarder d'aller au-devant du Roi jusqu'au de-là de Naumbourg. Les Feld-Maréchaux Pappenheim & Holck furent d'avis que, puisque le Roi étoit maître d'un poste si avantageux, & qu'on apprenoit même qu'il s'y retranchoit, ce ne seroit pas avoir de la raison que de l'y aller attaquer; que la saison étoit trop avancée, pour que les troupes pussent camper, & demeurer plus long-tems en Campagne; qu'il étoit tems désormais de leur donner quelque repos après tant de combats & de fatigues; que les progrès de Baudissin en Westphalie & sur le Bas-Rhin, le siège de Co'ogne entrepris actuellement par le Comte de Berg, exigeoient qu'on envoyât un puissant secours de ce côté-là; & qu'enfin, on pourroit faire cantonner l'armée de façon qu'elle pût se rassembler en fort peu de tems.

Le Duc de Fridland s'en tint à cet avis. Il chargea le Comte de Pappenheim de ramener son Corps d'armée en Westphalie, & lui donna encore deux Régimens de Croates; ce qui, joint aux troupes qu'il avoit amenées, lui faisoit un Corps de près de douze milles hommes, avec lequel il se mit en marche

vers le Wefer. En même-tems Wallenstein, qui étoit alors à Weiffenfels, s'avança vers Merfebourg, pour couvrir la marche du Corps de Pappenheim. Il laiffa le Comte Rudolphe de Colloredo dans le Château de Weiffenfels, & envoya le Colonel Suys à Zwickau avec fon Régiment, & le Colonel Contreras à Altenbourg avec le fien, pour observer le Roi de Suède de tous côtés.

Fridland campa près de Merfebourg dans la vue de laiffer le paffage libre au Roi, & de lui tomber enfuite à dos; comme auffi de favoriser la prife du Château de Halle, où il y avoit deux cens Suédois, que Pappenheim ne pouvoit pas laiffer derrière lui.

Gustave-Adolphe n'eut pas plutôt appris le départ de Pappenheim pour la Westphalie, qu'il crut le moment favorable pour combattre Wallenstein. Auffitôt il fait plier bagage, traverse la Ville de Naumbourg, & marche à grands pas vers Weiffenfels (1).

Tous les Hiftoriens (2) rapportent, que les pauvres Peuples de cette contrée, tant ruinée par les Impériaux, accouroient en foule pour voir le Héros Suédois, qu'ils comptoient bien qui feroit leur fauveur & leur libérateur, comme il l'avoit été l'année auparavant, lorsque Tilly avoit faccagé tout ce beau Pays. Ils fe jettoient à genoux, & tâchoient de toucher fes ériers, ou l'une de fes bottes. Le Roi, le plus fier des hommes vis-à-vis des autres Rois, & le plus humble des mortels à l'égard de l'Etre fuprême, parut fouffrir impatiemment cette forte d'hommage d'un Peuple transporté d'admiration, d'efpoir, & de reconnoiffance: „ Ah ! dit-il, en fe tournant vers Fabricius fon Aumônier ordinaire „ je crains bien que le Dieu jaloux ne me puniffe de la folie „ de ce Peuple. Nos affaires font en bon train, je l'avoue, mais on a trop de „ confiance en moi. Peu s'en faut que ces bonnes Gens ne me regardent comme une Divinité. Hélas! je ne fuis qu'un foible mortel, qui existe aujourd'hui, & peut-être ne fera plus demain. (3) Grand Dieu, Vous m'êtes „ témoin que je ne prends point plaifir à cette efpece de culte, que me rend ce „ Peuple, & qui n'est dû qu'à Vous feul par qui je fuis ce que je fuis. Je „ m'abandonne à Votre Providence. Vous êtes le Seigneur Créateur & Maître „ de toutes chofes. Vous ne permettrez pas que la bonne œuvre commencée „ pour la délivrance de Vos véritables ferviteurs demeure imparfaite (4).

(1) Le Roi étoit entré dans la Ville de Naumbourg le premier de Novembre, & y avoit logé beaucoup de troupes, parce que la faifon ne lui permettoit pas de les faire camper, & qu'il vouloit les ménager, pour la grande action qu'il méritoit.

(2) Puffend. de Reb. Suec. Lib. IV. § 54. Chemnitz L. IV. p. 477. Kevenh. l. c. p. 190. Paul. Goth. Hift. Arctoa. p. 401. 402. Gal. Guald. p. 269.

(3) Je n'ignore pas qu'il y a quelques Ecrivains, qui font dire ces paroles au Roi à Augsbourg; mais le feul témoignage de Chemnitz fuffiroit, pour prouver qu'il s'agit des Habitans de Naumbourg & des environs, quand il n'y en auroit pas d'autres.

(4) Voici un trait tout auffi remarquable de

la piété, & de l'humilité de cet incomparable Prince, trait peu connu, & qui mérite bien de l'être.

Lorsqu'en 1631. il arriva à Kemberg pour aller livrer Bataille à Tilly, une foule de jeunes gens s'affembla fous les fenêtres de l'hutberge où il étoit defcendu, faifant grand bruit, batant des mains, & criant Vive Gustave-Adolphe: Le Roi s'entretenoit alors avec l'un des principaux Ecclefiaftiques du lieu, nommé *Jeremie Spiegel*. Il lui demanda ce que fignifioit ce bruit: *Sire*, répondit le Pasteur, ce font des gens qui voudroient voir le Grand Roi de Suède. Surquoi le Roi defcendant précipitamment dans la rue: *Mes chers enfans*, leur dit-il, vous voyez devant vous un grand pécheur venu de Suède, qu'il plaie à vos imbecilles parens d'appeller le Grand

Colloredo posté dans le Château de Weissenfels, envoyant des Croates continuellement à la découverte, fut bientôt averti de la marche rapide du Roi de Suède. Il dépêcha aussitôt plusieurs exprès au Duc de Fridland, pour lui en donner avis. Ce Général étoit alors campé, comme j'ai dit, sous Mersebourg. Il appella ses principaux Officiers pour délibérer un instant avec eux. Tous furent d'avis „ qu'il faloit aller au devant du Roi, & lui disputer „ le passage vers Leipzig, parce que sans cela la Garnison de cette place, cel- „ les de Meissen, de Freyberg & de Chemnitz se trouveroient coupées; l'ar- „ mée même séparée de la Bohême, & des lieux d'où elle tiroit ses subsistan- „ ces; tandis que, tout le Pays étant porté pour les Suédois, ceux-ci y trou- „ veroient des vivres & des fourages en abondance, de bons quartiers d'hi- „ ver, où après s'être bien refaits ils seroient à portée d'établir le théâtre de „ la guerre en Bohême, & dans les autres Provinces Héréditaires de la Mai- „ son d'Autriche. Ils ajoûtoient à tous ces motifs, que les finances de l'Em- „ pereur étoient épuisées, les peuples si ruinés qu'ils ne pouvoient satisfaire „ aux dernières taxes, bien loin d'en pouvoir porter de nouvelles; que les „ Alliés étoient accablés, plus des deux tiers de l'Allemagne perdus; qu'une „ Bataille étoit l'unique remède à tant de maux, & le seul moyen de relever „ le parti de l'Empereur & la réputation de ses armes; que branler, ou recu- „ ler, c'étoit achever de ruiner l'un & l'autre; que leurs forces étoient actuel- „ lement réunies; les Chefs dans la plus parfaite harmonie; les troupes réso- „ lues au combat; que ce Corps ne pouvoit pas subsister long-tems; que les „ attaques de l'ennemi, la rigueur de la saison, la faim & le mécontentement „ suffiroient pour le miner, le consumer, & le livrer en détail au Roi de Sué- „ de; que le gain d'une Bataille leur vaudroit la moitié de l'Allemagne, & au- „ roit pour eux les mêmes suites que celle de Leipzig avoit eue pour l'en- „ nemi: qu'il faloit prévenir la jonction des forces qui accouroient de Hesse „ de la Silésie, & de Lunebourg au secours du Roi de Suède; que les Impériaux „ n'auroient jamais de plus grandes forces pour combattre ce Monarque, & „ pour l'attaquer avec toutes les apparences d'un heureux succès, surtout si „ l'on se hâtoit de rappeler le Comte de Pappenheim.

Le Roi de son côté brûloit d'en venir aux mains, sans attendre les ren- „ forts, qu'il savoit bien qui étoient en marche de tous côtés pour le joindre. Il disoit à ses Généraux „ qu'avant que les Saxons, les Hessois, & les Lune- „ bourgeois fussent arrivés Pappenheim auroit rejoint le Duc de Fridland; „ que d'ailleurs, s'il pouvoit être renforcé, l'ennemi pouvoit l'être aussi; & „ qu'alors de part & d'autre les choses rentroient dans leur première égalité; „ que d'attendre du secours c'étoit s'avouer trop foible, & jeter la désian- „ ce & le découragement dans le cœur du Soldat: *que puisqu'on étoit dans les „ bords, il n'en faloit sortir qu'après s'être bien baigné*: qu'une retraite quel- „ que belle qu'elle fût, avoit toujours l'air d'une fuite; que la querelle seroit „ décidée avant que Pappenheim fût revenu de Halle; que l'ennemi n'étoit „ „ jamais

Roi de Suède. Feustlings Anzeige gewesenener
Præbste zu Kemberg, der Zeit der Reforma-
tion. Cité par le P. Bæhm. Kemberg est une

petite Ville sur la gauche de l'Elbe, tout près
de Witttemberg.

„ jamais plus foible que quand il étoit étonné; que Wallenstein l'étoit, puis-
 „ qu'il paroïssoit indéterminé; & que lui Roi & Général tout ensemble ouvri-
 „ roit le chemin, & montreroit l'exemple à ceux qui craindroient le danger ”.
 Ces discours, soutenus d'un ton d'assurance, d'un air de gaieté extraordi-
 naire, inspiroient du courage aux plus timides, & paroïssent un gage assuré
 de la victoire.

Wallenstein, déterminé à ne pas attendre le Roi de Suède à Mersebourg,
 & à lui aller barrer le passage vers Leipzig & Dresde, dépêcha un Officier à
 Pappenheim, alors occupé à réduire le Château de Moritzbourg ou de Halles,
 avec ordre d'abandonner cette entreprise, & de venir incessamment le join-
 dre dans la plaine de Lutzen, où il alloit au devant du Roi de Suède.

Toute l'Allemagne, ou plutôt toute l'Europe, avoit les yeux sur la Saxe,
 d'où l'on s'attendoit d'apprendre incessamment des nouvelles de la dernière
 importance. Deux armées, moins considérables par le nombre, que par la
 valeur des Soldats, le rang, & la capacité des Chefs. D'un côté un Roi con-
 quérant, dont toute la vie n'étoit qu'un tissu de triomphes & de victoires; des
 Généraux qu'il avoit élevés, & formés au grand art de vaincre; des Officiers
 ardents à se signaler sous un Roi qui marchoit le premier au péril, & qui
 témoin de leur valeur avoit le pouvoir & la volonté de les récompenser. Des
 Soldats endurcis aux fatigues, & à toute l'intempérie des saisons, pleins d'a-
 mour pour leur Monarque, & de confiance en sa grande capacité, vieilliss
 dans les travaux, accoutumés à envisager la mort de sang froid, désireux de
 soutenir leur ancienne gloire, & d'y ajouter encore de nouveaux Lauriers.

De l'autre un Chef que la fortune avoit toujours favorisé dans toutes ses
 entreprises, & comblé de ses plus grandes faveurs, qui jouissoit de la réputa-
 tion de n'avoir jamais été battu, de joindre à un grand courage un esprit
 fécond en ressources & en ruses militaires; prodigue dans les récompenses,
 dur & inflexible dans le Châtiment; connoisseur du courage, & tout puis-
 sant à punir comme à récompenser: des Officiers choisis de sa main, la plu-
 part ses créatures, assujettis à la plus grande subordination; & des Soldats guère
 moins aguerris & endurcis que les Suédois. Des deux côtés la Religion influoit
 beaucoup sur l'esprit de la multitude; & si le nord d'Empereur & de Chef de
 l'Empire faisoit quelque impression sur les Soldats de Wallenstein, celui de la
 liberté, de vengeurs des Loix, n'en faisoit pas moins sur ceux du Roi de
 Suède.

Deux armées animées par des motifs si capables d'émouvoir le cœur humain,
 & de le porter à braver les dangers les plus éminens, & tout ce qu'il y a de
 plus terrible au monde, ne pouvoient qu'attirer les regards de toute l'Europe.
 Chacun attendoit avec crainte & horreur la Catastrophe préparée par tant
 de Scènes intéressantes. Mais on remarquoit moins d'inquiétude dans les
 Partisans de la cause des Suédois. La confiance qu'ils avoient au Héros sem-
 bloit calmer la crainte, dont les autres étoient la proie, & leur faire attendre
 d'un esprit moins agité un dénouement inévitable.

La mort tragique d'un des plus vaillans Rois & des plus grands hommes,
 dont il foit fait mention dans l'histoire, a rendu la Bataille de Lutzen si cé-

Aaaa

lèbre, qu'il n'y a personne qui ne soit curieux d'en apprendre jusqu'aux moindres circonstances (1).

Lutzen est une petite Ville d'environ trois cens Maisons, la plupart bâties de torchis, pauvres & chétives. A l'extrémité de la seule rue, qu'il y ait du côté de Weissenfels, on voit un Château à droite, petit, étroit avec une Tour, où l'on monte par un escalier de pierre fort étroit. Ce Château n'a rien de remarquable que quelques vieux mousquets, restes de la Bataille dont nous allons parler. Il ne sert plus qu'à loger le commis du Baillif dans une chambre en bas: le haut est si nud qu'il n'y a pas même une chaise. La dernière fois que j'ai vu ce Château, on y voyoit encore les cendres, & les marques de la fumée des feux que les François, sous le commandement du Comte de Mailly, y avoient allumés dans la cour & sur le pont du fossé.

A côté du Château est l'Eglise Paroissiale, dont la flèche est fort haute, & se voit à plus de deux lieus de loin.

Lutzen est au midi de Mersebourg, tellement sur la route de Leipzig à Weissenfels, que la rue, qui traverse la Ville d'une porte à l'autre, est proprement le grand chemin d'une de ces Villes à l'autre. Ce grand chemin est une chaussée pavée de gros & grands cailloux, depuis Lutzen jusqu'à assez près du Village de Dahlen, en tirant vers l'Occident; c'est-à-dire, vers Leipzig. Dès que cette chaussée commence, le chemin se trouve bordé de deux fossés parallèles, pour l'écoulement des eaux; ce qui n'empêche pas qu'il ne soit détestable en automne & en hyver, à cause de la quantité prodigieuse de chariots, qui y passent continuellement chargés de toute sorte de marchandises. Le bord de ces fossés est élevé de deux jusqu'à trois pieds du côté des terres; mais du côté du chemin, il est au niveau de la chaussée. Il est comblé en quelques endroits pour le passage du grand chemin dans les terres. En arrivant de Leipzig, ou de Mersebourg près de Lutzen, on trouve trois moulins à vent au bord du fossé du grand chemin à environ cinquante pas de la Ville, & tout près de-là une maison avec des arbres dans une espece de petit potager, comme il est marqué sur le plan, dont je parle dans la note ci-dessous. Vis-à-vis à la distance de trois à quatre cens pas est le Village de Menchen, que tous les Historiens nomment *Chursitz*, nom inconnu aujourd'hui. Au-dessous de ce Village à trente ou quarante pas coule un ruisseau, que le Chevalier de Folard nomme le *ruisseau de Chursitz*, & que les Gens du

(1) Il y a beaucoup de diversité dans les Historiens au sujet de cette grande action. Ils ne s'accordent pas même sur la date; ce qui peut venir de ce que les uns ont suivi le vieux style, comme les Suédois; les autres le nouveau, comme toutes les autres Nations. Le P. Barre la place au 16. de Novembre; ce qu'il ne devoit pas faire, puisqu'il écrivoit en François, & on lit à la marge ce Titre impertinent, *Bataille de Lutzen perdue par les Suédois*. Je ne dis rien du Comte de Kvenhuller, qui, si instruit d'ailleurs sur les faits, n'est jamais exact sur les dates, non plus que sur les noms propres. Selon lui la Bataille de Lutzen se seroit

donnée au Mois de Décembre, puisqu'il place la prise de Leipzig par Fridland au 29. de Novembre, p. 185. J'avertis ici, que je ne cite plus, que lorsque je me trouverai en contradiction avec quelque Auteur de réputation; je puisé dans les meilleures sources. J'ai été plus de vingt fois sur les lieux depuis 1738. jusqu'en 1757. J'ai tout examiné avec la dernière attention. J'ai questionné sur les lieux, & aux environs tout ce que j'ai cru qui pourroit me donner quelque nouvelle lumière. Je dirai en passant, que le plan que le Chevalier de Folard a copié dans son Polybe est, par rapport au local, le meilleur que j'aie encore vu.



Tuteurs.

I. 1. Maison du moulin.

M. 4 Grande corps d'Imperiaux.

Pays nommoient *Fläfs-Graben*, à cause du bois flotté qu'il charie continuellement. Ce ruisseau n'est proprement qu'un fossé tiré de l'Elster, lequel va se perdre dans la *Lupa* un peu au-dessus de Mersebourg. Ce ruisseau passe devant le Village du côté du champ de Bataille, & non pas derrière, comme le portent la plupart des plans. On a dit que la Bataille, où périt le Grand Gustave, se donna sur le même terrain, où l'Empereur Henri dit l'Oiseleur défit la nombreuse armée des Vendales. Cela n'est pas tout à fait exact. La Bataille, où cet Empereur triompha de ces Barbares, se donna tout près d'un Village nommé *Kreuschberg*, à moitié chemin de Lutzen à Mersebourg, entre le *Fläfs-Graben* & la Saale, à une petite lieue au Nord de Lutzen, qui n'est qu'à un grand mille Germanique, ou deux lieues Parisiennes de Mersebourg. On voit encore aujourd'hui des restes des retranchemens, que l'Empereur avoit fait élever, pour n'être point enveloppé par la multitude des Barbares. Le *Fläfs-Graben* coupe la plaine à une égale distance de Lutzen & de Marckranstædt, & traverse le grand chemin là où commence la chaussée. Les bords de ce fossé, ou ruisseau, sont escarpés, & sont hauts bordés de Saules, de distance en distance comme la chaussée.

Wallenstein arriva de Mersebourg à Lutzen le 5. de Novembre au matin. D'abord il fit mettre le feu à cette petite Ville (1). Ensuite il fit approfondir davantage les fossés du chemin, & creuser les endroits comblés, particulièrement du côté le plus près du champ de Bataille, qu'il falloit que le Roi de Suède occupât. En même tems il appuya sa droite à la Ville de Lutzen, vis-à-vis des moulins-à-vent, avec vingt-quatre pièces de gros canons immédiatement devant ces mêmes moulins (2), & tout près de la maison, dont nous venons de parler, & qui subsiste encore dans le même état. Il étendit sa gauche jusqu'au *Fläfs-Graben*, & même au-delà, parce que les Croates débordèrent ce fossé. Toute cette étendue est environ d'une demi-lieue. Le Chevalier de Folard dit, qu'il appuya sa gauche à un petit bois; mais c'est une erreur: & il n'y a point d'autre bois dans toute cette plaine que le *Schkezig*, où la droite des Suédois étoit appuyée. Il forma de toute son Infanterie cinq grosses Brigades, ou Bataillons carrés, avec des pelotons de Piquiers aux angles; sa Cavalerie fut mise sur les ailes, & sur deux lignes. Il garnit de mousquetaires le fossé du grand chemin du côté qu'il abandonnoit aux Sué-

(1) Le Chevalier de Folard dit, que cela se fit pour que le Roi de Suède ne pût le prendre en flanc en traversant la Ville. Cette conjecture n'a aucun fondement. Le Roi de Suède n'avoit qu'à tourner la Ville pour prendre Wallenstein en flanc. Il l'auroit pu encore mieux, si, au-lieu de marcher par sa droite, il eût marché par sa gauche; car alors il tomboit dans le flanc de l'aile droite des Impériaux: mais ce n'étoit pas une alle que le Roi de Suède vouloit battre, c'étoit l'armée entière. D'ailleurs le Roi ne put attaquer le 5. à cause de la nuit, & Wallenstein auroit eu du tems de reste pour changer son ordre de Bataille. Ce fut donc pour d'autres raisons que Fridland fit mettre le feu à la Ville de Lutzen; & peut-être peut-on

supposer sans lui faire tort, qu'il n'eut pas d'autre motif, que cette fureur qui lui en avoit fait brûler tant d'autres.

(2) Il n'y en avoit que trois non plus qu'aujourd'hui, quoiqu'on en voye cinq dans quelques plans. On peut voir là dessus Kevenhüller, qui tombe ici dans une grande erreur; puisqu'il dit que la gauche étoit vis-à-vis de la Ville, & que la droite s'étendoit jusqu'aux moulins-à-vent: or il est certain, que ces moulins ne sont pas à cent pas de la Ville, comme on le peut voir dans les meilleures plans: & ils sont encore restés sur la même place. D'ailleurs il ne pouvoit avoir la Ville qu'à droite, & les moulins à gauche, puisqu'il avoit le dos tourné vers Mersebourg.

dois ; il y fit braquer du canon à barbette , de manière que les mousquetaires & le canon étoient à couvert derrière le fossé , & pouvoient faire leurs décharges , sans craindre d'être incommodés du feu des Suédois. Derrière le fossé opposé , il posta des pelotons de Mousquetaires à cheval & de carabins , pour harceler la Cavalerie Suédoise , escarmoucher avec elle & la fatiguer , ancienne méthode dont il se trouva mal , comme nous le dirons (1) d'après un grand connoisseur en ces sortes de matières. Il mit ses chariots de munitions près de la justice (2) derrière son aile droite. Ces dispositions faites , l'armée campa.

Colloredo , voyant du Château de Weissenfels approcher l'armée Suédoise , donna le signal de trois coups de canon , & se retira en diligence ; ce signal étoit pour avertir les coureurs de l'armée de se retirer , & d'y porter à Wallenstein la nouvelle de l'approche de l'ennemi. Quelque diligence que fissent les batteurs d'estrade , ils ne purent éviter la rencontre des partis Suédois , qui couvroient la marche de l'armée , & qui prirent sur eux un étendard rouge avec ces mots pour devise (3) ; *La Fortune & l'Aigle Romain*. Ce qui parut d'une augure favorable. Les mêmes partis amenèrent un Capitaine de Cavalerie de l'armée Impériale au Roi , qui l'interrogea sur le départ de Pappenheim , avec menace de le faire pendre , s'il ne disoit pas la vérité. Il lui demanda (4) donc si Pappenheim avoit rejoint. L'Officier , qui favoit combien quelques heures de délai importoit à son Général , eut la hardiesse de soutenir que Pappenheim avoit rejoint l'armée Impériale. Surquoi le Roi consulta avec ses principaux Officiers s'il attaqueroit le Duc de Fridland. Tous furent d'avis que , de quelque manière que les choses fussent , il n'y avoit plus d'autre parti à prendre que la Bataille , vu qu'on étoit trop avancé pour reculer. En effet , le Roi étoit déjà à Posern (5) , lorsque ce Capitaine fut pris , & ce Village n'est qu'à une lieue Parisienne de Lutzen , ou un demi-mille d'Allemagne.

Plusieurs écrivains disent que le Roi passa la nuit à Rippach ; mais ils se trompent assurément : & il est certain que ce Monarque arriva dans la plaine de Lutzen le soir du cinquième de Novembre , & se trouva en face de Wal-

(1) Montecuculi dans ses Mémoires Art. Wallensf.

(2) Très bien marquée sur le plan du Chevalier de Folard , tout près du chemin de Lutzen à Mersebourg ; où elle étoit encore en 1738. Jusq'en 1744. qu'elle étoit tombée de vieillesse. M. Hirtz l'a mal placée en la mettant derrière le centre de l'armée. J'ignore pourquoi cet Auteur place l'artillerie sur des montagnes , ou des collines dans son plan ; puisqu'il a été sur les lieux , il fait sans doute qu'il n'est guère possible de trouver ailleurs une plaine plus unie que celle de Lutzen.

(3) Spanheim Soldat Suédois , p. 825. Suivant le Comte de Kevenhüller , l'Étendard étoit blanc avec ce seul mot *Victoria*. Ces sortes de différences font des minuties , & prouvent la érité du fait.

(4) Kevenh. l. c. p. 188.

(5) Dans la Relation des Commissaires envoyés par l'Électeur de Saxe , pour examiner toutes les circonstances de la Bataille de Lutzen , & rapportée par Gladius dans la Dissertation de *gladio quocum Gustavus-Adolphus in prælio Lutzenensi occubuit* , il est dit , que le cinquième du présent mois , Sa Majesté s'étoit mis en marche vers Lutzen ; qu'Elle avoit rencontré à Posern & à Rippach quelques pelotons d'Impériaux , tant à pied qu'à cheval ; que près dudit Village de Posern , il y a un passage étroit sur un pont : que de l'autre côté est une hauteur assez considérable , où un gros d'Impériaux s'étoit fait voir ; que le Roi les avoit fait charger & consumer , & qu'ils avoient été mis en fuite. Ces Commissaires étoient Jean-George Vicedom ou *Vitzthum d'Eckstedt* , & Erich Voikmar de Berlichpich.

lenstein, qui fit aussitôt plier son camp, prendre les armes, & ranger son armée en Bataille : ce qui fut exécuté par Holck suivant le plan que Wallenstein en avoit tracé. La principale raison qui empêcha le Roi de défilér par sa gauche, ce qui l'auroit mis dans le flanc de l'aile droite de Wallenstein, c'est qu'il n'y a point de chemin de ce côté-là, & que, dans la saison où l'on étoit, les terres de cette contrée sont presque toujours fort humectées, & étant naturellement grasses, on n'y sauroit marcher sans de très grandes difficultés.

Gustave-Adolphe arriva donc sur le soir vis-à-vis de Wallenstein, & fit d'abord ses dispositions pour l'attaque.

Il étoit alors bien informé que Pappenheim n'avoit pas rejoint ; mais il sentoît bien que cette jonction ne pouvoit pas tarder long-tems : en effet il n'y a que trois milles d'Allemagne de Halle à Lutzen, & pour peu que les Couriers de Wallenstein eussent fait diligence, il étoit à croire que Pappenheim arriveroit incessamment : cependant il n'arriva que le lendemain sixième de Novembre après midi. Il y a apparence, qu'ayant déjà commencé l'attaque du Château de Moritzbourg, il ne put partir aussitôt qu'il eût été nécessaire.

Quoiqu'il en soit, l'armée Suédoise se rangea de manière que sa gauche aboutissoit à Lutzen, à deux cens pas & vis-à-vis des moulins-à-vent. La droite s'étendoit jusqu'au Flœs-Graben, & quelques Escadrons furent même postés au de-là, assez près du bois nommé *Schkeitzig*. A dos elle avoit le même Flœs-Graben, & en front le grand chemin de Lutzen, dont les deux fossés étoient remplis de Mousquetaires Impériaux. Les bagages de l'armée furent placés derrière la seconde ligne, entre cette ligne & le Village de *Menchen*. L'artillerie fut distribuée sur le front de la première ligne. De cette manière les deux armées se partagèrent cette vaste plaine, ni plus, ni moins, que s'il eût été question d'un duel, pour décider par un combat général le procès le plus important, qu'il y eut jamais eu depuis les différends de César & de Pompée, d'Auguste, & de Marc-Antoine.

Le Flœs-Graben resserroit plus la plaine du côté de Gustave, que de celui de Wallenstein, parce que ce ruisseau, coulant en droite ligne près du Village de *Menchen*, se tourne ensuite à gauche à-peu-près là où étoit la droite de l'armée Suédoise, & bientôt s'éloigne sur la droite, formant une ligne Diagonale jusqu'à son embouchure. Ce qui étoit favorable au Roi de Suède, dont l'armée n'étoit pas si nombreuse (1) que celle de Wallenstein (2).

(1) Le Comte de Kevenhüller lui donne vingt mille hommes. D'autres diminuent ce nombre jusqu'à dix-huit mille. M. Harte a fait un long calcul, qu'il avoue lui-même n'être pas fort certain. Il suffit de savoir que l'armée du Roi ne passoit pas vingt mille hommes. Deux mille de plus ou de moins ne font pas un objet.

(2) Le même Comte de Kevenhüller dit, qu'au commencement de l'action il n'avoit que douze mille hommes : mais cet Auteur n'est rien moins qu'exact dans les chiffres, soit par sa négligence, soit par celle des Imprimeurs. Dans un endroit il dit, que le Duc de Fridland

détacha Gallas vers la Saxe avec vingt-cinq mille hommes : un moment après il dit, qu'il le détacha avec dix mille hommes. Poissons donc qu'il ne lui eût donné que dix mille hommes, ce qui est plus probable. Holck avoit été détaché avec six mille, suivant le même Auteur, ce qui fait seize mille hommes. Or il est certain, que Holck & Gallas avoient rejoint en Saxe le Duc de Fridland, qui en avoit à-peu-près autant en y arrivant : par conséquent il aura eu trente à trente-deux mille hommes au commencement de la bataille, & en aura perdu une dizaine de mille en Franconie. D'où il suit qu'après l'arrivée de Pappenheim, les

Celui-ci, pour éviter tout embarras, avoit envoyé tous ses bagages à Leipzig, & n'avoit gardé auprès de lui que les chariots chargés de poudre, de bombes, de boulets, & autres munitions de guerre.

Gustave-Adolphe suivit dans cette Bataille le même ordre, qu'il avoit observé à celle de Breitenfeld. De gros pelotons d'Infanterie entrelacés dans de petits Escadrons. L'armée rangée sur deux lignes, l'Infanterie au centre, la Cavalerie sur les ailes, & l'artillerie distribuée sur le front de la première ligne. Il eût bien voulu pouvoir attaquer en arrivant; mais la nuit qui survint ne lui permit pas de satisfaire son impatience, augmentée encore par l'intérêt de prévenir le retour de Pappenheim. Il passa cette nuit du cinq au six dans son Carosse, s'entretenant familièrement avec ses Généraux.

Le matin étant venu, un brouillard épais succéda à la nuit, & ne répandit guère moins de ténèbres. Le Roi, en attendant que le brouillard fût dissipé, fit entonner le Pseaume 46. de la traduction que Luther composa dans le Châteaude Cobourg (1), & qui commence par ces mots dans les traductions Françaises: *Dieu nous est retraite & force.* Les trompettes & les timballes accompagnèrent le chant de toute l'armée, & des Ministres de la Religion. A ce Pseaume succéda encore le 67. & enfin, un Cantique que le Roi (2) avoit composé lui-même en Allemand, & dicté à Fabricius son Aumônier ordinaire. Le Roi entonna lui-même ce Cantique, & toute l'armée l'accompagna au bruit des trompettes & des timballes.

Le brouillard s'étant un peu dissipé, le Roi se mit à genoux à la vue de toute l'armée, & alors commencèrent les prières accoutumées; après lesquelles le Héros monta à cheval, parcourut tous les rangs, exhortant les Soldats & les Officiers à faire leur devoir. Il dit à ses Suédois; *mes Enfants, conduisez-vous en gens d'honneur; combattez vaillamment pour la parole de Dieu, & pour votre Roi; c'est le moyen de vous rendre agréables à Dieu, & de vous faire estimer des hommes: sinon, je vous jure qu'aucun de vous ne reverra la Suède, & que vous laisserez vos os en Allemagne.* De-là passant aux Allemands, *Mes Frères*, leur dit-il, *je vous conjure de me seconder en braves gens. Imitiez-moi; vous verrez que je ne prétens pas ménager mon sang & ma vie pour vous, pour votre liberté, pour votre Religion; car, il ne s'agit pas ici de moins que de ces précieux avantages. Si vous combattez avec moi de pied-ferme, ne doutez pas de la victoire: Dieu vous l'accordera, & votre postérité bénira votre valeur. Sinon, c'est fait de votre liberté, de vos biens, de votre Religion.*

Le Roi donna le mot de ralliement, qui, fut comme à la Bataille de Leipzig, *Dieu avec nous.*

Vallenstein (3) de son côté animoit les siens de son mieux, leur représen-

Suédois ont eu affaire à quarante mille hommes au moins; pussent le corps de Pappenheim, suivant tous les Historiens, étoit au moins de douze mille hommes. Et c'est ainsi apparemment que calculent ces mêmes Historiens, quand ils disent qu'avec dix-huit mille hommes Gustave Adolphe ne balaya pas d'un attergissement quarante mille.

(1) *Eine feste Burg ist unser Gast.*

(2) Ce Cantique commençoit ainsi, *Verza-ge nicht, du Hanslein klein, ob schon die Fein-de willens seyn, dich gantzlich zu zerstören.* C'est-à-dire, *ma chère petite troupe, ne crains point, quelques tes nombreux ennemis aient juré ta ruine.*

(3) Larrey dit qu'il se faisoit porter en litière, ne pouvant se tenir à cheval à cause de la goutte, dont il étoit tourmenté. Kevenhüller

tant qu'ils alloient combattre pour Dieu, pour son Eglise, pour l'Empereur, & pour toute l'Auguste Maison d'Autriche. Il visita l'artillerie, donna pour mot de ralliement *Jesus, Maria*, & ordonna que, quand Pappenheim arrivait avec ses troupes, on lui fit prendre la place que le bagage avoit occupée.

A onze heures, le brouillard étant entièrement dissipé, le soleil, éclairant cette vaste plaine, fit voir ces deux formidables armées, qui se devoroient déjà des yeux, & se préparoient à s'élancer l'une contre l'autre. Le Roi n'étoit vêtu que d'un simple buffe, ne pouvant supporter une cuirasse, à cause d'une balle qui lui étoit restée dans l'épaule, & qui lui causoit de grandes douleurs quand il étoit armé. D'ailleurs ce Prince faisoit peu de cas de ses armures complètes, & les avoit tout-à-fait bannies de sa Cavalerie. Il n'avoit qu'un chapeau sur sa tête. Dans cet état, il parut comme une jeune Lion à la tête de son armée, poussant son cheval de la gauche à la droite, & criant à ses Soldats (1) *Charge, charge à la garde de Dieu. Jesus, Jesus, Jesus aide-moi aujourd'hui à combattre pour la gloire de ton Saint Nom.* Alors tout s'ébranla. Le Roi se plaça à deux pas en avant du centre de sa droite, qu'il commandoit en personne. Bernard de Weymar commandoit la gauche; & le centre, composé de la brigade jaune (2), de la bleue & de la blanche, étoit commandé par Nicolas Brahe de Wisingsbourg (3), que le Roi peu de jours auparavant avoit désigné entre ceux, qu'il jugeoit dignes du Commandement général. La droite de la seconde ligne étoit commandée par le Général Bulach; la gauche par le Prince Ernest d'Anhalt, & le centre par Kniphausen. Le Corps de Réserve étoit commandé par le Colonel Hendersons Ecossois (4).

D'abord l'Infanterie Suédoise souffrit beaucoup du feu, qui partoît des fossés du grand chemin; mais, dès qu'elle put joindre l'ennemi, elle chassa les Mousquetaires qui étoient dans ces fossés, & leur prit sept pièces de canon, qui furent aussitôt tournées contre les Impériaux. Les Mousquetaires à cheval, & les Carabins, après avoir fait leur décharge, & caracolé devant la Cavalerie Suédoise, se retirèrent fort en desordre derrière les Cuirassiers Impériaux, parmi lesquels ils jetèrent la terreur. Si dans ce moment la Cavalerie Suédoise avoit pu les charger, il est probable qu'elle en auroit eu bon marché, & les auroit forcés à prendre la fuite, ce qui eût livré l'Infanterie Impériale à la merci des Suédois. Le Roi, qui avec sa lorgnette voyoit flotter ces gros Escadrons si remarquables par leurs grandes cuirasses, qui leur couvroient tout le Corps, exhorta sa Cavalerie à suivre l'Infanterie: mais elle trouva de

ne dit rien de semblable, & son silence ne fut douté de cette circonstance.

(1) Il est remarquable, que *Chemnitz* & *Kevenhüller* rapportent les mêmes paroles en Allemand: *Nun wollen wir daran, das wolle der liebe Gott Jesu, Jesu, Jesu, blif mir heut Sreiten, zu deines Heiligen Namens Ehre.* *Chemnitz* p. 465. *Kevenhüller* p. 190.

(2) Folard l'appelle le Régiment Jeune, qui fit tant de beaux exploits dans cette importante journée. C'étoit le Régiment des gardes du Roi.

(3) Et non pas *Wessingbourg*, comme l'écrivit M. Harte.

(4) La Bataille ne commença proprement qu'à onze heures. Ce n'est pas que dès les huit heures le canon des Impériaux n'eût commencé à jouer, & que, le brouillard ayant diminué, il n'y eût eu de vives escarmouches entre les Dragons du Roi, & les Mousquetaires à cheval de Wallenstein; mais, le brouillard ayant obscurci de nouveau l'air, ce ne fut qu'à vers onze heures qu'il parut entièrement dissipé, & que la charge commença sur tout le front des deux armées.

grandes difficultés à passer le premier fossé, qui, fort élevé du côté des terres, se trouvoit fort bas du côté du grand chemin; dans ce moment les Croates, qui débordient l'aile droite des Suédois, s'avancèrent pour prendre leurs Escadrons en flanc; mais ils furent aussitôt rompus & mis en fuite. Le fameux Isolani qui les commandoit les rassembla près de Marckranstædt, les fit prendre à droite sur Thronitz, leur fit tourner le bois de *Schkalzig*, qui étoit à deux cens pas de l'extrémité de la droite des Suédois, & vint tomber sur les bagages de l'armée du Roi, tout près du Village de *Menchen*, avec des cris épouvantables selon leur coûtume. Mais le Duc Guillaume de Saxe-Weymar, étant accouru avec quelques Escadrons de la seconde ligne de la droite, les mit tellement en desordre qu'ils ne reparurent plus.

Cependant le Roi, s'étant mis à la tête du peu d'Escadrons qui avoient passé, charge les Cuirassiers Impériaux, & fait plier leur première ligne; la seconde s'avance pour charger le Roi à son tour, tandis que l'autre se rallie. Les Suédois s'arrêtent. Le Monarque crie au Régiment de Stenbock d'avancer & de le suivre: il part pour charger ces Escadrons frais de Cuirassiers. Il ne s'aperçoit pas qu'il n'est suivi que de deux Palfreniers, & du seul Duc François-Albert de Saxe-Lawembourg, avec un Domestique ou Officier de ce Duc, que quelques-uns nomment Falkenberg, qui n'est peut-être que le Heynin du Marquis de Feuquieres. Dans ce moment, le Roi reçoit un coup de pistolet, ou selon d'autres un coup de canon, ou de mousquet, qui lui casse le bras. Sa Cavalerie arrive. On s'écrie, *le Roi est blessé*. Ce cri, parti des premiers rangs, fit de la peine à ce vaillant Prince; il craignit que sa troupe n'en fût intimidée. Il releva aigrement cette parole, & se faisant violence, il reprit ce visage riant & serein, qu'il avoit dans les plus grands périls. *Ce n'est rien*, s'écria-t-il, *suivez-moi & chargez*. En même tems, il dit tout bas en François au Prince de Saxe-Lawembourg: *mon Cousin, j'en ai tout autant qu'il m'en faut*, & je souffre une extrême douleur: *tâchez de me tirer d'ici*. Au même instant une balle lui traversa les reins entre les deux épaules. Il tomba de cheval avec un *mon Dieu, mon Dieu* dans la bouche. Il reçut encore d'autres coups, & la mêlée devint si grande en cet endroit par les efforts que les Suédois firent, pour garantir le Corps de leur Bon Roi, & l'arracher des mains des Impériaux, qui le suivoient aux pieds de leurs chevaux, qu'il ne fut pas facile de le reconnoître, étant couvert d'une foule d'autres morts, & confondu avec le plus simple Soldat. Cependant le Colonel Stalanski fit une si furieuse charge aux Impériaux, qu'il les fit reculer, & regagna le Corps de son Bon Maître (1).

On remarque que le cheval du Roi, ayant été blessé sous ce Prince, quoiqu'il guérit de sa blessure, ne laissa pas de mourir deux jours après.

C'est

(1) Son nom doit proprement s'écrire *Stål* *lanke*, qui signifie en Suédois *Gout d'aier*. C'est M. Arkenholtz qui m'en avertit dans les remarques qu'il m'a communiquées, où il se plaignoit que M. Hirtz ait osé avancer dans son Histoire, que ce brave homme avoit été Valet ou Domestique: tandis qu'il est certain, qu'il étoit d'une des meilleures maisons de

Finlande: avoant pourtant qu'il avoit commencé son apprentissage d'armes par porter le mousquet, ce qui lui étoit commun avec beaucoup de grands Princes. Le Chancelier Oxenstierna en faisoit si grand cas, qu'il lui confia en 1633 le commandement d'un Corps de troupes, qu'il envoyoit au secours des Etats-Généraux.

C'est ainsi que racontent cette mort funeste Chemnitz & Spanheim, dont le premier mérite toute croyance en qualité de Contemporain, & de Ministre de ce grand Roi, aussi bien que par l'esprit de modération & de sagesse, qui régné dans son Ouvrage : l'autre n'en mérite guère moins par la sagacité de son esprit, la justesse de son jugement, & les moyens qu'il a eue de s'instruire à fond de tout ce qui avoit rapport à Gustave-Adolphe, dont il étoit aussi bien Contemporain que l'autre. Mais, si le Roi a été tué à la tête de son aile droite, il s'ensuit que cela est arrivé pas loin du pont, qui joint les deux parties du grand chemin, que le *Fiafs-Graben* sépare : mais comme l'opinion générale, appuyée sur divers témoignages que nous rapporterons ailleurs est, que Gustave-Adolphe perdit la vie à vingt ou trente pas plus bas que la fameuse *Pierre Suédoise* (1), en tirant vers Lutzen, je pencherois assez à en croire plutôt le récit que le Comte de Kevenhuller fait de ce triste événement.

„ Le Roi, dit-il (2), seignit un moment de vouloir commencer l'attaque, tantôt par la droite, tantôt par la gauche de l'armée Impériale. Enfin, „ l'Infanterie Suédoise fondit tout d'un coup sur les Mousquetaires, qui étoient „ dans les fossés du grand chemin, & les chassa de leur poste, prit sept pièces de canon plantées près des fossés, & les fit jouer avec tant de vivacité „ sur l'Infanterie Impériale, que la première, la seconde & la troisième brigade en furent ébranlées, & commençoient à lâcher le pied, lorsque le Duc „ de Fridland arriva, les rétablit, & les ramena au combat avec tant de succès, que les Suédois plièrent à leur tour, furent poussés jusqu'au-de-là des „ fossés, & les sept canons repris.

„ Sur ces entrefaites l'aile droite des Suédois, menée par le Roi en personne, tomba avec tant de furie sur les Escadrons de la gauche des Impériaux, „ composée en partie de Croates, qu'elle les rompit, & les renversa sur la seconde ligne, qui en fut mise en un tel desordre qu'elle s'ensuivit.

„ D'un autre côté l'aile gauche de l'armée du Roi conduite par le Duc Bernard de Saxe-Weymar, fut si incommodée de la grosse artillerie plantée „ près des moulins-à-vent, qu'elle fut obligée, de reculer ne pouvant plus soutenir un si grand feu. Le Roi, apprenant à l'aile droite ce mouvement „ retrograde de sa gauche, chargea le Feld-Maréchal Horn d'achever la déroute de la gauche des Impériaux, & courut à son aile gauche, pour la ramener lui-même à la charge. Ce Monarque en arrivant se mit à conjurer Sol-

(1) La *Pierre Suédoise* est un haut & large caillou, terminé en pointe & mis-de-champ à-peu-près à mi-chemin du *Fiafs-Graben* à Lutzen, sur le bord du fossé, le plus proche du champ de Bataille de l'armée Suédoise. Cette Pierre, suivant la tradition du pays, a été mise au même endroit, où fut trouvé le Corps de Gustave-Adolphe. Ce qui confirmeroit la Relation du Comte de Kevenhuller. La Ville de Nuremberg, pleine d'amour & de reconnaissance pour ce Héros, lui fit faire un monument magnifique en marbre, avec sa statue & ses attributs, pour être placé à l'endroit où l'on trouva son Corps mort. Mais le changement, qui

arriva dans les Inclinations, & les Intérêts de l'Électeur de Saxe, empêcha l'exécution d'un dessein si louable de la part de cette Ville. De dire qui a mis cette Pierre en cet endroit, c'est ce qui n'est pas aisé. Ce ne sont pas les Soldats Suédois, à ce que je crois : je pense plutôt que ce sont les Commissaires Saxons, dont nous avons parlé plus haut. La Pierre même paroît avoir été apportée de loin, & probablement de Westphalie ; car il y a à peine quelques petits cailloux, très clairs semés dans toute la plaine de Lutzen.

(2) Pag. 191.

Bbb

„dats & Officiers, de ne lui pas faire cet affront que de reculer devant l'ennemi, les suppliant les mains jointes de s'arrêter, & de tourner visage. Ces paroles les ayant ranimés, ils font volte face. Le Roi s'avance pour examiner comment il pourra le mieux enfoncer les Impériaux; & , s'étant trop approché, il est tué sur la place (1) ”.

Voilà donc le Roi de Suède tué à l'aile gauche; c'est-à-dire, pas bien loin de la Ville, & à une petite distance de la *Pierre Suédoise*.

Kevenhuller ajoûte, „que toutes les Relations s'accordent à dire, que le Roi est resté en venant au secours de sa gauche; mais qu'on varie extrêmement sur la manière, dont chacun prétend qu'il a été tué.”

En cela il a raison; à peine trouve-t-on deux Auteurs, qui conviennent sur ce sujet à moins que l'un ne soit le copiste de l'autre.

Mais voyons la suite de la Relation du Comte de Kevenhuller: Elle me paroît assez curieuse.

„Les uns prétendent, continue-t-il, qu'il fut atteint d'un coup de fauconneau au bras gauche, qui en fut tout fracassé; & que les siens le conduisirent, tout foible & défaillant plus bas vers l'aile droite, de peur que cette vue ne fit perdre courage à ses troupes; & qu'en chemin, ayant été abandonné de ses principaux Serviteurs, il fut rencontré par une troupe de Cuirassiers Impériaux, qui l'achevèrent sans le connoître, le dépouillèrent, & le laissèrent sur la place. On dit, que, se voyant blessé mortellement, il dit en François, au Prince François-Albert de Saxe-Lawembourg, qui ne le quitta point, *Mon Cousin, j'ai mon fait, tâchez de vous sauver*. Mais le Prince ne voulut point le quitter: & , le prenant sur son cheval entre ses bras, il se mit à galoper, pour le tirer de la mêlée: mais, ayant été poursuivi par des Impériaux, dont un lui appuya le pistolet à la tête, il laissa tomber le Roi, & ayant paré le coup avec le bras, il eut seulement la joue écorchée, & il s'échappa”.

Le même Auteur nous a conservé le précis de la Relation que Wallenstein envoya à l'Empereur. Il y est dit „que, le Roi voulant venir au secours de ses troupes, qui plioient & lâchoient le pied, un Caporal des troupes Impériales prit un Mousquetaire par la main, & lui dit, voyant que chacun faisoit place au Roi: *tire sur celui-là; car c'est assurément quelque gros solier*. Surquoi le Mousquetaire, ayant compassé sa mèche, & couché en joue, tira si juste qu'il cassa le bras à ce Monarque. A l'instant même un de nos Escadrons, conduit par un homme revêtu d'une cuirasse luisante, qu'on croit avoir été le Sr. de Falckenberg, Lieutenant-Colonel du Régiment de Florence, envelopa le Roi, & ledit Lieutenant-Colonel lui tira un coup à la tête, dont il tomba mort, & sur le champ il fut dépouillé. Les Suédois ayant ensuite rechassé les Impériaux, & recouvré le Corps de leur Roi, Falckenberg fut tué en vaillant homme sur la même place où il avoit tué le Roi”.

Dès que le Roi fut mort, la nouvelle s'en répandit (2) dans toute son ar-

(1) Cette Relation s'accorde avec le rapport des Commissaires Saxons „Le Roi, dirent-ils, „s'étant trop avancé pour charger huit Compagnies de Cuirassiers, eut le bras cassé, & la poitrine percée d'outre en outre.

(2) Le Chevalier de Folard a avancé mal à propos, que la mort de ce Héros ne fut due qu'après la Bataille. Chemnitz nous a fourni ce que nous venons d'avancer au contraire. Spangheim dit la même chose, & ajoûte que

mée. Non seulement on n'en douta point, dès qu'on vit revenir son cheval sans ce Prince, avec une selle toute ensanglantée, & des pistolets de même; mais ceux qui s'étoient trouvés auprès de lui lorsqu'il fut tué n'en firent point mystère, & le publièrent à qui voulut l'entendre.

Ainsi mourut Gustave-Adolphe le Grand, à la fleur de son âge, n'ayant que trente-sept ans, onze mois & vingt-sept jours, dans le sein même de la victoire, & la plus belle époque de sa vie. La rapidité de ses conquêtes, la grandeur de ses desseins excitèrent contre lui l'envie de ses plus intimes Alliés, de ceux qui lui avoient le plus d'obligations. Sa bonté, sa popularité, ses mœurs réglées, sa tempérance, sa pitié, son désintéressement lui attirèrent l'amour des peuples, l'estime même de ses ennemis. Les Protestans de France, d'Allemagne, de Hollande & d'Angleterre le pleurèrent sincèrement. Il y en eut qui moururent de chagrin de sa mort. Chacun voulut avoir son portrait; & l'on fit des vers à sa louange en toute sorte de langues. Le Pape même en fut sincèrement affligé, tandis que la Cour de Madrid se livra à des excès de joie les plus indécents. Ferdinand, dont il avoit ébranlé le Trône, & brisé les fers qu'il forgeoit à l'Europe, observa plus de gravité, & de décence. Il versa des larmes, en apprenant (1) la mort d'un ennemi si digne de l'estime de tous les siècles; Père tendre, bon Mari, bon Roi, & le meilleur des Maîtres. A sa mort, les Suédois étoient Maîtres de plus des deux tiers de l'Allemagne, & de cent trente Villes fermées dans cette partie de l'Europe. S'il n'est pas le seul, qui se soit immortalisé par de grandes conquêtes, il est peut-être le seul, qui ait fait de la vertu l'appui de son Trône, qui ait su la pratiquer dans toute son étendue, l'allier aux grandes affaires, & mériter le titre rare de Grand Homme vertueux.

Ses principes sur la Religion étoient fermes; & bien loin d'avoir jamais donné l'essor à son esprit aux dépens des vérités sacrées du Christianisme, il eut toujours une dévotion tendre & éclairée, comme nous en avons des preuves dans tout le cours de sa vie; tant l'esprit fort étoit au-dessous de cette âme Héroïque douée de tant de Vertus Morales & Chrétiennes.

La justesse de son esprit, & la droiture de son cœur l'avoit affermi dans le Système de maintenir scrupuleusement la *Constitution de l'Etat*, & les *Droits de ses Sujets*, quoiqu'ils bornassent son *Autorité*.

Il aimoit tendrement ses peuples. Leur gloire & leur bien-être étoient les premiers ressorts de sa vie, persuadé que le bonheur de son règne, sa gloire, & le pouvoir vraiment digne d'envie, résidoient dans le cœur de ses sujets qui l'adoroient.

Il possédoit supérieurement l'art de connoître les hommes: & c'est à ce talent que la Suède dut l'avantage qu'après sa mort tout se soutint: rien ne tomba dans la confusion sous la direction du Grand Chancelier: la gloire de

Kniphäusen en fit savoir la première nouvelle au Duc Bernard de Saxe-Weimar, qui prit alors le commandement de l'armée en Chef.

(1) C'est le Comte de Kevenhüller qui le dit, ce qui n'a rien qui étonne, quand on sait que cet Empereur pleura la mort tragique de Wallenstein; quoiqu'il s'en reconnût l'Auteur

dans le manifeste qu'il publia sur cet horrible assassinat, qu'il prétendit justifier par des accusations vagues, sans preuves, ni rien qui ne pût servir à faire assassiner tout le monde, dès que la fantaisie en prendroit à quiconque auroit des scélérats à ses gages, capables de se prêter à de pareilles exécutions.

Bbbb 2

ses armes acquit un nouvel éclat sous les Bernard de Weymar, les Banner, les Torstenfon, les Koenigsmarck, tous choisis & formés par ce Grand Roi. Depuis les Romains personne n'avoit jamais si profondément réfléchi sur l'art de la guerre que Gustave-Adolphe.

Il étoit ennemi du mensonge & de la tromperie, & sa Cour ne fut jamais le Théâtre des flatteurs, de l'intrigue, de la calomnie, des persécutions, & des indignes tracasseries des âmes basses & serviles: elle fut toujours le Séjour des grands hommes, & le Bureau des grandes affaires.

Il avoit surtout un grand mépris pour le faste & la mollesse, pour la pompe & le luxe dans les habits. Endurci aux fatigues, il couchoit aussi volontiers sur un peu de paille fraîche, que d'autres sur le duvet. Son camp étoit son Palais; & jamais il ne coucha qu'au milieu de ses Soldats. Cette façon de vivre l'avoit rendu infiniment cher aux troupes, & lui avoit en même tems fortifié le tempéramment au point, qu'il n'eut jamais d'incommodité, & jouit toujours de la plus parfaite santé. Il se refusoit le superflu, pour ne pas enlever le nécessaire à ses sujets.

Il étoit populaire avec aisance & dignité; pieux sans bigoterie, ni fanatisme; humain sans timidité, ni foiblesse; courageux sans emportement, ni colère; politique sans trahison, ni fausseté.

Son génie éclaira son siècle, fixa le système des politiques de l'Europe, décrassa l'art militaire, & rendit la Suède respectable & respectée, & sa mémoire chérie de la postérité la plus reculée. Toutes les époques de sa vie sont marquées de grandeur; tout le tableau de ses actions est nuancé de vertu & de bienfaisance. Il fut sincèrement zélé pour sa Religion, & respecta toujours le culte & le préjugé des autres.

Il ne laissa qu'une Fille légitime, qui fut la fameuse Christine, si louée des uns, si censurée des autres, & si indécemment déchirée par l'Auteur Anglois de l'Histoire du Père.

Il eut un Fils naturel (1) qui étudioit à Wittemberg, lorsque le Roi fut tué; & qui pouvoit avoir alors l'âge de seize ou dix-sept ans.

(1) Dans une note de l'Histoire de Gustave-Adolphe en Anglois, M. le Dr. Harte doute de l'existence de ce Fils naturel, la traite de fable, ainsi que le souseil donné au Prince de Saxe-Lawembourg. Nous prouverons ailleurs ce dernier point. Prouvons ici le premier. Si M. Harte avoit lu les Mémoires de la Reine Christine Part. IV. p. 303. il y auroit vu une Lettre de ce jeune homme au Roi, écrite quinze jours avant la Bataille de Lutzen, par laquelle il lui donne avis, que l'Université de Wittemberg l'a élu *Recteur Magnifique*. Il y avoit déjà prononcé un fort beau discours Latin en 1631. sur la Bataille de Leipzig. Il se nommoit *Gustafsen*, & étoit né du commerce que le Roi avoit eu avant son mariage avec Marguerite, fille d'Abraham Cabellau, dont nous avons fait une mention honorable au commencement de cette Histoire. Il ressembloit beaucoup au Roi: & dès

qu'il eut appris la mort de ce Monarque, il se rendit de Wittemberg à Grimma. Ayant demandé avec instance au Feld-Maréchal Horn, qu'on lui ouvrît le cercueil du Roi; on lui accorda cette faveur, & voyant ces tristes restes d'un Père si tendrement chéri, il ne dit que ces paroles: *puisque'il est ainsi il faut que je pense à d'autres choses que je n'ai fait jusqu'ici*. Il avoit le courage & l'intrepidité du Roi, beaucoup de son esprit, & de sa grandeur d'âme. S'étant rendu devant Chemnitz assiégé par le Duc Bernard de Saxe-Weymar, il y fut blessé dangereusement à l'épaule. En 1646. la Reine Christine le fit Comte de Wasabourg. Il eut pendant quelque tems l'Evêché d'Osnabrug, dont il se démit, en vertu du traité de Westphalie, ayant reçu en échange une somme considérable en argent. Sa postérité fleurit encore en Suède. Le Comte de Kvenbultler parle assez

Je n'entreprendrai pas ici de décrire la douleur de la Reine de Suède à la nouvelle de la mort d'un Epoux, si digne de sa tendresse & de son respect ; ni celle de toute la Nation Suédoise, dont il étoit le Père, l'honneur & la gloire. Je laisse au Lecteur à se représenter une affliction si fort au-dessus des traits les plus forts de l'éloquence.

Gustave mort, tout est dit. Mon objet est rempli ; & mon âme émue d'un si triste événement ne sauroit penser à des faits naturellement liés à cette catastrophe. Cependant le Lecteur attend de moi la fin de cette terrible Bataille. Tout ce qui regarde Gustave-Adolphe l'intéresse. Sa curiosité n'est point satisfaite. Il veut savoir tout ce que les Contemporains du Héros ont rapporté des circonstances de sa mort, & il exige que je le conduise jusqu'au tombeau de ce Grand Roi.

J'essuie donc des larmes que m'arrache ce tragique récit, & je reviens dans les plaines de Lutzen.

L'artillerie des Impériaux leur donnoit un grand avantage, en ce qu'elle étoit du plus gros calibre, & celle des Suédois ne consistoit qu'en pièces de campagne, & en canons de cuir bouilli. La marche de Gustave avoit été si rapide, qu'une artillerie plus pesante n'auroit pas pu le suivre.

La gauche des Suédois, s'étant ralliée & remise en ordre, marcha de nouveau. Le Soldat furieux de la mort du Roi ne songeoit plus qu'à la vanger. La droite de Wallenstein fut attaquée avec tant de fureur qu'elle plia. L'Infanterie Suédoise du centre, conduite par Nicolas Brahe de Wisingsbourg, Colonel de la Brigade jaune, chargea les gros Bataillons quarrés du Duc de Fridland avec tant de succès qu'il les rompit. Au même instant une bombe des Suédois tombe sur les chariots de munition, placés près du gibet à côté du chemin de Mersebourg, & met le feu à un chariot de poudre, qui saute en l'air, & allume d'autres chariots chargés de bombes & de grenades, qui sautent aussi avec un tel fracas, que les Impériaux en sont épouvantés ; ils croient qu'on les attaque par derrière ; ils s'étonnent, s'épouvantent, se confondent, & prennent tous la fuite ; malgré les efforts de Wallenstein, & de l'Abbé de Fulde (1) qui galope après eux le Crucifix à la main, les exhortant, & les encourageant de son mieux.

au long de ce Fils de Gustave, & son témoignage suffiroit seul, pour en établir l'existence. Il en est aussi fait mention dans la *vie du Maréchal de Gassion*, que M. Harte cite si souvent, & dont nous n'avons pas daigné faire mention, parce qu'elle nous a paru écrite dans le goût des Mémoires du Sr. de Lessout Baron de Sirot. Le Maréchal de Gassion étoit sans doute un excellent homme de guerre. Mais il n'est pas l'Auteur de cette brochure, qui est si fort au-dessous du médiocre. On la peut consulter aux pages 202. 234. 240. 245. 248. du premier Tome. On y trouvera bien des particularités touchant le jeune Gustafson ; mais elles paroîtront suspectes aux personnes judicieuses.

(1) M. Harte dit, qu'il fut tué d'un coup

de canon en regardant la Bataille par une fenêtre d'un des moulins à vent ; mais le Comte de Keverhuller & *Burgis* ne le représentent pas comme Spectateur si tranquille. Le premier dit, qu'après avoir donné l'absolution & la bénédiction à l'armée, il exhorta toujours les troupes le crucifix à la main. Il ajoûte qu'il fut tué dans la fuite, ayant pris un Escadron Suédois pour des Impériaux. L'autre, qui étoit présent à la Bataille, & Officier de quelque rang chez les Impériaux, en parle ainsi. *Fuldenfis Abbas Benedictinus Monachus, ac Princeps imperii, dum p[er] crucem p[ro] manibus gestans, manipulos ad strenu[um] p[ro] fide Cabell[ic]os pugnandum hortatur, miser[is] ab hoste dilaniatus, mortem appetit.* L'Abbé de Fulde est Prince de l'Empire avec voix & séance à la Diète. Celui dont il est ici

Bbbb 3.

Tout fuit du côté de Mersebourg, & les Suédois poursuivant les fuyards tuent l'Abbé de Fulde, font un grand carnage des Impériaux, s'emparent du canon près des moulins-à-vent, & les tournent contre l'ennemi.

Dans ce moment Pappenheim arrive de Halle avec huit Régimens frais. Il charge les Suédois que leur avantage même avoit mis en desordre; & donne le tems à Wallenstein de rallier ses troupes, & de les ramener à la charge. Voici donc une nouvelle Bataille. Les Suédois se remettent avec cette promptitude, dont des troupes bien exercées & bien subordonnées sont susceptibles. Les deux lignes s'enchaînent l'une dans l'autre, & n'en font plus qu'une, pour présenter aux Impériaux un front égal au leur.

Pappenheim fait quelques pri'onniers, il leur demande avec vivacité où est le Roi de Suède; on lui dit qu'il est à la droite. Il y vole: il apprend qu'il n'est plus. *Dieu soit loué*, dit-il, *il a delivré l'Eglise Catholique d'un dangereux ennemi*. On rapporte que la nuit avant la Bataille Pappenheim avoit rêvé qu'il étoit aux prises avec le Roi de Suède, & qu'il le terrassoit, lorsqu'il reçut plusieurs coups mortels. Quoiqu'il en soit de ce prétendu rêve, Pappenheim se conduisit dans cette action à son ordinaire, comme un vaillant Soldat, & y fut blessé mortellement d'un coup de canon (1) de six livres de balle. On le jeta (2) dans un carosse, qui le conduisit à Leipzig, & on l'entendit s'écrier plusieurs fois: *n'y a-t-il personne qui me puisse arrêter le sang?* Il mourut le lendemain dans le Château de Pleißenbourg, où ses entrailles furent inhumées, & son Corps porté à Prague, où le Duc de Fridland lui fit des magnifiques funérailles. Dès qu'il se sentit blessé mortellement, il dit à son Aide-de-Camp: *Allez (3) dire au Duc de Fridland que je suis blessé de manière à ne pas espérer de vivre; mais que je meurs content, étant assuré de la mort du plus implacable ennemi de la Religion Catholique*.

Quoique les Suédois, accablés sous la supériorité du nombre, fussent d'abord obligés de reculer, ils ne laissèrent pas de se maintenir sur le champ de Bataille des Impériaux, surtout près des moulins-à-vent, où le carnage fut extrême, & où le Régiment des Gardes fit des prodiges de valeur: & le lendemain on voyoit ces habits jaunes couchés sur le ventre, dans le même ordre où ils étoient en combat. Nicolas Brahe, qui commandoit cette invincible troupe, eut la cuisse fracassée d'un coup de canon, & mourut de sa blessure.

Enfin, les Suédois firent de si grands efforts, & s'animèrent si bien à vanger la mort de leur Roi, qu'ils rompirent pour la troisième fois les Impériaux, & les mirent en fuite. La nuit sauva les débris de leur armée. Ils furent les uns vers Mersebourg (4), les autres vers Leipzig; & ayant rencontré leurs bagages affez près de cette dernière Ville, ils les pillèrent eux-mêmes (5). Wallen-

question se nommoit Jean Bernard Schenck. Il avoit été élu le 12. de Mars 1623.

(1) Ou de deux Mousquetades suivant Kevenhuller.

(2) Burg.

(3) Burg cité par M. Boehm. n. p. 537. de la Tr. Al.

(4) Kevenhuller s'écarte ici de l'opinion commune de la vérité, & ce Seigneur si im-

partial paroît avoir été surpris par les Relations de Wallenstein: car la fin de la sienne restimble beaucoup à celles d'aujourd'hui. Il prétend que les Impériaux ne perdirent leur artillerie, que faute de chevaux pour l'emmener.

(5) *Ceterum ea fuit nostræ equitatus fuga, ut demissi provocatusque signis, citatissimo cursu, aliqua turmas Lipiam usque persequeretur, cum insuper eundem neminem post terga haberent; admissique*

stein y arriva un peu après, & en repartit le lendemain fuyant vers la Bohême : il ne s'arrêta qu'à Leithomeritz à cinquante lieues du champ de Bataille. La Bataille dura six heures : quelques-uns disent neuf ; mais apparemment ils y comprennent les escarmouches, qui commencèrent dès les neuf heures du matin.

Les Impériaux perdirent tout leur canon, toutes leurs munitions, beaucoup d'Etendards & de Drapeaux. Les Suédois passèrent la nuit sur le champ de Bataille dans un morne silence, affligés de la mort de leur Roi. On avoit eu beaucoup de peine à le retrouver, & à le reconnoître, tant il étoit défiguré par ses blessures, par le sang dont il étoit couvert, & meurtri par les pieds des chevaux. On ne le reconnut, qu'à la cicatrice encore fraîche d'une blessure, qu'il avoit reçue devant Nuremberg (1).

Toute la plaine de Lutzen, depuis le pont du *Flaß-Graben* jusqu'aux portes de la Ville étoit couverte de morts, de mourans, & de blessés. La quantité de ses derniers étoit presque incroyable. Kevenhuller dit, que dans l'armée Impériale, il n'y eut quasi pas un Soldat, qui n'emporta quelque marque sur son Corps, qui le fit souvenir toute sa vie d'une action si longue & si mémorable.

On compte dix à douze mille morts sur le champ de Bataille de part & d'autre (2). Le lendemain il entra environ quinze Bataillons dans Leipzig presque sans armes, les Soldats les ayant jetées pour mieux fuir. Il n'y avoit pas un seul drapeau entier : Tout cela partit le matin à six heures ; & , sortant par la porte de St. Pierre, marcha sur Borna pour gagner la Bohême. Le huit il passa beaucoup de Cavalerie fort délabrée, prenant la même route. Le même jour le Feld-Maréchal Holck rendit les clés au Sénat en lui disant :

novo flagitio, majorem effecerunt culpam ; namque Liphiam prope cum in nostra impedimenta, quae eo deducebantur, incidissent, majorem partem expulsum, strenui quidem milites, qui sine prode omnino à certamine discedere voluerunt. Burgus est par M. Boehm.

(1) M. Arkenholtz est le seul que je puisse citer pour garant de ce fait ; n'ayant point lu ailleurs que dans son *Manuscrit*, que Gustave eût été blessé près de Nuremberg. Mais seulement qu'un boulet de canon avoit emporté un morceau de la semelle de sa botte sans lui faire de mal. Ark. Mss. p. 649.

(2) Lorsque je vis les champs de Lutzen pour la première fois en 1738. je remarquai deux petits Tertres sur la surface unie de cette plaine, l'un rond & haut de trois à quatre pieds, l'autre à peine de deux pieds. Le premier se trouvoit-là où je jugeois à-peu-près qu'avoit été la gauche des Impériaux un peu en avant ; l'autre étoit ovale & beaucoup plus bas, un peu en arrière où avoient été les chariots de munition. Il y en avoit un pareil au premier derrière le terrain, où je jugeois, d'après les meilleurs plans, qu'avoit été le centre de l'armée Suédoise. Les gens du Pays m'assuroient, que c'étoit là que l'on avoit enterré les morts.

Il est remarquable qu'en 1758. il s'est donné une Bataille à quatre lieues de Lutzen, le même jour (à quelques heures près) que celle où périt Gustave-Adolphe. Une armée venue du fond de la France au secours de la Saxe, se trouva sur la fin d'Octobre dans la plaine de Lutzen, qu'elle auroit pu encore ensanglanter & signaler, & où elle eût pu se prévaloir de sa supériorité, & de son artillerie mieux que dans les ravins & les collines de Roßbach. Cette armée donna une Bataille en courant, & la finit de même, au bout d'une heure. Cette Bataille commença à cinq heures du soir le cinquième Novembre, & fut finie à six. La Postérité aura de la peine à comprendre le pourquoi, & le comment de cette action si peu sanglante, & qui eut pourtant de si grandes suites.

Je ne dois pas oublier que l'Auteur de l'Histoire de Gustave-Adolphe en Allemand, le Sr. Freytag, rapporte que le 6. de Novembre 1732. c'est à-dire, cent ans après la Bataille de Lutzen, un brouillard épais avoit couvert toute la plaine, où s'étoit donnée la Bataille. Ce fait m'a été confirmé sur les lieux ; mais en même tems on m'a assuré, que les brouillards étoient assez ordinaires dans cette contrée dans cette saison.

„ qu'il eseroit qu'ils lui rendroient ce témoignage, qu'il avoit tenu sa parole
 „ en honnête Gentilhomme, & qu'il s'étoit conduit envers leur Ville de ma-
 „ nière à ne pas craindre, qu'ils se souvinssent de lui, autrement que pour le
 „ regretter: qu'il laissoit parmi eux beaucoup de blessés & de malades; qu'il se
 „ stattoit qu'ils en agiroient envers eux en Chrétiens ”.

Il ne resta donc aucune Garnison dans Leipzig; mais le Château de Pleisfenbourg fut d'autant mieux garni. On y laissa deux mille hommes, qui ne pouvoient y être que fort à l'étroit, car, la place est fort petite.

Tout ce que je dis-là n'est que pour montrer, que jamais vainqueur n'eut de marques plus éclatantes de son triomphe, que les Suédois eurent du leur à Lutzen. La Maison d'Autriche ne laissa pourtant pas de faire chanter des *Te Deum* à Vienne, à Madrid, à Bruxelles, comme un témoignage qu'elle regardoit la mort de Gustave-Adolphe comme une Victoire complète: car pour le gain de la Bataille, il y auroit de l'extravagance à le disputer aux Suédois. Les suites firent bien voir lequel étoit le vainqueur; la prise de Leipzig, l'expulsion des Impériaux hors de la Saxe, sans que le Duc de Fridland fit mine de s'y opposer; la retraite de ce Généralissime à Prague, où il venoit d'établir son Quartier-général, sans avoir pu rassembler jusques-là qu'une poignée de monde: tout cela faisoit bien voir pour qui la victoire s'étoit déclarée. Wallenstein le savoit bien lui-même, & il en étoit si cnragé, qu'il déchargea sa colère sur plus de vingt Officiers, dont quelques-uns Colonels & Chevaliers Teutoniques. Après un très court examen, & seulement pour la forme, il se les fit amener le 21. de Janvier 1633. au Palais du Prince Charles de Lichtenstein dans la petite partie de Prague, & leur prononça leur arrêt. Ils eurent tous la tête tranchée devant l'Hôtel-de-Ville de la vieille Ville. Il sévit de même contre de simples Cuirassiers, & fit pendre deux ou trois Croates, sans autre forme de procès que sa volonté, & peut-être sans autre motif que sa défaite. Il ne voulut jamais accorder grace à un jeune homme de dix-neuf à vingt ans, nommé *Staz de Warnestein*, Capitaine de Cavalerie, d'une beauté, & d'une figure charmante, doué d'ailleurs de mille belles qualités. Tout ce qu'il y avoit de Grand à Prague, & dans les troupes follicita pour lui; mais on ne put jamais fléchir ce despote irrité, & aigri par son malheur.

Les Impériaux perdirent plusieurs Officiers d'un rang très distingué à la Bataille en question. Leurs principaux Chefs furent tués, ou moururent de leurs blessures. Quant aux Suédois, la perte de leur Roi absorbe toutes les autres. C'est bien ainsi que le pensoit le Grand-Chancelier Oxenstierna, dans la Lettre qu'il écrivit au Sénat sur cet événement, de laquelle nous donnerons ici l'abrégé.

„ Je vous ai annoncé (1) jusqu'ici des triomphes & des victoires. Mais
 „ cette année a paru difficile: Sa Majesté s'est vu enfermée avec son armée
 „ près de Nuremberg par la grande armée Impériale. Les Espagnols mena-
 „ soient le Bas-Palatinat, & Pappenheim faisoit le maître en Saxe & en West-
 „ phalie. Cependant tous les efforts de l'ennemi se sont réduits à rien: il a
 „ beaucoup

(1) Elle est datée de Francfort sur le Meyn du 14. Novembre 1632.

„ beaucoup perdu, & ruiné toutes ses armées. Sa Majesté lui a enlevé toute
 „ la Suabe, le Bas-Palatinat, les Pays de Bergues & de Cologne, tout le
 „ cours du Rhin, l'Alsace & la Silésie. De sorte que, si la Providence avoit
 „ voulu laisser vivre Sa Majesté encore quelque tems, il est à croire que l'en-
 „ nemi auroit été forcé à recevoir la loi....

„ Mais, comme tout est ici bas sujet au changement, il se trouve qu'au lieu
 „ de Vous annoncer des nouvelles agréables, je me vois forcé à Vous ap-
 „ prendre un accident qui me pénètre le cœur. C'est que le Roi, de Glorieu-
 „ se Mémoire, ne pouvant laisser sans secours les Pays de l'Electeur de Saxe,
 „ fit tant de diligence (1) depuis la Bavière jusqu'à Naumbourg, qu'il attei-
 „ gnit l'ennemi près d'une petite Ville nommée Lutzen, où il livra Batail-
 „ le à Wallenstein, joint à Gallas, Holck, Pappenheim, & Merode. Et non-
 „ obstant la supériorité de toutes ces forces réunies, les troupes de Sa Majesté
 „ y ont remporté une victoire complete. Mais cet avantage n'a été payé que
 „ trop cher, puisqu'il en a coûté la vie au Père de la Patrie

„ Il y avoit déjà quelques années que je prévoyois ce malheur, & j'avois
 „ plusieurs fois supplié Sa Majesté de se ménager davantage

„ Mais comme Dieu avoit doué ce Monarque d'un cœur Héroïque, &
 „ d'un courage invincible, qui ne craignoit, ni le danger, ni la mort; il ne
 „ nous appartient point d'en parler autrement que pour louer & admirer Sa
 „ Majesté

„ Dans le monde, il n'y a présentement personne qui puisse lui être com-
 „ paré, & il n'y en a pas eu depuis plusieurs siècles. Je doute même que le
 „ tems avenir en produise un semblable.

„ Le titre de Roi sage, de Grand Gustave, de Père de la Patrie lui est
 „ justement dû parmi nous. Jamais la Suède n'a été gouvernée par un si Grand
 „ Roi. Ce n'est pas nous seulement qui le reconnoissons, mais les Etrangers ;
 „ mais nos ennemis même &c.

Dès que le Corps du Roi eut été trouvé, il fut porté au Village de Men-
 chen, & de-là à Weissenfels. Là il fut remis entre les mains d'un Apoticaire,
 qui l'ouvrit & l'embauma. Toutes les parties en furent trouvées très saines.
 Son cœur pesa une livre & dix onces, & suivant toutes les apparences,
 il auroit vécu très longtems, si la guerre n'eut moissonné sa glorieuse vie.
 Nous rapporterons ailleurs les remarques de cet Apoticaire, & une lettre
 très curieuse d'Adler-Salvius Ministre de Suède à Hambourg. En attendant,
 nous observerons que ce Grand Roi avoit toujours eu la foiblesse de crain-
 dre, que son Corps ne fût ouvert après sa mort, & l'avoit expressément dé-
 fendu. C'est un préjugé général chez tous les peuples du Nord. La mort leur
 fait moins de peine, que l'idée que leur Corps sera ouvert après leur mort.

Quoiqu'il en soit, ce fut à Weissenfels, que la Reine vint arroser de ses
 larmes le Corps froid & sanglant de son Auguste Epoux. Elle ne le quitta
 plus depuis, jusqu'à ce qu'il fût déposé dans le Caveau, qui lui étoit destiné en
 Suède. Cette Princesse, qui l'année précédente avoit traversé en triomphe

(1) Spanheim Sold. Suéd. p. 463. dit, que Gustave se rendit de Bavière en Saxe avec toute son armée en moins de quinze jours. C'est plus de cent de nos lieues.

toute l'Allemagne, la traversa dans le deuil le plus profond, & l'affliction la plus sensible.

Ce Corps fut d'abord transporté de Weissenfels à Wolgast, où l'on lui fit une réception des plus pompeuses. Quatre mille Soldats Suédois en deuil précédoient le cercueil, plus de cent chevaux caparaçonnés de noir venoient ensuite. L'Electeur de Brandebourg, plusieurs autres Princes, Princeses & Seigneurs étoient autour du Char funèbre.

Enfin, il fut embarqué, & arriva le cinquième d'Août 1633. à Nyköping.

La Reine sa Mère alla au devant de ce cher Fils, dont le Corps fit redoubler des pleurs, qu'elle n'avoit cessé de répandre, depuis la triste nouvelle de sa mort. Elle étoit accompagnée de deux Députés du Sénat, Gabriel Oxenstierna frère du Chancelier, & Mathieu Soop. Le Corps fut déposé avec pompe au Château de Stockholm, où il resta jusqu'au 15. Juin de 1634. qu'il fut porté par les Députés des Etats alors assemblés, & inhumé dans un Mausolée qu'on avoit fait faire exprès.

L'Evêque de Lindköping, Jean Bodwid, fit l'Oraison funebre du Héros. La Reine son Epouse, toujours inconsolable, voulut elle même choisir le texte de ce discours Chrétien. Elle le prit du premier livre des Maccabées, Chap. IX. v. 17. 18. 19. & 20.

Quelques Savans Suédois, & en particulier le célèbre Rudbeck, (1) assurent, que, dès que le cercueil où étoit le Corps du Roi, eut été débarqué, le Ciel jusqu'alors serein se brouilla subitement, & qu'il survint une grosse pluie, & une violente tempête : mais que, dès qu'il eut été déposé dans la forteresse, le Ciel redevint serein, comme si la nature même eût voulu témoigner prendre part au deuil universel de toute la Suède, & d'une grande partie de l'Europe.

Kevenhuller (2) rapporte plusieurs présages de la Bataille de Lutzen, & de la mort du Roi Gustave-Adolphe. Par exemple, que, pendant que le Roi fut près de Nuremberg, il eut onze chevaux tant de selle que de main tués sous lui, ou près de lui : que, lorsque le Roi parcourait les rangs de son armée un moment avant la dernière Bataille, monté sur un excellent cheval alezan morceau, qu'il avoit eu du Général Bandissin, & qu'il avoit monté à la Bataille de Leipzig, ce même cheval plia deux fois des jambes de derrière, ce qu'il n'avoit jamais fait : enfin, que quelques années auparavant on avoit trouvé de l'eau toute rouge comme du sang, dans les fossés du chemin de Lutzen. Quoiqu'il en soit de la solidité ou de la vanité de ces observations, tout le monde connoît le fameux Sonnet françois sur la mort du Grand Gustave, qu'on trouve dans les Recueils des Pièces ingénieuses ; c'est par-là, & par l'Epitaphe qui fut gravée sur le tombeau de ce Héros, que nous terminons cet ouvrage. Heureux, si nous avons pu par notre manière de raconter rien diminuer de l'intérêt, que jette dans toute âme susceptible de sentiment la Vie glorieuse d'un des plus grands Hommes que la Nature ait jamais formé.

(1) Ann. Saec. Goth. Msc. Cap. VI. § 17. . (2) Pag. 196.
Paulini Gouli Hist. Antica. p. 405

S O N N E T

De M. Arnaud d'Andilly, sur la Mort du Grand GUSTAVE,

Plus ôte que l'éclair, plus crains que le tonnerre,
 Portant avec moi la terreur & la mort,
 J'ai passé comme un Mars des rivaiges du Nord,
 Par tout où m'appelloit la justice & la guerre.

L'Allemagne m'a vu briser comme du verre,
 Tout ce qui s'opposoit à mon puissant effort;
 Et mon secours fatal lui servit de support,
 Lorsqu'il ne sembloit plus qu'elle en eût sur la terre.

Le plus sage aux Conseils, le premier aux hazards;
 Mes vertus ont terni le lustre des Césars,
 Et rendu l'univers étonné de ma gloire.

Quel siècle vit jamais un si grand Conquérant?
 Vivant j'ai triomphé, je triomphe en mourant,
 Et choisís pour tombeau le Champ de ma Victoire.

L'Inscription, qui sert d'Epitaphe au tombeau de Gustave-Adolphe, est gravée en Lettres d'or au dehors du Bâtiment octogone, où le Corps repose, & s'y lit encore aujourd'hui.

G L O R I A A L T I S S I M O

suorum refugio

sepultura Potentissimi Principis

GUSTAVI-ADOLPHI-MAGNI,

Dei gratiâ

Regnorum Sueciæ Regis incomparabilis,

qui

Regno undique hostibus obfesso

Ad Imperium intravit:

Pacatis denique Danis,

Moscoquæ & Polono mitioribus factis,

Regnum ampliavit

Summadquæ prudentiâ Regnum guber-
navit.

Tandem retruso Casore

Germanisquæ à Papæ deformatione liberatis,

In pugna Lutzenfi Victior

Heroicè obiit

vi. Cal. Novembr. A°. Dom. MDCXXXII.

IN ANGSTIIS INTRAVIT:

PIETATEM AMAVIT:

HOSTES PROSTRAVIT:

REGNUM DILATAVIT:

SUECOS EXALTAVIT:

OPPRESSOS LIBERAVIT:

MORIENS TRIUMPHAVIT.

Cccc 2

HISTOIRE DE DISSERTATION

*Où l'on examine, si l'opinion commune, touchant la Mort du
Grand-Gustave, est bien fondée ou non.*

Nous avons ici deux objets à considérer : premièrement , il s'agit de savoir si Gustave-Adolphe a été tué ensuite d'un complot formé contre sa vie ; secondement , par qui ce complot a été formé & exécuté.

Si l'Histoire est un tribunal où la postérité juge les Rois mêmes ; ce Tribunal doit avoir les mêmes règles de droit que ceux , où l'on décide de la vie , ou de la mort des citoyens ; puisque l'honneur , & la réputation ne sont pas de moindres objets.

Dans les Pays où la justice s'exerce avec le plus de sévérité , où les procédures criminelles sont le moins sujettes à des longueurs , qui soustraient d'ordinaire le coupable à la rigueur des Loix , on ne condamne personne , sans que quelques témoins déposent contre lui , ou du moins sans de fortes présomptions , des indices violens , qui réunis & rassemblés font un corps de preuves ; encore dans ce dernier cas les juges opinent ordinairement à un plus amplement informé , ou du moins s'en tiennent à l'avis le plus doux.

Un Historien , qui prononce sans examen , sans forme de procès , sur l'honneur & la réputation des Têtes Couronnées , & des personnes publiques , ne mérite-t-il pas d'être regardé comme un juge passionné , inique & corrompu ; comme un calomniateur , qui mérite d'être flétri lui-même , & digne du mépris de tous les gens de bien ?

En examinant ici ce fameux procès touchant la mort du Roi de Suède , nous sommes bien résolu de suivre la forme judiciaire , que dicte le Droit naturel ; sans envier à des écrivains plus hardis le plaisir qu'ils trouvent à donner leurs idées pour des preuves , & leurs décisions pour des arrêts irrévocables.

Demandez à toute la Suède , si Gustave-Adolphe a péri par cette fatalité commune à tant de guerriers , qui périssent dans les combats ; toute la Suède vous répondra que non , & vous soutiendra qu'il a été assassiné. Ce fut le cri général , après la mort funeste de ce Grand Prince , & cette opinion est restée depuis si enracinée , qu'il n'y a pas d'apparence qu'on en revienne jamais. Cependant quoi de plus naturel qu'un Prince , qui toute sa vie s'est exposé comme le moindre Soldat , périsse aussi comme le moindre Soldat. N'étoit-il pas couvert de blessures , & conséquemment ne s'étoit-il pas souvent mis dans le cas d'être tué ? Ses plus fidèles Serviteurs ne l'ont-ils pas mille fois prié , conjuré instamment & en vain , de ménager davantage une vie aussi précieuse que la sienne ? N'est-ce pas-là le défaut , & presque le seul qu'on lui a reproché ? N'a-t-il pas à Lutzen conduit lui-même son aile droite ? Ne s'est-il pas trouvé au plus fort de la mêlée ? N'avoit-il pas pour Système que le Soldat étoit bien plus brave , quand il voyoit son Roi s'exposer au danger ? Tout cela n'est que trop vrai. Pourquoi donc chercher d'autre cause de sa mort ?

D'ailleurs , s'il y a eu un complot , une conspiration , pourquoi le Grand Chancelier n'en dit-il rien dans ses Lettres au Sénat ? Pourquoi Adler Salvius Chan-

celier de la Cour, & Ministre de Suède en Basse-Saxe, n'en dit-il pas un seul mot dans les siennes au même Sénat? Celle qu'il lui écrit de Hambourg en date du 25. Novembre, ne roule pourtant que sur les circonstances de la mort du Roi. Elle est trop curieuse, & trop intéressante, pour n'être pas rapportée ici (1).

„ L'Apoticaire Casparus, qui a embaumé le Corps du feu Roi, écrit qu'il y
 „ avoit neuf blessures, cinq coups de feu, deux balafres, & un coup d'épée
 „ ou de pointe (2). Grubbe me mande que Sa Majesté, s'étant mise à une
 „ heure après midi ou environ, à la tête du Régiment de Stenbock, qui s'é-
 „ toit mêlé avec l'ennemi durant le grand brouillard, avoit d'abord eu le bras
 „ gauche cassé, en forte que le tuyau en avoit paru hors du vêtement : mais
 „ là-dessus *quelqu'un* (3) lui a mis des pistolets entre les épaules, & l'a percé
 „ d'outre en outre.

„ Et, quoique Sa Majesté ait voulu encore se sauver, Elle n'en a pu venir
 „ à bout, l'ennemi l'ayant suivi de trop près; a'ors le Roi, ne pouvant plus
 „ supporter le galop du cheval, & les forces lui défaillant, est tombé, & le
 „ cheval l'a traîné quelque tems par terre. Ce Prince est resté-là quelques mo-
 „ mens encore un peu en vie, au milieu & sous les pieds des ennemis: mais
 „ enfin quelqu'un s'approchant, lui a demandé qui il étoit (4)? A quoi Sa
 „ Majesté a répondu, *je suis le Roi de Suède*. Sur cette réponse, cet homme
 „ l'a bien voulu traîner avec lui. Pendant nos Cavaliers, ayant aperçu le
 „ cheval du Roi courant ça & là sans Maître, ont fait une furieuse charge;
 „ surquoi le Cavalier ennemi lui a donné à bout touchant d'un coup de pisto-
 „ let tout au travers de la tête, & s'est sauvé à toute bride.

„ Il ajoûte, qu'après cela le Roi a été dépouillé jusqu'à la chemise, &
 „ avoit encore eu un coup mortel dans le Corps d'un *petard*, ayant encore
 „ reçu une balafre au front. Ce n'a été qu'après une demi-heure ou envi-

(1) Cette Lettre que M. Arkenholtz nous a aidé à traduire du Suédois, est insérée dans l'Histoire des Maréchaux de la Diète par Mr. de Siernman, laquelle se trouve dans la troisième partie de la Bibliothèque Suédoise de M. Gissel p. 10. & 11. Impr. à Stockholm en 1760 in 4to.

(2) Cela ne fait jamais que huit blessures; mais peut-être que la fracture du bras doit faire la neuvième. Une autre difficulté, c'est que l'apoticaire n'explique point, si par ces neuf blessures il entend toutes celles que le Roi avoit jamais reçues, ou seulement celles qu'il avoit reçues à la Bataille de Lutzen, qui devoient encore être tout fraîches. On doit supposer ce dernier sens, puisque nous avons vu qu'au siège d'Ingolstadt, le Roi dit, j'ai reçu *treize blessures* &c. La suite de cette Lettre fait voir, qu'il s'agit ici de blessures fraîches, & par conséquent le Roi avoit sur son Corps vingt-deux blessures, tant anciennes que nouvelles, y compris celles qui lui ôtèrent la vie.

(3) Ce *quelqu'un* est remarqué comme un mot mystérieux, d'où l'on peut tirer quelque induction touchant le complot. Pour moi, je ne vois point cela, & le mot *ennemi* qui suit me paroît se rapporter aux Impériaux.

(4) Quelques uns disent que ce Monarque répondoit: *je suis le Roi de Suède qui meurs pour la Religion & la Liberté de l'Allemagne*. Si le Roi de Suède a été traîné par son cheval, & par ce Cavalier, il peut fort bien avoir été trouvé près du fossé à l'endroit où est la pierre, soit qu'il ait été blessé à la droite, ou à la gauche de son armée: car la pierre est au centre du champ de Bataille, un peu plus près pour tant de la gauche que de la droite; ce qui est important à savoir: parce que cela prouve qu'il a été blessé à l'aile gauche. Il paroît encore par cette Lettre qu'il n'est pas vrai, qu'il ait été blessé dès le premier choc, comme le prétendent presque tous les Historiens, puisque cela n'est arrivé qu'à une heure après-midi.

„ron, que les nôtres ont pu recouvrer de Corps mort, & l'enlever du Champ de Bataille”.

On a beau tourner, & retourner cette Lettre de tous sens, on n'y voit aucune trace de Conjuración ; & , si je l'ose dire, on y apperoit même le contraire. En effet, au lieu de dire l'ennemi, ne diroit-il pas l'assassin, s'il le connoissoit ? Qu'auroit-il à ménager ? Mais, dira-t-on, si Salvius ne le nomme pas, d'autres le nomment. Et, s'il y a eu un assassin, donc il y a eu une conjuration, un complot ; car qui dit un assassinat, dit une chose préméditée, & par conséquent un complot.

Toutes ces conséquences sont justes dans l'hypothèse qu'il y a eu un assassin. C'est ce qui nous reste à examiner.

Tous les Historiens (1) contemporains, qui ont écrit avec quelque modération, se sont contentés de dire en passant, qu'on eut des soupçons que le Prince François-Albert de Saxe-Lawembourg, avoit aidé à tuer le Roi, ou l'avoit même tué de sa main : en même tems, quelques-uns rapportent sur quoi le public fondeoit ces soupçons.

Mais Puffendorff Historiographe de Suède est allé plus loin. Il n'a pas dit qu'on soupçonnoit ; mais il a soutenu, que ce Prince de Lawembourg avoit été le meurtrier de Gustave-Adolphe. Pour appuyer cette opinion, qu'il a conservée jusqu'à la mort, il a rassemblé tous les indices qu'il a pu trouver, & en a fait un Corps de preuves, qui lui ont paru suffisantes, pour prononcer en dernier ressort. Nous rapporterons tous ces indices, auxquels nous en joindrons d'autres que Puffendorff, ni bien d'autres après lui n'ont pas connus.

Nous étayerons le tout de la déposition d'un témoin, laquelle n'a point encore vu le jour de l'Allemagne ; & , après avoir résumé tout cela, nous donnerons nos conclusions, & le Public prononcera : Mais auparavant il est à propos de faire connoître ce François-Albert de Saxe-Lawembourg. Le Lecteur qui a déjà vu dans notre ouvrage d'autres Princes de ce nom pourroit aisément les confondre ; & il est naturel de supposer, qu'il est curieux de pouvoir distinguer tous ces Princes de Lawembourg.

Celui dont il s'agit ici étoit le cadet de quatre frères : *Auguste* l'aîné de tous, *Rudolphe-Maximilien*, *François-Charles*, & *François-Albert*. Tous ces Princes

(1) L'Auteur de l'Histoire de Gustave-Adolphe en Anglois, a pris un parti singulier ; c'est de supposer, que tout ce qui arrive à ce Prince est une suite d'une conspiration, formée par le Cardinal de Richelieu. Si Gustave-Adolphe reçoit une blessure, s'il se trouve en quelque danger c'est le Cardinal de Richelieu : les contradictions les plus sensibles, les absurdités les plus frappantes ne l'arrêtent point : il n'y fait pas seulement attention, & passe par dessus comme si de rien n'étoit. Quel peut-être le motif d'un pareil mépris du public, & des Loix de l'équité ? Est-ce haine personnelle, ou haine nationale ? Car enfin, jamais personne n'a formé une pareille accusation, ni donné lieu à la former. On trou-

ve bien dans les Historiens du tems, que la Cour de France prit sur la fin quelque ombre des grands progrès de Gustave-Adolphe ; mais les Electeurs de Saxe & de Brandebourg en prirent bien davantage. Pourquoi donc accuser celle-là plutôt que ceux-ci ? Sur la fin, il se donne la torture, pour justifier le Prince François-Albert de Saxe-Lawembourg, & y réussit comme à prouver la prétendue conspiration du Cardinal de Richelieu. Pour s'en convaincre on n'a qu'à lire les notes, dont le savant M. Boehm a cru devoir accompagner la traduction Allemande de l'ouvrage du Dr. Harte. On y verra que l'accusation de l'un, & l'apologie de l'autre, sont également vaines & ridicules.

étoient Fils de François II. du nom, Duc de Saxe-Lawembourg, & de Marie Fille de Jules Duc de Brunswick-Lunebourg. Auguste succéda à son Père, Rudolphe-Maximilien servit l'Empereur, après avoir changé de Religion en Italie. François-Charles prit un parti tout différent. Nous avons vu comme il fut fait prisonnier à Ratzenbourg par Pappenheim : & fut obligé de changer de Religion pour obtenir sa liberté. Après cela il reparut encore sur la scène comme nous avons vu dans cette dernière partie de notre ouvrage. Quant à François-Albert le plus jeune des quatre, il étoit né en 1598. Peu de tems avant que Gustave-Adolphe entrât en guerre avec le Roi de Pologne, il vint à la Cour de Stockholm, & y fut reçu comme un Prince parent & allié de la Maison Royale, à cause de la première Epouse de Gustave-Vasa, qui étoit une Princesse de Lawembourg ; mais, François-Albert ayant tenu quelque discours trop libre dans l'appartement de la Reine Mère en présence du Roi, ce Monarque, qui étoit jeune & vif, (1) lui donna un soufflet. (2) Mais dans le moment même il sentit qu'il s'étoit trop laissé emporter, & offrit satisfaction au Prince de Lawembourg, ils se feroient sans doute battus en duel, suivant la déplorable coutume de ces tems-là, si le Grand Oxenstierna n'eût assoupi cette affaire, & engagé les deux Princes à s'embrasser.

Gustave se réconcilia de bonne foi, & avec cette franchise qui lui étoit naturelle. Mais il n'en fut pas de même de Lawembourg, & il y a apparence que l'affront qu'il avoit reçu ne s'effaça jamais de sa mémoire, & qu'il ne fit que diffimuler sa haine, en attendant une occasion d'exercer sa vengeance.

François-Albert passa ensuite au service de l'Empereur, & devint un des plus intimes amis & confidens de Wallenstein. L'Empereur lui donna un Régiment, & lui fit d'autres avantages, qui l'attachèrent si bien à son service, qu'il oublia sa qualité, & fit bien des démarches peu dignes de sa naissance, telle fut celle d'aller clandestinement en Saxe solliciter lui-même l'Electeur de rompre son alliance avec le Roi de Suède. François-Albert étoit un pauvre petit Prince Cadet d'une Maison peu opulente ; il cherchoit à se tirer de cet état d'indigence, & ne pouvoit guère y parvenir que par toute sorte de services.

Peu de tems après ce Prince quitta le service de l'Empereur, sans qu'on ait jamais su pourquoi, & vint à l'armée de Gustave-Adolphe, pour y servir comme simple volontaire. Le Roi le reçut avec tous les témoignages de la plus sincère affection. Il s'attacha à ce Monarque, ne le quitta point, lui fit assidûment sa Cour. Il y a apparence qu'il lui avoit donné quelque raison plausible

(1) Il étoit naturellement colére ; mais dans la suite il se rendit absolument maître de cette passion.

(2) Puffendorff dans une Lettre à Preziger Conseiller d'Etat de la Cour de Stugard, insérée par M. de Netzeblat dans la Bibliothèque Suédoise s'exprime sur cette affaire : *Fluerat iste Franciscus-Albertus aliquot ante bellum annos in Sueciâ, ubi quum Rex cum aliquamdiu in aula matris suæ licentius agentem deprehendisset, effrorescente subito ira, alapaq. isti impexit, quo nomine in duellum desingendi fuerant, ni Axelus-Oxenstierna id impedisisset &c.* Bibl. Sué.

Tom. V. p. 90. Ricci rapporte la même aventure avec toutes ses circonstances ; à la vérité, lui & un autre Historien de son Pays la traitent de fable ; mais leur récit fait voir que c'étoit là une opinion générale, & le témoignage de Puffendorff ne laisse aucun doute qu'elle ne fût fondée sur la vérité. En effet, cet Auteur étoit à portée de s'instruire d'une affaire qui s'étoit passée à Stockholm, & à la vue de toute la Cour. Au reste, la Maison de Saxe-Lawembourg est aujourd'hui éteinte, & la possession de ce petit Etat est encore en litige.

de sa désertion du parti des Impériaux. Quoiqu'il en soit ses assiduités auprès du Roi, le zèle qu'il montrait pour sa personne, parurent suspects au Chancelier Oxenstierna. Il en dit son sentiment au Roi, & le pria de se défier du personnage: Mais le Roi ne put jamais soupçonner un Prince d'une naissance si distinguée de s'être chargé du rôle de traître & d'assassin. Cependant la Bataille de Lutzen se donne, François-Albert ne quitte point le Roi, & porte sous son juste-au-corps l'écharpe verte, qui est la couleur impériale. Le Roi s'écarte avec deux Domestiques seulement, & François-Albert le suit de près, avec Heynin son confident, & apparemment son complice. Le Roi a le bras gauche cassé d'un coup de mousquet, ou de canon. Un quidam lui donne par derrière d'un pistolet entre les deux épaules. En un mot le Roi est tué; on le traîne. François-Albert revient tout ensanglanté. Il raconte que le Roi a péri dans la mêlée, & qu'il ne l'a quitté que quand il l'a vu tomber. On lui demande comment il se peut faire qu'il n'ait pas été blessé. Il répond qu'il en est redevable à son écharpe verte (1). Il est le premier qui donne à Wallenstein la nouvelle de la mort du Héros; & deux jours après il disparoit du milieu des Suédois, & rentre au service de l'Empereur.

On ne peut pas douter de toutes ces circonstances. Elles sont affirmées par d'autres Auteurs contemporains dignes de foi.

On lit dans les négociations du Marquis de Feuquieres T. I. p. 267. *Le Duc François-Albert de Saxe-Lauenbourg est très mal avec la Couronne de Suède: Les Suédois l'accusent d'avoir assassiné leur Maître, avec HEYNIN, qui est son intime confrère. Mais est ce Heynin? Ne seroit-ce point cet Officier du Duc, que quelques-uns ont nommé Falckenberg?*

Voilà des indices bien forts. Voici qui ne l'est guères moins. On lit dans l'Histoire de Charles XII. par le Docteur Nordberg un morceau que je ne ferais que transcrire ici, suivant la traduction que M. de Warmholtz a donné de cet ouvrage. Liv. IX. an. 1707. p. 150.

„ Le même jour que le Roi assista aux funérailles du Comte de Wrangel, „ il alla d'abord après le service accompagné de peu de personnes faire un tour „ du côté de Lutzen, pour voir la place où Gustave-Adolphe perdit la vie. „ Comme une certaine pièce manuscrite indiquoit précisément cet endroit- „ là (2), en donnant par le moyen d'un triangle la distance qu'il y a de-là „ jusqu'à une grande pierre, qui se trouve sur le chemin de Lutzen, le Roi „ descendit de cheval pour en prendre lui-même les dimensions. S'appuyant „ ensuite sur la pierre il déplora le sort de ce Grand Roi, qu'une mort prématu- „ rée avoit enlevé à la fleur de son âge. Sa Majesté ne croyoit pas cepen- „ dant que la chose se fût passée comme son manuscrit en parloit: car „ disoit-

(1) L'Evêque Piascius confirme ces faits, & son témoignage ne sauroit être suspect. *Franciscus-Alerius Lubbergius, qui paulo ante à Caesarianis partibus ad Gustavum defecerat, indicavit ipsius comit. in illo proelio illisus remansit. Idemque primus Wallensteinis fuit familiarior, & priusquam transisset ad Suecum & post illam*

pugnam. Piasce: Chr. Gestorum ad h. an. p. 520.

(2) Lungwitz dans sa *Schwed. Lorbeerkrantz* indique cette place pas loin du *Finstgraben*, près d'un petit pont, vis-à-vis de la petite *Ville de Lutzen*. Mais il n'y a pas d'autre pont dans tout cet espace que celui du *Finstgraben* même.

disoit-elle, il est impossible qu'un Prince ait pu commettre une action si indigne envers un Roi, qui l'avoit comblé de bienfaits (1)."

"Voici l'Histoire de ce manuscrit. Un vieillard de bonne mine vint un jour à Alt-Ranstadt (2), pour voir le Roi pendant qu'il étoit à table; ne pouvant pénétrer dans la salle à cause de la foule, Adam-Gierla l'un des Trabans le fit entrer. En sortant le vieillard s'informa exactement du nom de Gierla, de ce qu'il étoit, & en quel endroit il logeoit. Au bout de quelques jours un Valet vint à son quartier, & remit à son Domestique un paquet cacheté, le priant de le rendre à son Maître; après quoi l'Etranger donna des éperons à son cheval, sans attendre aucune réponse. Gierla après avoir ouvert le paquet y trouva un manuscrit in quarto; il étoit écrit en vers Allemands & rouloit sur les actions de Gustave-Adolphe. Le papier en étoit fort vieux & fort usé, & devoit être manié avec beaucoup de circonspection, ce qui faisoit juger que la pièce étoit fort ancienne; & selon les apparences le propre original de l'Auteur. Gierla l'ayant remis entre les mains de son frère, qui étoit en ce tems-là Aide-Major des Trabans, ce dernier après l'avoir lu en fit une Copie, & donna l'Original au Roi, qui en fit usage lorsqu'il alla à Lutzen &c.

Le manuscrit, dont il est parlé dans ce passage, a été imprimé en partie dans les additions de Noodt (3) à l'Histoire du Duché de Schleswig. L'Auteur se nommoit Jean de Haftensdorff, que Noodt croit avoir été un Valet de pied du Roi, lequel étoit avec ce Prince lorsqu'il fut tué, ayant été lui-même dangereusement blessé. Son ouvrage est en partie en vers. Noodt n'en rapporte que des fragmens; mais, comme c'est justement les endroits où il parle de la mort du Roi, dont il fut témoin oculaire, le reste nous intéresse assez peu. Haftensdorff est peut-être le même Domestique du Roi (4), dont Spanheim parle dans son Soldat Suédois en ces termes: *Pendant que le Valet de Chambre du Roi, & divers autres mirent pied à terre pour le relever, la charge recommença plus furieusement que jamais. . . . Son pauvre Valet de Chambre lui tint Compagnie, & expira sur le Corps de son Maître, percé de plusieurs coups.*

Haftensdorff à la vérité ne fut que dangereusement blessé d'un coup de canon, mais il se peut bien qu'on l'ait cru mort; & qu'il n'ait pas survécu long-tems à son Maître; car, ce fut à Lutzen qu'il composa cet ouvrage, probablement pendant qu'on l'y traitoit de sa blessure.

Quoiqu'il en soit nous croyons faire plaisir au Lecteur François, que de lui

(1) Cela seroit bon si tous les Princes ressembloient à Charles XII.

(2) M. Harte parle de la maison où logeoit Charles XII. comme d'un Château. Ce n'est pourtant qu'une maison fort basse, peu distinguée de celle des Payfans, si ce n'est qu'elle est couverte de tuiles, & bâtie de brique, & qu'elle a une assez grande Cour. La chambre où logeoit le Roi, est au rez-de-chaussée sur la Cour. La maison n'a qu'un seul étage; les meubles y sont très chétifs, & le Seigneur du

Village ne m'a pas paru plus magnifique que sa maison, que j'ai visitée trois ou quatre fois. Alt-Ranstadt est à un bon mille de Lutzen, hors de la route de Leipzig à cette petite Ville, & assez loin de tout grand chemin. C'est un très chétif Village.

(3) V. P. p. 473. Voy. les Not. de M. B. sur la trad. All. de l'Hist. de G. A. de H. T. II. p. 549.

(4) Pag. 476.

traduire ici les traits de ces fragmens, qui regardent la mort du Roi, & confirment par la déposition d'un témoin oculaire les soupçons du Public, contre François-Albert de Saxe-Lawembourg.

„ Nous étions cinq , y compris le Roi, qui sortîmes du camp à cheval,
 „ pour voir ce qui se passoit à la Bataille, Sa Majesté en envoya deux porter l'ordre aux Finlandois de ne pas tant s'abandonner sur l'ennemi.
 „ Le Roi étoit le troisième. Un certain homme de grande qualité, un Prince
 „ que je ne veux pas nommer, & que toute l'Allemagne connoît bien, étoit
 „ le quatrième : Et moi Jean de Hastensdorff j'étois le cinquième.
 „ Je ne quittai point le Roi ; car, je connoissois fort le Pays. Sa Majesté
 „ s'aperçut que les Finlandois étoient mal menés. . . . Ah ! dit-elle,
 „ ils se font trop avancés. . . . L'ennemi faisoit un feu terrible & continu,
 „ & l'on n'étoit en aucun lieu à l'abri des boulets & des balles. . . .
 „ Un coup de canon m'emporte la jambe, & je tombe avec mon cheval.
 „ Le Roi avance à environ cinquante pas de moi ; & voila ce Monarque blessé par un traître. Oui, je te le dis, en vérité. Le Roi, sentant
 „ qu'il étoit blessé à la tête, & que le sang lui couloit le long du visage,
 „ de sorte qu'il en étoit aveuglé, prit ses deux pistolets & les tira après le
 „ traître, mais le manqua. Gustave se balançant quelque tems sur son cheval,
 „ & panchant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, le traître, qui s'étoit un peu
 „ éloigné, regardoit s'il tomberoit mort ou non : mais le Roi mit pied à terre,
 „ laissa courir son cheval, & se coucha par terre, recommandant à haute
 „ voix son âme à Dieu, & exhortant ceux qui étoient étendus autour de lui
 „ de faire de même. Le traître, qui voyoit tout cela, revint sur ses pas,
 „ & donna encore neuf coups d'épée au Roi, qui l'appelloit par son nom,
 „ & lui disoit ; Dieu veuille te pardonner, comme je te pardonne : Dieu
 „ veuille te convertir : voyez vous autres qui vivez encore, voyez comme je
 „ meurs, pour avoir été de trop *bonne foi* (1). Cependant le traître s'échappe,
 „ l'épée, le busle du Roi, & la selle de son cheval, étoient tout en sang.
 „ A peine pouvoit-on reconnoître ce Monarque. . . . Tant que je vivrai j'en
 „ aurai le cœur percé de douleur. . . . Je n'ose dire ce que j'ai vu. J'emporterai
 „ au tombeau ce funeste secret. Mais, ô traître, ô détestable meurtrier,
 „ souviens-toi, que Dieu est un juge à qui rien n'est caché. . . . C'est ici
 „ comme dit David : *celui qui mange mon pain me foule aux pieds*. C'est
 „ qui se qui arriva au Grand Roi Gustave-Adolphe de la part du quatrième,
 „ qui étoit sorti avec lui du camp. *Tout cela est vrai ; car je l'ai vu de mes propres yeux*.
 „ Je le confirme, & l'atteste de mon propre seing. Ecrit à Lutzen, en l'année 1633. le 16. de Juin ”.
 „ Hastensdorff donne après cela le moyen de trouver au juste la place où le Roi fut tué. *Veux-tu, dit-il, voir cet endroit, fais ce que je te vais dire, & crois m'en sur ma parole. Quand tu seras arrivé à la pierre, attachez-y un cordon, & mesure quarante-huit aunes, & puis encore trente-six aunes, marchant*

(1) Paroles qui ne peuvent se rapporter, qu'à la réconciliation du Roi avec François-Albert.

toujours la face tournée vers Lutzen. La place où tu arriveras au bout de cette mesure, est celle où expira le Grand Gustave-Adolphe (1).

Il se présente ici bien des difficultés sur la Relation de ce Domestique de Gustave. 1°. Il dit, que le Roi blessé à la tête mit pied à terre, & se coucha : or il est certain que le coup, que le Roi reçut à la tête, fut le coup de la mort, & l'étourdit tellement, qu'il tomba de cheval, & étant resté accroché à un des étriers, il fut traîné quelques pas : mais comment à cinquante pas de distance Hastensdorff peut-il avoir vu distinctement ce qui s'est passé au milieu de la fumée, & de la mêlée. 2°. Il rapporte les propres paroles du Roi à son meurtrier, & aux mourans qui l'environnoient; ce qui n'est pas moins incroyable.

En effet, comment peut-il, à la même distance, les avoir entendues distinctement, parmi le tonnerre de l'artillerie, le fracas de la mousqueterie, & le cliquetis des piques? Hastensdorff venoit d'avoir la jambe emportée, ou du moins fracassée, la douleur ne devoit-elle pas émousser tous ses sens? Pouvoit-il avoir une vue si perçante, une ouïe si fine? Enfin, il parle de neuf coups d'épée : or, nous avons vu dans la Lettre d'Adler Salvius que l'Apoticaire Casparus parle de cinq coups de feu. On pourroit ajouter d'autres difficultés que je passe sous silence. Mais voici une autre Relation bien opposée à celle-là. C'est celle de M. Gøding Prévôt de l'Eglise de Maxiaë, contenue dans une de ses Lettres à Nicolas Hufwadsøn - Dal, Secrétaire du Cabinet d'Antiquités à Stockholm, tirée des Archives, & publiée depuis peu dans des papiers publics.

„ En 1685. me trouvant en Saxe & en Thuringe, j'appris par un heureux
„ hazard la circonstance de la mort du feu Roi Gustave-Adolphe. Ce Grand
„ Prince accompagné d'un seul Palfrenier s'étoit avancé à cheval pour recon-
„ noître ; mais, comme il faisoit alors un brouillard épais, il donna malheu-
„ reusement au milieu d'un gros d'Impériaux, qui à la vérité lui tirèrent plu-
„ sieurs coups, mais sans le tuer entièrement : le Palfrenier au lieu de le ra-
„ mener au camp, *acheva de lui ôter la vie*, & lui prit la lunette d'approche,
„ dont le Roi se servoit à cause de la foiblesse de sa vue. J'ai acheté cette
„ lunette du Diacre de Naumbourg ; qui l'avoit eue de ce misérable Palfre-
„ nier, qu'il a vu dans une extrême vieillesse, & n'ayant plus qu'un souffle de
„ vie ; tourmenté de tous les remords les plus cuisans à cause du parricide
„ qu'il avoit commis ; & ne pouvant apaiser les furies de sa conscience, que
„ lorsque ledit Diacre & Pasteur l'eut visité & consolé, & qu'il eut fait une
„ Confession générale. C'est de cet Ecclésiastique même, que je tiens tout
„ ce que je viens de vous rapporter, & que j'ai reçu la lunette en question,
„ laquelle est présentement dans les Archives du Royaume. J'écris d'abord
„ toutes ces choses au Baron de Puffendorff ; qui me répondit que son Histo-
„ ire étoit déjà imprimée en Hollande, & qu'il avoit suivi Chemnitz ”.

On est étonné de voir des Relations si opposées de gens, qui ne disent pas
j'ai ouï dire ; on m'a raconté ; mais j'ai vu, j'ai fait.

On n'auroit jamais fait à rapporter tout ce qu'on trouve dans les Histo-

(1) Cela confirme le récit du Comte de Revenhaller : que le Roi fut tué en avant de la gauche de son armée.

res touchant la mort de ce Grand Roi. Les uns disent, qu'un de ses Gardes Allemand de Nation confessa au lit de mort d'avoir tiré le coup qui lui ôta la vie : d'autres , qu'un Soldat de je ne fais quel Régiment Impérial, natif de Paterborn , se vantoit d'être le vrai meurtrier de ce Héros : les Régimens de Morozini & de Piccolomini se dispuoient le même honneur. Enfin, il y en a qui racontent qu'un certain Falckenberg, Officier dans les troupes Impériales, passa au service du Roi, & que, s'étant dit Cousin de ce Falckenberg, qui avoit été tué à la prise de Magdebourg, le Roi, qui chérissoit la mémoire de celui-ci , avoit fait un accueil très favorable à celui-là, & l'avoit pris dans son service; d'autres le font arriver avec François-Albert chez le Roi de Suède; & disent qu'il étoit Ecuyer du Prince de Lawenbourg; qu'il étoit un de ceux qui se trouvoient auprès de ce Monarque, lorsqu'il eut le bras cassé, & que c'est lui qui fut son meurtrier. Nous avons vu dans la Relation du Duc de Fridland à l'Empereur, que le Roi fut tué par un Falckenberg, Lieutenant-Colonel du Régiment de Florence. Ne seroit-ce pas la même personne ? Quelle confusion ! Tout cela étonne ; mais quand on fait réflexion que, de cent personnes qui ont vu la même chose, il est rare que deux en fassent exactement la même Relation, l'étonnement cesse ; surtout lorsqu'on réfléchit que la difficulté est bien plus grande dans le tumulte, & l'agitation d'une sanglante Bataille, au milieu d'une épaisse fumée, & de cette espece de chaos, qui couvre tout le terrain, ou deux grandes armées se battent avec une extrême acharnement.

Tout bien considéré, il me paroît qu'il est impossible de décider sur un rapport uniforme de deux témoins, si Gustave-Adolphe a péri fatalement, ou par un bras aposté, qui s'est caché dans le tumulte & la confusion. D'où il suit naturellement, qu'on ne sauroit établir par qui il a été tué.

Mais, si l'on veut juger à quelque prix que ce soit, & sur des indices de quelque force, il me paroît que tout indique le Prince de Saxe-Lawenbourg. J'en ai déjà dit les raisons ; j'ajoute que la suite de sa conduite fit voir que c'étoit un méchant caractère. En effet, il se trouva impliqué dans l'affaire de Wallenstein, & fut arrêté le même jour que ce Généralissime fut assassiné à Egra : & il eût expié sur un échafaud toutes ses intrigues & ses trahisons, s'il n'avoit trafiqué de sa Religion pour sauver sa vie, comme ses frères avoient trafiqué de la leur pour avancer leur fortune.

Après cette démarche, il contrefit le dévot & le zélé, fit des neuvaines & des retraites, fut de je ne fais quelles Congrégations, porta la haire & le cilice ; en un mot, il joua si bien son personnage, que ceux qui avoient tout crédit auprès de Ferdinand III. lui firent donner le Commandement de l'armée en Silésie. Là il voulut venir au secours de Schweidnitz assiégé par les Suédois ; qui, étant allés au devant de lui, l'attaquèrent, le battirent à plate couture, & le blessèrent si grièvement, qu'il en mourut dans de grandes douleurs ; & ainsi fut vengé le sang du Grand-Gustave, supposé que François-Albert y eut trempé ses mains, comme il y a très grande apparence. En effet, des ennemis qui blessent, ou qui tuent, ne s'acharnent pas sur le corps d'un autre ennemi. On ne s'amuse guère dans une mêlée, quelque rage, &

quelque cruauté qu'on suppose aux Soldats les plus séroces, à fusiller & à fa-brer par plaisir un ennemi déjà par terre, & surtout un ennemi, qui n'a rien qui le distingue d'un millier d'autres. Ceux qui tuèrent le Roi de Suède, le connoissoient certainement bien, & n'avoient pas dessein de le laisser vivre. Ils étoient trop pressés pour le faire prisonnier, il leur parut plus sûr de le tuer. Ils sentoient que l'un étoit bien plus aisé que l'autre.

La manière, dont on a traité son corps, ne laisse presque pas douter, qu'il n'y ait eu un complot contre sa vie. Mais qui a formé ce complot ? Les Loix & leurs Interprètes disent, que celui-là doit être présumé Auteur d'un crime, qui en a tiré le fruit (1). Les réjouissances qu'on fit à Madrid, les Comédies qu'on y joua, la joie cruelle & barbare où la Cour & la Ville se livrèrent ; tout ce qu'on fit à Bruxelles, les *Te Deum* chantés à Vienne, le canon qu'on y tira, tout cela prouve que ces Cours regardoient comme un très grand avantage pour elles la mort d'un si redoutable ennemi. Combien de pareilles conjurations n'ont pas été formées à Madrid, à Vienne, à Bruxelles, La Hongrie, la France surtout, l'Allemagne & les Pays-Bas n'en ont que trop vu durant les XVI. & XVII. siècles.

Wallenstein n'étoit pas fort scrupuleux ; Ferdinand II. ne l'étoit pas davantage que Ferdinand I., qui fit assassiner un Cardinal de la Sainte Eglise, Tueur d'un jeune Roi, dont cet Empereur vouloit envahir le Royaume. Faire périr un Roi au milieu d'une Bataille, & un Roi Hérétique, est un bien moindre cas de conscience. Pour le Prince de Lawenbourg, il est inutile d'alléguer sa Naissance. Cela ne donne, ni les mœurs, ni les sentimens : & c'étoit un homme capable de tout. Ses liaisons avec Wallenstein le rendent justement suspect, & son retour subit auprès de ce Généralissime d'abord après la mort du Grand-Gustave prouve assez, qu'il craignoit d'être recherché sur cet événement ; & par conséquent, qu'il ne se sentoît pas la conscience bien nette. Cette suite même le feroit juger coupable, & condamner par contumace par tout Tribunal tant soit peu intègre. Il n'ignora pas dans la suite les bruits qui couroient sur son compte. Il s'en défendit ; mais, il ne put jamais alléguer la preuve sans réplique dans ces sortes de cas ; celle qu'on nomme *alibi*. Je conclus donc de cette seule observation, que François-Albert étoit auprès du Roi de Suède lorsque ce Monarque fut tué ; & de ce qu'il revint sans blessure, qu'il se sauva aussitôt chez les Impériaux, de son écharpe verte, du soin qu'il eut de donner le premier avis de cette mort au Duc de Fridland, de son intimité avec ce Généralissime avant & après cet événement, de la correspondance qu'il entretenoit avec lui pendant qu'il fut parmi les Suédois ; je conclus, dis-je, ou que François-Albert a tué Gustave-Adolphe, ou qu'il l'a si bien fait connoître à ceux qui s'étoient chargés de ce soin, qu'il a donné lieu à sa mort ; soit qu'il ait été poussé à cette lâche action par un desir de vengeance, soit qu'il l'ait commise pour faire sa Cour à l'Empereur, ou par complaisance pour Wallenstein, trop persuadé qu'il ne vain-

(1) Le Dr. Harte n'a pas fait attention à cette règle de Droit, sans cela, il n'auroit pas été accuser le Cardinal de Richelieu, ni fait

l'Apologie de son Duc François-Albert de Saxe-Lawenbourg.

croit jamais le Roi de Suède, pour ne pas être bien aisé de se defaire d'un si redoutable concurrent.

Je ne dis rien de la prétendue épée magique du Grand-Gustave, & je regarde tout ce qui a été dit, & écrit sur ce sujet comme la Comédie Allemande, où le Maréchal de Luxembourg, pour battre les Allemands, fait un pacte avec le Diable, qui l'emporte à la dernière scène.

Je me contente d'observer, que la véritable épée que Gustave-Adolphe portoit à la fameuse Bataille de Lutzen, est à Stockholm, son busle à Vienne, & un de ses éperons dans le Cabinet d'un Curieux, à qui le Comte de Rantzau en fit présent, l'ayant reçu de la Veuve du Général Feld-Maréchal Holec, le même qui rangea l'armée Impériale en Bataille à Lutzen.

Paroles Remarquables de GUSTAVE-ADOLPHE en diverses occasions.

On feroit un Volume entier des réponses vives, spirituelles & morales du Grand-Gustave, si l'on vouloit les rassembler en corps. On en a vu un assez bon nombre dans le cours de notre Ouvrage: nous en allons ajoûter ici quelques-unes que nous n'avons pas eu occasion d'y placer, & qui nous paroissent dignes de la curiosité du Lecteur, & propres à former les derniers traits du caractère de ce Grand Roi.

Ce Prince, se trouvant en Finlande en 1616. & remarquant beaucoup de friponneries parmi les Officiers des Finances, qui pilloient & suçoient le pauvre Peuple, écrivit à un André Hinderson, apparemment Chef de ces Harpies: *prends garde à toi, qu'au lieu d'un cordon tu n'attrapes une corde.*

Il ne se fia jamais aux Danois (1), & il citoit volontiers ce distique.

Pro verbis vanis, Succidant munera Danis, Cordibus insanis creditur, laudatur inanis.

Il préféroit les Soldats étrangers à ceux qu'on forçoit dans le Pays; par là raison que l'étranger s'enrôloit de bonne-volonté, & que le ctiien mené de force à la chasse ne chasse pas bien.

Je m'estime heureux (2), disoit-il un jour, & beaucoup plus heureux que nombre de mes Prédécesseurs, en ce que je pourrois dormir tranquillement dans le sein de chacun de mes sujets. Et le Chancelier Oxenstierna dit au Sénat; que c'est Gustave-Adolphe qui a fait insérer dans le serment du Roi, qu'il Gouvernera le Royaume de l'avis des Princes Héritaires & du Sénat.

Gustave (3), ayant reçu une blessure mortelle en Prusse, demanda au Chancelier Oxenstierna, qui il croyoit qui dût lui succéder au Trône. Après bien des excuses Oxenstierna répondit, que ce seroit sans doute, ou le Prince Palatin Casimir, ou son Fils Charles-Gustave. Dieu Vous préserve Vous & les Etats de pareils Conseils, repliqua le Roi, Vous pouvez être assurés que Vous vous en repentiriez deux jours après.

Pendant la guerre de Prusse, un jeune homme se présenta au Roi, & commença à le haranguer en Latin; mais, étant resté court, ce Prince voyant son embarras lui dit, mon ami, parlons Allemand nous nous entendrons mieux. Qu'est-ce que tu me veux? Sire, repartit le jeune homme, je suis Etudiant, &

(1) Palmstr. Extr. T. I. p. 47. 65.

(2) Id. Ibid.

(3) Mém. de la Reine Christine, T. I. p. 176. not.

je voudrais bien servir dans Votre Cavalerie. Passe, dit le Roi, on pourra bien faire un bon Soldat d'un mauvais Etudiant. Mais, Sire, reprit l'Etudiant, je n'ai ni cheval, ni argent. On trouvera remède à cela, répond le Roi; mais pourquoi ne veux-tu point continuer les Etudes? C'est, dit l'Etudiant, que je préfère les armes aux livres. Ah! je vois ce que c'est, s'écria le Roi: Optat Ephippia bos piger, Optat arare Caballus. C'est-à-dire, le bœuf paresseux voudroit porter la selle, & le cheval tirer la charue.

Acatius Todt (1) ayant fait une belle action en Prusse, le Roi fit mettre toute l'armée sous les armes, loua hautement le grand courage de Todt, le créa Chevalier, & lui fit présent d'une épée, qu'il lui ceignit au côté en présence de toute l'armée.

On a reproché à ce Grand Roi d'avoir été un peu sujet à des mouvemens de vivacité, dans lesquels il laissoit quelquefois échapper des paroles dures; mais c'étoit un feu de paille, qui s'éteignoit dans le moment. Même les personnes à qui il avoit parlé un peu trop fortement ne le quittoient point, sans recevoir quelque satisfaction. Il avoit coutume de dire (2): *Je supporte patiemment les défauts de ceux que je commande, ils doivent aussi excuser ma présomption, & la vivacité de mon tempérament.*

Le Comte Pierre Brahe (3), l'une des meilleures têtes du Sénat de Suède, fit un jour cette observation, que, quoique les Exploits du Grand-Gustave eussent rétabli la réputation des anciens Goths, ce Monarque avoit toujours eu la sagesse politique de ne jamais commencer de guerre sans une juste cause, & qu'un jour qu'on parloit du Dannemark, quelqu'un ayant dit qu'il seroit aisé d'emporter Copenhague, il répondit, *qu'il ne voudroit pas l'entreprendre, qu'on ne lui en eût donné de justes sujets.*

Dans un Traité (4) entre la France & la Suède, les Ministres du Roi Très-Chrétien voulurent qu'on insérât dans le traité, que Sa Majesté Très-Chrétienne prenoit le Roi de Suède sous sa protection. *Je n'ai besoin que de la protection du Ciel, repliqua Gustave, & je n'en demande pas d'autre. Après Dieu, je ne connois personne au-dessus de moi, & ne veux devoir le succès de mes armes qu'à mon épée, & à ma bonne conduite.*

Il en écrivit dans ces termes à Louis XIII. & ces expressions n'ont rien que de grand, de noble, rien qui ne soit digne de cette âme héroïque.

Il avoit fréquemment dans la bouche cet axiome des bons Princes, *Salus Populi suprema lex esto.* Que le salut public soit votre suprême loi. Il le citoit volontiers en parlant au Sénat, ou aux Etats. C'est par cet amour qu'il avoit pour son peuple, qu'il prioit le Sénat, qu'au cas qu'il plût à Dieu de le retirer de ce monde, de donner des Tuteurs à la Reine son Epouse, la connoissant pour incapable d'affaires aussi importantes que le Gouvernement d'un Etat.

Dans les Négociations du Sr. Henri Vanes Ministre d'Angleterre, que le Roi favoit être Partisan d'Espagne, & Catholique caché; ce Prince s'échau-

(1) Scheffer. Mem. Gent. Suec. p. 153.

(2) Spanh. Sold. Suec. p. 492.

(3) Palmisk. Vol. Ep. vir. ill. ad ann. 1628.

(4) Du Mont Corps Dip. T. V. p. 615.

Vit. Siri. T. VII. p. 192. Puff. de Reb. Suec.

Lib. III. § 2. Mem. du Chev. Templ. p. 234.

Man. de la Reine Christ. T. I. p. 146.

fant sur quelque proposition desagréable de ce Ministre, lui dit finement : *Je ne vous entens pas ; vous ne me parlez qu'Espagnol.*

Il étoit sincèrement attaché à sa Religion (1) ; & , lorsqu'il passa l'Elbe près de Wittemberg, où le Docteur Martin Luther avoit commencé sa Réforme, les Etudians étant venus voir son camp, le Roi leur parla avec beaucoup de bonté, les appelant *les Enfants de Luther*. Il dit en particulier aux Professeurs en Théologie, qu'il fit venir dans sa tente ; *c'est de cet endroit que la lumière de l'Evangile est venue en Suède, il y a plus d'un siècle : & , comme les ennemis de la vérité font leurs efforts pour l'assujettir de nouveau, nous sommes venus ici pour la remettre, avec l'aide de Dieu, dans sa première splendeur.*

Mais son zèle pour sa Religion n'aboutissoit qu'à le rendre meilleur, & à lui faire observer les préceptes de l'Evangile, lui inspirer du support pour ceux qu'il croyoit dans l'erreur, & à leur donner l'exemple de la douceur, & de l'humilité Chrétienne. Tous les Ecrivains Catholiques rendent justice à l'humanité, dont il usa envers les Prêtres & les Moines, à son attention à empêcher toute profanation, tout excès envers leurs Eglises & leurs Monastères. Les Capucins de Wurtzbourg s'étant jetés à ses pieds pour lui demander grace, le Roi ne voulut jamais les entendre qu'ils ne se fussent relevés, & les écouta ensuite découvert & debout. Ayant appris qu'un de leur Confrère avoit été tué dans l'assaut, il jura que, s'il pouvoit découvrir celui qui avoit commis cette action, il le feroit pendre, ne voulant pas que ses Soldats se servissent de leurs épées contre gens qui n'en portoient point.

Il ne pouvoit souffrir que ses Officiers, ni ses Soldats exigeassent la moindre chose des Habitans : & il disoit, que la Science de la Guerre, & l'Etat Militaire, étoit une profession humaine & libérale ; & qu'il faisoit une grande différence entre un Guerrier & un Marodeur, entre un Héros & un Croate.

Il entreprit le passage du Lech, contre le sentiment de tous ses Généraux. *Vous verrez*, leur dit-il, *que la chose réussira à souhait, suivant la maxime qu'il est possible d'exécuter plusieurs dessein difficiles, justement par la raison, que la pluralité des hommes les supposent impraticables.*

Après le passage, le Roi dit à ses Généraux, qu'il préféreroit l'ouvrage de ce jour à la journée de Leipzig. Aussi quand la nouvelle en arriva à Rome, le Cardinal Posman s'écria ; *Tirons le rideau, la farce est jouée.*

Landshut en Bavière s'étant rendu à discrétion, les Habitans vinrent lui présenter leurs clés à genoux. *Levez-vous, leur dit le Roi, votre devoir est d'adorer Dieu, & non pas un homme mortel comme je suis.*

Dans le tems que Wallenstein tenoit Gustave comme bloqué autour de Nuremberg, les Partisans de la Maison d'Autriche publioient partout, que le Roi de Suède n'avoit plus d'autre parti à prendre que de mettre bas les armes, s'il ne vouloit mourir de faim. Le Roi, pour aller au devant de tous ces faux bruits, écrivit une Lettre à Louis XIII. où il lui mande : „ qu'il „ n'est pas si mal à son aise, que l'ennemi s'efforce de le faire accroire : „ qu'au contraire, il avoit suffisamment de troupes à lui opposer ; & que le „ courage de ses gens ne les abandonneroit qu'avec la vie ". *Nous nous*

(1) Loccen. p. 584. Banzii Hist. Eccl. Sueco - Goth. p. 773.

loerions tous les jours dans le champ de Mars ; & nous faisons assez comprendre à Wallenstein ce que des gens vaillans & capables peuvent faire , surtout lorsqu'ils se battent pour une cause aussi belle que la liberté publique , & défendent des Princes & des Nations, qui gémissent sous la tyrannie & la persécution.

Dans le même tems, il écrivoit au Chancelier Oxenstierna de le venir joindre. *Vous ne devez pas, lui disoit-il, considérer votre Maître dans une situation, qui vous fasse supposer que vous courez grand risque à venir ici, ou que mes affaires sont désespérées. Approchez tranquillement ; n'apprenez rien ; je puis regarder l'ennemi en face encore bien du tems.*

Il mandoit aux autres Chefs des Corps dispersés de ses troupes, de se rendre aussi près de Nuremberg pour le seconder, & de tenir les différentes routes qu'il leur indiquoit. *Mais, ajoutoit-il, Messieurs, Votre Roi & Maître absent comme il est, ne peut diriger ses disciples Militaires qu'en termes généraux : il arrive souvent des accidens que toute prévoyance humaine ne peut déterminer : saisissez ces momens ; profitez des occasions favorables qui se présentent & s'échappent en un moment. Je vous donne carte blanche, & plein pouvoir d'agir avec cette discrétion, qui est digne de moi & de vous mêmes.*

De tous les Généraux de l'Empereur, il n'estimoit que le seul Pappenheim, qu'il appelloit le Soldat ; Tilly le vieux Caporal ; & Wallenstein le Sor. Voulant faire entendre par-là, que le premier étoit brave, & véritablement né pour la guerre : que le second n'avoit que de l'usage, une certaine routine, & peu de capacité, & qu'il n'avoit, ni les vues, ni les sentimens d'un Héros : & que le troisième laissoit tous les jours échapper les plus belles occasions que la fortune lui offroit. Il l'appelloit aussi quelquefois le fat, par allusion à son orgueil insupportable à son luxe de Satrape, & à ses vanteries.

Les sentimens de Gustave-Adolphe sur les grands Conquêteurs méritent bien d'avoir place ici. Quelqu'un louoit un jour en sa présence les grands progrès qu'il avoit faits en Allemagne ; & soutenoit que sa valeur, ses grands des-seins, & ses exploits étoient des merveilles de la Providence : que sans lui la Maison d'Autriche prenoit le chemin de la Monarchie Universelle, & que c'étoit fait de la Religion Protestante : qu'il paroissoit bien par les Miracles de sa Vie, que Dieu l'avoit fait naître pour le salut des hommes : que la grandeur de son courage incomparable étoit un présent de sa toute-puissance, & un effet visible de sa divine bonté. „ Dites plutôt, repartit le Roi, que c'est une „ marque de sa colère. Si la guerre que je fais est un remède, il est plus „ insupportable que vos maux. Dieu ne s'éloigne jamais de la médiocrité „ pour passer aux choses extrêmes, sans châtier quelqu'un. C'est une marque „ de son amour envers les Peuples, quand il ne donne aux Rois que des âmes „ ordinaires. Celui qui n'a point d'élevation ne conçoit que des desseins à sa „ portée. La gloire & l'ambition le laissent en repos. S'il s'applique à ses affaires, ses Etats en sont plus heureux, & s'il se décharge de ses soins sur „ quelqu'un de ses sujets, à qui il fait part de son autorité, le pis qu'il en „ puisse arriver, c'est que le Ministre fasse sa main aux dépens du peuple, „ qu'il mette quelques impôts, pour en faire son profit, & enrichir ses „ amis ; qu'il fasse enrager ses égaux, qui ne souffrent qu'avec peine son

Eccc

„ pouvoir. Mais ces maux sont bien légers, & ne sauroient entrer en com-
 „ paraison avec ceux qu'entraîne l'humeur ambitieuse d'un Grand Roi. Cette
 „ passion excessive qu'il a pour la gloire, lui faisant oublier le repos, l'obli-
 „ ge nécessairement à l'ôter à ses sujets. Il tient pour ennemis ceux qui ne
 „ veulent pas être ses Vassaux. C'est un torrent qui desole les lieux par où
 „ il passe; &, portant ses armes aussi loin que ses espérances, il remplit le
 „ Monde de terreur, de misères & de confusion.

Ces sentimens sont bien dignes de ce Grand Roi, & combattent bien so-
 lidement l'étrange idée, que le commun des hommes se forme des Con-
 quérans.

Ce seroit peu de chose aux yeux du Chrétien, que les vertus guerrières &
 civiles de Gustave-Adolphe, si elles n'avoient été accompagnées d'une pié-
 té sincère, & sans affectation.

Au milieu du tumulte des armes, il destinoit certaines heures du jour à la
 lecture de Saintes Ecritures. On l'a souvent surpris dans ces pieux exercices.
 „ Je cherche, disoit-il, à me fortifier contre les tentations par la lecture de
 „ la Parole de Dieu. Les personnes de notre rang ne sont responsables de
 „ leurs actions qu'à Dieu seul; & cette indépendance donne occasion à l'en-
 „ nemi de notre salut de nous tendre des pièges dangereux, contre lesquels
 „ nous ne pouvons jamais être assez en garde”.

Quand il partit d'Erfurth pour aller chasser Wallenstein de la Saxe, il dit
 au Magistrat. „ J'ai choisi votre Ville pour retraite à la Reine mon Epouse.
 „ Je Vous laisse en dépôt tout ce que j'ai de plus précieux, & de plus cher
 „ au monde. Vous savez, Messieurs, que toutes les affaires sublunaires sont
 „ sujettes au changement, celles de la guerre surtout sont précaires & jour-
 „ nalières, étant un châtimeut du Ciel causé par la dépravation des hom-
 „ mes. Il se peut qu'il m'arrive quelque infortune, quelque désastre à moi-
 „ même, & si c'est la volonté de l'Etre suprême que j'y laisse la vie, rendez
 „ ma chère Epouse participante de l'affection & du dévouement, que Vous
 „ m'avez toujours marqués. A ces conditions, je prie Dieu de Vous faire
 „ prospérer”.

En prenant congé de la Reine, il l'embrassa avec un si grand serrement
 de cœur, qu'il ne put lui dire que ces trois mots *Dieu Vous benisse*. Les lar-
 mes, & les sanglots étouffèrent sa voix. Il se retira, & monta à cheval pour
 aller rejoindre son armée, laissant tous les assistans fondant en larmes, & tou-
 te la Ville dans une profonde tristesse.

DE QUELQUES PASSAGES DE DIVERS AUTEURS SUR LA BATAILLE DE LUTZEN
ET LA MORT DU ROI DE SUEDE.

Pour servir d'addition à la dissertation qui termine cet ouvrage.

1°. ON lit (1) dans le Soldat Suédois du B. de Spanheim, les circonstances suivantes touchant la Bataille de Lutzen.

„ Plusieurs Officiers de l'armée Suédoise furent tués ou blessés. Du nombre
„ de ceux-ci fut le Duc Bernard de Saxe-Weymar, à la valeur & conduite
„ duquel le parti Suédois doit après Dieu les avantages de cette journée plus
„ sanglante de beaucoup, que celle qui fut débattue l'an passé en la campagne
„ voisine de Leipzig. Les Suédois & leurs Alliés perdirent cinq à six mille
„ hommes. La perte des *Impérialistes* fut très grande, de dix à douze mille
„ morts étendus sur la place, & les deux tiers de leur armée ruinés & dissipés : outre la mort & les blessures mortelles de divers Chefs considérables
„ entre lesquels sont Galas, Merode, Holx, Piccolomini, Isolani & plusieurs
„ autres. Pappenheim fut sur tout regretté de son parti & avec raison. . . .
„ Ce dernier n'eut pas le tems de s'apercevoir qu'il mourait ; un coup de
„ canon atteignit & coupa Pappenheim, par le milieu à fleur de son arçon.
L'Auteur quoique contemporain exagère le nombre des morts de part & d'autre ; suivant les meilleurs écrivains il y eut environ douze mille morts sur la place, dont les deux tiers étoient des Impériaux. Les uns & les autres ne firent que peu ou point de prisonniers, ce qui prouve l'acharnement des deux partis, qui se battirent sans se faire de quartier.

Holx est un nom inconnu. L'Auteur veut sans doute dire Holck ou Holcke suivant l'Orthographe Danoise.

Pappenheim ne fut point coupé par le milieu à fleur de son arçon : mais seulement très grièvement blessé : & il est très certain qu'il ne mourut que le lendemain de la Bataille dans le Château ou Citadelle de Leipzig, où l'on montre la Chambre où il expira. Cependant l'Auteur de ce *Soldat Suédois* dit, avoir partagé avec les Suédois la gloire infortunée de cette fameuse journée ; il y a apparence que le Baron de Spanheim n'a pris ce détour, que pour donner plus de crédit à son ouvrage.

2°. L'Auteur des notes sur l'Histoire de l'Empire par Heifs dit, en parlant de la mort de Jean-Bernard Schenck de Schweinsberg Abbé de Fulde.

„ Ce bon Prélat, ayant été chassé de son Abbaye par les Protestans, se mit
„ à la suite de l'armée Impériale ; mais lorsqu'on commença à la ranger en
„ Bataille, il se retira sur une hauteur, afin d'y prier, sans doute pour la
„ prospérité des armes de l'Empereur. Il avoit mal choisi son champ d'Oraison ; car, il y fut atteint d'un boulet de canon, qui l'envoya joindre ses prières à celles des esprits bienheureux.”

Il n'y a point de hauteur dans tout le terrain où se donna la Bataille, & à

plus de deux lieues à la ronde. L'Abbé de Fulde fut tué, comme nous avons dit, en courant à cheval avec un Crucifix à la main, qu'il montrait aux Impériaux.

L'Auteur de l'Histoire de l'Empereur Léopold, si estimable par la saine critique qu'il fait briller partout, par son amour pour la vérité, par la finesse de son goût, & la justesse de son discernement, nous fournira encore quelques passages, auxquels nous joindrons quelquefois nos réflexions, & quelquefois les siennes, lorsque nous les croirons meilleures que les nôtres.

„ Gustave-Adolphe ayant eu, au commencement du combat, l'os du bras cassé d'un coup de mousquet, dissimula pendant quelque tems la douleur que lui causoit cette fracture, & continua à exhorter ses Soldats à donner, en cette occasion, de nouvelles preuves de leur courage & de leur bravoure. Mais, la douleur augmentant & lui devenant insupportable, il pria le Duc François-Albert de Saxe-Lawembourg, qui étoit auprès de lui, de faire ensorte de lui ouvrir passage à travers ses troupes, & de le conduire en quelque endroit, où il put faire panser sa blessure.

„ Pendant qu'ils traversoient à cet effet les rangs, Gustave reçut par derrière un second coup de mousquet, qui lui traversa le Corps de part en part. Dans le déplorable état auquel il se voyoit réduit, il fit encore quelques mouvemens, pour se tirer de la mêlée; mais il en fut empêché par le grand nombre des Impériaux, qui chargeoient ses troupes dans l'endroit même où il se trouvoit. Il perdit à la fin ses forces avec le sang qui couloit de ses blessures, & tomba à la renverse sur son cheval, qui le traîna quelque tems accroché aux étriers; & le laissa enfin au milieu des Impériaux: Comme il n'étoit point encore mort, un Soldat Allemand nommé Jean Schneeberg, natif de Bockendorff ou *Bokendorp*, Village du Diocèse de Paderborn arracha à ce Héros, d'un coup d'épée qu'il lui plongea dans le flanc, le peu de vie qui lui restoit, & le dépouilla avant qu'il eût achevé de la perdre.

Le seul point où il y ait quelque conformité entre les Historiens contemporains; c'est que le *Roi fut tué dans la mêlée*, & que François-Albert de Saxe-Lawembourg étoit avec lui; & comme celui-ci revint sain & sauf, & que le Monarque resta mort au milieu des ennemis, on en inféra qu'il y avoit eu un complot contre la vie de Gustave-Adolphe, & que le Prince de Lawembourg y étoit entré fort avant. D'autres circonstances que nous avons vues ailleurs vinrent à l'appui de cette opinion. Enfin on alla jusqu'à dire qu'il avoit lui-même tué le Roi: Et ce qui, à mon avis, semble confirmer le plus l'opinion d'un complot, c'est 1°. le coup que le Monarque reçut dans les reins. 2°. Les divers coups qu'il reçut encore étant déjà mort. 3°. Son cheval, qui quoique blessé revint au camp, & qui étoit d'une beauté & d'une bonté à être un objet de convoitise, & un butin que le Soldat n'auroit pas négligé. 4°. Le Roi n'avoit rien qui le pût faire distinguer du plus simple Officier de ses troupes, comment se peut-il donc qu'on s'acharne si fort après lui, si personne ne s'est chargé de le faire connoître? Que le premier coup, qui lui cassa le bras, soit un effet du hazard, cela se comprend sans peine; mais que, lorsqu'il se retire

à travers les rangs de ses propres troupes, il en reçoive un par derrière, c'est ce qui ne paroît pas un effet du hazard.

Quant au Soldat Schneeberg, nous en parlerons bientôt plus au long. Voyons auparavant comment Spanheim raconte la mort du Roi de Suède.

Il dit d'abord, ce qui est très vrai, que le Roi eut le bras cassé d'un coup de pistolet (selon d'autres d'un coup de fauconneau ou de mousquet) & qu'aussitôt que les personnes, qui étoient les plus proches de Sa Majesté, virent son sang, elles en furent ébranlées, & s'écrièrent, *le Roi est blessé*. Que cette parole fut aigrement relevée par le Roi, & même avec un *rechin*, craignant qu'elle ne fit perdre courage à ses gens.

„ C'est pourquoi, ajoute-t-il, couvrant sa douleur, il rabattit ce bruit avec un visage gai, & des paroles mâles. *Ce n'est rien, Camarades, prenez courage, continuons notre point & retournons à la charge.*

„ La charge recommencée avec vigueur, & le Roi de rechef à la tête des siens, pour enfoncer ceux qui s'étoient ralliés, la perte de sang & la douleur, qu'il souffrit dans l'agitation, abaissèrent ses forces & sa voix, & l'obligèrent de laisser couler ces paroles à l'oreille du Duc de Saxe-Lauenbourg, *mon Cousin, tirez-moi d'ici, car je suis fort blessé*. A peine avoit-il achevé de parler, & retourné la tête, qu'un Cuirassier remarquant cette retraite s'avança au galop du Bataillon ennemi, & lui déchargea un coup de carabine dans l'épaule avec ces paroles licencieuses : *Es-là donc ici ? il y a long-tems que je te cherchois.*

„ Quelques-uns ont estimé que c'étoit Pappenheim qui avoit fait le coup, parce qu'il s'étoit souvent vanté, qu'une prédiction ancienne se trouvoit en archives de sa Maison, qu'un Roi étranger mourroit de la main d'un Pappenheim, *balafre & monté sur un cheval blanc, & que pour ce sujet, ayant le visage coufus, aussi bien que divers endroits de son Corps*, il avoit fait réflexion sur soi, & cru que cela devoit être accompli par ses mains. Mais outre que cela *sent ter Romains*, ce rapport est contredit par l'absence de Pappenheim & le tems de la blessure du Roi, qui fut dès l'entrée de la mêlée, & avant que Pappenheim pût être de la partie. Joint que la discrétion de celui-ci eût été autre que de parler si outrageusement à un Prince de cette condition.

„ Cependant dès que le Roi eut reçu ce coup mortel, qui le perça d'outre en outre, il tomba de cheval, & tomba avec un *Mon Dieu* dans la bouche. Celui qui avoit lâché ce coup fut percé d'une grêle d'arquebuse, & sacrifié à la colère des Suédois.

„ Mais pendant que le Valet de Chambre du Roi & plusieurs autres mirent pied à terre, pour le relever, la charge recommença plus furieuse-ment que jamais, l'ennemi ayant remarqué ce coup, *crut* que tout étoit achevé, & qu'on auroit bon marché des Suédois.

„ Cela empêcha qu'on ne pût retirer le Corps du Roi, & obligea un chacun de regagner ses ériers, pour soutenir l'ennemi. On ne put empêcher que le Roi étendu par terre ne reçût encore un coup de pistolet dans la tête, & deux coups d'épée au travers du corps : les *Imperialistes* ayant en-

Eeee 3

„ core peur d'un mort, & craignant qu'il ne vint à se relever. Son pauvre
 „ Valet de Chambre lui tint compagnie, & expira sur le corps de son Maître
 „ percé de plusieurs coups.

„ Son corps ne put être trouvé que le jour suivant, après une exacte recherche parmi un tas de morts, à demi dépouillé & tellement défiguré de
 „ sang & de terre, qu'à peine fut-il reconnoissable”.

Il n'est pas vrai que le corps du Roi ne fût retrouvé que le lendemain. Il fut retrouvé une demi-heure après; c'est-à-dire, aussitôt que les Escadrons Impériaux eurent été enfoncés & mis en fuite. Il paroît que les Suédois firent un effort pour regagner le corps de leur Roi. Le bruit de sa mort se répandit d'abord dans toute l'armée, & ne fit qu'animer davantage ses braves Soldats bien loin de les décourager.

Le reste du récit de Spanheim est conforme, à peu de chose près, au témoignage des autres Ecrivains contemporains, & confirme l'opinion d'un complot. En effet comment croire que dans une mêlée, parmi le feu & la fumée, un simple Soldat Impérial, ou un Officier, n'importe, ait pu reconnoître le Roi de Suède, qui, comme je l'ai déjà observé, étoit toujours vêtu comme le moindre Cavalier de son armée?

Le Duc de Saxe-Lawembourg retourné chez les Impériaux, & bien informé des bruits qui couroient sur son compte, crut devoir s'en justifier; mais toutes les Lettres qu'il écrivit sur ce sujet ne guérissent pas les esprits; apparemment qu'il ne donna pas de bonnes preuves de son innocence. Quoiqu'il en soit un Ecrivain Allemand nommé *Joh Ludolph*, s'avisâ long-tems après de faire l'Apologie de ce Prince, & fut vivement refuté par l'Auteur du Livre intitulé *Hugonis Grotii manes ab iniquis obsecrationibus vindicati*. I. Part. P. 313.

Le Sr. *Kuchenbecker* Conseiller garde des Archives du Landgrave de Hesse-Cassel, entreprit en 1735. une nouvelle Apologie du Prince de Lawembourg; j'ignore jusqu'où il poussa son ouvrage, mais je sais bien qu'il n'a point été publié; & peut-être n'est-ce pas un grand malheur; peut-être n'auroit-il fait que répandre plus de doute & d'obscurité sur un point de fait, qui n'est déjà que trop obscur. Enfin le Docteur Harte a aussi cru devoir s'écarter de l'opinion commune des Ecrivains contemporains, & vient cent vingt-huit ans après nous dire: que le Duc François Albert de Saxe-Lawembourg, est entièrement innocent du crime détestable, dont il fut & sera généralement & peut-être justement soupçonné. Si l'on demande à M. Harte qu'elle preuve il en a, il répond que Falckenberg, Ecuyer du Prince de Lawembourg, *homme d'honneur & de distinction*, tua de sa main le malheureux, qui porta le coup mortel à Gustave-Adolphe. Mais où M. Harte a-t-il trouvé cette anecdote? c'est ce qu'il ne dit point, & en attendant qu'il veuille bien nous faire part de sa découverte, voici ce qu'on peut répondre à ce fait, en le supposant vrai.

L'Histoire est remplie d'exemples, où les Auteurs de complots ont eu l'attention d'en faire périr les exécuteurs, pour effacer jusqu'aux moindres traces, qui auroient pu indiquer la source d'une mauvaise action: il suit de-là que l'at-

rention de Falckenberg à tuer le meurtrier du Roi de Suède, bien loin d'établir la prétendue innocence du Prince de Lawenbourg, prouve tout le contraire. En effet, il est presque démontré que, si François-Albert ne trempa point ses mains dans le sang de Gustave-Adolphe, il fit du moins connoître ce Monarque à ceux qui s'étoient chargés de le tuer, & cela par quelque signe, dont il étoit apparemment convenu avec Wallenstein, avant que de passer chez le Roi de Suède. Sans cela il est impossible de concevoir comment ce Monarque a pu être reconnu. Les Irlandois qui conspirèrent contre Guillaume III. le connoissoient mieux que les Soldats Impériaux ne connoissoient le Roi de Suède, & cependant ils se trompèrent & prirent le Maréchal de Schomberg pour ce Prince, & le tuèrent avant que la mêlée commençât. Que si le Roi de Suède n'a pas été reconnu, il est inconcevable qu'on se soit tant acharné sur lui, même après sa mort.

Ceux qui ont voulu justifier le Prince de Lawenbourg ont principalement appuyé sur ce que les Soldats du Régiment de Goetz, & ceux du Régiment de Holck se glorifioient respectivement d'avoir tué le Roi de Suède. Cela prouveroit tout au plus que François-Albert ne fut pas le seul, qui eut part à cette action abominable, mais ne prouve nullement qu'il n'y ait point eu de part.

Venons maintenant au nommé Schnéeberg, prétendu meurtrier de Gustave-Adolphe.

Ferdinand de Furstemberg Evêque de Paderborn (1), est le premier qui ait parlé de ce *Jean-Schnéeberg*; soit que ce Prélat ait cru devoir écarter les soupçons du Prince de Lawenbourg, dont la mémoire pouvoit lui être chère en qualité de Néophyte; soit pour relever la gloire de ses Diocésains. Voici le tour qu'il donne à cette Histoire.

Maurice de Falckenberg Lieutenant au Régiment de Goetz Cavalerie, ayant été fait prisonnier par les Suédois, resta pendant quelque tems en leur puissance, & en obtint la liberté quelques jours avant la Bataille de *Lutza* (c'est ainsi qu'il nomme la *petite Ville* de Lutzen). Il se trouva à cette Bataille, & il y reconnut le Roi Gustave qui étoit blessé. Il lui fut facile de reconnaître ce Prince; qui en mémoire des services que lui avoit rendu Théodore de Falckenberg, Maréchal-de-Camp de son armée tué au siège de Magdebourg, l'avoit traité fort honorablement, pendant qu'il avoit été son prisonnier, & lui avoit enfin permis de retourner à l'armée de l'Empereur. *Mauritius Falkenbergius, Equestris Legionis Gotzianæ Legatus, Caesari militavit, post captus a Suecis, & paucis diebus ante dimissus, quam ad Lutzam fuit dimicatum, eidem praelio interfuit, Regemque Suecia, quem paulo ante captivus, & propter merita Theodori Falkenbergii, familiariter habitus; optimè de facie. . . . norat.*

L'ayant donc reconnu de façon à ne pouvoir s'y tromper, & ayant aperçu que Sa Majesté étoit blessée d'un coup de mousquet, il lui tira un autre coup de mousquet qui le renversa de son cheval. *Plumbed glande sauciatum equo primus dejecit*; mais il n'eut pas le tems de faire davantage, parce qu'il fut à

(1) Dans ses *Monumeta Paderbornensia*, p. 195.

l'instant même renversé d'un coup de mousquet, tiré par un Soldat Suédois, *pariterque hostili telo transfixus, concidit prope regem.*

Voilà donc un Maurice de Falckenberg Lieutenant au Régiment de Goetz, & un Maurice de Falckenberg Ecuyer du Prince de Saxe-Lawembourg, lequel selon M. Harte fut le meurtrier de Gustave-Adolphe : ce qui prouve, suivant le même Auteur Anglois, l'innocence de son maître.

On ne peut pas douter qu'il n'y eût à la Bataille de Lutzen un Maurice de Falckenberg, Lieutenant-Colonel du Régiment de Florence, qui fut tué auprès du Corps du Roi, puisque c'est Wallenstein lui-même, qui le dit dans sa Relation à l'Empereur ; mais il n'est pas si sûr que ce fût lui, qui tira le coup de mousquet ou de pistolet dans les épaules du Roi. Revenons au récit du Prêlat.

Un autre Lieutenant nommé *Oynhausen*, du même Régiment de Goetz, accourut dans le même moment pour tuer le Roi : mais il fut prévenu par Jean Schnéeberg, natif du Village de *Bokendorp*, Diocèse de Paderborn, qui lui plongea son épée dans le flanc, & le dépouilla avant qu'il eût rendu l'âme.

Le pieux Prêlat ajoute qu'il a cru devoir joindre ce fait aux autres, par lequel ses Diocésains se sont illustrés, & cela, dit-il, afin que les personnes, qui n'ont eu aucune part à la mort du Roi de Suède, ne se glorifient point d'avoir défait l'Allemagne d'un si redoutable ennemi.

La gloire d'avoir tué le Roi de Suède, & de l'avoir dépouillé avant qu'il fût mort, ne peut, continue ce docte Ecrivain, être contestée à Jean Schnéeberg, parce qu'outre que plusieurs personnes, qui se trouvèrent à la Bataille de *Lutza*, ont assuré à sa Grandeur, que ce fut véritablement ce Soldat qui tua Gustave. Jean Schnéeberg porta dans son Village, & fit voir à tous les Habitans de *Bokendorp* les riches dépouilles de Sa Majesté, entr'autres une chaîne d'or qu'Elle portoit au cou.

Cette chaîne d'or est, ou un conte fait à plaisir, ou un mystère jusqu'ici inexpliqué. Quelle apparence qu'un jour de combat, le Roi, toujours très simple dans son habillement, ait porté une chaîne d'or à son cou ? D'ailleurs qu'est devenu cette chaîne. Quoi l'on conserve la lunette d'approche de ce Grand Roi, & on laisse perdre la chaîne d'or ? L'un achete un morceau de l'éperon de sa botte, peut-être dix fois plus qu'il ne valoit, & personne n'est assez curieux pour acheter, & conserver dans un Cabinet un monument aussi précieux que cette chaîne d'or ? Cela ne se conçoit point. Mais que devient la *riche Pierre précieuse*, qui pendoit à cette chaîne, & dont Burgus parle en termes si magnifiques, disant, *qu'elle étoit d'une grandeur & d'une beauté singulière, un ancien joyau des Rois de Suède, qu'on ne revit jamais plus quoique le Corps du Roi eût été retrouvé sur le champ de Bataille dépouillé jusqu'à la chemise.*

Pour peu que l'on fasse attention à ces circonstances, on conviendra aisément, que Jean Schnéeberg ne profita pas seul de la dépouille de Gustave-Adolphe, & que la *Turquoise d'un prix inestimable*, qui pendoit à cette chaîne d'or, avoit été enlevée, avant que ce Soldat eût porté le dernier coup au Roi.

Jean

Jean Schnéeberg n'auroit pas fait plus de mystère de la *Turquoise*, que de la *chaîne d'or*. Il se glorifioit d'avoir assommé le Roi, & de lui avoir ôté sa chaîne d'or, qu'il montrait à tout le monde; n'auroit-il pas montré la *Turquoise* s'il l'avoit eue? Ne s'en seroit-il pas fait honneur aussi bien que de la chaîne? Il est donc très vraisemblable que Jean Schnéeberg n'avoit pas la *Turquoise*.

Mais pourquoi l'Evêque de Paderborn ne dit-il rien du Prince de Lawenbourg, dont tous les Historiens parlent comme s'étant au moins trouvé auprès du Roi, lorsque ce Monarque fut tué, & ne l'ayant pas quitté de toute la matinée? Ce silence a quelque chose de suspect. Ne seroit-ce pas lui qui prit la *Turquoise*, & qui eut ses raisons pour ne pas se glorifier de s'être approprié ce bijou?

Ce fut Maurice de Falckenberg, dit-on, qui fut tué auprès du Roi. Celui-là n'avoit garde de se vanter de lui avoir lâché le coup de mousquet qui le renversa de cheval. La personne, que le Roi honoroit d'une amitié particulière, mais qui n'osoit se vanter d'une action si lâche & si perfide, ne pouvoit être que le Duc de Saxe-Lawenbourg. Le même motif, qui engageoit ce Duc à garder le silence sur le coup de mousquet, le forçoit à cacher soigneusement la *Turquoise*. L'enlèvement de cette Pierre précieuse étoit une action encore plus infame que le coup de mousquet. En tout cas, la seconde action augmentoit considérablement l'infamie de la première. Le Duc de Saxe-Lawenbourg avoit seul intérêt de cacher la *Turquoise*; elle ne fut plus vue, c'étoit donc lui qui l'avoit enlevée: ce raisonnement paroît convainquant.

Il le paroît d'autant plus, que tout homme désintéressé conviendra, qu'il n'est pas naturel de penser que *Maurice de Falckenberg*, Lieutenant au Régiment de Goetz, lequel venoit d'être comblé de politesses, & d'honnêtetés par Sa Majesté Suédoise, & qui venoit d'en recevoir la *Liberté*, eût été assez ingrat, pour assassiner un Monarque si généreux & si bienfaisant; à moins que de le supposer le plus horrible monstre d'ingratitude que la terre ait jamais porté. On ne peut se former de lui cette basse & flétrissante idée. Il semble que ce ne soit que pour sauver l'honneur du Duc de Saxe-Lawenbourg, que l'Evêque de Paderborn a tâché de ternir celui de Falckenberg.

Lorsqu'on fait au contraire réflexion, que le Duc de Saxe-Lawenbourg quitta le service de l'Empereur, pour passer à celui du Roi de Suède, on conçoit aisément que sa désertion étoit concertée; & qu'il n'assembloit de vouloir servir l'ennemi de son Souverain, que dans le dessein de délivrer son Souverain d'un ennemi si dangereux.

A ce motif se joignoit le désir de venger un affront personnel, & peut-être un autre qu'aucun Historien n'a observé: c'est que la Maison de Saxe-Lawenbourg formoit depuis longtems des prétentions surtout l'Electorat de Saxe; ces prétentions étoient alors poussées avec la plus grande vivacité. Gustave étoit étroitement lié avec l'Electeur de Saxe, & sacrifioit tout au désir de conserver cet Allié. Qui sait si le Prince de Lawenbourg ne regardoit pas ce Monarque comme un obstacle aux prétentions de Sa Maison? Qui

fff

fait si Wallenstein ne lui faisoit pas envisager la translation de l'Electorat de Saxe à la Maison de Lawembourg, comme praticable & même prochaine, dès que cet obstacle seroit levé? Gustave mort les Suédois devoient naturellement être consternés, confondus, battus, & mis en déroute. Dès-lors l'Empereur devenoit Maître absolu de l'Electorat de Saxe, sans aucune difficulté. Il pouvoit ensuite en disposer avec aussi peu d'opposition, qu'il avoit disposé du Haut & du Bas-Palatinat, & de la dignité Electorale. L'Electeur de Saxe se seroit trouvé trop heureux, qu'on lui eût laissé le Marquisat de Misnie. Voila, me semble, un puissant motif, pour déterminer un homme sans mœurs, sans Religion, pour éblouir un Prince pauvre, qui avoit plus d'ambition que de délicatesse, & pour lui cacher en partie la noirceur de l'action, la plus atroce qu'un Prince puisse jamais commettre.

Je finirai par une Réflexion très judicieuse, de l'Auteur de la vie de l'Empereur Léopold.

Je ne fais, dit-il, si tout le monde pensera comme l'Evêque de Paderborn, qu'en plongeant l'épée dans le sein de *Gustave-Adolphe expirant*, & en le dépouillant avant qu'il fût mort, Jean Schnéeberg s'acquît une gloire immortelle. Si cette idée est juste, celle que je me suis toujours faite de la véritable gloire est fautive. Je suis d'avis que le Prélat auroit raisonné d'une manière plus conforme au sujet, s'il avoit dit, que ce Soldat immortalisa son nom. On fait qu'on parvient par plus d'une voie à l'immortalité: mais il y a une différence totale entre s'immortaliser, & s'acquérir une gloire immortelle. Je veux bien croire, que le zèle de l'Evêque de Paderborn pour la Religion Catholique, & l'amour de la Patrie si naturel à tous les hommes, ont séduit ce Prélat, & lui ont fait prendre le change; mais il n'en est pas moins vrai qu'il s'est trompé.

F. I. N.



645379



TABLE

T A B L E

D E S

M A T I E R E S.

A.

Arboga. Etats tenus dans cette Ville. p. 12.
Règlemens, statuts & résolutions extraordinaires de cette Assemblée. *ibid.*

Administrateur de Magdebourg, (Chrétien Guillaume de Brandebourg) son voyage en Suède, 267. Son retour en Allemagne, 268. Soulève le peuple de Magdebourg, *ibid.* Ses exploits contre les Impériaux, 279. Est enveloppé dans le décret de proscription, 297. Attaqué, blessé & porté par terre dans la rue-longue, 323. Présenté à Tilly, & mal reçu de ce Généralissime, il lui reproche hardiment sa cruauté, 324. Emmené Prisonnier à Vienne, & ensuite à Neustadt, il change de Religion, & sauve par-là sa liberté & peut-être sa vie, 423.
Aidringér, dangereusement blessé à la tête, 480. Obscurité de sa naissance, sa patrie, sa fortune, 486. Prend Mantoue, sa cruauté, & son avarice, *ibid.*

Allemagne, agitée de troubles intestins, 126. Origine de ces troubles, *ibid.* & *suiv.*

Altamarch, lieu remarquable par la trêve conclue entre les Rois de Suède & de Pologne, 202.

Andalt, (le Prince d') accusé d'avoir trahi la cause de l'Electeur Palatin à la bataille de Prague, 144. Est fait prisonnier. *ibid.*

Arisko Ostropeta, jeune Moine Imposteur, qui se fait passer pour le Prince Démétrius, 35. Succès de son imposture & révolution qu'il cause en Moscovie, 36. & *suiv.*

Artem ou *Arnim*, est chargé de la continuation du siège de Stralsund, 184. Sa Patrie, ses voyages & ses aventures, *ibid.* Commande le secours envoyé au Roi de Pologne contre Gustave-Adolphe, 197. Sa Lettre au Duc de Frisland sur le combat de Stum, 200. Accusé de trahison par les Polonois, 252. Quitte le service de l'Empereur & passe à celui de l'Electeur de Saxe, 238. Bat les Impériaux près de Limbourg, 412. Marche en Silésie avec l'armée Saxonne; ses exploits dans cette partie, 523.

Augibourg, Roi de cette Ville, 400. Allégresse des habitans à l'entrée du Roi de Suède, p. 403.

B.

Batailles de Prague, 144. De Fleurus, 151. De Luther am Barenberg gagnée par Tilly, 168. De Breitenfeld, ou de Leipzig, 369 jusqu'à 384. Erreur grossière du D. Harte sur cette bataille, 370. à la note. De Lutzen; relation très-détaillée de cette grande action. 354 & *suiv.*

Banner, (Jean) défait les Impériaux à Wansleben, 402.

Baudissin, l'un des meilleurs Généraux du Roi de Suède est chargé d'une commission très-délicate & s'en acquitte avec succès, 182. Fait prisonnier par les Polonois, 183. Est détaché pour renforcer les troupes devant Colberg, 252. Ses exploits dans cette partie, 253. Défait un corps d'Impériaux entre Bahne & Königsberg, 264. Fait massacrer tous les Cronates, *ibid.* Payant de sa personne comme le moindre Soldat est fait prisonnier, & dégage le moment d'après, 351. Ses exploits sur le Bas-Rhin, 531 & *suiv.*

Bavière, (Maximilien Duc & puis Electeur de) sa naissance, son éducation, son caractère, 140. Ses mariages, *ibid.* Trois Electeurs lui offrent leurs suffrages, & li les refuse, 134. Entre en Bohême avec une puissante armée & marche droit à Prague, 147. Gagne une bataille décisive devant cette Ville, 144. Ses négociations avec la France, 305. Sa Lettre à l'Empereur au sujet de Wallenstein, 418. Tâche d'amuser le Roi de Suède & réussit mal, 500 & *suiv.* Abandonne tout son pays aux Suédois & se retire vers Ratisbonne, 502. Maltraite cette Ville, 516. Se joint à Wallenstein sous certaines conditions, 516.

Bayle, Réflexion sur un passage de ce Philosophe dans son Discours Historique sur Gustave-Adolphe, 44 & *suiv.*

F f f 2

Beilin, Ministre de Brandebourg en Angleterre, p. 158.

Bierenwald ou *Bernwald*, petite Ville de la nouvelle Marche fameuse par l'alliance, qui y fut conclue entre Louis XIII. & Gustave-Adolphe, 186.

Beblen-Gabor, épouse la Princesse Cathérine de Brandebourg, 101. Abrégé de l'histoire de cet homme célèbre, 102. *É. suiv.*

Bogislav XIV. Duc de Poméranie vient trouver le Roi de Suède, 226.

Bolsme, origine de la guerre, dont ce Royaume fut le théâtre, & qui embrasa toute l'Allemagne, 128. Envahie par les Saxons, 407.

Boraffus, Secrétaire des Commandemens du Roi Sigismond, 204.

Boris (Godenow) Ecuyer, puis Beau-Frère du Czar, 34. Fait périr le jeune Prince Démétrius, empoisonne le Czar son Frère & s'empare du trône, 53.

Borwid (Jean) Chapelain du Roi de Suède, 112.

Brabé, (Ebbe) jeune personne très-belle dont Gustave-Adolphe devient amoureux, 39.

Brabé, (le Comte) dépouillé de son Gouvernement de Stockholm, 9.

Brandebourg, (l'Electeur de) Edit de ce Prince touchant les brigandages des Impériaux, 262. Envoie ses plus précieux meubles, & ses joyaux à Spandau, 266.

Braun, (Ulrich) récompensé par le Roi de Suède pour sa bravoure, 291.

Brigade Blanche, ce que c'étoit & exploit de cette troupe, 243.

Brinn, Ville & Forteresse de Moravie ouvre ses portes au Comte de Thurn, 122.

Brunswick, (Chrétien Duc de) frère cadet du Duc regnant de Brunswick-Wolfenbützel, ravage la Westphalie, 102.

Bugnot, (Charles Bonaventure Comte de) est envoyé en Bohême pour y commander, 41. Répousse le Comte de Thurn de devant Vienne, 67.

C.

Cabellian, Marchand Hollandois, serviteur qui rend au Roi de Suède, 31.

Cagre, (Don Lucas) Général Espagnol mis en déroute par les Suédois, 465.

Camerarius, seconde l'ambition de l'Electrice Palatine, 133.

Canons de cuir bouilli. Description de ces célèbres machines, 224. Qui en fut l'inventeur, *ibid.*

Chamb, Ville du Haut-Palatinat; aventure singulière arrivée en cette Ville, 487.

Charles, Duc de Sudermanie, quatrième fils

de Gustave-Vasa, prend l'administration des affaires de Suède, en attendant l'arrivée de son neveu, 7. Veut abdiquer la régence, 10. Convoque les Etats à Arboga, 11. Livre bataille à son neveu près de Hegebourg & la perd, 14. Fait la paix, reprend les armes & se saisit de Calmar, 15. Sa politique au sujet d'Uladius son arrière-neveu fils de Sigismond, 16. Aimé du peuple, il est surnommé Roi des Paysans, 12. Déclaré Roi de Suède du consentement unanime des Etats du Royaume, 17. Se laisse emporter à la colère & fait une démarche peu sortable à sa dignité, 27. Son traité avec le Czar Zussy est la source des guerres de la Suède avec la Moscovie, 38. Sa mort, 24. Caractère de ce Prince, ses Femmes, ses Enfants, p. 25.

Charles Philippe, Frère de Gustave-Adolphe, recherché par les Moscovites, qui lui offrent le trône des Czars, 38.

Charnacé, Caractère de cet habile négociateur, 201. Ne quitte plus le Roi de Suède, 214. Ses Négociations avec ce Monarque, 206.

Christian ou *Christian* IV. Roi de Dannemarck, Portrait de ce Prince, 20. Progrès de ses armes en Suède, *ibid.* Assiège Calmar & reçoit une Lettre fort extraordinaire du Roi Charles de Suède, à laquelle il fait une réponse non moins étrange, 21. Il prend Elfsbourg. Jaloux de la réputation de Gustave-Adolphe, 160. Préfère pour la guerre d'Allemagne, 163. Vient en personne visiter Stralsund, 179. Son traité avec le Roi de Suède, pour la sûreté de la Mer Baltique, *ibid.* & p. 185. Se laisse gagner par Wallenstein & consent de traiter de sa paix particulière avec l'Empereur, 187. Ebloui des offres de Wallenstein, il ne fait pas même mention du malheureux Prince, pour qui il avoit pris les armes, ni des Ducs de Mecklenbourg, qui s'étoient sacrifiés pour lui, 193. Sa Lettre à l'Empereur, 164. Est défit en bataille rangée par Tilly, 178. Ettime que Gustave-Adolphe faisoit de ce Roi, 208. Sa réponse au projet du Roi de Suède d'attaquer l'Empereur, 206.

Christiane, Roi de Dannemarck; tyranne & ses cruautés en Suède, 2. Perd le Dannemarck & la Norvège, & est mis en prison, 3.

Christine, naissance de cette fameuse Reine, & particularité de cet événement, 91. Son éducation, *ibid.* Ce qu'elle dit elle-même touchant la Déclaration des Etats, 114. *É. suiv.*

Congrès, indiqué à Dantzic & pourquoy, p. 208.

Congrès de Lubec, 167. *Gustave-Adolphe* envoie des Ambassadeurs, *ibid.* Anecdotes remarquables touchant cette Assemblée, 189. *Crara*, Maréchal Général des Logis de l'Armée Impériale, cruel incendiaire, 264. *Creutznaeb*, pris par le Roi de Suède, 451.

D.

Danme, Ville de Poméranie, occupée par les Suédois, 264.

Dampier, (Henri Duval Comte de) reçoit un échec près des bois de Czafaw, 137.

Dantzic, Description de cette Ville, 107.

Demmin, Description de cette Ville, 277.

Affligée & prise par le Roi de Suède, 278.

Diète, extraordinaire tenue à Ratisbonne, 235.

Diète de composition, ce que c'étoit, 237.

Digby, Envoyé en Ambassade à Ferdinand, Second, qui se moque de lui & de son maître, 104.

Dirkmann, (Arend) Danois de naissance & Amiral de Dantzic, 182. Bat l'escadre Suédoise à plat couture, *ibid.*

E.

Ebbe, voyez *Brabé*.

Edit de restitution. Ce que c'étoit, 101. Cause de grands mouvemens en Allemagne, 192. & *suiv.*

Eggenberg, (le Prince d') ses Négociations avec le Duc de Friland, 486.

Elisabeth d'Anglois, *Electrice* Palatine, sa coquetterie, son ambition, 133. Paroles singulières qu'on lui attribue, *ibid.*

Eric, fils aîné de Gustave-Vasa, succède à son père, 5. Sa cruauté, ses fureurs, son étrange union avec une fille de la plus vile condition, *ibid.*

Etats de Suède déclarent la jenne Princesse *Christine* qui n'avoit pas un an, héritière de la Couronne, & pourquoy, 114.

Etienne Ministre de France en Bavière, est envoyé par le Duc de ce nom vers le Roi de Suède & pourquoy, 300. Succès de sa négociation, 301.

Evanes. Leur puissance & leur ambition, 4. Appellent l'ennemi dans le Royaume & bouleversent l'Etat, *ibid.*

F.

Fabrensch. Caractère de ce personnage. 73. Ses infidélités & ses trahisons, sa mauvaise conduite & sa fin tragique. 73.

Falkenberg. (Theodoric de) est envoyé à diverses Cours de la part du Roi de Suède, p. 205.

Ferdinand, Archiduc de Gratz plus connu sous le nom de Ferdinand second Empereur. Sa naissance, son éducation, ses vertus, & ses vices, 127. Fait enlever le Cardinal Kléfel ou Gléfel favori de l'Empereur Matthias son oncle, 130. Embarras où il se trouve à la mort de ce Monarque, 132. Son caractère, 132. Elu Empereur, 134. Dévotion singulière de ce Prince, 136. Ses prospérités, son orgueil, son ambition, 153. Convoque une Diète générale à Ratisbonne, 154. Y porte le dernier coup à l'Electeur Palatin, 153. Edit cruel fulminé contre les Protestans de ses Etats, 191. Autre édit encore plus étrange, 292. Oblige Wallenstein à se remettre du commandement général, 168. Veut qu'on lève le siège de Stralsund, 184. Sa réponse au manifeste du Roi de Suède, 234. Faute capitale qu'il commet, 272. Nouveaux embarras où il se trouve, 412. Aveu qu'il fait au sujet de Wallenstein, 415.

Fernand. (Le Général Baron de) rend Rostock aux Suédois, 402. Est défait par Banner, *ibid.*

Francfort sur l'Oder, description de cette Ville. Affligée & prise d'assaut, 209.

Frederic V. Electeur Palatin accepte la Couronne de Bohême, 137. Circonstance remarquable de son élection, 134. Il est défait devant Prague & son armée mise en déroute, 144. Paroles remarquables de ce Prince à un Officier qui l'accompagnoit dans sa fuite, 147. Il se retire à Sedan, 152. Perd tous ses Etats & dignités, 150. Toutes ses espérances sont anéanties, 123. Fait de nouvelles tentatives pour apaiser son ennemi, & rejette généreusement les conditions honteuses que celui-ci veut lui imposer, 176. Son épouse accusée d'avoir contribué à sa ruine, 132. Se rend à Francfort auprès du Roi de Suède, 425.

Frédéric le Long, brave soldat Suédois. Son aventure avec le Comte de Tilly, 378.

Fulde, (Jean-Bernard Schenk Abbé de) tué par les Suédois à la bataille de Lutzen, 365.

G.

Gabor, (Bethlem) entre en Hongrie, 138.

Gardie, (Jacques de la) est envoyé avec une Armée Suédoise en Moravie, 58. S'empare de Kexholm, *ibid.*

Gastingen, pris par escalade, 532.

Fiff 3

Grumb (Colonei) irrégularité de sa conduite sévèrement punie, [403](#).
Griphruale ou *Griffualse*, description de cette Ville, [340](#). *Affligée* & prise par les Suédois, [241](#).

Guerre, origine des guerres entre la Suède & la Moscovie, [38](#).

Gustave-Adolphe, Sa naissance, 10. Traits de son Enfance, [16](#). Son éducation, 19. Est déclaré Grand Duc de Finlande, [20](#). Est dispensé de la Loi de [1604](#), [27](#). Son couronnement est différé, [28](#). Sa première expédition contre les Danois, [29](#) Il fait la paix, [37](#). Est sensible aux charmes de la belle Comtesse de Brahe, [40](#). Ses exploits en Ingrid, [45](#). Son amour pour la justice, [42](#). Sa réponse à David Paræus, [43](#). Fait une paix avantageuse avec les Moscovites, [58](#). Son voyage secret en Allemagne, [66](#). Fait de grands préparatifs pour attaquer le Roi de Pologne, [60](#). Paroit subitement avec sa flotte dans la rade de Dantzic, tandis que Sigismond entre par terre avec toute sa famille dans cette ville, [85](#). Arrive en Livonie avec une belle armée, assiège & prend Riga, [77](#). Sages mesures qu'il prend pour avoir en tout tems des forces formidables sur pied, [94](#). Aventure singulière au sujet des duels, [96](#). Il entre de nouveau en Courlande, [92](#). Remporte une victoire complète sur les Polonois, [100](#). Vient fonder sur la Prusse, [103](#). Mécontent de Dantzic & pourquoi, [107](#). Prend *Dirsebau* & *Mewe*, [209](#). Est blessé d'un coup de mousquet au bas ventre, [213](#). Court risque d'être pris & enlevé, [120](#). Est de nouveau mortellement blessé, [121](#). Fermet héroïque de ce grand Roi, & paroles remarquables qu'il dit au Chirurgien, *ibid*. Défait l'armée Polonoise devant Dantzic, [125](#). Offre qu'il fait de venir au secours des Protestans d'Allemagne, [159](#). Glorieux Traité qu'il fait avec son ennemi le plus opiniâtre, [203](#). Régle le gouvernement intérieur de son Royaume, [217](#). Perd son chapeau dans la mêlée, [198](#). S'abouche avec le Roi de Danemarck, [208](#). Prend congé des Etats du Royaume, [217](#). Comparaison de son entreprise avec celle du Grand Scipion, [220](#). Publie une manifeste pour justifier sa descente en Allemagne, [232](#). Sa réponse à l'Empereur, [234](#). Ses progrès en Poméranie, [222](#). Son traité avec la Ville de Magdebourg, [269](#). Echappe par sa valeur à une troupe d'assassins, [241](#). Assiège & prend Demmin, [278](#). Conclut un traité de subsides

avec la France, [286](#). Assiège & prend Francfort d'*ansaut*, [292](#). Marche au secours de Magdebourg, & demande pour cet effet les forteresses de Cultrin & de Spandau, [301](#). Son entrevue avec l'Electeur de Brandebourg, [302](#). Se présente devant Berlin avec son armée, [336](#). Publie une apologie de sa conduite touchant le desastre de Magdebourg, [332](#). Humilité de ce Monarque, [347](#). Court risque de périr, [349](#). Rétablit les Ducs de Mecklenbourg, [354](#). Envoie des Ambassadeurs à l'Assemblée de Leipzig, [398](#). Assiège & prend Landsberg, [391](#). Belle réponse qu'il fait à l'Electeur de Saxe, [371](#). Plaisanterie qu'il dit en se mettant en marche, *ibid*. Sa conduite à la bataille de Breitenfeld, [376](#). Sa modestie après une si grande victoire, [382](#). Prend Erfurth en Thuringe, [386](#). Königs-hoffen, [388](#). Accusé de n'avoir pas assez profité de sa victoire, [384](#). Ses progrès en Franconie, [389](#). *Et suiv*. Sur le Haut-Rhin, [420](#). *Et suiv*. Entrée triomphante à Francfort sur le Meyn, [423](#). Pense être assassiné par un Moine d'Amberg, [445](#). Passe le Rhin, [419](#). Son ambition refroidit ses alliés, [435](#). Ses démêlés avec l'Electeur de Trèves, [445](#). Sa Lettre au Duc de Lorraine, [432](#). Son séjour à Mayence, [433](#). *Et suiv*. Projet de pacification qu'il fait publier en Allemagne, [448](#). Proposition qu'il fait au Ministre de Brandebourg, [419](#). Entreprind de passer le Lech en présence de Tilly, [481](#). Prend Rain & s'approche d'Augsbourg, [483](#). Assiège & prend Augsbourg, [489](#). Aides extraordinaires qu'il y fait, [492](#). *Et suiv*. Honneurs rendus à ce Monarque par la Ville de Nuremberg, [477](#). Ses progrès en Bavière, [479](#). Danger qu'il court devant Insolladt, [497](#). Discours qu'il fait aux Ambassadeurs Danois, [499](#). Conversation vive avec St. Etienne, [500](#). Générosité de ce Monarque envers la Ville de Munich, [505](#). Marche au secours de Nuremberg, [518](#). Ses procédés généraux envers cette Ville, [521](#). Ses exploits prodigieux dans cette partie, [528](#). *Et suiv*. Quitte les environs de Nuremberg, [544](#). Vole au secours de la Saxe, [548](#). Piété & humilité de ce grand Roi, [551](#). Livre bataille à Wallenstein sans égard pour le nombre, [552](#). Dispositions pour cette grande action, [557](#). *Et suiv*. Périt fatalement, [560](#). Conjectures sur les causes de sa mort, [561](#). *Et suiv*. Son Epitaphe, [571](#).

Gustave, Signification de ce mot en Suédois, p. 11

Gustave-Vasa ou *Gustave-Ericson*, fils d'Eric-Vasa & de Cécile de la Maison de Sture, entreprend de délivrer sa patrie du joug étranger, 3. Equipe des flottes & rend la Suède florissante, 4. Portrait de ce héros, *ibid.*

II.

Hamilton (le Marquis d') débarque en Poméranie avec un corps d'Anglois, 352. Sa magnificence & sa conduite peu agréable au Roi de Suède, *ibid.*

Hatzfeld, Colonel dans l'armée Impériale écrit une lettre pleine de menaces au Magistrat de Stettin, 229.

Hautbail, prend Hanau par sa hardiesse & sa diligence, 308.

Hesse, (Guillaume V. Landgrave de) Réponse hardie qu'il fait au Comte de Tilly, 344. Est le premier Prince d'Allemagne, qui conclut un traité de ligue avec le Roi de Suède, 356. Ses exploits en Westphalie, 413 & suiv.

Hillestein, Aventure tragi-comique arrivée chez les Jésuites de cette Ville, 345.

Hoffkirch, (Laurent de) établi par Arnimb Commandant dans Prague, profane une statue célèbre par ses miracles, 412.

Holek, Colonel Danois défend Stralsund, 185. Passe au service de l'Empereur, 270 à la note. Ravage avec Gallas l'Electorat de Saxe, 312.

Horn, (Othon) Feld-Marchal Commande dans Stettin, 253. Mandé par le Roi & pourquoil, 254. Ses exploits en Franco-nie, 452. Sa Lettre au Sr. de Treberes, 450. Ses exploits sur le Haut Rhin, 529.

I.

Jacques I, Roi d'Angleterre, déclaration étrange qu'il fait à son gendre, 137. Gouverné par le Duc de Buckingham & celui-ci par Conwal, 158. Simplicité & vanité de ce Monarque, 148.

Jean Chastin, Prince Palatin des deux Ponts chargé de l'administration des finances en Suède; son économie, 215.

Jean Duc d'Oslogubia, procédé généreux de ce Prince envers Gustave-Adolphe son Cousin, 27.

Jean, second fils de Gustave-Vasa détrône son frère, 6.

Jésuites introduits en Suède, par le Roi Jean & bannis par les Etats, 6, 7. Châssés de

Riga, 81. De Brannenberg, 195. Persecutent cruellement les Protestans de Bohême, p. 427. Châssés de Prague, 411.

K.

Kisfel ou *Gisfel* Cardinal favori de l'Empereur Matthias, est enlevé & renfermé dans une étroite prison, 130.

Kniphausen prend Wolgast, 246. Blessé & fait prisonnier, 276.

Konietpolsky, Officier de réputation commandant en chef l'armée Polonoise en Prusse, 115.

L.

Laubembourg (François Charles Duc de Saxe) ses entreprises & ses succès, 271.

Lech Riviere, 481. Sentimens de divers Historiens sur le fameux passage du *Lech*, 484.

Lebauzen Secrétaire de l'Ambassade de Suède au Congrès de Lubeck, 189.

Leipsig assiégé & pris par Tilly, 367. Repris par l'Electeur de Saxe, 405. Diète tenue en cette ville, 281 & suiv.

Lesly, s'empare de l'île de Rugen, 212.

Ligue Protestante, ligue Catholique. A quelle occasion se forment ces deux factions, 127.

Lorraine (Charlet IV. Duc de) son équipée en Allemagne, 306. Sa réponse à la lettre du Roi de Suède, 432.

Lutzen. Description de cette petite Ville & de la plaine où se donna la fameuse bataille de ce nom, 254 & suiv.

M.

Magdebourg (La ville de) ses démêlés avec Wallenstein, 195. Fait un traité d'Alliance avec le Roi de Suède, 269. Relation exacte & détaillée du siège & de la ruine entière de cette puissante ville, 306, jusqu'à 322.

Manfield (Ernest de) sa naissance. Entre au service des Etats de Bohême, 130. Ses exploits, 132 & suiv. Sa Mort, 173.

Marasias (Don Baltiasar Comte de) son origine, sa fortune, 409. Abandonne Prague à l'approche des Saxons, *ibid.*

Marie-Eleonore de Brandebourg, arrive en Suède & est mariée à Gustave-Adolphe, 70.

Marine fille de George Mniczeck Palatin de Sendomir épouse le faux Démétrius, ses aventures, sa fin tragique, 36.

Mautschar (l'Empereur) prend la résolution de

ceder de son vivant tous les Etats à son nouveau : suites funelles de cette résolution, 128. Sa mort, 132.
Mecklenbourg, (les Ducs de) rétablis, 354.
Mikuszek (George) Palatin de Sandomir reçoit le faux Demetrius, le protège, & lui donne sa fille en mariage, 36.
Mittendorf Député de Dantzic vers le Roi de Suède, 85.
Montagne (La) Officier François au service du Roi de Pologne est décapité & pourquoy, 182.
Mours (Robert) Ecoissois, Entreprie hardie de cet Officier, 227.
Moscovie, Etat de ce pays à l'avènement de Gustave Adolphe au trône de Suède, 34.
Monument élevé en mémoire du passage du Rhin par le grand Gustave, 429.

N.

Nieu-Brandebourg pris d'assaut ; pillé, & la garnison passée au fil de l'épée par ordre du Comte de Tilly, 275.
Nuremberg (la ville de) fait une reception magnifique au Roi de Suède, 477. Implore le secours de ce Monarque, 518.

O.

Oxenstierna (Axel) est choisi par le jeune Roi de Suède pour présider à tous les bureaux, 28. Sa réponse aux Ministres Polonois, 93. Sa réponse au Roi qui lui reproche d'être trop froid, 119. Papier qu'il envoie aux médiateurs contenant les conditions auxquelles son maître consent de s'accommoder avec l'Empereur, 208. Ses sentimens sur la guerre d'Allemagne, 204. Ses exploits sur le Rhin, 464.
Oxenstierna (Le Baron Benolt) Gouverneur de la Prusse, 108.
Oxenstierna (Gabriel) est envoyé en Ambassade en Angleterre, 163.

P.

Pappenheim (Godefroi Henri Comte de) sa naissance, son éducation, 145. Reçoit vingt blessures, la plupart mortelles, à la bataille de Prague : son aventure avec un soldat Wallon, 146. Ses succès contre le Duc François de Saxe Lawembourg, 97. Ses exploits sur le Weser, 458. Lettre curieuse qu'il écrit au Duc de Bavière, 299. Blessé d'un coup de canon à la bataille de Lutzen, meurt le lendemain de la bataille, 566.

Pareus (David) célèbre Théologien Calviniste député vers Gustave-Adolphe & pourquoy, p. 47.
Pasewalk, Ville médiocre sur l'Ucker attaquée par les Suédois, 246. Massacre de Pasewalk, 246. à la note.
Phénomène vu à Stetin, 254.
Piecharski détectable assassin, 71.
Péralta. Ses redomontades, 277.
Piccolomini (le Colonel) est forcé dans Stargard par la brigade blanche, 243.
Protestans indiquent une assemblée générale de leur parti à Nuremberg, 127. Tienent une Diète à Leipzig, 281.
Prusse, Description géographique de ce pays, 101 & suiv.
Puritz ou *Piritz*, Ville de Pomeranie brûlée par les Impériaux, 264.

Q.

Quinti Aligieri ou de Ponte Traître Insigne, 244.

R.

Radziwili (Christophe) Petit Général de Lituanie vient au secours de Riga, 79.
Ribingrave (Otton Ludovic) amène un renfort de Suède, 181. Donne dans une embuscade, 198.
Richelieu sa politique à l'égard des Moines, 194.
Riga, Capitale de la Livonie. Description de cette ville, 76. Se rend au Roi de Suède, 81.
Rix, (Sir Thomas) sa Lettre au Chancelier Oxenstierna, 209.
Roban (Le Duc des) Anecdote peu croyable qu'il rapporte au sujet du Roi Sigismond, 8.
Romanoff (Michel Fœderowitz) est élevé au trône des Césars, 43.
Rostock Ville de Mecklenbourg tombe par stratagème au pouvoir des Impériaux, 251.
Rouffel (Jacques) Démarche étourdie de cet Agent, 406.
Ruden petite, mais remarquable Ile par la descente du Roi de Suède, 225.
Rusdoff, Ministre de l'Electeur Palatin. Conversation singulière qu'il a avec le Roi de Suède, 68.
S.
Salvius (Jean) son origine & sa fortune, 101.
Sapieha (Scanilas) ou le jeune Sapieha Maréchal de Lituanie est défait près de Riga par Gustave-Adolphe, 98.
Sapieha

Sapieba, (le vieux) Pere du précédent, commande en chef l'armée Polonoise en Courlande, 99. Perd la bataille de Walthoff, 100.

Saxe (le Prince) son avarice, 248. Battu par le Roi de Suède, 257. Rend lâchement Duxamin, 278. Arrêté à Vienne & ensuite relâché, *ibid.*

Saxe (Jean George Electeur de) Entre en Luface à la tête d'une armée; exécution qu'il fait faire à Bautzen: traite les Bohêmes de rebelles, 141. Se brouille avec l'Empereur & pourquoi, 156. Rejette les demandes du Roi de Suède & est cause du malheur de Magdebourg, 306. Déclaration qu'il envoie à ce Monarque, 365. Vivacité de ce Prince pour donner bataille à Tilly, 371. S'enfuit à vau-déronte avec son armée jusqu'à Eulembourg, 377. Reçoit une lettre menaçante du Comte de Tilly, 362. Réponse qu'il y fait, 362. Est forcé de se jeter entre les bras du Roi de Suède, 364. Reprend Leipzig sur les Impériaux, 403. S'empare de Prague & de presque tout le Royaume de Bohême, 408.

Saxon. Voy. Saxe.

Schellen (Samuel Welfs de) Auditeur Général de l'armée du Roi de Suède; avanture singulière qui lui arrive, & dont il se tire comme par miracle, 295.

Schuetz (Abraham) fameux Ministre Calviniste détermine l'Electeur Palatin à accepter la couronne de Bohême, 131.

Schlichter. Colonel Impérial défend très-bien Wolgast, 246.

Séné Astrologue du Duc de Friedland, ses prédictions, 219.

Sigismund, fils du Roi Jean est appelé à la couronne de Pologne du vivant de son Pere, 7. Déclaré déchu de ses droits au trône de Suède par la Diète Générale de Nordkœping, 17. Ses machinations contre Gustave-Adolphe, 49. Manque d'être assassiné & par qui, 71. Epouse tour-à-tour deux sœurs de Ferdinand, 85. Vient commander en personne son armée en Prusse, 109. Recherche la paix, 113.

Sires, Fausseté des mémoires publiés sous le nom de cet Officier, 198 & *suiv.* à la note.

Skytte, Particularités remarquables de son ambassade près le Roi de Dannemarck, 50.

Salms (Le Comte de) amène un corps de troupes au secours des mécontents de Bohême, 131.

Saire (Le Comte de) Ambassadeur d'Espagne près le Roi de Pologne, 88.

Suède pris par les Suédois, 463.

Stallman, Ministre du Roi de Suède; succès de ses négociations à Magdebourg, 209.

Stetin, Capitale du Duché de Poméranie, Description de cette Ville, 220.

Sternkierst, (Niklas) Vice-Admiral de Suède battu par les Dantzigois prend un parti désespéré, 122.

Straßford ou **Straßfurt**, Ville Hanseatique assiégée par Wallenstein, 185.

Suère (le jeune) Administrateur de Suède est blessé à mort en combattant pour la liberté de sa Patrie, 2.

Suède, Description Géographique de ce Royaume, 2.

Suède (la Reine de) vient joindre son Epoux à Francfort sur le Meyn, 428.

Sylos (Don Philippe de) Général Espagnol, ses redoutantes au sujet du Roi de Suède, 438.

T.

Tiefenbach se met à la tête des Protestans de Moravie & prend Niklasbourg, 159.

Tilly, (Jean Tzerclas Comte de) sa patrie, la naissance, son caractère, 141. Discours singulier de ce Général au Maréchal de Grammont, 142. Comment nommé par le Roi de Suède, 153. Défait le Margrave de Bade Dourlach en bataille rangée, 150.

Prend Heidelberg d'assaut & s'empare de la belle Bibliothèque de l'Université, 163.

Remporte diverses victoires, 151, 156.

Leve le siège de Nienbourg, 171. Défait entièrement le Roi de Dannemarck à Luter am Bahrenberg, 175.

Propose & accepte pour succéder à Wallenstein, 222.

Discours remarquable qu'il tient à la Diète de l'Empire, 273.

Assiège & prend Neu-Brandebourg d'assaut, 275.

Assiège Magdebourg, 299. Horribles cruautés qu'il permet contre les habitants de cette malheureuse Ville, 221 & *suiv.*

Insulte sa malheur des Protestans, 315.

Demandes qu'il fait au Landgrave de Hesse, 334.

Lettre menaçante qu'il écrit à l'Electeur de Saxe, 360.

Assiège & prend Leipzig, 367.

Perd la bataille de Breitenfeld, est blessé, meurtri, contusionné, & sur le point d'être emmené prisonnier, 377.

Ses regrets sur les ordres qu'il reçoit, 392. Blessé mortellement, 424.

Sa mort, ses bonnes & ses mauvaises qualités, 406.

Thorn ses Fauxbourgs, emportés par les Suédois, 106.

Thorslein (Madame) Maitresse de Wallenstein, 259.

Torgato di Conti, commande en chef en Po-

méranie pour sa Maj. Imp. y commet de grandes cruautés, 241. Conspire contre la vie du Roi de Suède par le moyen d'un assassin de sa nation, 244. Son avarice sordide, 248. Attaque Stettin & est repoussé avec perte, 251. Quitte le commandement & se retire, 258.

Ton (Le Colonel Acatius) entouré d'ennemis se fait jour avec autant de courage que de bonheur, 100. Chasse les Impériaux de Roslock, 400.

Traité entre Gustave-Adolphe & Bogislas XIV. Duc de Poméranie, 229. Entre le même Monarque & la France, Voyez *Bérenwald* ou *Bernwald*.

Têtes Entre les Suédois & les Moscovites pour deux ans, 57.

Thurn, (Henri Mathias Comte de) ou le Comte de la Tour, Bourgrave de Carlstein, Lieutenant-Général, & le plus grand Seigneur de Bohême, fait dresser les articles de la confédération & lève le premier l'étendard de la liberté, 129. Suite de ses entreprises, 130 & suiv. Tristes objets qu'il voit sur le pont de Prague, 411.

Thurn (Le jeune Comte de) fils du précédent prend la Ville de Neubourg en Prusse, 182. Sa mort, 183.

U.

Uladislas fils aîné de Sigismond Roi de Pologne, fait sa première Campagne sous le Roi son père, 110.

W.

Wallenstein (Albert Wenceslas Eusebe Baron puis Comte de) & enfin Duc de Fridland & de Mecklenbourg. Sa naissance,

165. Son éducation, *avançées* de sa jeunesse, sa religion, 166. Portrait de cet homme si célèbre, 167. Ses vastes projets 178. Paroles singulières où il s'empporte, 180. Lettre qu'on lui attribue, 197. Soupçonné d'aspirer à la Dignité Electorale, 228. Sa fermeté dans la disgrâce, 239. Sort de Prague à l'approche des Saxons, 408. Conseil très-remarquable tenu sur son sujet, 415. Refuse d'aller à Vienne, 417. Réponse fière qu'il fait aux offres de l'Empereur, 417. Lève une nouvelle armée, *ibid.* & suiv. Ses propositions à l'Electeur de Saxe, 174. Reprend Prague & presque toute la Bohême sur les Saxons, 473. A quelles conditions il consent de joindre ses forces à celles du Duc de Bavière, 516. Son plan à l'égard du Roi de Suède, 517. Ses ravages & ses cruautés 544. Marche en Saxe & pourquoi, 547. Ses dispositions à la bataille de Lutzen, 555.

Wanes ou *Fines* Ministre d'Angleterre suspect au Roi de Suède, 353.

Wangler (Le Colonel) rend Leipzig. Voy. *Leipzig*.

Wrangel, Action hardie de cet Officier, 183. Bat les Polonois & insulte les Fauxbourgs de Thorn, 296. Mis aux fers avec le Général Toet & pourquoi, 97.

Wurmbrand (Melchior Baron de) Inventeur des fameux canons de cuir bouilli, 124.

Wurtemberg (Le Duc de) lève une armée de huit mille hommes & se joint aux Suédois, 467.

Z.

Zusky ou *Susky* Czar de Moscovie cède la Carélie à Charles IX. Roi de Suède, 38.

5th May

0

f



